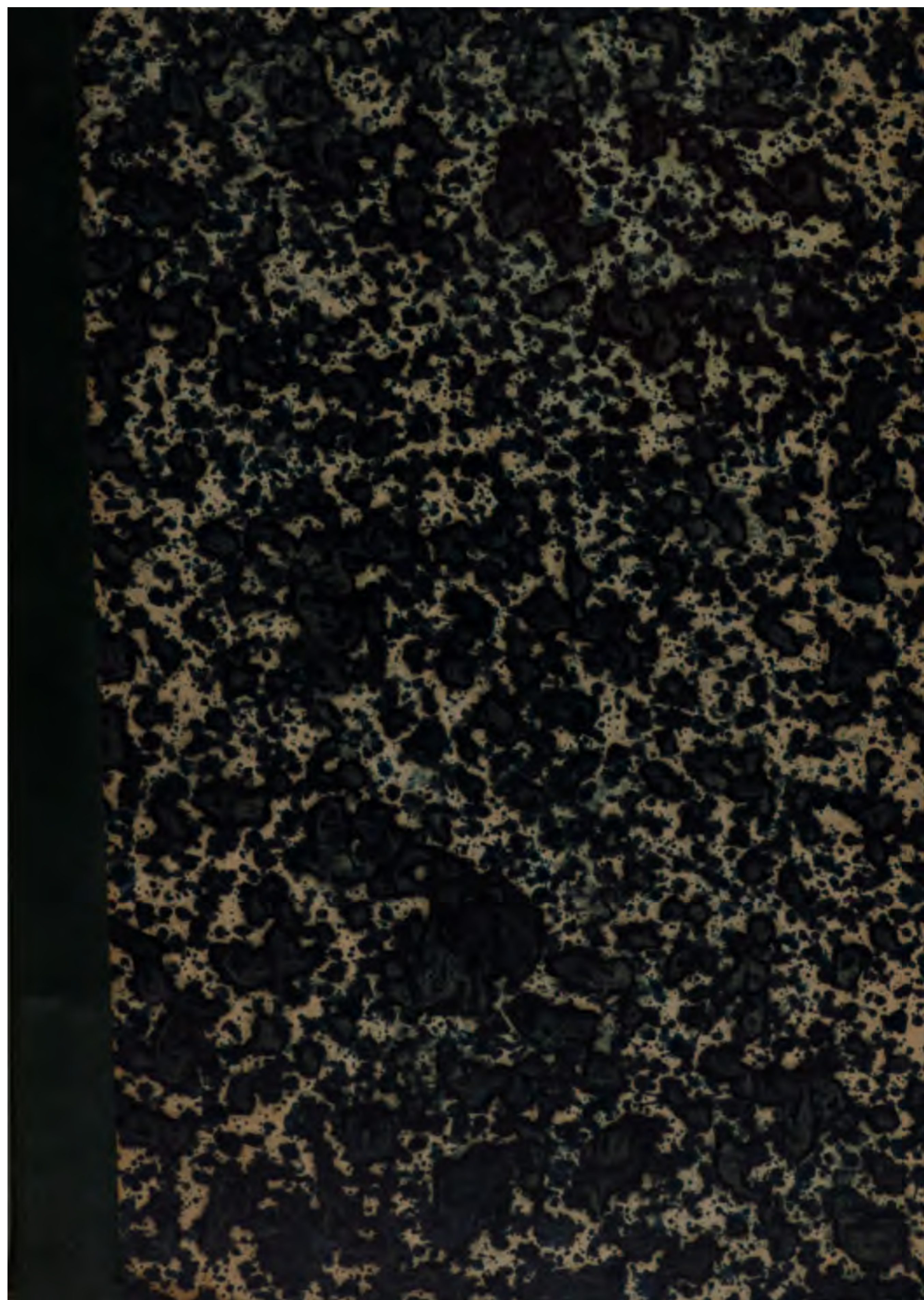
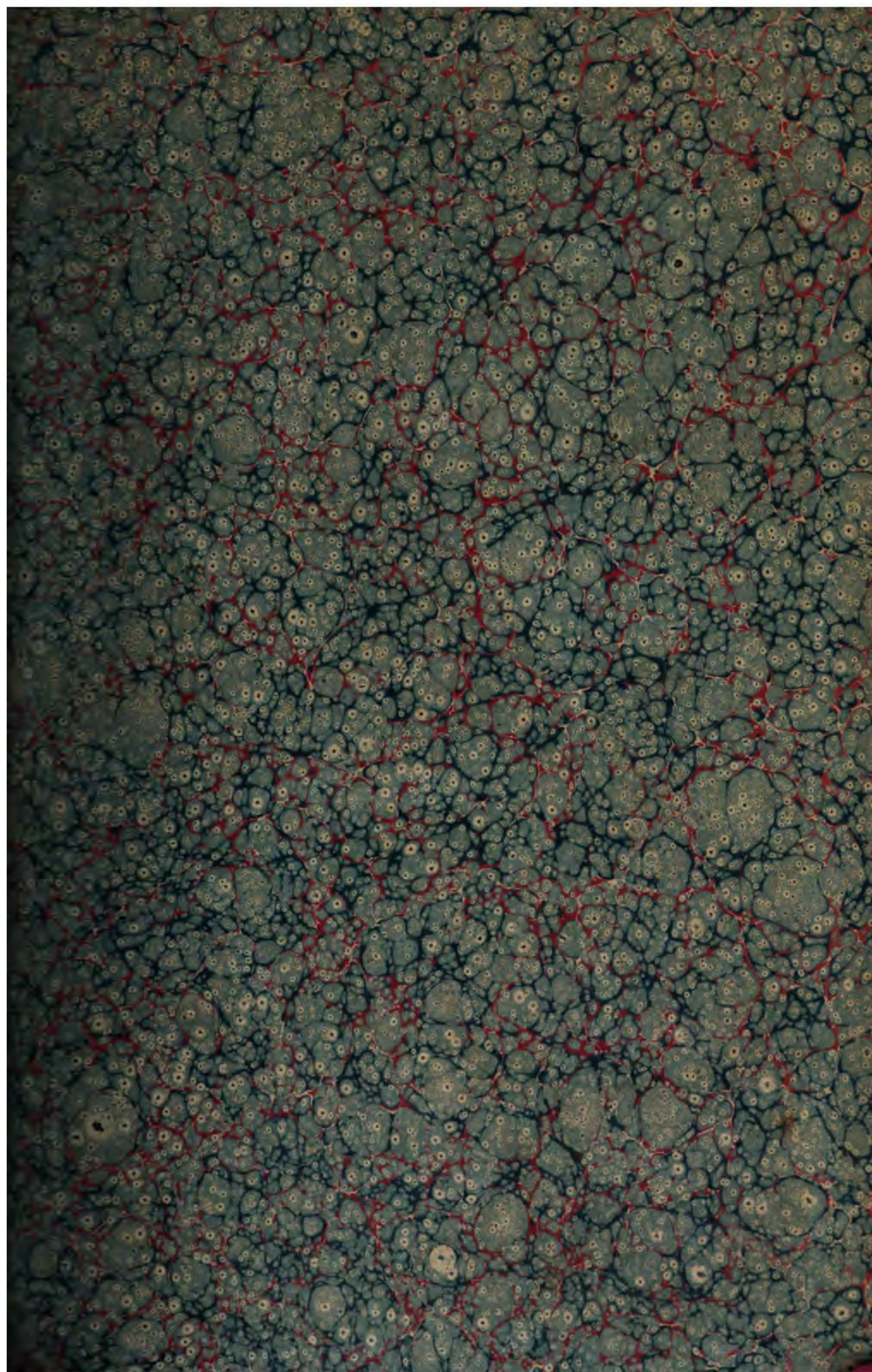



600043772T



TROISIÈME ET DERNIÈRE

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU TROISIÈME ET DERNIÈRE

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE
ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES :

CES DICTIONNAIRES SONT, POUR LA TROISIÈME SÉRIE, CEUX :

DES SCIENCES POLITIQUES, — DES MUSÉES, — D'ÉCONOMIE CHARITABLE, — DES BIENFAITS DU CHRISTIANISME, — DE MYTHOLOGIE, — DE LA SAGESSE POPULAIRE, — DE TRADITION PATRISTIQUE ET CONCILIAIRE, — DES LÉGENDES, — DES ORIGINES DU CHRISTIANISME, — DES ABBAYES, — D'ESTHÉTIQUE, — D'ANTIPHILOSOPHISME, — DES HARMONIES DE LA RAISON AVEC LA FOI, — DES SUPERSTITIONS, — DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE SCHOLASTIQUE, — DES APOCRYPHES, — DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, — D'ORFÉVRERIE ET ORNEMENTATION RELIGIEUSES, — DE TECHNOLOGIE, — DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES, — DES CARDINAUX, — DES PAPES, — DES OBJECTIONS POPULAIRES, — DE LINGUISTIQUE, — DE MYSTIQUE, — DU PROTESTANTISME, — DES PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, — DU PARALLÈLE ENTRE LES DIVERSES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES ET LA FOI CATHOLIQUE, — DE BIBLIOGRAPHIE ET DE BIBLIOLOGIE, — DES ANTIQUITÉS BIBLIQUES, — DES SAVANTS ET DES IGNORANTS, — DE PHILOSOPHIE, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, — DES DROITS DE LA RAISON DANS LA FOI, — DE PHYSIOLOGIE, — DES MISSIONS, — DES LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS, — DES CANTIQUES, — DES CONTROVERSES HISTORIQUES, — DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE ÉTABLIE PAR LES SEULS CANONS DES CONCILES, — DE L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE D'APRÈS LES PROPOSITIONS QUE L'ÉGLISE A TOUJOURS APPROUVÉES COMME VRAIES, OU FLÉTRIES COMME FAUSSES, EN DOGMES DE FOI, EN CERTITUDE THÉOLOGIQUE ET EN SIMPLE OPINION :

Publication sans laquelle on ne saurait parler, lire et écrire utilement et exactement, n'importe en quelle situation de la vie ;

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, OU A 50 VOLUMES CHOISIS DANS LES TROIS *Encyclopédies* ; 7 FR. ET MÊME 8 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

65 VOLUMES, PRIX : 390 FRANCS.

TOME TRENTE-SEPTIÈME.

DICTIONNAIRE DES PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JESUS-CHRIST.

TOME UNIQUE.

PRIX : 7 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE THIBAUD, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1865

AVIS IMPORTANT.

D'après une des lois providentielles qui régissent le monde, rarement les œuvres au-dessus de l'ordinaire se font sans contradictions plus ou moins fortes et nombreuses. Les *Ateliers Catholiques* ne pouvaient guère échapper à ce cachet divin de leur utilité. Tantôt on a nié leur existence ou leur importance; tantôt on a dit qu'ils étaient fermés ou qu'ils allaient l'être. Cependant ils poursuivent leur carrière depuis 21 ans, et les productions qui en sortent deviennent de plus en plus graves et soignées : aussi paraît-il certain qu'à moins d'événements qu'aucune prudence humaine ne saurait prévoir ni empêcher, ces Ateliers ne se fermeront que quand la *Bibliothèque du Clergé* sera terminée en ses 2,000 volumes in-4°. Le passé paraît un sûr garant de l'avenir, pour ce qu'il y a à espérer ou à craindre. Cependant, parmi les calomnies auxquelles ils se sont trouvés en butte, il en est deux qui ont été continuellement répétées, parce qu'étant plus capitales, leur effet entraînait plus de conséquences. De petits et ignares concurrents se sont donc acharnés, par leur correspondance ou leurs voyageurs, à répéter partout que nos Editions étaient mal corrigées et mal imprimées. Ne pouvant attaquer le fond des Ouvrages, qui, pour la plupart, ne sont que les chefs-d'œuvre du Catholicisme reconnus pour tels dans tous les temps et dans tous les pays, il fallait bien se rejeter sur la forme dans ce qu'elle a de plus sérieux, la correction et l'impression; en effet, les chefs-d'œuvre même n'auraient qu'une demi-valeur, si le texte en était inexact ou illisible.

Il est très-vrai que, dans le principe, un succès inouï dans les fastes de la Typographie ayant forcé l'Editeur de recourir aux mécaniques, afin de marcher plus rapidement et de donner les ouvrages à moindre prix, quatre volumes du double *Cours d'Ecriture sainte et de Théologie* furent tirés avec la correction insuffisante donnée dans les imprimeries à presque tout ce qui s'édite; il est vrai aussi qu'un certain nombre d'autres volumes, appartenant à diverses Publications, furent imprimés ou trop noir ou trop blanc. Mais, depuis ces temps éloignés, les mécaniques ont cédé le travail aux presses à bras, et l'impression qui en sort, sans être du luxe, attendu que le luxe jurerait dans des ouvrages d'une telle nature, est parfaitement convenable sous tous les rapports. Quant à la correction, il est de fait qu'elle n'a jamais été portée si loin dans aucune édition ancienne ou contemporaine. Et comment en serait-il autrement, après toutes les peines et toutes les dépenses que nous subissons pour arriver à purger nos épreuves de toutes fautes? L'habitude, en typographie, même dans les meilleures maisons, est de ne corriger que deux épreuves et d'en conférer une troisième avec la seconde, sans avoir préparé en rien le manuscrit de l'auteur.

Dans les *Ateliers Catholiques* la différence est presque incommensurable. Au moyen de correcteurs blanchis sous le harnais et dont le coup d'œil typographique est sans pitié pour les fautes, on commence par préparer la copie d'un bout à l'autre sans en excepter un seul mot. On lit ensuite en première épreuve avec la copie ainsi préparée. On lit en seconde de la même manière, mais en collationnant avec la première. On fait la même chose en tierce, en collationnant avec la seconde. On agit de même en quarte, en collationnant avec la tierce. On renouvelle la même opération en quinte, en collationnant avec la quarte. Ces collationnements ont pour but de voir si aucune des fautes signalées au bureau par MM. les correcteurs, sur la marge des épreuves, n'a échappé à MM. les corrigeurs sur le marbre et le métal. Après ces cinq lectures entières contrôlées l'une par l'autre, et en dehors de la préparation ci-dessus mentionnée, vient une révision, et souvent il en vient deux ou trois; puis l'on cliche. Le clichage opéré, par conséquent la pureté du texte se trouvant immobilisée, on fait, avec la copie, une nouvelle lecture d'un bout de l'épreuve à l'autre, on se livre à une nouvelle révision, et le tirage n'arrive qu'après ces innombrables précautions.

Aussi y a t il à Montrouge des correcteurs de toutes les nations et en plus grand nombre que dans vingt-cinq imprimeries de Paris réunies! Aussi encore, la correction y coûte-t-elle autant que la composition, tandis qu'ailleurs elle ne coûte que le dixième! Aussi enfin, bien que l'assertion puisse paraître téméraire, l'exactitude obtenue par tant de frais et de soins, fait-elle que la plupart des Editions des *Ateliers Catholiques* laissent bien loin derrière elles celles même des célèbres Bénédictins Mabillon et Montfaucon et des célèbres Jésuites Petau et Sirmond. Que l'on compare, en effet, n'importe quelles feuilles de leurs éditions avec celles des nôtres qui leur correspondent, en grec comme en latin, on se convaincra que l'invraisemblable est une réalité.

D'ailleurs, ces savants éminents, plus préoccupés du sens des textes que de la partie typographique et n'étant point correcteurs de profession, lisaient, non ce que portaient les épreuves, mais ce qui devait s'y trouver, leur haute intelligence suppléant aux fautes de l'édition. De plus les Bénédictins, comme les Jésuites, opéraient presque toujours sur des manuscrits, cause perpétuelle de la multiplicité des fautes, pendant que les *Ateliers Catholiques*, dont le propre est surtout de ressusciter la Tradition, n'opèrent le plus souvent que sur des imprimés.

Le R. P. De Buch, Jésuite Bollandiste de Bruxelles, nous écrivait, il y a quelque temps, n'avoir pu trouver en dix-huit mois d'étude, *une seule faute* dans notre *Patrologie latine*. M. Denzinger, professeur de Théologie à l'Université de Wurzbourg, et M. Reissmann, Vicaire Général de la même ville, nous mandaient, à la date du 19 juillet, n'avoir pu également surprendre *une seule faute*, soit dans le latin soit dans le grec de notre double *Patrologie*. Enfin, le savant P. Pitra, Bénédictin de Solesme, et M. Bonetty, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, mis au défi de nous convaincre d'une seule erreur typographique, ont été forcés d'avouer que nous n'avions pas trop présumé de notre parfaite correction. Dans le Clergé se trouvent de bons latinistes et de bons hellénistes, et, ce qui est plus rare, des hommes très-positifs et très-pratiques, eh bien! nous leur promettons une prime de 25 centimes par chaque faute qu'ils découvriront dans n'importe lequel de nos volumes, surtout dans les grecs.

Malgré ce qui précède, l'Editeur des *Cours complets*, sentant de plus en plus l'importance et même la nécessité d'une correction parfaite pour qu'un ouvrage soit véritablement utile et estimable, se livre depuis plus d'un an, et est résolu de se livrer jusqu'à la fin à une opération longue, pénible et coûteuse, savoir, la révision entière et universelle de ses innombrables clichés. Ainsi chacun de ses volumes, au fur et à mesure qu'il les remet sous presse, est corrigé mot pour mot d'un bout à l'autre. Quarante hommes y sont ou y seront occupés pendant 10 ans, et une somme qui ne saurait être moindre d'un demi-million de francs est consacrée à cet important contrôle. De cette manière, les Publications des *Ateliers Catholiques*, qui déjà se distinguaient entre toutes par la supériorité de leur correction, n'auront de rivales, sous ce rapport, dans aucun temps ni dans aucun pays; car quel est l'éditeur qui pourrait et voudrait se livrer APRÈS COUP à des travaux si gigantesques et d'un prix si exorbitant? Il faut certes être bien pénétré d'une vocation divine à cet effet, pour ne reculer ni devant la peine ni devant la dépense, surtout lorsque l'Europe savante proclame que jamais volumes n'ont été édités avec tant d'exactitude que ceux de la *Bibliothèque universelle du Clergé*. Le présent volume est du nombre de ceux révisés, et tous ceux qui le seront à l'avenir porteront cette note. En conséquence, pour juger les productions des *Ateliers Catholiques* sous le rapport de la correction, il ne faudra prendre que ceux qui porteront en tête l'avis ici tracé. Nous ne reconnaissons que cette édition et celles qui suivront sur nos planches de métal ainsi corrigées. On croyait autrefois que la stéréotypie immobilisait les fautes, attendu qu'un cliché de métal n'est point élastique; pas du tout, il introduit la perfection, car on a trouvé le moyen de le corriger jusqu'à extinction de fautes. L'Hébreu a été revu par M. Drach, le Grec par des Grecs, le Latin et le Français par les premiers correcteurs de la capitale en ces langues.

Nous avons la consolation de pouvoir finir cet *avis* par les réflexions suivantes : Enfin, notre exemple a fini par ébranler les grandes publications en Italie, en Allemagne, en Belgique et en France, par les *Canons grecs* de Rome, le *Gerdil* de Naples, le *Saint Thomas* de Parme, l'*Encyclopédie religieuse* de Munich, le recueil des *déclarations des rites* de Bruxelles, les *Bollandistes*, le *Suarez* et le *Spicilége* de Paris. Jusqu'ici, on n'avait su réimprimer que des ouvrages de courte haleine. Les in-4°, où s'engloutissent les in-folio, faisaient peur, et on n'osait y toucher, par crainte de se noyer dans ces abîmes sans fond et sans rives; mais on a fini par se risquer à nous imiter. Bien plus, sous notre impulsion, d'autres Editeurs se préparent au *Bullaire* universel, aux *Décisions* de toutes les Congrégations, à une *Biographie* et à une *Histoire* générale, etc., etc. Malheureusement, la plupart des éditions déjà faites ou qui se font, sont sans autorité, parce qu'elles sont sans exactitude; la correction semble en avoir été faite par des aveugles, soit qu'on n'en ait pas senti la gravité, soit qu'on ait reculé devant les frais; mais patience! une reproduction correcte surgira bientôt, ne fût-ce qu'à la lumière des écoles qui se sont faites ou qui se feront encore.

DICTIONNAIRE

DES PREUVES

DE LA

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

TIRÉES PRINCIPALEMENT

DE LA CONCEPTION MÊME DE LA NOTION DU CHRIST; — DE LA NÉCESSITÉ DU FAIT DE LA RÉVÉLATION; — DE L'ATTENTE UNIVERSELLE DU LIBÉRATEUR OU DU MESSIE, DES PROPHÉTIES ANCIENNES QUI Y SONT RELATIVES, ET DE LEUR ACCOMPLISSEMENT; — DE L'AFFIRMATION EXPRESSE ET FORMELLE DE JÉSUS-CHRIST LUI-MÊME; — DE SON CARACTÈRE ÉVIDEMMENT DIVIN; — DU CARACTÈRE DIVIN DE SA RÉVÉLATION ET DE SA DOCTRINE; — DE LA RÉALISATION DES PROPHÉTIES EN SA PERSONNE; — DE SA GÉNÉRATION, DE SA NAISSANCE, DE SA VIE, DE SA PASSION ET DE SES MIRACLES; — DE LA TRANSMISSION DE CE POUVOIR SURNATUREL A SES DISCIPLES; — DE SA RÉSURRECTION; — DE SON ASCENSION; — DE LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT SUR SES APÔTRES; — DU CARACTÈRE ET DES MIRACLES DE SES APÔTRES; — DE LA CONSTITUTION, DE L'UNITÉ ET DE LA PERPÉTUITÉ DE L'ÉGLISE; — DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME, DE LA RÉVOLUTION OPÉRÉE PAR LUI ET DE SES RÉSULTATS MORAUX, INTELLECTUELS ET SOCIAUX DANS LE MONDE, ETC., ETC.

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

Exposant toutes ces preuves et présentant tous les articles de ce Dictionnaire dans leur ordre logique.

PUBLIÉ

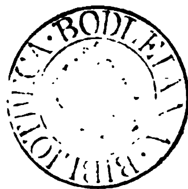
PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME UNIQUE.



PRIX : 7 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE THIBAUD, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1865

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

INTRODUCTION.

I. — DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

« Les Juifs lui dirent : Qui êtes-vous ? Jésus leur répondit : Je suis le Principe de toutes choses, moi-même qui vous parle. »

(*Joan.* VIII, 25.)

« Quand le Fils de l'homme, » dit M. Combalot, « demandait à ses premiers disciples ce que pensaient de lui les enfants d'Israël, ils répondirent : *Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres que vous êtes Elie, Jérémie ou l'un des anciens prophètes. — Et vous*, reprit le Sauveur, *que dites-vous de moi?* La question est nettement posée. Les apôtres ont déjà répondu ; mais Pierre, avec sa foi vive et son ardent amour, va dire, non ce que les autres pensent, mais ce qu'il croit : *Vous êtes*, reprend-il, *le Christ, le Fils du Dieu vivant.* (*Matth.* XVI, 16.) Réduite à ces termes, la foi au dogme de la divinité de Jésus-Christ se reproduit depuis bientôt deux mille ans, et l'Eglise, par la voix du pontificat suprême, par celle des Livres saints et de la tradition, par ses conciles et par ses docteurs, par le témoignage des nations chrétiennes et de l'univers régénéré, ne cesse de redire avec saint Pierre : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.*

Les Pontifes de Rome, témoins immortels de la foi de l'Eglise, gardiens incorruptibles de la révélation, docteurs infaillibles de la vérité, centre de l'unité catholique, chefs de tout l'épiscopat, qui ne peut accomplir sa mission que dans l'orbite de leur unité, ne sont que les fidèles échos de cette parole venue du ciel et sortie de la bouche du premier des apôtres : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Et parce que les successeurs de Pierre, malgré l'enfer et ses dénégations, n'ont jamais cessé de proclamer et de défendre la foi à la divinité du Christ, jamais le Christ n'a cessé de leur dire, à son tour : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (*Matth.* XVI, 18.)

Trois choses sont donc immuables dans le pontificat romain : sa foi à la divinité de Jésus-Christ, son ardent prosélytisme pour la propager, et son éternelle durée au milieu des ruines et des révolutions de ce monde. Le pontificat romain dit à Jésus-Christ : Vous êtes Dieu, et le Christ lui redit à jamais : Vous êtes la *pierre*, vous êtes le fondement qui porte l'Eglise et la vérité. Or, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, et si l'Eglise n'est pas divine, comment les Papes ont-ils fait adorer Jésus-Christ comme un Dieu ? Et comment Jésus-Christ, s'il n'est qu'un homme, a-t-il pu prédire à la papauté des destinées et une force éternelles ?

Toutefois, c'est après dix-huit siècles d'adoration, c'est en face de la grande révolution produite par la divinité du Christ, c'est à l'ombre de la civilisation sortie des profondeurs du dogme chrétien, que le rationalisme impie de ce temps s'en vient dire au monde que le Christ n'est qu'un homme.

Voilà deux peuples, dont l'un a cinq mille ans et l'autre dix-huit siècles d'existence. Le premier ne vit que par son infatigable espérance dans la venue future de l'Homme-Dieu, et le second n'existe que par son inébranlable foi à la réalité de sa venue. L'espoir trompé, mais impérissable, de la nation juive, établit le dogme de la divinité du Christ comme un fait non-seulement possible, mais comme un fait annoncé, promis, attendu ; et l'immortelle foi de la société chrétienne atteste l'accomplissement des antiques promesses. Or, quand on voit avec quel impudent oubli du passé, et quel mépris de la foi toujours vivante des nations régénérées par la grâce, les athées de la divinité du Christ affirment que rien, dans les âges antérieurs, ne prouve que le dogme de l'Incarnation du Fils de

Dieu ait pénétré la conscience de l'univers, on se demande si l'impiété ne serait pas sœur du délire.

Le Christ paraît au sein de la Judée, il vient au temps marqué par les prophètes, et ramassant sur les bords d'un lac quelques grossiers pêcheurs, il leur annonce qu'il est le Messie promis à leurs pères et attendu par eux. Sa doctrine, ses vertus et ses miracles les soumettent à la foi de sa divinité. Mais la nation ferme les yeux à l'éclatante lumière de ses prodiges. Elle le traîne au supplice, parce qu'il s'est dit le Messie, le Fils de Dieu, le Rédempteur divin promis aux espérances des enfants d'Abraham. Il meurt sur une croix, en déclarant qu'il n'a point trompé ceux qui le condamnent, et après avoir publiquement prédit qu'il sortirait triomphant du tombeau, comme la foi à sa divinité sortirait victorieuse du sein même de la nation déicide.

Les Juifs charnels, toujours esclaves des biens périssables du temps, regardaient la pauvreté et la misère de cette vie, non comme une conséquence de la déchéance humaine et comme des châtiments expiateurs, mais comme un signe évident de la colère divine. Et c'est pourquoi ils ne purent se persuader d'abord que le Messie dût sortir de l'atelier d'un obscur artisan, et paraître au milieu des siens environné de l'humiliant cortége du dénuement et de la souffrance; ils voulaient un Messie conquérant, riche, puissant et glorieux. Ce préjugé fatal domina longtemps l'esprit des apôtres eux-mêmes; et pendant la vie mortelle de l'Homme-Dieu, ils lui répétaient sans cesse cette parole, écho de l'orgueil national : *Quand donc rétablirez-vous le royaume d'Israël?* (*Act.* I, 6.) Les apôtres cependant ont cru à la divinité du Sauveur; ils ont fait germer la foi au dogme de l'Incarnation dans les entrailles du monde, et ils ont versé leur sang pour attester à l'univers entier la sincérité et la puissance de leur conviction. Mais comment cette révolution subite et profonde s'est-elle accomplie en eux? Comment sont-ils devenus soudain les imitateurs et les panégyristes des vertus du Calvaire? Comment ont-ils dépouillé le préjugé populaire pour embrasser, avec une indomptable énergie, la doctrine et la morale que leurs instincts repoussaient? Croit-on pouvoir assigner une cause naturelle à ce phénomène, en la cherchant dans le prestige de la renommée, dans les inspirations du fanatisme et dans l'attrait de la nouveauté?

Plus on y regarde de près, et plus on comprend que l'inébranlable foi des apôtres n'a pu avoir d'autre principe générateur que la réalité connue et solennellement démontrée de la divinité de leur maître. Le fanatisme de l'hypocrisie et de la ruse n'est pas un fanatisme possible à des hommes ignorants, et privés de tout moyen humain d'action sur une nation plongée dans l'amour exclusif des choses matérielles, et qui repoussait avec horreur les promesses et les maximes des premiers adorateurs de la croix.

La conversion de saint Paul, par exemple, s'expliquerait-elle sans un miracle, et les deux phases si profondément marquées de sa vie n'impliquent-elles pas la divinité réelle et clairement reconnue de Jésus-Christ? Sous l'inspiration des passions judaïques, ce terrible ennemi du Christ garde les vêtements des bourreaux du saint diacre Etienne, et, comme l'a dit un Père de l'Eglise, il le lapide, ce semble, tout seul, par les mains de tous. Ne respirant que la haine du nom chrétien, il pénètre dans la demeure des premiers fidèles, il les charge de chaînes et les traîne à la mort. Jérusalem ne suffit plus à son zèle pharisaïque; le bruit se répand que les disciples du Christ sont allés à Damas prêcher sa divinité. Paul demande aux princes des prêtres une mission de sang, et il part, précédé de souvenirs qui ont fait de son nom une sorte de fléau pour l'Eglise naissante. Il entre dans la synagogue de Damas, et ses frères se réjouissent de voir celui qui vient les aider à anéantir les sectateurs du Crucifié; mais voilà que ce même Paul se proclame le disciple le plus sincère et le plus dévoué de Jésus de Nazareth. Muets de stupeur, les Juifs ne peuvent croire ce qu'ils entendent, et, l'étonnement faisant place à la vengeance, ils accablent de malédictions et poursuivent de leurs fureurs le nouveau néophyte.

C'en est [illegible] la divinité du Christ a trouvé son témoin le plus fort et son plus grand apôtre. Or une pareille révolution s'explique-t-elle par des causes naturelles? Est-il possible que le même homme, à deux jours d'intervalle, immole ceux qui croient à la divinité

de Jésus-Christ, et devienne leur ami, leur frère, et soit prêt à mourir lui-même pour établir la foi de sa divinité? L'âme de Paul se soulevait hier d'une invincible horreur au seul nom de Jésus-Christ, et aujourd'hui une parole de feu, un enthousiasme d'amour, une conviction insurmontable à tous les travaux et à tous les supplices déborde de son âme. Hier, ce terrible ennemi de la croix dressait des échafauds et préparait des bûchers pour quiconque oserait se dire le disciple du Christ, et aujourd'hui il est prêt à mourir pour établir sa divinité. Ces métamorphoses, je le demande, sont-elles d'un Juif, et du Juif le plus acharné à la ruine de cet Evangile, dont il se fait soudain le prédicateur et l'apôtre? Le miracle de la conversion de saint Paul se lie nécessairement au fait de la divinité du Sauveur, comme la divinité invinciblement reconnue de Jésus-Christ peut seule expliquer l'étonnante révolution qui vient de s'accomplir dans l'âme de saint Paul.

En moins de dix ans, à dater de la première publication de l'Evangile, un peuple d'adorateurs se forme pour Jésus-Christ, au sein de la Judée. Du pied du Calvaire, encore teint du sang de l'Homme-Dieu, des milliers de Juifs, devenus les disciples de la croix, partent, pour s'en aller, à travers les nations idolâtres, prêcher le dogme de la divinité de celui que plusieurs d'entre eux ont fait mettre à mort. Ces Juifs convertis, maîtrisant au fond de leur âme l'antipathie profonde qu'ils ont pour les incirconcis, brisent tout d'un coup les barrières d'une nationalité égoïste. De quoi s'agit-il cependant? De prouver aux sages de Rome, de la Grèce, de toutes les nations de la gentilité, qu'un homme appelé Jésus, et attaché à une potence entre deux scélérats, est le Rédempteur du monde, le vrai Fils de Dieu. Il s'agit de faire sortir du dogme de sa divinité une législation nouvelle, de nouvelles croyances et un nouveau culte. Il s'agit de ressusciter des sociétés vieillies dans une dépravation qui dépasse tout ce qu'on pourrait en dire, pour les initier à la morale du Calvaire et à la vie des anges. Un demi-siècle ne s'est pas écoulé depuis que cette étonnante croisade a été entreprise par les Juifs devenus Chrétiens, et déjà l'empire romain, la Grèce, l'Asie Mineure, la Germanie et les Gaules sont remplis de fidèles, et si, à cet imposant témoignage, confirmé par trois cents ans de combats et par le sang de plusieurs millions de martyrs, on ajoute la grande voix des siècles écoulés du christianisme redisant, sous la voûte du ciel, d'un pôle à l'autre, que Jésus « est le Christ, Fils du Dieu vivant, » qu'avons-nous à craindre des blasphèmes et des cris impuissants de l'athéisme moderne?

Napoléon disait un jour, à Sainte-Hélène: « Alexandre, César, Charlemagne et moi, avons fondé des empires; mais sur quoi avons-nous appuyé ces créations de notre génie? sur la force. Jésus-Christ seul a fondé son empire sur l'amour, et à l'heure qu'il est des millions d'hommes mourraient encore pour lui. » Qui se ferait tuer en effet, dans le monde, pour Alexandre, pour César, pour Charlemagne? Qui se ferait tuer pour rendre témoignage de l'éloquence de Cicéron ou de Démosthène? qui voudrait endurer le martyre pour établir la mission de Mahomet, de Luther, de Calvin et des autres fabricateurs de cultes religieux? Qui se laisserait égorger pour un Juif crucifié, il y a deux mille ans, entre deux voleurs, si ce Juif n'était un Dieu? Qui voudrait mourir, pour garder dans son âme la foi à une religion contre laquelle tant de passions s'irritent, si Jésus-Christ n'était qu'un homme? La divinité de Jésus-Christ, appuyée sur vingt siècles de foi et sur quarante siècles d'espérance, est donc le fait le plus croyable et le plus irréfutablement démontré. » *(La connaissance de Jésus-Christ.)*

II. — SOMMAIRE LOGIQUE DES PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

« Le grand prêtre lui dit : Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu. Jésus lui répondit : Vous le dites, je le suis. »
(*Matth.* xxvi, 63, 64; *Marc.* xiv, 61, 62; *Luc.* xxii, 70)

Pour démontrer la divinité de Jésus-Christ, il était nécessaire d'établir d'abord la certitude et l'authenticité des écrits, témoignages et monuments sur lesquels ses preuves reposent; et d'en approfondir la nature et le caractère, de manière à ne pas même laisser l'ombre d'un doute dans l'esprit du lecteur. C'est ce que nous avons fait, à tous les articles dont la

nature l'exigeait, spécialement aux mots : Témoins oculaires, Bible, Ancien et Nouveau Testament, Ecrits, Evangiles, et aux suivants :

Apôtres, Caïphe, Calvaire, Culte, Alexandre Sévère, Divinité de Jésus-Christ, Etablissement du Christianisme, Faits, Hosanna, Innocents (Massacre des), Jean-Baptiste, Jésus-Christ, Juifs, Martyrs, Messie, Miracles, Miracles des Apôtres, Mort de Jésus-Christ, Obéissance, Pierre (Saint), Pilate, Prophéties, Publicité, Résurrection, Temple, Transfiguration de Jésus-Christ, Tremblement de terre.

Après les témoignages directs et positifs viennent les témoignages indirects et traditionnels, qui consistent surtout dans des monuments commémoratifs. Nous les avons rappelés à leur lieu, et particulièrement aux articles : Divinité de Jésus-Christ, Ecrits, Evangiles, Mort de Jésus-Christ, Paques, Pentecôte et Symbole.

Le troisième ordre de témoignages, le moins suspect sans contredit, et dont l'importance est évidemment décisive, consiste dans les aveux des Juifs, des païens, des incrédules, de tous les ennemis, en un mot, de la vérité dont ils deviennent ainsi, malgré eux, les plus fermes défenseurs. Ces aveux sont innombrables, et se trouvent répandus dans tout le cours de ce travail, mais plus principalement aux articles :

Ecrits, Alexandre Sévère, Divinité de Jésus-Christ, Evangiles, Faits, Généalogie de Jésus-Christ, Innocents [massacre des], Jésus-Christ, Juifs, Julien l'Apostat, Lampride, Mages, Mahomet, Messie, Miracles, Miracles des Apôtres, Mort de Jésus-Christ, Naissance de Jésus-Christ, Nouveau Testament, Oracles, Phlégon, Pilate, Prophéties, Prophéties de Jésus-Christ, Publicité, Résurrection, Talmud, Ténèbres, Temple, Tibère.

Ayant ainsi établi la base fondamentale sur laquelle reposent les preuves de la divinité de Jésus-Christ, et la certitude absolue de tous les témoignages qui ne laissent pas même l'ombre d'une objection, nous pouvons dès lors procéder avec ordre à l'étude de ces preuves elles-mêmes. Elles sont pour ainsi dire sans nombre, s'enchaînent réciproquement, se fortifient l'une par l'autre, et forment un faisceau dont l'unité indivisible constitue la puissance infinie. Il faudrait donc, pour en réunir toute la force, les présenter pour ainsi dire toutes ensemble, et dans leur lien de coordination et de dépendance mutuelles. Mais les nécessités du langage, et les conditions de successivité auxquelles nous sommes soumis, nous forcent de scinder cette toute-puissante unité, d'en briser le faisceau, et d'enlever par là même ce qui constitue la puissance infinie et absolument rigoureuse de cette démonstration.

Obligé à procéder ainsi successivement, nous avons d'abord constaté l'attente universelle du Libérateur, du Rédempteur, du Sauveur, chez tous les peuples païens depuis l'origine du monde, et spécialement à l'époque où parut Jésus-Christ. Sans insister outre mesure sur ce fait incontesté et si connu, nous l'avons suffisamment rappelé, notamment aux mots : Attente, Messie, Prophéties, Oracles, Jésus-Christ, et Divinité de Jésus-Christ.

Personne ne l'ignore, ce dogme de l'attente du Sauveur était l'âme du peuple juif, la vie de son histoire, de sa constitution, de sa loi, de son culte, de ses mœurs, et presque l'unique objet de l'annonce de ses prophètes. C'est ce fait que nous avons rapporté, dans tous ses développements, aux articles : Messie, Prophéties, Attente et aux suivants :

Barcokebas, Bethléem, Daniel, David, Divinité de Jésus-Christ, Gentils (vocation des), Hébreux, Isaïe, Jacob, Jésus-Christ, Juifs, Malachie, Michée, Prédictions, Prophètes, Psaumes, Zacharie.

Non-seulement toutes les prophéties annonçaient la venue du Messie pour l'époque et dans toutes les conditions où le Christ a paru, mais elles énuméraient jusque dans leurs plus petits détails toutes les circonstances de sa génération, de sa naissance, de sa vie, de ses miracles, de sa doctrine, de sa Passion, de sa mort, de sa sépulture, de sa résurrection, de son ascension et de son règne futur sur tous les peuples de la terre : Prophéties accomplies avec la plus rigoureuse exactitude par Jésus-Christ et par lui seul. Cet accomplissement des prophéties dans la personne du Sauveur est constaté dans un très-grand nombre d'articles de ce travail, et spécialement aux mots :

ABRAHAM, AGGÉE, ALLIANCE, AMOS, BETHLÉEM, DANIEL, DAVID, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, ESPRIT-SAINT, FILS DE DIEU, GÉNÉALOGIE DE JÉSUS-CHRIST, GENTILS (vocation des), HÉBREUX, ISAÏE, JACOB, JÉSUS-CHRIST, JUIFS, MALACHIE, MESSIE, MICHÉE, MIRACLES, PASSION ET MORT DE JÉSUS-CHRIST, PRÉDICTIONS, PROPHÈTES, PROPHÉTIES, PSAUMES, RÉSURRECTION, RÉVÉLATION, SANHÉDRIN, SEMAINES DE DANIEL, VERBE DIVIN, ZACHARIE.

Certes c'est là une preuve assez éclatante, assez visible, assez incontestable de la divinité de Jésus-Christ. Attendu et prophétisé sans interruption durant quatre mille ans consécutifs, venu dans toutes les conditions et les circonstances prédites, les ayant toutes réalisées en sa personne, jusqu'en leurs moindres détails, Jésus-Christ était donc évidemment le Dieu même, dont la prescience infinie embrasse tous les temps, tous les lieux, tous les hommes, et résume l'humanité tout entière dans son unité. Et cependant ce n'est pour ainsi dire que le préliminaire des preuves de la divinité du Sauveur, et nous allons seulement entrer dans l'étude de celles qui l'établissent d'une manière directe et positive.

La première résulte de la nécessité et du fait de la révélation considérée en elle-même, et dont nous avons parlé d'une manière plus particulière aux articles RÉVÉLATION, RELIGION CHRÉTIENNE, VERBE DIVIN, JÉSUS-CHRIST, MIRACLES, ET DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

La seconde preuve de la divinité du Fils de Marie résulte, comme nous le disions tout à l'heure, de l'accomplissement en sa personne de toutes les prophéties relatives au Messie promis, et qui annonçaient dans tous leurs détails jusqu'aux moindres circonstances accomplies par Jésus-Christ. Cet accomplissement est tel, et embrasse à ce point tous les actes du Sauveur, qu'ils ont dû nécessairement se trouver rappelés dans un très-grand nombre d'articles, dont les principaux sont : BETHLÉEM, BIBLE, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, FAITS, GÉNÉALOGIE DE JÉSUS-CHRIST, HOSANNA, INNOCENTS (massacre des), JACOB, JÉSUS-CHRIST, JUIFS, MALACHIE, MESSIE, MICHÉE, MIRACLES, MORT DE JÉSUS-CHRIST, NOUVEAU TESTAMENT, OINT, PASSION ET MORT DE JÉSUS-CHRIST, PRÉDICTIONS, PROPHÈTES, PROPHÉTIES, PSAUMES, RÉSURRECTION, RÉVÉLATION, SANHÉDRIN, SEMAINES DE DANIEL, TEMPLE, VERBE DIVIN, ZACHARIE.

Ici nous avons dû nécessairement, avant d'aller plus loin, répondre aux systèmes des mythiques, quelque absurdes qu'ils soient. Nous l'avons fait pour ainsi dire presque à chaque page de ce Dictionnaire, et au fur et à mesure que les faits paraissaient l'exiger. Mais à divers articles, comme NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST et RELIGION CHRÉTIENNE, nous avons établi d'une manière spéciale la réalité de l'existence historique de Jésus-Christ. Ailleurs, et spécialement au mot PUBLICITÉ, nous avons constaté l'irréfragable et éclatante publicité historique de tous les faits de Jésus-Christ, plus avérés mille fois qu'aucun fait historique connu.

La troisième preuve de la divinité de Jésus-Christ s'ouvre par le témoignage de son précurseur, saint Jean-Baptiste, dont nous avons parlé aux articles JEAN-BAPTISTE, JÉSUS-CHRIST et PROPHÉTIES. Elle implique le témoignage, d'ailleurs connu, de tous les contemporains de Jésus-Christ qui n'étaient point esclaves des préjugés judaïques ou complices de l'hypocrisie de la Synagogue. Nous verrons plus loin l'importance de ce témoignage, particulièrement en parlant des apôtres et des disciples du Sauveur.

La quatrième preuve de la divinité de Jésus-Christ repose sur tout ce qu'il y a de plus grand et de plus saint dans le monde, sur l'affirmation expresse et formelle de Jésus-Christ lui-même. Certes, pour quiconque n'a pas perdu jusqu'à la dernière fibre du sens moral, pour quiconque a conservé quelque respect pour cette auguste figure qui plane depuis deux mille ans au sommet de l'humanité, rien de plus fort et de plus décisif que cette parole du Christ, qui affirme lui-même sa propre divinité. Nous avons essayé de remettre dans tout son jour cette preuve, trop négligée jusque dans ces derniers temps, et qui est la certitude morale elle-même élevée jusqu'à l'infini. C'est l'objet spécial des articles VIE INTIME DE JÉSUS-CHRIST, FAITS, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, JÉSUS-CHRIST, et aussi de ceux qui se trouvent sous les mots : ABRAHAM, FILS DE DIEU, PRÉDICTIONS, PROPHÉTIES, RÉDEMPTION, SANHÉDRIN, TRANSFIGURATION DE JÉSUS-CHRIST, où la divinité de Jésus-Christ est éga-

lement affirmée par ses apôtres, par l'Ecriture sainte et par d'autres témoignages surnaturels.

Non-seulement Jésus-Christ affirme solennellement, et jusque devant le tribunal du grand prêtre, qu'il est Dieu, un avec le Dieu suprême, créateur de toutes choses, il fait plus, il se donne tous les attributs de Dieu, ses apôtres les lui donnent après lui, et par ce double témoignage, ils décrètent d'hérésie tout ce qui tenterait de nier cette divinité. C'est ce que nous montrons, principalement aux articles : ADORATION, ALPHA ET OMÉGA, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, FAITS, JÉSUS-CHRIST, RÉDEMPTION, SACRIFICE, et SANHÉDRIN.

Conséquent avec cette double affirmation, Jésus-Christ, qui s'est dit Dieu, et s'en est reconnu tous les attributs, se laisse dès lors rendre le culte qui n'est dû qu'à Dieu, il se laisse adorer : adoration du reste qui depuis deux mille ans est celle de l'humanité tout entière, et qui serait l'expression de la plus monstrueuse idolâtrie, si ce n'était celle de la plus incontestable vérité. Nous avons spécialement traité ce sujet aux mots : ADORATION, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME, FAITS, JÉSUS-CHRIST, MAGES, SACRIFICE, SANHÉDRIN.

Mais si Jésus-Christ s'est dit Dieu, s'il en a pris les attributs, s'il s'est fait adorer, c'est parce qu'il en a révélé en lui tous les caractères divins : cinquième preuve, la plus puissante et la plus décisive peut-être de sa divinité. Cette démonstration, si rigoureuse pourtant, comme on le verra dans le cours de cet ouvrage, a été cependant presque complétement négligée par tous les apologistes. C'est la mine la plus féconde, la plus intarissable où l'on puisse puiser. Aussi l'avons-nous traitée, avec tous les développements dont elle est susceptible, notamment aux articles : INCARNATION, RÉDEMPTION, CARACTÈRE DE JÉSUS-CHRIST, FAITS, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, et aux mots suivants : ESPRIT-SAINT, ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME, EUCHARISTIE, GRÂCE, GRANDEUR, JÉSUS-CHRIST, LAVEMENT DES PIEDS, MÉDIATEUR, MINISTÈRE DE JÉSUS-CHRIST, MIRACLES, MORALE, MORT DE JÉSUS-CHRIST, NOM DE JÉSUS, PASSION ET MORT DE JÉSUS-CHRIST, PRÉDICTIONS, PROPAGATION DU CHRISTIANISME, PROPHÈTES, PROPHÉTIES DE JÉSUS-CHRIST, PUISSANCE INFINIE, RÉVÉLATION, SACRIFICE, SAGESSE INFINIE, SAINTETÉ, SCIENCE, TRINITÉ, VERBE DIVIN, VIE INTIME DE JÉSUS-CHRIST.

Une sixième preuve de la divinité de Jésus-Christ, presque aussi négligée par la plupart des apologistes, est celle qui résulte des caractères évidemment divins de la doctrine, de la loi qu'il est venu apporter au monde. Ces caractères divins sont si frappants, si manifestement supérieurs à la nature humaine, que nous ne pouvions trop nous étendre sur ce sujet, qui offre l'une des sources les plus originales, les plus fécondes et les plus concluantes de la démonstration de la divinité du Sauveur. Aussi l'avons-nous fait avec de larges développements, particulièrement aux articles MORALE, CHRISTIANISME, AMOUR DIVIN, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, et aux suivants : ABNÉGATION, ALLIANCE, BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES, BIEN ET MAL, BONHEUR, CHARITÉ, CONVERSION DU MONDE, CULTE, EGLISE, ENNEMIS, EVANGILE, FAITS, FOI, FRATERNITÉ, GRÂCE, GRANDEUR, HUMILITÉ, INCARNATION, JÉSUS-CHRIST, LAVEMENT DES PIEDS, MAL, MÉDIATEUR, MINISTÈRE DE JÉSUS-CHRIST, MIRACLES, ORAISON DOMINICALE, PARFAIT, PRÉDICTIONS, PROPAGATION DU CHRISTIANISME, PROPHÉTIES, RÉDEMPTION, RELIGION CHRÉTIENNE, RÉVÉLATION, SAINTETÉ, SCIENCE, SECRET, SOCIÉTÉ, TRIOMPHE DU CHRISTIANISME, VERBE DIVIN.

Les miracles innombrables, publics, éclatants, opérés par le Sauveur presque à chacun de ses pas et d'une manière si merveilleuse, avoués d'ailleurs par ses plus mortels ennemis, et par le Sanhédrin lui-même, forment la preuve la plus palpable, la plus populaire de sa divinité. Nous avons d'abord établi : 1° que les miracles sont possibles ; 2° qu'on peut distinguer avec la plus entière certitude un miracle d'avec un fait naturel, et le prouver ; 3° que les miracles peuvent servir à confirmer un enseignement et à démontrer la divinité de son auteur ; 4° qu'il y a eu effectivement des miracles, et que ceux de Jésus-Christ sont prouvés par toutes les voies de la certitude humaine, évidence morale, évidence physique. Nous avons enfin résumé ces faits miraculeux, montré la nature incontestable des témoignages qui les établissent, et mis leur réalité, leur authenticité hors de toute contestation pos-

sible. C'est l'objet spécial de l'article MIRACLES. Mais ce point si important se trouve encore traité dans un grand nombre d'articles, dont les principaux sont :

APÔTRES, BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST, CANA (noces de), CONVERSION DE SAINT PAUL, CONVERSION DU MONDE, CULTE, DESCENTE DU SAINT-ESPRIT, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, ESPRIT-SAINT, ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME, FAITS, JÉSUS-CHRIST, JULIEN L'APOSTAT, LAZARE, MAGES, MALADES (guérison des), MARTYRS, MESSIE, MORTS RESSUSCITÉS PAR JÉSUS-CHRIST, NOUVEAU TESTAMENT, PAUL (Saint), PRÉDICTIONS, POSSÉDÉS, PROPHÉTIES, RELIGION CHRÉTIENNE, RÉSURRECTION, RÉSURRECTIONS, TÉMOINS OCULAIRES, TRANSFIGURATION DE JÉSUS-CHRIST, TREMBLEMENT DE TERRE, VERBE DIVIN. Parmi ces miracles se trouvent nécessairement compris non-seulement ceux opérés par Jésus-Christ lui-même, mais encore ceux qui eurent lieu à son occasion.

Si le pouvoir d'opérer des miracles manifeste évidemment la puissance surnaturelle de celui qui les accomplit, le prodige de ces miracles est de transmettre à d'autres le pouvoir d'en opérer à leur tour. C'est là le caractère propre et incommunicable de Dieu; et rien n'atteste mieux la divinité de Jésus-Christ que cette transmission surnaturelle de sa puissance surnaturelle elle-même. Telle est la huitième preuve de la divinité du Sauveur, que nous développons aux articles ESPRIT-SAINT, APÔTRES, ASCENSION, CONVERSION DE SAINT PAUL, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, EGLISE, ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME, JÉSUS-CHRIST, MALADES (guérison des), MESSIE, MIRACLES, NOUVEAU TESTAMENT, PRÉDICTIONS, RÉSURRECTION, TÉMOINS OCULAIRES.

N'oublions pas, avant de clore ce sujet, que ce pouvoir surnaturel d'opérer des miracles, transmis par Jésus-Christ à ses disciples et aux premiers fidèles, s'exerça publiquement et presque universellement dans l'Eglise, durant plus de trois siècles consécutifs, chaque fidèle étant alors comme un autre thaumaturge, en même temps qu'il était par sa sainteté aussi, comme un autre Christ.

Dans la puissance surnaturelle du Christ, démonstration vivante de sa divinité, rentrent tous les dons divins, et en particulier celui de prophétie. Ces prophéties de Jésus-Christ, plus nombreuses qu'on ne le suppose communément, toutes en dehors et au-dessus des prévisions humaines, toutes accomplies avec une rigoureuse exactitude, sont une nouvelle preuve, aussi trop négligée, de sa divinité, et que nous avons traitée aux articles, PROPHÉTIES DE JÉSUS-CHRIST, TEMPLE, JÉRUSALEM, MIRACLE, RÉSURRECTION, CHRIST, MESSIE, JÉSUS-CHRIST, ET MIRACLES DES APÔTRES.

Ces dix premières preuves de la divinité de Jésus-Christ se résument elles-mêmes dans la onzième, miracle des miracles, prophétie accomplie et prédiction vivante, résumé en un mot de toute l'œuvre du Christ ! sa Résurrection. Jamais fait plus prodigieux n'a paru aux regards de l'humanité, mais jamais aussi aucun ne se révéla par une évidence plus palpable, par une certitude plus absolue. Le christianisme tout entier est fondé sur ce fait miraculeux, prototype et modèle de la résurrection de l'humanité tout entière, qu'il inaugurait. L'importance capitale de ce fait exigeait que nous le traitions avec les plus amples développements. C'est ce que nous avons fait, en particulier à l'article RÉSURRECTION, et aux mots : APPARITIONS, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME, JÉSUS-CHRIST, MIRACLES, MORT DE JÉSUS-CHRIST, NUITS, PAQUES, PENTECÔTE, PIERRE (Saint), PRÉDICTIONS, PROPAGATION DU CHRISTIANISME, PROPHÉTIES, SYMBOLE.

Complément de sa résurrection, l'Ascension du Sauveur n'est pas une manifestation moins éclatante de sa divinité. Elle ne repose pas sur des preuves moins évidentes, ainsi que nous le faisons voir à l'article ASCENSION, et subsidiairement aux mots PENTECÔTE, RÉSURRECTION, JÉSUS-CHRIST, MIRACLES, PROPHÉTIES, et DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

La vie de Jésus-Christ ne se termine pas à son Ascension. De même qu'il se préexistait à lui-même depuis quatre mille ans au sein de l'humanité par l'attente messianique, les prophéties, et l'illumination intérieure du Verbe divin qui « éclaire tout homme venant en ce monde, » ainsi il se survit à lui-même depuis près de deux mille ans dans l'Eglise, qui est son corps vivant, et qu'il a constituée dix jours après son Ascension par l'effusion du Saint-Esprit. Si toutes les preuves précédentes n'avaient encore pu convaincre, celle-ci nous sem-

ble de nature à défier l'opiniâtreté des plus incrédules. En effet, l'effusion de l'Esprit-Saint n'est pas seulement l'acte d'un moment, le souffle inspirateur de la première Pentecôte, c'est une œuvre permanente, sensible et visible à tous les yeux depuis dix-neuf siècles, par l'Eglise, qui n'en est que la manifestation vivante. Cette preuve palpable de la divinité de Jésus-Christ ressort d'un grand nombre d'articles de ce Dictionnaire, et notamment sous ces titres : DESCENTE DU SAINT-ESPRIT, ESPRIT-SAINT, LANGUES (don des), MIRACLES DES APÔTRES, PENTECÔTE, PROPHÉTIES, RÉSURRECTION.

Est-ce là tout? Non, certes, et avant de passer aux preuves qui résultent de l'établissement et de la perpétuité de l'Eglise, nous devons en aborder une dont la portée philosophique est si profonde que nos lecteurs ne sauraient la saisir qu'en la voyant développée. Cette quatorzième preuve de la divinité de Jésus-Christ résulte du caractère évidemment surnaturel et divin de la conception même du Christ : conception qui, comme on le verra, est en dehors et au-dessus de toutes les conceptions humaines, et ne saurait être que la manifestation d'une révélation divine. Cette preuve se trouve exposée principalement aux articles : AMOUR DIVIN, CARACTÈRE DE JÉSUS-CHRIST, CHRIST, CRÉATION, DIEU, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, FAITS, GRÂCE, HOMME, INCARNATION, JÉSUS-CHRIST, MÉDIATEUR, MINISTÈRE DE JÉSUS-CHRIST, PUISSANCE INFINIE, RÉDEMPTION, SACRIFICE, SAGESSE INFINIE, SAINTETÉ, SCIENCE, TRINITÉ, VERBE DIVIN.

Dieu seul pouvait révéler à l'homme la véritable notion de lui-même, dont la philosophie cherche en vain depuis six mille ans l'idéale abstraction. Aussi est-ce là une preuve nouvelle de la divinité de Jésus-Christ que lui seul a pu nous révéler, sous la forme la plus simple, la plus accessible et la plus populaire, cette notion de Dieu dans tout l'absolu et l'infinité de sa nature. C'est ce que nous montrons, notamment aux articles: DIEU, SOCIÉTÉ, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, INCARNATION, RÉDEMPTION, EUCHARISTIE, SAGESSE INFINIE et TRINITÉ.

Si Dieu seul pouvait nous révéler la véritable notion de Dieu, seul aussi il pouvait révéler l'homme à lui-même; car connaître l'homme dans son principe, c'est connaître Dieu; et l'humanité dégénérée par la chute s'ignorait elle-même, et ne pouvait se retrouver dans sa vraie nature que par le Sauveur qui l'y rétablit. Résolvant en lui tous les problèmes de l'humanité comme ceux de Dieu, Jésus-Christ est venu nous révéler l'un par l'autre, en les unissant tous deux en sa personne. Aux articles HOMME, INCARNATION, RÉDEMPTION, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, EUCHARISTIE, JÉSUS-CHRIST, SAGESSE INFINIE, SCIENCE et SOCIÉTÉ, nous avons fait voir comment Jésus-Christ vint résoudre tous les problèmes de la nature et de la destinée humaines, en nous rendant la vraie connaissance et la possession de Dieu même: et ce n'est pas là une des moindres preuves de sa divinité.

Ici s'ouvre un nouvel ordre de preuves qui, tout en confirmant et développant les quinze qui précèdent, viennent y joindre une démonstration vivante, qui en agrandissent la portée, en universalisent la valeur, et les élèvent au rang de faits permanents et perpétuels. Cette démonstration résulte d'abord du caractère sublime et vraiment surnaturel des apôtres, et principalement de leurs miracles. Hommes faibles, lâches, ignorants, pauvres pêcheurs, complétement étrangers à toutes les choses du monde, comment ont-ils été si subitement transformés, si ce n'est par la toute-puissance divine de leur Maître. Cette preuve de la divinité de Jésus-Christ est spécialement développée aux articles: APÔTRES, MIRACLES DES APÔTRES, ESPRIT-SAINT, et dans ceux qui suivent : ASCENSION, CONVERSION DE SAINT PAUL, CONVERSION DU MONDE, CULTE, DESCENTE DU SAINT-ESPRIT, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME, JÉSUS-CHRIST, JULIEN L'APOSTAT, LANGUES (don des), MALADES (guérison des), MESSIE, MIRACLES, MORTS RESSUSCITÉS PAR JÉSUS-CHRIST, NOM DE JÉSUS, OBÉISSANCE, PAUL (Saint), PIERRE (Saint), PRÉDICTIONS, POSSÉDÉS, PROPAGATION DU CHRISTIANISME, PROPHÉTIES, RELIGION CHRÉTIENNE, RÉSURRECTION, RÉSURRECTIONS, TÉMOINS OCULAIRES.

La constitution de l'Eglise est une preuve non moins frappante, non moins visible de la divinité de Jésus-Christ. C'est dans le monde des âmes une création analogue en tout à la création de l'univers, comme cette dernière elle est tirée du néant, néant plus profond pour

ainsi dire que le néant originel, puisque c'est l'abîme même de la corruption et de l'iniquité de l'homme. Les merveilles de cette création spirituelle sont exposées à l'article Eglise spécialement, et aux articles Descente du Saint-Esprit, Prédictions, Propagation du christianisme, Société.

Lorsqu'on se reporte au temps et aux circonstances où elle eut lieu, la conversion du monde par le christianisme est à son tour un fait tellement surnaturel et divin, que les esprits les plus indifférents en ont été frappés. Historiquement comme philosophiquement, nul ne saurait l'expliquer que par une action visiblement surnaturelle, qui est la manifestation même de la divinité de Jésus-Christ, et qui s'est révélé d'ailleurs par une suite de faits miraculeux, qui remplissent surtout l'histoire des trois premiers siècles de l'Eglise. L'importance et la grandeur de ce sujet nous obligeait à le traiter avec quelque étendue, ainsi que nous l'avons fait aux articles Etablissement du christianisme, Conversion du monde, Propagation du christianisme, et dans les suivants : Culte, Divinité de Jésus-Christ, Eglise, Esprit-Saint, Faits, Jésus-Christ, Martyrs, Messie, Miracles, Miracles des apôtres, Papauté, Perpétuité, Prédictions, Religion chrétienne, Triomphe du christianisme.

De cette preuve de la divinité de Jésus-Christ en sort une nouvelle non moins éclatante : c'est l'immense révolution opérée dans le monde par le christianisme, révolution qui embrasse non-seulement l'époque de son établissement, mais tous les temps, tous les lieux, tous les hommes, qui se prolonge sans interruption depuis dix-neuf siècles consécutifs, qui a tout changé, tout renouvelé, tout spiritualisé, tout vivifié, tout sanctifié sur la terre, et qui, dans l'universalité de son action rénovatrice, ne cesse de soulever l'humanité vers Dieu, et de lui imprimer sous son souffle divin le mouvement toujours ascendant de ses immortelles destinées. Pour traiter complétement ce sujet si vaste il eût fallu toucher à tout et refaire l'histoire du monde entier depuis deux mille ans. Notre tache était plus circonscrite et plus modeste : il nous suffisait, d'indiquer à larges traits les points culminants de cette révolution, et d'en rappeler les phases principales, en les rattachant au sujet spécial de ce travail. C'est ce que nous avons essayé, notamment dans les articles, Alliance, Amour divin, Caractère de Jésus-Christ, Christianisme, Conversion du monde, Divinité de Jésus-Christ, Eglise, Ennemis, Esprit-Saint, Etablissement du christianisme, Evangile, Faits, Fraternité, Gentils (vocation des), Incarnation, Jésus-Christ, Martyrs, Messie, Miracles, Miracles des apôtres, Naissance de Jésus-Christ, Perpétuité, Prédictions, Propagation du christianisme, Prophéties, Rédemption, Résurrection, Science, Société, Triomphe du christianisme, Verbe divin, Vie intime de Jésus-Christ.

Si la constitution de l'Eglise est une preuve irréfragable de la divinité de Jésus-Christ, parce qu'elle est en réalité toute une création spirituelle tirée du néant et de plus bas encore, que sera-ce donc de la perpétuité de cette œuvre vivante et impérissable du Christ, qui défie la conjuration du temps comme celle de toutes les passions humaines luttant contre elle? Ce spectacle gigantesque de l'Eglise sans défense, et bravant depuis deux mille ans toutes les causes de ruines qui anéantissent toute œuvre humaine, ce spectacle grandiose a arraché aux plus incrédules un cri de surprise et d'admiration. D'Aaron à Pie IX, du Grand Prêtre, figure prophétique de la papauté promise, au vieillard actuel, successeur de saint Pierre, quarante siècles se donnent la main, ou plutôt le berceau du monde s'enchaîne à son dernier jour par un anneau dont le Christ est la cime, et qui prouve assez haut sa toute-puissance divine. Tel est le sujet des articles Perpétuité, Papauté, et qui se retrouve dans les suivants : Aaron, Divinité de Jésus-Christ, Eglise, Gentils (vocation des), Jésus-Christ, Miracles, Naissance de Jésus-Christ, Prédictions, Propagation du christianisme, Religion chrétienne.

Toutes ces preuves de la divinité de Jésus-Christ, qui forment vingt ordres entiers de démonstrations positives, peuvent se résumer à leur tour, au moins quant à leur application, dans les résultats moraux, intellectuels et sociaux du christianisme qui exigent à eux seuls un ouvrage spécial. Cet ouvrage nous l'avons essayé précédemment, sous le titre de *Dictionnaire des bienfaits du christianisme.* Nous ne pouvions donc nous étendre sur

ce sujet, qui ne se rattache d'ailleurs que médiatement à celui que nous traitons ici. Cependant nous avons dû l'aborder, au moins dans ses données fondamentales, et nous l'avons fait, notamment aux articles RELIGION CHRÉTIENNE, MORALE, CHRISTIANISME, JÉSUS-CHRIST, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, SCIENCE, TRIOMPHE DU CHRISTIANISME, VERBE DIVIN.

A cet ensemble prodigieux de preuves positives, qui forment le faisceau le plus inattaquable que jamais l'homme puisse concevoir, nous devions ajouter la preuve négative, en montrant que si Jésus-Christ n'est pas Dieu, tout est erreur, mensonge, idolâtrie; tout est bouleversé dans la logique comme dans l'histoire, au cœur de la conscience humaine comme au fond de la raison, dans l'ordre des idées comme dans l'ordre des faits; qu'il n'y a plus rien sur la terre que l'homme puisse croire désormais; que le Christ, vérité et sainteté même, a été justement condamné et mis à mort; en un mot que la vie et l'histoire du genre humain ne sont qu'un immense délire, et le rêve monstrueux de la plus impossible des folies. Cette démonstration résulte de la plupart des articles, et se trouve particulièrement développée aux mots DIVINITE DE JÉSUS-CHRIST, FAITS, SANHÉDRIN, INCARNATION, PERPÉTUITÉ, JÉSUS-CHRIST.

Mais, comme nous l'avons dit en commençant, ce faisceau si prodigieux de preuves plus éclatantes que la lumière du jour, multiplie lui-même sa force jusqu'à l'infini, par l'unité qui, complétant chacune de ces démonstrations par toutes les autres, atteint dès lors la rigueur d'une évidence et d'une certitude absolues. Il était important de montrer, au moins par quelques articles, quelque chose de cette magnifique et colossale unité, qui réunit en une toutes les preuves de la divinité de Jésus-Christ. Sans prétendre atteindre ce but, sans même l'essayer directement, nous avons voulu cependant, par plusieurs articles généraux et résumatifs, montrer le lien puissant qui unit ensemble tous ces fragments détachés de la vérité une, universelle et divine. C'est l'objet plus spécialement traité aux articles JÉSUS-CHRIST, FAITS, INCARNATION, DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, RÉDEMPTION, RELIGION CHRÉTIENNE, MESSIE, MIRACLES, PRÉDICTIONS, ET PROPHÉTIES.

III. — JÉSUS-CHRIST EST TOUT; TOUT EST PAR JÉSUS-CHRIST.

« Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin. »
(*Apoc.* I, 8; XXII, 13.)

Verbe de Dieu, unissant en lui l'infini et le fini, l'incréé et le créé, la nature divine et la nature humaine, le Christ, Médiateur universel, contient ainsi dans sa personne tout ce qui est et tout ce qui peut être. « Jésus-Christ est tout, » dit le P. Ventura; « tout est par Jésus-Christ; rien de vrai, rien de bon, rien de saint, de divin, de parfait, que de lui et par lui: *Ex ipso et per ipsum et in ipso sunt omnia.* (*Rom.* XI, 36.) Les autres êtres intelligents, en différentes manières et selon les besoins qu'ils en avaient, ont tous participé à son action divinisatrice. Tout ayant été créé par lui, comme cause exemplaire de tout: *Omnia per ipsum facta sunt* (*Joan.* I, 3), tout a été restauré, élevé par lui, comme cause efficiente de tout: *Instaurare omnia in Christo.* (*Ephes.* I, 10.)

Le mystère des opprobres, des peines, de la mort de Jésus-Christ, est notre mystère à nous, qui avions besoin d'un remède pareil. Mais quant à l'union du Verbe avec la nature humaine, et, par lui, avec la création tout entière des esprits et des corps, qui a été résumée, représentée dans l'homme, esprit et corps lui-même, ce mystère unique a compris toutes les natures créées, dans l'étendue de ses effets divins; a été le sacrifice de tous les temps, de tous les lieux; l'action immense, l'œuvre universelle; et le ciel et la terre, les étoiles et les mers, les anges et les hommes, l'univers entier a été restauré, purifié, ennobli par le sang de Jésus-Christ: *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in cœlis, sive quæ in terra sunt.* (*Col.* I, 20) *Terra, pontus, astra, mundus, hoc lavantur flumine.* (*Hymn. Eccl.*)

O grand et sublime mystère! ô mystère immense, mystère infini! O la grande lumière qu'il reflète sur tout l'ordre universel! Oh! qu'il est facile, à l'aide de cette lumière, de saisir le lien entre l'ordre matériel et l'ordre spirituel, entre la nature et la grâce, entre la

création et la rédemption, entre les créatures et le Créateur! C'est cette théologie sublime du mystère du Dieu incarné que saint Paul résumait en trois mots, comme dans une merveilleuse formule, en disant : *Tout est à vous, vous êtes à Jésus-Christ, Jésus-Christ est à Dieu ; « Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. »* (*I Cor.* III, 22,23.)

Comme l'homme, en résumant dans sa personnalité humaine tous les corps et tous les esprits, est, dans l'ordre naturel, le lien de tous les éléments, de tous les corps et de tous les esprits; de même Jésus-Christ, en résumant, dans sa personnalité divine unie à l'humanité, tous les corps, tous les esprits, et Dieu lui-même, est, dans l'ordre surnaturel, le lien nécessaire entre tous les corps, les esprits et Dieu. Comme, dans l'homme et par l'homme, Dieu reçoit les hommages même de la nature corporelle ; de même, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, il reçoit, mais d'une manière plus noble, plus sublime et plus parfaite, les hommages de toute la nature intelligente.

Par la création de l'homme, l'ordre matériel a été élevé à l'ordre spirituel. Par l'incarnation du Verbe, l'ordre matériel et spirituel est élevé à l'ordre divin. Dans l'homme et par l'homme la matière est élevée jusqu'à l'intelligence ; en Jésus-Christ, l'intelligence et la matière sont élevées jusqu'à Dieu. Tout se spiritualise dans l'homme, tout se divinise en Jésus-Christ. L'homme est le médiateur entre la nature matérielle et la nature spirituelle; Jésus-Christ est le médiateur entre la nature spirituelle et la nature divine, et Dieu est la fin dernière de tous les êtres, pour les rendre heureux en lui et avec lui.

La nature sensible est ennoblie dans l'homme par la création : la nature spirituelle est haussée en Jésus-Christ par l'Incarnation; la nature sanctifiée est unie à Dieu par la béatitude. Ainsi, le monde de la nature élevé au monde de la grâce; le monde de la nature et de la grâce absorbé dans le monde de la gloire; la création, la rédemption, la béatitude; la nature, la grâce, la gloire; voilà les trois mystères résumant tous les mystères ; voilà les trois termes renfermant toute l'action divine ; voilà le lien de toutes les vérités, le but de toute la religion, les harmonies de tout l'univers : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.*

Il a donc eu raison, ce Fils de Dieu fait homme et mourant pour l'homme, au moment où il accomplissait ce grand mystère qui devait changer la condition du monde, de prononcer cette grande et profonde parole qui, en ébranlant l'univers, y a répandu l'espérance et la consolation : *Tout est consommé ; « consummatum est. »* (*Joan.* XIX, 30.)

Car, comme dans tous les points du temps et de l'espace, dans les régions supérieures aussi bien que les régions les plus basses de la création, on prend part à la médiation de Jésus-Christ, on profite de son sacrifice ; de même en présence de Jésus-Christ, au nom de Jésus-Christ, dit saint Paul, dans le ciel, sur la terre et dans les profondeurs de l'abîme, toute hauteur s'abaisse, toute grandeur se rapetisse, toute science s'incline, tout front se courbe, tout genou fléchit, toute intelligence croit, tout esprit adore, toute âme espère, tout cœur aime, toute langue bénit, toute bouche confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout en étant véritablement homme, n'en est pas moins le Fils de Dieu; et, tout en ayant subi tant de peines et d'humiliations sur la terre, n'en règne pas moins au plus haut de la gloire, à la droite de son divin Père, dans le ciel : *In nomine Jesu, omne genu flectitur cœlestium, terrestrium et infernorum ; et omnis lingua confitetur quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris.* (*Philipp.* II, 10.) » (*La raison philosophique et la raison catholique.*)

DICTIONNAIRE

DES PREUVES

DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

A

AARON. — De Pie IX actuellement régnant à Aaron par saint Pierre, le Pontificat suprême compte plus de trois mille ans et demi d'existence et de suite ininterrompue. Quelle preuve plus éclatante de la divinité du fondateur du christianisme, dont la succession du chef des apôtres occupe à elle seule un intervalle de plus de dix-huit siècles consécutifs, malgré les efforts conjurés de toutes les puissances de la terre, attaquant la papauté par la persécution, par la force, par la ruse, par la corruption, et par une prétendue protection souvent plus dangereuse encore qu'une guerre ouverte!

ABNÉGATION. — S'il est quelque chose qui soit en contradiction manifeste avec la nature de l'homme c'est l'oubli et le sacrifice de soi-même, le renoncement à sa propre personne. Il n'y a évidemment qu'un Dieu qui ait pu proposer à l'homme de s'élever ainsi au-dessus de soi-même, au-dessus de sa propre nature, par le sacrifice de sa propre personnalité; il n'y a que Dieu seul qui ait pu concevoir un tel dessein et surtout le réaliser, non-seulement en l'accomplissant, mais en le faisant accepter et accomplir à ses disciples depuis dix-neuf cents ans. Jésus-Christ, qui seul l'a fait, est donc Dieu.

Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, prenne sa croix, la porte chaque jour et me suive.

Qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi, et ne peut être mon disciple.

Car qui voudra sauver son âme, la perdra: et qui perdra son âme à cause de moi et de l'Evangile, la sauvera.

Que servirait à l'homme de gagner le monde entier, et de perdre son âme? Et que donnera l'homme en échange de son âme?

En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment, tombant sur la terre, ne meurt,

Il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui aime sa vie, la perdra; et qui hait sa vie en ce monde, la conserve dans la vie éternelle. (*Matth.* x, 38, 39; xvi, 24-26; *Marc.* viii, 34-37 ; *Luc.* ix, 23-25; xiv, 27; xvii, 33; *Joan.* xii, 24, 25.)

Et le Christ, dans sa Passion et sa croix comme dans toute sa vie, accomplit, en sa propre personne, ce sacrifice de lui-même. Evidemment l'homme ne peut s'élever ainsi au-dessus de lui-même, par le sacrifice de sa propre personne, que par une vertu purement surnaturelle et divine. Jésus-Christ qui le premier et le seul a révélé au monde cette vertu, l'a pratiquée, et transmise à ses disciples, Jésus-Christ est donc Dieu. C'est ce que nous développerons du reste plus amplement au mot Amour divin.

ABRAHAM.—Deux mille ans avant la venue de Jésus-Christ, Dieu dit à Abraham : *Tous les peuples de la terre seront bénis en vous.* (*Gen.* xii, 3.) Plus tard il lui rappelle encore cette promesse (*Gen.* xviii, 18); et enfin il la réitère en ces termes lors du sacrifice d'Isaac : *Toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira de vous.* (*Gen.* xxii, 18.) Voilà donc la venue de Jésus-Christ annoncée, prédite deux mille ans avant sa naissance, comme le rappellent au peuple juif les *Actes des apôtres* (iii, 25), et saint Paul dans son *Epître aux Galates* (iii, 16.)

Jésus dit aux Juifs : *Abraham, votre père, a désiré ardemment de voir mon jour : il l'a vu, et il s'est réjoui.*

Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham?

Jésus leur dit : En vérité, en vérité je vous le dis : avant qu'Abraham fût, je suis. (*Joan.* viii, 56-58.)

Voilà donc Jésus-Christ, réalisant en lui la promesse faite à Abraham, et qui déclare hautement qu'il existe avant Abraham, c'est-à-dire avant tous les siècles, et par conséquent qu'il est Dieu. Qui oserait accuser de mensonge cette parole solennelle, de celui

qui est la vérité même, surtout lorsque cette parole réalise la prédiction faite deux mille ans auparavant?

ADORATION.—Ceux qui ne veulent voir en Jésus-Christ que le plus saint et le plus vertueux des hommes, ne peuvent par là même récuser le témoignage du Christ, qui déclare publiquement aux Juifs, à ses apôtres, au grand prêtre et au sanhédrin réuni tout entier pour le juger, qu'il est Dieu. C'est ce que nous montrerons plus amplement dans la suite.

Nous constaterons seulement ici que Jésus-Christ se laissa adorer comme Dieu, et qu'il sanctionna ainsi par ses actes la déclaration solennelle de sa divinité. Or, si comme tous le proclament, il est le plus pur, le plus saint et le plus pieux des hommes, comment eût-il pu, par le plus monstrueux des sacriléges, s'attribuer à lui les honneurs et les adorations qui ne sont dus qu'à Dieu seul? Comment eût-il pu surtout, dans une nation aussi jalouse que les Juifs de l'adoration due au Dieu unique, se faire adorer lui-même, et de son vivant et après sa mort?

« Plus on sonde les Ecritures, » dit Lowther (*De l'autorité de la mission de Jésus-Christ et particulièrement de la divinité de sa personne*, p. 174-236), « et plus on y trouve des preuves que Jésus a été adoré comme Dieu. Que le Christ, pendant son séjour sur la terre, ait permis qu'on l'adorât, c'est ce que je n'entreprendrai pas de discuter; le fait est notoire. L'on objectera peut-être que, dans les exemples que je vais rapporter, Jésus ne reçut que des témoignages d'un respect purement civil; cependant on y voit les marques les plus évidentes d'un hommage religieux. *Pierre*, nous est-il dit, *étant descendu de la barque, marche sur les eaux pour aller à Jésus; mais voyant que le vent était fort, il eut peur, et, comme il commençait à enfoncer, il s'écria et dit : Seigneur, sauvez-moi! et incontinent Jésus étendit la main et le prit, lui disant : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? Et quand ils furent entrés dans la barque, le vent cessa. Alors ceux qui étaient dans la barque, vinrent et l'adorèrent disant : Vous êtes véritablement le Fils de Dieu.* (*Matth.* XIV, 29-33.) Il paraît impossible qu'après avoir lu ce passage, un homme impartial songe à donner ici au mot *d'adoration* un sens plus faible et moins relevé, car toutes les circonstances tendaient à inspirer aux apôtres une crainte religieuse. Au milieu d'une nuit orageuse, ils voient un être qui marche sur les eaux, et comme il est assez naturel de le supposer, ils sont troublés et ils disent : *C'est un fantôme* (*Matth.* XIV, 26); et dans la frayeur qu'ils en ont ils s'écrient. Bien que la voix de Jésus fût assez connue de Pierre, pour diminuer un peu sa frayeur, il ne laissa pas néanmoins de montrer de l'hésitation et dit : *Seigneur, si c'est vous, ordonnez que j'aille vers vous en marchant sur les eaux.* (*Matth.* XIV, 28.) Certes, si la terreur des étrangers qui étaient dans la barque fut grande, lorsqu'ils entendirent saint Pierre s'écrier : *Seigneur, sauvez-moi*, leur étonnement dut être extrême quand ils virent le Seigneur et saint Pierre entrer sains et saufs dans la barque, et la tempête cesser aussitôt. *Ils l'adorèrent.*

Le second exemple de l'adoration du Christ est celui de l'homme à qui Jésus rendit la vue le jour du sabbat. Les pharisiens, ayant excommunié ce pauvre homme, Jésus qui en eut connaissance, et qui vit qu'il était persécuté à cause de lui, chercha à le voir, et se fit connaître à lui, comme Fils de Dieu, afin de compléter par là son instruction, et de l'engager à poursuivre l'ouvrage de sa conversion. *Jésus ayant appris qu'ils l'avaient chassé, et l'ayant rencontré lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu? Il lui répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? Et Jésus lui dit : Tu l'as vu et c'est lui-même qui te parle. Je crois, Seigneur, dit-il alors; et se prosternant, il l'adora.* (*Joan.* IX, 35-38.) Cet homme n'avait d'abord considéré Jésus que comme un prophète; maintenant il croit en lui comme en son Sauveur, et l'adore comme son Dieu. Or il est évident que le Christ reçut de l'aveugle-né l'hommage de l'adoration que les anges et les apôtres ont toujours refusé de recevoir.

Quelque subtile que soit l'interprétation qu'on a faite dans ce passage, et dans d'autres déjà cités, du mot *adoration*, il n'en est pas moins clair que l'hommage rendu à Jésus-Christ ne pouvait être moindre que celui que Jean voulait offrir à l'ange. Les Juifs avaient vu Jésus-Christ faire des miracles qui surpassaient toute la puissance humaine; ils vinrent et l'adorèrent.

Si donc le Sauveur n'eut pas été le vrai Dieu, il aurait été tout aussi blâmable de recevoir cet hommage, que l'aurait été l'ange de se laisser adorer par Jean. *Garde-toi bien de le faire*, dit l'ange, *adore Dieu.* (*Apoc.* XXII, 9.) Or Jésus, en permettant un hommage qui n'est dû qu'à Dieu, reconnaît par là suffisamment sa divinité.

Ce qui prouve encore que Jésus non-seulement permit qu'on l'adorât, mais qu'il l'exigea en quelque sorte, c'est la conduite de la femme chananéenne, qui lui dit : *Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi; ma fille est misérablement tourmentée par le démon.* (*Matth.* XV, 22.) Notre-Seigneur, voulant éprouver la foi de cette femme, feignit de ne pas faire attention à elle, et ne lui répondit rien. Alors, récidivant sa prière, elle adora ce Fils de David, et se prosterna devant lui, en disant : *Seigneur, aidez-moi.* (*Ibid.*, 25.) Elle confessa sa divinité en lui disant du ton de la prière : *Seigneur, aidez-moi.* Car je crois que vous êtes non-seulement le Seigneur, le Jéhovah, mais encore le *Fils de David*, le Messie promis, le Sauveur du monde, le désiré des hommes. L'importunité de cette femme fit que les apôtres eux-mêmes intercédèrent pour elle. *Ils prièrent le Seigneur, disant : Renvoyez-la, car elle crie après nous.* (*Ibid.*, 23.) Il n'est pas étonnant qu'une foi aussi humble, aussi patiente, aussi persévérante, ait été couron-

née de succès. *O femme*, dit le Sauveur, *ta foi est grande; qu'il te soit fait comme tu le désires*. (*Matth*. xv, 28.) Le dernier exemple que nous rapporterons de l'hommage religieux que reçut Notre-Seigneur pendant son séjour sur la terre, est son entrée en triomphe à Jérusalem. *Ceux qui allaient devant lui*, dit saint Matthieu (xxi, 9), *et ceux qui suivaient criaient, disant: Hosanna au Fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna dans les lieux très-hauts!*

Les Juifs cherchèrent auparavant à le faire mourir, parce qu'il se faisait égal à Dieu. (*Joan*. v, 18.) Et la conduite des principaux sacrificateurs et les scribes, voyant les merveilles qu'il avait faites, et que les enfants criaient dans le temple et disaient : *Hosanna au Fils de David!* en furent fort indignés, et lui dirent : *Entendez-vous ce que ces enfants disent?* Sur quoi Notre-Seigneur cite un passage que David avait adressé à l'Eternel: *Oui*, dit-il, *n'avez-vous jamais lu ces paroles : Tu as tiré une parfaite louange de la bouche des enfants et de ceux qui tètent?* (*Psal*. viii, 3.) L'induction la plus concluante que les principaux sacrificateurs et les scribes pouvaient tirer de cette réponse, était qu'en adressant à Jésus l'exclamation d'hosanna, les enfants louaient Dieu lui-même.

Que saint Etienne, pendant son martyre, adora Jésus comme Dieu, c'est là un fait si connu qu'il serait inutile de le développer davantage. *Pendant qu'ils lapidaient Etienne, il priait et disait : Seigneur Jésus, recevez mon esprit. Puis, s'étant mis à genoux, il cria à haute voix : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché; et quand il eut dit cela, il s'endormit dans le Seigneur*. (*Act*. vii, 58, 59.)

Quand saint Paul fut à Athènes, il prêcha, comme il l'avait fait ailleurs, le Christ et le Christ crucifié. Les Juifs avaient une synagogue dans cette ville, en sorte que le Dieu d'Israël n'y était pas tout à fait inconnu, puisqu'il y avait un autel, sur lequel était cette inscription : *Au Dieu inconnu*. (*Act*. xvii, 17 seq.) Cependant les Athéniens accusèrent saint Paul d'annoncer des divinités étrangères, parce qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection. (Preuve certaine que saint Paul leur prêcha la divinité de Jésus; car ce ne fut pas la multitude, qui peut-être ne le comprenait pas, mais les sages de ce monde, comme les épicuriens et les stoïciens, qui se portèrent ses accusateurs.) Mais saint Paul, dans sa réponse, déclara qu'il ne prêchait point un Dieu nouveau, mais ce Dieu même qu'ils honoraient, sans le connaître; le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont, étant le Seigneur du ciel et de la terre. Ce même saint Paul dit ailleurs, en parlant du péché des gentils : *Ils ont changé la vérité de Dieu en mensonges, et ils ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur, qui est béni éternellement*. (*Rom*. i, 25.)

Saint Paul, convaincu que Jésus-Christ était le Créateur, l'adorait comme tel. Il résulte de ses écrits que, s'il établit une distinction entre le Père et le Fils, il recommande fortement l'adoration du Père et du Fils, *le Dieu vivant qui est le Sauveur de tous les hommes*. (*I Tim*. iv, 10.) Et qu'on me permette de demander si, lorsqu'il parle tantôt de Dieu notre Sauveur, et tantôt de Jésus-Christ notre Sauveur (*Tit*. iii, 4, 6), il n'entend pas par là un même et seul Sauveur?

Mais ce qui prouve le plus évidemment que Jésus-Christ doit être l'objet spécial de notre adoration, c'est que les onze apôtres l'adorèrent tous ensemble en présence des deux anges, sans que ceux-ci le leur défendissent. Saint Luc, en rapportant l'ascension de Jésus-Christ, ajoute : *Et comme ils avaient les yeux attachés au ciel, pendant qu'il y montait, deux hommes se présentèrent devant eux en vêtements blancs, et leur dirent : Hommes galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder le ciel? Ce Jésus qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel, en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter*. (*Act*. i, 10.) *Et eux, l'ayant adoré, s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie*. (*Luc*. xxiv, 52.) *Mes bien-aimés*, disait saint Jean, *nous sommes dès à présent enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté: mais nous savons que quand il paraîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est: et quiconque a cette espérance en lui se purifie soi-même comme lui-même est pur*. (*I Joan*. iii, 2, 3.)

Quelque circonstanciés et authentiques que soient les faits que nous venons d'établir, tel était néanmoins l'aveuglement des Juifs et l'endurcissement de leurs cœurs que ni la sainteté de la vie de Jésus-Christ, ni l'excellence de sa doctrine, ni les miracles étonnants par lesquels il la confirmait, ni même sa résurrection, ne purent faire sur eux la plus légère impression. En effet, ils ne voyaient rien dans la personne du Fils de Marie qui ne contrariât leurs préjugés et les fausses idées qu'ils s'étaient formées du Messie qui devait venir : ils ne voyaient en lui, comme on l'a déjà remarqué, ni un triomphateur, ni un prince magnifique, ni un libérateur temporel : aussi, toutes les marques qu'il put donner de son autorité divine furent-elles rejetées avec mépris. Ils avaient espéré que *Schechina*, leur Dieu, entouré de gloire et de puissance, viendrait s'asseoir sur le trône de la Judée, et à tout ce que notre Sauveur faisait de grand et de divin, les Juifs répondaient : *N'est-ce pas le fils du charpentier?* (*Matth*. xiii, 55.) Ne mange-t-il pas et ne boit-il pas avec des péagers et des gens de mauvaise vie? (*Luc*. v, 30.) Ne viole-t-il pas le sabbat en commandant à des malades d'emporter leurs lits, pendant ce jour sacré? (*Joan*. v, 8 seq.) C'étaient là les arguments que les Juifs opposaient aux prophéties et aux miracles qui signalaient la divinité de Jésus-Christ : c'était ainsi qu'ils repoussaient l'évidence, et qu'ils étaient sourds à la voix de la nature entière qui lui rendait témoignage.

L'Ecriture sainte tout entière n'est qu'un témoignage éclatant, universel, unanime de la divinité de Jésus-Christ. Pour s'en con-

vaincre il suffit de comparer en regard les textes suivants de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Ancien Testament.

1. Le Seigneur, l'Eternel a dit : Voici, je mettrai pour fondement une pierre en Sion, une pierre éprouvée, une pierre angulaire et précieuse, pour être un fondement solide ; celui qui croira ne sera point confus. (*Isa.* XXVIII, 16.)

Notre Dieu est le fort, le grand, le puissant et le terrible. (*II Esdr.* IX, 32.)

Il créa au commencement les cieux et la terre. (*Gen.* I, 1.)

Vous, tous les *peuples* de la terre, regardez vers *moi*, et soyez sauvés. (*Isa.* XLV, 22.)

Moïse, en parlant d'un être que dans la suite il appelle l'*Eternel*, *Jéhovah*, le *Dieu* d'Abraham, etc., dit :

2. Dieu créa au commencement le ciel et la terre, et Dieu dit : Que la lumière soit et la lumière fût.—Dieu donc fit l'étendue, et Dieu créa tous les animaux vivants et qui se meuvent, et tous les oiseaux ayant des ailes, les bêtes et les reptiles. Or, l'Eternel-Dieu avait formé l'homme de la poudre de la terre, et avait soufflé dans ses narines une respiration de vie. (*Gen.* I, 1, 3, 7, 8, 21, 24 ; II, 7)

Nouveau Testament.

1. Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ. C'est pourquoi il est dit dans l'Ecriture : Voici, je mets en Sion la principale pierre de l'angle, choisie et précieuse, et qui croira en elle ne sera point confus. (*I Cor.* III, 11 ; *I Petr.* II, 6.)

Jésus Christ est le vrai Dieu. (*I Joan.* V, 20.)

C'est par lui qu'ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre. Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui. (*Col.* I, 16, 17.)

Il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés, que celui de Jésus-Christ. (*Act.* IV, 12.)

Saint Jean, en parlant d'un Etre qu'il nomme la Parole ou le *Verbe*, mais qui est évidemment le même que celui qu'il nous dépeint comme l'ayant vu, entendu, contemplé et touché (*I Joan.* I, 1) ; saint Jean entendant par là *Jésus-Christ* nous dit :

2. La parole était au commencement, la parole était avec Dieu, et cette parole était Dieu ; toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle ; mais le monde ne l'a pas connue, et la parole a été faite chair et a habité parmi nous pleine de grâce et de vérité. (*Joan.* I, 1, 3, 10, 14.)

Voilà donc deux écrivains inspirés qui attribuent le grand ouvrage de la création l'un à Dieu, l'autre à Jésus-Christ. *Or nous savons que leur témoignage est véritable.* (*Joan.* XXI, 24.)

Le Dieu fort n'est point homme pour mentir, ni Fils de l'homme pour se repentir (*Num.* XXIII, 19.)

Cette parole est certaine et digne d'être reçue avec une pleine croyance. C'est à cause de cela que nous endurons des travaux et des opprobres : parce que nous espérons au Dieu vivant qui est le *Sauveur* de tous les hommes. (*I Tim.* IV, 9, 10.)

Et ailleurs :

Dieu créa la terre. (*Gen.* I, 1.)

3. O Eternel, Dieu des armées, qui est semblable à toi, ô Dieu tout-puissant? Les cieux t'appartiennent, la terre est à toi, tu as fondé la terre et tout ce qui y est, tu as créé l'aquilon et le midi. Mon Dieu fort, tu as autrefois fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. (*Psal.* LXXXIX, 9, 12, 13 ; CI, 26.)

Tu as autrefois fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. (*Psal.* CI, 26.)

4. Je suis l'Eternel qui ai fait toutes choses, qui ai seul étendu la terre par moi-même. (*Isa.* XLIV, 24.)

Ainsi a dit l'Eternel ton Rédempteur, et celui qui t'a formé dès ta conception : Je *suis* l'Eternel qui ai fait toutes choses, qui ai seul étendu les cieux, et qui ai étendu la terre par moi-même. (*Isa.* XLIV, 24.)

C'est moi qui ai fait la terre et qui ai créé l'homme sur elle ; c'est moi qui ai étendu les cieux, et ai donné la loi à toute leur armée. (*Isa.* XLV, 12.)

Tu es ma retraite, et tu me garantiras de la détresse ; tu m'environneras de chants de délivrance. (*Psal.* XXXI, 7.)

Eternel, tu conserves les hommes et les bêtes. (*Psal.* XXXV, 7.)

5. C'est moi, c'est moi qui suis l'Eternel, et il n'y a point d'autre Sauveur que moi. (*Isa.* XLIV, 6.)

Le Christ créa la terre. (*Hebr.* I, 10.)

3. Rends grâce au Père qui nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien-aimé ; car c'est par lui qu'ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les choses visibles et les invisibles, soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés ou les Puissances, tout a été créé par lui et pour lui ; c'est toi, Seigneur, qui as fondé la terre dès le commencement, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. (*Col.* I, 12-16 ; *Hebr.* I, 10.)

C'est toi, Seigneur, qui as fondé la terre dès le commencement et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. (*Hebr.* I, 10.)

4. Jésus-Christ est avant toutes choses et toutes choses subsistent par lui. (*Col.* I, 17.) Dieu a créé toutes choses par Jésus-Christ. (*Ephes.* III, 9.)

C'est lui qui est l'image du Dieu invisible ; c'est par lui qu'ont été créées toutes les choses qui *sont* dans les cieux et sur la terre ; tout a été créé par lui, et il est avant toutes choses subsistant par lui. (*Col.* I, 15, 17.)

Dieu nous a parlé en ces derniers temps par son Fils, par lequel il a fait le monde. (*Hebr.* I, 1, 2.)

Le Seigneur me délivrera aussi de toute œuvre mauvaise, et me sauvera dans son royaume céleste. (*II Tim.* IV, 18.)

Jésus-Christ soutient toutes choses. (*Hebr.* I, 3.)

5. Tu lui donneras le nom de Jésus ; car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. (*Matth.* I, 21.)

Tu sauras que je suis l'Eternel ton Sauveur et ton Rédempteur, le puissant de Jacob. (*Isa.* LX, 16.)

6. C'est moi, c'est moi qui efface tes iniquités pour l'amour de *moi*, et je ne me souviendrai plus de tes péchés. (*Isa.* XLIII, 25.)

Je ferai miséricorde à la maison de Juda, et je les délivrerai par *moi-même* qui suis l'Eternel leur Dieu. (*Osee*, I, 7.) Certainement c'est en l'Eternel notre Dieu qu'est la délivrance d'Israël. (*Jerem.* III, 23.)

L'Eternel a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. (*Psal.* CIX, 1.)

Toute chair connaîtra que je suis l'Eternel qui te sauve et ton Rédempteur. (*Isa.* XLIX, 26.)

Titres attribués à Dieu dans l'Ancien Testament

L'Eternel notre Dieu est le seul Eternel. (*Deut.* VI, 4.)

7. Je suis le Dieu fort, il n'y en a point d'autre. (*Isa.* XLIV, 6.) Crains ce nom glorieux et terrible, l'Eternel ton Dieu. (*Deut.* XXVIII, 58.)

L'Eternel est le Dieu de vérité. (*Jerem.* X, 10.)

8. Je suis l'Eternel. (*Levit.* XXVI, 2.) Je suis l'Eternel, c'est là mon nom. (*Isa.* XLII, 8.)

L'Eternel donne la sagesse, et c'est de sa bouche que procède la connaissance et l'intelligence. (*Prov.* II, 6.)

L'Eternel étendit sa main et toucha ma bouche ; puis l'Eternel me dit : Voici j'ai mis mes paroles dans ta bouche. (*Jerem.* I, 9.)

Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'esprit de grâce et de supplication ; et ils regarderont vers moi, qu'ils auront percé. (*Zach.* XII, 10.)

L'Eternel votre Dieu est le Dieu des dieux. (*Deut.* X, 17.)

Tu t'es élevé contre le Seigneur des cieux. (*Dan.* V, 23.)

9. C'est moi qui suis l'Eternel votre saint, le créateur d'Israël, votre roi. (*Isa.* XLIII, 15.)

Ainsi a dit l'Eternel, le roi d'Israël et son Rédempteur, l'Eternel des armées : je suis le premier et je suis le dernier. (*Isa.* XLIV, 6.)

10. Qui est ce roi de gloire? C'est l'Eternel fort et puissant dans les combats. Qui est ce roi de gloire? C'est l'Eternel des armées ; c'est *lui qui est* le roi de gloire. (*Psal.* XXIII, 8, 10.)

Il apaise le bruit de la mer, le bruit de ses ondes et l'émotion des peuples. (*Psal.* LXIV, 8.)

Je vous annonce une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville, de David, le Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur vous est né. (*Luc.* II, 10, 11.) Quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance, et il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent. (*Hebr.* V, 8, 9.)

6. Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, et s'est donné soi-même en rançon pour tous. (*I Tim.* I, 15 ; II, 6.)

Sachez que c'est au nom de Jésus-Christ de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts. C'est par lui que cet homme se présente guéri devant vous, et il n'y a point de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a sous le ciel aucun autre nom, qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés. (*Act.* IV, 10, 12.)

Jésus interrogea les pharisiens et leur dit : Que vous semble-t-il du Christ? De qui doit-il être *fils?* Ils lui répondirent, de David. Et il leur dit : Comment donc David s'appelle-t-il par l'esprit son Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite ; jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour te servir de marche pied? Si donc David l'appelle son Seigneur, est-il son fils? et personne ne put répondre un seul mot. (*Matth.* XXII, 41, etc.)

Il nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien-aimé, en qui nous avons la rédemption par son sang. (*Col.* I, 13, 14.)

Titres attribués à Jésus-Christ dans le Nouveau Testament.

Dieu seul sage est notre Sauveur. (*II Petr.* I, 1, 2.)

7. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu. (*Joan.* XX, 28.)

Nous sommes en ce vrai Dieu par son Fils Jésus-Christ ; c'est lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle. (*I Joan.* V, 20.)

8. Toute langue confessera que Jésus-Christ est le Seigneur. (*Philip.* II, 11.)

Car je vous donnerai une bouche et une sagesse à laquelle tous vos adversaires ne pourront contredire ni résister. (*Luc.* XXI, 15.)

Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler des langues étrangères, selon que l'*Esprit* les faisait parler. (*Act.* II, 4.)

Un des soldats lui perça le côté avec une lance, afin que la parole de l'Ecriture fût accomplie. Ils verront celui qu'ils ont percé. (*Joan.* XIX, 34, 37.)

L'Agneau est le Seigneur des seigneurs et le roi des rois. (*Apoc.* XVII, 14.)

Le second homme est le Seigneur du ciel. (*I Cor.* XV, 47.)

9. Et le gouverneur l'interrogea disant : Es-tu le roi des Juifs? Et Jésus lui dit : Tu le dis. (*Matth.* XXVII, 11.)

Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses. Je suis le rejeton de la postérité de David. (*Apoc.* XXII, 13, 16.)

10. Des princes de ce monde ont crucifié le Seigneur de gloire. (*I Cor.* II, 8.) La foi que vous avez en Notre-Seigneur, Jésus-Christ, le roi de gloire. (*Jac.* II, 1.)

Et ces gens-là furent dans l'admiration, et ils disaient : Quel est cet homme à qui les vents mêmes et la mer obéissent? (*Matth.* VIII, 27.

Je serai le même jusqu'à votre vieillesse. (*Isa.* XLVI, 4.)

En tout lieu où je mettrai la mémoire de mon nom, je viendrai à toi et je te bénirai. (*Exod.* XX, 24.)

11. C'est pourquoi il connaîtra en ce jour-là que c'est moi qui ai dit : Me voici. (*Isa.* LII, 6.)

L'Eternel apparut à Abraham et lui dit : Je suis le Dieu fort, tout-puissant. (*Gen.* XVII, 1.)

Avant que les montagnes fussent nées, et que tu eusses formé la terre, d'éternité en éternité tu es et tu seras le Dieu fort. (*Psal* LXXXIX, 2.)

Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera point détruit. (*Dan.* VII, 14.)

L'Eternel présidera comme Roi éternellement. (*Psal.* XXIX, 10.) Je suis vivant éternellement. (*Deut.* XXXII, 40.)

12. O Eternel, c'est à toi qu'appartiennent la magnificence, la puissance, la gloire, l'éternité et la majesté; car tout ce qui est aux cieux et sur la terre, est à toi : et tu es élevé sur toutes choses; les richesses et les honneurs viennent de toi, et tu as la domination sur toutes choses; la vertu et la puissance est dans ta main, et il est aussi en ton pouvoir d'agrandir et de fortifier toutes choses. (*I Paral.* XXIX, 11, 12)

13. Je vis, porté sur les nuées du ciel, un personnage semblable à un enfant des hommes qui vint jusqu'à l'Ancien des jours de qui on le fit approcher, et qui lui donna la domination, l'honneur et l'empire : tous les peuples et les nations, quelque langue qu'ils parlent, le serviront. (*Dan.* VII, 13, 14.)

Ne remplis-je pas, moi, les cieux et la terre? (*Jerem.* XXIII, 24.)

14. En tout lieu où je mettrai la mémoire de mon nom, je viendrai à toi, et je te bénirai. (*Exod.* XX, 24.) Car tu es le seul qui connaisse le cœur de tous les hommes. (*III Reg.* VIII, 39.)

Je suis l'Eternel qui sonde le cœur et qui éprouve les reins. (*Jerem.* XVII, 10.)

15. Eternel, tu m'as sondé et tu m'as connu. (*Psal.* CXXXVIII, 1.)

L'Eternel sonde les cœurs et connaît toutes les pensées des esprits. (*I Paral.* XXVIII, 9.)

Toute la postérité d'Israël sera justifiée par le Seigneur. (*Isa.* XLV, 26.)

Mais toi, tu es toujours le même, et tes années ne finiront jamais. (*Psal.* CI, 28.)

Je suis l'Eternel, et je ne change pas. (*Malach.* III, 6.)

L'Eternel a préparé son trône pour juger; il jugera le monde avec justice. (*Psal.* IX, 9.)

Psalmodiez à l'Eternel parce qu'il vient juger la terre. (*Psal.* X, 12; *I Paral.* XVI, 33.)

16. Notre Dieu viendra; il appellera les cieux d'en haut, et la terre, pour juger son peuple. Les cieux annonceront aussi sa justice; car c'est Dieu qui est juge. (*Psal.* XLIX, 3, 4, 6.)

Maudit est l'homme qui se confie en l'homme. (*Jerem.* XVII, 5.)

Toute la postérité d'Israël sera justifiée par le Seigneur. (*Isa.* XLV, 26.)

Confiez-vous en l'Eternel à perpétuité. (*Isa.* XXV, 9.)

Celui qui sacrifie à d'autres dieux qu'à l'Eternel sera détruit. (*Exod.* XXII, 20.)

Si vous ne croyez pas que je suis, vous mourrez dans vos péchés. (*Joan.* VIII, 24.)

Car où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles. (*Matth.* XVIII, 20.)

11. Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que je suis. (*Joan.* VIII, 28.)

Je suis le Tout-Puissant. Alors je me tournai pour voir d'où venait la voix qui me parlait, et je vis quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme. (*Apoc.* I, 12, 13.)

Son trône demeure aux siècles des siècles. (*Hebr.* I, 8.)

Et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et il n'y aura point de fin à son règne. (*Luc.* I, 33.)

Je suis vivant aux siècles des siècles. (*Apoc.* I, 18.)

12. Le Christ est Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement. (*Rom.* IX, 5.)

Son trône demeure aux siècles des siècles. (*Hebr.* I, 8.)

13. Je vis quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme et son visage resplendissait comme le soleil quand il luit dans sa force, et il me dit : Ne crains rien, je suis le premier et le dernier, je suis vivant aux siècles des siècles. (*Apoc.* I, 13, 16-18.)

Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre. (*Matth.* XXVIII, 18.)

Le Père aime le Fils et lui a donné toutes choses entre les mains. (*Joan.* III, 35.)

Aussi personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, savoir, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. (*Joan.* III, 13.)

14. Car où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles. (*Matth.* XVIII, 20.)

Il connaissait tout, et il n'avait pas besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme; car il connaissait par lui-même ce qui était dans l'homme. (*Joan.* II, 24, 25.)

15. Je suis celui qui sonde les reins et les cœurs. (*Apoc.* II, 23.)

Seigneur, tu connais toutes choses. (*Joan.* XXI, 17.) Jésus connaissait leurs pensées. (*Matth.* XII, 25.)

Vous êtes sanctifiés, vous êtes justifiés au nom du Seigneur Jésus. (*I Cor.* VI, 11)

Jésus-Christ est le même, hier et aujourd'hui, et le sera éternellement. (*Hebr.* XIII, 8.)

Le Père ne juge personne, mais il a donné au Fils tout pouvoir de juger. (*Joan.* V, 22.)

Nous comparaîtrons tous devant le tribunal du Christ. (*Rom.* XIV, 10.) Le fils de l'homme a sur la terre l'autorité de pardonner les péchés. (*Matth.* IX, 6.)

16. Le Seigneur Jésus-Christ qui doit juger les vivants et les morts, lorsqu'il paraîtra dans son règne (*II Tim.* IV, 1); afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre l'autorité de pardonner les péchés. (*Luc.* V, 24.)

Et les nations espéreront en son nom. (*Matth.* XII, 21.)

Vous êtes sanctifiés, vous êtes justifiés au nom du Seigneur Jésus. (*I Cor.* VI, 11.)

Car l'Ecriture dit : Quiconque croira en lui, ne sera point confus. (*Rom.* X, 11.)

Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. (*Joan.* V, 23.)

17. Tu craindras l'Eternel, ton Dieu; tu le serviras et tu jureras par son nom. (*Deut.* x, 20.)

Tu ne te prosterneras point devant un autre Dieu. (*Exod.* xxxiv, 14.)

J'ai juré par moi-même, et une parole de justice est sortie de ma bouche, et elle ne sera point révoquée : tout genou se ploiera devant moi, et toute langue jurera *par moi.* (*Isa.* xlv, 23, 24.)

Dieu, écoute ma requête. (*Psal.* liv, 2.) Je remets mon esprit en ta main. (*Psal.* xxx, 6.)

Il a été navré pour nos forfaits, et frappé pour nos iniquités; le châtiment qui nous apporte la paix ***est tombé sur lui***, et nous avons la guérison par ses meurtrissures. (*Isa.* liii, 5.)

17. Que tous les anges de Dieu adorent Jésus. (*Hebr.* i, 6.) Tu adoreras le *Seigneur* ton *Dieu*, et **tu le serviras lui seul.** (*Matth.* iv, 6.)

Afin qu'au nom de Jésus tout ce qui est dans les cieux et sur la terre, et sous la terre, fléchisse le genou, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur à la gloire de Dieu le Père. (*Philip.* ii, 10, 11.)

Et Jésus s'approchant leur parla et leur dit : Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre. (*Matth.* xxviii, 18.) Car toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, et sous la terre, et dans la mer, et toutes les choses qui y sont disaient : A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau soient louange, honneur, gloire et force, aux siècles des siècles. (*Apoc.* v, 13.)

Seigneur, augmentez-nous la foi. (*Luc.* xvii, 5.) Seigneur Jésus, recevez mon esprit. (*Act.* vii, 58.)

C'est en lui que nous avons la rédemption par son sang, savoir, la rémission des péchés, selon les richesses de sa grâce, qui s'est donné soi même en rançon pour tous, pour abolir le péché, s'étant offert lui-même en sacrifice. (*Ephes.* i, 7; *I Tim.* ii, 6; *Hebr.* ix, 26.)

18. Maintenant ainsi a dit l'Eternel : Qui t'a créé, ô Jacob, et qui t'a formé, ô Israël? Je suis l'Eternel ton Dieu, le saint d'Israël, ton Sauveur ; c'est moi qui suis l'Eternel, et il n'y a point d'autre Sauveur que moi. (*Isa.* xliii, 1 seqq.)

Voici votre Dieu, et il nous délivrera ; alors les yeux des aveugles seront ouverts, et les oreilles des sourds seront débouchées, alors le boiteux sautera comme un cerf, et la langue du muet chantera avec triomphe. (*Isa.* xxxv, 4-6.)

18. Jésus déclare que lui et le Père ne sont qu'un; aussi « Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, savoir, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » (*Joan.* iii, 13.)

Quand Jean-Baptiste envoya deux de ses disciples pour demander à notre Sauveur : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Jésus les renvoya à cette prophétie : « Allez et rapportez à Jean les choses que vous entendez et que vous voyez : les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et l'Evangile est annoncé aux pauvres. » (*Matth.* xi, 2-5.)

La force victorieuse de tous ces passages, de ces sublimes vérités des Ecritures, qui semblent écrites en rayon de lumière, établit d'une manière si concluante la divinité de Jésus-Christ, que ce dogme, base immuable de notre foi, semble devoir être à l'abri de toute attaque. »

AGGÉE. — Six cents ans avant la venue de Jésus-Christ, et à propos de la reconstruction du temple, le prophète Aggée prédit en ces termes magnifiques l'arrivée du Sauveur du monde et l'alliance de la loi nouvelle : *Je garderai, dit le Seigneur, l'alliance que j'ai faite avec vous, lorsque vous êtes sortis de l'Egypte, et mon esprit sera au milieu de vous ; ne craignez point.*

Car voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers :

J'ébranlerai tous les peuples; et le Désiré des nations viendra : je remplirai de gloire cette maison, dit le Seigneur des armées.

La gloire de ce temple sera encore plus grande que celle du premier, et je donnerai la paix en ce lieu. » (*Agg.* ii, 7-10.)

« Cet oracle, » dit Abbadie, « n'est ni moins clair, ni moins exprès que ceux que nous avons examinés.

Si l'on considère ce qui arriva depuis Hérode, on trouve que les Juifs ne furent jamais en paix sous les Romains; que Caligula fit tous ses efforts pour faire mettre son image dans le temple de Jérusalem, ce qui donna lieu à la guerre, et qu'enfin la désolation dont on verra tout à l'heure que parle Daniel (*Voy.* Daniel) fut établie et que les Juifs allèrent eux-mêmes souiller le temple de leur propre sang.

Si vous cherchez la paix, dont parle le prophète Aggée, dans les personnes qui, en quelque façon, appartenaient au temple, vous trouverez que les docteurs juifs se partagèrent en plusieurs sectes différentes, comme celles des esséniens, des sadducéens, des pharisiens, etc., etc., qui se haïssaient comme de mortels ennemis.

Où est donc cette paix de Dieu, qui devait se trouver dans le second temple? Où la trouverons-nous lorsque nous n'en voyons aucune apparence ni dans le temple, ni dans les lévites et les docteurs, ni dans le souverain pontife, ni dans le peuple?

Nous trouvera-t-on quelque prince ou quelque homme extraordinaire depuis que le temple fut rebâti jusqu'à ce qu'il fut détruit par les Romains, lequel ait fait, en même temps, *le désiré des nations* et que la gloire du second temple ait été plus grande que celle du premier? Cherchez, inventez, faites agir votre imagination; vous n'en trouverez pas d'autres que le Messie que nous vous présentons, Jésus-Christ. D'un côté, il a véritablement apporté au second temple une gloire qui n'était pas dans le premier, puisque le salut, la vie, l'immortalité ont été pleinement révélés en Jésus-Christ, qui est la *fin* de la loi, l'accomplissement des oracles, et celui en qui la sacrificature, la royauté,

la prophétie et tous les autres avantages des Juifs vont se fondre comme dans leur principe commun; d'un autre côté il est le *Désiré des nations*, puisque les nations l'ont désiré et ont embrassé son Evangile avec une sainte avidité dès qu'il s'est fait connaître à elles. »

ALEXANDRE SÉVÈRE, — empereur, reconnut la divinité de Jésus-Christ, selon les auteurs païens eux-mêmes. (*Voy.* LAMPRIDE.)

ALLIANCE. — On nomme seconde *Alliance* celle que Dieu fit avec l'humanité, en la personne de Jésus-Christ. La démonstration de la divinité du Sauveur ressort ici de deux caractères principaux. Le premier est la prophétie de cette Alliance, faite depuis l'origine du monde et surtout par les prophètes. Le second est le caractère divin de la doctrine apportée au monde par le Messie promis. C'est ce double caractère de la divinité du Christ que fait principalement ressortir M. l'abbé Houtteville dans les passages suivants de *La Religion Chrétienne prouvée par les faits*.

« La loi donnée par Moïse, » dit-il, « pouvait instruire les hommes pour un temps, et régler leur conduite; mais constamment elle ne pouvait être que le moyen et jamais le terme du dessein de Dieu. Un culte si grossier s'assortissait trop mal avec la notion d'un Etre spirituel infiniment saint et parfait. Il n'est point honoré par des victimes sensibles, par des sacrifices sanglants offerts à sa grandeur, par de pompeux dehors, ni par des purifications extérieures sans cesse renouvelées. Celui qui est Esprit demande des adorateurs en esprit; et toute religion qui n'offre qu'un appareil de cérémonies fastueuses; toute religion qui se termine à des observances littérales; toute religion qui n'élève à rien de parfait, qui se renferme dans les courtes limites de la vie présente, et qui met les sens à la place de la raison et du cœur, n'est qu'un fantôme vide, une servitude infructueuse. Ne craignons point, en le disant, d'en être repris: tel était le culte judaïque, à le considérer dans les idées et dans la tradition du peuple. Qu'attendait-il, sinon la richesse de ses moissons, la fertilité de ses troupeaux, et la fécondité de ses épouses? Indigne et basse félicité, dont le désir naissait des sens, et se bornait à eux.

Mais approfondissez la même religion dans les Juifs éclairés, dans la tradition des saints et des prophètes. Qu'elle change de face! Qu'elle est majestueuse dans ses vues! Qu'elle est touchante et raisonnable dans ses fois! Le dessein de Dieu s'y découvre avec évidence, et paraît tout d'un coup ce qu'il est, digne de la profonde sagesse de son auteur. Ce n'est point sur un peuple seulement qu'il veut répandre ses miséricordes; il les étend à tous les peuples: c'est à l'univers entier qu'il se propose de faire annoncer la doctrine de salut. Ce n'est point un hommage extérieur qu'il demande, c'est le sacrifice intime des penchants opposés à l'ordre. Ce n'est point dans la multitude des offrandes et des holocaustes qu'il met sa complaisance, c'est dans un cœur contrit (*Psal.* L, 19) de ses crimes, et brisé dans l'excès de sa peine. S'il fait une loi de la circoncision du corps, elle n'est que le symbole de celle du cœur. (*Rom.* II, 29.) S'il établit un sacerdoce dans la personne d'Aaron, c'est en attente d'un ministère éternel dont le premier n'est que la figure. S'il fait une alliance avec Abraham, c'est une alliance passagère qui cache le dessein profond d'un Testament immuable qui doit l'unir à toutes les races. S'il dit au saint patriarche qu'en lui tous les peuples seront bénis, c'est qu'il voit de loin le rejeton de Jacob, et l'heureuse postérité qui doit ennoblir la tige.

Jetons ici les yeux sur ces peintures consolantes tracées par les prophètes: *Prêtez l'oreille, et venez à moi: écoutez-moi, et votre âme trouvera les sources de la vie; je ferai avec vous une alliance éternelle, pour rendre stable la miséricorde que j'ai promise à David. Je vais le donner pour témoin aux peuples, et pour chef aux gentils.* Ainsi parle Dieu lui-même par la bouche d'Isaïe. (*Isa.* LV, 3.) Mais que veut dire cette *Alliance éternelle* dont il fait annoncer de si loin les douces promesses? Est-ce qu'il n'avait pas daigné déjà traiter avec Abraham? Est-ce qu'il n'avait pas renouvelé les gages de ce Testament avec Isaac et avec Jacob? Est-ce qu'Israël, en sortant de l'Egypte, n'avait pas reçu les Tables sacrées où était empreinte la Loi, pour être au peuple choisi la règle invariable de ses mœurs? Oui, sans doute. Mais tout cela n'était qu'une ombre qui devait passer, une image donnée seulement en signe de la vérité qui devait suivre. Ces préliminaires ne donnaient point la vie, ni l'accomplissement des promesses qu'ils faisaient entrevoir; ils les faisaient *saluer de loin* (*Hebr.* XI, 13), et ne conduisaient tout au plus que comme à la porte de l'héritage. Il fallait *un témoin aux peuples, un Maître, et un Chef aux gentils* qui les y fît entrer. Il fallait un David qui les mît en possession des *miséricordes promises;* mais un *David* qui fût monté aux cieux, qui se fût assis *à la droite du Seigneur,* qui eût *foulé aux pieds ses ennemis vaincus,* et qui fût établi avec serment *Sacrificateur immortel selon l'ordre de Melchisédech.* (*Psal.* CIX.) C'est aussi ce David que les Juifs ont attendu si longtemps, et qu'ils attendent encore. Un de ses caractères, et le principal, est d'établir une loi nouvelle par l'abrogation de l'ancienne; et si jamais tradition n'a été plus constante, aucune, à la prendre dès sa source, n'a eu de fondements plus solides. Voyez, en effet, le Messie représenté dans Jérémie: *Le temps vient,* dit Dieu par ce prophète, *le temps vient où je ferai une alliance nouvelle avec la maison d'Israël; non point telle que je la fis avec leurs pères, quand je les pris par la main, pour les faire sortir du pays d'Egypte: mais j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Chacun d'eux n'aura plus besoin d'enseigner son frère, et de lui dire: Connaissez le Seigneur; parce que tous me con-*

naîtront, depuis le dernier jusqu'au plus grand. Je leur pardonnerai leurs iniquités, et je ne me souviendrai plus de leurs prévarications. (*Jerem.* XXXI, 33, 34.) Quelle force dans cet oracle, et quel détail de circonstances! *Je ferai une nouvelle alliance*, dit Dieu : donc *l'ancienne* devait finir. Cette *alliance ne sera pas comme l'autre, écrite sur la pierre, mais gravée dans le fond des cœurs* : donc un culte spirituel devait succéder au culte sensible. Cette alliance ne devait se former que quelque temps après : donc elle n'attendait que les jours de celui à qui tout était réservé, selon l'expression d'un autre prophète. (*Gen.* XLIX.) Comme elle devait accorder la rémission entière des péchés, elle devait en effacer jusqu'au souvenir : donc elle devait être l'œuvre de celui qui devait réparer l'iniquité, ramener la paix et la justice sur la terre, comme le dit expressément Daniel parlant du Messie. (*Dan.* IX, 24.) Que l'on continue d'entendre les prophètes, et l'on verra qu'il ne s'agit pas ici d'une énigme incertaine, sujette à la diversité des explications, mais d'un plan clair, d'un événement distinct, précis et voisin.

Qui doutera, par exemple, du sens de ces paroles d'Ezéchiel, où Dieu s'explique ainsi lui-même? Peuples, *je répandrai sur vous des eaux pures, et vous serez blanchis. Je vous laverai de vos souillures et de vos dieux d'argile. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau. Je vous ôterai ce cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit au dedans de vous. Je ferai en sorte que vous observiez mes ordonnances, et que vous gardiez mes commandements; et vous les garderez en effet.* (*Ezech.* XI, 19; XVI, 60.) Qui doutera encore du sens de ces paroles de Moïse? *Le Seigneur Dieu vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation, et d'entre vos frères, c'est lui que vous écouterez.....* (*Deut.* XVIII, 15.) *Je lui mettrai mes paroles dans la bouche*, dit Dieu; *il vous enseignera tout ce que je vous commanderai. Mais si quelqu'un refuse d'entendre ce qu'il doit dire en mon nom, ce sera moi qui en prendrai la vengeance.* Je n'ignore pas combien on s'est efforcé d'enlever ce passage au sujet pour lequel je l'emploie; mais plus on a tenté de moyens, et mis de subterfuges en œuvre, plus on a fortifié l'évidence du sens naturel qu'il est impossible de lui ravir. Un prophète *semblable* à Moïse est promis de Dieu. Comment *semblable?* En ce qu'il devait annoncer une loi nouvelle, comme Moïse en avait annoncé une. Or, *il n'y avait point eu en Israël de prophète qui eût ressemblé à Moïse*, dit le texte sacré. Les autres prophètes qui lui ont succédé dans l'ancienne alliance, n'ont point donné de nouveaux commandements, ils n'ont tous été que les interprètes de la première loi; le dernier d'eux finit même sa prédiction en disant : *Souvenez-vous de la règle de Moïse mon serviteur.* (*Malach.* IV, 4.) Ainsi les paroles du Deutéronome ne regardent point les prophètes de l'Ancien Testament, et nous sommes évidemment autorisés à soutenir, après les apôtres, qu'elles ne prédisent que Jésus-Christ, unique médiateur de la nouvelle alliance.

Qu'y a-t-il enfin de plus clair que cet autre texte d'Isaïe (LXII, 2, 3, 4) : *Les nations verront votre Juste; tous les rois verront votre prince éclatant de gloire, et on vous appellera d'un nom nouveau que le Seigneur vous donnera de sa propre bouche. On ne vous appellera plus l'épouse répudiée, et votre terre ne sera plus appelée la terre déserte; mais vous serez appelée : Ma bien-aimée, et votre terre, la terre habitée; parce que le Seigneur a mis son affection en vous, et que votre terre sera remplie d'habitants.* Plus bas : *Faites entendre ces paroles jusqu'aux extrémités de l'univers. Dites-lui : Votre Sauveur vient, il porte avec lui les couronnes et la récompense. Tous vos enfants seront appelés le peuple saint, la race rachetée par le Seigneur, et vous ne serez plus nommée la ville abandonnée, mais la ville recherchée, et chérie du Seigneur.* (*Ibid.*, 11, 12.) Constamment il ne faut rien voir, ou se plaire dans l'affectation de tout confondre, si l'on méconnaît dans ces paroles expresses le dessein d'une alliance future, d'un nouveau culte, d'un testament plus heureux et plus universel réservé aux jours du Messie. Mais il faut continuer de suivre le prophète; ce qu'il va dire brille des traits les plus éclatants. *Vous rendrez votre nom à mes élus, un nom d'imprécation*, dit Dieu aux Juifs : *le Seigneur vous fera périr, et il donnera à ses serviteurs un autre nom. Celui qui sera béni en ce nom sur la terre, sera béni du Dieu de vérité.... car je vais créer de nouveaux cieux avec une terre nouvelle, et tout ce qui a été auparavant s'effacera de la mémoire, sans que les traces s'en réveillent.* (*Isa.* LXV, 15 seqq.)

Dira-t-on de ce passage qu'il est équivoque? Osera-t-on soutenir qu'il peut s'entendre autrement que de la promesse d'un Testament dissemblable de l'Ancien? Qu'on le montre donc, cet autre sens, et qu'on ne croie pas nous fermer la bouche par ces réponses vagues et destituées de preuves. Pour moi, je dirai toujours qu'il n'y a rien de clair dans le langage humain, si ces paroles d'Isaïe ne sont pas l'évidence dans sa pureté. Je demanderai sans cesse aux contradicteurs ce que signifie ce *nom* transporté d'un peuple à tous les autres; ce *nom* qui devait être en malédiction pour celui-là et en bénédiction pour ceux-ci. Je prierai qu'on m'explique ce qu'on entend par des *cieux nouveaux* et par *une terre nouvelle;* par ces premières *traces effacées à jamais*, et par ces autres qui doivent leur succéder pour toujours. Tout cela peut-il occasionner dans l'esprit une autre idée que celle d'une alliance nouvelle faite avec un nouveau peuple?

Au fond, c'est à ce point unique, à ce dessein admirable, que tout se rapporte dans les premières Ecritures. Si vous ne leur donnez ce dénoûment, elles sont inexplicables presque de ligne en ligne, et deviennent, par leurs contrariétés, le désespoir de la raison humaine. Par exemple, que signifieront ces

discours, où Dieu marque tant de dédain, même d'aversion pour les cérémonies de la loi donnée par Moïse? Pourquoi dire par son prophète aux enfants de Juda : *Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes que vous m'offrez? Elles me sont toutes à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des agneaux et des boucs. Ne m'offrez plus ces sacrifices inutiles. L'encens m'est en abomination. Je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes, vos fêtes du Sabbat, ni toutes les autres. Je hais vos solennités des premiers jours du mois; elles me sont devenues à charge, et je suis las de les souffrir.* (*Isa.* I, 11.) Pourquoi faire dire par le prophète Osée qu'*Israël sera sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans éphod et sans théraphim?* (*Ose.* III, 4, 5.) Pourquoi dire par le prophète Malachie : *Mon affection n'est plus dans mon peuple; je le déteste, et je ne veux plus recevoir les présents de sa main.* (*Malach.* I, 10.) Pourquoi dire par Jérémie ces terribles paroles : *Je traiterai la maison de Juda et son temple, où mon nom a été invoqué, comme j'ai traité Silo, et je vous chasserai bien loin de ma face, comme j'ai chassé vos frères, toute la race d'Ephraïm.* (*Jerem.* VII, 14, 15.) Est-il douteux, après ces textes si positifs, que Dieu n'eût résolu de traiter un jour avec les hommes d'une manière nouvelle, et de substituer à Moïse et à ses ordonnances un autre Législateur et une autre Loi? Hé! les Juifs eux-mêmes en sont convenus. Ne poursuivons donc pas davantage ces longues citations; mais plutôt faisons voir que Jésus-Christ a rempli seul, et à la lettre, ce qu'elles promettent. Pour en convaincre le lecteur, je ne lui demande qu'une attention même médiocre.

Je le supplie, au nom de ses plus chers intérêts, de réfléchir sans passion, sans préjugé, sur les préceptes enseignés par Jésus-Christ, sur les mystères qu'il propose, sur les sacrements qu'il établit, et sur ce qu'il nous découvre de la grandeur de nos destinées. Combien est-il aisé d'y voir les marques sensibles de cette loi tant promise aux nations et si souvent révélée par les prophètes!

Avec Jésus-Christ commence en effet un nouvel ordre de choses. Le voile est levé; nous sommes instruits de nos pertes, nous apprenons à les réparer; nous sommes éclairés sur nos devoirs, et la grâce pour les remplir nous est donnée. Sous l'Evangile, on ne dit plus à l'homme : Sacrifiez au Seigneur les prémices de vos fruits et faites rougir l'autel du sang des victimes; mais on lui dit : Sacrifiez au Dieu jaloux l'amour étranger qui partage votre cœur, et faites monter, à la place de l'encens, le parfum de vos prières. On ne lui dit plus : Si vous êtes fidèle, la terre multipliera pour vous ses dons, et l'abondance sortira de son sein; mais on lui dit : Si vous êtes fidèle, une récompense sans mesure, sans fin, couronnera vos vertus, et vous verrez à jamais la gloire du Très-Haut.

Par là se manifeste l'essentielle différence des deux Testaments. Dans l'un, Moïse est envoyé pour retenir par la crainte des maux, ou par l'espoir des avantages temporels, des hommes esclaves des sens, et rabaissés par eux aux seules richesses de la terre : et il le fallait bien ainsi, pour arrêter le progrès de l'idolâtrie, et pour conserver au moins dans un peuple, quoique grossier, la connaissance du vrai Dieu. Mais dans l'autre Testament, voyez un ministère plus auguste, et par Jésus-Christ, nouveau Médiateur, des idées plus hautes, des pensées plus nobles, des principes plus spirituels inspirés à l'homme. Nouveau Maître, il apprend à l'âme l'excellence de son être, la spiritualité de sa substance, l'immortalité de sa nature; et ses heureuses leçons nous ouvrent les routes qui nous conduisent à l'éternelle félicité

Jésus-Christ est le premier qui ait appris à l'univers, par un dogme fixe et précis, que l'âme n'est point une portion de la matière un peu plus subtile que le reste, mais une substance incorruptible par elle-même et naturellement indépendante du corps. C'est par lui que nous sommes instruits que si Dieu prend pour son titre le nom de *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* (*Matth.* XXII, 32), c'est à cause que ces saints hommes sont toujours vivants devant lui, et que *Dieu n'est pas le Dieu des morts.* (*Luc.* XX, 38.) C'est par lui que d'avance nous sortons en esprit des bornes étroites du temps et des lieux, pour envisager la cité permanente où nous devons un jour être recueillis avec nos frères. C'est par lui que nous cessons de redouter l'homme, qui, malgré toute sa puissance, n'a d'empire que sur nos corps, pour n'aimer que celui qui peut, avec le corps, précipiter l'âme dans des peines interminables. Doctrine auguste, qui concilie Dieu avec lui-même, et qui nous développe, dans la loi nouvelle, la fin et l'esprit de l'ancienne. Plus de ténèbres dans le langage des patriarches ni dans celui des prophètes. Voilà que je découvre avec pleine évidence ce qui n'était montré dans l'origine que sous le voile des images. La vraie terre promise à nos pères, c'est le royaume des cieux. L'Egypte dont il faut sortir, le désert aride qu'il faut traverser, la véritable Babylone dont il faut briser les chaînes et secouer le joug, l'ennemi qu'il faut vaincre, c'est le monde et la séduction de ses attraits, c'est l'empire de mes passions, c'est l'habitude de mes penchants et la contagion de l'exemple. Telle doit être ma victoire. Ce n'est plus qu'à ce prix qu'on entre dans la cité sainte, dans la véritable liberté des enfants, et dans le sanctuaire, *non fait de main d'homme*, où réside la majesté du Dieu d'Israël.

Vous voyez donc comment Dieu, par Jésus-Christ, consomme son œuvre, commencée sous les patriarches et continuée sous la loi de Moïse; vous voyez quelle proportion, quels rapports se trouvent entre les deux Testaments, comme l'Ancien conduit au Nouveau, et comment, par Jésus-Christ,

Dieu se montre tout ce qu'il est : grand et incomparable dans ses promesses.

D'abord, il ne se fait connaître magnifique que par les biens temporels qu'il prodigue à son peuple; tout-puissant, que par les victoires qu'il remporte pour lui; fidèle à sa parole, que dans le don qu'il lui fait de la terre promise à ses premiers pères; juste, que par les récompenses et les châtiments qu'il lui envoie tour à tour, selon la différence de ses œuvres. Mais, il le faut dire, ce n'était là que le partage des sens; et cette substance incorporelle, qui est en nous et qui est nous, devait attendre d'autres biens et craindre d'autres peines. Ce désir insatiable du bonheur, désir qui naît avec elle, pouvait bien l'avertir qu'elle n'était pas faite pour de vils objets, victimes du temps et de la mort; mais ce qu'elle cherchait confusément lui était inconnu, et son inquiétude sortait des sources mêmes de sa grandeur. Il fallait qu'on vînt lui dire : Levez les yeux, et regardez; quittez la terre, où le poids du corps vous rabaisse; voyez des cieux que vous ne connaissiez point et une terre nouvelle que vous ne soupçonniez pas. C'est là que vous êtes attendue; c'est là que résident l'immuable félicité, les biens véritables et la parfaite quiétude. Or, encore une fois; voilà ce que Jésus-Christ est venu dire au monde; et c'est visiblement ce que le Père réservait à nous apprendre par l'heureuse alliance qu'il avait résolu de faire par son Fils.

Ce serait peu, néanmoins, qu'il nous eût instruits de notre destination, toute glorieuse qu'elle est, si nous ignorions les moyens de la remplir. Ce n'est pas être heureux qu'on peut le devenir. Cette lumière se tourne en supplice, quand elle n'éclaire pas sur le choix de toutes. Un peu moins de connaissance développée du bonheur, et plus de détail dans les voies d'y atteindre, voilà ce qu'il faut à l'homme : et c'est ce que Jésus-Christ lui a donné. Avec de nouvelles récompenses, il a proposé de nouvelles idées de vertu, des pratiques plus parfaites, des maximes plus épurées, des secours plus infaillibles. Et pour commencer :

Montrez-moi quelque autre que lui qui nous ait fait connaître quels droits l'Etre souverain a sur nos cœurs, et qui ait marqué l'ordre et la proportion de nos amours. Nous devons adorer, mais nous devons en même temps aimer Dieu. Nous devons nous aimer nous-mêmes. Nous devons aimer nos frères. La religion véritable doit enseigner, avec l'étendue de l'adoration, la règle de l'amour, parce qu'avec l'esprit elle doit encore soumettre le cœur. Autrement mon culte est imparfait; j'aime en deçà ou au delà de ces bornes, et mon amour, dont les degrés doivent être parallèles aux degrés de perfection des objets, s'attachera plus à ce qui est moins aimable, et moins à ce qui l'est plus.

Maintenant donc, et par Jésus-Christ, nous adorons Dieu, parce qu'il est l'infini, et nous le néant; parce qu'il est l'auteur, la source, la plénitude de l'être, et que sans lui nous ne sommes rien. De l'un et de l'autre côté, du sien et du nôtre, notre culte n'a point de bornes qui l'arrêtent. L'inépuisable grandeur de la Majesté divine épuise tous nos hommages. Elle est encore bien au-dessus, puisqu'elle est à l'infini. Le vide de la créature, son indigence, sa faiblesse, épuisent toute l'étendue de notre anéantissement; elle est même encore bien au-dessous, puisqu'elle va jusqu'au néant. L'homme qui adore touche des deux côtés ces extrémités étonnantes. Il se transporte, et vole de l'un à l'autre. Du néant qu'il a par lui-même, il s'élève en esprit jusqu'à l'Etre infini par lequel il est, et de l'infini il rétrograde jusqu'à son propre néant, objet de son anéantissement intérieur. Il se regarde comme tenant un milieu entre ce qui est et ce qui n'est pas. Il est, parce que l'Etre infiniment fécond l'a appelé lorsqu'il n'était point encore, parce que l'acte continué de la création le conserve, et lui renouvelle à chaque instant de sa durée le présent de l'existence. Mais quand il se compare avec le Dieu qu'il adore, il se voit comme un atome presque imperceptible dans une si vaste immensité; il s'y perd : cette étendue sans bornes le réduit à un point. Encore ce point d'être participé, dépendant et emprunté, à quoi tient-il? Ainsi l'homme tout entier disparaît, et s'évanouit à ses propres regards. En présence de l'Etre des êtres, il est presque comme s'il n'était point. Il est comme une ombre qui n'a de réalité que par la présence du corps, comme un ruisseau qui ne coule qu'avec subordination, et qui rend par son cours un perpétuel hommage à la source dont il sort.

Telle est cette adoration véritable et spirituelle, dont l'Evangile nous parle en tant de lieux. Adoration que l'esprit, quand on la lui enseigne, trouve si conforme à ses notions naturelles; et toutefois adoration dont on ne découvre ni signe, ni ombre dans les premiers temps. Les Juifs au moins n'en eurent qu'une idée imparfaite, et les païens n'en eurent pas même la plus légère...

Pour l'amour qui se termine à Dieu, convenons qu'avant Jésus-Christ l'homme n'avait de ce devoir qu'une connaissance confuse, si encore on peut dire qu'il en avait une...

C'est Jésus-Christ, à parler dans la rigueur de la lettre, qui, le premier, nous a révélé le grand précepte de la charité dans son tout, et c'est pour cela que son apôtre le nomme *un commandement nouveau*, *quoiqu'il fût donné dès le commencement.* (*I Joan.* II, 7, 8.) C'est Jésus-Christ qui nous apprend à nous contenter de Dieu seul, à lui donner tout sans partage, sans mélange, sans restriction; parce que la mesure de ce qu'on lui doit est la mesure de ce qu'on en a reçu. Nous ne serions pas sans lui, nous ne subsistons que par lui, nous n'avons de mouvement et d'action que par lui. Donc il faut lui rapporter nos penchants, nos projets, nos actions, les degrés de nos actions, et les plus petites parties de nous-mêmes. Il faut l'aimer dans les biens qui nous environnent,

parce qu'ils sont ses dons, et que toute réalité vient de lui. Il faut l'aimer dans les revers, parce qu'ils sont le juste châtiment de nos crimes. Il faut l'aimer dans ces épreuves, parce qu'elles sont la purification de l'amour. Il faut l'aimer pour lui, parce qu'il est parfait. Il faut l'aimer pour nous, parce qu'il doit en être le Béatificateur. Il faut l'aimer dans tous les hommes, parce qu'ils n'ont rien d'aimable que par lui, et qu'enfin nous ne sommes tous que les enfants d'une même famille, dont il est le Père commun. Il faut l'aimer dans nos persécuteurs, parce qu'ils ne sont, malgré leurs violences, que les instruments de sa justice, et qu'après tout, ils peuvent, par sa miséricorde, devenir les temples de son esprit. Qui peut dire qu'il comprend et qu'il admire assez une doctrine si haute, et en même temps si naturelle, si simple et si raisonnable? O amour! vous êtes donc tout l'homme? le reste n'est point lui. Ce n'est que l'homme égaré, corrompu et dénaturé. O amour! qui vous ignore ne connaît point la vraie nourriture de son cœur. Qui ne vous a point goûté n'a rien senti; il n'a point vécu. Hélas! sa vie n'a été qu'un sommeil, agité seulement par des songes vides et trompeurs.

Ce n'est point tout pourtant. A cette vertu de l'amour, Jésus-Christ joint d'autres devoirs particuliers à son alliance, et que l'univers avait ignorés jusqu'à lui. Tel est l'indispensable précepte de se haïr soi-même. »

Ici Houtteville entre dans le développement de la morale évangélique dont il démontre d'une manière irréfutable le caractère divin. Nous regrettons de ne pouvoir le suivre dans cette magnifique exposition, nous réservant d'ailleurs de prouver plus loin la divinité de Jésus-Christ par le caractère même de sa doctrine. Houtteville poursuit en ces termes :

« Gardons-nous bien toutefois de croire que le fruit de cette alliance ne consiste qu'en des maximes plus pures, en des préceptes plus élevés. Qu'importait au monde de marcher par ces routes pénibles, si ses efforts, par eux-mêmes sans mérite, ne le pouvaient rendre ni plus saint, ni plus agréable à la Majesté suprême? Tout ce que Jésus-Christ aurait apporté à l'univers n'aurait donc été qu'une morale plus parfaite que celle des philosophes? Il aurait mieux parlé, mieux enseigné que Socrate; mais il ne lui aurait été supérieur que comme Socrate lui-même était au-dessus des autres. Il aurait donné des lois; mais elles n'auraient été plus raisonnables que par comparaison à celles déjà tracées par les sages du paganisme. La secte chrétienne pourrait se vanter d'avoir un chef plus éclairé que ceux des autres sectes, le parallèle serait pour nous; mais, dans le fond, cet avantage tout humain aurait été plus glorieux que solide, et de là plus vain que salutaire. Ce n'était pas là ce qu'attendait l'univers percé de plaies; ce n'était pas là cette ressource de salut implorée depuis tant de siècles. Prophètes, ce n'est pas là ce que vous promettiez aux races futures. Ce n'est pas là ce *Désiré des nations* (*Agg.* II, 8), l'espoir d'Israël, le saint de Dieu, dont vous nous traciez les consolantes images. Nous espérions voir celui qui devait briser les chaînes qui tiennent liés tous les peuples, rompre la toile dont l'ennemi avait enveloppé les nations, précipiter la mort pour jamais, sécher les larmes de tous les yeux, effacer l'ancien opprobre, et faire dire à ceux qui le verraient : *C'est là vraiment celui qui est notre Dieu; nous l'avons attendu longtemps, et c'est lui qui nous a sauvés.* (*Isa.* XXV, 7-9.) C'est à lui que l'Eternel devait dire : *Je vous ai exaucé au temps favorable, je vous ai assisté au jour du salut; je vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple, pour réparer la terre, et pour posséder les héritages dissipés. Vous direz à ceux qui étaient dans les chaînes : Sortez de prison; et à ceux qui étaient dans les ténèbres : Voyez la lumière.* (*Isa.* XLIX, 8, 9.) C'est lui qui devait effacer nos iniquités, comme le nuage qui passe, et qui ne laisse après lui ni figure, ni trace. (*Isa.* XLIV, 22.) Nous espérions que par lui Dieu dégagerait les promesses faites à la maison d'Israël et à la maison de Juda; qu'il serait le germe de justice sorti de David : qu'en ses jours Juda serait sauvé, qu'Israël habiterait avec confiance (*Jerem.* XXXIII, 15, 16); que la terre entière prendrait une face plus heureuse; qu'alors on chercherait l'iniquité, et elle ne serait plus; le péché, et il ne se trouverait pas. (*Jerem.* L, 20.) Nous avions été vendus pour rien, et il devait nous racheter sans argent (*Isa.* LII, 2, 3); le Rédempteur, par le sang de son alliance, devait faire sortir les esclaves enchaînés au fond du lac aride et ténébreux. (*Zachar.* IX, 11.) Nous étions dans la faiblesse, et il devait *prendre sur lui nos langueurs*. Nous souffrions de la durée de nos misères, et il devait, en se chargeant lui-même de nos douleurs (*Isa.* LIII, 4), en tarir la source. Nous méritions les fléaux de la vengeance divine, et il devait être *brisé pour nos crimes* (*Ibid.*, 4); le châtiment qui devait nous procurer la paix devait tomber sur lui. (*Ibid.*, 5.) Il devait seul porter l'iniquité de nous tous, et faire vivre des nations à l'ombre de ses miséricordes. (*Thren.* IV, 20.)

Encore une fois, voilà ce que le monde attendait, et ce qui faisait dire, dès les siècles reculés : *Cieux, envoyez d'en haut votre rosée; que les nuées fassent descendre le Juste comme une douce pluie; que la terre s'ouvre, et que de son sein naisse le Sauveur!* (*Isa.* XLV, 8.) Un mur d'éternelle séparation s'était élevé par nos crimes entre le ciel et la terre; il fallait qu'une main puissante vînt le renverser, et rouvrir les chemins de l'ancienne communication, objet principal de la nouvelle alliance. Qui peut contester à Jésus-Christ l'accomplissement et la gloire de cet ouvrage? Par le sacrifice volontaire de sa mort, il a ramené la paix entre Dieu et les

hommes; il s'est mis à la place des victimes anciennes; il s'est écrié : *Vous n'avez point demandé d'holocauste ni de sacrifice pour le péché: me voilà moi même, ô mon Dieu; je m'offre à vous* (*Psal.* XXXIX, 7, 8), et l'on n'offrira plus que moi désormais à votre infinie grandeur. Mon sang répandu lavera toute la terre, et sa vertu purifiera les nations arrosées par lui. A ce mot, le prince du monde est chassé de son empire. (*Joan.* XII, 31.) L'innocent est frappé et les coupables sont justifiés. L'obligation déplorable qui nous liait aux rebelles est effacée, et le décret de la condamnation est pour toujours aboli; Jésus Christ l'attache à sa croix (*Col.* II, 14), et il n'en sera plus question. L'instrument de supplice où le Juste expire est le trône de sa gloire, ses pieds y foulent les puissances ennemies des hommes; les vainqueurs, à leur tour, y sont vaincus à la face de l'univers, surpris de sa liberté. Oh! qu'il y a de sublimité dans ce mystérieux sacrifice, qui fait ainsi frémir les puissances ennemies dépouillées de leur proie! Qu'il est beau de montrer ici la doctrine chrétienne interprète de celle de Moïse; nos dogmes remplir de point en point l'attente des patriarches, et dégager sans exception toutes les promesses des prophètes! Nos crimes s'étaient élevés à la hauteur des montagnes, et le ciel en demandait la vengeance; mais, par Jésus-Christ, nous cessons d'être les enfants de la colère. Il est la caution qui acquitte nos dettes par un prix mille fois plus immense, et encore plus immense à l'infini. A la place de l'abondance du péché, il a mis l'abondance de la grâce et de la miséricorde. Nous étions loin de Dieu, et nous en sommes rapprochés par le sang de son Fils. (*Rom.* V, 15 seq.; *Ephes.* II, 13 seq.) Nous lui disons avec confiance : « Vous êtes notre Père », et il nous appelle ses enfants. Nous le sommes en effet par notre union avec Jésus-Christ, qui devient notre chef. L'amour que Dieu porte à son Fils unique retombe sur nous, et nous profitons de sa plénitude. Ce sanctuaire où le Pontife du bien futur est entré par l'effusion de son sang, nous y entrons avec lui; parce que le même sang a purifié notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant. (*Hebr.* IX, 14.) Autrefois pécheurs, nous ne sommes plus qu'un avec le saint qui nous a sauvés. C'est lui qui demande cette unité glorieuse pour nous; il ne veut pas être séparé de ceux qu'il a rachetés par l'oblation de sa vie, et il est écouté à cause du respect qui lui est dû. *O mon Père!* s'écrie-t-il, *je suis en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. Je désire que ceux que vous m'avez donnés soient où je suis moi-même. Je veux qu'ils contemplent ma gloire, et que la vérité les sanctifie.* Je veux qu'ils partagent avec moi jusqu'à mon trône, comme je partage le vôtre avec vous. (*Joan.* XVII, 23, 24.)

Quel autre que celui que les prophètes avaient annoncé, pouvait faire une prière semblable? et qui est-ce qui avait jamais entrepris de se placer de la sorte entre Dieu et les hommes, pour devenir entre l'Etre et le néant le lien d'une éternelle concorde? Par là nous est marqué le sens véritable de cette parole prononcée par Jésus-Christ au dernier instant de son sacrifice : *Tout est consommé* (*Joan.* XIX, 30), c'est-à-dire, tout est expié, tout est pardonné, tout est en paix dans le ciel et sur la terre; les péchés des hommes sont oubliés, et il n'en sera plus mention; la loi qui ne servait qu'à donner la mort a cessé, ses figures ont passé, ses sacrifices sont abolis; la victime sainte a été immolée sur l'autel de la Croix, elle a justifié les anciennes promesses, rempli l'attente de l'univers, et mis enfin la vérité à la place des ombres.

Comme si ce n'était pas assez de ce bienfait, des remèdes sont encore préparés pour nos maux à venir, et des sacrements sont établis dans la nouvelle alliance pour accroître nos forces, et pour nous soutenir dans notre faiblesse.....

Après tant de preuves, entendrons-nous dire encore que Jésus-Christ n'a point rempli les promesses, ni suivi de point en point le plan de la nouvelle alliance tracé par les prophètes? » (*La Religion prouvée par les faits*, t. III, par l'abbé HOUTTEVILLE.)

ALPHA et OMÉGA. — Première et dernière lettre de l'alphabet grec que l'Ecriture sainte applique à Dieu comme principe et fin de toutes choses. Elles s'appliquent également à Jésus-Christ comme Dieu. *Je suis*, dit-il, dans l'*Apocalypse* (I, 8; XXI, 6; XXII, 13), *l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin.*

AMOS. — Parmi les preuves de la divinité de Jésus-Christ, sont les prodiges qui s'opérèrent au moment où il expira sur la croix. Ces prodiges avaient été prédits par les prophètes. Ainsi le prophète Amos annonce en ces termes les ténèbres qui couvrirent alors toute la terre, comme l'attestent les témoignages juifs et païens eux-mêmes : *En ce jour-là, dit le Seigneur Dieu, le soleil se couchera en plein midi; et je couvrirai la terre de ténèbres, lorsqu'elle devrait être pleine de lumière.* (*Amos* VIII, 9.) Les prophètes Aggée (chap. II), et Zacharie (chap. XIV), contiennent la même prophétie.

AMOUR DIVIN. — La preuve la plus profonde et la plus saillante de la divinité de Jésus-Christ est dans le caractère évidemment divin de sa doctrine et de sa loi. Or cette doctrine, cette loi se résume elle-même tout entière dans la charité ou l'amour universel, dont on n'a point assez approfondi, dont on n'approfondira jamais assez le divin caractère. Jésus-Christ, n'eût-il appris aux hommes qu'à aimer Dieu de cet amour absolu, infini, qui épuise, en les conciliant, toutes les facultés de notre être, et aime en lui toutes les créatures, que ce précepte, jusqu'alors inconnu aux hommes, revêtirait un caractère aussi nouveau que surhumain. Il a fait plus : non-seulement il a révélé au

monde cet amour divin, unissant en un seul et même amour l'amour de Dieu et l'amour de l'humanité, mais il en a donné par tous les actes de sa vie, et principalement par sa passion et par sa mort, le type parfait, l'idéal divin, en mourant pour le salut du genre humain, et prenant sur lui tous ses péchés, pour les racheter de son sang. Mais là où éclate surtout avec une grandeur infinie et une suprême majesté son caractère divin, c'est dans la notion même du Christ, dans le mystère de son Incarnation et de la Rédemption ; car Jésus est l'idéal de l'amour divin, non-seulement parce qu'il en est venu apporter au monde la loi complétement inconnue avant lui, non-seulement parce que sa vie terrestre en est le modèle parfait et le type accompli, mais encore parce que le fait même de son rôle de médiateur révèle l'amour divin d'une manière tellement nouvelle, tellement inouïe, et à une profondeur tellement infinie, qu'il a mis par là seul l'humanité en possession d'une puissance évidemment surhumaine. C'est ce que M. l'abbé Combalot montre admirablement dans son beau livre *De la connaissance de Jésus-Christ*, où il explique en ces termes comment il est la manifestation suprême et infinie de l'amour divin : « Dieu, » dit-il, « a tant *aimé*, c'est-à-dire qu'il a aimé l'homme autant qu'il puisse l'aimer avec son immense, avec son éternel amour. Oui, Dieu a aimé l'homme de l'amour dont il s'aime lui-même, puisqu'il a trouvé le secret d'élever la nature humaine à l'incompréhensible honneur d'une personnalité divine ; et il a aimé l'homme jusqu'à le faire dieu et jusqu'à vouloir devenir homme.

Ah ! répétons le mot du disciple de l'amour : *Dieu a tant aimé le monde*. (*Joan.* III, 16). — Parlons un moment de l'amour divin se déployant à travers la création, et faisons voir que l'Incarnation manifeste au sein de l'univers un amour infini de Dieu pour l'homme, comme elle vient engendrer au cœur de l'homme un amour presque infini pour Dieu.

La foi catholique révèle au monde la personnalité divine de l'amour substantiel de l'Etre infini, et tout chrétien adore l'amour personnel du Père et du Fils, comme il adore le Père et le Verbe. Mais qui mesurera la dilection des trois personnes divines ? Qui nous dira la hauteur, la largeur et la profondeur de leur éternel amour ?

Dieu tire l'univers du néant, il appelle à la possession, à la jouissance de l'être et de la vie, ce qui n'était pas.

Mais de l'Etre souverainement parfait à l'être créé il y a une distance infinie. Toute créature est à une distance infinie de l'amour, comme elle l'est de l'être, de la beauté, de la vérité de Dieu. Le don de l'être n'est donc qu'une parcelle imperceptible de cet amour infini, qu'une goutte échappée à l'immense, à l'incommensurable océan de l'amour : le don de la nature ou de l'être ne manifeste qu'une ombre de l'éternel amour.

Et si Dieu donnait à un seul homme la propriété pleine et éternelle de tout l'univers ; s'il multipliait, pour ce même homme, une série interminable de créations de plus en plus parfaites, il ne lui donnerait pas un gage infini d'amour ; car une série inépuisée de mondes ne serait jamais qu'une succession finie d'atomes, et par delà tous ces gages d'amour il en resterait toujours un que Dieu n'aurait pas donné. Dans l'ordre de nature, Dieu donc ne peut pas aimer infiniment.

Mais Dieu peut-il aimer infiniment ce qui tire son origine du néant ; et l'être créé peut-il s'élever à un ordre où il devienne capable de recevoir un gage vraiment infini d'amour ? La raison n'a point de réponse pour cette question, car il ne lui est pas donné de soupçonner le secret en vertu duquel la Trinité sainte peut, sans anéantir la créature, l'inonder des torrents d'une dilection vraiment infinie.

La foi ouvre à nos yeux l'horizon surnaturel de la grâce, et la théologie du Christ vient nous révéler ce mystère divin.

Dieu, se fécondant lui-même, tire, par une éternelle génération, des profondeurs de sa substance, un Fils qui lui est égal en tout, et en qui se reflète substantiellement toute la plénitude de son être. (*Hebr.* I, 3.) Son amour lui a inspiré le désir de nous donner ce Fils, d'en faire le vrai fils, le vrai frère de l'homme. En nous donnant ce Fils, cet autre lui-même, son Verbe, son image, la figure de sa substance, Dieu le Père épuise son amour.

Comment donc ce Fils, coéternel au Père, Dieu comme le Père, parfait et infini comme le Père, nous sera-t-il donné ? Ce Fils unique de Dieu s'unira personnellement à l'homme ; Dieu se fera homme, et l'homme sera fait Dieu.... La nature divine et la nature humaine s'uniront dans le sein de Marie, en sorte que la nature de Dieu et celle de l'homme se noueront pour jamais dans l'unité personnelle du Christ. Ainsi le Verbe sera fait chair, et la chair sera élevée jusqu'à la personne du Verbe, et voilà comment Dieu donne à l'homme un gage vraiment infini d'amour.

Par l'Incarnation, Dieu atteindra donc les dernières limites atteignables de son amour ; il consommera une union si profonde, si parfaite entre la nature humaine, que son Fils unique vivra de deux vies distinctes, de la vie de Dieu et de la vie de l'homme, unies dans une même personnalité.

Le dirai-je ? Dieu semble même avoir trouvé le secret d'aimer l'homme plus qu'il ne s'aime en quelque sorte lui-même. Les trois personnes divines qui vivent d'une même essence éternelle, infinie, sont moins unies entre elles par le côté de la personnalité, que l'âme, la chair et le Verbe ne sont unis dans le Christ. Car le Père, le Verbe et l'Esprit ne se confondront jamais dans une seule et même personne, tandis que l'âme, la chair et le Verbe ne formeront éternellement dans le Christ qu'une seule personna-

lité divine, en sorte que l'union de la nature humaine et de la nature divine en Jésus-Christ constitue la plus grande, la plus parfaite des unions. Ecoutons saint Thomas.

L'homme, selon la pensée de saint Augustin, est plus dans le Fils de Dieu, que le Fils de Dieu n'est dans le Père; le Fils est dans le Père par l'unité d'essence; l'homme est dans le Fils par l'union de l'Incarnation. L'union qui résulte de l'Incarnation est donc plus que l'unité de la divine essence, qui toutefois est la plus parfaite union. Ainsi l'union formée par l'Incarnation implique la plus grande unité.

La sainte humanité du Sauveur, en qui s'accomplit cette ineffable union, est la seule, il est vrai, à qui ce gage d'amour infini ait été donné. Le Verbe ne s'est incarné que dans l'humanité du Christ; mais voyez comme cet océan infini d'amour, qui inonde l'âme et la chair du Sauveur, arrive jusqu'à nous et descend par le Christ jusqu'aux entrailles de la création.

Le Fils unique du Père, Dieu comme le Père, éternel, tout-puissant comme lui, s'incarne dans le sein d'une vierge : Marie, par l'Incarnation, devient mère, vraie mère du Fils unique de Dieu; et celui que le Père engendre de toute éternité, elle le conçoit dans le temps, par l'opération du Saint-Esprit.

Ainsi l'humanité du Christ, par son union hypostatique avec le Verbe, est devenue de la part de Dieu l'objet d'un amour que rien ne peut surpasser. La divine Marie, devenue mère du Verbe, reçoit après son Fils le témoignage le plus parfait de l'éternel amour; fille d'Adam et sœur de l'homme, elle devient l'épouse de celui qui personnifie éternellement l'amour infini, et, concevant le Verbe, elle engendre de son sein virginal le Fils unique du Père.

Mais le Fils de Dieu, en devenant le fils de la femme, le fils d'Adam, le frère de l'homme, en quel état trouve-t-il la race humaine? L'homme, souillé en Adam, a perdu la justice originelle; il a attiré sur lui la colère de Dieu; et l'ignorance, la douleur et la mort sont devenues le châtiment de son péché.

Que fera le Christ pour racheter, pour purifier l'humanité; pour faire sortir de cette race maudite une race sainte et un peuple d'élus? Il naîtra dans l'humiliation d'une étable; pas un de ses frères ne sera plus humble, plus pauvre, plus délaissé que lui. De Bethléem à l'exil, de l'exil dans l'atelier d'un obscur artisan, sa vie ne sera qu'une longue souffrance. Il passera en faisant le bien, il évangélisera les pauvres, il guérira les malades, nul ne pourra le reprendre de péché, et cependant il sera rejeté de ses frères, il ne recueillera que la haine, le mépris et l'outrage.

Venez ensuite au Calvaire, venez à l'école de l'amour infini du Christ. O amour plus fort que la mort! on étend sur une croix le Fils unique de Dieu. Victime de l'humanité déchue, il prend sur lui les iniquités de tous; il expire sur l'autel de l'amour. Mais là ne se borne pas la charité du Christ, là ne s'arrête pas la dilection infinie. Il sort du tombeau après avoir vaincu la mort dans la mort même; son humanité sainte resplendit, par la résurrection, d'une gloire toute divine, et les clartés de la béatitude céleste se sont épanchées sur elle.

Il est mort pour expier nos crimes, s'écrie le grand Apôtre : *il est ressuscité pour nous régénérer*. (*Rom.* IV, 25.)

L'homme, racheté par le sang du Sauveur, sera enseveli par le baptême dans sa mort (*Rom.* VI, 4), et il sortira des eaux régénératrices, comme l'humanité sainte est sortie glorieuse de la nuit du tombeau. La grâce, les sacrements et surtout l'Eucharistie, opéreront dans l'homme une transformation divine. Greffé dans le Christ, il vivra de la vie même de Dieu (*Galat.* II, 20), il se nourrira de la chair d'un Dieu. Et quand le jour du réveil des générations sera venu, il rafraîchira son âme aux flots immortels de la vision immédiate de l'essence divine (*Philip.* III, 21.) Dieu, par l'humanité déifiée du Christ, sera tout en tous les élus; et par elle, ils entreront dans l'unité d'un éternel amour avec le Père, avec le Fils et avec l'Esprit-Saint: toute créature vivra de la vie et de l'amour qui fait vivre Dieu même : car l'homme, résumé de toute la création, vivra pleinement de la vie du Christ, qui vit éternellement de la vie même de Dieu. Et c'est en ce sens que saint Paul disait : *Tout est à vous, vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu*. (*I Cor.* III, 22, 23.) L'Incarnation est donc l'acte suprême d'une charité infinie; il faut y voir la dernière manifestation d'un amour qui ne peut rien faire de plus grand que d'élever l'homme jusqu'à Dieu, en abaissant Dieu jusqu'à l'homme.

Ecoutons saint Augustin : « Voulant faire des dieux de ceux qui n'étaient que des hommes, celui qui était Dieu se fit homme; et sans cesser d'être ce qu'il était, il voulut devenir ce qu'il avait fait. C'est là une admirable puissance, mais la miséricorde y est plus admirable encore. » (S. AUG., serm. 192, *De Nat. Dom.*)

« Il nous a tant aimés, qu'ayant fait le temps, il a voulu naître pour nous dans le temps; qu'ayant fait l'homme, il voulut devenir homme; il nous a aimés jusqu'à vouloir être créé par une mère qu'il avait lui-même créée, jusqu'à vouloir être porté dans les mains qu'il avait formées; jusqu'à sucer les mamelles qu'il avait remplies. » (S. AUG., serm. 188.)

Rappelons les paroles de saint Léon le Grand, sur cet amour infini qui a porté Dieu à diviniser l'homme :

« Rendons grâces à Dieu le Père, mes bien-aimés, par son Fils dans le Saint-Esprit, parce que son immense amour lui a inspiré pour nous un prodige de miséricorde. Nos crimes nous avaient donné la mort, et il nous a vivifiés dans le Christ, afin que nous devenions une nouvelle créature et une nouvelle chose; dépouillons le vieil homme et ses œuvres, et, après avoir été faits parti-

cipants de la génération du Christ, renonçons pour jamais aux œuvres de la chair. Reconnais ta dignité, ô Chrétien, et, associé à la nature divine, ne retourne plus à ta vie d'autrefois, n'oublie jamais de quel chef et de quel corps tu as été fait membre. » (S. Leo, serm. 1 *De Nativitate*.)

Recueillons encore quelques-uns des accents du grand évêque d'Hippone, dont l'âme semble comme abîmée de reconnaissance et d'admiration, au souvenir des conséquences dont le dogme de l'Incarnation est pour nous le principe et la cause.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, créateur de tout ce qui est, en naissant aujourd'hui d'une mère mortelle est devenu notre Sauveur. Il est né pour nous volontairement dans le temps, afin de nous mener à l'éternelle vie de son Père. Un Dieu s'est fait homme pour que l'homme fût fait Dieu, et afin que l'homme mangeât le pain des anges, le maître des anges s'est fait homme.

C'est en ce jour qu'est accomplie la prophétie qui disait : « Cieux, versez votre rosée, et que les nuées pleuvent le Juste ! Que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur ! » Celui qui avait fait toutes choses a été fait lui-même, afin de retrouver ce qui avait péri... L'homme, il est vrai, est tombé, mais un Dieu est descendu pour le relever. L'homme est tombé misérablement, mais un Dieu est descendu miséricordieusement. L'homme est tombé avec orgueil, et Dieu est descendu avec sa grâce. » (S. Aug., serm. 13 *De tempore*.)

Ecoutons saint Thomas, exposant avec une précision sublime le dogme de l'amour infini, par lequel l'homme est associé à la divinité de son Rédempteur.

« Les immenses bienfaits de la divine largesse apportent au peuple chrétien une dignité ineffable ; car le Fils unique de Dieu, voulant nous faire partager sa divinité, a pris notre nature, afin que, se faisant homme, il divinisât les hommes ; et tout ce qu'il a pris de nous, il en fait le principe de notre salut, car il a offert à son Père pour notre rédemption son corps immolé comme une hostie sur la croix. Il a versé son sang pour en faire le prix de notre rançon et le bain qui doit nous laver, afin que, rachetés de notre honteuse servitude, nous soyons purifiés de nos crimes. Et pour que nous ayons un mémorial toujours vivant de ses immenses bienfaits, il a laissé aux fidèles, sous les espèces du pain et du vin, son corps pour être leur nourriture et son sang pour leur servir de breuvage.

O festin précieux et admirable ! O festin abondant de suavité, tout-puissant pour nous sauver ! Qu'y a-t-il au monde de plus riche de magnificence ? nous y mangeons, non la chair des boucs et des génisses, comme dans l'antique loi, mais nous nous y nourrissons de la chair du Christ qui est le Dieu véritable. » (Opusc. 57.)

Rappelons quelques-unes des paroles éloquentes que saint Jean Chrysostome laissait tomber de la chaire d'Antioche, et par lesquelles il versait sur un peuple avide de l'entendre les transports d'admiration dont son âme était pleine au souvenir des prodigieuses inventions de l'amour infini.

« Nous devenons un même corps avec le Christ, car, comme nous l'apprend le grand Apôtre, nous sommes les membres de sa chair et de ses os. Comprenons donc, nous qui sommes initiés, que nous ne devenons point seulement un même corps avec le Christ par la charité, mais que nous sommes réellement mêlés et incorporés à sa chair. Ce prodige s'accomplit par la nourriture qu'il nous a donnée, pressé qu'il était par son brûlant amour. C'est pourquoi il se répand en nous, il s'incorpore à nous, afin que, comme le corps est uni à la tête, nous soyons une même chose avec lui ; car c'est là où veut en venir un amour passionné. Levons-nous donc de cette table, forts comme des lions, respirant le feu du combat, terribles aux démons, et gardons dans notre âme le souvenir des merveilles que vient d'y accomplir notre chef, comme celui de l'incompréhensible amour dont nous avons été l'objet.

Souvent des parents, qui ne sont pas sans amour, confient à d'autres, pour les nourrir, les enfants qu'ils ont mis au monde ; mais pour moi, nous dit Jésus-Christ, il n'en est pas ainsi. Je vous donne ma chair ; je deviens votre nourriture, afin de vous enflammer au combat de l'épreuve et pour vous donner le gage des biens éternels. Car si je me donne à vous dans cette vie, comment ne me donnerai-je pas plus pleinement dans la vie future ?

J'ai voulu devenir votre frère ; j'ai pris, à cause de vous, votre sang et votre chair ; cette chair qui m'a fait votre frère, je vous en fais une nourriture divine.

Nous donc qui sommes incorporés à sa chair et qui nous abreuvons de son sang, n'oublions jamais que nous nous enivrons du sang du Christ, qui est assis sur un trône au plus haut des cieux, et que les anges adorent. » (S. Chrysost., hom. 63, *Ad popul. Antioch.*)

« Souvenez-vous donc, » s'écrie encore ce sublime prédicateur, « à quelle gloire vous êtes élevés et à quelle table on vous fait asseoir. Celui que les anges n'osent contempler dans sa gloire à cause des splendeurs qui l'entourent, celui-là est devenu notre nourriture : nous lui sommes unis, nous n'avons qu'un même corps et qu'une même chair avec le Christ. Qui racontera les puissances du Seigneur ? qui fera entendre des louanges dignes de ses bienfaits ? Quel berger a jamais nourri ses brebis de son sang ? Mais que dis-je ? Il est des mères qui, après les douleurs de l'enfantement, cherchent des nourrices pour les enfants qu'elles ont mis au monde ; ce qu'elles font, il ne le fait pas, mais il nous nourrit de sa propre substance, il se mêle, il s'incorpore à nous par des prodiges qui surpassent l'imagination. » (Chrysost., hom. 60, *Ad popul. Antioch.*)

O sacrement d'un incompréhensible amour, ajoute saint Augustin, ô symbole de l'unité, ô chaîne sacrée de la charité! Celui qui veut vivre a où chercher la vie, il a de quoi vivre: qu'il vienne, qu'il croie, qu'il s'incorpore, afin de se vivifier, qu'il n'ait pas honte de s'incorporer au Christ, de devenir le membre du Christ; qu'il ne soit pas un membre gâté qu'il faille couper; qu'il ne soit pas un membre difforme dont on ait à rougir; qu'il soit beau, qu'il soit apte, qu'il soit sain, qu'il s'unisse au Christ, qu'il vive pour Dieu en vivant de la substance d'un Dieu; qu'il travaille sur la terre pour pouvoir régner dans le ciel. » (S. AUGUST., *Tract. in Joan.*)

Ainsi le dogme de la divinité de Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'Incarnation, porte en lui-même sa démonstration palpable et invincible, puisque ce dogme révèle par lui-même le dernier effort et la plus haute manifestation de l'amour divin que nulle pensée humaine n'eût pu imaginer et qu'après deux mille ans d'éducation chrétienne le cœur de l'homme peut encore à peine concevoir. Ce dogme se confond avec celui de l'amour de Dieu lui-même dont il n'est que l'expression visible, et son caractère divin résulte encore des conséquences prodigieuses qu'il a enfantées dans le monde et dont nous ne pouvons rappeler ici que l'idée sommaire. On conçoit, en effet, dit M. Combalot, que ce dogme n'a pu se réaliser sans engendrer au cœur de l'homme un amour presque infini pour Dieu. Car l'homme, doué d'une faculté naturelle d'aimer, a dû se sentir abîmé de reconnaissance au moment où il s'est vu l'objet d'une dilection suprême de la part de Dieu. Depuis l'incarnation du Verbe, en effet, la grâce divine a provoqué, au sein de l'humanité, des prodiges d'amour si grands, si incompréhensibles, si multipliés, qu'en face de ces merveilles toute admiration s'épuise.

Nous n'essayerons pas de parler de l'amour de Jésus-Christ pour son Père: la crèche, le Calvaire, et le cénacle peuvent seuls mesurer les incompréhensibles dimensions de l'amour du cœur de Jésus pour l'adorable Trinité.

Nous ne parlerons pas de l'amour que l'Incarnation a dû allumer aux entrailles de la divine Mère de Jésus-Christ, parce que la langue d'un séraphin serait impuissante à en raconter les merveilles. Marie a aimé Dieu comme pouvait, comme devait aimer la Mère d'un Dieu. Mais, contemplons les prodiges de l'amour du Christ dans le cœur des saints. Mesurons la largeur, la profondeur, la hauteur de leur amour sous le poids immense de l'Incarnation.

Voyons ce que la grâce de l'Esprit-Saint a fait dans le cœur des apôtres et des martyrs de la loi nouvelle. Ce n'est pas assez qu'il y ait subjugué, anéanti l'égoïsme, il est venu y naturaliser l'amour, et si pleinement, que des merveilles incompréhensibles de dilection sont devenues pour ces âmes régénérées un besoin, une loi, une impérieuse, une irrésistible nécessité. Le cœur des saints s'est élargi sans mesure, la plénitude d'un amour immense, profond comme l'océan, n'a cessé de l'inonder. On les a vus s'absorber dans l'amour du Christ, et sous le poids de leurs brûlantes extases; les souhaits les plus inouïs, les passions les plus impétueuses, les transports les plus vifs ont créé en eux une nouvelle existence, ont, pour ainsi dire, transformé leur âme et naturalisé leur vie.

Voyez ces apôtres si remplis d'eux-mêmes avant que le mystère de l'amour ne leur eût été révélé, on les emprisonne, on les outrage, on les frappe de verges, et ils se retirent pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. (*Act.* v, 41.)

Leur cœur, quand le mystère de l'éternel amour s'est dévoilé à leur âme, ne suffit plus à leurs extatiques transports. Le cœur de Paul, s'écrie saint Jean Chrysostome, c'est le cœur même du Christ: *Cor Pauli, cor Christi.* Et voilà pourquoi cet Apôtre du grand mystère de la grâce s'est vu forcé d'inventer une langue pour parler de l'amour dont il est embrasé.

Ma vie, s'écrie-t-il, *c'est le Christ.* (*Philip.* I, 21.) *Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi.* (*Galat.* II, 20.) *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ? Sera-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité, le péril, la persécution ou le glaive? Je sais que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les futures, ni la force, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune créature ne pourra me séparer de la charité de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.* (*Rom.* VIII, 35, 38, 39.)

Chose admirable! L'amour de Paul pour ses frères est si grand, qu'il se fait anathème pour eux, qu'il se sent prêt à renoncer à la gloire du Christ pour la leur procurer. (*Rom.* IX, 3.)

Entendez saint Ignace, martyr: « Viennent sur moi tous les supplices de l'enfer... *Veniant in me omnia tormenta diaboli...* Qu'on brise tous mes os, s'écrie-t-il dans l'ivresse de son amour! qu'on me mette en pièces et que mes membres servent de pâture aux tigres et aux lions! je suis le froment du Christ, il faut que je sois moulu par les dents des bêtes. »

O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, s'écriait saint Augustin, trop tard je vous ai connue, trop tard je vous ai aimée! O mon Dieu, ajoutait ce grand docteur de la grâce, c'est-à-dire de l'amour, que ne suis-je Dieu et que n'êtes-vous Augustin! je voudrais redevenir Augustin pour vous faire Dieu. »

Saint François d'Assise était pour ainsi dire le fou de l'amour de Jésus-Christ... Les humiliations, les souffrances étaient devenues les délices de cet amant désespéré de la pauvreté. Ses larmes coulaient au seul souvenir de la passion d'un Dieu, et quand il fut chassé tout nu de la maison paternelle

Il se réjouissait de pouvoir dire plus purement : « Notre Père, qui êtes dans les cieux. »

Si mon amour pour vous, ô mon Dieu, pouvait s'accroître en renonçant au bonheur de vous posséder, je me condamne pour vous plaire à tous les supplices de l'enfer; souscrivez à la prière d'un cœur que votre amour enivre. Jetez-moi au milieu des flammes de l'éternel enfer, si je puis vous y aimer plus pleinement, plus parfaitement, plus purement, pour vous seul...

Ces incroyables souhaits ont traversé le cœur des Brigitte, des Madeleine de Pazzi, des Chantal.

On a entendu la vierge du Carmel s'écrier: « Ou souffrir ou mourir...! » On a entendu Madeleine de Pazzi adresser à son Dieu cette prière : « Jamais mourir, toujours souffrir...! »

L'anéantissement de tout égoïsme individuel, l'amour passionné des souffrances, des travaux, des opprobres, la charité la plus tendre, le zèle le plus ardent, voilà les miracles réalisés au cœur des saints de la loi nouvelle, voilà des prodiges enfantés par la grâce du Christ. C'est-à-dire que l'incarnation, dernier terme réalisé de l'amour de Dieu pour l'homme, a créé au cœur de l'homme un amour incompréhensible et incommensurable pour Dieu.

L'Eglise catholique a donc vu, depuis dix-huit siècles, des phénomènes inouïs d'amour popularisés dans son sein. L'amour de Dieu et l'amour des hommes s'est dilaté au cœur des disciples du Christ, au delà de toutes les limites connues de la charité; il s'est manifesté par des caractères tellement disproportionnés avec notre nature déchue, qu'il faut y reconnaître l'action créatrice d'un mystère infini d'amour. Ce mystère, c'est celui dont parle si divinement le disciple de l'amour, quand il dit : *Voyez combien il nous a aimés, on nous appelle enfants de Dieu, et nous le sommes.* (*I Joan.* III, 1.) Et encore : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné au monde son Fils pour le sauver.* (*Joan.* III, 16.)

Ainsi l'Incarnation est l'expression la plus haute d'un amour infini. Par elle, Dieu aime l'homme d'un amour qui va jusqu'à faire un Dieu d'un homme, et jusqu'à faire de Dieu même un homme-Dieu. Et ce miracle de l'amour de Dieu pour l'homme enfante aussi au cœur de l'homme des prodiges suprêmes d'un amour pour son Dieu.

L'homme aimera Dieu jusqu'à renoncer pour lui plaire à toute jouissance, jusqu'à se haïr soi-même, jusqu'à ambitionner les tourments des damnés, si en les acceptant l'âme pouvait augmenter l'amour qu'elle porte à son Dieu. La seule chose que cet amour ne fera jamais, parce qu'elle implique contradiction, ce serait de porter celui que cet amour enivre à renoncer à ce même amour.

L'âme pourra bien renoncer à la récompense attachée à l'amour, et se vouer à des douleurs éternelles; mais cet acte même sera pour elle une jouissance, et elle trouvera son bonheur dans la souffrance qui lui causera son amour. Ainsi, quand sainte Madeleine disait: « Jamais mourir, toujours souffrir, » il y avait, dans ce désir incompréhensible, la jouissance la plus exquise d'un amour dégagé au plus haut degré possible de tout intérêt propre, de toute satisfaction personnelle; cet acte d'une générosité héroïque était pour elle un paradis d'amour. »

Qui ne comprend combien les prodiges d'un tel amour, combien sa notion seule, si idéale, si spirituelle et si au-dessus des sens, sont au-dessus de toutes les facultés humaines? Qui ne comprend, qu'il n'a pu résulter que de l'idéal divin de l'Incarnation, et qu'ainsi la divinité du Christ résulte de sa notion même et de la révolution si prodigieuse qu'elle a opérée dans le monde au sujet de l'amour divin? Quiconque approfondira cette double preuve, par le cœur plus encore que par l'esprit, sentira bientôt qu'il n'est aucune démonstration plus saisissante, plus profonde et plus irréfutable de la divinité du Sauveur.

Dans l'une de ses dernières conférences, le P. Félix développait ainsi cette grande pensée du haut de la chaire de Notre-Dame : « Je veux montrer, » dit-il, « que l'amour de Jésus-Christ en possession du cœur humain est la destruction de l'obstacle le plus universel et le plus central à tous les progrès, parce qu'il est la défaite totale de l'égoïsme.

Pour peu qu'on soit doué de la puissance d'aimer, et qu'on éprouve le besoin de se donner à d'autres êtres qu'à soi-même, on sent dans la vie le passage de ce mal qui blesse le plus profondément le cœur humain: l'égoïsme. J'entends par ce mot la tendance la plus directement opposée au véritable amour. Par l'amour on sort de soi pour se donner à d'autres êtres; par l'égoïsme, on rentre en soi pour se donner à soi-même. Pour aimer, il faut être au moins deux. L'égoïsme vit tout seul, et il se complaît dans sa vie solitaire; il dit : « Moi, encore moi, moi tout seul; moi pour personne, tous les autres pour moi; moi le but, tous les autres moyens; moi le maître, tous les autres serviteurs; moi la gloire, l'unique gloire, tous les autres des reflets de ma gloire; moi la voix, l'unique voix, tous les autres des échos de ma voix; moi le centre, l'unique centre, les autres des points dans ma sphère. En un mot, moi tout, les autres rien, rien si ce n'est pour moi-même : moi, moi seul, vous dis-je, et c'est assez. »

Ces paroles vous en disent plus que des définitions; elles vous peignent avec son propre langage cet être indéfinissable qu'on ne sait comment se représenter, à qui on n'ose donner ni les traits, ni le visage de l'homme, parce qu'il n'y a rien qui fasse plus d'horreur à notre humanité : ce je ne sais quoi de dur, d'âpre, d'étroit, de malsain, de froid, de mortel, dont le souffle glace et dont le contact donne la mort.

Déjà dans ma vie j'ai beaucoup regardé

dans le fond des choses pour y découvrir la cause profonde de nos malheurs; j'ai beaucoup écouté le gémissement des âmes et le frémissement des cœurs, pour découvrir enfin dans les replis les plus cachés de nos misères la cause profonde de toutes nos misères. Et tout m'a révélé le même secret, tout m'a rendu la même réponse : *Egoïsme.* Et quand j'ai cherché une puissance pour le vaincre, tout m'a répondu : *Amour de Jésus-Christ.* »

L'orateur montre ensuite que l'égoïsme est le principe qui désorganise, le principe qui divise, le principe qui déshonore, le principe qui abaisse, le principe qui détruit, le principe qui tue. C'est, dit-il, le désordre universel. Il est par son essence, désorganisation et destruction; il est la décadence même. Puis il passe en revue les divers types de l'égoïsme dans la société moderne, et dans la seconde partie de son discours revient en ces termes au sujet qui nous occupe ici : « A quoi tient surtout l'impuissance des philosophies humaines pour détruire dans l'humanité cet obstacle central au progrès humain? Je pourrais répondre : à l'erreur que renferment d'ordinaire ces philosophies; il n'appartient qu'à l'Eglise d'exterminer l'égoïsme et d'inaugurer dans l'humanité le règne de l'amour. Mais il y a de cette impuissance une raison plus radicale encore et la plus acceptable de toutes : c'est qu'une doctrine, comme simple doctrine, fût-elle même la meilleure, ne peut donner la force de vaincre l'égoïsme. Une doctrine, alors qu'elle est vraie, n'est pas une lumière, elle n'est pas un mouvement : elle est un flambeau qui montre où doit marcher la vie, elle est aussi une puissance qui entraîne la vie et l'emporte dans sa route. Or, pour vaincre l'égoïsme dans l'homme, il faut plus qu'une lumière, il faut un mouvement, et un mouvement contradictoire à celui de l'égoïsme. L'égoïsme est le mouvement de la vie qui revient sur elle-même, de la vie qui se retire et se ramasse en son centre particulier, pour de là attirer tout à elle. Il faut, pour le vaincre, le mouvement de la vie qui sort d'elle-même, de la vie qui se répand au dehors, et se donne à qui a besoin de ce don d'elle-même. Or, vous ne pouvez l'ignorer, ce n'est pas là une médiocre entreprise. Il faut, si je le puis dire, assiéger l'égoïsme derrière tous les retranchements qu'il se fait le jour et la nuit au fond du cœur humain; et pour l'atteindre là, pour l'y prendre d'assaut, il faut être encore plus fort et plus dévoué que les vainqueurs de Malakoff; car il faut que l'homme lui-même, qui est ce héros qui doit triompher de cet égoïsme qu'il faut vaincre, accepte une bataille où il doit être vaincu en même temps que vainqueur; il faut qu'il consente à une immolation où le moi se trouve, sous le coup de l'amour, sacrificateur et victime.

J'ai dit sous le coup de l'amour, et ce n'est point sans dessein : car cet ennemi est tel qu'il n'y a vraiment que l'amour pour le vaincre. L'amour est à l'égoïsme ce mouvement contradictoire dont nous venons de parler. L'homme par l'égoïsme rentre en lui-même pour se donner à lui-même; l'homme par amour sort de lui-même pour se donner à un autre : par l'égoïsme, l'homme veut se faire centre pour attirer tout à lui; par l'amour, l'homme cherche le centre hors de lui-même et tend vers ce centre qui l'attire. Donc, rien n'est plus certain, le seul conquérant qui puisse prendre l'égoïsme d'assaut au fond du cœur humain, c'est l'amour; mais l'amour vrai, l'amour généreux, sans autre forme et sans autre armure que lui-même. L'amour vrai : oui, car il y a un amour qui n'en a que le nom; un amour masqué qui n'est sous son masque qu'un égoïsme déguisé; amour où l'homme se cherche et se trouve, pour jouir encore de lui-même dans le don que lui fait un autre; amour complice de la concupiscence, la concupiscence elle-même, qui produit avec l'égoïsme des fruits de corruption. Loin d'ici ces amours que le monde lui-même stigmatise et déshonore assez en les nommant des égoïsmes portant le nom d'amour. Je veux, pour vaincre l'égoïsme, un amour qui n'ait rien de commun avec lui; un amour qui soit son ennemi irréconciliable et son antagoniste naturel; un amour incompatible avec l'égoïsme comme la lumière est incompatible avec les ténèbres; un amour qui fasse disparaître et s'échapper l'égoïsme du cœur humain, comme la glace se fond et disparaît sous le rayonnement du soleil; un amour dont tous les flots de la tribulation ne puissent éteindre la flamme, dont toutes les terreurs de la mort ne puissent ébranler la force; un amour qui soit plus fort que l'homme, puisque, dans ce duel prodigieux, l'homme est appelé à se vaincre lui-même. En un mot, il faut pour la défaite de l'égoïsme au cœur de l'homme la présence et l'intervention d'un amour divin...

Voici en effet le plus grand miracle accompli par l'amour de Jésus-Christ, la défaite de l'égoïsme dans les cœurs dont il s'est emparé. Jésus-Christ avait osé fonder la restauration du monde sur cette parole inouïe : *Abneget semetipsum* (*Matth.* XVI, 24); c'était demander à l'homme ce que l'homme seul ne pouvait accomplir, c'était lui demander en lui-même, avant la mort du moi, l'extermination de l'égoïsme. Mais il comptait, pour l'obtenir, sur la puissance de son amour; il savait que son cœur pouvait tout vaincre, et que même l'égoïsme ne lui résisterait pas. C'est ce qui est arrivé; l'amour de Jésus-Christ, en prenant possession de nos cœurs, y a exterminé le moi, ou du moins il a fait que les saints ont parlé et qu'ils ont agi comme si ce moi n'existait plus. Ecoutez cet amour de Jésus-Christ attestant lui-même son règne au fond du cœur humain, et avec ce règne la défaite de l'égoïsme vaincu. *Je vis; mais non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* « *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.* » (*Galat.*, II, 20.) Jamais rien de pareil n'avait été dit; et il est impossible que le cœur hu-

main laisse échapper un cri qui atteste mieux, dans le triomphe de l'amour de Jésus-Christ, la défaite du moi et la mort de l'égoïsme : *Vivo, jam non ego*. Le moi n'existe plus, il n'y a plus de moi, ou s'il existe encore, il est absorbé dans l'amour qui a pris possession de tout. Le moi ne règne plus, le moi ne gouverne plus, le moi ne commande plus : *Jam non ego* : il n'y a plus dans mon être pour tout gouverner, tout diriger, tout entraîner, que Jésus-Christ, Jésus-Christ encore, Jésus-Christ toujours : Jésus-Christ qui est mon impulsion, Jésus-Christ qui est mon terme, Jésus-Christ qui est ma route, Jésus-Christ qui est ma vie : *Mihi vivere Christus est* (*Philip* I, 21) ; Jésus-Christ toute ma pensée, tout mon amour, Jésus-Christ toute ma volonté, toute ma puissance et toute ma souveraineté : Jésus-Christ qui est tout dans tous les Chrétiens comme il est en moi : *Omnia in omnibus Christus*. (*Col*. III, 11.) Périsse tout mon être, s'il y a en moi une fibre que fasse vibrer en moi un autre nom que son nom! meure toute ma vie, s'il y a dans cette vie un mouvement dont Jésus-Christ ne soit pas le principe, et le but, et la règle ! Périsse mon intelligence si j'ai une pensée contre sa pensée ! périsse mon cœur, s'il garde une affection qui ne cherche son amour avant tout autre amour ! Périssent toutes mes puissances, et que je sois condamné à une immobilité et à une inaction éternelles, si je fais une action qui ne soit pour sa gloire !

Tel est le cri du cœur, devenu le trône vivant où Jésus-Christ fait régner son amour. Dans ce cœur où cet amour s'est fait ce règne absolu, que reste-t-il pour le moi ? Rien. Que reste-t-il pour la pensée propre ? Rien. Que reste-t-il pour l'amour de soi ? Rien. Que reste-t-il pour la souveraineté individuelle, intéressée, personnelle ? Rien. Le moi à la lettre est chassé de partout, et de partout l'égoïsme s'est enfui pour faire place à l'amour...

L'amour de Jésus-Christ régnant dans l'homme réalise en lui cette parole de Fénelon, qu'on peut donner comme la plus belle forme du progrès : « Sortir de soi pour « entrer dans l'infini de Dieu. » L'homme abdiquant sa pensée sort de lui-même pour entrer dans l'infini de la vérité divine. L'homme abdiquant son cœur sort de lui-même pour entrer dans l'infini de l'amour divin. L'homme abdiquant sa volonté sort de lui-même pour entrer dans l'infini de la souveraineté de Dieu. L'homme enfin abdiquant toute sa vie, en se perdant tout entier dans la vie de Jésus-Christ, sort de lui-même pour entrer, même sur cette terre, dans l'infini de la vie de Dieu. L'homme, si je puis le dire, est hors de lui : rien ne le rattache plus à lui-même pour lui-même. L'amour a coupé une à une, si ce n'est toutes ensemble, ces racines profondes qui retenaient toutes les puissances de l'homme captives autour du centre égoïste ; il a coupé la racine de l'orgueil, et la racine de la cupidité, et la racine du sensualisme, toutes ces racines de la concupiscence qui soutiennent et font croître dans l'humanité l'arbre de l'égoïsme. L'arbre est tombé, et avec lui ses rameaux brisés et ses fruits pulvérisés. Et à sa place un autre arbre fut planté au cœur humain, dans le sang de Jésus-Christ, l'arbre divin de l'amour, qui porte les fruits d'or cherchés par nos désirs, et dont les rameaux, toujours jeunes et pleins d'une séve qui ne sait pas tarir, étendent dans les espaces et les siècles, avec les progrès du christianisme, tous les vrais progrès de l'humanité.

De la défaite de l'égoïsme par l'amour de Jésus-Christ date en effet dans le monde le vrai progrès par le christianisme. Grâce à ce triomphe de Jésus-Christ, je vois naître et se dérouler devant moi l'ordre magnifique de nos siècles nouveaux, salué par ce pressentiment d'un poëte profane ! je vous demande la permission de redire ici ses paroles qu'on croirait d'un prophète, et où l'on sent passer comme un souffle de Dieu :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
(VIRGIL., *Bucolic.*, eclog. IV, vers. 5.)

Et vous ne serez pas étonnés que je ne ferme pas encore devant vous la carrière que ce sujet nous a ouverte, puisque c'est à partir de ce point vraiment central que je vois tous les progrès chrétiens s'épanouir par l'amour du Christ et par l'abnégation de soi-même dans leur multiplicité et leur unité radieuse. Oui, c'est ici qu'à partir de l'amour de Jésus-Christ régnant dans l'humanité, le progrès chrétien ouvre, sur les ruines de l'égoïsme humain, sa marche triomphale.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Ici commence une *science* nouvelle ; la science désintéressée où l'égoïsme intellectuel disparaît tout entier, et où l'intelligence s'agrandit en s'illuminant au rayonnement du Verbe. Le vrai, pour entrer profondément dans les âmes, leur demande avant tout ce que l'amour de Jésus-Christ a pu seul leur donner. L'homme égoïste se cherche lui-même plus que la vérité. Il fait des systèmes et des philosophies, au centre desquels le moi se pose et dit : Voici mon système ; je n'en sortirai plus. Au contraire l'homme désintéressé, l'homme dont l'égoïsme fut vaincu par l'amour, tient de son abnégation la passion généreuse de la vérité aimée pour elle-même. Toujours prêt à sacrifier son système à la vérité, jamais la vérité à son système, il reçoit de la vérité, qu'il préfère à tout, des illuminations d'autant plus vastes, qu'il a pour elle des admirations plus libérales, des enthousiasmes plus généreux, et lui voue un culte plus pur de tout égoïsme, et plus désintéressé de tout ce qui n'est pas elle-même.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Ici commence une société nouvelle, telle qu'on n'en vit jamais sur la terre : le dévoue-

ment y apparaît au sommet, et l'exercice de la puissance est à la lettre ce qu'elle devrait être toujours, un ministère d'amour. La révolte n'est plus en bas, parce que le sujet ayant abdiqué dans l'amour de Jésus-Christ l'amour exagéré de sa propre souveraineté, consent à obéir et n'aspire plus à régner. Là les rois sont des pères, les sujets des enfants, et la société une famille. La liberté s'y accorde avec l'autorité, la hiérarchie avec l'égalité, et la paternité y engendre dans la joie le bonheur de la fraternité. L'égoïsme a disparu : avec lui la tyrannie s'enfuit, la révolte cesse, et le démon des révolutions rentre dans les enfers

Est-ce tout? Vous ai-je assez montré, avec tous les progrès qu'elle fait lever sur le monde, cette aurore des siècles nouveaux? Non ; j'oubliais de vous montrer le plus magnifique progrès sorti des ruines de l'égoïsme : le progrès dans la bienfaisance chrétienne, le progrès dans le dévouement. Que pouvait-il sortir du triomphe de l'amour et de la défaite de l'égoïsme, si ce n'est le dévouement? Quand l'homme a cessé de se donner à lui-même, quel autre besoin peut-il éprouver, si ce n'est le besoin de se donner aux autres, c'est-à-dire de se dévouer? Dieu a creusé au fond du cœur humain comme un immense réservoir d'amour d'où les dévouements pouvaient jaillir toujours. Mais l'égoïsme au cœur de l'homme était comme la pierre qui semblait sceller la source des dévouements et retenait dans son fond cette eau vive et féconde qui a besoin de se répandre. Jésus-Christ a ôté cette pierre, et de tous les cœurs d'où l'égoïsme s'est retiré les dévouements ont débordé partout sur toutes les misères, et ils ont formé dans l'humanité chrétienne ce fleuve vaste et profond de la charité qui coule à travers dix-huit siècles, et qui va grandissant tous les jours par les milliers d'affluents qui viennent grossir son cours !... O prodige de la charité chrétienne! ô miracle du dévouement et du sacrifice ! deux années entières j'ai parlé de vous, et qu'ai-je pu dire qui fût digne de vous montrer aux hommes?... Ah! dans ces dévouements que l'amour de Jésus-Christ fait sortir du cœur humain, quelle multiplicité ! et dans cette multiplicité, quelle unité plus prodigieuse encore! multiplicité des dévouements sortant d'un même amour pour y retourner sans cesse, comme ces fleuves de la terre s'en vont se répandre dans l'unité d'un même océan, d'où ils sont sortis par mille canaux mystérieux pour arroser la terre. Ces dévouements créés pour toutes les misères, les avez-vous comptés? et qui pourra dire, avec leur nombre, leurs divines industries? Il y en a pour les vieillards, il y en a pour les enfants, il y en a pour les veuves, il y en a pour les orphelins, il y en a pour les sourds, il y en a pour les muets, il y en a pour les infirmes, il y en a pour les incurables, il y en a pour les aveugles, il y en a pour les paralytiques, il y en a pour les estropiés, les lépreux, les captifs; il y en a pour ceux qui manquent de pain, de travail, de santé, de consolation. Aussi intelligent qu'il est libéral, le dévouement chrétien a été partout; à tous les degrés de la misère et de la souffrance humaine; il a découvert toutes les douleurs, il a sondé toutes les blessures de l'humanité; et pour chaque douleur il a trouvé un soulagement, pour chaque blessure il a trouvé un remède; pour tout malheur il a trouvé une consolation. »

ANCIEN TESTAMENT. — L'une des preuves les plus frappantes et les plus incontestables de la divinité de Jésus-Christ, ce sont évidemment les prophéties qui plus de mille ans avant sa venue ont prédit jusqu'au plus petit détail de sa vie et de sa mort. Ces prophéties, dont nous parlerons en leur lieu (*Voy.* MESSIE, PROPHÉTIES, etc. sont,) consignées dans les Livres sacrés des Juifs que nous nommons aujourd'hui l'Ancien Testament. Le premier point à établir est donc de montrer l'authenticité du livre qui les contient et de prouver par les faits historiques les plus avérés que ces prophéties ont été faites des siècles avant leur accomplissement et qu'ainsi il n'y avait que Dieu qui, dans sa prescience, pût indiquer d'avance jusqu'au moindre détail de la vie du Sauveur qu'il devait envoyer au monde.

Afin de nous restreindre et de ne pas fatiguer le lecteur par de vains détails et des calculs de chronologie, nous nous bornerons à rapporter la date la plus récente et la mieux constatée de l'authenticité des Ecritures antérieurement à la venue de Jésus-Christ, et nous renverrons pour des recherches chronologiques plus savantes, aux écrits de Grotius, Faber, Klaproth, Buchanan, Abel Rémusat, Cuvier, etc., etc.

Dans sa belle dissertation *sur le Déluge*, notre illustre Cuvier fait remonter, avec raison, l'authenticité de l'Ancien Testament à l'époque du schisme de Jéroboam, époque où la religion juive se partagea en deux sectes; l'Eglise de Samarie et celle de Jérusalem. Or, comme la *version syriaque* de l'Eglise de Samarie, et la *version grecque* dont nous allons parler, ont été reconnues identiques ainsi que tous les exemplaires hébreux que l'on a retrouvés chez les Juifs blancs et noirs de l'Asie, il n'y a aucun doute sur la vérité du texte existant dès cette époque qui remonte à 975 ans avant Jésus-Christ.

« Au surplus, » ajoute Cuvier, « il n'y a pas de raison pour ne pas attribuer la rédaction de la Genèse à Moïse, ce qui en fait remonter le récit à plus de 500 ans au delà de cette époque, » en sorte que les Livres saints qui servent de fondements et de preuves à la divinité de Jésus-Christ, avaient plus de 1,400 ans d'existence lors de la venue du Messie. On ne prétendra pas, je l'espère, que les premiers ministres de l'Evangile ont fabriqué des livres déjà si anciens lorsqu'ils ont écrit.

Mais, en négligeant même cette haute antiquité, c'est un fait historique, que l'an 277 avant Jésus-Christ, un roi d'Egypte

Ptolémée Philadelphe, rassembla soixante-douze rabbins juifs les plus instruits et choisis par leur grand prêtre Eléazar, et leur fit rédiger une traduction grecque de la Bible; c'est ce qu'on appelle la *Version des Septante*, dont la connexité avec tous les textes *hébreux* répandus sur la terre en divers temps est journellement attestée par les découvertes nouvelles.

Or ce code, pour ainsi dire *officiel* de la religion juive, a été successivement traduit en grec, en chaldéen, en syriaque, en latin, en français, etc., a été lu, enseigné, cité, toujours conformément à ce texte, par des auteurs païens, juifs, chrétiens, lesquels ont pu collationner les copies qu'ils en avaient, avec les plus anciens exemplaires, et par là remarquer les falsifications ou altérations qui auraient pu y être faites. L'historien juif Josèphe, qui vivait quelque temps après Jésus-Christ, disait à Apion : « Une preuve évidente que nous respectons les Ecritures et que nous les regardons comme divines, c'est que depuis tant de siècles personne n'a osé y ajouter, retrancher ou changer la moindre chose. »

Or, si depuis la venue et la mort de Jésus-Christ, quelqu'un a eu à altérer les Ecritures, c'est bien le peuple juif, puisque ces mêmes Ecritures servent de fondement à la religion chrétienne qu'il a en horreur, et si depuis les Chrétiens eux-mêmes y avaient commis quelques altérations, les rabbins juifs et tous les adversaires du christianisme n'auraient pas manqué de signaler leur mauvaise foi.

Toujours est-il que pour l'usage que nous voulons en faire, c'est-à-dire pour les preuves que nous prétendons en tirer en faveur de la divinité de Jésus-Christ, les œuvres de l'Ancien Testament ont une authenticité incontestable; car il est impossible que qui que ce soit ait forgé 1400 ans et au moins 300 ans avant la venue de Jésus-Christ, des livres disposés tout exprès pour servir de fondement et de preuves à sa religion.

APÔTRES. — Les preuves historiques de la divinité de Jésus-Christ, de ses miracles, de sa résurrection et de son ascension, reposant principalement sur le témoignage des apôtres, nous devons dire ici quelques mots au moins sur leur caractère qui rend ce témoignage irrécusable. Nous montrerons ailleurs comment ils furent les témoins oculaires des faits qu'ils rapportent et pour lesquels ils donnèrent leur sang.

Il suffit de la lecture la plus superficielle des Evangiles pour se convaincre de la probité, de la bonne foi, de la vertu et de la sainteté de ces hommes pour qui la moindre imposture eut été le plus horrible des sacriléges. Leurs plus implacables ennemis n'ont rien pu dire contre eux, tant leur vie défiait la moindre calomnie. Ce sont des hommes si dénués de toute ambition qu'ils ne courent qu'après les opprobres, les ignominies, le martyre; si peu préoccupés d'eux-mêmes qu'ils renoncent au peu même dont ils jouissaient, pour se consacrer tout entiers à la pauvreté, aux misères, aux fatigues et aux tortures de leur incomparable apostolat. La candeur de leurs récits est telle qu'ils font eux-mêmes l'histoire de leur grossièreté, de leur ignorance, de leur lâcheté, de leur faiblesse, de leurs murmures, de leurs disputes, de leur défiance, de leur désertion et de leur incrédulité. Ils sont si pacifiques, si résignés, si patients qu'ils ne se permettent ni plaintes ni reproches contre ceux qui ont crucifié leur Maître et qui les accablent d'outrages, de persécutions et de tortures. Loin qu'aucun intérêt humain les engage à prendre la défense de Jésus-Christ, il y va au contraire de leur repos, de leur sécurité et de leur vie de séparer leur cause de la sienne surtout lorsque la nation juive l'a frappé du dernier supplice. Toutes les puissances spirituelles et temporelles, le grand prêtre, le sanhédrin, les princes des prêtres, le gouverneur romain, tous conjurent leur perte, et qu'ont-ils à opposer à toutes ces forces réunies? Hommes ignorants, sans lettres, sans fortune, sans appui d'aucun genre, comment entreprendraient-ils de lutter contre la terre entière, si l'ascendant irrésistible de la vérité ne les dominait au point qu'aucun sacrifice ne leur coûte pour la proclamer et l'annoncer au monde? Enfin ils meurent tous dans les plus horribles supplices pour attester ce qu'ils ont vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles et touché de leurs mains, selon leurs propres expressions.

Tous les faits qu'ils annoncent sont des faits contemporains, publics, éclatants, solennels, et qui se sont passés à la vue de foules innombrables, qui en attestent elles-mêmes l'authenticité en se convertissant, dès les premiers jours, au nombre de plus de huit mille personnes. Nul historien ne contredit ces faits; leur silence ou leurs aveux indirects en témoignent au contraire la vérité, et l'univers presque entier se convertit, au moment où existaient encore les témoins contemporains devant lesquels ils s'étaient accomplis et qu'on pouvait interroger. Quel est le fait, quel est l'événement historique qui repose sur de semblables preuves? Il faut ou rejeter les annales du monde entier, ou reconnaître l'éclatante évidence des récits évangéliques. Les faits qu'ils rapportent sont en effet les plus historiques et les plus circonstanciés qu'il fut jamais. Ce sont des miracles sans nombre connus des rois de la Judée, des magistrats romains, des ministres de la Synagogue, et d'un peuple entier assemblé pour ses fêtes solennelles. Ces faits sont enchaînés l'un à l'autre dans la dépendance la plus étroite; ils sont liés à toute l'histoire publique de cette époque, et si détaillés qu'on y remarque les circonstances des noms, des temps, des lieux et des témoins. Or, toutes les recherches de l'érudition, depuis près de deux mille ans, n'ont abouti qu'à les confirmer de plus en plus par toutes les sciences humaines réunies, archéologie, numismatique, géographie, histoire.

Nous parlerons ailleurs des miracles qu'à

l'exemple de leur Maître accomplirent les apôtres, comme témoignage surnaturel et divin lui-même des faits également surnaturels et divins qu'ils annonçaient. Au reste, comme on l'a fait remarquer mille fois, la preuve la plus décisive de la vérité des faits, attestés par les apôtres, c'est la conversion du monde entier qui ne s'est point transformé sans raison, et métamorphosé de fond en comble sans preuves décisives et irréfutables. « A peine Jésus-Christ est-il sorti du tombeau, » dit M. Houtteville, « que douze hommes fidèles à sa doctrine font entre eux comme le partage de l'univers. Ils se séparent après avoir dressé le symbole de la foi, et, passent chacun dans la partie du monde qui lui est échue, pour y enseigner la parole qu'ils ont ouïe, et répéter de point en point ce que leurs yeux ont vu de prodiges. Ne nous arrêtons point aux réflexions qu'il serait pourtant si naturel de faire sur l'intrépidité de ces disciples, que rien ne déconcerte : ni le supplice honteux que vient d'éprouver leur Maître, ni la peine qui les attend eux-mêmes. N'envisageons que le succès de leur entreprise. A leur parole, tout change dans les idées humaines; le système ancien ne paraît plus qu'un songe vide de sens; l'histoire des dieux et leur vaine généalogie, une fable dont la raison a honte d'avoir été si longtemps prévenue; les réponses des oracles, une imposture grossière où les prêtres jouaient tout ensemble et les peuples et leurs idoles. A la voix de ces hommes, d'ailleurs sans éloquence, sans artifice, sans appui, les temples deviennent déserts, les sacrifices tombent, et les fêtes profanes sont oubliées. La vérité de l'Evangile court de royaume en royaume, les nations sont instruites, et les nations se convertissent. Tout croit au Fils envoyé par le Père, selon la promesse de l'Esprit-Saint. Ne prouvons point la certitude de ces conquêtes rapides, nous prouverions ce que personne ne désavoue. En ouvrant les histoires, on trouve le monde changé en moins de deux siècles, et c'est ce qui faisait dire à Tertullien que, de son temps, l'empire chrétien était plus étendu que n'avait été celui d'Alexandre, ou que n'était alors celui des Romains : *Nec dubites credere quod asseveramus, cum videamus fieri.* (TERTULL., *Adv. Jud.*, cap. 7.) Cela posé, que chacun s'interroge lui-même. Si les miracles de Jésus-Christ, si ceux de ses apôtres n'eussent pas été vrais, l'univers se serait-il ainsi métamorphosé presque tout d'un coup? Est-il croyable qu'un changement si prodigieux ait pu se faire avec tant de rapidité, sans que les hommes aient examiné le nouveau culte qu'on leur offrait, et les miracles qui leur servaient de fondement? Est-il concevable que toute la terre ait été prise comme dans un piége, sans ouvrir les yeux à l'artifice; qu'elle se soit endormie tout idolâtre, et qu'à son réveil elle se soit trouvée toute chrétienne; qu'elle ait pris ses songes pour autant de réalités, et qu'elle n'ait voulu ni rien voir, ni rien approfondir? Est-ce donc que le paganisme par humeur quittait ses dieux enjoués et folâtres, pour un Dieu sévère et terrible dans sa justice; des maximes licencieuses et formées sur le désordre des penchants, pour une morale austère et des préceptes rigoureux à la mollesse du cœur; des passions anciennes, des vices chéris, pour des vertus nouvelles et des conseils effrayants à la nature délicate? Ah! l'on passe de l'innocence au crime : de l'une à l'autre le trajet est court et la pente rapide, on le sait bien; mais du crime à l'innocence, le retour est-il égal? Est-ce que nos ancêtres étaient d'une espèce différente de la nôtre? Est-ce qu'ils n'étaient ni raisonnables, ni conséquents? Est-ce qu'ils croyaient sans motif de croire, et contre tout motif de croire? Est-ce qu'ils se soumettaient en aveugles à des miracles qu'ils ne voyaient pas ou dont ils n'avaient pas la preuve complète? Est-ce qu'ils affectaient de se tromper, pour nous tromper mieux? ou bien, est-ce que leur conversion n'était qu'un jeu de théâtre? Si l'incrédule dit qu'il le pense, c'est aux Chrétiens de se taire; ils ne sont pas, comme lui, dressés à de pareilles hardiesses de discours. Ce qu'ils diront toujours, c'est que la conversion de l'univers est un prodige qui suppose tous les autres, en même temps qu'il les prouve. Ce fait, postérieur et décisif pour tous ceux dont il est immédiatement précédé, ce fait n'eût jamais été sans les autres. Jamais le paganisme n'eût cru, si le paganisme n'eût vu des miracles. Jamais il n'eût abandonné ses autels pour en élever d'autres, s'il n'eût eu la conviction que le Ciel s'intéressait ouvertement pour la cause chrétienne. Plus je vois sa soumission prompte, mieux je conçois que l'évidence des miracles l'a comme forcé de se soumettre. Ainsi sa foi confirme la mienne. Si je suis éloigné de la source, il en était voisin; si maintenant j'ai des préjugés de la naissance, il avait alors des préjugés contraires. Si maintenant j'ai pour moi la multitude, alors elle était contre. Il est donc clair que la conversion du monde est un fait qui démontre la certitude des miracles de l'Evangile. Ce ne sont point là des raisonnements artificieux et de longue discussion. Il ne faut qu'ouvrir les yeux, il n'est question que de se demander à soi-même : Quel était le culte de l'univers, il y a dix-huit cents ans, et quel est-il aujourd'hui? Il était idolâtre et le voilà chrétien. La conséquence est facile, mais elle est décisive. » (*La religion prouvée par les faits*, t. II.)

Dans sa réfutation de Fréret, Bergier fait ressortir ainsi l'évidente authenticité du témoignage des apôtres relativement à l'histoire de Jésus-Christ et de ses miracles. « Si on en croit les apologistes chrétiens, dit M. Fréret, dès que les apôtres prêchèrent la religion chrétienne, on les arrêta et on les mit à la torture, pour arracher d'eux, par la force des tourments, la vérité de l'histoire de Jésus-Christ. Eusèbe, et après lui, Pascal et Abbadie, ont beaucoup fait valoir cet argument..... Ce raisonnement serait très-

fort s'il n'était pas fondé sur une supposition directement contraire à l'histoire.... On ne voit rien dans les *Actes des apôtres* qui ait rapport à ces prétendus examens des miracles de Jésus-Christ. Nous y voyons seulement que les premiers Chrétiens étaient regardés avec horreur, parce qu'ils donnaient atteinte à l'ancienne religion, et que les nouveautés qu'ils prêchaient causaient de grands troubles. »

Puisque M. Fréret nous renvoie aux *Actes des apôtres* pour savoir ce qui se passa immédiatement après la mort de Jésus-Christ, et la manière dont les Juifs se sont comportés au sujet de ses miracles, nous nous en tiendrons volontiers à cette histoire.

Cinquante jours après la mort de Jésus-Christ, voici ce que saint Pierre publie au milieu de Jérusalem: *Vous savez, ô Israélites, que Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célèbre parmi vous par les œuvres surnaturelles, les prodiges et les miracles qu'il a opérés au milieu de vous. Cependant vous l'avez crucifié, mais Dieu l'a ressuscité... Nous en sommes tous témoins.....et il a répandu cet Esprit-Saint que vous voyez et entendez à ce moment.* (*Act.* II, 22, 32.) Si les miracles de Jésus-Christ sont faux, saint Pierre est aisé à confondre, il a contre lui autant de témoins que d'auditeurs: cependant trois mille hommes croient en Jésus-Christ à ce discours. (*Ibid.*, 41.) Que l'on y fasse attention, il s'agit de faits publics, aisés à vérifier; ils sont tout récents, on est sur les lieux où ils se sont passés: une multitude innombrable peut déposer pour ou contre. Voilà trois mille hommes bien convaincus de la réalité de ces faits, puisqu'ils se font chrétiens; bientôt cinq mille autres imitent leur exemple. (*Act.* IV, 4.) Ceux que l'attachement à la religion dans laquelle ils sont nés empêche de se joindre à eux, gardent le silence. Y avait-il besoin d'autre information, d'autre témoignage?

Saint Pierre et saint Jean, après avoir guéri un boiteux à la porte du temple, en présence de tout le peuple, sont arrêtés par ordre des magistrats et du conseil des Juifs; ils paraissent dans l'assemblée. *C'est au nom de Jésus-Christ*, disent-ils, *que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité, que cet homme est guéri, comme vous le voyez.* (*Act.* III, 16.)

C'est ici le cas d'un examen juridique. S'il n'est pas vrai que Jésus soit ressuscité, il n'y a qu'à faire venir les soldats qui ont gardé le sépulcre; ils confondront les apôtres et détromperont le peuple. La tranquillité publique l'exige: déjà tout Jérusalem est en rumeur, la nouvelle secte se fait tous les jours des partisans; voici un nouveau miracle capable d'émouvoir tous les esprits et d'augmenter le trouble. Quelle sera l'issue d'une délibération si importante? On se contente de défendre aux apôtres avec de grandes menaces de prêcher au nom de Jésus-Christ, et on les renvoie. Cette conduite du conseil des Juifs n'est-elle pas une attestation authentique du miracle opéré par saint Pierre, de la résurrection de Jésus-Christ, de l'injustice de sa condamnation? et l'on vient nous dire que ces faits n'ont jamais été examinés ni vérifiés.

Quelque temps après, le souverain prêtre, au milieu de son conseil, fait comparaître de nouveau les apôtres; il leur demande pourquoi ils continuent de prêcher malgré la défense qu'on leur en a faite. *Tout Jérusalem*, dit-il, *est déjà imbu de votre doctrine, et vous voulez faire retomber sur nous le sang de votre maître.* (*Act.* v, 27.) Les apôtres répondent avec fermeté: *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez mis à mort, en l'attachant à la croix ; c'est lui que Dieu a donné à Israël pour Seigneur et pour Sauveur, et il l'a fait connaître comme tel par la puissance de son bras : nous sommes témoins de toutes ces choses.* (*Act.* v, 29, 31.) On n'essaie point de démentir les apôtres ni de montrer la fausseté de ce qu'ils publient; on les fait battre de verges, on leur renouvelle la défense de prêcher, et on les met en liberté.

Ce premier conseil s'assemble pour juger saint Paul accusé de profanation et de sédition. L'Apôtre déclare qu'il est accusé, parce qu'il prêche la résurrection des morts, en annonçant celle de Jésus-Christ; au lieu de le convaincre d'imposture, ces graves magistrats se mettent à disputer sur la résurrection des morts, et se séparent sans rien conclure. (*Act.* XXIII, 6, 7.) Si les apôtres ne publient rien que de vrai, la conduite des Juifs n'a rien d'étonnant, c'est la vérité qui les réduit au silence. Mais si on peut prouver la fausseté de ce que les apôtres annoncent, le procédé des Juifs est le plus insensé que des magistrats puissent tenir.

Le même saint Paul se justifie devant Agrippa au tribunal de Festus. Après avoir parlé de sa conversion, des miracles, de la mort, de la résurrection de Jésus-Christ, il prend le roi lui-même à témoin de tous ces faits et de leur publicité. « Le roi, devant qui je parle avec tant de fermeté, dit-il, sait parfaitement ce que je dis : je ne crois pas qu'il l'ignore, parce que rien de tout cela ne s'est passé dans le secret. » Agrippa, convaincu répond que peu s'en faut qu'on ne lui persuade de se faire chrétien ; et se tournant vers le gouverneur romain : « Cet homme, dit-il, n'est coupable d'aucun crime qui mérite la mort ou les chaînes; on aurait pu le renvoyer, s'il n'avait appelé à César. » (*Act.* XXVI, 31, 32.) Saint Paul n'eût-il pas été coupable, s'il eût publié des faits contraires à la vérité, pour rendre odieux les magistrats de sa nation et introduire une religion nouvelle sur ce fondement? Si ce n'est pas là un témoignage irréprochable, qu'on nous dise de quelle espèce il faut en produire.

Il est inutile d'insister sur des faits ; il y a bien de l'apparence que c'est dans un moment de distraction que M. Fréret nous a renvoyés aux *Actes des apôtres*.

Mais enfin, dira-t-on, ces *Actes* ne prouvent point que les apôtres aient été mis à la torture pour confesser la fausseté des miracles et de la résurrection de Jésus-Christ. Ces

Actes prouvent qu'on a mis en prison les apôtres, qu'on les a battus de verges, qu'on les a menacés de la mort, qu'on les a lapidés même, pour les obliger ou à se rétracter, ou à ne plus prêcher, et ils n'ont fait ni l'un ni l'autre. (*Act.* v, 40. sq.) Il n'y a qu'à lire ce que saint Paul a souffert. (*II Cor.* xi.) Sans doute les autres n'ont pas été mieux traités. Abbadie a donc eu raison de dire que les apôtres ont persisté dans leur témoignage malgré les tourments.

Les autres disciples ont fait de même. Lorsque saint Jacques le Mineur fut établi évêque de Jérusalem, plusieurs d'entre les principaux Juifs et une multitude de peuple croyait en Jésus-Christ. Les pharisiens furieux de voir tomber leur secte, voulurent forcer ce saint vieillard à rétracter publiquement le témoignage qu'il rendait au Sauveur : il le confirma au contraire. Au lieu de le convaincre juridiquement de fausseté, on le jeta au bas du temple. (Euseb. *Hist.*, l. ii, cap. 23.) Voilà les seules armes que les Juifs aient opposées aux témoins qui leur ont soutenu en face les miracles et la résurrection de Jésus-Christ.

APPARITIONS.—A l'article Résurrection nous parlerons des nombreuses apparitions de Jésus-Christ depuis le jour de sa résurrection jusqu'à celui où il monta au ciel en présence de cinq cents de ses disciples. Nous nous bornerons donc ici à quelques mots seulement.

Il est dit dans les *Actes des apôtres*, qu'après sa résurrection Jésus-Christ s'est montré vivant à ses apôtres et les en a convaincus par un grand nombre de preuves pendant quarante jours, conversant avec eux, leur parlant du royaume de Dieu, buvant et mangeant avec eux; qu'ils l'ont vu de leurs propres yeux monter aux cieux. (*Act.* i.) Les évangélistes nous apprennent qu'il s'est montré différentes fois à ses apôtres, soit dispersés, soit rassemblés, et aux saintes femmes ; qu'il leur a parlé, qu'il s'est laissé toucher, qu'il a invité le plus incrédule d'entre eux à mettre le doigt sur ses plaies, qu'il a bu et mangé plusieurs fois avec eux, ces *apparitions* n'étaient donc point des illusions.

Mais aucun des évangélistes ne s'est attaché à raconter toutes ces *apparitions* et ces conversations, à les arranger dans l'ordre selon lequel elles sont arrivées, à en détailler toutes les circonstances. Saint Matthieu n'en a cité que deux, saint Marc fait mention de quatre. Saint Luc n'en a rapporté que cinq; saint Jean quatre; aucun d'eux n'en a fixé le nombre. Ils en parlaient comme d'une chose très-connue parmi eux, sur laquelle personne ne pouvait former des doutes.

Au reste le moindre examen de la relation des témoins oculaires prouve avec la dernière évidence qu'ils n'ont pu être induits en erreur sur les apparitions de leur Maître. C'est ce que La Luzerne fait remarquer en ces termes dans ses *Dissertations*. (t. III.)

« S'ils disaient qu'un d'entre eux a vu Jésus-Christ vivant depuis sa mort, on pourrait penser que ce témoin isolé s'est fait illusion, et qu'il a pris un objet pour un autre. Mais ils rapportent qu'ils l'ont tous vu, et qu'à une seule fois Jesus-Christ a apparu à plus de cinq cents de ses disciples. Comment se pourrait-il qu'un aussi grand nombre d'hommes se fussent trompés tous ensemble, tous de la même manière ; que dans cette multitude, il ne s'en fût pas trouvé un seul qui, avec des yeux meilleurs, et un jugement plus sain, eût découvert l'erreur, et l'eût fait apercevoir aux autres?

S'ils disaient qu'ils ont vu Jésus-Christ une seule fois de loin, rapidement et en passant, on pourrait encore absolument croire la possibilité de l'erreur. Mais ils racontent que Jésus-Christ n'a pas fait une seule apparition; qu'il s'est montré tantôt aux uns, tantôt aux autres ; à Madeleine, à d'autres femmes, à saint Pierre, à saint Jacques, à deux disciples, aux onze apôtres. Ils nomment les lieux où se sont passées plusieurs de ces apparitions ; le jardin où était le tombeau, le chemin d'Emmaüs, le cénacle, le bord du lac de Génézareth, une montagne de Galilée. Ils attestent que pendant quarante jours de suite, il leur a fréquemment apparu, et qu'enfin ils l'ont vu remonter dans le ciel. Comment auraient-ils pu se faire illusion tous ensemble sur des visites répétées aussi continuellement et pendant un aussi long temps?

S'ils disaient qu'ils n'ont fait dans ces diverses apparitions, que voir Jésus-Christ, ce serait déjà une chose inimaginable qu'ils se fussent trompés tous, et aussi souvent. Mais ils ajoutent que dans les diverses occasions où ils l'ont vu, ils ont conversé avec lui ; qu'il les a fréquemment, pendant quarante jours, entretenus du royaume de Dieu. Ils rapportent quelques-uns des discours qu'il a tenus, plusieurs des réponses qu'ils lui ont faites. Ils disent qu'ils ont mangé et bu avec lui ; qu'il s'est fait toucher par eux à plusieurs reprises; qu'il leur a fait sentir sa chair et ses os; qu'il leur a fait mettre le doigt dans ses plaies, restées ouvertes. Ils se seraient donc tous imaginé voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, toucher ce qu'ils ne touchaient pas; et ce qui est plus extraordinaire encore tous se faisant illusion, se seraient fait précisément la même. Tous les sens de tous ces hommes se seraient trompés à la fois, et de la même manière, sans que l'un eût rectifié l'erreur des autres. Soutenir une pareille proposition, n'est-ce pas détruire dans le genre humain la certitude physique, qui consiste principalement dans le rapport unanime des sens? »

ASCENSION. — La dernière preuve historique de la divinité de Jésus-Christ tirée des faits de sa propre vie, celle qui résume et complète toutes les autres par sa grandeur non moins que par son authenticité, par son caractère extraordinaire non moins que par la certitude évidente des témoignages qui l'attestent, c'est incontestablement l'ascension du Sauveur. C'est là un de ces faits qui ne pouvait tomber dans l'imagination d'aucun homme, et qui cependant, par sa liaison

ec tous ceux qui l'ont précédé, établissait d'une manière suréminente la divinité de Jésus-Christ.

Dans son *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Abbadie démontre en ces termes l'impossibilité de toute objection contre ce fait. « Cette ascension, » dit-il, « fut précédée par diverses apparitions de Jésus-Christ, et suivie d'une effusion extraordinaire de dons miraculeux, qui se rendit sensible à tous les habitants de la ville de Jérusalem : ainsi elle est pour ainsi dire environnée de lumière de tous les côtés.

Au reste, l'ascension de Jésus-Christ semble se prouver elle-même et par ses propres caractères. Il est inouï que plusieurs personnes conspirent à rendre un pareil témoignage à une imposture aussi signalée que le serait celle-ci, si l'ascension de Jésus-Christ n'était pas un événement véritable. Mais considérons-en bien toutes les circonstances.

Comme la résurrection de Jésus-Christ justifie les merveilles de sa mort, aussi l'ascension de Jésus-Christ justifie-t-elle les merveilles de sa résurrection. Si l'on avait conçu le soupçon que les yeux des disciples avaient été éblouis tout d'un coup, et qu'ils aient cru voir ce qu'ils ne virent point en effet, ils ont eu le temps et les moyens de revenir de cet éblouissement : car voici le quarantième jour depuis que Jésus-Christ est ressuscité. Si c'est un fantôme qui leur est apparu ils ont eu le temps de le reconnaître et de remarquer que ce fantôme n'était pas leur maître : ils l'ont vu, ils l'ont entendu, ils l'ont manié, ils ont mangé et bu avec lui. Si c'était l'obscurité de quelque nuit épaisse qui leur eût présenté quelque ressemblance de leur maître au lieu d'offrir à leurs regards leur maître même, on aurait peu de peine à sortir d'erreur; mais c'est en plein jour qu'ils ont vu rouler la pierre du sépulcre, c'est en plein jour qu'il s'est tant de fois manifesté et qu'il les a si souvent entretenus, et c'est en plein jour qu'il veut monter au ciel à leurs yeux.

Si c'était la violence de leurs désirs ou de leurs craintes, ou de leur affection, qui eût troublé leurs sens, on s'en étonnerait moins, quoiqu'en ce cas même la chose paraîtrait incompréhensible, étant humainement impossible que les sens d'une multitude de personnes soient liés et troublés de la sorte tout à la fois; mais ils ont eu le loisir de revenir de leur émotion, et ils sont tranquilles et de sang-froid lorsque Jésus-Christ les prend pour témoins de sa glorieuse ascension. Enfin, s'il s'agissait d'une apparition muette et secrète, on pourrait douter davantage; mais Jésus-Christ apparaît à ses disciples pour leur parler; il leur donne des préceptes, car il leur défend de s'éloigner de la ville de Jérusalem jusqu'à ce qu'ils aient reçu la vertu du Saint-Esprit; il leur fait des promesses, et même des promesses très-surprenantes, et qui sont plutôt les promesses d'un Dieu que les promesses d'un homme, car il leur promet qu'il demeurera avec eux jusqu'à la consommation des siècles; il institue des sacrements, car il leur ordonne de baptiser toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ce n'est pas tout : il a des entretiens longs et suivis avec eux; il leur parle et ils lui répondent; ils étaient incrédules, et ils les convainc de la vérité de sa résurrection malgré leurs doutes et leur incrédulité; il leur fait des reproches à cet égard, ou du moins ils le disent et le rapportent ainsi. Les évangélistes rapportent ce que Jésus-Christ dit à Thomas, ce que Thomas répond à Jésus-Christ, et l'un et l'autre sont assez surprenants pour n'être pas sitôt oubliés. Thomas, frappé par la merveille de sa résurrection, lui donne le premier un nom que Jésus-Christ n'avait pas accoutumé de porter dans l'état de son abaissement, lui disant : *Mon Seigneur et mon Dieu.* (*Joan.* xx, 28.)

Les disciples lui demandent si ce sera en ce temps-là qu'il rétablira le royaume à Israël, et il leur répond que ce n'est point à eux de connaître les temps et les saisons que le Père a mis en sa propre puissance. Enfin les évangélistes ne nous font pas moins l'histoire de Jésus-Christ ressuscité que celle de Jésus-Christ vivant et conversant avant sa mort parmi les Juifs, et nous soutenons que nous n'avons pas moins de raisons de croire l'un que l'autre ; car enfin pourquoi croyons-nous qu'il y a eu un Jésus-Christ? Nous le croyons parce qu'il est humainement et moralement impossible que tant de personnes nous disent l'avoir vu, l'avoir entretenu, avoir bu et mangé avec lui, l'avoir vu même souffrir la mort à Jérusalem, sans que cela soit véritable. Mais cette même raison ne doit-elle pas aussi nous persuader que Jésus-Christ a vécu et conversé pendant quarante jours avec ses disciples, puisque tant de personnes l'ont vu, l'ont entretenu, ont mangé et bu avec lui, l'ont vu présent au milieu de leurs assemblées, l'ont touché, l'ont manié?

Quand on pourrait supposer que les disciples se seraient trompés sur le sujet de la résurrection du Seigneur Jésus, il ne se peut qu'ils l'aient été au sujet de son ascension; il ne se peut qu'après avoir vu un fantôme ils conversent avec lui pendant quarante jours; que ce fantôme se fasse manier, qu'il leur donne des préceptes, leur fasse des promesses, et qu'ensuite il soit enlevé dans le ciel, eux le voyant, le regardant, l'adorant comme il monte au ciel, et entendant le langage des anges qui leur promettent qu'il reviendra de la même manière qu'ils l'ont vu s'en allant au ciel.

L'ascension de Jésus-Christ est trop circonstanciée pour nous laisser lieu de croire que les disciples y aient été trompés. Saint Luc dit expressément que Jésus conversa quarante jours avec ses disciples après sa résurrection; qu'il leur promit qu'ils seraient baptisés du Saint-Esprit, et leur ordonna d'attendre à Jérusalem l'effet de cette promesse; qu'il les mena à la montagne des Oliviers; qu'il fut enlevé sur une nue qui

l'emporta de devant leurs yeux, et que, comme ils le regardaient montant au ciel, deux hommes se présentèrent à eux en vêtements blancs, et leur promirent que Jésus-Christ reviendrait de la même manière qu'ils l'avaient vu s'en allant au ciel.

Mais, peut-on dire, si cela est ainsi, pourquoi, dès ce temps-là même, y a-t-il eu tant de personnes qui ne voulaient pas croire l'ascension de Jésus-Christ? — La raison n'est pas difficile à trouver : c'est que la vérité de l'ascension de Jésus-Christ une fois avérée, les obligeait à souffrir la mort et à courir au martyre, et que les hommes étaient mondains alors comme à présent.

Il ne servirait à rien de dire, avec Spinosa, que les évangélistes n'ont pas exprimé toutes les circonstances des événements qu'ils rapportent, et que, s'ils l'eussent fait, nous y trouverions peut-être des circonstances qui serviraient à nous faire comprendre que les autres n'ont rien que de *naturel*... Belle raison !... Qu'y a-t-il, je vous prie, de plus détaillé, de plus expressément énoncé, et de plus répété dans l'Evangile que la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ? Ensuite, est-il bien *naturel*, et selon *le cours réglé des causes secondes*, de voir un homme qui a été crucifié et mis dans un tombeau sous la garde de soldats, sortir de ce tombeau, apparaître vivant à des hommes qui le touchent, et puis monter dans le ciel à leurs yeux?...

Et voici qui dissipe tous les doutes : c'est l'ascension.

Je veux bien que Pierre et quelques autres disciples aient enlevé le corps de Jésus-Christ en trompant la vigilance des gardes, en profitant de leur sommeil, ou en les corrompant à force d'argent. Je veux bien qu'ils aient persuadé ensuite à la multitude des disciples, crédule et avide de nouveautés, que Jésus-Christ était véritablement ressuscité et apparu. Je veux bien que, là-dessus, plusieurs autres disciples aient cru avoir des révélations, ou se soient imaginé le voir en plusieurs rencontres différentes. A côté des autres certitudes de toutes natures, ces suppositions sont presque absurdes; n'importe, je consens à les faire un moment. Mais je demande ensuite comment ces mêmes disciples peuvent s'accorder sur la vérité de l'ascension de Jésus-Christ? Par quel charme Pierre et les autres disciples leur auront-ils fait voir ce qu'ils ne voyaient pas, et entendre un homme qu'ils n'entendaient pas, en effet? Par quelle machine auront-ils fait descendre des nuées? par quel enchantement feront-ils venir deux hommes en vêtements blancs qui leur disent : *Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-vous là regardant le ciel? Ce Jésus, qui du milieu de vous s'est élevé dans le ciel, viendra ainsi que vous l'avez vu y monter*. (*Act*. I, 11.) Par quelle vertu secrète auront-ils gravé dans la mémoire des disciples les paroles que Jésus-Christ leur adresse après sa résurrection, les reproches qu'il leur fait de leur incrédulité précédente, la promesse de leur envoyer le Saint-Esprit, la défense de s'éloigner de la ville de Jérusalem, et l'ordre de baptiser toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, si toutes ces choses n'étaient que des jeux de leur imagination et de leur fourberie?

On ne peut raisonner que sur l'une ou l'autre de ces trois choses :

Ou les disciples sont tous des gens de bonne foi;

Ou ils sont tous des fourbes;

Ou les uns sont de bonne foi et les autres sont des fourbes.

Or, s'ils sont tous de bonne foi, comme leurs mœurs, leur langage, leur conduite, et mille autres témoignages le prouvent manifestement, il est impossible que ce concours d'impostures se soit jamais formé entre eux.

S'ils sont tous fourbes et scélérats, il faut que, pour la première fois, il se forme une société de scélérats et de fourbes qui ne paraissent avoir eu d'autre intention que celle de sanctifier les hommes.

Si, enfin les uns sont perfides et les autres sincères, et que ceux-ci soient trompés par ceux-là, je soutiens également que cet accord d'impostures n'a pu se former. Supposez à Pierre toute l'habilete qu'il vous plaira, comment pourra-t-il persuader à un si grand nombre de personnes qu'elles ont vu ce qu'elles n'ont pas vu, et qu'elles ont touché ce qu'elles n'ont pas touché? Je veux bien qu'il leur persuade sa résurrection; mais comment leur persuadera-t-il la vérité de son ascension? Si saint Pierre le propose seulement à ceux qu'il veut tromper, il est impossible que, par eux-mêmes, ceux-ci ne s'aperçoivent pas de son mensonge. Il n'osera pas, sans doute, leur proposer de concerter ce mensonge avec lui; et quand il oserait, il ne trouverait personne qui voulût le seconder dans un dessein si insensé, ou appuyer son extravagance, bien moins encore à s'exposer à mille supplices pour la soutenir.

Le dessein de faire accroire l'ascension de Jésus-Christ contre la vérité et contre les sentiments de la conscience aurait été inutile, parce qu'on ne voit pas que les disciples aient pu se proposer quelque but raisonnable, en soutenant une fiction aussi inconcevable.

Mais ce n'est pas assez de dire que cette imposture est inutile, il faut ajouter qu'elle n'est pas humaine, c'est-à-dire qu'elle n'avait aucun sens. En effet, bien loin de tomber dans l'esprit de tant d'hommes différents, il ne peut tomber dans l'esprit d'un homme qu'on puisse jamais persuader aux autres un mensonge qui serait si effronté, ni qu'on ose entreprendre de le faire croire, ni qu'on doive réussir dans cet étrange dessein, ni que les autres veuillent conspirer avec nous dans ce dessein menteur, ni qu'on puisse soutenir la rigueur des tourments et des plus cruelles épreuves, ni que ce concert de mensonges puisse être cru et adopté dans tout l'univers; moins encore, que l'on doive

se sacrifier pour l'amour d'un imposteur, et que, par une fourberie signalée, on doive établir la vertu et la sainteté dans toutes les parties du monde.

J'ajouterai encore qu'en un autre sens, cette imposture n'est pas humaine. Il est absolument impossible de trouver un homme assez ennemi de soi-même pour vouloir perdre repos, liberté, parents, amis, pour défendre un mensonge qui ne peut avoir que des suites si tristes, des conséquences si funestes; la nature n'est pas insensible à la douleur; elle souffre, elle gémit, elle ne s'accoutume point au mépris et à l'infamie; rien ne l'inquiète et ne lui répugne davantage que les humiliations et les disgrâces. Comment donc se voit-il, dans cette occasion, un si grand nombre de personnes qui, tout d'un coup, renoncent à ces sentiments inviolables de la nature, pour soutenir qu'ils ont vu ce qu'en effet ils n'ont pas vu?»

ATTENTE. — Les prophéties sont sans contredit une des preuves les plus palpables de la divinité de Jésus-Christ, comme nous le montrerons en son lieu. Mais cette preuve elle-même acquiert toute l'importance d'une tradition universelle. En effet, s'il est un fait constant qui se retrouve chez tous les peuples, dans toutes les religions et jusque dans les philosophies de l'antiquité, c'est l'attente d'un Libérateur, d'un Messie, avant et au moment de la venue du Christ.

« C'était de temps immémorial, » dit Voltaire, «une maxime, chez les Indiens et chez les Chinois, que le Sage viendrait de l'Occident. L'Europe au contraire disait que le Sage viendrait de l'Orient. » (*Additions à l'Histoire générale*, p. 15.) — Cette contrée devait donc se trouver à la fois aux confins de l'Orient et de l'Occident, c'est-à-dire en Judée, jonction de ces deux mondes.

« Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs, » dit Volney, «avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un grand Médiateur qui devait venir, d'un Juge final, d'un Sauveur futur, roi, Dieu conquérant et législateur, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre, et *délivrerait les hommes de l'empire du mal.* » (*Les ruines*, p. 228.)

« Les Hébreux, » dit Boulanger, « attendaient tantôt un conquérant, et tantôt un être indéfinissable, heureux et malheureux; ils l'attendent encore... L'oracle de Delphes, comme on le voit dans Plutarque, était dépositaire d'une ancienne et secrète prophétie sur la future naissance d'un fils d'Apollon qui amènerait le règne de la justice; et tout le paganisme grec et égyptien avait une multitude d'oracles qu'il ne comprenait pas, mais qui tous décelaient de même cette attente universelle. » Il ajoute que « les autres nations de la terre » partageaient cette croyance, cite les Chinois, les Japonais, les Siamois et « tous les Américains qui attendaient du côté de l'Orient, qu'on pourrait appeler le pôle de l'espérance des nations, » et termine en disant: « Enfin il n'y a eu aucun peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce. » (*Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, sect. 10, p. 116.)

Après ce témoignage unanime des incrédules, il est permis de citer celui de J. de Maistre qui constate qu'à l'époque qui précéda la venue de Jésus-Christ, « toute la terre croyait toucher au moment d'une révolution heureuse; la prédiction d'un conquérant, qui devait asservir l'univers, embellie par l'imagination des poëtes, échauffait les esprits jusqu'à l'enthousiasme. Avertis par les oracles du paganisme, tous les yeux étaient tournés vers l'Orient. » (*Soirées de Saint-Pétesbourg*, t. II, p.348.)

« Ce mouvement d'inquiétude et de curiosité religieuse, qui agitait le monde, » dit M. Villemain, « passa jusqu'à l'inertie contemplative des Indes, et troubla le repos du Brahmane. S'il faut en croire l'étude des monuments orientaux, l'annonce d'un événement miraculeux se répandit alors dans l'Inde comme dans la Judée. » (*Du panthéisme: Mélanges*, t. II, p. 86.)

Constatons directement cette croyance chez chacun des peuples de l'antiquité païenne.

Cette attente était ancienne dans l'Inde. « Il paraît, dit le capitaine Wilford, membre de la Société asiatique de Calcutta, que longtemps avant Jésus-Christ l'univers attendait avec un *Sauveur*, roi de justice et de paix, le renouvellement de toutes choses. Cette attente des peuples est souvent l'objet des *Pouranas*. La terre se plaint de ce qu'elle va s'enfoncer dans le *patala*, sous le poids des iniquités accumulées du genre humain, et Wichnou la console en lui promettant un Sauveur, qui l'affranchira de la tyrannie des Daytias ou démons. Il lui révèle en même temps que ce Sauveur naîtra dans la maison d'un berger et sera élevé parmi les bergers. (*Recherches asiatiques*, t. X, p. 27.)

« C'était à la Chine une très-ancienne croyance, dit un savant de l'Académie des inscriptions, qu'à la religion des idoles, qui avait corrompu la religion primitive, succéderait la dernière religion, celle qui devait durer jusqu'à la fin du monde. » (De Guignes, *Mémoires de l'Académie*, t. LXV, p. 543). Les livres Likyki, comme le remarque Ramsay, parlent d'un temps où tout doit être rétabli dans la première splendeur, par l'arrivée d'un Libérateur, à qui ils donnent les noms de très-saint, de docteur universel et de vérité souveraine. Les livres chinois parlent aussi des souffrances et des combats de ce Juste; « et la source de toutes les allégories païennes est une très-ancienne tradition, commune à toutes les nations, que le Dieu médiateur, à qui elles donnent toutes le nom de Soter ou *Sauveur*, ne détruirait les crimes qu'en souffrant lui-même beaucoup de maux. (*Discours sur la Mythologie*, p. 150). — L'attente universelle de la Chine exprimée par Confucius était « qu'un Saint devait être envoyé du ciel, qu'il saurait toutes choses et qu'il aurait tout pouvoir au ciel et sur la terre. » (*Morale de Confucius*, n. 190). — Interrogé sur

ce Saint, Confucius répondit : « Moi, Khiêou, j'ai entendu dire que dans les contrées *occidentales* il y aurait un saint homme dont aucun homme ne saurait dire le nom ; mais moi, Khiêou, j'ai entendu dire que c'était là le véritable Saint. » (*L'invariable milieu*, par Abel Rémusat, note, p. 144). — Ce Saint sera « le Médiateur du ciel et des hommes, » dit Tsée-Tsée, disciple de Confucius. « Son règne embrassera tous les lieux et tous les temps, » dit Chi-King. « Les peuples l'attendent comme les plantes flétries attendent la rosée. » Cette attente dure depuis trois mille ans, dit l'auteur de la glose sur le *Tchoung-young*. — L'époque même de la venue de ce Sauveur était pressentie par les Chinois, car vers l'an 65 de Jésus-Christ, l'empereur Ming-Ty envoya à la recherche du Saint, ou du moins, s'il était mort, de sa doctrine. Malheureusement les ambassadeurs, au lieu d'aller jusqu'aux « contrées occidentales, » s'arrêtèrent dans l'Inde et en rapportèrent le culte du dieu Fô. (*Description de la Chine*, par le P. Duhalde.)

Dans le système religieux de Zoroastre, le Messie était annoncé et attendu. C'était une tradition constante chez les Persans, et d'innombrables passages des livres zends l'attestent. « Aboul Faradj, dans sa cinquième dynastie, dit que Zoroastre, auteur de la Magoussiah, avait annoncé que le *Libérateur naîtrait d'une vierge.* » (D'Herbelot, (*Bibliothèque orientale*, art. *Zardascht*.)

Les druides adoraient « la vierge de laquelle un fils *était attendu* (Elias Schedins, *De diis germanis*, cap. 13, p. 346), comme le prouve encore l'inscription suivante, trouvée en 1833 à Châlons-sur-Marne, sur l'emplacement d'un temple païen : *Virgini pariturae Druides*.

D'après l'antique et universelle tradition, les Arabes attendaient un Libérateur qui devait venir pour *sauver les peuples*, ainsi que le prouve Boulainvilliers dans sa *Vie de Mahomet* (lib. II, p. 194.)

En Egypte (*Rédemption du genre humain*, par B. Schmidt, p. 93), au Thibet, à la Cochinchine, au Tonquin, dans le royaume de Siam, à Ceylan, au Japon (Alnetan. *Quæst.*, lib. II, cap. 14, p. 237), au Nord chez les Scandinaves (*Rationalisme et tradition*, par M. le président Riambourg ; appendice, traditions scandinaves), en Amérique, chez les Mexicains et les Péruviens (*Vue des Cordillères*, par M. de Humbolt, t. I, p. 235, 251, etc., etc.), partout enfin, nous retrouvons « cette opinion fort ancienne, » comme dit Plutarque, « qui, descendue des théologiens et législateurs du temps, passe jusqu'aux poëtes et aux philosophes, sans que l'on sache toutefois qui en est le premier auteur, quoiqu'elle soit si avant imprimée en la foi et persuasion des hommes qu'il n'y a moyen de l'en effacer ni arracher. » (*Isis et Osiris*, n. 41, 42 et 43.)

Ne pouvant tout citer, terminons cette innombrable série de témoignages par ceux mêmes de la Grèce et de Rome.

Laissons, si vous le voulez, les révélations si frappantes des mythes grecs, et surtout de celui de Prométhée, qui annonce la rédemption de l'humanité par les souffrances d'un Dieu libérateur qui prendra sur lui les crimes et les iniquités du monde. Interrogeons les philosophes eux-mêmes, les plus grands génies de l'antiquité, Socrate et Platon. Dans le second dialogue d'*Alcibiade* par Platon, Socrate conseille à Alcibiade de s'abstenir de toute demande aux dieux, et le dialogue continue ainsi :

Socrate. — Le meilleur parti que nous ayons à prendre, c'est d'*attendre* patiemment. Oui, il faut attendre que *quelqu'un vienne* nous instruire de la manière dont nous devons nous comporter envers les dieux et envers les hommes.

Alcibiade. — Quand est-ce que viendra ce temps-là, et qui est-ce qui nous enseignera ces choses? car il me semble que jai un désir ardent de connaître ce personnage.

Socrate. — Celui dont il s'agit s'intéresse à ce qui nous touche. Mais il fait, à mon avis, à la manière dont Homère raconte que Minerve en agit à l'égard de Diomède. Minerve dissipa le brouillard qu'il avait devant les yeux, afin qu'il pût distinguer les dieux d'avec les hommes. Il est pareillement nécessaire que le brouillard épais, qui réside maintenant sur les yeux de votre entendement soit dissipé, afin que vous puissiez dans la suite, distinguer au juste le bien du mal, distinction que vous n'êtes pas jusqu'ici en état de faire.

Alcibiade. — Qu'il vienne donc, et qu'il dissipe, quand il lui plaira, ces ténèbres. Pour moi, je suis tout disposé à faire tout ce qu'il lui plaira de me prescrire, pourvu que je puisse devenir meilleur que je ne suis.

Socrate. — Celui dont nous parlons est, de son côté, admirablement bien disposé à faire tout cela en notre faveur.

Alcibiade. — Ne serait-il donc plus à propos de différer l'offrande des sacrifices jusqu'à ce qu'il vienne?

Socrate. — Vous avez raison, il vaudrait mieux prendre ce parti que de courir les risques de ne savoir si, en offrant des sacrifices, on plaira à Dieu ou si on ne lui plaira pas.

Alcibiade. — A la bonne heure donc ! Quand ce jour sera venu, nous ferons des offrandes à Dieu. J'espère même de sa bonté que ce jour n'est pas fort éloigné. » (Platon, *Alcibiade*, n. 2.)

On voit par ce dialogue, dit le savant Foucher, que l'attente certaine d'un docteur universel du genre humain, était un dogme reçu qui ne souffrait point de contradiction. (*Mémoires de l'Académie des incriptions*, t. LXXI, p. 147.)

Ailleurs Socrate dit encore dans Platon : « A moins qu'il ne plaise à Dieu de vous envoyer quelqu'un pour vous instruire de sa part, n'espérez pas de réussir jamais dans le dessein de réformer les mœurs des hommes. » (Plat. *Apolog. Socratis*.)

« Au commencement de ce discours, dit Platon dans le *Timée*, invoquons le *Dieu*

sauveur, afin que par un enseignement *extraordinaire et merveilleux*, il nous sauve en nous instruisant de la doctrine véritable. » (Plat., *Timæus*, Oper. t. IX, p. 341.)

Passons à l'empire romain. Nous touchons au moment où le Christ va naître; écoutons Virgile.

« Déjà voici qu'est venu le dernier âge prédit par la sibylle de Cumes; l'ordre immense des siècles se renouvelle en entier; déjà reviennent et la Vierge et le règne de Saturne; déjà une race nouvelle est envoyée du haut des cieux.

Toi, sur l'enfant qui va naître, par qui finira le siècle de fer, par qui surgira sur la face de l'univers un peuple vertueux, veille, chaste Lucine, déjà règne ton Apollon.

C'est sous ton consulat, Pollion, que naîtra cette gloire de notre âge, et que commenceront les grands mois; et s'il reste encore quelques vestiges de nos crimes, c'est sous ta magistrature que, devenus impuissants, ils délivreront la terre de la terreur perpétuelle qui l'accablait.

Cet enfant devra le jour aux dieux, il verra les héros mêlés aux immortels, et lui-même paraîtra au milieu d'eux, et gouvernera la terre pacifiée par les vertus de son père.

Le serpent périra.

D'accord avec l'inflexible Destin, les Parques ont dit à leurs fuseaux : Filez ces siècles heureux.

Alors, il en est temps, demande les honneurs éternels, race chérie des dieux, noble fils de Jupiter.

Vois se balancer le globe du monde, la terre et les mers, et l'immensité des cieux; vois comme ils tressaillent de joie, dans l'attente du siècle futur. » (*Eglogue à Pollion.*)

On était généralement persuadé, d'après une antique tradition religieuse, » dit Tacite, « que, *dans ce temps même*, il arriverait que l'Orient prendrait force, et que de la Judée allaient sortir les maîtres du monde. » (*Hist.*, l. v, c. 13.)

Dans tout l'Orient, » dit Suétone, « s'était propagée l'antique et constante opinion qu'il était dans la destinée que, *dans ce temps*, la Judée allait donner des maîtres à l'univers. » (In *Vespas.*, c. 4.)

Le même historien rapporte, dans sa Vie d'Auguste, que, « d'après un prodige qui avait cours à Rome, il avait été annoncé que la nature allait engendrer un personnage qui deviendrait le roi des Romains, et que le sénat, épouvanté, porta un décret qui défendait d'élever, cette année-là, aucun enfant mâle. » (*Vita Cæsar. August.*, c. 4.) Mais ce décret ne fut pas exécuté.

Quel est l'homme qui est prédit? » s'écriait Cicéron. (*De divinatione*, lib. ii.)

Cet homme prédit, c'est Jésus-Christ. — *Voy.* Prophéties, Messie, etc.

B

BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST. — Les circonstances surnaturelles qui accompagnèrent le baptême de Jésus-Christ, la descente visible du Saint-Esprit et la voix céleste qui se fit entendre, sont des preuves de la divinité du Sauveur qui rentrent naturellement à l'article Miracle, où nous en traiterons alors en parlant de tous les faits de cet ordre.

BARCOKEBAS. — Une des preuves les plus flagrantes de l'attente universelle du Messie par la nation juive et par le monde entier, c'est le grand nombre de faux Messies qui se présentèrent alors, et qui, la plupart, furent accueillis avec enthousiasme, parce que tous reconnaissaient que le moment était enfin arrivé où devait paraître le Sauveur du monde. Un de ces faux prophètes fut Barcokebas, qui, abusant du rapport de son nom avec ce qui est écrit au livre des *Nombres* sur l'étoile de Jacob, se fit reconnaître pour le Christ. Les Juifs l'oignirent et le consacrèrent roi; les principaux rabbins lui déférèrent les honneurs dus au Messie. Il les reçut, et continua son rôle jusqu'à ce qu'il périt, sous l'empire d'Adrien. Ainsi les Juifs, jusque dans leurs égarements, proclamaient la divinité du Messie qu'ils avaient crucifié.

BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES. — Ces sublimes maximes qui commencent et résument le Sermon de la montagne, résumé lui-même de toute la loi du Christ, suffiraient à elles seules à montrer la divinité de celui qui vint ainsi changer complétement toutes les notions humaines, et poser les bases d'une morale que quatre mille ans des efforts des plus grands génies n'avaient pas même entrevue. Quiconque lit ces pages si surhumaines, et pourtant si simples, sans comprendre qu'un Dieu seul a pu les dicter, manque évidemment de ce sens divin auquel en appelait toute la tradition de l'antiquité, et qu'a seul réalisé l'Evangile.

BETHLÉEM (Massacre de). — Ce fait de l'histoire évangélique, qui démontre l'attente universelle du Messie par la crainte même d'Hérode; ce fait, dis-je, est attesté par tous les témoignages des premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous nous bornerons à rappeler ceux de Justin, martyr, qui naquit à la fin du Ier siècle; d'Origène et de saint Irénée; et nous renvoyons le lecteur à la savante dissertation de Wolbrerth, aux notes de Whitby et au travail de Masson, tous protestants.

Ce n'est pas tout. Les ennemis les plus acharnés du christianisme, les Juifs et les païens eux-mêmes, attestent la vérité du massacre des enfants de Bethléem. Ainsi Celse, qui d'ailleurs, vivant au milieu du IIe siècle, pouvait avoir des documents qui

n'existent plus, Celse, dis-je, l'ennemi du Christ, ne nie pas le massacre de Bethléem : il l'admet, et en fait la base d'une attaque contre la divinité du Sauveur.

Quelque temps avant la mort d'Hérode, peu après le serment de fidélité que tous les Juifs furent obligés de prêter, dit Flavius, en présence du commissaire impérial, on disait partout que bientôt le roi perdrait son sceptre; et ces bruits avaient leur source dans la prophétie hébraïque. Que fit alors le monarque? L'historien des *Antiquités* nous montre l'horrible tableau des exécutions ordonnées par le tyran épouvanté (*De bello Jud.*, I, 19. — *Antiq. jud.*, XIV, 9, sect. 4; XV, 1; XVII, 2) : le sang coule à flots.

L'événement de Bethléem est constaté par un païen (*Litelsfield's vindication of christianity*, 1728, *voy.* aussi les *Dubia* de Frédéric SPANHEIM, 1700, et TILLEMONT), le philosophe Aurélius Macrobius; et, ce qui est plus remarquable, en rattachant aux exécutions d'Ephratha la mort du fils d'Hérode, il prouve le synchronisme de ces cruautés et la conformité de leur origine. Apprenant, dit cet auteur, que le roi de Judée avait fait mourir son fils avec des enfants de deux ans au plus, Auguste s'écria qu'il aimerait mieux être le pourceau d'Hérode que son fils. (MACROB., *Satur.*, l. II, cap. 4, p. 332.)

Les prophètes avaient prédit que le Messie naîtrait à Bethléem (*Voy. Mich.* V, 2), et les Juifs le croient encore aujourd'hui. Rien n'était plus naturel pour démontrer qu'il était du sang de David, originaire de Bethléem. Saint Justin, qui était de la Samarie, cite au Juif Tryphon la grotte dans laquelle Jésus-Christ est venu au monde (n. 78). Origène dit à Celse que les ennemis mêmes du christianisme la connaissent. (lib. I, n. 51.)

BIBLE. (*Voy.* ANCIEN et NOUVEAU TESTAMENT.) — La Bible tout entière a pour centre Jésus-Christ. L'Ancien Testament n'est, d'un bout à l'autre, que l'annonce et la prophétie de toutes les circonstances les plus détaillées de sa venue, de sa vie, de sa mort et de son règne futur. Le Nouveau Testament n'est, de sa première ligne à sa dernière, que la réalisation de cette prophétie de deux mille ans, ou plutôt de six mille ans; prophétie, à son tour, des destinées du christianisme, qui n'est que Jésus-Christ perpétué, et qui déjà occupent près de deux mille ans depuis sa venue terrestre. Quelle preuve de la divinité du Christ! Quel est l'homme dont la vie puisse ainsi être prédite d'avance, depuis le premier jour du monde, pour se continuer jusqu'à la fin des siècles? Quelle est l'œuvre qui occupe ainsi tous les temps, tous les lieux, et embrasse l'humanité tout entière dans son universelle unité, qui est Jésus-Christ? Nous ne parlons pas ici des preuves de la divinité du Sauveur tirées des témoignages de la Bible; nous ne supposons ni son caractère sacré, ni son inspiration divine : nous prenons le fait en lui-même, sans commentaire, et ce fait suffit à la démonstration de la divinité du Fils de Marie. Nous parlerons ailleurs, et en leur lieu, des preuves de la divinité de Jésus-Christ tirées des témoignages directs et particuliers de la Bible.

BIEN ET MAL. — Nous montrerons ailleurs comment Dieu seul peut donner à l'homme la distinction absolue du bien et du mal, et comment cette loi souveraine se trouve dans l'Evangile de Jésus-Christ, qui a ainsi révélé au monde ce bien suprême, que cherchait en vain depuis six mille ans la raison humaine, par l'organe de tous les sages de l'antiquité.

BIENHEUREUX. *Voy.* BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES.

BONHEUR. — Le caractère fondamental de toutes les doctrines purement humaines, ce qui les distingue essentiellement, c'est de se proposer uniquement la recherche du bonheur, et d'aboutir par là même à ne produire dans le monde et pour l'humanité que la souffrance et le malheur. Au contraire, le caractère fondamental de la loi de Jésus-Christ, ce qui la distingue essentiellement et prouve sa divinité, c'est de se proposer pour but unique et suprême le sacrifice et l'abnégation, et d'aboutir par là même au bonheur réel, à la félicité parfaite. Evidemment, il n'y avait qu'un Dieu qui pût procéder ainsi, précisément à l'inverse de toutes les tendances et de toutes les conceptions humaines, et qui pût ainsi réaliser le but que l'humanité se proposait sans pouvoir l'atteindre. Jésus-Christ seul a fait ainsi : donc Jésus-Christ est Dieu. C'est ce que nous démontrerons dans un grand nombre d'articles de ce Dictionnaire.

C

CAIPHE. — Les preuves historiques de la vérité des récits évangéliques surabondent de toutes parts. Ainsi, au IVe siècle, saint Cyrille de Jérusalem disait (13e Catéchèse): « La maison de Caïphe ou plutôt ses ruines sont encore là pour attester la puissance de Celui qui y fut jugé. » On lit dans l'*Itinéraire de Jérusalem* de Pierre Pithou au commencement du IVe siècle : « Sur la montagne de Sion on remarque la place qu'occupait la maison de Caïphe. On y voit encore la colonne à laquelle le Christ fut attaché et flagellé. » Cette colonne fut dans la suite placée dans l'intérieur d'une église pour soutien d'un portique. « On fit voir à sainte Paule une colonne qui soutenait le portique de l'église encore teinte du sang du Sauveur, qui y avait été attaché et flagellé. » (HIERON., epist. 27, al. 86.)

Cette église avait sans doute été bâtie sur

l'emplacement même de l'ancienne maison de Caïphe, autant qu'on en peut juger d'après les vers du poëte Prudence.

CALVAIRE. — Au IVᵉ siècle, saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, attestait les témoignages historiques encore visibles de la Passion de Jésus-Christ. « Voyez, » disait-il dans sa 11ᵉ Catéchèse, « le Golgotha, cette sainte montagne dont le sommet si célèbre par ses augustes mystères s'élève au-dessus de tous les monts ; le bois de la croix de Jésus-Christ qu'on voit encore ici au milieu de nous, et qui est néanmoins divisé par toute la terre par millions de parcelles entre les mains des fidèles ; le palmier dans la vallée de Jéricho qui tend encore ses branches aux fidèles, comme jadis aux enfants pour célébrer son triomphe ; Gethsémani, où l'on craint de rencontrer encore le traître Judas ; le sépulcre, ce monument sacré ; cette pierre, sous laquelle le Christ fut fermé, et qui est encore là sous nos yeux. » Après avoir rappelé à la foule d'autres témoignages encore visibles à Jérusalem, il s'écrie : « A tant de voix si variées, à tant d'autres témoignages, refuserez-vous de croire à la divinité du Christ ? » Dans sa 13ᵉ Catéchèse il invoque de nouveau le témoignage visible du Calvaire.

CANA (NOCES DE). — « Celui, » dit saint Cyrille, (*in Joan.*), « qui sait tous les jours tirer du néant par sa divine bonté ce qui n'était point, pouvait bien plus aisément changer les choses qui étaient déjà en d'autres, selon que sa volonté et sa sagesse le jugeaient avantageux. » « Celui qui, » dit saint Augustin (tract. 7 *in Joan.*), « créa, aux noces, le vin dans des vaisseaux de pierre, c'est le même qui le crée chaque année dans les ceps de la vigne. Comme alors l'eau puisée par les serviteurs, fut changée en vin, par la puissance du Seigneur, de même sa puissance change en vin, chaque année dans les ceps, l'eau qui tombe des nuées. Nous ne nous en étonnons pas, parce que ce miracle arrive chaque année, la fréquence du fait nous en ôte l'admiration. »

CARACTÈRE DE JÉSUS-CHRIST. — Si la plume pouvait rendre, si la parole humaine pouvait exprimer toute la sublimité de perfection du caractère de Jésus-Christ, nous n'aurions besoin ni des longues discussions des témoignages historiques, ni des prophéties, ni des miracles, ni de toutes les preuves ordinaires en un mot pour démontrer la divinité du Sauveur. Mais cette preuve de la divinité du Christ par la sublimité surhumaine de son caractère, exige, pour être bien sentie, une âme déjà profondément pénétrée des vertus évangéliques, pour en sentir et en reconnaître la grandeur dans le Maître de l'Evangile lui-même. Cette preuve d'ailleurs est d'une nature toute particulière, elle est *infinie*. En effet, plus l'on plonge profondément dans l'étude et la contemplation du caractère de Jésus-Christ, plus l'on y découvre de beautés sans fond et de perfections sans rives, plus l'on s'aperçoit que cette perfection a un caractère véritablement infini et insondable, non-seulement à toutes les conceptions de l'esprit humain, mais encore à toutes les aspirations du cœur. Qu'un homme ouvre l'Evangile dans toute la sincérité et l'humilité de son âme, qu'il se dégage de tous les partis pris et de tous les préjugés, qui peuvent l'égarer, qu'il nourrisse son âme et surtout son cœur de cette étude, de cette contemplation vraiment divine, et bientôt il reconnaîtra toute la vérité de ce que nous venons de dire. Qu'il continue cette œuvre de longues années, et il se convaincra par lui-même de la nature vraiment infinie de cette perfection du caractère de Jésus-Christ; plus il l'approfondira, plus il la trouvera sans bornes.

Le caractère de Jésus-Christ et de sa vie est donc l'idéal absolu de toute perfection. Mais, chose plus incroyable et plus inexplicable encore ! ce caractère est d'autant plus humain, d'autant plus accessible, d'autant plus imitable, qu'il est plus parfait. Ici nous ne trouvons rien des macérations effroyables des ascètes et des saints du moyen âge; rien de ces actes extraordinaires, inouïs, qui sont comme le privilége singulier de ces quelques âmes d'élite. Tout s'y passe au milieu des circonstances les plus vulgaires de la vie, des faits les plus communs, et revêt les formes les plus simples, les plus aisées, les plus facilement imitables. La perfection du caractère de Jésus-Christ est d'autant plus absolue qu'elle se cache sous une simplicité plus grande qui tout d'abord la dérobe aux yeux inattentifs. C'est l'homme dans sa nature la plus vraie, mais en même temps la plus complète ; et il semble que l'humanité soit comme le voile transparent dont cette grandeur divine s'enveloppe, comme pour tempérer l'éclat de sa perfection suprême.

Non-seulement le caractère de Jésus-Christ est l'idéal absolu, infini de toute perfection, et en même temps l'exemplaire, le modèle le plus simple, le plus accessible, le plus imitable pour l'humanité, mais ce caractère est le seul qui, par un privilége unique et souverain, ait en lui la puissance éternellement *créatrice*, en étant lui-même *incréé*. Nous disons que le caractère de Jésus-Christ est évidemment incréé. En effet, comme l'a remarqué Rousseau lui-même avant Mgr Wiseman, rien dans l'antiquité, rien dans ce qui l'a précédée ne peut donner la moindre idée de ce caractère vraiment divin, ni même en préparer la pensée. C'est un original absolu qui renverse au contraire toutes les notions de morale qu'on s'était faites jusqu'alors et qui en révèle de complétement nouvelles, inverses en tout point des premières. Sous ce rapport, comme sous celui de la filiation, Jésus-Christ n'a point de père sur la terre, il ne saurait en avoir, il n'en a point d'autre que Dieu. Ce caractère, si évidemment envié dans son originalité native est à son tour essentiellement et éternellement créateur. Si Jésus-Christ n'a d'autre père que Dieu, il compte, par myriades, par millions, dans tous les siècles et dans tous les lieux, les enfants spirituels nés, nourris et développés de l'imitation de son caractère divin. Tous les

vrais Chrétiens, tous les saints ne sont pas autre chose que ses imitateurs. Et voilà bientôt vingt siècles que toute perfection découle de cette source intarissable, que toute vérité s'en irradie, que toute sainteté et toute vertu en émane. Nous le demandons au plus incrédule, ne sont-ce pas là tous les caractères de la Divinité? N'est-ce pas là une révélation de Dieu même, et, si j'ose dire, l'empreinte de sa personne et de son caractère moral au sein du temps et de l'humanité? Malheur à qui ne sait comprendre et sentir ces démonstrations pratiques et de faits qui sont ce qu'est la lumière et la chaleur pour prouver la présence du soleil.

Dans plusieurs articles de ce Dictionnaire, et notamment au mot FAITS, nous aurons occasion de revenir sur cette preuve de la divinité de Jésus-Christ par la perfection absolue de son caractère. Nous regrettons vivement que la plupart des apologistes chrétiens aient à peine entrevu et signalé cette preuve pourtant si grandiose et si saisissante en elle-même. Quelques hommes cependant, même parmi les plus incrédules en ont été profondément saisis. Au milieu de l'impiété du XVIII[e] siècle, Marmontel et Rousseau ne pouvaient se lasser d'admirer le divin caractère de Jésus. Le premier écrivait à ce sujet ce qui suit *A ses enfants :*

« Ce que la raison peut commencer à voir par sa propre lumière, c'est que le caractère qui nous est peint dans l'Homme-Dieu, n'a point d'exemple dans la nature; que, sans compter tant de miracles qui attestent sa divinité, et qu'il est difficile de révoquer en doute, les seules actions de sa vie ont quelque chose de divin; qu'un caractère de bonté, d'indulgence, de patience, de douceur, de bienveillance pour tous les hommes, et même pour ses ennemis, de sainteté, enfin, si égal, si inaltérable, passe notre humaine faiblesse; que jamais tant de calme, tant de simplicité, tant de candeur, de force et d'élévation d'âme, ne se sont réunis dans un simple mortel; que ni les sages, ni les héros n'ont conservé dans les épreuves de l'adversité, de l'humiliation, de la douleur et de la mort, et d'une mort cruelle et ignominieuse, ce courage serein, cette constance inébranlable, cette égalité de vertu toujours pure et sans tache, sans orgueil, sans faiblesse, sans faste, comme sans efforts; qu'une âme enfin à laquelle jamais il n'échappa aucun des mouvements des passions humaines, et qui n'était sensible que pour souffrir et pour aimer, était le plus beau sanctuaire, qu'en s'unissant à l'humanité, la Divinité pût choisir.... »

L'histoire nous a peint des hommes excellents par quelque vertu; la philosophie nous en a vanté quelques-uns; l'éloquence en a célébré; la poésie en a pu peindre, mais un caractère aussi étonnamment accompli ne fut jamais tracé, même dans les fictions les plus fabuleuses des poëtes. Dans leurs héros, ce n'est jamais que quelque qualité dominante, environnée de faiblesse, mêlée d'orgueil, d'ambition, et de quelque intérêt de grandeur ou de gloire. Socrate lui-même ne dissimule ni le soin de sa renommée, ni l'intention de soutenir la dignité de son caractère, en mourant comme il a vécu. Ici c'est l'accord, c'est l'ensemble de toutes les vertus ; c'est la vertu vivante; ce n'est pas même la vertu, c'est infiniment mieux encore; car la vertu dans l'homme n'est que la force qui combat et qui dompte ses passions, qui triomphe de ses faiblesses. Ici nuls combats à livrer, nuls ennemis à vaincre : tout est d'accord, tout est dans l'ordre, tout est bien et le mieux possible. Il n'y a rien de l'homme que ce qu'il en fallait pour rendre douloureux le sacrifice expiatoire : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*. (*Matth*. XXVI, 38.) *Mon Père, éloignez de moi ce calice, s'il est possible*. (*Ibid*. 39.)

Voilà ce qu'en se faisant homme, le Fils de Dieu s'était réservé des faiblesses humaines, et celles-là étaient indispensables; il n'y aurait point eu de victime avec une parfaite impassibilité.

Changer ainsi absolument la face du monde moral ; transposer toutes les idées et du bonheur et du malheur; éteindre dans l'homme toute cupidité des biens fragiles et périssables; l'enflammer du désir des biens durables et célestes; tourner toutes ses vues, toutes ses espérances vers une heureuse immortalité; le dirai-je enfin? détacher l'homme de la terre, pour l'élever au Ciel, tel est le résultat de la loi de Jésus-Christ.....

C'est là le sceau de la Divinité, c'est là le degré de vertu où par sa propre force, jamais le cœur humain n'avait pu se flatter d'atteindre. Le précepte, comme l'exemple, n'en pouvait venir que d'un Dieu. Ne pas faire aux autres ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait, c'est la simple loi naturelle. Faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait, c'est la morale de l'Evangile. Et combien celle-ci n'est-elle pas plus éclairée ! L'une interdit le mal, l'autre commande le bien.

De bonne foi, pense-t-on reconnaître à ces traits le langage de quatre aventuriers incultes, l'ouvrage de quatre imposteurs ?

L'Evangile n'est donc pas une fable inventée par ceux qui l'ont écrit, et celui qu'on y fait parler, a parlé véritablement. Or, qu'on le suive, qu'on l'entende, qu'on l'observe, durant les trois années de sa vie publique, soit avec ses disciples, soit au milieu du peuple, soit devant les pharisiens, devant les docteurs de la loi, soit en présence de ses juges, c'est toujours le même langage, le même caractère; et ce caractère est divin.

Oui, nous disent les incrédules, pressés par cette vérité, Jésus-Christ fut sans doute un mortel privilégié, doué d'une sagesse et d'une vertu singulière, peut-être un envoyé du ciel, et divinement inspiré. Mais n'est-ce pas aller trop loin, que de le croire un Dieu fait homme? Il appelle bon, Dieu son Père, mais lui-même n'a jamais dit qu'il fût le Fils de Dieu; au contraire, il se dit toujours le Fils de l'homme.

Oui, c'est le nom qu'il se donne; mais,

lorsque Jean-Baptiste, du fond de sa prison, lui fait demander s'il n'est pas le Messie, quelle est sa réponse? *Allez*, dit-il aux disciples de Jean, *et rapportez-lui ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu: les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent.* (*Matth.* XI, 4, 5.) *Mon Père m'a mis toutes choses entre les mains; personne ne connaît le Fils que le Père, ni le Père que le Fils, et à ceux à qui le Fils l'a fait connaître.* (*Ibid.*, 27.) Ailleurs, ayant demandé à ses disciples : *Que pense-t-on que soit le Fils de l'homme?* Et Pierre lui ayant répondu : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Tu es heureux*, lui dit-il, *car cela ne t'a point été révélé par la chair et le sang, mais par mon Père, qui est dans le ciel.* (*Matth.* XVI, 13-17.)

Et au moment qu'on vient l'arrêter, et que Pierre tire l'épée pour le défendre: *Penses-tu*, lui dit-il, *que si je demandais du secours à mon Père, il ne m'envoyât pas sur-le-champ douze légions d'anges?* (*Matth.* XXVI, 53.) Enfin, le grand prêtre Caïphe, qui l'interrogeait, lui ayant dit: *Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, Fils de Dieu?* Jésus répond : *Je le suis.* (*Ibid.*, 63, 64.)

Jésus lui-même s'est donc bien positivement annoncé comme le Fils de Dieu. Or, quoi de plus contradictoire que l'idée de l'imposture et l'idée du caractère de Jésus-Christ dans l'Evangile! Quoi! celui qui toute sa vie a été la candeur, la sincérité même; celui qui a recommandé à ses disciples la simplicité des enfants, ce qu'il y avait de plus digne du ciel; celui, enfin en qui tout respire l'innocence, la sainteté, le plus humble respect pour la volonté de son Dieu, en l'appelant son Père, aurait abusé de ce nom ; et après l'avoir blasphémé par le mensonge le plus impie, il se serait plaint, sur la croix, d'en être abandonné; c'est là ce qui est incroyable et moralement impossible...

Ne nous étonnons pas si la foi en un Dieu fait homme a fait tant de martyrs; si les plus humbles des mortels conservaient dans les fers, au milieu des supplices, la dignité de leur baptême, la fermeté de leur croyance. De toutes les religions, celle, sans contredit, qui doit inspirer le plus de ce magnanime enthousiasme, c'est le christianisme; et quel nouveau charme y ajoute encore la sainteté de son modèle et la pureté de sa loi!

Il faut renoncer à peindre ce caractère divin qui épuise l'admiration et lasse jusqu'à la surprise. Pour en donner une idée il nous faudrait citer l'Evangile tout entier depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Encore l'Evangile ne nous donne-t-il que sa vie publique et le récit de sa mort en quelques pages; car la perfection sublime de ce caractère se découvre jusque dans le silence de ses historiens qui, sur trente-trois ans de sa vie, en ont laissé trente dans l'ombre, parce que l'humilité profonde du Fils de Dieu n'avait voulu se révéler durant ce long espace de temps que par l'obscurité d'une existence pauvre, adonnée au travail et dont la sainteté même se dérobe aux regards des hommes.

A cette première preuve de sa divinité, qui est la plus saisissante peut-être pour ceux qui savent comprendre et sentir les choses divines, vient s'ajouter celle qui résulte de sa vie publique, pour laquelle nous renvoyons aux récits évangéliques. Un des descendants du célèbre César de Bus résumait naguère en ces termes cette période de la vie du Christ et cette révélation de son divin caractère: «Quels sont,» dit-il, «les projets du Fils de Marie? Dans quel intérêt personnel les a-t-il conçus? De quels moyens s'est-il servi pour l'exécution de ses desseins?

Toute la terre était livrée à l'impiété, à l'idolâtrie, à la superstition; la religion était devenue presque partout une école d'erreur et de crimes; le vrai Dieu n'avait de temple que dans une ville de la Judée, et même le culte mosaïque défiguré par la fausse tradition de ses docteurs, n'était originairement qu'une institution locale et temporaire, une ébauche de la religion plutôt que la religion elle-même.

Que penseriez-vous d'un sage qui, s'élevant au-dessus des préjugés universels, aurait formé le projet de révéler aux peuples les vrais principes de la morale et de les réunir tous pour un même culte, sous les lois d'un père commun; cette idée peut-elle naître ailleurs que dans une âme embrasée de l'amour des hommes et de la vertu? Connaissez-vous un seul philosophe qui ait tenté une pareille entreprise, qui même en ait conçu le dessein?

Or, voilà ce que Jésus se propose. Que dis-je? Voilà ce qu'il prédit avec assurance dès son entrée dans la carrière. Il avait à peine rassemblé quelques disciples de la lie du peuple, et déjà il annonce que sa religion s'étendra dans tout l'univers. Ce n'est pas par degrés et selon les occasions que son plan se développe, ce n'est pas un premier succès qui l'enhardit à de nouvelles tentatives; au premier moment où il se montre, il déploie toutes ses vues. Méprisé, persécuté dans son propre pays, il se tient assuré des hommages de toutes les nations. Condamné à une mort ignominieuse, sur le point d'être livré au supplice, il promet à une femme qui arrose ses pieds de parfums, que sa foi sera célébrée dans le monde entier.

Par quels moyens, avec quels instruments une si étrange révolution doit-elle s'opérer? Essayez de vous former de Jésus une idée qui réponde à la grandeur de son entreprise. Vous le représenterez-vous comme un génie élevé dont le courage s'accroît à la vue des obstacles? la sublimité de sa doctrine, la hardiesse du projet qu'il médite donneraient du poids à cette opinion. Mais considérez en même temps combien ce projet est chimérique. Si vous mettez à part le sentiment intime d'une inspiration divine et l'autorité des miracles, plus vous accorderez à Jésus de génie et de lumières, moins il vous paraîtra vraisemblable qu'il ait pu former

un pareil dessein et concevoir de telles espérances.

Pour moi, je ne connais, je ne puis imaginer que trois moyens humains de changer tout à coup les sentiments et les opinions d'un grand nombre d'hommes, la *force*, la *séduction* et la *raison*. La *force*, jamais le législateur du Chrétien n'en a disposé; elle a toujours été entre les mains de ses ennemis. La *raison*, son action est lente sur les bons esprits et nulle sur le vulgaire. Et puis ce n'était pas à la raison que Jésus en appelait; il n'a rien écrit; dans ses discours il enseigne avec autorité, *tanquam potestatem habens* (*Matth.* VII, 29); il commande, et ne raisonne pas. Jamais on ne le voit ni prouver sa doctrine, ni réfuter celle de ses adversaires. Il choisit pour ses coopérateurs des hommes sans lettres, incapables d'entrer en discussion avec les scribes de Jérusalem et les philosophes de la Grèce. A des principes lumineux il mêle, sans nécessité et avec une imprudence apparente des dogmes qui révoltent la raison. Sa doctrine étincelle de vérités sublimes; mais considérée dans son ensemble, elle est un scandale pour les Juifs, une folie aux yeux des gentils.

Reste donc la *séduction*. Or, par où le législateur des Chrétiens a-t-il pu séduire le monde? Par des prodiges, sans doute. C'est sur les miracles en effet qu'il fonde son autorité. Mais, en attendant, que d'invraisemblances, que de contradictions à dévorer, si, préjugeant la question, on ne regarde ses miracles que comme des prestiges! Jusque-là on pouvait se persuader que l'enthousiasme de la vertu avait inspiré à Jésus la noble ambition de ramener les hommes à la morale, en épurant la religion. C'était, après tout, l'hypothèse la plus plausible que pussent adopter les incrédules. Mais cette lueur de vraisemblance disparaît, du moment que vous faites intervenir de faux miracles. Au lieu d'un homme séduit lui-même par un amour ardent de la vertu, je ne vois plus qu'un séducteur odieux, d'autant plus criminel, qu'il connaît mieux que personne les principes sacrés qui condamnent son imposture.

Plus je réfléchis sur le projet conçu, entrepris, exécuté par Jésus-Christ, plus je sens la nécessité d'y reconnaître quelque chose de surhumain. Mais pénétrons plus avant dans la conduite et dans les sentiments de cet être si extraordinaire; lisons et méditons les Evangiles. C'est là qu'il s'est peint lui-même par ses œuvres et ses discours; c'est là que les témoins de sa vie publique, dans leur récit naïf, nous ont tracé, sans peut-être s'en apercevoir eux mêmes, un caractère que l'on n'égalerait pas en réunissant dans un même personnage toutes les lumières, toutes les vertus que nous admirons dans les hommes les plus sages et les plus vertueux de l'antiquité. Et ce qui ajoute à l'étonnement, ce caractère si accompli, si singulier qu'il semble placé hors de l'humanité, reçoit toute sa perfection dans une vie très-courte, à un âge où les anciens sages entraient à peine dans la carrière de la philosophie. Il se développe tout à coup, sans avoir été formé par l'éducation, par l'étude, par la connaissance du monde. Au sein d'une nation ignorante et superstitieuse; de l'atelier d'un artisan, je vois sortir un précepteur de religion et de morale, à la doctrine duquel l'esprit humain n'a rien ajouté ni retranché depuis dix-huit siècles.

En effet, en preuve que la doctrine de Jésus-Christ recueillie dans l'Evangile n'est pas le produit de la raison humaine, nous invoquerons l'impuissance des hommes les plus sages à concevoir rien de mieux, rien même qui puisse lui être comparé...

Il n'est point de vertus dont Jésus ne nous ait donné le précepte et le modèle; et, seul entre tous les législateurs et tous les docteurs de morale, il instruit encore mieux par l'exemple de toute sa vie que par ses discours. Toutes ses paroles, toutes ses actions ne respirent que la piété et la charité, mais une piété et une charité jusque-là inconnues sur la terre.

Les hommes ne savaient ni ce qu'ils devaient adorer, ni comment ils devaient adorer. D'un seul mot, Jésus a foudroyé l'impiété de l'idolâtrie, découvert l'imperfection de la loi judaïque, et posé la base éternelle de la vraie religion : *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* (*Joan.* IV, 24.)

Par ce mot sublime, il nous apprend encore que l'essence de la religion consiste bien moins dans les cérémonies et dans les pratiques extérieures que dans les sentiments et les affections. Aussi le voyons-nous s'élever souvent et avec la plus grande force, contre les maximes superstitieuses des pharisiens qui mettaient les observances de la loi au-dessus des devoirs de l'humanité. *Il fallait*, leur dit-il, *remplir ceux ci et ne pas omettre celles-là.* (*Luc.* XI, 42.) La sainteté du Sabbat, les observances du culte divin doivent céder aux œuvres de miséricorde. Leçon importante qui nous apprend à régler nos devoirs et à subordonner les préceptes positifs aux préceptes naturels.

Les hommes ne connaissaient ni leur fin dernière, ni les moyens qui doivent les y conduire. Loin d'éclaircir ce grand problème, les philosophes, avec leurs interminables disputes sur la nature du souverain bien, n'avaient accumulé que des doutes et des erreurs. — *Une seule chose est nécessaire*, a dit Jésus-Christ (*Luc.* X, 42) ; *que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme?* (*Matth.* XVI, 26.) Quel trait de lumière! quelle profonde raison dans ces paroles si simples! Avant Jésus-Christ, les beaux génies ne savaient pas répondre à cette question : Pour quelle fin l'homme est-il sur la terre? Interrogez l'enfant élevé dans le sein du christianisme; il vous dira que c'est pour connaître Dieu, l'aimer, le servir pendant sa vie, et pour le posséder éternellement dans le ciel. Qui ne s'écrierait avec Jésus-Christ: *Je vous bénis, ô Dieu du ciel et de la terre, qui avez permis que ces vérités fussent mécon-*

nues des sages du siècle et qui les avez révélées aux simples et aux enfants? (*Matth.* xi, 25.)

Dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il médite, Jésus ne se propose que d'accomplir la volonté de son Père : il n'est occupé que du soin d'établir et d'étendre *le royaume de Dieu*, c'est-à-dire la vraie religion. Mais son zèle est sans violence et sans amertume. Si deux de ses disciples veulent appeler le feu du ciel sur une ville qui a refusé de les recevoir: *Vous ne savez pas*, leur dit-il, *à quel esprit vous appartenez. Le Fils de l'homme est venu non pour perdre les âmes, mais pour les sauver.* (*Luc.* ix, 55, 56.) Sa piété n'a rien de dur ni de sauvage; il converse, il mange avec des hommes de tous les états; il remplit tous les devoirs de la société, de la parénté, de l'amitié; il se laisse aborder par les plus grands pécheurs, et ne leur parle jamais qu'avec bonté; il réserve toute son indignation pour l'hypocrisie et l'orgueil impitoyable des pharisiens. Dans le jugement de la femme adultère, dans la parabole si touchante de l'enfant prodigue, il nous enseigne que le véritable zèle est celui qui pardonne.

Sa vie est austère comme sa morale; mais on voit dans l'une et dans l'autre, ce sage tempérament qui n'admet ni l'excès, ni la singularité. La mortification habituelle qu'il prescrit, et qui est si nécessaire pour réprimer les passions, n'exclut pas les plaisirs innocents. Il demande la continence comme l'état le plus parfait, mais il ne dédaigne pas de s'asseoir à un banquet nuptial, et il institue un sacrement pour sanctifier le mariage. Il vit dans la pauvreté et l'abjection; il ré-pand ses bénédictions sur l'indigence et la misère, mais on ne l'entend pas déclamer contre les riches et les grands. Il attaque les erreurs et les vices des docteurs de la loi, mais il veut que l'on respecte l'autorité de leur ministère. Il s'attribue le titre et l'autorité de roi, mais il déclare en termes formels que son royaume n'est pas de ce monde, et il ne se croit pas en droit de partager un héritage entre deux frères. Loin d'ébranler l'ordre social, il en affermit toutes les bases, il en consacre tous les devoirs par ses leçons et par son exemple. Il se soumet à payer le tribut; il apprend aux Juifs à respecter le pouvoir étranger qui les gouverne; et, plaçant sur la même ligne les devoirs de *la religion* et les devoirs de *la société*, il prescrit de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. En engageant ses disciples de regarder le ciel comme leur patrie, il resserre tous les liens légitimes qui les attachent à la terre.

Jésus est le premier qui ait conçu l'idée d'une vie parfaite et divine; il s'en est fait le modèle, et il nous a montré dans sa personne, qu'elle n'était incompatible ni avec les affections naturelles, ni avec les vertus civiles et domestiques. Mais cette perfection qui ennoblit la nature humaine, il la conseille et ne l'ordonne pas. Ses préceptes ont pour objet la vie commune, et s'adressent à tous les hommes; ses conseils ne sont que pour le petit nombre, et pour des circonstances particulières...

La piété est la première des vertus, la charité est la seconde, et c'est encore Jésus qui l'a fait connaître au monde. Avant lui, les philosophes avaient établi de belles maximes sur l'humanité, sur la bienfaisance, sur le pardon des injures; mais ces maximes n'étant pas liées à la religion, première source de tous les devoirs, étaient plutôt des conseils pour les sages que des préceptes pour le peuple. Nul philosophe n'avait enseigné que l'amour du prochain fait partie du culte que nous devons à Dieu. On n'avait pas encore proposé aux hommes l'exemple de leur Père céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants. On ne leur avait pas dit que Dieu ne pardonnerait qu'à ceux qui auraient pardonné. On ne disait nulle part qu'il faut aimer son prochain comme soi-même, et que le prochain, ce n'est pas seulement l'ami ou le compatriote, mais l'étranger et l'ennemi le plus injuste et le plus cruel. Personne n'avait ordonné à celui qui se présente au temple avec la haine dans le cœur, de laisser son offrande sur l'autel et de suspendre son hommage religieux pour aller se réconcilier avec son frère. Enfin, la bienfaisance d'une part, et de l'autre la sensibilité envers les malheureux, n'avaient pas encore été présentées, comme la mesure des récompenses et des peines de l'autre vie.

La charité appartient exclusivement au christianisme. Jamais avant Jésus-Christ, la philosophie ne s'était élevée jusque-là; et lorsque depuis elle a tenté de se l'approprier, sous les noms d'humanité, de bienfaisance, de philanthropie, on a bientôt reconnu que ces déclamations fastueuses ne valent pas une ligne de l'Evangile. Tous les efforts des réformateurs du jour n'ont abouti qu'à nous convaincre de plus en plus que rien ne peut remplacer cette charité active qui a ses racines dans la foi chrétienne, et qu'on lui fait perdre toute sa séve et toute sa fécondité dès que l'on essaye de la transplanter dans le sol aride de la philosophie.

Toute la vie de Jésus n'a été qu'un exercice continuel de cette charité dont il avait donné les premières preuves dès son début; sa bonté éclate dans tous ses discours, dans toutes ses actions. Pour détruire dans l'esprit des Juifs leurs préventions contre les étrangers, pour accoutumer ses disciples à regarder tous les hommes comme leurs frères, il s'entretient avec une femme de Samarie, il récompense par un miracle la foi d'une Cananéenne, il fréquente les publicains. Jamais il ne fait servir à la vengeance ou à la terreur l'empire qu'il a sur la nature. Tous ses miracles sont des bienfaits, et l'un des témoins de sa vie a dit, avec autant de noblesse que de simplicité, qu'il avait passé sur la terre en y faisant du bien : *Pertransiit benefaciendo.* (*Act.* x, 38.) Enfin, il expire dans les plus cruels tourments, en excusant les auteurs de sa mort, et en priant son Père de pardonner à ses bourreaux !!

De la vraie piété et de la vraie charité

naissent toutes les vertus. L'histoire de Jésus vous est trop connue, pour qu'il soit besoin de vous prouver que dans tous le cours de sa vie il s'est montré exempt, je ne dis pas de vices, mais des faiblesses inséparables de l'humanité. Si néanmoins vous demandiez des preuves de son innocence et de sa sainteté, ses ennemis acharnés, les scribes et les pharisiens, vous en fourniraient eux-mêmes. Lorsqu'en présence du peuple Jésus les défie de le convaincre de péché, ils se taisent et demeurent confondus.

CHARITÉ. — S'il est une preuve palpable et vivante de la divinité de Jésus-Christ, c'est d'avoir, le premier et le seul, révélé Dieu au monde comme étant amour ou charité; c'est d'avoir révélé à l'humanité ce sentiment divin, qui consiste à aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces, en aimant en lui toutes les créatures et lui seul dans ces créatures. Cette identification de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, cette charité universelle, infinie, qui embrasse tout dans sa source divine et voit en tout ce principe divin, cette dilatation du cœur de l'homme dans le cœur même de Dieu, c'était là quelque chose d'aussi inconnu dans l'antiquité avant Jésus-Christ, que de vulgaire depuis sa venue. Ce monde divin de la charité, révélée au monde par le Christ, est la preuve la plus pratique et la plus vivante de sa divinité, comme nous avons occasion de le développer dans le cours de ce travail.

CHRIST. — La preuve la plus profondément philosophique de la divinité du Christ, est impliquée dans la conception même que ce mot représente, conception dont on soupçonne généralement à peine l'inexprimable profondeur, et qui seule expliquant en elle Dieu, l'homme et la création dans leur indivisible unité, et résumant toutes les traditions religieuses et philosophiques, est évidemment au-dessus de toute conception humaine possible, et ne peut ainsi avoir été révélée que par Dieu lui-même. La conception du Christ est divine, donc le Christ qui en est la révélation personnelle et vivante, est Dieu. En effet cette conception est celle du Médiateur éternel entre l'infini et le fini, Médiateur par lequel Dieu fait toutes choses, parce qu'il les contient toutes.

Ce n'est pas tout d'appeler le Christ, le Verbe incarné, et de montrer en lui l'union des deux natures divine et humaine, infinie et finie, unies indissolublement en sa personnalité unique et indivisible. En *juxta-posant* simplement ces deux natures, en faisant voir dans le Christ le fini ou l'homme d'un côté, et l'infini ou Dieu de l'autre, on est encore tenté de chercher le Médiateur, entre le ciel et la terre. Il n'en est plus ainsi lorsque, formulant plus profondément le mystère, vous posez l'antinomie comme loi universelle de la vie dans le Verbe, ainsi qu'elle l'est déjà en Dieu unité absolue dans son adorable Trinité. De là cette sorte de double génération du Christ qu'on trouve dans les Pères et que remarquait M. de Bonald.

Le Christ n'est donc pas simplement Dieu et homme, mais bien Dieu-Homme indivisiblement et simultanément, c'est-à-dire à la fois et en même temps l'infini ou l'idée du moi divin, et le fini ou l'idée du moi des créatures. En sa personne les deux natures ne sont pas seulement unies, soudées l'une et l'autre, mais en communion réciproque. En dehors de lui l'homme ne peut pas plus entrer en rapport immédiat avec Dieu que l'infini avec le fini.

Dans le dogme de l'Incarnation, le Christ, qui en est l'axe et le centre, devient une sorte d'axiome mathématique d'une merveilleuse évidence, pour quiconque ne rejette pas les deux notions évidentes du fini et de l'infini, et conçoit l'incontestable nécessité d'un rapport qui les relie. Mais pour que la notion du Christ apparaisse dans toute l'immensité de sa grandeur, il faut en vivifier l'idée métaphysique par la contemplation de toutes ses réalités vivantes.

Contemplez l'univers visible, et si vous vous élevez du point mathématique, seule expression possible de la matière dans son état d'invisibilité absolue, à l'écrasante immensité du monde sidéral tout entier, de l'atome du corps simple à tous les degrés du règne minéral, du premier embryon végétal à l'animal le plus complet, en passant par tous les innombrables échelons de la plante et de l'animalité; si, passant à l'homme, vous le saisissez depuis le premier souffle, le premier vagissement de sa vie terrestre, jusqu'à la conception de sa personnalité illimitée en Dieu par le Christ, en suivant une à une toutes les laborieuses étapes de ce développement progressif de l'humanité dans l'histoire, que vous offre ce magnifique panorama de la création, sinon la conception merveilleuse du fini dans son ascension universelle vers Dieu, c'est-à-dire sous la forme indéfinie? C'est un axiome de l'antique philosophie, démontré par la science moderne que l'homme est un microcosme abrégé et synthèse de la création tout entière qu'il résume en lui. Le Christ, en tant qu'humanité, n'est donc pas seulement le Fils de Marie, dont les évangélistes nous donnent la généalogie jusqu'au premier homme; c'est le Fils de l'homme, comme il se nomme lui-même, le nouvel et universel Adam, résumant en lui la création tout entière, dont il est, dans les mystères de l'infini, le protoplaste et l'archétype. Ainsi, cette conception de tout l'univers visible dans sa projection vers l'infini, depuis le germe, depuis l'atome jusqu'à l'Homme-Dieu, n'est autre chose que la conception séculaire du Christ, en tant que foyer de la vraie vie de l'humanité; et à ce point de vue, la création tout entière le porte en elle, comme il porte en lui la création tout entière, en tant que Verbe divin.

Nous avons montré la conception du fini, à laquelle Jésus-Christ donne la plénitude de sa forme indéfinie, en associant l'humanité à la nature de Dieu et n'ayant plus d'autre terme de perfection dans sa vie que

la perfection de Dieu lui-même, c'est-à-dire aucun. *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (*Matth.* v, 48.) *Soyez un en nous comme nous sommes un.* (*Joan.* xvii, 22.) Il nous reste à voir maintenant la conception de l'infini sous la forme indéfinie, la seule que nous puissions saisir sur la terre.

Parallèlement au développement de l'humanité, il s'est fait un développement de la conception de Dieu, dont l'histoire merveilleuse est encore à tracer, et formerait la page divine de notre Genèse humanitaire. Comme l'enseigne la Bible et l'attestent les traditions primitives, l'homme conçut d'abord Dieu sous la notion pure, celle de l'infini. Mais l'homme ne pouvait concevoir réellement l'infini que sous une forme indéfinie ou dans le Christ; à la religion du premier homme et des patriarches succéda bientôt, sur presque toute l'étendue de la terre, l'adoration de l'infini sous la forme de la nature, ou le naturalisme de l'âge véridique. Dieu conçu et adoré sous la forme du soleil, du feu, du vent, des nuages, de la terre, de l'eau, de l'atmosphère et de tous les phénomènes du monde visible, on finit par oublier sous le symbole l'infini symbolisé, et la nature ainsi déifiée dans la diversité de ses phénomènes constitua le premier polythéisme. A cette forme en succéda peu à peu une moins grossière. Après avoir adoré Dieu dans la nature physique, on l'adora dans l'humanité; l'anthropothéisme remplaça le naturalisme, et, oubliant pour le symbole l'objet symbolisé, on divinisa l'homme comme on avait divinisé la nature. De là cette multitude innombrable de dieux, législateurs, héros, savants et philosophes déifiés, qui remplissent toutes les mythologies antiques. Par une conséquence forcée de cette double identification de la nature et de l'humanité avec Dieu, on arriva nécessairement bientôt au panthéisme de l'âge brahmanique. Cette forme de la conception de l'infini, évidemment plus élevée que celles du naturalisme, de l'anthropothéisme et du polythéisme, conduisit à une nouvelle plus haute encore. Le bouddhisme, dépouillant la notion de Dieu de toute forme phénoménique, de toute idée de terme et de limite, se la représente comme le vide absolu, *Sunga.* Mais à ce point de vue, l'infini dépouillé de tout terme de rapport et conçu sous une forme infinie devenait absolument inaccessible et incompréhensible à l'homme. Rien ne pouvant décrire ni définir Dieu, et ce qui ne peut se décrire ni se définir étant pour nous comme s'il n'était pas, le dieu des bouddhistes était aussi bien le néant de l'Etre. L'homme avait atteint le dernier terme de sa marche dans la conception de l'infini, il ne pouvait désormais plus rien sans la révélation; aussi la révélation apparaît-elle à cette heure d'agonie de la raison humaine.

Un peuple existait, peuple tout exceptionnel, qui, dès le premier jour, avait conçu Dieu comme étant incommunicable directement et dans son essence. Ce peuple qui avait reçu des patriarches la notion pure de l'infini, qui en gardait inviolablement le dépôt, avait résumé, pour ainsi dire, toute sa vie dans l'attente du Messie, qui manifesterait au monde le Dieu incommunicable, innommable, infini, le Jéhovah caché et insaisissable de sa foi. C'est alors qu'aux temps prédits, Jésus-Christ apparut.

En lui vinrent se justifier et s'expliquer, dans leur vrai sens, toutes les croyances antérieures. Dieu, en lui-même et dans son essence, était en effet le Dieu incommunicable, innommable, inaccessible, le Jéhovah caché, infiniment incompréhensible et insaisissable de la tradition primitive et du peuple hébreu, car Dieu, c'est l'infini pur. Mais par son Verbe incarné, l'infini se révélait à nous sous la forme de l'indéfini, dans la création et l'humanité, manifestation visible de ses perfections invisibles, le naturalisme et l'anthropothéisme devenant vrais en ce sens. A un certain point de vue, Dieu est bien tout, comme l'avait conçu le brahmanisme, « car tout est de lui, en lui et par lui, et c'est en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie. » Mais, comme l'avait aussi, sous un autre aspect, conçu le bouddhisme, Dieu étant l'infini pur ou l'absence de toute forme phénoménale, de tout terme et de toute limite, le fini n'est en tant que fini, ni lui-même, ni rien de lui-même. Comment le fini peut-il exister en Dieu, dont la nature exclut tout fini? Comment peut-il exister en dehors de Dieu, dont l'infini, embrassant tout ce qui est ou peut être, exclut par lui-même ce qui n'est pas lui. Telle est la double question humainement insoluble, que le Christ est venu résoudre ou plutôt que résout d'elle-même la notion seule du Christ; —Le fini existe en Dieu, parce qu'il y est conçu en son Verbe, sous la forme indéfinie ou illimitée, s'associant par ce côté sans bornes à la nature même de Dieu. Le fini existe en dehors de Dieu, parce que n'étant au fond que la conception de l'indéfini éternellement progressif, il s'associe par ce côté illimité à la nature même de Dieu, dans son archétype idéal, le Verbe incarné. De sorte que cet idéal ou le Christ est à la fois ce qui distingue et unit à Dieu la création universelle, dont il est le prototype absolu, et qui vit ainsi de lui, en lui et par lui.

Le judaïsme n'est pas seulement le résumé de toutes les religions et de toutes les théologies de l'antiquité, depuis la naissance du premier homme jusqu'à Jésus-Christ, mais il en est encore la conciliation et la synthèse, dans l'idée du Médiateur. Comme contenant en soi la substance de toutes les religions anciennes en ce qu'elles avaient de vrai, il justifiait en principe la croyance universelle du genre humain qu'il anathématisait dans son idolâtrie. En le synthétisant, dans la conception propre qui le constitue, celle du Médiateur, il s'en séparait par un abîme : de là cet antagonisme incessant et implacable, qui faisait de la race juive l'ennemie née de tous les peuples de la terre.

Dans la double solution qu'elles donnent sur Dieu et l'humanité, toutes les religions

antiques se séparent en deux directions complétement inverses. Les unes, cherchant exclusivement l'unité absolue, l'infini en soi, aboutissent au panthéisme monstrueux de Brahma et de Bouddha, leur dernier terme. Les autres, se plaçant exclusivement au point de vue de la pluralité et du fini, concluent nécessairement au polythéisme universel, paganisme qui commence au fétichisme pour finir au panthéon gréco-romain. Entre ces deux tendances, diamétralement opposées, toute conclusion semblait impossible. C'est le judaïsme qui l'apporte. En effet, la mission propre et spéciale du peuple juif consiste uniquement à conserver religieusement la conception du rapport entre ces deux termes extrêmes. Ainsi, il conçoit Dieu dans son Verbe comme équation même de l'infini et du fini, synthèse de l'unité et de la pluralité, conception parfaitement exprimée par le nom de Elohim qu'il donne à Dieu, nom que les linguistes ont cherché à rendre, en le traduisant par *Lui-les-Dieux*, et qui désigne, en effet, la pluralité des personnes dans l'unité de l'essence divine, base du dogme de la Trinité chrétienne. De même il conçoit l'homme comme conciliation de la pluralité dans l'unité, du fini dans l'indéfini, conception qu'il exprime par le nom même de l'homme ou Adam, que la version samaritaine traduit par l'*homme universel*, et qu'on a rendu plus exactement encore par *Lui-les-Hommes*, parce qu'il exprime en effet, le pluriel unifié dans le singulier ainsi que le caractérisent si formellement ces versets de la *Genèse* (I, 26, 27) : *Elohim, Lui-les-Dieux dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Dieu créa donc l'homme à son image, il le créa à l'image de Lui-les-Dieux ; il les créa mâle et femelle. Dieu créa l'homme, Dieu le fit à sa ressemblance. Il les créa mâle et femelle ; il les bénit et il leur donna le nom d'Adam, au jour qu'ils furent créés.*

Or, cette double notion unie, de Dieu comme Médiateur, équation et rapport de l'infini et du fini, de l'homme comme conciliation et synthèse, de l'unité dans la pluralité, n'est autre chose que la notion même du Verbe incarné ou du Christ. Indivisiblement Dieu-Homme, il est, en tant qu'homme, le nouvel Adam, l'homme universel qui contient, sans les confondre avec lui ou entre eux, tous les hommes, toute l'humanité dont il est la nature archétype, de sorte qu'on pourrait l'appeler *Lui-les-Hommes*, car sa personnalité unifie et synthèse en elle toutes les personnalités humaines sans confusion. En tant que contenant les deux natures, il est l'équation de l'infini et du fini, de la pluralité et de l'unité; le Médiateur qui contient à la fois et en même temps, sans les confondre, l'infini ou Dieu, le fini ou la création. Dieu dans la création en Dieu, quatre termes dont les deux derniers résument les deux premiers, étant eux-mêmes l'expression de la double nature du Christ, qui trouvent leur éternelle équation et leur indivisible unité dans la personnalité du Verbe incarné. De sorte qu'on pourrait l'appeler *Lui-les-Dieux*, non-seulement à cause de la distinction des personnes de l'essence divine, mais parce qu'en lui les hommes entrent en communauté et en participation des priviléges de la nature de Dieu, comme s'expriment tous les Pères.

Si la conception seule du Christ est une preuve intrinsèque de sa divinité, que sera-ce si nous le considérons dans sa personne elle-même et dans son œuvre. Préparé par quatre mille ans d'attente et réalisé depuis deux mille, le Christ et son œuvre remplissent tous les siècles comme tous les lieux et toutes les choses. Nous développerons dans un grand nombre des articles de ce Dictionnaire les caractères divins de la personne du Christ et de sa loi. Contentons-nous donc d'appeler ici le lecteur à réfléchir sur l'immense révolution opérée dans le monde par le Fils de Marie et à dire si ce n'est pas là déjà une preuve assez saisissante de sa divinité.

Voici que le Fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misères; il est flétri publiquement par un supplice; il choisit ses disciples dans les rangs les moins élevés de la société; il ne prêche que sacrifice, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde fait ses délices; la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire menacés par lui. Il renverse les notions communes de la morale; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique; il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des Césars, s'assied sur leur trône, et parvient à subjuguer la terre : non, quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base, soit une religion humaine. « Dans toutes les hypothèses, » comme dit Châteaubriand, « on trouve toujours que Jésus-Christ a prévenu la destruction de la société; car en supposant qu'il n'eût point paru sur la terre, le monde romain était menacé d'une dissolution épouvantable. Il peut donc en toute vérité être appelé, dans ce sens matériel, le Sauveur du monde, comme il l'est dans le sens spirituel. » — « Partout, » dit M. Guiraud, « le Christ est vivant; que dis-je? Tout ce qui vit n'a de vie qu'en lui : société, science, littérature, arts libéraux ; sa loi est la séve nourricière de ces divers rameaux de l'arbre humanitaire. Socialement, intellectuellement, c'est le Christ qui communique au monde civilisé cette force vitale qui le fait mouvoir, qui le fait progresser, qui le fait exister, en un mot. Et qu'on remarque bien qu'en tous les lieux où ce souffle divin a été altéré, corrompu par le mélange du souffle humain, partout où

cette vitalité céleste a reçu une trop grande infiltration des passions mondaines, de manière à en être dénaturée, la civilisation en a aussitôt senti l'influence; elle s'est ralentie ou est demeurée stationnaire, ou même a dégénéré, selon le plus ou moins d'abondance avec laquelle l'élément chrétien est entré ou s'est maintenu dans les institutions religieuses ou politiques des peuples. Mais toute civilisation quelconque, même celle si immobilisée de l'islamisme, a puisé sa force dans le principe chrétien. Je l'ai dit ailleurs, à propos de l'Alcoran, l'islamisme n'est qu'une immense, une épouvantable hérésie. La loi du Christ a changé la face du monde. Plus les hommes en ont faussé l'enseignement, plus ils ont rendu étroites et rares les effusions des grâces qu'elle apportait à l'humanité, mais ils n'en ont point tari les sources, ils n'ont pu dessécher cet intarissable réservoir des miséricordes célestes, que le sang du Calvaire toujours renouvelé tient incessamment rempli dans les demeures éternelles. »

CHRISTIANISME. — Montrer les caractères divins du christianisme, c'est montrer par là même la divinité de son fondateur Jésus-Christ par une preuve intrinsèque et directe, plus forte encore que toutes les autres et plus facile surtout à vérifier. Or qui ne reconnaît la sublimité de la morale de l'Evangile et son caractère surhumain? Qui ne reconnaît le caractère divin des dogmes chrétiens, dont la profondeur à la fois lumineuse et mystérieuse résume toutes les traditions du genre humain, et donne seul la solution complète de tous les grands problèmes qu'agite en vain la philosophie depuis six mille ans? Qui ne reconnaît le prodige de la conversion presque instantanée du monde à cette religion par douze pauvres pêcheurs, hommes sans lettres, partis des rives de la Judée et n'ayant d'autres armes que la puissance de leur foi? Qui ne reconnaît le miracle permanent de l'existence de cette Eglise qui depuis deux mille ans bientôt défie toutes les puissances conjurées de l'enfer et du monde, la corruption comme le glaive, la ruse comme la force, l'erreur comme la calomnie, et qui subsiste inébranlable, au milieu de la ruine des trônes et des empires sous le sceptre d'un pauvre vieillard qui n'a pour armée que sa parole? A tous ces caractères divins de l'œuvre du Christ, comment ne pas reconnaître la divinité de celui qui l'a fondée sur la pierre de son sépulcre en annonçant à son Eglise qu'il serait avec elle jusqu'à la fin des siècles.

Nous aurions trop à dire pour développer tous les caractères divins du christianisme. Qu'il nous suffise donc de résumer ici en quelques mots son excellence. Elle apparaît dans sa morale, dans ses dogmes, dans la conservation de l'unité, principe et base de sa constitution.

1° Dans sa morale, elle a régénéré le monde; elle a détruit l'esclavage, pièce essentielle des gouvernements anciens; elle a environné de tendres soins le berceau de l'enfant qu'ils avaient délaissé: elle a banni tous les vices, commandé toutes les vertus, et, par ses deux principes de l'humanité et de la charité, elle a détruit les deux principes les plus actifs de division dans les sociétés, l'égoïsme et l'orgueil. Aussi, est-ce un fait frappant d'évidence et de lumière que le bonheur des peuples est en rapport avec son influence sur eux; comme aussi une société, à mesure qu'elle s'éloigne d'elle, perd sa dignité et voit s'accumuler les éléments de trouble et de discorde.

2° Excellence qui apparaît dans ses dogmes. Ils ont donné la solution de toutes les questions qu'il nous importe le plus de savoir, sur la nature de Dieu, sur nos destinées. Le mystère de la chute explique nos malheurs ici-bas; et il appelle le mystère de la Rédemption qui dévoile l'économie de la Providence et la bonté miséricordieuse d'un Dieu pour la créature déchue. Tous les mystères sont empreints d'une haute majesté: ils ont tous quelque chose de la Divinité qui les a révélés.

3° Excellence qui se manifeste surtout dans la conservation de l'unité: c'est peut-être là le signe le plus éclatant de sa céleste origine. En effet, ce qui attaque d'abord un système humain, c'est la division, c'est l'unité qui se brise la première. Comme le génie de l'homme n'est ni assez grand, ni assez vaste pour créer un système adapté à tous les besoins, à toutes les sociétés, chacun trouve bientôt un vide dans l'œuvre première; chacun veut apporter sa pierre à l'édifice, sans avoir la pensée ordonnatrice; de là surgit le désordre. C'est là l'histoire de toutes les hérésies, de toutes les sectes qui, depuis dix-huit siècles, ont désolé l'Eglise. Dès qu'elles ne tiennent plus par aucun lien à cet arbre divin dont la séve fait circuler la vie, elles se divisent: leurs membres ne se reconnaissent plus; elles meurent. Ceci est frappant dans l'histoire de la grande hérésie du XVIe siècle. Le moine fougueux, dont les emportements arrachèrent tant de fils soumis à l'Eglise, ne put s'entendre lui-même, et ses contradictions honteuses firent assez justice de son audace sacrilége. A sa mort, ses disciples se partagent cet héritage de division, y mêlent l'incohérence de leurs pensées personnelles, et forment ces mille sectes qui, maintenant, n'ont plus rien de commun que la haine pour cette Eglise qui avait nourri leurs pères avec tant d'amour. Mais voyez plutôt l'Eglise catholique; toujours elle a porté visible le signe céleste de l'unité. Quelques années après la mort du Calvaire, le sublime Paul disait: *Nous avons tous été baptisés dans un même Esprit pour ne former plus qu'un seul corps.* (*I Cor.* XII, 13.) « Nous sommes devenus proches de Dieu par le sang de Jésus-Christ: il est notre paix; il a détruit le mur d'inimitié qui le divisait, en abolissant la loi par ses préceptes, afin de former en lui un seul homme nouveau. Il nous a réconciliés avec Dieu par la croix où il fait mourir toutes les inimitiés. » (*Ephes.* II, 13-17.) « Nous ne formons tous qu'un corps

qu'une âme; nous n'avons tous qu'une même espérance, car il n'y a qu'un seul Seigneur, un seul baptême, une seule foi. » (*Ephes.* IV, 3, 5.) Or le temps, à qui rien d'humain ne résiste, n'a pas altéré cette unité. Malgré les intérêts opposés des politiques de la terre, malgré les orages des passions et de l'égoïsme, toujours le christianisme a reconnu le même chef, toujours la même foi, toujours les mêmes sacrements. Le principe vivifiant de l'unité a franchi les montagnes et les vallées, les fleuves et les mers; il a été plus puissant que l'orgueil, plus fort que la haine; il a fait de toutes les nations cet édifice admirable dont Jésus-Christ est la pierre angulaire. Et le Chrétien, en quelque lieu que la tempête le jette, ne se trouve exilé nulle part; il trouve partout des amis, partout une famille pour comprendre ses peines et ses malheurs. La croix, comme au temps de saint Paul, a conservé la même puissance pour unir les âmes; les siècles ont passé sans pouvoir l'atteindre.

Quel cœur chrétien pourra ne pas tressaillir de joie à la vue de cette magnifique prérogative? Qui pourra refuser son admiration à ce spectacle digne du ciel et de la terre? Qui pourra ne pas confesser que Dieu seul a conservé ainsi l'unité dans son Eglise? Oui, il suffirait de ce caractère sublime pour nous attacher à la religion qui le possède. Qui pourra donc lui refuser son cœur, à la pensée que cette même religion est divine dans la constance de ses martyrs, divine par son établissement merveilleux dans le monde? Et qu'importent les clameurs de ses ennemis! le silence suffit pour les confondre. Le divin Maître nous en a donné l'exemple. Interrogé sur sa divinité aux jours de sa douloureuse Passion, il dédaigna de répondre à ses persécuteurs; il savait que ses œuvres proclamaient assez sa mission céleste...

La preuve de la divinité de Jésus-Christ tirée du fond même de sa doctrine et du caractère divin du Christ même a été traitée d'une manière supérieure et vraiment inattaquable par un auteur célèbre, Soame Jenyns, membre du parlement et ministre du commerce à Londres où il mourut en 1787. Son ouvrage, publié treize ans auparavant, est intitulé : *Examen de l'évidence de la religion chrétienne*, et il est encore aujourd'hui regardé en Angleterre comme la démonstration la plus rigoureuse de la divinité de Jésus-Christ. Nous regrettons de ne pouvoir le reproduire en entier, nous bornant aux principaux passages qui rentrent directement dans l'objet de ce Dictionnaire :

« La plupart des écrivains qui ont entrepris de prouver la divinité de Jésus-Christ, » dit Jenyns, « ont eu recours à ces sortes de preuves; les prophéties consignées dans l'Ancien Testament, les miracles rapportés dans le Nouveau, et l'évidence qui nous frappe à la vue de la sublimité de cette religion considérée en elle-même, et de ces caractères éclatants d'une intervention surnaturelle qu'on y voit briller de toutes parts. De savantes plumes ont suffisamment développé les deux premières preuves : mais la dernière, celle qui me paraît la plus lumineuse et la plus faite pour convaincre, n'a jamais été, je crois, approfondie avec toute l'attention qu'elle mérite. »

Loin de moi l'intention de déprécier la valeur des preuves tirées des prophéties ou des miracles; toutes deux ont leur force et leur poids. Les prophéties sont des miracles permanents, dont l'autorité est bien confirmée par leur accomplissement : telles sont les différentes prophéties répandues dans les différentes parties de l'Ecriture sur l'arrivée du Messie, sur la destruction de Jérusalem, et sur cet état sans exemple de dispersion et d'avilissement où la nation juive est toujours restée depuis sous les yeux des nations. Toutes ces prophéties annoncent leurs événements avec des détails si circonstanciés, qu'elles semblent plutôt l'histoire du passé, que les prédictions de l'avenir. Quiconque réfléchira sérieusement sur l'espace immense de temps qui s'est écoulé entre elles et leurs événements; sur la chaîne non interrompue qui les lie ensemble en se prolongeant au travers de tant de milliers d'années; sur l'exactitude avec laquelle elles se rapportent à ces mêmes événements; sur l'impossibilité de les appliquer à aucun autre fait de l'histoire humaine, ne pourra jamais se persuader qu'il ne voit là qu'une trame ourdie par la fraude, ou une application faite après coup; et il ne doutera pas qu'elles ne soient émanées d'une inspiration surnaturelle. —*Voy.* PROPHÉTIES, MESSIE, etc.

Les miracles racontés dans le Nouveau Testament, et attribués à Jésus-Christ et à ses apôtres, étaient certainement des preuves convaincantes de la divinité de leur mission aux yeux des hommes qui en ont été témoins. La multitude de ces témoins, la certitude de ces témoignages tout aussi authentiques qu'aucun de ceux qui attestent les autres faits historiques et surtout la grande et merveilleuse cause pour laquelle ils ont été opérés; toutes ces considérations réunies doivent les faire regarder comme des preuves de la plus grande force; mais je pense que leur *crédibilité* dépend en grande partie de la vérité de la religion qu'ils ont eux-mêmes pour objet d'établir et vérité. Ainsi, pour prouver la divinité de Jésus-Christ, nous devons, je crois, commencer par faire voir les caractères divins que sa religion porte partout imprimés dans son sein. C'est de là que dépend en partie la croyance des prophéties et des miracles. En effet si nous sommes une fois convaincus que cette religion a une origine surnaturelle, loin que les prophéties et les miracles soient alors incroyables, il devient souverainement probable qu'une révélation surnaturelle a dû s'annoncer, a dû s'opérer par des moyens surnaturels. Tout homme de bon sens accoutumé à réfléchir, et dont la raison sera déjà exercée sur d'autres sujets, pour peu qu'il se donne la peine d'examiner

christianisme avec attention et avec candeur, reconnaîtra évidemment au premier coup d'œil, que si la fraude et la fiction ont pu croître et se mêler avec lui, jamais elles n'ont pu être entées sur le même tronc, ni être plantées par la même main.

Compter, repousser toutes les calomnies que l'artifice et l'ignorance ont accumulées sur cette religion pendant l'espace de dix-huit siècles, serait une tâche longue et pénible que je n'entreprendrai point; mais démontrer qu'il est impossible qu'elle soit fille ou de la sagesse ou de l'imposture humaine, c'est un travail que je ne crois pas accompagné de grandes difficultés, et qui ne demande pas des talents bien rares. C'est la tâche que j'entreprends, et pour la remplir, je me borne à poser, à expliquer les propositions suivantes : elles sont aussi simples qu'incontestables....

1° Il existe actuellement un livre qui a pour titre le Nouveau Testament.

2° De ce livre on peut extraire un système de religion absolument nouveau, soit dans son objet, soit dans sa doctrine, infiniment supérieur et ne ressemblant à rien de ce qui était auparavant entré dans l'esprit humain.

3° De ce même livre on peut également recueillir un système de morale, où tout précepte fondé sur la raison est porté à un plus grand degré de pureté et de perfection qu'il ne l'a jamais été dans aucun des écrits des plus sages philosophes de l'antiquité; où tout précepte fondé sur de faux principes est omis et passé sous silence; où enfin l'on trouve quantité de préceptes nouveaux qui correspondent uniquement avec le nouvel objet de cette religion.

4° Enfin, un pareil système de religion et de morale ne peut jamais avoir été l'ouvrage ni d'un seul homme, ni d'une société d'hommes réunis; encore moins l'ouvrage des hommes obscurs, ignorants et sans lettres qui l'ont manifesté et publié par l'univers. La conséquence nécessaire est donc, qu'il a été donné et accompli par l'intervention de la puissance divine; c'est-à-dire, en d'autres termes, que le christianisme tire son origine de Dieu même, et que son fondateur Jésus-Christ est Dieu.

§ I. Il n'est pas besoin de longs discours pour établir qu'il existe un livre remarquable sous le titre de Nouveau Testament, contenant quatre récits historiques de la naissance, de la vie, des actions, des discours et de la mort d'un personnage extraordinaire nommé Jésus-Christ, lequel, né sous le règne de César Auguste, prêcha une religion nouvelle par tout le pays de la Judée, et finit par subir, sous le règne de Tibère, une mort aussi cruelle qu'ignominieuse; un autre récit historique des voyages, des actions et des discours d'un petit nombre d'hommes obscurs et illettrés, connus sous le titre de ses apôtres, qu'il chargea de propager sa religion après sa mort, mort qu'il leur avait prédite comme nécessaire pour en confirmer la vérité; et encore d'autres écrits en forme d'Epîtres adressés par ces apôtres à leurs coopérateurs dans l'exécution de ce grand ouvrage, ou aux différentes Eglises ou sociétés de Chrétiens qu'ils avaient établies dans les différentes villes par lesquelles ils avaient passé.

Il ne serait pas difficile de prouver que ces livres ont été écrits presque aussitôt après les événements extraordinaires dont ils sont l'histoire : nous les trouvons sans cesse rappelés et cités par une succession suivie d'écrivains depuis cette époque jusqu'à nos jours. Il serait également aisé de montrer que la vérité de tous ces événements ne peut pas plus être contestée que celle de tout autre fait historique. Il n'est pas plus raisonnable de douter qu'il ait existé un personnage nommé Jésus-Christ, qui a parlé, agi et souffert de la manière dont on le raconte, qu'il ne le serait de douter de l'existence de Tibère, d'Hérode ou de Ponce Pilate, ses contemporains. Et si l'on doute que Pierre, Paul et Jacques aient été les auteurs des Epîtres qui portent leurs noms, il faut douter aussi que Cicéron et Pline le soient des Lettres qui leur sont attribuées. On ferait voir avec la même clarté que ces livres ayant été écrits en différents temps par différentes personnes et dans des lieux éloignés les uns des autres, il n'est pas possible qu'ils aient été l'ouvrage d'un imposteur ou d'une société de fourbes ligués ensemble, puisque chacun de ces écrits porte partout les marques visibles d'ouvrages originaux, jusque dans la forme qui les caractérise. — *Voy.* Nouveau Testament, Evangile, etc.

§ II. Ma seconde proposition n'est pas tout à fait aussi simple; mais je ne la crois pas moins incontestable que la première; la voici : de ces écrits, de ce Livre appelé Nouveau Testament, on peut extraire un système de religion entièrement nouveau, soit dans son objet, soit dans sa doctrine, infiniment supérieur, et ne ressemblant à rien de ce qui était jamais entré dans l'esprit humain.

J'ai dit *extraire*, parce que toutes les maximes de cette religion ayant été manifestées en différents temps, et à différentes occasions, et n'étant rapportées dans ce Livre qu'en forme de narrations historiques, il n'y faut point chercher un système régulier et suivi de théologie; et peut-être eût-il mieux valu que les savants ne se donnassent pas tant de peine pour lier ensemble ces matériaux divins sur le plan d'un système de philosophie humaine, et les plier à une forme à laquelle on ne pourra jamais les assujettir, et qui n'est jamais entrée dans les desseins de leur suprême auteur. Nous ignorons pourquoi il n'a pas préféré cette forme régulière et didactique; c'est peut-être parce qu'il savait que l'imperfection de l'homme n'était pas susceptible d'embrasser un pareil système, et que nous serions plus aisément et plus sûrement conduits par ces rayons épars et semés de loin en loin, que par l'éclat trop éblouissant de l'illumination

divine. *Si je ne vous ai parlé que des choses de la terre, et que cependant vous ne puissiez me croire; comment me croiriez-vous si je parlais des choses célestes.* (*Joan.* III, 12.) C'est-à-dire : Si mes instructions sur la conduite que vous devez tenir dans cette vie relativement à une vie future, sont pour vous si difficiles à concevoir que vous avez tant de peine à me croire, comment me croiriez-vous, si je m'efforçais de vous expliquer la nature des êtres célestes, les desseins de la Providence et les mystères de ses dispensations, autant de sujets où vous manquez d'idées pour les comprendre et de langage pour les exprimer?

D'abord, l'objet de cette religion est absolument nouveau : c'est de nous préparer au royaume des cieux par un vrai noviciat dans cette vie. Partout Jésus-Christ et ses apôtres annoncent et déclarent que c'est là la fin principale de la vie chrétienne, la couronne que l'homme doit travailler à conquérir, le but qu'il doit s'efforcer d'atteindre, la moisson qui doit le payer de tous ses travaux. Avant leurs prédications, jamais semblable prix n'avait été proposé aux regards du genre humain; jamais on n'avait prescrit ni indiqué de moyens pour le remporter.

Quelques philosophes de l'antiquité ont eu, il est vrai, des notions d'une vie future; mais de combien de doutes et d'incertitudes n'étaient-elles pas mêlées? Les anciens législateurs ont aussi tâché d'insinuer dans l'esprit de leurs peuples une croyance à des récompenses et à des peines après la mort; mais quel était leur objet? De donner une sanction à leurs lois, et d'encourager les hommes à la pratique de la vertu par la vue des avantages qu'ils en retirent dans cette vie. Voilà quel paraît avoir été leur seul but. Mais le christianisme ne s'arrête pas là; il se propose un dessein plus sublime; il élève et forme l'homme dans cette vie, pour le rendre propre à devenir membre de la société céleste. Dans toutes les religions qui l'ont précédé, le bonheur de cette vie était le principal objet; il n'est qu'accessoire dans la religion chrétienne. Les premières, pour exciter l'homme à poursuivre ce bonheur, faisaient briller à ses yeux l'espérance des récompenses à venir : le christianisme enjoint la pratique de la vertu comme le moyen nécessaire pour se rendre digne de la félicité future. Certes, la différence est grande entre ces deux plans. La même différence doit se trouver dans la conduite et les dispositions de ceux qui agissent d'après ces deux principes. Il suffit aux uns de pratiquer constamment la justice, la tempérance, la sobriété; mais les autres doivent ajouter à ces vertus une piété habituelle, la foi, la résignation et le mépris de ce monde. Le premier plan peut faire de nous de bons citoyens; mais il n'en fera jamais des Chrétiens supportables.

Voilà pourquoi le christianisme insiste plus fortement que n'ait jamais fait aucune institution religieuse ou morale, sur la bienveillance des sentiments, parce qu'ils sont absolument nécessaires à la grande fin qu'il se propose. Les institutions païennes, qui n'avaient pour perspective de la vertu que cette vie, et qui ne jetaient dans l'avenir que l'espoir des récompenses ignobles et sensuelles, ne demandaient aucune préparation particulière pour élever les hommes à la vertu, et les rendre susceptibles des jouissances célestes qui doivent en être le prix. C'est l'objet du christianisme seul; et cet objet est entièrement nouveau, comme le principe sur lequel il est fondé.

Peut-être passaient-ils l'un et l'autre la portée de la raison, qui ne les eût jamais découverts seule; mais dès qu'ils ont été manifestés, ils se sont trouvés si naturellement conformes avec elle, que nous ne pouvons hésiter un moment à ne les croire vrais; car qui peut douter que la v e présente ne soit un état d'épreuve, et une espèce d'éducation qui nous prépare à une autre vie? La vérité de ce principe est attestée par tout ce que nous voyons autour de nous. C'est la seule clef qui puisse nous ouvrir la connaissance des desseins de la Providence dans l'économie des affaires humaines, le seul fil qui puisse nous guider dans ce désert sans sentiers, et le seul plan sur lequel ce monde puisse avoir été formé, et d'après lequel on puisse en concevoir et en expliquer l'histoire.

Jamais ce monde n'a pu être formé sur un plan de bonheur; il est semé partout de misères innombrables; il n'a pu l'être non plus sur un plan de malheur; il y reste trop de jouissances et de plaisirs; on ne peut y reconnaître un plan de sagesse et de vertu; l'histoire du genre humain n'est guère que le détail de ses folies et de ses méchancetés : ni un plan de vices; ce plan n'en serait pas un, étant destructif de toute existence, et par conséquent de lui-même. Mais, d'après le système du christianisme, tout ce que nous voyons ici-bas s'explique. Ce mélange perpétuel de bonheur et de misère, de vice et de vertu, est le résultat nécessaire d'un état d'apprentissage et d'éducation. Cet état entraîne des épreuves, des souffrances, et le pouvoir de pécher; et toute éducation suppose des châtiments particuliers et marqués pour les offenses.

2° La doctrine de cette religion est aussi neuve que son objet : elle renferme des notions sublimes sur Dieu, sur l'homme, sur la vie présente et future, et sur les relations qui les lient ensemble; notions totalement inouïes auparavant, et qui ne ressemblent en rien aux idées qu'on avait imaginées avant la publication du christianisme. Jamais religion ne traça un portrait si vrai du néant de ce monde, et de tous les objets de ses vaines poursuites; nulle autre ne présenta des peintures aussi claires, aussi vives, aussi parfaites des félicités d'un autre monde, de la résurrection des morts, du jugement dernier, et du triomphe des justes dans ce

redoutable jour (1); nulle autre n'a représenté l'Etre suprême sous le caractère de trois personnes unies en un seul Dieu; nulle autre n'a déclaré si positivement l'espèce de nécessité générale du péché et de la punition, et n'a en même temps si efficacement enseigné aux individus les moyens de résister à l'un, et d'éviter l'autre; nulle autre n'a prétendu donner une raison de la dépravation de l'homme, ni indiquer aucun remède pour la corriger; nulle autre n'a hasardé de déclarer la nature impardonnable du crime, sans l'influence de la méditation d'un Etre supérieur qui l'expie par ses souffrances généreuses (2).

Ces dogmes si étonnants méritent-ils notre croyance? Cela dépend de l'opinion que nous nous formons de l'autorité de ceux qui les ont publiés dans l'univers. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont si éloignés de toute imagination humaine, qu'il paraît également impossible qu'ils soient jamais nés de la science ni de la fraude de l'homme...

Je ne puis m'empêcher d'observer ici, que le caractère personnel de l'auteur de cette religion n'est ni moins nouveau ni moins extraordinaire que sa religion elle-même. Il a parlé comme jamais homme n'a parlé, il a vécu comme jamais homme n'a vécu. (*Joan.* VII, 46.) Pour preuve je ne citerai pas qu'il était né d'une Vierge, qu'il a jeûné quarante jours, qu'il a fait quantité de miracles divers, et qu'après avoir été enseveli trois jours, il s'est levé vivant du sein des morts; tous ces faits feraient peu d'impression sur l'esprit des incrédules, qui ne croient pas à la religion elle-même, mais je prétends le prouver dans des faits qui ne peuvent être contestés. Par exemple, dans toute l'histoire du genre humain on ne trouve que lui qui ait fondé une religion qui n'a nulle liaison, nul rapport avec la politique humaine, avec aucun gouvernement, et qui par conséquent est absolument inutile à toute vue mondaine. Tous les autres fondateurs de religion, Mahomet, Numa, ont lié leurs institutions religieuses avec les civiles, et par elles ont obtenu l'empire et l'autorité sur leurs peuples. La religion de Moïse elle-même, toute divine qu'elle était, tenait aussi à des institutions humaines. Mais jamais le Christ n'a visé à ce but; jamais il n'a voulu accepter pareil empire; il rejetait tous les objets que poursuivent les autres hommes, et choisissait de préférence tous ceux que les autres fuient avec horreur; il refusait les richesses, le pouvoir, les honneurs et les plaisirs; il recherchait la pauvreté, l'ignominie, les tourments et la mort. On a vu nombre d'enthousiastes et d'imposteurs tenter de tromper l'univers par de prétendues révélations; même il en est parmi eux quelques-uns qui, par orgueil, par entêtement ou par principe, ont été jusqu'à sacrifier leur vie plutôt que de se rétracter : mais je défie l'histoire d'en montrer un seul qui ait jamais fait de ses propres douleurs et de sa mort une partie nécessaire à son plan original, et essentielle à sa mission; c'est ce qu'a fait le Christ : il a prêché, il a prédit et déclaré leur nécessité, et il les a volontairement souffertes.

Si nous considérons sérieusement les divines leçons, les préceptes si parfaits, les beaux discours et la conduite conséquente de ce merveilleux personnage, il est impossible d'imaginer qu'il puisse avoir été ou un imbécile ou un fou; et cependant, s'il n'était pas en effet ce qu'il prétendait être, il faudrait le croire l'un ou l'autre, et même encore, sous ce caractère, mériterait-il quelque attention, parce que l'histoire du genre humain ne fournit aucun autre exemple d'une folie si sublime et si raisonnable.

Si quelqu'un pouvait douter de l'excellence suprême de cette religion sur toutes celles qui l'ont précédée, qu'il lise avec attention ces incomparables écrits qui l'ont transmise jusqu'à nos jours, et qu'il les compare avec les plus célèbres productions du monde païen; s'il ne sent pas combien ils les surpassent en beauté, en simplicité, en originalité, j'ose dire qu'il manque de goût autant que de foi, et qu'il est aussi mauvais critique que mauvais Chrétien. Dans cette école de l'ancienne philosophie trouvera-t-il une leçon de morale aussi parfaite que le discours de Jésus-Christ sur la montagne? Où puisera-t-il une prière à la divinité aussi concise et en même temps aussi expressive sur tous nos besoins, et sur tout ce que l'homme peut demander, que cette courte prière qu'il composa et qu'il recommanda à ses disciples (3)? Dans quel sage de l'antiquité pourra-t-il montrer une recommandation aussi pathétique de la bienveillance pour les malheureux, accompagnée d'assurances aussi positives d'une récompense, que dans ces paroles du Christ? *Venez, vous, les bénis de mon Père: héritez du royaume préparé pour vous depuis la création du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais un étranger, et vous m'avez donné l'hospitalité; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'ai été malade, et vous m'avez visité: j'ai été dans les prisons, et vous êtes venu me consoler. Et alors les justes lui répondront : Seigneur, quand vous avons-nous vu affamé pour vous donner à manger, et altéré pour avoir pu vous donner à boire? Quand vous avons-nous vu sans asile pour vous donner l'hospitalité, ou nu pour vous revêtir?*

(1) *Lorsque cette chair corruptible revêtira l'incorruptibilité, et ce corps mortel l'immortalité.* (*I Cor.* XV, 53.)

(2) Que le Christ ait souffert et soit mort pour expier les péchés du genre humain, c'est une doctrine si constamment et si fortement développée dans tous les endroits du Nouveau Testament, que quiconque lira attentivement ces écrits, et niera ce fait, pourra également, après la lecture de Thucydide et de Tite-Live, affirmer qu'ils ne font mention d'aucun fait relatif aux Histoires de la Grèce et de Rome.

(3) La prière dominicale.

Quand vous avons-nous vu dans les prisons pour aller vous y visiter? Alors il leur répondra : *Je vous dis, en vérité, que tout le bien que vous avez fait au dernier de mes frères, vous l'avez fait à moi-même.* (*Matth.* xxv, 34-40.)

Où trouver une satire aussi juste, aussi vive, de l'ambition qui se tourmente après les biens de ce monde, terminée par une aussi éloquente exhortation à mettre notre confiance dans la bonté du Créateur, que celle qui est renfermée dans ces paroles : *Voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent point de provisions, et cependant votre Père céleste les nourrit? N'êtes-vous pas d'une espèce supérieure à la leur?* Considérez les lis des champs, *comme ils croissent : ils ne travaillent point, ils ne filent point; et cependant je vous dis que Salomon, dans tout l'éclat de sa gloire, n'était pas aussi magnifiquement paré qu'une de ces simples fleurs. Si Dieu orne avec autant de luxe le gazon des champs qui existe aujourd'hui, et qui demain sera jeté dans le foyer, à plus forte raison ne prendra-t-il pas soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi?* (*Matth.* vi, 26-30.)

Qui de leurs poëtes les plus célèbres a fait de la félicité, réservée pour les justes dans la vie future, une peinture aussi sublime que l'est cette courte déclaration, supérieure à toute description : *L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu le bonheur que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment?* (*I Cor.* ii, 9.) Où nous montrera-t-on dans les ténèbres de la philosophie païenne une perspective aussi claire, aussi lumineuse de la vie future, de l'immortalité de l'âme, de la résurrection des morts et du jugement universel, que dans la *Première épître de saint Paul aux Corinthiens?* Où trouvera-t-on des exhortations aussi persuasives à la pratique de toutes les vertus, des encouragements aussi pressants à la piété, et autant de secours pour y atteindre que ceux qu'on rencontre à chaque page de ces inimitables écrits? Vouloir citer tous les passages qui ont rapport à ces objets, ce serait vouloir transcrire le livre entier. Il suffit de remarquer que partout les écrits sont marqués de tant de signes visibles d'une assistance surnaturelle, qu'ils sont par cela seul incontestablement supérieurs à toutes les productions qui soient jamais sorties de l'esprit humain, en même temps qu'ils n'ont avec aucune d'elles la plus légère ressemblance. Cette supériorité et cette dissemblance totale éclatent surtout dans une circonstance bien remarquable : c'est que, tandis que d'un côté la partie morale, qui est d'un usage plus général, est à la partie de l'intelligence la plus bornée, de l'autre elle offre aux savants de tous les siècles une source inépuisable de découvertes sur la nature, sur les attributs de Dieu, et sur les dispensations de sa providence. Disons la vérité : avant que le christianisme parût, il n'avait rien existé de semblable à une religion sur la face de la terre, si l'on en excepte la juive. Toutes les autres nations étaient plongées dans la plus grossière idolâtrie. Leur culte n'avait presque aucun rapport, aucune connexion avec la morale ; il tendait plutôt à la corrompre par les infâmes exemples de leurs divinités imaginaires. Toutes adoraient une foule de dieux et de démons, dont ils sollicitaient la faveur par des cérémonies impies, obscènes et ridicules, et dont ils apaisaient la colère par les plus horribles cruautés. Dans les siècles les plus polis des nations les plus éclairées de l'univers, dans le temps même où la Grèce et Rome avaient porté les arts de l'éloquence, de la poésie, de l'histoire, de l'architecture, de la sculpture, au plus haut degré de perfection, et fait d'assez grands progrès dans les sciences mathématiques, dans la philosophie naturelle et même morale, ils n'en avaient fait aucun dans la science religieuse : présomption bien forte, que les plus sublimes efforts de l'esprit humain, sans l'assistance de la révélation, étaient insuffisants pour cette tâche.

Quelques-uns de leurs philosophes, il est vrai, furent assez sages pour rejeter ces absurdités universelles, et osèrent tenter un essor plus élevé. Platon introduisit dans le monde plusieurs idées sublimes sur la nature, sur sa première cause, et sur l'immortalité de l'âme. Ces idées étaient au-dessus de l'intelligence humaine et même de la sienne, et il est probable qu'il les acquit dans les livres de Moïse, ou dans la conversation de quelques rabbins juifs qu'il pouvait avoir rencontrés en Egypte, où il étudia pendant un séjour de plusieurs années. C'est de lui qu'ensuite Aristote et Cicéron, et ensuite de tous les deux, un petit nombre d'autres écrivains tirèrent d'étonnants trésors de philosophie. Ils portèrent leurs recherches sur les notions d'un Etre suprême aussi loin que peut pénétrer le génie de l'homme par ses seules forces ; mais ces lumières ressemblaient à ces constellations isolées qui ne brillent qu'une fois dans l'espace de plusieurs siècles, et encore ces lumières si étonnantes n'étaient que ténèbres dans la science de Dieu. Ces génies savaient bien, d'après les ouvrages visibles de la création, reconnaître les traces de l'existence du Créateur et ses principaux attributs; mais ils ne conçurent jamais la relation que son existence et ses attributs avaient avec l'homme. A peine eurent-ils une idée de la piété, et jamais ils ne purent inventer aucune forme d'adoration et de culte qui fût digne de la pureté et de la perfection de la nature divine. Il leur échappa quelques portraits de la beauté native et de l'excellence de la vertu, mais ils ne la fondèrent jamais sur les préceptes de Dieu ; ils ne la lièrent point avec une vie sainte, et jamais ils ne suspendirent l'image du bonheur céleste devant les regards de l'homme comme le prix et la récompense des vertus.

Ils parlèrent bien quelquefois de la vertu comme la seule route qui conduisait les hommes au ciel, et les plaçait au rang des

dieux ; mais, par ce nom, ils n'entendirent que l'invention des arts ou les actions guerrières des héros. Selon eux, le ciel n'était ouvert qu'aux législateurs, aux conquérants, aux hommes qui civilisaient ou qui détruisaient le genre humain ; c'était là la cime la plus élevée de la religion dans les nations les plus polies de l'univers. Encore n'était-elle visible que pour un petit nombre de philosophes, prodiges de génie et de littérature auxquels on faisait peu d'attention, et qui n'étaient guère entendus de la foule des hommes, même dans le sein de leur propre pays : tout le reste croupissait enveloppé sous un commun nuage d'ignorance et de superstition.

A cette époque le christianisme se leva de l'Orient comme un soleil naissant, et dissipa cette nuit universelle qui couvrait chaque partie du globe, et qui même de nos jours règne encore dans toutes les régions éloignées, où cette religion n'a pas étendu son influence salutaire. Dans toutes les contrées où il a pénétré, il en a banni tous ces monstrueux excès, et il y a introduit un culte plus raisonnable et une morale plus épurée. Il a enseigné aux hommes l'unité et les attributs de l'Etre suprême, le pardon des péchés, la résurrection des morts, la vie éternelle et le royaume des cieux; doctrine aussi inconcevable pour les sages qui avaient vécu avant son apparition que l'est le système de Newton aujourd'hui pour les hordes ignorantes des sauvages qui errent dans les déserts de l'Amérique; doctrine que jamais n'eût pu découvrir la raison humaine, et qui pourtant, une fois découverte, s'accorde parfaitement avec elle; doctrine qui, toute supérieure qu'elle est à la science et à la pénétration de Platon, d'Aristote et de Cicéron, est maintenant clairement dévoilée aux yeux du plus grossier villageois et du plus bas artisan. Ce sont là autant de faits si brillants d'évidence, qu'il est impossible de les contredire; et conséquemment, quoi que nous puissions penser de l'autorité de ces livres, des récits historiques qu'ils contiennent, ou de l'inspiration de leurs auteurs, tout homme qui a des yeux pour lire ou des oreilles pour entendre, ne peut conserver aucun doute de ces faits, puisque ces livres existent, et que dans ces livres existe cette religion.

§ III. De ce livre appelé le Nouveau Testament on peut recueillir un système de morale où tout précepte fondé sur la raison est porté à un plus haut degré de pureté et de perfection que dans aucun des anciens philosophes des siècles précédents; où tout précepte qui porte sur de faux principes est entièrement omis et supprimé, et où sont ajoutés plusieurs préceptes nouveaux, qui correspondent parfaitement avec le nouvel objet de cette religion.

Par préceptes moraux fondés sur la raison, j'entends ceux qui recommandent la pratique des devoirs que la raison nous fait concevoir comme capables de perfectionner notre nature et de contribuer au bonheur du genre humain. Tels sont la piété envers Dieu, la bienveillance envers les hommes, la justice, la charité, la tempérance et la sobriété, et aussi tous les préceptes qui défendent les vices contraires, les vices qui tous dégradent et avilissent notre nature, et par des outrages réciproques introduisent un désordre universel, et l'universelle misère qui en est l'effet.

Par préceptes fondés sur de faux principes, j'entends ceux qui recommandent des vertus fictives, qui ne produisent aucun de ces salutaires effets, et qui par conséquent, quoiqu'on les vante et qu'on les admire, ne sont pas en effet de vraies vertus. Tels sont la valeur, le patriotisme et l'amitié même.

Que la religion chrétienne ait porté les vertus de la première classe à un plus haut degré qu'aucune autre religion, c'est une vérité assez prouvée par ses défenseurs, et qui n'a jamais été niée par ses ennemis les plus déclarés. Mais il ne sera pas inutile de démontrer que les vertus de la seconde espèce ont été sagement omises dans les livres sacrés, comme n'ayant en elles aucun mérite intrinsèque, et comme étant même presque toujours incompatibles avec le génie et l'esprit de cette institution.

La valeur, par exemple, prise dans le sens vulgaire, dépend la plupart du temps du tempérament, et par là ne peut pas plus prétendre à aucun mérite moral que l'esprit, la beauté, la santé, la force, et autre avantage naturel de l'âme et du corps. Elle est si loin de produire aucun effet salutaire, comme d'introduire l'ordre, la paix et le bonheur dans la société, qu'elle est au contraire l'artisan perpétuel de toutes les violences qui, par les représailles des injures, déchirent l'univers, le couvrent de sang et de ruines. C'est l'arme qui met le fort en état de piller le faible, l'orgueilleux de fouler aux pieds l'homme humble et modeste, et le coupable d'opprimer l'innocent. C'est le principal instrument que l'ambition emploie dans son injuste poursuite de la richesse et du pouvoir; et voilà ce qui la fait tant célébrer par ses partisans. Cette valeur était faite pour la religion des païens qui se formèrent des dieux de leurs héros décédés, et leur donnèrent le ciel pour récompense de tous les maux qu'ils avaient faits sur la terre. Aussi cette espèce de courage était-il pour eux la première vertu, et même il avait usurpé ce titre par excellence. Mais quelque mérite qu'il ait pu s'arroger chez les païens, il ne peut en obtenir chez les Chrétiens, et il n'est point d'occasions, ou il y en a bien peu, où il lui soit permis de se déployer. Ils sont si loin d'être autorisés à infliger le mal, qu'il leur est même défendu d'y opposer aucune résistance; si loin d'être encouragés à venger les injures, qu'un de leurs premiers devoirs est de les pardonner; si loin d'être excités à détruire leurs ennemis, qu'il leur est commandé de les aimer et de les servir de tout leur pouvoir. Si les nations chrétiennes étaient des nations de Chrétiens, la guerre deviendrait à la fin impossible et inconnu

parmi elles, et la valeur n'aurait plus ni usage ni estime : elle ne pourrait donc avoir place dans la liste des vertus chrétiennes, étant inconciliable avec tous les préceptes. Je ne reproche pas les louanges et les honneurs décernés aux braves ; c'est le moindre tribut que puissent leur payer ceux qui jouissent en paix de la sûreté et de l'abondance aux dépens de leurs dangers et de leurs souffrances : Je dis seulement que cette espèce de courage ne peut jamais faire une vertu chrétienne.

Le courage passif est fréquemment et spécialement recommandé par cette religion douce et souffrante, sous les noms de patience et de résignation. Celui-ci est une vertu réelle et solide, et il est directement opposé au premier. En effet il dérive des plus nobles affections de l'âme humaine, du mépris des calamités, des peines et de la mort, et d'une confiance entière dans la protection du Tout-Puissant. Le courage de l'attaque et des conquêtes naît au contraire des plus méprisables affections, de l'ambition, de la vanité et de la présomption. Le courage passif suppose un zèle ardent pour la vérité et une ferme constance dans son devoir ; l'autre est le fils de l'orgueil et de la vengeance, et le père de l'injustice et de la cruauté. En un mot, l'un est la résolution éclairée du sage, et l'autre l'aveugle férocité d'un sauvage. Il est incompatible avec les préceptes de cette religion ; il ne l'est pas moins avec l'objet qu'elle se propose, la conquête du royaume des cieux. La valeur n'est nullement l'espèce de violence qui est nécessaire pour emporter le royaume céleste ; et les fureurs turbulentes des héros et des conquérants ne sont point faites pour entrer dans ces régions de paix, de subordination et de tranquillité.

Le patriotisme même, cette vertu fameuse tant idolâtrée par les anciens, tant vantée dans nos siècles modernes, qui a si longtemps conservé la liberté de la Grèce, et qui éleva Rome à l'empire de l'univers ; cette vertu, dis-je, toute célèbre qu'elle est, doit encore être exclue du nombre des vertus chrétiennes. Elle est loin d'atteindre à l'extensive bienveillance de cette religion, et souvent même elle y est directement contraire. Un Chrétien n'est proprement d'aucun pays ; il est citoyen de l'univers. Les habitants des régions les plus éloignées deviennent ses voisins et ses compatriotes, toutes les fois que leurs infortunes demandent son amitié et ses secours. Le christianisme nous commande d'aimer tout le genre humain le patriotisme d'opprimer tous les autres pays, pour augmenter le bonheur imaginaire du nôtre. Le christianisme nous ordonne d'imiter l'universelle bienveillance de notre Créateur, qui répand ses bienfaits sur toutes les nations de la terre : le patriotisme, d'imiter l'avare mesquinerie d'un chef de village, qui regarde l'injustice et la cruauté comme méritoires, dès qu'elles peuvent servir à favoriser les intérêts de son misérable hameau. Le patriotisme a toujours été la vertu favorite du genre humain, parce qu'il cache l'intérêt personnel sous le masque de l'esprit public, non-seulement aux yeux des autres, mais à ses propres yeux, et qu'il donne licence d'infliger l'injure avec impunité, et même avec gloire : mais il est si opposé aux grands principes de la religion chrétienne, qu'il n'a jamais pu être admis au rang de ses vertus.

De même l'amitié, quoique plus naturellement alliée aux principes du christianisme, parce qu'elle naît d'affections plus tendres, plus aimantes, n'a jamais par la même raison, pu être admise au nombre de ses préceptes de bienveillance : elle est trop étroite et trop bornée. Elle concentre dans un seul objet la bienveillance que le christianisme nous ordonne d'étendre à tous. Quand l'amitié naît de la conformité des sentiments et d'affections pures et désintéressées, c'est un sentiment utile aux hommes, plein de charme et d'innocence ; mais elle a bien peu de prétention au mérite moral. On a dit, avec raison : si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle obligation vous a-t-on ? Les pécheurs eux-mêmes aiment ceux dont ils sont aimés. (*Luc.* VI, 32.) Mais si elle est formée par une association de parties, et fondée sur le vil intérêt, ou si elle n'est que la société des mêmes vices, nœuds les plus ordinaires des amitiés du monde ; alors elle est malfaisante et criminelle, et conséquemment défendue. Mais l'amitié, même dans sa plus grande partie, n'est d'aucun prix aux yeux de cette religion ; pour elle l'amitié est l'accomplissement du précepte de charité imposé à l'homme envers tous ses semblables.

C'est donc avec un sage discernement que ces fausses vertus ont été omises ; et nous pouvons remarquer encore cet étonnant silence que le législateur chrétien garde partout sur certains objets auxquels tous les autres législateurs ont attaché la plus grande importance. Du gouvernement civil, de la police nationale, des droits de la guerre et de la paix, il n'en a pas fait la moindre mention, sans doute par cette raison bien simple. S'il avait absolument défendu toute résistance aux puissances qui règnent, il aurait paru établir un plan de despotisme et fait des esclaves ; s'il l'eût permis, il eût paru autoriser et faire des rebelles. S'il eût défendu expressément toute guerre, il aurait paru abandonner pour toujours ses disciples comme une proie facile à tout infidèle qui aurait voulu s'en servir ; s'il l'eût permise, il eût paru absoudre toutes les rapines et tous les meurtres dont elle est accompagnée.

Examinons à présent quels sont dans cette religion les préceptes nouveaux qui correspondent avec son nouvel objet. Les principaux sont l'humilité d'esprit, le pardon des injures, et la charité pour tous les hommes ; nous pouvons encore y ajouter le repentir, la foi, la docilité, le renoncement à soi-même et le détachement du monde ; tous les devoirs moraux particuliers à cette reli-

gion, et nécessaires pour parvenir à sa fin.

Bienheureux sont les humbles d'esprit ; car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. (*Matth.* v, 3.) Par cette humilité d'esprit, il faut entendre une disposition d'âme douce, humble, soumise à l'autorité, exempte d'ambition, patiente sous l'injure, et libre de tout ressentiment : disposition si nouvelle et si opposée aux idées de tous les moralistes païens, qui regardaient cette trempe d'âme comme un avilissement criminel et méprisable, dont l'effet devait être de porter les hommes à sacrifier la gloire de leur pays et leur propre honneur à une honteuse pusillanimité. Et telle est encore l'idée que ce devoir présente à presque tous les Chrétiens de nos jours, qui non-seulement le rejettent dans la pratique, mais même le désavouent dans le principe. Nous voyons des individus venger les plus légers affronts par le meurtre, prémédité d'après les principes du point d'honneur, et les nations se détruire les unes les autres par le fer et le feu, sans autre motif que quelques intérêts de commerce, la balance de pouvoirs rivaux, ou l'ambition des princes. Nous voyons les hommes s'animer l'un l'autre jusqu'au dernier soupir à une vengeance féroce, et, dans l'agonie du trépas, plonger encore, de leurs mains défaillantes, le poignard dans le cœur de leurs adversaires.

Et ce qui est le plus choquant encore, nous voyons toutes ces barbaries célébrées par des historiens, flattées par les poëtes, applaudies sur les théâtres, approuvées dans les conseils des sages, et consacrées jusque dans les temples. Mais la pratique universelle ne peut changer la nature des choses, ni l'erreur universelle changer la nature de la vérité. L'orgueil n'était pas fait pour l'homme, mais la soumission, la douceur et la résignation, c'est-à-dire, en d'autres termes, l'humilité d'esprit. Elle convient essentiellement à sa nature, à sa situation dépendante et précaire; et c'est la seule disposition d'âme qui puisse le conduire à jouir du repos et du contentement ici-bas, et du bonheur dans l'autre vie. Cet important précepte resta profondément inconnu, jusqu'à ce qu'il eût été promulgué par celui qui a dit : *Laissez les petits enfants venir à moi; ne les empêchez point; car c'est pour eux qu'est le royaume des cieux En vérité je vous dis que quiconque ne recevra pas le royaume des cieux avec la simplicité d'un enfant, n'y entrera point.* (*Matth.* xix, 14.)

Un autre précepte également nouveau, et qui n'est pas moins sublime, c'est le pardon des injures. Jésus-Christ disait à ses disciples : *Vous avez entendu dire : vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi; et moi, je vous dis : aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent.* (*Matth.* v, 43, 44.) Cette leçon était si nouvelle et si parfaitement inconnue avant qu'il l'eût enseignée par sa doctrine et confirmée par son exemple, que les plus sages moralistes des nations et des siècles les plus éclairés, ont représenté le désir de la vengeance comme la marque d'une âme noble, et l'acte cruel qui la satisfait comme une des plus grandes jouissances de l'homme heureux. Mais combien le pardon des injures est plus magnanime, est plus avantageux pour le genre humain ! Il est plus magnanime, puisque sa pratique exige les sentiments les plus élevés et les plus généreux. Il faut toute l'énergie de ces sentiments pour nous faire supporter les outrages de la malice et les insultes de la folie, et nous faire regarder leurs auteurs avec pitié plutôt qu'avec indignation. Eux seuls peuvent nous persuader que ces affronts ne sont qu'une portion du lot de souffrances qui nous est échu dans ce séjour d'épreuve, et nous faire connaître que, triompher du mal par le bien, c'est remporter la plus glorieuse des victoires. Il est encore souverainement avantageux au genre humain. En effet, cette conduite peut seule mettre un terme à l'éternelle succession des injures et des représailles; car chaque vengeance devient un nouvel acte de vengeance. Mais si nous observions ce précepte salutaire, d'aimer nos ennemis et de faire du bien à ceux qui nous offensent, cette bienveillance obstinée conquerrait à la fin les cœurs les plus invétérés dans la haine, et nous n'aurions plus d'ennemis à pardonner. Qu'il y a donc bien plus d'élévation dans le caractère d'un Chrétien martyr qui souffre avec résignation, et prie pour le coupable, que dans celui d'un héros païen qui ne respire que vengeance, et détruit l'innocence ! Cependant cette vertu si noble et si utile, loin d'être pratiquée avant que le Christianisme parût, était décriée comme un sentiment bas, honteux, quoiqu'elle fût un remède évident contre la plupart des maux de cette vie, et qu'elle soit une préparation si nécessaire pour le bonheur de l'autre

Un troisième précepte, le premier nommé, le premier ordonné par cette institution, c'est la charité envers tous les hommes. Ce que c'est que la charité, on peut l'apprendre dans cette admirable description : *La charité souffre longtemps, et elle est douce : la charité n'est point envieuse; elle ne se vante point; elle n'est point enflée d'orgueil; elle ne blesse point la bienséance; elle ne cherche point son propre intérêt ; elle ne s'offense pas aisément; elle ne croit point le mal; elle ne se réjouit point de l'iniquité, mais elle se plaît dans la vérité; elle craint tout; elle croit tout; elle espère tout; elle endure tout.* (*I Cor.* xiii, 4-7.) Ce passage offre l'exacte description de cette brillante constellation de toutes les vertus. La charité ne consiste pas précisément, comme quelques-uns se l'imaginent, à bâtir des monastères, à doter des hôpitaux, à distribuer des aumônes; mais dans une douce et bienfaisante disposition d'âme qui, à toute heure, s'exerce à des actes de bonté, de patience, de complaisance et de bienveillance envers tous ceux qui nous entourent; et c'est la charité seule qui peut faire le bonheur de l'homme dans cette vie, et le

rendre capable du bonheur de l'autre. Cette vertu est encore toute nouvelle, comme l'assure son auteur même : *Je vous donne un nouveau précepte ; c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés ; c'est par là que tous les hommes connaîtront que vous êtes mes disciples.* (*Joan.* XIII, 34.) C'est dans cette disposition bienfaisante qu'il a fait consister le grand caractère du Chrétien, la pierre de touche de son obéissance, et la marque à laquelle il doit être distingué. Cet amour mutuel n'est autre chose que la charité qui renferme toutes les vertus qu'on vient de lire. Sans ces vertus, nous vivons nécessairement dans une continuelle discorde, et nous ne pouvons obéir au précepte qui nous commande de nous aimer les uns les autres : précepte si sublime, si raisonnable, si bienfaisant, si propre à corriger la dépravation, diminuer la méchanceté, et adoucir toutes les misères de la nature humaine, que si nous le pratiquions tous fidèlement, nous serions bientôt affranchis de toutes les peines qui naissent de nos passions déréglées, la colère, l'envie, la vengeance, la malice et l'ambition, aussi bien que tous les outrages auxquels ces mêmes passions dans les autres nous exposent sans cesse. L'obéissance à ce précepte maintiendrait encore nos âmes dans un état de paix et de tranquillité, et les préparerait si bien pour le royaume des cieux, que nous ne ferions, pour ainsi dire, que glisser doucement d'une vie de paix, d'amour et de bienveillance dans la céleste société, par un passage presque insensible. Ce commandement était entièrement nouveau, lorsqu'il a été donné par son auteur, qui en a fait un précepte capital de sa religion, et indispensablement nécessaire pour atteindre son grand objet, le ciel. Si l'entrée en était permise aux esprits superbes, turbulents et vindicatifs, ils détruiraient nécessairement la félicité de ce séjour par les mêmes passions et les mêmes vices qui leur ont servi à troubler la paix du monde : ainsi ces caractères doivent être éternellement bannis des cieux, non-seulement à titre de punition, mais encore par raison d'incapacité.

Le repentir est un autre devoir moral fortement recommandé par cette religion, et par elle seule, parce qu'il est absolument nécessaire à l'accomplissement de sa fin. Le repentir seul peut en effet nous laver des fautes dont nous ne pouvons être entièrement exempts dans ce séjour d'épreuves et de tentations; seul il peut nous purifier du vice de notre nature selon la disposition du pécheur, ce que l'Ecriture appelle *renaître*. Un simple regret de ses fautes passées, même avec leur pardon, ne peut opérer cet effet, s'il n'opère encore une entière conversion et une nouvelle naissance, suivant le nom si juste et si énergique dont elle est qualifiée. Car ce regret ne peut pas plus purifier une âme souillée par une longue habitude des vices, qu'il ne peut rendre la santé à un corps délabré par plusieurs années de désordre et d'intempérance. Par là, quiconque se connaît un peu soi-même peut juger si son espérance est raisonnable et fondée, et pressentir quelle sera sa situation dans l'état présent. S'il sent en lui-même un caractère orgueilleux et malveillant et un violent attachement aux plaisirs et aux occupations de ce monde, il peut être assuré qu'il doit être exclu du royaume des cieux. Il n'est pas digne de cette récompense, et quand même il y serait admis, il n'y trouverait aucun objet qui satisfît ses passions et ses goûts, sans jouir lui-même d'aucun bonheur, il ne ferait que troubler celui des autres.

La foi est un autre devoir moral ordonné par cette institution, devoir d'une espèce si nouvelle, que les philosophes de l'antiquité n'avaient aucun terme pour exprimer cette idée, ni aucune idée de ce genre à exprimer. Car ce mot *fides*, que nous rendons par *foi*, n'a jamais été employé par un écrivain païen dans un sens qui approchât en rien de celui auquel il est appliqué dans le Nouveau Testament. Là il signifie en général dans une disposition humble, docile et ingénue, une confiance en Dieu et en ses promesses. Lorsqu'il est spécialement appliqué au christianisme, on entend la croyance de cette proposition, que le Christ était Fils de Dieu, le Messie prédit par les prophètes et attendu par les Juifs, envoyé par Dieu dans le monde pour y prêcher la justice, le jugement et la vie éternelle, et pour mourir victime d'expiation du genre humain. Voilà la croyance que le Christ exigeait de ceux qui voulaient devenir ses disciples. La foi mérite bien le titre de vertu, puisqu'elle a sa source dans les dispositions les plus douces, et qu'elle est toujours directement opposée à l'orgueil, à l'entêtement, à la présomption. Si l'on prend ce terme dans le sens étendu d'un consentement donné à l'évidence des choses invisibles, il comprend alors l'existence de Dieu et celle d'un état futur; et, en ce sens, il n'est pas seulement une vertu morale, mais il est la source même d'où procèdent toutes les autres vertus ; car c'est sur la croyance de ces vérités que portent toute la religion et toute la morale.

La foi, prise en ce sens, ne peut pas non plus être dénuée de tout mérite moral, comme quelques-uns ont voulu le persuader, puisqu'elle est volontaire jusqu'à un certain degré. L'expérience journalière nous a montré que les hommes croient réellement ou cessent de croire presque toutes les propositions, selon qu'elles conviennent plus ou moins à leurs intérêts et à leurs penchants. Ils changent sincèrement d'opinion en changeant de situation et de circonstances. Nous avons sur l'œil de l'âme le même pouvoir que sur les yeux du corps : nous pouvons le fermer aux plus clairs rayons de la vérité et de la religion, lorsqu'ils nous blessent la vue, et l'ouvrir aux faibles lueurs du scepticisme et de l'incrédulité, lorsque nous aimons mieux les ténèbres que la lumière, ce qui arrive toutes les fois que nos actions sont mauvaises. (*Joan.* III, 19.)

Et c'est, je crois, réfuter assez toutes les objections contre la nature morale de la foi, tirées de la supposition qu'elle est entièrement, involontairement et nécessairement dépendante du degré d'évidence offert à notre entendement.

L'humilité est un autre devoir moral recommandé par cette religion seule : elle veut que nous fassions honneur de nos vertus mêmes à l'influence et à la faveur de notre Créateur, et que nous confessions que nous ne pouvons faire aucune action bonne et méritoire, par nos propres forces, sans être assistés de son divin secours. Cette doctrine paraît à la première vue briser notre liberté, et nous priver de tout mérite ; mais en l'examinant de plus près, on en peut démontrer la vérité par la raison et l'expérience. Sans affaiblir la première, sans déprimer la seconde, elle produit tant de docilité, de résignation et de soumission à Dieu, qu'elle mérite à juste titre une place parmi les plus belles vertus morales. Ce devoir répugnait entièrement aux superbes et présomptueux principes des anciens philosophes, comme à ceux des déistes modernes : ainsi, avant la publication de l'Evangile, il était absolument inconnu, et n'avait jamais été compris.

Le détachement de ce monde est une autre vertu morale, établie encore par le christianisme seul ; vertu si nouvelle que, même de nos jours, il est peu de Chrétiens persuadés que ce soit une vertu de précepte, ou même que ce soit une vertu. Par le détachement du monde, il ne faut pas entendre une séquestration absolue de la société, un éloignement de toutes affaires, une retraite dans le fond d'un cloître : l'industrie et le travail, la gaieté intérieure et l'hospitalité sont fréquemment recommandés par l'Evangile. Il ne défend point les richesses ni les honneurs, dès qu'on peut les obtenir par des moyens légitimes, et qu'on n'y consacre qu'une mesure modérée d'attention et de soins. Ce qu'on entend, c'est cette anxiété sans relâche, cette activité continuelle qui absorbe tous nos moments et toutes nos pensées : voilà ce qui est défendu, parce que cet excès d'ardeur est incompatible avec l'esprit de cette religion, et qu'il détruit en nous tout ce qui nous rend capables du royaume des cieux. Nous nous fatiguons dans la suite pour de vains objets, et dans les frivoles occupations du monde ; nous mourons sous le harnais, et nous espérons alors, dès qu'un crime énorme n'y met pas d'obstacle, nous élancer d'un saut dans le royaume des cieux. Mais cela est impossible : car sans le détachement intérieur de tous les soins de ce monde, nous ne pouvons être suffisamment préparés pour le bonheur de l'autre. Ce principe ne pouvait jamais faire partie de la morale des païens, dont les vertus étaient liées avec les affaires de cette vie, et consistaient à les gouverner d'une manière honorable pour les particuliers, et utile pour l'intérêt public. Le christianisme se propose un plus noble objet ; et cet objet, qui s'il est perdu de vue est perdu pour jamais, c'est le séjour céleste. C'est sur ce séjour que nos regards doivent sans cesse être attachés ; c'est vers lui que nous devons sans cesse avancer. Pendant notre voyage au travers de cette vie, il ne nous est pas défendu de vaquer aux affaires de ce monde, et de jouir en passant des amusements des voyageurs, pourvu qu'ils ne nous arrêtent pas trop longtemps, et qu'ils ne nous détournent pas trop de notre route.

On ne peut nier que le grand auteur de la religion chrétienne ne soit le seul et le premier qui ait osé contredire toutes les principales maximes de la vertu païenne, et introduire une religion directement opposée à ces erreurs si longtemps accréditées, tant dans ses préceptes que dans son objet.

Les vertus les plus célébrées par les anciens étaient la fierté de l'âme, le courage intrépide et le ressentiment implacable (1). Tel était le portrait du fameux héros, tracé par un des plus grand poëtes de l'antiquité. Toutes ces qualités contrastent avec celles du vrai Chrétien. La religion commande sans cesse l'humilité d'esprit, la douceur, la patience et le pardon des injures. *Je vous dis de ne point résister à l'injure ; et si un homme vous frappe une joue, tendez-lui l'autre.* (*Matth.* v, 39.) Parmi les païens, les caractères favoris étaient les esprits remuants, les ambitieux, les intrépides, qui, au travers des fatigues et des dangers, accumulaient des richesses, et les dépensaient ensuite dans le luxe, la magnificence et les plaisirs corrompus. Mais l'une et l'autre conduite était également contraire au système chrétien, qui défend tout effort extraordinaire pour acquérir des richesses, trop de soin pour les conserver et trop d'ardeur dans leur jouissance.

Le principal but des païens était la renommée : c'est pour elle que leurs poëtes chantaient, que leurs héros combattaient, que leurs patriotes mouraient ; et c'était là le grand prix que leurs philosophes et leurs législateurs proposaient pour motif de toutes les actions grandes et vertueuses. Que dit à ses disciples le législateur chrétien ? *Vous serez heureux quand les hommes vous mépriseront et vous calomnieront à cause de moi : félicitez-vous alors et soyez dans la plus grande joie ; car grande est la récompense qui vous attend dans les cieux.* (*Ibid.*, 11, 12.) Il y a une si vaste différence entre l'espoir de la philosophie païenne et celui du christianisme, que j'oserai affirmer que les vertus les plus célèbres aux yeux des premiers sont précisément les plus opposées au but du christianisme, beaucoup plus même que leurs vices les plus infâmes. Brutus, arrachant la vengeance des mains de l'être à qui seule elle appartient, et assassinant l'oppresseur de son pays ; Caton, se tuant lui-même, parce qu'il ne pouvait souffrir de

(1) Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.
(HORAT., *De art. poetic.*, vers. 122.)

maître, ont plus souillé le monde, et l'ont plus reculé de l'entrée des cieux, que les honteux excès de Messaline même, ou les brutales débauches d'Héliogabale.

Ce contraste qui existe entre l'institution chrétienne et toutes les autres institutions morales ou religieuses qui ont précédé son établissement, est d'une évidence palpable ; et certainement on ne peut guère disputer à la première sa supériorité sur toutes les autres, à moins qu'on n'entreprenne de prouver que l'humilité, la patience, le pardon des injures et la bienveillance sont des qualités moins aimables et moins bienfaisantes que l'orgueil, la vengeance et la malignité; que le mépris des richesses est moins noble que leur acquisition par la fraude et la bassesse; ou que la distribution de ces richesses dans le sein du pauvre et du malheureux est moins recommandable que l'avarice ou la prodigalité; ou enfin que l'immortalité réelle que donne l'Eternel dans le royaume des cieux, est un objet moins élevé, moins raisonnable et moins digne des efforts de l'homme, que cette imaginaire immortalité que donnent les hommes, misérable tribut que la folie de la moitié du genre humain paye à la scélératesse de l'autre, et que le sage doit toujours mépriser, parce que l'homme de bien ne l'obtient presque jamais.

Conclusion. — Je crois, si je ne me trompe, avoir parfaitement établi la vérité de ces trois propositions :

1° Il existe actuellement un livre qui a pour titre le Nouveau Testament.

2° De ce livre on peut extraire un système de religion absolument nouveau, soit dans son objet, soit dans ses maximes, et qui n'est pas seulement infiniment supérieur, mais qui ne ressemble à rien de ce qui était auparavant entré dans l'esprit humain.

3° De ce même livre on peut également recueillir un système de morale où tout précepte, fondé sur la raison, est porté à un plus grand degré de perfection qu'il ne l'a jamais été dans aucun des écrits des plus sages philosophes de l'antiquité; où l'on ne trouve aucun des préceptes fondés sur de faux principes; où enfin un grand nombre de préceptes nouveaux correspondent uniquement avec le nouvel objet de cette religion.

Chacune de ces trois propositions est, j'en suis persuadé, incontestablement vraie. Et, si elles sont vraies, en voici la conséquence nécessaire : c'est qu'un pareil système de religion et de morale ne peut jamais avoir été l'ouvrage, ni d'un seul homme, ni d'une société d'hommes, encore moins de cette troupe d'hommes obscurs, ignorants et illettrés, qui l'ont en effet manifesté et publié par l'univers; et que, par conséquent, c'est l'ouvrage évident de la sagesse et de la puissance divine, c'est-à-dire qu'il tire son origine de Dieu même.

Cet argument me paraît approcher d'une démonstration rigoureuse : il est fondé sur le même raisonnement qui nous sert à prouver que le monde physique est l'ouvrage de l'invisible main de ce même Dieu. Nous voyons avec admiration le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment; nous contemplons avec étonnement les corps imperceptibles des animaux dont l'extrême petitesse échappe à nos sens, et ces orbes immenses de planètes, trop vastes pour que notre imagination les embrasse : nous sommes certains que tous ces êtres ne peuvent être l'ouvrage de l'homme, et nous en concluons avec raison qu'ils sont l'étonnante production d'un Créateur tout-puissant. De même nous voyons ici un plan de religion et de morale au-dessus de la raison et de toutes les idées humaines, qu'il est également impossible que la science de l'homme ait découvert, et que l'artifice de l'homme ait inventé; par la même forme de raisonnement, et avec la même justesse et la même évidence, nous en concluons qu'il doit nécessairement tirer son origine du même Etre infiniment puissant et infiniment sage.

La propagation de cette religion n'est pas moins extraordinaire que la religion elle-même; elle ne surpasse pas moins toute l'étendue de la puissance des hommes, que sa découverte ne surpassait la portée de l'esprit humain. C'est un fait bien connu que, dans le cours d'un très-petit nombre d'années, elle s'est répandue dans toutes les principales parties de l'Asie et de l'Europe, et cela, par le seul ministère d'un très-petit nombre d'hommes bien ordinaires: qu'à cette époque le paganisme était dans le plus grand crédit, universellement cru par le peuple, et soutenu par les grands; que les sages des nations les plus éclairées assistaient à ses sacrifices, et consultaient ses oracles dans les occasions les plus importantes : artifice des prêtres ou du démon, n'importe; il n'en était pas plus vraisemblable d'espérer de les convertir ou de les maîtriser; et cependant c'est un fait certain, qu'à la prédication de quelques pêcheurs, leurs autels restèrent déserts, et leurs divinités muettes. Voilà un miracle que ces pêcheurs ont accompli, et qui est hors de doute, quoi que l'on puisse penser des autres. Cette merveille suffit pour prouver l'autorité de leur mission, et pour nous convaincre qu'il est impossible que l'idée de ce système ou son succès soit leur ouvrage, et vienne d'eux seuls.

Mais si, malgré l'évidence de ces preuves, quelqu'un pouvait croire que tous les sages de la Grèce et de Rome aient été impuissants pour accomplir cette tâche dans un siècle où les arts et les lettres étaient à leur midi, et qu'alors le fils d'un charpentier, avec douze des artisans les plus bas et les plus grossiers pour associés, ait été capable, sans le secours d'aucun pouvoir surnaturel, de découvrir ou d'inventer un système de religion le plus sublime, un système de morale le plus parfait, et qui tous deux avaient échappé à la science et au génie de Platon, d'Aristote et de Cicéron; et qu'ils

aient, par la seule force de leur sagacité naturelle, imaginé d'exclure de ce système toutes les fausses vertus qui étaient universellement admirées, et d'y faire entrer toutes les vraies vertus, méprisées alors et ridiculisées par le reste de l'univers; si quelqu'un, dis-je, peut croire que ces hommes aient pu se faire imposteurs sans autre but que de propager la vérité, fourbes et scélérats sans autre but que d'enseigner l'honnêteté, et martyrs sans la moindre espérance de gloire ou de profit: et encore que cette poignée d'hommes, sans moyens et sans influence, ait répandu en aussi peu d'années, dans la plupart des contrées du monde connu, une religion qui venait heurter de front les intérêts, les plaisirs, l'ambition, les préjugés, et jusqu'à la raison du genre humain; qu'ils aient triomphé, sans aucune assistance surnaturelle, de la puissance des princes, des intrigues des Etats, de la force de la coutume, de l'aveuglement du zèle, du crédit des prêtres, de l'éloquence des orateurs et de la philosophie de l'univers; si quelqu'un peut croire à tous ces événements miraculeux que contredit l'expérience constante des facultés et des penchants de la nature humaine, certes cet homme a bien plus de foi qu'il n'en faut pour le rendre chrétien, et c'est à force de crédulité qu'il reste incrédule.....

Si j'ai réussi à prouver ici la divinité de Jésus-Christ par le caractère divin du christianisme, argument qu'il est impossible de réfuter, il n'est plus désormais d'arguments, quelque spécieux, quelque nombreux qu'ils puissent être, ni probabilités, ni conjectures, ni doutes, qui puissent jamais en détruire l'évidence, parce qu'une fois démontré vrai, il ne peut plus être faux.

COMMUNION. — *Voy.* Eucharistie.

CONVERSION DE SAINT PAUL. — Il serait facile de montrer que la conversion de chacun des apôtres, des disciples et des premiers fidèles est une démonstration palpable et vivante de la divinité de Jésus-Christ. Mais ce qui serait trop long, sinon impossible à faire pour chacun d'eux, on l'a fait pour l'apôtre saint Paul dont l'exemple est d'autant plus frappant que, persécuteur acharné des Chrétiens, il fut converti subitement et au moment même où il allait exercer contre eux toute la fureur de son zèle pharisaïque. George Lyttleton, écrivain célèbre et pair de la Grande-Bretagne, né le 9 novembre 1709 et mort le 22 août 1773, a composé un ouvrage spécial sur « la divinité de Jésus-Christ, démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul. » Il écrivit ce livre à la suite d'un entretien qu'il eut sur la religion avec le célèbre M. Gilbert West, à qui il l'adressa en forme de lettres. Ces deux savants, connus en Angleterre par leur rang et leur mérite, firent longtemps profession de déisme et d'incrédulité. Ils étudièrent la religion avec un désir sincère de s'instruire, et avec l'application et le soin que demande une affaire de cette importance. Ils éprouvèrent bientôt l'un et l'autre ce qu'ils ont souvent répété depuis : que tout honnête homme qui l'étudie sérieusement, et dans les dispositions convenables, ne tarde guère à reconnaître le faible des objections qu'on fait contre elle, et la solidité des preuves sur lesquelles elle est établie. La lumière brilla à leurs yeux, les nuages du préjugé se dissipèrent, et le fruit de leurs travaux et de la droiture de leur cœur fut de croire la vérité qu'ils avaient eu le malheur de méconnaître.

Mais ils ne se sont pas contentés d'avoir connu la vérité, après l'avoir si longtemps combattue; ils ont regardé comme un de leurs devoirs d'en prendre hautement la défense. West l'a fait dans ses *Observations sur l'histoire et sur les preuves de la résurrection*, ouvrage solide et profond, rempli de savantes recherches et d'une excellente critique, dont quatre éditions, faites à Londres coup sur coup, ont assez annoncé leur mérite. Milord Lyttleton le fait dans ce traité qui, sans avoir l'étendue de celui de M. West, est très-propre à convaincre les incrédules et à confirmer dans la foi les Chrétiens. L'évidence s'y fait toucher au doigt. Point de raisonnements abstraits : tout y est clair, précis et méthodique; on y trouve exposée dans toute sa force une preuve de la divinité de Jésus-Christ qui n'avait point encore été développée, du moins avec quelque étendue, et qui méritait pourtant bien de l'être : car nous pouvons dire hardiment avec notre auteur que la conversion et l'apostolat de saint Paul forment une démonstration de la divinité du Christ, à laquelle tout esprit raisonnable doit céder.

Voici presque tout entier ce remarquable travail.

« Dans notre dernier entretien sur la religion chrétienne, » dit Lyttleton, « j'avançai, qu'outre les preuves qu'on peut tirer en sa faveur des prophéties de l'Ancien Testament, de la connexion nécessaire, qu'elle a avec l'attente de la religion judaïque, des miracles de Jésus-Christ, et de la vérité incontestable du témoignage que tous les apôtres ont rendu de sa résurrection, la conversion et l'apostolat de saint Paul, considérés avec l'attention convenable, suffisaient seuls pour établir la divinité du Christ. Une démonstration aussi simple vous ayant paru propre à convaincre ceux des incrédules que rebuterait une plus longue suite de raisonnements, j'ai tâché de rassembler ici et de présenter sous un même point de vue les preuves de cette proposition.

Dans le XXVI chapitre des *Actes des Apôtres* (vers. 4-29), ouvrage écrit par un contemporain et compagnon de saint Paul dans la prédication de l'Évangile (comme il paraît par ce livre même), il est rapporté que saint Paul raconta au roi Agrippa et à Festus, gouverneur romain, l'histoire de sa conversion en ces termes : *La manière dont j'ai vécu dans Jérusalem parmi ceux de ma nation depuis ma jeunesse est connue de tous les Juifs : s'ils veulent rendre témoignage à la vérité, ils savent que dans mes premières an-*

nées j'ai été dans la secte des pharisiens, la plus approuvée de notre religion; et si je suis obligé de paraître devant les juges, c'est à cause de l'espérance que j'ai eue en la promesse que Dieu a faite à nos pères et dont les douze tribus attendent l'effet, servant Dieu nuit et jour. C'est à cause de cette espérance, ô roi Agrippa, que je suis accusé par les Juifs; vous semble-t-il donc incroyable que Dieu ressuscite les morts? Pour moi, j'avais cru d'abord qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire contre le nom de Jésus de Nazareth. Et c'est ce que j'ai fait dans Jérusalem, où j'ai mis en prison plusieurs des saints, en ayant reçu le pouvoir des princes des prêtres, et lorsqu'on les faisait mourir, j'y ai donné mon consentement. Je les tourmentais dans toutes les synagogues, et je les contraignais de blasphémer; et ma fureur s'augmentant contre eux jusqu'à l'excès, je les persécutai jusque dans les villes étrangères. Un jour donc j'allais à Damas dans ce dessein, avec un pouvoir et une commission des princes des prêtres; lorsque j'étais en chemin, ô roi, je vis en plein midi briller du ciel une lumière plus éclatante que le soleil, qui m'environna et tous ceux qui m'accompagnaient. Et étant tous tombés par terre, j'entendis une voix qui me disait en langue hébraïque: Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. Je dis alors: Qui êtes-vous, Seigneur? et le Seigneur me dit: Je suis ce Jésus que vous persécutez; mais levez-vous et tenez-vous debout; car je vous ai apparu afin de vous établir ministre et témoin des choses que vous avez vues, et de celles que vous verrez quand je vous apparaîtrai; et je vous délivrerai de ce peuple et des gentils auxquels je vous envoie maintenant pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, et que par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des saints. Je ne résistai donc point, ô roi Agrippa, à la mission céleste; mais j'ai annoncé d'abord à ceux de Damas, et ensuite dans Jérusalem, dans toute la Judée et aux gentils qu'ils fissent pénitence, et qu'ils se convertissent à Dieu en faisant de dignes œuvres de pénitence. Voilà le sujet pour lequel les Juifs, s'étant emparés de moi dans le temple, ont voulu me tuer. Mais, aidé du secours de Dieu, je subsiste jusqu'à ce jour, rendant témoignage aux petits et aux grands, et ne disant autre chose que ce que les prophètes et Moïse ont prédit devoir arriver; que le Christ souffrirait; qu'il serait le premier qui ressusciterait d'entre les morts, et qu'il annoncerait la lumière aux peuples et aux gentils. Lorsqu'il parlait ainsi pour sa défense, Festus s'écria: Paul, vous êtes insensé, votre grand savoir vous fait perdre le sens. Paul lui répondit: Je ne suis point insensé, très-excellent Festus; mais ce que je viens de dire est plein de vérité et de bon sens. Le roi est bien informé de ces choses, et je parle devant lui avec d'autant plus de liberté, que je sais qu'il n'ignore rien de ce que je dis, parce que ce ne sont point des choses qui se soient passées en secret. O roi Agrippa, croyez-vous aux prophéties? Je sais que vous y croyez. Alors Agrippa dit à Paul: Peu s'en faut que vous ne me persuadiez d'être Chrétien. Paul lui repartit: Plût à Dieu que non-seulement il ne s'en fallût guère, mais qu'il ne s'en fallût rien du tout, que vous et tous ceux qui m'écoutent présentement devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces liens.

Dans un autre chapitre du même livre (*Act.* XXII, 9-16), il rapporte aux Juifs la même histoire en abrégé, ajoutant seulement ces circonstances: *Et le Seigneur me dit: Levez-vous, et allez à Damas, et on vous dira là tout ce qu'il faut que vous fassiez; et comme le grand éclat de cette lumière m'avait ôté la vue, ceux qui étaient avec moi me prirent par la main et me menèrent à Damas. Or il y avait à Damas un homme pieux, selon la loi, nommé Ananie, à la vertu duquel tous les Juifs qui y demeuraient rendaient témoignage. Il me vint trouver et s'approchant de moi, il me dit: Mon frère Saul, recevez la lumière, et au même instant je le vis. Il me dit ensuite: Le Dieu de nos pères vous a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le juste et pour entendre les paroles de sa bouche. Car vous lui rendrez témoignage devant tous les hommes de ce que vous avez vu et entendu. Qu'attendez-vous donc? Levez-vous et recevez le baptême, et lavez vos péchés en invoquant le Seigneur.*

Et dans le neuvième chapitre, l'auteur de ce livre raconte le même fait avec quelques circonstances dont il n'est point fait mention dans ces deux endroits, savoir: *Que Paul avait eu* une vision, où il avait vu Ananias entrer chez lui, et lui imposer les mains pour lui rendre la vue, et que dès qu'Ananias lui eut parlé il lui tomba des yeux comme des écailles.

Saint Paul parle de lui-même d'une manière conforme à ces deux récits dans ses Epîtres aux Eglises qu'il établissait, ouvrage dont on ne peut révoquer en doute l'authenticité, sans renverser toutes les règles dont on se sert pour prouver et établir celle de tous les autres écrits.

Il dit aux Galates: *Je vous assure, mes frères, que l'Evangile que je vous ai prêché n'a rien de l'homme; car je ne l'ai point reçu ni appris d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ; car vous avez ouï dire de quelle manière j'ai vécu autrefois dans le judaïsme, avec quel excès de fureur je persécutais l'Eglise de Dieu et je la ravageais, me signalant dans le judaïsme au-dessus de plusieurs de ma nation et de mon âge, et ayant un zèle démesuré pour les traditions de nos pères. Mais lorsqu'il a plu à Dieu qui m'a choisi particulièrement dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de me révéler son Fils, afin que je le prêchasse parmi les nations, je l'ai fait aussitôt sans prendre conseil de la chair et du sang.* (*Galat.* I, 11, 16.)

Et aux Philippiens: *Si quelqu'un croit pou-*

voir se confier dans la chair, je le puis, plus qu'un autre, ayant été circoncis au huitième jour, étant de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, né Hébreu, de pères hébreux ; pour ce qui est de la manière d'observer la loi, ayant été pharisien ; pour ce qui est du zèle du judaïsme, en ayant eu jusqu'à persécuter l'Eglise; et pour ce qui est de la loi, ayant mené une vie irréprochable. Mais ce qui était alors un gain pour moi, je l'ai regardé à cause de Jésus-Christ comme une perte, et j'estime que tout est une perte au prix de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai souffert la perte de toutes choses, et je les ai regardées comme du fumier, afin de gagner Jésus-Christ. (*Philip.* III, 4-8.)

Et dans la *Ire Epître à Timothée* (I, 12, 13) : *Je rends grâces à Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui m'a fortifié et m'a jugé fidèle en m'établissant dans le ministère, moi qui étais avant cela un blasphémateur, un persécuteur, un ennemi outrageant; mais j'ai obtenu miséricorde, parce que j'ai fait tous ces maux étant dans l'ignorance et dans l'incrédulité.*

Dans les autres Epîtres il s'appelle lui-même apôtre par la volonté de Dieu, par le commandement de Dieu notre sauveur et Seigneur Jésus-Christ, *Apôtre, non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ et par Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts* (*Galat.* I, 1) ; expressions qui signifient une vocation particulière qui le fit apôtre. Et dans la *Ire Epître aux Corinthiens* (XV, 5-8), après avoir fait l'énumération de plusieurs apparitions de Jésus-Christ depuis sa résurrection, il ajoute qu'il lui était aussi apparu comme à un avorton.

Or un homme qui rapporte de lui-même les faits de cette nature, et qui les rapporte d'une manière si formelle et si circonstanciée, doit nécessairement avoir été ou un imposteur qui, dans l'intention de tromper, avançait comme vrais des faits dont il connaissait la fausseté, ou un visionnaire, un enthousiaste qui, par la force d'une imagination échauffée, se faisait illusion à lui-même, ou avait été trompé par d'autres, et tout ce qu'il avance n'est qu'une suite de cette séduction, ou enfin ce qu'il déclarait avoir été la cause de sa conversion est réellement arrivé, et par conséquent Jésus-Christ est vraiment Dieu.

Saint Paul n'a point été un imposteur. Qu'il n'ait point été un imposteur qui, dans l'intention de tromper, ait avancé comme vrais des faits qu'il savait être faux, je l'aurai démontré, si je prouve qu'il n'avait point de motifs raisonnables de soutenir une telle imposture, et que si c'en eût été une, il n'aurait pu la répandre et l'établir avec le succès qu'il a eu, par les moyens que nous savons qu'il a employés.

Premièrement, le motif qui l'aurait porté à avancer une pareille imposture, n'aurait pu être que l'espérance d'augmenter par là ses biens, son crédit, son pouvoir; ou le désir de satisfaire quelque passion à la faveur même de cette imposture, et par les moyens que le succès lui aurait fournis. Or en quelles circonstances saint Paul déclara-t-il sa conversion à la foi de Jésus-Christ? Dans le temps que ce Jésus qui s'était dit le Messie et le Fils de Dieu, malgré l'innocence et la sainteté de sa vie, malgré les miracles qu'il avait opérés pour prouver sa mission, venait d'être crucifié comme un imposteur et un blasphémateur, et que, humainement parlant, son supplice devait avoir fait perdre à tous ses disciples l'envie de le suivre ou d'embrasser sa doctrine, et de s'opposer aux Juifs dans l'opinion où ils étaient qu'il ne pouvait être le Messie qui leur était promis, et qui, selon leurs préjugés, loin de souffrir, devait régner et triompher à jamais sur la terre. Il est vrai que ses apôtres, qui avaient paru d'abord intimidés par la mort de leur maître, et perdu toute espérance, avaient repris courage, et qu'ils enseignaient publiquement en son nom, déclarant qu'il était ressuscité, et confirmant ce miracle par ceux qu'ils opéraient ou qu'ils prétendaient opérer eux-mêmes. Mais les princes des prêtres et les magistrats parmi les Juifs étaient si éloignés de se rendre à leurs discours et à leurs miracles, qu'ils commencèrent dès lors contre eux une cruelle persécution, mettant les uns à mort, emprisonnant les autres, et poursuivant avec une fureur implacable tous ceux qui embrassaient leur doctrine. Saint Paul qui était lui-même pharisien, et qui avait été élevé aux pieds de Gamaliel, l'un des premiers de cette secte, avait eu part aux violences que les Juifs exercèrent contre les premiers Chrétiens, et dans l'excès de son zèle, non content de persécuter les fidèles de Jérusalem, et ne respirant que les menaces et le sang contre les disciples du Seigneur, il avait été demander au grand prêtre des lettres pour les synagogues de Damas, afin d'en ramener prisonniers à Jérusalem tous ceux qu'il y trouverait de cette secte, hommes ou femmes. On le lui avait accordé, et c'était avec ce pouvoir et cette commission du grand prêtre qu'il s'en allait à Damas. Voilà en quel temps et en quelles circonstances il se fit Disciple de Jésus-Christ. Or, quels motifs purent l'engager à prendre ce parti? Etait-ce l'envie de s'enrichir? Mais il ne pouvait manquer de perdre, par cette démarche, et tous ses biens, et jusqu'à l'espérance d'en pouvoir acquérir d'autres. Ceux qu'il quittait étaient les dispensateurs des richesses, des dignités, des charges dans la Judée; ceux dont il embrassait le parti étaient des gens pauvres, opprimés, qui n'avaient aucun moyen d'avancer leur fortune. Quelques-uns d'entre eux, plus aisés que les autres, partageaient leurs biens avec leurs frères; mais même avec ce secours leur société manquait souvent du nécessaire; et dans les églises qu'il établit ensuite, et qui étaient plus riches que celles de Jérusalem, il était si éloigné de tirer parti pour lui-même de leur charité et de la vénération que ces nouveaux fidèles avaient pour lui,

qu'il refusait souvent de recevoir d'eux de quoi se procurer les nécessités de la vie.

Voici comme il s'en explique dans la *Ire Epitre aux Corinthiens* (IV, 11, 12) : *Nous souffrons la faim et la soif, nous sommes nus et nous n'avons pas de demeure fixe, et nous vivons du travail de nos mains.*

Et dans la *IIe aux Corinthiens* (XII, 14) : *Voici la troisième fois que je me prépare à aller vous voir, et ce sera encore sans vous être à charge, car c'est vous que je cherche et non pas votre bien; ce n'est pas aux enfants à amasser du bien pour leurs pères, mais aux pères à amasser pour les enfants.*

Il dit aux Thessaloniciens : *Comme Dieu nous a choisis pour nous confier son Evangile, ainsi nous parlons, non pour plaire aux hommes, mais à Dieu qui sonde les cœurs. Aussi n'avons-nous pas usé de discours flatteurs, comme vous le savez, ni fait de notre ministère un commerce d'avarice, Dieu en est témoin. Nous n'avons pas non plus cherché notre gloire de la part des hommes, ni de vous, ni d'autres personnes, quoique nous pussions vous être à charge comme apôtres de Jésus-Christ; car vous vous souvenez, mes frères, de nos travaux et de nos fatigues, et comment nous avons prêché l'Evangile de Dieu, en travaillant jour et nuit pour n'être à charge à aucun de vous.* (*I Thess.* II, 4-10.)

Et en faisant ses adieux aux fidèles de l'église d'Ephèse, auxquels il avait prédit qu'ils ne le reverraient plus, il se rend encore le même témoignage, et en appelle à eux de la vérité de ce qu'il avance. *Je n'ai désiré de personne ni argent, ni or, ni vêtement. Vous savez que mes mains ont fourni à mes besoins et à ceux des personnes qui sont avec moi.* (*Act.* XX, 33, 34.) L'état où se trouvait l'Eglise, quand saint Paul y entra, et la conduite qu'il y tint dans la suite, prouvent donc évidemment qu'en embrassant le christianisme, son objet n'avait point été de s'enrichir; au contraire, en continuant de persécuter les fidèles, il avait des espérances presque certaines d'avancer sa fortune par la faveur de ceux qui étaient à la tête de la république des Juifs, auprès desquels il ne pouvait avoir de meilleure recommandation que le zèle qu'il avait montré contre la religion de Jésus-Christ.

Le crédit et la réputation n'ont point été non plus l'objet qu'il eut en vue en se faisant disciple de Jésus-Christ; car cette nouvelle secte qu'il embrassait était universellement méprisée. Ses chefs et ses docteurs n'étaient que des hommes de la plus basse extraction, sans éducation, et qui n'avaient, pour se faire valoir, ni connaissances, ni talents humains. Les dogmes qu'ils enseignaient étaient contraires à ceux que professaient les sages et les savants de leur nation. Leurs miracles étaient accusés de magie et d'imposture. *L'auteur même et le chef de leur foi* (*Hebr.* XII, 2) avait été condamné comme un criminel, et était mort en croix entre deux voleurs. Le disciple de Gamaliel pouvait-il se persuader que ce fût un moyen de s'attirer du crédit ou de la considération que de devenir le docteur d'une société de pêcheurs? Pouvait-il se flatter que les dogmes qu'il enseignerait lui fissent honneur dans la Judée ou dans le reste du monde? Non sans doute. Il n'ignorait pas que Jésus crucifié qu'il prêchait, était un scandale pour les Juifs et une folie pour les gentils (*I Cor.* I, 23), et il sentit dans la suite, par sa propre expérience, à quels mépris étaient exposés tous les prédicateurs d'un mystère si contraire aux goûts, aux passions, aux plaisirs du monde et à l'orgueil de la raison humaine. *Nous sommes*, dit-il aux Corinthiens, *comme le rebut du monde, mais nous ne nous décourageons pas pour cela, et nous ne rougissons pas de l'Evangile.* (*I Cor.* IV, 13.) Le désir de la gloire, l'ambition de se faire un nom n'étaient donc pas le motif qui lui fit embrasser le christianisme.

Etait-ce l'autorité, le pouvoir qu'il ambitionnait? L'autorité sur quoi? Sur un troupeau de brebis qu'on menait à la boucherie et dont le pasteur avait été lui-même égorgé quelque temps auparavant ! Tout le fruit qu'il pouvait espérer de cette autorité, n'était-ce pas d'être exposé plus qu'un autre au couteau qu'il avait lui-même si cruellement tiré contre eux? Avait-il lieu d'attendre des Juifs plus de grâce qu'ils n'en avaient fait à Jésus-Christ? Leur fureur même ne devait-elle pas être plus violente contre le déserteur de leur parti, que contre aucun des apôtres? L'autorité sur une poignée d'hommes obscurs et méprisés, méritait-elle d'être achetée au prix de tant de dangers?

On pourra dire qu'il y a des hommes si avides de dominer, ne fût-ce que sur des gens pauvres, qu'ils affronteraient pour cela toute sorte de périls. Voyons donc quelle autorité saint Paul s'attribuait sur les Chrétiens. D'abord aspirait-il à quelque prééminence sur les autres apôtres? Non; il déclare lui-même qu'il est le moindre d'entre eux, et au-dessous du moindre de tous les saints. Dans les églises même qu'il avait établies, il ne prétendait à aucune primauté, à aucune autorité sur les autres apôtres; il ne voulait être regardé que comme le ministre de la grâce de Dieu, et le prédicateur de l'Evangile, et non comme le chef d'une secte. — *Chacun de vous*, écrit-il aux Corinthiens, *dit : Je suis à Paul* etc., *et moi à Jésus-Christ. Jésus-Christ est-il donc divisé? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? Avez-vous été baptisés au nom de Paul?* (*I Cor.* I, 13, 14.) Et dans un autre endroit : *Qu'est donc Paul, et qu'est Apollon, sinon les ministres par qui vous avez cru, chacun selon le don qu'il a reçu du Seigneur?* (*I Cor.* III, 4, 5.) Et ailleurs : *Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes; mais nous prêchons Jésus Notre-Seigneur, et nous ne nous regardons que comme vos serviteurs en Jésus.* (*II Cor.* IV, 5.)

L'autorité qu'il exerçait sur les fidèles était toute spirituelle et se bornait à leur instruction et à leur édification; elle n'avait rien de cette domination politique qui peut

seule flatter un imposteur, telle fut celle que s'acquirent et qu'exercèrent, à la faveur d'une prétendue révélation divine, plusieurs anciens législateurs, Minos, Radamanthe, Triptolème, Lycurgue, Numa, Zaleucus, Zoroastre, Zamolxis, et Pythagore même qui, législateur et philosophe tout ensemble, supposait comme les autres des miracles et des révélations pour rendre par là ses lois plus respectables. Telle fut encore dans les derniers temps la domination d'Odin chez les Goths, de Mahomet chez les Arabes, de Manco-Capac chez les Péruviens, de la famille des Sofi chez les Persans, et celle des Chérifs chez les Maures. C'était aussi à cette espèce de domination qu'aspiraient parmi les Juifs tant de faux messies. L'autorité spirituelle n'était recherchée que comme le fondement d'un pouvoir temporel par tous ces hommes qui se donnaient pour inspirés du ciel, et par tous ceux qui, au rapport des historiens, employèrent le même artifice dans les différents siècles et dans les différents pays. Mais saint Paul ne prétendait rien changer au gouvernement; il ne se mêlait point de ses lois, il n'excitait point de séditions; en un mot, il n'aspirait à aucun pouvoir temporel. L'obéissance aux magistrats était la doctrine qu'il enseignait aux Eglises qu'il fondait, et celle qu'il pratiquait lui-même. Il n'usait d'aucun des artifices qu'emploient les hommes ambitieux et intrigants pour se faire valoir auprès de ceux qu'ils veulent assujettir à leur autorité. Tout ce qu'il trouvait de répréhensible dans les disciples confiés à ses soins, il le condamnait avec la liberté qui convient à un maître envoyé de Dieu; liberté dont on trouve une infinité d'exemples dans toutes ses Epîtres. Il ne s'intéressait pas moins à ces nouveaux fidèles, et n'en prenait pas moins de soin, quand il était éloigné, que quand il résidait parmi eux; ce que n'eût pas fait un imposteur, qui aurait tout rapporté à lui-même. *Mes frères*, dit-il aux Philippiens, *comme vous m'avez toujours été obéissants, ayez soin, non-seulement lorsque je suis parmi vous, mais encore plus lorsque je suis absent, d'opérer votre salut avec crainte et tremblement* (et un peu après il ajoute le motif qui le portait à s'intéresser si fort à leur conduite), *afin que vous soyez irrépréhensibles et innocents, et qu'étant enfants de Dieu vous viviez sans tache au milieu d'une nation dépravée et corrompue, parmi laquelle vous brillez comme des astres dans le monde, portant en vous la parole de vie, pour m'être un sujet de gloire au sujet de Jésus-Christ, comme n'ayant pas couru en vain et travaillé en vain. Mais quand même je devrais répandre mon sang sur la victime et le sacrifice de votre foi, je m'en féliciterais et m'en réjouirais avec vous tous.* (*Philipp.* II, 12-18.) Est-ce là comme parle un imposteur qui n'aspire qu'à un pouvoir temporel? Non; il n'y avait qu'un homme dont les vues s'étendissent au delà des bornes de cette vie, qui pût tenir ce langage.

Peut-être, dira-t-on, qu'il pouvait du moins aspirer à un pouvoir spirituel sur les Eglises qu'il établissait; mais je réponds qu'il prêchait Jésus-Christ, et qu'il ne se prêchait pas lui-même. Il ne se disait que le ministre de Jésus-Christ; aussi n'appelle-t-il ceux qui l'aidaient dans la prédication de l'Evangile, que ses coopérateurs, ses conserviteurs. Quoiqu'il eût reçu une éducation plus libérale, qu'il fût plus éclairé et qu'il eût plus d'usage du monde que les autres apôtres, loin de se prévaloir de ces avantages pour s'attribuer quelque supériorité sur eux, il les négligeait, ces avantages, et déclarait qu'il n'était point venu avec les discours élevés d'une éloquence et d'une sagesse mondaine, faisant profession de ne savoir autre chose parmi ceux qu'il convertissait, que Jésus-Christ crucifié. Et la raison qu'il en donnait, c'était, dit-il, afin que leur foi ne fût pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu (*I Cor.* II, 5); conduite qui ne lui permettait pas de s'élever au-dessus des autres apôtres qui connaissaient Jésus-Christ aussi bien que lui, et qui, comme lui, avaient reçu de Dieu le pouvoir de prêcher l'Evangile. Un imposteur dont le but aurait été d'acquérir de l'autorité et du pouvoir, n'aurait-il pas fait tout le contraire? Ne se serait-il pas fait valoir par tous ces avantages? Ne les aurait-il pas vantés, exagérés, tâché de devenir par là le chef de sa secte, ou du moins des prosélytes qu'il aurait faits par lui-même. C'est ainsi qu'en agirent tous les philosophes qui formèrent des écoles, et il était encore plus naturel qu'un homme qui annonçait une nouvelle religion, fît de même.

Il ne tenait qu'à lui de donner aux Eglises qu'il établissait une constitution qui favorisât ses vues ambitieuses, puisqu'il prêchait l'Evangile en des parties du monde où aucun des autres apôtres n'avait pénétré, et où le nom de Jésus-Christ n'était pas connu; car il ne bâtissait pas sur les fondements des autres. Si donc il n'eût été qu'un imposteur, se serait-il borné à prêcher le même Evangile que les autres apôtres, pendant qu'il avait une liberté entière d'enseigner ce qui lui aurait plu, sans craindre la moindre contradiction? N'aurait-il pas accommodé l'Evangile de Jésus-Christ à ses vues particulières, à l'agrément et à l'utilité de ses sectateurs, au maintien et à l'augmentation de son pouvoir? C'est cependant ce que ni saint Paul ni les autres apôtres ne firent dans aucune des contrées qu'ils parcoururent, et des Eglises qui étaient absolument sous leur direction. Or que les apôtres aient prêché tous le même Evangile et les mêmes dogmes avec le même esprit de désintéressement, cela seul est une preuve convaincante qu'ils n'étaient pas des imposteurs, mais qu'ils n'agissaient que par l'inspiration divine.

Il est clair que saint Paul n'avait rien à gagner en embrassant la religion de Jésus-Christ; voyons maintenant ce qu'il sacrifiait et ce qu'il avait lieu de craindre. Il sacrifiait sa fortune, qu'il aurait pu avancer en restant dans la religion juive. Il sacrifiait cette ré-

putation qu'il s'était faite par ses longs travaux, par ses études et par une conduite irréprochable dans la justice légale. Il sacrifiait ses amis, ses parents, sa famille à laquelle il s'arrachait et devenait étranger pour toute sa vie. Il sacrifiait enfin cette religion dans laquelle il s'était signalé au-dessus de tous ceux de son âge, et les traditions de ses pères, pour lesquelles il avait été zélé jusqu'à l'excès. Combien ce sacrifice ne devait-il pas coûter à un homme de son caractère, et combien n'était-il pas au-dessus de l'homme dans un Juif? On sait que c'était la nation du monde la plus attachée à ses idées de religion, et que parmi eux la plus austère et la plus orgueilleuse secte était celle des pharisiens, sous la discipline desquels saint Paul avait été élevé. Abandonner donc si subitement des dogmes si chers, renoncer à l'orgueil de ses premiers maîtres et de ses disciples, devenir tout d'un coup leur ennemi, n'était-ce pas ce qui demandait les derniers efforts de la part d'un homme accoutumé dès l'enfance à les révérer, et dont les premiers préjugés étaient fortifiés par tout le pouvoir de l'habitude, l'autorité de l'exemple et les charmes de l'honneur et de l'intérêt?

Tels étaient les sacrifices qu'il fallait que saint Paul fît pour embrasser la religion chrétienne; voyons maintenant ce qu'il avait à craindre. Rien moins que la vengeance implacable de ceux qu'il abandonnait, et le mépris le plus insoutenable, je veux dire le mépris de ceux dont il avait si ardemment recherché l'estime; enfin tous les maux dont il fait l'énumération dans sa *IIᵉ Epître aux Corinthiens*, chapitre XI, et dont le moindre suffirait pour faire abandonner à un imposteur le projet le plus avantageux et le plus flatteur. Donc l'avantage qu'il pouvait se proposer n'ayant aucune proportion avec les dangers qu'il courait, ni avec les maux qu'il aurait à souffrir, il y aurait eu la plus étrange extravagance à entrer dans une pareille imposture et à y persévérer après s'y être une fois engagé.

Il est donc démontré que l'intérêt, la réputation, l'autorité, n'ont pu être les motifs qui ont engagé saint Paul à se convertir à la foi chrétienne, et que toutes ces vues, ainsi que la juste appréhension de tant de maux inévitables, auraient dû l'empêcher de prendre un parti si opposé à toute sa vie passée, à tous les principes qu'il avait reçus, à toutes les habitudes qu'il s'était faites. Voyons donc maintenant si le désir de satisfaire quelque passion à la faveur de cette religion et par les moyens qu'elle pouvait lui fournir, a pu la lui faire embrasser.

Qu'il y ait eu des imposteurs qui se soient donnés pour inspirés du ciel, dans le dessein d'ouvrir par là une libre carrière à leurs passions déréglées, et de s'affranchir du joug du gouvernement, des lois de la morale, c'est une vérité que prouve également l'histoire ancienne et moderne. Mais la doctrine que prêchait saint Paul est tout à fait contraire à de pareilles vues. Ses maximes n'inspirent que les principes de la plus étroite morale, l'obéissance aux magistrats, la retenue, l'horreur du déréglement, de l'oisiveté, de la débauche. Nous ne lisons point dans ses écrits que les saints sont au-dessus des règles de la morale, que les actions morales ne diffèrent point entre elles; que nous n'éprouvons pas des mouvements intérieurs qui portent inévitablement à agir contre la lumière de la raison et contre les lois de la nature; là, aucun de ces dogmes dangereux, à l'abri desquels nous avons vu des hommes prétendus inspirés troubler la paix de la société et enfreindre les règles des mœurs. Nous ne voyons dans toute la suite de sa vie, soit après, soit avant sa conversion, aucun trait qui annonce un cœur déréglé et corrompu. Parmi les Juifs comme parmi les Chrétiens, sa conduite fut irréprochable. Ecoutons-le prendre les Thessaloniciens à témoin de la pureté de sa doctrine et de l'innocence de sa vie. — *Nous ne vous avons prêché*, leur dit-il, *ni l'erreur, ni l'impureté; nous n'avons pas eu dessein de vous tromper... Vous êtes témoins, et Dieu l'est aussi, combien notre conduite a été sainte, juste et irrépréhensible parmi vous qui avez cru.* (*I Thess.* II, 3, 10.) Et en parlant aux Corinthiens: *Nous n'avons*, dit-il, *offensé personne, nous n'avons corrompu l'esprit de personne, nous n'avons trompé personne.* (*II Cor.* VII, 2.) Le désir de satisfaire des passions déréglées n'a donc point porté saint Paul à embrasser la religion chrétienne, non plus que l'espérance de s'enrichir ou d'acquérir de la réputation et de l'autorité.

On dira peut-être que quoi que saint Paul ne fût porté par aucun motif de libertinage ou d'intérêt à inventer une imposture pareille, il a pu former le projet de soutenir et de répandre la foi de Jésus-Christ, parce qu'il fut frappé de la pureté morale, et ne se point faire de scrupule d'employer de pieux artifices pour accréditer une religion qui, toute erronée et toute fausse qu'elle est dans ses dogmes théologiques et dans les faits sur lesquels elle est établie, pouvait par ses préceptes moraux contribuer au bonheur du genre humain.

Il est vrai qu'il s'est trouvé parmi les païens des hommes qui, dans la vue de l'utilité publique, se sont donnés pour divinement inspirés, et ont introduit et soutenu comme vraies des religions dont ils connaissaient la fausseté. Mais outre que leur conduite était appuyée sur des principes rejetés par les Juifs qui, considérant la vérité et non l'utilité comme le fondement de la religion, avaient ces sortes d'artifices en horreur, et les jugeaient injurieux à Dieu, les circonstances où se trouvaient ces païens étaient toutes différentes de celles où se trouvait saint Paul.

Les premiers réformateurs des peuples sauvages n'avaient point d'autres moyens d'humaniser ces barbares, et de les porter à se soumettre à l'ordre et aux lois du gouvernement, que le respect que pouvait leur attirer cette révélation prétendue. L'artifice était donc également avantageux, et à ceux

qui étaient trompés, et à ceux qui les trompaient. Dans tous les exemples qu'on peut citer de gens de bien qui y ont eu recours, on trouvera toujours qu'ils l'ont fait pour de bonnes vues, et qu'ils étaient sûrs qu'il n'en résulterait aucun mal. Ainsi quand Lycurgue persuadait aux Lacédémoniens, et Numa aux Romains, que les lois qu'ils donnaient leur étaient inspirées à l'un par Apollon, et à l'autre par Egérie; quand ils enseignaient à leurs peuples d'ajouter foi aux oracles et aux augures, ils ne voyaient aucun mal temporel que cette créance pût exercer, ou à eux-mêmes, ou à leurs peuples. Elle ne leur attirait ni les persécutions, ni la haine du monde. Mais quand saint Paul entreprit de prêcher l'Evangile, et de porter tous les hommes à embrasser la loi de Jésus-Christ, il était persuadé qu'il allait s'exposer à tous les maux que l'homme peut souffrir ici-bas. Voilà ce que saint Paul savait, à quoi il s'attendait lui-même, et à quoi il avertissait ses disciples de s'attendre.

La seule consolation qu'il avait lui-même, et qu'il proposait souvent à ces nouveaux Chrétiens, c'était que, s'ils souffraient avec Jésus-Christ, ils seraient aussi glorifiés avec lui, et qu'il était bien assuré que les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qu'il savait leur être destinée; c'est ainsi qu'il en écrit aux Thessaloniciens: *Nous nous glorifions en vous dans les Eglises de Dieu, à cause de votre patience et de votre foi dans toutes les persécutions et les tribulations que vous endurez; ce qui est une preuve manifeste du juste jugement de Dieu, pour lequel vous souffrez, voyant qu'il est juste devant Dieu qu'il afflige à leur tour ceux qui vous affligent, et qu'il vous donne à vous qui êtes dans l'affliction du repos avec nous, lorsque le Seigneur Jésus se manifestera venant du ciel avec les anges qui sont les ministres de sa puissance.* (*II Thess.* I, 4-8.)

Et aux Corinthiens il dit: *Si nous n'avons espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus misérables de tous les hommes.* (*I Cor.* XV, 19.) Les mépris, les tourments, les morts cruelles que les Chrétiens eurent à souffrir alors et longtemps après, font assez voir combien il avait raison de leur tenir ce langage. Dans ces circonstances professer la religion chrétienne, sans être intimement convaincu de sa divinité, eût été assurément une insigne extravagance. Mais user de supercherie et d'artifice pour la faire embrasser à d'autres, n'eût-ce pas été le trait le plus noir? Un homme qui aurait pu exposer ses partisans à tant de malheurs, aurait-il conservé le moindre sentiment d'humanité et la moindre étincelle de raison, de s'exposer lui-même à les partager, tous ces malheurs, avec ceux qu'il aurait séduits, précisément pour établir une religion qu'il aurait connue fausse, et qui n'aurait eu de frappant et de vrai que sa morale? C'est une trop extravagante absurdité, et je suis trop longtemps à réfuter une chose qui se détruit d'elle-même à la première réflexion.

A toutes ces raisons que je viens de rapporter, et qui démontrent que saint Paul n'avait aucun motif raisonnable d'embrasser la religion de Jésus-Christ s'il n'eût été sincèrement persuadé de sa vérité, j'en ajoute encore une dernière; c'est qu'au lieu qu'on pouvait objecter aux autres apôtres qu'ils avaient été trop attachés à N.S. pendant sa vie, pour renoncer à sa doctrine après sa mort, qu'ils n'avaient que ce moyen de conserver quelque crédit, en un mot, qu'ils étaient trop avancés pour reculer, on ne pouvait dire de saint Paul rien de semblable. Ce raisonnement, s'il a quelque force, prouverait au contraire que saint Paul devait naturellement rester Juif et ennemi de Jésus-Christ. Car si les autres apôtres étaient engagés dans un parti, il ne l'était pas moins dans l'autre. Si le respect humain les empêchait de changer, il devait faire bien plus d'impression sur un homme qui, ayant reçu une éducation plus relevée et étant d'une condition au-dessus de la leur, avait plus de crédit à perdre, et devait être plus sensible à cette sorte de honte. La seule différence entre eux et lui était que les autres apôtres, en quittant leur maître après sa mort, échappaient par là aux persécutions; au lieu que saint Paul en abandonnant les Juifs, et embrassant la croix de Jésus-Christ, courait à une perte certaine. On n'aperçoit donc aucun motif raisonnable qui eût pu porter saint Paul à embrasser la religion de Jésus-Christ, s'il n'eût été convaincu de sa vérité; au contraire tout contribuait à l'en détourner. Donc, homme d'esprit et de bon sens comme il était, il n'embrassa la religion chrétienne que par une conviction intime de sa vérité, et par conséquent il n'était pas un imposteur qui soutînt comme vrai ce qu'il savait être faux, dans le dessein de tromper les autres.

Mais ne laissons pas là-dessus l'ombre de doute; et comme on pourrait dire qu'il se trouve des gens assez capricieux et assez bizarres pour agir sans motif raisonnable, et qu'on ne sait pas si saint Paul n'était pas de ce caractère, montrons que quand il aurait été dépourvu de sens pour soutenir sans aucun intérêt une imposture aussi dangereuse pour lui-même et pour ceux qu'il avait séduits, il n'aurait pu y réussir par les moyens qu'on sait qu'il a employés.

J'observe d'abord que si sa conversion et le personnage qu'il a joué en conséquence n'eût été qu'une imposture, cette imposture n'était pas de nature à pouvoir réussir par le moyen d'un seul homme. La foi qu'il professa et dont il devint l'apôtre, n'était pas son ouvrage. Il n'en était ni l'auteur ni l'inventeur, et par conséquent il n'en pouvait imaginer les dogmes. Il n'avait eu aucune communication avec Jésus-Christ avant sa mort, et de rapport avec les apôtres après sa mort, que comme leur persécuteur. Ainsi, dans le dessein de prendre le caractère et les fonctions d'apôtre, il était pour lui d'une nécessité absolue d'avoir une connaissance exacte et précise de tous les faits contenus dans l'Evangile, dont plusieurs ne s'étaient passés

qu'entre Jésus et ses douze apôtres, et d'autres plus secrètement encore; de manière qu'ils ne pouvaient être connus que de peu de personnes, n'ayant été publiés dans aucun écrit. Sans cette connaissance exacte, il se serait rendu ridicule aux yeux de ceux qui prêchaient l'Evangile avec plus de connaissance que lui; et comme leur témoignage ne se serait point accordé avec le sien dans les faits, et que leurs dogmes et leurs interprétations de l'Ecriture auraient été souvent contraires aux siennes et à toutes les opinions des Juifs, dans lesquelles il avait été nourri, ils lui auraient nécessairement fait perdre son crédit, ou il serait venu à bout de ruiner le leur. Il est vrai que les Chrétiens qu'il persécutait pouvaient lui avoir donné quelques connaissances générales de ces matières; mais ces connaissances ne pouvaient être assez exactes, ni assez étendues pour un apôtre que la moindre erreur sur ces points aurait décrédité, et qui aurait perdu par là toutes ses prétentions à cette inspiration divine d'où dérivait principalement l'autorité apostolique.

Il lui était donc impossible de jouer ce personnage sans être d'intelligence au moins avec les apôtres, intelligence d'autant plus nécessaire, que l'entreprise de prêcher l'Evangile n'exigeait pas seulement une connaissance exacte de tout ce qu'il contient, mais encore un pouvoir apparent d'opérer des miracles; car c'était ce pouvoir que les apôtres donnaient comme une preuve incontestable de leur mission et de la doctrine qu'ils prêchaient. Il fallait donc qu'il apprît d'eux de quels secrets ils se servaient pour faire illusion aux yeux, au cas que ce pouvoir ne fût que pure supercherie. Mais comment les aurait-il engagés à l'admettre dans leur société et dans leur secret? Etait-ce en les persécutant avec fureur eux et leurs frères, comme nous voyons qu'il fit au moment de sa conversion? Se seraient-ils hasardés de confier à leur ennemi capital des secrets d'où dépendaient toutes leurs espérances et leur crédit? Lui auraient-ils confié et leur vie et l'honneur de leur secte, qu'ils préféraient à leur vie? Quelle confidence plus déplacée! Des hommes à qui les plus rigoureuses persécutions n'avaient pas arraché un seul mot qui pût les convaincre d'imposture, auraient tout avoué à leur persécuteur, dans l'espérance d'en faire un de leurs complices! Non, c'est une chose qui ne leur était pas moins impossible qu'à lui d'entrer dans leur imposture sans leur consentement et leur assistance.

Il faut donc convenir que jusqu'à ce qu'il allât à Damas, il n'avait point eu de communication avec les apôtres, qu'il n'agissait point de concert avec eux, et qu'il n'avait rien appris d'eux que ce qu'ils enseignaient publiquement à tout le monde. Or, dès qu'il y fut arrivé, il alla dire aux Juifs à qui il apportait de la part du grand prêtre et de la synagogue des lettres contre les Chrétiens, qu'il avait vu dans la route une grande lumière qui venait du ciel, et qu'il avait entendu Jesus-Christ lui faire des reproches de ce qu'il le persécutait, et lui ordonner d'entrer dans la ville, et qu'on lui dirait ce qu'il fallait qu'il fît. Or, comment justifier cette manière de se déclarer converti à Jésus-Christ qu'en supposant que tous ceux qui étaient avec lui quand il avait eu cette prétendue vision, étaient du complot qu'il formait? Sans cela l'aventure qu'il racontait n'aurait trouvé aucune créance dans les esprits, puisqu'elle n'aurait pas manqué d'être désavouée par ceux-mêmes dont le témoignage était nécessaire pour en établir la vérité. Mais peut-on supposer que ces gens aient voulu entrer dans ce complot? C'étaient probablement des officiers de justice, ou des soldats qui avaient été souvent employés auparavant à l'exécution des ordres du grand prêtre et des magistrats contre les Chrétiens; s'ils avaient été choisis exprès pour cette expédition, c'étaient sans doute des gens sur le zèle desquels on pouvait compter. Quelle raison aurait donc pu les porter à prévariquer dans la commission dont ils étaient chargés? Voit-on qu'avant ce temps-là ils aient eu quelque rapport avec celui pour qui ils auraient fait un mensonge si grossier, ou qu'il les en ait récompensés dans la suite. Saint Paul aurait donc dû échouer dès le premier pas.

Mais avançons. Il fut instruit par un Chrétien à Damas. Ce Chrétien a dû être son complice, quoiqu'il paraisse qu'ils ne se soient jamais connus l'un l'autre, et que celui-ci fût un homme d'une probité reconnue par les Juifs de Damas, et par conséquent incapable d'entrer dans une pareille intrigue. Malgré ces impossibilités, il faut dire que cet homme a été son confident, et qu'il était d'intelligence avec lui pour accréditer une imposture aussi criminelle, dont ils avaient concerté entre eux tout le plan. Or ici la même difficulté revient; car comment cet homme ose-t-il se hasarder à jouer un personnage aussi dangereux sans le consentement des autres disciples, et particulièrement des apôtres, ou par quels moyens peut-il obtenir ce consentement? Quelle absurdité à eux d'attribuer la conversion de saint Paul à un miracle dont ceux qui étaient avec lui pouvaient attester la fausseté! N'était-il pas plus aisé de répandre qu'il s'était trouvé à quelque prétendu miracle opéré par les disciples ou par Ananias, de manière qu'on ne pût découvrir la supercherie, et d'attribuer sa conversion à ce miracle, ou aux raisonnements et aux preuves de quelques prisonniers avec qui il pouvait s'être entretenu, et qu'il aurait pu questionner sur leur foi et sur ses preuves?

C'était la voie la plus sûre et la plus naturelle de déclarer cette conversion surprenante, au lieu de l'attribuer à un événement, dont on pouvait si aisément démontrer la supposition et la fausseté. Car, pour me servir des paroles de saint Paul à Agrippa, ce fait ne s'était pas passé dans un coin, mais aux yeux de tout le monde, et pouvait être aussitôt examiné par des gens intéressés à en

faire une exacte recherche, c'est-à-dire par les Juifs de Damas; s'ils eussent trouvé l'ombre de preuves pour le convaincre de supercherie, toute l'imposture était détruite. Ceux de Jérusalem dont il portait les lettres, n'avaient pas moins d'intérêt à découvrir tout ce mystère. Or nous voyons que plusieurs années après, lorsqu'ils avaient eu tout le temps et tous les moyens de faire les plus exactes perquisitions, et il en appelait hardiment à Agrippa en présence de Festus, sur la vérité de cet événement, et ce prince qui aurait sûrement entendu dire tout ce que les Juifs auraient allégué contre la certitude de ce fait, n'entreprit pas de le réfuter; preuve incontestable de la notoriété du fait et de la probité de saint Paul qui avait l'assurance d'en appeler au témoignage du roi assis pour le juger.

Mais pour revenir à Ananias, si toute cette histoire n'est qu'une imposture, s'il était d'intelligence avec saint Paul pour la conduire et la répandre, n'est-il pas étrange que depuis leur entrevue à Damas, nous ne voyons pas qu'ils aient eu dans la suite aucun rapport ensemble, ni qu'ils aient agi de concert, ou qu'Ananias ait tiré aucun avantage de l'amitié de saint Paul, lorsque celui-ci fut parvenu à un si haut rang parmi les Chrétiens? Ananias était-il sûr dans cette dangereuse intrigue, et y resta-t-il si longtemps sans espérance et sans intérêt? Ou était-il sûr pour saint Paul de le frustrer de cette espérance, et de s'exposer à son ressentiment? Je ne vois d'autre réponse à faire, sinon qu'Ananias mourut aussitôt après la conversion de saint Paul. Supposons donc le fait, quoiqu'il ne soit fondé ni sur l'histoire, ni sur la tradition, et voyons comment cette étrange imposture fut conduite par saint Paul même.

Son premier soin a dû être de se faire recevoir comme apôtre; jusqu'à ce que cela fût fait, tout ce qu'il pouvait entreprendre était assez inutile, et il n'avait pas de moyens sûrs de se soutenir en estime et en crédit parmi les Chrétiens. Ceux qui s'ingèrent d'eux-mêmes dans de semblables intrigues, courent risque d'être démasqués tout à la fois, et par ceux qu'ils veulent tromper, et par ceux dans le parti desquels ils entrent d'eux-mêmes, et qui ne peuvent manquer de prendre ombrage de cette espèce d'intrusion, surtout s'il s'agit d'un ennemi déclaré. C'était donc une nécessité indispensable pour saint Paul, d'engager les apôtres à lui communiquer tous leurs mystères, leurs desseins, leur autorité. Le moindre délai aurait été d'une dangereuse conséquence, et pouvait l'exposer à des inconvénients, auxquels dans la suite il n'aurait pu remédier. Mais au lieu de le faire, il s'en alla d'abord en Arabie, et de là retourna à Damas, de sorte que ce ne fut que trois mois après qu'il alla à Jérusalem.

Cette conduite s'explique aisément, s'il est vrai, comme il le déclare dans son *Epître aux Galates* (loc. cit.), qu'il n'avait point reçu son Evangile d'aucun homme et qu'on ne le lui avait point appris, mais qu'il le tenait de Jésus-Christ. Sous un tel maître et avec l'assistance de son divin pouvoir, il pouvait agir hardiment sans avoir besoin d'associés; mais un imposteur ainsi abandonné à lui-même, et dépourvu de toute recommandation, n'aurait-il pas été dans l'impossibilité de réussir?

Nous voyons d'ailleurs qu'à Antioche il ne craignit point de résister en face à Céphas, et même de le reprendre, parce qu'il était répréhensible; s'il n'eût été qu'un imposteur, se serait-il exposé de l'offenser, lui avec qui il avait tant d'intérêt d'être uni et d'user de ménagement? Des gens qui se lient pour soutenir et accréditer une imposture, doivent nécessairement avoir de grands égards les uns pour les autres. La vérité seule peut en user ainsi librement. Mais ce n'est pas tout.

Considérons maintenant quelles difficultés saint Paul dut rencontrer parmi les gentils mêmes, dans l'entreprise qu'il avait formée d'aller leur annoncer l'Evangile, et de les convertir à la religion de Jésus-Christ. Comme cette entreprise était l'objet principal de ses travaux apostoliques, et que c'était à cela qu'il avait été, selon qu'il le dit dans ses épîtres, appelé spécialement, ou qu'il s'était choisie, selon les incrédules, et destinée lui-même, elle mérite, cette entreprise, une considération particulière. Je ne parlerai ici que des principaux obstacles, parce que vous avez épuisé ce sujet dans votre excellent ouvrage sur la résurrection, où vous développez avec tant de force, de raisonnement et d'éloquence, les difficultés qui s'opposaient dans toutes les parties du monde à l'établissement et à la propagation de la religion chrétienne.

Saint Paul avait à combattre : 1° contre la politique et le pouvoir des magistrats; 2° contre l'intérêt, le crédit et l'artifice des prêtres; 3° contre les préjugés et les passions du peuple; 4° contre la sagesse et l'orgueil des philosophes.

Premièrement, pour peu qu'on ait de connaissance de l'antiquité, on sait que dans toutes les contrées où régnait le paganisme, la religion était étroitement liée avec la politique, et soutenue par les magistrats comme une partie essentielle du gouvernement. Il est vrai qu'ils toléraient différents cultes, bien que cette tolérance n'allât pas aussi loin que quelques-uns se l'imaginent. Ils laissaient encore discourir librement sur la religion, pourvu que l'on se conformât à l'extérieur aux usages religieux, et rien de tout cela n'allait contre le système du paganisme où la pluralité des cultes était admise. Aussi les païens recevaient-ils sans peine de nouveaux dieux et de nouveaux rites; mais ils ne souffraient pas qu'on entreprît de renverser l'ancien culte, ni qu'on l'attaquât directement; c'était à leurs yeux un attentat impardonnable, non-seulement contre les dieux, mais contre l'Etat même; maxime si constante et si universelle dans le paganisme, que quand la religion chrétienne s'éleva con-

tre toutes les autres religions, ne souffrant aucune communication avec elles, mais déclarant que les dieux des gentils ne méritaient pas qu'on les adorât, qu'il ne pouvait y avoir de société entre eux et le vrai Dieu; quand, dis-je, cette nouvelle doctrine eut commencé à se répandre, et qu'elle eut fait assez de progrès pour se faire remarquer par les magistrats, le pouvoir civil fut de toutes parts armé contre elle de toutes ces rumeurs. Ainsi lorsque saint Paul entreprit la conversion des gentils, il ne pouvait ignorer que les persécutions les plus rigoureuses devaient être les suites inévitables de ses succès, s'il en avait quelqu'un.

Secondement, ce danger devenait encore plus certain par l'opposition qu'il avait à craindre de l'intérêt, du crédit et de l'artifice des prêtres. On sait par l'histoire quel profit eux et leurs ministres tiraient de ces cultes superstitieux que saint Paul se proposait d'abolir; quelle considération, et quel crédit ils leur attiraient parmi le peuple et dans l'Etat, et combien d'artifices ils mettaient en usage pour les maintenir, saint Paul ne pouvait douter qu'ils n'employassent toute leur adresse et toutes leurs intrigues pour arrêter le cours de la doctrine qu'il prêchait, puisqu'elle n'allait à rien moins qu'à renverser le fondement de leur autorité, et à tarir la source de leur gain et de leurs richesses. Ils la devaient regarder comme plus à craindre pour eux que les sectes des philosophes les plus déclarés en faveur de l'athéisme; car ces philosophes, en disputant contre eux, et niant leurs principes, déclaraient en même temps qu'il fallait maintenir leurs pratiques comme des inventions utiles, ou du moins les laisser subsister comme des établissements autorisés par les lois. Ainsi saint Paul sans aucun appui humain avait à combattre contre tout ce que l'artifice et la fourberie leur pouvaient suggérer pour maintenir leur culte, et contre tout le secours des magistrats, et le zèle du peuple, qui ne manqueraient pas de les soutenir.

Troisièmement, saint Paul allait choquer directement tous les préjugés et toutes les passions des peuples. Si sa prédication se fût bornée à la Judée seule, il n'aurait pas trouvé à beaucoup près de si grandes difficultés. Le peuple était si frappé des miracles opérés par les apôtres, et du souvenir de ceux que Jésus-Christ avait opérés lui-même, que, malgré ses magistrats, il commençait à être disposé plus favorablement envers les apôtres. Nous voyons même plus d'une fois, que le grand prêtre et son conseil, par crainte du peuple, n'osèrent les traiter avec autant de sévérité qu'ils auraient souhaité. Mais saint Paul ne pouvait s'attendre à trouver parmi les gentils de semblables dispositions dans le peuple prévenu en faveur de la superstition païenne, et spécialement contre toute doctrine annoncée par un Juif. L'aversion des Juifs pour l'idolâtrie, et leur éloignement invincible pour toute autre religion que la leur, les faisaient détester de toutes les autres nations, et regarder comme les ennemis du genre humain; ce n'était [...] tout que la haine, on avait encore pour [...] le dernier mépris. C'est ce qu'on peut [...] par la manière dont en parlent les au[...] païens, et par les plaintes que l'historien J[o]sèphe fait si souvent dans son *Apolog[ie]* [...] l'injustice des gentils à leur égard. S[aint] Paul pouvait-il donc se flatter que la [doc]trine qu'il prêchait pût trouver qu[elque] créance parmi des peuples, à qui en q[ualité] de Juif il était lui-même un objet tout [à la] fois de haine et de mépris? Mais ou[tre le] préjugé populaire des païens contre les J[uifs], les dogmes qu'il enseignait choquaient [tou]tes leurs idées de religion. Ils ne conv[enaient] d'aucun des principes dont il aurait [pu se] servir pour les convaincre de la vérit[é de] l'Evangile qu'il leur annonçait. En prê[chant] Jésus-Christ aux Juifs, il pouvait tirer [des] preuves contre eux des Ecritures q[u'ils] croyaient de révélation divine, et par là [dé]montrer clairement que Jésus était le Ch[rist]; mais toutes ces idées étaient nouvelles [pour] les gentils; ils n'attendaient point de Ch[rist], ils ne reconnaissaient point d'Ecritures, [il] fallait leur prouver l'Ancien Testament [aussi] bien que le Nouveau. Un homme qui n'[était] pas autorisé même de sa propre nation, [un] homme contredit par tous les grands et [par] tous ceux qui passaient pour les plus sa[ges], pouvait-il venir à bout de tout cela lui [seul], ou avec deux ou trois autres dans la m[ême] situation, et même de moindre considéra[tion] que lui?

Il est vrai que la lumière naturelle, sans [la] révélation expresse, pouvait conduire [les] gentils à la connaissance d'un seul Dieu [au]teur de toutes choses, et que saint Paul [pou]vait en appeler à cette lumière, comme [nous] voyons qu'il faisait. Mais toute claire qu['] était cette lumière, ils l'avaient pre[sque] éteinte par leurs superstitions, en tra[nsfé]rant l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu in[cor]ruptible, à l'image d'un homme corru[ptible], et à des figures d'oiseaux, de bêtes à qu[atre] pieds et de serpents, et servant plutôt la c[réa]ture que le Créateur. Ce n'étaient pas s[eule]ment leurs préjugés qui les attachaient [for]tement à l'idolâtrie; c'étaient encore [les] passions qui trouvaient leur compte dan[s la] persuasion où ils étaient que ce n'était [ni la] vertu, ni la sainteté qui pouvaient leur r[en]dre leurs dieux propices, mais les offran[des], l'encens et les cérémonies extérieures; [cé]rémonies dont la magnificence et la p[ompe] éblouissaient leurs sens, et les flattaient [par] des plaisirs souvent impurs et déréglés. L'[E]vangile au contraire leur proposait, p[our] plaire à Dieu, surtout un culte en esp[rit et] en vérité, un repentir sincère, une sou[mis]sion parfaite aux lois divines, une invio[lable] pureté de vie et de mœurs, et un reno[nce]ment entier aux déréglements auxquels [ils] étaient livrés. Qu'une telle doctrine de[vait] paraître révoltante à des hommes aban[don]nés à leurs passions, comme était alors [tout] le monde païen! Quand saint Paul aurait [pu] engager leurs philosophes à approuver [sa] doctrine, pouvait-il se flatter de la faire [...]

er aux peuples, et de leur faire quitter une religion commode, dans laquelle ils avaient été élevés, pour en embrasser une aussi rigide et aussi austère. Saint Paul n'aurait-il rien relâché de la sévérité de cette religion pour les gagner? Il l'aurait fait sans doute, s'il n'eût été qu'un imposteur. Mais on voit par ses épîtres qu'il la prêchait dans toute l'étendue de la pureté que Jésus-Christ lui avait donnée lui-même.

Mais supposé qu'il fût parvenu à leur persuader de quitter leurs plaisirs sensuels pour suivre la morale évangélique, et de renoncer à leur idolâtrie que saint Paul compte parmi les œuvres de la chair, pour embrasser le culte spirituel d'un Dieu invisible, auraient-ils reçu la doctrine du salut des hommes opéré par la croix de Jésus-Christ? Nourris dans des idées si contraires à ce grand mystère, à cette sagesse cachée de Dieu, que les princes de ce monde n'ont point connue, l'auraient-ils, dis-je, reçue cette doctrine contre les instructions de tous leurs docteurs, et contre l'exemple de tous leurs supérieurs? Leurs dieux avaient été presque tous des rois puissants, des conquérants fameux; ils rendaient les honneurs divins aux empereurs de Rome, qui n'avaient d'autre titre que leur autorité impériale, pour être mis au rang des dieux, comment accorder avec toutes ces idées un crucifié fils de Dieu, le rédempteur du genre humain sur la croix, et reconnaître en lui l'image du Dieu invisible, le premier-né des créatures, par qui et pour qui toutes choses ont été faites dans le ciel et sur la terre, soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés ou les puissances? Non, l'homme animal, pour me servir des termes de saint Paul (*I Cor.* II, 14), ne conçoit pas ces choses; elles sont une folie pour lui, et il ne peut les comprendre, parce que c'est par une lumière spirituelle qu'on doit en juger.

Quatrièmement, saint Paul dans le grand ouvrage de la conversion des gentils, outre la politique et le pouvoir des magistrats, et l'intérêt, le crédit et l'artifice des prêtres, avait donc encore à combattre les préjugés et les passions du peuple; il n'avait pas moins d'opposition à craindre de sa sagesse et de l'orgueil des philosophes. On croirait que ces hommes élevés au-dessus de ses préjugés et de ses passions, devaient seconder cet apôtre; mais loin de l'aider et d'être favorables à l'Evangile, ils en furent les plus mortels et les plus irréconciliables ennemis. Leurs préjugés étaient encore bien plus opposés à la doctrine de Jésus-Christ, que ceux du peuple, et plus profondément enracinés dans leurs esprits. La sagesse dont ils se glorifiaient consistait principalement en de vaines spéculations métaphysiques, en des subtilités de dialectique, des idées présomptueuses de la perfection et de la suffisance de la sagesse humaine, des assertions dogmatiques sur des opinions douteuses, ou des doutes sceptiques sur les vérités les plus claires et les plus incontestables. On sent d'abord que rien ne pouvait être plus contraire aux premiers principes de la religion chrétienne que ceux des philosophes qui faisaient profession d'athéisme ou de scepticisme, secte alors fort en vogue parmi les Grecs et les Romains, et pour peu qu'on sache quelles étaient sur la nature des dieux et sur celle de l'âme les opinions des théistes, on conviendra aisément que leurs idées ne s'accordaient guère mieux avec la foi que prêchait saint Paul. Mon dessein n'est pas de m'étendre ici sur ce sujet que le savant Warburton a traité avec tant d'érudition. Mais s'il était besoin d'entrer dans le détail, je ferais voir aisément que de toutes les sectes des philosophes qui existaient alors, il n'en est aucune, sans en excepter même les platoniciens qu'on croit approcher le plus de la religion chrétienne, qui ne soutînt des opinions contradictoires opposées aux dogmes de l'Evangile. Elles s'accordaient toutes à rejeter comme contraire aux principes de la philosophie, le grand et le fondamental article de la foi chrétienne, sans lequel saint Paul déclarait à ses prosélytes que leur foi serait vaine, c'est-à-dire la résurrection des corps. Outre l'opposition de leurs principes à ceux de l'Evangile, l'orgueil commun à tous ces philosophes n'était-il pas pour eux un obstacle presque invincible qui les empêchait de recevoir les dogmes de l'Evangile de Jésus-Christ, si propres à les humilier, et où ils apprenaient qu'ils étaient devenus fous en faisant profession d'être sages? Cet orgueil était-il moins intraitable et moins indocile aux leçons de Jésus-Christ et de son apôtre, que celui des scribes et des pharisiens? Saint Paul avait donc à combattre, dans l'entreprise de la conversion des gentils, toutes ces sectes de philosophes. Quel obstacle! je le laisse à penser à ceux qui savent par l'histoire quel crédit ils avaient alors dans le monde, crédit supérieur même à celui des prêtres. Tous ceux qui aspiraient ou à la science, ou à la vertu, les grands magistrats, les généraux, les rois se rangeaient sous leur discipline, ils étaient formés dans leurs écoles, et faisaient profession des sentiments qui s'y enseignaient; toutes ces sectes avaient pour maxime de ne rien changer au culte public et à la religion établie. Mais avec cette restriction, ils enseignaient librement tout ce qu'il leur plaisait, et il n'y avait point d'opinions religieuses qui fussent défendues avec plus de chaleur que celles de ces philosophes l'étaient par leurs sectateurs. La religion chrétienne renversait en même temps tous leurs systèmes; elle enseignait une morale plus parfaite que la leur, et l'établissait sur de plus solides et de plus sublimes principes. Elle mortifiait leur orgueil, confondait leur savoir, dévoilait leur ignorance, ruinait leur crédit. Que ne durent-ils pas faire contre une ennemie si dangereuse? Ne devaient-ils pas mettre en usage toute la force de leur éloquence, tout l'art de leur dialecte, leur pouvoir sur le peuple et leur crédit auprès des grands, pour décréditer des nouveautés dont ils avaient tant lieu de craindre les suites. Si saint Paul n'a-

vait compté que sur ses talents naturels, sur ses connaissances, son savoir, son éloquence, se serait-il flatté de résister seul à tous les autres réunis contre lui? Un maître inconnu jusqu'alors, et sorti d'un coin du monde obscur et méprisé, aurait-il tenu contre l'autorité de Platon, d'Aristote, d'Epicure, de Zénon, d'Arcésilas, de Carnéade et de tous ces grands noms qui tiennent le premier rang de la sagesse humaine? J'ose le dire, il ne lui aurait pas été plus difficile d'entreprendre lui seul ou avec le secours de Barnabé, de Silas, de Timothée et de Tite, de fonder une nouvelle monarchie sur les ruines de tous les empires du monde, que d'élever le christianisme sur les débris de toutes les sectes de philosophie qui regnaient alors dans les esprits des gentils à qui il prêchait l'Evangile, et surtout parmi les Grecs et les Romains.

Donc, puisque dans l'ouvrage de la conversion des gentils, saint Paul, loin de trouver aucun appui, aucun secours, était assuré au contraire de rencontrer toute la résistance et l'opposition imaginables dans les magistrats, les prêtres, le peuple, les philosophes, il comptait nécessairement pour réussir dans cette entreprise sur quelque secours extraordinaire; sur un pouvoir supérieur à celui de la raison et à toute la force de la dialectique et de l'éloquence. Aussi dit-il aux Corinthiens qu'il n'avait point employé en les prêchant les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu. Et aux Thessaloniciens, que la prédication qu'il leur avait faite de l'Evangile n'avait pas été en paroles seulement, mais qu'elle avait été accompagnée de miracles et de la vertu du Saint-Esprit; c'était à l'efficace de ce pouvoir divin, qu'il attribuait tous ses succès dans ces contrées, et partout où il planta l'Evangile de Jésus-Christ. S'il avait réellement ce pouvoir, il était en état de triompher de tous les obstacles; mais en ce cas il n'était point un imposteur.

Voyons donc si, supposé qu'il l'eût été, il aurait pu par de prétendus miracles surmonter toutes ces difficultés et réussir dans son entreprise. Pour donner cours à de faux miracles, deux circonstances doivent nécessairement concourir: une disposition à se laisser tromper dans ceux à qui il s'agit de faire illusion, et une faction puissante qui favorise et soutienne l'imposture. Ces deux circonstances, ou du moins l'une des deux ont toujours accompagné tous les faux miracles anciens et modernes qui ont obtenu quelque créance parmi les hommes. C'est au concours de ces deux circonstances qu'est due la créance générale que le monde païen eut aux oracles, aux auspices, aux augures et aux autres supercheries par lesquelles les prêtres, de concert avec les magistrats, soutenaient la religion du pays et trompaient un peuple prévenu en leur faveur, et qui voulait être séduit. Mais saint Paul n'avait pour lui ni l'une ni l'autre. Les gentils assurément n'étaient pas prévenus favorablement pour lui ou pour les dogmes qu'il enseignait. On ne saurait même imaginer des préjugés plus forts que ceux dont ils étaient indubitablement préoccupés contre lui et sa doctrine; s'il n'était point sorti de la Judée, nos prétendus esprits forts auraient pu dire que les Juifs étaient un peuple crédule, prêt à courir après le merveilleux, et à y ajouter foi aisément, et que le bruit des miracles faits par Jésus lui-même et par ses apôtres, avant que saint Paul déclarât sa conversion, leur avaient déjà échauffé l'imagination et disposé leurs esprits à en admettre d'autres opérés par la même vertu. Le miracle signalé par lequel les apôtres, le jour de la Pentecôte, parlèrent différentes langues, avait converti trois mille personnes. Celui de la guérison du boiteux qui demandait l'aumône à la porte du Temple en avait converti plus de cinq mille, et la foi du peuple était si grande, qu'on exposait les malades dans les rues et qu'on les étendait sur des lits, afin que quand saint Pierre viendrait à passer, son ombre tombât sur quelqu'un d'eux. Si saint Paul eût voulu contrefaire à Jérusalem ces opérations miraculeuses, les circonstances étaient favorables, et il aurait pu se flatter de quelque succès dans cette ville et dans la Judée; car quoique les prêtres et les magistrats persistassent à se déclarer contre ces miracles, le peuple était disposé à y ajouter foi. Il n'en était pas de même des gentils, leurs esprits n'étaient rien moins que disposés à ces illusions; ils ne connaissaient ni Jésus-Christ, ni son pouvoir, ni celui de ses apôtres. Aussi quand saint Paul guérit à Lystre cet homme estropié de naissance, le peuple était si éloigné de croire qu'il eût fait ce miracle comme apôtre de Jésus-Christ, ou par une vertu qu'il tînt de lui, qu'ils prirent Paul et Barnabé pour deux de leurs dieux cachés sous la forme humaine, et qu'ils voulurent leur faire un sacrifice.

Les citoyens de Lystre concouraient-ils donc en cette rencontre à se tromper eux-mêmes? Avaient-ils donc en cette rencontre à se tromper eux-mêmes? Avaient-ils l'imagination préoccupée des préventions d'un pouvoir miraculeux résidant en saint Paul, et qui les disposât à croire qu'il opérait des miracles qu'effectivement il n'opérait pas? Le contraire est évident. On en peut dire autant des autres pays où il porta l'Evangile, et il est très-aisé de démontrer qu'il n'y trouva, ni disposition, ni inclination à recevoir ou à favoriser sa doctrine, s'il ne l'eût confirmée par de vrais miracles.

Mais au défaut de cette inclination, il était peut-être appuyé d'une cabale assez forte pour faire croire ses faux miracles aux gentils, quoiqu'ils ne fussent ni préparés, ni disposés à les admettre. Il est clair que non; il n'y avait point de collusion entre lui et leurs prêtres, ou leurs magistrats. Nulle secte, nul parti parmi eux ne pouvait lui donner d'espérance. Tous les yeux étaient ouverts pour découvrir ses impostures, et toutes les mains prêtes à les punir, aussitôt qu'elles seraient découvertes. S'il fût resté

ans la Judée, il aurait eu au moins quelques ssociés, tous les apôtres et tous les disciples le Jésus-Christ, qui étaient pour lors en assez grand nombre; mais en prêchant la foi aux gentils, il était presque toujours seul ou n'était jamais secondé que par deux ou trois compagnons ou sectateurs tout au plus. Etait-ce là une cabale capable de faire réussir une pareille imposture dans tous ces pays différents, contre l'opposition universelle des magistrats, des prêtres et du peuple, tous ligués pour découvrir et dévoiler leurs intrigues?

Remarquons d'ailleurs que ceux contre qui il aurait eu recours à ces artifices, n'étaient pas des peuples grossiers ou ignorants, capables de prendre des opérations extraordinaires de la nature, ou des tours de charlatan, pour des œuvres miraculeuses. C'était dans les pays les plus éclairés du monde, que saint Paul établissait ses Eglises; c'était parmi les Grecs de l'Asie et de l'Europe, parmi les Romains, au milieu des sciences, de la philosophie, dans un temps où l'on avait une liberté entière de penser, où l'on étudiait avec plus de curiosité le pouvoir et les forces de la nature, et où l'on était moins porté qu'en aucun autre à ajouter foi à de prétendues opérations miraculeuses. Ce n'était pas le bas peuple qu'il convertissait: Sergius Paulus, proconsul de Paphos; Eraste, trésorier de Corinthe, et Denis l'Aréopagite furent ses prosélytes.

Ses miracles n'étaient donc soutenus, ni par les dispositions de ceux qu'il voulait convertir par ces moyens, ni par une cabale puissante et en état d'autoriser et accréditer ces artifices; deux circonstances sans lesquelles ou du moins sans l'une desquelles, jamais pareille imposture n'a réussi. Concluons donc de tout ceci, que saint Paul n'employa pour réussir, dans le grand ouvrage de la conversion des gentils, aucun moyen humain qui fût proportionné aux succès que nous savons qu'il a eus et aux difficultés sans nombre qu'il avait à surmonter, et par conséquent nous ne pouvons raisonnablement l'attribuer, ce succès, qu'au pouvoir de Dieu qui seconda son ministère, puisque aucune autre cause n'a pu avoir de proportion avec un effet si surprenant.

Nous avons donc démontré: 1° que saint Paul n'avait d'autre motif raisonnable de se faire apôtre de Jésus-Christ, qu'une conviction intime de la vérité de l'Evangile qu'il prêchait; 2° que s'il était entré dans une pareille imposture sans motifs raisonnables, il lui aurait été impossible d'avoir le succès étonnant qu'il a eu; 3° que ce succès était un effet du pouvoir divin qui le secondait. Ces seules raisons suffiraient pour établir solidement la divinité de Jésus-Christ qu'il prêchait.

Saint Paul n'a point été un visionnaire. — Mais afin de présenter ce sujet dans tous les jours dont il est susceptible, tâchons de trouver dans chacune de ses parties la proposition que nous avons avancée, et après avoir montré, j'ose le dire, de manière à convaincre tout esprit impartial, que saint Paul n'était pas un imposteur qui, dans le dessein de tromper les autres, donnait comme vraies des choses dont la fausseté lui était connue; voyons, si l'on peut raisonnablement prétendre que cet apôtre n'était qu'un visionnaire, qu'un enthousiaste qui avait été séduit lui-même par une imagination échauffée.

Un tempérament ardent et mélancolique, l'ignorance, la crédulité, la vanité ou une haute idée de soi-même, voilà les qualités qui forment communément les enthousiastes.

Le zèle de saint Paul à soutenir, tant qu'il resta dans la religion judaïque, et depuis qu'il eut embrassé celle de Jésus-Christ, ce qui lui paraissait conforme à la vérité et à la justice, pourrait faire conclure que cet apôtre était réellement d'un tempérament ardent et plein de feu, et c'est pour cela sans doute, autant que par l'impossibilité de prouver qu'il ait été un imposteur, que quelques incrédules l'ont donné pour un enthousiaste. Mais ce tempérament ne suffit pas seul pour prouver que saint Paul l'ait été. D'autres l'ont eu, ce tempérament, sans avoir été des enthousiastes: les Gracques, Caton, Brutus et plusieurs autres grands personnages, recommandables par leur sagesse et leur vertu, et il ne paraît pas que saint Paul se soit laissé tellement emporter à son tempérament, qu'il n'ait jamais été en état de le régler et de le modérer par la raison. Au contraire il en était tellement le maître, que dans les matières indifférentes il se faisait tout à tous, accommodant, autant que ce qu'il devait à Dieu le lui pouvait permettre, ses idées et sa manière de vivre aux leurs; condescendance qui n'est guère compatible avec la roideur inflexible des dévots enthousiastes, et avec les mouvements et les saillies violentes d'une imagination fanatique, son zèle, quoique ardent, était réglé par la prudence et tempéré par la politesse et les bienséances, comme on le peut voir par sa conduite à l'égard d'Agrippa, de Festus et de Félix; zèle par conséquent bien différent du zèle imprudent et aveugle des enthousiastes, qui ne sait garder ni mesure, ni décence.

La mélancolie est de toutes les dispositions du corps et de l'esprit la plus propre à faire des visionnaires; mais il ne paraît, ni par les écrits de saint Paul, ni par rien de ce qui est dit de lui dans les Actes des apôtres, ni par aucun autre témoignage, qu'il y fût plus porté qu'aucun autre homme. Quoiqu'il fût pénétré du repentir le plus vif et le plus sincère d'avoir d'abord persécuté l'Eglise de Jésus-Christ, nous ne voyons pas qu'il ait donné dans les pénitences cruelles et les mortifications extravagantes des brahmes, des joanis et autres enthousiastes mélancoliques. Il faisait consister la sainteté dans la simplicité d'une bonne vie, et dans l'accomplissement exact de tous les devoirs de l'apostolat auquel il avait été appelé. Il fait dans ses Epîtres un long détail des souf-

frances qu'il endurait avec patience et même avec joie; mais nous ne voyons pas qu'il les ait toujours cherchées, ni qu'il s'y soit exposé témérairement. Au contraire nous voyons qu'il recourut au privilége de citoyen romain pour éviter d'être battu de verges, et qu'il usa des moyens que la prudence lui pouvait suggérer pour échapper au danger, et éviter la persécution, toutes les fois qu'il put le faire sans trahir le devoir de son ministère et l'honneur de Dieu. Il est vrai qu'il souhaitait de mourir et d'être avec Jésus-Christ; mais ce désir ne prouve pas qu'il fût atrabilaire et un enthousiaste, mais seulement qu'il était pleinement convaincu des vérités divines qu'il prêchait et du bonheur qui lui était réservé dans cet heureux séjour où il avait été ravi. En un mot on ne voit, dans les instructions qu'il donnait à ceux dont il était chargé, aucun trait de mélancolie, caractère pourtant si ordinaire aux enthousiastes, qu'il n'en a paru aucun, ni dans l'antiquité, ni dans ces derniers temps, en qui on n'en trouve des marques évidentes.

L'ignorance est une autre disposition à l'enthousiasme. Or, on ne peut en accuser saint Paul qui paraît avoir été instruit dans les sciences des Juifs, et même dans celles des Grecs. C'est pourquoi on serait encore moins fondé à le regarder comme un enthousiaste, qu'aucun autre des apôtres, quoiqu'on ait des preuves incontestables qu'aucun d'eux ne l'ait été.

J'ai dit que la crédulité était encore une des qualités qui concourent le plus ordinairement à former les enthousiastes; or, on voit par l'histoire de saint Paul, d'une manière à n'en pouvoir douter, qu'il n'était rien moins que crédule. Il semble même avoir donné dans l'excès contraire, puisqu'il ne se rendit ni aux miracles de Jésus-Christ dont il avait sans doute ouï parler à Jérusalem, ni à celui que les apôtres Pierre et Jean opérèrent en son nom après sa résurrection sur le boiteux qui demandait l'aumône à la porte du temple, ni à l'argument que saint Pierre tirait de cet événement en faveur de la résurrection de Jésus-Christ devant le prince des prêtres, les magistrats, les anciens et les scribes. Il dut savoir encore que les apôtres ayant été mis en prison, le grand prêtre, le conseil, et tout le sénat des enfants d'Israël envoyèrent leurs officiers pour les amener devant eux; que ces officiers étant venus à la prison, et n'y ayant point trouvé les apôtres, avaient rapporté au sénat qu'ils avaient trouvé la prison fermée et les gardes devant la porte, mais que l'ayant ouverte, ils n'avaient vu personne dedans; qu'aussitôt après on était venu dire au conseil : Les hommes que vous avez mis en prison sont dans le temple, et ils enseignent le peuple; qu'on les fit venir devant le conseil et qu'ils y dirent ces paroles mémorables : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir sur la croix. Le bras de Dieu l'a élevé et établi prince et Sauveur pour accorder à Israël la pénitence et le pardon des p… et nous sommes témoins de ces choses, … que le Saint-Esprit que Dieu a répandu … ceux qui lui obéissent.* (*Act.* v, 29-32.) S… Paul, dis-je, résista à toutes ces preu… consentit et prit part à la mort de s… Etienne, qui prêchait les mêmes chos… les confirmait par des miracles.

Ainsi, loin qu'on le puisse regarder c… me un homme crédule, et qui ait es… prit disposé à ajouter aisément foi aux … racles opérés en faveur de la religion … tienne, il paraît qu'il avait contre el… plus opiniâtres préjugés; d'où il est fac… conclure, qu'il ne fallait rien moins qu… preuves irrésistibles, fondées sur ses … pres sens et supérieures à tous les d… possibles, pour triompher de son incr… lité.

La vanité ou l'amour-propre est une … qualité qui entre dans le caractère de l'enth… siaste : elle mène naturellement un ho… d'un tempérament ardent et dévot à … croire digne d'une attention particuliè… de faveurs extraordinaires de *Dieu*; … leur inspiration prétendue n'est-elle s… vent que le vent de la vanité qui enfle leur … gination extravagante. C'est ce qu'il est … de remarquer dans les écrits et les vies … quelques hérétiques enthousiastes, … certains mystiques anciens et moder… plusieurs sectaires protestants des der… temps et même encore aujourd'hui en … ques méthodistes. Ces communications … vines, ces illuminations, ces extases pou… plupart, partent évidemment d'un fonds … mour-propre excessif, qui *travaille* avec … vapeurs de la mélancolie sur une imag… tion échauffée, et c'est pour cette rai… qu'outre que rien n'est si contagieux qu… peur et la mélancolie, l'enthousiasme pa… si aisément dans les esprits *faibles*. Les … prits de cette trempe sont naturelleme… vains, et il suffit qu'ils en voient d'au… prétendre à des dons extraordinaires, p… qu'ils se flattent d'y avoir part, aussi … que ces gens qu'ils ne croient pas les mé… mieux qu'eux. La vanité peut donc être … gardée avec justice comme une des *princi…* sources de l'enthousiasme. Mais pour … que l'on ait lu les écrits et la vie de s… Paul, on sait combien son caractère en … éloigné. Il n'y a pas un mot dans toutes … épîtres qui sente la vanité, et l'on n'en … pas le moindre trait dans les actions qu… rapporte de lui.

Dans son *Epître aux Ephésiens* (III, 8) … se nomme lui-même *le moindre des saints* … et dans sa première aux Corinthiens, il dit … qu'il est le dernier des apôtres, et qu'il … mérite point d'être appelé apôtre, *ayant per…* sécuté l'Eglise de Jésus-Christ. (*I Cor.* xv, 9.) Et dans sa *Ire Epître à Timothée* (I Tim. … 15) : *C'est*, dit-il, *une bonne parole de foi …* *digne d'être reçue avec soumission, que Jé…* *sus-Christ est venu dans le monde pour sau…* *ver les pécheurs, entre lesquels je suis le pre…* *mier. Mais j'ai obtenu une miséricorde, afin* *que je fusse le premier en qui Jésus fit paraî…*

re *toute sorte de patience, pour servir de nodèle à ceux qui croiront en lui afin d'avoir a vie éternelle.*

Il est vrai que dans la *IIe Epître aux Corinthiens*, il dit : qu'il n'a été inférieur en ien aux plus grands des apôtres. Mais conidérons l'occasion qui lui a arraché ces paoles. Un faux docteur, employant contre lui 'intrigue et la calomnie, avait fait révoquer n doute son apostolat parmi les Corinthiens. ie pas soutenir contre cette attaque la dignité postolique, c'eût été trahir son devoir et la harge que Dieu lui avait confiée. Il était lonc forcé de se faire justice à lui-même, t de soutenir ce caractère d'où dépendait out le succès et l'efficace de son ministère parmi eux. Mais de quelle manière le fait-il? Ce n'est point avec cette vanité à laquelle se ivre un homme orgueilleux, quand il peut rouver l'occasion de se vanter, ni par un pompeux détail des prodiges et des miracles qu'il avait opérés dans les différentes parties du monde, mais par une exposition simple et modeste des travaux sans nombre qu'il avait soufferts dans la prédication de l'Evangile. Il se contente de leur rappeler que les preuves de son apostolat avaient paru dans toute sorte de patience, dans les miracles, les prodiges et les effets extraordinaires de la puissance divine. (XII, 23 seq.) Pouvait-il rien de moins, et cette manière de se glorifier n'est-elle pas l'humilité même? Il s'en excuse pourtant plusieurs fois, et leur répète souvent que c'est malgré lui qu'il parle de lui-même, encore que ce fût pour sa défense. Lorsque dans la même épître et dans la même occasion il parle de son ravissement au ciel, avec quelle modestie ne le fait-il pas? Il ne se nomme point lui-même. *Je connais*, dit-il, *un homme en Jesus-Christ qui a été ravi jusqu'au troisième ciel.* Et immédiatement il ajoute : *Je me retiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend de moi.* (*II Cor.* XII, 2-6.) Quoi de plus contraire à l'esprit de vanité, et à la pratique de ces enthousiastes qui s'attribuent des ravissements et des visions, et croyant n'en jamais avoir assez dit sur ce sujet, en remplissent les volumes? Cette retenue ne suffit pas encore à sa modestie, il y ajoute l'aveu de es infirmités, et reconnaît qu'elles lui ont été données comme un contre-poids, pour empêcher que la grandeur de ses révélations ne l'élevât outre mesure. Il est bon de remarquer ici qu'il avait eu ce ravissement ou cette vision du paradis quatorze ans auparavant. Or, si ce n'eût été qu'une illusion, que l'effet d'une imagination d'enthousiaste, est-il à croire que pendant un si long intervalle de temps, il n'eût pas eu quelque autre ravissement de cette espèce? Et si la vanité eût été son caractère, aurait-il gardé pendant quatorze ans un silence absolu sur une si glorieuse marque de la faveur divine? Non, ces épîtres ne seraient remplies que de ces sortes de visions, de ravissements et d'extases; mais il ne parle de cette vision même que pour répondre à un faux docteur, et renferme en trois phrases tout ce qu'il en dit, s'excusant souvent d'être obligé d'en parler. Il ne se fait pas même un mérite des succès de ses travaux apostoliques, qu'il relève principalement dans cette épître; car voici comment il s'en explique dans sa première épître à la même Eglise : *Qu'est Paul et qu'est Apollon? Ce ne sont que les ministres de celui en qui vous avez cru, chacun selon le don qu'il a reçu du Seigneur. J'ai planté, Apollon a arrosé, mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. Or, celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose, mais Dieu seul qui donne l'accroissement.* (*I Cor.* III, 4, 5, 6.) Et dans un autre endroit de la même épître, il dit : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et la grâce qu'il m'a donnée n'a pas été stérile, mais j'ai travaillé plus que tous les autres, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi.* (*I Cor.* XV, 10.)

Il serait inutile de rapporter ici d'autres preuves de la modestie de saint Paul, et je ne crains point d'assurer qu'il est impossible de produire aucun trait dans sa vie où l'on puisse remarquer quelque vanité, mais particulièrement celle qu'ont tous les enthousiastes, d'élever leurs dons imaginaires au-dessus des vertus qui font l'essence de la vraie religion, et le mérite réel de l'homme de bien, ou, pour parler comme l'Ecriture, d'un saint : *Quand je parlerais le langage des hommes et des anges*, dit-il dans sa *Ire Epître aux Corinthiens* (XIII, 1-4), *si je n'avais la charité, je ne serais que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante; et quand j'aurais le don de prophétie, et que je pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais une parfaite science de toutes choses, et quand j'aurais toute la foi possible et capable de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien; et quand j'aurais distribué tous mes biens aux pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'avais point la charité, tout cela ne me servirait de rien.* Est-ce là le langage d'un enthousiaste? Et où est l'enthousiaste qui préférât cette bienveillance universelle, qui comprend toutes les vertus (car c'est là ce qu'on doit entendre ici par la charité, comme on le voit par les versets suivants); où est, dis-je, l'enthousiaste qui préférât cette bienveillance à la foi et aux miracles, aux opinions de religion qu'il aurait embrassées, et à ces dons surnaturels qu'il s'imaginerait avoir? Ne mettent-ils pas tous les vertus morales infiniment au-dessus du mérite de la foi? Et parmi les vertus morales ne sont-ce pas celles que saint Paul recommande le plus, qu'ils estiment le moins, un esprit de candeur, de modération et de paix? Trouve-t-on rien ici qui approche du caractère ni des opinions de ces fanatiques? Quelle conséquence en tirer, sinon qu'un homme qui met la charité si fort au-dessus des dons miraculeux, ne se les serait point attribués, ces dons, s'il ne les avait eus réellement?

Puis donc qu'on ne trouve dans le caractère de saint Paul aucun des défauts qui semblent nécessaires pour former un en-

thousiaste, on doit conclure qu'il ne l'était pas ; mais en supposant que toutes ces dispositions se trouvaient en saint Paul, et que la vivacité de son tempérament pourrait seule servir de fondement à un pareil soupçon, je vais faire voir qu'il n'a pu se faire illusion sur le miracle qui causa sa conversion, soit sur les effets qui le suivirent, soit sur quelques autres circonstances qu'il rapporte dans ses Epîtres.

L'imagination a assurément beaucoup de pouvoir sur l'esprit des enthousiastes. Mais elle agit sur eux conformément aux opinions dont ils sont préoccupés, et il est aussi rare qu'elle agisse contre ces opinions, qu'un fleuve rapide fasse remonter une barque contre son courant. Or il est sûr que quand Saul alla à Damas avec pouvoir de la part du prince des prêtres d'en amener les Chrétiens liés à Jérusalem, pouvoir qu'il avait sollicité lui-même, son esprit était fortement prévenu contre Jésus-Christ et ses sectateurs, et le souvenir de la conduite qu'il avait tenue contre eux, la vanité de soutenir un parti qu'il avait embrassé volontairement, le crédit que ce zèle lui donnait auprès du prince des prêtres et des autres magistrats, toutes ces passions devaient encore donner une nouvelle force à ses préjugés.

Si dans ces dispositions d'esprit un enthousiaste s'était imaginé avoir une vision céleste lui annonçant la colère de Dieu contre les Chrétiens, et lui commander de les persécuter sans miséricorde, on aurait pu croire que c'était une illusion d'une imagination échauffée. Mais que dans le même instant qu'il est occupé à les persécuter avec le plus de chaleur et de violence, sans qu'il soit rien arrivé qui ait pu le faire changer d'opinion, ou ralentir ses premières dispositions, il se soit imaginé avoir été appelé par une vision céleste à être l'apôtre de Jésus-Christ, qu'il regardait un moment auparavant comme un imposteur et un blasphémateur qui avait été condamné avec justice à expirer sur la croix, c'est ce qui est en soi absolument incroyable, et si éloigné d'être pris avec quelque vraisemblance pour l'effet d'un dérèglement d'imagination, qu'il semble au contraire qu'une cause de cette nature devait naturellement produire un effet tout opposé. La vivacité du tempérament l'emportait avec violence d'un autre côté, et quelles que fussent les illusions que son imagination eût pu offrir à sa raison, elles devaient être conformes aux préjugés dont il était alors rempli, et non directement contradictoires à tous ces préjugés, pendant qu'ils conservaient toute leur force.

La vérité de cette proposition est si sensible et si claire, que je pourrais en rester là ; mais allons plus loin encore, et pour faire connaître que cette vision n'a pu être un fantôme, une imagination de visionnaire, observons qu'il n'était pas seul quand il la vit. Il était accompagné de plusieurs autres Juifs qui n'étaient pas mieux disposés que lui à l'égard des Chrétiens et de leur religion. Or était-il possible que l'imagination de tant de gens se trouvât en même temps assez fortement déréglée pour qu'ils crussent voir briller autour d'eux une lumière plus éclatante que celle du soleil, et entendre une voix qui venait du ciel, si réellement ils n'avaient rien vu ni rien entendu ? Auraient-ils été frappés au point d'en être renversés de dessus leurs chevaux avec Saul, et d'en perdre, comme lui, l'usage de la parole, s'il n'était rien arrivé d'extraordinaire ni à eux ni à lui ; surtout, cette apparition n'étant pas arrivée la nuit, où il est plus facile de faire illusion aux sens, mais en plein midi ? Quand Saul aurait été saisi d'un délire soudain occasionné par quelque dérangement de l'esprit ou du tempérament, peut-on supposer que tous ceux qui l'accompagnaient et qui sans doute avaient tous un tempérament et un tour d'esprit différent, aient été tous ensemble affectés de la même manière, et que non-seulement le dérèglement de leur imagination soit arrivé précisément dans le même temps, mais qu'il ait produit exactement les mêmes effets ? Supposons que ce dérangement d'esprit leur soit arrivé à tous en même temps, comment ne leur a-t-il pas présenté des objets différents ? Cette supposition est si contraire à la nature et à toute sorte de vraisemblance, que l'incrédule doit recourir à une autre solution, ou convenir de ce point.

Supposons donc, pour expliquer cette vision sans miracle, que Saul et ceux qui l'accompagnaient, allant à Damas, pendant qu'ils étaient en chemin, virent effectivement un météore extraordinaire, qui jeta, comme il arrive quelquefois, une grande lumière, et qu'effrayés à cette vue, ils tombèrent par terre, ainsi qu'il est rapporté. C'est un chose très-possible, et ces sortes de météores leur étant inconnues, la crainte pouvait leur faire prendre celui-là pour une vision céleste. La voix même et le bruit qu'ils entendirent dans l'air pouvait n'être qu'une explosion qui l'avait accompagné ; au moins y a-t-il des gens qui aimeraient mieux recourir à cette supposition, tout incroyable qu'elle est, que de reconnaître ici un miracle. Mais dans cette supposition, que penser des paroles que saint Paul entendit distinctement et auxquelles il répondit ? Comment expliquer ce qui arriva ensuite à Damas, conformément au sens de ces paroles ? Comment Ananias vint-il le trouver et lui dire qu'il avait été choisi de Dieu pour connaître sa volonté, voir le juste et entendre sa voix par sa bouche ? Pourquoi lui propose-t-il de se faire baptiser ? Quelle connexion entre le météore que Saul avait vu, et ces paroles d'Ananias ? Dira-t-on que cet Ananias eut l'adresse de profiter de la frayeur que Saul avait eue dans cette apparition, afin de le rendre chrétien ? Mais put-il lui inspirer aussi la vision dans laquelle il l'avait vu avant qu'il ne vînt chez lui ? Si cette vision n'était aussi qu'une illusion, qu'un songe, comment fut-elle si exactement vérifiée par l'événement ? Supposé

ne que ce fut par hasard que Saul rêva Ananias le viendrait trouver, et que fut par hasard encore qu'Ananias se isporta chez lui, ou, si vous le voulez, ayant ouï parler du songe de Saul, il sut profiter aussi bien que du météore ır le gagner à la foi de Jésus-Christ, ait-ce assez pour lever toute difficulté? ı, il y avait encore quelque chose de s à faire; Saul était frappé d'aveuglement l resta dans cet état pendant trois jours. si cet aveuglement eût été un effet na-el du météore, aurait-il été possible à anias de le guérir, comme nous voyons il le fit seulement en lui imposant les ins, et lui disant quelques mots? C'était urément une guérison qui surpassait les ces de la nature; mais si elle ne fut opé- que par un miracle, ce miracle est une euve que la vision avait été aussi un mi-cle fait par le même Jésus-Christ; car ianias voyant Saul guéri, lui dit: *Mon re Saul, le Seigneur Jésus qui vous a appa-, lorsque vous étiez en chemin pour venir , m'a envoyé vers vous, afin que vous rece-z la vue, et que vous soyez rempli du Saint-prit.*(*Act.* IX, 17.) Qu'il ait vu Jésus-Christ ›rs et dans une autre occasion, c'est ce i paraît non-seulement parce qu'il rap-rte dans les *Actes*, aux chapitres IX, II, mais aussi par plusieurs autres pas-ges de ses Epîtres. Ce fut Jésus-Christ ême, comme il l'assure en plusieurs en-oits de ses Epîtres, qui lui enseigna l'E-ngile par une révélation immédiate, et qui nvoya aux gentils (*Act.* XXII, 21; XXVI,), parmi lesquels il prêcha depuis Jérusa-n jusqu'en Illyrie, opérant des miracles des prodiges par la puissance du Saint-prit, pour amener les nations à l'obéis-nce de la foi, comme il l'atteste lui-même ns son *Epître aux Romains* (XV, 19).

Les *Actes* en ont conservé le récit, et ces gnes, ces prodiges sont tels que la nature pouvait les opérer, ni l'imposture les ntrefaire, ni l'enthousiasme les imaginer. ›tte suite de prodiges qui tous ont une rte de liaison et de dépendance avec la pre-ière révélation, ne met-elle pas la vérité cette révélation hors de doute et de tout upçon de supercherie? Et quand il aurait ı se faire illusion à lui-même jusqu'au int de croire qu'il opérait des miracles 'il n'opérait pas, ce qu'on ne peut suppo-r sans admettre en même temps qu'il ait perdu l'esprit, comment un enthou-iste, un visionnaire aurait-il eu un suc-s si prodigieux que nous savons qu'eut int Paul dans la conversion des gentils?

Les incrédules avaient plus de peine à ndre raison des succès de saint Paul, en le pposant enthousiaste, qu'en le donnant ur un imposteur. Ils ne le peuvent, il est ai, ni dans l'une ni dans l'autre de ces ppositions; mais ils auraient encore plus difficulté dans le premier cas que dans second. Je pourrais entrer dans le détail tous les miracles de saint Paul, dont il est parlé dans les *Actes*, et faire voir qu'ils sont tels que l'illusion ne peut y avoir eu aucune part, soit en lui, soit dans les personnes sur lesquelles il opérait ces miracles, soit dans ceux qui en étaient spectateurs. Je me bornerai à quelques-uns. Il dit au magicien Elymas à Paphos, devant le proconsul romain que la main de Dieu allait le frapper et qu'il ne verrait plus la lumière du soleil pendant un temps. Aussitôt les ténèbres tombèrent sur Elymas, ses yeux s'obscurcirent, et tournoyant de côté et d'autre, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. (*Act.* XIII, 10, 11.) Je le demande, l'illusion a-t-elle pu avoir quelque part au prestige, soit en celui qui l'opérait, soit en celui sur qui il était fait? Si saint Paul n'eût fait cette menace que par un mouvement d'enthousiaste, et qu'elle n'eût pas eu son effet, au lieu de convertir le proconsul, comme elle fit, elle n'aurait fait qu'exciter sa fureur ou son mépris. Mais si ce miracle opéré sur Elymas ne peut être attribué à un mouvement d'enthousiaste dans saint Paul, il serait bien plus déraisonnable encore de prétendre que ce ne fut qu'une illusion qui fit croire à Elymas qu'il avait été aveuglé par les paroles d'un homme à la prédication duquel il s'était opposé de tout son pouvoir, s'il ne l'avait pas été réellement. On ne saurait dire non plus que la conversion de Sergius, qui arriva à l'occasion de ce miracle, ne fut aussi qu'une illusion de visionnaire. Un proconsul romain n'était pas un homme à devenir visionnaire et enthousiaste, et, s'il l'eût été, il en aurait été plus attaché à ses faux dieux, et par conséquent moins porté à croire saint Paul revêtu d'un pouvoir miraculeux. Lorsqu'à Troade, ce jeune homme, nommé Eutychus, tomba du haut d'une fenêtre, pendant que saint Paul prêchait, et se tua, était-ce une illusion dans saint Paul et dans l'assemblée, qui fit croire que cet apôtre en l'embrassant l'avait ressuscité? Et dans ce jeune homme, était-ce aussi un effet de l'imagination de se croire ressuscité? (*Act.* XX, 9, 10.) Et quand dans l'île de Malte où saint Paul aborda après son naufrage, une vipère s'attacha à sa main, et qu'il la secoua sans en ressentir aucun mal, fut-ce une illusion de visionnaire? Un enthousiaste aurait peut-être été assez fou pour se persuader qu'il n'avait eu aucun mal à craindre de la piqûre de cette vipère, même sans y appliquer de remède. Mais l'espérance dont il se serait follement flatté, l'aurait-elle empêché de mourir? Les barbares qui habitaient cette île, et auxquels saint Paul était absolument inconnu, étaient-ils préparés par quelque mouvement d'enthousiaste à croire qu'il se ferait quelque miracle pour le conserver? Au contraire, quand ils virent la vipère attachée à sa main, ils dirent: ***Assurément cet homme-là est un meurtrier, puisqu'après avoir été sauvé de la mer, la vengeance divine ne peut le laisser vivre.*** (*Act.* XXVIII. 3-6.) Je pourrais encore rapporter d'autres exemples; mais ceux-ci suffisent pour faire voir que les miracles de

saint Paul ne peuvent être attribués ni à l'enthousiasme, ni à l'imposture.

D'ailleurs le pouvoir d'opérer des miracles ne se bornait pas à saint Paul ; il était communiqué aux Eglises que cet apôtre avait fondées dans les différentes parties du monde. En plusieurs endroits de sa *Ire Epître aux Corinthiens* (XII, 4 seqq. et alibi passim,) il dit à ces nouveaux Chrétiens qu'il y avait parmi eux des vertus et des dons miraculeux, et il leur donna des préceptes pour en régler l'usage dans leurs assemblées. Or, je le demande, tout ce qu'il leur dit sur ce point peut-il être regardé comme une illusion ? Et si les Corinthiens n'eussent été assurés que ces dons miraculeux existaient parmi eux, n'auraient-ils pas pris l'auteur de cette Epître pour un extravagant, au lieu de le révérer comme un envoyé de Dieu ?

Si par exemple, un quaker dans une assemblée de gens de sa secte, leur disait que plusieurs d'entre eux ont le don de guérir par l'esprit de Dieu, ceux-ci d'opérer d'autres miracles, ceux-là de parler diverses langues, ils le regarderaient assurément comme un fou, parce qu'ils ne s'attribuent pas de pareils dons. Il est vrai que s'il leur disait qu'ils sont inspirés de Dieu d'une certaine manière ineffable, qu'ils peuvent seuls entendre, et qui ne se découvre au dehors, ni par des prodiges, ni par aucune opération, ils pourraient prendre leurs visions pour l'inspiration du Saint-Esprit ; mais ils ne pourraient croire contre leur propre conviction qu'ils parleraient diverses langues, s'ils ne les parlaient en effet, ni qu'ils guériraient les malades, s'ils ne les guérissaient pas, ni qu'ils feraient d'autres miracles s'ils ne les faisaient pas. Dira-t-on que les Corinthiens pouvaient s'attribuer ces dons surnaturels, ce que les quakers ne font pas ? Mais je demanderai si de se les attribuer, ces dons, c'était en eux imposture ou illusion. S'ils étaient tous des imposteurs, ainsi que saint Paul, n'est-il pas ridicule que dans une lettre qu'il n'écrivait qu'à eux et pour leur usage particulier, il les avertisse de ne pas s'enorgueillir de ces dons, de demander les uns plutôt que les autres, et de préférer la charité à tous ? Des fourbes qui s'entendent ensemble, se parlent-ils ce langage ? Aimera-t-on mieux dire que c'était par illusion qu'ils s'attribuaient ces dons miraculeux ? Mais était-il possible, quelque illusion qu'on suppose dans saint Paul et dans ces nouveaux chrétiens, qu'ils se soient imaginé avoir un pouvoir de cette nature, s'ils ne l'avaient eu en effet ?

Supposé qu'un visionnaire se mette dans l'esprit qu'il est capable de rendre par le moyen de quelques paroles la vue à un aveugle, et la vie à un mort ; cette opinion qu'il aurait de lui-même pourrait-elle faire voir cet aveugle, marcher ce boiteux, revivre ce mort ? Et si rien de tout cela n'arrivait, pourrait-il persister dans cette persuasion ? Et au cas qu'il y persistât, ne passerait-il pas pour un extravagant ? Or cette extravagance aurait-elle pu entrer dans la tête d'un aussi grand nombre de personnes qu'il y en avait à Corinthe, qui, selon saint Paul, étaient revêtues du don de guérir les malades, et d'autres pouvoirs miraculeux ? Un de ces dons qu'ils s'attribuaient, était de parler des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, et saint Paul dit qu'il avait ce don à un plus haut degré qu'eux tous. Si ç'avait été une illusion, s'ils n'avaient prononcé que de vains sons destitués de sens, ils s'en seraient sans doute aperçus quand ils en auraient fait usage dans le besoin, par exemple, pour convertir quelqu'un qui n'aurait pas entendu leur langue naturelle. Saint Paul en particulier qui fit tant de voyages dans ce dessein, et eut tant d'occasions de faire usage de ce don, aurait bientôt reconnu que c'était moins un don du Saint-Esprit qu'une extravagance, un travers d'imagination. Au contraire, si ceux à qui ils parlaient différentes langues comprenaient ce qu'ils voulaient dire, et par ce moyen étaient convertis à Jésus-Christ, comment aurait-ce été une illusion ? De tous les miracles rapportés dans l'Ecriture, il n'en est aucun qu'on puisse moins soupçonner d'illusion que celui-là. Et en effet un homme pourrait-il se persuader qu'il aurait un tel pouvoir, s'il ne l'avait pas réellement, ou comment, s'il en était persuadé, ne serait-il pas détrompé en en faisant l'essai ? Aussi ne voit-on pas qu'aucun enthousiaste ancien ou moderne ait jamais prétendu à un tel pouvoir. Saint Paul et l'Eglise de Corinthe n'étaient donc point dans l'illusion, en s'attribuant ce pouvoir miraculeux. Mais s'ils l'avaient véritablement, il est très-vraisemblable qu'ils n'étaient pas trompés non plus sur les autres pouvoirs qu'ils s'attribuaient : le même esprit qui leur avait accordé le don des langues, ayant pu et probablement voulu leur donner aussi les autres pour servir à la même fin. Et par conséquent saint Paul en écrivant là-dessus aux Corinthiens, et en s'attribuant à lui-même et aux Eglises qu'il fondait, des grâces et des dons surnaturels, n'était ni un enthousiaste, ni un visionnaire.

Saint Paul n'a pu être trompé par les Chrétiens. — Voyons donc en dernier lieu, s'il avait été trompé par d'autres, et si tout ce qu'il raconte de lui-même peut-être attribué à l'artifice et à la supercherie de quelques Chrétiens. Il n'est pas nécessaire de s'étendre fort au long pour réfuter cette supposition ; c'était une chose moralement impossible, que les disciples de Jésus-Christ conçussent le dessein de changer en apôtre de Jésus-Christ leur plus ardent persécuteur, et qu'ils en vinssent à bout dans le temps même qu'il était le plus animé contre leur Maître. Etaient-ils assez extravagants pour former un projet qu'il leur était physiquement impossible d'exécuter, de la manière au moins dont sa conversion fut opérée ? Pouvaient-ils produire dans l'air une lumière plus éclatante que

le soleil? Pouvaient-ils le rendre aveugle pendant trois jours après cette vision, et alors lui faire tomber des écailles des yeux, et d'un mot lui rendre la vue? La fraude et la supercherie pouvaient-elles produire de pareils effets, et tous les autres miracles qui suivirent sa conversion, miracles qu'il opérait lui-même, et qu'il cite dans ses Epîtres comme des preuves de la miséricorde divine? Il est donc certain que d'autres ne l'ont point trompé sur ses miracles, et qu'on ne peut les regarder ni comme des illusions d'enthousiaste, ni comme des tours de charlatan et d'imposteur; donc ce qu'il prétend avoir été la cause de sa conversion, est réellement arrivé; donc la divinité de Jésus-Christ qu'il annonce est vraie.

Cette conclusion suit clairement et incontestablement des prémisses, et pour qu'on pût s'y refuser, il faudrait que pour expliquer tous ces faits si authentiquement rapportés dans les *Actes des apôtres*, et attestés par saint Paul même dans ses Epîtres, on pût en assigner quelque cause différente de celle que nous avons produite. Or je ne crains point d'avancer qu'il est absolument impossible d'en assigner aucune autre. Il est donc nécessaire de recourir à la puissance divine pour les expliquer. Or, que Dieu opère des miracles pour établir une religion sainte qui n'aurait pu autrement triompher des obstacles qu'elle trouvait, il n'y a rien en cela qui répugne à la raison; mais que des événements qui n'ont de proportion avec aucune cause naturelle soient arrivés sans miracles, c'est ce que la raison ne saurait se persuader.

La ressource des païens et des Juifs contre la notoriété des miracles opérés par Jésus-Christ et par ses disciples, était de les attribuer à la magie et au pouvoir des démons. Mais cette solution ne s'accorde guère avec les idées des incrédules de notre temps. Il serait donc inutile d'entreprendre ici de montrer la fausseté de cette supposition qui est elle-même une forte preuve de la vérité de ces faits, puisque dans un siècle si voisin de celui des apôtres, Celse, Julien et tous les autres ennemis de la religion chrétienne, dont le témoignage ne peut-être récusé, étaient obligés, pour expliquer des faits qu'il ne pouvaient pas nier, de recourir à des moyens aussi déraisonnables. »

Ainsi la dispute n'était donc point entre la foi et la raison, mais entre la religion et la superstition. La superstition attribuait à des termes de cabale, ou à des secrets magiques ces faits qui portaient le caractère le plus frappant de la puissance divine. La religion au contraire les attribuait à Dieu même, et la raison se déclarait pour elle. Quel motif pourrions-nous donc avoir maintenant de rejeter sa décision? Sur quel fondement révoquer en doute le témoignage indubitable qu'a rendu saint Paul, qu'il avait été envoyé de Dieu pour être le disciple et l'apôtre de Jésus-Christ? Nous avons démontré qu'on ne peut l'attribuer, ni à l'illusion, ni à l'imposture. Comment donc résister à la force et à l'évidence d'une preuve aussi convaincante? La doctrine qu'il prêchait contenait-elle quelques préceptes contraires aux bonnes mœurs, et à la loi naturelle que Dieu a gravée dans nos cœurs? Je l'avoue, tous les raisonnements que je viens de faire ne prouveraient pas que la doctrine de notre Apôtre serait venue de Dieu. Mais ceux même qui refusent de reconnaître le christianisme comme une religion révélée, conviennent que la doctrine enseignée par Jésus-Christ et par ses apôtres est véritablement digne de Dieu; ce n'est donc qu'à cause des mystères de l'Evangile qu'on en nie les faits, quoique appuyés de toutes les preuves qu'on regarde comme les plus incontestables et les plus convaincantes en tout autre cas, et qu'on ne peut rejeter dans celui-ci, sans réduire l'esprit à un état de scepticisme absolu, et renverser toutes les règles par lesquelles nous jugeons de la vérité et de la crédulité des autres faits. Mais c'est nous ôter l'usage de notre entendement sur des choses où nous sommes le plus en état de nous en servir, pour l'appliquer à d'autres qui ne sont aucunement de sa compétence. Les motifs et les raisons sur lesquelles la sagesse divine juge à propos d'agir et la manière dont elle agit, sont presque toujours hors de la portée de nos conceptions. Mais les motifs et les raisons des actions humaines, et la manière dont elles ont été faites, sont toutes dans la sphère de nos connaissances, et nous pouvons avec une confiance bien fondée asseoir nos jugements sur ces actions, quand elles nous sont clairement exposées.

Oui, il est sans comparaison plus probable qu'une révélation de Dieu sur les voies de sa providence contient des choses incompréhensibles à l'esprit humain, qu'il ne l'est que saint Paul et les autres apôtres aient entrepris de persuader tout l'univers de la résurrection, et partant de la divinité de Jésus-Christ, sans être eux-mêmes convaincus, ou qu'ils aient pu réussir dans cette entreprise sans le secours d'un pouvoir miraculeux. »

CONVERSION DU MONDE. — De tous les miracles qui prouvent la divinité de Jésus-Christ aucun n'est plus frappant, plus universel, plus concluant que la conversion instantanée de la terre presque tout entière à la foi en cette divinité et à la loi du Christ. Ce miracle implique tous les autres et en est seul la démonstration par les faits; mais si l'on s'obstine à nier tous ceux qui l'ont précédé, il devient alors lui-même un miracle d'autant plus prodigieux qu'il accomplit une œuvre impossible à toutes les forces réunies de l'humanité, non avec toutes ces forces, mais malgré toutes conjurées contre lui et sans aucun des moyens, sans aucune des ressources dont l'homme dispose. Plaçons-nous au moment de la première publication de l'Evangile et de l'annonce au monde entier de la divinité de Jésus-Christ; considérons la *nature de l'entreprise, l'étendue*

qu'on lui donne, le *temps* que l'on prend pour cela, les *hommes* que l'on choisit, les *obstacles* qu'il faut vaincre; et ensuite, voyons quelle a été *l'issue* de l'entreprise.

Nature de l'entreprise. — On ne se propose rien moins que de renverser l'idolâtrie ou le paganisme, en d'autres termes, de détruire toutes les religions existantes alors sur la terre; d'anéantir, en particulier, le judaïsme; et, par suite, d'établir le christianisme; autrement, le culte d'un homme qui vient de mourir attaché à un gibet, sur les ruines de toutes les religions.

1° A l'égard de l'idolâtrie ou du paganisme, cette religion paraissait faite pour l'homme; elle entrait dans ses goûts, elle favorisait et flattait ses inclinations. La Divinité qu'elle adorait était prise dans cette tradition constante et primitive, qui s'était conservée parmi tous les peuples, qu'il y avait une nature plus excellente que la nôtre, de qui nous devions espérer des bienfaits et craindre des châtiments. Mais l'homme dont les pensées tiennent toujours quelque chose de la matière, était bien éloigné de se représenter cette divine nature comme un être simple, spirituel et infini.

Cette idée eût répugné à son imagination; elle eût révolté ses sens. Il se figura donc la Divinité corporelle; il la multiplia; il mit des dieux dans toutes les parties de l'univers. On en donna à la mer, aux fleuves, aux montagnes, aux forêts. Chaque nation, chaque ville, chaque famille eut les siens. On les imagina comme des hommes immortels; et pour qu'ils fussent heureux, on leur attribua les plaisirs sans lesquels on ne concevait point de bonheur; enfin, pour qu'ils nous fussent plus semblables, on leur donna nos passions; on les fit débauchés et vicieux. Ce ne fut pas assez de les croire dans le ciel et sur la terre; il fallut, pour satisfaire les sens, les voir et les toucher. C'est pourquoi on forma des idoles, dans lesquelles on se persuada que les dieux venaient se placer. Telle était la théologie païenne : tout y plaisait aux sens, tout y contentait l'imagination. Son système est si riant qu'il faisait naguère, et encore aujourd'hui le charme de notre poésie et de nos spectacles.

La morale du paganisme ne gênait point les passions: au contraire, elle les flattait. Les désordres, pour lesquels l'homme éprouve un penchant si impérieux, étaient non-seulement permis, ils étaient encore en honneur; on leur décernait des récompenses; ils étaient autorisés et consacrés par l'exemple des dieux; ils étaient en quelque sorte commandés. L'excès du vin et l'impureté formaient les mystères de Bacchus et de Vénus. Se livrer à une prostitution publique était un acte de religion. Les dieux favorisaient aussi ce désir ardent que les hommes ont pour les richesses, même lorsqu'on cherchait à se les procurer par des voies illégitimes; les voleurs réclamaient Mercure et la déesse Laverne, pour réussir dans leurs desseins. L'idée d'une vie à venir ne répandait point d'amertume sur les plaisirs de la vie présente. On ne punissait dans le Tartare que certains crimes monstrueux, dont les hommes ont naturellement horreur et que presque tous évitent sans efforts; les autres désordres ne fermaient point l'entrée des Champs-Elysées.

A l'égard du judaïsme, les Juifs étaient le peuple chéri du Seigneur; Dieu leur avait donné leur loi; il avait opéré en leur faveur les miracles les plus éclatants; il demeurait au milieu d'eux dans un temple magnifique; ils étaient les seuls dépositaires de sa religion et de son culte; fiers de ces avantages ils n'avaient que du mépris pour toutes les autres nations qu'ils croyaient indignes des grâces du souverain Etre; ils attendaient alors un Messie qui devait s'annoncer en roi puissant, briser le joug des Romains, rétablir dans son éclat le trône de David, et par une suite de victoires et de conquêtes leur soumettre tout l'univers.

Le christianisme, que l'on voulait substituer à l'idolâtrie et au judaïsme, était bien plus propre à effaroucher les hommes qu'à les attirer. A une doctrine incompréhensible, les Chrétiens joignaient une morale sévère.

Leur loi était si parfaite, que leurs ennemis disaient qu'elle était impraticable. Elle enseignait toutes les vertus; elle attaquait tous les vices, combattait toutes les passions, enchaînait tous les penchants. Les fidèles renonçaient à tous les plaisirs, ils menaient une vie austère et dure, ils s'engageaient par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol ni d'adultère, à ne point manquer à leurs promesses, à ne point nier un dépôt; ils s'aimaient comme frères, et mettaient leurs biens en commun. (*Act.* IV, 32 seq.) — Leur charité ne se bornait point à ceux qui étaient de leur religion, elle embrassait tous les hommes, et les idolâtres qui étaient pauvres trouvaient toujours auprès d'eux les secours dont ils avaient besoin. « N'est-il pas honteux, » écrivait l'empereur Julien à ses préfets, « n'est-il pas honteux que les Chrétiens qui nourrissent leurs pauvres, soient obligés de nourrir les nôtres? »

Les Chrétiens étaient en effet des modèles de vertu, et, de l'aveu des païens, on ne pouvait rien leur reprocher que leur religion. S'occupant uniquement de la vie à venir, ils ne faisaient aucun cas de la vie présente. Leurs veilles et leurs longs jeûnes les rendaient pâles et défaits, ils méprisaient les supplices les plus cruels et couraient avec joie à la mort pour la défense de leur foi; ils étaient si soumis aux souverains, qu'ils cessaient leurs assemblées religieuses dès que l'empereur le leur défendait. On ne lit nulle part que, dans ce nombre de révolutions qui agitèrent l'Etat, aucun d'eux soit jamais entré dans quelque conspiration contre les princes établis, même contre ceux qui étaient leurs plus cruels persécuteurs.

Ce n'était pas seulement par sa doctrine et par sa morale que le christianisme paraissait

si rebutant; tous les préjugés s'opposaient encore à son établissement. C'était une religion qui ne faisait que de naître, et à qui le supplice flétrissant de son auteur avait imprimé un caractère d'ignominie; une religion annoncée par quelques hommes pauvres, grossiers, ignorants, traités de barbares par les Grecs et les Romains; une religion qui n'était guère suivie que par la populace dont le suffrage ne semble propre qu'à discréditer une opinion; une religion qui, attaquant les dieux, passait pour athéisme, et que, pour cette raison, on regardait comme la source des malheurs publics; une religion proscrite dès sa naissance par les lois de l'empire, et punie par les plus affreux supplices; une religion dont le culte simple et sans appareil ne donnait rien aux sens; une religion qui veut que l'on souffre des maux présents pour une récompense que l'on ne voit point.

Quelle opposition plus marquée que celle de l'idolâtrie et du judaïsme à la religion chrétienne! Qu'on juge par là de la difficulté du changement.

Etendue de l'entreprise. — Ce n'est point à une ville, à une province, à un peuple que se terminera cette entreprise. Elle n'a d'autres bornes que celles du monde. Les glaces du Nord, les feux du Midi, l'immensité de l'Océan, l'âpreté des montagnes, les sables du désert seront des barrières impuissantes pour en fixer le cours.

Cet empire qui se croit lui seul tout l'univers, ne doit faire qu'une partie de cette Eglise que l'on veut établir. Le Romain superbe, l'asiatique amolli, le voluptueux Indien, le Maure stupide, le fier Germain, le Scythe féroce, entrent tous dans ce projet. On prêchera l'Evangile dans les synagogues des Juifs, dans les temples des idoles, dans les académies d'Athènes, dans les cours des princes.

Les pratiques, une fois reçues, sont si chères à chaque nation, que même les plus indifférentes ont leurs martyrs. On a vu, dans les derniers siècles des Chinois aimer mieux perdre la tête que couper leur chevelure. Les Romains, maîtres du monde, ne se crurent pas assez puissants pour prescrire aux peuples qu'ils avaient vaincus, le même langage, la même forme d'habits, la même manière de vivre, bien moins osèrent-ils changer quelque chose à leurs religions. Ils furent contraints de laisser adorer aux Gaulois leurs chênes, aux Egyptiens leurs crocodiles et leurs oignons; et l'on se propose ici de changer non quelques usages indifférents, mais tout ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré, de plus respectable, de plus essentiel chez tous les peuples. On entreprend d'anéantir les dieux de toutes les nations, et de faire adorer à leur place un homme mort sur une croix. On veut triompher de la pente de la nature, de la force des inclinations, de la tyrannie des habitudes, de l'empire des préjugés, de la puissance des lois, des impressions de la coutume, du pli de l'éducation, dans toutes les contrées de l'univers!!

Le temps que l'on choisit. — Prend-on pour former cette entreprise, le temps où les hommes, épars, dans les forêts, vivaient sans société, sans lois, sans police, sans arts, sans science; un temps où l'ignorance et la grossièreté de la multitude donnaient, à ceux qui avaient quelque talent tant de facilité d'en imposer? Non, l'on choisit le siècle d'Auguste, le plus poli, le plus éclairé, le plus délicat; ce siècle où Rome, devenue la reine des nations par ses armes, en était la maîtresse par ses enseignements et par ses lois; ce siècle qui présente à nos esprits l'idée du goût, du génie, de l'érudition, du talent; ce siècle, la règle de la perfection en tous genres, et dont le nom est devenu un éloge pour les âges les plus polis. Tout l'empire était rempli de philosophes, d'orateurs, de poëtes et d'historiens. L'amour des lettres était universel. Le grec, qui était alors la langue savante, était si commun à Rome, en Afrique et dans les Gaules, que les femmes mêmes le parlaient. Cicéron avait écrit en latin ses traités philosophiques pour contenter la curiosité de ceux mêmes d'entre le peuple qui n'avaient pu faire aucune étude. Chacun connaissait les opinions des différentes sectes, et se déterminait pour celles qui paraissaient l'emporter sur les autres par la force des raisons ou par la vraisemblance des conjectures.

Autant l'esprit était éclairé, autant le cœur était corrompu; jamais il n'y eut un si grand dérèglement de mœurs. On peut voir dans les poëtes de cet âge jusqu'à quel point on avait poussé la débauche, et combien elle était universelle.

C'est à ces hommes qui se piquent de tant de sagesse qu'on vient reprocher l'extravagance monstrueuse, la stupidité inconcevable d'avoir adoré des pierres, du métal et du bois. C'est dans ce siècle de lumière, c'est à ces hommes si jaloux des droits de la raison, à ces hommes, qui jouissaient d'une pleine liberté de penser, qu'on annonce une doctrine impénétrable, une doctrine qui pourrait choquer le bon sens, qui semble combattre les vérités les plus évidentes. On veut que ces hommes croient, avec la simplicité et la docilité des enfants, les mystères incompréhensibles qu'on leur prêche; on n'emploie aucun raisonnement pour leur persuader des dogmes si étranges; on ne leur parle que de soumission aveugle, que de captiver leur esprit, que d'asservir leur raison. C'est à ces hommes noyés dans les délices, accoutumés à ne rien refuser à leurs passions, dans qui l'habitude du désordre a formé une seconde nature, que l'on vient prescrire des règles de conduite qui révoltent le cœur, qui contredisent les inclinations, qui blessent tous les penchants. On demande de ces hommes qu'ils se sèvrent de tous les plaisirs pour mener une vie dure et austère; on désire qu'ils détestent tous les vices, qu'ils pratiquent toutes les vertus; on n'arrête pas seulement les actions criminelles de ces hommes corrompus, on leur interdit

encore toute pensée, tout désir d'en commettre.

Hommes qui en sont chargés. — Sont-ce des Grecs, des Romains qui sont à la tête de cette entreprise? des orateurs, des philosophes, des sages, des personnes dont la réputation impose? de ces hommes à qui la supériorité des talents donne des droits certains sur l'esprit et le cœur? Ce sont des Juifs en butte à tous les traits de la raillerie, à cause de la sotte crédulité qu'on leur attribue; des Juifs haïs et méprisés de toutes les nations, ce sont des pêcheurs sans lettres, sans talents, faibles, timides; ce sont douze hommes dont la condition, l'extérieur, les manières n'inspirent que du mépris. Voilà ceux qui entreprennent d'instruire les Grecs, pères des sciences et des arts; les Romains, maîtres du monde; voilà ceux qui veulent convaincre les sages de folie, les philosophes d'ignorance, l'univers entier d'erreur.

L'éloquence a souvent rendu les orateurs maîtres des délibérations de Rome et d'Athènes; mais les apôtres ne connaissent point l'art des Démosthènes et des Cicéron : ils parlent comme la plus vile populace; leur grec n'est pas pur, souvent le tour de leurs phrases est hébraïque; par conséquent, aux yeux des Grecs et des Romains, ils négligent les règles du discours. Leur style est hérissé de parenthèses; il y règne un désordre qui fait peine et qui exige la plus forte attention. Un langage qui fatigue l'esprit pour se faire comprendre et qui n'est pas plus propre à emporter le cœur.

Les philosophes se sont fait quelques disciples par la force des raisonnements. Les apôtres suivent une route opposée; ils ne donnent point d'autres preuves des dogmes qu'ils annoncent que leur mission.

On séduit quelquefois par l'artifice ceux que l'on n'a pu ébranler par le poids des raisons, ou gagner par les charmes de l'éloquence. Jamais conduite plus simple, plus droite, plus franche, plus ouverte que celle des apôtres. Ils annoncent Jésus crucifié, à Jérusalem, devant ses meurtriers; ils l'annoncent dans le temple et devant le conseil de la nation; ils prêchent l'Evangile à Corinthe, dans la synagogue; à Ephèse, dans une école publique; à Athènes, devant l'aréopage; à Rome, devant la cour de Néron. On ne voit point de pratiques cachées, point d'intrigues, point de menées secrètes pour s'attirer des partisans. Loin de rougir des humiliations de leur maître, ils en font un trophée, et se vantent de ne savoir que Jésus et Jésus crucifié. (*I Cor.* II, 2.)

Les richesses servent à corrompre les hommes, et combien de fois n'est-on pas venu à bout des entreprises les plus difficiles par ce moyen! Mais où étaient les trésors de nos Galiléens? Ils étaient pauvres par leur condition, plus pauvres par leur choix, obligés de se procurer une subsistance modique par le travail de leurs mains.

Au défaut des richesses, n'emploiera-t-on pas le pouvoir et l'autorité? Mais de quelle considération peuvent être dans le monde des gens sortis de la lie du peuple, des hommes également méprisables, et par la bassesse de leur origine et par celle de leur profession?

Quand on ne peut persuader par l'éloquence, convaincre par les raisons, séduire par l'artifice, corrompre par les richesses, imposer par l'autorité, il reste encore un moyen plus efficace et plus puissant : la force et la violence; c'est ainsi que plusieurs princes ont dompté les nations; c'est ainsi qu'ils ont fait respecter les lois aux peuples qu'ils avaient vaincus. Quelle armée pour subjuguer tout l'univers, qu'une troupe de douze pêcheurs qui, pour en faire plus promptement la conquête, se séparent et se divisent dans toutes les parties de la terre!

Ce n'est pas par des victoires qu'ils s'attirent des sectateurs; c'est par leur patience. Ce n'est pas en s'armant du fer, mais en tombant sous le fer, qu'ils font des disciples. Ce sont des brebis qui n'opposent qu'une douceur inaltérable à la fureur des loups qui les dévorent. Souffrir, verser leur sang, mourir, voilà leurs seules armes.

« Après la mort de Jésus-Christ, » dit J.-J. Rousseau (*Réponse au roi de Pologne*, p. 262), « douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode était simple, ils prêchaient *sans art*, mais avec un *cœur pénétré;* et de tous les miracles dont Dieu honorait leur foi, le plus frappant fut la sainteté de leur vie. » Voyez aussi une déclaration du sceptique Bayle, qui puise dans le caractère des apôtres et la nature de leur prédication, la preuve que l'Evangile est l'ouvrage de Dieu.

Obstacles à vaincre. — Nous avons déjà indiqué les obstacles que le christianisme mettait pour ainsi dire lui-même à son établissement, par l'incompréhensibilité de sa doctrine, la sévérité de sa morale, la nouveauté de son origine, le supplice de son auteur, la simplicité de son culte, la grossièreté et l'ignorance de ceux qui l'annonçaient, l'étendue immense qu'on prétendait lui donner, le temps qu'on avait choisi pour le faire connaître, le défaut de tous les moyens humains qui auraient pu en favoriser le succès. Nous ne parlerons donc à présent que des obstacles étrangers des philosophes que les ennemis de cette religion mirent en œuvre pour en arrêter le cours.

Les païens et les Juifs noircirent le christianisme par des calomnies, et lui opposèrent des prodiges. Les hérétiques le divisèrent par leurs erreurs; les philosophes l'attaquèrent par leurs écrits; les princes et les peuples le persécutèrent avec violence.

Les Juifs ne cédaient point aux païens dans la haine qu'ils portaient aux Chrétiens. Ils leur reprochaient qu'ils étaient des hommes de néant, qui s'étaient séparés du corps de la nation par sédition; qu'ils avaient abandonné la loi de leurs pères; qu'ils mettaient leurs espérances dans un homme qui, ayant été crucifié, avait encouru la malédiction portée par la loi contre celui qui est pendu sur le bois; qu'ils croyaient que Jésus était

5 d'une vierge, ce qui paraît fabuleux; u'ils admettaient plusieurs personnes en ieu; qu'ils disaient que Dieu avait daigné faire homme, ce qui est impossible; qu'ils onnaient à l'Écriture des interprétations npies.

Quelque peu fondés que fussent ces reproies, quelque fausses que fussent ces accutions, combien se trouvait-il de personnes ii, sans aucun examen, les jugeaient véribles, parce qu'elles souhaitaient qu'elles fussent? On croit aisément le mal que on impute à ceux que l'on n'aime pas. Et ii jamais fut plus que les Chrétiens chargé la haine publique?

Les prodiges dont s'autorisaient les Juifs les païens étaient ou des impostures, ou s opérations du démon; mais ils ne laisient pas de faire des impressions sur les prits, et d'être par conséquent un grand ostacle aux succès de l'Evangile.

La division ruine une société ou l'empêe de s'accroître. Presque toujours un Etat it plus craindre de la désunion de ses membes, que des forces de ses ennemis. Jamais ne s'éleva tant d'hérésies, que dans les emiers âges de l'Eglise. « Il ne faut pas oire les chrétiens, » disaient les païens les Juifs, « puisqu'ils s'accordent si mal re eux. » Saint Clément d'Alexandrie oue de bonne foi que ce grand nombre rreurs retardait beaucoup le progrès de la ité.

Les philosophes virent avec douleur le cès du christianisme. Soit zèle pour les ux, soit chagrin de se voir confondus, ils olurent de faire les plus grands efforts ir arrêter le cours de cette religion. Ils étudièrent les dogmes, ils en méditèrent livres, pour en relever toutes les diffités qui pouvaient s'y présenter. Celse, ien, Porphyre, composèrent des ouvrages, s lesquels ils emploient toutes les resrces de leur esprit, pour donner un tour s plausible à l'idolâtrie, et pour charger christianisme de contradictions et d'abdités. On ne se contenta pas d'écrire, on lama encore publiquement contre les étiens.

ès que la religion chrétienne est annon- l'univers entier conspire sa perte. Les s chargent les apôtres de chaînes et les mourir. Les peuples, les villes se sount contre ces infidèles; ils sont en butte fureur de tous les hommes. Les empe-s, par leurs lois, arment contre eux les istrats; on les poursuit comme des bêtes ces. Les supplices ordinaires paraissent doux pour ceux que l'on regarde comme nnemis de Dieu et de l'Etat; on invente n renouvelle des tourments qui font fré- Ils sont battus de verges, appliqués aux ires, écorchés par des ongles d'airain; es déchire par le fer, on les consume par u; on les cloue sur des croix; on se fait eu barbare de les voir mettre en pièces les chiens, dévorer par des lions; ils couverts de lames embrasées, assis sur chaises ardentes, plongés dans l'huile bouillante, brûlés à petit feu; on les brise sous des meules; on les submerge dans les flots; on les enterre tout vifs; on les coupe par morceaux. Dans leurs corps couverts de blessures, on ne déchire plus que des plaies; on ménage avec cruauté les moments qui leur restent à vivre; on choisit parmi les supplices ceux qui font mourir le plus lentement; on les guérit par des soins barbares, pour les mettre en état de souffrir de nouveau. La pitié est éteinte pour eux dans le cœur des hommes, et le peuple, qui voit toujours avec quelque mouvement de compassion les plus grands criminels sur l'échafaud, applaudit aux tourments des Chrétiens par des cris d'allégresse. La mort même ne les met pas à couvert de la rage de leurs persécuteurs; on s'acharne sur les tristes restes de leurs corps; on les réduit en cendres; on les jette au vent pour les anéantir, s'il était possible. L'horreur que l'on a contre eux n'est pas satisfaite des supplices de quelques particuliers. Rome s'enivre de leur sang, elle en fait couler des fleuves, elle en inonde la terre. On n'épargne ni âge, ni sexe, ni rang, ni condition. Ce n'est point une persécution de quelques jours, de quelques mois, de quelques années; c'est par des siècles qu'il faut compter les souffrances de l'Eglise. On ne peut la suivre, pendant trois cents ans, qu'à la trace du sang qu'elle répand, et à la lueur des bûchers que l'on allume contre elle.

A la persécution de sang, on fait succéder celle des caresses; on s'efforce de séduire ceux qu'on n'a pu vaincre. Richesses, honneurs, dignités, faveurs du prince, on promet tout pour gagner ces hommes sourds à la douleur, ces hommes contre qui les tourments s'émoussent et pour qui la mort n'a point d'aiguillon. C'est ainsi que tout est mis en usage pour anéantir le nom chrétien.

Issue de l'entreprise. — Quelle a été l'issue de l'entreprise formée par les apôtres? Et quels succès peut-on se promettre pour des hommes qui, ayant toutes les oppositions à vaincre, n'emploient pour moyen que des obstacles? On voit, d'une part, une religion agréable et pompeuse, que l'on croit établie par les dieux, que l'on estime aussi ancienne que le monde; de l'autre, une religion sévère et nouvelle; d'une part, les sages, les philosophes, les hommes de génie, les empereurs, les magistrats, les armées, l'univers entier; de l'autre, quelques ignorants sans défense, sans appui, sans secours; d'une part, l'autorité, l'inhumanité, la fureur; de l'autre, la faiblesse, la patience et la mort; d'une part, les bourreaux; de l'autre, les victimes. De quel côté devait être la victoire? Qui devait l'emporter? N'était-ce pas l'idolâtrie? *Ç'a été le christianisme.* Du haut du trône et des tribunaux, on commande d'adorer les dieux, et on les méprise; Jésus ordonne du haut de sa croix que l'on aille à lui, et on y court à travers les supplices, les gibets et les bûchers. Douze Galiléens font adorer leur Maître

crucifié, non-seulement à un grand nombre de Juifs qui ont demandé sa mort, mais encore à une multitude innombrable de gentils. Leur voix retentit par toute la terre, et leur parole se fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. Il n'est point de contrée où ils n'enfantent des fidèles, point de région où ils n'érigent des trophées à Jésus-Christ. Ils soumettent à l'Evangile les peuples mêmes à qui les Romains n'ont jamais pu donner des lois, et l'Eglise, à sa naissance, est déjà plus étendue que la domination des Césars. Rome a eu besoin de sept cents ans de victoire pour former son empire; le christianisme, désarmé, règne dès son origine chez toutes les nations. En vain l'univers entier déploie toutes ses forces pour abattre cette religion : elles se brisent contre elle. En vain les sages, les philosophes, les politiques se réunissent pour l'accabler : elle triomphe de leurs efforts. Tout est faible contre les Chrétiens. Les apôtres sont outragés, maltraités, emprisonnés, mis à mort; mais leur supplice n'anéantit point leur dessein. Leurs disciples, héritiers de leur constance et de leur courage, les remplacent; ils montent avec joie sur les bûchers et sur les échafauds, et, pour me servir de l'expression de leur plus grand ennemi, *ils volent au martyre*. On ne cesse point de les persécuter, et ils ne se lassent point de souffrir; les tourments sont l'attrait de leur religion; les cruautés, bien loin de l'éteindre, ne servent qu'à l'accroître. La mort, ce principe fatal de destruction pour toutes les sociétés, multiplie les Chrétiens; le sang de ceux que l'on égorge est un germe fécond qui en produit un très-grand nombre. Presque tous les hommes ouvrent enfin les yeux à la lumière; les temples sont abandonnés; on n'offre plus de sacrifices; le marbre et le bronze ne sont plus des dieux, et Jésus, par un genre de triomphe qui ne convient qu'à lui, se fait de ses ennemis autant d'adorateurs. C'est ainsi que, par trois cents ans de persécution, à force de supplices, de cruautés, de massacres, tout l'univers devient Chrétien; la croix monte avec Constantin sur le trône des empereurs, et Rome devient dans la suite l'esclave et la proie des Barbares. Ces peuples renversent la monarchie qui avait englouti toutes les autres. La plupart des Etats formés de ses débris tombent à leur tour; au milieu de ces secousses qui ébranlent l'univers, la seule Eglise de Jésus, immuable comme son auteur, est encore debout; elle s'accroît même des pertes de Rome; elle voit ces conquérants, qui ont donné des fers à la capitale du monde, prendre son joug et se glorifier d'être ses enfants.

Socrate, Platon, Aristote, Zénon, étaient de grands philosophes; on les regardait comme des sages; on admirait leurs talents, leur érudition, leur génie; ils joignaient à la force du raisonnement les charmes de l'éloquence et toutes les grâces du discours : cependant ces sages n'ont jamais pu porter leur patrie à vivre suivant les règles de morale qu'ils enseignaient; ils n'ont jamais pu corriger les vices qui y régnaient; ils n'ont jamais eu qu'un petit nombre de disciples, auxquels ils se sont vus forcés d'annoncer qu'il leur fallait attendre qu'un enseignement divin vînt leur apprendre leurs devoirs envers Dieu et envers leurs semblables. Il fallait donc, au jugement des plus grands philosophes de l'antiquité, un homme envoyé de Dieu pour enseigner la véritable religion et pour corriger les vices dont la terre était souillée. Ces sages ont nécessairement supposé que cette mission divine serait prouvée; car sans cela elle n'aurait pu être d'aucun poids. Et comment un homme peut-il constater cette mission, sinon par les circonstances surnaturelles qui ont précédé, accompagné et suivi l'apparition de Jésus-Christ sur la terre?

Mais, sans recourir aux connaissances supérieures des Socrate et des Platon, les lumières les plus communes suffisent pour faire sentir que des hommes ordinaires n'auraient pu exécuter le grand ouvrage de la civilisation de l'univers, surtout de la manière dont il s'est accompli. En effet, une entreprise extrêmement difficile par l'étendue immense qu'on lui donne, par le temps peu favorable que l'on choisit, à la tête de laquelle on ne met que des ouvriers impuissants, pour laquelle on rejette tous les moyens ordinaires, à laquelle on oppose les plus grands obstacles, doit naturellement échouer. Si donc elle a le succès le plus prompt, le plus rapide, le plus étendu, le plus surprenant, c'est un événement dont on ne peut trouver le principe dans le cours commun des choses. Il faut absolument, dans ce cas, recourir à une puissance surnaturelle; car tout effet doit nécessairement avoir une cause, et une cause qui lui soit proportionnée; un événement qui n'est pas naturel doit avoir une cause qui ne le soit pas. Ainsi, quand nous ne serions pas assurés, par les témoignages des Juifs et des païens, de la réalité des prodiges de Jésus et des apôtres, nous le serions par la conversion du monde, puisqu'elle n'a pu se faire sans prodiges. Il est donc évident qu'il est intervenu des miracles dans l'établissement du christianisme, et ces merveilles n'ont pu être opérées que par le vrai Dieu, le souverain Seigneur de l'univers.

Je vais plus loin, et je dis que, si nos adversaires veulent être conséquents, ils doivent reconnaître que le christianisme est l'œuvre de Dieu. Nos mystères, à les entendre, sont incroyables; ils y trouvent des difficultés invincibles, des contradictions évidentes, des impossibilités absolues; ce sont, disent-ils, des chimères qui révoltent le bon sens et la raison. La morale du christianisme est, à leur sentiment, si sévère, qu'elle est impraticable, qu'ils en concluent qu'on n'a pu naturellement ni croire ces mystères, ni pratiquer cette morale. Si donc on a cru ces mystères, si on a pratiqué notre morale, il est intervenu quelque chose de divin dans l'établissement du christianisme.

Le christianisme a causé dans le monde la évolution la plus étonnante; il a fait encore ans l'homme le changement le plus prodigieux : il lui a fait haïr tout ce qu'il aimait, t aimer tout ce qu'il haïssait. On voit, dès a naissance de l'Eglise, un grand nombre 'hommes, dans différentes parties du monde, ui rejettent tout ce qu'ils ont cherché avec e plus d'ardeur, et qui ont un empressement incère pour tout ce que les autres fuient. Il emble qu'à leur égard les biens et les maux ont changé de nature : ils ne font point de cas les richesses, ils ont de l'aversion pour les plaisirs, ils méprisent la gloire, ils estiment a pauvreté, ils aiment les peines, ils désirent es opprobres; on les maudit, et ils bénissent; on les maltraite, et ils se croient heureux; on es persécute, et ils rendent grâces; on les charge de chaînes, et ils s'en glorifient. Les plaintes sont un langage inconnu pour eux, avides de souffrances, et ils en font leurs délices. La fureur de leurs ennemis se méprend étrangement. On ne leur donne pour supplice que ce qu'ils souhaitent; ils ne craignent pas la cruauté, mais la compassion de eurs juges. On étale à leur vue les chevalets, es lanières, les ongles de fer, les croix, les roues, les grils ardents, l'huile bouillante, le plomb fondu, et ils envisagent d'un œil assuré ous ces instruments de supplice. Ils ne se contentent pas d'avoir, au milieu des tortures, une constance inébranlable : ils ont une oie qui va souvent jusqu'à des transports; ils ppellent les tourments; ils provoquent les êtes; ils aiment les bourreaux; ils se félicient d'être déchirés de coups; ils présentent eurs têtes aux tranchants des épées; ils couent aux bûchers; le jour de leur mort est our eux celui de leur triomphe. J'ose défier oute l'éloquence humaine, toute la raison umaine, toute la sagesse humaine, toute la uissance humaine, de produire un pareil changement sur un homme. Comment donc douze pêcheurs ignorants, mal habiles et grossiers, ont-ils pu l'opérer, non pas sur un homme, non pas sur un petit nombre, mais sur une multitude que l'on ne peut compter? Est-ce naturellement qu'il détruit tous ses penchants? Est-ce naturellement qu'il aime out ce qu'il abhorre? Il faut donc reconnaître qu'une métamorphose si surprenante est l'effet d'une opération *surnaturelle et divine.*

Quand la religion chrétienne, dès sa naissance, aurait trouvé dans le monde toute la aveur et tout l'appui imaginables; quand les pôtres auraient été des hommes éloquents, avants, distingués par leur naissance, estimés par leurs talents, ce qu'ils ont exécuté erait toujours bien surprenant. Le changement de l'homme, le changement de l'univers, même avec le concours de tous les moyens humains, ne laisserait pas de tenir u prodige. Quel prodige n'est-ce donc pas, u quel prodige ne suppose pas le succès u'ils ont eu, étant ce qu'ils étaient, et ayant encontré les plus puissants obstacles dans eur entreprise? Changer l'état d'un aveugle st un miracle; et changer la religion, les mœurs, les lois, les coutumes, les usages, les préjugés, les opinions, les sentiments, les goûts, les inclinations, les penchants, en un mot l'esprit et le cœur dans une infinité d'hommes, n'en serait pas un!!!

Les disciples de Socrate n'avaient pu convertir une bourgade de l'Attique, et déclaraient que ce grand œuvre ne pouvait s'opérer que par le moyen d'une révélation divine; le peuple juif n'avait pas amené une seule nation à reconnaître le vrai Dieu. Et nous voyons les apôtres, si ignorants, si timides, si pusillanimes la veille de la mort terrestre de leur Maître, devenir, aussitôt après avoir été les témoins de sa résurrection et après la descente du Saint-Esprit, éclairés et courageux; nous les voyons non-seulement enseigner tous les peuples, mais dompter la présomption des sages, résister à la puissance des grands, vaincre l'orgueil et la volupté, abolir les superstitions, convertir le monde.

Douze hommes des derniers du peuple, douze artisans, sans crédit, sans richesses, sans titres, sans pouvoir, sans éloquence, sans armes, entraînent après eux les grands, les riches, les savants, les rois aussi bien que les esclaves, les faibles, les ignorants avec une croix à la main. « La croix a triomphé des cœurs, » dit Bossuet, « et j'estime plus glorieux d'avoir remporté une si belle victoire que d'avoir établi l'ordre de tout l'univers, parce que je ne vois rien dans l'univers de plus fier, de plus indocile, de plus indomptable que le cœur de l'homme. »

Remontez de l'effet à la cause, descendez de la cause à l'effet; il est impossible de rien expliquer si tout cela n'est pas divin.

Ce n'est ni au cri de la liberté, ni par l'appât des plaisirs et des biens de la terre, ni par l'éclat du talent et du savoir que les apôtres ont opéré ce changement extraordinaire qui a changé le monde. Quel nom donnerons-nous à ces hommes? Sont-ce des philosophes? Ils n'ont rien appris des sciences de la Grèce et de Rome. Des orateurs? Ils n'ont jamais paru dans aucune école. Des législateurs? Ils ne connaissent ni les besoins, ni l'histoire des peuples. Des conquérants? Ils n'ont pas de glaive, et ne savent que mourir. Que sont-ils donc? les apôtres de Jésus-Christ, et c'est au nom de Jésus-Christ qu'ils ont renversé toutes les religions pour établir la religion unique de l'amour et de la vérité. La sagesse humaine a été confondue, toutes les idées des hommes bouleversées. Les apôtres ont vaincu les sages, les grands, le peuple, l'orgueil, la volupté, la superstition, au nom d'un Dieu crucifié, et en prescrivant à leurs disciples de mourir comme lui. On a fait aux Chrétiens, pour empêcher l'établissement de la religion de Jésus-Christ, une guerre de trois cents ans, et les païens les appelaient des hommes de roues, des hommes de bûchers. Pendant les trois siècles suivants, quiconque se déclarait pour la foi de Jésus-Christ devait renoncer à ses biens, à ses emplois, à son honneur, à sa liberté, à sa vie. « Il faut, » disait Tertullien, « acheter au prix de son sang, la liberté de professer le christianisme. On a vu

quelquefois se lasser la cruauté des bourreaux, mais jamais la patience des victimes.»

Il faut admettre ici un pouvoir surnaturel ou démentir toutes les notions essentielles de l'homme. Il faut reconnaître la puissance divine, la vertu du Très-Haut; il faut croire à la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, à la divinité de Jésus-Christ, ou déclarer que la conversion du monde est un fait inexplicable, et s'il est impossible de voir ici l'œuvre de l'homme, il faut donc y reconnaître l'*œuvre de Dieu.* (*Analyse de l'ouvrage de Bullet.*)

C'est ce qu'ont démontré, d'une manière aussi saisissante qu'irréfutable tous les apologistes chrétiens, même en ne s'appuyant que sur les témoignages juifs et païens. Le cardinal de la Luzerne est un de ceux qui ont le mieux traité ce sujet. Aussi empruntons-nous à ses dissertations les passages suivants qui renferment ce qu'il dit de plus important sur cette matière.

« Nous avons vu que Jésus-Christ, lorsqu'il remonta dans les cieux, indépendamment des troupes nombreuses de peuple qui l'avaient suivi dans le cours de sa carrière, et dont une grande partie l'avait abandonné, indépendamment de ceux que la crainte avait empêchés de se déclarer pour lui, comptait plus de cinq cents disciples, auxquels il s'était montré après sa résurrection. C'était beaucoup, quand on les considère comme les témoins de ce grand miracle; mais c'était bien peu, si on veut voir en eux la semence de cette multitude de Chrétiens, qui devaient peu à peu couvrir la surface de la terre.

C'est après le retour du divin Sauveur dans les cieux, et au moment où ses disciples viennent de recevoir le Saint-Esprit, que commence, pour durer pendant près de trois cents ans, ce grand miracle de la promulgation de l'Evangile. Dès le premier jour où les apôtres ouvrent leur prédication, trois mille personnes sont converties. Peu de jours après, un second discours de saint Pierre fait cinq mille prosélytes. A peine la foi a franchi les limites de la Judée, et voilà une multitude d'églises fondées de tous côtés. Environ dix ans après la mort de son Maître, saint Pierre adresse sa première Epître aux fidèles qui sont dispersés dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans l'Asie, dans la Bithynie. Nous avons des Epîtres de saint Paul aux fidèles de Rome, de Corinthe, de Galatie, d'Ephèse, de Colosses, de Philippes, de Thessalonique, de Crête. Les *Actes des apôtres* font mention de beaucoup d'autres endroits, où l'Evangile avait déjà des disciples, d'Antioche, d'Athènes, de Damas, de Césarée, de plusieurs autres villes. Et il ne faut pas croire que ce fussent les seuls pays où la foi eût été plantée. Saint Paul dans l'*Epître aux Romains* (xv, 19), leur dit qu'il avait rempli de l'Evangile toutes les régions, en tournant depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie. Il leur annonce (*Rom.* I, 8) que leur foi est célèbre dans tout le monde. Cette assertion ne doit pas nous étonner, quand nous voyons les autres [...] tres dispersés sur toute la terre, port[...] religion de Jésus-Christ dans l'Eth[...], dans la Scythie, dans la Perse et jusque [...] l'Inde. Cela était déjà, lorsque les apôtre[...] lèrent recevoir le prix de leurs travaux, c'[...]-à-dire, environ trente ans après qu'ils avaient commencés. Saint Clément qu[i oc]cupait le siége de Rome, très-peu d'an[nées a]près saint Pierre atteste, que de son t[emp]s le nombre de Chrétiens surpassait celu[i des] Juifs. »

Ici de la Luzerne cite une foule inn[om]brable d'autorités qui prouvent la ra[pidité] prodigieuse de la propagation du chris[tia]nisme, qui en très-peu de temps embr[assa] l'univers entier. Puis il poursuit :

« Il reste démontré par cette suite d'a[uto]rités, tant de Chrétiens que de païens, [les]quels, malgré leur inimitié, s'accor[dent] pour attester le même fait, que le chris[tia]nisme dans ses commencements, s'est [pro]gressivement et rapidement accru dans [l'em]pire romain, qui formait alors la plus gr[ande] partie du monde connu, tellement q[u'en] moins de trois siècles, il est devenu la r[eli]gion la plus répandue, et qu'au commen[ce]ment du quatrième, le nombre des Chrét[iens] excédait celui des païens. Nous n'avons [pas] autant de monuments des pays qui ne [fai]saient pas partie de l'empire, parce que [nous] ne connaissons pas d'historiens de ces [na]tions; mais nous sommes assurés que la [re]ligion s'y était aussi établie. Nous venons [de] rapporter les textes de saint Justin, de s[aint] Clément d'Alexandrie, d'Arnobe, qui le [di]sent positivement. Eusèbe et Théod[oret] rapportent de même que la prédication év[an]gélique s'étendit bien loin au delà des li[mi]tes de l'empire. On voit du temps d'Orig[ène] se tenir en Arabie des conciles, auxque[ls ce] grand docteur est appelé. On sait qu'il [y a] eu en Perse de grandes persécutions. »

La vérité de la propagation rapide du chr[is]tianisme démontrée, passons à la sec[onde] partie de notre preuve; et le fait établi, [é]tablissons-en la conséquence.

Preuves que la propagation du chris[tia]nisme est l'œuvre de Dieu. — L'établissem[ent] de la religion est l'œuvre de Dieu, ou [des] hommes. S'il a été opéré par des moye[ns] surnaturels sa cause est divine : si elle e[st] humaine, il a été produit par des moyens naturels; les hommes n'ont que ceux-là [en] leur pouvoir; tout ce qui excède la natu[re] surpasse leurs forces. La question se r[éduit] donc à ce point très-simple : Est-ce par [des] moyens naturels que le christianisme s'[est] propagé aussi rapidement, aussi univers[el]lement? Si ce n'est pas par de tels moy[ens] c'est donc par des moyens supérieurs à [la] nature, c'est donc par une force divine: [le] christianisme vient donc de Dieu.

Nous disons que, non-seulement [les] moyens que peut fournir la nature n'[ont] point concouru à la rapide diffusion de no[tre] religion, mais que même toutes les cau[ses] naturelles connues s'y opposaient: [et] que, pour s'établir dans le monde, il a fa[llu]

ue le christianisme surmontât les obstacles e tout genre qu'elles opposaient à son grandissement.

Reportons-nous en esprit au temps où no-e religion fut donnée au monde. Considé-ons en lui-même le projet de son auteur. orsqu'il donnait à ses apôtres la mission 'aller instruire toutes les nations; il les hargeait d'opérer dans l'univers la révolu-on la plus extraordinaire, la plus vaste, ont l'histoire des siècles fait mention. Les ommes avaient vu plusieurs fois les Etats hanger de face, les empires s'écrouler, et 'autres empires s'élever sur leurs débris. lais qu'étaient ces événements, auprès de elui que Jésus ordonne à ses apôtres d'exé-uter? Il est bien plus difficile de changer es nations que de les soumettre. Vous compterez vingt conquérants pour un réformateur. Et ici ce n'est pas seulement un peu-ple, ce ne sont pas quelques peuples qu'il 'agit de transformer; c'est l'universalité des peuples, dont il faut réformer toutes les opinions; c'est la totalité de toutes les pen-ées humaines à changer. Il faut apporter t faire recevoir aux hommes d'autres prin-ipes, une autre morale, d'autres dogmes, in autre culte, un autre Dieu. Il faut d'un nonde actuel faire un monde tout nouveau.

Au seul aperçu de cette immense entre-rise, l'esprit étonné se demande : Et quels ont donc les moyens qui ont de la propor-ion avec un aussi prodigieux effet? Quelle orce humaine est assez grande pour soule-er et tourner ainsi le genre humain en-ier?

En premier lieu, de tous les siècles qui 'étaient écoulés depuis la création, celui où e christianisme fut donné à la terre, était certainement le plus éclairé. Jamais les scien-ces et les lettres n'avaient été portées à un si haut degré de perfection. Les plus beaux génies, dont l'humanité se glorifie, avaient rempli la terre de leurs productions. La philosophie surtout était alors au faîte de la gloire. Chacun aspirait à l'honneur d'être philosophe; les empereurs eux-mêmes y prétendaient. C'était le ton général, et comme ine mode universelle, tout ce qu'il y avait l'hommes un peu instruits, religieusement attachés à leur secte philosophique, y pla-aient leur amour-propre, et employaient à a faire prévaloir tout ce qu'ils avaient de onnaissances, de raison, de talents et d'élo-juence. Le siècle, où les sciences étaient ussi répandues et aussi approfondies, était certainement celui auquel il était le plus difficile d'en imposer. Des hommes, accou-umés à tout soumettre au jugement de leur raison, ne pouvaient adopter une religion nouvelle qu'après de longues et mûres ré-lexions. Ainsi le christianisme dut, à sa naissance, éprouver de toutes parts des exa-mens sévères; et déjà sous ce premier point le vue, que d'obstacles ne devait-il pas rouver à son établissement! obstacles qui eussent devenus insurmontables, s'il eût présenté à la critique un seul côté faible.

En second lieu, les idées religieuses des peuples s'opposaient encore plus fortement à la propagation du christianisme. Il fut présenté à deux classes d'hommes, aux Juifs et aux païens. La haine des premiers contre notre religion, laquelle dure encore, ne peut pas être douteuse; ils avaient crucifié son auteur; ils persécutèrent en tout lieu ses fondateurs, et nous avons vu que, dès les premiers temps, ils excitèrent contre elle la haine des païens, et envoyèrent de tous côtés des émissaires pour la faire persécuter.

Parmi les païens, les principes religieux s'étaient autant dégradés que les lumières s'étaient perfectionnées. L'idée de la Divinité était, sinon entièrement effacée, au moins absolument défigurée. Des diverses idolâtries, imaginées dans tous les pays et dans tous les temps, s'était formé le paganisme. Cet amas de cultes, dont aucun n'était exclusif, parce qu'aucun n'était véritable, que rien ne divisait, et que le besoin commun d'une tolérance générale tenait réunis, était devenu la religion de l'univers connu. Les peuples étaient fortement attachés à leurs superstitions, par des préjugés de divers genres.

Préjugés d'éducation. L'incrédule prétend aujourd'hui réduire les principes de la foi à ces premières impressions que l'on reçoit dans les premières années, qui se gravent profondément dans l'esprit encore tendre, et qui y laissent des traces durables. Il doit sentir combien ces impressions avaient alors de force pour repousser la foi. Outre la mythologie générale, commune à tous les peuples, chaque nation, chaque ville, chaque famille avaient leurs divinités particulières qu'elles révéraient, qu'elles chérissaient comme la portion la plus précieuse de l'héritage de leurs pères et de toute la suite de leurs ancêtres. C'était à ces attachements, tellement enracinés dans eux, qu'ils y étaient comme innés, et que l'habitude en avait fait une seconde nature, qu'il fallait les arracher.

Préjugés d'imagination. — Les fables du paganisme, embellies de tous les charmes de la poésie, à laquelle elles devaient en grande partie leur origine, présentaient à l'esprit les images les plus agréables. Tout était animé par ces brillantes fictions. Les champs, les bois, les eaux, la nature entière étaient peuplés de divinités. Dans les astres mêmes qui brillaient sur sa tête, le païen admirait ses dieux, et les hommes célèbres qui avaient mérité de le devenir. Les apothéoses de ces premiers héros, la solennité des fêtes instituées pour les honorer, la pompe des sacrifices qu'on leur offrait, la magnificence des jeux et des spectacles où des nations entières couraient de divers côtés pour se rassembler, pour honorer leur mémoire; toutes les parties de cette religion avaient pour objet de réveiller l'attention, d'amuser l'esprit, de ranimer sans cesse l'imagination. Ces brillantes rêveries, ces illusions séduisantes, ces songes flatteurs entretenaient doucement le genre humain dans le sommeil de ses erreurs, où il se plaisait

et dont le réveil ne pouvait que lui être désagréable et pénible.

Préjugés d'antiquité. — Emerveillés de leurs fictions, les peuples ne connaissaient rien qui fût plus ancien qu'elles. Les fables dont ils embellissaient leur origine, les reportaient aux divinités, de qui ils faisaient descendre leurs fondateurs. Trouvant leur culte antérieur à leurs lois, ils croyaient que rien ne l'avait précédé. Leur religion déjà si chère, leur devenait infiniment vénérable par l'autorité de tant de siècles, et par cette longue perpétuité, qui était à leurs yeux un garant de sa vérité. A ce seul titre, avec quel désavantage ne se présentait pas une religion jusque-là inconnue, un Dieu qui s'annonce en disant : Voilà que je rends tout nouveau!

Que peut répondre à ces faits l'incrédulité? Dira-t-elle qu'ils ne sont pas vrais? Elle sera démentie au même instant par quiconque a la plus légère connaissance de l'antiquité. Prétendra-t-elle qu'ils ne formaient pas des obstacles à la fondation du christianisme? Ce serait une absurdité qui ne mérite pas qu'on la réfute.

En troisième lieu, en dégradant la religion, le genre humain avait aussi corrompu la morale. C'était une réciprocité d'erreurs et de vices qui se soutenaient mutuellement. Le cœur avait séduit l'esprit, et l'esprit entretenait, aggravait la dépravation du cœur. En se donnant des dieux au gré de son imagination, l'homme avait eu soin de les forger favorables à sa corruption. Il n'y a pas de passion, quelque vile, quelque odieuse qu'elle pût être, qui n'eût ses dieux, ses temples, ses autels, ses prêtres, son culte, et souvent ses mystères secrets. Les passions divinisées, on n'hésita plus de s'y livrer avec une entière sécurité. Parvenu à adorer ce qu'il avait pratiqué, l'homme ne rougit plus de pratiquer ce qu'il adorait. Une fois en possession du ciel, les vices ne trouvèrent plus de résistance à l'empire de la terre. On en vint même jusqu'à faire des actions les plus honteuses, des actes de religion; et n'est-ce pas une idée assez naturelle, de croire qu'on honore la divinité et qu'on lui plaît en l'imitant? Rome surtout, devenue la maîtresse et le modèle du monde, donnait hautement aux peuples soumis, et empressés à l'imiter, l'exemple de tous les crimes. En envahissant les nations, elle s'était approprié leurs dieux et leurs vices. La pudeur ne peut soutenir la lecture des satires qui dévoilent ses dissolutions. Par la licence, avec laquelle les hommes vertueux de ce temps peignent ces désordres, jugeons de l'effrénée liberté avec laquelle les autres les commettaient. Parmi les philosophes, les deux sectes dominantes favorisaient les deux passions les plus chères à l'homme; le stoïcisme fomentait l'orgueil, l'épicuréisme attirait à la volupté. Les riches étalaient un luxe, dont les détails paraissent incroyables, même à notre siècle, et qu'ils entretenaient par les énormes usures dont ils dévoraient les pauvres. Le peuple aimait avec passion les jeux, le cirque, les théâtres et se livrait avec transport à ces divertissements. L'ambition des grands érigée en vertu et regardée comme une grandeur d'âme, après avoir longtemps troublé la république, l'avait enfin abattue, et menaçait sans cesse le trône qu'elle avait élevé. Les vengeances des hommes puissants avaient souvent rempli de proscriptions et inondé de sang, et la ville et tout l'Etat. Imaginez toutes les passions déchaînées se livrant avec fureur à toute leur impétuosité, et vous concevrez une idée de la morale de l'empire romain, au moment où l'Evangile lui fut présenté.

Je le demande avec confiance : cet état de choses était-il favorable à l'introduction d'une nouvelle morale? L'attachement des peuples à des jouissances où ils plaçaient leur bonheur, auxquelles l'inclination les portait, dont l'habitude leur faisait un besoin que le préjugé général leur faisait regarder comme légitimes, que consacrait l'exemple des divinités, n'était-il pas un obstacle très-puissant, et supérieur à toutes les forces humaines, à l'établissement d'une religion qui le contrariait?

En quatrième lieu, dans cet empire universel que Rome exerçait, un lien intime unissait la religion à l'Etat. La politique de Numa l'avait formé; celle du sénat l'avait encore resserré; celle des Césars en faisait un des principaux ressorts de leur gouvernement. Le sacerdoce et l'empire, réunis dans la même main augmentaient réciproquement le respect pour l'un, la soumission à l'autre. De magnifiques temples décoraient les villes, et attiraient les concours des peuples. De nombreux colléges de prêtres, en augmentant la pompe du culte, multipliaient les intéressés à sa conservation. Des vestales, décorées de superbes priviléges, entretenaient continuellement le feu sacré, emblème de celui du patriotisme. Toutes les entreprises publiques commençaient par des actes religieux. On offrait de pompeux sacrifices, on interrogeait les augures, on consultait les oracles. Dans les prospérités, on rendait grâces aux dieux; dans les revers, on les apaisait. L'opinion universelle était, que Rome devait sa grandeur à leur protection. Que l'on juge quel devait être l'attachement de tout l'empire, souverains et sujets, grands et petits, pour une religion, à laquelle ils croyaient attachées les destinées de l'Etat; quel était leur éloignement de toute religion qui tendait à le détruire.

Ainsi, tout ce qui existait à cette époque, et de bien et de mal, et de principes, et de préjugés, et de lois, et de coutumes, et d'affections, et d'antipathies, se réunissait et se formait comme une ligue pour s'opposer à l'admission de la religion nouvelle. Voyons maintenant ce que la religion apportait par elle-même, et indépendamment de tout secours surnaturel, pour triompher de ces obstacles.

Le premier caractère que je remarque dans le christianisme est son opposition essen-

ielle à toute autre doctrine, son impossibilité absolue à s'y amalgamer. Il différait par à de toutes les religions qui étaient venues uccessivement s'incorporer dans l'ancienne. l présentait une religion insociable, un culte ncompatible avec tous les cultes, un Dieu nnemi de tous les autres dieux. Croit-on ue cette manière de s'annoncer dans le nonde fût bien propre à l'y faire receoir?

Mais entrons dans le détail; voyons ce qu'il avait dans la doctrine chrétienne qui dût laire et déplaire aux nations, et les engager l'adopter, ou à la rejeter. Comparons ce u'elle proposait au monde, avec les obstales que nous avons vu le monde lui opposer; et examinons si elle était de nature à ever ou à augmenter ces difficultés.

Un enthousiasme philosophique avait saisi tous les esprits; la doctrine chrétienne commençait par anéantir tous les systèmes de philosophie alors existans, et par traiter de olie ce que le monde entier regardait comme e chef-d'œuvre de la plus haute sagesse. Il ne pouvait rester dans notre religion ni stoïciens, ni académiciens, ni péripatéticiens, ni épicuriens; il ne pouvait y avoir que des Chrétiens. Cette philosophie nouvelle, ainsi 'ont appelée plusieurs saints Pères, était absolument exclusive. Toutes les sectes philoophiques avaient pour principe commun, l'exhalter la raison humaine, en soumettant out, sans exceptions, à ses jugements; et le Christianisme humiliait la raison, en lui nontrant ses limites, en la soumettant à la oi, en lui présentant des mystères, qu'il est ordonné de croire, défendu de sonder, impossible d'approfondir. Pouvons-nous, d'après cela être étonnés, quand nous voyons es philosophes de toutes les classes, déposant leurs oppositions naturelles, se liguer et conspirer contre le christianisme? et ne conçoit-on pas aisément, quelle était sur l'opinion publique l'influence de tous les hommes éclairés, réunis dans les mêmes principes, et combattant tous ensemble, de concert, la religion naissante?

Nous avons vu, en second lieu, les nations fortement attachées à leurs superstitions, et tenant à leurs idées religieuses par des préjugés fortement enracinés. Le christianisme arrive, prétendant déraciner tous les attachements, heurtant de front tous les préjugés.

L'éducation les avait profondément gravées dans les cœurs et dans les esprits. Les hérauts de l'Evangile crient hautement de tous côtés : « Peuples, égarés dans les régions de l'erreur, tout ce que vous avez révéré est les chimères; tout ce que vous avez adoré est des démons. Arrachez de vos esprits les principes que vous suçâtes; étouffez dans vos cœurs une affection dans laquelle une longue habitude vous fait placer votre bonheur; abjurez au pied des nouveaux autels, les dogmes que, par une succession immémoriale, vous ont transmis vos ancêtres; oubliez tout ce que vous avez appris, détestez tout ce que vous avez chéri, méprisez tout ce que vous avez respecté. »

Et que substituera le christianisme à tout ce qu'il ôte? Par quoi remplacera-t-il ce qu'il anéantit? Au milieu de ces fictions enchanteresses, qui charmaient et séduisaient les esprits, il ordonne de croire des dogmes austères et incompréhensibles. Au lieu de ces faits pompeux, de ces magnifiques cérémonies, qui élevaient l'âme en l'amusant, et qui flattaient par les souvenirs agréables auxquels elles étaient liées, il prescrit un culte spirituel. Au lieu de ces divinités, dans lesquelles le peuple admirait ses anciens héros, et que l'imagination multipliait et embellissait à son gré, il offrait aux adorations de la terre un homme sorti du peuple le plus méprisé, et dont la vie, passée dans l'état le plus bas a été terminée par l'ordre d'un président romain, dans un supplice infâme. Nous sommes instruits, accoutumés à révérer la croix, que nous regardons comme l'instrument de notre salut; mais transportons-nous au siècle auquel Jésus-Christ y fut attaché. C'était, dans l'opinion générale, le plus humiliant de tous les supplices, un supplice réservé aux esclaves, et dont un citoyen romain ne devait pas être souillé. L'idée seule d'adorer un crucifié, jetait sur la religion qui la proposait, une prévention de mépris et de dégoût, et élevait un des plus puissants obstacles à sa propagation.

La nouveauté même du christianisme, que l'on comparait à l'antiquité révérée de l'idolâtrie, formait contre lui un violent préjugé; et nous voyons ces apologistes occupés à réfuter cette objection de ses adversaires. Les peuples voyaient avec dédain le commencement du christianisme dans la venue toute récente du Christ. Ils ne connaissaient pas cette chaîne de prophéties, qui font remonter l'origine de notre religion jusqu'à celle du monde, et qui lient le réparateur du péché au premier auteur du péché. Le respect naturel pour l'antiquité, le sentiment inné qui porte à révérer, comme des vérités incontestables, ce qui est consacré par l'assentiment des siècles, les attachant à un culte dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, les éloignait de celui qui, dans leurs idées, était sorti de terre depuis quelques jours.

Le troisième obstacle que nous avons observé dans les dispositions des peuples, à la propagation de l'Evangile, était la corruption universelle de la morale; et la morale évangélique, était, par sa sévérité, la plus propre à augmenter encore, et à porter au plus haut degré cette difficulté. Les hommes se livraient sans retenue, comme sans scrupule, à toutes leurs passions; et la loi chrétienne ne tolère aucune passion, n'en ménage aucune, ne compose avec aucune; elle ordonne de les combattre, de les réprimer toutes. Les hommes plaçaient leur bonheur dans leurs jouissances, dont ils usaient avec l'immodération la plus effrénée; et la loi chrétienne en prescrit impérieusement le sacri-

fice; elle ordonnait aux peuples, qui n'avaient jamais entendu ce langage, de remplacer les agréments du luxe par les rigueurs de la mortification, d'enchaîner les projets de l'ambition dans les liens de l'abnégation, d'abaisser la prétention de l'orgueil sous le joug de l'humilité, d'étouffer les fureurs de la vengeance dans les embrassements de la charité, de répandre les trésors de l'avarice dans les profusions de l'aumône, d'éteindre le feu de la volupté par les larmes de la pénitence. Se faire chrétien, était commencer une vie diamétralement opposée à celle que jusque-là on avait menée avec une entière sécurité de conscience. Pour y engager les nations, il fallait changer leurs goûts, redresser leurs penchants, abolir leurs coutumes, anéantir leurs affections. La profession du christianisme était le renoncement à tout ce dont on avait fait son souverain bien, l'adoption de ce qu'on avait toujours regardé comme le comble du malheur, le détachement de toutes les choses auxquelles porte la nature, l'attachement à toutes celles auxquelles la nature répugne. Si on a tant de peine à engager des hommes nés et élevés dans le sein du christianisme, et qui sont persuadés de sa vérité, à pratiquer dans leur exactitude ses saintes règles, quelle énorme difficulté ne devait-on pas avoir à y amener des hommes élevés dans des principes absolument contraires? Et parmi les incrédules de nos jours, presque tous, tous peut-être, ne renoncent à la religion que pour secouer le joug onéreux de sa morale. Peuvent-ils de bonne foi imaginer qu'il fût dans la nature de déterminer à s'en charger des hommes qui l'avaient en aversion par principe, comme par inclination et par habitude, et dans qui l'horreur naturelle pour la double mortification des passions et des sens était soutenue par le préjugé antique, fortifiée par l'exemple universel, et consacrée par celui des dieux?

Enfin le préjugé national, né de la politique et entretenu par elle, qui attachait l'universalité des peuples au paganisme, eut suffi lui seul pour les détourner d'embrasser notre religion. Le sacerdoce et l'empire étaient réunis dans la même main, le christianisme les séparait. A côté du trône des Césars il élevait la chaire des Pontifes. Il établissait vis-à-vis de la puissance civile une puissance spirituelle, non pas opposée sans doute, mais qu'on pouvait dans les idées mondaines craindre qu'il ne le devînt, et que malheureusement on a trop souvent, au préjudice de l'une et de l'autre, regardées comme rivales. Les immenses prospérités de l'empire romain étaient, dans l'opinion universelle, attribuées aux divinités qu'il adorait. Le sénat était venu à bout de persuader que longtemps avant, elles avaient été prédites par les sibylles. Comment faire adopter un Dieu qui proscrivait, qui réduisait en poudre tous ces dieux protecteurs? Et ce n'est pas ici un raisonnement de pure spéculation. Lisez les écrits des anciens et vous verrez que c'était là une des difficultés que les ennemis du christianisme lui opposaient. Tout ce qui était arrivé de splendeur à l'Etat, il le devait à sa religion : tout ce qui arrivait de maux dans le monde, la religion chrétienne en était responsable. Pense-t-on que ce fut une chose aisée de faire revenir le peuple d'une prévention aussi générale, aussi invétérée, liée à d'antiques prophéties, dont il croyait voir l'accomplissement?

Il est donc certain que non-seulement la doctrine chrétienne n'était pas, par sa nature, propre à lever les obstacles qu'apportaient à sa propagation les dispositions des peuples, mais que sa nature même était un obstacle très-puissant à ce qu'elle se propageât.

On conçoit aisément que le nom d'un auteur contribue à faire recevoir sa doctrine. Le rang, les talents, la célébrité donnent de l'influence sur l'opinion publique. Les anciennes sectes philosophiques devaient un grand nombre de leurs partisans à la réputation de leurs fondateurs, et il y avait telle école, où la dernière raison qu'on donnait d'une assertion, était : Le maître l'a dit. Et ne pouvons-nous pas observer aussi que ce sont les funestes talents, la déplorable célébrité de plusieurs des chefs de l'incrédulité, qui attirent dans leur parti un grand nombre d'esprits superficiels, qui, incapables de toute étude, se font un point d'honneur de penser comme ceux dont ils admirent le génie? Examinons donc ici quels étaient ceux qui les premiers ont répandu l'Evangile dans le monde. Voyons s'ils étaient tels, qu'ils dussent naturellement opérer la grande révolution, qui a suivi leur prédication, ou si, au contraire, leurs personnes n'étaient pas un obstacle naturel à leur succès.

Où Jésus-Christ trouve-t-il des instruments propres à l'exécution de son vaste projet? Où va-t-il chercher les hommes qu'il charge d'aller jusqu'aux extrémités de la terre, faire adopter sa religion à toutes les nations? Choisit-il parmi ceux qui ont reçu sa doctrine, des hommes doués de génie, puissants en éloquence, ornés de connaissances? Envoie-t-il un Joseph d'Arimathie, un Nicodème, un Nathanaël, qui sont entre les chefs du peuple, et dont le nom et les lumières pourront donner du poids à leur enseignement? Non : pour l'entreprise la plus difficile que la terre eût jamais vue, pour faire abjurer à tous les peuples du monde une religion, à laquelle ils tiennent par tous les genres de liens, pour leur faire adopter universellement une doctrine qui répugne à leurs pensées, comme à toutes leurs affections, il ramasse sur les sables de la mer, dans des comptoirs de péagers, douze hommes de la dernière classe du peuple, de l'intelligence la plus bornée, dépourvus d'éducation, n'ayant aucune notion des premiers éléments des sciences, aucune idée des arts, aucune teinture des lettres. Voilà les hommes à qui il donne la mission de changer la face de l'univers. Ils sont faibles et timides; à son premier danger ils l'ont abandonné lâchement : le chef qu'il leur

onne, l'a même formellement renié; et 'est à eux qu'il ordonne de braver toutes les ersécutions, tous les supplices qu'attirera ur eux leur prédication. Ils sont grossiers t de la plus profonde ignorance, ne sachant ue la langue de leur pays; et ce sont eux u'il envoie défier les génies les plus puisnts et les plus exercés, et confondre dans utes les langues, les plus habiles philosohes du siècle le plus éclairé.

Quelle énorme disproportion entre l'oura.ge qu'entreprend Jésus et les instruments u'il y emploie! Son intention est-elle donc e rendre son grand dessein, déjà si hérissé e difficultés si énormes, plus impraticable ncore? Oui, ce sont là véritablement ses ues. Il choisit, ce sont les apôtres euxêmes qui le disent (*I Cor.* I, 27-29), ce qu'il a de plus inepte dans le monde, pour conondre tous les sages du monde; ce que le onde a de plus faible, pour triompher de e qu'il a de plus fort; ce que le monde rearde comme le plus vil et le plus méprisale, ce qui n'existe en quelque sorte pas à es yeux, pour abattre ce qu'il y a dans le onde de plus grand. Nous voyons le résult de ce combat d'un genre tout nouveau, ntre la simplicité et la dialectique la plus ublime, entre l'ignorance et l'érudition la us profonde, entre la grossièreté et l'éloence la plus brillante. Riches, pauvres, noes, rois, savants, orateurs, philosophes, ut a fini par venir se prendre dans le filet s pêcheurs. Figurez-vous, cette compaison est de saint Chrysostome, douze homes sans armes et faibles de corps, se jetant milieu d'une nombreuse multitude de erriers armés, ne recevant aucun mal des its innombrables qu'on leur lance, et sans tres armes que leurs mains, vaincant leurs nemis, tuant les uns, amenant les autres ptifs. Direz-vous que cette victoire est due une force humaine? Mais, ajoute le saint cteur, le triomphe des apôtres est bien us admirable encore. Il est moins étonnant voir des hommes nus n'être pas blessés, vaincre leurs nombreux ennemis, que de ir des hommes sans connaissances, sans tres, de simples pêcheurs, devenir les luères du monde, en surmontant de si énors obstacles, et n'être arrêtés dans leur rche, ni par leur petit nombre, ni par leur uvreté, ni par leur ignorance, ni par leur idité, ni par l'universalité des anciennes utumes, ni par la grande sévérité de la ctrine qu'ils prêchent, ni par les morts elles dont ils sont à chaque moment meés, ni par l'immense multitude de ceux sont engagés dans l'erreur, ni par l'auité imposante de ceux qui les y ont entraî. Nous le disons aux incrédules avec fiance: Plus vous ravalez et avilissez les tres, plus vous relevez leur courage. Plus s faites sentir leur incapacité, leur imssance à établir la religion, plus vous uvez qu'elle a été établie par une puisce supérieure à la leur. En supposant c vous, qu'il n'y a eu pour opérer cette nense révolution, que des moyens naturels, c'est, qu'on me pardonne cette expression, une ridicule absurdité à Jésus-Christ, d'en charger des hommes tels que les apôtres: c'en est une autre tout aussi révoltante, que des hommes tels que les apôtres aient osé l'entreprendre. Mais ce qui est le plus inconcevable, ce qui répugne plus encore que tout le reste, c'est que des hommes tels que les apôtres aient réussi, et que l'univers entier se soit soumis à eux. Au contraire, en admettant, comme Jésus-Christ l'annonçait, comme les apôtres le publiaient, comme le monde l'a reconnu, que c'est une puissance surnaturelle qui se déploie, Jésus-Christ, les apôtres, le monde agissent raisonnablement. Il n'avait pas besoin de choisir des hommes doués de talents et de connaissances, celui qui avait droit de leur dire : *Quand vous serez interrogés, ne vous mettez pas en peine de ce que vous aurez à répondre. Ce ne sera pas vous qui parlerez, ce sera l'Esprit divin qui parlera pour vous.* (*Matth.* X, 19, 20.)

Il leur était inutile d'étaler dans leur prédication les discours persuasifs de l'éloquence humaine, à ceux qui avaient reçu le pouvoir de montrer les dons de l'Esprit-Saint, et la force divine. Il ne leur était pas nécessaire d'examiner quels étaient les discours des apôtres, à ceux qui voyaient leurs œuvres miraculeuses.

Jésus-Christ a choisi, pour établir sa religion, des hommes à qui tout manquait pour un aussi grand ouvrage. Quel a donc pu être son motif? Il n'en a eu, il n'a pu en avoir d'autre que celui que déclare son apôtre : il a voulu que l'établissement de sa religion ne pût jamais être attribué à la sagesse humaine, mais manifestât clairement la force de Dieu. En donnant à la terre sa religion, il s'est proposé non-seulement de la répandre dans le pays, mais de la perpétuer dans tous les siècles. Son intention a été que l'établissement même de la foi fût dans tous les temps la confirmation et la preuve de la foi. Il a cherché exprès, pour fonder sa religion, les hommes qui en étaient les plus incapables, afin que nous, qui, dans la suite des siècles, serions appelés à contempler ce magnifique ouvrage, n'y puissions trouver aucune trace d'une main humaine, et que nous vissions partout empreinte la main divine dont elle est sortie.

Oublions pour un moment ce que nous venons de dire de l'incapacité profonde des apôtres. Supposons-les au contraire, contre l'évidence, contre l'opinion même de nos adversaires, des hommes profondément habiles, des imposteurs de l'adresse la plus raffinée. Examinons comment s'y prendraient de tels hommes pour répandre une doctrine nouvelle; cherchons les moyens qu'ils emploieraient pour lui attirer des sectateurs. D'abord, ils travailleraient à se donner à eux-mêmes du relief, et à accréditer leur prédication par la considération personnelle qu'ils se concilieraient. Ensuite, ils auraient soin de composer une doctrine analogue aux idées les plus généralement reçues, et que l'on pût aisément goûter. Ils la prôneraient

comme conforme à la saine raison; ils la produiraient avec précaution, d'abord, dans des lieux où ils espéreraient trouver le moins de difficultés; ils pourraient même, selon les circonstances, ne la produire que peu à peu par degrés, et successivement dans ses diverses parties. Voilà les seuls moyens raisonnables, les seuls qui soient dans la nature, pour répandre et faire adopter une doctrine nouvelle et fausse. Des fourbes habiles, tels que dans ce moment on suppose les premiers prédicateurs de l'Evangile, ne pourraient pas en adopter d'autres. Tout plan contraire à celui-là les éloignerait évidemment de leur but, le leur ferait certainement manquer. Lors donc que nous voyons les apôtres employer précisément tous les moyens contraires à ces moyens que présente la nature, que prescrit le bon sens, il faut en conclure que, s'ils étaient des imposteurs, ils étaient des imposteurs bien maladroits. Mais leur prodigieux succès ne permet pas qu'on les taxe de maladresse; en un mot, s'ils n'étaient ni des fourbes habiles, puisqu'ils prenaient toutes les mesures qui devaient les écarter de leur objet, ni des fourbes imbéciles, puisqu'ils ont converti le monde, ils n'étaient donc pas des fourbes, des imposteurs. Nous devons donc croire ce qu'ils ont dit, que c'était par une force divine qu'ils agissaient.

Nous avons à prouver le fait, c'est-à-dire que tous les moyens dont nous venons de parler, qu'auraient pris des hommes agissant d'après les lumières de la raison, non-seulement n'ont pas été suivis, mais ont été contrariés en tout point par les apôtres, et que leur marche a été diamétralement opposée à toutes les idées de la sagesse humaine. Cette discussion nous ramène à des choses que nous avons déjà traitées, mais sur lesquelles il est nécessaire de revenir.

Nous avons vu que, loin de chercher à se donner du relief dans le monde, les apôtres ont rapporté, avec une sincérité qu'on ne voit dans aucun autre écrivain, tout ce qui pouvait leur nuire dans l'opinion de ceux à qui ils parlaient, qu'ils faisaient ces aveux spontanément; qu'ils n'y étaient pas obligés par la suite de leur narration; que l'histoire évangélique ne serait pas moins complète quand ces aveux ne s'y trouveraient pas; enfin que, sans eux, nous ignorerions ces circonstances humiliantes pour eux. Etait-ce un moyen de se faire valoir aux yeux des peuples que de publier, comme ils le faisaient, leur basse extraction et leur premier métier, qui les éloignait de toute instruction? Quelle idée donnaient-ils d'eux aux auditeurs, quand ils racontaient leurs propres imperfections et leurs défauts, leur ambition qui aspirait à des grandeurs, leur jalousie qui excitait contre eux des querelles pour les places du royaume de Jésus-Christ, leur jactance loin du danger, leur lâcheté dès qu'il était commencé? Engageaient-ils bien puissamment à adopter leur doctrine, quand ils racontaient qu'eux-mêmes ne l'avaient pas comprise lorsqu'elle leur avait été enseignée, tant ils étaient bornés? Si on veut s'obstiner à soutenir que ce sont là des charlatans, il faut dire que ce sont des charlatans d'un genre bien extraordinaire, tels que jamais on n'en a vu, et que probablement on n'en reverra jamais; qui, pour se faire croire, imaginent de débiter tout ce qui doit leur ôter créance; qui, pour se faire chefs d'une grande révolution dans le monde, commencent par s'avilir eux-mêmes, et par rapporter sur leur propre compte ce qui peut leur faire perdre toute considération et toute estime.

Ainsi dégradés aux yeux du monde, quelle est la doctrine qu'ils viennent lui apporter? Nous l'avons encore vu : c'est la doctrine la plus faite pour être rejetée par le monde, la plus diamétralement opposée à toutes les idées alors reçues dans le monde, la plus propre par la sévérité de sa morale à révolter le monde profondément corrompu, et par l'incompréhensibilité de ses dogmes à dégoûter le monde engoué de ses propres lumières.

Et cette doctrine si nouvelle, si opposée à tout ce que l'on pense, à tout ce que l'on aime, ils ne mettent aucune adresse à la publier; ils ne cherchent point à pallier l'incompatibilité de leur morale avec tous les principes qui dirigent alors les actions humaines. Ils veulent, dit-on, séduire le monde, et, pour y parvenir, ils commencent par déclarer nettement qu'il est impossible de servir Dieu et le monde: que le monde est l'ennemi de Dieu, que la sagesse du monde est opposée à celle de Dieu, que c'est un devoir de ne pas aimer le monde et tout ce qu'il renferme, parce que tout ce qui est dans le monde est criminel. Afin de se rendre agréables à leurs auditeurs et de capter leurs suffrages, ils leur prescrivent, sans aucun ménagement, de renoncer à tout ce qui leur est cher et sacré. Préjugés, inclinations, mœurs, habitudes, affections, religion, ils ordonnent impérieusement de tout déposer. Ils parlent de même, sans feinte et sans détour, des mystères qu'ils annoncent. Ils conviennent nettement que la religion d'un crucifié est une folie aux yeux des nations, et ils exigent que les nations y croient. Ils reconnaissent que leur prédication doit paraître une folie, et ils prétendent que c'est le seul moyen d'être sauvé. Ils déclarent que ce qui semble raisonnable aux hommes est aux yeux de Dieu une déraison, et que ce qui est insensé devant Dieu est pour les hommes une sagesse; et, par une telle prédication, ils imaginent de convertir, et ils convertissent en effet des hommes enthousiasmés de leur prétendue sagesse.

Et où vont-ils prêcher avec tant de maladresse et si peu de ménagements une doctrine aussi faite pour rebuter leur siècle? C'est précisément dans les lieux où elle doit être le moins accueillie, et où ils doivent trouver le plus d'obstacles à leur enseignement. Ils fondent leur religion sur des faits miraculeux, et, pour les publier, ils choisissent, nous l'avons encore vu, le temps où ils vien-

ient de se passer, la ville où ils ont eu lieu, l'occasion d'une fête qui rassemble un grand nombre de témoins de leur réalité ou de leur fausseté. Ce n'est qu'après que ces faits ont été constatés par ceux qui le pouvaient aisément, qu'après qu'ils ont été crus par beaucoup de personnes, qu'après que la religion a été professée dans la région où elle est née, qu'après que plusieurs églises ont été fondées, que les apôtres en partent pour aller, selon l'ordre de leur Maître, de Jérusalem, de la Judée, de la Samarie, faire retentir leur témoignage jusqu'aux extrémités de la terre. (*Act.* I, 8.) Voyez ces hommes, si faibles, si grossiers, se jeter audacieusement au milieu du monde, non pas dans les petites bourgades, où ils pourraient espérer de convertir des hommes aussi peu instruits qu'eux, mais dans les villes les plus célèbres, où les lettres sont le plus cultivées, les sciences les plus florissantes, la philosophie le plus en honneur; c'est là, c'est où ils trouveront plus de vicieux à réformer, plus de superstitieux à éclairer, plus d'incrédules à convaincre, plus de savants à confondre, plus de fatigues à essuyer, plus de dangers à braver, plus d'obstacles de tout genre à surmonter, qu'ils vont arborer l'étendard de la foi. Suivez Pierre à Antioche et à Rome, Paul à Ephèse, à Corinthe, à Athènes; partout où vous saurez que sont les lumières, les talents, les connaissances, c'est là que vous trouverez les apôtres.

Je crois que le fait que je m'étais proposé de prouver l'est complétement; savoir : que, par la manière dont les apôtres s'y sont pris pour prêcher l'Evangile, ils ont ajouté de nouvelles difficultés aux difficultés déjà si énormes que présentait leur prédication. Il reste donc certain que non-seulement ils ont méprisé, rejeté tous les moyens humains, mais que même ils les ont mis contre eux, et qu'ils se sont fait des obstacles de tout ce qui aurait pu leur servir de ressources.

Le christianisme, pendant les trois premiers siècles, a été constamment contrarié, et presque toujours persécuté par l'autorité souveraine. Cette vérité est évidente pour quiconque a les plus légères notions de l'histoire de ces siècles.

La religion chrétienne était encore concentrée dans la Judée, et déjà la fureur persécutrice, qui avait fait périr son auteur, se déployait contre elle. Dieu a voulu que, dès l'instant de sa naissance, avant qu'elle eût pu prendre aucune force, elle fût en butte à la rage de l'enfer, afin de montrer aussi clairement qu'il était possible que ce n'était pas par sa propre puissance, mais par une vertu toute divine, qu'elle résistait aux terribles efforts de ses ennemis. A peine les apôtres ont-ils ouvert leur prédication, que nous voyons le sanhédrin les menacer, s'ils osent la continuer, et, sur leur désobéissance, les emprisonner et les faire battre de verges. Bientôt après vient le martyre de saint Etienne; il est suivi d'une persécution qui disperse tous les fidèles dans toute la Judée. Saul, depuis l'un des chefs du christianisme, l'est d'abord de ses persécuteurs. Bientôt le roi Hérode se joint aux Juifs; il fait périr par le glaive saint Jacques le Majeur; il fait mettre en prison, pour le livrer au supplice après les Pâques, l'apôtre saint Pierre, qui est miraculeusement délivré.

De la Judée, les apôtres vont se répandre dans les diverses nations, pour les convertir à la foi. La haine des Juifs les y suit. Ils écrivent dans tous les pays pour soulever contre eux les esprits. Ils sont la cause principale des contradictions que le ministère apostolique éprouve de toutes parts dans les commencements de la dispersion.

Cependant le christianisme, triomphant de ces premiers obstacles, prend de tous côtés de nouveaux accroissements, et en même temps la rage de ses ennemis prend de nouvelles forces. Une scène de persécution bien plus désastreuse va s'ouvrir. L'orgueil philosophique humilié, les préjugés de tout genre combattus, les passions réprimées, ont intéressé à leur cause les maîtres de la terre, plus vains, plus entêtés, plus corrompus encore que leurs sujets. Voilà les Néron, les Domitien, armés de toute leur cruauté, et poursuivant de toute leur puissance la religion naissante. Ici commence, pour durer pendant deux cent cinquante ans, entre l'empire et l'Eglise, une lutte d'un genre extraordinaire, que les siècles précédents n'avaient jamais vue, qui fera l'étonnement de tous les siècles qui suivront. Deux siècles et demi s'écoulent, sans que le glaive destructeur s'arrête. On compte, il est vrai, vulgairement dix persécutions formelles; mais on peut dire que réellement il n'y a eu qu'une persécution continuée pendant tout ce temps.

Tous les empereurs n'ont pas donné des édits pour faire punir les Chrétiens, mais presque tous, ou ont ordonné, ou ont souffert qu'on exécutât ceux de leurs prédécesseurs.

A peine sur le grand nombre de princes, qui ont occupé le trône depuis Néron jusqu'à Constantin, s'en trouve-t-il trois ou quatre qui aient défendu la persécution. On ne voit pas que le fanatisme atroce des gouverneurs de provinces, qui excédaient les ordres de leurs souverains, ait jamais été réprimé, et on connaît des martyrs sous presque tous les règnes.

Jetons un moment les yeux sur les affreuses conséquences qu'entraînait la profession du christianisme. Se déclarer chrétien était, d'une part, s'assujettir à la pratique des vertus les plus austères, et de l'autre, se livrer au mépris qu'inspirent les vices les plus détestables. La foi des Chrétiens était accusée d'athéisme; leurs assemblées, des barbaries les plus atroces; leur culte, des dispositions les plus honteuses. Tout Chrétien était, aux yeux du peuple aveuglé, un infâme ennemi de la patrie, un rebelle ennemi des Césars, un impie ennemi des dieux.

Et ce n'était pas seulement au mépris public que les Chrétiens se dévouaient; c'était avec le mépris, l'exécration générale qu'ils encouraient, les persécutions les plus vio-

lentes qu'ils subissaient. Un écrivain anglais a prétendu que le nombre des martyrs avait été fort exagéré Ce n'est pas ici le lieu de discuter son opinion, contentons-nous de réfutations qu'en ont faites plusieurs savants, spécialement D. Ruinart. Mais ce que Dodwell reconnaît d'après les témoignages de toute l'antiquité, c'est l'atrocité des tourments infligés aux Chrétiens.Les spoliations, les bannissements, les emprisonnements, la mort, sont leurs moindres supplices. Il n'est permis à leurs bourreaux de les faire périr que lorsqu'ils se seront lassés à les tourmenter. Tout ce que la rage des hommes, guidée par les fureurs de l'enfer, peut inventer de tortures, est souvent réuni sur un seul Chrétien. Tantôt on varie les tourments pour les faire plus douloureusement ressentir; tantôt on les suspend, pour se donner le plaisir d'en voir prolonger la durée. Le sexe le plus faible, l'âge le plus tendre, sont en proie à ces barbaries raffinées. Que l'on ne nous accuse pas ici d'exagération. Il n'y a qu'à relire le texte de Tacite : on y verra Néron se faisant de sa cruauté un amusement, tantôt faire couvrir les Chrétiens de peaux de bêtes pour les faire déchirer par les chiens, tantôt les attacher en croix, tantôt les enduire de matières enflammées pour éclairer ses jardins pendant la nuit. Libanius, philosophe païen, rapporte aussi les énormes cruautés exercées contre les Chrétiens; et il dit que l'empereur Julien s'en abstint, parce qu'il en avait reconnu l'inutilité. Ces récits d'historiens, qu'on n'accusera certainement pas de partialité en faveur du christianisme, confirment et rendent croyable tout ce que les auteurs ecclésiastiques les plus respectables racontent des barbaries exercées contre les Chrétiens.

Au milieu de ces épouvantables persécutions, comment l'Eglise, encore dans la faiblesse de son enfance, peut-elle se soutenir? Disons plus, comment, sous les coups dont elle est continuellement frappée, peut-elle encore croître et se fortifier? Dans l'ordre des choses humaines, le meurtre des chefs est l'anéantissement de leur parti; ici il en est l'agrandissement. Le zèle ardent des apôtres paraissait nécessaire à l'affermissement du christianisme; c'est par leur mort que le christianisme s'affermit. Les colonnes qui soutenaient l'édifice sont abattues, et l'édifice n'en devient que plus solide. De leur tombeau sort une multitude de Chrétiens qui volent au même martyre, pour devenir souvent à leur tour une semence de nouveaux Chrétiens. Plus on en massacre, plus il s'en forme. Pour un que l'on égorge, mille entourent les échafauds, avides d'y monter. La cruauté des tourments est l'attrait qui fait les Chrétiens. Paul, de persécuteur devenu apôtre, trouve une multitude d'imitateurs, et les bourreaux eux-mêmes souvent ambitionnent de devenir victimes. Ils pourraient, ces hommes que l'on place entre les récompenses, s'ils abjurent, et une mort affreuse, s'ils persévèrent, détourner d'un seul mot ces tortures de leurs têtes; mais c'est à les subir qu'ils aspirent. Ils pourraient, ces hommes si nombreux et animés d'un tel mépris de la vie, opposant la force à la violence, faire à leur tour trembler leurs ennemis; mais un devoir sacré les soumet à leurs persécuteurs. En bravant le fer qui les frappe, ils respectent la main qui l'emploie. Sous les coups de leurs tyrans, ils ne cessent de prier pour eux; et leurs derniers vœux sont encore pour la prospérité de leurs bourreaux.

Voilà par quel moyen s'est établie la religion chrétienne; c'est de persécution en persécution qu'elle s'est étendue progressivement sur la terre; c'est sous les coups que du trône des Césars on n'a cessé de faire tomber sur elle pour l'abattre, qu'elle s'est continuellement élevée, jusqu'à ce qu'enfin elle se soit assise sur ce trône qui voulait l'écraser. Je le demande à tout homme doué de raison : est-ce là un moyen naturel de propager une doctrine? N'est-ce pas, au contraire, le moyen le plus puissant pour empêcher une doctrine, qui serait purement humaine, de se répandre? Que l'on nous cite une autre doctrine qui se soit agrandie de même par les efforts qu'on faisait pour la réprimer. La nature de la chose, l'expérience, tout démontre que le christianisme n'aurait pas pu se fonder, s'affermir, s'étendre, dans les violentes persécutions qu'on lui a fait éprouver, s'il n'avait eu d'autre appui que les causes naturelles. La force humaine employée contre lui étant la plus puissante qui existe, aucune autre force humaine n'aurait pu le défendre et le conserver.

Telle est donc, ainsi que nous venons de le voir, la religion, dont nous soutenons la vérité, et dont nous disons que la conversion du monde prouve la divinité de son fondateur. C'est une religion regardée comme nouvelle, qui fait disparaître tout ce que faisait révérer une antiquité immémoriale. C'est une religion ennemie de toutes les autres, qui les attaque sans ménagement et les abat sans retour. C'est une religion qui fait croire des dogmes qui paraissent à la raison une folie, et qui, rompant des attachements invétérés et généralement regardés comme légitimes, fait chérir et pratiquer ce qui répugne le plus à la nature. C'est une religion qui humilie, sous la foi de mystères incompréhensibles, l'orgueil philosophique, jaloux de tout soumettre à ses lumières. C'est une religion qui renverse tous les autels cimentés par l'éducation, par l'habitude, par la politique, abat toutes les idoles, et sur leurs débris dispersés élève un gibet, et fait adorer celui qui y est suspendu. C'est une religion qui, dissipant toutes les fictions, abolissant toutes les fêtes dont l'imagination publique était enchantée, y fait substituer des dogmes austères et un culte spirituel. C'est une religion qui fait adopter la morale la plus sévère qu'aucun siècle eût connue, au siècle le plus corrompu qui fût jamais, à des peuples dont le bonheur consistait dans l'usage immo-

des passions. C'est une religion qui, t de convertir le monde entier, comce par transformer ceux mêmes qui noncent; qui, d'hommes timides jusqu'à cheté, fait les héros de la plus extraorire intrépidité, et, de pêcheurs ignorants rossiers, les orateurs dont les discours le succès le plus rapide et le plus uniel qu'on ait vu. C'est une religion qui ire à ceux qui la prêchent le mépris de ie et l'ardeur de répandre leur sang, me en effet ils finissent par le répandre r la soutenir et la défendre; qui fait er le même enthousiasme à tous ceux la reçoivent, et le transmet de génén en génération à tous ses prosélytes lant plusieurs siècles. C'est une religion les persécutions les plus violentes, les soutenues, presque non interrompues dant une suite de deux cent cinquante , non-seulement n'abattent point, nonlement n'arrêtent pas dans ses progrès, s semblent propager; qui, à mesure qu'on ole de ses disciples, en acquiert sans e de nouveaux en plus grand nombre; qui, à force d'être contrariée, vexée, mentée, finit par devenir la religion du re humain....

reste donc, et c'est la conséquence néaire de tout ce que nous avons détré, que le christianisme ait été proé par une force divine, qui ait dissipé es les difficultés qui s'y opposaient.... Le christianisme était prêché en même ps aux Juifs et aux gentils. S'il n'eût vé de sectateurs que parmi les Juifs, e manquerait pas de rejeter le succès l'ignorance, la crédulité, la superstition ouvent reprochées à cette nation par les vains profanes. S'il n'eût été embrassé par des Grecs et des Romains, on pourse défier d'une opinion qui se serait née loin du théâtre des événements. Mais répondre aux suffrages réunis des comiotes et des étrangers? » (*Démonstra-évangélique* de DUVOISIN.)

e christianisme dans ses premiers temps é embrassé par des hommes de tout rang e toute condition, par des savants et par ignorants. Nous avons prouvé cette vé. S'il n'eût été, comme l'ont dit quels incrédules, adopté que par la lie du ple, cela donnerait du poids à leur obon, qu'on a pu aisément tromper des mes crédules et incapables d'examen. n'avait eu de prosélytes que dans la e des hommes éclairés, on prétendrait, quelques autres incrédules, que des mes qui reconnaissaient l'absurdité du nisme, avaient été facilement amenés à autre religion. Mais le christianisme t triomphé des préjugés des uns et des ères des autres, est évidemment auus de ces vaines difficultés.

ur se donner le droit de ne pas croire eligion, les incrédules réchauffent les ultés de ses anciens ennemis, de Celse, orphyre, etc. Comment ne sentent-ils que l'établissement merveilleux de cette religion retourne contre eux leurs objections? C'est malgré leurs sophismes, leurs subtilités, leurs railleries, que l'univers s'est soumis à la foi. Tous ces arguments, que faisaient alors valoir les préjugés, les intérêts, les passions, ont été connus et pesés dans la balance d'une raison intéressée à les adopter. Le genre humain a prononcé, malgré les sacrifices auxquels il se dévouait, que tous ces raisonnements étaient vains et frivoles. Il a rendu cet arrêt solennel lorsque les faits aujourd'hui contestés, étaient encore tout récents et pouvaient facilement être vérifiés. Il l'a donc rendu, et n'a pu le rendre que dans la plus entière connaissance de cause et forcé par l'évidence. Toutes ces raisons qu'on reproduit aujourd'hui ont fait partie des obstacles que la foi a surmontés. On lui oppose des ennemis qu'elle a depuis longtemps terrassés....

La conversion du monde prouve donc la vérité des miracles, et la vérité des miracles explique la conversion du monde. Si, à l'examen, les miracles annoncés par les apôtres avaient été trouvés faux, l'univers ne se serait pas fait chrétien; et si l'univers ne ne se fût pas converti à l'annonce et à la vue des miracles, on en tirerait une grande objection contre leur réalité. Ces deux preuves de la vérité de la religion sont intimement liées l'une à l'autre, et se communiquent réciproquement une grande force. Nous dirons à l'incrédule : Comment pouvez-vous croire que le monde eût embrassé le christianisme si on lui eût présenté de faux miracles? Et comment pouvez-vous regarder aujourd'hui comme faux des miracles qui, dans leur temps, ont converti le monde?

Au reste, la preuve que nous tirons de la propagation du christianisme n'a pas besoin, pour se soutenir, des miracles qui l'ont opérée. Cette propagation est elle-même un miracle si éclatant, que si elle ne suppose pas tous les autres, elle les supplée. C'est ce que disaient saint Chrysostome et saint Augustin à ceux qui, de leur temps, s'obstinaient à ne pas croire en Jésus-Christ. Si les apôtres ont triomphé de l'univers sans faire de miracles, c'est un miracle bien plus admirable. Vous voudriez, pour croire, voir les prodiges que l'on vous raconte. En voici un plus grand encore. Ce n'est pas un mort ressuscité, un aveugle rendu à la lumière, un lépreux guéri; ce sont les ténèbres qui couvraient la terre, dissipées; la lèpre du péché, effacée dans tout le genre humain. Quel plus grand miracle pouvez-vous demander, quand vous voyez une aussi admirable métamorphose? Celui qui, pour croire, exige de nouveaux prodiges, est lui-même un prodige étonnant, puisque la foi du monde entier ne peut pas déterminer la sienne.

Je terminerai par une réflexion qui donne à tous les raisonnements qui viennent d'être faits un nouveau degré de force, et qui porte au plus haut point d'évidence notre démonstration : c'est que la propagation de

lentes qu'ils subissaient. Un écrivain anglais a prétendu que le nombre des martyrs avait été fort exagéré. Ce n'est pas ici le lieu de discuter son opinion, contentons-nous de réfutations qu'en ont faites plusieurs savants, spécialement D. Ruinart. Mais ce que Dodwell reconnaît d'après les témoignages de toute l'antiquité, c'est l'atrocité des tourments infligés aux Chrétiens. Les spoliations, les bannissements, les emprisonnements, la mort, sont leurs moindres supplices. Il n'est permis à leurs bourreaux de les faire périr que lorsqu'ils se seront lassés à les tourmenter. Tout ce que la rage des hommes, guidée par les fureurs de l'enfer, peut inventer de tortures, est souvent réuni sur un seul Chrétien. Tantôt on varie les tourments pour les faire plus douloureusement ressentir; tantôt on les suspend, pour se donner le plaisir d'en voir prolonger la durée. Le sexe le plus faible, l'âge le plus tendre, sont en proie à ces barbaries raffinées. Que l'on ne nous accuse pas ici d'exagération. Il n'y a qu'à relire le texte de Tacite : on y verra Néron se faisant de sa cruauté un amusement, tantôt faire couvrir les Chrétiens de peaux de bêtes pour les faire déchirer par les chiens, tantôt les attacher en croix, tantôt les enduire de matières enflammées pour éclairer ses jardins pendant la nuit. Libanius, philosophe païen, rapporte aussi les énormes cruautés exercées contre les Chrétiens; et il dit que l'empereur Julien s'en abstint, parce qu'il en avait reconnu l'inutilité. Ces récits d'historiens, qu'on n'accusera certainement pas de partialité en faveur du christianisme, confirment et rendent croyable tout ce que les auteurs ecclésiastiques les plus respectables racontent des barbaries exercées contre les Chrétiens.

Au milieu de ces épouvantables persécutions, comment l'Église, encore dans la faiblesse de son enfance, peut-elle se soutenir? [illegible]

têtes; mais c'est à les subir qu'ils a[illegible] Ils pourraient, ces hommes si nom[illegible] animés d'un tel mépris de la vie, [illegible] la force à la violence, faire à leur to[illegible] bler leurs ennemis; mais un dev[illegible] les soumet à leurs persécuteurs. En [illegible] le fer qui les frappe, ils respectent [illegible] qui l'emploie. Sous les coups de [illegible] tyrans, ils ne cessent de prier pour [illegible] leurs derniers vœux sont encore [illegible] prospérité de leurs bourreaux.

Voilà par quel moyen s'est établi[illegible] ligion chrétienne; c'est de persécu[illegible] persécution qu'elle s'est étendue p[illegible] sivement sur la terre; c'est sous le[illegible] que du trône des Césars on n'a ce[illegible] faire tomber sur elle pour l'abattre, [illegible] s'est continuellement élevée, jusqu'[illegible] qu'enfin elle se soit assise sur ce trô[illegible] voulait l'écraser. Je le demande [illegible] homme doué de raison : est-ce là un m[illegible] naturel de propager une doctrine? N'es[illegible] pas, au contraire, le moyen le plus p[illegible] pour empêcher une doctrine, qui sera[illegible] rement humaine, de se répandre? Qu[illegible] nous cite une autre doctrine qui s[illegible] agrandie de même par les efforts qu'on [illegible] sait pour la réprimer. La nature de la [illegible] l'expérience, tout démontre que le c[illegible] tianisme n'aurait pas pu se fonder, s'a[illegible] mir, s'étendre, dans les violentes [illegible] cutions qu'on lui a fait éprouver, s'il n[illegible] eu d'autre appui que les causes nature[illegible] La force humaine employée contre lui [illegible] la plus puissante qui existe, aucune [illegible] force humaine n'aurait pu le défendre [illegible] conserver.

Telle est donc, ainsi que nous venons [illegible] le voir, la religion, dont nous soutenons [illegible] vérité, et dont nous disons que la conver[illegible] du monde prouve la divinité de son fo[illegible] dateur. C'est une religion regardée [illegible] nouvelle, qui fait disparaître tout ce [illegible] [illegible]

assions. C
dont le
et le
C'est une ren
a le ant le me
re andre leur
par le
à défendre;
nthousiasme à tous
transmet
à tous ses
C'est une
plus viol
non inter
ux cent
silent p
dans ses
qui, à mes
en acc
us gran
contrarie
venir la r

la conséquen
nous avo
tisme ai
ne, qui a
s'y oppo
prêch
aux gentils.
ne parmi
ne rejeter
a ité, la s
cette na
n'eût été
des Romains
opinion
des événe
suffrages réun
étrangers?
voisin.)
ns ses pr
des hommes
par des
Nous avons
comme
adopté qu
serait du
a pu aise
es et inca
eu de pros
hommes éclair
autres
reconna
avaient
religion
iomphé des
des aut
de ces
r se donne
igion,
ntés
Porphy
Pl

a
is-
lin
en

mp-
d'aux
balot,
déve-
il était
ir delà
monde?
défiguré
du culte
consti-
culte de
est venu
autre-
-elle pas
suprême,
dogme et

say, pu-
ntre ad-
ons que
-Christ,
est venu
dans la
l'ensem-
-Christ,
e sous
expier
idée du
pardon-
horreur
justice,
a faire.
ges et à
a infinie
de l'or-
t

l'Evangile avait été formellement prédite, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament.

Les oracles, sur ce grand événement, sont très-clairs et très-multipliés dans l'ancienne loi. *Toutes les nations de la terre*, disait le Seigneur à Abraham, *seront bénies dans votre postérité.* (*Gen.* XII, 3.) Nous voyons dans les Psaumes, le Seigneur disant au Messie : *Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour héritage, et les extrémités de la terre pour possession.* (*Psal.* II, 8.) Le Psalmiste annonce encore que tous les confins de la terre se convertiront au Seigneur; que toutes les familles des nations seront en adoration devant lui (*Psal.* XXI, 28, 29); que le Messie dominera d'une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre; que tous les rois de la terre l'adoreront; que toutes les nations le serviront. (*Psal.* LXXI, 8-11.) *C'est peu*, s'écrie Isaïe, *que tu sois mon serviteur, pour ramener les tribus de Jacob et pour convertir la lie d'Israël; voilà que je t'ai établi la lumière des nations, pour que tu portes le salut qui vient de moi jusqu'aux extrémités de la terre.* (*Isa.* XLIX, 6.) *Le Seigneur a préparé son bras aux yeux de toutes les nations; et toutes les extrémités de la terre verront le salut qui vient de notre Dieu.* (*Isa.* LII, 10.) Malachie (I, 1-11) voit dans un esprit prophétique les Juifs rejetés, le nom du Seigneur glorifié dans toutes les nations du couchant à l'aurore, et une victime pure offerte en tout lieu à son saint nom. Bien d'autres prophéties encore annonçaient, avant la venue de Jésus-Christ, la conversion du monde à sa loi. Je les omets pour passer à celles de Jésus-Christ lui-même, lesquelles sont encore plus positives et plus claires.

Nous le voyons, tantôt parlant en paraboles, comparer les accroissements de sa religion à la plus petite des semences, devenue au bout de peu de temps le plus grand des légumes (*Marc.* IV, 31, 32); au levain qui, mêlé en petite quantité avec la pâte, la fait fermenter tout entière et la dilate (*Luc.* XIII, 20, 21); tantôt, s'expliquant plus clairement, annoncer que beaucoup d'étrangers viendraient de l'Orient et de l'Occident siéger dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du royaume seraient jetés dans les ténèbres extérieures (*Matth.* VIII, 11, 12); dans d'autres endroits déclarer que son Evangile sera prêché dans tout le monde (*Matth.* XXVI, 13; *Marc.* XIII, 10); ailleurs, dire que quand il sera élevé de terre (c'est de sa mort qu'il parle), il attirera tout à lui (*Joan.* XII, 32); enfin, terminer sa carrière par ordonner à ses apôtres d'aller enseigner et baptiser toutes les nations et instruire à observer ses commandements. (*Matth.* XXVIII, 18 seqq.) Ce n'est pas tout encore; il prédit la manière dont s'effectuera ce grand événement; il annonce à ses apôtres les oppositions qu'ils éprouveront, les persécutions violentes qu'ils auront à essuyer, les morts cruelles qui termineront tous ces maux; il les encourage, en leur déclarant qu'il a vaincu ce monde dont ils auront tant à souffrir, et en leur promettant qu'ils seront éclairés et fortifiés par l'assistance du Saint-Esprit. La conversion du monde, les détails de cette conversion, les moyens par lesquels elle s'est opérée, Jésus-Christ a tout prédit. (*Matth.* X, 5 sqq.; *Luc.* XXI; *Joan.* XVI, passim.) Tout ce qui s'est passé pendant les trois siècles de la persécution et de l'agrandissement de son Eglise, n'est que l'exécution de ses ordres et l'effet de sa volonté antérieurement manifestée.

Ce n'est pas seulement de nos jours qu'a été fait ce rapprochement des oracles sacrés avec l'établissement de la loi sainte. Les Pères de la primitive Eglise l'opposaient aux incrédules de leur temps. Ils leur prouvaient et la divine origine des prophéties, par l'admirable accomplissement dont elles étaient suivies, et la cause divine de l'établissement de la foi, par les prophéties qui l'avaient précédée. En faisant aux incrédules de nos jours le même raisonnement, nous ne faisons que répéter ce que disaient les Origène, les Cyprien, les Eusèbe, les Chrysostome, les Jérôme, les Augustin, les Prosper, les Théodoret.

Elles étaient bien hardies au moment où Jésus-Christ les faisait, ces prédictions, ces promesses, ces injonctions. Jamais ni roi, ni législateur, ni philosophe n'avait osé produire de pareilles pensées. A considérer la raison humaine par l'expérience de tous les temps, qui jamais eût pu imaginer qu'elles obtinssent leur effet? Comment, s'il n'était pas éclairé d'une lumière divine, cet homme, si pauvre qu'il n'avait pas où reposer sa tête, osait-il annoncer, avec assurance, que bientôt l'univers serait soumis à sa loi? Comment pouvait-il promettre avec vérité à cette poignée de disciples qui le suivait, qu'incessamment elle serait remplacée par tous les peuples de la terre? Ce qui fut pour les contemporains de Jésus-Christ une prophétie, n'en est plus une pour nous. Cet événement, inimaginable lorsqu'il fut annoncé, nous le voyons, nous en jouissons, nous en faisons nous-mêmes partie. Pour le prédire, il fallait la prescience de Dieu; pour l'effectuer, il a fallu sa toute-puissance. Nous le disons avec confiance : la propagation rapide de l'Evangile n'eût-elle pas été prédite, serait déjà une preuve complète de la divinité de Jésus-Christ; mais l'ayant été, de quel poids n'est-elle pas, et quel esprit raisonnable peut se refuser à la démonstration évidente qui en résulte?

CRÉATION. — Nous avons déjà montré à l'article CHRIST, comment le caractère évidemment surnaturel et divin de la conception même du Christ était la preuve philosophique la plus profonde peut-être de sa divinité. Mais le caractère surnaturel et divin de cette conception qui relie et explique toutes choses, le fini comme l'infini, échappe, par l'infini même de sa profondeur, à une explication complète. Ainsi, ce n'est pas assez, comme nous l'avons fait au

t CHRIST, de montrer, dans cette concep-n surhumaine, l'union essentielle et in-soluble du fini et de l'infini, il resterait core à faire voir comme elle seule expli-e l'origine divine et les destinées finales tous les êtres, portés dans la Pensée le Verbe de Dieu comme dans leur source ive et leur but suprême. Mais cette preuve ilosophique n'étant accessible que pour petit nombre d'esprits, nous nous borne-is à rappeler ici les passages suivants n éminent écrivain de nos jours :

La foi catholique, » dit-il, « nous enseigne e les êtres sont en Dieu avant leur créa-n; mais ils n'y sont pas dans leur forme dans leur matière, ils n'y sont pas sub-ntiellement, puisque la substance qui les istitue est tirée, non de la substance in-ie, mais du néant.

Nous comprenons par la foi, dit saint il, *que les choses créées ont été instituées par Verbe de Dieu, afin que d'invisibles elles vinssent visibles.* (*Hebr.* XI, 3.) *Tout ce qui été fait avait la vie en lui*, s'écrie saint in. (*Joan.* I, 3.)

Ecoutons maintenant saint Augustin :

« Toutes les choses qui ont été faites ient, avant leur création, dans la pensée Créateur, et certainement elles sont illeures là où elles sont plus vraies, là elles sont éternelles et incommutables.... Dieu ne les aurait pas faites s'il ne les it pas connues, et il ne les aurait pas nues s'il ne les eût pas vues, il ne aurait pas vues s'il ne les avait pas ss. » (*De Gen. ad litt.*, v, 15.)

Le même docteur dit dans un autre lroit :

« Un ouvrier construit une arche; il a emièrement l'arche dans la pensée; elle invisible dans la pensée de l'artiste, elle a visible dans l'œuvre. L'arche n'a pas vie dans l'œuvre, mais dans la pensée de rtiste, parce que c'est l'âme de l'artiste sont renfermées les choses qu'il veut oduire, qui seule a la vie. Ainsi, la sa-sse de Dieu, par laquelle toutes choses sont tes, les contient toutes dans son art avant les former. » (Aug., *in Joan.*)

« Dieu n'a rien créé qu'il ne connût, car it ce qui a été fait est dans son Verbe. Le nde a été fait dans le Verbe, donc il y it. Mais comment a-t-il été fait et com-nt y était-il? La maison bâtie par un ar-tecte était dans la pensée artistique, et y était meilleure, car elle y était sans usté et sans ruine. Cependant, afin de ntrer son art, il construit la maison, et cette manière la maison extérieure pro-e de la maison intérieure, et si la maison ule, l'art demeure. Ainsi, dans le Verbe Dieu étaient toutes les choses créées, ce que Dieu a fait toutes choses dans sa esse; il les a faites les connaissant toutes, il n'a point été instruit par ce qu'il a fait, is il a fait ce qu'il connaissait déjà. » *id.*)

i la création n'était ordonnée que pour fin naturelle, elle ne pourrait jamais atteindre un terme infranchissable, et, tou-jours inachevée, elle serait toujours pro-gressive. Mais nous avons vu que la force, que l'intelligence, que l'amour des trois per-sonnes divines, imprimaient à la création, par le Christ, un but final, surnaturel, et que le Christ, étant un chef-d'œuvre réalisé du Père, du Verbe et de l'Esprit, Dieu avait glorifié infiniment toutes les œuvres de la création, et avait imprimé, par conséquent, à l'univers, le sceau de sa magnificence. Envisagée sous ce point de vue, la philoso-phie du Christ surpasse la philosophie hu-maine de toute la hauteur qui sépare la grâce de la nature, et la vie de Dieu de la vie changeante, imparfaite et altérée des créatures; et c'est dans l'ordre d'idées où nous nous plaçons que saint Jean Damascène a écrit ces mémorables paroles :

« L'amour infini du Père a opéré le salut de l'univers entier dans son Fils unique; il a uni en lui toutes choses; car, l'homme étant un petit monde, qui nous lie et en-chaîne en soi les éléments de toute créature, l'immense bonté du Créateur du monde a voulu que toutes les choses créées atteignis-sent, par le Christ Dieu et homme, une fin surnaturelle, afin que Dieu soit tout en tous. »

CULTE. — « Depuis le sacrifice rédemp-teur consommé sur le Calvaire, jusqu'aux rites les plus humbles, » dit l'abbé Combalot, « Jésus-Christ vivifie tout, commence, déve-loppe, achève, termine tout. Mais quel était le fondement du culte traditionnel, par delà le Calvaire et depuis l'origine du monde?

Jésus-Christ, promis, annoncé, préfiguré et attendu, a été la pierre angulaire du culte antique, comme il est le principe consti-tuant des réalités immortelles du culte de l'Eglise romaine. Et si le Christ est venu dans ce monde, pouvait-il en être autre-ment? L'unité du culte ne trouvait-elle pas en lui, et en lui seul, son terme suprême, immuable, éternel, comme le dogme et comme la loi morale? »

Dans ses entretiens avec de Ramsay, pu-bliés par ce dernier, Fénelon démontre ad-mirablement, pour le cœur non moins que pour l'esprit, la divinité de Jésus-Christ, par le caractère divin du culte qu'il est venu apporter au monde, et qui se résume dans la charité. Résumant en quelques pages l'ensem-ble des preuves de la divinité de Jésus-Christ, « Dieu, » dit-il, « est venu lui-même sous une chair semblable à la nôtre, pour expier le péché, et pour nous donner un modèle du culte qui lui est dû. Dieu ne peut pardon-ner au criminel sans montrer son horreur pour le crime; c'est ce qu'il doit à sa justice, et c'est ce que Jésus-Christ a seul pu faire. Il a montré aux hommes, aux anges et à tous les esprits célestes l'opposition infinie de la Divinité pour le renversement de l'or-dre, puisqu'il a tant coûté de douleurs et d'agonie à l'Homme-Dieu

De plus, ce sacrifice de Jésus-Christ, immolé par hommage à la sainteté divine, son anéantissement profond devant l'Etre

suprême, son amour infini de l'ordre, seront le modèle éternel de l'amour, de l'adoration, de l'hommage de toutes les intelligences. C'est par là qu'elles apprendront ce qu'elles doivent à l'Etre infini, en voyant le culte qu'il se rend à lui-même par sa sainte humanité.

La religion de ce Pontife éternel ne consiste que dans la charité. Les sacrements, les cérémonies, le sacerdoce, ne sont que des secours salutaires pour soulager notre faiblesse, des signes sensibles pour nourrir en nous-mêmes et dans les autres la connaissance et l'amour de notre Père commun, ou enfin des moyens nécessaires pour nous retenir dans l'ordre, l'union et l'obéissance...

Je ne vous parlerai pas des faits prédits dans les anciens Livres, qui demandaient non-seulement une sagesse divine pour les prévoir, mais une puissance infinie pour les accomplir. Telle était la conversion des gentils au christianisme, événement qui, dépendant de la coopération libre de l'homme, marque que le Dieu qui l'a révélé, avait un empire incommunicable sur ses œuvres.

Les miracles de Jésus-Christ n'ont pas été faits dans un coin, dans les retraites impénétrables, ni dans les antres profonds; mais à la face de tout un peuple ennemi et incrédule, répandus ensuite et renouvelés par les apôtres dans plusieurs nations différentes, qui avaient un intérêt puissant de les convaincre de fausseté, s'ils avaient été supposés. Notre-Seigneur nourrit une multitude de peuple avec deux ou trois pains. Il guérit les maladies incurables par une simple parole. Il fait sortir les morts du tombeau. Il se ressuscite lui-même. Tout est de notoriété publique, où la moindre imposture aurait été facile à découvrir. Il ne s'agissait pas de prestiges qui fascinaient les yeux, de tours de souplesse, ni d'opérations subtiles de la physique, mais de faits palpables, visiblement contraires aux lois communes de la nature. Les simples et les savants en étaient également juges; ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux pour se convaincre de la vérité.

De plus tout porte le caractère d'une bonté et d'une puissance infinie, qui agit sans parade, et à qui les prodiges ne semblent échapper que par compassion pour les hommes, pour soulager leurs misères corporelles, ou pour guérir leurs esprits.

Ces miracles n'ont été faits que pour établir le vrai culte de la Divinité. Jésus-Christ assure qu'il ne les fait que pour ramener l'homme à son propre cœur, afin d'y chercher les preuves de sa doctrine dont la fin et la consommation sont la charité.

Enfin les principaux témoins oculaires de ces faits miraculeux ne sauraient être suspects. Il est possible que les hommes, par entêtement ou par préjugé, souffrent toutes sortes de maux pour soutenir des erreurs spéculatives, parce qu'ils peuvent se persuader de bonne foi que ce sont des vérités; mais que les hommes, sans aucune vue de plaisir ni d'ambition, de récompense temporelle ou éternelle, s'exposent à toutes sortes de malheurs présents, et ensuite à la justice vengeresse d'un Dieu ennemi du mensonge; pour soutenir qu'ils ont entendu de leurs oreilles et vu de leurs yeux des choses qui n'ont jamais été; cet amour désintéressé de la malice et de l'imposture est absolument incompatible avec la nature humaine, en des hommes qui passent leur vie à pratiquer et à enseigner la morale la plus sublime qui ait jamais été.

Trouve-t-on ces trois caractères de vérité dans les prétendus prodiges des magiciens et des imposteurs, d'Apollonius et de Mahomet? Ils ont pu donner aux hommes un spectacle d'ostentation pour les surprendre, pour les amuser et pour s'en rendre les maîtres; mais ont-ils fait des choses d'une telle notoriété publique, vues par des témoins semblables, destinées à établir une morale si pure?

La religion de Moïse, considérée toute seule et sans rapport au christianisme, pourrait être suspecte de politique. On pourrait dire que les magiciens d'Egypte ayant imité une partie de ses prodiges, il n'a fait que les surpasser dans l'art magique; mais dans la religion de Jésus-Christ on ne voit aucun prétexte d'incrédulité, aucune ombre de politique, aucun vestige d'intérêt humain. Les mira les prouvent la mission divine du Législateur, et la pureté de sa loi prouve que ses miracles n'étaient point des prestiges. Quand un législateur veut tromper les hommes par de faux prodiges, et abuser de leur crédulité, pour s'en rendre maître, invente-t-il une religion qui détruit tout l'homme, qui le rend étranger à lui même, qui renverse l'idolâtrie du *moi*, qui nous oblige d'aimer Dieu plus que nous-mêmes, et de ne nous aimer que pour lui? Jésus-Christ nous demande cet amour, non-seulement comme un hommage dû à sa perfection divine, mais comme un moyen nécessaire de nous rendre heureux.

Exilés ici-bas, pendant un moment infiniment petit, Jésus-Christ veut que nous regardions cette vie comme l'enfance de notre être, et comme une nuit obscure, dont les plaisirs ne sont que des songes passagers, et tous les maux des dégoûts salutaires pour nous faire tendre à notre vraie patrie. Pénétrés de notre néant, de notre impuissance, de nos ténèbres, il veut que nous nous exposions sans cesse devant l'Etre des êtres, afin qu'il retrace en nous son image, et qu'il nous embellisse de sa propre beauté; qu'il nous éclaire et nous anime; qu'il nous donne le bien-être comme l'être, la raison comme la vie, nos parfaits amours comme nos vraies lumières, et que par là il produise en nous toutes les vertus humaines et divines, jusqu'à ce qu'étant rendus conformes à lui, il nous absorbe et nous consomme dans son unité divine.

Voilà l'adoration en esprit et en vérité que propose l'Evangile; adoration que l'homme trouve si conforme à ses idées naturelles, quand on la lui découvre; adoration

cendant dont on ne voit presque aucune :e dans le paganisme le plus raffiné. Ce st que tard, et après que le christianisme éclairé le monde, que les philosophes ens, arabes et persans ont emprunté ce gage qu'ils ont toujours parlé imparfaitent.

'out se soutient en Jésus-Christ, ses :urs répondent à sa morale. Cè divin Lélateur ne se contente pas de donner aux nmes les préceptes nus et secs d'une mo- sublime, il la pratique lui-même et ıs met devant les yeux l'exemple d'une tu accomplie, qui n'a rien et qui ne prérien sur la terre. Toute sa vie n'est un tissu de souffrances, une adoration pétuelle, un anéantissement profond de tre suprême, une soumission sans bornes la volonté divine et un amour infini de rdre. Il meurt enfin comme abandonné de eu et des hommes, pour montrer que la rtu parfaite, soutenue par le seul amour la justice, peut demeurer fidèle au milieu s plus terribles peines, sans aucune om- de délectation sensible, soit céleste, soit restre. Voit-on partout ailleurs un semble législateur ou une telle loi? On ne uvera le vrai culte de l'amour, développé, rifié et parfaitement pratiqué que chez Chrétiens.

L'établissement d'une telle religion 'mi les hommes est le plus grand de tous miracles. Malgré toute la puissance roine, malgré les passions, les intérêts, les jugés de tant de nations, de tant de phiophes, de tant de religions différentes, ıze pauvres pêcheurs, sans art, sans éloence, sans force, répandent partout leur trine. Malgré une persécution de trois cles qui semble devoir l'éteindre à tout oment, malgré le martyre perpétuel d'un mbre innombrable de personnes de toutes conditions, de tous les sexes, de tous les ys, la vérité triomphe enfin de l'erreur, lon les prédictions de l'ancienne et noulle Loi. Qu'on me montre quelque autre igion qui ait ces marques visibles d'une vinité qui la protége. Qu'un conquérant blisse par les armes la croyance d'une reion qui flatte les sens; qu'un législateur se se écouter et respecter par l'utilité de ses s; qu'une secte accréditée et soutenue par puissance civile abuse de la crédulité du ıple, tout cela est possible : mais que ıvaient avoir vu les nations victorieuses, antes et incrédules, pour se rendre si omptement à Jésus-Christ qui ne leur omettait rien dans ce monde que persécuns et souffrances, qui leur proposait la yance de mystères qui révoltent l'esprit main, et la pratique d'une morale qui salie toutes nos passions les plus favorites; un mot, une foi et un culte qui désespèıt, tout ensemble, notre raison et notre our-propre? « N'est-ce pas un miracle plus nd et plus incroyable, dit saint Augustin, ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir verti le monde à une semblable religion ıs miracles? »

Les Livres qui contiennent cette histoire ont été reçus et traduits par un grand nombre de peuples divers sitôt qu'ils ont paru. Ils ont été lus dans les assemblées de presque toutes les nations de siècle en siècle. Personne cependant ne les a accusés de fausseté, ni les Juifs, ni les païens, ni les hérétiques, quoiqu'ils eussent un intérêt puissant à les combattre et à en déceler l'imposture. Les Juifs disaient, à la vérité, que Jésus-Christ avait fait ces miracles par magie, mais ils ne les rejetaient pas comme supposés. Les païens n'ont pu disconvenir de ces faits non plus que les Juifs. Celse, Porphyre, Julien l'Apostat, Plotin et les autres philosophes qui, dès les premiers temps, attaquaient le christianisme avec toute la subtilité imaginable, avouèrent la vérité des miracles de Jésus-Christ, la sainteté de sa vie, l'authenticité des Livres qui en contiennent l'histoire. Enfin les sectes nombreuses et successives qui ont troublé l'Eglise en chaque siècle, prouvent invinciblement qu'on n'aurait pu corrompre le texte sacré, sans que l'imposture eût été découverte. Ainsi, en remontant de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ, les Chrétiens, les hérétiques, les Juifs, les païens, les Grecs, les Romains, les Barbares, tous rendent hommage aux mêmes faits et aux mêmes Livres. Comme la certitude de nos idées dépend de l'universalité et de l'immutabilité de l'évidence qui les accompagne, de même la certitude des faits dépend de l'universalité et de l'immutabilité de la tradition qui les confirme. Il est impossible qu'on fasse croire à toute une nation, et ensuite à plusieurs nations différentes, qu'elles ont vu d'abord de leurs yeux et entendu de leurs oreilles des choses qui n'ont jamais été; que la mémoire de ces faits supposés se soit perpétuée hautement, successivement, universellement, dans tous les siècles par des peuples différents dont les intérêts, la religion, les préjugés, sont contraires, que ces peuples conspirent avec leurs ennemis pour répandre une illusion qui les confond et qui les condamne, et que cependant, dans les temps actuels de l'imposture, ni dans les siècles suivants, on ne la découvre jamais; cela, dis-je, est nonseulement incroyable, mais absolument impossible.

Pourquoi rejeter tant de lumières qui consolent le cœur, parce qu'elles sont mêlées d'ombres qui humilient l'esprit? La vraie religion ne doit elle pas élever et abattre l'homme, lui montrer tout ensemble sa grandeur et sa faiblesse? Vous n'avez pas encore une idée assez étendue du christianisme. Il n'est pas seulement une loi sainte qui purifie le cœur, il est aussi une sagesse mystérieuse qui dompte l'esprit. C'est un sacrifice continuel de tout soi-même en hommage à la souveraine raison. En pratiquant *sa morale*, on renonce aux plaisirs, pour l'amour de la beauté suprême, en croyant ses *mystères* on immole ses idées, par respect pour la vérité éternelle. Sans ce double sacrifice des pensées et des passion,

l'holocauste est imparfait, notre victime est défectueuse. C'est par là que l'homme tout entier disparaît et s'évanouit devant l'Etre des êtres. Il ne s'agit pas d'examiner s'il est nécessaire que Dieu nous révèle ainsi des mystères pour humilier notre esprit : il s'agit de savoir s'il en a révélé ou non ; s'il a parlé à sa créature, l'obéissance et l'amour sont inséparables. Le christianisme est un fait. Puisque vous ne doutez plus des preuves de ce fait, il ne s'agit plus de choisir ce qu'on croira et ce qu'on ne croira pas. Toutes les difficultés dont vous avez rassemblé des exemples s'évanouissent, dès qu'on a l'esprit guéri de la présomption. Alors on n'a nulle peine à croire qu'il y ait dans la nature
divine, et dans la conduite de sa p...
une profondeur impénétrable à notr...
raison. L'Etre infini doit être inc...
sible à la créature. D'un côté on ...
législateur, dont la loi est tout à fa...
qui prouve sa mission par des fai...
leux dont on ne saurait douter, par...
sons aussi fortes que celles qu'on ...
croire. D'un autre côté, on trouve ...
mystères qui nous choquent. Que ...
tre ces deux extrémités embarrassan...
révélation claire et d'une obscurit...
préhensible ? On ne trouve de resso...
dans le sacrifice de l'esprit, et ce ...
est une partie du culte dû au S...
Etre. »

D

DANIEL. — Parmi les innombrables prophéties qui établissent la divinité de Jésus-Christ, il en est peu d'aussi remarquables que celles de Daniel, puisque non-seulement elles annoncent six siècles à l'avance l'ordre et toutes les circonstances précises du royaume divin fondé par Jésus-Christ, mais qu'elles en donnent même la date exacte, l'année, lorsqu'il était évidemment impossible qu'aucune prévision humaine pût même supposer cet avénement du christianisme sur les ruines des quatre grandes monarchies antiques. Nous parlerons longuement de cette partie de la prophétie de Daniel à l'article MESSIE. (*Voy.* aussi PROPHÉTIES.) Nous nous bornerons donc ici à la résumer le plus succinctement possible pour donner sous ce titre au moins un aperçu sommaire de cette prophétie si frappante.

Prophéties de Daniel.

Et dans les jours de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera pas détruit à jamais et dont l'empire ne sera pas donné à un autre peuple; lequel brisera et consumera tous ces royaumes; et il subsistera éternellement..... (*Dan.* II, 44.)

Je regardais donc en la vision de la nuit, et voici comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel; et il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on offrit en sa présence.

Et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume; et tous les peuples, tribus et langues le servirent; sa puissance est une puissance éternelle qui ne sera pas transférée et son règne ne sera point affaibli.....

Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront de la terre, et ils seront le royaume du Seigneur, le Dieu très-haut, et obtiendront le royaume jusqu'au siècle, et au siècle des siècles. (*Dan.* VII, 13, 14, 17, 18.)

Les soixante-dix semaines sont abrégées sur son peuple et sur la sainte cité, afin que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit effacée, et que la justice éternelle paraisse, et que la vision soit accomplie ainsi que la prophétie, et que le Saint des saints reçoive l'o...

Sache donc et comprends : depuis ...
la parole que Jérusalem sera de nouv...
difiée, jusqu'au Christ-roi, il y aura ...
maines et soixante-deux semaines, et
veau seront édifiées la place publiq...
murailles au milieu du temps.

Et après soixante-deux semaines, ...
sera mis à mort, et ce peuple ne sera ...
peuple, car il doit le renier; et un pe...
un chef qui doit venir, dissipera la c...
sanctuaire; et la fin sera la destru...
après la fin de la guerre, la désolation ...

Et il confirmera l'alliance à plus...
une semaine, et au milieu d'une se...
blation et le sacrifice cesseront; et l'...
tion de la désolation sera dans le ...
persévérera jusqu'à la consommati...
fin. (*Dan.* IX, 24-27.)

Cette prophétie de Daniel est c...
flambeau qui répand un tel jour s...
tres, qu'on ne sait ce qu'on doit ...
mirer, ou de l'évidence de la vér...
y trouve ou de l'aveuglement p...
de ceux qui n'aperçoivent pas c...
dence.

Il est assez facile de faire voir qu...
Messie que les Juifs attendaient q...
ici ; que ce Messie doit être déjà ...
bien que la prophétie serait fausse...
fin elle a eu son parfait accomplisse...
Jésus-Christ.

1° Il s'agit, dans cette prophé...
royaume qui s'établira lorsque le...
tres monarchies, ennemies du ...
Dieu, et montrées en songe à Nabuc...
sor, prendront fin. C'est ce qu'...
du règne de Jésus-Christ, et ce ...
peut dire d'aucun autre. Il ne faut ...
pas s'imaginer que dès que Jés...
apparut, les autres empires aient ...
pés : il a fallu combattre leur g...
pompe, leur puissance, les restes ...
mination des Perses et des Grecs, ...
se sont soumis à l'empire de Jésus-...
suffit que le Messie, ou le roi que ...
oracles avaient annoncé devait ...
que les quatre monarchies des ...

Assyriens, les Perses et les Grecs), dont us venons de parler, seraient dans leur :adence : de sorte que comme elles ont réunies entièrement il y a longtemps, il nsuit que le temps de l'avénement du Mes- est déjà passé.

r En effet, l'oracle nous apprend que empire éternel doit briser et consumer ces itre monarchies qui avaient fait la guerre ieu, et s'établir en quelque façon sur leurs nes, ce qui n'a pas manqué de s'accom- r. Personne n'ignore quels furent les in- yables progrès du christianisme après la rt de Jésus-Christ, dans le monde en- .

• Mais ce qu'il y a de plus remarquable, st que, conformément à l'oracle de notre phète, nous voyons cette grande statue i représentait les quatre monarchies, bri- par une pierre qui avait été coupée is main d'une montagne.

Prophétie de Daniel dans l'explication d'un songe de Nabuchodonosor.

loi, tu regardais, et voilà comme une sta- énorme, s'élevant devant toi...

La tête de cette statue était d'or, les bras et oitrine d'argent, le ventre et les cuisses rain.....

es jambes étaient de fer.....

u regardais ainsi, jusqu'à ce qu'une pierre détachée, sans la main de l'homme, d'une itagne; et elle frappa la statue en ses pieds er et d'argile, et elle les brisa.

u es donc la tête d'or.

t après toi s'élèvera un royaume d'argent n autre troisième royaume d'airain.....

t le quatrième royaume sera comme de ....

t, dans les jours de ces royaumes, le Dieu ciel suscitera un royaume qui ne sera pas uit, etc. (*Dan.* II, 34-44.)

n'y a rien de plus apparent que la gran- r de ces empires, de plus formidable que rs armées, de plus magnifique que leurs , de plus orgueilleux que leurs pontifes, plus enflé que leurs cœurs, de plus en- né que leurs préjugés, de plus violent leurs maximes, de plus tyrannique que politique.

:pendant je vois disparaître ce colosse grandeur et de vanité; je trouve des ar- s de martyrs où j'avais vu des armées de quérants; je vois les rois humiliés, les ses divinités bannies, les statues renver- , les temples démolis, les préjugés dé- s, la politique changée, le paganisme nti en mille lieux, les sociétés renver- pour former une meilleure union, tou- es choses dans le trouble et dans le dé- re pour prendre ensuite une face toute relle.

itte vue réveille ma curiosité, et comme me porte à rechercher de quelle manière and changement a pu se faire, je trouve, une extrême surprise, que c'est par le stère de quelques pauvres pêcheurs qui été nourris sur les bords de la mer de ée, qui est, de tous les pays, le plus obscur et le plus méprisé. Je demande si ces hommes n'auraient point passé leur vie dans l'étude et dans la contemplation, et je trouve qu'ils n'ont été instruits qu'à raccommoder leurs filets, étant nés et ayant vécu dans une indigence qui, sans doute, ne leur permettait point d'autre exercice que celui qui était nécessaire pour gagner leur vie.

Je demande à les entendre, ou du moins à juger de leurs paroles par leur manière d'écrire : je la trouve simple, grossière, digne de leur profession et de leur pays. Il me semble que leur langage les donne assez à connaître.

Je veux savoir la matière de leur prédication : on me fait voir que c'est le Fils de Dieu crucifié et mort entre deux brigands, qui est, de tous les objets, le plus triste et le plus choquant.

Je demande si le plaisir, l'amour du repos et de leurs aises ne les soutiendraient pas dans une entreprise qui paraît d'abord si insensée : on me fait voir qu'ils continuent à travailler de leurs mains à mesure qu'ils évangélisent, et qu'ils souffrent de la persécution, sans pouvoir être détournés de leur dessein.

Ils n'ont ni savoir, ni richesses, ni établissements, ni amis, ni protecteurs; toutes les puissances les poursuivent, tous les hommes les ont d'abord en horreur : les rois, les pontifes, les magistrats et le peuple, la politique et la superstition, le paganisme et la synagogue, les Parthes et les Grecs, les Juifs et les Romains. Cependant ne combattant que par la pauvreté et la patience, ils viennent à bout de tout, et malgré l'effort de toutes les puissances, ils ensevelissent dans le tombeau de Jésus-Christ la grandeur des monarchies orgueilleuses qui s'étaient élevées contre Dieu.

Certainement comme ce n'est pas eux, mais leur divin chef qui agit par leur ministère, avec tant de succès, on peut dire que c'est là comme une pierre coupée sans main, c'est-à-dire, qui semblait devoir être sans effet, et qui néanmoins frappe un coup qui ébranle tout l'univers.

4° Il ne s'agit pas seulement, dans tous ces oracles, d'un royaume éternel, il y est encore fait mention d'un homme à qui l'on attribue trois choses : 1° Que Dieu lui donne l'empire d'une manière immédiate et glorieuse tout ensemble ; 2° que cette domination s'étend sur toute tribu, langue et nation; 3° et, enfin, qu'elle n'a point de fin dans sa durée. On trouve ici un roi établi immédiatement de Dieu, revêtu de sa gloire, et qui règne éternellement. Il faut qu'on nous montre une personne autre que Jésus-Christ, à qui toutes ces qualités conviennent, ou qu'on demeure d'accord qu'il n'y a que Jésus-Christ à qui l'on puisse en faire l'application.

5° Mais, quand tous ces caractères lui manqueraient, à quel autre qu'à Jésus-Christ pourrions-nous attribuer d'être venu après les soixante-deux semaines prescrites pour l'exil et la reconstruction de Jérusalem?

6° Nous n'avons jamais entendu parler d'un

autre que Jésus-Christ, lequel absorbât le le péché, expiât l'iniquité, amenât la justice des siècles, accomplît la prophétie et méritât d'être appelé le Saint des saints.

7° Jamais on n'a dit d'aucun autre qu'il fût le Messie promis, le conducteur ; et qu'étant le Messie, il eût été retranché de la terre des vivants; et qu'ayant été retranché de la terre, il ne l'avait point été pour lui, mais pour les péchés du monde ; les Juifs mêmes ne disent point toutes ces choses de leur Messie : cependant tout cela convient à Jésus, fils de Marie. C'est donc ce dernier que nous devons reconnaître pour notre Messie.

8° Mais quoi ! il est distinctement prédit dans cet oracle qu'après que le Christ aura été retranché, il viendra un peuple qui détruira la ville et le sanctuaire ; que la fin en sera terrible, que cette désolation sera causée par des aigles abominables, etc. Or, chacun sait qu'après la mort du Messie et la prédication des apôtres, qui prêchèrent encore quarante ans pour obliger les Juifs à croire au Divin crucifié, les Romains vinrent assiéger Jérusalem, et brûlèrent la ville et le temple ; qu'il n'y eut jamais de plus effroyable désolation que celle que causèrent les légions romaines, ces aigles qui faisaient l'idolâtrie des Romains.

Enfin, l'état du peuple juif, après l'avénement et la mort du Messie, est encore une de ces marques qui frappent et qui ne peuvent nous tromper. On voit bien, en effet, qu'il ne dépendait pas du prophète Daniel de faire en sorte que Jérusalem fût détruite, et la désolation établie dans le lieu saint, après qu'un homme, se disant le Christ, aurait été retranché de la terre.

Parmi les savants interprètes qui se sont occupés de l'application des faits *accomplis* aux faits *prédits* par les prophètes, ceux de nos lecteurs qui seraient encore en méfiance contre les écrivains appartenant au ministère des autels seront charmés de trouver le premier et le plus grand des physiciens et des calculateurs des siècles derniers ; lequel a prouvé, par l'importance de ses découvertes et la précision des éléments du calcul sur lesquels il les a fondées, qu'il unissait au suprême degré l'art de penser, de raisonner et de conclure, à la sagesse d'un bon et excellent esprit, sur un point où il s'agit de rechercher par le calcul un fait aussi important que celui de la naissance et de la mort de Jésus-Christ, et de prouver que ce fait *accompli* est par lui-même l'accomplissement du fait *prédit* ; on ne pouvait invoquer un plus solide et plus sûr témoignage que celui du grand Newton.

Or, le temps de la naissance et de la mort du Christ-Roi est annoncé 594 années avant sa naissance par le prophète Daniel, dans le verset 24 de cette prophétie. Daniel établit un intervalle de soixante-dix semaines, entre une époque qu'il précise dans le verset suivant, et la consommation de la mission du Sauveur, par son onction comme Saint des saints, qui n'est autre que la mort sur la croix ; laquelle doit consommer la prévarication des Juifs (par la mort du *Juste*) ; mettre fin au péché à *venir* (par la doctrine) ; effacer l'iniquité *passée* (par la mort du juste pour tous les hommes).

L'époque à partir de laquelle les soixante-dix semaines doivent être comptées, d'après le verset 25, est celle qui doit résulter de la fin de la parole : *Que Jérusalem sera de nouveau réédifiée*, c'est-à-dire de l'ordre qui sera donné à cet égard. En effet, au temps où Daniel écrivait, les Juifs étaient en captivité à Babylone, après la destruction de leur ville et de leur temple, et Daniel prévoit, dans sa prophétie, que la parole ou l'ordre de la réédification sera donnée, et c'est de la date de cet ordre qu'il veut que partent les 70 semaines prédites qui doivent précéder la mort du Christ-Roi.

« Or, » ici c'est Newton qui parle, « l'ordre de la réédification du temple et de la ville de Jérusalem fut donné dans la septième année du règne d'Artaxerxès Longue-Main, l'un des successeurs de Cyrus, roi des Perses ; et cette époque du règne d'Artaxerxès commençait deux ou trois mois après le solstice d'été ; sa septième année se rapporte exactement à l'année troisième de la huitième olympiade, ou l'an 4257 de la période Julienne : calculez le temps écoulé depuis lors jusqu'à la mort de Jésus-Christ, et vous trouverez tout juste 490 ans. »

Il faut nécessairement savoir, pour comprendre que soixante et dix semaines font 490 ans, que tous les chronologistes sont d'accord que, par le mot semaine, employé par Daniel, on a toujours entendu sept jours d'une année chacun. Ainsi, sept jours ou une semaine font sept ans ; sept semaines, quarante-neuf ans ; et soixante et dix semaines, quatre cent quatre-vingt-dix ans.

Quant à l'époque précise de la Passion et de la mort de Jésus-Christ, Newton l'a tirée des détails historiques et des computations astronomiques, et la fixe à la vingtième année du règne de Tibère, sous le consulat de Fabius et de Vitellius, dans l'année du sabbat des Juifs, et dans la trente-quatrième année de l'âge de Jésus-Christ, « et ceci, » ajoute Newton, « je puis le confirmer par des arguments de plusieurs sortes. »

Suivent, dans le travail de Newton, une foule de détails astronomiques, puis il ajoute :

« Les dates *historiques* s'accordent parfaitement avec les démonstrations d'*astronomie*, car nous voyons que Tibère, au commencement de son règne, nomma Valérius Grattus gouverneur de la Judée ; et, après onze ans, lui substitua Pontius Pilate, qu'il révoqua dix ans plus tard pour mettre Marcellus à sa place ; par suite de cette révocation, Pilate fut mandé à Rome, mais Tibère était mort quand il y arriva ; Pilate fut donc révoqué avant l'année soixante-six, et la Passion de Jésus-Christ a eu lieu incontestablement avant cette date.

En résultat, j'admets d'après les computations astronomiques, basées sur les usages des Juifs, que le jour de la mort de Jésus-Christ doit être fixé au quatorzième jour du

mois de *Nisan*, et je ne trouve que l'année 34 qui soit parfaitement en rapport avec les caractères de la Passion, de même qu'avec les faits astronomiques et historiques qui eurent lieu à cette époque. »

De tout ce qui précède, nous acquérons une preuve certaine, et telle qu'il est impossible à la nature humaine de s'en procurer d'autres, puisqu'il s'agit de faits éloignés de nous et qui ne peuvent nous être transmis que par la tradition parlée ou *écrite* ;

Que 594 ans avant la naissance de Jésus-Christ, sa venue sur la terre était déjà annoncée par une foule de prédictions ; et que l'année de sa mort avait été fixée à 490 ans, à partir de l'ordre qu'on avait donné de rebâtir Jérusalem ;

Que cet ordre a été en effet donné par Artaxerxès Longue-Main, l'an 4257 de la période Julienne ;

Que la mort de Jésus-Christ a eu lieu un vendredi du mois de Nisan de l'an 4747 de la même période; par conséquent 490 ans après cet ordre, comme il avait été prédit;

Que Jésus-Christ est mort à trente-quatre ans, ce qui place sa naissance en l'an 4713 de la période Julienne;

Qu'en ajoutant l'année 1858 de notre ère, qui date de cette naissance, nous devons nous trouver aujourd'hui en l'an 6570 de la période Julienne; ce qui est parfaitement vrai d'après les calculs de l'Annuaire du bureau des longitudes, dressé à l'Observatoire de Paris en la présente année.

DAVID. — Nous ne rapporterons pas ici en détail les prophéties de David et de ses successeurs relatives au Messie, et qui prouvent la divinité de Jésus-Christ, qui les réalisa dans sa personne. Nous nous bornerons à résumer cet ensemble de témoignages qui forment avec les autres prophéties cet immense faisceau, ces sublimes oracles où sont annoncées jusque dans les moindres détails toutes les circonstances de la naissance, de la vie, de la mort et de la résurrection du Sauveur. Du temps de David, et sous les rois ses enfants, dit Bossuet, le mystère du Messie se déclara plus que jamais dans des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil. David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses *Psaumes* avec une magnificence que rien n'égalera jamais Souvent il ne pensait qu'à célébrer la gloire de Salomon son fils, et tout d'un coup ravi hors de lui-même et transporté bien loin au delà, il a vu celui qui est plus que Salomon en gloire (*Matth.* XII, 42), aussi bien qu'en *sagesse*. Le Messie lui a paru assis sur un trône plus durable que le soleil et que la lune. Il a vu à ses pieds toutes les nations vaincues et ensemble bénies en lui (*Psal.* LXXI, 17), conformément à la promesse faite à Abraham. Il a levé sa vue plus haut encore : il l'a vu dans les lumières des saints, et devant l'aurore, sortant éternellement du sein de son Père, Pontife éternel, et sans successeur, ne succédant aussi à personne, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech (*Psal.* CIX, 1-4), ordre nouveau que la Loi ne [illegible] Il l'a vu assis à la droite d[illegible] du plus haut des cieux s[illegible] tus (*Ibid.*). Il est étonné d[illegible] tacle et ravi de la gloire [illegible] pelle son Seigneur.

Il l'a vu Dieu, que Dieu avait oint p[illegible] faire régner sur toute la terre par sa douceur, par sa vérité et par sa justice (*Psal.* XLIV, 5 seqq.) Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a ouï de la propre bouche du Père éternel cette parole qu'il adresse à son Fils unique : *Je t'ai engendré aujourd'hui* (*Psal.* II, 7), à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpétuel qui s'étendra sur tous les gentils, et n'aura point d'autres bornes que celles du monde. (*Ibid.*, 8.) Les peuples frémissent en vain ; les rois et les princes font des complots inutiles. (*Ibid.*, 1.) Le Seigneur se rit du haut des cieux de leurs projets insensés, et établit malgré eux l'empire de son Christ. (*Ibid.*, 4.) Il l'établit sur eux-mêmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils voulaient secouer le joug. Et encore que le règne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les Écritures sous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce fruit béni de ses entrailles, cette instruction étant nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avait besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne fallait pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité et comme son unique récompense. C'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant désiré, le modèle de la perfection, et l'objet de ses complaisances, abîmé dans la douleur. La croix paraît à David comme le trône véritable de ce nouveau roi. Il voit ses mains et ses pieds percés, tous ses os marqués sur sa peau (*Psal.* XXI, 18), partout le poids de son corps violemment suspendu, ses habits partagés, sa robe jetée au sort (*Ibid.*, 19), sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre (*Psal.* LXVIII, 22), ses ennemis frémissant autour de lui, et s'assouvissant de son sang. (*Psal.* XVI, 9 seqq.) Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ces humiliations, tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu oublié depuis tant de siècles (*Psal.* XXI, 28), les pauvres venir les premiers à la table du Messie (*Ibid.*, 27), et ensuite les riches et les puissants, tous l'adorer et le bénir (*Ibid.*, 30), lui, présidant dans la grande et nombreuse Église, c'est-à-dire dans l'assemblée des nations converties, et y annonçant à ses frères le nom de Dieu (*Ibid.*, 23), et ses vérités éternelles. David qui a vu ces choses, a reconnu en les voyant, que le royaume de son Fils n'était pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas; car il sait que le monde passe ; et un prince toujours si humble sur le trône voyait bien qu'un trône n'était pas un bien où se dussent terminer ses espérances.

DÉMONIAQUES. — *Voy.* MIRACLES et POSSÉDÉS.

DESCENTE DU SAINT-ESPRIT. — Une

des preuves les plus frappantes et les plus palpables de la divinité de Jésus-Christ, c'est sans contredit la descente du Saint-Esprit sur ses apôtres, ses disciples et les premiers fidèles., et les dons surnaturels qui pendant trois siècles surtout en furent la conséquence visible aux yeux du monde entier. Aussi reviendrons-nous sur ce fait si important, principalement à l'article Esprit-Saint. Nous voulons nous renfermer ici dans le récit et l'explication sommaire du fait même de la descente du Saint-Esprit au jour de la première Pentecôte.

Jésus-Christ, après sa résurrection et au moment de s'élever au ciel, avait recommandé à ses apôtres de rester à Jérusalem, et d'y attendre la promesse qu'il leur avait faite de l'envoi du Consolateur qui devait rendre témoignage de lui et les rendre capables d'en rendre eux-mêmes témoignage. (*Joan.* xv, 26, 27.) *Car Jean, dit-il, a baptisé dans l'eau, mais vous serez baptisés dans le Saint-Esprit sous peu de jours.* (*Act.* I, 5, 8.) Or cette promesse fut remplie avec exactitude. Il fallait bien que des hommes simples, ignorants, pris dans les derniers rangs de la société, chargés par Jésus-Christ d'aller annoncer l'Evangile *à toutes les nations* (*Matth.* xxviii, 18 seqq.), pussent s'exprimer dans la langue de chacune d'elles ; il fallait que des hommes qui ne savaient pas même lire pussent étudier et appliquer à leur doctrine les Ecritures qui étaient, par elles-mêmes, une des preuves de la vérité de leurs récits qui attestaient l'accomplissement des prophéties qu'elles contenaient.

Le jour de la Pentecôte étant venu et les disciples se trouvant tous assemblés en un même lieu, on entendit tout à coup comme le bruit d'un vent impétueux qui venait du ciel et qui remplit toute la maison où ils étaient. Au même moment, ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent, s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Alors ils furent remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit les faisait parler. Or il y avait à Jérusalem des Juifs religieux et craignant Dieu de toutes les nations qui sont sous le ciel; dès que ce bruit fut répandu, il s'en assembla un grand nombre qui furent tous interdits d'entendre les disciples parler la langue de chacun d'eux ; et ils disaient avec admiration : Ces gens qui nous parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment donc les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays ? Parthes, Mèdes, Elamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Pamphylie, l'Egypte et la Libye, près de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons tous parler, chacun en notre langue, des merveilles de Dieu. Ils furent donc tous dans l'étonnement et l'admiration, et se disaient les uns aux autres : Que veut dire ceci ? (*Act.* II, 1-12.)

C'est alors que Pierre debout, au milieu des onze disciples, leur fit un discours à la suite duquel trois mille de ses auditeu[rs re]çurent le baptême. (*Ibid.*, 14 seqq.)

Cette descente du Saint-Esprit s[ur les] apôtres est réellement le dernier et su[prême] degré d'évidence de la divinité de J[ésus-]Christ.

La démonstration de cette évidence a [trois] degrés différents, lesquels résultent d[u té]moignage des apôtres; ils disent :

1° Jésus-Christ, Fils de Marie, a fa[it des] actions qui ne peuvent être que sur[natu]relles et miraculeuses, telles que, [par] exemple, la résurrection des morts, dont [nos] yeux ont été les témoins.

2° Nous avons reçu nous-mêmes le pou[voir] de faire des miracles; nous en pouvons f[aire] d'aussi grands que Jésus-Christ, comm[e il] nous l'a lui-même prédit et déclaré.

3° Ce n'est pas nous seulement qui fa[isons] des miracles : nous communiquons enc[ore le] pouvoir de les faire.

En vérité, quelle que soit l'opiniâtreté [des] incrédules, il faut qu'ils se rendent aux [faits] pressants de cette triple vérité; car i[l est] extravagant de s'imaginer que les apôtre[s se] vantent de faire des miracles semblab[les à] ceux qu'ils attestent, si rien de tout [cela] n'est vrai. Et pourtant, ce qu'ils disent [ils le] font.

Et, du reste, on peut distinguer deux [cho]ses dans cette révélation qui eut lieu le [jour] de la Pentecôte : d'une part, les signes [de la] présence du Saint-Esprit; d'autre part, [les] effets ou les dons du Saint-Esprit.

Il est difficile que les disciples aient [été] trompés sur les uns et sur les autres. P[our]tant, je veux bien qu'ils l'aient été su[r] des signes extérieurs; qu'ils aient cru en[ten]dre souffler un vent impétueux qui ne [souffla] pas en effet; qu'ils aient pris pour du fe[u ce] qui n'était pas du feu. Cette suppos[ition] assurément, est un peu forte : n'impo[rte,] tout cela, si l'on veut, a été ainsi.

Mais qu'on nous dise de quelle manièr[e on] peut expliquer les *effets* de cette effusion, effets authentiques, durables, perman[ents] qui subsistent lorsque ce vent ne souffl[e plus] lorsqu'on n'entend plus ce bruit qui [a] rempli la maison, et lorsque ces langu[es de] feu ont disparu.

Car enfin on ne prétend pas cache[r ces] effets surprenants : les apôtres parlent a[ussi]tôt toutes les langues du monde, et les par[lent] devant toutes les nations de la terre; ils [con]vertissent des milliers de personnes par [leur] prédication, et en disant seulement à c[eux] qui les écoutent : *Après que Jésus a été [élevé] par la main de Dieu, et qu'il a reçu de son P[ère] la promesse du Saint-Esprit, il a répandu [cet] Esprit que maintenant vous voyez et entend[ez.]* (*Ibid.*, 33.)

Ils font plus encore : ils font des mira[cles] en présence de cette multitude app[elée au] temple à l'heure de la prière. Pierre et Jea[n] guérissent un boiteux *de naissance* que l'[on] portait chaque jour pour demander l'aum[ône] à ceux qui y entraient. Or Pierre, à qu[i il] tend la main, lui dit : *Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne : au nom [de]*

Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez. (*Act.* III, 6.) Et l'ayant pris par la main droite, il le souleva, et aussitôt il marcha et entra dans le temple avec eux. C'est alors que Pierre adressa au peuple assemblé, et qui avait été témoin de ce miracle, un discours dans lequel il récapitule toute la vie, les miracles, la Passion, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, tels que le racontent les Evangiles, et dont le plus grand nombre de ses auditeurs avaient été les témoins; et cette fois cinq mille personnes crurent en Jésus-Christ. (*Ibid.*, 7-26; IV, 1-4.)

Qu'arrive-t-il? Les prêtres et les magistrats surviennent et arrêtent Pierre et Jean. Traduits devant leur tribunal, les apôtres proclament la vérité des mêmes faits; et comme la réalité du miracle est notoire et évidente, que tous les Juifs qui en ont été témoins l'attestent, les apôtres sont renvoyés sans aucune punition, et seulement avec défense d'enseigner désormais au nom de Jésus. (*Ibid.*, 5-18.)

Lorsqu'on n'envisage cette histoire qu'à travers un intervalle de dix-huit siècles; lorsqu'on ne la considère que d'une vue générale, sans se donner la peine d'en peser les circonstances, je conçois que l'on puisse demeurer dans le doute et l'incrédulité. Mais la conviction ne succédera-t-elle pas à l'incrédulité et au doute, si l'on se transporte dans le temps et sur le lieu de l'événement, si l'on se rappelle qu'on lit un auteur contemporain, et que les faits consignés dans son livre avaient été publiés dans toute la Judée, dans la Grèce, dans l'Asie Mineure, avant qu'il eût composé son histoire?

Outre cette preuve, qui naît de la nature du fait et de ses circonstances, il en est une autre non moins frappante, fondée sur la connexion de ce prodige avec les faits qui l'avaient précédé et ceux qui l'ont suivi.

On voit combien les apôtres, après la mort de Jésus-Christ, se montrent différents de ce qu'ils étaient; et ce changement est d'autant plus remarquable, qu'il se fait dans un sens tout contraire à ce qui aurait dû naturellement arriver. Mais la descente du Saint-Esprit nous explique pourquoi les apôtres, si grossiers et si timides quand ils étaient éclairés et soutenus par leur Maître, sont remplis de sagesse et d'intrépidité lorsqu'ils semblent abandonnés à eux-mêmes; pourquoi ces hommes, qui avaient fui à la vue du danger qui menaçait Jésus, publient hautement sa divinité en présence de ceux qui l'ont crucifié; pourquoi ce Pierre, qui l'avait renié lâchement à la voix d'une servante, le confesse avec tant de courage au milieu de la synagogue; pourquoi, enfin, le même homme fait des miracles semblables à ceux de son divin Maître. Retranchez de cette histoire la descente miraculeuse du Saint-Esprit, vous ne voyez plus dans cette suite de faits, d'ailleurs incontestables, ni motifs, ni liaison, ni vraisemblance.

Jésus-Christ n'aura pas fait de miracles, si l'on veut; soit, cela n'importe ici; mais les apôtres en ont fait; ils choisissent même les malades les plus connus, et, par exemple, un boiteux, connu dans toute la ville de Jérusalem, pour le guérir et le faire marcher devant tout le peuple de cette ville florissante.

Cela serait admirable, vraiment, que les apôtres entreprissent de faire voir de faux miracles à des gens plus subtils et plus habiles qu'eux. Mais il serait plus surprenant encore qu'après avoir annoncé une fausse résurrection de leur Maître, ils entreprissent de la prouver par un faux miracle dont la fausseté ne pouvait manquer d'être reconnue.

Je veux encore que leur extravagance ait été jusque-là, et que les Juifs, qui avaient tant d'intérêt à découvrir leur imposture et leurs artifices, aient été abandonnés du sens commun jusqu'au point de ne rien rechercher, de ne rien examiner à cet égard. Mais que répondra-t-on à ceci, qui, à mon avis, est invincible et convaincant? C'est que les apôtres prétendent non-seulement faire des miracles, mais donner à leurs disciples le pouvoir d'en faire. Et cela est ainsi, en effet.

Cette considération est d'autant plus forte, que les dons miraculeux dont il s'agit ici ont été durables et permanents pendant le premier âge de l'Eglise; et comme l'Esprit-Saint a prédit que la prophétie sera abolie et que le don des langues cessera, cela doit nous empêcher d'être surpris que ces dons ne subsistent plus de nos jours. Il n'y a que la foi, l'espérance et la charité qui aient dû subsister jusqu'à la consommation des siècles; mais je sais aussi que les dons miraculeux ont duré autant que les apôtres, et même plus longtemps qu'eux, jusqu'à ce que Dieu eût établi partout des Eglises chrétiennes, les échafaudages n'ayant été renversés que quand l'édifice a été bâti. Un homme qui ne croit pas posséder les dons miraculeux ne promettra pas de les communiquer aux autres.

Et que l'on prenne garde à ce dernier principe; car il n'est besoin que de prouver invinciblement la vérité de la religion chrétienne. En effet, si les apôtres croient de bonne foi parler toutes sortes de langages et avoir reçu les dons miraculeux du Saint-Esprit, je dis qu'il est impossible qu'ils soient des imposteurs sur tout le reste. Il est impossible qu'ils croient avoir reçu les dons miraculeux, à moins qu'ils ne croient véritables les miracles, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ; et il est impossible qu'ils croient les miracles, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ véritables, à moins que ces événements ne soient véritables, parce que, comme nous l'avons fait voir évidemment, il n'est pas possible que ces faits aient été susceptibles d'illusion.

Une dernière preuve, enfin, de la vérité de la divinité de Jésus-Christ, c'est que, sans doute, celui qui lit en ce moment cet ouvrage est Chrétien. Qu'il cherche donc la conviction en lui-même; qu'il se demande et qu'il s'explique comment il a pu devenir Chrétien; comment son père et ses aïeux, à l'infini, ont pu être Chrétiens eux-mêmes, si ce n'est par la succession des faits miraculeux,

réels et véritables que nous avons fait passer sous les yeux, avant et depuis Jésus-Christ jusqu'au siècle présent. Et que serait-il, s'il n'était pas Chrétien?

Il faut bien que la religion chrétienne soit véritable, puisqu'elle est confirmée par tant de témoins, non suspects. On ne peut imaginer, sans folie, que les prophètes n'aient pénétré l'avenir que pour autoriser une fiction; que Jean, ayant été d'abord regardé par les Juifs comme le Messie, ait renoncé à la gloire de ce titre par complaisance pour un imposteur; que les apôtres et les autres disciples aient voulu sacrifier leurs biens, leur honneur, leur repos et leur vie à celui qu'ils savaient être un faux Christ; que le Ciel ait approuvé l'imposture par des témoignages sensibles; que le cœur de l'homme trouve, dans une imposture, tout ce qui répond à ses besoins; que les ennemis de cette religion lui aient eux-mêmes servi de témoins et se soient soumis à nos faux préjugés; enfin, que la révélation de Moïse et la religion naturelle aient de concert rendu témoignage à une fable.

Portez maintenant votre vue sur l'ensemble de toutes les considérations que nous avons présentées; remarquez que ce n'est point notre imagination ou notre crédulité qui ont fait la religion naturelle, la révélation de Moïse, le cœur de l'homme, la morale de Jésus-Christ, sa doctrine, sa fin, ses effets, les témoignages qui lui sont rendus, ses rapports avec la grande fin de l'homme, qui est la gloire de Dieu; remarquez que toutes ces choses ne dépendent ni de notre caprice, ni de celui des incrédules, et que, quand nous ne saurions pas d'où la religion chrétienne est sortie, nous devrions, frappés par tant de caractères de divinité, la rapporter à une source céleste.

Et que sera-ce donc, quand nous considérerons que le Ciel a parlé pour nous l'apprendre, qu'une infinité de martyrs sont morts pour nous le confirmer, que les événements et les miracles nous l'ont appris, que des faits incontestables nous le persuadent, que les prophètes l'annoncent? Que dirons-nous, maintenant que nous sommes environnés de tous côtés : lumière des sens, lumière de raison, lumière de prophétie, lumière d'accomplissement, lumière de sainteté, lumière de miracle, lumière de connaissance, lumière de sentiment, lumière d'expérience, lumière de témoignage, lumière de faits, lumière de doctrine, lumière de cœur, lumière d'esprit, lumière de civilisation?... Nous dirons : *C'est ici l'œuvre de Dieu.*

Oui, Jésus-Christ est Dieu. Mais revenons spécialement, pour le prouver, au fait de la descente du Saint-Esprit. « Voudrait-on, » dit le cardinal de la Luzerne, « révoquer en doute ce grand prodige, et attaquer la véracité de l'historien sacré qui le rapporte dans les *Actes des apôtres ?* Nous dirons qu'il est aussi complétement prouvé que tous les autres miracles dont nous avons démontré la réalité. (*Voy.* MIRACLES.) C'est dans le cénacle, il est vrai, loin des regards du public, que s'est passé le fait de la descente du Saint-Esprit. Mais il y avait dans le cénacle environ cent vingt personnes, tant hommes que femmes. Tout le monde s'y trouvait rassemblé pour attendre cet événement, qui leur avait été prédit par Jésus-Christ avant son retour dans les cieux. Dira-t-on que ces personnes se sont trompées? Dira-t-on qu'elles ont voulu tromper? Pour soutenir la première hypothèse, il faudrait dire que toutes se sont fait illusion, sur un fait aussi frappant, qu'elles avaient prévu, qui leur était personnel, sur ses diverses circonstances, sur ce qu'elles avaient vu, entendu, éprouvé ensemble. Car il est dit dans le texte sacré (*Act.* II, 2, 3, 4), qu'un grand bruit s'étant fait entendre, semblable à celui d'un vent violent, des langues de feu étant apparues, et étant venues se poser sur chacun des assistants, remplis de l'Esprit-Saint, ils commencèrent tous à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint leur ordonnait de parler. Une rêverie, une folie, une illusion aussi forte, aussi unanime sur un tel fait, serait une chose absurde à soutenir. Veut-on que saint Luc qui a écrit cet événement, et que les apôtres qui l'avaient précédemment publié, aient été des imposteurs qui aient abusé de la crédulité publique ? Il faudra nécessairement dire que les cent vingt personnes qui étaient dans le cénacle ont été complices de l'imposture. Rappelons-nous ce qui a été dit plus haut de l'impossibilité d'un concert entre tant de personnes; de l'impossibilité plus grande encore que ce concert se soutienne uniformément sans jamais varier sur aucune circonstance, persévéramment sans jamais se démentir, même au milieu du danger, des persécutions, des supplices. Rappelons ce qui a été prouvé du caractère moral des témoins, qui écarte d'eux tout soupçon de mensonge. Tous les raisonnements que nous avons faits sur le témoignage rendu par eux aux miracles de Jésus-Christ, établissent avec la même force, la vérité de leur témoignage sur le miracle de la Pentecôte.

Le fait même de la descente visible du Saint-Esprit s'est passé dans le cénacle, et, comme nous venons de le voir, il n'en est pas moins certain. Mais ce qui a suivi immédiatement ce fait, d'après le récit de saint Luc, a eu pour témoins tous les Juifs réunis à Jérusalem à l'occasion de la fête ; c'est la sortie des apôtres du cénacle, annonçant hautement la résurrection de Jésus-Christ; c'est leur don de parler toutes sortes de langues ; c'est l'étonnement des Juifs à la vue de cette merveille; c'est le succès prodigieux des deux premières prédications, où trois mille, cinq mille se convertissent ; c'est la guérison soudaine d'un paralytique à la seule parole de saint Pierre; c'est le courage avec lequel tous les apôtres répondent aux prêtres et aux magistrats. Or il n'est pas difficile de prouver que ces faits, qui ont eu toute la publicité possible, sont indubitablement

véritables; 2° les effets de la descente du Saint-Esprit.

En premier lieu, lorsque saint Luc écrivait ces faits, ils étaient crus unanimement par les Chrétiens. Il n'aurait pas osé les produire, s'ils avaient été ou inconnus, ou rejetés par la croyance commune. Si son livre des *Actes* n'eût pas contenu des faits, tous reconnus universellement véritables, nous ne le verrions pas, dès les temps où il a été publié, reçu avec respect dans toutes les Eglises, non-seulement comme un ouvrage souverainement véridique, mais comme un ouvrage inspiré; nous ne le verrions pas inséré comme tel, depuis l'origine, dans le canon des Livres saints. Puisque l'Eglise entière, répandue dans beaucoup de pays, croyait et regardait comme incontestables ces circonstances qui avaient accompagné la descente du Saint-Esprit, il est certain que les apôtres les avaient publiées partout, dès les temps voisins de celui où elles s'étaient passées. Auraient-ils osé, devant un si grand nombre de témoins oculaires, attester des faits aussi publics, aussi frappants, aussi importants, qui eussent été faux? S'ils l'avaient osé, non-seulement ils n'auraient trouvé aucune créance sur ce point-là, mais ils auraient discrédité leur ministère, fait tomber dès le commencement leur prédication. Ils n'auraient pu imaginer ni de publier une fausse narration de ce genre, ni de réussir à la faire recevoir. S'ils avaient eu l'ineptie de le tenter, l'indignation ou le mépris, probablement même l'une et l'autre auraient excité une réclamation générale. Une seule de ces circonstances arguée de faux, qui aurait voulu se faire Chrétien? Pour soutenir que le récit de ces faits est une fable, il faut prétendre que les apôtres et tous leurs associés étaient des fous de les publier, tous les premiers Chrétiens des imbéciles de les croire, tous les habitants de la Judée des sots de ne pas les contredire.

En second lieu, ces faits, qui sont bien certains, ont été et n'ont pu être que les effets de la descente du Saint-Esprit. Saint Pierre le déclare formellement, au nom de tous ses collègues, dans son premier discours à tout le peuple juif rassemblé et étonné des choses extraordinaires qu'il voyait. Après avoir rapporté (*Act.* II, 16 seqq.) la prophétie de Joël (II, 28), qui annonçait ce grand événement, il dit que c'en est l'accomplissement, et que c'est l'effet de la promesse que Jésus-Christ a faite de répandre cet Esprit-Saint, *que vous voyez*, ajoute-t-il, *et que vous entendez*. (*Act.* II, 33.) Cette assertion de saint Pierre est-elle vraie, ou doit-on attribuer ces faits à une cause naturelle? Il n'y a pas de milieu entre ces deux propositions. Tout ce qui s'opérait alors était nécessairement l'effet ou de causes naturelles quelconques, ou de causes surnaturelles.

Je demande quelle cause naturelle a pu si subitement transformer les apôtres en d'autres hommes; donner à de pauvres pêcheurs, ramassés sur les bords du lac de Génézareth, sans lettres, sans instruction, d'un esprit jusque-là si simple et si épais, qui, de leur propre aveu, quelques semaines auparavant, ne comprenaient pas ce que leur Maître leur disait de plus clair; je demande quelle cause naturelle a pu leur donner subitement cette force de parole que saint Pierre déploie dans ses deux premiers discours; qui convertit dans Jérusalem un si grand nombre de Juifs; que de là ils vont tous porter dans les villes les plus célèbres, centres de toutes les connaissances, et avec laquelle ils combattent les savants les plus éclairés de ce siècle de lumières? Je demande quelle cause naturelle a pu faire de ces hommes, auparavant si timides, qui avaient abandonné lâchement leur Maître à son premier danger; qui ensuite, tremblant pour eux-mêmes d'éprouver son sort, restaient enfermés dans le cénacle; quelle cause naturelle, dis-je, a pu en faire dans un moment les héros les plus intrépides que l'univers ait connus; leur donner le courage d'abord de répondre avec cette fermeté si hautaine aux meurtriers de Jésus-Christ revêtus de la puissance, et maîtres de les traiter comme lui; et de soutenir constamment la même audace dans tout le cours de leur vie, devant tous les tribunaux, et jusque sur les échafauds où on les fait expirer? Toutes les causes naturelles devaient produire en eux l'effet contraire. Leur métamorphose soudaine non-seulement n'est pas dans la nature, mais elle est en contradiction avec tout ce que, dans les mêmes circonstances, opère constamment la nature. En rejetant le miracle, elle est incompréhensible; mais elle s'explique parfaitement par la raison qu'en donne saint Pierre, par l'infusion du Saint-Esprit qui les a entièrement changés. Ils sont eux-mêmes le premier miracle de leur prédication.

Et les autres prodiges racontés par saint Luc, ce don surnaturel qui n'avait jamais été vu dans le monde, et qui était nécessaire à l'établissement de la religion, de parler indifféremment et sans hésiter toutes sortes de langues qu'on n'a jamais apprises, la guérison d'un paralytique par une seule parole, sont-ce là encore des effets naturels? En les rapprochant des promesses faites par Jésus-Christ à ceux qui croiraient en lui, n'est-il pas clair que c'en est l'exécution? Concluons de là que la descente du Saint-Esprit, ce premier miracle du christianisme, principe de tous les autres, et de l'établissement même du christianisme, est positivement démontrée, d'abord par le témoignage irréfragable des disciples qui en ont été l'objet, ensuite par les effets évidemment divins qu'il a produits. »

DESTRUCTION DU TEMPLE. — *Voy.* JÉRUSALEM.

DIEU. — Jésus-Christ est Dieu; car, sans lui et en dehors de lui, Dieu n'est plus qu'une idée purement abstraite, une conception purement métaphysique, qui est celle « de l'infiniment incompréhensible, » comme dit Pascal, et partant qui porte en elle sa propre négation par son incompré-

hensibilité même. Si la tradition, dit l'abbé Combalot, ne me donnait pas la notion du Christ, quelle serait la borne posée devant ma raison, par rapport à la science de Dieu?... La révélation m'affirmerait non-seulement l'existence de Celui qui est, mais elle me certifierait infailliblement sa souveraine perfection; d'un autre côté, en contemplant le monde des esprits et celui des corps, j'y verrais un acte immense sans aucun doute; mais l'œil de mon âme n'y apercevrait pas une œuvre si grande et si parfaite qu'il fût impossible à Dieu même d'en surpasser les splendeurs. Or, en cet état, je croirais que Dieu est, j'affirmerais infailliblement l'infini de toutes les propriétés de son être; mais, dans l'ordre créé, je ne contemplerais le reflet vivant, *complet* d'aucune de ses perfections.

Pour me donner, dans l'obscurité de cette vie, la vision rationnelle de Dieu connu selon toute la plénitude de ses manifestations, que faudrait-il? Il faudrait que ma foi plaçât sous le regard de mon intelligence non plus un acte pareil à celui de l'univers créé, mais qu'elle me donnât l'infaillible notion d'un être à la réalisation duquel Dieu n'aurait pu appliquer son suprême pouvoir sans l'épuiser; c'est-à-dire qu'il me faudrait connaître inébranlablement l'existence d'une créature parvenue, sous l'empire de l'amour infini, à un degré d'union si excellent avec la nature divine elle-même, qu'il fût impossible à une sagesse et à une puissance infinie d'en surpasser la magnificence. Si un pareil effet avait jailli des trésors de l'énergie créatrice, et s'il m'était incontestablement connu, Dieu m'aurait donné son secret éternel, et l'œil de ma raison, éclairé au flambeau de ma foi, aurait aperçu nettement la borne du possible. Or, cet être prodigieux, sur lequel l'immense océan des bontés éternelles s'est épanché tout entier, c'est Jésus-Christ.

La notion de Jésus-Christ devient pour nous le foyer de la science de Dieu; et quand, dans les splendeurs du Christ, nous aurons contemplé les attributs incommunicables du Très-Haut, nous pourrons répéter cette adorable parole, parce que nous l'aurons comprise: *Père, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous et Jésus-Christ, que vous avez envoyé.* (*Joan.* XVII, 3.)

La croyance en un Dieu unique, spirituel et créateur de toutes choses, est un don que Jésus-Christ a fait à la terre, et que seul il lui conserve, et c'est là une des preuves les plus visibles de sa divinité. En effet, il n'y a que Dieu lui-même qui ait pu non-seulement nous révéler cette vérité fondamentale, mais encore la maintenir dans le monde.

Mais, dit-on, la conscience proclame cette vérité; la raison la démontre, et elle éclate par sa propre évidence. Rien n'est plus incontestable, et cependant, ce qui ne l'est pas moins, c'est que cette vérité était complétement disparue au moment où Jésus-Christ vint la rappeler à l'humanité. Tout le monde de la civilisation gréco-romaine, si brillante et si lettrée cependant, avait perdu de la manière la plus complète jusqu'à la notion de Dieu un et créateur, et il fallut que douze pauvres de la Judée vinssent la révéler au monde. Ainsi, pendant quatre mille ans, la conscience avait en vain proclamé ce dogme, la raison l'avait en vain démontré; les peuples restaient idolâtres et païens sans la voix de celui qui sur ce point comme en tout fut réellement le Sauveur de l'humanité.

Il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose de surhumain dans la manifestation permanente de cette vérité, puisqu'elle s'était totalement éteinte avant Jésus-Christ, et qu'elle ne subsiste indestructible que depuis lors. L'esprit humain pris en soi est le même dans tous les lieux et dans tous les temps. D'où vient donc qu'avant Jésus-Christ il n'avait pu garder cette vérité qu'entrevoyaient à peine encore quelques intelligences d'élite, tandis que, depuis le Fils de Marie, cette même vérité s'est assimilée jusqu'aux esprits les plus grossiers, et qu'aujourd'hui le moindre enfant du peuple en sait plus à ce sujet que n'en rêvèrent jamais les Pythagore et les Platon dans leurs méditations les plus sublimes. Il est impossible de ne pas voir en ceci quelque chose de surhumain, et de ne pas reconnaître l'action de la Divinité. Elle devient sensible surtout, si l'on considère que cette lumière, perdue trois mille ans au milieu des ténèbres du polythéisme et de l'idolâtrie, est devenue tout à coup, sous le souffle de Jésus-Christ, un flambeau universel qui embrasait la terre. Le fait est là historique, incontestable, universel, et comme une démonstration vivante de la divinité de Jésus-Christ.

Ce que n'avait pu tout un peuple, le peuple juif; ce que n'avaient pu toutes les nations ensemble, douze hommes, eh quels hommes! l'accomplissent dans tout l'univers. A leur parole, le monde entier foule aux pieds ses faux dieux, et adore le Dieu unique et souverain, le Dieu esprit et créateur de toutes choses. Depuis, cette vérité, au lieu de s'amoindrir et de s'éteindre, augmente sans cesse d'intensité en même temps que de diffusion. Or ce mouvement surnaturel a sa source au pied du Calvaire, son foyer au cœur de Jésus-Christ.

« C'est dans sa révélation » dit M. A. Nicolas, « que celui qui s'appelle le *Dieu caché* (*Isa.* XLV, 15) semble avoir voulu abdiquer ce titre pour se faire voir à la terre et venir converser avec les enfants des hommes. (*Baruch*, III, 38) C'est là en effet, c'est dans les saints Evangiles que Dieu, par la bouche et dans la personne de son Verbe, semble s'être complu à revêtir sous nos yeux toutes les formes à l'aide desquelles il pouvait se mettre à notre portée et se laisser saisir jusque par les plus petits. Tous ses attributs y resplendissent et passent devant nous d'une manière tout à la fois sublime et populaire, sous le voile de ces paraboles si transparentes, où l'invisible et l'éternel se montre et se cache en même temps pour ménager et satisfaire à la fois nos vues

sses et charnelles. Il ne dédaigne rien de qui peut nous frapper, et les images les us vulgaires et les plus rustiques sont cels qu'il recherche et qu'il affectionne pour rvenir jusqu'à nous : c'est un *père* qui parnne (*Luc.* xvi, 11-32), c'est un *juge* qui met (*Joan.* viii, 10, 11 et alibi), c'est un *époux* i invite (*Matth.* xxv, 1 seq. ; xxii, 1-14), st un *ami* qui frappe à la porte (*Luc.* xi, 5), c'est un *maître* qui rétribue ses ouiers (*Matth.* xx, 1-16), c'est un *laboureur* i sème (*Matth.* xiii, 3-43), c'est un *berger* i court après sa brebis (*Luc.* xv, 4-7; *Joan.* 11-16), c'est un *voleur* qui surprend (*Matth.* xiv, 43), c'est une *poule* qui appelle ses ussins et les rassemble sous ses ailes (*Matth.* xiii, 27), et à travers tout cela c'est la rélation la plus profonde et la plus infinie de puissance, de la sainteté, de la justice, de miséricorde, et de l'amour d'un Dieu. »

Il n'y a que des idées divines qui pouvaient risquer sous des formes aussi triviales: ieu seul, sans déroger, pouvait se révéler nsi.

Le Christ vint refaire l'idée de Dieu. A cet fet il ne dut pas se borner à des abstracns et à des théories, il fallait une manistation sensible, une apparition frappante la Divinité même. Mais sous quelle figure? ns quel état? C'est ici qu'éclate la profonur de la sagesse du Dieu que nous adorons. homme s'était perdu en faisant Dieu à l'imge de ses sensualités, en accumulant en i toutes les turpitudes et les bassesses des ssions. Dieu, pour sauver l'homme, se fit image de ses souffrances et se chargea de utes les humiliations et de tous les sacries de la vertu. Dans ces deux ordres d'ies Dieu est égal, est même au-dessous de omme; mais dans le paganisme, c'est par dégradation intellectuelle et morale, et ns le christianisme c'est par l'abaissement arnel et sensible. Dans les deux cas la Dinité est chargée de tous les péchés du onde; mais dans le paganisme c'est pour s autoriser et les commettre, et dans le chrisnisme pour les ôter et les expier. Là c'est mme coupable, ici c'est comme victime. ntre l'Olympe et le Calvaire il y a tout l'invalle qui sépare la terre d'avec le ciel.

Il ne fallait rien moins que cette opposin et cette extrémité poussées jusqu'à la silitude dans les termes pour relever omme et le faire remonter à Dieu. Mais s il le fallait, moins l'homme pouvait le ncevoir et l'inventer...

« Le polythéisme, en brisant l'unité de eu, avait brisé celle de l'humanité, » dit A. Lèbre. « Lorsqu'une nouvelle mythoie s'enfantait, tout subissait une altéran comme ceux qu'affectait cette crise. pensée se troublait jusque dans ses plus crètes profondeurs; la langue se modifiait s cette influence, et il apparaissait une gion, un idiome, un peuple nouveaux, qui détachaient de la souche commune. Il fal t que le Dieu un fût rendu aux hommes ur qu'ils pussent retrouver le souvenir de ur unité perdue. » (*Crise de la philosophie allemande*, *Revue des deux mondes*, 1er janvier 1843.)

Rien n'est plus aisé à concevoir que cette vérité de fait qui domine toute l'histoire et la divise en deux grands hémisphères, celui du polythéisme auquel correspond la *polyanthropie*, avec tout son cortége affreux d'esclaves, de gladiateurs, d'hostilité universelle des hommes entre eux, et celui de l'unité divine, auquel correspond la philanthropie ou la charité, avec ses affranchissements, ses maladreries, ses inspirations universelles de fraternité, d'égalité....

La division des hommes faisait celle des dieux, et la division des dieux consacrait celle des hommes. On se haïssait divinement.

Quelle révolution profonde dut apporter dans un tel monde le dogme de l'*unité* et de la *sainteté* de Dieu! Non-seulement le polythéisme renversé cessa dès lors de consacrer la division des hommes, mais l'*unité* de Dieu les rapprocha; et sa *sainteté*, refoulant les passions dans les abîmes, purgea la terre de tous les ferments de discorde qui la déchiraient. En devenant enfants du même Dieu on se retrouva frères, et les passions, devenues criminelles, entraînèrent dans leur réprobation les divisions qui en étaient les résultats.

Et comme en même temps le dogme de l'*unité de la race* humaine était prêché par les mêmes bouches qui promulguaient celui de l'*unité de Dieu*, ces deux dogmes agissaient réciproquement pour le salut du monde, ainsi que la polyanthropie et le polythéisme avaient agi pour sa dissolution. »

Voilà l'œuvre de Jésus-Christ. Quelle preuve plus frappante veut-on de sa divinité!

DIMANCHE. — L'institution du dimanche établie depuis dix-neuf siècles est la preuve commémorative de la résurrection de Jésus-Christ et par conséquent de sa divinité. Le dimanche répond au jour du soleil chez les païens; considéré comme fête consacrée à Dieu, il répond au sabbat des Juifs qui était célébré le samedi. Les premiers Chrétiens transportèrent au jour suivant le repos que Dieu avait commandé, et cela pour honorer la résurrection du Sauveur, qui arriva ce jour-là; jour qui commençait la semaine chez les Juifs et chez les païens, comme il la commence encore parmi nous.

Il est fait mention du dimanche dans les écrits des apôtres et de leurs disciples. (*I Cor.* xvi, 28; *Apoc.* i, 10; *Epist. Barnabæ*, n. 15.) Ainsi ce monument de la résurrection de Jésus-Christ a été établi par les témoins oculaires, à la date même de l'événement, et célébré par ceux qui ont été le plus à portée d'en savoir la vérité.

« On sait, » dit l'abbé Houtteville, « que dès les temps apostoliques il y eut des fêtes et des célébrités particulières aux fidèles. On sait qu'ils s'assemblaient le dimanche pour rompre le pain. On sait que depuis eux jusqu'à nous, ce jour n'a cessé d'être un jour

de bénédiction, de prières et de repos pour toute chair qui espère en Dieu, par Jésus-Christ. On sait que ce jour est consacré à la mémoire de sa résurrection et qu'il est dans le sens précis et rigoureux la fête distinctive des Chrétiens. Ce fait postérieur et qui subsiste encore, ne peut être contesté. Mais si celui de la résurrection de Jésus-Christ n'eût pas été constant, cette fête, serait-elle devenue générale par toute la terre? Les apôtres l'auraient-ils instituée dans un temps où la résurrection était un fait si peu facile à approfondir? Etablit-on en conséquence d'un événement feint, d'une chimère vaine, un monument qui en éternise la mémoire? Qu'y a-t-il de plus propre parmi les hommes à retracer les grandes et mémorables actions, que ces fêtes périodiques, universelles et fréquentes? Quand les peuples ont voulu transmettre à la postérité les faits singuliers de leur histoire, qu'ont-ils fait, que fixer des jours destinés à en rappeler le souvenir? La vérité saurait-elle passer des pères à leurs descendants, avec des signes plus authentiques. »

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST. — Il y a déjà quinze siècles que saint Jean Chrysostome résumait toutes les preuves de la divinité de Jésus-Christ, s'appuyant déjà à ce sujet sur la durée de l'Eglise. Venu quinze cents ans plus tard, que dirons-nous donc de cette perpétuité de l'Eglise qui couronne tous les miracles de Jésus-Christ et est la sanction suprême de son œuvre. Mais laissons parler l'illustre Père de l'Eglise. Jésus-Christ, dit-il, a établi toutes les Eglises chrétiennes; et de là je tire les preuves de sa vertu et de sa puissance, et, par une conséquence nécessaire, qu'il doit être Dieu. Je dis d'abord que ce n'est point l'ouvrage d'un pur homme, d'établir en si peu de temps, dans un siècle si dépravé, une si admirable religion par toute la terre, et de délivrer ainsi les hommes de tant d'erreurs et de tant de maux. Mais ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est d'avoir fait tout cela sans armes, sans argent, sans soldats, sans combat; il a encore bien plus fait, c'est d'avoir, par onze pauvres paysans, vils, grossiers, ignorants, pauvres, destitués d'armes, et avec une seule robe, persuadé à une infinité d'hommes, de raisonner tout autrement que l'on n'avait fait jusqu'alors, non-seulement des choses présentes, mais aussi de celles à venir. Il a, outre cela, détruit les lois du pays, aboli les coutumes les plus anciennes, et déraciné les habitudes les plus invétérées, pour y établir des usages tout contraires. Il a retiré les hommes des choses auxquelles ils étaient le plus portés par la nature, et il leur en a persuadé de plus difficiles, et dont ils étaient le plus éloignés. Or, dans le même temps qu'il prêchait sa doctrine, il était persécuté de tout le monde, et il a fini sa vie par le genre de mort le plus ignominieux; car les plus incrédules ne peuvent nier qu'il n'ait été crucifié par les Juifs, et que la prédication de sa Loi ne devienne de jour en jour plus florissante, non-seulement en ces régions, mais même chez les Perses, et dans les temps où elle y a reçu une plus grande opposition. Ce qui a paru par ce nombre prodigieux de martyrs qui en sont sortis, et par cette grande multitude de fidèles qui, de loups ravissants, sont devenus, par l'obéissance à l'Evangile, plus doux que des brebis, et qui parlent maintenant de l'immortalité, de la résurrection et des biens ineffables de l'autre vie, bien plus excellemment que n'ont jamais fait les philosophes du paganisme. Or toutes ces merveilles ne se sont pas opérées seulement dans les villes, elles ont pénétré dans les solitudes, dans les déserts, et dans les villages, dans les îles, dans les ports et jusque dans les vaisseaux qui couvrent les mers. Les personnes privées et les grands du monde n'ont pas seulement embrassé cette religion, mais les rois mêmes ont soumis leur diadème à la foi d'un Crucifié; et il est encore à remarquer que tant d'événements si prodigieux ne sont pas arrivés au hasard, mais ont été longtemps auparavant clairement prédits; et afin que ces prophéties ne soient point suspectes, nous les tenons des Juifs mêmes qui ont crucifié Jésus-Christ, de sorte que c'est par leurs propres témoignages, tirés des livres qu'ils conservent chez eux, que nous prouvons cette vérité. — Il faut observer encore, que les apôtres n'ont point annoncé l'Evangile à force d'armes ni d'argent, mais par leurs paroles qui, quoique simples, ont été soutenues par la vertu des miracles. En prêchant un Sauveur crucifié, ils opéraient des effets miraculeux; et ainsi ils ont subjugué toute la terre. En effet, y avait-il rien de plus admirable que de voir un pauvre pêcheur, un publicain, un faiseur de tentes, ressusciter les morts par leur simple commandement, chasser les démons, rendre les philosophes muets, fermer la bouche des orateurs, surmonter les princes et les rois, et soumettre à leurs lois les Barbares, les Grecs, et tous les autres peuples de la terre.

L'événement a bien fait voir que les apôtres Pierre et Paul étaient plus grands que les princes et les rois; car on voit souvent leurs lois abrogées, même de leur vivant; au lieu que celles que les apôtres ont données sont demeurées dans toute leur force, même après leur mort, et subsistent encore à présent, quoiqu'on se soit continuellement efforcé de les détruire par la force des armes, par la rigueur et la cruauté des supplices, par toutes sortes d'artifices, par les efforts du démon, par les engagements des habitudes et des coutumes contraires, par la dépravation des mœurs, et par une infinité d'autres moyens que les hommes ont employés pour s'opposer à l'établissement de l'Evangile.

Ç'aurait déjà été une chose au-dessus des forces de la nature, et qui n'aurait pu être accomplie que par une puissance divine, de retirer en si peu d'années tant de divers peuples des coutumes dépravées auxquelles ils étaient attachés depuis si longtemps et d'y en introduire de toutes contraires, quand même personne ne s'y serait opposé. Mais,

Il y a plus; car il ne s'agissait pas d'introduire dans le monde une coutume seulement nouvelle, mais d'y en introduire une incomparablement plus difficile, au lieu de celle qui s'y était fortifiée depuis tant de siècles par la volupté et par l'inclination de la nature. Il a donc été nécessaire pour cela d'un double effort, savoir : de persuader aux hommes de rejeter tout ce qu'ils avaient appris de leurs pères et des philosophes les plus fameux, ce qui paraissait très-difficile; mais, ce qui l'était encore plus, de faire recevoir une autre coutume toute nouvelle, infiniment pénible, et contraire aux sens. Car Jésus-Christ nous retire des plaisirs, pour nous porter à la mortification; de l'amour des richesses, à celui de la pauvreté; du luxe, à la tempérance; de l'envie, à la charité pour le prochain; de la voie large et aisée, à une voie étroite et difficile, et il en retire ceux-mêmes qui étaient déjà habitués de longue main à cette vie molle et délicieuse, qui étaient comme pourris dans le vice, et les persuade d'entreprendre le chemin du monde le plus âpre et le plus rude. Mais, à combien d'hommes le persuade-t-il? Ce n'est pas seulement à deux, à dix, ni à vingt, mais à presque tous les habitants du monde; et de quels gens se sert-il pour le leur persuader? De douze personnes privées, gens obscurs, pauvres, faibles, sans lettres, sans éloquence, sans biens, sans élévation, sans dignité, sans noblesse, sans alliance; gens grossiers, ignorants, barbares, enfin de simples pêcheurs; et qui, outre tout cela, n'ayant que la langue de leur pays, ne paraient et n'entendaient point celles des autres nations auxquelles ils devaient annoncer cette nouvelle religion.

Quand vous entendrez dire que des morts ont été ressuscités, et des lépreux guéris par Jésus-Christ, ne me dites pas que ce sont des choses inventées à plaisir, et ne demandez pas qui les a vues et qui les a ouï dire, car je vous répondrai que ce sont ceux-là même qui ont rapporté que Jésus-Christ avait été bafoué et crucifié par les Juifs; car, puisque vous les croyez dignes de foi quand ils parlent de sa mort, pourquoi ne les croyez-vous pas de même dans tout le reste de ce qu'ils rapportent de lui? que s'ils n'avaient eu en vue que d'écrire en faveur de leur Maître, ils auraient agi ridiculement et contre leur propre dessein, en ne cachant pas par leur silence les choses dures et ignominieuses qu'il a endurées. Mais ils se sont tout au contraire étudiés à décrire celles-là avec plus de soin, et à les circonstancier avec plus d'exactitude, sans en omettre aucune particularité, grande ou petite : au lieu que sur le sujet des miracles, ils en ont omis beaucoup; car nous voyons que la Passion de Jésus-Christ, avec toute l'ignominie dont elle a été accompagnée, a été décrite, par tous les quatre évangélistes. Mais afin de fermer absolument la bouche à ces langues impudentes et furieuses qui s'attaquent à Notre-Seigneur, je ne veux pas parler ici de ses miracles, pour ne rapporter que des choses connues de tous, plus visibles que le soleil, et qui se sont passées et accomplies dans toute la terre; lesquelles cependant sont si merveilleuses qu'elles surpassent la nature, et ne peuvent venir que de Dieu seul. Vous me dites qu'il n'est pas vrai qu'il ait ressuscité des morts; mais pouvez vous nier qu'il ait établi son Eglise par toute la terre; qu'elle n'y ait pas été persécutée par toutes sortes d'embûches et de violences, et qu'elle n'ait pas triomphé de tous les efforts de ses ennemis?

Si Jésus-Christ n'était point ressuscité, pour quelle raison les apôtres auraient-ils publié partout qu'il l'était? C'est parce qu'ils l'aimaient, me dira quelqu'un : mais ils auraient plutôt eu raison de le haïr, de ce qu'il les aurait trompés, en les tirant de leurs maisons et de leurs familles, et en leur faisant abandonner toutes choses sur une fausse espérance dont il les aurait longtemps amusés. S'il n'y avait que de la faiblesse et de l'impuissance en sa conduite, ils auraient pu l'excuser : mais après sa mort ils avaient lieu de regarder la chose comme une imposture et un crime; car il n'aurait pas été excusable de leur cacher la vérité, et de leur dire des mensonges. C'est pourquoi ils auraient eu raison de découvrir ses fourberies, et de le faire passer pour un imposteur; car c'eût été un moyen facile d'éviter les maux qui les menaçaient de la part des Juifs, et de sortir d'une malheureuse affaire où ils s'étaient embarqués témérairement : et en effet après que les Juifs eurent donné de l'argent aux soldats qui gardaient le sépulcre de Jésus, pour publier que les disciples avaient enlevé secrètement son corps, si ces mêmes disciples eussent déclaré publiquement qu'il n'était point ressuscité, quels honneurs et quelles récompenses n'eussent-ils point reçus des Juifs? Puis donc qu'ils en auraient pu si facilement tirer de si grands avantages, pourquoi ont-ils mieux aimé s'exposer à une infinité d'outrages et de périls en publiant sa résurrection, s'ils n'en eussent été bien persuadés, et s'ils n'eussent été poussés à le faire par une vertu divine, qui est plus puissante que toutes les considérations de la terre?

On n'a point encore vu que ceux qui ont abandonné leur ami ou leur maître durant sa vie, l'aient chéri et soutenu après sa mort; et principalement lorsqu'il fallait s'exposer à toutes sortes de périls pour défendre sa mémoire. Cependant, ce qui n'est jamais arrivé à personne, a été pratiqué par les disciples de Jésus-Christ, ceux qui l'avaient renoncé et abandonné durant sa vie, et qui s'étaient enfuis, lorsqu'ils le virent arrêter, revinrent à en faire tant d'estime, et à s'attacher si fort à lui, après lui avoir vu souffrir une infinité de maux, d'opprobres, et la mort même sur une croix, qu'ils exposèrent ensuite leur propre vie pour la confession de son nom et pour la foi de sa doctrine. Et en effet, quelle apparence y aurait-il que si Jésus-Christ ne fût pas ressuscité, ceux que l'appréhension avait fait fuir lorsqu'il

était encore vivant, se fussent, après sa mort, exposés volontairement à des périls beaucoup plus grands?

Jésus-Christ avait fait plusieurs miracles avant sa mort; mais après qu'il eût été crucifié, les Juifs perfides dirent qu'il n'était pas ressuscité. Mais on leur peut répondre : S'il ne ressuscita pas, comment ceux qui prêchaient sa résurrection ont-ils fait de plus grands miracles pour la prouver, qu'il n'avait fait lui-même avant sa mort?

Si vous dites que les apôtres n'ont point fait de miracles, vous marquez par là qu'il faut qu'ils aient été soutenus d'une vertu bien extraordinaire, et d'une puissance toute divine, pour avoir converti toute la terre à la foi sans convaincre les hommes par aucun miracle : puisque ce serait là le plus prodigieux et le plus étonnant de tous les miracles. Ainsi je vous montre des signes et des prodiges bien plus grands que ceux qui avaient été faits par Jésus-Christ même. Je ne vous apporte pas l'exemple d'un aveugle seul, à qui la vue a été rendue, mais la dissipation entière des ténèbres de l'erreur, dont toute la terre était couverte; je ne vous rapporte pas la guérison seulement d'un lépreux, mais celle de toutes les nations du monde qui ont été délivrées de la lèpre du péché, et parfaitement nettoyées de toutes souillures par le bain de la régénération spirituelle.

Si sur le sujet de la religion l'on veut bien connaître la vérité des choses passées, et de celles qui sont à venir, il n'y a qu'à en considérer attentivement toute la suite, qui, comme une chaîne d'une beauté admirable, est composée de divers anneaux qui sont tous liés et attachés les uns aux autres; car Jésus-Christ dit à ses disciples de certaines choses de sa personne, d'autres de son Eglise, et d'autres de ce qui devait arriver dans la suite des siècles; et en disant tout cela il faisait une infinité de miracles, afin que l'événement des choses qu'il avait prédites servît à confirmer, et ses prédictions, et ses promesses. Par exemple, il ressuscita Lazare d'une seule parole. (*Joan.* XI, 43.) D'ailleurs il avait dit que toutes les puissances de l'enfer ne prévaudraient point contre son Eglise (*Matth.* XVI, 18); et en un autre lieu, que quiconque abandonnerait son père et sa mère pour le suivre, en recevrait dès ici la récompense au centuple, et à l'avenir la vie éternelle. (*Matth.* XIX, 29.) Voici donc trois choses, savoir : un miracle, qui est la résurrection de Lazare; deux prédictions, dont l'une se devait accomplir en ce monde, et l'autre seulement au siècle à venir. Sur ces trois choses vous devez considérer comment l'une sert à établir et à confirmer la vérité des deux autres. Car si quelqu'un vient à douter de la résurrection de Lazare, l'événement de la prédiction qui a été faite de l'Eglise, lui doit persuader ce miracle; puisque nous voyons présentement de nos yeux la vérité de ce que le Seigneur a prédit tant d'années auparavant, que les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre son Eglise (loc. cit.). Car il faut nécessairement que la prédiction qu'il avait faite est v[...] miracle soit aussi vrai; et consé[...] puisqu'il est vrai qu'il a fait ce [...] qu'il a déjà accompli sa première [...] de la fermeté de l'Eglise, il n'est [...] vrai qu'il accomplira cette autre [...] pour la vie future, savoir, que nou[...] vrons au centuple notre récompen[...] biens que nous avions méprisés d[...] présente pour l'amour de lui, les [...] de Jésus-Christ qu'il a déjà ac[...] nous servant de gages certains de [...] plissement de celles qui restent à l'av[...]

Nous venons de voir ce que disait s[...] Chrysostome au IVe siècle. Voici ma[...] ce que disait Napoléon au XIXe siè[...] curieux de rapprocher ces deux non[...] tres que séparent quinze siècles et q[...] deux confessent la divinité de Jésus[...] Oui, Jésus-Christ est Dieu : tous les [...] tères de sa personne et de son œuvr[...] montrent surabondamment aux yeux [...] homme de bon sens et de raison. C[...] que proclamait sur le rocher de S[...] grand capitaine des temps modern[...] que le rapporte, en ces termes, M. [...] lier Beauterne, dans son livre intitul[...] *timents de Napoléon sur le christianis[...]*

« On parlait, » dit-il, « assez souvent à S[...] Hélène de religion.

Un jour la conversation était anim[...] traitant un sujet bien élevé, il s'agiss[...] la divinité du Christ. Napoléon défen[...] vérité de ce dogme avec les argu[...] l'éloquence d'un homme de génie, ave[...] que chose de la foi native du Cors[...] l'Italien.

Le général Bertrand était encore [...] tagoniste et celui qui lui tenait tête [...]

— « Je ne conçois pas, Sire, » di[...] « qu'un grand homme comme vous [...] adopter que l'Etre suprême se soit [...] montré aux hommes, sous une for[...] maine, avec un corps, une figure, un[...] che et des yeux, enfin semblable à u[...] Jésus soit tout ce qu'il vous plaira, l[...] vaste intelligence, le cœur le plus n[...] législateur le plus profond, et surtout [...] singulier qui ait jamais existé, je l'a[...] mais il est un pur homme qui a en[...] ses disciples, séduit des gens crédules, [...] me Orphée, Confucius, Brahma. Le [...] juif a renouvelé le prodige des temp[...] leux; il a remplacé, en les détrônant, [...] vinités grecques, égyptiennes. Grand[...] me succédant à de grands hommes, [...] s'est fait adorer, parce qu'avant lui se[...] décesseurs, Isis et Osiris, Jupiter et J[...] et tant d'autres, avaient eu l'orgue[...] faire adorer.

Tel a été l'ascendant de Jésus sur [...] époque, l'ascendant de ces dieux, d[...] héros de la fable. Si Jésus-Christ a pas[...] et attaché à son char les multitudes, [...] révolutionné le monde, je ne vois là [...] pouvoir du génie et l'action d'une [...] âme, qui envahit le monde par l'intell[...] comme ont fait tant de conquérants, A[...]

, César, comme vous, Sire, ou Mahomet, z fait avec une épée. »

iapoléon répondit :

— « Je connais les hommes, et je vous dis · Jésus n'est pas un homme.

)es esprits superficiels voient de la res-ıblance entre le Christ et les fondateurs ımpires, les conquérants et les dieux des res religions. Cette ressemblance n'existe . Il y a entre le christianisme et quelque igion que ce soit la distance de l'infini.

Le premier venu tranchera la question nme moi, pourvu qu'il ait une vraie con-ssance des choses et l'expérience des mmes. Quel est celui de nous qui, envi-geant avec cet esprit d'analyse et de criti-e que nous avons, les différents cultes des tions, ne puisse dire en face de leurs au-ıı s : *Non, vous n'êtes ni des dieux, ni des ents de la Divinité; non, vous n'avez point de 'ssion du Ciel? Vous êtes plutôt les mission-ires du mensonge : mais à coup sûr, vous fû-ı pétris du même limon que le reste des mor-'s. Vous êtes bien de la race et de la famille Adam. Vous ne faites qu'un avec toutes les ssions et tous les vices qui en sont insépara-'s, tellement qu'il a fallu les déifier avec us. Vos temples et vos prêtres proclament x-mêmes votre origine Votre histoire est lle des inventeurs du despotisme. Si vous igeâtes de vos sujets le culte et les honneurs ine sont dus qu'à Dieu seul, vous futes ins-rés par l'orgueil naturel au rang suprême. certainement ce ne fut ni la liberté, ni la nscience qui vous obéirent d'abord, mais la ssesse, le besoin et l'amour du merveilleux; gnorance et la superstition, voilà vos pre-iers adorateurs.*

Tel sera le jugement, le cri de la cons-ence de quiconque interrogera les rois ou s temples du paganisme.

Reconnaître la vérité est un don du Ciel t le caractère propre d'un excellent esprit; ıais il n'est personne qui ne puisse rejeter)ut de suite le mensonge. Ce qui est faux époné et se reconnaît à une simple vue. h bien! il s'élève constamment un flot sans esse renaissant d'objections contre la vraie eligion, soit. D'où vient qu'on n'en fait au-ıne contre les fausses? C'est que, sans hé-ter, tout le monde les croit fausses.

Jamais le paganisme fut-il accepté com-ıe la vérité absolue par le sage de la Grèce, i par Pythagore ou par Socrate, ni par Pla-n, ni par Anaxagore ou par Périclès?

Ces grands hommes se récréaient avec s récits du bon Homère, comme avec les antes imaginations de la fable, mais ils ne s adoraient pas. Au contraire, les plus rands esprits depuis l'apparition du chris-anisme ont eu la foi, et une foi vive, une i pratique aux mystères et aux dogmes de Evangile, non-seulement Bossuet et Féne-n, dont c'était l'état de le prêcher, mais)escartes et Newton, Leibnitz et Pascal, Cor-eille et Racine, Charlemagne et Louis XIV.)'où vient cette singularité, qu'un symbole ussi mystérieux et aussi profond soit res-ecté par nos plus grands hommes, tandis que des théogonies puisées dans les lois de la nature et qui n'étaient, à vrai dire, que des explications systématiques du monde, n'ont pu parvenir à en imposer à aucun homme instruit? Qui est-ce qui a le plus médit de l'Olympe païen, sinon les païens?

La raison en est bien naturelle; derrière le voile de la mythologie, un sage aperçoit tout de suite la marche et les lois des sociétés naissantes, les illusions et les passions du cœur humain, les symboles et l'orgueil de la science. La mythologie est la religion de la fantaisie. Les poëtes, en édifiant leurs rêves, suivirent la pente naturelle à notre esprit, qui exagère sa puissance, jusqu'à s'adorer lui-même, parce qu'il ignore ses limites : ici, tout est humain, tout crie en quelque sorte : *Je suis l'œuvre de la créature.* Cela saute aux yeux, tout est imparfait, incomplet, les contradictions fourmillent. Tout ce merveilleux de la fable amuse l'imagination, mais ne satisfait pas la raison.

Ce n'est point avec des métaphores, ni avec de la poésie qu'on explique Dieu, qu'on parle de l'origine du monde et qu'on révèle les lois de l'intelligence. Le paganisme est l'œuvre de l'homme. On peut lire ici notre imbécillité et notre cachet qui sont écrits partout.

Que savent-ils de plus que les autres mortels, ces dieux si vantés, ces législateurs grecs ou romains; ces Numa, ces Lycurgue, ces prêtres de l'Inde ou de Memphis, ces Confucius, ces Mahomet? rien absolument.

Ils ont fait un vrai chaos de la morale; mais en est-il un seul d'entre eux qui ait dit rien de neuf relativement à notre destinée à venir, à notre âme, à l'essence de Dieu et à la création? Les théosophes ne nous ont rien appris de ce qu'il nous importe de savoir, et nous ne tenons d'eux aucune vérité essentielle. La question religieuse n'est pas même entamée par eux, toute leur théogonie est embrouillée, confuse, obscure.

Il est une vérité primitive qui remonte au berceau de l'homme, qu'on retrouve chez tous les peuples, écrite par le doigt de Dieu dans notre âme : la loi naturelle d'où dérivent le devoir, la justice, l'existence de Dieu, la connaissance de ce que c'est que l'homme composé d'un esprit et d'un corps.

Une seule religion accepte pleinement la loi naturelle, une seule s'en approprie les principes, une seule en fait l'objet d'un enseignement perpétuel et public.

Quelle est cette religion? Le christianisme.

La loi naturelle chez les païens, au contraire, était méconnue, défigurée, modifiée par l'égoïsme et dépendante de la politique. On la tolérait, mais on n'en reconnaissait point le caractère sacré. Cette loi n'avait ni temple, ni prêtres, ni d'autre asile que le langage où Dieu la conservait par une sagesse de sa providence.

La mythologie est un temple consacré à la force, aux héros, à la science, aux bienfaits de la nature Les sages n'y ont point de

place; en effet, les sages sont les ennemis naturels de cette idolâtrie qui divinise la matière.

Aussi, pénétrez dans les sanctuaires, vous n'y trouvez ni l'ordre, ni l'harmonie, mais un vrai chaos, mille contradictions, la guerre entre les dieux, l'immobilité de la sculpture, la division et le déchirement de l'unité, le morcellement des attributs divins, altérés ou niés dans leur essence, les sophismes de l'ignorance et la présomption des fêtes profanes, le triomphe de la débauche, l'impureté et l'abomination adorées; toutes les sortes de corruptions gissent parmi d'épaisses ténèbres avec un bois pourri, l'idole et son prêtre.

Est-ce là ce qui glorifie Dieu, ou ce qui le déshonore?

Sont-ce là des religions et des dieux à comparer au christianisme? Pour moi je dis non. J'appelle l'Olympe entier à mon tribunal. Je juge les dieux, mais je suis loin de me prosterner devant de vains simulacres. Les dieux, les législateurs de l'Inde et la Chine, de Rome et d'Athènes, n'ont rien qui m'en impose. Non pas que je sois injuste à leur égard. Non, je les apprécie parce que j'en sais la valeur.

Sans doute, les princes dont l'existence fixe dans la mémoire, comme une image de l'ordre et de la puissance, comme un idéal de la force et de la beauté, de tels princes ne furent point des hommes ordinaires.

Mais il faut aussi calculer dans ces résultats l'ignorance de ces premiers âges du monde. Cette ignorance fut grande, puisque les vices furent divinisés avec les vertus, l'imagination joua le rôle principal dans cette séduction curieuse. Ainsi la violence, la richesse, tous les signes de l'orgueil, de la puissance, l'amour du plaisir, la volupté sans frein, l'abus de la force, sont les traits saillants de la biographie des dieux, tels que la fable et les poëtes les présentent et nous en font un naïf récit. Je ne vois dans Lycurgue, Numa, Confucius et Mahomet, que des législateurs, qui, ayant le premier rôle dans l'Etat, ont cherché la meilleure solution du problème social; mais je ne vois rien là qui décèle la Divinité, eux-mêmes n'ont pas élevé leurs prétentions si haut.

Il est évident que la postérité seule a divinisé les premiers despotes, les héros, les princes des nations et les instituteurs des premières républiques. Pour moi, je reconnais les dieux de ces grands hommes pour des êtres de la même nature que moi. Leur intelligence, après tout, ne se distingue de la mienne que d'une certaine façon. Ils ont primé, rempli un grand rôle dans leur temps, comme j'ai fait moi-même. Rien chez eux n'annonce des êtres divins: au contraire, je vois de nombreux rapports entre eux et moi, je constate des ressemblances, des faiblesses et des erreurs communes qui les rapprochent de moi et de l'humanité. Leurs facultés sont celles que je possède moi-même, il n'y a de différence que dans l'usage que nous en avons fait eux et moi, selon le but diffé-

rent que nous nous sommes propos[é], le pays et les circonstances...

Il n'en est pas de même du Ch[rist] ... de lui m'étonne; son esprit me dép[asse] ... volonté me confond. Entre lui et ... ce soit au monde, il n'y a point ... possible de comparaison. Il est vrai ... être à part; ses idées et ses senti[ments] ... vérité qu'il annonce, sa manière ... vaincre, ne s'expliquent ni par l'or[ganisation] humaine ni par la nature des choses.

Sa naissance et l'histoire de sa ... profondeur de son dogme, qui atte[int] ... ment la cime des difficultés et qui ... plus admirable solution, son Evan[gile] ... singularité de cet être mystérieux, ... parition, son empire, sa morale à tra[vers les] siècles et les royaumes; tout est ... un prodige, je ne sais quel mystè[re inson]dable... qui me plonge dans une rêv[erie] ... je ne puis sortir, mystère qui est ... mes yeux, mystère permanent que je ... nier, et que je ne puis expliquer ... Ici, je ne vois rien de l'homme.

Plus j'approche, plus j'examine ... tout est au-dessus de moi, tout ... grand d'une grandeur qui écrase, et, ... réfléchir, je ne me rends compte de r...

Sa religion est un secret à lui ... provient d'une intelligence qui certain[ement] n'est pas l'intelligence de l'homme.

Il y a là une originalité profo[nde] ... crée une série de mots et de maxime[s] ... nues. Jésus n'emprunte rien à au[cune de] nos sciences. On ne trouve absolume[nt] ... lui seul l'imitation ou l'exemple de ... Ce n'est pas non plus un philosophe ... qu'il procède par des miracles, et dè[s le com]mencement ses disciples sont ses ad[orateurs]. Il les persuade bien plus par un ... sentiment que par un déploiement ... de méthode et de logique; aussi ne ... pose-t-il ni des études préliminaire[s] ... connaissance des lettres. Toute la ... consiste à croire.

En effet, les sciences et la philoso[phie ne] servent de rien pour le salut, et J[ésus ne] vient dans le monde que pour ré[véler les] secrets du ciel et les lois de l'esprit ... n'a-t-il affaire qu'à l'âme, il ne s'en[tretient] qu'avec elle, et c'est à elle seule qu'il ... son Evangile.

L'âme lui suffit comme il suffit ... jusqu'à lui l'âme n'était rien, la ma[tière et] le temps étaient les maîtres du monde ... voix, tout est rentré dans l'ordre. La ... et la philosophie ne sont plus qu'un ... secondaire. L'âme a reconquis sa so[uverai]neté. Tout l'échafaudage scolastique ... comme un édifice ruiné par un seul m[ot].

Quel maître, quelle parole qui op[ère une] telle révolution! avec quelle autorité ... seigne aux hommes la prière, il ... croyances! Et nul ici ne peut con[tredire], d'abord parce que l'Evangile contient ... rale la plus pure, et ensuite parce ... dogme, dans ce qu'il contient d'obs[cur] ... autre chose que la proclamation et ... de ce qui existe, là où nul œil ne ...

à nul raisonnement ne peut atteindre. uel est l'insensé qui dira : Non, au voyar intrépide qui raconte les merveilles pics glacés que lui seul a eu l'audace de ter?

Le Christ est ce hardi voyageur. On peut meurer incrédule, sans doute, mais on ne t pas dire : *Cela n'est pas.*

D'ailleurs, consultez les philosophes sur questions mystérieuses qui sont l'essence de l'homme, et aussi l'essence de la gion; quelle est leur réponse? Quel est omme de bon sens qui a jamais rien coms aux systèmes de la métaphysique ancne ou moderne qui ne sont vraiment une vaine et pompeuse idéologie, sans un rapport avec notre vie domestique, c nos passions? Sans doute, à force de échir, on parvient à saisir la clef de la losophie de Socrate et de Platon; mais il t être métaphysicien, et il faut de plus, ec des années d'études, une aptitude spéle. Mais le bon sens tout seul, le cœur, esprit droit suffisent pour comprendre le istianisme.

La religion chrétienne n'est pas de l'iologie ni de la métaphysique, mais une rè le tique qui dirige les actions de l'homme, le corrige, le conseille et l'assiste dans te sa conduite. La Bible offre une série nplète de faits et d'hommes historiques, ir expliquer le temps et l'éternité, telle aucune autre religion n'est à même d'en ir; si ce n'est pas la vraie religion, on est usable de s'y tromper; car tout cela est nd et digne de Dieu.

e cherche en vain dans l'histoire pour y uver le semblable de Jésus-Christ, ou oi que ce soit qui approche de l'Evangile. l'histoire, ni l'humanité, ni les siècles, la nature, ne m'offrent rien avec quoi puisse le comparer ou l'expliquer. Ici tout t extraordinaire: plus je le considère, plus m'assure qu'il n'y a rien là qui ne soit en hors de la marche des choses et au-dessus l'esprit humain. Les impies eux-mêmes ont jamais osé nier la sublimité de l'Evane qui leur inspire une sorte de vénération cée. Que de merveilles y admirent ceux i l'ont médité!

Tous les mots y sont scellés et solidaires n de l'autre, comme des pierres d'un ème édifice. L'esprit qui lie les mots entre x est un ciment divin qui, tour à tour, en couvre le sens ou le cache à l'esprit. Chae phrase a un sens complet, qui retrace perfection de l'unité et la profondeur de nsemble; livre unique où l'esprit trouve le beauté morale inconnue jusque-là, et le idée de l'infini supérieure à celle même ie suggère la création. Quel autre que eu pouvait produire ce type, cet idéal de rfection, également exclusif et original, personne ne peut ni critiquer ni ajouter, retrancher un seul mot, livre différent de ut ce qui existe, absolument neuf, sans n qui le précède et sans rien qui le ive.

Vous parlez de Confucius, de Zoroastre, de Numa, de Jupiter et de Mahomet; mais il y a entre eux et le Christ cette différence, que de même que tout ce qu'il a fait est d'un Dieu, il n'est rien chez eux, au contraire, qui ne soit d'un homme. L'action de ces mortels fut bornée à leur vie, et ce fut de leur vivant, qu'ils établirent leur culte à l'aide des passions, avec la force et à la faveur des événements politiques. Le Christ attend tout de sa mort: est-ce là l'invention d'un homme? Non, c'est au contraire une marche étrange, une confiance surhumaine, une réalité inexplicable. N'ayant encore que quelques disciples idiots, le Christ est condamné à mort; il meurt objet de la colère des prêtres juifs et du mépris de sa nation, abandonné et contredit par les siens. Et comment pouvait-il en être autrement de celui qui avait annoncé par avance ce qui allait lui arriver?

On va me prendre, on me crucifiera, disait-il; *je serai abandonné de tout le monde, mon premier disciple me reniera au commencement de mon supplice, je laisserai faire les méchants, mais ensuite la justice divine étant satisfaite, le péché originel étant expié par mon supplice, le lien de l'homme avec Dieu sera renoué, et ma mort sera la vie de mes disciples ; alors ils seront plus forts sans moi qu'avec moi : car ils me verront ressuscité; je monterai au ciel, et je leur enverrai du ciel un esprit qui les instruira ; l'esprit de la croix leur fera concevoir mon Evangile; enfin ils y croiront, ils le prêcheront, ils le persuaderont à l'univers tout entier.*

Et cette folle promesse, si bien appelée par saint Paul, la *folie de la croix* (*I Cor.* I, 23), cette prédiction d'un misérable crucifié s'est accomplie littéralement. Et le mode de l'accomplissement est peut-être plus prodigieux que la promesse.

Ce n'est ni un jour ni une bataille qui en ont décidé; est-ce la vie d'un homme? Non, c'est une guerre, un long combat de trois cents ans commencé par les apôtres et entretenu par leurs successeurs, et par le flot successif des générations chrétiennes. Depuis saint Pierre, les trente-deux évêques de Rome qui ont succédé à sa primauté ont été comme lui martyrisés. Ainsi, trois siècles durant, la *chaire* romaine fut un échafaud qui procurait infailliblement la mort à celui qui y était appelé. Et rarement les autres évêques, pendant cette période de trois cents ans, eurent une destinée meilleure.

Dans cette guerre, tous les rois et toutes les forces de la terre se trouvent d'un côté, et de l'autre je ne vois pas d'armée, mais une énergie mystérieuse, quelques hommes disséminés çà et là dans toutes les parties du globe, n'ayant d'autre signe de ralliement qu'une foi commune dans les mystères de la croix.

Quel étrange symbole, l'instrument du supplice de l'Homme-Dieu! ses disciples en sont armés. Ils portent la croix dans l'univers avec leur conviction, flamme ardente qui se propage de proche en proche. *Le Christ, Dieu,* disent-ils, *est mort pour le salut*

des hommes. Quelle lutte, quelle tempête soulevèrent ces simples paroles autour de l'humble étendard du supplice de l'Homme-Dieu!

Que de sang versé des deux parts! quel acharnement! Mais ici la colère et toutes les fureurs de la haine et de la violence; là, la douceur, le courage moral, une résignation infinie. Pendant trois cents ans, la pensée lutte contre la brutalité des sensations, la conscience contre le despotisme, l'âme contre le corps, la vertu contre tous les vices. Le sang des Chrétiens coule à flots. Ils meurent en baisant la main de celui qui les tue. L'âme seule proteste pendant que le corps se livre à toutes les tortures. Partout les Chrétiens succombent, et partout ce sont eux qui triomphent.

Vous parlez de César et d'Alexandre, de leurs conquêtes et de l'enthousiasme qu'ils savent allumer dans le cœur du soldat, d'ascendant du génie et de la victoire, d'effet naturel de la discipline militaire et de résultat d'un commandement habile et légitime. Mais combien d'années l'empire de César a-t-il duré? Combien de temps l'enthousiasme des soldats pour Alexandre s'est-il soutenu? Ils ont joui de ces hommages, un jour, une heure, le temps de leur commandement et au plus de leur vie, selon les caprices du nombre et du hasard, selon les calculs de la stratégie, enfin selon les chances de la guerre.... Et si la victoire infidèle les eût quittés, doutez-vous que l'enthousiasme n'eût aussitôt cessé? Je vous le demande, l'influence militaire de César et d'Alexandre a-t-elle fini avec leur vie? S'est-elle prolongée au delà du tombeau?

Concevez-vous un mort faisant des conquêtes avec une armée fidèle et dévouée à sa mémoire? Concevez-vous un fantôme qui a des soldats sans solde, sans espérance pour ce monde-ci, et qui leur inspire la persévérance et le support de tous les genres de privations? hélas! le corps de Turenne était encore tout chaud que son armée décampait devant Montécuculli. Et moi, mes armées m'oublient tout vivant, comme l'armée carthaginoise fit d'Annibal.

Voilà notre pouvoir à nous autres grands hommes : une seule bataille perdue nous abat, et l'adversité nous enlève nos amis. Que de Judas j'ai vus autour de moi! Ah! si je n'ai pu persuader ces grands politiques, ces généraux qui m'ont trahi, s'ils ont méconnu mon nom et nié les miracles d'un amour vrai de la patrie et de la fidélité quand même.... à leur souverain.... Si moi, qui les avais si souvent menés à la victoire, je n'ai pu, vivant, réchauffer ces cœurs égoïstes, par où donc, étant glacé moi-même par la mort, parviendrai-je à entretenir, à réveiller leur zèle?

Concevez-vous César empereur éternel du sénat romain, et du fond de son mausolée gouvernant l'empire, veillant sur les destinées de Rome; telle est l'histoire de l'envahissement et de la conquête du monde par le christianisme; voilà le pouvoir du Dieu des Chrétiens et le perpétuel miracle du progrès ... et du gouvernement de son É... peuples passent, les trônes croulent, ... glise demeure! Quelle est donc la f... fait tenir debout cette Église assai... l'océan furieux de la colère et du mé... siècle? Quel est le bras, depuis dix-huit ... ans, qui l'a préservée de tant d'ora... ont menacé de l'engloutir?

Dans toute autre existence que c... Christ, que d'imperfections, que de v... tudes! Quel est le caractère qui ne f... abattu par de certains obstacles? Qu... l'individu qui ne soit modifié par le... ments ou par les lieux, qui ne subis... fluence du temps, et qui ne transige ... mœurs et les passions, avec quelque né... qui le surmonte?

Je défie de citer aucune existence ... celle du Christ, exempte de la m... altération de ce genre, qui soit p... ces souillures et de ces vicissitude...

Depuis le premier jour jusqu'au d... il est le même, toujours le même; ... tueux et simple, infiniment sévère et ... ment doux; dans un commerce de v... ainsi dire public, Jésus ne donne ja... prise à la moindre critique; sa con... prudente ravit l'admiration par un ... de force et de douceur. Qu'il parle ... agisse, Jésus est lumineux, immua... passible. Le sublime, dit-on, est un tr... la Divinité; quel nom donner à c... réunit en soi tous les traits du sublime?

Le mahométisme, les cérémonies ... Numa, les institutions de Lycurgue, le ... théisme et la loi mosaïque même sont ... plus des œuvres de législation que de ... gion.

En effet, chacun de ces cultes se r... plus à la terre qu'au ciel. Il s'agit, là s... d'un peuple et des intérêts d'une nat... n'est-il pas évident que la vraie re... saurait être circonscrite à un seu... La vérité doit embrasser l'univers. T... le christianisme, la seule religion ... truise la nationalité, la seule qui pr... l'unité et la fraternité absolues de l'... humaine, la seule qui soit purement ... tuelle, enfin, la seule qui assigne à ... sans distinction, pour vraie patrie, le ... d'un Dieu créateur.

Le Christ prouve qu'il est le Fils ... ternel, par son mépris du temps; l... dogmes signifient une seule et même ... l'*éternité*. Aussi, comme l'horizon d... empire s'étend et se prolonge infinim... Christ est par de là la vie et par de là la ... le passé et l'avenir sont également ... royaume de la vérité n'a et ne peut a... effet d'autre limite que le mensonge ... le royaume de l'Evangile, qui embrasse ... les lieux et tous les peuples. Jésus ... emparé de tout le genre humain; il ... une seule nation, la nation des ... gens qu'il appelle à une vie parfaite ... ennemis du Christ relèvent de lui ...

amis par le jugement qu'il exercera sur s, au jour du jugement.

lahomet sans doute proclame l'unité de u; cette vérité est l'essence et le dogme ncipal de sa religion. Je le reconnais; is tout le monde sait qu'il ne l'affirme que près Moïse et la tradition juive. L'esprit Mahomet ou plutôt son imagination, a t tous les frais de tous les autres dogmes Coran, livre plein de confusion et d'obrité d'un novateur passionné qui se rmente pour résoudre les problèmes de destinée humaine avec le génie, et il n'a-utit vraiment qu'à des turpitudes, tant il vrai qu'il n'est donné à personne de réndre les questions sur Dieu, le paradis et vie future, si Dieu ne l'en instruit luième préalablement.

Aussi Mahomet n'est vrai qu'autant qu'il ippuie sur la Bible et sur le sentiment inné la croyance en Dieu. Pour tout le reste, Coran n'est vraiment qu'un système hardi domination et d'envahissement poliues.

Partout l'homme ambitieux se montre découvert dans Mahomet. Vil flatteur de utes les passions les plus chères au cœur l'homme, comme il caresse la chair! ielle large part il fait à la sensualité! Estvers la vérité de Dieu qu'il veut entraîner rabe, ou vers la séduction de toutes les uissances permises dans cette vie et proises comme l'espoir et la récompense de utre?

Il fallait enlever un peuple; l'appel aux ssions fut nécessaire, à la bonne heure, il réussi; mais la cause de son triomphe sera cause de sa ruine. Tôt ou tard le croisnt disparaîtra de la scène du monde, et la oix y demeurera.

Le sensualisme tue en définitive les naons aussi bien que les individus qui ont folie d'en faire la base de leur existence.

De plus, ce faux prophète s'adresse à ne seule nation, et il a senti le besoin de uer deux rôles, le rôle politique et le rôle ligieux. Il a effectivement conquis et posidé toute la puissance du premier; pour le cond, s'il en a le prestige, il n'en a pas la alité. Jamais il n'a donné de preuves de la vinité de sa mission. Une ou deux fois il ut s'étayer d'un miracle, et il échoue honusement. Personne ne croit à ses miracles, rce que Mahomet n'y croyait pas lui-même, qui prouve qu'il n'est pas aussi aisé qu'on l'imagine, d'en imposer sous ce rapport.

Si le titre d'imposteur s'accole facilement i nom de Mahomet, il répugne tellement rec celui du Christ, que je ne crois pas u'aucun ennemi du christianisme ait jamais sé l'en flétrir.

Et cependant il n'y a pas de milieu, le hrist est un imposteur ou il est Dieu.

Le Christ n'a point d'ambition terrestre, est exclusivement à sa mission céleste. Il i était facile d'exercer une grande séducon et d'avoir de la puissance, en devenant n homme politique. Tout s'y prêtait et llait au-devant de lui, s'il eût voulu.

Les Juifs attendaient un Messie temporel, qui devait subjuguer leurs ennemis, un roi dont le sceptre rangerait le monde entier sous leur domination. Certes, il y avait là une tentation difficile à surmonter, et l'élément naturel d'une grande usurpation. Jésus est le premier qui ose attaquer publiquement l'interprétation erronée des Ecritures. Il s'attache à démontrer que les victoires et les conquêtes du Christ sont des victoires et des conquêtes spirituelles, qu'il s'agit de la répression des vices, de l'assujettissement des passions et de l'envahissement pacifique des âmes; et si les Ecritures annoncent la soumission éclatante de l'univers, cette soumission absolue regarde le second avénement qui arrivera à la fin du monde.

Jésus prend un soin tout particulier d'inculquer cette explication toute spirituelle à ses disciples. On veut, dans plusieurs occasions, se saisir de lui pour le faire roi, il écarte de son front la couronne, il n'en veut pas, il en veut une autre que la Vierge, sa mère, lui a préparée, il la ceindra le jour de son grand sacrifice.

Jésus ne pactise pas davantage avec les autres faiblesses humaines. Les sens, ces tyrans de l'homme, sont traités par lui en esclaves faits pour obéir et non pour commander. Les vices sont l'objet de sa haine implacable. Il mortifie les passions qui sont l'élément naturel des grands succès. Il parle en maître à la nature humaine dégradée, en maître courroucé qui exige une expiation. Sa parole, tout austère qu'elle est, s'insinue dans l'âme comme un air subtil et pur; la conscience en est pénétrée et silencieusement persuadée.

Jésus met de côté la politique, qui est chose superflue pour de vrais Chrétiens, qui adorent le dogme de la fraternité divine.

Certes, voilà un homme à part, voilà un pontife, et une religion qui se sépare vraiment de toutes les autres religions; et celui-là est un menteur qui dit qu'il y a quelque part quelque chose qui ressemble à cela.

Il est vrai que le Christ propose à notre foi une série de mystères. Il commande avec autorité d'y croire sans donner d'autre raison que cette parole épouvantable : *Je suis Dieu.*

Il le déclare! quel abîme il creuse par cette déclaration entre lui et tous les faiseurs de religion! Quelle audace, quel sacrilége, quel blasphème, si ce n'était vrai! Je dis plus, le triomphe universel d'une affirmation de ce genre, si ce triomphe n'était bien réellement celui de Dieu même, serait une excuse plausible et la preuve de l'athéisme.

D'ailleurs, en proposant des mystères, le Christ est conséquent avec la nature des choses, qui est profondément mystérieuse. D'où viens-je, où vais-je, que suis-je? La vie humaine est un mystère dans son origine, dans son organisation et dans sa fin.

Dans l'homme et hors de l'homme, dans la nature, tout est mystère, et l'on voudrait que la religion ne fût pas mystérieuse! La création et la destinée du monde sont un abîme impénétrable, aussi bien que la destinée et la création d'un seul individu. Le christianisme du moins n'élude pas ces grandes questions : il les attaque en face, et nos dogmes en sont une solution pour celui qui croit. Les païens ne niaient pas que la nature des choses ne fût mystérieuse; chez eux le mystère était partout. Ils en avaient de toutes les sortes, mystères d'Isis, mystères des bacchanales, mystères de sagesse et d'infamie. C'est ici qu'à bon droit on peut se révolter de la nuit impure et profonde qui enveloppe le sanctuaire. Quel amalgame hétérogène de principes contradictoires que la théogonie chaldéenne, grecque et égyptienne! quel océan d'idées mal digérées, unies sans liaison, sans hiérarchie! quel mélange du sublime et de l'absurde, du sacré et du profane! Ce qui est le moins obscur se rapporte évidemment à l'origine des sociétés, à leur histoire et surtout à celle des premiers princes, tandis que le dogme rappelle les mêmes croyances ou plutôt les mêmes erreurs d'une tradition perdue; et le sanctuaire païen est vraiment le réceptacle ténébreux des lueurs fausses des sens, le rendez-vous impur de mille bizarreries de l'imagination et l'asile consacré de toutes les folies du cœur et de toutes les aberrations des siècles.

De tels temples, de tels prêtres peuvent-ils être les temples et les prêtres de la vérité? Qui oserait le soutenir? Non, jamais les païens eux-mêmes ne l'ont cru sérieusement.

Le christianisme seul a affiché dès sa naissance cette prétention, et seul il en a le droit, parce que son dogme est conséquent et d'accord avec cette prétention. Le polythéisme le persécuta avec fureur. La voix du christianisme fut entendue comme un cri puissant de la conscience qui venait réveiller la conscience. Aussitôt l'idolâtrie se sentit attaquée dans sa base, et n'ayant rien à opposer à l'attaque de ce cri généreux, l'idolâtrie, menacée dans son existence, répondit par un cri de rage. Cette rage n'était pas de la conviction, mais le désespoir de ceux qui allaient cesser de vivre, parce que leur vie était liée à celle de leur idole.

Telle est la faiblesse des mensonges, qui de soi n'a rien de fixe. Comment sur la tige mouvante de l'erreur germerait-il une croyance, une conviction? Non, les païens ne croyaient pas au paganisme; et de nos jours un hérétique n'a et ne peut avoir qu'une fausse confiance dans les erreurs qui le séparent des Catholiques; mais il croit en toute assurance les articles communs aux deux communions; et c'est la croyance commune qui explique la durée des hérésies. On ne peut expliquer le succès de Luther et de Calvin que par les passions des hommes, et par les secours qu'ils reçurent de la politique des princes et des grands, qui se servirent de l'hérésie comme d'une arme contre le pouvoir royal et contre l'autorité ecclésiastique. Mais comment un homme de bon sens peut-il demeurer protestant dans ces temps-ci? Aussi le protestantisme existe plutôt par ses conquêtes passées que par sa force présente.

Quelle est la religion qui soit absolue, qui éclaire, dirige et tranquillise la conscience comme la foi chrétienne? Les fausses religions laissent l'esprit, comme un vaisseau sans pilote, errer à l'aventure.

Le protestantisme lui-même montre bien sa triste origine par l'abandon qu'il fait du gouvernement de l'âme.

Et je conçois que Luther et Calvin aient eu peur de ce fardeau. Oui, je conçois qu'un homme recule toujours devant la direction des consciences. Dieu seul a pu s'en saisir comme d'un sceptre qui lui appartient à lui seul.

Toutes les religions, hormis la religion chrétienne, rejettent l'âme dans le commerce de la vie commune.

Confucius propose aux Chinois l'agriculture, Lycurgue et Numa crurent contenir leurs concitoyens par le sage équilibre des lois, et par l'harmonie d'une société bien réglée; Mahomet poussa ses disciples à la conquête du monde par le sabre. Tous précipitèrent l'homme vers les choses extérieures. A la bonne heure! mais quel rapport existe-t-il entre cette activité et le sentiment religieux? Je vois là des citoyens, une nation, un législateur, un conquérant, mais nulle part un pontife.

Et quel autre que Dieu pouvait affirmer avec cette certitude absolue, capable de tranquilliser la conscience, des vérités telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la croyance à l'enfer, au paradis, ces dogmes enfin qui sont les prémisses et la base de toutes les religions? Quand le Christ les énonce comme l'essence de sa doctrine, il le fait avec tout ce qu'il y a d'imposant et d'absolu dans son caractère de Fils de Dieu. Sans doute il faut la foi pour cet article-là, qui est celui duquel dérivent tous les autres articles. Mais le caractère de la divinité du Christ une fois admis, la doctrine chrétienne se présente avec la précision et la clarté de l'algèbre; il faut y admirer l'enchaînement et l'unité d'une science.

Appuyée sur la Bible, cette doctrine explique le mieux les traditions du monde; elle les éclaircit, et les autres dogmes s'y rapportent étroitement comme les anneaux scellés d'une même chaîne. L'existence du Christ, d'un bout à l'autre, est un tissu tout mystérieux, j'en conviens; mais ce mystère répond à des difficultés qui sont dans toutes les existences : rejetez-le, le monde est une énigme; acceptez-le, vous avez une admirable solution de l'histoire de l'homme.

Le christianisme a un avantage sur tous les philosophes et sur toutes les religions : les Chrétiens ne se font pas illusion sur la nature des choses. On ne peut leur reprocher ni la subtilité, ni le charlatanisme

idéologues, qui ont cru résoudre la ...ble énigme des questions théologiques, ... de vaines dissertations sur ces grands ...ts. Insensés dont la folie ressemble à ... d'un petit enfant, qui veut toucher le ... avec sa main, ou qui demande la lune ...r jouet à sa curiosité. Le christianisme ... avec simplicité : *Nul homme n'a vu Dieu, ... n'est Dieu. Dieu a révélé ce qu'il est. La ...élation est un mystère que la raison ni ...prit ne peuvent concevoir; mais puisque ...u a parlé, il faut y croire.*

...ela est d'un grand bon sens.

...'Evangile possède une vertu secrète, ...ne sais quoi d'efficace, une chaleur qui ...t sur l'entendement et qui charme le ...ur : on éprouve à le lire le même bon...ur qu'à contempler le ciel. L'Evangile ...st pas un livre, c'est un être vivant, avec ...e action, une puissance qui envahit tout ... qui s'oppose à son extension. Le voici ... cette table, ce livre par excellence (et ici ...mpereur le toucha avec respect), je ne me ...se pas de le lire, et tous les jours avec le ...me plaisir.

... Christ ne varie pas, il n'hésite jamais ...s son enseignement, et la moindre affir...tion de lui est marquée d'un cachet de ...plicité et de profondeur qui captive ...norant et le savant pour peu qu'ils y ...tent leur attention.

...ulle part on ne trouve cette série de ...les idées, de belles maximes morales, ... défient comme les bataillons de la milice ...ste, et qui produisent dans notre âme le ...me sentiment que l'on éprouve à consi...er l'étendue infinie du ciel resplendissant, ... une belle nuit d'été, de tout l'éclat des ...res.

...Non-seulement notre esprit est préoc...pé, mais il est dominé par cette lecture, ... jamais l'âme ne court risque de s'égarer ...ec ce livre. Une fois maître de notre es...t, l'Evangile saisit et domine toute notre ... Dieu même est notre ami, notre père, ... vraiment notre Dieu : une mère n'a pas ...s de soin de l'enfant qu'elle allaite. L'âme ...uite par la beauté de l'Evangile ne s'ap...tient plus. Dieu s'en empare tout à fait, ...n dirige les pensées et toutes les facultés, ... est à lui.

...Quelle preuve de la divinité du Christ! ...c un empire aussi absolu, il n'a qu'un ...l but, l'amélioration spirituelle des in...idus, la pureté de la conscience, l'union ...e qui est vrai, la sainteté de l'âme. Voilà ...iment une religion, et je reconnais là un ...itife.

...Et ce qui ravit la conviction, ce sont ...s les avantages et le bonheur qui résul...t d'une telle croyance. L'homme qui croit ... heureux! Ah! vous ignorez ce que c'est ...e croire! croire, c'est voir Dieu, parce que ...a les yeux fixés dans lui. Heureux celui ...i croit! ne croit pas qui veut. Tel est le chris...nisme qui satisfait complétement la rai...de ceux qui en ont une fois admis le prin...e, qui s'explique lui-même par une révé...ion d'en haut, et qui explique ensuite naturellement mille difficultés qui n'ont de solution possible que par la foi.

Enfin, et c'est mon dernier argument, il n'y a pas de Dieu dans le ciel, si un homme a pu concevoir et exécuter, avec un plein succès, le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême, en usurpant le nom de Dieu. Jésus est le seul qui l'ait osé, il est le seul qui ait dit clairement, affirmé imperturbablement lui-même de lui-même; *Je suis Dieu*, ce qui est différent de cette affirmation : *Je suis un Dieu*, ou de cette autre : *Il y a des dieux*. L'histoire ne mentionne aucun autre individu qui se soit qualifié lui-même de ce titre de Dieu dans le sens absolu. La fable n'établit nulle part que Jupiter et les autres dieux se soient eux-mêmes divinisés. C'eût été de leur part le comble de l'orgueil, et une monstruosité, une extravagance absurde. C'est la postérité, ce sont les héritiers des premiers despotes qui les ont déifiés. Tous les hommes étant d'une même race, Alexandre a pu se dire le fils de Jupiter. Mais toute la Grèce a souri de cette supercherie ; et de même l'apothéose des empereurs romains n'a jamais été une chose sérieuse pour les Romains; Mahomet et Confucius se sont donnés simplement pour des agents de la Divinité. La déesse Egérie de Numa n'a jamais été que la personnification d'une inspiration puisée dans la solitude des bois. Les dieux Brahma et Shiva de l'Inde sont une invention psychologique.

Comment donc un Juif, dont l'existence historique est plus avérée que toutes celles des temps où il a vécu, lui seul, fils d'un charpentier, se donne-t-il tout d'abord pour Dieu même, pour l'Etre par excellence, pour le créateur de tous les êtres? Il s'arroge toutes les sortes d'adorations, il bâtit son culte de ses mains, non avec des pierres, mais avec des hommes. On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre, eh bien! voici un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui incorpore à lui-même non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel miracle! l'âme humaine avec toutes ses facultés devient une annexe de l'existence du Christ.

Et comment? par un prodige qui surpasse tout prodige. Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire, ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir, ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un père à ses enfants, une épouse à son époux, un frère à son frère, en un mot, le cœur, c'est là ce qu'il veut pour lui, il l'exige absolument, et il y réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, y ont échoué. Ils ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul de nos jours qui aime Annibal, César, Alexandre. Le grand Louis XIV, qui a jeté tant d'éclat sur la France et dans le monde, n'avait pas un ami dans tout son royaume, même dans sa famille. Il est vrai, nous aimons nos enfants, pourquoi? nous obéissons à un instinct de la nature, à une volonté

de Dieu, à une nécessité que les bêtes elles-mêmes reconnaissent et remplissent; mais combien d'enfants qui restent insensibles à nos caresses, à tant de soins que nous leur prodiguons! combien d'enfants ingrats! Vos enfants, général Bertrand, vous aiment-ils? Vous les aimez et vous n'êtes pas sûr d'être payé de retour... Ni vos bienfaits, ni la nature ne réussiront jamais à leur inspirer un amour tel que celui des Chrétiens pour Dieu. Si vous veniez à mourir, vos enfants se souviendraient de vous en dépensant votre fortune, sans doute, mais vos petits-enfants sauraient à peine si vous avez existé..., et vous êtes le général Bertrand, et nous sommes dans une île, et vous n'avez d'autres distractions que la vue de votre famille!

Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang, par une union plus sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour.

A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe créateur du monde?

Les fondateurs de religion n'ont pas même eu l'idée de cet amour mystique, qui est l'essence du christianisme, sous le beau nom de *charité*.

C'est qu'ils n'avaient garde de se lancer contre un écueil, c'est que dans une opération semblable, *se faire aimer*, l'homme se porte en lui-même le sentiment profond de son impuissance.

Aussi le grand miracle du Christ, sans contredit, c'est le règne de la charité.

Lui seul, il est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps; lui seul, en créant cette immolation, a créé un lien entre le ciel et la terre.

Tous ceux qui croient sincèrement en lui, ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur: phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme, feu sacré donné à la terre par ce nouveau Prométhée, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force, ni limiter la durée. Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent, et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ.

J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi. A Dieu ne plaise que je forme aucune comparaison entre l'enthousiasme des soldats et la charité chrétienne, qui sont aussi différents que leur cause!

Mais enfin, il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi; alors j'allumais le feu sacré dans les cœurs...

Certes, je possède le secret de cette puissance magique qui enlève les esprits, mais je ne saurais le communiquer à personne; aucun de mes généraux ne l'a reçu ou deviné de moi; je n'ai pas davantage le secret d'éterniser mon nom et mon amour dans les cœurs, et d'y opérer des prodiges sans le secours de la matière.

Maintenant que je suis à Sainte-Hélène... Maintenant que je suis seul cloué sur ce roc, qui bataille et conquiert des empires pour moi? Où sont les courtisans de mon infortune? Pense-t-on à moi? Qui se remue pour moi en Europe? Qui m'est demeuré fidèle? Où sont mes amis? Oui, deux ou trois que votre fidélité immortalise, vous partagez, vous consolez mon exil. »

Ici la voix de l'empereur prit un accent particulier d'ironique mélancolie et de profonde tristesse: « Oui, notre existence a brillé de tout l'éclat du diadème et de la souveraineté; et la vôtre, Bertrand, réfléchissait cet éclat comme le dôme des Invalides, doré pour nous, réfléchit les rayons du soleil... Mais les revers sont venus, l'or peu à peu s'est effacé. La pluie du malheur et des outrages, dont on m'abreuve chaque jour, en emporte les dernières parcelles. Nous ne sommes plus que du plomb, général Bertrand, et bientôt je serai de la terre.

Telle est la destinée des grands hommes! celle de César, d'Alexandre; et l'on nous oublie! et le nom d'un conquérant comme celui d'un empereur n'est plus qu'un thème de collége! nos exploits tombent sous la férule d'un pédant qui nous loue ou nous insulte.

Que de jugements divers on se permet sur le grand Louis XIV! A peine mort, le grand roi lui-même fut laissé seul dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles... Négligé par ses courtisans, et peut-être l'objet de la risée. Ce n'était plus leur maître! C'était un cadavre, un cercueil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition.

Encore un moment, voilà mon sort, et ce qui va m'arriver à moi-même... Assassiné par l'oligarchie anglaise, je meurs avant le temps, et mon cadavre aussi va être rendu à la terre, pour y devenir la pâture des vers...

Voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon.....

Quel abîme entre ma misère profonde, et le règne éternel du Christ, prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers!.. Est-ce là mourir? N'est-ce pas plutôt vivre? Voilà la mort du Christ! voilà celle de Dieu! »

L'empereur se tut, et comme le général Bertrand gardait également le silence: « Si vous ne comprenez pas, » reprit l'empereur, « que Jésus-Christ est Dieu, eh bien! j'ai eu tort de vous faire général!!!! »

Jésus-Christ est Dieu, car lui-même, dont nul ne saurait jamais soupçonner la parole d'imposture, s'est hautement et publiquement annoncé comme étant Dieu, ainsi que le remarquait plus haut Napoléon et que l'ont démontré tous les apologistes. Dans son ouvrage intitulé: *Vérité évidente de la religion chrétienne*, le P. Lamy, Bénédictin, dit à ce sujet: « Jésus-Christ s'est donné comme étant Dieu, il s'est attribué les perfections et les vertus de la Divinité; il s'est dit Fils de Dieu, le vrai et le propre Fils de Dieu; et

fin il a non-seulement permis qu'on le itât de Dieu, de Fils de Dieu! mais il a ême exigé qu'on lui rendît des hommages i ne sont dus qu'à Dieu; or, c'est ce qu'il t aisé de faire voir.

Peut-on plus nettement se faire Dieu, 'en se disant si souvent *Fils de Dieu*; le *opre Fils*, le *Fils unique de Dieu*, et qu'en pelant ordinairement Dieu son père? L'u-ge si fréquent de ces expressions proférées ns restrictions, ni limitation quelconque, marque-t-il pas que Jésus-Christ le prend n dans un sens figuré, ou métaphorique; ais dans un sens propre et littéral?

Aussi rien ne choquait plus vivement les ifs, que ces expressions. Ce n'est pas qu'ils fussent persuadés que tous les hommes it droit d'appeler Dieu leur Père, et de se re ses enfants; ils prétendaient bien du oins l'avoir, quand le reste des hommes l'aurait pas. *Nous avons*, disent-ils, *un ère qui est Dieu* (*Joan*. VIII, 41) : mais c'est 'ils voyaient fort bien que c'était à tout itre titre que Jésus-Christ se disait Fils de eu; et qu'il prétendait par là se rendre al à son Père. C'est ce que saint Jean mar-ie nettement par ces paroles : *Les Juifs erchaient encore avec plus d'ardeur à le ire mourir; voyant qu'il disait que Dieu itson Père; se faisant ainsi égal à Dieu*. (*Joan*. 18.) Et c'est pour cela qu'ils disent ail-urs : *Nous avons une loi, et selon cette loi, doit mourir; car il s'est fait Fils de eu*. (*Joan*. XIX, 7.)

Et certes, on ne peut pas contester que le ns dans lequel les Juifs prenaient ces ter-es, ne fût le naturel : L'idée de *Fils propre*, *Fils unique*, de Fils par nature, enferme cessairement égalité d'essence et de nature; il est inconcevable que le Père éternel ngendre proprement Jésus-Christ, sans lui mmuniquer indivisiblement sa substance son essence.

N'est-ce pas se faire Dieu que de se faire gal à Dieu, et que de se mettre si souvent parallèle avec le Père éternel? Et peut-affecter plus clairement cette égalité et parallèle, qu'en disant, comme fait si sou-nt Jésus-Christ, que qui le voit voit son re (*Joan*. XIV, 9); que qui le connaît, con-it son Père (*Ibid*., 7); qu'il est dans son re, et que son Père est dans lui (*Joan*. X,); que son Père et lui viendront dans le ur de ceux qui l'aiment, et qu'ils y éta-iront leur demeure (*Joan*. XIV, 23) : qu'on it croire en lui comme l'on croit au re (*Joan*. XIV, 1), et qu'enfin en ordonnant 'on baptisé toutes les nations au nom du re et du Fils. (*Matth*. XXVIII, 19.) mais s'il était pas de même essence avec son Père; utes ces affectations d'égalité et de paral-le en quoi lui siérait-elles ? Y aurait-même quelque vérité et quelque bon sens ns ces expressions? Est-ce voir ou con-ître l'Etre infiniment parfait, que de voir, de connaître une simple créature? une mple créature peut-elle se vanter qu'elle t dans le Père éternel : et que le Père éter-l est en elle? Car il est visible qu'il prétend que ces deux manières d'être l'un dans l'au-tre, sont les mêmes : et que ces expressions doivent être prises dans un sens propre et littéral, et non pas dans un sens de figure et de métaphore. Ce qui le fait voir clairement, c'est que Jésus-Christ ne regarde pas l'objet de cette proposition comme quelque chose de facile à croire, mais plutôt comme quelque chose d'extraordinaire et de mystérieux; en un mot, comme une vérité de si difficile créance, qu'elle demande des miracles pour se faire croire : c'est ce qu'il marque nette-ment par ces paroles : *Ne croyez-vous pas*, dit-il, *que je suis dans mon Père, et mon Père dans moi? Croyez-le du moins à cause des œuvres que je fais*. (*Joan*. XIV, 11, 12.) En quel sens une créature pourrait-elle se vanter qu'elle viendra avec le Père céleste dans le cœur de ceux qui l'aiment; et qu'elle y éta-blira sa demeure? Enfin notre foi n'a pour son motif que l'autorité de Dieu : on ne doit croire qu'en Dieu : et cependant Jésus-Christ veut qu'on croie en lui, comme l'on croit en Dieu : *Creditis in Deum : et in me credite*. (*Joan*. XIV, 1.)

N'est-ce pas se faire Dieu que d'assurer, comme fait Jésus-Christ, non-seulement qu'il est venu du ciel (*Joan*. XVI, 27, 28); qu'*il est descendu du ciel* (*Joan*. VI, 38); qu'*il s'en re-tourne au ciel*; qu'*il est actuellement dans le ciel* (*Joan*. III, 13); mais aussi qu'*il est sorti*, qu'*il est issu de son Père*, et qu'*il s'en retourne à son Père*; qu'*il est né de Dieu* (*Ibid*., pass.); que *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique* : et qu'*il l'a envoyé dans le monde*? (*Joan*. III, 16.) Tout cela ne marque-t-il pas une origine toute divine, et une gé-nération toute céleste? Et n'y aurait-il pas une extrême extravagance à un pur homme de se vanter de tous ces titres? Il y a plus : c'est que Jésus-Christ ne se vante pas sim-plement d'être descendu du ciel et d'être sorti du Père; il ne se vante pas simplement d'avoir été avant qu'Abraham fût au mon-de (*Joan*. VIII, 58) : il se vante même d'avoir eu une gloire excellente dans le sein de son Père, avant que le monde fût : *Clarifica me claritate quam habui, priusquam mundus es-set, apud te*. (*Joan*. XVII, 5.) Est-ce là le lan-gage d'une pure créature?

N'est-ce pas se faire Dieu que de s'attri-buer les perfections et les vertus incommu-nicables de la Divinité : comme l'*indépen-dance*, *la toute-puissance*, ou *la création*, *l'immensité*, *la providence*, *la pénétration des cœurs*, ou *la science de Dieu*, etc.; or, c'est ce que Jésus-Christ fait constamment.

L'*indépendance* paraît clairement par ces paroles, par lesquelles il dit, que, *comme le Père a la vie en lui-même*, c'est-à-dire, de lui-même; *il a aussi donné au Fils d'avoir la vie de lui-même* (*Joan*. V, 26) : car il ne faut pas douter, ainsi que je l'ai déjà observé, que le terme de *comme*, ne marque ici une parfaite égalité.

Et il ne sert à rien de dire que, puisque c'est le Père qui lui a donné la vie, il ne l'a qu'avec dépendance, et que par conséquent il ne l'a pas de lui même; et que cependant

le Père lui ait donné cette vie, ou plutôt qu'il lui ait donné *d'avoir la vie de lui-même;* cela marque seulement que le Père lui a donné sa propre essence ; et cela par une voie qui n'emporte nulle dépendance, et que l'on appelle génération.

La toute-puissance, ou *la création* est nettement exprimée par ces paroles : Que *tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi comme lui;* que *comme le Père ressuscite les morts et leur donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît.* (*Joan.* v, 20, 21.)

Pour l'*immensité*, n'est-ce pas visiblement se l'attribúer que de dire, pendant qu'on converse encore sur la terre, que l'on est actuellement au ciel (*Joan.* III, 13); ou que d'assurer les hommes lorsqu'on est sur le point de monter au ciel, qu'on est avec eux jusqu'à la consommation des siècles. (*Matth.* XXVIII, 20.) Or Jésus-Christ a dit l'un et l'autre.

Voici le premier : *Nul n'est monté au ciel, que celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'Homme qui est dans le ciel.*

Voici le second : *Assurez-vous que je suis moi-même toujours avec vous, jusqu'à la fin du monde.*

En quel sens qu'on prenne un pur homme, est-il bien capable d'être ainsi réellement en tous lieux et en tous les temps?

Jésus-Christ ne s'attribue pas moins l'*ouvrage de la Providence*, et de la conduite ordinaire des fidèles par cette promesse qu'il leur fait d'être avec eux jusqu'à la fin du monde ; mais il le fait encore fort clairement par celle-ci : *Là où il y aura deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles.* (*Matth.* XVIII, 20.) Comment un esprit créé, attaché à un corps, et ce corps nécessairement attaché à certain lieu et à certain temps, peuvent-ils se trouver dans tous les temps et tous les lieux au milieu de ceux qui sont assemblés au nom de Jésus-Christ?

Enfin, pour *la pénétration des cœurs*, ou *la science de Dieu*, Jésus-Christ n'a-t-il pas témoigné l'avoir en cent rencontres? Saint Pierre ne lui dit-il pas qu'il connaissait toutes choses (*Joan.* XXI, 17), lorsqu'il chassait le démon muet, et que les Juifs s'imaginaient que c'était au nom de Béelzébub qu'il les chassait, n'est-il pas dit que Jésus connut leurs pensées (*Matth.* XII, 25)? et ne le déclare-t-il pas lui-même, par le discours qu'il leur fit ensuite? Tout de même, lorsqu'il dit à ce paralytique qu'on avait descendu par le toit, que ses péchés lui étaient remis ; et que sur cela quelques docteurs de la Loi qui étaient présents se persuadèrent qu'il blasphémait, et s'entretenaient de ces pensées; n'est-il pas dit que Jésus-Christ connut par son esprit ce qu'ils pensaient? et ne leur dit-il pas lui-même sur-le-champ : *Pourquoi vous entretenez-vous de ces pensées dans votre cœur?* (*Matth.* IX, 2 seqq.; *Luc.* v, 19 seqq.)

Mais il y a dans ce dernier passage une trop belle preuve que Jésus-Christ s'est attribué la divinité, et qu'il s'est fait Dieu, pour ne s'y pas arrêter.

Les docteurs de la Loi se scandalisant donc de ce que Jésus-Christ avait dit à ce paralytique que ses péchés lui étaient remis; et en prenant occasion de s'imaginer qu'il blasphémait, parce que, disaient-ils, *il n'y a que Dieu qui puisse remettre les péchés* (parole par laquelle ils lui attribuaient clairement de se faire Dieu), il était certes de la justice et de sa charité, s'il n'était pas Dieu, de guérir ce scandale, et de dire à ces docteurs qu'ils prenaient ses paroles à contre-sens, ou trop à la rigueur. Que fait-il donc pour adoucir leur chagrin et se purger, comme il le devait, de l'accusation de blasphème? Que fait-il pour lever ce scandale? leur dit-il ou que ce n'est qu'un souhait qu'il fait au paralytique; ou que, s'il lui remet ses péchés, ce n'est que comme ministre de Dieu, et par la commission qu'il en a reçue? rien de tout cela. Il leur laisse avancer qu'il n'y a que Dieu qui puisse remettre les péchés. Il n'apporte à cette proposition nul tempérament, nulle restriction, nulle explication ; mais la laissant dans toute sa force, pour leur prouver d'une manière incontestable qu'il avait ce pouvoir, il guérit sur-le-champ le paralytique; car c'est comme s'il leur eût dit: Oui, j'en conviens, il n'y a que Dieu qui puisse remettre les péchés. Pour vous prouver donc, sans réplique, que j'ai ce pouvoir, et que par conséquent je suis Dieu, dites-moi *lequel est le plus aisé ou de dire à ce paralytique, vos péchés vous sont remis, ou de lui dire, levez-vous, emportez votre lit et marchez?*

Sans doute que ces docteurs s'imaginaient que le premier était bien plus aisé que le dernier, parce que dans celui-ci un homme se fût exposé à se faire passer pour un fourbe et un imposteur, si l'effet ne se fût pas ensuivi ; ce qu'il était aisé d'apercevoir : au lieu que dans le premier, on ne courait point ce risque , parce qu'il n'était pas possible de découvrir si l'effet s'ensuivait, ni si les péchés étaient remis.

Cependant que fait Jésus-Christ? Il prend le parti le plus difficile; et il leur prouve un pouvoir dont l'effet ne pouvait être sensible, par un autre pouvoir, dont l'effet devait sauter aux yeux de tout le monde. *Afin*, dit-il, *que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés*, et que par conséquent il est Dieu : *Levez-vous, je vous le commande*, dit-il au paralytique ; *emportez votre lit et allez vous-en en votre maison.* Ce qui se fit aussitôt. Peut-on se faire plus clairement Dieu, et le prouver plus solidement?

Il ne faudrait plus après cela que se faire adorer, et que s'attribuer les mêmes hommages que le Dieu souverain. Or c'est ce que Jésus-Christ a constamment fait; il prétend que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. (*Joan.* v, 23.) Et en effet, les mages l'ont adoré, l'aveugle-né l'a adoré, ses apôtres l'ont adoré, et sans que jamais il s'y soit opposé : ni qu'il leur ait dit qu'il ne fallait adorer que Dieu. Un ange dans l'*Apocalypse* (XIX, 10) ne peut pas souffrir que saint Jean l'adore, il lui dit de n'a-

·er que Dieu ; et Jésus-Christ qui constamment était du moins un homme de bien et igieux, aurait souffert qu'on l'eût adoré ! De même, il est certain qu'on ne doit aimer que Dieu par-dessus toutes choses ; et e ce n'est qu'à Dieu que nous devons le rifice de notre sang et de notre vie : et endant Jésus-Christ exige hautement de us l'un et l'autre. Si quelqu'un, dit-il, ne it son âme pour l'amour de moi, il n'est pas ne de moi; si quelqu'un, dit-il encore, ne ite sa maison, femme, enfants, et même propre vie, pour l'amour de moi et de vangile, il n'est pas digne de moi. (*Matth.* 37-39 ; XVI, 24, 25 ; XIX, 29 ; *Marc.* VIII, 34, ; *Luc.* IX, 23, 24 ; *Joan.* XII, 25.)

Et qu'on ne dise pas qu'il n'exige ces choses e comme l'Envoyé de Dieu, et que par pport à Dieu : le bon sens fait voir qu'un voyé, quelque distingué qu'il soit, ne peut iger ni de pareils honneurs, ni de semblaes devoirs sans être censé, dès lors, usurr la gloire de son maître. N'aurait-on pas cusé justement saint Pierre ou saint Paul cette usurpation, s'ils eussent osé dire : quelqu'un ne hait son âme pour l'amour moi, il n'est pas digne de moi.

Il ne restait plus à Jésus-Christ après tout la que de se faire une même chose avec ieu, et de se glorifier qu'il était un avec i ; c'est aussi ce qu'il fait au chapitre X, rset 30 de saint Jean : *Mon Père et moi,* t-il, *sommes la même chose.*

Et ce qui fait voir que c'était visiblement se ire Dieu ; et que c'était là le sens naturel ces termes; c'est le scandale qu'en prient les Juifs : car ils en furent si choqués u'ils prirent des pierres pour le lapider. t Jésus leur demandant pour laquelle des onnes œuvres qu'il avait faites ils vouaient le lapider, ils lui répondirent que ce 'était pas pour aucune bonne œuvre; ais à cause du blasphème qu'il venait de roférer ; et parce qu'étant homme il se isait Dieu : *Et quia tu homo cum sis, facis ipsum Deum.* (*Ibid.*, 33.) Ils avaient donc ris pour la même chose *être le Fils de Dieu, être Dieu ;* et ce qui marque sensiblement u'ils ne s'étaient point trompés en cela, c'est ue ni Jésus-Christ ne se met point en peine e les désabuser, ni l'évangeliste n'a nul oin de suppléer en cela au silence de Jésus-Christ, et de le justifier de l'accusation de lasphème. Il est cependant certain que si ésus-Christ n'était pas Dieu, il devait reprenre les Juifs, et leur faire voir qu'ils prenaient ses paroles en un mauvais sens ; et il n'a pas voulu le faire, à cause d'euxmêmes, il l'a dû pour l'amour de nous : de eur que par son silence nous ne tombions u dans l'idolâtrie, en l'adorant comme Dieu, u dans l'impiété, en le jugeant capable de 'égaler à Dieu.

Mais ce qui marque invinciblement que ésus-Christ n'a prétendu ni adoucir son xpression ni en abolir le sens, c'est ce qu'il joute immédiatement après.

Ce qui avait donné aux Juifs occasion de candale, c'était cette parole de Jésus-Christ, *mon Père et moi ne sommes qu'un.* (*Ibid.*, 30.) Que fait donc Jésus-Christ sur cela? Il ne leur dit point : Vous prenez cette parole trop à la lettre, il ne l'explique point, il ne l'adoucit point; mais la laissant dans sa signification propre et littérale, et en regardant le sens comme un objet qui était effectivement difficile à croire, il ne se met en peine que de la leur rendre croyable : et pour cela, il en appelle à ses miracles, et leur fait remarquer qu'il opère d'assez grandes choses pour s'autoriser dans la créance qu'il exige de ce fait : *Si je ne fais pas,* dit-il, *les œuvres de mon Père, ne me croyez point : mais si je les fais : quand vous ne me voudriez pas croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi, et moi dans le Père.* (*Ibid.*, 37, 38.) N'est-ce pas dire : Afin que vous croyiez que je suis une même chose avec mon Père, et que nous avons tous deux une même chose indivisible?

Certainement, si son dessein eût été de leur faire entendre qu'il ne se disait Dieu qu'à la manière dont l'Ecriture appelle les hommes dieux : qu'eût-il été besoin pour justifier cette expression dans ce sens, d'en appeler à ses miracles pour la faire recevoir aux Juifs ? Il prétendait donc la justifier dans toute sa rigueur; et effectivement les Juifs l'y prirent si bien, et regardèrent si peu tout son discours comme un adoucissement ou une explication de la proposition qui les avait scandalisés, qu'il n'eut pas plutôt conclu par leur dire qu'ils devaient croire que le Père est en lui et qu'il est dans le Père, qu'ils firent ce qu'ils purent pour se saisir de lui ; et qu'ils l'eussent effectivement arrêté, s'il ne se fût miraculeusement tiré de leurs mains. *Les Juifs alors,* dit l'Evangéliste, *tâchèrent de le prendre; mais il s'échappa de leurs mains.* (*Ibid.*, 39.) On ne peut donc, après toutes ces preuves, contester raisonnablement que Jésus-Christ ne se soit fait Dieu.

Certainement, si Jésus-Christ n'était pas Dieu : on ne comprend rien ni à sa conduite, ni à la charité qu'il faisait profession d'avoir pour les hommes. Il était venu pour leur enseigner la vérité, pour leur apprendre à glorifier Dieu et ne rendre qu'à lui seul des devoirs et des adorations qu'ils rendaient auparavant aux créatures; il ne pouvait ignorer jusqu'où ses disciples portaient l'estime qu'ils avaient pour lui; il devait donc prendre garde qu'ils ne l'outrassent, et s'y opposer de tout le zèle qu'il témoignait pour la gloire de Dieu ; et cependant il souffre tranquillement qu'un de ses disciples le traite de Fils de Dieu vivant, et le mette audessus de tout ce qui est créé. *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant,* lui dit saint Pierre (*Matth.* XVI, 16); et qu'un autre l'appelle son Seigneur et son Dieu (*Joan.* XX, 28); et loin de s'y opposer, ou d'expliquer leurs expressions, il applaudit à saint Pierre; et pour marquer qu'il avait touché au but en l'élevant au-dessus de tout ce qui est humain ; et, allant chercher sa génération jusque dans le sein du Père éternel, il lui dit

qu'il n'a pu apprendre un mystère si caché et si fort au-dessus de la lumière naturelle, que par la révélation de Dieu son Père. *Que vous êtes heureux, Simon,* lui dit-il, *ce n'est ni la chair ni le sang qui vous a révélé ce mystère; ce ne peut être que mon Père céleste.* (*Matth.* XVI, 17.)

Oui, Jésus-Christ est Dieu : ses contemporains l'ont reconnu, comme l'univers entier le reconnaît depuis près de deux mille ans, et comme la conversion du monde, l'immense révolution qu'il a opérée, les prophéties de deux mille ans qui l'annoncent et dans lesquelles il se préexiste; comme l'Eglise dans laquelle il se survit depuis dix-neuf siècles, les dépositions des païens comme celles des Chrétiens, tout proclame solennellement sa divinité. Veut-on, dit M. Rossignol (*Lettres sur Jésus-Christ*), la déposition officielle d'un païen en faveur de cette divinité? la voici : « L'empereur Alexandre Sévère l'adora; il lui érigea des autels, et voulut le faire mettre au nombre des dieux de l'empire (5). Des considérations politiques s'opposèrent à l'exécution de ce projet, qu'Adrien, dit-on, avait déjà conçu; Jésus n'eut pas de temple au milieu de la ville des idoles. Pénétré d'une profonde vénération pour le Christ, l'empereur, cependant, crut établir une compensation au refus du culte public dans les hommages d'un culte secret : il plaça Jésus dans son laraire.... »

Avant Alexandre Sévère, avant les persécutions, sous la croix sanglante de Jésus, on n'avait rien à craindre ni à espérer de lui; là donc point de pensée politique. Jésus est un mort obscur, que les historiens ont à peine aperçu. Que le Capitole use de politique à la vue d'Annibal ou des Gaulois descendant des Alpes, je le conçois. Mais que pouvait-il craindre d'un cadavre abandonné par son procurateur au fond d'une vallée asiatique? Eh bien! après avoir pris connaissance du jugement du Christ, Tibère voulut obtenir du sénat, pour Jésus, un décret de divinisation. *Senatus respuit, Cæsar in sententia mansit.* Ce fait est rapporté par un jurisconsulte romain, dont l'érudition n'a jamais été contestée et qui termine sa déposition par ce solennel défi : *Empereurs, j'en appelle à vos registres* (TERTULL., *Apologet.*, cap. 5; *Patrol.* t. I, édit. Migne). Tertullien, d'ailleurs, naquit en 160; les temps et les hommes ont ici une puissance irréfragable....

Sans bataillons, de son souffle, Jésus fait tomber à ses genoux l'empire romain, d'Orient en Occident. Il jette un bout de bois sur le Capitole, et porte à tous les rois le défi de l'en faire descendre : la mer vient tous les jours se briser contre ce bout de bois. Mobile du plus vaste développement de l'espèce humaine, organe de la plus haute révélation divine, Jésus n'a pas une action limitée; il est entré au cœur de l'humanité, dont il touche toutes les fibres, et dont il est la vie. Chaque fois que son nom est prononcé par un peuple, ce peuple, qu'il soit sur les flancs de l'Atlas ou sur les bords de la Seine, arrive à la hauteur de son méridien....

Non-seulement on parle du Christ avant sa naissance, mais l'histoire du monde, dans ce qu'elle a de grand, de vrai, de durable, dans ce qui est révélation et religion, sert de prolégomène à son Evangile. Fût-il jamais homme, sage ou fou, qui ait vécu antérieurement à sa naissance par les respects et les soupirs des peuples? qui ait été aimé avant d'être compté parmi les hommes, et dix-huit cents ans après sa naissance sans qu'il soit possible de dire quand il ne le sera plus? qui jamais a légué à ses enfants, je ne dis pas de l'or et des couronnes, mais le trésor de son intelligence, sa force morale, son esprit, son cœur et son âme? Quel fou a jamais prédit sa mort, et, comme conséquence de cette mort, la chute de sa patrie, et la régénération du monde; enfin, le culte de l'instrument de supplice des scélérats? Jésus est pour nous, et nous voyons au flambeau de l'expérience et de la philosophie, dans l'accomplissement de toutes ces choses un être si prodigieux, qu'au lieu de nous étonner qu'il soit Dieu, nous nous étonnerions plutôt qu'il ne fût qu'un homme. »

Oui, Jésus-Christ est Dieu : l'accomplissement en lui seul de toutes les prophéties, ses propres déclarations solennelles, ses miracles, l'établissement et la durée de son Eglise depuis deux mille ans bientôt, en sont d'assez éclatants témoignages. « Il est certain, » dit Beauzée (*Exposition abrégée des preuves historiques de la religion*), « il est certain que les prophéties qui annoncent le Messie, soit celles de Moïse, soit celles des prophètes qui sont venus depuis, ont toutes été faites avant Jésus-Christ. Les Juifs en conviennent avec nous, et ils y sont forcés par la conformité de nos exemplaires avec les leurs, qu'ils n'osent défigurer, et par l'authenticité de l'histoire, qu'ils ne peuvent contredire. Jésus-Christ est donc le Messie qui était l'attente des nations, puisqu'il a accompli toutes les prophéties. Car il est né dans les circonstances prédites par Jacob, et dans le temps fixé par Daniel; il a été mis à mort selon la prédiction de ce prophète; et il a paru dans le second temple conformément à celle d'Aggée; en un mot, et l'histoire même en est la preuve, tout ce qui a été prédit du Messie s'est accompli en Jésus-Christ. — Il est donc Dieu.

Cette vérité, qui suit nécessairement de ce qu'il est le Messie, devient bien plus évidente quand on fait réflexion qu'il s'est dit lui-même le Fils de Dieu, et qu'entre tous les autres miracles qu'il a faits, celui de sa résurrection n'aurait pu être permis de la part de Dieu, s'il n'eût servi qu'à autoriser une imposture si horrible; rien cependant de plus certain que la résurrection de Jésus-Christ. Les disciples, qui nous en ont fait le récit, n'ont pu être trompés; ils avaient

(5) « Christo templum facere voluit, eumque inter deos recipere. » (LAMPRID., *in Alexandrum*.)

lus de dispositions à l'incrédulité qu'à la éduction. Ils n'ont pu avoir dessein de tromer, ce dessein supposerait des gens déterminés à tout souffrir sans aucun intérêt présent i futur, et ne pouvait d'ailleurs réussir sans un rofond secret, impossible entre tant de gens t de gens tels qu'il faudrait les supposer.

Je le répète, Jésus-Christ est donc Dieu; ı religion qu'il a enseignée est donc divine, t outre mille preuves dont on pourrait tayer cette croyance, la chose est évidente ar l'établissement même de cette religion. eu d'hommes, et des hommes même sans ılents, sans facultés, sans crédit, ont surıonté tous les obstacles qui s'opposaient cet établissement : obstacles de la part du œur humain qu'il fallait changer; de la art des idées humaines qu'il fallait renverer; de la part du gouvernement politique u'il fallait contredire; de la part des grands u'il fallait braver; de la calomnie qu'il falıit dissiper; de la fausse philosophie qu'il ıllait réfuter. Tous ces obstacles pourtant nt été surmontés; le christianisme s'est tabli, et de tous les anciens ennemis des hrétiens, il ne reste plus que les Juifs; ıais cela même achève de prouver la vérité e la religion chrétienne, parce que cela ıême est prouvé par les prophéties qui la émontrent. »

Oui, Jésus-Christ est Dieu : les preuves ccumulées, manifestes, éclatantes, inouïes, ıi le démontrent outre mesure, et que déeloppe ce Dictionnaire tout entier, ne peuent être répétées ici. Nous sommes donc ıns la nécessité d'y renvoyer. Bornons-nous reproduire ici le discours suivant de Masllon qui est une admirable réponse à ceux ıi prétendent considérer Jésus-Christ omme un homme sage, juste, saint, mais on comme un Dieu. Il leur démontre pémptoirement l'absurdité de cette opinion. ésus-Christ est le dernier des hommes s'il 'est Dieu.

« Un Dieu, » dit-il, « qui s'abaisse jusqu'à faire homme, étonne et confond la raison, dans quels abîmes d'erreurs ne se précite-t-elle pas si son secours lui manque our lui découvrir toute la profondeur de la gesse divine, cachée dans la folie appante du mystère de l'Homme-Dieu? Aussi ns tous les temps, ce point fondamental notre sainte religion, j'entends la divité de Jésus-Christ, a-t-il été l'objet le us exposé aux contradictions insensées de sprit humain. Les hommes orgueilleux, i ne devaient avoir dans la bouche que s actions de grâces pour le don ineffable e le Père des miséricordes leur a fait de n Fils unique, n'ont cessé de l'outrager vomissant contre ce Fils adorable les ısphèmes les plus impies. Aveugles, qui ont pas vu que le nom seul de Jésus qui lui imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit abord dans le ciel, et qu'un ange apporte r la terre à Marie et à Joseph, est la preuve contestable de sa divinité; ce nom sacré tablit Sauveur du genre humain. Sauveur, ce que par l'effusion de son sang qui devient notre rançon, il nous délivre du péché et des suites qui en sont inséparables, la tyrannie du démon et de l'enfer. Sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui était dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu, et nous ouvre de nouveau l'entrée du sanctuaire éternel que le péché nous avait fermé. Mais si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'oblation de son sang? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée pendant qu'il aurait besoin lui-même de médiateur pour se réconcilier avec Dieu?...

Or la divinité du Médiateur ne peut être prouvée que par son ministère, ses titres ne sauraient paraître que dans ses fonctions, et pour savoir qu'il est descendu du ciel, égal au Très-Haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il est venu faire sur la terre. Il est venu former un peuple saint et fidèle, qui captive sa raison sous le joug sacré de la foi; un peuple saint dont la conversation est dans le ciel (*Philip.* III, 20), et qui n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair; tel est le grand dessein de sa mission temporelle. L'éclat de son ministère est le fondement le plus inébranlable de notre foi; l'esprit de son ministère, la règle unique de nos mœurs. Or, s'il n'était qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de son ministère deviendrait l'occasion inévitable de notre superstition et de notre idolâtrie, l'esprit de son ministère serait le piége funeste de notre innocence. Ainsi, soit que nous considérions l'éclat ou l'esprit de son ministère, la gloire de sa divinité demeure également et invinciblement établie...

Dieu ne peut se manifester aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il est, et ce que les hommes lui doivent, et la religion n'est proprement qu'une lumière qui découvre Dieu à l'homme, et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ses démarches ne peut-être que la connaissance et la sanctification de son nom dans l'univers, et l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul, le culte qui n'est dû qu'à lui seul.

Or, si le Seigneur Jésus, venu dans la plénitude des temps, n'était qu'un homme juste et innocent, choisi seulement pour être l'envoyé de Dieu sur la terre, la fin principale de son ministère aurait été de rendre le monde idolâtre, et de ravir à la Divinité la gloire qui lui est due, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, soit que nous considérions l'éclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, et enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées; l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'était qu'un homme semblable à nous, Dieu qui l'a envoyé sur la terre, revêtu de tant de

gloire et de puissance, nous aurait lui-même trompés, et serait coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. (*Voyez* ATTENTE, MESSIE et PROPHÉTIES.) A peine Adam est-il tombé qu'on lui montre de loin le réparateur que sa chute a rendu nécessaire à la terre.

Dans les siècles suivants, Dieu ne paraît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée; s'il se manifeste aux patriarches, c'est pour les confirmer dans la foi de cette attente; s'il inspire des prophètes, c'est pour l'annoncer; s'il se choisit un peuple, c'est pour le rendre dépositaire de cette grande promesse; s'il prescrit aux hommes des sacrifices et des cérémonies religieuses, c'est pour y tracer, comme de loin, l'histoire de celui qui doit venir. Tous les événements qui se passent sur la terre semblent conduire à ce grand événement; les empires et les royaumes ne tombent ou ne s'élèvent que pour le promettre, et toute la nature, comme dit saint Paul, semble être dans l'impatience d'enfanter le juste qu'elle porte dans son sein, et qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle est tombée : *Omnis creatura ingemiscit et parturit.* (*Rom.* VIII, 22.)

Or, faire attendre un homme à la terre, et l'annoncer du haut du ciel, depuis la naissance des siècles, c'est déjà préparer les hommes à le recevoir avec un respect de religion et de culte; et quand Jésus-Christ n'aurait que cet éclat particulier qui le distingue de tous les autres hommes, la superstition des peuples à son égard eût été à craindre, s'il n'avait été qu'une simple créature. Mais ce n'est rien même pour Jésus-Christ d'avoir été prédit; toutes les circonstances dans lesquelles il l'a été sont encore plus merveilleuses et plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, si Cyrus et Jean-Baptiste ont été prédits longtemps avant leur naissance dans les prophéties d'Isaïe (XLIV, 29; XLV, 1-6) et de Malachie (III, 1); ce n'ont été là que des prédictions uniques, sans suite, sans appareil, et qu'on trouve dans un seul prophète; des prédictions qui n'annoncent que des événements particuliers, et où la religion des peuples ne pouvait être surprise; Cyrus pour être le restaurateur des murs de Jérusalem, Jean-Baptiste, pour préparer les voies à celui qui doit venir, l'un et l'autre pour confirmer par l'accomplissement de ces prophéties particulières, la vérité et la divinité de toutes les prophéties qui annonçaient Jésus-Christ.

Mais ici c'est un envoyé du ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de prophètes, désiré de toutes les nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les justes, montré de loin dans tous les âges. Les patriarches meurent en souhaitant de le voir, les justes vivent dans cette attente, les pères apprennent à leurs enfants à le désirer, et ce désir est comme une religion domestique qui se perpétue de siècle en siècle. Les prophètes eux-mêmes des gentils voient briller de loin l'étoile de Jacob; et jusque dans les oracles des idoles, ce grand événement est annoncé; c'est pour être la ressource du monde condamné, le législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël; c'est pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une justice éternelle, pour remplir l'univers de l'esprit de Dieu et porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil! Quel piége pour la religion de tous les siècles si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature, et dans des temps surtout où la crédulité des peuples mettait si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires!

D'ailleurs, lorsque Jean-Baptiste paraît sur les bords du Jourdain, de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avait prédit, ne devînt une occasion d'idolâtrie au peuple que le bruit de sa sainteté attirait autour de lui, il ne fait point de miracles, il ne cesse point de dire: Je ne suis point celui que vous attendez; il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux. Jésus-Christ, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promesses, avaient annoncé avec tant de magnificence à la terre, Jésus-Christ, loin de prévenir la superstition du peuple à son égard, vient en grande vertu et puissance; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avait faites, et non-seulement il s'élève au-dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Où serait son zèle pour la gloire de celui qui l'envoie, et son amour pour les hommes si la méprise eût été à craindre, et si c'eût été une idolâtrie de lui rendre les honneurs divins?

De plus, tout ce que les siècles précédents avaient eu d'hommes extraordinaires, tous les justes de la loi et de l'âge des patriarches, n'avaient été que des types imparfaits du Christ, et encore chacun d'eux ne représentait que quelque trait singulier de sa vie et de son ministère; Melchisédech son sacerdoce, Abraham sa qualité de chef et de père des croyants, Isaac son sacrifice, Job ses persécutions, Moïse son office de médiateur, Josué son entrée triomphante dans la terre des vivants avec un peuple choisi....

J'ai eu raison de dire que si vous considérez en premier lieu son ministère par cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel que si Jésus-Christ n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu serait coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent....

A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ, il faut ajouter celui de ses œuvres et de ses prodiges; second caractère éclatant de son ministère. Oui, quand même le ciel ne l'aurait pas promis à la terre avec tant de magnificence, quand il n'aurait pas fait durant tous ces premiers âges comme la seule occupation et la seule attente de

nivers, comment se montre-t-il à la terre? ut-il jamais un homme plus merveilleux, s divin dans ses œuvres et dans toutes circonstances de sa vie?

le dis premièrement dans ses œuvres et is ses prodiges. Je sais, et nous venons le dire, que dans les siècles qui l'avaient écédé, il avait paru sur la terre des hommes raordinaires, que le Seigneur semblait idre dépositaires de sa vertu et de sa touteissance: Moïse parut en Egypte et dans désert le maître du ciel et de la terre; Elie is les siècles suivants vint donner le me spectacle aux hommes. Mais quand on regarde de près, dans leur puissance me, tous ces hommes miraculeux portaient ijours des caractères de dépendance et de blesse.

Moïse n'opérait ses prodiges qu'avec la rge mystérieuse; sans elle il n'était plus un homme faible et impuissant, et il mble que le Seigneur avait attaché la vertu s miracles à ce bois aride, comme pour re sentir aux Israélites que Moïse luième n'était entre ses mains qu'un instrunt faible et fragile, dont il lui plaisait de servir pour opérer de grandes choses. sus-Christ opère les plus grands prodiges, ns parler même, et le seul attouchement sa robe guérit des infirmités désespérées. ïse ne communique point à ses disciples pouvoir d'opérer des prodiges, parce que tait un don étranger qu'il avait reçu du l, et dont il ne pouvait pas disposer; sus-Christ en laisse aux siens un encore us grand que celui qui a paru en lui-même. ïse agit toujours au nom du Seigneur; sus-Christ opère tout en son propre nom les œuvres de son Père sont les siennes. pendant ce Moïse, qui n'avait pas été prét comme Jésus-Christ, qui ne remettait is les péchés comme lui, qui ne se disait s égal à Dieu, mais seulement son serviur fidèle, ce Moïse, craignant qu'après sa ort ses prodiges ne le fissent passer pour n Dieu, prend des mesures, de peur que ins la suite des siècles la crédulité de son uple ne lui rende des honneurs divins; il ut que son tombeau soit inconnu à la rre; il va mourir à l'écart sur la montagne, in des yeux de ses frères, de peur qu'on vienne lui offrir des victimes sur son mbeau, et dérobe pour jamais son corps à superstition des tribus; il ne se montre is à ses disciples après sa mort, il se conute de leur laisser la loi de Dieu, et fait us ses efforts afin qu'ils l'oublient luiême. Et Jésus-Christ, après tous les proges qu'il opéra dans la Judée, après toutes s prédictions qui l'avaient annoncé, après voir paru comme un Dieu sur la terre, son mbeau est connu de tout l'univers, exposé la vénération de tous les peuples et de tous s siècles; après sa mort même il se montre ses disciples. La superstition était-elle onc moins à craindre, ou Jésus-Christ étaitmoins zélé que Moïse pour la gloire de Etre souverain, et pour le salut des hom-es?

Elie ressuscite des morts, il est vrai, mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite; il souffle, il se rétrécit, il s'agite; on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère, qu'il rappelle de l'empire de la mort une âme qui n'est pas soumise à sa voix, et qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort et de la vie.

Jésus-Christ ressuscite les morts comme il fait les actions les plus communes; il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel, et l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivants, jamais plus tranquille que lorsqu'il opère les plus grandes choses.

Enfin les poëtes nous représentaient leurs sibylles et leurs prêtresses comme des furieuses lorsqu'elles prédisaient l'avenir; il semble qu'elles ne pouvaient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidait en elles. Nos prophètes eux-mêmes, annonçant les choses futures sans perdre l'usage de la raison, ni sortir de la gravité et de la décence de leur ministère, entraient dans un enthousiasme divin; il fallait souvent que le son d'une lyre réveillât en eux l'esprit prophétique; on sentait bien qu'une impulsion étrangère les animait, et que ce n'était pas de leur propre fonds qu'ils tiraient la science de l'avenir et les mystères cachés qu'ils annonçaient aux hommes. Jésus-Christ prophétise comme il parle, la science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans son esprit; les mystères futurs qu'il annonce ne sont point dans son âme des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent, ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve les images au dedans de lui, et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards, comme le jour présent qui nous éclaire. Ainsi, ni la résurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir, ne le tire de sa tranquillité ordinaire; il se joue pour ainsi dire en opérant des prodiges dans l'univers, et s'il paraît quelquefois frémir et se troubler, ce n'est qu'à la vue du péché et de l'endurcissement de son peuple, parce que plus on est grand en sainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles, et que la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse voir avec frémissement, c'est le spectacle d'une conscience souillée de crimes.

Telle est la toute-puissance de Jésus-Christ: ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance, et peu content de nous montrer par là qu'il est égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Père opère de merveilleux sur la terre, lui-même l'opère aussi, et que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez-nous un prophète qui, jusqu'à Jésus-Christ, ait tenu ce langage, et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur avait bien voulu opérer par son ministère?

Mais si nous avons été prédits avec Jésus-Christ, nous sommes de plus participants de sa souveraineté sur toutes les créatures. Le Chrétien est par la foi maître de la nature, tout lui est soumis, parce qu'il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul; toutes ses œuvres doivent être en un sens miraculeuses, parce que toutes ses œuvres doivent partir d'un principe sublime et divin, et être au-dessus des forces de la faiblesse humaine; nous devons être pour ainsi dire des hommes miraculeux, maîtres du monde en le méprisant: élevés au-dessus des lois de la nature en les surmontant; arbitres des événements en nous y soumettant; plus forts que la mort même en la souhaitant. Telle est la sublimité du Chrétien, et il faut bien que Jésus-Christ soit grand pour avoir élevé à ce point de puissance et de grandeur la faiblesse humaine.

Enfin, le dernier caractère éclatant de son ministère, sont les circonstances merveilleuses et jusque-là inouïes, qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Je sais qu'il est dans le dépouillement et dans la bassesse; mais à travers ces dehors obscurs et méprisables, quel éclat les ennemis mêmes de sa divinité ne sont-ils pas forcés d'y reconnaître?

Premièrement, quoiqu'ils le regardent comme un homme semblable à nous, ils le croient cependant formé par l'opération invisible du Très-Haut dans le sein d'une vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfants d'Adam. Quelle gloire déjà pour une simple créature!

Secondement, à peine est-il né que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, et nous apprennent que cette naissance rend sa gloire au Très-Haut, et apporte une paix éternelle sur la terre. Quelle est donc cette créature qui peut rendre gloire au Très-Haut, lequel ne trouve sa gloire qu'en lui-même? Peu après un astre nouveau appelle des sages du fond de l'Orient, et guidés par cette lumière miraculeuse, ces hommes justes viennent des extrémités de la terre adorer le nouveau roi des Juifs.

Suivez toutes les circonstances de sa vie. Si Marie le présente au temple, un juste et une sainte femme annoncent sa grandeur future, et transportés d'une joie sainte ils meurent avec plaisir après avoir vu celui qu'ils appellent le salut du monde, la lumière des nations et la gloire d'Israël. Les docteurs assemblés dans le temple voient avec frayeur son enfance plus sage et plus éclairée que toute la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe; Jean-Baptiste, cet homme le plus grand des hommes, s'abaisse devant lui et se dit indigne de lui rendre même les plus vils ministères. Le ciel s'ouvre plusieurs fois sur sa tête et déclare que c'est là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuient devant lui ne pouvant soutenir la présence seule de sa sainteté, et confessent qu'il est le saint de Dieu. Rassemblez des témoignages si différents et si nouveaux, des circonstances si extraordinaires et si inouïes; quel est cet homme qui paraît sur la terre avec tant d'éclat? Et les peuples qui l'ont adoré ne sont-ils pas du moins excusables?

Mais ce ne sont encore ici que de faibles préludes de sa gloire. S'il se retire à l'écart sur le Thabor accompagné de trois disciples, sa gloire impatiente, si je l'ose dire, d'avoir été jusque-là comme retenue captive sous le voile de l'humanité, éclate au dehors, il paraît tout resplendissant de lumière; le Père céleste, qui alors, de peur que Jésus-Christ ne devînt une occasion d'erreur et d'idolâtrie aux disciples étonnés et témoins du spectacle, aurait dû ce semble les avertir que ce Jésus qu'ils voyaient si glorieux n'était pourtant que son serviteur et son envoyé, leur déclare au contraire que c'est son Fils bien-aimé en qui il a mis toute sa complaisance, et ne met point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorsque Moïse parut environné de gloire et comme transfiguré sur le mont Sinaï, de peur que les Israélites toujours superstitieux ne le prissent pour un dieu descendu sur la terre, le Seigneur déclarait en même temps du haut du ciel au milieu des éclairs et des tonnerres: *Je suis celui qui suis* (*Exod.* III, 14), *et vous n'adorerez que moi seul.* (*Exod.* XX, 2.) Moïse lui-même ne paraît devant le peuple que portant les tables de la loi entre les mains, comme pour leur faire entendre que malgré la gloire dont il paraissait revêtu, il n'était pourtant que le ministre et non pas l'auteur de la loi sainte, qu'il ne pouvait la présenter que gravée sur la pierre et qu'il n'appartenait qu'à Dieu seul de la graver dans les cœurs. Mais Jésus-Christ paraît sur le Thabor comme le législateur lui-même, le Père ne lui donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes, il leur ordonne seulement de l'écouter, et le propose lui-même comme leur législateur ou plutôt comme leur loi vivante et éternelle.

Que dirai-je encore? Si du Thabor nous passons sur le Calvaire, ce lieu où devaient se consommer tous les opprobres du Fils de l'homme, ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa divinité. Toute la nature en désordre l'y reconnaît comme son auteur; les astres qui se cachent, les morts qui ressuscitent, les pierres des tombeaux qui s'ouvrent et se brisent, le voile du temple qui se déchire, l'incrédulité elle-même qui le confesse par la bouche du centenier, on sent bien que ce n'est pas un homme commun qui meurt et qu'il se passe sur cette montagne quelque chose de nouveau et d'extraordinaire.

Tant de justes avant lui étaient morts pour la vérité par les mains des impies; le palais d'Hérode venait de voir la tête du précurseur devenue le prix de la volupté; Isaïe avait rendu gloire à Dieu par une mort douloureuse, et malgré le sang des rois dont il était sorti, sa naissance auguste n'avait pu le mettre à couvert des persécutions qui sont toujours la récompense de la vérité et du

e : tant d'autres étaient morts pour la jus-
e, mais la nature tout entière ne parais-
t pas s'intéresser à leurs souffrances, les
rts ne sortaient pas de leurs tombeaux
nme pour venir reprocher aux vivants
r sacrilége, rien de semblable n'avait en-
e paru sur la terre.

'arcourez le reste de ses mystères : par-
t vous trouverez des traits nouveaux qui
distinguaient de tous les hommes. S'il
suscite d'entre les morts, outre que c'est
sa propre vertu (ce qu'on n'a pas encore
, ce n'est pas pour mourir encore, comme
t d'autres qui avaient été ressuscités par
ninistère des prophètes, il ressuscite pour
plus mourir; et ce qui n'avait jamais été
ordé à aucune créature, il reçoit ici-bas
me une vie immortelle. S'il monte dans
ciel, ce n'est pas sur un char de feu qui
nlève en un clin d'œil; il s'élève lui-
ıne avec majesté; il laisse à ses chers
ciples tout le loisir de l'adorer et d'ac-
npagner de leurs yeux et de leurs hom-
ges leur divin Maître. Les anges viennent
devant de ce roi de gloire comme pour le
evoir dans son empire et consoler l'afflic-
ı des disciples, en le promettant encore
fois à la terre, environné de gloire et
nmortalité. Tout annonce ici le Dieu du
, qui s'en retourne dans le lieu d'où il
t sorti, et qui va reprendre possession de
;loire ; tout porte du moins les hommes à
e persuader.

:t, certes, lorsqu'Elie est enlevé dans
char de feu, un disciple tout seul est
ctateur de cette ascension miraculeuse :
se passe en un lieu écarté et éloigné des
ıx des autres enfants des prophètes, les-
:ls peut-être plus crédules et moins ins-
its qu'Elisée, eussent rendu dans ce mo-
nt des honneurs divins à cet homme mi-
uleux. Mais Jésus-Christ monte dans le
l, environné de gloire, à la vue de cinq
ıts disciples; les plus faibles et ceux en qui
'oi de sa résurrection était moins affermie
t les premiers appelés à la table sainte.
ne craint rien de leur crédulité; on
ffre au contraire leurs adorations comme
's regrets et leurs larmes; et une vie plei-
de prodiges si inouïs jusque-là sur la
e est enfin terminée par une circonstance
ore plus merveilleuse, et propre toute
le à le faire regarder comme un Dieu et
ımortaliser l'erreur et l'idolâtrie parmi
ıommes.

n effet, si les siècles païens, pour justi-
les hommages insensés et impies qu'ils
laient à leurs législateurs, aux fonda-
's des empires, et à d'autres hommes
ıbres, faisaient dire à leurs historiens et
ours poëtes que ces héros n'étaient pas
'ts, qu'ils avaient seulement disparu de
erre, et qu'étant de la nature des dieux
étaient montés dans le firmament, pour y
ndre leurs places avec les autres astres,
selon eux étaient autant de divini-
qui nous éclairent, et pour y jouir de
ımortalité qu'ils devaient à leur naissance
ine ; si une fiction aussi grossière toute
seule avait pu rendre les hommes si long-
temps idolâtres, quelle impression la vérité
de cette fable ne devait-elle pas faire sur les
peuples ?

Et si l'univers avait adoré des imposteurs
qu'on publiait faussement être montés dans
les cieux, n'aurait-il pas été excusable d'a-
dorer un homme miraculeux, que les hommes
eux-mêmes avaient vu, environné de gloire,
s'élever au-dessus des astres? Mais prenez
garde que l'occasion de l'erreur ne finit pas
même avec Jésus-Christ : On nous annonce
qu'il paraîtra encore à la fin des siècles, au
milieu des airs, environné de puissance et de
majesté, accompagné de tous les esprits cé-
lestes; toutes les nations assemblées et trem-
blantes, attendront à ses pieds la décision de
leurs destinées éternelles; il prononcera en
souverain leur arrêt décisif. Les Abraham,
les Moïse, les David, les Elie, les Jean-Bap-
tiste, tout ce que les siècles ont eu de plus
grand et de plus merveilleux, sera soumis à
son jugement et à son empire; il sera seul
élevé au-dessus de toute puissance, de toute
domination, et de tout ce qu'on appelle grand
dans le ciel et sur la terre; il élèvera son
trône au-dessus des nuées à côté du Très-
Haut; il ne paraîtra pas seulement le maître
de la vie et de la mort, mais le roi immortel
des siècles, le prince de l'éternité, le chef
d'un peuple saint, l'arbitre de toute créa-
ture. Quel est donc cet homme à qui le Sei-
gneur a communiqué une telle puissance?
Et les morts eux-mêmes, qui paraîtront au
jugement devant lui, pourront-ils être con-
damnés pour l'avoir adoré, lorsqu'ils le
verront revêtu de tant de gloire, de majesté
et de puissance?

Et une réflexion que je vous prie de faire
en finissant cette partie de mon discours est
que si l'on ne trouvait ici qu'un trait extraor-
dinaire et divin, dans la suite d'une longue
vie, on pourrait croire que le Seigneur se
plaît quelquefois à faire éclater sa gloire et sa
puissance dans ses serviteurs. Ainsi Hénoch
fut enlevé, Moïse parut transfiguré sur la
montagne sainte, Elie monta dans le ciel sur
un char de feu, Jean-Baptiste fut prédit.
Mais outre que c'étaient là des circonstances
uniques, et que le langage de ces hommes
miraculeux et de leurs disciples sur la divinité
et sur eux-mêmes ne laissait point de lieu à
la superstition et à la méprise, ici c'est un
assemblage de merveilles, qui toutes sépa-
rément même, auraient pu tromper la crédu-
lité des hommes; ici tous ces traits répandus
sur ces hommes extraordinaires, qui avaient
presque été regardés comme des dieux sur
la terre se trouvent rassemblés en Jésus-
Christ, mais d'une manière mille fois plus
glorieuse et plus divine. Il est prédit, mais
plus pompeusement et avec des caractères
plus éclatants que Jean-Baptiste; il paraît
transfiguré sur la montagne sainte, mais en-
vironné de plus de gloire que Moïse; il monte
dans le ciel, mais avec plus de traits de puis-
sance et de majesté qu'Elie; il lit dans l'a-
venir, mais plus clairement que tous les
prophètes; il naît non-seulement d'un sein

stérile comme Samuël, mais encore d'une vierge pure et innocente. Que dirai-je?

Et non-seulement il ne désabuse pas les hommes par des expressions nettes et précises sur son origine purement humaine; mais son langage seul sur son égalité avec le Très-Haut, mais la doctrine seule de ses disciples qui nous disent qu'il était dans le sein de Dieu de toute éternité, et que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur et leur Dieu, qui nous apprennent qu'il est tout en toutes choses, justifierait l'erreur de ceux qui l'adorent, quand sa vie eût été d'ailleurs ordinaire et semblable à celle des autres hommes...

Voilà comme l'éclat du ministère de Jésus-Christ serait pour les hommes une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'était qu'une simple créature. Voyons encore comment l'esprit de son ministère deviendrait le piége de notre innocence.

L'éclat du ministère de Jésus-Christ n'en est pas le côté le plus auguste et le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées et par les circonstances éclatantes de ses mystères, ce ne sont encore là, pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire et de sa grandeur; et pour connaître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fond et dans l'esprit de son ministère. Or l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses. Développons-en toute l'étendue, et montrons, ou qu'il faut refuser à Jésus-Christ sa qualité d'homme juste et d'envoyé du Dieu tout-puissant, que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, et descendu sur la terre pour sauver les hommes.

Oui, c'est une alternative inévitable: si Jésus-Christ est saint, il est Dieu, et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la vérité éternelle elle-même qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu; et si le monde a eu les esprits noirs et impies, qui ont encore osé blasphémer contre son innocence, et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres dont le genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété était sortie. En effet, quel homme jusque-là avait paru sur la terre avec plus de caractères incontestables d'innocence et de sainteté que Jésus, Fils du Dieu vivant?

En quelle philosophie aurait-on jamais remarqué tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Etre souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent? Quel est son zèle pour le salut des hommes! C'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquaient seulement les hommes, et ne cherchaient qu'à faire sentir leur faible ou leur ridicule; Jésus-Christ ne parle de leurs vices que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étaient les censeurs des faiblesses humaines, Jésus-Christ en est le médecin; les uns se faisaient honneur de remarquer en autrui les vices dont ils n'étaient pas exempts eux-mêmes; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur le déréglement d'une ville infidèle: on voit bien que les uns ne voulaient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant, et que l'autre ne pense qu'à les sauver et est peu touché de leurs applaudissements et de leur estime. Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste plus universellement exempt de toutes les faiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe. Les disciples qui le voient de plus près, sont les plus frappés de l'innocence de sa vie, et la familiarité si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la sienne. Il ne parle que le langage du ciel, il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve, partout il paraît un envoyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières, par la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne, et il ne paraît pas moins un homme divin, lorsqu'il mange chez un pharisien, que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, la nature toute seule ne saurait mener si loin la faiblesse humaine, ce n'est ni un philosophe qui impose, c'est un juste qui prend dans ses propres exemples les règles et les préceptes de sa doctrine, et il faut bien qu'il soit saint, puisque le disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence et à sa sainteté, et que toute la malice de ses ennemis défiée n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or, je dis que, si Jésus-Christ est saint, il est Dieu, et que, soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Père, ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes ou de blasphèmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis soit que vous le considériez par rapport à son Père. En effet, si Jésus-Christ n'est qu'un simple envoyé du Très-Haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais, outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui, depuis longtemps, n'étaient plus retombés dans l'idolâtrie, et n'avaient pas besoin par conséquent que

-u leur suscitât un prophète pour les cor-
;er d'une erreur dont ils étaient exempts,
un prophète qu'on leur faisait espérer
puis la naissance du monde comme la lu-
ère d'Israël et le libérateur de son peu-
; outre cela, comment Jésus-Christ s'y
end-il pour remplir son ministère, et quel
son langage sur l'Etre suprême? Moïse
les prophètes chargés de la même mission
cessaient de publier que le Seigneur était
, que c'était une impiété de le comparer
a ressemblance de la créature, et qu'ils
étaient eux-mêmes que ses serviteurs et
envoyés, vils instruments entre les mains
in Dieu qui opérait par eux de grandes
oses. Nulle expression douteuse ne leur
iappe sur un point si essentiel à leur mis-
n, nulle comparaison d'eux à l'Etre
prême, toujours dangereuse par le pen-
ant que l'homme avait de prostituer ses
mmages à l'homme, et de faire des dieux
lpables et visibles, nul terme équivoque
i eût pu les confondre eux-mêmes
ec le Seigneur au nom duquel ils par-
ent, et donner lieu à une superstition et à
idolâtrie qu'ils venaient combattre.

Mais si Jésus-Christ n'est qu'un envoyé
mme eux, il s'en faut bien qu'il ne rem-
sse avec autant de fidélité qu'eux son
nistère. Il ne cesse de se dire égal à son
e (*Joan*. x, 30, 38; xiv, 9, 10, 11 et
i); il vient nous apprendre qu'il est des-
du du ciel (*Joan*. vi, 38), et sorti du
de Dieu (*Joan*. xvi, 27); qu'il était
nt Abraham, qu'il était avant toutes choses
an. viii, 58); que le Père et lui ne font
un (*Joan*. x, 30); que la vie éternelle
siste à connaître le Fils, comme à con-
tre le Père (*Joan*. xvii, 3); tout ce que
Père fait, le Fils le fait aussi. (*Joan*.
19.) Trouvez-moi un prophète qui,
qu'à Jésus-Christ, eût tenu un langage si
iveau, si inouï, si peu respectueux pour
Dieu suprême, et qui, loin de rendre
ire à Dieu comme à l'auteur de tout don
ellent, ait attribué à ses propres forces
grandes choses que le Seigneur avait
gné opérer par son ministère. Partout il
compare au Dieu souverain; il dit, à la
ité, une fois (*Joan*. xiv, 28), que le
e était plus grand que lui: mais quel est
angage, s'il n'est pas lui-même un Dieu
nifesté en chair? Et ne regarderions-nous
comme un insensé un homme qui vien-
it nous annoncer sérieusement que l'Etre
verain est plus grand que lui? N'est-ce
s'égaler à la Divinité que d'oser même
mesurer avec elle? Y a-t-il quelque pro-
tion et du plus ou du moins entre Dieu
l'homme, entre le tout et le néant? Mais
dis-je? Jésus-Christ ne se contente pas
se dire égal à Dieu, il justifie même la
uveauté de ces expressions contre les mur-
res des Juifs qui s'en scandalisent; loin
les détromper nettement, il les confirme
s le scandale: partout il affecte un lan-
e qui devient ou insensé ou impie, si
égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne
justifie. Que vient-il faire sur la terre,
s'il n'est pas Dieu? Il vient scandaliser les
Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il
se compare au Très-Haut; il vient séduire
les nations, en se faisant adorer après sa
mort à toute la terre; il vient répandre
de nouvelles ténèbres dans l'univers, et non
pas y répandre, comme il s'en est vanté, la
science, la lumière et la connaissance de
Dieu. Quoi! mes frères, Paul et Barnabé
déchirent leurs vêtements lorsqu'on les prend
pour des dieux; ils crient hautement devant
les peuples qui veulent leur immoler des
victimes: « Adorez le Seigneur dont nous
ne sommes que les envoyés et les minis-
tres. » (*Act*. xiv, 13, 17.) L'ange, dans
l'*Apocalypse* (xix, 10), lorsque saint Jean
se prosterne pour l'adorer, rejette avec hor-
reur cet hommage, et lui dit hautement:
Adorez Dieu seul. Et Jésus-Christ souffre
tranquillement qu'on lui rende les honneurs
divins! et Jésus-Christ loue la foi des disci-
ples qui l'adorent et qui l'appellent avec
Thomas leur Seigneur et leur Dieu (*Joan*.
xx, 28)! et Jésus-Christ confond même ses
ennemis qui lui disputent sa divinité et son
éternelle origine! Est-il donc moins zélé
que ses disciples pour la gloire de celui qui
l'envoie! ou lui importe-t-il moins de dé-
tromper nettement les peuples d'une mé-
prise si injurieuse à l'Etre suprême, et
qui anéantit le fruit unique de son minis-
tère....

Voilà comme la doctrine de Jésus-Christ,
par rapport à son Père, établit la gloire de
son éternelle origine. Aussi, lorsque les pro-
phètes parlent du Dieu du ciel et de la terre,
les expressions manquent à la grandeur et à
la magnificence de leurs idées. Pleins de
l'immensité, de la toute-puissance et de la
majesté de l'Etre suprême, ils épuisent la
faiblesse du langage humain pour répondre
à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est
celui qui mesure les eaux de la mer dans le
creux de sa main, qui pèse les montagnes
dans sa balance, qui tient entre ses mains
les foudres et les tempêtes, qui dit et tout
est fait, qui se joue en soutenant l'univers.
De simples hommes devaient parler ainsi de
la gloire du Très-Haut; la disproportion
infinie qui se trouve entre l'immensité de
l'Etre suprême et la faiblesse de l'esprit
humain doit le frapper, l'éblouir, le con-
fondre, et les termes les plus pompeux ne
le sont jamais assez pour suffire à son admi-
ration et à sa surprise. Mais lorsque Jésus-
Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne
sont plus ces expressions pompeuses des
prophètes; il l'appelle un Père saint, un
Père juste, un Père clément, un Pasteur qui
court après la brebis égarée, et qui la met
avec bonté sur ses épaules; un Ami qui se
laisse vaincre par les importunités de son
ami; un Père de famille touché du retour
et de la résipiscence de son fils. On voit bien
que c'est ici un Enfant qui parle un langage
domestique; que la familiarité et la simpli-
cité de ses expressions supposent en lui une
sublimité de connaissance qui lui rend l'idée
de l'Etre souverain familière, et fait qu'il

n'est point frappé et ébloui comme nous de sa majesté et de sa gloire, et qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert et qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant; les enfants des rois parlent simplement des sceptres et des couronnes, et il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant qui puisse parler si familièrement de la gloire de Dieu même.....

Mais la doctrine de Jésus-Christ, par rapport aux hommes qu'il est venu instruire, n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Car je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimité de cette doctrine; tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme, à ses besoins et à ses hautes destinées; tout y inspire le mépris des choses périssables et l'amour des biens éternels; tout y maintient le bon ordre et la tranquillité des Etats, tout y est grand parce que tout y est vrai; la gloire des actions est plus réelle et plus éclatante dans le cœur que dans les actions mêmes. Le sage de l'Evangile ne cherche ici-bas dans sa vertu que la satisfaction d'obéir à Dieu, qui en sera un jour le rémunérateur, et préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissements des hommes; il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi, et il est au-dessous du dernier des hommes par la modestie de ses sentiments. La vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines : c'est le premier ennemi qu'elle attaque, et dans cette divine philosophie les actions les plus héroïques ne sont rien dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose; elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage? quel homme avant Jésus-Christ avait parlé de la sorte? Et si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des dieux descendus sur la terre, quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'auteur, et au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laissons là ces réflexions générales, et venons au devoir plus précis d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père; il veut qu'on demeure en lui, c'est-à-dire qu'on se fixe en lui, qu'on cherche son bonheur en lui comme dans son Père; qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses désirs, qu'on se rapporte soi-même à sa gloire comme à la gloire de son Père : les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup, et l'amour qu'on a pour lui fait toute la justice du juste et toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu même dans nos cœurs? La créature mé-

rite-t-elle d'être aimée pour elle-
tout ce qu'elle a de grand et d'
sont-ce pas les dons de Celui qui
d'être aimé?

Quel prophète, jusqu'à Jésus-Ch
venu dire aux hommes : « Vous
tout ce que vous ferez, vous le
ma gloire? » *Vous aimerez le Seign*
Dieu, avait dit Moïse aux enfants
(*Deut.* VI, 5.) Rien n'est aimable
même que ce qui peut nous rendre
or, nulle créature ne peut être
heur et notre perfection; nulle
mérite donc que nous l'aimions
même : ce serait une idolâtrie. To
qui vient se proposer aux homme
l'objet de leur amour est un im
imposteur qui vient usurper le dr
essentiel de l'Etre suprême; c'est
tre d'orgueil et d'extravagance,
s'élever des autels jusque dans le
le seul sanctuaire que la Divinité
mais cédé aux idoles profanes. La
de Jésus-Christ, cette doctrine si
si admirée même des païens, ne s
plus qu'un mélange monstrueux d'
d'orgueil et de folie, si, n'étant
même le Dieu béni dans tous les
eût fait à ses disciples, de l'amour
geait d'eux, le précepte le plus es
sa morale; et ce serait à lui une
insensée de venir se proposer aux
comme un modèle d'humilité et de
tie, tandis qu'il pousserait l'orgu
vaine complaisance plus loin que
orgueilleux philosophes qui n'avaie
aspiré qu'à l'estime et aux applaudi
des hommes.

Mais ce n'est pas encore assez;
lement Jésus-Christ veut qu'on l'ai
il exige des hommes les marques d
le plus généreux et le plus héroïqu
qu'on l'aime plus que ses proches,
amis, que ses biens, que sa fortune,
vie, que le monde entier, que
qu'on souffre tout pour lui; qu'
jusqu'à la dernière goutte de son
lui : qui ne lui rend pas ces grands
ges n'est pas digne de lui; qui
parallèle, avec quelque créature,
soi-même l'outrage, le déshonore, et
rien prétendre à ses promesses.

Quoi! il ne se contente pas qu'on
des sacrifices de boucs et de taureaux,
les idoles et le Dieu même véritable
paru s'en contenter; il pousse
loin ses prétentions, il veut que l'h
sacrifie lui-même; qu'il coure sur les
qu'il s'offre à la mort et au martyre
gloire de son nom! Mais s'il n'es
maître de notre vie, quel droit
l'exiger de nous? Si notre âme
sortie de ses mains, est-ce à lui
la devons rendre? Est-ce la
de la perdre pour l'amour de lui?
pas l'auteur de notre Etre, ne devons
pas des sacriléges et des homicides,
immolant pour sa gloire et en trans
la créature et à un simple envoyé

...nd sacrifice de notre être, seul des... reconnaître la souveraineté et la puis... de l'ouvrier éternel qui nous a tirés ...nt? Que Jésus-Christ meure, à la bonne ..., lui-même pour rendre gloire à Dieu; ... nous exhorte à suivre son exemple: ...le prophètes étaient morts avant lui ...la cause du Seigneur, et avaient ex... ...leurs disciples à marcher sur leurs .... Mais que Jésus-Christ, s'il n'est pas ...lui-même, nous ordonne de mourir ...lui, exige des hommes cette dernière ...e d'amour; qu'il nous commande ...r pour lui une vie que nous ne tenons ...s lui; se peut-il faire qu'il y ait eu sur ...re des hommes assez grossiers et assez ...les pour se laisser tromper à l'extra...nce de cette doctrine? Est-il possible ...les maximes aussi bizarres, aussi im... ...aient pu triompher de tout l'univers, ...ndre toutes les sectes, ramener tous les ...ts, et prévaloir sur tout ce qui a paru ...e-là de science, de doctrine et de sagesse ... terre? Et si nous regardons comme des ...res ces peuples sauvages qui s'immolent ...es tombeaux et sur les cendres de leurs ...es et de leurs amis, pourquoi ferions... plus d'honneur aux disciples de Jésus... ...t qui se sont immolés pour lui? Et, sa ...ion ne serait-elle pas une religion de ... et de barbarie?

...i, les Agnès, les Luce, les Agathe, ces ...ières martyres de la foi et de la pudeur, ...raient donc sacrifiées à un homme mor... Et aimant mieux répandre leur sang ... fléchir le genou devant de vaines idoles, ... n'auraient évité une idolâtrie que pour ...mber dans une autre plus condamnable ...nourant pour Jésus-Christ? Ignace lui... ...ne, ce fameux martyr que l'Orient four... à Rome, en voulant devenir le froment Jésus-Christ, aurait donc perdu tout le ...it de ses souffrances, et mérité dès lors ...re déchiré par des lions furieux, puis... il se serait offert en sacrifice à un homme ...blable à lui? Les confesseurs généreux la foi n'auraient donc été que des déses...és et des fanatiques, qui auraient couru ... mort comme des insensés? La tradition ... martyrs ne serait donc plus qu'une scène ...ie et sanglante? Les tyrans et les persé...eurs auraient donc été les défenseurs de ...ustice et de la gloire de la divinité? Le ...istianisme lui-même, une secte sacrilége profane? Le genre humain se serait donc ...sé, et le sang des martyrs loin d'avoir ... la semence des fidèles, aurait inondé tout ...nivers de superstition et d'idolâtrie? O ...eu! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ... blasphèmes sans horreur? Et que faut-... pour confondre l'incrédulité, que la mon...r à elle-même! Tels sont nos premiers ...voirs envers Jésus-Christ: lui sacrifier ...s inclinations, nos amis, nos proches, ...tre fortune, notre vie même, et en un ...t tout ce qui devient un obstacle à notre ...lut; c'est confesser sa divinité; c'est re...nnaître que lui seul peut nous tenir lieu ... tout ce que nous abandonnons pour lui, et nous rendre encore plus que nous ne quittons, en se donnant lui-même à nous. Il n'est que celui qui méprise le monde et tous ses plaisirs, dit l'apôtre saint Jean, qui confesse que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, parce qu'il prononce par là que Jésus-Christ est plus grand que le monde, plus puissant pour nous rendre heureux, et par conséquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'est pas assez d'avoir considéré l'esprit du ministère de Jésus-Christ dans sa doctrine; il faut le considérer, en second lieu, dans les grâces et les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle; d'ennemis de Dieu qu'ils étaient il les a rendus ses enfants; il leur a ouvert le ciel; il leur a assuré la possession du royaume de Dieu et des biens immuables; il leur a apporté la science du salut et la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui: assis à la droite de son Père, il les répand encore dans nos cœurs; tous nos maux trouvent encore en lui leur remède; il nous nourrit de son corps; il nous lave de nos souillures, en nous appliquant sans cesse le prix de son sang; il forme des pasteurs pour nous conduire; il inspire des prophètes pour nous enseigner; il sanctifie des justes pour nous animer par leur exemple, il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les misères: l'homme n'a point de passion que sa grâce ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage; en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Quelle est cette nouvelle doctrine? Un homme seul peut-il être la source de tant de grâces aux autres hommes? Le Dieu souverain, si jaloux de sa gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs et des liens si intimes et si sacrés, que nous dépendions presque plus d'elle que de lui? Ne serait-il point à craindre qu'un homme si utile et si nécessaire aux autres hommes, n'en devînt enfin l'idole? qu'un homme auteur et distributeur de tant de grâces, et qui fait à notre égard l'office de toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bientôt la place dans nos cœurs? Car remarquez que c'est la reconnaissance toute seule qui autrefois a fait les faux dieux. Les hommes, oubliant l'auteur de leur être et de l'univers, adorèrent bientôt l'air qui les faisait vivre, la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, la lune qui présidait à la nuit: c'était là leur Cybèle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérants qui les avaient délivrés de leurs ennemis; les princes bienfaisants et équitables qui avaient rendu leurs sujets heureux et la mémoire de leur règne immortelle; et Jupiter et Hercule furent placés au rang des dieux, l'un par le nombre de ses victoires, l'autre par le bonheur et la tranquillité de son règne. Les hommes, dans ces siècles de superstition et de crédulité, ne connaissaient point d'au-

tres dieux que ceux qui leur faisaient du bien. Et tel est le caractère de l'homme; son culte n'est que son amour et sa reconnaissance.

Or quel homme a jamais tant fait de bien aux hommes que Jésus-Christ? Rappelez tout ce que les siècles païens nous rapportent de l'histoire de leurs dieux, et voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue, avec les Livres saints, que le monde doit à Jésus-Christ. Aux uns ils croyaient être redevables de la sérénité de l'air et d'une heureuse navigation; aux autres, de la fertilité des saisons : à leur Mars, du succès des batailles; à leur Janus, de la paix et de la tranquillité des peuples; de la santé, à leur Esculape. Mais que sont ces faibles bienfaits si vous les comparez à ceux dont Jésus-Christ a comblé le monde! Il y a porté une paix éternelle, une sainteté durable, la justice et la vérité; il en a fait un monde nouveau et une terre nouvelle; ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'univers entier, et de plus il n'est devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime. Que pouvait-il faire de plus grand sur la terre? Si la reconnaissance a fait les dieux, Jésus-Christ pouvait-il manquer de trouver les adorateurs parmi les hommes; et était-il à propos que nous lui dussions tant, s'il pouvait y avoir de l'excès dans l'amour et dans la gratitude?

Encore si Jésus-Christ, en mourant, eût averti ses disciples que c'était au Seigneur tout seul qu'ils étaient redevables de tant de bienfaits, qu'il n'avait été lui-même que l'instrument et non pas l'auteur et la source de toutes ces grâces, et qu'ainsi ils devaient l'oublier et rendre à Dieu seul la gloire qui lui était due; mais il s'en faut bien que Jésus-Christ termine par de semblables instructions ses prodiges et son ministère. Non-seulement il ne veut pas que ses disciples l'oublient et cessent d'espérer en lui après sa mort, mais sur le point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siècles (*Matth.* XXVIII, 20); il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, et se les attache par des liens indissolubles et immortels.

En effet les promesses qu'il leur fait dans ce dernier moment sont encore plus surprenantes que les grâces mêmes qu'il leur avait accordées pendant sa vie.

Premièrement il leur promet l'Esprit consolateur (*Joan.* XIV, 26; XV, 26; XVI, 13) qu'il appelle l'esprit de son Père, cet esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, cet esprit de force qui devait former les martyrs; cet esprit d'intelligence qui avait éclairé les prophètes, cet esprit de sagesse qui devait conduire les pasteurs, cet esprit de paix et de charité qui ne devait faire qu'un cœur et qu'une âme de tous les fidèles. Quel droit a Jésus-Christ sur l'Esprit de Dieu pour en disposer à son gré et le promettre aux hommes, si ce n'est pas son esprit propre? Elie montant au ciel regarde comme une chose bien difficile de promettre à Elisée seul son double esprit de zèle et de prophétie; combien était-il plus éloigné de lui promettre l'esprit éternel du Père céleste, cet esprit de liberté qui souffle où il veut? Cependant les promesses de Jésus-Christ se sont accomplies; à peine est-il monté au ciel que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples, les simples deviennent plus savants que les sages et les philosophes, les faibles plus forts que les tyrans, les insensés selon le monde plus prudents que toute la sagesse du siècle. De nouveaux hommes paraissent sur la terre, animés d'un esprit nouveau ils attirent tout après eux; ils changent la face de l'univers, et jusqu'à la fin des siècles, cet Esprit animera son Eglise, formera des justes, confondra les incrédules, consolera ses disciples, les soutiendra au milieu des persécutions et des opprobres, et rendra témoignage au fond de leur cœur qu'ils sont enfants de Dieu, et que ce titre auguste leur donne droit à des biens plus solides et plus vrais que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement Jésus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel et de l'enfer, et le pouvoir de remettre les péchés. (*Matth.* XVIII, 18; *Joan.* XX, 22, 23.) Quoi! les Juifs sont scandalisés de ce qu'il entreprend de les remettre lui-même, et qu'il paraît s'attribuer une puissance réservée à Dieu; mais quel sera le scandale de tous les peuples de la terre lorsqu'ils liront dans son Evangile qu'il a voulu laisser même cette puissance à ses disciples? Et s'il n'est pas Dieu, la folie et la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable? Quel droit a-t-il en effet sur les consciences pour les lier et les délier à son gré, et pour transmettre à des hommes faibles une puissance qu'il ne saurait exercer lui-même sans blasphémer?

Troisièmement, mais ce n'est pas assez, il promet encore à ses disciples le don des miracles (*Joan.* XIV, 12); qu'ils ressusciteront les morts en son nom; qu'ils rendront la vue aux aveugles, la santé aux malades, l'usage de la parole aux muets; qu'ils seront maîtres de toute la nature. Moïse ne promet pas à ses disciples les dons miraculeux dont le Seigneur l'a favorisé, il sent bientôt que cette vertu lui est étrangère, et que le souverain Maître tout seul peut en favoriser qui bon lui semble. Aussi lorsque après sa mort Josué arrête le soleil au milieu de sa course pour achever la victoire sur les ennemis du peuple de Dieu, il ne commande pas à cet astre de s'arrêter au nom de Moïse, ce n'est pas de lui qu'il tient le pouvoir de faire obéir les astres mêmes, ce n'est pas à lui qu'il s'adresse lorsqu'il veut en user; mais les disciples de Jésus-Christ ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur maître, c'est en son nom qu'ils ressuscitent les morts et qu'ils redressent les boiteux, et sans ce nom divin ils sont faibles comme les autres hommes. Le ministère et la puissance de Moïse finissent avec sa vie, le mi-

ère et la puissance de Jésus-Christ ne nmencent pour ainsi dire qu'après sa rt et on nous assure que son règne doit : éternel.

Que dirai-je enfin? Il promet à ses disciples la conversion de l'univers, le triomphe a croix, la docilité de tous les peuples de erre, des philosophes, des césars, des ns, et que son Evangile sera reçu du nde entier (*Marc.* XIII, 10; *Joan.* IV, 35, 36; . I, 8) : mais tient-il le cœur de tous les nmes entre ses mains pour répondre ain-'un changement dont jusque-là le monde rait point eu d'exemple? Vous nous direz s doute que Dieu révèle à son serviteur choses futures. Mais vous vous trompez; n'est pas Dieu, il n'est pas même prote: ses prédictions sont des songes et des mères; c'est un esprit imposteur qui le uit et se mêle de l'instruire sur l'avenir, es suites ont démenti la vérité de ses mmesses; il prédit que tous les peuples is dans les ombres de la mort vont our les yeux à la lumière, et il ne voit pas ils vont retomber dans des ténèbres plus ninelles en l'adorant; il prédit que son e sera glorifié, et que son Evangile lui nera partout des adorateurs en esprit et vérité, et il ne voit pas que les hommes it le déshonorer pour toujours en lui lant jusqu'à la fin des siècles ce Jésus qui devait être que son envoyé et son prote; il prédit que les idoles vont être rensées, et il ne voit pas qu'il sera lui-même à leur place; il prédit qu'il se formera peuple saint de toute langue et de toute m, et il ne voit pas qu'il vient seulement former un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation qui le placeront dans le temple comme le Dieu vivant, qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages; qui feront tout pour sa gloire; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui et pour lui, n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui, en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une manière mille fois plus spirituelle, plus intime, plus universelle que les païens n'avaient jamais adoré leurs idoles. Ce n'est donc pas même ici un prophète, et ses proches selon la chair ne blasphèment donc point lorsqu'ils le prennent pour un frénétique et un insensé, qui donne aux songes de son esprit échauffé tout le poids et toute la réalité des révélations et des mystères : *Quoniam in furorem versus est*.

Voilà où mène l'incrédulité. Renversez le fondement qui est le Seigneur Jésus, Fils éternel du Dieu vivant, tout l'édifice s'écroule; ôtez le grand mystère de piété, toute la religion est un songe; retranchez de la doctrine des Chrétiens Jésus-Christ Homme-Dieu, vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité..... »

DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE, comme preuve de la divinité de Jésus Christ, son fondateur. — *Voy.* CHRISTIANISME, ÉVANGILE, etc.

DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST. — *Voy.* ÉVANGILE, CHRISTIANISME. JÉSUS-CHRIST, etc.

DONS DU SAINT-ESPRIT. — *Voy.* ESPRIT-SAINT.

E

ÉCRITS. — Tous les écrits contemporains Jésus-Christ et des premiers siècles de glise, qui émanent des Chrétiens, des fs ou des païens, attestent unanimement vérité de tous les faits de la vie du Christ, lesquels sont fondées les preuves histoues de sa divinité. Cet accord universel et la titude absolue, inouïe, qui résultent des uments canoniques de cette époque, nous igent à entrer dans quelques détails, pour ux en faire sentir l'incroyable évidence. *Vous êtes témoins de ces choses* (*Luc.* XXIV, , disait le Christ à ses apôtres, en se séant d'eux, *et vous me rendrez témoignage s Jérusalem, dans toute la Judée, la Sarie, et jusqu'aux extrémités de la terre* (*Act.*). Et tous moururent volontairement s les plus horribles supplices pour ater la vérité de « ce qu'ils avaient vu de rs yeux, entendu de leurs oreilles, tou- de leurs mains (*I Joan.* I, 1). » eux, si les d'abord, que le plus hardi renia trois , son Maître (*Matth.* XXVI, 67-75), et que s se dispersèrent, les uns allant vers Emmaüs (*Luc.* XXIV, 13), les autres retournant eurs filets (*Joan.* XXI, 1 seqq.), eux si incrédules qu'ils ne crurent ni Marie Madeleine, ni Jeanne, ni Marie mère de Jacques, qui vinrent successivement leur dire qu'elles avaient vu le Christ après sa résurrection, et traitèrent ce fait de rêverie (*Luc.* XXIV, 10, 11), dont l'un répondait aux disciples qui avaient vu le Sauveur : *Si je ne vois dans ses mains la marque des clous qui les ont percées, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point* (*Joan.* XX, 25) : incrédulité que tous partageaient, car Jésus est obligé de dire aux onze : *Regardez mes mains et mes pieds, et reconnaissez que c'est moi-même; touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os. Ayant dit cela, il leur montra ses pieds et ses mains.* (*Luc.* XXIV, 39-40.) Eh bien, après avoir parfaitement reconnu celui avec lequel ils avaient vécu trois années entières, après avoir vu et touché, ils ne croyaient point encore. (*Ibid.* 41.)

Ce sont ces hommes, si difficiles eux-mêmes à convaincre, qui viennent, à la face de tout un peuple témoin des faits publics qu'ils rapportent, rendre témoignage de ce qu'ils ont vu et entendu; et ce témoignage scellé de leur sang, loin d'être démenti,

trouve au sein même de Jérusalem huit mille hommes en deux jours pour le confirmer par leur conversion. (*Act.* II, 41; IV, 4.)

Saint Jean, le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, vécut jusqu'à l'an 100 ou 101, et saint Siméon, cousin de Jésus-Christ, l'un de ses disciples et second évêque de Jérusalem, ne mourut qu'en l'an 107. Ainsi, pendant cet intervalle de temps, c'est-à-dire soixante-quatorze ans après la mort et la résurrection du Sauveur, il existait encore des témoins oculaires connus, et ayant joué un grand rôle, qui avaient vu les actes de la vie du Christ. Or, c'est en présence de ces témoins oculaires que se publièrent sur ce sujet une foule innombrable d'écrits dont nous possédons encore plus de *cinquante* parfaitement authentiques, et tous complétement d'accord entre eux.

Ces écrits et témoignages se distribuent dans le cours de cette longue période, à peu près de la manière suivante :

8 ans après la mort de Jésus-Christ, *Evangile de saint Matthieu* (c'est cette date que portent plusieurs manuscrits grecs, et que donnent Théophylacte, Euthymius et d'autres écrivains);

12 ans après la mort de Jésus-Christ, *Evangile de saint Marc* (comme porte la *Chronique* d'Eusèbe);

12 ans après la mort de Jésus-Christ, *I Epître de saint Pierre;*

18 ou 19 ans après la mort de Jésus-Christ, *Concile de Jérusalem,* où assistent Pierre, Jacques, Jean, Paul, Barnabas et une multitude d'autres;

19 ans après la mort de Jésus-Christ, *I Epître de saint Paul aux Thessaloniciens;*

20 ans après la mort de Jésus-Christ, *II Epître de saint Paul aux Thessaloniciens;*

20 ans après la mort de Jésus-Christ, *Evangile de saint Luc* (Plusieurs manuscrits grecs portent qu'il fut publié 15 ans seulement après l'ascension de Jésus-Christ;

22 ans après la mort de Jésus-Christ, *Epître de saint Paul aux Galates.*

23 ans après la mort de Jésus-Christ, *Ire Epître de saint Paul aux Corinthiens.*

24 ans après la mort de Jésus-Christ, *IIe Epître de saint Paul aux Corinthiens.*

25 ans après la mort de Jésus-Christ, *Epître de saint Paul aux Romains.*

26 ou 28, 29 ou 32 ans après la mort de Jésus-Christ, *Epître de saint Paul aux Ephésiens.*

26 ou 27 ans après la mort de Jésus-Christ, *Epître de saint Jacques.*

28 ans après la mort de Jésus-Christ, *Epître de saint Paul à Philémon.*

29 ans après la mort de Jésus-Christ, *Epître de saint Paul aux Philippiens.*

29 ans après la mort de Jésus-Christ, *Epître de saint Paul aux Colossiens.*

30 ans après la mort de Jésus-Christ, *Epître de saint Paul aux Hébreux.*

30 ans après la mort de Jésus-Christ, *Actes des apôtres* par saint Luc.

31 ans après la mort de Jésus-Christ, *Epître de saint Paul à Tite.*

31 ans après la mort de Jésus-Christ, *Ire Epître de saint Paul à Timothée.*

31 ou 32 ans après la mort Jésus-Christ, *IIe Epître de saint Paul à Timothée*

32 ans après la mort de Jésus-Christ, *Ire, IIe Epîtres de saint Pierre.*

33 ou 34 ans environ après la mort de Jésus-Christ, *Epître de saint Jude.*

34 à 65 ans après la mort de Jésus-Christ, *Ire, IIe, IIIe Epîtres de saint Jean;* son *Apocalypse,* son *Evangile.* Quatre Epîtres de saint Clément de Rome, *Epître de saint Barnabé, Le Pasteur* d'Hermas, etc., etc.

Or, comme le reconnaît lui-même un Juif ennemi déclaré du christianisme, M. Salvador, les traditions des quatre évangélistes s'accordent parfaitement, non-seulement entre elles et avec toutes les œuvres des apôtres, mais encore avec la multitude secondaire des écrits apocryphes. Il est impossible, après un examen réfléchi, de ne pas les adopter dans leur ensemble pour des monuments véritables. Loin de trouver à redire aux différences qui se rencontrent dans ce quadruple monument, ces différences en constituent la vraie richesse, elles l'agrandissent en y conservant l'empreinte involontaire et naïve des hommes et des circonstances. (*Jésus et sa doctrine,* p. 164, 167.)

Bien plus, tous les faits de l'histoire évangélique sont constatés par les plus mortels ennemis du Christ, par les auteurs païens et les Juifs eux-mêmes. C'est ce qu'ont démontré avec la dernière évidence Mgr Rossignol dans ses *Lettres sur Jésus-Christ,* Bullet, dans son *Histoire de l'établissement du christianisme tirée des seuls auteurs juifs et païens,* Colonia, dans son ouvrage, *La religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs païens.* Un simple résumé suffira pour établir ce fait d'une manière péremptoire.

L'historien Josèphe, Julien et le célèbre jurisconsulte Ulpien rapportent que l'on procéda positivement comme disent les évangélistes pour le recensement général que fit Quirinus dans toute la Judée. Les pièces officielles en furent déposées dans les archives de Rome, auxquelles saint Justin (Apolog. 1, p. 75, 83, dialog. 2, p. 303) renvoyait l'empereur, le sénat et les magistrats romains, et que Tertullien (*Contr. Marc.,* lib. IV, c. 7) rappelait à Marcion.

Josèphe rapporte la prédication de saint Jean-Baptiste, l'immense concours de peuple qui y affluait, les vertus et la mort de ce précurseur de Jésus. (*Antiq. Jud.* lib. XVIII, cap. 7.)

Macrobe (*Saturnal.* lib. II, cap. 4), Tacite (*Annales,* lib. V), Celse. (Lect. 58, p. 45, etc.) et le traité *Synedrion* attestent le massacre des enfants par Hérode, et les deux derniers la fuite de Jésus-Christ en Egypte.

Chalcidius, philosophe platonicien, parle, dans son commentaire sur le *Timée* de Platon, de l'étoile et des mages de la Chaldée

vinrent saluer le berceau du fils de Ma- (Cap. 7, sect. 125.)

acite dit dans ses Annales (lib. v) que la éo fut le berceau du Christ. Epictète, en (lib. IV, cap. 7), et tous appellent Ga- ens Jésus et ses disciples; les Juifs ajou- que sa famille habitait Nazareth (Talmud Jerus., l. *Avoda Zara*) et conservaient ouvenir qu'il était né à Bethléem. (Le in Moïse l'Egyp. ; liv. *Sophrin*.)

u des plus grands ennemis du christia- ne, Celse, constate que Jésus est né dans village de la Judée, d'une femme pauvre, assait pour le fils d'un charpentier (BAS- E, *Histoire des Juifs*), que lui-même fut rier en bois (Origen. *Contr. Cels.*, lib. I, 28; l. II, n. 32), comme le disent égale- nt Libanius (*Ibid*, lib. VI, n. 34) et le mud; qu'il s'associa douze apôtres, pu- ains, pêcheurs, gens sans lettres (Théo- et, *Hist. Eccl.*, lib. III, cap. 25) «hommes tiques et pauvres,» comme s'expriment nobe (lib. I), Porphyre (apud S. Hieronym. *sal.* XCI), Amélius (apud Euseb., 11, 19) Julien (apud S. Cyrille, lib. VIII) que stoire de la vie de Jésus a été écrite par hommes dépourvus de toute science hu- ine.

osèphe dit que « Jésus était le Christ t la vie et la résurrection avaient été lites par les prophètes, qu'il enseigna la té à ceux qui voulurent l'entendre, et Juifs et gentils embrassèrent sa doc- e. » (*Antiq. Jud.*, lib. XVIII, cap. 4.)

e Talmud, traité *Sanhédrin*, (fol. 43 et), traité *Schabbat* (fol. 104); Celse (apud gen., lib. I, n. 6, 28, 38, 67, 68, 71; lib. . 48; lib. III, n. 27; lib. VIII, n. 9, 47); philosophe platonicien Porphyre (*Hist.* 28); Hiéroclès (*Philalethes*), magistrat en; Arnobe (lib. I, p. 25); Julien l'Apostat; RILL., lib. VI et VII *Contr. Julian.*); Vo- ien, Josèphe (*Antiq. Jud.*, lib. XVIII, cap. ; en un mot tous les auteurs païens et juifs uent formellement les miracles de Jésus- ist, bien qu'ils les attribuent à la ma-

e *Sepher Toldos Jeschu* rapporte les gué- ns de lépreux, des résurrections de ts par Jésus-Christ, son entrée triom- nte à Jérusalem, et ajoute qu'il fut etté, couronné d'épines, crucifié, qu'on donna du fiel et du vinaigre pour étan- r sa soif, qu'il s'écria : *Mon Dieu! Mon ! pourquoi m'avez-vous abandonné?* *tth.* XXVII, 46.) et qu'on lui disait : *Si Fils de Dieu, pourquoi ne te délivres-tu de nos mains* (*Matth.* XXVII, 40), que trois s après sa mort son corps disparut, que apôtres parcoururent toute la terre et le nombre de ses disciples devint prodi- ix et se répandit au loin.

acite dit que « le Christ auteur de la re- on chrétienne fut crucifié sous le règne Tibère par Ponce-Pilate, gouverneur de udée.» (*Annales*, lib. XV.) Josèphe (*Antiq.* ., lib. XVIII. cap. 4); Celse (apud Ori- ., lib. II, n. 5, 8, 9, 31; lib. VI, n. 34); Ce- us (apud Minut. Felic.), Arnobe (lib. I, n. 23), Julien et le Talmud (Traité *Sanhédrin*, fol. 43.) racontent également que Jésus fut flagellé et crucifié.

« Les Juifs avouaient que le Christ était ressuscité après avoir été mis en croix. » (Actes de saint Pionius, dans Bollandus, 1er février.) L'historien Josèphe dit que « Jésus apparut vivant à ses disciples trois jours après sa mort, les prophètes ayant prédit sa résurrection. » (*Antiq. jud.*, lib. VIII, cap. 4.)

Tacite (*Annales*, lib. XV), Suétone, Juvénal, Sénèque (S. AUGUSTIN, *De civit. Dei*, lib. VI, cap. 31); Dion Cassius (lib. XXXVII), Julien (apud S. Cyrille, lib. X), le rabbin Moïse l'Egyptien (Jérôme DE SAINTE-FOI, liv. I, chap. 5), attestent les progrès prodigieux du christianisme dès sa naissance. Tous les auteurs païens et juifs confessent la perfection de sa morale, le courage des martyrs (CELSE, JULIEN, LIBANIUS, etc.), l'innocence et la sainteté des premiers Chrétiens. (PLINE, LUCIEN, JULIEN, etc.)

Le Talmud de Jérusalem, livre *Avoda-Zara* et le traité *Schabbat* (c. 14), le Talmud de Babylone, au traité *De l'idolâtrie* (chap. 12), le commentaire sur l'*Ecclésiaste* (chap. I), Celse (apud Origène, lib. I, n. 6; lib. II, n. 5; lib, VI, VII, VIII), Suétone (*Vie de Néron*), Arnobe (lib. I), Lucien (Dialog. *Philopatris*), Porphyre, Julien (S. CYRILLE, lib. III et X), tous les païens constatent que les premiers Chrétiens opéraient des miracles, bien qu'ils cherchassent à n'y voir qu'un secret de magie. (S. AUGUSTIN, lib. I *Concord. Evang.*, *De Civ. Dei*, lib. XVIII, cap. 53.)

Phlégon, affranchi d'Adrien, rend un témoignage éclatant aux prophéties de Jésus-Christ et à leur accomplissement, surtout en ce qui est relatif à la ruine de Jérusalem; il assure que les prédictions de saint Pierre ont été justifiées par l'événement. Il parle en ces termes du tremblement de terre et de l'éclipse de soleil qui arriva extraordinairement au moment de la mort de Jésus, la quatrième année de la CCIIe olympiade, qui est en effet celle de la mort de Jésus-Christ, et exactement à l'heure même indiquée par les évangélistes : « La quatrième année de la CCIIe olympiade, il y eut une éclipse de soleil plus grande qu'aucune de celles qu'on eût encore vues. A la sixième heure, le jour fit place à des ténèbres tellement épaisses que les étoiles parurent dans le ciel, et un tremblement de terre renversa un grand nombre de maisons. (*Olympiade*, lib. XIII, apud Origène, *Cont. Celse*, lib. II, n. 14.) Thallus, auteur grec du Ier siècle, et Castor constatent que cette même année dix-huitième de Tibère, une obscurité subite se répandit sur la terre à l'heure même de midi. (*Hist. Syriac.* lib. III.) La constatation officielle de ce fait existait encore quatre siècles au moins après. Tertullien disait aux païens, en parlant de ce prodige : « Vous le trouverez rapporté dans vos archives (*Apolog.* c. 5, n. 21); » et le martyr saint Lucien, homme d'une grande érudition, répondait, dans l'interrogatoire qu'il subit avant d'être mené au supplice : « Si vous refusez de vous

en rapporter à mon témoignage sur la divinité de Jésus-Christ, vous n'avez qu'à consulter vos annales et qu'à fouiller dans vos propres archives; vous verrez que du temps de Pilate, et lorsque le Christ souffrit, le soleil disparut et le jour fut remplacé par les ténèbres. » (RUFFIN, *Hist. eccles.*, lib. IX, cap. 6.) Les annales de Chine attestent également que, la septième année du règne de Kouang-ou-Ti, qui tombe l'an 33 de l'ère chrétienne et le 30ᵉ jour de la 3ᵉ lune, correspondant à la fin de mars, qui fut le temps de la mort de Jésus, il y eut une éclipse totale de soleil et de profondes ténèbres qui durèrent trois heures entières (*Confucius. Sinarum philosophus*,, p. 38; *Histoire générale de la Chine*, t. III, p. 309.)

« Tibère, sous le règne de qui le nom chrétien commença à être connu dans le monde, rendit compte au sénat *des preuves de la divinité de Jésus-Christ qu'il avait reçues de la Palestine, et les appuya de son suffrage.* Le sénat les rejeta, parce qu'elles n'avaient pas été soumises à son examen. (Car il y avait un ancien décret qui défendait aux empereurs de consacrer aucun dieu sans l'approbation du sénat.) Mais l'empereur persista dans son sentiment et menaça des plus grands châtiments les accusateurs des Chrétiens. » (TERTULL., *Apologet.*)

Lampride raconte que « l'empereur Alexandre Sévère rendait tous les matins un culte à Jésus-Christ, dont il avait placé une statue dans une espèce de temple qu'il avait dans son palais; que, non content de l'adorer en particulier, il voulait encore lui élever un temple public et le faire mettre au nombre des dieux. » Il rapporte aussi que l'empereur Adrien « voulut faire recevoir Jésus-Christ au nombre des dieux. Il fit bâtir, dans toutes les villes, des temples sans simulacres, qu'on nomme encore aujourd'hui Adrianées, parce qu'on n'y voit point d'idoles, et qu'ils avaient été préparés par Adrien pour Jésus-Christ. Mais il fut empêché de les lui consacrer par ceux qui, ayant consulté les oracles, avaient trouvé que, si cela se faisait comme l'empereur le souhaitait, tout le monde embrasserait la religion chrétienne, et que les autres temples deviendraient déserts. » (*Vie d'Alexandre*, p. 123 et 129.)

Ainsi le monde païen lui-même ne se contenta pas de rendre un témoignage éclatant, universel à tous les faits de la vie, de la mort et de la résurrection du Christ, il alla jusqu'à l'adorer et à lui élever des autels, en proclamant sa divinité.

ECRITURE SAINTE. — *Voy.* ANCIEN et NOUVEAU TESTAMENT, EVANGILES, ECRITS, etc.

EGLISE. — *Si vous ne me croyez point*, disait Jésus-Christ, *croyez du moins à cause de mes œuvres.* (*Joan.* X, 38.) Or toutes ces œuvres se résument dans l'Eglise. L'existence de l'Eglise est en effet la preuve par excellence de la divinité de Jésus-Christ; c'est, comme disent les Pères, le miracle des miracles qui rendrait au besoin tous les autres superflus. Voilà un royaume, une société de deux cents millions d'hommes qui subsiste depuis près de deux mille ans sans interruption et qui n'a pour se défendre, ni frontières, ni armées, ni prisons, ni bourreaux. Or quelle est la société humaine qui pourrait subsister ainsi, je ne dis pas deux mille ans, mais seulement deux jours. Ce royaume, c'est celui de la vérité éternelle, infaillible, représentée par des hommes faillibles et passagers; c'est celui de la sainteté et de la justice, représenté par des hommes pécheurs et injustes; c'est, comme dit saint Paul, Dieu lui-même porté dans des vaisseaux d'argile. Quel miracle comparable à ce miracle, de conserver ainsi intacte sur la terre la vie divine au sein de toutes les misères humaines !

Bien plus, toutes les puissances de l'humanité, conjurées contre cette Eglise, n'ont cessé de lui livrer depuis vingt siècles un combat à outrance. La science attaque l'incompréhensibilité de ses mystères; les pouvoirs attaquent sans relâche ce pouvoir qui leur semble rival; la ruse, la corruption, le mensonge, l'égoïsme, la sensualité, l'orgueil, tous ces fils déchaînés de l'immoralité humaine ne cessent de livrer un assaut sanglant à cette morale austère qui les proscrit et les condamne, à cette religion divine qui les flétrit. De siècle en siècle, le combat prend des formes nouvelles pour mieux détruire l'œuvre du Christ, et depuis deux mille ans l'Eglise dont on célèbre sans cesse la défaite, dont on prophétise à chaque instant la mort, voit crouler les trônes, s'éteindre les empires, et toutes les révolutions expirer à ses pieds. Quelle est donc cette puissance surnaturelle, qui la maintient ainsi debout, toujours plus forte et plus pleine de vie, contre cette incessante conjuration de toutes les forces de la terre et de l'enfer ?

Pour comprendre quelle est cette puissance, où éclate avec tant de grandeur la preuve la plus palpable de la divinité de son fondateur Jésus-Christ, il faut voir comment ce divin Maître l'a constituée. Qui choisit-il dès le premier jour pour représentants? Des hommes pauvres, sans lettres, sans fortune, sans pouvoir humain, sans dignité, en un mot toutes les faiblesses, toutes les impuissances humaines, et il leur donne pour force cette faiblesse même, afin de rendre son action divine plus visible. C'est là le fondement inébranlable de son Eglise, et chaque fois qu'elle a recours à la force ou à la science humaine, à l'éloquence, aux richesses, à l'appui des gouvernements, c'est alors seulement qu'elle devient faible, parce que l'action divine semble d'autant plus s'éloigner d'elle qu'elle recourt à l'action de l'homme. L'histoire est là pour le montrer. Mais au contraire lorsqu'elle ne s'appuie que sur sa propre faiblesse, attendant tout de celui qui la fortifie, alors elle recouvre toute la puissance divine que Jésus-Christ lui a promise.

Nous le demandons à tout esprit attentif qui voudra approfondir cette histoire de l'Eglise : est-il une preuve plus flagrante de la

unité de son fondateur? Quel homme a ais songé à fonder sur la terre un royau- ainsi purement spirituel, ne s'appuyant aucune institution humaine, et les ayant tes au contraire conjurées contre lui? el homme eût jamais pu réaliser ce royau- , lors même qu'il l'eût conçu? Quel mme surtout eût pu le faire ainsi durer ix mille ans au milieu de toutes les vicis- ıdes et de toutes les révolutions humai- ? Enfin quel homme eût pris pour base me de son œuvre toutes les faiblesses au ı de toutes les forces, n'employant ni la ence, ni la philosophie, ni le pouvoir po- que, ni la richesse, ni la grandeur, et sant au contraire du renoncement à toutes choses le principe même de sa force?

Nous voudrions développer ici cette preuve sensible de la divinité de Jésus-Christ, ais nous préférons laisser la parole à un mme dont le nom fait autorité, M. Auguste colas, qui traite ainsi ce sujet dans ses *udes philosophiques* (t. III, c. 12). « Que ux, » dit-il, « qui ne voient dans l'Eglise l'une formation du hasard, qu'un heureux ccès de la politique des prêtres, qu'un énement amené par les circonstances, et orifié après coup dans ses origines, veuil- nt bien prêter une impartiale attention, et l'ils disent ensuite s'il est possible d'ima- ner rien de plus prévu, de plus sagement nçu, de plus parfaitement disposé dès son incipe, c'est-à-dire dès la pensée de Jésus- rist, pour produire tous ses effets les plus culés, en dépit de tous les obstacles hu- ains, par les moyens les plus contraires ıx succès des entreprises de ce monde, et ı vertu d'une force qui se plaît à faire écla- er sa divinité dans notre infirmité, et à se roduire en nous excluant.

Il est dit dans la *Genèse* que Dieu voulant réer l'homme prit du limon de la terre, en orma un corps, et répandit sur son visage in souffle de vie, lui communiquant par là on image et sa ressemblance.

Dans la création de l'Eglise par Jésus- Christ il s'est passé quelque chose de pareil. Là, en effet, trois choses, comme dans la réation de l'homme, sont à remarquer :

La matière choisie;

La forme donnée;

L'inspiration et la vie.

Jésus-Christ marchant le long de la pe- ite mer de Galilée, dit l'Evangile, vit des pêcheurs, et il leur dit : *Venez après moi, et e vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.* (*Matth.* IV, 18, 19.)

Voilà la matière, voilà les premiers rudi- nents de l'institution de l'Eglise, de cette nstitution qui doit porter par toute la terre e flambeau de la vérité, confondre la sa- gesse des philosophes, abaisser les faisceaux levant sa croix, s'asseoir au Capitole, et ré- gner sans limites et sans fin sur le monde. Ce ne sont pas des grands, des riches, des forts, des habiles, qui doivent servir à cette gigantesque entreprise, ce sont des hommes de peu, ignorants, pauvres, grossiers, des pêcheurs de poissons, n'ayant pour toute fortune que des filets, et pour toute science que l'art de s'en servir, *le limon de la terre,* en un mot, ce sont ces hommes qui, selon la sublime métaphore du Sauveur, doivent prendre le monde dans leurs filets.

La *faiblesse*, qui était le propre de ces hommes, est, d'ailleurs, tellement l'objet intentionné du choix que Jésus-Christ fait de leurs personnes, que, leur donnant ses instructions pour la conquête du monde, il leur recommande, comme une condition caractéristique du succès de leur mission, de rester *faibles* humainement parlant, et de n'emprunter aucun secours, aucun artifice, aucune défense terrestre : Jésus envoya ses douze, après leur avoir donné les instructions suivantes... *Ne vous mettez point en peine d'avoir de l'or ou de l'argent, ou d'autre monnaie dans votre bourse... Ne préparez ni un sac pour le chemin, ni deux habits, ni souliers, ni bâton. Lorsque quelqu'un ne voudra point vous recevoir ni écouter vos paroles, secouez, en sortant de la maison ou de la ville, la poussière de vos pieds, afin que ce soit un témoignage contre eux. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups... Les hommes vous feront fouetter dans leurs synagogues, et vous serez présentés, à cause de moi, aux gouverneurs et aux rois, pour leur servir de témoignage ainsi qu'aux nations... Lors donc qu'on vous livrera entre leurs mains, ne vous mettez point en peine comment vous leur parlerez, ni de ce que vous leur direz..., et vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom... Le disciple n'est point au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur; s'ils ont appelé le père de famille Béelzébub, combien plutôt traiteront-ils de même ses serviteurs,* etc. (*Matth.* X, 5 seqq.; *Marc.* VI, 7-11; *Luc.* IX, 1-5.)

Comme vous le voyez, les instructions données aux apôtres sont dignes du choix qui avait été fait de leurs personnes; et c'est tellement à dessein qu'ils ont été choisis faibles, pauvres, ignorants, qu'on leur recommande de rester par eux-mêmes faibles, pauvres, ignorants, et que, comme conséquence de ce choix et de cette conduite, on leur prédit qu'ils seront persécutés, fouettés, immolés, comme celui dont ils prêcheront la doctrine. — Etrange condition de succès! singuliers conquérants!

Au surplus, ce qui était ainsi prédit aux apôtres ne tarda pas de leur arriver, et saint Paul, écrivant aux Corinthiens, leur disait : *Dieu nous traite, nous autres apôtres, comme les derniers des hommes, comme ceux qui sont condamnés à la mort, nous faisant servir de spectacle au monde. Nous sommes fous, nous sommes faibles pour l'amour de Jésus-Christ; jusqu'à cette heure, nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitements; nous n'avons point de demeure stable; nous travaillons avec beaucoup de peine de nos propres mains; on nous maudit et nous bénissons, on nous persécute et nous le souffrons, on nous dit des injures et nous répondons par des prières; nous sommes devenus*

comme les ordures du monde, comme les balayures qui sont rejetées de tous. (*I Cor.* IV, 9-13.)

N'êtes-vous pas ému de pitié sur le sort de ces pauvres gens? Ne regrettez-vous pas pour eux la paisible obscurité de la condition de pêcheurs de poissons d'où ils ont été tirés pour les faire devenir si étrangement pêcheurs d'hommes? Que sera-ce donc lorsqu'ils seront lapidés, décapités, crucifiés, livrés aux bêtes, et que Néron, comme le rapporte froidement Tacite, s'en fera des torches pour éclairer ses fêtes nocturnes?

Cependant voici qui doit faire équilibre à ce premier jugement, et rejeter l'esprit dans un sentiment tout opposé. Cette lettre de Paul dans laquelle il écrit le misérable sort des apôtres, est écrite non à un Chrétien, mais à un peuple de Chrétiens, et quel peuple? le *Corinthien*, c'est-à-dire le plus dissolu et le plus éloigné de la doctrine de la croix de tous les peuples. Ce n'est pas tout: le même Paul, apôtre, *balayure du monde*, écrit en même temps des lettres de direction aux Galates, aux Ephésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, aux Thessalonicieens, aux Hébreux, aux Romains, et correspond déjà avec la maison de Narcisse, favori de l'empereur, ainsi que nous le voyons dans les nombreuses salutations par lesquelles il termine ainsi ses Epîtres: *Toutes les Eglises de Jésus-Christ vous saluent*.... (*Rom.* XVI, 16.) Les apôtres n'avaient pas achevé leur course, et le même Paul disait déjà aux Romains que leur foi était annoncée *dans tout le monde*. (*Rom.* I, 8.) Il disait aux Colossiens que l'Evangile était ouï de toute créature qui était sous le ciel; qu'il était prêché, qu'il fructifiait, qu'il croissait par tout l'univers. (*Col.* I, 5, 6, 23.) — Certes, la pêche est déjà abondante, et à un tel succès on comprend le zèle des divins pêcheurs, et encore ceci n'est que leur début; attendez que les persécutions se soient accrues et que toute la puissance des Césars se soit soulevée contre cette entreprise; c'est alors que les bornes de l'empire romain, fruit de huit cents ans de conquête et de politique, deviendront trop étroites pour l'Eglise de Jésus-Christ. Cent ans seront à peine écoulés, et le philosophe Justin comptera parmi les nations sauvages elles-mêmes, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui erraient de çà et de là sur des chariots (JUST., Apol. 2; *Adv. Tryph.*); les Gaules, l'Espagne, la Germanie, sont déjà en communion avec l'Egypte et tout l'Orient jusqu'au fond des Indes; et « comme il n'y avait qu'un soleil, dans tout l'univers, dit saint Irénée, contemporain de ce prodige, on voyait dans toute l'Eglise, depuis une extrémité du monde à l'autre, la même lumière de la vérité. » (IREN., I, 23.)

Voilà le fait. Inutile de l'attaquer; il est là. Il faut en chercher la loi dans ses rapports avec la bassesse des éléments employés par la main de Jésus-Christ à la construction de son Eglise.

Or, voici le résultat inévitable auquel arrivera tout esprit méditatif: — ou bien l'action de l'Eglise dans la conversi[on] ... n'est reçue que comme un fait ... alors il y a, non pas prodige, ... tère, mais contradiction flagrant... sement de toutes les lois de la rais[on] ... dité en un mot dans le succès ... les moyens; ou bien on consent à ... ces moyens une vertu divine, et ... ment, leur choix, leur emploi et le ... cès, laissent voir le cachet de la ... fonde sagesse, de la plus parfaite, ... riche économie.

Car enfin il est évident, par ... précède, que Jésus-Christ a rej[eté] ... sein, dans la composition de son E[glise] ... ce qu'un homme de la plus comm[une pru]dence aurait recherché, et qu'il ... trer ce que le même homme aurait ... geons sa conduite comme celle d'un ... Entreprendre de convertir tout le ... main à une seule loi et à la plus ... toutes les lois, quelle folie déjà ... cet effet les agents les plus faibles, ... fragiles, les plus impropres évid... dominer, à persuader, à éblouir, à ... pre, à faire, en un mot, tout ce qui ... mainement nécessaire pour la plus ... toutes les entreprises, quel surc... lie! non-seulement les choisir ... leur prescrire de rester tels; leur ... les maux les plus affreux et s'en fai... ces maux venant à fondre sur eux, ... à les trouver fermes, dévoués, ... et enfin le plus prodigieux succès qu... jamais vu sous le soleil venant donn[er] ... de point en point à ce calcul le ... bours des plus simples règles du ... mun; voilà toutes les absurdités qu... dule doit dévorer en déniant l'action ...

On a essayé d'expliquer le succè[s] ... entreprise, par des considérations ... dans l'ordre des idées et des faits ... existants alors. Rien n'est plus ... ment contraire à la vérité. En effet ... sophes, représentant des idées, rest... ennemis les plus implacables du ... nisme. Les malheureux et les esc[laves ne] trouvèrent rien dans la loi évangé[lique qui] changeât directement l'institution ... quelle ils gémissaient. Où a-t-on vu ... apôtres aient fait appel aux idées d'a... qui les combattaient comme des insp[irations] du démon? Où a-t-on vu qu'ils aient ... même en espérance, le moindre chan[gement] à la constitution sociale existante? ... folie de la croix confondait à la fois ... sagesse des sages et les rêves libérateu[rs des] Spartacus révoltés. Tout ce qu'on a ... d'avancer à ce sujet reçoit donc de l'... et des faits le plus éclatant démenti. ... blissement de l'Eglise ne peut s'ex[pliquer] que par la divinité de son fondateur. ... création, sa conception, comment l'ex[pliquer] si ce n'est celle de Dieu même? Ent... tarel, était-il humainement raison[nable de] s'y prendre comme le Christ ... n'était-ce pas au contraire la marc[he] ... sément inverse qu'il fallait suivre? ... sant que de moyens humains dans ...

…lle des entreprises, comment les … ainsi tous de la manière la plus ab… si on ne possède en soi une force … qui les remplace? Comment prédire … cès dans de telles conditions? est-ce … le? Est-ce logique? Dans la plus petite … tes les entreprises, l'homme qui com… rait par éliminer de propos délibéré …es moyens de réussir, ne passerait-il … bon droit pour un fou? Et cependant … succès le plus complet, le plus prodi… , le plus inouï vient couronner ces …tions impossibles. Toutes ces contra…ns, toutes ces absurdités disparaissent …ue vous reconnaissez la divinité de …-Christ.

… effet, tout est possible à Dieu, et sa …-puissance éclate d'autant plus qu'il re… tous les moyens, tous les éléments hu…s, et qu'il agit seul et directement. Au … de triompher par le glaive et le pouvoir, …-Christ triomphe en se laissant immoler …nimieusement sur une croix. Voilà ce qui …nd la sagesse humaine, mais aussi …i révèle l'action divine. Par là éclatent …ême temps toutes les vertus qu'il vient …gner au monde, l'humilité, la sainteté, …, le néant de l'homme, l'infini de …

…is les apôtres étaient des hommes faibles, …ants et lâches par eux-mêmes, et plus … visible la divinité de Jésus-Christ qui …it en eux et par eux de si grandes choses. … fut, dit saint Jean Chrysostome, une … de preuve de la majesté de Jésus-Christ, …n son absence, mais par lui, il se fit des …es qu'il n'avait point faites quand il … présent. » La foi trouvait son plein …cice en même temps que sa démonstra… dans cette force divine éclatant dans la …lesse humaine, dans ces prodiges de gran…r et de sublimité émanant, sous l'action de …u, de ce qu'il y avait en l'homme de plus …uble et de plus petit. A la place de ces …vres bateliers juifs, mettez des philoso…s, des grands hommes, des savants, de …ssants génies, malgré vous, vous serez …té d'attribuer à l'homme ce qui vient de …u, la foi n'aura plus de raison d'être et …c elle disparaîtront l'humilité et le senti…nt de l'impuissance humaine, c'est-à-dire …croix, tout ce qui fait le christianisme. …is quand des hommes de rien, porteurs …-mêmes du continuel miracle qu'ils prê…nt, sont d'autant plus illuminés de lu…ère qu'ils sont par eux-mêmes plus igno…ts, d'autant plus doués d'une force et d'une …ndeur invincibles qu'ils sont par eux-…mes et plus petits et plus faibles; quand …les voit convertir d'un coup le monde …ier, eux qui ne pouvaient pas même com…ndre la plus simple parabole de l'Evangile, …nment est-il possible de douter de la divi…é de celui qui, disparu de la terre, pouvait …si les éclairer, les inspirer, les guider et …érer par eux de tels prodiges?

…Aussi pouvaient-ils dire de leur ministère …c saint Paul : *C'est par la grâce de Dieu … je suis ce que je suis.* (*I Cor.* xv, 10.) *Quand je suis faible, c'est en cela qu'alors je suis fort* (*II Cor.* xii, 10); *car je peux tout en celui qui me fortifie. C'est par Jésus-Christ que nous avons une si grande confiance en Dieu, non que nous soyons capables de former par nous-mêmes aucune bonne pensée, mais c'est Dieu qui nous en rend capables C'est lui qui nous a rendus aptes à être les ministres de la nouvelle alliance, le ministère de l'ancienne alliance, ministère transitoire, a été glorieux; mais cette gloire s'efface si on la compare avec la sublimité de celle de l'Evangile; car, si le ministère qui devait finir a été glorieux, celui qui durera toujours doit l'être beaucoup davantage. C'est pourquoi, ayant une telle confiance, nous usons de grande hardiesse* (*II Cor.* iii, 4 seqq.) *Ayant reçu un tel ministère, selon la miséricorde qui nous a été faite, nous ne nous laissons point abattre, nous rejetons loin de nous les passions qui se cachent comme honteuses, ne nous conduisant point avec artifice, mais à face découverte, ne faussant point la parole de Dieu, et n'employant pour notre recommandation envers tous les hommes qui jugeront de nous, selon le sentiment de leur conscience, que la sincérité avec laquelle nous prêchons devant Dieu la vérité de son Evangile. Que si cet Evangile est couvert, il est couvert pour ceux qui périssent, desquels le Dieu de ce siècle a aveuglé l'entendement, afin que la lumière de l'Evangile ne leur resplendît.* (*II Cor.* iv, 1-4.) *Car nous sommes devant Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ, soit à l'égard de ceux qui se sauvent, soit à l'égard de ceux qui se perdent : aux uns, odeur de mort qui les tue, aux autres odeur de vie qui les fait renaître. Et qui est capable d'un tel ministère?* (*II Cor.* ii, 15, 16.) *Pour nous, nous ne nous prêchons point nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ Notre-Seigneur, ne nous regardant, du reste, que comme vos serviteurs pour Jésus; parce que le même Dieu qui a fait resplendir la lumière du sein des ténèbres est celui qui a fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions éclairer les autres en leur communiquant la connaissance de la gloire de Dieu, selon qu'elle éclate en Jésus-Christ. Or, nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin qu'on reconnaisse que la grandeur de la force qui est en nous est de Dieu, et non pas de nous. C'est pourquoi nous sommes pressés de toute sorte, mais non point oppressés, toujours en indigence, mais non destitués, persécutés et non abandonnés, humiliés et non confondus, abattus, mais non point perdus; portant toujours en notre corps l'état de mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée en notre corps; car le nous qui vit est à toute heure livré à la mort pour Jésus, afin que la vie de Jésus paraisse aussi à travers notre chair mortelle : ainsi la mort imprime ses effets en nous pour que la vie imprime les siens en vous. Pour ainsi soit que nous avons sur tout ceci un même esprit de foi, selon qu'il est écrit* (*Psal.* cxv, 1) *: j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; nous croyons aussi nous autres et c'est aussi pourquoi nous parlons.* (*II Cor.* iv, 5-13.)

Ces paroles n'expriment-elles pas parfaitement l'admirable économie des desseins et de la sagesse de Dieu, tels que nous les avons fait remarquer? Les apôtres n'en étaient donc pas les instruments aveugles, mais les libres agents. Aussi plus la lumière, la force et la grandeur divines éclataient en eux, plus ils reconnaissaient et proclamaient leur ignorance, leur faiblesse et leur impuissance. Là était tout le ressort de leur œuvre prodigieuse et la manifestation de la divinité par leur humanité, qui faisait déjà d'eux le spectacle le plus extraordinaire qui eût jamais été donné au monde.

Ce spectacle avait été prédit. Jésus-Christ, en annonçant à ses apôtres qu'ils seraient poursuivis, persécutés, traduits devant les magistrats et les rois, leur avait prédit en même temps le succès et le triomphe. L'un confirmait l'autre, de sorte que les persécutions, loin de les décourager, devenaient le garant de leur victoire, qui impliquait à son tour les épreuves et les souffrances de leur apostolat. C'est ce que d'Aguesseau fait remarquer en ces termes : « On est surpris d'abord que Jésus-Christ ait trouvé des disciples en ne leur annonçant que des tribulations et des croix ; on cesse de l'être quand on envisage ce qu'il promet et ce qu'il tient dans le moment même qu'il le promet. Pour le promettre il fallait être prophète ; pour le tenir il fallait être Dieu. » (*Réflexions diverses sur Jésus-Christ*, t. XV, p. 493.)

Cette conduite de la Providence, qui confond toutes les idées de la prudence humaine que pour être une révélation permanente de la divinité de Jésus-Christ, fournit un sujet inépuisable de méditations. Remarquez en effet que ce n'est pas un dessein de Dieu pour le moment de la première prédication du christianisme, mais un dessein suivi, permanent et comme une loi même de l'existence du christianisme dans tous les temps et dans tous les lieux. Pour laisser constamment en relief aux yeux du monde entier sa divinité, qui en est la pierre angulaire et la base, son fondateur a voulu que cette œuvre surnaturelle trouvât sa force et sa vie dans tout ce qui tend à l'affaiblir et à la renverser, que les attaques mêmes qui a frappent fussent l'objet de son triomphe, en la rendant malgré elle à sa vraie destination, qui est la croix, le Calvaire, la souffrance, le sacrifice, l'humiliation, l'opprobre et le martyre. C'est ce qui fut visible principalement à l'époque des martyrs, de l'arianisme, de l'invasion des Barbares, de la Réforme protestante et à toutes les grandes persécutions qui n'ont presque jamais cessé de la frapper. C'est ce qu'on a pu voir de nos jours encore lorsque, amolli par les mœurs qu'avaient créées la Régence et le siècle de Louis XV, le sacerdoce fut rendu à toute son incorruptible austérité par les persécutions dont l'accabla la première révolution française. C'est ce qui fait et fera l'éternel désespoir de ses ennemis. Terrasser l'Eglise c'est la sauver, la persécuter c'est lui rendre la force, l'égorger c'est lui rendre la plénitude de la vie. Que voulez-vous faire avec un tel adversaire?

C'est là le miracle permanent de la manifestation incessante de la divinité du Christ. La sagesse des Chrétiens eux-mêmes ne cesse d'y être confondue. Ils tremblent en voyant la faiblesse de l'Eglise, oubliant que c'est là précisément sa force. Ses ennemis crient : Victoire, et humainement rien ne paraît plus certain, rien ne l'est plus; mais ils ignorent que cette victoire même, en rendant l'Eglise à son véritable caractère, à son véritable esprit, qui est la croix, le sacrifice, la souffrance, l'humiliation et la pénitence, lui rendent par là même toute sa force surnaturelle et sa grandeur divine, faisant ainsi de sa défaite, le moyen même de son triomphe. « C'est, » dit Nicole, « par une dispensation toute volontaire que Dieu a voulu qu'il en fût ainsi. — Il pouvait se faire suivre de toute la terre dès le commencement de sa prédication. Mais ç'aurait été un miracle trop visible et trop éclatant, qui l'aurait trop découvert aux hommes. Il a donc mieux aimé établir sa religion par un progrès qui frappât moins les esprits, et dans lequel la vertu divine qui l'opérait fût plus cachée. Mais quoiqu'elle soit cachée à la plupart du monde, ceux néanmoins qui considéreront ce progrès avec l'attention qu'il mérite ne pourront s'empêcher d'y reconnaître cette vertu qui le produit et qui le distingue infiniment des progrès que les opinions des hommes peuvent faire. Il n'en est pas moins miraculeux pour être caché et obscurci. Mais il arrive seulement de là qu'il n'y a que les esprits attentifs et non préoccupés qui le découvrent, et c'est là proprement le dessein de Dieu. Il ne veut pas cacher ses œuvres à ceux qui aiment la vérité sincèrement : mais il ne les veut pas découvrir aux superbes, qui ne jugent des choses que par caprice et par passion ; et c'est ce qu'il fait en les couvrant de la ressemblance des œuvres des hommes, et en les distinguant néanmoins par des différences réelles et effectives qui paraissent clairement aux amateurs sincères de la vérité, et ne paraissent point aux autres. »

Telle est la sagesse qui éclate dans *le choix de la matière* dont Jésus-Christ compose son Eglise. Etudions-la maintenant dans *la forme qu'il lui a donnée.*

En ce temps-là, dit l'Evangile, *Jésus, suivi de la troupe de ses disciples, monta sur une montagne, et il appela à lui ceux qu'il voulut* (*vocavit ad se quos voluit ipse*), *et ils allèrent à lui. Il en appela ainsi de manière à ce qu'ils formassent le nombre de douze* (*et fecit ut essent duodecim*), *pour être avec lui et les envoyer prêcher. Et il imposa à Simon le nom de Pierre. Les autres étaient*, etc. (suivent ces noms). (*Marc.* III, 13 seqq.)

Dans ces premières paroles nous apparaît la première forme et comme l'ébauche de la constitution de l'Eglise. Environné d'une troupe de disciples, Jésus-Christ se met à distance et appelle à lui les douze qu'il choisit. Voilà une première agrégation, vient ensuite

cond choix dans ce premier choix, celui erre en qui se consomme l'unité qui forme essentielle de l'Eglise, comme elle le la vérité. Ici l'auteur développe, d'a- e récit même de l'Eglise, la constitution glise principalement dans son chef qui ésente l'unité visible et fait sentir la eur et l'importance de cette unité. Mais reste encore en dehors de cette ution et la laisse avec ses éléments ins faillibles et périssables. Il faut un rs divin, il faut que l'esprit de Dieu lui- entre et s'incarne dans ce grand corps lui communiquer toute sa force et son ibilité. Nous avons vu la matière et me de l'Eglise, il nous reste à en voir ffle inspirateur.

n de plus formel, de plus explicite tous les actes et les paroles du Sauveur, e qui se rapporte à la communication sprit de Dieu et à la promesse de sa per- nce dans l'Eglise. On sait ce que con- l'Evangile, sur l'envoi du Saint-Esprit, et après la résurrection du Sauveur. ırsuit en ces termes :

Les onze disciples (il n'y en avait que onze depuis la défection de Ju- *s'en allèrent en Galilée sur la mon- où Jésus leur avait commandé de se trou- Et le voyant là, ils l'adorèrent : quel- ns néanmoins furent en doute, mais Jé- approchant leur parla ainsi :*

te puissance m'a été donnée au ciel et terre. Comme mon Père m'a envoyé, je nvoie aussi de même. Ayant dit ces il souffla sur eux et il leur dit : Rece- Saint-Esprit. Les péchés seront remis à qui vous les remettrez, et ils seront s à ceux à qui vous les retiendrez ; allez et instruisez toutes les nations, les bap- au nom du Père, et du Fils, et du Saint- t, et leur apprenant à observer toutes ses que je vous ai commandées, et voila suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la monde : « Et ecce ego vobiscum sum om- diebus usque ad consummationem sæ- (*Matth.* XXVIII, 16-20 ; *Joan.* XX,)

ut un esprit bien prévenu pour ne pas cablé de la force de ces paroles, de cord avec tout ce qui a précédé dans sion du Sauveur, de leur rapport pro- ne avec tout ce qui a suivi dans la de l'Eglise, de leur majestueuse et que précision, vraiment digne de Dieu, de la vérité, et qui ne peut se com- rien qu'à ces paroles premières qui rtir la création du chaos et comman- au néant.

e puissance m'a été donnée au ciel et terre... Quel début ! C'est donc un and acte de cette puissance que va Fils de Dieu, puisqu'il sent la né- de la rappeler et de la ramasser en e sorte tout entière, et c'est bien vé- ment sa puissance (cette même puis- sance divine qui a fait le monde et qui l'a racheté) qui va se mettre de nouveau en mouvement pour quelque grand prodige.

Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. (*Joan.* XX, 21.) Pour juger de la confiance des apôtres dans cette délé- gation du pouvoir divin, il faut se rappeler qu'ils avaient été témoins de l'investiture que Jésus-Christ lui-même en avait reçue de son Père, lors de sa transfiguration sur le Thabor. Aussi, saint Pierre, dans sa deu- xième Epître, dit-il expressément : *Nous ne nous laissons pas éblouir par de vaines illusions, quand nous vous faisons connaître la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ayant été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté ; car il a reçu de Dieu le Père un té- moignage d'honneur et de louange, lorsque du haut de la céleste gloire, se fit entendre une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute ma complai- sance : écoutez-le ; » et cette voix, nous l'avons entendue venant du ciel, pendant que nous étions retirés avec lui sur la sainte montagne.* (*II Petr.* I, 16-18.)

C'est au témoignage donné au Christ en cette occasion que saint Pierre en appelle pour établir l'autorité de sa prédication. Et quel était le caractère de ce témoignage ? ce caractère était évidemment double. En pre- mier lieu, Moïse et Elie, les deux person- nages les plus éminents de l'ancienne loi, avaient été vus apparaissant à côté du Christ, mettant à ses pieds leurs hommages, ren- dant témoignage à sa mission, et abdiquant tous les pouvoirs qu'ils avaient reçus pour fonder la loi dans les mains de celui qui était venu pour la perfectionner et la com- pléter. En second lieu, un témoignage in- comparablement plus décisif et plus solen- nel est rendu au Christ : c'est celui du Père tout-puissant, ordonnant aux apôtres d'ajou- ter une foi implicite à toute parole sortie des lèvres de Jésus-Christ : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me complais ; écoutez- le.* (*Matth.* XVII, 5.) — Jugez, après cela, combien ferme devait être la confiance des apôtres dans l'autorité du Christ. Et lors- que, dans la suite, ils entendirent le Christ leur léguer cette même autorité dans ces termes formels : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie pareillement.* (*Joan.* XX, 21.) *Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise, moi et celui qui m'a envoyé.* (*Luc.* X, 16.) Quelle foi durent-ils avoir dans leur propre mission, eux qui, témoins de la solennelle investiture du Tha- bor, se sentaient eux-mêmes investis de cette toute-puissante autorité donnée par le Père à son Fils, et transmise par le Christ à ses disciples dans toute la magnificence de ses attributs.

Ainsi l'autorité de l'Eglise est la toute- puissante autorité de Dieu lui-même. Con- tester la divinité du principe qui meut l'E- glise, c'est attaquer la divinité du Christ ; plus que cela, c'est attaquer la toute-puis- sance du Père qui l'a envoyé. Enchaînement

fatal que l'expérience des chutes de l'incrédulité confirme plus hautement encore que les soumissions de la foi, et qui, sous nos yeux, vient de faire tomber un génie révolté du schisme dans l'hérésie, de l'hérésie dans le déisme, et du déisme dans le panthéisme et le délire de la raison naturelle.

Ayant dit ces mots, il souffla sur eux et leur dit: Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. (*Joan.* xx, 22, 23.) Ici la communication du pouvoir divin se transforme en fait: le souffle de Dieu, ce même souffle qui avait donné à Adam *une âme vivante* (*Gen.* II, 7), vient animer les futurs pasteurs des peuples des forces nécessaires pour la régénération de l'humanité, et répandre sur l'Eglise et par l'Eglise sur tous les Chrétiens un esprit nouveau qui est à l'âme déchue ce que l'âme elle-même est au corps, et dont l'Eglise est constituée dépositaire et dispensatrice.

Allez donc. (*Matth.* XXVIII, 18.) Parole énergique, conséquence inflexible, impulsion divine, qui a refoulé tous les obstacles devant la marche de l'Eglise, et qui, à cette heure même, la fait encore avancer dans le champ de l'avenir, seule, pleine de force et de majesté. — *Allez donc*, c'est-à-dire, quelque irréalisable que vous paraisse l'entreprise de réformer le genre humain et de le dominer à jamais par l'ascendant de la vérité, vous surtout qui n'êtes rien, qui n'avez rien, et à qui je prédis tous les genres de persécutions, *allez*, appuyés, portés sur le bras du tout-puissant, *instruisez toutes les nations, leur apprenant à observer tout ce que j'ai commandé, et assurez-vous que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles...* (*Ibid.*, 19, 20.) Et l'Eglise, depuis cette impulsion, n'a jamais cessé *d'aller*, et *elle va* et *elle ira* toujours, car la même puissance qui lui a dit, *Allez*, et qui s'est vérifiée si miraculeusement jusqu'à nos jours, lui a dit aussi : *Allez... jusqu'à la consommation des siècles.*

Et remarquez (car tout ici est à remarquer) quelle est la mission précise de l'Eglise et à laquelle se rapporte la divine assistance qui lui est promise. Ce n'est pas de vaincre par la force, d'éblouir par le génie, d'édifier même par la sainteté de la discipline et des mœurs; sur tout ceci le Christ a laissé son Eglise dans l'état naturel des choses et ne lui a rien promis de particulier; il a dû le faire même, comme nous l'avons déjà vu, pour couvrir son œuvre de la ressemblance des œuvres des hommes, et exercer par là notre foi qui aurait été forcée par le miracle trop éclatant de la rencontre invariable du génie et de la vertu dans la succession des ministres de l'Eglise. Mais la mission spéciale et unique dont l'Eglise a été investie, et par où nous devons voir si l'assistance divine ne lui a pas manqué, c'est d'*instruire les peuples*, et *de leur apprendre à observer tout ce que Jésus-Christ a commandé* : « *Docete omnes gentes, docentes eos servare quæcunque mandavi vobis* : » c'est à l'appui de cette mission que le Christ ajoute: *Et assurez-vous que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* « Avec vous enseignant, » ajoute Bossuet « par forme de commentaire, avec vous baptisant, avec vous apprenant à mes fidèles à garder tout ce que je vous ai commandé; avec vous, par conséquent, exerçant dans mon Eglise un ministère extérieur; c'est avec ceux qui vous succéderont, c'est avec la société assemblée sous leur conduite, que je serai dès maintenant jusqu'à ce que le monde finisse, tous les jours, sans interruption; car il n'y aura pas un seul moment où je vous délaisse; et quoique absent de corps, je serai toujours présent par mon esprit. » (*Conférences avec le ministre Claude*, n. 1.)

On ne remarque pas, on ne remarquera jamais assez le caractère surnaturel et divin de cette conception et de cette institution. Mobile et changeante comme tout ce qui tient à la créature, la parole de l'homme est un souffle qui passe, une pensée qui se change et varie suivant toutes les vicissitudes des temps et des circonstances. Mais voici une parole fixe, immuable, éternelle qui, depuis deux mille ans, défie tous les ravages du temps et passe au milieu de toutes les révolutions humaines en restant toujours la même. En effet le Christ n'a mis dans son Eglise ni l'ascendant du génie, ni même la garantie de la vertu; il a laissé les hommes à toutes les défaillances de leur nature déchue, mais fondant sur le roc l'immutabilité de sa parole, conservée par l'Eglise, il a placé, par là seul sur ce haut promontoire le phare éclatant qui doit à jamais guider l'humanité.

La conception seule d'une telle œuvre implique nécessairement la divinité de celui qui ne l'a conçue qu'en la réalisant et qui, depuis dix-neuf siècles, en maintient la perpétuité vivante. L'homme qui veut semer quelque chose dans le champ de l'espace et du monde, ne va pas se heurter exprès à l'impossible. Il ne suppose pas, il ne saurait supposer la durée éternelle d'une parole qui vient de l'homme. Il ne saurait surtout la réaliser sur la terre. Jésus-Christ seul parle et agit en Dieu ; il annonce la conversion du monde, et le monde se convertit ; il annonce l'effusion de l'Esprit-Saint et l'Esprit-Saint descend sur l'Eglise ; il annonce qu'il sera avec ses disciples jusqu'à la consommation des siècles, et depuis deux mille ans nous voyons cette prédiction réalisée.

« Voilà donc l'universalité, la perpétuité, l'infaillibilité de l'Eglise, prédites, assurées, garanties, non-seulement par la parole, mais par *la présence* de la Divinité même. Dieu est avec l'Eglise, il est dans l'Eglise, l'Eglise n'est qu'un mode commode de communication de la Divinité avec tous les hommes et, passez-moi l'expression, qu'un porte-voix de sa parole, à travers les siècles; comme le

it le savant *Mœhler*, c'est *l'incarnation ermanente du Fils de Dieu, où il est continué selon tout ce qu'il est; c'est sa religion ndue objective.* Comme il s'était fait homme, s'est fait Eglise.

Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, n'a mmuniqué qu'avec un petit nombre d'hommes: venant pour régénérer tout le genre huain, il devait se perpétuer et s'universaliser, , sans cesser d'être le même, être à la fois ujours et partout. Il devait se rendre ainsi cessible à tous les hommes, de manière à qu'on pût reconnaître sa présence sans re forcé de la reconnaître. A cet effet, sans anger en apparence, présentant à l'œil attentif un prodige qui la domine, il s'est mis ans une société qui, par la multitude de ses embres et leur renouvellement successif, a u se répandre dans toutes les nations, se perétuer dans tous les siècles, et se prêter *naurellement* à ce fait *surnaturel* d'une institution composée d'hommes les plus ordinaires ui se puissent rencontrer, et opérant dans monde la plus extraordinaire de toutes les volutions; surmontant rapidement et sans olence les plus multipliés, les plus furieux, s plus longs de tous les obstacles; imprimant à l'univers moral une marche toute ouvelle et qui a toujours été grandissant; se soutenant elle-même malgré la caducié dont sont atteintes les choses humaines, algré cette loi de la fortune qui fait succér les défaites aux triomphes, malgré la cissitude des événements qui, après dix-huit siècles de durée, lui réservaient un assaut us redoutable peut-être que tous ceux qui rent livrés à son berceau; se soutenant nsi, dis-je, seule au monde dans une unité rfaite de hiérarchie et de doctrine, dans ne universalité de communication la plus endue, dans une perpétuité d'existence sur quelle le temps ne peut rien, et se soutenant ainsi, non par le résultat d'un hasard ou une série de hasards, qui seraient du reste explicables, mais par un tempérament à le propre et en exécution précise et littéle de cette charte fondamentale de son insution; que les portes de l'enfer ne préudraient jamais contre elle (*Matth.* XVI, 18); e l'esprit de vie serait en elle jusqu'à la des temps (*Joan.* XIV, 16), et que le ciel la terre passeraient plutôt que sa parole i se portait garant de son immortalité. *atth.* XXIV, 35.)

A peine cette parole créatrice fut-elle proncée que son exécution commença, et que tte histoire de l'Eglise, que Jean-Jacques usseau a si justement appelée une *Hisire de prodiges*, se déroula avec une fidélité mirable à la loi de sa constitution...

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étant tous ensemble dans même lieu, on entendit tout d'un coup un and bruit comme un vent impétueux qui nait du ciel et qui remplit toute la maison ils étaient assis. En même temps ils virent raître comme des langues de feu qui se paryèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles en la bouche. Or il y avait alors dans Jérusalem des Juifs religieux et craignant Dieu de toutes les nations qui sont sous le ciel. Après donc que ce bruit se fut répandu, il s'en assembla un grand nombre qui furent épouvantés de ce que chacun d'eux les entendait parler en sa langue. (*Act.* II, 1 seqq.)

Alors saint Pierre se présentant avec les onze apôtres, éleva la voix, et dit : O Juifs, et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire et soyez attentifs à mes paroles. (*Act.* II, 14.) Suit la première prédication de l'Eglise par la bouche de son chef qui entraîne la conversion de trois mille personnes. Voici le vaisseau de l'Eglise mis à flots. Viennent ensuite la persécution, la captivité de Pierre, la lapidation de saint Etienne qui enfante la conversion de Paul, l'un de ses bourreaux, et en fait l'apôtre des gentils; insensiblement, selon la promesse divine, la foi remplit Jérusalem, la Judée, la Grèce, la Thessalie, et perce jusqu'à Rome; comme un incendie allumé au cœur d'une vieille et vaste forêt, le flambeau de la foi agité par l'esprit de Dieu communique le feu divin au vieux monde, et, de proche en proche, gagne, s'étend, élève ses flammes, embrase et dévore jusqu'aux extrémités de la terre. Au reste toutes les autres prédictions de Jésus-Christ sont réalisées de point en point, les apôtres sont traités comme des insensés et des séditieux; ils sont persécutés, ils meurent tous dans les supplices et fécondent le succès de l'Evangile par une vie et une mort qui en sont la plus éloquente prédication. Dispersés dans tout l'univers, et quelques-uns, comme saint Paul, n'ayant jamais vu leurs frères, ils n'en sont pas moins unanimes dans leurs enseignements, et prêchent tous également des mystères profonds où les esprits philosophiques les mieux concertés se perdraient, mais où l'esprit de Dieu qui les anime leur fait rendre par toute la terre *un même son*...

Enfin, pour la consommation du mystère de l'unité, c'est Pierre qui, après avoir fondé l'Eglise de Jérusalem en Orient, vient fonder et empourprer de son sang l'Eglise de Rome en Occident, et y commencer cette chaîne de pontifes reconnus et proclamés si souvent par toutes les Eglises de l'univers comme investis de la suprématie pontificale en la personne de Pierre, et représentants comme lui de Jésus-Christ.

Telle est l'Eglise étudiée dans son institution. »

Celui qui en a conçu le plan, posé la base, dirigé l'action, assuré le triomphe jusqu'à nous, n'est-il qu'un homme?... Hé! quel est l'esprit sincère qui ne se sente entraîné à lui dire comme Pierre : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* (*Matth.* XVI, 16.)

Non-seulement l'Eglise, par son existence surnaturelle et sa perpétuité depuis deux mille ans, est une preuve palpable et visible

de la divinité de Jésus-Christ, son fondateur, mais elle est par là même aussi l'unique voie où historiquement et logiquement on puisse puiser la vraie connaissance de Jésus-Christ, la connaissance active, pratique et vivante de sa divinité. « Nous voulons, » dit M. Combalot, « faire voir que Jésus-Christ est la dernière raison de toute philosophie et de toute science; mais pour chercher en Jésus-Christ le principe explicateur de l'universalité des choses, il faut le connaître complétement, ou du moins il faut être infailliblement sûr que ce que nous en connaissons est la vérité. Or, Jésus-Christ ne peut être connu que par son enseignement positif qui soit l'expression claire, précise et permanente de la révélation, et cet enseignement n'existe et ne peut exister qu'au sein de la société religieuse, divinement fondée, pour en conserver à jamais le dépôt et pour en interpréter le sens. »

ENNEMIS. — La loi de la justice purement humaine, c'est la réciprocité, la loi du talion, qui consiste à faire aux autres ce qu'ils nous font. Aussi était-ce là la loi de toute l'antiquité et même la loi mosaïque. L'homme ne saurait par lui-même s'élever plus haut : aussi l'une des preuves les plus frappantes de la divinité du Christ, c'est d'avoir enseigné et mis lui-même en pratique cette sublime leçon si nouvelle et si complétement inconnue avant lui :

Vous avez entendu qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi.

Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.

Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux ; qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et descendre la pluie sur les justes et sur les injustes.

Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, que vous doit-on pour cela et quelle récompense en aurez-vous? Les pécheurs même aiment ceux qui les aiment.

Si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous en font, que vous doit-on pour cela? Les pécheurs aussi le font.

Si vous ne prêtez qu'à ceux de qui vous espérez recevoir, que vous doit-on pour cela? Les pécheurs aussi prêtent, afin qu'on leur prête également.

Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus que tous? Les païens ne le font-ils pas?

Pour vous, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans en espérer rien; et votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, qui est bon pour les ingrats et pour les méchants. (*Matth.* v, 43-47; *Luc.* vi, 27-35.)

Et lui-même donne l'exemple en priant pour ses bourreaux et en mourant de la plus horrible des morts pour leur salut et le rachat de leurs péchés.

C'est là évidemment une vertu surnaturelle et divine, et le premier qui l'a enseignée et mise en pratique, et qui depuis dix-neuf siècles donne à tous ses vrais disciples le pouvoir surnaturel et divin de la pratiquer, à son exemple, celui-là est vraiment Dieu.

Nous pourrions prendre ainsi tous les préceptes, tous les exemples de la morale évangélique, et montrer par chacun le caractère divin de son promulgateur par celui de sa doctrine; mais nous nous bornerons à quelques exemples de ce genre, nous proposant de montrer dans un article spécial la divinité de la morale de l'Evangile, manifestation évidente de la divinité de celui qui l'a révélée au monde, en la pratiquant lui-même et en apprenant à tous à la pratiquer.

ESPRIT-SAINT. — Nous avons déjà parlé de la descente ou de l'effusion de l'Esprit-Saint sur les apôtres au jour de la première Pentecôte. — *Voy.* DESCENTE DU SAINT-ESPRIT. Mais, dans ce premier article, nous nous sommes borné à envisager ce fait en lui-même et sans aucun des rapports qu'il a nécessairement avec tous les autres faits, prouvant la divinité de Jésus-Christ, qui avait promis à ses apôtres l'envoi de cet Esprit-Saint et qui l'a réalisé. Nous voulons ici faire saisir dans leur ensemble cet étonnant et magnifique faisceau de preuves miraculeuses, qui se succèdent, s'enchaînent et s'appuient l'une sur l'autre. Le premier miracle, c'est la prophétie qui, six ou dix siècles à l'avance, annonce tout cet ordre nouveau de faits miraculeux, qui constituent la vie de Jésus-Christ. Le second miracle, c'est cette vie du Christ elle-même, qui durant trente-trois ans, de la crèche de Bethléem à la croix du Golgotha, n'est qu'une suite ininterrompue de prodiges, innombrables, publics, éclatants et attestés par les Juifs et les païens eux-mêmes. Le troisième miracle, c'est celui que le Christ accomplit au delà même du tombeau, c'est sa résurrection, son séjour parmi ses disciples durant quarante jours, et sa résurrection glorieuse.

Ce triple ordre de miracles s'enchaînent et se fortifient l'un par l'autre; ceux de Jésus-Christ prouvent la vérité des prophéties qu'ils accomplissent, comme ces prophéties elles-mêmes sont démontrées par les miracles qui les accomplissent. Prédite à son tour par les prophètes, la résurrection de Jésus-Christ est le centre et le lien de ce double ordre miraculeux, en même temps qu'il en procède et qu'il en annonce de plus éclatants encore ou du moins de plus permanents dont nous allons parler.

En effet, miracles de la prophétie, miracles du Sauveur, miracle de sa résurrection, ce n'est là, pour ainsi dire, que le prélude du miracle permanent qui va constituer l'Eglise par l'effusion du Saint-Esprit. Jésus-Christ en avait appelé au témoignage des prophètes pour preuve de la divinité de sa mission. Les apôtres, à leur tour, pour attester la vérité des miracles de Jésus-Christ et surtout de sa résurrection, en appellent au témoignage des miracles qu'eux-mêmes opè-

rent par la puissance de l'Esprit-Saint et du pouvoir qu'ils ont de transmettre aux fidèles ce don des miracles par la simple imposition des mains. Pendant plus de trois siècles consécutifs l'Eglise tout entière offre le spectacle universel et ininterrompu de ces dons miraculeux de l'Esprit-Saint, répandus sur les fidèles avec la foi en Jésus-Christ et la grâce du baptême.

Que l'on considère attentivement cet enchaînement prodigieux de faits miraculeux qui s'appuient et se prouvent l'un par l'autre, les miracles des fidèles de la primitive Eglise prouvent ceux des apôtres, comme ceux des apôtres prouvent à leur tour les miracles de Jésus-Christ. Qu'on pèse s'il est possible la force d'une semblable démonstration, et qu'on dise s'il est possible d'y ajouter quelque chose.

L'effusion de l'Esprit-Saint et les dons surnaturels qui en résultent étant comme le foyer de cet ensemble si lumineux, si éclatant des preuves de la divinité de Jésus-Christ, nous croyons nécessaire de nous étendre à cet égard, empruntant à l'abbé Houtteville (*La religion chrétienne prouvée par les faits*, t. III, ch. 12) les passages suivants qui nous semblent développer parfaitement ce sujet.

« Lisez ce qui en est écrit de page en page dans les prophéties. *Je répandrai des eaux sur celui qui est altéré*, dit Dieu dans Isaïe; *je ferai couler des rivières sur les terres arides; je répandrai mon esprit sur votre postérité, et ma bénédiction sur tous ceux qui naîtront de vous.* (*Isa.* XLIV, 3.) De longs commentaires sur ce texte seraient superflus. Est-il quelqu'un fait au style des prophètes, qui ne soit instruit que c'est d'ordinaire sous l'image et la figure des eaux, qu'ils aiment à représenter les dons de l'Esprit-Saint, et les effets de la grâce? Cette *postérité* qui doit recevoir *l'Esprit et la bénédiction* de l'Eternel, de qui est-elle encore, sinon du Médiateur dont il est visible que le prophète trace ici tous les caractères?

Mais écoutons. Vous allez entendre des paroles plus précises et plus fortes encore. *Après ces choses, et dans les derniers jours il arrivera*, dit Dieu par la bouche de Joel, (II, 28 seqq.) *que je ferai descendre mon esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront. Vos anciens auront des songes d'en haut, et vos jeunes gens auront des visions.* Dans ces mêmes jours, *mon esprit coulera sur mes serviteurs et sur mes servantes, je ferai des miracles au ciel et sur la terre; sang, feu et vapeurs de fumée. Mais avant que paraisse le jour du Tout-Puissant, le soleil se couvrira de ténèbres, et la lune sera comme de sang; et il arrivera que quiconque invoquera le nom de l'Eternel, sera sauvé; car le salut sera sur la montagne de Sion et à Jérusalem.* Que le lecteur s'arrête un moment pour mieux comprendre la suite et la force de ces textes, si toutefois il n'a prévenu de lui-même ce que j'ai dessein de lui dire.

Dieu promet d'envoyer à ses *serviteurs* le don de prophétie. Comment est-ce donc qu'elle n'était pas déjà le privilége de l'ancien peuple? Et n'est-ce pas à ce caractère surtout qu'on le distinguait de tous les autres? Oui sans doute. Mais une grâce si marquée devait être répandue avec plus de profusion encore. Un temps devait venir où le Seigneur confierait ses secrets et les plus profonds mystères de son conseil, non plus, comme auparavant, à un petit nombre d'hommes choisis et épars dans une longue suite de siècles, mais dans les mêmes jours, et à une multitude innombrable; mais sans distinction, *sur ses serviteurs et sur ses servantes;* mais aux vieillards et aux enfants; mais à toute chair qui confesserait son nom et qui croirait en lui par son Fils. Un temps devait venir où la vertu des miracles serait plus éclatante, plus diversifiée, plus générale parmi les enfants de Dieu : un temps où chacun n'aurait plus besoin d'enseigner son frère et de lui dire : *connaissez le Seigneur* (*Jerem.* XXXI, 34), parce que son esprit serait lui-même le législateur secret, et le maître intérieur qui donnerait aux hommes ses divines leçons : enfin, un temps, où toute distinction entre les peuples serait abolie, où l'héritier de la maison perdrait ses priviléges sur l'étranger, où toutes les nations, comme une grande famille, seraient rassemblées dans l'unité du même culte, dans la profession de la même foi, dans l'espérance aux mêmes promesses. Et à quelle époque était fixée une révolution si heureuse? Tous les prophètes vous répondent : c'était *dans les derniers jours;* c'est-à-dire quand il n'y aurait plus de prophétie ni de prophètes en Israël. *Dans les derniers jours;* c'est-à-dire, quand la chaire de Moïse serait voisine de sa chute; quand les cérémonies de la loi seraient sur leur déclin, et prêtes à disparaître avec la loi elle-même. A la présence de la vérité dont elles n'étaient que les figures et les ombres. *Dans les derniers jours;* c'est-à-dire quand la nation autrefois si chérie ne devait plus faire un peuple à part, séparé des autres par son alliance particulière, et que dispersée dans toutes les parties de l'univers, elle allait y donner en spectacle son infidélité, sa réprobation, sa honte et ses malheurs. Me demandez-vous une date plus positive encore? Relisez les paroles de Joel (loc. supra cit.); c'était lorsque le Messie aurait annoncé le salut dans Jérusalem et sur la montagne de Sion, où la loi nouvelle devait prendre naissance, selon un autre prophète (*Isa.* II, 3), c'était, pour tout dire, lorsqu'à la mort de ce Messie, le soleil aurait refusé sa lumière, et se serait couvert d'épaisses ténèbres. (*Joel* II, 10, 31; III, 15.) Mais citons un autre prophète, Jésus-Christ lui-même. Près de finir sa carrière mortelle et d'entrer dans sa gloire, il dit à ses apôtres : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, l'esprit de vérité qui demeurera avec vous, et qui sera au milieu de vous. Je ne vous laisserai point orphelins.* (*Joan.* XIV, 16, 17, 18.) Il leur dit encore : *Il vous est utile que je m'en aille;*

car si je ne m'en vais point, le consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. (*Joan.* XVI, 7.) C'est en lui que vous serez baptisés dans peu de jours (*Act.* I, 5), c'est lui qui vous instruira de toute vérité (*Joan.* XVI, 13), c'est lui qui rendra témoignage de moi (*Joan.* XV, 26); c'est lui, qui vous annoncera ce qui doit arriver. (*Joan.* XVI, 13.) Par la descente de ce divin Esprit sur eux, ils devaient être changés en d'autres hommes; ils devaient faire les mêmes œuvres que Jésus-Christ et de plus grandes encore. Ils devaient chasser les démons, parler des langues qui leur étaient inconnues, guérir les infirmes, fouler aux pieds les serpents, et ne rien craindre de leur poison. (*Joan.* XIV, 12; *Marc.* XVI, 18.) C'était de la fécondité de cet Esprit que devait naître l'Eglise ; c'était de sa force qu'elle devait recevoir son immuable stabilité; c'était de son assistance indéfectible qu'elle devait emprunter son autorité. Voilà ce que promettaient les anciennes Ecritures, et ce que Jésus-Christ, en quittant la terre, s'était engagé de faire pour les siens. Cet engagement a-t-il été rempli ? Ces promesses ont-elles eu leur effet ? L'éclaircissement de cette question est le point que nous entreprenons de traiter, et nous espérons le faire avec assez de succès pour ne point laisser de ressources aux contradicteurs.

Dès que Jésus-Christ fut monté au ciel, et assis à la droite de son Père, les apôtres pleins de la plus ferme confiance dans ses promesses, se disposent à en recevoir les effets, par la retraite, le silence, le jeûne et la prière. *Durant qu'ils étaient tous dans le même lieu, on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assemblés. Au même temps ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent, et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles dans la bouche. Or, il y avait alors dans Jérusalem des Juifs religieux et craignant Dieu, de toutes les nations qui sont sous le ciel. Après donc que ce bruit se fut répandu, il s'en assembla un grand nombre qui furent tous épouvantés de ce que chacun d'eux les entendait parler en sa langue. Ils en étaient tout hors d'eux-mêmes, et dans cette surprise ils se disaient l'un à l'autre : Ces gens-là qui nous parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays? Parthes, Mèdes, Elamites..... nous les entendons parler chacun en notre langue des merveilles de Dieu. Etant donc étonnés, et ne pouvant comprendre ce qu'ils voyaient, ils se disaient : Que veut dire ceci? Mais d'autres s'en moquaient, et disaient : c'est qu'ils sont ivres, et pleins de vin nouveau. Alors Pierre, accompagné des onze apôtres, éleva sa voix et leur dit : O Juifs, et vous tous qui demeurez à Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire, et soyez attentifs à mes paroles. Ces personnes*

ne sont pas ivres, comme vous le
puisqu'il n'est encore que la troisième
du jour. mais c'est ce qui a été dit par le
phète Joel (II, 28)..... *O Israélites,*
vez que Jésus de Nazareth a été un
que Dieu a rendu célèbre parmi vous par les
veilles. les prodiges, les miracles qu'il
par lui au milieu de vous. Cependant
l'avez crucifié, et vous l'avez fait mourir
la main des méchants, vous ayant été
par un ordre exprès de la volonté de
et par un décret de sa prescience. Mais
l'a ressuscité..... et nous sommes tous
de sa résurrection. Il a été élevé par la
sance de Dieu, et ayant reçu l'accomp
ment de la promesse que son Père lui
faite d'envoyer le Saint-Esprit, il a
cet Esprit-Saint que vous voyez et
entendez maintenant. Que toute la
d'Israël sache donc certainement que
établi le Seigneur, et reconnu pour
ce Jésus que vous avez crucifié. (Act.
1-36.) Tel est le récit simple que
Luc du plus grand événement que le
ait éclairé jamais. Si ce récit est faux,
ceux qui nous viennent de la même
sont aussi, nous le confessons. Mais s'il
comme nous le prétendons, que l'ex
dèle d'un fait certain, que de lumières
pand sur les autres preuves de la
de Jésus-Christ, et combien leur
s'en accroît ! Commençons.

Ou les apôtres se sont fait illusion
mêmes, et ont cru voir des langues
qu'en effet ils ne voyaient point,
un bruit qu'ils n'entendaient point,
langage qu'ils ne parlaient pas ; ou
ces faits ils en ont imposé aux autres
odieux artifice, ou bien enfin par un
cert également indigne, ils ont
des hommes aussi trompeurs qu'eux
déclarer témoins de prodiges imagi
inventés seulement pour faire honn
mémoire de Jésus-Christ. De ces trois
positions choisissez celle qui vous
les maintiens toutes trois d'une ég
surdité.

Qu'un homme ait l'imagination é
durant la veille les sens assez troublés
se persuader sérieusement que ses
fantômes étaient autant de réalités,
pas un renversement si ordinaire à la
blesse de notre raison, qu'on puisse
poser sans preuve : celui qui aurait
malheur de tomber dans un écart si
aurait donné bientôt le spectacle de
et d'erreurs plus déplorables encore
humiliantes. Toutes ses démarches,
discours, tout le corps de sa conduite
trahi le dérangement de son esprit;
si triste n'eût obtenu que le sentiment
pitié, jamais celui de l'admiration. Or
voyez ici tout l'opposé. Pierre qui le
annonce des prodiges dont il se dit le
celui-là même qui naguère avait
tant de marques de sa faiblesse, de
jugés, de son ignorance même,
tout à coup plein de courage et de
je le vois tout ennobli ; il pénètre

ıd des Ecritures, il en développe les res, il en éclaire les ténèbres, il en ue les prophéties, et il le fait avec tant cision et de lumière, que ceux qui ıdent s'écrient tout étonnés: Est-ce là ceux que nous avons vus sans connais- sans culture, sans lettres? (*Act.* II,

dirai de même à l'incrédule: Est-ce ın tel homme que vous accusez d'avoir es rêveries de l'imagination pour des s, les vaines pensées qui lui montaient le cœur pour des inspirations, et, en ot, d'avoir appelé Dieu tout ce qu'il ait? Mais quoi! tous les autres dis- s, les onze apôtres renfermés dans les es lieux où le prodige parut, eurent-ils me jour, et au même instant, les mêmes es? Voudrez-vous dire aussi que tous ouvèrent à la fois transformés en autant ensés, séduits par le même fanatisme, portés du même enthousiasme, ou glés par la même crédulité, comme il plaira de le nommer? Je permets de le e, si l'on ne voit pas que le sens hu- ı résiste à cette bizarre supposition, et si ne me reproche pas à moi-même de con- er trop de temps à la réfuter.

en faudra donc venir à la seconde res- ce et prétendre que les apôtres, feignant o animés par le Saint-Esprit qu'ils n'a- nt pourtant pas reçu, trouvèrent l'art de rsuader aux autres. Mais cette conjec- , de quelque côté qu'on l'envisage, n'est moins insoutenable que la première. ervez les circonstances où sont les disci- , lorsqu'ils racontent l'effusion du Saint- rit sur eux. C'est peu de jours après le plice de Jésus-Christ et dans le temps où ation est encore toute fumante du sang eur Maître; c'est durant qu'elle recherche, e la haine la plus acharnée, quiconque se dire le témoin de sa résurrection. Or, le demande, un peuple ainsi disposé ait-il à se laisser surprendre? Par qui? ses ennemis les plus déclarés. Et com- nt? par l'artifice le plus grossier et le plus ile à découvrir. Qui pourra croire un ıblable paradoxe? Ce n'est pas assez. ır la publication des merveilles qu'ils résolu de répandre, les disciples choi- sent les jours de la plus grande solennité; jours où les Juifs assemblés de tous les s du monde se trouvent à Jérusalem. Ici, continue de le demander, est-ce la cir- ıstance d'un concours si général qu'on ete de prendre, quand on n'a que le soin de tromper? Qui ne sait que l'im- sture évite le grand jour, que c'est dans secret qu'elle trame ses complots, et qu'elle fuit rien tant que le nombre des observa- urs? Enfin, que disent les disciples pour nvaincre que le Saint-Esprit est descendu r eux? Ils offrent de parler; que dis-je? s se présentent et parlent des langues qu'ils ont point apprises; ils se font entendre à acun selon celle qui lui était propre et turelle. Je ferai là-dessus une dernière uestion. Serait-il possible que des fourbes eussent été assez malhabiles pour s'enga- ger sur une telle épreuve à la vérification de ce qu'ils avançaient? Sont-ce là les moyens qu'emploie la fraude? Disons-le: de tels moyens ne sont-ils pas évidemment le con- traire de l'artifice?

Il vous reste à dire que les apôtres, pour sauver au moins dans la postérité l'honneur des prédictions de leur Maître, avaient inté- ressé des hommes à s'avouer témoins de leurs prodiges imposteurs. Mais que ce ré- fuge est mal assuré! Je ne remarquerai point, parce que je l'ai fait ailleurs, que le men- songe ne donne point de complices, s'il ne les engage par l'appât des bienfaits, et que les apôtres n'en avaient point à répandre, eux qui n'avaient à partager que les persé- cutions et les peines qu'ils enduraient. Je ne dirai qu'un mot; c'est qu'il ne vous suffit pas ici de supposer un petit nombre de fourbes attachés aux disciples, et prêts à favoriser leur imposture. Il faut que vous en supposiez par toute la terre. Il faut que vous en supposiez chez les Parthes, chez les Mè- des, chez les Elamites. Il faut que vous en supposiez de la Judée, de la Mésopotamie, de Pont et de Cappadoce; il faut que vous en supposiez de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Egypte et de la Libye. Il faut que vous en supposiez de Rome, de Crète, de l'Arabie, de toutes les parties de l'univers; car c'étaient des hommes venus de ces ré- gions lointaines qui entendaient ou qui dé- claraient entendre chacun la langue de leur pays dans celle que parlaient les apôtres. Imaginez donc et soutenez en même temps que les disciples de Jésus-Christ avaient ménagé de secrètes correspondances avec cette multitude innombrables de prosélytes et de Juifs; qu'ils avaient concerté leur in- trigue avec tous ces peuples, malgré la dif- férence de leurs génies, de leurs caractères, de leurs intérêts et de leurs mœurs. Puisque vous avez commencé, et qu'aussi bien votre cause le demande, hasardez tout, et soutenez que sans se connaître, même sans s'entendre, si ce n'est par interprète, ils trouvèrent beau de se réunir pour tendre un piége aux races à venir; dites que pour s'accorder, même en peu de jours, ils employèrent des ressorts inconnus depuis eux; dites que douze pêcheurs exécutèrent ce que la puis- sance humaine la plus accréditée tenterait en vain. Puis demandez à ceux à qui vous l'aurez dit si, pour le croire, ils n'ont besoin que de votre autorité. Quant à nous qui ne connaissons point ces frivoles ou absurdes conjectures où vous mettez votre défense; nous qui nous renfermons dans la seule preuve que fournit l'histoire, nous n'admettrons de difficultés que celles qui naîtront des en- trailles du fait même. Or vous n'avez rien de cette nature à opposer à celui-ci. Rien n'est plus réel ni dès là moins incontestable qu'un miracle, qui, dans un seul jour, a pour témoin toute la terre; un miracle qui opère la conversion d'une grande partie de ceux qui le voient; un miracle assez éclatant pour fonder la première Eglise chrétienne dans

les lieux mêmes où le christianisme est en haine; un miracle que nul art ne peut contrefaire et dont nul système, si ce n'est celui de la foi, ne peut rendre de raison tant soit peu vraisemblable. Car c'est à ce point qu'il en faut revenir malgré soi. Voilà des hommes qui se disent inspirés et qui parlent en effet des langues différentes, toutes opposées pour la prononciation et pour le génie. Quel est le maître qui les a enseignées, et dans un si court intervalle? Qui est-ce qui a lié dans leur mémoire tant d'idées distinctes à ce nombre prodigieux d'expressions qui leur correspondent? Comment passent-ils si aisément d'une langue à l'autre, sans hésiter jamais, ni sur le choix des mots, ni sur la variété des tours ni même sur les ressemblances que l'imitation ou le hasard introduisent nécessairement dans les divers langages des hommes? Par quel bonheur, au milieu de tant de langues subitement infuses, ne se méprennent-ils jamais sur celle qui convient ou qui ne convient pas à ceux qui les écoutent? Comment peuvent-ils éviter de les confondre l'une avec l'autre, et de les altérer par des mélanges qui les détruisent toutes? Durant dix-sept siècles nous avons attendu et nous attendons encore que l'incrédule trouve à tant de merveilles un dénoûment, je dis exempt du contradictoire et de l'absurde.

Mais je ne suis pas à la moitié de mes preuves, Il m'en reste à exposer de plus fortes, s'il est possible. Durant que la terre était, pour ainsi dire, encore tout abreuvée des eaux du déluge, l'orgueil toujours vivant, malgré cet effroyable supplice, tenta d'élever une tour immense, comme pour braver le ciel, et se préparer un asile contre les eaux, s'il frappait l'univers une seconde fois. *Avant que de nous séparer, signalons-nous par un ouvrage immortel* (*Gen.* XI, 4), dirent les superbes enfants de la terre. En punition de ce projet, les langues se multiplièrent, et les hommes surpris de ne plus s'entendre devinrent étrangers les uns aux autres. Après un si terrible effet de sa colère, Dieu se ressouvint pourtant de ses miséricordes; il promit à Abraham qu'en sa postérité toutes les nations seraient bénies, et dès lors toutes celles qui se formèrent et qui ensuite se séparèrent à Babel, furent destinées à redevenir un même peuple. Le remède à la division des langues fut préparé dans le don qu'eurent les apôtres de les parler toutes, afin qu'un jour toute distinction fût abolie entre les Juifs et les Grecs, entre le Barbare et le Scythe, et qu'il n'y eût plus en tous qu'un seul Jésus-Christ, Dieu béni aux siècles des siècles. (*Col.* III, 11.) Mais ce grand ouvrage ne pouvait s'achever tout d'un coup. Pour le conduire à son terme, il était nécessaire que la puissance des prodiges passât des apôtres à leurs disciples, et que les miracles opérés par ceux-ci servissent de nouvelles preuves à la postérité qui n'aurait pu voir les premiers. Il était nécessaire que le même Esprit dont la vertu était déployée sur les apôtres, la déployât par eux sur les

autres enfants de la foi, et que le
habiterait en eux se transmît de
en génération, jusqu'au parfait
ment de son œuvre. C'est aussi ce qu
dans son Eglise, ce que vous lisez
en ligne dans les premiers
son histoire.

Ouvrons les Epîtres de saint Paul.
ve dans celle qu'il écrit aux Cor
dénombrement des dons surnaturels
aux premiers Chrétiens, et voici ses
Il y a, dit-il, *diversité de dons, mais*
qu'un même Esprit... or ceux qui en
tent au dehors la présence et l'effica
communique à chacun pour l'utilité
se. L'un reçoit du Saint-Esprit le don
ler avec sagesse; un autre reçoit
Esprit le don de parler avec science;
reçoit le don de la foi par le même Esp
autre reçoit du même Esprit la grâce
rir les maladies; un autre, le don de
miracles; un autre, le don de la prop
autre, le don de parler diverses lan
autre, le don de l'interprétation des
Or c'est un seul et même esprit qui
tes ces choses, distribuant ses dons
selon qu'il lui plaît. (*I Cor.* XII, 4-1
bas il ajoute: *Dieu a établi dans so*
premièrement des apôtres; second
prophètes; troisièmement des docteurs
ceux qui ont la vertu de faire des
puis ceux qui ont le pouvoir de g
maladies: ceux qui ont le don d'ass
frères: ceux qui ont le don de g
ceux qui ont le don des langues et
ont le don de les interpréter. (*Ibi*
Ecoutons encore: *Lorsque vous êtes*
blés, l'un est inspiré de Dieu pour
un cantique; l'autre, pour instruire;
pour révéler les secrets de Dieu; un
parler une langue inconnue; un autre
l'interpréter. Que tout se fasse pour
tion. (*I Cor.* XIV, 26.) C'en est assez:
le livre pour un moment et raison

Dans ce que je viens de lire, je
Eglise chrétienne, établie dans la
et la plus grande ville du monde
me. Je vois qu'un apôtre écrit aux
cette Eglise, que parmi ceux qui la
sent, plusieurs sont enrichis de dons
turels. Je vois que, loin de s'occup
prouver aux autres comme douteux
suppose comme incontestable et
que. Que dois-je penser d'un fait
nature? Est-il une fable? est-il rac
bonne foi? Examinons-le dans les
plus sévères de la critique. Si c'est un
à qui veut-on la faire croire? Est-ce
qui vivaient en des lieux éloignés;
ne devaient vivre que longtemps
ceux qui ne pouvaient la réfuter ni
battre par des preuves? Non. C'est
qui et par qui le prodige s'opère
adresse la parole. C'est à eux que
vous vous expliquez en diverses
lorsqu'ils ne parlent que la grecque
prophétisez, lorsqu'ils ont la certitu
me du contraire; vous guérissez les
dans le temps qu'ils n'ont en effet

ni le soupçon de ce pouvoir. Encore 'ois, à qui saint Paul écrit-il? A des ››es tout récemment convertis, et encore ·es dans la foi; à des néophytes envi-és d'orateurs et de philosophes dont la ation attirait en foule ou des disciples es admirateurs, tous ennemis du chris-ıme; à des hommes enfin qui se devaient ouvertement de leur apôtre ou de sa ine, s'ils le surprenaient ou dans le ›onge, on dans le délire. Or, sur cette thèse, dites-moi de grâce, pouvait-il r dans l'esprit de saint Paul, que sur la ı autorité de son affirmation, les Corin-s croiraient posséder des dons qu'ef-rement ils ne possédaient pas? Pouvait-flatter qu'ils se prendraient à un tel ›? Nous disons mal; car ce n'eût pas été n piége, il était trop grossier. Disons : mieux, pouvait-il, sans être lui-même :omble de l'illusion, imaginer qu'une se entière deviendrait fanatique tout à › ; qu'aucun n'y ouvrirait les yeux, et nfin les plus crédules, s'il s'en trouvait e fussent assez pour l'en croire, ne se-ıt pas désabusés bientôt par l'expérience? 'est donc pas une fable que raconte saint . Mais si ce n'est point une fable, il est : évident que les prophéties ont été jus-:s, et que Jésus-Christ ne pouvait ac-›lir ses promesses avec plus d'éclat et ublicité.

· n'est point toutcependant. Parmi les Co-iens remplis de richesses spirituelles, ques-uns trop sensibles à l'éclat exté-r qu'elles faisaient rejaillir sur eux, et -être plus touchés de la gloire qu'elles uraient, que sensibles aux avantages l'Eglise en recevait, préféraient aux ›s dons celui de parler diverses langues. avait même quelque confusion dans ·s assemblées. Ceux qui prophétisaient, laient tous parler, et ceux qui avaient le des langues, n'attendaient pas toujours ceux qui avaient celui de les interpréter ;ent présents. Il naissait de ce désordre e inconvénients dans l'Eglise de Corin-; et pour le bien entendre, il importe ›server que le don des langues résidait :onnellement dans ceux qui les parlaient, dans les auditeurs, et que ceux-ci n'y prenaient rien, et ne pouvaient en être iés, si quelque interprète ne les leur ex-uait Dieu l'avait voulu de la sorte. Quoi-l unît quelquefois le don des langues à i de l'interprétation, il les séparait d'or-ıire; sans doute, afin de détruire tout pçon que ces langues eussent été appri-par des voies naturelles. Il arrivait ainsi ın homme était inspiré de Dieu pour le :r, et pour chanter ses louanges en langue ptienne, par exemple, ou en langue arabe, s néanmoins les entendre. Il n'aurait pu, homme, expliquer aux autres ce qu'il it dit par un mouvement surnaturel, en langues qui lui étaient inconnues, quoi-il les prononçât si distinctement, qu'un erprète en aurait rendu le sens précis, et en effet il le rendait toutes les fois qu'il était inspiré pour le faire. Il n'aurait pu encore, ce même homme, rendre raison de la suite et de l'ordre de ces paroles, parce qu'il n'y avait aucune part; l'esprit seul agissait en lui, seul il formait en lui ses dis-cours, et au dedans lui révélait des mystères qu'il se chargeait seul d'énoncer au dehors par la bouche de celui qu'il enseignait inté-rieurement.

Je dois faire observer de plus que, par le don de la prophétie, on n'entend pas seule-ment ici la connaissance de l'avenir. C'était en-core l'intelligence des choses les plus secrètes quoique actuellement existantes, et la claire manifestation de ce qu'il y avait de plus in-time ou de plus caché dans les replis du cœur. C'était enfin le développement des mystères les plus profonds, et l'analyse de ce qu'ils ont de merveilleux dans leurs rap-ports. Cela posé, je reviens à la confusion qui régnait parmi les fidèles de Corinthe, à l'occasion des dons miraculeux, et j'examine les règles que l'Apôtre prescrit à ces fidèles. Reprenons sa lettre.

Pour l'instruction de ceux qui mettaient au-dessus des autres dons celui des langues, il représente que celui-ci, quoique désirable, est pourtant le moins utile aux enfants de la Foi; que si quelque étranger arrivait inopi-nément dans leurs assemblées, il les pren-drait tous pour des insensés qui parlaient sans s'entendre; que lui-même, quoiqu'il possédât toutes les langues, s'il leur parlait de la sorte, il le ferait sans succès et sans fruit : qu'au contraire le don de la prophétie est utile à tous, aux fidèles déjà éclairés, parce qu'elle les éclaire encore plus sur les points difficiles de la religion; aux Fidèles simples et moins instruits, parce qu'elle les affermit dans la foi; aux infidèles, parce qu'elle leur découvre ce qu'il y a de plus secret en eux, qu'elle lève le voile qui les cache à eux-mêmes, et qu'à la vue de ce pro-dige, se prosternant le visage contre terre, ils adorent le Dieu qui rend un témoignage si sensible de sa présence parmi les siens. De là saint Paul conclut que s'il est bon de désirer le don des langues, il faut demander qu'en même temps celui de les interpréter lui soit uni, et il finit par l'expresse défense d'user de ce premier don, lorsqu'on sera privé d'interprète, ou qu'on n'aura pas ob-tenu la grâce de redire soi-même en langue ordinaire et connue, ce qu'on aurait dit, par le mouvement de l'Esprit-Saint, en langue étrangère.

A l'égard du don prophétique, il ordonne, afin que tout se fasse pour l'édification, qu'il n'y ait jamais plus de deux ou trois prophè-tes qui parlent (*I Cor.* XIV, 29) dans les as-semblées. Il veut que si quelque autre de ceux qui sont présents reçoit une révélation, le premier garde le silence (*Ibid.*, 30); et il ajoute : *Si quelqu'un parmi vous croit être prophète et spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont les ordonnances du Seigneur.* (*Ibid.*, 37.)

Ici, quels nouveaux embarras pour l'in-crédule, et que répondra-t-il aux questions

importunes que tous ces textes me donnent droit de lui faire? S'il n'y avait point eu de dons miraculeux dans l'Eglise de Corinthe, saint Paul lui aurait-il donné des règles sur l'usage qu'elle devait en faire? Si dans cette Eglise on ne parlait que la langue commune, en quoi l'ordre était-il troublé par ceux qui parlaient des langues différentes? Qu'était-il besoin d'interprète pour expliquer aux autres un langage inconnu, si l'on ne s'exprimait qu'en langue vulgaire? A quel propos exhorter les Fidèles à demander à Dieu d'unir en eux le don de l'interprétation à celui des langues, si ces dons, même séparés, ne se trouvaient en aucun d'eux? Comment un interprète comprenait-il ce que la personne qui parlait n'entendait, et ne pouvait expliquer elle-même? Des sons barbares proférés sans ordre et fortuitement, sont-ils susceptibles d'une traduction sérieuse? S'il y avait un concert, une collusion entre celui qui parlait, et le prétendu interprète, comment ce signe miraculeux était-il principalement donné pour la conversion de l'infidèle? Celui-ci pouvait-il le regarder comme un prodige, s'il n'eût été persuadé que sa propre langue était naturellement inconnue à ceux qui la lui parlaient, ou qui faisaient la fonction de la lui interpréter, et que ni les uns ni les autres ne l'avaient apprise? Mettrez-vous donc aussi les infidèles dans le complot, et leur ferez-vous favoriser l'artifice préparé pour les séduire? Si ceux qui parlaient tant de langues; si ceux qui prophétisaient, à prendre ce terme dans tous les sens, étaient en petit nombre, et si ce privilége n'était pas commun dans l'Eglise de Corinthe, quelle nécessité de réduire à deux ou à trois, ceux qui devaient parler dans les assemblées chrétiennes? Comment les prophètes lisaient-ils dans les cœurs? Comment révélaient-ils les secrètes pensées, je ne dirai pas de leurs frères, dont vous diriez peut-être qu'ils savaient le caractère, le penchant et les aventures, je dis des étrangers qu'ils ne connaissaient pas? Comment les infidèles, surpris de ce miracle, se prosternaient-ils le visage contre terre, adorant le Dieu qui manifestait ainsi sa puissance? L'auraient-ils fait, si l'expérience personnelle ne les y avait contraints? Comment saint Paul dit-il, parlant de lui-même, qu'il a le don des langues, s'il ne l'avait pas reçu? Comment a-t-il l'audace de le dire aux Corinthiens qui l'avaient pratiqué durant près de deux ans, et qui dès là n'auraient pas ignoré le contraire? Dans quel esprit leur donne-t-il sur tous ces dons surnaturels, des avis qu'il appelle *les ordonnances du Seigneur;* et dans quel esprit les fidèles de Corinthe eux-mêmes l'auraient-ils écouté, s'ils n'avaient rien vu, rien entendu, rien remarqué de merveilleux dans leur Eglise? Est-ce qu'ils n'auraient osé le démentir? Hé! quel crédit, quel pouvoir avait-il donc sur ces peuples, si ce n'est le crédit et le pouvoir que donne la vérité?

N'oublions pas d'observer ce qu'il ajoute: *Vous n'êtes,* dit-il à ces mêmes Corinthiens, *ni les premiers qui ont reçu l'Evangile, ni les seuls* (*I Cor.* XIV, 36); *et ce que je vous enseigne; c'est ce que j'ai déjà enseigné à toutes les Eglises des saints.* (*Ibid.*, 33) Quoi! les mêmes prodiges éclataient dans les autres Eglises, et ils y étaient communs? Oui. Ecoutez de quelle manière il en parle à celle de Thessalonique: *La prédication que je vous ai faite de l'Evangile ne s'est pas bornée à de simples discours: elle a été confirmée par les miracles par les dons que le Saint-Esprit a répandus sur vous, par la pleine certitude que leur évidence vous a donnée* (*I Thess.* I, 5), et qui vous rend le doute même impossible. *Gardez-vous donc,* leur dit-il après, *d'éteindre l'Esprit en vous, et d'en venir à moins respecter le don de la prophétie.* (*I Thess.* V, 19, 20.) On voudrait aujourd'hui contester, anéantir, si l'on pouvait, l'œuvre de Dieu, ravir à l'Eglise la gloire de ses premiers jours, mettre en question la réalité des grâces qu'elle a reçues dans son origine; et voilà que saint Paul craint pour les Fidèles, que la multitude et l'abondance de ces dons ne leur en fasse diminuer le prix. Le voilà qui tremble qu'accoutumés à tant de merveilles, l'ingratitude, effet trop ordinaire des bienfaits assidus, n'en tarisse la source. Est-il dans l'humanité de ressentir ces naïves frayeurs, ou même de les feindre, quand on n'en a que des sujets imaginaires? Espère-t-on par ces craintes affectées, en faire naître de sérieuses dans l'âme des autres, quand on ne leur donne pour objet qu'un fantôme dont ils connaissent le vide? Disputez tant qu'il vous plaira. Pour moi, je dirai toujours qu'on ne parle point de la sorte, si l'on n'est soutenu de la notoriété publique. Tant d'assurances ne sauraient compatir avec des faits équivoques et obscurs.

Aussi, ce que l'Apôtre avait dit aux Corinthiens, et aux Fidèles de Thessalonique, je le trouve prouvé de nouveau dans ce qu'il écrit aux Galates. Il avait converti ces peuples; mais après sa retraite, de faux apôtres, Juifs à demi Chrétiens, leur persuadèrent que la foi en Jésus-Christ était inutile au salut sans le secours de la circoncision, et des autres cérémonies légales; en sorte que plusieurs permirent, ou furent sur le point de permettre qu'on les circoncît. Pour les ramener de cette erreur, et après les plus forts et les plus solides raisonnements, l'Apôtre leur parle ainsi: *O Galates insensés! qui vous a ensorcelés pour vous rendre si rebelles à la vérité, vous à qui Jésus-Christ a été présent* (par l'Evangile) *et en qui le mystère de la croix a été renouvelé* (par le baptême)? *Je ne veux savoir de vous qu'une seule chose: est-ce par les œuvres de la Loi que vous avez reçu le Saint-Esprit, ou par la Foi qui vous a été prêchée?.... Celui qui vous communique son esprit, et qui opère parmi vous tant de miracles, le fait-il par les œuvres de la Loi, ou par la Foi qui vous a été annoncée?* (*Galat.* III, 1-5.) On le voit; ce n'est point ici un mot rapide, moins encore un texte embarrassé, dès là sujet à la variété des interprétations. C'est un fait clairement énoncé; un fait dont on prend à témoin ceux

ue l'on condamne; un fait que l'on principe, et qui sert de base à la ré- d'une erreur. Or, qu'y a-t-il de plus ratif, et de moins suspect qu'une le cette nature? Supposez pour un que les Galates n'aient pas reçu le prit, et qu'il ne se fasse aucun mi- ıs leur Eglise, on n'entend rien aux ːs que leur fait saint Paul; l'esprit . Son raisonnement n'est plus un ment sérieux; c'est une extrava- ıi n'a point de nom. Ses avis ne por- s sur rien, ils ne remédient à rien; e dérision scandaleuse. Vous osez, dit les Galates avec indignation, z nous appeler *insensés, charnels et és*, parce que nous joignons à la Loi ngile celle de Moïse, quoique nous ons des miracles qu'en vertu de la e. Mais ces miracles sont les fruits de nagination; ils nous sont inconnus; voit ni ombre, ni trace dans notre Laissez-nous donc embrasser la doc- nos apôtres nouveaux, dès que vous que ces fictions à nous opposer. Telle, ute, aurait été la réponse des Galates. croira que saint Paul ne l'eût pas pré- qu'il s'y fût exposé, s'il avait eu dence de leur faire une allégation

autres faits sont rapportés dans le es *Actes*, et forment, quand on les ole, la plus invincible preuve de la es dons surnaturels dans les jours iques. Racontons ces faits, ils sont liés irconstances remarquables. Voici le r.

Paul, durant son séjour à Ephèse, tre quelques disciples, et leur de- si depuis leur conversion ils ont reçu t Esprit. Eux, étonnés de la question, ondent qu'ils ne savent pas même s'il Saint-Esprit; c'est qu'ils n'avaient reçu baptême prêché par saint Jean, pour er à la pénitence, et à la foi du Messie. tre les fait baptiser au nom du Sei- Jésus, et leur impose les mains, afin Saint-Esprit descende sur eux; et t ils le reçoivent, ils parlent diverses s, et commencent à prophétiser. (*Act.* seqq.)

econd fait n'est pas moins important. ıe Philippe, l'un des sept diacres, eut ːé l'Evangile dans Samarie, et qu'en ce du peuple, il eut opéré d'insignes es, Simon, cet imposteur si révéré par maritains, lui qu'ils appelaient *la grande le Dieu*, surpris des prodiges qu'il voit, de le baptême et le reçoit. Peu après nt Pierre et Jean pour conférer le Saint- , et les dons miraculeux aux Fidèles à ilippe n'avait pu donner que le bap- Les apôtres leur imposent les mains, instant les voilà revêtus de tous les urnaturels. Simon déjà si étonné des les que font les apôtres, l'est encore le voir qu'ils en communiquent le pou- ar la seule imposition des mains. Il sse à Pierre, et lui propose d'acheter de lui le privilége inouï de faire le plus grand des miracles, celui de transmettre la puissance aux autres. *Que ton argent*, lui répond saint Pierre, *périsse avec toi, qui a cru que le don de Dieu pouvait s'acheter*. (*Act.* VIII, 5, 25.) Je laisse au lecteur sincère et non préoccupé, le soin de tirer lui-même les conséquences qui suivent naturellement de ces textes, et, pour abréger, je me borne à une ou deux réflexions simples.

On ignore jusqu'où peuvent monter les égarements et les illusions de l'esprit humain, je l'avoue. Jamais les plus sages ne pourraient croire, si l'expérience d'autrui ne les y contraignait, que la raison pût se brouiller assez dans quelques hommes, pour leur transformer les objets, et ne réaliser à leurs yeux que leurs propres songes. Malheureusement tous les siècles ont fourni de ces exemples humiliants, et il n'y a point de religion qui n'ait eu ses fanatiques. Prêtons-nous donc à la plus étrange supposition qu'il soit possible de faire, et quoique détruite par tout ce qui précède, efforçons-nous de l'adopter pour un moment. Voulez-vous que les apôtres n'aient point attendu la descente du Saint-Esprit? Voulez-vous qu'ils ne l'aient point reçu, ni de la manière qu'ils le racontent, ni d'aucune autre sorte? J'y consens. Voulez-vous qu'ils se soient trompés, jusqu'à croire qu'ils faisaient des miracles qu'ils ne faisaient pas? Je l'accorde, puisque vous le désirez. Voulez-vous encore que les premières Eglises aient déféré sans examen à la crédulité de leurs fondateurs? Je ne conteste rien; je passe tout. Mais du moins observez une circonstance; je ne demande qu'elle pour la décision de nos disputes. Les apôtres ne croient pas seulement qu'ils font des prodiges. Ils vont au delà. Ils prétendent que par la seule imposition des mains, ils communiquent la puissance des miracles à quiconque a reçu le baptême. Ce baptême, ils le donnent indistinctement aux Juifs et aux gentils. Ils le donnent en particulier; ils le donnent en public; à des familles nombreuses; à des troupes entières qui de toutes parts accourent pour les entendre; et sitôt qu'ils ont prié pour ces néophytes, leur efficace prière attire sur eux le Saint-Esprit. Avec lui descendent tous les dons surnaturels, et ils en sont inondés. Ce qui d'abord n'était que le privilége de l'apostolat, devient le privilége commun de la multitude chrétienne, et l'expérience qu'elle en fait lui en assure la vérité. Ce n'est donc plus ici des apôtres qu'il doit être question. Pensez d'eux ce que vous voudrez. Il s'agit de ces Chrétiens nombreux, et répandus partout où l'Evangile l'était. Or, je demande s'ils étaient tous également abusés. Je demande si le sentiment, si les simples et ineffaçables lumières de la raison s'étaient pleinement éteintes en eux, et subitement. Répondez, mais avant de répondre, ne consultez que le fait, et la droiture de votre cœur. Concevez-vous que Simon eût proposé d'acheter *le don de Dieu*, si la puissance de Dieu n'eût pas relui dans ces dons universellement prodigués aux siens?

Si les baptisés à qui l'on promettait la puissance des miracles, ne s'étaient pas trouvés néanmoins plus puissants en œuvres après avoir reçu l'imposition des mains, croyez-vous que la foi chrétienne eût eu le plus faible succès? Une religion naissante au milieu de la synagogue et du paganisme, n'aurait-elle pas péri dès le berceau, si on eût pu lui dire : Vous ne tenez rien des promesses; elles ne sont que des vanteries folles et méprisables. Croyez-vous enfin que la résurrection de Jésus-Christ et son ascension eussent paru des faits démontrés, si ceux qui attestaient ces prodiges et qui en persuadaient les peuples, n'en eussent donné pour preuves que la communication d'un pouvoir chimérique qu'ils attachaient à l'imposition des mains après le baptême? Vous sentez qu'ici tout résiste à la supposition de fausseté dans les dons surnaturels. Convenez donc que les apôtres n'ont rien avancé que de vrai sur ce point. Faites un pas de plus; observez la liaison de ce miracle avec les autres; vous trouverez que pour en assurer la croyance il suffirait seul, quand même ils n'auraient pas chacun leur certitude particulière, et leurs démonstrations séparées. J'ai cependant une dernière preuve à vous exposer; car la matière que je traite est d'une fécondité presque inépuisable.

On ne peut douter que les apôtres n'aient reçu dans l'effusion du Saint-Esprit le pouvoir d'opérer des miracles, et l'on ne peut nier qu'ils ne l'aient transmis aux premiers fidèles, s'il est vrai que, durant trois siècles, ce même pouvoir a subsisté dans l'Eglise. Or, il est incontestable qu'elle en a joui durant tout cet espace, et même au delà. Donc il n'y a plus à disputer sur la vérité de ce prodige, dans les temps apostoliques. La première proposition de mon raisonnement est si évidente, qu'elle n'a besoin d'être appuyée, car, qui prouve le plus, prouve le moins. On me croirait peut-être plus embarrassé sur la seconde. J'oserai le dire cependant, je ne suis en peine que d'obtenir l'attention du lecteur pour une suite de faits où j'aurai souvent à lui redire les mêmes choses, et presque dans les mêmes termes.

Il paraît d'abord que les dons surnaturels furent accordés, après la mort des apôtres, aux premiers pasteurs chargés du soin de gouverner les églises, et qu'on ne choisissait même pour cette auguste fonction que ceux en qui le Saint-Esprit manifestait sa puissance, surtout par la grâce du *discernement des esprits*, comme le remarque saint Clément Romain (*Epist. ad Corinth.*, n. 42) en parlant des apôtres. A proportion des progrès du christianisme il fallait augmenter le nombre des ministres évangéliques, et, pour se déterminer au choix, on employait ce discernement surnaturel. Il roulait tantôt sur l'*examen* des dons même que les inspirants avaient reçus, tantôt sur le principe intérieur des vertus que les lecteurs remarquaient en eux. Je trouve en effet dans saint Clément d'Alexandrie, que saint Jean, à son retour de l'île de Pathmos, visita les

églises voisines d'Ephèse pa
des évêques, en partie aussi p
ner des ministres du second ord
signes du Saint-Esprit qu'il ve
(Alex. *De divin. salvand.* num.
quefois, et lorsque ces signes
n'étaient pas accordés, on recou
du sort, dans la persuasion que
ainsi qu'il l'avait fait dans l'a
liance (*Num.* xi, 28; *I Reg.* x,
vent même dans la nouvelle
25, 26), expliquerait ses vol
moyen qui ne laisserait rien à
des hommes. Quelquefois c'ét
marques sensibles que le choi
faisait connaître dans l'élection
Ainsi fut élevé Fabien sur le si
(Euseb. *Hist. Eccl.* lib. vi, cap.
qu'on délibérait pour nommer
d'Anthère, un signe aussi extra
sensible parut, et déclara les
ciel sur Fabien qui fut choisi,
bord les suffrages ne le regar
Quelquefois c'était une voix q
entendre dans les airs, et qui m
qu'il fallait élire, selon qu'Eusè
te encore. Quelquefois, et lors
sait des ordinations, ou de quelq
marche importante à l'Eglise,
prophète qui prenait la parole;
te n'était pas toujours un a
clerc, c'était souvent un laïque,
exemples que Dieu ouvrait la
enfants même pour déclarer se
ces faibles organes. Quelquefois
minait dans les cas douteux, pa
lations envoyées dans le silence
mais vérifiées à des caractères
c'est de la sorte qu'Alexandre
que de Jérusalem, comme on
dans Eusèbe. On était si convain
premiers siècles que Dieu prési
tion des pasteurs, et qu'elle éta
par des signes surnaturels, q
prien (Epist. 55) ne cesse
au Saint-Esprit, et non aux h
choix des ministres de l'Eglise,
impiété sacrilége l'audace de qu
rait que le *témoignage divin* n'es
venu dans l'élection des évêques
moignage divin, qu'est-ce autre
ce que vous venez d'entendre?

Que s'il faut produire des mir
autre espèce, ou pour mieux dire
cles incontestables, et de tous
nous y consentons. Ce juste si co
qu'en ont dit les filles prophéte
lippe, boit d'une coupe empoi
n'en reçoit aucun dommage. Saint
le règne de Domitien, est jeté dan
mes d'une huile bouillante, et
sans en avoir ressenti les ardeurs
ressuscite un mort dans Ephèse.

Les Chrétiens retenus de Pella,
lent à Jérusalem par des pro
nombre. (Apollon; apud Eus
Eccl., lib. v, c. 18; Arist., Phil
De pond. et mens., num. 15.) Les
sous Trajan, entreprirent tant de

conversion des peuples, s'en at-
'admiration partout à leur passage,
que saint Paul dans l'île de Malte,
iace, évêque d'Antioche, lit dans
s ce qu'ils renferment de plus se-
bêtes féroces lancées sur les mar-
·espectent au milieu de l'arène, et
nt dociles à leur approche. (IGNAT.,
Rom.) Un saint vieillard, jaloux de
de mourir pour la foi, supplie ses
ec larmes de ne pas implorer ce mi-
ur lui, parce qu'il retarderait son
et sa couronne. Saint Polycarpe
uragé au martyre par une voix cé-
rement entendue de tous; la flam-
ure le respectable pontife; au lieu
nsumer, elle forme comme un rem-
ır le défendre; et pour trancher ses
faut recourir à de nouveaux sup-
Enfin, car je passerais les bornes si
iis tout articuler séparément, saint
dit en termes formels, que de son
a puissance des miracles était aussi
·e dans l'Eglise, qu'au temps même
tres. (IREN., lib. I, cap. 23.)
rent ces miracles si fréquents dans
, qui, sous les règnes de Trajan, d'A-
t d'Antonin le Pieux, engagèrent les
rists, les faux apôtres, les faux pro-
en général tous les hérétiques, à
qu'ils avaient aussi le pouvoir des
s, et à contrefaire ceux des Catholi-
insi les simoniens, à l'exemple de
leur chef, se livrèrent à toute la
ır de la magie, des enchantements
sortiléges. Ainsi les disciples de
ıre (*Ibid.*) qui lui-même l'était de
Ainsi Basilide (*Ibid.*, cap. 24) et les
iens dont encore aujourd'hui nous
je ne sais quelles pierres gravées en
ıres magiques. Ainsi les carpocra-
Ibid., cap. 25), célèbres par les phil-
u'ils donnaient, et par les visions et
nges qu'ils se vantaient d'envoyer à
ré. Ainsi les disciples de Marc qui
aient, disaient-ils, la couleur des
les de l'autel, qui en distribuaient
ns, altérés de la sorte, à des femmes
imagination se déréglait, et dont en-
ils appelaient les folies, réelles ou
, un instinct céleste. Tous ces sec-
n'auraient pas, sans doute, imaginé
postures, si rien ne les y eût forcés.
s voulaient imiter, contrefaire plutôt
nde *Eglise*. Ils s'offensaient du nom
liques : Mais comment en effacer la
? C'était chez les Catholiques un prin-
onstant, que nul n'était de la succes-
es apôtres, s'il ne prouvait sa mission
grâce des prodiges; et ce principe n'é-
oint disputé. Il était facile d'en tirer
séquence contre les hérétiques. Vous
z parmi vous aucun des dons surnatu-
vous n'avez donc aucune part à la suc-
n des apôtres, et vous êtes des étran-
à leur égard. Pour aller au-devant de
proche, il fallut feindre qu'on avait le
e privilége que les Catholiques. On ne
ait les imiter, on entreprit de les

contrefaire. Ce qu'on n'avait pas obtenu du Saint-Esprit, il fallut tenter de l'obtenir de l'esprit d'erreur. Et voilà l'origine de ces opérations magiques tant pratiquées par les sectaires des premiers siècles. En vain cependant ils avaient recours à cet art menteur, les fidèles ne s'y laissaient pas surprendre. Ils avaient des règles certaines pour discerner l'œuvre de Dieu d'avec celle du démon ou des hommes; et de même que dans l'origine on avait confondu Simon, Elymas et les faux exorcistes d'entre les Juifs qui s'élevaient contre saint Paul, on confondit cette odieuse troupe de fanatiques et de trompeurs, un Montan, par exemple, et ses prophètes visionnaires.

Ecoutons ce qu'en dit saint Irénée. Il écrivait sous le règne de Marc-Aurèle, et il va nous raconter les prodiges dont il était le témoin. « Nous reconnaissons, » dit-il (lib. XI, cap. 31), « les disciples de Simon et ceux de Carpocrate, et nous les condamnons par la nature même de leurs œuvres. Elles sont toutes malfaisantes; et déjà c'est assez pour conclure qu'elles ne partent pas de main divine. Qu'ils nous disent, ces novateurs si habiles en prestiges, s'ils peuvent rendre la vue aux aveugles, et l'ouïe aux sourds. Qu'ils nous disent s'ils peuvent chasser les démons, si ce n'est ceux qu'ils envoient; encore n'ont-ils pas ce dernier pouvoir. Qu'ils nous disent s'ils peuvent redresser les boiteux et guérir les paralytiques. Leur faible puissance est si éloignée de ressusciter un mort, comme il nous arrive très souvent de le faire, quand Dieu l'accorde aux prières et aux besoins de son Eglise, qu'ils ne voient pas même ce miracle possible. » Je ne fais point de réflexions sur ces paroles. Que pourrais-je dire qui ne fût au-dessous d'elles? Seulement je supplie le lecteur d'en peser la force; car c'est un témoin qui parle; il ne raconte que ce qu'il voit, et les imposteurs qu'il attaque l'écoutent, tout prêts à le reprendre s'il ose exagérer tant soit peu la vérité. Mais ce qu'il ajoute n'est pas moins décisif. « Oui, » poursuit-il, « c'est de Jésus-Christ, seul Fils de Dieu, que ceux qui le servent tiennent la grâce, chacun selon le don qu'il a reçu d'opérer des merveilles pour l'utilité des hommes. Les uns, en effet, chassent les démons avec une autorité si efficace, si souveraine, que ceux qui en étaient tourmentés, surpris et reconnaissants de leur délivrance, se convertissent à l'Eglise. Les autres ont la connaissance de l'avenir, et avec l'inspiration des anciens prophètes, ils en ont le langage. Ceux-là guérissent les malades par la seule imposition des mains, ceux-ci ont rappelé des morts à la vie, et ces morts ressuscités *nous les avons vus parmi nous durant plusieurs années*. Que dirai-je? Les grâces que Jésus crucifié répand chaque jour sur son Eglise, et à l'avantage des peuples, sont innombrables. Ce qu'elle reçoit gratuitement de sa main libérale, elle le distribue de même, aussi éloignée de l'artifice que de l'intérêt. » «Saint Paul appelait parfaits, » dit-il ailleurs,

(lib. v, cap. 6) « ceux qui avaient reçu le Saint-Esprit, et qui parlaient diverses langues. Or cela même nous l'avons vu faire dans l'Eglise par nos frères. Ils ont eu les dons prophétiques; l'esprit de Dieu leur a donné la connaissance de toutes les langues; ils ont vu à travers les voiles du cœur les plus épais, et le secret des mystères les plus profonds leur a été découvert. »

Qu'y avait-il donc au temps des apôtres qui ne se soit pas renouvelé dans les jours de saint Irénée? Disons mieux, qui ne se soit pas continué jusqu'au siècle de ce Père? Les Eglises apostoliques avaient le don de guérir les infirmes; les Eglises du temps de saint Irénée jouissaient du même pouvoir; elles l'avaient sur les paralytiques et sur les boiteux; sur les sourds, sur tous les autres infirmes; et elles l'exerçaient précisément comme les apôtres, par la seule imposition des mains, précédée de la prière, du jeûne et de l'invocation du nom sacré de Jésus-Christ. Les premières Eglises avaient retiré les morts du fond des tombeaux, mais rarement; et voilà que celles d'un autre siècle ont le même empire avec plus d'éclat encore. Ce n'est pas rarement, quelquefois et de loin en loin, qu'elles donnent au monde le spectacle de ce prodige, c'est *très-souvent*, et toutes les fois qu'il est utile au progrès de la foi. Ces morts ne ressuscitaient pas seulement; ils se survivaient encore de longues années après. Les premières Eglises chassaient les démons; celles-ci ont la même autorité sur l'esprit des ténèbres. Les premières Eglises avaient des prophètes à qui l'avenir était ouvert; celles-ci ont eu des prophètes à qui le ciel a confié ses décrets. Les premières Eglises avaient le don des langues; nul fidèle cependant ne les parlait toutes : ici je vois une effusion sans réserve, et l'intelligence *universelle* des langues. Les premières Eglises connaissaient les plus secrètes pensées, et elles sondaient les profondeurs de Dieu: ici je vois les mêmes avantages : et remarquez-le, car le fait est important, ce n'est pas d'une Eglise seule, ou de quelques-unes que parle saint Irénée (lib. III, cap. 24); il n'en excepte aucune.

« Partout où est une Eglise, là, » dit-il, « est l'Esprit de Dieu; et partout où est l'Esprit de Dieu, là est une Eglise, et tous les dons surnaturels y sont avec elle. » On peut disputer, on peut discourir, on peut incidenter sans fin. Mais qu'y a-t-il de plus démonstratif que ces textes pour quiconque marche dans la droiture et ne cherche que la lumière?

Je passe l'histoire de la légion fulminante, chacun en sait les circonstances merveilleuses, et je me hâte de venir à ce que nous apprend Tertullien (*Ad Scap.*, cap. 4; *Apologet.*, cap. 23, 26, 37, 43, 46; *De sect.*, c. 26; *De anima*, cap. 57) qui vivait sous les règnes de Sévère et de Caracalla. Il nous raconte que de son temps à la prière des Chrétiens, le ciel répandait ses pluies, quand le besoin de la terre le demandait. Il ajoute (*Ad Scap.*, cap. 4, 5) qu'ils guérissaient des maladies incurables à tout l'art humain, et il en cite des exemples connus; puis celui de Sévère lui-même : quel témoin! « Ce prince, » dit-il, « fit demeurer dans son palais, et près de sa personne, Proculus, un des fidèles, en reconnaissance de ce qu'il avait guéri Euhodus, instituteur de Caracalla. » Ailleurs, et dans sa fameuse *Apologie* (cap. 23), ouvrage à jamais recommandable, il ose porter aux puissances les paroles que vous allez entendre : « Faites paraître en un lieu public quelqu'un de ceux que tourmente le démon, et je ne crains point de dire qu'à l'ordre seul d'un Chrétien cet esprit impur avouera qu'il est forcé de reconnaître qu'ailleurs il usurpe les honneurs de la Divinité. Il en est de même de vos prêtres et de vos enthousiastes, il en est ainsi de vos idoles mêmes. Si elles ne confessent pas ce qu'elles sont, si elles en imposent au Chrétien qui s'offre à les interroger, ne tardez pas de verser le sang du téméraire qui ose vous donner un défi si présomptueux. Qu'y a-t-il de plus décisif, mais qu'y a-t-il de plus facile que cette épreuve? Ici la simple vérité se met à découvert, elle ne veut pour elle que sa propre force. Vous n'aurez à soupçonner ni les odieuses pratiques de la magie, ni les artifices du prestige, et si vos yeux, si vos oreilles vous le permettent encore, ne comptez jamais sur nos discours. »

J'en appelle à la candeur de quiconque lira ce passage. Par où serait-il possible d'en infirmer la force, ou d'en éluder l'évidence? L'imposture, s'il y en avait eu, aurait-elle pu échapper aux gentils? Ou bien, par égard, en auraient-ils été les complices? Si les démons ne fussent point intervenus dans le culte du paganisme, les prêtres, les enthousiastes, tous ceux qui se disaient animés d'une fureur divine, auraient-ils fait le triste et humiliant aveu du contraire? Les spectateurs craignaient-ils d'être séduits, et pouvaient-ils l'être sur un point où il ne s'agissait pour eux que d'observer, de voir et d'entendre? Tertullien lui-même, enfin, aurait-il voulu par ces défis imprudents exposer la cause chrétienne à devenir la fable de l'univers et un éternel objet de dérision? S'il consentait à verser son sang pour la défense de ces chimères, les autres fidèles auraient-ils consenti de même à répandre le leur pour soutenir les orgueilleuses propositions de leur apologiste?

On dira qu'il ne gardait de mesure en rien, et que, dans sa bouillante imagination, il se livrait à des excès de paroles qu'il ne serait pas équitable de prendre toujours à la lettre. Mais celui qui l'accuse de ces excès, y pense-t-il bien? Songe-t-il que ces prétendus excès, je viens de les montrer dans Eusèbe, dans saint Cyprien, dans saint Irénée et dans les autres, qui sans doute n'avaient pas son imagination, songe-t-il que ces excès étaient avoués par toute l'Eglise, qui s'expliquait par la bouche du plus avoué de ses défenseurs? Songe-t-il que ces excès étaient présentés à ce qu'il y avait de plus respectable et de plus respecté sur la terre.

empereurs eux-mêmes, et dans un ›s où le paganisme, irrité de nos con-es, ne respirait que notre perte? A quoi ent donc ces reproches déplacés contre ullien? S'il faut dire ce que j'en pense, oirais bien plutôt qu'on ne querelle son gination qu'à cause qu'il place dans un grand jour des faits qu'on voudrait ne voir; ou bien qu'on appelle imagination ce qu'il est plus aisé de nier que de dé-re. Mot vague, d'ordinaire employé nd on n'a plus de ressource et quand on ait où prendre des répliques.

pourtant un si grave témoin ne suffit j'en produis un autre du même siècle, Théophile (lib. II *Ad Autol.*), autre nseur de notre foi. Il prouve la religion la sainteté des exorcismes, et la sainteté exorcismes par leur pouvoir sur le dé-n qu'ils obligent à reconnaître son im-ssance, sa malice et sa défaite. Minutius ix parle de la même autorité des fidèles mme d'un fait authentique et qu'il n'était même besoin de prouver. « Nous chas-s, » dit-il, « les esprits trompeurs, et ils uent que c'est par l'efficacité de nos priè-qu'ils sont chassés des corps. Saturne, Sé-s, Jupiter s'accusent en fuyant, et c'est, entils, en votre présence qu'ils nous lent témoignage. Si vous ne croyez pas que nous vous disons, pouvez-vous ne croire ce qu'ils disent eux-mêmes? »

fin de ne rappeler que des autorités gé-les, j'omets, quoiqu'à regret, le détail de le événements particuliers qu'il me serait de recueillir, et dont quelques-uns se nt dans Firmilien. (Apud Cyprian., epist. Au milieu d'une si grande abondance ne saurait toucher à tout, et il faut se ntenter du choix. Écoutons Origène : dans solide réfutation qu'il fait des livres de se (*Contra* Cels., lib. I), circonstance où était capital de ne rien avancer dont il être démenti, il soutient que tous les rs « les démons sont chassés par le seul n de Jésus, au seul récit de quelques-es de ses merveilles; que souvent ce nom ré conserve son efficacité dans la bouche simples, quelquefois même dans la iche des impies. » Ce n'est point de ce acle unique qu'il se dit le témoin. Il vu ceux que le Saint-Esprit a faits par les les qui ont eu le don de guérir les ma-es, ou celui de prédire ce qui devait ar-er. Que Celse ou qu'un autre en fasse le et de ses froides plaisanteries, je le di-pourtant, » continue-t-il; « des hommes, paravant ennemis de la religion chré-ne, l'ont embrassée, comme malgré eux, rainés par la force d'un Esprit supérieur it ils ne pouvaient ni éviter, ni vaincre secrètes impulsions. C'était quelquefois ès des images qui leur étaient offertes durant la veille, ou durant la nuit, et ces pirations subites étaient si puissantes, e l'appareil du martyre n'ébranlait pas ix qui les avaient. J'ai vu tous ces pro-es et de semblables qu'on ne croirait pas, j'en étais le seul témoin. Mais Dieu qui lit au fond des cœurs sait que si je cherche à rendre la doctrine de Jésus-Christ recom-mandable, c'est par des événements certains, non par des fictions, ni par des histoires pué-riles. » Que l'on compare ces faits avec la célèbre vision qu'eut saint Pierre à la con-version de Corneille (*Act.* x. 11), et qu'on juge si les uns ne sont pas le visible renou-vellement de l'autre. Aussi le même auteur ne craint-il pas de dire (*Ibid.*) que « l'Eglise, établie par les apôtres sur le fondement des miracles, s'est élevée par des prodiges plus grands encore que n'étaient les leurs. » Je lis dans un autre endroit (lib. II) cette obser-vation précieuse : « On ne trouve plus rien chez les Juifs de ce qu'ils avaient de véné-rable et de sacré; parmi eux nul vestige de la présence divine, nulle ombre de pro-phétie, nulle trace de miracle. Ces richesses ont passé chez les Chrétiens; des restes considérables de l'ancien dépôt y subsistent depuis longtemps, et nous sommes du nombre des fidèles en possession de dire : Nous avons vu ces nombreuses merveilles. »

Toutes ces autorités sont d'un grand poids, me dira quelqu'un; cependant elles ne prouvent pas, ainsi que vous l'avez dit d'a-bord, que c'est par le baptême que l'Eglise communique aux siens ces dons miraculeux. Eh bien donc! il faut citer les textes de deux grands auteurs qui le prouveront pour nous. Le premier qui se présente, c'est Ori-gène encore : « Dans ce nombre incroyable de Grecs et de barbares qui croient en Jésus-Christ, quel est, » dit-il, « le signe sensible qu'ils reçoivent avec la foi? — Ils guérissent les infirmes, les insensés, les frénétiques, tous ceux que l'art des hommes ni celui des démons n'avaient pu soulager. » (Lib. III.) Les voilà donc ces miracles à la suite de la foi en Jésus-Christ. Et cette foi, par quel canal passe-t-elle dans les cœurs, si ce n'est par la grâce du baptême? Que si pourtant on me demande un texte plus formel encore, je l'emprunte de saint Cyprien, auteur con-temporain d'Origène, et qui lui survécut. Il détaille les privilèges que reçoivent les nouveaux baptisés, et il dit (Epist. 24, *Ad Donat.*) : « Le pouvoir leur est donné de re-médier aux atteintes des plus cruels poisons, de rendre la paix aux plus furieux, le repos aux plus tourmentés, la douceur aux plus violents; de chasser les démons, de les obli-ger à la confession de leur misère, de les frapper même et de les châtier par le feu. » Ailleurs il dit que « les dons surnaturels se communiquent sans mesure dans le bap-tême, et qu'ils sont égaux dans tous les en-fants de la foi. » Ailleurs (Epist. *ad Deme-trium*) il dit à Démétrien engagé dans le culte des idoles : « Oh! si vous vouliez être témoin de notre autorité sur elles quand nous les conjurons, vous leur entendriez jeter des cris et pousser des hurlements, répandre leurs plaintes amères, pleurer les maux que leur fait souffrir la puissance di-vine, et sécher de frayeur dans l'attente du jugement à venir. Venez donc vous-même, poursuit-il en parlant toujours à

Démétrien, venez, et connaissez par votre expérience la vérité de mes discours; venez entendre le témoignage que vous rendront ces mêmes dieux que vous adorez, si vous voulez une conviction plus intime et personnelle, ce même esprit trompeur qui vous aveugle aujourd'hui sera contraint de vous avouer lui-même ses enchantements et ses artifices. Vous verrez que ceux que vous implorez vous prieront à leur tour, et que ceux que vous adorez vous craindront. Vous verrez vos divinités prétendues, enchaînées dans vos mains, tremblantes, désespérées; vous les verrez forcées par nos questions à déclarer en votre présence et la nature de leur être, et leurs prestiges, et leurs impostures. A ce spectacle du moins rougirez-vous de votre culte et de vos erreurs?» Qu'un texte si fort et si précis doit jeter d'inquiétude dans l'âme de l'incrédule! mais aussi qu'il doit affermir et consoler la foi du Chrétien!

« Je n'ai pas dit tout : la même puissance que les nouveaux baptisés recevaient sur le démon, il la reprenait sur eux quand ils ne conservaient pas la pureté qui leur avait été rendue par les eaux salutaires. Autre preuve que ce qui s'était vu de surnaturel dans les premiers jours de l'Eglise, comme, par exemple, dans la punition de l'incestueux de Corinthe, se continuait encore, et se renouvelait longtemps après. Parmi ceux qui diffèrent la réparation et l'aveu de leurs fautes, combien sont tourmentés par les esprits impurs! Combien sont agités des plus violentes fureurs, et jusqu'à en perdre la raison! Ces funestes exemples ne sont ni rares, ni répandus çà et là : ils sont aussi ordinaires que l'est le crime. » Ce sont les paroles de saint Cyprien. (loc. cit.) Il ajoute tout aussitôt « que jamais on ne s'était élevé contre le nom Chrétien, que le Ciel à l'instant même n'en eût pris la défense. » Peut-être voulait-il, ainsi que Lactance, parler de la fin tragique des persécuteurs de l'Eglise, et n'employer que ces termes généraux, pour ne rien dire dont le respect et la majesté des puissances établies de Dieu pussent être offensés.

Après saint Cyprien je trouve Arnobe, et je le vois tenir tout le même discours. Je lui entends dire (lib. I *Adv. gentes*) que les démons tremblent au seul nom de Jésus-Christ; qu'à cet auguste nom les devins, les augures restent muets; que tout l'art des aruspices est sans effet; que l'orgueil des magiciens et des enchanteurs est abattu. Je lui entends dire (*Ibid.*) que souvent Jésus-Christ se rend visible aux fidèles, non par ces images vides et trompeuses que produisent les songes de la nuit, mais si manifestement, qu'il ne reste aucun doute raisonnable sur la vérité de sa présence. Et qui pouvait mieux que lui rendre ce témoignage? Lui qui, selon saint Jérôme (*Append. ad Chron. Euseb.*), ne s'était converti que sur l'expérience personnelle de ce prodige; lui que l'évêque refusa d'admettre au baptême, si auparavant il ne confirmait la sincérité de sa foi par la réfutation publique des impiétés païennes. Tant on m[...] confondre les fruits de l'imagina[...] des miracles certains, et de s'exp[...] cette méprise, à profaner les dons [...] communiqués dans le baptême!

Lactance n'est pas moins clair su[...] sance des exorcismes et sur la terr[...] avaient les démons et les dieux. I[...] (*Div. instit.*, lib. II, cap. 15) com m[...] non contesté par les païens eux-m[...] il avance que les sacrifices offerts [...] ne pouvaient s'achever en prése[nce d'un] Chrétien.

Julius Firmicus Maternus, si [...] sa Défense de la foi, l'appuie sur [...] fondements et la justifie par les [pro]diges. « Votre Sérapis, » dit-il [...] *prof. relig.*) (et à qui croyez-v[ous qu'il] adresse la parole? C'est à Porphyre [...] placable ennemi de nos mystères [...] Sérapis est donc obligé de compa[raître aux] ordres d'un homme, et contraint [de rompre] le silence qu'il voudrait garder; [...] n'osent faire tout le mal qu'ils [...] retenus par la force des paroles [...] ce que vous adorez est réduit à s[...] tourments dont nous punissons [...] teurs. »

Arrêtons-nous, car trop d'aut[res] d'exemples viennent en foule s'of[frir à ma] mémoire. (LACT., *De mort. persecu[t.*]; EUSEB., *Vit. Const.*, lib. I, c. 28, 29[...]; CHRYSOST., *in Matth.*, hom. 4, et [...] *Babyl.*; AMM. MARC., l. XXIII, c. 1; [...] *Epist. Petav.*) Je pourrais joindre [...] que j'ai dit la célèbre apparition [...] céleste que vit Constantin durant [...] contre Maxence, que toute son [...] comme lui, et dont il certifia la vé[rité par] serment solennel dont Eusèbe fut [...] Je pourrais parler des prodiges [...] Jérusalem, attestés par Ammien M[arcellin] et par Julien lui-même, qui avait [...] follement de la relever de dessous [...] nes (RUFIN., *Hist. eccl.*, lib. II, c[...]; SOZOM., lib. VII, cap. 22, 29; THEOD., *Hist. eccles.*, lib. V, cap. 24; OROS., [...] CLAUD., *in Constantio Honor.*); [...] cles opérés au tombeau de Baby[las] ceux qui dans les mêmes jours fur[ent] si grand éclat au temple de Da[phné] prédictions faites à Théodose, just[ifiées de]puis dans toutes leurs circonstances, [rap]portées par les plus graves auteurs [...] victoire de ce même prince sur E[ugène] AUG., *De civ. Dei*, lib. V, cap. 26, [...] pagnée d'un si grand nombre de [...] qu'ils ont été célébrés par Claudien; [...] autres dont je citerai pour garants, [...] écrivains profanes que les nôtres. [En]core une fois arrêtons-nous.

Voilà une tradition constante [...] durant trois siècles. Qu'opposer à c[e nombre] de témoins? Tous, vous l'avez vu, [...] unanimement, et aucun ne parle [que de ce] qui se passait sous ses yeux. Ils [...] sans s'être concertés; ils tiennent [le même] langage, l'un à Rome, l'autre en [...] celui-là dans la Grèce, celui-ci [...]

es. Ils détaillent les événements et s circonstances. Ils écrivent, ils dispu- contre les Juifs, contre les infidèles, et rennent les infidèles, les Juifs à témoin ı vérité de leurs discours.

ır former cette chaîne de tradition, je 'ais entrer ni Pallade ni Sulpice Sévère, vous seraient suspects, ni aucun de que récusaient Eunape et Zozime; j'en le jusqu'à saint Grégoire de Nysse, jus- saint Grégoire de Néocésarée, quoique espectables tous deux, afin de n'avoir ın démêlé de critique avec les esprits entieux. Je ne produis que les plus des lumières de leurs siècles : les deux ient, saint Ignace, saint Justin, Théo- d'Antioche, Tertullien, saint Irénée, Epiphane, Origène, saint Cyprien, Fir- en, Arnobe, Lactance, Julius Maternus, be et saint Athanase; hommes recom- dables tous par la droiture, autant que le savoir et par le génie; la plupart en- s longtemps dans les ténèbres du paga- ie, et quelques-uns morts en preuve de u'ils ont écrit. Je le répète, qu'oppose- 'ous à leur autorité? Mais s'il est impos- de s'y soustraire; si l'équité, si le bon si la pudeur ne permettent pas de don- un démenti formel à la plus vénérable nité; si ce n'est point au préjugé ni au ce, mais aux faits et à l'histoire à nous ler, j'ai donc achevé ma démonstration; est vrai que par les dons surnaturels dés à l'Eglise, les promesses de Jésus- it, et avant les siennes celles des pro- es, ont été justifiées de point en point.

'ABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

ous avons déjà abordé ce sujet en parlant CONVERSION DU MONDE; mais il est par même tellement inépuisable, qu'il est spensable d'y revenir pour le traiter toutes ses faces. L'établissement du stianisme, que Jean-Jacques Rousseau me lui-même « un continuel prodige, » a preuve sans réplique de la divinité de s-Christ. En effet, plus l'incrédulité fait ections, plus ces objections semblent s, et plus elles se retournent contre même : car toutes les objections ac- es ont été celles des païens et des Juifs e le christianisme s'offrant à eux pour emière fois. Et cependant ils se sont rtis en foule sous l'un des siècles les éclairés, les plus polis et les plus civi- qu'ait jamais vus le monde. Qui les a convertis? Douze pauvres pêcheurs, ants, partis des rives de la Galilée, et nt pour toute puissance que leur foi anlable au milieu des supplices? Mais rait une dérision! Qui les a convertis ilte d'un homme mort sur une croix, deux voleurs, par ordre d'un procon- main, et sur la sentence du sanhédrin Juifs? Evidemment ce ne peut être e suite de faits miraculeux, attestés eurs par tous les documents non-seule- des Chrétiens, mais encore des païens Juifs eux-mêmes. Or cet ensemble de miraculeux qui aboutit à la conversion du monde entier est précisément la preuve visible de la divinité de Jésus-Christ.

« Au moment où le christianisme parut, » dit M. Dufour, « les arts et les sciences brillaient d'un grand éclat : la paix, qui avait succédé aux longues guerres qui précédèrent la venue de Jésus-Christ, leur avait été favorable. Rome, cette reine des peuples, venait admirer au Forum les harangues pompeuses de ses orateurs; elle se complaisait dans les louanges délicates de ses poëtes; elle aimait à retrouver leurs chants dans les fêtes de ses dieux. Jamais, dans un autre temps, le mouvement intellectuel n'avait été si général : aussi a-t-il mérité de faire époque dans l'empire des lettres. Mais la science était ce qu'elle pouvait être alors : c'était une science égoïste, c'était la déification de la raison humaine. On croyait que l'esprit humain ne pouvait aller plus loin, qu'il avait atteint les bornes à lui fixées.

A côté de cette espèce de gloire, il y avait un abîme; la société était descendue au dernier degré de la dégradation et de l'avilissement; les mœurs étaient prodigieusement corrompues. Les paroles du grand Apôtre en disent assez pour inspirer le plus profond dégoût. Pour les hommes de ces jours, le plaisir était la seule divinité; et le plaisir se trouvait dans ce qu'il y a de plus bas, de plus vil, de plus grossier dans notre nature déchue. Aucune pensée céleste ne venait troubler cet état de la brute. Ils avaient mis leur triste bonheur dans le ciel. Qu'avaient-ils à redouter des dieux, quand ils les imitaient? L'infamie était une adoration à leur manière.

Voilà ce qu'était l'empire romain, le monde, je veux dire, lorsque douze pauvres pêcheurs descendirent du Calvaire, où ils avaient vu expirer leur Maître. Que veulent ces Juifs, ces rebuts de la terre? Ils s'annoncent comme les ministres d'un autre Juif crucifié à Jérusalem. Voilà leurs titres de créance, voilà leurs titres de gloire! Et qu'annoncent-ils au nom de cet homme? Ils annoncent hautement que, jusqu'à eux, tous ont erré; que les dieux de l'empire ne sont point des dieux, et qu'il n'y a d'autre Dieu que celui qu'un préteur romain a fait clouer à la croix. Voilà ce qu'il faut croire : *Il n'y a pas d'autre nom sur la terre en qui on puisse espérer le salut* (*Act.* IV, 12); car ce Dieu est un Dieu jaloux, il veut être servi seul. Et ce Dieu demande à ses adorateurs le renoncement à tout ce qui a fait leur vie, l'immolation des passions les plus chères : plus de plaisir, plus de joie sur la terre. Voilà le sacrifice! Voici la récompense que le Dieu nouveau promet aux siens; voici l'héritage qu'il leur a laissé en mourant sur la croix : « Les hommes vous persécuteront à cause de moi; ils vous chargeront de malédictions; la haine vous poursuivra de ville en ville. Ils vous feront souffrir toutes sortes de maux à cause de moi; mais ne craignez pas ceux qui tuent le corps. Il faut, pour me suivre, porter la croix, et la porter tous les jours. » (*Matth.* X, 16 pass.) A cette doc-

trine, les sages ont souri de pitié : c'est une folie! c'est un scandale! On croit que le mépris en fera assez tôt justice. Les sages se sont trompés. A peine la voix des pêcheurs a-t-elle été entendue, que des milliers d'hommes se hâtent de croire à ce qu'ils annoncent; des flots de disciples se répandent par le monde; la bonne nouvelle est prêchée en tous lieux; partout le Crucifié a des adorateurs. Alors les passions se révoltent; les prêtres des faux dieux tremblent pour leurs autels chancelants; ils arment le pouvoir. Vains efforts! Ils croient anéantir le nouveau culte, ils l'étendent. La science descend dans l'arène, et la science est vaincue. Les pamphlets, les calomnies, les écrits haineux, tout est mis en usage; on fait arme de tout. La fureur s'use; elle expire au pied de la croix; elle lui demande le pardon et la vie.

Un homme cherchant la vérité de bonne foi peut-il méconnaître l'œuvre de Dieu? Des faits aussi extraordinaires se réalisant par les moyens mêmes qui devaient les faire échouer, selon les lois certaines de la nature, ne le forceront-ils pas à dire enfin, comme les fourbes de l'Egypte : *Le doigt de Dieu est là* : « *Digitus Dei est hic.* » (*Exod.* VIII, 19.) Cependant, de nos jours, on a voulu expliquer ce phénomène inexplicable. La société, dit-on, à l'époque où les apôtres ont prêché leur doctrine, était dans une crise violente, dans un état de souffrance et de malaise; elle attendait des consolations; et les apôtres, par leur doctrine de la fraternité humaine, ont flatté les classes pauvres, les classes qui souffraient, les classes nombreuses des esclaves, et les ont ainsi attachées à leur doctrine. Objections absurdes, sophismes niais. Sans doute les apôtres ont rappelé aux hommes le dogme touchant de la fraternité humaine; mais cette fraternité de cœur laisse subsister l'inégalité entière des conditions. N'ont-ils pas appris à respecter la puissance d'un maître comme celle de Dieu même? Saint Paul n'a-t-il pas renvoyé à son maître l'esclave fugitif? Sans doute, à l'époque où les apôtres ont prêché, l'univers avait besoin de consolation; il y avait déchirement sur tous les points. Mais quel bonheur, quelle consolation demandaient les hommes de ces temps malheureux? Ils voulaient une part aux joies du monde, une part aux jouissances de la vie, une part aux festins splendides, une part aux fêtes voluptueuses qui amusaient les loisirs des heureux : *Panem et circenses!*

Ce n'était point là le bonheur que les apôtres venaient apporter sur la terre : non, non. Douze pauvres, qui ne prêchaient que croix et souffrances, étaient peu propres à gagner de telles âmes. Ne venaient-ils pas plutôt leur enlever leur dernière consolation, celle de maudire leurs persécuteurs, et le doux espoir de la vengeance? Car, sous le Dieu nouveau, il fallait bénir ses chaînes, aimer ses persécuteurs, prier pour ses tyrans. Laissons donc les sages s'applaudir de leurs vaines pensées; laissons-leur la jouissance triste de nier l'évidence, et admirons cette force merveilleuse, qui apparaît si manifeste dans l'établissement de la religion, et qui prouve la divinité de Jésus-Christ.

« Quand la religion chrétienne, » dit Condillac, « n'aurait point trouvé d'obstacle, ce serait encore une chose merveilleuse que la rapidité avec laquelle elle s'est répandue. Cette révolution serait unique dans son espèce. Que penserons-nous donc si, tout se trouvant contraire à sa propagation, elle a eu à combattre les mœurs, les préjugés, les superstitions des peuples? Quel projet que celui des apôtres : annoncer une religion qui se déclare l'ennemie de tous les cultes; l'annoncer non-seulement dans l'empire, la porter encore au delà, et chez les nations dont ils ne savaient pas les langues. Ce projet pouvait-il s'exécuter sans des secours extraordinaires? Pouvait-il seulement se former? Considérons surtout qu'ils sortaient d'un peuple généralement méprisé, qu'ils étaient méprisés eux-mêmes : or ce mépris n'était certainement pas le moindre obstacle. Comment donc ces ignorants réussissent-ils, tandis que tant d'imposteurs, qui paraissent dans le même siècle, échouent, et des imposteurs parmi lesquels on trouve des philosophes instruits et considérés, tels qu'Apollonius de Tyane? Ont-ils voulu eux-mêmes en imposer? Pourquoi donc combattent-ils tous les vices? Pourquoi enseignent-ils une morale si pure et si sainte? le caractère de l'imposture est-il de sacrifier tout intérêt humain, et de souffrir les tourments et la mort pour le mensonge? Reconnaissons donc que les apôtres étaient convaincus, et voyons sur quel fondement.

Il n'est pas douteux que les Juifs n'attendissent le Messie que dans le temps même de l'avénement de Jésus-Christ. Quantité de prophéties l'avaient annoncé, et ce n'est point après coup qu'on les interpréta. L'espérance des Juifs, à cet égard, était si connue, que le bruit s'en était répandu jusque chez les païens : *Pluribus persuasio inerat,* dit Tacite, *antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur;* et Suétone : *Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur.* Voilà le Messie d'après l'idée que la plupart des Juifs s'en formaient.

Or, les apôtres avaient les prophéties sous les yeux; ils étaient témoins des actions de Jésus-Christ; et ils l'ont reconnu pour le Messie prédit. L'accomplissement des prophéties a donc été le premier fondement de leur foi.

Lorsque deux disciples de saint Jean-Baptiste vinrent demander à Jésus-Christ s'il était le Messie, il répondit par des miracles. *Les aveugles voient,* dit-il, *les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent.* (*Matth.* XI, 5.) Les miracles que les apôtres voyaient et dont les plus simples et les plus ignorants

ent à la portée de se convaincre, ont été econd fondement de leur foi.

ésus-Christ fit plusieurs prédictions, dont unes s'accomplirent pendant sa vie, et itres après sa mort. Il prédit la trahison de las, le reniement de saint Pierre, et le ie abandon de tous ses disciples. Ce sont Evangiles mêmes qui ont publié ces cirstances; aveu humiliant, que l'amour de érité pouvait seul arracher.

l fallait de nouveaux prodiges pour ralner la foi des apôtres et des disciples. voile du temple se déchira; la terre mbla: elle se couvrit de ténèbres; Jésusrist ressuscita le troisième jour; il monta ciel à la vue des apôtres, et il leur enya le Saint-Esprit. Convaincus une seide fois, ils se reprochèrent leur lâcheté; se rappelèrent qu'elle avait été prédite; devinrent inébranlables.

Or, comment ces hommes si lâches, sontdevenus si courageux? C'est qu'ils ont été nvaincus, et ils l'ont été, parce qu'ils ont . Toutes les circonstances des apparitions Notre-Seigneur prouvent qu'ils n'ont pas ı légèrement.

Si je ne parlais que des motifs que nous ons de croire, l'incrédule pourrait dire e les évangélistes ont inventé ces faits. is les apôtres n'auraient pas pu croire r des faits que les évangélistes auraient ventés depuis. S'ils ont cru, ils ont donc , et les faits n'ont pas été inventés. Or, il est pas douteux qu'ils n'aient cru.

Jésus-Christ fit des prédictions qui s'acmplirent après sa mort. Il a prédit que s disciples seraient conduits en présence s gouverneurs et des rois, à cause de lui, ur lui servir de témoignage devant eux et vant les nations. Il est vrai qu'il n'était s impossible de prévoir qu'il s'élèverait s ennemis contre une religion, qui voulait établir sur les ruines de tous les cultes. ependant avant qu'elle attirât l'attention s gouverneurs et des rois, il fallait qu'elle t des progrès considérables; car les souveins ne s'en seraient pas occupés si elle fût stée dans l'obscurité où elle était encore rsque Jésus-Christ faisait cette prédiction. r, il n'était pas facile de prévoir ces proès; quiconque ne fera attention qu'aux stacles, conviendra qu'il eût été bien plus iturel de juger que la religion chrétienne rait étouffée dès sa naissance. Cependant sus-Christ ne craint point d'en prédire la opagation, assurant que son Evangile seit prêché par toute la terre, et que ses sciples instruiraient toutes les nations. Il ontre bien quelle est sa confiance, lorsqu'il t: *Quiconque me confessera devant les mmes, je le confesserai devant mon Père, ui est dans les cieux; et quiconque me reiera devant les hommes, je le renierai aussi vant mon Père, qui est dans les cieux.* Matth. x, 32, 33.)

C'est surtout par les apôtres que cette rédiction devait s'accomplir; plus ils étaient gnorants, plus ils avaient de peine à comprendre; et, si elle s'accomplissait, c'était pour eux un motif de conviction.

Mais la prophétie sur la ruine de la ville et du temple de Jérusalem et sur la dispersion des Juifs est bien plus étonnante encore. Dans le temps où Jésus-Christ disait qu'il ne resterait pas pierre sur pierre, cet événement ne paraissait pas vraisemblable. Il ne le paraissait même pas lorsque Titus formait le siége de Jérusalem; car rien n'était moins dans le caractère de ce prince. En effet, il prit des mesures pour sauver au moins le temple; ses efforts furent inutiles. Quel motif de conviction pour les apôtres et pour les disciples qui vivaient encore! Pour saint Jean, par exemple, et pour saint Siméon qui vécurent jusqu'au IIe siècle. Celui-ci, qui gouvernait alors l'Eglise de Jérusalem, se retira lorsqu'il vit les aigles romaines, et il suivit en cela le conseil que Jésus-Christ avait donné.

J'ai prouvé, d'un côté, que les apôtres étaient convaincus, et, de l'autre, qu'ils l'étaient avec fondement. Il faut donc croire, sur leur autorité, que la religion qu'ils ont prêchée est toute divine: et, quand il n'y aurait pas d'autres preuves pour nous, il ne resterait pas de doute. Voyons cependant quels ont été les motifs de ceux qui ont cru sans avoir été témoins des miracles de Jésus-Christ.

Quand les apôtres et les disciples n'auraient fait qu'attester ce qu'ils avaient vu, l'assurer au milieu des tourments, le confirmer en mourant, et se trouver heureux de mourir pour l'Evangile, cette raison eût été suffisante pour déterminer tout esprit sage; car une pareille conduite ne pourrait pas s'allier avec le mensonge. Mais, par ce moyen, la foi se serait répandue trop lentement. Les apôtres prouvèrent donc les miracles de Jésus-Christ en faisant des miracles eux-mêmes, en rendant la vue à des aveugles, en guérissant des paralytiques, des boiteux, en chassant le démon, en ressuscitant les morts, en faisant des prédictions. Ils firent plus; ils communiquèrent ce pouvoir à plusieurs de leurs disciples. De tous les miracles, celui qui dut surtout accélérer la conversion des gentils, c'est le don des langues; car, par ce moyen, l'Evangile se portait facilement chez toutes les nations. Tel a donc été le premier siècle de l'Eglise; des miracles partout, et partout aussi des témoins qui les attestent.

Cependant le plus grand nombre de ceux qui se convertissaient n'était encore, comme je l'ai dit, que des hommes du peuple; et j'ai dit le plus grand nombre, parce que dès lors il y en eut plusieurs qui ne doivent pas être mis dans cette classe. Tels sont Joseph d'Arimathie, du grand Sanhédrin des Juifs; Nicodème, un des principaux parmi les Pharisiens; Denis de l'Aréopage, et Flavius Clément, sénateur, consul et parent de l'empereur. Mais c'est surtout dans le IIe siècle qu'il faut rechercher les motifs de conversion des savants et des gens du

monde, parce que c'est alors qu'ils sont venus en foule dans l'Eglise.

Ce siècle a été un des plus éclairés. On s'occupait des arts et des sciences; on cherchait la vérité avec ardeur; et on ne peut pas présumer que les gens du monde et les savants qui se convertirent aient embrassé sans examen une doctrine qui les exposait à la haine, au mépris, aux tourments, à la mort. Si vous demandez pourquoi tous ne se convertirent pas, je vous répondrai qu'on était, en général, ou trop prévenu, ou trop occupé d'autres soins, pour apporter à cet examen toute l'attention nécessaire.

Les plus sages furent d'abord frappés de la patience courageuse des martyrs. Ils en voyaient des exemples dans toutes les provinces; ces exemples se renouvelaient sans cesse; et ils n'imaginaient pas, comme Pline, que ce pût être l'effet d'une obstination aveugle. Ils jugeaient, au contraire, qu'une conviction éclairée pouvait seule inspirer, dans tout l'empire, le même courage aux Chrétiens qui s'y répandaient. Il semble même que ce n'eût pas été assez pour les martyrs d'être convaincus; car si on considère la longueur et la cruauté des tortures employées pour les faire succomber, on conviendra que leur foi avait besoin d'être soutenue par des secours extraordinaires, et que leur constance peut être mise au nombre des miracles.

Après avoir été frappé du courage des Chrétiens, il était naturel d'en considérer les mœurs. Or on trouvait en eux un renoncement aux plaisirs, aux richesses, à la pompe, en un mot à tout ce qui excite la cupidité. On trouvait des âmes pures qui se défendaient jusqu'à la pensée d'un crime. On trouvait une charité sans bornes; et l'on reconnaissait qu'un païen baptisé devenait un autre homme, qu'il était comme régénéré, comme né une seconde fois dans un état plus saint.

Quelle était donc la doctrine qui inspirait tant de courage et tant de vertus? Ici l'examen devenait un nouveau triomphe pour la religion chrétienne. Supérieure par sa théologie et sa morale à tout ce que les plus grands philosophes avaient enseigné, elle élevait l'ignorant à la connaissance de son Créateur, et elle le remplissait des maximes les plus pures.

Ces considérations suffisaient sans doute pour entraîner les gentils qui examinaient sans prévention. Cependant ils pouvaient encore demander aux Chrétiens : Mais pourquoi courir après la mort? Pourquoi vous obstiner à combattre les cultes établis? Vous est-il donc nécessaire de les détruire pour exercer toutes vos vertus? A ces questions, les Chrétiens répondaient par les miracles de Jésus-Christ, par ceux des apôtres, par ceux des hommes apostoliques et par les prophéties.

Ces réponses étaient les mêmes partout où il y avait des Chrétiens; partout on attestait les mêmes miracles ou de semblables; partout on professait la même doctrine et avec le même courage. Ajoutons à ... cord qui ne peut se trouver avec l'im... ture, que les Evangiles avaient été ... avant la ruine de Jérusalem, et que les ... vres de l'Ancien Testament ne pouv... être suspects, puisqu'ils étaient co... par les Juifs, ennemis de la religion ... tienne. Voilà par quels motifs, des ... se convertirent en grand nombre ... le IIe siècle. En effet, c'était ... existât encore plusieurs témoins de ... cles faits dans le Ier, et que ... les prophéties fussent absolument ... plies.

« Les œuvres de Jésus-Christ, » di... drat dans l'Apologie qu'il osa prés... l'empereur Adrien, « ont toujours été ... connues, parce qu'elles étaient ... Elles n'ont certainement point été ... aux malades guéris et aux morts ress... Or ceux-ci ont été vus non-seulement ... le temps de leur résurrection et de leur ... rison, mais longtemps après; non-... ment dans le temps que Notre-Seign... meurait sur la terre, mais ils ont ... survécu de beaucoup à son ascension ... quelques-uns vivaient même de nos ...

Si Quadrat parlait ainsi dans ce ... le seul qui nous reste de son Apologie ... pouvez juger combien il trouvait de ... existants des miracles des apôtres, ... ceux des hommes apostoliques: il est ... premiers exemples de savants conv... religion, répandue partout, était dé... fisamment prouvée; et les miracles ... naient tous les jours moins nécessaire... paraissaient ils avoir été plus rares ... le IIe siècle que dans le Ier, et ... res encore dans le IIIe. Cependant ... cessèrent pas entièrement. Après ... donc été converti sur le témoignage ... autres, on se confirmait dans la ... les miracles dont on était témoin soi-... car ils ont été encore fréquents tant qu'... a eu des hommes apostoliques, c'est-... pendant le cours du IIe siècle.

Si nous passons au IIIe, les ... de la religion acquerront une ... force par les nouveaux miracles, ... rares qu'on les suppose. D'ailleurs ... verrons la tradition conserver dans ... Eglises ceux qui se sont faits ... nous verrons la cendre des martyrs ... tester partout, et les ennemis ... christianisme en reconnaître la vér... Celse, ni Porphyre ne les ont révoqu... doute.

Je me suis borné à mettre sous vo... les motifs qui ont convaincu les païens ... les trois premiers siècles, parce que, ... religion, si la divinité de Jésus-Christ ... démontrée alors, elle l'est encore au... d'hui, et elle le sera dans tous les ... (*Considérations sur les progrès de la re... dans les trois premiers siècles.*)

« La promptitude inouïe avec laq... fit ce changement, » dit Bossuet, « ... miracle visible. Jésus-Christ avait pré... son Evangile serait bientôt prêché par ...

›rre. (*Matth.* xxiv, 14.) Cette merveille
ait arriver incontinent après sa mort, et
vait dit qu'après qu'on l'aurait élevé de
e, c'est-à-dire qu'on l'aurait attaché à la
x, il attirerait à lui toutes choses. (*Joan.*
32.) Les apôtres n'avaient pas encore
evé leur course, et saint Paul disait déjà
Romains que leur foi était annoncée
s tout le monde. (*Rom.* i, 8.) Il disait
Colossiens que l'Evangile était ouï de
te créature qui était sous le ciel : qu'il
it prêché, qu'il fructifiait, qu'il croissait
tout l'univers. (*Col.* i, 6.) Une tradition
istante nous apprend que saint Thomas le
ta aux Indes, et les autres, en d'autres
's éloignés. Mais on n'a pas besoin des
toires pour confirmer cette vérité ; l'effet
'le, et on voit assez avec combien de rai-
i saint Paul (*Rom.* x, 18) applique aux
ôtres ce passage : *Leur voix s'est fait en-*
idre par toute la terre, et leur parole a été
rtée jusqu'aux extrémités du monde. (*Psal.*
III, 15.) Sous leurs disciples il n'y avait
jsque plus de pays, si reculé et si inconnu,
l'Evangile n'eût pénétré. Cent ans après
ius-Christ, saint Justin comptait déjà
rmi les fidèles beaucoup de nations sau-
;es, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui
'aient de çà et de là sur des chariots sans
›ir de demeure fixe. Ce n'était point une
ine exagération ; c'était un fait constant et
toire qu'il avançait en présence des empe-
ırs et à la face de tout l'univers. Saint
iée vient un peu après, et on voit croître
dénombrement qui se faisait des Eglises.
ur concorde était admirable ; ce qu'on
›yait dans les Gaules, dans les Espagnes,
ns la Germanie, on le croyait dans l'E-
'pte et dans l'Orient, et comme *il n'y avait*
'un même soleil dans tout l'univers, on voyait
ns toute l'Eglise, depuis une extrémité du
onde à l'autre, la même lumière de la vé-
té.

Si peu qu'on avance, on est étonné des
'ogrès accomplis. Au milieu du IIIe siè-
e, Tertullien et Origène font voir dans
;glise, des peuples entiers qu'un peu de-
nt on n'y mettait pas. Ceux qu'Origène
ceptait, qui étaient les plus éloignés du
onde connu, y sont mis peu après par Ar-
ıbe. Que pouvait avoir vu le monde pour
rendre si promptement à Jésus-Christ ?
il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visi-
ement dans cet ouvrage, et s'il se pouvait
ire qu'il n'en eût pas vu, ne serait-ce pas
ı nouveau miracle plus grand et plus in-
oyable que ceux qu'on ne veut pas croire,
avoir converti le monde sans miracle, d'a-
›ir fait entrer tant d'ignorants dans des
ystères si hauts, d'avoir inspiré à tant de
vants une humble soumission et d'avoir
ersuadé tant de choses incroyables à des
ıcrédules.

Mais le miracle des miracles, si je puis
ırler de la sorte, c'est qu'avec la foi des
ıystères, les vertus les plus éminentes et
s pratiques les plus pénibles se sont ré-
andues par toute la terre. Les disciples de
!sus-Christ l'ont suivi dans les voies les
plus difficiles. Souffrir tout pour la vérité a
été pour ses enfants un exercice ordinaire,
et, pour imiter leur Sauveur, ils ont couru
aux tourments avec plus d'ardeur que les
autres n'ont fait aux délices. On ne peut
compter les exemples, ni des riches qui
se sont appauvris pour aider les pau-
vres, ni des pauvres qui ont préféré la pau-
vreté aux richesses, ni des vierges qui ont
imité sur la terre la vie des anges, ni des
pasteurs charitables qui se sont faits tout
à tous, toujours prêts à donner à leur
troupeau non-seulement leurs veilles et
leurs travaux, mais encore leurs propres
vies. Que dirai-je de la pénitence et de la
mortification ? Les juges n'exercent pas plus
sévèrement la justice sur les criminels, que
les pécheurs pénitents l'ont exercée sur
eux-mêmes. Bien plus, les innocents ont
puni en eux, avec une rigueur incroyable,
cette pente prodigieuse que nous avons
au péché. La vie de saint Jean-Baptiste, qui
parut si surprenante aux Juifs, est devenue
commune parmi les fidèles ; les déserts ont
été peuplés de ses imitateurs, et il y a eu
tant de solitaires, que des solitaires plus
parfaits ont été contraints de chercher
des solitudes plus profondes ; tant on a fui
le monde ! tant la vie contemplative a été
goûtée !

Tels étaient les fruits précieux que devait
produire l'Evangile. L'Eglise n'est pas moins
riche en exemples qu'en préceptes, et sa
doctrine a paru sainte en produisant une
infinité de saints. Dieu qui sait que les plus
fortes vertus naissent parmi les souffrances,
l'a fondée par le martyre, et l'a tenue durant
trois cents ans dans cet état, sans qu'elle eût
un seul moment pour se reposer. »

Cette marque visible de la divinité de Jé-
sus-Christ, manifestée dans son œuvre, a été
développée par tous les apologistes. Sans
nous y arrêter ici, entrons plus à fond en-
core dans le sujet qui nous occupe.

« Entre les divers événements qui appar-
tiennent à l'ordre moral, comme dans les
phénomènes de l'ordre physique, il existe, »
dit l'abbé Duvoisin (*Démonstration évangéli-*
que), « des rapports d'après lesquels nous
pouvons souvent, ou remonter de l'effet à
la cause, ou descendre de la cause à l'effet.
Si les miracles de l'Evangile sont réels, il
est impossible qu'ils n'aient pas eu des sui-
tes considérables dans le monde ; et récipro-
quement, si, peu d'années après la mort de
son Fondateur, je vois le christianisme s'é-
tablir partout où il est annoncé, je ne puis
m'empêcher de regarder ses progrès comme
la conséquence naturelle des miracles de
l'Evangile.

Commençons par établir ces faits qui doi-
vent servir de base au raisonnement. Pre-
nons le *livre des Actes*, et les Epîtres du
Nouveau Testament, où se trouve l'histoire
contemporaine de la naissance du christia-
nisme.

Il ne s'était pas encore écoulé deux mois
depuis la mort de Jésus, lorsque tout à coup
les apôtres se montrent et enseignent publi-

quement au milieu de Jérusalem. De là leur doctrine se répand dans toute la Judée et dans les provinces circonvoisines. Bientôt après elle pénètre dans la Grèce, dans l'Italie, et jusque dans l'Espagne. Ils fondent des Eglises à Corinthe, à Philippes, à Thessalonique, à Ephèse, à Antioche, à Rome. dans l'île de Crète, dans le Pont, dans la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, etc. Nous avons la preuve de ces faits dans l'histoire originale du *livre des Actes*, écrite par un témoin oculaire, et dans les Epîtres que les apôtres adressaient aux fidèles de toutes ces contrées. Avant la fin du Ier siècle, l'*Apocalypse* de saint Jean nous montre des Eglises régulières, gouvernées par des évêques, dans les principales villes de l'Asie.

Vers le milieu du IIe siècle, saint Justin, dans son dialogue avec le Juif Tryphon, avance comme un fait généralement connu qu'il n'est point de nation, soit policée, soit barbare, où l'on n'adresse des prières et des actions de grâces à Dieu, créateur, au nom de Jésus crucifié. Quelques années après, saint Irénée, évêque de Lyon, voulant prouver que la foi catholique était la même dans tout l'univers, et jusqu'aux extrémités de la terre, nomme les Eglises des Gaules, de la Germanie, de l'Ibérie, de l'Orient, de l'Egypte et de la Libye.

Tertullien, qui vivait au commencement du IIIe siècle, entreprend de prouver contre les Juifs, par l'énumération des peuples qui croyaient à l'Evangile, que le royaume de Jésus-Christ était plus étendu que les empires de Nabuchodonosor, d'Alexandre et des Romains. « Nous ne sommes que d'hier, » dit-il encore dans son *Apologétique*, « et nous remplissons vos villes, vos forteresses, vos colonies, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, les assemblées. Nous ne vous avons laissé que vos temples. *Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus....; sola vobis relinquimus templa.* »

Saint Athanase, dans une Epître synodique, nomme les Eglises d'Espagne, de la Grande-Bretagne, des Gaules, de l'Italie, de la Dalmatie, de la Mysie, de la Macédoine, de la Grèce, de l'Afrique, de la Sardaigne, etc. Enfin tous les conciles, qui ont précédé le concile de Nicée, sont des monuments irrécusables des vastes conquêtes que la foi chrétienne avait faites avant le règne et la conversion de Constantin.

L'histoire profane est d'accord avec l'histoire ecclésiastique. Tacite nous apprend que sous le règne de Néron, trente ans après la mort de Jésus-Christ, il y avait à Rome une grande multitude de Chrétiens: *Ingentem multitudinem*. Dans le même temps, Sénèque, cité par saint Augustin, s'indigne du progrès que font dans tout l'univers les coutumes des Juifs; c'est ainsi qu'il désigne les Chrétiens sortis de Judée. Les vainqueurs, dit-il, ont reçu la loi des vaincus : *Victi victoribus leges dedere.*

A la fin du Ier siècle, Pline le Jeune, proconsul de Bithynie, écrivait à l'empereur Trajan que les villes et les campagnes de cette province étaient remplies de Chrétiens de tout rang, de tout âge et de tout sexe, et l'on ne peut douter qu'il n'en fût de même des autres provinces de l'empire. Lucien nous apprend que, sous le règne de Commode, la province du Pont, sa patrie, était pleine d'épicuriens et de Chrétiens. Dion Cassius, au commencement du IIIe siècle, avoue que cette superstition, souvent réprimée, était plus forte que les lois, et faisait tous les jours de nouveaux progrès. Plutarque, Strabon, Lucain, Juvénal déplorent le silence des oracles, que l'on ne peut attribuer qu'au discrédit où ils tombaient à mesure que s'étendait le christianisme. Porphyre dit expressément qu'Esculape et les autres dieux ne font plus sentir leur protection depuis que Jésus est adoré.

Mais qu'est-il besoin de citer les écrivains des premiers siècles ? C'est un fait notoire qu'avant le règne de Constantin l'Eglise avait pénétré dans toutes les régions du monde connu, et bien au delà des limites de l'empire romain. Loin de le contester, les incrédules s'en prévalurent souvent pour calomnier la conversion du premier prince chrétien. Selon eux, la conviction n'y eut aucune part; et Constantin, indifférent au fond sur toutes les religions, ne se déclara en faveur du christianisme que pour se mettre à la tête du parti le plus puissant. Ainsi, de leur aveu, la nouvelle religion avait pris le dessus dans l'empire non-seulement sans le secours, mais encore malgré tous les efforts de la puissance publique.

En effet, depuis sa naissance jusqu'au temps de Constantin, le christianisme n'a presque jamais cessé d'être en butte aux plus violentes persécutions. A Jérusalem, les apôtres sont emprisonnés, battus de verges ou mis à mort. Partout où ils portent leurs pas, des Juifs les poursuivent, les accusent devant les tribunaux, ou soulèvent le peuple contre eux. Néron rejette sur les Chrétiens l'incendie de Rome, et les fait expirer dans des supplices affreux. Domitien, Sévère, Décius, Valérien, Aurélien, Dioclétien et ses collègues publient des édits sanguinaires contre le christianisme. Les gouverneurs des provinces ajoutent à la cruauté des lois impériales. Dans toute l'étendue de l'empire, une populace superstitieuse et féroce demande à grands cris le sang des Chrétiens; leurs tourments font partie des spectacles et des jeux publics. L'histoire ecclésiastique compte dix persécutions générales ordonnées par des édits ; mais lors même que les empereurs semblaient accorder quelque répit aux Chrétiens, il s'élevait des persécutions locales, autorisées en quelque sorte par les anciennes lois, qui défendaient d'introduire de nouvelles religions.

Que dans les légendes apocryphes du moyen âge on ait exagéré le nombre des martyrs, je le veux bien; mais, à s'en tenir aux monuments originaux, aux écrits contemporains d'un Tertullien, d'un saint Cy-

, d'un Lactance, d'un Eusèbe de Césa- n tes authentiques qui sont parvenus 'à nous, on ne peut calculer combien illiers de victimes ont péri dans cette e de trois cents ans, où les Chrétiens ontraient de courage que pour aller au- it de la mort ou pour la recevoir. C'est un fait incontestable que la foi s'est lue et affermie au milieu des persécu- , et que le sang des martyrs, comme Tertullien, est devenu une semence ıde : *Semen est sanguis Christianorum*

isque la puissance publique n'y a eu ne part, à quoi donc attribuerons-nous ›lissement et les progrès rapides de ıngile? Chercherons-nous les causes na- les de ce phénomène singulier ou dans ature même de la doctrine chrétienne, lans les qualités personnelles de ceux l'enseignaient, ou dans les dispositions s préjugés des peuples à qui elle était ıncée, ou enfin dans l'ignorance, la ulité ou les besoins des premiers Chré- ;?

Considérée en elle-même, et indépen- ment de toute preuve intrinsèque, la rine chrétienne n'avait rien qui pût lui ıettre un pareil succès. Il est vrai que, a sublimité de ses dogmes et par la pu- de sa morale, le christianisme l'empor- nfiniment sur les religions dominantes. ces dogmes sublimes n'étaient nulle- t à la portée du peuple, et les philoso- ne pouvaient qu'être révoltés de ces tères qui confondaient tout leur savoir, e s'accordaient avec les préceptes d'au- secte. Parce qu'ils n'étaient pas idolâ- , les Chrétiens furent longtemps regardés ıme des athées.

a morale évangélique était trop sévère r un siècle où régnait la corruption la s effrénée. Elle ne devait, tout au plus, goûtée que du petit nombre d'hommes onnables et vertueux qui ne font secte le part. Le gouvernement ne vit pas l'a- tage qu'il pouvait en retirer pour les ırs publiques. Jamais il ne se donna la ıe de l'examiner. Les princes, les magis- ;, les philosophes ne la connurent pas ux que le vulgaire. Tous les préjugés de ucation, de l'habitude et de la politique, spiraient contre la nouvelle religion; et aujourd'hui que ces préjugés n'existent ;, ou plutôt qu'ils existent en faveur du stianisme, nous voyons au milieu de s un si grand nombre d'incrédules, pour- i supposeriez-vous que les apôtres n'ont besoin que de proposer leur doctrine r s'attacher une multitude innombrable ›rosélytes?

'oublions pas une autre considération ı importante, parce qu'elle prouve que ne doit établir aucune parité entre le istianisme et les fausses religions. Toutes religions, excepté celle de Moïse, qui fait lie du christianisme, sont fondées ou sur miracles clandestins, ou sur de vieilles litions également inaccessibles à la cri- tique, également propres à nourrir l'enthou- siasme et la crédulité. Mais le christianisme, au moment de son origine, n'était que l'his- toire de ce qui venait de se passer en Judée, sous les yeux de toute la nation, et l'on voit d'abord que l'examen d'une histoire si publique et si récente donnait moins de prise à l'erreur que les opinions spéculatives ou traditionnelles des fausses religions.

2. Par qui la religion chrétienne a-t-elle été annoncée? Jésus venait d'expirer sur une croix, et il semblait que sa religion dût finir avec lui. Mais il avait ordonné à douze de ses disciples de la prêcher dans la Judée et dans tout l'univers. Comment osait-il comp- ter sur leur obéissance posthume? Quel empire espérait-il conserver sur des esprits découragés et désabusés par sa mort? Et puis, vit-on jamais un chef de parti choisir plus mal ses opérateurs?

Ce n'est pas trop pour une pareille entre- prise que la réunion de toutes les qualités qui peuvent en imposer aux hommes, les éblouir ou les subjuguer. La conquête du monde, la création d'une monarchie uni- verselle sur les esprits n'était pas quelque chose de si facile que l'on pût en abandon- ner le soin à des hommes vulgaires. Cepen- dant, c'est à douze misérables pêcheurs sans lumières, sans courage, sans élévation, que Jésus confie l'exécution de ses vastes des- seins. « Allez, leur dit-il ; instruisez toutes les nations, et soumettez-les à ma loi. » Quoi ! les Juifs qui l'ont crucifié ! les Grecs, si fiers de leur philosophie ! les Romains, qui croient devoir à leurs dieux l'empire du monde ? tous ces peuples, dont ils ne connaissent ni le pays, ni les mœurs, ni la langue ! Quel étrange commandement ! quelle mission ! quels ministres ! Cependant, les apôtres ont obéi, et ils ont vu la doctrine de leur Maître établie dans toutes les provinces de l'empire romain. — *Voy.* ÉGLISE.

3. Attribuerez-vous le succès des apôtres aux dispositions favorables qu'ils trouvèrent dans les esprits? Direz-vous que les Juifs et les païens étaient préparés à recevoir la doctrine chrétienne?

Ce serait une erreur manifeste. Pour ce qui est des Juifs, il est certain que jamais ils ne se montrèrent plus attachés à la loi de Moïse qu'à l'époque de la prédication des apôtres. On en trouvera la preuve dans tous les livres du Nouveau Testament et dans l'histoire de Josèphe. Il est encore certain que les Juifs regardaient le christianisme comme un culte incompatible avec celui de Moïse. Ce fut le zèle du peuple pour la loi qui fournit aux ennemis de Jésus le prétexte de sa condamnation. Les apôtres eux-mêmes ne furent jamais accusés d'autre crime que de blasphémer contre le temple, et de vou- loir détruire l'ancienne religion. Les préju- gés superstitieux du peuple, la politique des magistrats, l'intérêt des prêtres, l'honneur de la nation, tout s'élevait contre la nouvelle doctrine.

Les Juifs devaient haïr le christianisme, les païens devaient le mépriser. Une religion

née dans un pays décrié parmi toutes les nations éclairées comme le berceau d'une superstition triste, absurde et odieuse du genre humain ; une religion proscrite dans le lieu même de son origine, déshonorée par le supplice de son auteur, annoncée par des hommes dépourvus de tout ce qui peut inspirer la confiance; une religion austère dans ses préceptes, incompréhensible dans ses dogmes, et qui offrait à ses sectateurs un Dieu crucifié pour objet de culte et pour modèle; le christianisme, en un mot, était peu propre à s'attirer l'attention des Grecs et des Romains. Ces peuples dédaigneux et corrompus n'étaient pas disposés à quitter des superstitions anciennes et domestiques, qui flattaient l'imagination, les sens, les passions, la vanité nationale, pour un culte étranger qui ne respirait que la pauvreté, les humiliations et la fuite des plaisirs.

Mais, disent les incrédules, lorsque le christianisme s'annonça dans le monde, l'idolâtrie était tombée dans le plus grand discrédit. Les philosophes, les orateurs, les poëtes s'en moquaient ouvertement. Il ne faut donc pas s'étonner si ces esprits faibles, qui ne peuvent se passer d'une religion, aient accueilli le christianisme, à qui d'ailleurs la pureté de sa morale et la régularité exemplaire de ses premiers sectateurs donnaient tant d'avantage sur le culte idolâtre.

Au temps de Jésus-Christ et des apôtres, l'idolâtrie était la religion de l'empire romain. Ses fêtes, ses pontifes, ses augures, toutes les observances de son culte faisaient partie de l'ordre public. Les anciennes lois qui défendaient, sous les peines les plus sévères, l'introduction des cultes étrangers, étaient en pleine vigueur; Tibère venait de les renouveler contre les Juifs. Quelle que fût l'opinion des philosophes et des gens de lettres, le peuple n'était point désabusé. S'il y avait des esprits qui affectassent de se mettre au-dessus des préjugés populaires, leur prétendue sagesse ne les menait guère qu'à l'athéisme ou à une indifférence totale en matière de religion. Rien n'annonçait que l'idolâtrie dût tomber d'elle-même. Elle se soutint encore quelque temps sous les empereurs chrétiens, malgré la rigueur de leurs édits. Les progrès de la philosophie et des lumières n'ont eu aucune part à la chute du paganisme; au contraire, ce sont les philosophes, c'est un Porphyre, un Jamblique, un Libanius, un Julien, qui s'en déclarèrent les défenseurs, lorsqu'il est près de succomber aux attaques du christianisme.

Mais quand vous supposeriez, contre toute raison, que, dans les circonstances où se trouvaient les apôtres, il ne devait pas leur paraître impossible de renverser l'idolâtrie, il reste à expliquer ce qu'il y avait de plus difficile dans leur entreprise : l'établissement de leur propre religion. Le culte populaire aboli, il devait arriver naturellement que les gens éclairés et vertueux se fissent une religion philosophique et raisonnable, tandis que la foule se serait précipitée dans l'impiété ou dans de nouvelles superstitions. L'abjuration de l'idolâtrie ne conduisait pas nécessairement à la profession du christianisme ; elle en éloignait bien plutôt tous ceux qui voulaient secouer le joug de la religion. Et pour ce qui était du petit nombre des bons esprits, capables de goûter l'excellence de la morale chrétienne, il leur était facile de se l'approprier, en la transportant dans leur philosophie, comme ont fait Epictète et les empereurs Marc-Aurèle et Julien.

Le christianisme était prêché en même temps aux Juifs et aux gentils. S'il n'eût trouvé de sectateurs que parmi les Juifs, on ne manquerait pas de rejeter ce succès sur l'ignorance, la crédulité, la superstition si souvent reprochée à cette nation par les écrivains profanes. S'il n'eût été embrassé que par des Grecs et des Romains, on pourrait se défier d'une opinion qui se serait formée loin du théâtre des événements. Mais que répondre au suffrage réuni des compatriotes et des étrangers?

4. L'opinion des premiers fidèles, dit l'incrédule, mérite peu de considération. Le christianisme, dans son origine, n'a trouvé de sectateurs que dans le petit peuple, préparé à la séduction, non-seulement par son ignorance et sa crédulité, mais encore par son infortune et par les espérances, les consolations, les aumônes, que lui offrait une religion bienfaisante, amie des pauvres et des malheureux.

Il est vrai que les apôtres comptaient un plus grand nombre de prosélytes dans la classe du peuple que parmi les riches et les savants. Saint Paul lui-même en fait la remarque dans plusieurs de ses Epîtres. Mais, loin de former un préjugé contre le christianisme, la facilité et l'empressement avec lequel ce grand nombre de pauvres et d'ignorants l'ont embrassé, prouverait plutôt que, pour y croire, il ne faut que de la simplicité et de la bonne foi. S'il s'agissait d'une doctrine fondée sur le raisonnement, ou sur des recherches savantes et difficiles, l'opinion du peuple ne serait d'aucun poids. Mais lorsqu'il est question de faits éclatants et notoires, qui ne demandent que des yeux et des oreilles, l'homme simple et ignorant peut juger aussi bien que le philosophe; et s'il se montre peu disposé à croire, c'est qu'il ne s'étudie pas à combattre, par de vaines subtililités, l'impression naturelle que fait sur son esprit le rapport de ses sens.

Cependant il ne faut pas s'imaginer que l'Eglise chrétienne, dans ces premiers temps, ne fut composée que d'ignorants et de misérables, de la lie du peuple. Le contraire est prouvé par les Epîtres mêmes de saint Paul, où nous trouvons des préceptes et des conseils pour toutes les conditions, pour les maîtres comme pour les esclaves, pour ceux qui s'adonnaient à l'étude de la loi ou de la philosophie aussi bien que pour ceux qui vivaient du travail de leurs mains.

Parmi les disciples de Jésus, l'histoire

gélique comme un Nicodème, *prince* *uifs:* un Joseph d'Arimathie, *noble dé-* *n*, ou, comme porte le grec, *noble sé-* *r;* un Zachée, *homme riche et chef des* *icains;* un Jaïre, *prince de la Synagogue*, usieurs autres de rang distingué. Nous s dans le Livre des *Actes* que, dès le nencement de la prédication des apô- un grand nombre de prêtres, *multa* *n sacerdotum* (*Act.* VI, 7), et même plu- rs *pharisiens* obéissaient à la foi. Le *cen-* *r* Corneille, l'*eunuque de la reine* Can- , le *proconsul* Paul, Denis l'*aréopagite* nt des personnages considérables.

consul Flavius Clément et Domitilla épouse, tous deux parents de Domitien, rent dans la persécution allumée par empereur. Pline atteste qu'il y avait en ynie des Chrétiens de tout rang et de e condition, *omnis ordinis*. Tertullien tit Scapula, *proconsul* d'Afrique, que, ni les Chrétiens qu'il veut immoler, il vera des *sénateurs*, des femmes de *la haute naissance*, les *parents de ses amis*. s un de ses rescrits, l'empereur Valé- reconnaît que des sénateurs et des nes du premier rang ont embrassé le tianisme.

nfin, les monuments qui nous restent deux premiers siècles de l'Eglise, les es de saint Clément de Rome, de saint ce, de saint Polycarpe, les écrits d'Her- , de saint Justin, d'Athénagore, sans er de Quadratus, d'Aristide, de Mé- , et d'une infinité d'autres dont les ou- es ont péri, font assez voir que le stianisme, dans son origine, n'était pas it à une multitude ignorante et imbé-

omment l'incrédule ose-t-il compter, ni les moyens de séduction, les espé- es, les consolations et jusqu'aux au- es que le christianisme offrait à ses sélytes?

es espérances et les consolations de la chrétienne n'étaient pas de nature à uir la multitude, elles ne pouvaient faire que impression que sur les âmes ver- ses, fortement déterminées à sacrifier les intérêts du monde et des passions désir du salut éternel. Que le peuple se e prendre à l'appât de la science et de unité, c'est une chose naturelle et trop aire; mais que, sans motif, sans exa- , malgré tous ses préjugés, il embrasse doctrine qui l'oblige à la vertu la plus ère, qui ne lui présente aucun avantage orel, et l'expose à de nouvelles peines de nouveaux dangers, c'est un genre de ction dont il n'y avait pas encore eu emples.

s aumônes, si souvent recommandées les Epîtres de saint Paul, étaient un faible dédommagement pour la gêne et érils inséparables alors de la profession hristianisme. Il s'en fallait de beaucoup lles pussent suffire aux besoins de tous onvertis, et certainement elles n'étaient destinées à nourrir l'oisiveté; car saint Paul fait une loi rigoureuse du travail, en disant que celui qui ne travaille pas ne mé- rite pas de manger. Quelle injustice, quel travers d'esprit de chercher un argument contre le christianisme dans une institution où l'on ne devrait qu'admirer le désintéres- sement et la charité qu'il inspire! Quelle inconséquence de ranger les aumônes parmi les moyens de séduction, quand on prétend que l'Eglise n'était alors composée que de misérables! Etaient-ce les Juifs ou les païens qui en faisaient le fonds? Et si c'étaient des Chrétiens, comme on doit bien le supposer, par quel motif ces hommes opulents avaient- ils été gagnés à la nouvelle religion?

Je me suis convaincu que la religion chré- tienne n'a dû ses premiers succès, ni à la nature de sa doctrine, ni aux dispositions et aux préjugés de ceux qui l'ont reçue. Si, raisonnant dans l'hypothèse de la fausseté du christianisme, je cherche à m'expliquer le phénomène singulier de son établissement et de ses progrès, avant le règne de Constan- tin, je ne découvre aucune proportion entre les moyens et la fin, entre la faiblesse des causes et la grandeur de l'effet. Tout ce qui se passe dans cette hypothèse me paraît en contradiction avec les principes connus de l'ordre moral. Je ne conçois, ni la conduite des premiers docteurs de l'Evangile, ni celle de leurs prosélytes, ni celle de leurs adver- saires. Tous agissent constamment contre la pente de toutes les affections humaines, et la conversion du monde devient pour moi une sorte de prodige plus incroyable que tous les prodiges de l'histoire évangé- lique.

Mais dans l'hypothèse de la vérité du christianisme, toutes les difficultés s'apla- nissent, toutes les invraisemblances dispa- raissent; sans parler de l'action toute-puis- sante de celui qui plie à son gré les cœurs et les esprits, et dont la grâce fécondait la parole de ses envoyés, le christianisme ren- fermait en lui-même les causes et la raison suffisante de ses conquêtes sur le judaïsme et l'idolâtrie. La conversion du monde ne serait plus un prodige inexplicable, si elle n'avait eu pour motifs les prodiges consignés dans les annales de l'Eglise.

« Ici se présentent trois choses incroya- bles, » dit saint Augustin; « il est incroya- ble que le Christ soit ressuscité; il est in- croyable que le monde ait pu le croire; il est incroyable que ce soit un petit nombre d'hommes ignorants et de la lie du peuple qui aient persuadé ce fait, même aux savants. De ces trois choses incroyables, ceux qui disputent contre nous refusent de croire la première; ils voient la seconde de leurs yeux, et ils ne peuvent dire comment elle s'est faite, à moins d'admettre la troisième.

La résurrection du Christ est publiée, crue dans le monde entier; si elle n'est pas croyable, pourquoi tout l'univers la croit-il? Si un grand nombre de savants et d'hommes distingués s'étaient donnés pour témoins de ce prodige, il serait moins étonnant que le monde les en eût crus, et je ne vois pas

pourquoi l'on refuserait aujourd'hui de les croire. Mais si, comme il est vrai, le monde a cru sur le témoignage d'un petit nombre d'hommes obscurs et ignorants, comment se trouve-t-il encore des entêtés qui ne veulent pas croire ce qu'a cru le monde entier? Celui qui, pour croire, demande de nouveaux prodiges, est lui-même un prodige monstrueux, puisqu'il résiste seul à la foi de l'univers..... Si l'on ne veut pas croire que les apôtres eux-mêmes aient opéré des miracles en preuve de la résurrection du Christ, ce sera pour nous un assez grand miracle, que toute la terre ait cru sans miracles. » (*De civit. Dei*, lib. XXII, cap. 5.)

En effet, pour suivre et pour développer la pensée de saint Augustin, la vérité des miracles du christianisme est prouvée par la conversion du monde; et la foi du Chrétien n'aurait rien que de raisonnable, quand elle ne serait appuyée que sur le fait de l'établissement et de la propagation de la doctrine évangélique. Ce fait éclatant, avec toutes ses circonstances, rappelle et suppose nécessairement d'autres faits qui forment une preuve directe et péremptoire. Si vous m'accordez, d'une part, que les miracles de Jésus et des apôtres, reconnus pour véritables, devaient opérer une grande révolution dans le monde, vous êtes forcés de convenir, d'un autre côté, que la révolution opérée par la prédication de l'Evangile ne peut avoir eu d'autre raison suffisante, d'autre principe que les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres. C'est ainsi que vous raisonneriez dans tout autre matière, et que, d'un effet connu et indubitable, vous remonteriez à la cause que vous indiqueraient les lois de l'analogie ou les principes de la critique.

Une autre considération fortifie les conséquences que nous tirons de la rapidité et de l'étendue des progrès du christianisme. Rappelez-vous les prédictions de Jésus concernant l'établissement de sa religion. Avec quelle assurance, avec quelle prévision il annonce une suite de faits dénués de toute vraisemblance, et que la prudence humaine eût relégués dans la région des chimères !

Dès le commencement de son ministère, il déclare que son Evangile s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre; il le compare à un peu de levain qui se mêle avec toute la pâte, et la fait entrer en fermentation; au grain de sénevé, une des plus petites semences et dont la tige s'élève à la hauteur d'un arbre; au bon grain que le père de famille sème dans son champ, et qui produit une abondante moisson, malgré l'ivraie que l'ennemi y a semée pendant la nuit. Il prédit en termes formels que les Juifs le feront mourir. Rien, assurément, dans le cours ordinaire des choses, n'était plus propre que cette mort prématurée, à déconcerter ses mesures, et à faire avorter son entreprise. Mais c'est de là même qu'il en fait dépendre tout le succès. *L'heure est venue que le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité je vous le dis : Si le grain de froment, en tombant dans la terre, ne meurt pas, il demeure stérile ; mais, après qu'il est mort, il porte beaucoup de fruits..... Le monde va être jugé, le prince du monde va être chassé dehors. Et quand on m'aura élevé de la terre, j'attirerai tout à moi ; ce qu'il disait,* ajoute l'évangéliste, *pour marquer de quelle mort il devait mourir.* (*Joan.* XII, 23-25 et 31-33.)

Pendant tout le cours de sa prédication, Jésus avait déclaré qu'il était envoyé vers les Juifs, et non vers les gentils; et cependant il prédit, tantôt sous des paraboles, dont le sens n'était pas équivoque, tantôt de la manière la plus expresse, que les étrangers viendraient de l'Orient et de l'Occident, du Septentrion et du Midi, s'asseoir avec Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes; tandis que les enfants, c'est-à-dire, les Juifs, seraient exclus du royaume qui leur avait été préparé. (*Matth.* VIII, 11, 12.)

L'univers est témoin de l'accomplissement littéral de cette prédiction si peu vraisemblable. Mais combien, d'ailleurs, elle paraît inconséquente dans la bouche de Jésus-Christ ! Si les Juifs ne devaient pas croire en lui, eux qui voyaient ses miracles, qui attendaient le Messie, et qui savaient que les temps marqués pour son avénement étaient écoulés, quelle apparence qu'il trouvât plus de foi parmi les peuples à qui le Messie et les prophètes étaient également inconnus, qui n'auraient vu ni ses miracles, ni entendu ses instructions, et qui, de plus, n'auraient besoin, pour justifier leur incrédulité, que de l'exemple de sa propre nation?

Avant la publication de l'Evangile, on n'avait pas encore vu de religion qui se fût établie au milieu des persécutions, malgré tous les efforts de la puissance publique. A ne consulter que l'expérience du passé, et les conjectures les plus raisonnables sur l'avenir, le Fondateur du christianisme devait-il prévoir que sa doctrine, si favorable aux bonnes mœurs et à l'ordre public, serait persécutée à outrance dans un pays où l'on professait impunément l'épicuréisme et le sadducéisme? Devait-il compter sur l'attachement et sur le courage de ses apôtres, jusqu'à se persuader qu'ils lui feraient tous le sacrifice de leur vie? Etait-il naturel de croire que cet enthousiasme insensé, passant des apôtres à leurs auditeurs, on verrait les Juifs et les païens courir en foule au baptême et au martyre ? Enfin, puisque Jésus prévoyait la guerre cruelle que sa religion aurait à soutenir, ne devait-il pas autoriser, inviter même ses sectateurs, à se mettre en défense, et à repousser la force par la force?

Je relis ses dernières instructions aux apôtres, et j'y reconnais autant de prophéties, toutes justifiées par une suite d'événements que la sagesse humaine ne pouvait, ni prévoir, ni soupçonner, ni juger possible.

Voilà (dit-il à ces hommes pusillanimes qui devaient l'abandonner lâchement la veille

nort), *voilà que je vous envoie comme ebis au milieu des loups. Défiez-vous mes : ils vous livreront dans leurs as- s, ils vous battront de verges dans leurs gues. Vous serez traînés à cause de moi les gouverneurs et les rois pour me témoignage. Le frère livrera son frère, livrera son fils à la mort; les enfants ont contre leurs parents et les feront , et vous serez haïs de tous à cause de L'heure approche que celui qui vous roira honorer Dieu.* (*Matth.* x, 16-22; xvi, 2.) *Lorsqu'ils vous traîneront dans agogues, devant les magistrats et les nces, ne vous mettez pas en peine de ce us direz pour votre défense. Car, à même, le Saint-Esprit vous enseignera l faudra dire.* (*Luc.* xii, 11, 12.) *Vous les afflictions dans le monde.* (*Joan.* xvi, *enverrai sur vous le don de mon Père, us a été promis, et vous serez revêtus de e d'en haut.* (*Luc.* xxiv, 49.) *Vous rece- a vertu du Saint-Esprit qui descendra ous, et vous me rendrez témoignage érusalem, dans toute la Judée et la Sa- et jusqu'aux extrémités de la terre.* , 8.) *Allez donc, instruisez toutes les na- Voilà que je suis avec vous, jusqu'à la con- tion des siècles.* (*Matth.* xxviii, 18, 20.) is le voyez, l'établissement du chris- me n'est pas l'ouvrage du hasard et de nes circonstances heureuses. Les op- ons qu'il devait rencontrer de la part puissances, les persécutions que les s allaient essuyer, leur intrépidité, atience héroïque dans les tourments, esse de leurs discours en présence des trats, les succès rapides de leur prédi- dans la Judée, et jusque dans les pro- s les plus reculées de l'empire romain, a tout prévu, tout prédit, tout dirigé. nsidéré en lui-même et sans rapport à prédictions, l'établissement du christia- e est un des phénomènes les plus sin- rs que nous offre l'histoire de l'esprit in; et jusqu'à présent les sophistes de édulité se sont vainement tourmentés en chercher la cause dans sa nature. que deviennent leurs prétendues ex- ions, lorsqu'on rapproche les faits des ctions de Jésus-Christ, lorsqu'on lit l'Evangile l'histoire du christianisme avant la naissance du christianisme? iez-vous tenté d'élever des doutes sur enticité de ces prédictions? Autant ait rejeter toute l'histoire évangélique. prédictions tiennent à tout; elles sont tiellement liées avec le plan connu et amment suivi par le Fondateur du tianisme; elles font partie de ce qu'il a utement prédit relativement à lui- e; elles sont indispensablement né- ires pour rendre raison de la conduite pôtres après la mort de leur Maître. On eut soupçonner les évangélistes de les supposées après coup. La vie et les urs de Jésus étaient trop connus; il est absurde de prêter aux apôtres une im- re dont ils étaient eux-mêmes les premières victimes. Et puis, que servirait d'enlever à Jésus-Christ des prédictions évidemment surnaturelles, si l'on est forcé d'en faire honneur à ses disciples?

Résumons-nous, et concluons. L'intervention de la Providence se montre d'une manière sensible dans le triomphe du christianisme, qui s'étend et s'affermit, malgré les obstacles de tout genre qui s'opposent à ses progrès. Mais les prédictions de Jésus-Christ portent la preuve jusqu'à la démonstration de l'ordre moral. Car, si la prédiction circonstanciée d'un événement compliqué, quoique naturel et même vraisemblable, est au-dessus de la sagacité humaine, la prédiction formelle d'une multitude d'événements, où l'on ne retrouve aucun des principes d'après lesquels les hommes ont coutume de se déterminer, est l'effet évident de la sagesse et de la puissance divine. Si, même après que le christianisme est devenu la religion dominante chez toutes les nations éclairées, il m'est impossible de m'expliquer à moi-même comment il a pu s'y établir, puis-je balancer à reconnaître pour l'envoyé du Ciel celui qui, avec des moyens si faibles, a conçu un plan si vaste; qui en a confié l'exécution à des hommes si dépourvus de tous les avantages naturels; qui, au pied de la croix, se promettait les hommages de l'univers; qui enfin a prédit si distinctement les circonstances les plus incroyables d'une révolution dont il n'y a pas d'exemple dans les annales du monde? » Dieu seul pouvait prédire un tel événement, Dieu seul pouvait l'accomplir. Or, Jésus-Christ l'a prédit, il l'a accompli par lui-même et par ses apôtres agissant en son nom, sous ses ordres et par son Esprit : donc Jésus-Christ est Dieu.

Comment peindre les difficultés intimes, profondes, radicales et évidemment insurmontables qui rendaient l'établissement du christianisme absolument impossible en dehors de l'action même de la puissance divine? Comment faire saisir les prodiges de cette révolution qui déplaçait tout d'un coup l'axe des âmes non moins complétement que l'axe des sociétés humaines, mœurs, sciences, arts, lois et institutions, et faisait graviter d'orient en occident le monde qui jusqu'alors avait roulé d'occident en orient? Comment expliquer les obstacles effroyables, accablants et sans nombre formant comme un monde d'impossibilités contre toute propagation de cette religion, qui était en tout le contre-pied de l'homme et de la société d'alors, des idées et des faits, des doctrines et des choses? Comment faire toucher du doigt le caractère divin de Jésus-Christ par le caractère divin de l'établissement de son règne? Il nous faudrait pour cela la plume du génie. Aussi ne saurions-nous mieux faire que d'écouter en silence la parole de l'illustre Dominicain dont l'écho retentit encore sous les voûtes sonores de la métropole. Soit que nous ayons considéré la vie intime de Jésus-Christ, dit-il, ou bien sa vie publique, il a vécu en Dieu;

mais vivre, ce n'est que le premier acte de la vie; le second acte de la vie, c'est de se survivre. Car toute vie a un but, et c'est l'accomplissement de ce but qui juge la vie. Par conséquent, il ne suffit pas de vous avoir prouvé, même avec évidence, que la vie intime de Jésus-Christ et sa vie publique ont eu un caractère divin; car si cette vie n'a pas atteint son but, si elle n'a rien laissé derrière soi, quoi que nous en puissions penser d'ailleurs, elle a été vaine. Il faut que Jésus-Christ, après avoir vécu en Dieu, se soit survécu en Dieu; sinon, tout ce que nous pourrons conclure de cette disproportion entre sa vie et les effets de sa vie, c'est qu'il a été le plus magnifique et le plus inexplicable néant qui ait encore paru. Mais, pour se survivre en Dieu qu'a dû faire Jésus-Christ? Rien autre chose que de remplir le but de sa vie, tel qu'il l'avait publiquement annoncé et décrit, qui était de fonder ici-bas le royaume de Dieu. *Après que Jean eût été livré*, dit l'évangéliste saint Marc (I, 14, 16), *Jésus vint en Galilée, prêchant l'Evangile du royaume de Dieu, en disant: Les temps sont accomplis, le royaume de Dieu est proche, faites pénitence et croyez à l'Evangile.* Et, envoyant ses disciples prendre leur part de l'apostolat, il traçait ainsi leur mission : *Dans quelque ville où vous entrerez et où l'on vous recevra, mangez ce qui vous sera servi, guérissez les malades et dites : Le royaume de Dieu est proche de vous. Que si l'on ne vous reçoit pas, sortez et dites : Nous secouons la poussière de votre ville qui s'est attachée à nous; cependant sachez ceci, c'est que le royaume de Dieu est proche.* (*Luc.* X, 8-11.) Et quel était ce royaume de Dieu prêché par Jésus-Christ comme étant le but de sa venue sur la terre? C'était lui-même, en tant qu'il devait être reconnu comme Dieu, aimé comme Dieu, adoré comme Dieu, fondateur et chef d'une société universelle dont sa divinité serait une pierre angulaire par la foi, l'amour et l'adoration. Eh bien! Messieurs, cet ouvrage s'est-il accompli? Jésus-Christ vivant et mort, a-t-il fondé ici-bas un royaume dont il était le Dieu? a-t-il fondé le royaume des âmes? Est-il parmi nous le seul et unique Roi des âmes? Je n'ai plus besoin de vous le démontrer : voilà dix ans que je vous en expose les merveilles, et ne l'eussé-je pas fait, ce royaume spirituel est sous vos yeux, un grand nombre d'entre vous en sont les membres et les sujets; c'est quelque chose qui parle de soi et qui est au-dessus de toute démonstration. Oui, il existe sur la terre, dans cette terre de boue et de passage, un royaume des âmes où Dieu est servi en esprit et en vérité, où l'on combat contre la chair, le sang et l'orgueil; où rien ne ressemble à rien de ce qui est ailleurs, et dont Jésus-Christ est l'auteur, le chef, le roi, le Dieu; et comme l'ange de l'*Apocalypse*, spectateur du dernier triomphe de cet empire, en a chanté d'avance la gloire par cet unique mot jeté au milieu de la stupéfaction des mondes : *Factum est* (*Apoc.* XXI, 6), « *C'est fait!* » Ainsi, dès à présent, moi disciple du Christ, enfant du royaume, adorateur du Roi des âmes, je crie à vous : *Factum est* : « *C'est fait.* »

Ce n'est donc plus du fait qu'il s'agit entre nous; il est démontré, il est palpable, il est ici, et je puis conclure : Après avoir vécu en Dieu, Jésus-Christ s'est survécu en Dieu. Mais il ne saurait être inutile de vous montrer combien cet ouvrage surpassait toute force créée, et j'essayerai d'y réussir en vous exposant la double difficulté que Jésus-Christ avait à vaincre. J'appellerai l'une la difficulté intime, et l'autre la difficulté publique : leur explication emploiera l'heure que Dieu me permet de vous consacrer.»

Ici le R. P. Lacordaire montre que la première condition du royaume des âmes, de son établissement et de sa perpétuité était d'obtenir la foi à son fondateur. Il fallait que pour des millions d'hommes, pour l'humanité chrétienne tout entière, Jésus-Christ devînt l'idéal, le prototype et la règle de tous leurs sentiments, de toutes leurs pensées, de toutes leurs volontés, de tous leurs actes, de toute leur vie. Il fallait que, s'abdiquant eux-mêmes dans ce qu'ils ont de plus intime et de plus profond, dans leur esprit propre, dans tout leur être, ils prissent l'Esprit de Jésus, vécussent de sa vie, et devinssent comme d'autres Christ, jusqu'à pouvoir dire avec saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.* II, 20.) Est-ce à dire que le règne du Christ exige le sacrifice de notre nature et de notre raison? Non certes, car le Christ est lui-même la raison éternelle, et la nature humaine dans toute sa perfection originelle. Mais notre nature et notre raison actuelle sont une nature et une raison déchues, prenant son principe, son centre et sa fin dans notre esprit propre au lieu de la prendre dans l'esprit de Dieu. C'est cet esprit propre, résultat de la chute et source de notre esclavage qui sépare et divise les hommes et leur empêche de fonder ici-bas dans l'unité, la sainte et indivisible république des âmes. « Nous tenons doublement à l'esprit propre, » dit le P. Lacordaire, « nous y tenons parce que c'est la raison qui en fait le fond, et qu'il n'y a rien de plus juste que de tenir à la raison; nous nous y tenons encore bien davantage parce qu'il y a quelque chose de particulier qui nous distingue et qui se compose des innombrables impressions que le flux et le reflux de l'intelligence ont déposées en nous depuis le premier jour où nous avons usé de cette admirable faculté de voir, d'entendre, de juger, de raisonner et de sentir. Or, par la foi en Jésus-Christ, nécessaire à la constitution du royaume des âmes, nous devons abdiquer cet esprit propre qui nous est si naturel et si cher; il faut que nous fondions notre raison dans la raison supérieure du Christ, que nous brisions le moule personnel, plus ou moins faux et étroit, qui nous fait ce que nous sommes, pour entrer dans le monde large et profond d'où est sorti

gile, et qui est l'intelligence même de Christ.

acrifice, nous est infiniment pénible, qu'il choisit, pour nous arracher à ıêmes, la racine de notre être spiri- l nous l'est encore par un autre côté. :ulement nous voulons nous garder ıêmes, tels que la nature et la liberté ınt faits, nous voulons de plus nous :r aux autres, devenir leurs modèles, ıaîtres, et créer un royaume des âmes ıous serons les rois. Pour peu que ne ait reçu du Ciel une haute intelli- c'est là son penchant; dans l'ordre prit comme dans tous les ordres d'ac- 'homme veut régner. S'il a été favo- e ce qu'on appelle la naissance, il tre roi de naissance; si la fortune est rtage, il veut être roi de fortune; si voir lui est échu, il veut être roi de ir; enfin, si l'esprit est le don qui lui communiqué, il veut être roi d'esprit. nier royaume même est le plus con- le tous, et les rois les plus absolus ne ıas contents s'ils ne forcent toute in- nce à s'éclipser devant la leur. Quand ésus-Christ nous demande de sacrifier esprit propre à sa souveraine raison, demande l'abdication de la royauté ous tient le plus au cœur; il entre ne conjuration qui a pour objet de eter à bas du trône le plus légitime us puissions aspirer. Car, quoi de gitime que de régner par l'esprit, ce ı ne vient pas du hasard de l'élection, eil des autres, mais de notre propre semé par la nature et cultivé par Et d'autant plus le possédons-nous, soit par la science ou par la philoso- d'autant plus nous sentons-nous irrités cet usurpateur qu'on appelle le Christ, prétend pas à moins qu'à mettre son es- a place du nôtre, qu'à nous faire respirer sée et parler sa parole. Voilà le secret de version de tant de savants et de philo- contre Jésus-Christ : ce sont des gens veulent pas être détrônés et naturelle- ls ont mille fois raison.

ındant il a fallu que tous tant que nous s depuis dix-huit siècles, enfants du nous consentissions à être détrônés, faire petits, à être enseignés non pas ent dans notre enfance, mais jusqu'au e notre vie, et que, chargés d'ans et eurs, ayant gouverné les hommes sous s aspects que ceux de l'esprit, à nos 's moments, près de paraître devant ıous abdiquassions encore une fois e de l'entendement si cher à l'orgueil, ous reposer en Jésus-Christ comme ants, et le charger de nous porter avec ıx mains bénies au siége de l'esprit éternel, qui est Dieu son Père.

ın autre sur la terre, aucun autre ne nue, cette suprême dictature de l'en- ent. Les tyrans ont opprimé la pen- maine en l'empêchant de se mani- ils ne l'ont jamais gouvernée; elle e à tous les ressorts de la plus savante administration. Les sages ont formé des écoles éphémères dont les disciples eux-mêmes ont renié les lois : Faut-il s'en étonner? Le disciple du sage est homme comme lui; il adore la pensée du maître, jusqu'au jour où la sienne, mûre pour une légitime ingratitude, lui permettra d'atteindre aux honneurs de l'enseignement et de marquer sa place dans l'histoire des mobiles dynasties de la sagesse. Sur un terrain plus solide pourtant, les sectes religieuses n'ont guère mieux réussi. L'hérésie nous rend l'esprit propre; le schisme nous rend l'esprit propre; le protestantisme nous rend l'esprit propre : toutes ces doctrines, loin d'enchaîner la foi, ont eu pour but de l'affranchir. Le mahométisme lui-même, comme autrefois l'idolâtrie, n'a pas pu constituer une autorité doctrinale, et abandonne par conséquent ses fidèles aux chances de leur propre direction. Tout autre que le Christ ou nous laisse ou nous rend notre esprit, et c'est là même le charme éternel de l'erreur. Que nous dit-on aujourd'hui? Qu'est-ce que le siècle présent, incertain de ses voies et presque également incapable de hardiesse dans le mal et dans le bien, demande du Christ avec supplication? N'est ce pas de défendre le faisceau de son empire, de retrancher certains articles de l'ancienne constitution chrétienne, de reviser le pacte primitif de l'Evangile, de signer enfin une transaction entre le temps et l'éternité? Mais le Christ se rit de ces désirs fragiles qui ne sortent pas d'une entière obéissance à son adorable raison; lui et nous il ne peut rien y avoir que lui et nous, l'abdication de notre esprit propre ou le règne de notre esprit propre : c'est à prendre ou à laisser. »

Si le règne du Christ n'avait d'autre but que de substituer sa pensée à notre pensée, son intelligence divine à notre intelligence humaine, ce serait déjà quelque chose de colossal; car, pour que la raison se renoue librement elle-même, il faut déjà une puissance supérieure et surhumaine qui se substitue à elle par ce grand sacrifice. Et pourtant, ce n'est là encore que le commencement de l'empire du Christ : il lui faut plus que notre raison, plus que notre intelligence et notre pensée, il lui faut notre cœur, notre affection, notre amour; il faut que nous nous dépouillions de cet amour de nous-mêmes qui est comme la dernière racine de notre être, pour y substituer l'amour divin, l'amour de Jésus-Christ. Et quel amour il exige! Un amour infini qui est le comble de tout amour. Examinons quelle difficulté nous avons à être aimés de notre vivant, et jugeons par là quelle est celle que Jésus-Christ doit avoir à être aimé de cet amour sans bornes au delà du tombeau. « A peine, » dit l'illustre orateur, « la fleur du sentiment point-elle en nous, que nous cherchons dans les compagnons de notre adolescence des sympathies qui s'emparent de notre cœur et le tirent de sa chère et triste solitude. De là viennent, dans l'histoire de toutes les vies généreuses, ces premiers temps, ces souvenirs anciens

qu'aucun autre n'effacera, et qui, jusqu'à la dernière vieillesse, laisseront à notre âme un parfum du passé. Cependant, malgré la force de ces jeunes liaisons, le simple cours des années en suspend le progrès; nos yeux, en s'affermissant, deviennent moins sensibles aux beautés de notre âge; quelque chose qui n'est plus de l'enfance nous délivre de ce charme premier qu'aucun autre peut-être n'égalera, mais qui ne nous suffit plus. L'amitié se refroidit dans une confiance grave et virile, et à notre âme montée d'un degré sur le cycle de la vie, il faut un attrait nouveau qui la subjugue en la remplissant. En dirai-je le nom? Et pourquoi ne le dirai-je pas. Il est deux choses devant lesquelles, avec l'aide de Dieu, je ne reculerai jamais : le devoir et la nécessité. C'est une nécessité de mon discours que je prononce le nom trop profane du second sentiment de l'homme; je le prononce donc et je dis : à l'homme gravitant de l'adolescence vers la maturité, il faut un attrait qui satisfasse à la fois sa jeunesse et sa force, son besoin de renouvellement et d'avenir; Dieu lui a préparé l'amour qui doit, s'il est vrai, c'est-à-dire pur, achever l'éducation de sa vie et le rendre digne d'avoir une postérité. Mais, ô faiblesse de notre nature! bientôt les soucis de la virilité plissent notre front; les rides y creusent à la pensée un honorable témoignage : que faut-il de plus? Incapables désormais d'obtenir la réciprocité d'un enivrement apaisé déjà pour nous, et qui n'a plus assez d'illusion pour se nourrir, nous nous reposons dans un attachement plus calme, plus serein, doux encore, mais qui ne mérite plus d'être comparé à l'entraînement de cette passion que j'ai nommée tout à l'heure par son nom propre.

Toutefois les ressources de l'âme humaine ne sont pas à bout; fille de l'amour éternel, le génie de sa source l'inspirera jusqu'à la fin. Avec les premières ombres de la vieillesse, le sentiment de la paternité descend dans notre cœur et prend possession du vide qu'y ont laissé ses précédentes affections. Ce n'est pas une décadence, gardez-vous de le croire; après le regard de Dieu sur le monde, rien n'est plus beau que le regard du vieillard sur l'enfant, regard si pur, si tendre, si désintéressé, et qui marque dans notre vie le point même de la perfection et de la plus haute similitude avec Dieu. Le corps baisse avec l'âge, l'esprit peut-être encore, mais non pas l'âme dans laquelle nous aimons. La paternité est autant supérieure à l'amour que l'amour lui-même est supérieur à l'amitié. La paternité couronne la vie. Ce serait l'amour sans tache et plein, si de l'enfant au père il y avait le retour égal de l'ami à l'ami et de l'épouse à l'époux. Mais il n'en est rien. Quand nous étions enfants, on nous aimait plus que nous n'aimions, et, devenus vieux, nous aimons à notre tour plus que nous ne sommes aimés. Il ne faut pas s'en plaindre. Vos enfants reprennent le chemin que vous avez suivi vous-mêmes, le chemin de l'amitié, le chemin de l'amour, traces ardentes qui ne leur permettent pas de récompenser cette passion à cheveux blancs que nous appelons la paternité. C'est l'honneur de l'homme de retrouver dans ses enfants l'ingratitude qu'il eut pour ses pères, et de finir ainsi, comme Dieu, par un sentiment désintéressé.

Mais il n'en est pas moins vrai que, poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu, vivants, que nous en resterait-il après la mort? Je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour.

Je me trompe, il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui est visité dans son berceau par les bergers, et par les rois lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage : sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie, et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus! vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent

ne trouble moi-même, et que je ne connaissais pas. »

Quel homme a jamais obtenu cet amour, non pas seulement de son vivant, mais après sa mort, non pas seulement d'un ou de quelques amis, mais de millions d'hommes qui ne l'ont jamais vu des yeux du corps, non pas pendant quelques jours, quelques années peut-être, mais depuis près de dix-neuf cents ans; non pas sur un lieu, mais sous toutes les zones comme sous tous les âges? Quel homme a jamais pu se rendre ainsi maître du cœur de l'homme, du cœur de l'humanité tout entière? Quel homme a jamais exercé un empire qui ressemblât à cet empire, si visiblement surnaturel et surhumain? Jésus-Christ seul a rendu tous les âges, tous les lieux, tous les hommes, tributaires envers lui d'un amour sans bornes qui ne s'éteindra jamais. Roi des cœurs, comme il est déjà roi des intelligences, par une grâce confirmatrice de celle qui n'appartient qu'à lui, il a donné à ses saints l'unique et singulier privilége, de produire dans la mémoire des hommes ce touchant et pieux souvenir du cœur, qui traverse tous les lieux et tous les siècles, et qui se perpétue sans jamais s'affaiblir.

Ce que le Christ a fait pour l'intelligence et pour le cœur, il l'a fait également pour la volonté humaine. Depuis dix-huit cents ans des millions d'hommes ne veulent que ce qu'il veut, ont pour unique volonté sa propre volonté, pour loi de leur vie, sa loi sainte et le divin enseignement de son exemple. La vie du Christ est devenue leur vie, ses œuvres sont devenues leurs œuvres, ils ne font plus qu'un avec lui dans une divine et sainte effusion de l'esprit, du cœur et de la volonté. « En effet, » poursuit le R. P. Lacordaire, « ce n'est pas tout, le royaume des cieux n'est pas encore établi. Jésus-Christ, étant Dieu, ne devait pas se contenter d'une foi inébranlable et d'un amour immortel; il devait exiger l'adoration. L'adoration est l'anéantissement de soi-même devant un être supérieur, et ce sentiment est loin de nous être inconnu. Il gît, comme tous les autres, au fond de notre nature, il y joue un plus grand rôle que peut-être vous le pensez. Tous, plus ou moins, ne nous le dissimulons pas, tous nous voulons être adorés. C'est ce désir inné de l'adoration qui a produit toutes les tyrannies. Vous vous étonnez quelquefois qu'un prince noue des intrigues infinies pour s'affranchir des lois divines et humaines, qu'il joigne la violence à la ruse, verse des flots de sang et marche droit à l'exécration du genre humain; vous vous demandez dans quel but. Eh! Messieurs, dans le but surnaturel d'être adoré, de voir toute pensée soumise à la sienne, toute volonté consacrée à sa volonté, toute puissance, toute loi, tout droit, tout devoir émanant de lui, le corps même de l'homme courbé comme un esclave devant son corps mortel. Voilà le fond de notre cœur comme le fond de Satan. Mais, par un contre-poids qui était dû à cette affreuse maladie de l'orgueil, nous ne pouvons souhaiter l'adoration pour nous qu'en ayant horreur d'adorer autrui. De là vient l'exécration qui s'attache au despotisme. L'humanité, abaissée par une puissance qui méconnaît toute loi, concentre en soi-même sa sourde indignation : elle attend le jour inévitable de la faiblesse, et ce jour venu, elle se retourne et écrase du talon la vile créature qui l'avait méprisée jusqu'à lui demander de l'encens. Un grand orateur a dit à une tribune célèbre : « Il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne. » Je dirai avec autant de vérité, quoique avec de moins magnifiques expressions, il n'y a qu'un pas de l'autel à l'égout. Quiconque a été adoré, tôt ou tard la main populaire le précipitera du haut de la majesté divine usurpée, et le traînera, la corde au cou, aux gémonies de la rue et aux gémonies plus sanglantes encore d'un opprobre éternel. Ainsi le veut l'histoire, cette puissance chargée de la promulgation des jugements de Dieu sur l'orgueil de l'homme.

Cependant, malgré l'histoire, Jésus-Christ est adoré.. Homme mortel et mort, il a su conquérir une adoration qui subsiste, et dont il n'y a pas d'autre exemple ici-bas. Quel empereur a gardé ses temples et ses statues? Qu'est devenue toute cette population des dieux créés par la flatterie? La poussière n'en existe même plus, et le souvenir qui en survit n'est qu'une occasion pour la pensée d'admirer l'extravagance des hommes et la justice de Dieu. Jésus-Christ seul est demeuré debout sur ses autels, non pas dans un coin du monde, mais par toute la terre et chez les nations célèbres par la culture de l'esprit. Les plus grands monuments de l'art abritent ses saintes images; les cérémonies les plus magnifiques réunissent les peuples à l'ombre de son nom; la poésie, la musique, la peinture, la sculpture s'épuisent à parler de lui et à lui faire un encens digne de l'adoration que les siècles lui ont vouée. Et encore, sur quel trône l'adorera-t-on? sur une croix. Que dis-je, sur une croix! On l'adore sous la vile apparence du pain et du vin. Ici la pensée se confond tout à fait. Il semble que cet homme ait pris plaisir à abuser de son étrange puissance et à braver l'humanité tout entière en la courbant éperdue devant les simulacres les plus vains. Descendu par son supplice plus bas que la mort, il a fait de la honte même le siége de sa divinité, et, non content de ce triomphe, il a voulu que nous reconnaissions sa suprême essence et son éternelle vie par une adoration qui donnât à nos sens un affreux démenti. Rien se peut-il concevoir d'un tel succès dans une telle audace?

Il est vrai, des mains nombreuses ont essayé de le jeter bas de ses autels; mais leur impuissance n'a servi qu'à confirmer sa gloire. A chaque outrage il a paru grandir; le génie l'a protégé contre le génie, la science contre la science, l'empire contre l'empire, il s'est fait des armes de toutes les armes qu'on a levées contre lui, et, quand

on le croyait à terre, le monde l'a vu debout, calme, serein, maître, adoré.

Aussi a-t-il fondé le royaume des âmes par une foi qui nous coûte le sacrifice de notre esprit propre; par un amour qui surpasse tout amour; par une adoration que nous n'avons accordée qu'à lui, triple mystère d'une force qui nous révèle sa divinité et qui nous la révélera bien mieux encore après que nous aurons vu la difficulté publique qui s'opposait à l'établissement de ce royaume surnaturel. »

Ici l'orateur montre toute l'étendue de cette difficulté que nous avons nous-même signalée. « Quand Jésus-Christ vint au monde, la place était prise, parce qu'elle n'est jamais vide. Ce royaume des âmes ne devait pas être un empire secret, caché, invisible; mais un règne apparent, ayant son sacerdoce public, ses temples, sa morale, ses dogmes, ses lois, sa hiérarchie et sa constitution sociale. Il trouva donc sur son chemin l'établissement à la fois religieux et politique qui l'avait précédé et dont l'antiquité se perdant dans la nuit des âges avait tout pénétré, les mœurs comme les lois, la religion comme l'organisation civile, les habitudes comme les préjugés, et qui était devenu en un mot la vie même du genre humain. Cet établissement antérieur, radicalement opposé à l'établissement du christianisme, en était précisément l'inverse dans tous ses modes et sous toutes ses faces. Il fallait donc nécessairement que l'un de ces deux empires s'anéantît devant l'autre. Or, le premier avait pour lui toutes les forces individuelles et sociales de l'humanité, toutes les puissances de ces traditions des faits accomplis et du faisceau de toutes les passions humaines elles-mêmes. Le second n'avait pour lui qu'une croix de bois et la parole d'un Juif méprisé, mort du supplice des esclaves entre deux scélérats. La lutte évidemment était par trop inégale, et la pensée de l'entreprendre était la plus insigne des folies, à moins qu'un Dieu lui-même vînt jeter dans la balance le poids tout-puissant de son action surnaturelle. Si le Christ a vaincu, c'est que le Christ était Dieu. »

L'éminent orateur chrétien essaye de faire toucher du doigt la toute-puissance de l'idolâtrie que le christianisme venait renverser de fond en comble. « Elle donnait à la fois satisfaction et à la passion religieuse de l'humanité, et à tous les penchants dégradés de la nature humaine, broyant ainsi comme dans un ciment inaltérable les deux aspects opposés de l'homme. Constitution politique et sociale de cette idolâtrie, dont son panthéon était la synthèse, l'empire romain lui apportait l'appui d'une force matérielle dominant en maître l'empire du monde. Un moment unique a été où, prenant la carte du globe, vous eussiez vainement cherché une montagne ou un désert pour abriter le cœur de Caton d'Utique, et où Caton d'Utique estimait nécessaire de demander à la mort une liberté qu'aucun point de la terre ne pouvait plus lui donner. Ce moment unique et formidable était celui-là même où Jésus-Christ envoyait ses disciples annoncer l'Evangile à toute créature et fonder dans leur foi, leur amour et leur adoration, le royaume des âmes et de la vérité.

Voyons ce qu'était ce royaume par rapport à l'empire romain.

C'était d'abord la liberté de l'âme. Jésus-Christ voulait l'âme; il la voulait libre de le connaître, de l'aimer, de l'adorer, de le prier, de s'unir à lui. Il ne reconnaissait pas que personne que lui eût des droits sur l'âme, et surtout le droit d'empêcher les communications de l'âme avec lui. Bien plus, Jésus-Christ voulait l'union publique des âmes dans son service; il n'entendait pas se cacher; il demandait un culte patent et social. La liberté de l'âme emportait le droit de fonder des Eglises matérielles et spirituelles, de s'assembler, de prier en commun, d'entendre en commun la parole de Dieu, cette nourriture substantielle de l'âme, qui est son pain quotidien, et dont on ne peut la priver sans un sacrilége homicide. La liberté de l'âme emportait le droit de pratiquer ensemble toutes les cérémonies du culte, de recevoir ensemble les sacrements de la vie éternelle, de vivre ensemble de l'Evangile et de Jésus-Christ. Nul sur la terre n'avait plus le gouvernement des choses sacrées que les oints du Seigneur, les âmes élues, initiées à une foi et à un amour plus grands, éprouvées par les successeurs des apôtres, sanctifiées par l'ordination. Tout le reste, princes et peuples, étaient exclus de l'administration du corps et du sang de Jésus-Christ, centre divin du royaume des âmes, et qu'il ne fallait pas livrer aux chiens, selon l'expression énergique du très-doux Evangile.

Mais comme l'âme est le fondement de l'homme, en créant la liberté de l'âme, Jésus-Christ créait la liberté de l'homme. L'Evangile, régulateur des droits et des devoirs de tous, s'élevait à la puissance d'une charte universelle, qui servait de mesure à toute autorité légitime, et qui, en la bénissant, la préservait des excès où le pouvoir humain était tombé partout. Par là, le royaume des âmes était absolument l'opposé de l'empire romain, et il était impossible d'imaginer un antagonisme plus achevé. L'empire romain était la servitude totale; le royaume des âmes la liberté totale: l'empire romain était la servitude universelle; le royaume des âmes, la liberté universelle. Entre eux, c'était la question d'être ou de n'être pas. La lutte était inévitable, elle devait être acharnée.

Or, de quelle force disposait le royaume des âmes contre cet empire couvert de légions? D'aucune. Le Forum? il n'y en avait plus. Le sénat? il n'y en avait plus. Le peuple? il n'y en avait plus. La parole? il n'y en avait plus. La pensée? il n'y en avait plus. Etait-il du moins permis aux premiers Chrétiens que le hasard de l'Evangile aurait mis au monde, de se réunir pour combattre un contre cent mille? Non, cela ne leur était pas permis. Quelle était donc leur force? La même qu'avait eue Jésus-Christ. Ils devaient

fesser son nom et mourir après ; mourir ourd'hui, mourir demain, mourir après-iain, mourir toujours, c'est-à-dire vaincre ervitude par l'usage pacifique de la liberté 'âme, vaincre la force, non par la force, s par la vertu. Il leur avait été dit : Si lant trois siècles vous pouvez dire tout t : *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, teur du ciel et de la terre, et en son Fils que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est e la Vierge Marie, qui est mort et ressus-*; si pendant trois siècles vous pouvez cela tout haut et mourir tous les jours s l'avoir dit, dans trois siècles vous se-les maîtres, c'est-à-dire libres.

est ce qui est arrivé.

est ce qui est arrivé malgré la fureur de pire romain faisant de l'univers un bour-i, et perdant dans l'inanité des supplices aison épouvantée. Je ne dirai rien de des martyrs; ils ont vaincu, tout le ide le sait. Et ce royaume des âmes fondé leur sang, ce royaume des âmes qui de-détruire l'idolâtrie, et qui l'a détruite, devait renverser l'empire romain et qui enversé dans ce qu'il avait de faux et juste; ce royaume des âmes, où donc a-établi sa capitale? A Rome. Au siége de rce fut posé le siége de la vertu; au e de la servitude, le siége de la liberté; iége des idoles honteuses, le siége de la de Jésus Christ; au siége d'où se ré-laient partout les ordres de Néron, le du vieillard désarmé, qui, au nom de s-Christ, dont il est le vicaire, répand out le monde la pureté, la paix et la bé-ction. O triomphe de la foi et de l'amour! ectacle qui ravit l'homme au-dessus de même! »

. nous le demandons, cette victoire a-e rien d'humain? Comment l'expliquer si s-Christ n'est pas Dieu? comment l'ex-uer s'il n'a pas revêtu ses apôtres de sa e-puissance surnaturelle et divine? Com-t vouloir que douze pauvres artisans et eurs, simples, ignorants, sans pouvoir, fortune, sans éloquence, sans appui; t contre eux toutes les puissances liguées iumanité, aient ainsi triomphé d'elles tout coup et converti le monde presque en-n moins d'un siècle? Comment conce-qu'en moins de trois siècles la ca-des Césars soit devenue la métropole du sseur de Pierre, et que dès lors tout in, entrant dans la ville éternelle, put comme l'orateur chrétien dans sa belle aison :

n jour donc, le cœur tout tremblant otion, j'entrai par la porte Palminienne cette ville fameuse qui avait conquis le e par ses armes et l'avait gouverné par is? Je courus au Capitole; mais le tem-Jupiter capitolin n'en couronnait plus ique sommet. Je descendis au Forum; une aux harangues était brisée, et la des pâtres avait succédé à la voix de on et d'Hortensius. Je gravis les sen-escarpés du Palatin; les Césars étaient ts, et ils n'avaient pas même laissé à la porte un prétorien pour demander son nom à l'étranger curieux. Pendant que je pesais en mon âme ces fortes ruines, à travers l'azur du ciel italique, j'aperçus dans le lointain un temple dont la coupole me parut recouvrir toutes les grandeurs présentes de cette ville dont je foulais la poussière. Je m'y acheminai, et là, sur une place immense autant que magnifique, je trouvai l'Europe assemblée dans la personne de ses ambassadeurs, de ses poëtes, de ses artistes, de ses pèlerins, foule diverse d'origine, mais unie, me semblait-il, par une attente commune et profonde. J'attendais moi-même, lorsque, à l'extrémité de la place, un vieillard s'avance, porté dans une chaise, le front nu, et tenant dans ses deux mains, sous la forme d'un pain mystérieux, cet homme de la Judée autrefois crucifié. Toute tête s'inclina au passage; des larmes coulèrent dans un silence d'adoration; et sur aucun visage, je ne remarquai la protestation du doute, ni l'ombre d'un sentiment qui ne fût pas au moins le respect. Pendant que j'adorais moi-même mon maître et mon roi, le roi immortel des âmes, prenant ma part du triomphe, sans chercher à l'exprimer par aucune parole, même intérieure, l'obélisque de granit qui était au milieu de la place chanta pour nous tous, muets et ravis, l'hymne du Dieu victorieux : ***Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat, Christus ab omni malo plebem suam liberat.*** Et de peur qu'un ennemi ne se trouvât dans cette multitude, il se répondit à lui-même un autre chant célèbre qui nous avertissait de fuir le lion de Juda si nous ne voulions pas l'adorer dans sa victoire. Après bien des années qui ont blanchi mon front, je vous répète ces menaces et ces cris de joie : heureux si vous ne fuyez pas, mais si, vous approchant de plus près, vous redites avec nous tous, enfants du Christ, et membres de son royaume : ***Christus vincit, Christus*** etc....., ***Christus ab omni malo plebem suam liberat.*** »

Preuve frappante de la divinité du Christ, l'établissement du christianisme implique toutes les autres preuves de cette divinité, et, spécialement l'accomplissement des prophéties et des miracles. Méprisant lui-même et séparé de tout autre élément, ce grand fait suffit à lui seul pour justifier notre foi. « Pour bien sentir, » dit M. Auguste Nicolas, « la force des phénomènes de l'établissement du christianisme, il faudrait pouvoir s'ôter de l'esprit tout ce que nous en savons déjà, et en recevoir l'impression comme celle d'un tableau qui nous aurait été jusqu'ici caché et dont on nous lèverait peu à peu le voile.

Trois choses y sont à considérer successivement. L'entreprise, les moyens, le succès.

Le christianisme nous apparaît aujourd'hui avec un système théologique parfaitement déduit et formulé, avec une morale profondément justifiée par l'expérience, avec un culte rayonnant de beauté, honoré par des rois, défendu par des génies, orné par les beaux-arts, alimentant la terre de ses

bienfaits, appuyé sur dix-huit siècles d'épreuves et de triomphes; centre nécessaire de tous les rapports qu'il a créés dans les mœurs, dans les lois, dans les institutions civiles et sociales, et enveloppant le monde de sa lumineuse et vivifiante atmosphère. En cet état nous ne pouvons nous défendre de voir en lui une chose grande, forte, belle et divine; et encore que d'esprits lui sont fermés, lui sont hostiles! et de quelles violences récentes ne porte-t-il les profondes cicatrices!

Mais dépouillons le christianisme de tous ces ornements, de tous ces fruits, de tous ces témoignages, de tous ces rapports, de toutes ces lumières qu'il nous a données sur lui-même; enlevons-lui tout cela, et ne lui laissons que sa croix, sa croix de bois, sa rude et sanglante croix, n'étant encore qu'un échafaud infâme réservé pour le supplice des esclaves; faisons descendre cette croix du front des rois, du faîte des temples, et faisons-la passer du centre du monde à son extrémité; rejetons-la au dehors comme un objet d'exécration, d'horreur et d'infamie; puis, en présence de cette croix obscure, ignoble, tachée du sang des vils criminels, plaçons le monde païen, ce monde de la force, de la volupté, de l'orgueil féroce, de la plus abrutissante corruption, qui supportait un Tibère, un Claude, un Néron, un Héliogabale, que dis-je? qui les encensait, et en échange de cette brutale servitude ne lui demandait que deux choses; du *pain* et des *jeux*. Mettez-vous bien dans l'esprit que cet état du monde païen, dont nous avons si souvent remué le scandale, n'était pas passager et accidentel, mais bien le résultat progressif et comme l'égout universel de la misère humaine depuis l'origine des sociétés. Représentez-vous bien que les abominables excès dont il était le théâtre n'étaient pas seulement inspirés par la perversité primitive, mais enhardis par l'exemple officiel et public, autorisés par les lois, consacrés par les religions, naturalisés par l'habitude, et que, de quelque côté qu'on se tournât, on y était plongé, on y vivait, et on y était retenu par les préjugés de l'esprit, par les penchants du cœur, par l'emportement des sens, par la crainte des hommes et des dieux, par l'autorité et comme par le poids des âges.

A ce monde venir proposer...., quoi? de changer par tout l'univers les religions établies, de renoncer soudain à ce culte de l'idolâtrie, défendu par la majesté des ancêtres, armé par la superstition, et surtout identifié avec les vices de l'âme et les plus douces comme les plus violentes inclinations de la nature. Ce n'est pas tout: arracher ces vices non plus seulement de leurs temples et de leurs autels extérieurs, mais des habitudes de la vie, du fond des cœurs, des entrailles de l'âme; les rejeter, les abhorrer, pour recevoir à la place des vertus rigides, impitoyables, désolantes, cruelles à la nature, invisibles, inouïes, et dont pour la plupart on n'avait jamais entendu parler, la virginité, le pardon des injures, l'amour de la pauvreté, la pénitence, la charité, la mansuétude, l'humilité, le sacrifice; c'est-à-dire le contraire de tout ce qui existait, le renversement de toutes les idées reçues, la condamnation du monde et de soi-même, sans se rien réserver, pas même le mérite du sacrifice, et tout cela pour n'être heureux que quand on sera mort.... Et sur quel gage....? parce qu'un homme crucifié à Jérusalem l'a enseigné de la sorte, et que cet homme, dit-on, s'est ressuscité lui-même et est monté au ciel où il est Dieu, non pas *un* Dieu, mais le seul et unique Dieu, pour lequel on doit abandonner tous les autres.... Dieu en cet état de crucifié, voulant être adoré avec sa croix et sur sa croix, non-seulement adoré, mais suivi et imité dans cet état de souffrance et d'ignominie.... par tout le monde.... Allez ainsi, dis-je, proposer cette doctrine, la croix à la main, non pas à quelques adeptes et dans quelque lieu secret, mais dans les rues et sur les places publiques, parmi les statues des dieux et les saturnales de leur culte, à tout venant, de ville en ville, de l'orient à l'occident; faire tomber l'univers au pied de cette croix, la porter du Golgotha au Capitole, et l'imposer au monde comme type souverain et absolu sur lequel tout doit venir se conformer.

Voilà l'entreprise. Est-ce une chimère? Est-ce un rêve, enfant du délire? Nous avons vu l'entreprise, voyons maintenant les moyens.

Douze juifs, simples pêcheurs obscurs d'un lac de Galilée, n'ayant rien, ne sachant rien, dirigés par Pierre, celui que la parole d'une servante avait fait renier son maître; telle est l'armée du Christ, tels sont les conquérants de l'univers. Leur consigne est simple: ils doivent ne posséder ni or ni argent, n'avoir ni sac pour le chemin, ni souliers, ni bâton, en un mot, être complétement dépouillés de tout; ne se mettre jamais en peine comment ils parleront, et, simples comme des colombes, raconter uniquement au monde ce qu'ils ont vu et entendu. Ils ont pour promesse d'être persécutés, livrés aux gouverneurs et aux rois, fouettés dans les synagogues et livrés aux tortures et à la mort.

Si Jésus-Christ, qui doit les assister de sa puissance surnaturelle, n'est pas Dieu, ce complot, ourdi par douze hommes de néant contre l'univers tout entier, est évidemment le comble de la démence. Celui qui les a envoyés a pris à tâche de rejeter tout moyen, de créer tout de rien, comme au premier jour du monde: en un mot, de réaliser dans l'impossible. A l'événement, décidez si c'est un Dieu; car un Dieu seul peut ainsi atteindre ce qu'il y eut jamais de plus gigantesque, avec cette absence absolue de toutes ressources et de tous moyens humains.

Le succès ne peut être que le plus éclatant et le plus décisif des miracles. Or ce miracle s'est accompli et se perpétue sous nos yeux depuis dix-huit cents ans. Le succès le plus inouï et le plus durable, le plus immense et le plus rapide, est venu trancher la question et faire éclater la divinité du principe dans

nt des moyens. Les douze pêcheurs se ;ent le monde, et de leur vivant, pres- ı quelques années, ils le conquièrent à ·Christ. Malgré toutes les forces con- , le genre humain accepte la foi chré- , le paganisme s'écroule, l'empire ı chancelle, toutes les vieilles religions aissent, un monde nouveau surgit, et rist seul triomphe sur les ruines de e qui fut l'univers.

sitôt leurs missions reçues, les apô- nspirés de l'Esprit-Saint, sortent de la ıre haute où ils étaient renfermés, à lem. Pierre prend la parole : huit hommes se convertissent en deux et bientôt l'Eglise naissante se compte usieurs fois dix mille. Arrêtés par les :rats qui déjà avaient fait mourir leur ·, les apôtres sont emprisonnés, fouet- enacés de mort; mais ils rendent grâces ı d'avoir été jugés dignes de souffrir lui, et poursuivent leur prédication, ıtraîne par milliers les multitudes. erveur, bientôt à l'étroit, déborde de lem, et les voilà qui convertissent la e, la Phénicie, Chypre, Antioche et ·s pays d'alentour. Le martyre com- , et le sang de saint Etienne enfante version de saint Paul, son persécu- ui devient l'Apôtre des nations, sorte ıle chrétien dont les courses évangé- touchent à tous les pôles du monde et convertit des peuples tout entiers. 'est là qu'un prélude. Les apôtres, 'être repliés sur Jérusalem pour for- leur Symbole, non encore écrit, se ent dans l'univers entier, pour en ir chacun tout un continent. Saint prêche successivement à Antioche, e, à Rome; saint Matthias, dans la le et dans l'Ethiopie; saint Jude, ent saint Thadée, dans la Mésopota- ı Arabie et en Idumée; saint Siméon, e, en Mésopotamie et en Libye; saint ·u, en Ethiopie. Saint Barthélemy lans la grande Arménie, et prêche partie de l'Inde la plus proche de aint Philippe, dans la haute Asie, et ı Hiérapolis en Phrygie. Saint Tho- chez les Parthes et jusqu'aux Indes; ıdré, vers les Scythes, d'où il passe ce et en Epire. Saint Jacques, fils e, demeura à Jérusalem, dont il fut vêque. Saint Jean prêche dans l'Asie : et, suivant la tradition, jusque chez hes. Saint Jacques, fils de Zébédée, se les Juifs dispersés.

:t, dans toute l'histoire de l'huma- xemple d'une rapidité aussi prodi- que celle du Christ? De la « chambre de Jérusalem, d'où ils sont descen- apôtres ont pris possession de l'uni- comptent déjà leurs conquêtes par Comment donc l'univers les a-t-il _e grand historien Tacite nous l'ap- en disant que ces hommes « étaient pour leurs infamies, qu'ils profes- une exécrable superstition, une opi- de haine contre le genre humain, et qu'ils étaient véritablement coupables et dignes de supplices. » Pline, tout en recon- naissant malgré lui leur innocence et leurs vertus, dit que c'était « une superstition ridicule et excessive, et qu'il les envoyait au supplice, de quelque nature que fût l'aveu qu'ils faisaient, pensant qu'on devait punir au moins leur opiniâtreté et leur in- flexible obstination. » Le sage Trajan l'ap- prouve d'envoyer au supplice ceux dont ils reconnaissent tous deux l'innocence. Mais bientôt le monde païen, sentant qu'il s'é- croule de toutes parts à la voix de ces douze pauvres pêcheurs, rassemble toutes ses for- ces, prend le glaive, élève des bûchers, saisit tous les instruments de torture et de mort, fait de chaque soldat, de chaque homme un bourreau, et livre « dix batailles rangées, » dix horribles et longues persécutions aux disciples du Christ. Ils meurent par millions; le monde tout entier est submergé de leur sang. Pendant trois cents ans consécutifs, on les massacre sans relâche, après les avoir couverts d'exécrations, de calomnies, et re- poussés de la terre entière; pendant trois cents ans consécutifs, les Chrétiens se suc- cèdent sur ce champ de mort en entonnant l'hymne du Christ; et au bout de trois cents ans, lorsque les empereurs, enivrés de sang, élèvent leurs colonnes triomphales, où ils annoncent à la terre entière que le christia- nisme a été noyé dans le sang, et qu'il ne reste plus un seul Chrétien, voilà que la terre entière se proclame chrétienne, et que le christianisme se montre triomphant sur le trône des Césars.

Nous le demandons, est-ce là l'œuvre de l'homme ou l'œuvre de Dieu? Qui pourrait refuser d'y voir la divinité de Jésus-Christ!

Après avoir exposé en détail l'histoire de cette conquête surnaturelle du genre hu- main et montré les obstacles prodigieux, gi- gantesques et tous humainement insurmon- tables qui s'opposaient complétement à cet établissement de l'Evangile, M. Auguste Nicolas poursuit : « La première chose qui me frappe dans le christianisme c'est l'intel- ligence parfaite et unanime de sa doctrine par les douze apôtres. Je n'examine pas en- core la *résolution* de la persuader à l'uni- vers, et moins encore le *succès* : je m'arrête à son intelligence dans les apôtres.

En Jésus-Christ, son auteur, la concep- tion de cette doctrine, qui a éclairé et sanc- tifié le monde, révèle la plus sublime sages- se et nous donne de lui l'idée d'un être à part, que l'incrédule lui-même ne sait com- ment appeler quand il ne l'appelle pas Dieu. Renfermé dans sa seule personne, le phéno- mène est déjà embarrassant s'il n'est déci- sif.

Mais comment cette même doctrine, si su- blime qu'elle ne peut venir que d'un Dieu; si contraire à tous les penchants et à tous les préjugés de l'époque où elle parut, que la sagesse du monde n'y vit que folie; si profonde et si cachée au sens humain, qu'a- près dix-huit siècles de développements et d'applications, nous, qui naissons dans son

sein, avons tant de peine à la pénétrer et à la recevoir, a-t-elle pu passer soudain dans l'âme de douze pauvres ignorants, et avec cette plénitude qui a débordé sur le monde entier?

Si l'auteur du christianisme avait choisi pour disciples quelques-unes de ces grandes intelligences qui depuis l'ont défendu avec tant d'éclat, un Chrysostome, un Augustin, un Thomas d'Aquin, un Bossuet; s'il leur avait tracé lui-même d'une manière nette et laissé par écrit le programme de leur enseignement; s'il avait travaillé avec eux à le répandre de manière à leur servir de centre visible de ralliement et d'unité, et à les former peu à peu sous sa direction jusqu'à ce que sa doctrine se fût fait jour dans le monde, il serait encore prodigieux qu'il eût réussi, à en juger par tout ce qu'avaient tenté avant lui les chefs d'écoles philosophiques, et par tout ce que nous avons vu depuis en dehors du catholicisme, dans ces myriades de sectes qui n'ont pas même attendu la mort de leur auteur pour fourmiller dans sa doctrine.

Mais Jésus-Christ ne fait rien de tout cela : ce sont douze hommes bornés, grossiers, inhabiles à penser, inhabiles à parler, plongés dans l'ignorance et vieillis dans la matière, qu'il ramasse. Il ne leur parle que par énigmes, il ne les entretient que des plus profonds mystères, il ne leur promet que des tourments, et il s'en fait suivre;.... ce n'est pas tout : il s'en fait suivre moins bien pendant sa vie et n'obtient d'eux qu'une adhésion grossière et fragile qui cède au premier souffle de l'adversité; il meurt abandonné et ne leur lègue d'autre enseignement, d'autre livre, que sa croix; il disparaît ainsi et les laisse seuls en cet état, sans leur dire autre chose sinon d'aller prêcher sa doctrine à toute créature.....

Et voilà que tout à coup cette doctrine prend en eux, dilate et remplit leur intelligence, enflamme leur cœur, délie leur langue, inspire leur conduite, illumine tout autour d'eux, et les fait tous penser, sentir, parler, et agir, de la même façon, et d'une façon si forte, si persuasive, et si efficace, que ce que leur maître lui-même n'avait pas fait de son vivant, ils le font : ils convertissent le monde, et la seule parole de Pierre entraîne huit mille hommes en commençant.

Tout est sorti de là, et nul depuis, parmi les plus grands génies du catholicisme, n'a prétendu enseigner autre chose que ce qu'ont enseigné les apôtres. C'est la règle, et on est plus instruit et plus parfait à proportion qu'on s'en approche davantage : leurs écrits sont le texte, le nerf et l'ornement des plus beaux discours.

Et maintenant je pose ces questions :

Comment cette doctrine si mystérieuse et si relevée a-t-elle eu tout d'abord sa perfection dans de tels hommes? Comment ces ignorants l'ont-ils saisie du premier jet? Comment dans la folie et la faiblesse de la croix ont-ils su voir la sagesse et la force même de Dieu, et prévoir toute la portée de ses développements et de son application dans le monde? Comment ce que tout le monde alors appelait, avec Tacite et Pline, abominable, infâme, criminel, eux seuls soutenaient-ils être grand, juste, saint, adorable, divin? et comment seuls ont-ils eu raison contre tout le monde? Comment tous les trésors du christianisme dont nous jouissons aujourd'hui étaient-ils renfermés dans ces *vases de terre*, comme ils s'appelaient eux-mêmes, et s'en échappaient-ils en des notions si sublimes, si ardentes, si bien comprises, si fortement exprimées, et si généreusement confessées? Comment ne se sont-ils pas contredits et égarés, quoique livrés à eux-mêmes, quoique isolés les uns des autres, quoiqu'il n'y eût rien d'écrit et de concerté entre eux? Et comment ce que Philippe prêchait dans la haute Asie était-il absolument semblable à ce qu'André prêchait chez les Scythes, à ce que Simon prêchait chez les Perses, à ce que Thomas et Barthélemy enseignaient aux Indiens, Matthias en Ethiopie, Jean dans l'Asie Mineure, Pierre et Marc dans l'Italie, et Paul en tant de lieux? Comment la même doctrine parut-elle à la fois sur tant de points sans qu'il se soit rencontré dans tous ses prédicateurs un seul sectaire? Comment, partis des bords du lac de Génézareth et ne connaissant que l'idiome de leur localité et de leur état, ont-ils pu se faire entendre sur des choses si spirituelles, en des lieux si divers? Comment enfin tous ces *pêcheurs de poissons* sont-ils devenus si universellement, si prodigieusement *pêcheurs d'hommes?*

Il n'y a qu'une seule réponse possible à toutes ces questions : c'est que Jésus-Christ étant Dieu, éclairait, dirigeait, inspirait ses apôtres de son Esprit. Niez la Divinité de Jésus-Christ, et cet étrange phénomène reste un mystère mille fois plus inexplicable que celui que la foi vous propose.

Après la *conception* du christianisme par les apôtres, une seconde chose nous frappe et découvre encore à nos yeux la divinité de Jésus-Christ, c'est leur *résolution* de le prêcher à l'univers.

Comment ces pauvres gens ont-ils espéré, comment ont-ils osé se lancer dans une si folle entreprise, alors que tous les moyens humains leur manquaient, que toutes les puissances humaines leur barraient le passage?

La plus petite action a son stimulant; ce stimulant est en raison des difficultés et des ressources. Telle est la loi invariable de notre nature; elle est ainsi faite; et cette loi est aussi nécessaire dans l'ordre moral que celles de l'équilibre et de la mécanique dans l'ordre physique; ajoutons enfin qu'elle est d'autant plus exacte que l'absence de culture et de développement moral intellectuel laisse à la nature de l'individu en qui elle agit plus de soumission à s'y conformer chez d'autres, l'observance de cette loi a pour garantie le poids de la raison; chez celui-ci, elle a toute la puissance de l'ins-

l. Cela posé, figurez-vous, d'un côté, entreprise aussi colossale que celle de nger le monde, de le convertir, de le urner, si je peux ainsi dire, de fond en ble; figurez-vous, de l'autre, le plus entier ûment de ressources qui se puisse conir : ni fortune, ni habileté, ni séduc-, ni force, ni rien, rien de ce qu'il faut r entraîner même un enfant; et entre ce it de ressources et cet amas infini de cultés, placez un homme d'une nature ble, mais saine à qui la proposition soit d'aller à l'entreprise; enfin supposez l y aille, qu'il s'y jette, qu'il s'y préci- avec une confiance que rien n'arrête, qu'elle ait prévu toutes les difficultés, ne ces difficultés se soulèvent sur son age : ou la raison n'est plus rien, et la re humaine n'a plus de règle, ou bien ura dans cet homme un stimulant d'une incalculable, que je peux ignorer, que j'affirme. Je suis disposé à tout e plutôt que de croire qu'il agisse ainsi ns impulsion que je m'attends à trou- xtraordinaire comme sa confiance. Or, e présentent à nous les douze apôtres, à-dire que nous avons douze sujets érience de notre raisonnement dont ı ne fléchit. Aussi lorsque je les en- dire et publier hardiment qu'ils ont ésus-Christ ressuscité, qu'ils ont reçu it de Dieu, je le crois sans peine, je obligé de le croire, parce que cet évé- nt surnaturel n'est pas impossible à la ité, qu'il se trouve dans une harmonie te avec tout ce que je sais déjà de Jé- hrist, et que, si je l'écarte, je suis obligé rasser à la place, dans l'action des es, une chose contre nature, qui ne se it pas, qui ne peut pas s'expliquer, impossibilité monstrueuse, comme le dans l'ordre physique *un homme qui serait sans jambes;* ce miracle de prédi- n de Rousseau, qu'il ait flatté ces es- grossiers jusque dans leurs bateaux de urs, je dirai seulement ce mot : Si un , si un André, si un Jean, parmi tant obres et tant de persécutions, ont pu r de si loin la gloire du christianisme que nous leur donnons, je ne veux plus fort pour convaincre tous les raisonnables, que c'étaient des hom- vins, auxquels et l'esprit de Dieu et invincible de la vérité faisaient voir, extrémité de l'oppression, la victoire surée de la bonne cause.

t impossible de rien répondre à cela : pur bon sens, c'est la raison par- et je ne veux d'autre assurance que iment intérieur qu'elle obtient dans du lecteur. Il faut donc renoncer à une cause humaine quelconque à la olossale résolution qui fut jamais plus absolu dénûment de ressour- se puisse concevoir. Et cependant une cause à une telle résolution, force mbrasser la seule qui paraît être et ous déclarent ses agents : la divinité de Jésus-Christ, sa résurrection véritable, son assistance surnaturelle. »

Nous avons déjà cité le magnifique passage où Bossuet fait ressortir toute la force de cet irrésistible argument. Nous nous bornons donc à y renvoyer ici le lecteur. Comment ne pas croire ce que les apôtres disent contre eux-mêmes? Or il est certain que pendant la vie de Jésus-Christ ils se montrent pleins de faiblesse et de lâcheté. Tous abandonnent leur maître, et le chef des apôtres le renie trois fois « avec des serments exécrables. » Eh bien! ce sont ces mêmes hommes que nous voyons maintenant si remplis d'intrépidité, courir, sans que rien ne les arrête, à la conquête du monde, braver mille fois les tortures et la mort pour confesser partout publiquement son nom. Comment ces hommes ont-ils été si complétement changés à quelques jours de distance? Comment, si lâches du vivant même de Jésus-Christ et avant sa passion, sont-ils devenus si fermes et si inébranlables, lorsque le Christ n'est plus là pour les fortifier de sa parole et de son exemple? Evidemment c'est parce qu'ils l'ont vu ressusciter et remonter aux cieux, c'est parce qu'ils ont reçu l'effusion de son Esprit divin. Mais poursuivons.

« Cependant, » dit M. Nicolas, « nous n'avons pas encore vu le prodige du prodige, le *succès*. Ici, nous l'avouons, les expressions manquent pour rendre la force d'une telle preuve. Aussi bien nous pensons qu'il n'est pas très-nécessaire d'y insister, parce que la chose parle assez d'elle-même à ceux qui ont l'esprit ouvert à la vérité; et, quant aux autres, la cause de leur aveuglement n'est pas de celles que les raisonnements dissipent.... On ne fait pas voir le soleil; il se fait voir.

Essayons cependant :

L'argument qui résulte de l'établissement du christianisme est le plus fort, parce qu'il est le plus immédiat de tous les arguments : c'est celui que l'on appelle *ad hominem*. La force est en raison de la résistance de celui auquel on l'oppose. Il s'appuie sur l'incrédulité elle-même pour la convaincre.

Vous ne croyez pas, dites-vous, à la divinité de Jésus-Christ, et vous n'y pouvez prendre la doctrine de la croix au sens absolu. Il y a des choses dans cette doctrine qui, malgré tous les raisonnements, tous les faits, tous les principes et tous les résultats, qu'on peut rassembler pour essayer de vous la persuader, vous choquent et l'empêchent d'entrer dans votre esprit; on a beau faire, vous avez beau faire vous-même, dites-vous, vous ne pouvez avoir la foi...., la foi réelle, la foi entière, la foi qui adore, qui quitte tout, s'il le faut, et qui meurt pour son objet. Je n'ai pas à rechercher la cause de cette incrédulité invincible et opiniâtre. Bien certainement elle n'est pas dans la pure raison et la droite volonté, et vous en êtes bien moins innocent que vous ne vous le persuadez. Mais enfin, quelle qu'en soit la cause, le fait existe; et cette cause vous paraît légitime et naturelle; vous ne pouvez pas

croire, et il vous faudrait des miracles pour vous convertir.

Soit; mais convenez cependant que ce christianisme auquel vous ne pouvez pas croire est bien plus croyable aujourd'hui que lorsqu'il parut pour la première fois dans le monde. Vous êtes né dans son sein, vous l'avez trouvé tout établi; pénétré de ses influences, vous avez été Chrétien avant d'être homme, et il vous a fallu secouer vos préjugés d'enfance pour cesser de l'être. Assurément votre disposition à l'incrédulité eût été bien plus franche et bien plus entière si vous n'aviez pas été élevé dans des idées chrétiennes; qu'eût-ce donc été si vous aviez été nourri dans un milieu tout à fait opposé? Ce n'est pas tout: votre incrédulité d'homme a encore à surmonter d'autres obstacles, à balancer d'autres considérations; car, enfin, si le christianisme ne vous paraît pas littéralement divin, au moins est-il imposant par sa durée, par ses bienfaits, par ses rapports, par ses gloires. Il existe, et il existe seul. Aucune autre religion ne lui est opposée. C'est le culte de la patrie, c'est le culte des ancêtres, c'est le culte du monde civilisé. Il a pour lui tout ce qu'il y eut jamais de grand, de beau, d'illustre dans le monde, et nous ne pouvons nommer rien de ce qui a le plus honoré l'esprit humain sans le réveiller. Vous êtes incrédule malgré tout cela; quelle serait donc votre incrédulité sans cela? Que serait-elle dans un état de choses diamétralement inverse, si jamais le mot de christianisme n'avait sonné à vos oreilles, et si, nourri, élevé, formé, dans des idées, des coutumes, et des mœurs toutes païennes, vous entendiez dire pour la première fois qu'un supplicié veut être adoré, non pas à côté, mais à la place de tous les dieux, dont le culte brillant s'identifie avec tous les préjugés, tous les souvenirs, tous les intérêts, toutes les passions, de la patrie, de la société, et de la nature? que l'instrument des exécutions, qui se dresse sur les places publiques, doit être préféré à tout et devenir, dans les idées abjectes, horribles, et repoussantes, qu'il réveille, l'unique sujet d'étude, de gloire et d'affection, qui doive vous occuper, vous absorber, jusqu'à renier tout ce qui n'y serait pas conforme, et à mourir au besoin pour le confesser? Pourrait-il se présenter à votre esprit et à votre bouche, d'autres qualifications à appliquer à cette doctrine que celles que lui prodiguait le plus grave, le plus élevé de tous les esprits, Tacite: ***d'abominable infamie, d'exécrable superstition, d'odieuse et opiniâtre conjuration contre le genre humain, digne d'être étouffée par tous les supplices?***

Vous êtes incrédule, dites-vous aujourd'hui, et il vous faudrait des miracles pour vous convertir, et votre conversion elle-même serait un miracle: quels miracles n'a-t-il donc pas fallu pour convertir le monde païen? et quel prodige n'a pas été cette conversion?

Car notre nature n'est pas différente de celle des autres hommes; et c'est dans le même fonds d'idées, de jugements et d'instincts, que vous puisez votre incrédulité. Celle-ci ne peut même faire quelque illusion qu'en paraissant s'inspirer de ce ***sens humain***, de ce ***sens commun***. Ce que vous éprouvez, ce que vous auriez éprouvé, si la Providence vous avait fait naître dans le paganisme, tous les autres hommes de ce temps ont dû naturellement l'éprouver. Vous êtes un petit monde qui pouvez vous donner à vous-même l'idée de ce qu'était et devait être le monde entier à l'égard du christianisme, et si ce christianisme est pour vous aujourd'hui incroyable, il devait l'être et l'être cent fois plus à la société païenne.

De là je conclus que si le christianisme est incroyable, il est incroyable que le monde entier l'ait cru naturellement. Il l'a cru, donc il est croyable, ou bien il a été rendu croyable par des caractères visiblement surnaturels, par des miracles...

Cet argument est sans réplique.

Mais ce qui achève de fermer le cercle de la démonstration qui en résulte, ce qui ne laisse aucune issue, je ne dis pas à la subtilité, mais au bon sens, c'est la manière dont le monde a cru cette chose incroyable.

Nous l'avons vu: rien n'a porté le monde à croire cette chose qu'un petit nombre d'hommes grossiers et ignorants, qui n'avaient aucune teinture des belles-lettres, point de grammaire, point de dialectique, point de rhétorique, en un mot de pauvres pêcheurs. Le fait est là, et s'il pouvait être le moins du monde ébranlé, il y a longtemps que l'incrédulité se serait ruée contre lui, tant il est accablant pour elle.

Or, la vraisemblance d'une chose ne peut venir que de deux sources: de la *chose* elle-même ou des *moyens* qui sont employés pour la persuader. Cela est évident.

La *chose* en elle-même, ici, le christianisme était pour le monde païen le comble de l'invraisemblance; nous nous le sommes représenté assez souvent pour qu'il soit inutile d'y revenir. C'était le plus parfait contre-pied de la raison d'alors, du sens païen, populaire comme philosophique; scandale aux juifs, folie aux gentils, une vraie extravagance, ***stultitia***; plus on y réfléchira, plus on en restera convaincu.

Les ***moyens*** employés pour la persuader, si vous faites abstraction des miracles, sont à l'avenant. D'où vient cette ***abominable infamie***, cette ***exécrable superstition?*** devait-on se demander: Par quelle autorité se recommande-t-elle? Quels en sont les prédicateurs et les garants? Sont-ce des chefs de partis, ou des philosophes, ou de beaux diseurs? D'où sortent-ils? quelles sont leurs ressources? et qu'y a-t-il à gagner avec eux? Ils sortent de la Judée, et du limon de la Judée; ils ne savent rien et ils se vantent de ne rien savoir: ce sont des pêcheurs qui ont laissé leurs bateaux pour courir le monde, et qui ne disent autre chose, sinon qu'un nommé Christ, supplicié à Jérusalem, est ressuscité; qu'il faut les en croire, et en conséquence, juifs qu'il faut abandonner le culte de nos

s, prêtres des dieux qu'il faut renverser autels, philosophes qu'il faut nous er parmi les ignorants, maîtres qu'il faut rniser avec nos esclaves, esclaves qu'il faut rester plus que jamais soumis à maîtres, tous qu'il faut souffrir... Je le nde, l'invraisemblance d'une telle prétion eût-elle jamais rien de comparable l'invraisemblance de la doctrine?

cette doctrine avait été prêchée par des nes éclairés et illustres, on concevrait ne qu'ils eussent pu naturellement la ader; et si des gens grossiers comme pôtres avaient prêché une doctrine dans ût du jour, sensuelle et commode, il pareillement à croire qu'ils n'auraient produit grand effet. Dans le premier cas, ctrine eût tué la prédication; dans le nd, la prédication eût tué la doctrine. devait donc produire la réunion de la ine de la croix avec la prédication aposue?

ns doute, pour nous, qui avons vu maren suite des apôtres, les Chrysostome, ossuet, et à qui dix-huit siècles de réflexont appris à saisir le rapport admirable doctrine chrétienne avec le mode de sa ication, nous n'en sommes pas offusqués; avant qu'elle se fût établie, tout enve- le qu'elle était de ses propres mystères pliqués, et plus encore des calomnies s faux jugements qu'elle soulevait dans ganisme, n'ayant, pour sauver le scanet la folie de sa croix, que des apôtres en étaient la vivante image et qui aut compromis la plus vraisemblable, la séduisante des doctrines, il est impos- d'imaginer rien de plus impropre à se jour. L'invraisemblance de la doctrine invraisemblance de la prédication se conaient, s'accroissaient réciproquement r produire le plus parfait chef-d'œuvre vraisemblance.

ais donc que ce n'est pas la vraisemce qui a ouvert les voies au christianiset qu'au contraire elle les lui fermait, a pu le faire percer et pénétrer si large-, si ce n'est la vérité, sa propre vérité, à-dire sa divinité, plus forte que tout, créant elle-même des moyens miracupour arriver à sa fin, ou créant directecette fin sans miracles, par un seul grand miracle?

trouver ailleurs que dans l'essence du tianisme lui-même, et dans une action -humaine, le secret d'un triomphe aussi urvu de moyens humains, aussi en dée tous les obstacles humains, et d'un mphe aussi complet, aussi rapide, aussi ble?

CHARISTIE. — On pourrait démontrer inité de Jésus-Christ par les sacrements Eglise et par l'ensemble de tous les saents. En effet leur institution prouve connaissance tellement surhumaine de ture déchue et des moyens de la réiner dans sa perfection originelle, que ce n'est pas un homme, mais un Dieu qui seul a pu les établir. Leur permanence à son tour accuse assez la puissance, l'action surnaturelle qui seule a pu les maintenir depuis deux mille ans, en même temps qu'elle fait voir par leurs fruits pratiques leur harmonie parfaite avec tous les besoins de la nature humaine, tandis que toutes les traditions de l'humanité nous montrent également leur accord frappant avec toutes les croyances religieuses de l'antiquité qui en était comme le prélude, la figure et le symbole.

Mais entre tous les sacrements celui de l'Eucharistie surtout révèle d'une manière plus manifeste encore la divinité de son fondateur. Plus il semble incroyable aux sens et à l'esprit de l'homme, plus il les choque et les révolte, et plus il a fallu évidemment un pouvoir surnaturel et divin non-seulement pour le faire recevoir, mais surtout pour le perpétuer depuis vingt siècles, comme le foyer et le centre de la piété catholique, comme le principe vivant de toute l'institution chrétienne. Venir dire à l'humanité tout entière qu'on la nourrira de sa chair et qu'on la désaltérera de son sang, que le pain et le vin consacrés ne sont plus ce qu'ils paraissent à nos yeux, mais bien le corps et le sang glorifiés du Sauveur qui, sous ces espèces sensibles, nous nourrit de sa propre substance! Venir offrir au genre humain un tel dogme et le lui faire recevoir avec amour, n'est-ce pas là un premier miracle? Maintenir, perpétuer depuis deux mille ans bientôt ce dogme au sein de l'élite de l'humanité, le faire admettre par les plus grands génies comme par les saints, par les esprits les plus superbes comme par les humbles, n'est-ce pas là un second miracle qui ne peut être que d'un Dieu? Mais le comble du miracle, c'est qu'à mesure que la science s'élève et approfondit toutes choses, l'homme reconnaît que ce dogme, d'abord en apparence si choquant, est au contraire en harmonie parfaite avec tout ce que nous savons de la nature, dont l'essence invisible ne se révèle jamais que sous l'espèce sensible du phénomène; que ce dogme concorde d'une manière prodigieuse avec toutes les traditions religieuses, liturgiques et même philosophiques du monde antique tout entier; que ce dogme enfin est réellement et en vérité le centre actif et fécond, le foyer vivant où toute âme va se renouveler, puiser la vie divine et avec elle toutes les vertus d'abnégation, d'humilité, de dévouement, de charité d'onction et de sacrifice. Le comble du miracle et ce qui montre vraiment l'œuvre d'un Dieu, c'est qu'à mesure que le cœur et l'esprit s'épurent au contact de ce sacrement divin, on aperçoit peu à peu briller comme des lueurs splendides une illumination qui y révèle dans sa mystérieuse obscurité, la signification profonde, infinie de cette institution sacramentelle. Nous y voyons en effet, non pas seulement les figures, mais le principe même de l'unité qui relie toutes les créatures entre elles en les reliant à Dieu; nous y voyons, non pas le symbole, mais la

réalité de cet aliment spirituel qui nourrit l'homme de la substance même de Dieu, sa raison de la raison divine, son cœur de l'amour divin; nous y voyons enfin l'apothéose, la glorification, la transfiguration de l'humanité tout entière en Dieu, par la communion de tous ses membres entre eux.

Mais il faut s'arrêter, car nous avons ici les abîmes de l'infini, et c'est là la démonstration suprême de la divinité de celui qui a institué ce sacrement, ou plutôt qui s'est fait sacrement lui-même, pour se donner, sous ces apparences visibles, en holocauste, en nourriture et en amour au genre humain tout entier; continuant ainsi au fond du tabernacle, et sous le voile de l'hostie la vie du Calvaire : deux fois Dieu, par sa vie terrestre sur les rives de la Judée et par sa vie universelle dans l'Eucharistie où il embrasse à la fois tous les temps, tous les mondes pour les résumer dans l'éternité, dans le ciel.

EVANGILES. — Comme toutes les preuves historiques de la divinité de Jésus-Christ ont pour base l'authenticité des Evangiles qui les rapporte, nous ne saurions trop insister sur ce point. Déjà nous avons établi cette authenticité aux articles Ecrits, Ancien et Nouveau Testament, nous voulons y revenir ici de nouveau pour la mettre en dehors de toute contestation par des faits irréfragables et plus claires que la lumière du jour.

Ajoutez aux faits que nous allons exposer, la garantie constante d'authenticité qui résulte du contrôle de toutes les Eglises catholiques entre elles, de celui des hérétiques et des schismatiques, des Juifs et des païens, contrôle universel qui n'eût pas permis d'altérer une seule lettre de l'Evangile, sans qu'à l'instant un cri unanime eût dénoncé cette altération au monde entier.

Pendant dix-huit siècles consécutifs aucun auteur païen ou juif n'a jamais mis en doute l'authenticité des écrits évangéliques et apostoliques. Les deux plus mortels ennemis du Christ, Celse et Julien, lui rendent témoignage. Celse qui vivait du temps même de ceux qui les avaient vu écrire, cite à profusion les quatre Evangiles. (*Introduction aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament* par J.-B. Glaire, t. V, p. 200-204.) — Et Julien l'Apostat renvoie les Chrétiens *expliquer Luc et Matthieu* (epist. 42), et dit qu'il ne voit la divinité de Jésus établie ni « dans Paul, ni dans Matthieu, ni dans Luc, ni dans Marc, mais dans Jean qui doit être regardé comme la source de tout le mal. » (S. Cyrill. *Contra Jul.*)

Entre ce double témoignage païen se place le savant Origène qui, né en 185, quatre-vingt-sept ans à peine après la publication du dernier Evangile, celui de saint Jean, dit dans son *Commentaire sur saint Matthieu* qu'il y a quatre Evangiles qui sont seuls reçus sans contestation dans toute l'Eglise qui est sous le ciel, *quæ sola in universa Dei Ecclesia, quæ sub cælo est, citra controversiam admittuntur*, celui de saint Matthieu, celui de saint Marc, celui de saint Luc et celui de saint Jean. (*In Matth.*)

Au reste, les critiques les plus sceptiques avouent eux-mêmes aujourd'hui que les quatre évangélistes étaient reçus dans toute l'Eglise au commencement du IIIe siècle, cent ans à peine après la publication de l'Evangile de saint Jean, c'est-à-dire presque du vivant de ceux qui l'avaient vu rédiger. Bornons-nous donc à constater leur authenticité antérieure.

Dans notre patrie, à Lyon, un arrière-disciple de l'évangéliste saint Jean lui-même, saint Irénée, né en 120, ou 28 ans seulement après la publication de ce dernier Evangile, connaissait tous les faits de la vie de Jésus-Christ par ceux qui les tenaient directement de la bouche même des témoins *oculaires*. « Oui, » dit-il à Florin, qui avait été avec lui auditeur de saint Polycarpe, « je vois le lieu où enseignait notre saint maître; je le vois entrer et sortir avec cette majesté qu'il gardait dans sa démarche, je crois encore assister avec le peuple aux célestes entretiens où il nous racontait de quelle sorte il avait vécu avec Jean et avec d'autres disciples, où il nous parlait des miracles de Jésus-Christ, de ses exemples, de ses discours *qu'il avait recueillis* DE LA BOUCHE MÊME *de ceux qui avaient eu le bonheur* DE VOIR LE VERBE INCARNÉ. Je bénis Dieu qui me donna d'assister, dans un âge encore si tendre, à ses admirables leçons; je les écoutais avec avidité; je les gravais, non sur des tablettes, mais dans mon cœur, où, par la grâce de Dieu, je les conserve ineffaçables et les repasse sans cesse dans mon esprit. (*Oper. S. Irenæi.*) Il cite ailleurs plusieurs autres disciples des apôtres qui lui avaient rapporté les faits de la vie de Jésus qu'ils tenaient directement des témoins oculaires. (*Adv. hæres.*, c. 33.) — Eh bien! cet élève du disciple même de saint Jean atteste que les apôtres et leurs disciples « ayant d'abord prêché l'Evangile, l'ont mis ensuite par écrit et nous l'ont transmis. C'est ainsi que saint Matthieu a publié chez les Hébreux un Evangile, dans leur langue maternelle, pendant que Pierre et Paul prêchaient à Rome et y fondaient l'Eglise. Mais après leur départ, Marc, disciple et interprète de saint Pierre, nous a transmis par écrit ce que Pierre prêchait, tandis que Luc, compagnon de Paul, transcrivait l'Evangile annoncé par lui; après cela, Jean le disciple du Seigneur, qui s'était reposé sur son sein, écrivait aussi un Evangile pendant son séjour à Ephèse en Asie. Il n'y a donc pas plus de quatre Evangiles, et il ne peut pas non plus y en avoir moins. *Telle est la certitude de nos Evangiles que les hérétiques mêmes leur rendent témoignage*, et que chacun d'eux y cherche un appui pour sa doctrine. Les Ebionites qui se servent du seul ÉVANGILE de saint Matthieu, peuvent être convaincus par ce même Evangile qu'ils ont des sentiments erronés sur Notre-Seigneur. Marcion,

retranche plusieurs choses de l'Evangile aint Luc et blasphème contre Dieu, peut réfuté par les endroits même qu'il a con-'és. Ceux qui distinguent Jésus et le ist, qui disent que Jésus a souffert pen-l que le Christ est demeuré impassible, rraient se corriger s'ils lisaient avec ur l'Evangile de saint Marc qu'ils admet-. Les disciples de Valentin reçoivent l'E-gile de saint Jean dans toute son inté-é; il est donc facile de leur prouver qu'ils lisent que des faussetés. Or, puisque nos ersaires eux-mêmes rendent témoignage Evangiles, et s'en servent, la preuve que s en tirons contre eux est certaine et in-ible.» (*Adv. hæres.*, l. I, c. 1.) Indépendam-it des quatre Evangiles, saint Irénée cite ›re presque tous les autres livres du Nou-u Testament; ainsi l'authenticité des écrits ngéliques et apostoliques était invincible-it et universellement établie, par les héréti-s eux-mêmes, quatre-vingts ans à peine ès la publication de l'Evangile de saint ı, c'est-à-dire *du vivant même de ceux l'avaient vu écrire*, et du témoignage des ımes qui connaissaient tous les détails a vie du Christ par ceux-mêmes qui les ıient directement des *témoins oculaires*.

n Afrique, qu'oppose Tertullien aux étiques? L'authenticité universellement ›nnue des écrits apostoliques et évangé-es, prouvée par l'existence même des *graphes*: « Voulez-vous les voir de vos x, » dit-il, « parcourez les Eglises apostoli-s où président encore, et dans les mê-places, les chaires des apôtres, et où *s propres lettres originales* sont gardées ıes à haute voix? Voyez ce qu'ont reçu Paul les Corinthiens, les Ephésiens, ce ınnoncent les Romains, à qui Pierre et il ont laissé l'Evangile signé de leur g. Nous avons encore les Eglises fon-s par Jean. C'est ainsi que l'on recon-t la source de tous les autres livres. ce ne sont pas seulement les Eglises stoliques, mais toutes les Eglises qui · sont unies par le sceau d'une mê-foi, qui possèdent l'Evangile de saint Luc sa naissance. La foi est insinuée des res par Jean et Matthieu, et elle nous réitérée des apostoliques, par Luc et c. (*De præscript.* n. 36; *Contr. Marcion.* IV, c. 5, 4, c. 2.) Ainsi toutes les Eglises 'univers possèdent les mêmes écrits ıgéliques et apostoliques, et la preuve *frielle* de leur authenticité, c'est-à-dire ıutographes de leurs auteurs. »

ıns le même temps saint Clément d'A-ndrie (*Strom.*, lib. Iᵉʳ.) et Théophile d'An-ıe (*Ad Autolycum*, l. II et III) parlent des re Evangiles universellement admis, et citent dans leurs ouvrages comme au-d'écrits dont l'autorité est hors du léger doute. Ainsi de l'Asie Mineure ome et aux Gaules, route parcourue saint Irénée, qui avait visité la moi-u monde chrétien, en Afrique, dans toute rie et en Egypte, où écrivaient Tertullien, ophile d'Antioche, et Clément d'Alexandrie, jusqu'aux frontières de l'empire des Parthes, où était reçue la version syriaque, dite des *Peschito*, qui est antérieure au IIᵉ siècle et contient nos quatre Evangiles; sur les trois continents alors connus, la même authenticité est partout universellement irréfragable.

Mais remontons plus haut encore. Muratori trouva dans la bibliothèque de Milan un manuscrit authentique comprenant le catalogue de tous les livres du Nouveau Testament, et qui n'est pas postérieur de cinquante ans à la publication de l'Evangile de saint Jean, puisque celui qui l'a dressé indique lui-même le pontificat de Pie Iᵉʳ comme le temps où il écrivait. Il y a plus, saint Justin, né en Palestine, l'an 103, c'est-à-dire quatre ans *avant* la mort de saint Siméon, témoin *oculaire*, et qui a nécessairement vu en Palestine une multitude de personnes qui avaient vécu avec ce proche parent de Jésus-Christ, et même avec saint Jean, autre témoin oculaire, mort en 101 seulement, saint Justin qui visita Rome, l'Italie, l'Egypte et l'Asie Mineure, dit dans son *Apologie publique* (*Apolog.* I, n. 66, 67), adressée à l'empereur Antonin: « Le dimanche tous les Chrétiens qui habitent les villes et les campagnes se réunissent dans un même lieu, et on lit les Mémoires des apôtres : *Commentaria apostolorum.* « Or, » ajoute-t-il, « ces Mémoires des apôtres est ce qu'on nomme *Evangiles* et sont composés, les uns par les apôtres, les autres par les disciples des apôtres. » Puis il cite tous les principaux passages qu'on retrouve mot à mot dans les quatre Evangiles. (*Ibid.*, § 15, 16.) Voici donc les Evangiles lus publiquement dans les assemblées des Chrétiens, quarante ans après l'apparition de celui de saint Jean et du vivant de presque tous ceux qui l'avaient vu écrire.

Remontons encore et jusqu'aux contemporains des apôtres.

Papias, contemporain et disciple de saint Jean, rassembla avec la plus grande sollicitude toutes les traditions sur les discours et les actes de Jésus-Christ et les réunit en cinq livres intitulés; *Explications des discours du Seigneur*, qui existaient encore au XIIIᵉ siècle. « Quand je rencontrais, » dit-il, « quelque ancien qui eût vécu avec les apôtres, je m'informais avec soin de ce qu'ils avaient enseigné, de ce qu'avaient dit André, Pierre, Philippe, Thomas, Jacques, Jean, Matthieu, ou quelque autre disciple du Seigneur, de ce qu'avaient dit enfin Aristion et Jean, prêtres, lesquels étaient aussi au nombre des disciples du Seigneur. » Il ajoute : « Jean me disait que Marc, qui était interprète de Pierre, *avait écrit* tout ce qu'il conservait dans sa mémoire avec exactitude, mais non dans l'ordre dans lequel le Seigneur l'avait dit ou fait, car il ne l'avait ni entendu, ni suivi, mais, comme je l'ai dit, il avait accompagné Pierre, qui faisait ses instructions suivant le besoin de ceux qui l'écoutaient, sans s'attacher à un arrangement

régulier des discours du Seigneur. Ainsi Marc n'a nullement eu tort d'écrire ainsi certaines choses d'après ses souvenirs, puisque son unique soin fut de n'en rien omettre de ce qu'il avait appris et de n'y rien changer. » (**Eusèbe**, *Hist. eccles.* lib. III, c. 39.) Papias raconte ensuite que saint Matthieu a écrit son Evangile en hébreu et atteste l'authenticité de celui de saint Luc (*Ibid.*), et cela du vivant de ceux qui avaient pu les voir écrire et peu de temps après que saint Jean écrivait le sien. Est-ce clair et formel?

Saint Ignace d'Antioche, disciple et contemporain de saint Jean l'Evangéliste et ordonné par saint Pierre, *plus de quarante ans avant la mort de saint Jean*, atteste, dans son épître aux Philadelphiens, que la lecture publique des Evangiles et des écrits apostoliques existait dès ce moment. Il dit qu'il « a recours à l'Evangile, comme à la chaire de Jésus-Christ, et aux apôtres comme au presbytère de l'Eglise, » désignant par là ces deux parties du Nouveau Testament dont il cite plus de cinquante passages dans ses épîtres aux Smyrniens et aux Ephésiens. Cette même année, saint Polycarpe, contemporain et disciple de saint Jean et ordonné par lui évêque de Smyrne, *vingt ans avant la publication du dernier Evangile*, qui avait conféré avec les apôtres et d'autres personnes qui avaient vu le Christ, reproduit dans son *Epître aux Philippiens* de nombreux passages du Nouveau Testament, et notamment des Evangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc des *Actes des apôtres*, de la *Ire Epître de saint Pierre*, de la *Ire de saint Jean*, de la *Ire aux Corinthiens* et de celles adressées *aux Galates* et *aux Ephésiens*. Ces deux martyrs, qui tenaient eux-mêmes les faits de la vie du Christ de mille témoins oculaires, moururent l'an 106, c'est-à-dire *lorsqu'existaient encore de ces témoins oculaires*.

L'Evangile de saint Jean lui-même fut écrit, pour ainsi dire, à la face du monde entier, car il ne le commença qu'à la sollicitation des fidèles et des évêques d'Asie, après un jeûne et des prières publiques. *L'autographe* de saint Jean était encore conservé à Ephèse au moins au IVe siècle, comme l'atteste Pierre d'Alexandrie.

Nous sommes en présence de la rédaction des Evangiles. Est-ce assez?

Il nous faudrait vingt volumes si nous voulions citer tous les témoignages. Athenagoras, philosophe d'Athènes converti à la lecture des saintes Ecritures qu'il lisait pour réfuter le christianisme, contient dans ses écrits des passages de tous les livres du Nouveau Testament, des Evangiles, des *Actes des apôtres* et des Epîtres. (**Rossignol**, *Lettres sur Jésus-Christ*, t. II, p. 48 à 52.) La *lettre* des martyrs de Vienne et de Lyon renferme de nombreuses citations de tous les écrits évangéliques et apostoliques. (*Ibid*, t. II, p. 52.) Sous Trajan, ceux qui allaient annoncer Jésus-Christ dans les contrées lointaines emportaient avec eux les Evangiles. (**Euseb.** Cæsar.) Mais consultons les hérétiques eux-mêmes et les païens. Tatien, assyrien très-instruit cite, dans son *Oratio contra Græcos*, les Livres saints et fait le *Diatesseron* ou collection des quatre Evangiles. Valentin reconnaît l'authenticité de tous les écrits évangéliques et apostoliques, bien qu'il préfère surtout l'Evangile de saint Jean. (**Iren.**, *Adv. hæres.*, lib. I, Præf., c. 1, 2, 3, 8, l. III, c. 11.) Marcion confesse que les Evangiles *ont été rédigés* par saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, bien qu'il donne la préférence au troisième. (**Tertull.**) Heracléon fait un commentaire sur saint Jean, un autre sur saint Luc et cite saint Matthieu. Théodote rapporte de longs passages de chacun des quatre Evangiles. (**Clem.** Alex.) Ptolémée cite saint Jean et saint Matthieu. Marcion reproduit saint Matthieu, saint Marc et saint Luc (S. **Iren.**) Bardesane, qui composa vingt-quatre livres sur l'Evangile (Eusèbe, citant Agrippa Castor), admettait tous les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. (**Epiph.** hæres. 54.) Enfin, le païen Celse objecte aux Chrétiens les faits qu'il emprunte, dit-il, lui-même « à l'Evangile » et contient de nombreux passages de saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. Au reste le zèle et la vigilance des Chrétiens pour ce dépôt sacré de leurs Livres saints va si loin qu'une altération de Marcion soulève l'indignation publique; que saint Spiridion proteste au milieu de l'église, se lève et s'en va, à la vue de tout le peuple, parce que Triphylle s'était permis de substituer le *scimpodium* (lit somptueux), à celui de *grabatum* (lit ordinaire); et que saint Jean dépose un prêtre d'Asie pour avoir supposé un voyage de saint Paul.

Qu'on n'aille pas croire surtout que ces témoignages éclatants de l'authenticité des écrits évangéliques et apostoliques s'arrêtent même à l'époque de la rédaction de l'Evangile de saint Jean. Quelques faits prouveront facilement le contraire.

Eusèbe de Césarée atteste qu'avant la rédaction de saint Jean, les évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, étaient universellement reçus.

Plusieurs années avant l'Evangile de saint Jean, Hermas, dont saint Paul fait mention dans son *Epître aux Romains*, publiait le *Pasteur* dont plus de quarante passages sont littéralement inspirés par la lecture du Nouveau Testament, moins les écrits de saint Jean qui n'étaient pas encore parus.— (**Lardner.**)

Vingt-cinq ans au moins avant l'Evangile de saint Jean, saint Barnabé qui, selon la tradition, fut l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, c'est-à-dire témoin oculaire, qui évangélisa la Syrie et l'Asie Mineure de l'an 44 à 52, le même qui, aussitôt après la résurrection, vendit ce qu'il possédait et en apporta le prix aux pieds des apôtres (*Act.* IV, 36, 37; XV, 35-40); saint Barnabé écrivit une épître authentique qui contient plus de trente citations de saint Matthieu, des *Actes des apôtres*, des Epîtres de saint Paul, de saint Pierre, etc., avec l'in-

tion habituelle *selon qu'il est écrit.* (Rossignol, *Lettres sur Jésus-Christ*, t. II, p. 60,

rente ans environ avant l'Evangile de t Jean, saint Clément de Rome, ordonné ue par les apôtres, disciple de saint , et dont ce dernier parle dans son *Epître aux Philippiens* (iv, 3), publia des épîtres e trouvent plus de quarante allusions ou ions directes de saint Matthieu, saint c, saint Luc, des épîtres de saint Jacques, int Pierre et de saint Paul qu'il nomme lisant à l'Eglise de Corinthe : « Prenez tre du bienheureux Paul, apôtre. Que écrit-il au commencement? » etc. Et urs : « Jésus-Christ dit dans l'Evangile » ente-cinq à quarante ans avant la puition de l'Evangile, des Epîtres et de *ocalypse de saint Jean*, lorsque les *Actes apôtres*, la moitié des Epîtres de saint et celle de saint Jude n'existaient pas re, c'est-à-dire à peine au milieu de la de de la composition des ouvrages évaniques et apostoliques, saint Jacques le , parent de Jésus-Christ et premier ne de Jérusalem, combat dans son Epîl'abus que plusieurs faisaient de ce ait écrit saint Paul sur la foi et les œu- Saint Pierre cite ce qui a déjà paru des es de saint Paul. (*II Petr.* iii, 16.) Et émoignages de témoins oculaires ont vingt-cinq ans après Jésus-Christ et *nte-cinq* ans avant la mort de Siméon, n de Jésus, évêque de Jérusalem, et qui vu tous les actes de la vie du Christ, à-dire environ UN DEMI-SIÈCLE AVANT RT DES TÉMOINS OCULAIRES.

a suffit-il, surtout lorsqu'on sait qu'un rt *officiel* et gouvernemental avait été yé par Pilate à l'empereur Tibère relaent à ce qui s'était passé à l'égard de s-Christ, en y joignant les documents, ne c'était la coutume pour les exécutions rquables (Rossignol, *Lettres sur Jésus-t*, t. I, p. 245, etc.); et que ces docus officiels établissaient *les preuves de inité de Jésus-Christ* (Tertull., *Apolo-* 'une manière si notoire que Tibère, et lui Adrien et Alexandre Sévère, ado- le Christ comme un Dieu? (Lamprid., *xand.*) Ces documents étaient telleauthentiques, qu'en 138, saint Justin ant sa première Apologie (c. 18) à l'emr lui-même, et à ses fils adoptifs, leur n parlant de la vie, de la mort et des es de Jésus-Christ : « Vous connaissez les choses d'après les actes qui ont digés du temps de Pilate » (*Ibid.*); et l'an 200, dans son Apologie adressée ement aux gouverneurs, Turtullien : « Au reste, vous savez tout cela ; chrétien au fond de son âme, a tout cé à Tibère, qui était alors empereur. » *get.* c. 21.) Il y a plus : les païens êmes en proclamaient l'authenticité, v° siècle, au troisième interrogatoire rtyr Andronce à Anazarbe en Cilicie, uverneur Numérien Maxime lui dit : ais-tu pas que celui que tu invoques (Jésus-Christ) fut mis en croix par l'autorité du gouverneur nommé Pilate, et que *nous en avons les actes.* » Ces actes publics existaient encore du temps de Théodose. On les consulta sous le pontificat et par l'ordre de Jules Ier, qui monta sur le Saint-Siége en 337, et c'est d'après eux qu'on fixa au 25 décembre le jour de la naissance de Jésus-Christ (*Rational liturgique*). Saint Chrysostome atteste qu'ils se voyaient encore de son temps, c'est-à-dire vers le v° siècle. (Saint-Réal)

Ainsi ces innombrables témoignages, dont l'authenticité est avérée depuis le jour même de leur rédaction et *un demi-siècle avant la mort des témoins oculaires*, officiellement recueillis par les païens eux-mêmes et de leur propre aveu, subsistent dans leurs archives *cinq siècles encore après.*

A côté de ces témoignages écrits, des milliers de martyrs viennent, pour attester les mêmes *faits*, donner le témoignage de leur sang volontairement répandu dans les plus horribles supplices, à Rome, l'an 64, c'est-à-dire *quarante-trois ans avant la mort des témoins oculaires ;* à Jérusalem, trente ans encore plus tôt ou soixante-treize ans *avant la mort des derniers témoins oculaires.* Saint Etienne fut lapidé l'*année même de l'ascension de Jésus Christ*, et Paul, son persécuteur, devint le prince des apôtres, et 8,000 hommes se convertirent en deux fois au cœur même de Jérusalem, *dix jours après l'ascension.* Est-ce enfin assez de preuves, et peut-on remonter plus haut, lorsqu'il n'y a pas dix jours que le Christ était encore sur la terre?

Une des preuves les plus palpables de l'authenticité des Evangiles, consiste à montrer dans tous les livres contemporains les innombrables fragments qui en sont cités, et qui, rapprochés les uns des l'autres suffiraient pour recomposer le Nouveau Testament tout entier : preuve matérielle que non-seulement ces Evangiles existaient, mais que déjà ils étaient reçus et vénérés partout. Un grand nombre d'érudits ont dépouillé les livres contemporains et ont fourni cette preuve par les citations qu'ils en ont extraites. Ne pouvant les suivre ici dans les détails, nous nous bornerons aux passages suivants de M. Rossignol qui les résument. (*Lettres sur Jésus-Christ.*) « Avant de citer les textes, » dit-il, « nous devons avertir que nous ne sortirons pas des deux premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous consentirons à laisser de côté Minutius Félix, les fragments d'Apollonius, de Caïus, des anonymes, d'Astérius Urbanus, d'Alexandre, évêque de Jérusalem. — Nous voulons négliger saint Hippolyte, Ammonius, Tatien, Julius-Africanus, Origène, saint Firmilien, Judas, Proculus, Geminianus, Tryphon, Noétus, Grégoire de Néocésarée, Denys d'Alexandrie, Cyprien de Carthage, Novatus, Denys de Rome. — Nous n'invoquerons pas Commodianus, Malchion, Anatole, Théognoste, Théonas, Pierius d'Alexandrie, Dorothée d'Antioche, Victorinus le Germain, Méthodius d'Olympe en Lycie ; Lucien, prêtre d'Antioche ; Hésychius, évêque d'Egypte ;

Philoromus, receveur général à Alexandrie, qui tous, au IIIe siècle, déposent en faveur de l'authenticité de l'Evangile. C'est une armée rangée en bataille, que nous licencions sans regret; il nous suffit de quelques vieux soldats des temps apostoliques, pour défendre la cité de Jésus-Christ.

Avant Marcion, qui, en 138, mutilait l'Evangile et les Epîtres de saint Paul (EPIPHAN., hæres. 42), le Nouveau Testament, tel que nous l'avons, était généralement connu et lu. Irénée nous assure que les disciples de Valentinus, florissant en 120 (CAVE, *Hist. litt.*, p. 50), appuyaient leurs opinions sur les textes des Evangiles et des écrits apostoliques (S. IREN., lib. I, 3, note 6); et Justin, martyr, dit à l'empereur et au sénat, que les Evangiles, les Mémoires des apôtres et de leurs compagnons, étaient publiquement lus dans les assemblées chrétiennes, le jour du Seigneur. (JUSTIN., Apol. 1, p. 331, C. D., p. 99.) En 112, sous Trajan, ceux qui allaient annoncer Jésus-Christ dans les contrées lointaines, emportaient avec eux les saints Evangiles. (EUSEB.. Cæsar.) Ignatius, qui fut honoré de la couronne du martyre, en 107, parle de la collection des Evangiles et des Epîtres. (*Epist. ad Ephes.* c. 12.) — Avant la rédaction de saint Jean, mort en 100, celles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc étaient généralement connues. (EUSEB. Cæsar.) On sait que Jacques le Juste, tué en 62, combat dans son Epître l'abus que plusieurs personnes faisaient du principe de saint Paul, relatif à la foi et aux œuvres, et nous avons vu, plus haut, que saint Pierre en appelle aussi aux lettres de l'Apôtre des nations. Nous sommes dans l'atmosphère apostolique, en présence des évangélistes, écrivant à la hâte leurs pages immortelles. Vous voyez donc bien qu'elles étaient sues de tous les Chrétiens, même avant la première moitié du IIe siècle. Bien plus, l'Evangile était connu avant sa rédaction; car Matthieu ne fit le sien qu'à la prière des Juifs convertis, dont beaucoup avaient été, comme lui, témoins des merveilles du Sauveur; et saint Marc céda aux instances des fidèles de Rome; de sorte qu'on pourrait affirmer que les évangélistes ne pouvaient écrire que ce qui leur était demandé, que ce qui était de notoriété publique: la foi précéda la rédaction.

Ces expressions générales sont déjà d'une importance majeure, un livre que personne ne rejette est authentique; mais cette vague reconnaissance ne nous suffit pas; il faut voir l'influence de l'Evangile sur les écrits des premiers siècles.

Les mots du Nouveau Testament ont été incrustés, comme des perles, dans les compositions littéraires des deux premiers siècles; nous en offrirons quelques traces à vos regards...

Nous n'avons d'Athénagoras que deux pièces; et ces deux seules pièces rappellent tous les livres du Nouveau Testament, l'Evangile, les *Actes des apôtres*, les Epîtres. Que serait-ce donc, si, sans sortir de l'époque où nous avons voulu nous renfermer, nous dépouillions de leurs emprunts évangéliques, Tertullien, Clément d'Alexandrie, voire même Théophile d'Antioche, dont il ne nous reste pourtant qu'une réponse au docte Autolycus qui l'avait provoqué? Je n'avance rien qui ne soit vrai, en affirmant qu'on retrouverait l'Evangile en fouillant, quelques heures, le terrain de la tradition...

Un des plus illustres contemporains d'Athénagoras était Irénée, Grec de naissance et apôtre des Celtes. L'*in-folio* de ses Œuvres est aussi un temple tout rempli de l'Evangile; on y voit partout les personnages apostoliques: partout on y entend leur langage et comme un éclatant écho de la Bonne-Nouvelle. Toutefois nous laisserons encore saint Irénée; c'est une autre générosité qui ne nous coûtera guère, il nous suffit de la page sanglante que, sous Marcus-Antoninus, les martyrs de Vienne et de Lyon adressèrent à leurs frères de Phrygie. Ce précieux lambeau d'une lettre écrite en grec du fond des Gaules en Asie, porte des traces évidentes des Evangiles de saint Luc et de saint Jean, des *Actes des Apôtres* et de la plupart des Epîtres de saint Paul...

Vers le même temps, vivait Tatien, autre polythéiste, qui laissa la religion des gentils quand il eut connaissance de nos Livres saints; c'est lui-même qui le dit, dans le seul de ses ouvrages que le temps ait épargné. Cet Assyrien était un illustre voyageur qui avait visité les nations, étudié à Rome les sciences et les arts, et qui connaissait à fond la langue d'Athènes. Le reste de sa vie ne nous intéresse pas; inscrivons seulement sur nos tablettes son *Discours contre les gentils*, où les Livres saints sont cités, et le *Diatessaron*, sorte de collection harmonique *des quatre* Evangiles. N'est-ce pas là une preuve assez énergique en faveur de l'existence du Nouveau Testament?

Passons encore respectueusement devant Justin, martyr, de Flavia-Néapolis, âme pure et amie de la vérité; il la demanda aux stoïciens, à Pythagore, à Platon, à toute la philosophie. Il ne la trouva que dans l'Evangile qui, *seul*, lui donna quelque chose de *bon*, de *sincère*, de *positif* (JUSTIN., *Dial.*); ce sont ses propres expressions. Je ne ferai qu'une seule remarque sur le passage où il dit que l'Evangile était lu et expliqué dans les assemblées solennelles des Chrétiens. Et, d'abord, la phrase de l'auteur étant générale, nous ne pouvons pas la restreindre, et regarder la coutume de lire l'Evangile comme un usage propre seulement à quelques localités. Evidemment le voyageur qui avait visité les églises, dit ce qu'il a vu partout, et ce qu'il savait d'ailleurs en sa qualité de Chrétien et d'érudit. Mais à qui fait-il ce rapport? à l'empereur et au sénat qui avaient les yeux ouverts sur les Chrétiens, et les tenaient en coupes réglées et permanentes. On savait ce qui se passait dans les églises; chaque jour on faisait des enquêtes. Le but du Mémoire de Justin était d'arrêter le feu de la persécution. Or il fallait dire la vérité; on ne se moquait pas impunément de

ajesté impériale. Que serait-il arrivé si ensonge eût été flagrant? Au reste, s'il ait tout à gagner à dire le vrai, il n'y t pas le moindre avantage à le dissimuler. cluons donc que le passage en question scrupuleusement exact; que l'Evangile, éralement connu, était en haute vénéra-; enfin qu'il était regardé comme au-itique. On n'estime point ce qu'on croit :, et l'on ne prend point pour base de sa luite une incertitude ou une imposture. lus haut, nous entrons dans le règne de jan: Papias, en 116, est le premier chré-que nous rencontrons, celui qu'Irénée elle vieillard, disciple de Jean l'évangé-:. (S. Iren., lib. v, cap. 33.) Il ne nous e que quelques fragments de son *Expli-on des paroles du Seigneur*. Cet évêque iérapolis entrait dans des détails littérai-sur les évangélistes. Mais, voyez Eusèbe *st. eccl.*, lib. iii, n. 39), nous avons hâte river aux premières années de l'Evangile. olycarpe, aussi disciple de saint Jean, qui donna évêque de Smyrne, était, pour me vir des expressions de saint Jérôme, le iee de toute l'Asie (Hier., *De viris illustr.*, 3); il avait vu quelques-uns des apôtres ivait été par eux, en 80, initié aux mystères Christ. Il fut, sous Néron, condamné aux imes et brûlé dans l'amphithéâtre de yrne, en présence du proconsul et de tout ieuple qui demandait sa mort (6). Il ne is reste de lui qu'une épître aux Philip-ns; où cependant on reconnaît avec ad-ation de nombreuses pensées émanées Nouveau Testament, des réminiscences, me de véritables citations; une entre res, à la suite de laquelle il nomme l'au-ir (7). Lisez ce précieux débris du siècle ostolique, vous sentirez, non pas seule-ent la chaleur du chrétien, mais la pré-nce des Evangiles de saint Matthieu et de int Luc, des *Actes des apôtres* et de la plu-rt des Epîtres. Evidemment l'évêque de ıyrne s'était nourri de la chair du Testa-ent; dans la lettre du saint, on en sent trop arfum pour n'en reconnaître pas la subs-ice, je veux dire les Ecritures sacrées, qu'il ielle avec respect les *oracles du Seigneur*. En remontant plus haut encore, on se uve devant saint Pierre, ordonnant Igna-s (8). L'enfant que le Sauveur avait pris is ses bras et placé au milieu de ses dis-les, comme un emblème d'humilité (9). ous reste de lui quelques lettres qu'il écri-en allant d'Antioche à Rome, où l'on nsportait *ce froment du Christ pour le re broyer par les dents des bêtes*. Eh bien! cette hauteur, vous pensez peut-être que us allez perdre les traces du Nouveau Testament? Pas du tout; saint Matthieu et saint Jean viennent douze fois à la pensée et sous la plume d'Ignatius, et plus de trente fragments des Epîtres se trouvent cousus dans les siennes (Lardner). Or, n'oubliez pas que l'auteur est en voyage, qu'il est prisonnier, condamné à mort et qu'il écrit à la hâte, peut-être à la dérobée. Si nous trouvons, dans sept courtes lettres (10), plus de quarante passages dans lesquels on reconnaît le cachet et jusqu'aux mots des Evangiles et des Epîtres, qu'eussions-nous donc trouvé dans un livre fait à loisir, dans la tranquillité de l'esprit et du cœur?

Il est un autre contemporain que saint Jérôme place dans son Catalogue des hommes illustres et dont la composition remarquable a été citée par Eusèbe comme par Tertullien, par Origène, comme par Clément d'Alexandrie et Irénée, moins connue pourtant chez les Latins que chez les Grecs, qui la lisaient dans leurs églises. Le nom de l'ouvrage est : *Le Pasteur*, celui de l'écrivain, Hermas, le même dont saint Paul fait mention dans l'*Epître aux Romains*. (Hieron., *De viris illustrib.*, c. 10.) C'est un livre ascétique (11), l'Ancien Testament n'y a pas de part; c'est une fleur du Nouveau, et sur chacune de ses pétales on peut lire le nom de Matthieu ou de Luc, celui de Jean ou de Paul. Celle-ci porte le nom de saint Pierre, celle-là de saint Jude, une autre de saint Jacques. Puisqu'il faut prendre des chiffres, on compte dans le livre d'Hermas plus de quarante passages inspirés par la lecture du Nouveau Testament. (Lardner's works, *Hermas*, Londres, 1838.)

Nous sommes arrivé à cet évêque de Rome *dont le nom était écrit dans le livre de vie*. (*Philip.* iv, 3.) La lettre que Clément adresse au nom de Rome à l'Eglise de Corinthe est d'un style simple et clair; les anciens écrivains l'appellent excellente, utile, grande, admirable. Elle était lue dans les églises dès le commencement, et Eusèbe nous assure que de son temps on la lisait encore; elle est signalée par toute la tradition. Or ce contemporain cite textuellement quelquefois les Epîtres de saint Paul qu'il appuie par son nom. Il est d'ailleurs facile de reconnaître dans le texte de l'évêque de Rome l'influence des Epîtres de saint Jacques et de saint Pierre; des Evangiles de saint Matthieu, de saint Marc, et de saint Luc (12). Mais l'autorité que nous invoquons ici en faveur de l'Evangile est plus grande qu'on ne suppose généralement. Clément, de Rome, n'est pas plus authentique que la parole des hommes que nous

(6) D'après une inscription citée par le voyageur *ishull*, p. 11, ce serait en 148 qu'il aurait été rtyrisé.

(7) Polycarpe. — « An nescimus, quia sancti undum *judicabunt?* sicut Paulus docet. » Voy. *Cor.* vi, 2.

(8) Mais Eusèbe, dans sa *Chronique*, place l'or-ıation d'Ignatius en 69, après la mort de saint rre et de saint Paul

(9) Nous avouons qu'on ne trouve pas, dans la plus haute antiquité, des preuves de cette opinion.

(10) Il est inutile de dire que je n'ai fait usage que de celles qui sont généralement regardées comme authentiques.

(11) Tillemont suppose qu'il fut écrit en 92, quelque temps avant la persécution de Domitien.

(12) Lardner compte environ quarante citations ou allusions.

avons appelés avant lui; mais il est plus fort de toute la différence des temps qui les séparent. De plus, ce n'est pas un simple particulier qui écrit à son semblable, c'est l'Eglise de Rome qui correspond avec l'Eglise de Corinthe. Les témoignages que cette lettre donne en faveur de l'antiquité et de l'autorité des Livres du Nouveau Testament, émanent donc de toute l'Eglise romaine, dont Clément tient la plume; et, je puis dire, de toute l'Eglise de Corinthe à qui elle est adressée. Quand on veut persuader quelqu'un, on ne s'appuie point sur des autorités qu'il ignore ou dédaigne, on lui cite des livres qu'il connaît et qu'il vénère. Cette réflexion généralise l'individu, si je puis ainsi dire : ce n'est plus Clément qui parle, ce sont l'Orient et l'Occident.

Il existe une autre lettre qu'a souvent citée Clément d'Alexandrie, que l'auteur, appelé dans les *Stromates*, *apostolique* et *apôtre*, écrivait au bruit de Jérusalem tombant, et qu'Origène opposait à Celse, le grand ennemi du Christianisme. (ORIGEN., *Cont. Cels.*, lib. I.) Je veux parler de ce lévite Cyprius, l'un de ces Chrétiens primitifs qui, aussitôt après la résurrection, vendirent tout ce qu'ils possédaient, et en apportèrent la somme aux pieds des apôtres. (*Act.* IV, 36.) Barnabas ensuite annonça l'Evangile avec saint Paul. Il ne nous est pas possible de remonter plus haut : nous donnons la main aux apôtres, les envoyés immédiats de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'antiquité et l'autorité de l'Epître de Barnabas sont ainsi constatées. Permettez-moi maintenant de vous en tracer quelques passages que je mettrai en face du Nouveau Testament.

NOUVEAU TESTAMENT.	BARNABAS.
1° Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. (*Matth.* XVI, 24.)	Ainsi, *est-il dit*, ceux qui voudront me voir et obtenir mon royaume, doivent me recevoir avec des souffrances et des afflictions (VII).
2° Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers les derniers : car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. (*Matth.* XX, 16; XXII, 14.)	Prenons donc garde que, tous étant appelés, *comme il est écrit*, il n'y ait parmi nous que peu d'élus. (*Ibid.*)
3° Donnez à ceux qui vous demandent. (*Matth.* V, 42; *Luc.* VI, 30.)	Donnez à ceux qui vous demandent (XIX).
4° Car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence. (*Matth.* IX, 13.)	Il n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence (V).
5° Comment donc David l'appelle-t-il en esprit, Seigneur, disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur. Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de vos ennemis mon marchepied. (*Matth.* XXII, 43, 44.)	Comme ils auraient dit que le Christ est le fils de David, craignant et connaissant la malice des hommes, il a dit : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de vos ennemis mon marchepied. Remarquez que David l'appelle Seigneur (XII).
6° Et si ces jours n'avaient pas été abrégés, aucune chair n'eût été sauvée; mais à cause des élus, ces jours seront abrégés. (*Matth.* XXIV, 22.)	Pour cette cause, le Seigneur a abrégé les temps et les jours, afin que ceux qu'il aime... (IV).
7° Tandis que l'époux tardait, elles sommeillaient et se reposaient; à minuit, un cri se fit entendre : L'époux arrive.... mais pendant qu'elles allèrent tout acheter, l'époux vint; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui pour les noces, et la porte fut fermée. (*Matth.* XXV, 5, 6, 10.)	Prenez garde, de peur que demeurant assis, maintenant que nous sommes appelés, nous soyons endormis dans nos péchés..... et que la porte du royaume du Seigneur ne nous soit fermée (IV).
8° Car il est écrit : Je frapperai le berger, et les brebis du troupeau seront dispersées. (*Matth.* XXVI, 31.)	Quand je frapperai le berger, les brebis du troupeau seront dispersées (V).
9° Que c'est lui qui a été établi par Dieu juge des vivants et des morts. (*Act.* X, 42.) (13)	Si le Fils de Dieu, qui est le Seigneur de tous, et qui jugera les vivants et les morts..... (VII).
10° Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'esprit de Dieu habite en vous ? (*I Cor.* III, 16.)	Car, mes frères, l'habitation de votre cœur est un saint temple au Seigneur (VI).

Je suis obligé, de renvoyer aux livres eux-mêmes (14); je crains d'abuser de la patience; dom Ménard, d'ailleurs, vous donnera, sur l'Epître dont il s'agit, des détails que ma lettre, déjà trop longue, ne pourrait pas contenir (15); je la terminerai par quelques réflexions.

Tous les documents que cette lettre contient se supportent les uns les autres. Il n'y a rien d'isolé dans cette littérature sacrée; chaque auteur s'appuie sur ceux qui précèdent, et tous ensemble forment une base puissante, compacte, qui va toujours s'élargissant et se fortifiant, et sur le sommet de laquelle repose, comme la croix sur un temple, l'Evangile du Verbe fait chair : César et Alexandre prouvent-ils si énergiquement l'authenticité de leur histoire?

A partir de la fin du II° siècle, je suis remonté jusqu'au Calvaire, recueillant, sur

(13) Il n'est pas facile de dire si le texte de Barnabas se rapport aux *Actes* ou bien à la *II° Epître à Timothée*, IV, ou bien encore à la *I*re *Epître de saint Pierre*, IV, 5.

(14) *Barnab.* XVIII, XII, IV, XVI, II, XXI, V, XIV, IV; *Rom.*, IX, 10, 11, 12; XI, 36; *I Cor.*, XI, 20; V, 17; *I Petr.* II, 5; *Ephes.* V, 16, 17; II, 2; *Philip.* IV, 8; *II Petr.* III, 10; *Apoc.* XXII, 12. *II Tim.* I, 10. *Rom.* XV, 8; *Hebr.* III, 5, 6; X, 25; *I Petr.*, I, 17.

(15) Dom Ménard découvrit cette épître dans un manuscrit de l'abbaye de Corbie. Elle ne parut enrichie de ses notes qu'après sa mort, par les soins de D. Achery, qui lui fit une Préface Paris, 1645, in-4°. — *Voy.* BERGIER, *Encyclop. méthod.*

passage, les débris des livres tom les mains des premiers convertis, et avez vu dans ces débris l'esprit de l'E- ile, ses pensées, jusqu'à ses expres- ;, souvent même le nom de l'apôtre ré- ur. Qu'eussiez-vous donc vu, si, au de tracer une lettre, j'avais voulu faire vre? Si au lieu de glaner rapidement les vallées désertes, j'avais moissonné les grandes et fertiles plaines des hau- gions catholiques? Tertullien, Clément xandrie, Théophile d'Antioche, Irénée, n martyr, Papias, Polycarpe, et d'autres e, sont des pyramides de tout le II° ;, qui portent en haut relief sur toutes forces des témoignages évangéliques. » us nous réservons d'étudier ailleurs le nu des Evangiles, et nous montrerons, ipalement à l'article MORALE, la divinité tte morale évangélique, preuve mani- de la divinité de Jésus-Christ.

pendant nous ne saurions terminer cet e sans rappeler cette belle page où Jean- ies Rousseau, malgré ses préjugés et édulité de son siècle, faisait briller tant d'éclat le caractère divin de Jésus- t et celui de l'Evangile qui en est l'im- lle histoire.

i majesté des Ecritures m'étonne, » dit- sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. : les livres des philosophes avec toute ompe : qu'ils sont petits près de celui- peut-il qu'un livre à la fois si sublime simple, soit l'ouvrage des hommes? Se l que celui dont il fait l'histoire ne u'un homme lui-même? Est-ce là le 'un enthousiaste ou d'un ambitieux e? Quelle douceur, quelle pureté dans eurs! quelle grâce touchante dans ses tions! quelle élévation dans ses ma- ! quelle profonde sagesse dans ses irs! quelle présence d'esprit, quelle e et quelle justesse dans ses réponses! empire sur ses passions! Où est ne, où est le sage qui sait agir, souf- mourir sans faiblesse et sans osten- ? Quand Platon peint son juste imagi- couvert de tout l'opprobre du crime, e de tous les prix de la vertu, il peint, our trait, Jésus-Christ : la ressem- est si frappante que tous les Pères glise) l'ont sentie, et qu'il n'est pas e de s'y tromper. Quels préjugés, quel ment ne faut-il point avoir pour oser er le fils de Sophronique au fils de Quelle distance de l'un à l'autre! mourant sans douleur, sans ignomi- utint aisément jusqu'au bout son age ; et si cette facile mort n'eut ho- i vie, on douterait si Socrate, avec esprit, fut autre chose qu'un sophiste. ita, dit-on, la morale; d'autres avant ient mise en pratique : il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que met- tre en leçon leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un de- voir d'aimer sa patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait- il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fana- tisme, la plus haute sagesse se fit entendre; et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus, expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoi- sonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'E- vangile soit inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est re- culer la question sans la détruire; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ce ton ni cette morale, et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaite- ment inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros.»

Nous reconnaissons l'autorité de Jésus- Christ, parce que notre intelligence acquiesce à ses préceptes et nous en découvre la su- blimité. Elle nous dit qu'il convient aux hommes de suivre ses préceptes, mais qu'il était au-dessus d'eux de les trouver. Nous admettons la révélation comme émanée de l'esprit de Dieu, sans en savoir la manière; pourvu que nous sachions que Dieu a parlé, peu nous importe d'expliquer comment il s'y est pris pour se faire entendre. *Ainsi, reconnaissant dans l'Evangile l'autorité divine, nous croyons Jésus-Christ revêtu de cette autorité;* nous reconnaissons une vertu plus qu'humaine dans sa conduite, et une sagesse plus qu'humaine dans ses leçons. Voilà ce qui est bien décidé pour nous. Nous ne res- pectons pas précisément ce livre sacré comme livre, mais comme la parole et la vie de Jé- sus-Christ. » (*Lettres de la Montagne*, let- tre 4, p. 282.)

EZECHIEL. — *Voy.* MESSIE, PROPHÉTIES, etc.

F

FAITS. — C'est un fait qu'une personne du nom de Jésus est apparue dans la Judée au milieu du siècle d'Auguste, de ce grand siècle, le plus beau de tous après celui de Périclès, et avant celui de Louis XIV.

C'est un fait que la venue de ce personnage extraordinaire était attendue par toutes les nations de la terre ; que chez le peuple juif, au milieu duquel il devait naître, il avait été annoncé depuis plus de quatre mille ans par la bouche d'un grand nombre de patriarches et de prophètes, avec toutes les circonstances de lieu et de temps qui devait le faire reconnaître ; que toutes les circonstances de sa vie, ses actions miraculeuses, ses souffrances, le genre de sa mort et l'objet de la mission divine avaient été également prédits et se sont parfaitement réalisés.

C'est encore un fait que toutes les prédictions, qu'il a faites lui-même, de ce qui devait arriver après sa mort, se sont accomplies avec tous les détails qu'il en avait donnés pendant le cours de ses prédications.

Il nous faudra donc acquérir la certitude de la vérité de ce fait ; et, pour y parvenir, nous aurons recours aux diverses sortes de preuves qui sont admises dans les affaires humaines et qui constituent, aux yeux de l'homme, ce qu'on appelle la certitude rationnelle dans les limites du possible ici-bas.

Or, la presque totalité des articles de ce Dictionnaire sont précisément consacrés à développer ces preuves de faits, ces preuves historiques de la divinité de Jésus-Christ.

Ce sont des événements publics, palpables, intéressants, propres à exciter l'attention d'une nation entière, capables d'y causer une révolution, et qui l'ont opérée en effet. Ils sont arrivés dans le temps que cette révolution était prévue, lorsque les prophéties qui l'annonçaient étaient connues dans tout l'Orient (TACIT., *Hist.*, lib. v, n. 13) : ils se sont passés dans un siècle éclairé, où tout le monde était en état d'en juger ; l'illusion, la séduction, l'imposture n'ont pu y avoir lieu.

Ceux qui les ont publiés n'ont pas pu être trompés ; ils en parlent comme témoins oculaires ; ils déposent de ce qu'ils ont vu, touché, entendu (*I Joan.* I, 1) ; ils n'ont pu avoir aucun motif de feindre et d'imposer, puisqu'ils ont sacrifié tous leurs intérêts et leur vie, en témoignage de ce qu'ils prêchaient. Jamais ils n'ont pu espérer de réussir à tromper tout l'univers ; la multitude de ces témoins rend la collusion et le concert impossibles entre eux. A peine ont-ils commencé à prêcher qu'ils ont eu des ennemis ; et ceux-ci, quoique puissants, revêtus de l'autorité, intéressés à les convaincre d'imposture, n'ont pas osé l'entreprendre. Les sectateurs de leur doctrine ont été bientôt divisés d'opinions et de système, et aucun n'a révoqué en doute les faits attestés par les apôtres. Un grand nombre d'écrivains en ont fait l'histoire en
différents temps, en différents lieux,
différentes sectes ; et malgré l'opposi
intérêts, des préjugés, des caractères,
réunissent à raconter ou à supposer
principaux.

Ils sont l'objet d'un grand nombre
Les *Actes des apôtres*, les Epîtres
Paul, celles de saint Pierre et de
répètent, confirment, supposent
mêmes faits que les Evangiles. Tous
numents forment une chaîne de
où l'histoire se soutient et ne se
mais.

Ces faits sont le fondement d'une
religion qui s'est établie chez toutes
tions ; pour cesser d'être Juif ou
fallu commencer par les croire et
fesser.

Nous pourrions démontrer ici
nière irréfragable la certitude
historiques qui démontre la divinité
Christ. Mais outre que nous avons
sujet dans divers articles de ce Dic
tels que TÉMOINS, TÉMOIGNAGES,
ÉVANGILES, etc., la certitude des
géliques a été mise dans un tel
dence par tous les apologistes
qu'il ne reste pas même l'ombre
jection possible. Nous citerons
l'excellent ouvrage de M. l'abbé
intitulé : la *Religion chrétienne*
les faits.

Etudions le fait de la personne
ractère de Jésus-Christ indépen
même des prophéties qui l'annon
ses miracles, de sa résurrection
autres preuves de sa divinité,
rons que ce fait seul, fait historique
contestable, suffit pour démontrer
nité de la manière la plus péremp

Une haute intelligence, le
Schelling, après avoir successive
couru tous les systèmes philos
venait se reprendre à ce fait de
du Christ. Il ouvrait son discours
« Du point de vue même de la philo
christianisme n'est pas une pure
de l'intelligence, il est un fait
grand de tous, et ce fait a pour
personne du Christ, le Christ tel
gile nous l'a représenté. » En effet,
nier l'existence de ce fait, et
dissimuler l'immensité ? Parmi tous
mes qui ont passé sur la terre,
qui a paru il y a dix-neuf siècles.
naissons le lieu, l'époque, la durée
les phases de son existence. Rien
précis, rien n'est plus positif que
comme l'avoue J.-J. Rousseau
« les faits de Socrate sont moins
ceux de Jésus-Christ. »

Sans ce fait, le passé, comme le
l'avenir de l'humanité restent à
cables. Socrate, Platon, Alexandre,
Charlemagne, Napoléon, tous

un mot, que le monde appelle grands, nt jamais eu sur les doctrines de l'huma-, qu'une influence et une action circons-e par les bornes mêmes de leurs vies. Ils été sans disciples comme sans ancêtres, c'est à peine si, après leur mort, quelques ames se sont occupés d'eux. Mais qui les a és? Qui a porté leur vie dans sa vie? Qui mort pour eux? Personne assurément! is sont rentrés pour jamais dans le néant, fut leur origine et qui est devenu leur ibeau. Nous pouvons dire de tous, comme ioëte :

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

a personne de Jésus-Christ a pour elle toute autre certitude, une toute autre tinée, certitude et destinée uniques en-toutes, qui embrassent tous les temps, s les lieux, tous les hommes, et qui, dans raction universelle, semblent participer de mutabilité même de l'éternité et de l'in-caractère de la Divinité. Comme nous ons montré en effet, principalement aux cles ATTENTE, MESSIE et PROPHÉTIES, le ist est attendu depuis deux mille ans, ms mieux, depuis l'origine du monde. is les regards de l'humanité comme ceux ciel sont fixés sur son berceau. Les rois ment à la suite des pâtres saluer sa ssance, et le monde entier s'émeut de la ue de cet Enfant couché dans la crèche ne grotte. Ce n'est pas tout : depuis près deux mille ans qu'il a paru sur la terre, peut dire dans le sens le plus exact et lus littéral qu'il y est toujours présent, jours personnellement vivant. Il occupe la scène entière du monde; debout de-t le siècle, il en gouverne tous les évé-ents. Des millions d'hommes mourraient neurent pour lui à l'heure qu'il est. D'au-s conspirent contre lui avec toutes les fu-rs de la passion que peut soulever un en-ni présent et vivant devant soi. Depuis dix-f siècles l'humanité tout entière semble oir de mouvement et de vie que pour aquer et le défendre, l'adorer ou le com-re. Au fond il est le sujet capital, sinon que où se résument toutes les discus-s, tous les problèmes, toutes les luttes, les amours et toutes les haines du genre nain. Si le monde n'est plus idolâtre et n, c'est à lui qu'on le doit; si le chris-isme a fondé toute une civilisation nou-e qui domine la terre entière, c'est son re; si la sublime morale de l'Evangile rend l'admiration même de ses plus im-ables adversaires c'est sa parole, c'est e qui l'a fondé. Tout en un mot part de tout revient à lui; et les nations comme ndividus vivent ou meurent selon qu'ils approchent ou s'éloignent de ce divin r.

oilà le fait : l'histoire n'a pu s'emparer re et ne pourra jamais s'emparer de la onne du Christ. La postérité n'est jamais e pour lui et il vit toujours dans un éter-présent. Anéantissez tous les monuments riques, et c'en est fait de la certitude de la vie de Socrate, de Platon, d'Alexandre, de César et même de Napoléon : tandis que la certitude de la vie de Jésus-Christ survit encore, survit toujours dans un fait toujours actuel et vivant qui est le christianisme. Or, ce fait, ce n'est pas seulement une morale, un dogme, une doctrine, c'est une société tout entière de deux cent millions d'hommes, c'est la civilisation de l'Europe et du monde, c'est l'histoire du genre humain tout entier depuis dix-neuf cents ans. Le Christ est l'âme même de notre civilisation, de nos mœurs, de nos lois, de nos aspirations vers l'avenir. Tout ce que nous sommes, tout ce que nous pouvons être, nous le tenons de lui, car si le monde n'est rien sans le christianisme, le christianisme, à son tour, n'est rien que la conception et l'application de la personne de Jésus-Christ.

Le fait de l'existence et des actes de Jésus-Christ n'est donc pas un fait écoulé comme tous les autres faits historiques qui ne reposent que sur des témoignages morts eux-mêmes depuis longtemps. C'est un fait continu, permanent, universel, un fait toujours vivant et qui embrasse tous les siècles antérieurs à la crèche de Bethléem, comme tous ceux qui avaient suivi le Calvaire. La certitude repose sur des témoignages toujours vivants et qui forment toujours ainsi une chaîne continue, qui s'étend sans rupture de l'origine du monde à la consommation des âges. Quelle certitude approche donc de cette certitude surhumaine, et dont les caractères uniques sont ceux mêmes de la Divinité, c'est-à-dire l'éternité et l'infini?

Examinons donc ce fait, « tel que l'Evangile nous l'a représenté, » selon l'heureuse expression de Schelling. Quoi de plus net et de plus distinct, de plus simple et de plus profond, de plus original et de plus saisissant que l'idée que nous nous faisons tous de Jésus-Christ? Il n'est pas un seul personnage historique, même parmi les plus modernes, sur le caractère duquel les érudits puissent tomber d'accord. Sur Jésus-Christ, rien de semblable. Sa sublime figure se détache de tout le reste et se peint en relief comme d'elle-même avec une physionomie si profondément caractéristique qu'elle ne ressemble à aucune autre, et qu'elle reste à jamais unique. On ne saurait se faire deux idées de lui, et le nommer, c'est le voir paraître tel que l'Evangile nous l'a dépeint. Il y a plus, les faits de sa vie sont devenus comme les oracles du monde nouveau, le patrimoine des mœurs publiques, et la morale évangélique se compose plus des actes du Christ que de sa parole elle-même. C'est l'idéal divin, l'éternel archétype, le Maître sublime sur lequel nous mesurons toute perfection, toute sainteté, toute vertu, en même temps que toute vérité et tout amour.

Dire que cette physionomie unique et si originale est la conception et l'œuvre même des évangélistes, c'est déplacer le fait divin plutôt que le combattre et nous écrirons avec Jean-Jacques Rousseau : « L'inventeur en

serait plus étonnant que le héros. » Où donc en effet, ces Juifs pauvres, ignorants et obscurs auraient-ils pris de telles pensées qui, après dix-neuf siècles, nous écrasent encore d'admiration ? D'où auraient-ils tiré la conception de cette figure si inimitable et si sublime? Voici ce que dit à ce sujet M. Wiseman dans son quatrième discours.

« Ce qui m'a souvent paru la plus forte preuve d'une autorité supérieure imprimée à l'histoire de l'Evangile, c'est que le caractère saint et parfait qu'il peint, non-seulement diffère de tous les types de perfection morale, que ceux qui ont écrit ce livre avaient la possibilité de concevoir, mais au contraire y est expressément opposé. Nous avons dans les écrits des rabbins d'amples matériaux pour construire le modèle d'un parfait instituteur juif; nous avons les maximes et les actions de Hillel, de Gamaliel, et de rabbi Samuel, toutes peut-être en grande partie imaginaires, mais toutes portant l'empreinte des idées nationales, toutes formées d'après une règle de perfection imaginaire. Et cependant rien ne peut être plus éloigné que leurs pensées, leurs principes, leurs actions, et leurs caractères, ne le sont de ceux de notre Rédempteur. Amateurs de controverses querelleuses et de captieux paradoxes, défenseurs jaloux des principes exclusifs de leur nation, partisans zélés et entêtés du maintien de la moindre virgule de la loi, tandis que par des sophismes ils s'éloignent de son esprit: tels sont la plupart de ces grands hommes, l'exacte contrepartie et l'image réfléchie de ces scribes et de ces pharisiens qui sont réprouvés sans retour, comme une contradiction manifeste des principes de l'Evangile.

Comment est-il arrivé que des hommes sans instruction aient imaginé de représenter un caractère qui s'éloigne à tous égards de leur type national; en désaccord avec tous ces traits que la coutume, l'éducation, le patriotisme, la religion et la nature semblaient avoir consacrés comme le plus beau de tous? Et la difficulté de considérer un semblable caractère comme l'invention de l'homme, ainsi que l'on a eu l'impiété de l'imaginer, est encore augmentée en observant comment des écrivains rapportant des faits différents, comme saint Matthieu et saint Jean, nous conduisent à la même représentation. Il me semble cependant qu'en ceci nous trouvons une clef pour résoudre toutes les difficultés; car si l'on demandait à deux artistes de produire une figure qui donnerait un corps à leurs idées de parfaite beauté, et que tous les deux montrassent leur ouvrage, dont la forme fût prise également sur des types et des modèles très-différents de tout ce qui avait été connu jusqu'alors dans le pays, et qu'en même temps ces deux figures se ressemblent parfaitement, je suis sûr qu'un pareil fait, s'il était consigné, paraîtrait presque incroyable, excepté dans la supposition que l'un et l'autre artiste auraient copié le même original.

Tel, par conséquent, doit être le cas ici: les évangélistes aussi doivent avoir copié le modèle vivant qu'ils représentent, et l'accord des traits moraux qu'ils lui donnent ne peut provenir que de l'exactitude avec laquelle ils les ont respectivement dessinés. Mais ceci ne fait qu'augmenter notre mystérieux étonnement; car assurément il n'était pas comme le reste des hommes, celui qui pouvait ainsi se distinguer par le caractère de tout ce qui était reconnu comme le plus parfait et le plus admirable par tous ceux qui l'entouraient; qui, tandis qu'il se plaçait si fort au-dessus de toutes les idées nationales de perfection morale, cependant n'empruntait rien du Grec, de l'Indien, de l'Egyptien, ou du Romain; qui, lorsqu'il n'avait ainsi rien de commun avec aucun type de caractère connu, avec aucune loi de perfection établie, puisse néanmoins paraître à chacun comme le type de l'excellence qu'il aime particulièrement. »

Ces réflexions si vraies et qu'on pourrait rendre plus frappantes encore prouvent la vérité du caractère de Jésus-Christ en même temps qu'elles concluent à sa divinité et réciproquement, tant cette divinité éclate en sa personne, se confond avec sa réalité et la prouve, car ces deux caractères n'en forment au fond qu'un seul. En effet, la preuve décisive et sans réplique de la réalité de la personne de Jésus-Christ, c'est que la perfection de son caractère est telle qu'il est radicalement impossible que l'homme l'ait conçue et surtout que quatre écrivains ignorants, obscurs et pleins de tous les préjugés judaïques aient pu se rencontrer pour le peindre d'une manière unique et toujours conforme à lui-même, malgré la diversité de leur propre nature et la différence des détails qui le rapportent. Le type qui le retrace, est tellement en dehors et au-dessus de tous ceux qu'ils avaient sous les yeux ou qu'ils pouvaient imaginer, qu'il faut bien nécessairement qu'il ait posé devant eux et qu'ils l'aient pris sur nature. Ainsi, ce n'est pas seulement l'authenticité de l'Evangile qui prouve la verité du caractère inimitable de Jésus-Christ, mais c'est aussi et surtout la divinité de ce caractère unique qui prouve la vérité de l'Evangile; ou plutôt, ces deux choses se démontrent naturellement l'une par l'autre.

Etudiez dans l'Evangile ce caractère du Christ et vous y trouverez sans cesse quelque chose d'unique et d'introuvable à l'esprit humain, une perfection si sublime, si achevée, que plus on la contemple, plus on la trouve infinie et qu'elle se sépare complétement non-seulement de tout ce que l'humanité avait de plus parfait jusque-là, mais encore de tout ce que depuis lors l'ardeur de l'imiter a pu produire. Entre cette perfection et toute perfection humaine, il y a évidemment solution de continuité, il y a abîme et comme le dit Jean-Jacques Rousseau, « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. »

La perfection humaine trouve sa propre

nite en elle-même, comme on le dit vulgairement, elle a les défauts de ses qualités. e plus elle se partage de manière à se reoduire également et à se surpasser elleême dans les divers sujets qui la reprént. Vous nommerez des conquérants, lexandre, César, Charlemagne; des oraurs, Démosthènes, Cicéron, Bossuet; des gislateurs d'empire, des philosophes, des ivants, des sages mêmes. Vous pourrez ous les comparer l'un à l'autre, et si l'un xcelle sur un point, son rival le surpasse sur un autre. Mais prononce-t-on le nom e Jésus-Christ, aussitôt tout disparaît et anéantit devant le type même d'une percti on aussi incomparable que surhumaine. ui oserait-on lui comparer? Qui oserait mettre en parallèle avec lui? La seule ensée n'en est-elle pas un blasphème? Il t le seul dont on ne saurait pas trouver pendant, le seul qui sous ce rapport soit ns égal, comme sans ancêtres et sans desndants. Il a tout tiré de lui-même et ne oit rien à personne. Tous les prétendus rands hommes sont l'expression de leur mps, le résumé de leur siècle, ils en partgent la grandeur et la force, mais aussi s préjugés et la faiblesse. Ils sont dominés ar leur temps, tandis que le Christ seul omine tous les temps comme tous les eux et tous les êtres. La perfection qu'il évèle à l'humanité, dans sa personne, est ne perfection que nul n'a pu atteindre epuis, comme nul n'a pu en donner le ressentiment jusqu'à lui.

« Socrate, dit-on, inventa la morale. 'autres avant lui l'avaient mise en praque; il ne fit que dire ce qu'ils avaient it, il ne fit que mettre en leçons leurs xemples. Aristide avait été juste avant ue Socrate eût dit ce que c'était que la istice; Léonidas était mort pour son pays vant que Socrate eût fait un devoir d'aimer a patrie; Sparte était sobre avant que Soate eût loué la sobriété; avant qu'il eût éfini la vertu, la Grèce abondait en hommes rtueux. Mais où Jésus avait-il pris chez s siens cette morale élevée et pure dont i seul a donné les leçons et l'exemple? u sein du plus furieux fanatisme la us haute sagesse se fit entendre, et la mplicité des plus héroïques vertus honole plus vil de tous les peuples... » (J.-J. Rousau, *Emile*, liv. IV.)

Oui, le propre de la perfection de Jé-Christ c'est qu'elle ne tire rien de qui e ce soit, qu'elle ne relève que d'elleme, c'est-à-dire qu'elle est *incréée*. Voilà urquoi cette perfection est divine, abso-, incomparable à tout ce que peut prore l'humanité, même à l'exemple du rist, et formant ainsi à elle seule, la uve intrinsèque la plus manifeste de la inité du Sauveur

Incréée, parce qu'elle est divine, cette perion est aussi et surtout essentiellement atrice, nouveau caractère non moins maeste de sa divinité. En effet, quoi de plus itable, quoi de plus saint que cette vertu que nul cependant n'a pu et ne pourra égaler? Elle a engendré des disciples par millions, et après dix-neuf siècles elle ne cesse d'en engendrer encore. Voltaire disait avec une ironie pleine de sens que « les autres sages n'ont pas influé en quoi que ce soit, même sur les mœurs de la rue où ils demeuraient. Jésus-Christ a influé sur l'humanité tout entière qui s'est réformée, renouvelée, régénérée selon cette image, l'a prise pour type absolu de toute perfection et, en l'imitant sans cesse, n'a pu, je ne dis pas la surpasser, mais seulement l'atteindre. Ce modèle accompli répond à la fois et en même temps au besoin de tous les climats, de tous les temps, de tous les lieux, et non pas à l'idée d'un seul peuple, d'un seul temps ou d'une seule contrée, comme tous les types de perfection et de législation antique. » « En vérité, » dit Wiseman (4ᵉ discours), « quand nous voyons comme il a été suivi par les Grecs, quoiqu'il n'eût fondé aucune secte parmi les leurs; révéré par le Brahmine, bien qu'il lui soit prêché par des hommes de la caste des pêcheurs; adoré par l'homme rouge du Canada, quoique appartenant à la race pâle qu'il déteste, nous ne pouvons que le considérer comme destiné à renverser toute distinction de couleur, de forme, de figure et de costume; destiné à former en lui-même le type de l'unité auquel se rallient tous les fils d'Adam, et nous donnant dans la possibilité de cette convergence morale, la plus forte preuve que l'espèce humaine, toute variée qu'elle soit, est essentiellement une. »

« Ceci, » dit M. Auguste Nicolas, « est un point bien digne d'attention et j'y insiste. Jésus-Christ, le seul dont la perfection ne relève que de lui-même, est le seul qui ait fait des imitateurs, et avec une telle puissance que toute la race humaine s'en ressent.

Ajoutons un autre trait : c'est le seul qui soit resté au-dessus de ses imitateurs. Il a créé des vertus prodigieuses, tellement prodigieuses, qu'une des plus grandes marques de sa supériorité divine, selon nous, c'est de ne pas avoir été dépassé ou même égalé par elles. Car c'est encore là le propre des influences humaines de s'ensevelir dans leur triomphe, je veux dire de produire des effets qui les dépassent. Le disciple fait oublier le maître, et plus celui-ci se donne de successeurs, plus il se prépare de rivaux; et cela se conçoit, parce qu'après tout il ne dispose que d'une force commune à tous et dont il n'est qu'un moteur accidentel. Jésus-Christ seul domine à jamais son propre ouvrage, et quel ouvrage! De lui partent des traits de perfection qui se réfléchissent à l'infini dans ses disciples et qui brillent du plus vif éclat dans mille caractères héroïques qui étonnent l'humanité. Quels caractères, quels héros, que tous ces grands saints que le christianisme a enfantés au néant! Leur nombre m'empêche de les nommer, et leur supériorité m'en dispense. Eh bien! outre que tant de mérites, tant de perfections reviennent à Jésus-Christ qui en est l'arché-

type direct, la perfection personnelle de ce divin original est restée tellement au-dessus, tellement à part de ces copies, que ce serait une folie autant qu'une impiété de les lui opposer.

Tous ces traits caractéristiques de la personne de Jésus-Christ lui sont si exclusivement propres et le séparent si profondément du reste des hommes, que la raison la plus froide ne sait comment voir en lui un pur homme, et que l'incrédulité a vraiment sujet de s'étonner d'elle-même et de chercher sa source autre part que dans la réflexion.

Au reste, il y a tant de vérité dans tout ce que nous venons de dire, que nous ne craignons pas d'en appeler au sens moral de chacun de nos lecteurs et d'être taxé d'exagération. Et ceci est encore un trait de plus de la perfection surhumaine de Jésus-Christ que nous devons relever. Elle est si réelle que tout le monde s'accorde à la sentir, et qu'il n'est pas besoin de la justifier. L'exagération n'est pas possible dans son panégyrique. Quel est l'homme dont on pourrait rapporter tout ce que nous venons de dire de Jésus-Christ? La vérité autant que l'amour-propre s'en seraient justement offensés, et il n'est pas de sujet appartenant à cette terre dont la louange puisse ainsi passer sans quelque juste restriction. Lui seul épuise tous les discours, lui seul autorise la louange jusqu'à l'adoration. Le mot de *divin*, qui est du style figuré et hyperbolique pour tout autre emploi, devient, en s'appliquant à lui, du style propre, et nul, même parmi les incrédules, n'en est instinctivement choqué : l'humanité le souffre sans orgueil comme sans envie, parce qu'elle sent que le sujet ne lui en appartient pas. Nous croyons exprimer ici justement le sentiment universel, et il en sort cependant une bien éclatante confirmation de la vérité de notre foi.

Il suffirait de nous en tenir à ces généralités. Comment pourrions-nous d'ailleurs oser peindre en détail toutes les perfections qui brillent dans cet adorable modèle? et que les évangélistes ont bien été divinement inspirés de s'en abstenir et de se borner à les montrer! Quel ensemble de vertus! quelle perfection dans chacune d'elles! comme elles s'accordent sans se nuire! comme elles se déploient sans tomber, comme les vertus humaines, dans ce je ne sais quel excès qui les fait dégénérer en vice! En lui la bonté est sans faiblesse, le zèle sans intolérance, la fermeté sans roideur, l'humilité sans bassesse, la résignation sans abattement, la patience sans fierté, la charité sans bornes.

Le caractère de Jésus-Christ est essentiellement vrai et ne présente rien d'outré, rien de heurté. La nature humaine s'y laisse voir dans toute la naïveté de ses émotions légitimes, et la nature divine dans toute la sublimité de ses perfections. Quand l'homme est vertueux il l'est trop souvent aux dépens de la vérité de sa nature, il se guinde et se fausse, il n'est plus homme et néanmoins il n'échappe pas avec cela à mille faiblesses qui trahissent sa feinte grandeur. En Jésus-Christ l'homme ne disparaît jamais, et la nature jouit de tous ses droits ; mais en même temps les vertus s'y montrent sans faiblesse, sans tache, et d'autant plus divines qu'elles ménagent tous les sentiments de la nature humaine, parce qu'elles sont par cela même d'autant plus vraies, et que c'est cette parfaite vérité qui fait leur divinité. Jésus-Christ est vertueux comme un homme qui en même temps serait Dieu : comme un *Homme-Dieu*. En lui l'homme et le Dieu sont entiers. Le Dieu peut dire : *Quel est celui d'entre vous qui me convaincra de péché?* (*Joan.* VIII, 46.) L'homme peut dire aussi : *Quel est celui d'entre vous qui me convaincra d'insensibilité?* Et c'est dans la parfaite jointure de ces deux états que se découvre le Dieu. C'est là précisément ce qui nous séduit en lui, ce qui nous charme, ce qui nous encourage à l'imiter, ce qui fait que le modèle le plus achevé est en même temps le moins désespérant. Avec Jésus-Christ on peut se plaindre, on peut pleurer, on peut repousser la souffrance, on peut tolérer les pécheurs, on peut aimer ce qui est aimable. »

C'est ce que remarquait J.-J. Rousseau lui-même. Au milieu de tous ses égarements, qui furent surtout ceux de la philosophie de son siècle, il semble n'avoir jamais pu s'approcher de la sublime figure du Christ sans être frappé du reflet de la divinité qui s'en échappe de toutes parts.

« Une des choses qui me charment dans le caractère de Jésus n'est pas seulement la douceur des mœurs, la simplicité, mais la facilité, la grâce et même l'élégance. Il ne fuyait ni les plaisirs ni les fêtes, il allait aux noces, il voyait les femmes, il jouait avec les enfants, il aimait les parfums, il mangeait chez les financiers. Son autorité n'était point fâcheuse. Il était à la fois indulgent et juste, doux aux faibles et terrible aux méchants. Sa morale avait quelque chose d'attrayant, de caressant, de tendre ; il avait le cœur sensible ; il était homme de bonne société. Quand il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable. » (*IIIe Lettre de la Montagne.*) Et pourtant avec ce caractère si plein de charmes et d'attraits, il nous élève jusqu'aux plus héroïques vertus, jusqu'aux plus terribles sacrifices, jusqu'au comble de la perfection et de la sainteté. Il semble qu'il ne se fasse tout à tous que pour mieux soulever l'homme vers Dieu et le transporter comme de lui-même dans les régions de l'infini.

Il nous faudrait citer l'Evangile tout entier, la vie du Christ depuis sa première heure jusqu'à sa dernière, si nous voulions retracer ici tous ces traits inimitables où éclatent sa divinité. Et comment les redire? Comment peindre le sublime qu'aucune parole ne peut raconter? Redirons-nous la femme adultère, la Samaritaine, la Madeleine, la Chananéenne, la veuve de Naïm, les petits enfants appelés, les humbles publi-

ins accueillis, les orgueilleux pharisiens masqués, les vendeurs chassés du temple, ces mille paraboles, si profondes dans leur nplicité, qui peignent le royaume de Dieu? dirons-nous ces trente ans de la vie cachée Christ, où, simple artisan, il vit du trail de ses mains? Retracerons-nous les ases de sa vie publique, ou irons-nous us perdre d'admiration devant cette pasm divine qui commence au jardin des ives et finit au Calvaire? Mais où choisir? rtout ce caractère divin éclate en traits effables. « Partout, » dit M. Nicolas, « quelle nté, quelle justice, quelle sagesse, quelle sure, quelle pénétration, quelle vérité, elle touchante perfection! les actes et les oles de Jésus dans ces diverses circonsces, sont devenus les formules éternelles toutes les vertus, les vertus mêmes en emple. Comme il brille, comme il se déhe divinement du milieu de ce peuple pide, de ces docteurs hypocrites, de ces ibes captieux, de ces pharisiens superbes, ces disciples mêmes encore intolérants et ossiers! Comme il confond toutes les errs par sa vérité! comme il déjoue toutes ruses par sa sagesse! comme il foudroie is les vices par sa sainteté! comme il ras-e toutes les faiblesses par sa mansuétude! nme il épuise toutes les fureurs par sa ience! comme il se montre secourable à tes les douleurs par sa bonté! Oh! qu'il bien le Dieu sauveur, le bon Dieu!!!

Remarquez que tout ce que fait Jésus-rist surprend dès l'abord, et qu'en se çant dans sa situation nul homme, sur-t de ceux qui étaient autour de lui, n'aut tenu la même conduite. Seul, il ne end conseil que de lui-même, et il a le cret de toutes ses actions; mais à peine t-elles paru, qu'elles se justifient aux yeux la raison par les traits de la plus droite gesse et de la plus infaillible vérité. Tout est ménagé pour édifier et pour instruire, pour distribuer autour de lui la part acte de vérité qui revient à chaque élént de la circonstance, sans qu'on puisse n y trouver à surprendre, je ne dis pas en aut, mais *en excès même de perfection.* »

Cette dernière observation, que nous n'ais fait qu'indiquer, doit recevoir ici quels développements. En effet, le caractère pre et distinctif de Jésus-Christ, c'est la ité, le naturel même de sa vertu, dont n ne peut donner l'exemple dans les théo; de la philosophie antique. C'est ce que ebranche fait parfaitement sentir en étasant d'après Sénèque le parallèle du sage a philosophie antique et de Jésus-Christ. *cherche de la vérité*, liv. II, part. III, ch. 4.) u'y a-t-il de plus pompeux et de plus gnifique, » dit-il, « que l'idée que Sénè nous donne de son sage, mais qu'y a-t-il fond de plus vain et de plus imaginaire? portrait que Sénèque nous fait de Caton trop beau pour être naturel; ce n'est que fard et que du plâtre qui ne donne dans ue que de ceux qui n'étudient et qui ne naissent pas la nature. Caton était un homme sujet à la misère des hommes, il n'était point invulnérable. C'est une idée; ceux qui le frappaient le blessaient. Il n'avait ni la dureté du diamant que le fer ne peut briser, ni la fermeté des rochers que les flots ne peuvent ébranler, comme Sénèque le prétend, en un mot il n'était pas insensible; et le même Sénèque se trouve obligé d'en tomber d'accord lorsque son imagination s'est un peu refroidie et qu'il fait davantage de réflexion à ce qu'il dit. (SEN., c. 5 tract. *Quod in sapientem non cadit injuria.*)

Mais quoi donc! n'accordera-t-il pas que son sage pourra devenir misérable puisqu'il accorde qu'il n'est pas insensible à la douleur? Non sans doute, la douleur ne touche pas son sage : la crainte de la douleur ne l'inquiète pas : son sage est au-dessus de la fortune et de la malice des hommes; ils ne sont pas capables de l'inquiéter. « Il n'y a point de murailles et de tours dans les fortes places, » dit Sénèque, « que les béliers et les autres machines ne fassent trembler et ne renversent avec le temps. » Mais il n'y a point de machines assez puissantes pour ébranler l'esprit de son sage. Ne lui comparez pas les murs de Babylone, qu'Alexandre a forcés, ni ceux de Carthage et de Numance qu'un même bras a renversés, ni enfin le Capitole et la citadelle qui gardent encore à présent des marques que les ennemis s'en sont rendus les maîtres. Les flèches que l'on tire contre le soleil ne montent pas jusqu'à lui. Les sacriléges que l'on commet, lorsque l'on renverse les temples, et qu'on en brise les images, ne nuisent pas à la Divinité. Les dieux mêmes peuvent être accablés sous les ruines de leurs temples; mais son sage n'en sera pas accablé : ou plutôt, s'il en est accablé, il n'est pas possible qu'il en soit blessé.

Mais ne croyez pas que ce sage que je vous dépeins ne se trouve nulle part. Ce n'est pas une fiction pour élever fortement l'esprit de l'homme. Ce n'est pas une grande idée sans réalité et sans vérité; peut-être même que Caton passe cette idée.

Mais il me semble que je vois que votre esprit s'agite et s'échauffe, vous voulez dire peut-être, que c'est se rendre méprisable que de promettre des choses qu'on ne peut ni croire, ni espérer; et que les stoïciens ne font que changer le nom des choses, afin de dire les mêmes vérités d'une manière plus grande et plus magnifique. Mais vous vous trompez : je ne prétends pas élever le sage par ces paroles magnifiques et spécieuses : « Je prétends seulement qu'il est dans un lieu inaccessible et dans lequel on ne peut le blesser. »

Voilà jusqu'où l'imagination vigoureuse de Sénèque emporte la faible raison. Mais se peut-il faire que des hommes qui sentent continuellement leurs misères et leurs faiblesses puissent tomber dans des sentiments si fiers et si vains? Un homme raisonnable peut-il jamais se persuader, que sa douleur ne le touche et ne le blesse? et Caton, tout sage et tout fort qu'il était, pouvait-il souf-

frir sans quelque inquiétude, ou au moins sans quelque contradiction, je ne dis pas les injures atroces d'un peuple enragé qui le traîne, qui le dépouille et qui le maltraite de coups, mais les piqûres d'une simple mouche ? Qu'y a-t-il de plus faible contre des preuves aussi fortes et aussi convaincantes que sont celles de notre propre expérience, que cette belle raison de Sénèque, laquelle est cependant une de ses principales preuves?

« Celui qui blesse, » dit-il, « doit être plus fort que celui qui est blessé. Le vice n'est pas plus fort que la vertu. Donc le sage ne peut être blessé. Car il n'y a qu'à répondre, ou que tous les hommes sont pécheurs, et par conséquent dignes de la misère qu'ils souffrent, ce que la religion nous apprend ; ou que si le vice n'est pas plus fort que la vertu, les vicieux peuvent avoir quelquefois plus de force que les gens de bien comme l'expérience nous le fait connaître. »

Epicure (16) avait raison de dire, *que les offenses étaient supportables à un homme sage;* mais Sénèque a tort de dire, *que les sages ne peuvent pas même être offensés.* La vertu des stoïques ne pouvait pas les rendre invulnérables, puisque la véritable vertu n'empêche pas qu'on ne soit misérable et digne de compassion dans le temps qu'on souffre quelque mal. Saint Paul et les premiers Chrétiens avaient plus de vertu que Caton et que les stoïciens. Ils avouaient néanmoins, qu'ils étaient misérables par les peines qu'ils enduraient, quoiqu'ils fussent heureux dans l'espérance d'une récompense éternelle : *Si tantum in hac vita sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus*, dit saint Paul. (*I Cor.* xv, 19.)

Comme il n'y a que Dieu qui nous puisse donner par sa grâce une véritable et solide vertu, il n'y a aussi que lui qui nous puisse faire jouir d'un bonheur solide et véritable; mais il ne le promet et ne le donne pas en cette vie : c'est dans l'autre qu'il faut l'espérer de sa justice, comme la récompense des misères qu'on a souffertes pour l'amour de lui. Nous ne sommes pas à présent dans la possession de cette paix et de ce repos que rien ne peut troubler. La grâce même de Jésus-Christ ne nous donne pas une force invincible : elle nous laisse d'ordinaire sentir notre propre faiblesse, pour nous faire connaître qu'il n'y a rien au monde qui ne nous puisse blesser, et pour nous faire souffrir avec une patience humble et modeste toutes les injures que nous recevons, et non pas avec une patience fière et orgueilleuse, semblable à la constance du superbe Caton.

Lorsqu'on frappa Caton au visage, il ne se fâcha point, il ne se vengea point, il ne pardonna point aussi; mais il nia fièrement qu'on lui eût fait quelque injure. Il voulait qu'on le crût infiniment supérieur à ceux qui l'avaient frappé. Sa patience n'était qu'orgueil et que fierté. Elle était choquante et injurieuse pour ceux qui l'avaient maltraité; et Caton marquait, par cette pa[...]
stoïque, qu'il regardait ses ennemis [...]
des bêtes, contre lesquelles il est honte[...]
se mettre en colère. C'est ce mépris [...]
ennemis et cette grande estime de soi-[...]
que Sénèque appelle grandeur de co[...]
Majori animo, dit-il, parlant de l'[...]
qu'on fit à Caton, *non agnovit quam* [...]
visset. Quel excès, de confondre la [...]
de courage avec l'orgueil, et de sép[...]
patience d'avec l'humilité, pour la [...]
avec une fierté insupportable! Mais [...]
excès flattent agréablement la va[...]
l'homme, qui ne veut jamais s'abaisse[...]
qu'il est dangereux, principalement [...]
Chrétiens, de s'instruire de la mora[...]
un auteur aussi peu judicieux que Sén[...]
mais dont l'imagination est si forte, [...]
et si impétueuse, qu'elle éblouit, [...]
étourdit, et qu'elle entraîne tous ce[...]
ont peu de fermeté d'esprit et bea[...]
sensibilité pour tout ce qui flatte la [...]
piscence de l'orgueil!

Que les Chrétiens apprennent [...]
leur Maître que des impies sont cap[...]
les blesser, et que les gens de bie[...]
quelquefois assujettis à ces impies [...]
dre de la Providence. Lorsqu'un des [...]
du grand prêtre donna un soufflet [...]
Christ, ce Sage des Chrétiens, [...]
sage, et même aussi puissant qu'il [...]
confesse que ce valet a été cap[...]
blesser. Il ne se fâche pas, il ne se [...]
comme Caton; mais il pardonne, [...]
ayant été véritablement offensé. Il [...]
se venger et perdre ses ennemis; [...]
souffre avec une patience humble [...]
deste, qui n'est injurieuse à perso[...]
même à ce valet qui l'avait offensé. [...]
au contraire, ne pouvant ou n'osant [...]
vengeance réelle de l'offense qu'il [...]
reçue, tâche d'en tirer une imag[...]
qui flatte sa vanité et son orgueil. [...]
en esprit jusque dans les nues; il [...]
les hommes d'ici-bas petits comm[...]
mouches, et il les méprise comme [...]
sectes capables de l'avoir offensé et [...]
de sa colère. Cette vision est une [...]
digne du sage Caton. C'est elle qui [...]
cette grandeur d'âme et cette ferm[...]
courage qui le rendent semblable au[...]
c'est elle qui le rend invulnérable, [...]
c'est elle qui le met au-dessus de [...]
force et de toute la malignité des [...]
hommes. Pauvre Caton! tu t'imagines [...]
vertu t'élève au-dessus de toutes ch[...]
sagesse n'est que folie, et ta grandeur [...]
bomination devant Dieu, quoi qu'en [...]
les sages du monde. »

« Chose singulière, » dit M. Nic[...]
qui trompe l'incrédulité dans le car[...]
Jésus-Christ, c'est précisément ce qui [...]
notre foi. On ne peut voir un Dieu [...]
parce qu'il sent comme un homme, [...]
qu'il est susceptible d'être offensé, [...]
qu'il se laisse traiter ignominieuse[...]
qu'il s'anéantit dans les mains des h[...]

(16) « Epicurus ait injurias tolerabiles esse sapienti. »

; en cela on perd de vue deux points laux. Le premier, c'est que Jésus-Christ t pas un Dieu seulement, mais un Dieu-me, et que si comme Dieu il est invin-:, comme homme il est passible, et que *passibilité* de l'homme s'accorde avec *invincibilité* de Dieu, en ce que celui-y soumet *volontairement*, et que c'est le ble de la puissance d'un Dieu de *se con- elle-même* jusqu'à laisser maltraiter et frir l'homme qui lui est uni. Le second t de vue, c'est que Dieu s'est fait homme instruire les hommes dans l'art de la ı, pour leur en montrer le parfait modèle, e, dans ce but, il devait figurer en sa per-e non un *Dieu*, mais un *homme* vertueux. que nous pussions être portés à faire ne lui, il fallait qu'il sentît comme nous, quoi son exemple ne nous eût pas même roposable. Si, par exemple, lorsqu'il reçut oufflet il n'en eût pas ressenti l'offense, nent aurions-nous appris de lui la ma-de la supporter? Remarquez, d'ailleurs, outre ce que nous avons déjà dit sur rd de l'*invincibilité* de Dieu avec la *bilité* de l'homme en Jésus-Christ, la ifestation de la divinité sort de cette bilité même par la perfection des ver-ont celle-ci devient l'épreuve. L'homme t dans la souffrance, et le Dieu dans la ère de la supporter. Oui, ce qui me ainc de la divinité de Jésus-Christ, c'est mpeccabilité dans notre passibilité, et, sens, il me paraît d'autant plus Dieu est plus homme.

ncrédulité s'y trompe, et cela est juste, que, comme nous l'avons déjà dit sou-il faut qu'elle ait de quoi être trompée, nt pas la ferme volonté de ne pas l'ê-t la foi n'étant réservée qu'à cette ferme ıté.

is cela même nous fournit un argument us de la divinité de Jésus-Christ.

Jésus-Christ n'eût pas été réellement s'il eût voulu seulement en jouer le t les évangélistes le lui faire jouer, s'y ıt-ils pris de la manière qui rendait rétention la plus incroyable au sens hu-? il est évident que non. Tous ces traits issent voir en Jésus-Christ la faiblesse npuissance, et qui scandalisent l'in-ité, eussent été soigneusement dissi-et recouverts d'un semblant de ma-t de fermeté surhumaines.

r apprécier cette réflexion il faut sur-ous placer au sein des mœurs juives ennes, et nous dépouiller de ces lu-; que le christianisme nous a données i-même. Comment se représentait-on je ne dirais pas même un Dieu, mais e? Nous venons de le voir dans le por-ue fait Sénèque de la fière impassibi-Caton. Comment en particulier le Juif se représentait-il le Messie? un conquérant superbe qui devait uler à ses pieds. Voilà les préjugés veloppaient alors le monde, et en par-r la Judée. Et dans cet état on veut ıt que quatre écrivains obscurs aient été assez supérieurs à la nature humaine pour deviner, contrairement à tous les pré-jugés de leur époque, les qualités d'une âme véritablement héroïque, et la peindre si parfaitement en Jésus-Christ? Pourquoi le font-ils faible dans son agonie? Ne savent-ils pas peindre une mort constante? Oui, sans doute; car le même saint Luc peint celle de saint Etienne plus forte que celle de Jésus-Christ. Mais non, ils démêlent sur-le-champ ce que dix-huit siècles de lumières nous ont à peine appris à découvrir et ils rencontrent juste le trait qui convient à la mort d'un Homme-Dieu, lequel déploie une force d'au-tant plus surhumaine dans le cours de son supplice, qu'il en ressent plus profondé-ment l'horreur, et qu'il paraît, ce semble, y succomber. — Mais Jésus-Christ, et ses hum-bles historiens eussent-ils, seuls entre tous leurs contemporains, compris le rôle qui convenait réellement à un Homme-Dieu, et saisi par je ne sais quelle illumination tous les traits qui composent cette passion et cette mort qui épuiseront à jamais l'admira-tion des siècles, nous n'aurions résolu que la moitié de la difficulté. Il resterait à nous demander comment, disposés à peindre la divinité aux yeux de leurs contemporains, ils eussent précisément choisi tous les traits qui étaient le plus directement contraires aux préjugés de leurs temps. Voulant passer alors pour Dieu, Jésus-Christ et ses disci-ples devaient *poser* à la manière dont on se figurait alors un Dieu, et en particulier le Messie sous peine de voir crouler leur pro-jet. Le génie qu'on est obligé de leur accor-der pour parer à la première difficulté, en leur faisant deviner les qualités qui convien-nent à la vie et à la mort d'un Dieu, ne peut-être subitement retiré pour échap-per à la seconde difficulté, jusqu'à ne leur laisser pas même cette mesure de sens com-mun qui devait leur dire qu'en le peignant comme tel, ils le peignaient au rebours des préjugés de leur temps, et par conséquent du succès de leur entreprise. De deux cho-ses l'une, ou bien ils avaient de l'intelligence, ou bien ils n'en avaient pas. On ne peut prétendre qu'ils fussent à la fois de grands génies et des insensés. Or, n'était-ce pas le comble de la folie de dire au siècle d'Hé-rode et de Néron, en lui montrant Jésus-Christ sur la croix : Voilà votre Dieu!..... n'était-ce pas le comble de la sagesse en réa-lité d'avoir ainsi rencontré les véritables ca-ractères de la mort d'un Dieu?..... Que l'incrédulité sorte de là si elle le peut.

Faisons lui remarquer en attendant qu'il est si bien vrai que le rôle de Jésus-Christ était diamétralement contraire au succès de son entreprise, que ce fut là précisément la grande cause de l'incrédulité des Juifs à son égard, qui ne pouvaient se résoudre à voir leur Messie dominateur dans un objet sup-plicié ; que ce fut aussi les grandes causes de l'incrédulité païenne qui, ainsi que nous le voyons dans les écrits de Celse, de Por-phyre et de Julien, relevait directement con-tre la prétendue divinité de Jésus-Christ tous

les traits de sa vie, de sa passion et de sa mort, où il paraît faible, abandonné, et impuissant dans les mains de ses ennemis et de ses bourreaux. Et c'est en heurtant ainsi de front tous les préjugés de leur temps, et par le fait en y succombant dès l'abord d'une manière aussi ouverte, qu'ils auraient conçu la réalisation de leur entreprise, eux qu'on est forcé de faire d'ailleurs si habiles, qu'ils auraient, je le répète, dépassé leur siècle de dix-huit siècles, ou plutôt de tous les siècles?.....

En définitive ils ont réussi, dira-t-on.

Je réponds qu'on va se froisser par là contre une nouvelle et forte preuve de la Divinité du christianisme, et que c'est précisément parce que la conduite de Jésus-Christ était en opposition avec toutes les voies humaines, que son succès ne peut s'expliquer que par une force toute divine. Mais sans nous prévaloir encore de cet argument, nous nous bornons ici à soutenir, ce qu'on ne saurait en bonne logique songer à nous contester, qu'entre ceux qui prétendent que le Christ n'est qu'un fait humain et ceux qui prétendent que c'est un fait divin, le succès *tout seul* ne prouve rien, parce qu'il prouve au moins autant pour les uns que pour les autres. C'est la moindre des choses qu'on puisse nous accorder : on ne peut s'en défendre; et cela suffit pour replacer l'incrédulité dans le cercle de la difficulté où nous l'avions renfermée.

Ce qui est certain, c'est que le succès, qu'il soit survenu ou non, paraissait souverainement impossible et contraire aux moyens employés ; qu'il fallait être fou pour procéder comme les fondateurs du christianisme l'ont fait, et la preuve, c'est qu'ils ont été traités comme tels.

Ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'il fallait une profondeur de génie, humainement parlant inouïe, pour surprendre ainsi, dans le sein de la vérité la plus inconnue alors, tous les secrets d'une vie et d'une mort qui nous paraîtront à jamais divines.

Ce que nous avons le droit de conclure enfin, c'est qu'il est absurde d'admettre dans Jésus-Christ et ses disciples, si on ne veut voir en eux que les entrepreneurs d'une religion humaine, ou tant de génie ou tant d'ineptie, et, ce qu'il y a de pis, ces deux choses en même temps.

Admettez au contraire que Jésus-Christ est Dieu et ses disciples inspirés par lui dans le tableau qu'ils nous ont fait de sa personne, et tout s'explique, la sagesse comme la folie de leur conduite.

La sagesse : C'est elle-même, c'est Dieu qui a réellement fourni en Jésus-Christ le personnage évangélique dont nous admirons la perfection adorable. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il se soit conduit en Dieu, et que les Evangélistes l'aient peint comme tel? Cela devait être : Jésus-Christ n'a eu besoin que d'être lui-même, et les Evangélistes que de le copier. Les ténèbres de l'ignorance où était alors plongé le monde touchant le caractère divin ne rendent plus là découverte de ce caractère en Jésus-Christ inconcevable, parce que cette découverte n'est pas une invention de l'homme, mais une simple révélation de la sagesse divine elle-même, se faisant jour sur la terre en inspirant à ses disciples, d'autant plus propres à cela qu'ils étaient plus simples, le fidèle récit des actions qu'elle-même avait faites.

La folie : Elle n'existait que parce que des hommes tout seuls ne sauraient en effet, sans folie, prétendre à aucun succès quelconque que par des moyens humains dont le plus indispensable est de ne pas heurter de front les préjugés de leur temps, ce qui a très-bien fait dire à Pascal: «Mahomet s'est établi en tuant, Jésus-Christ en faisant tuer les siens; Mahomet en défendant de lire, Jésus-Christ en ordonnant de lire, etc.; enfin cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, au lieu de conclure que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ a bien pu réussir, il faut dire que, puisque Mahomet a réussi, le christianisme devait périr, s'il n'eût été soutenu par une force toute divine. » Cette force étant donc déniée, c'était le comble de la folie d'agir comme Jésus-Christ et ses disciples l'ont fait; mais, cette force étant introduite, la folie de la croix devient sagesse, parce qu'il est d'un Dieu de manifester son action par l'exclusion de tous les moyens humains, et de faire éclater sa force dans notre infirmité.

C'est ainsi que tout se redresse et que tout s'explique, et que le point de vue de la raison se confond avec le point de vue de la foi en Jésus-Christ. Le second de ces points de vue dépasse, il est vrai, le premier; mais outre que cela est conforme à la nature des choses, ils sont tous deux si bien ajustés, qu'ils n'en font qu'un seul, et qu'on ne peut quitter l'un sans quitter l'autre. »

Dans cette appréciation du caractère moral de Jésus-Christ, comme dans tout le cours de son travail, M. Auguste Nicolas oublie complétement un trait qui est l'une des preuves les plus profondes de la divinité de Jésus-Christ. Ce sont les trente ans de sa vie qui précédèrent sa mission publique. A la naissance de Jésus-Christ, la terre entière s'ébranle, toute l'armée des cieux fait entendre ses hymnes, et les rois accourent du fond de l'Orient pour se prosterner devant sa crèche. Selon les conceptions humaines et les fausses notions de la grandeur, il était naturel que les évangélistes représentassent les trente premières années de la vie du Sauveur comme semées de perpétuels prodiges et d'événements extraordinaires. Les Evangiles apocryphes n'y ont point manqué, comme nous le voyons surtout dans l'Evangile de l'Enfance. Au contraire, selon le récit des apôtres, sa vie toute entière s'écoula, depuis sa naissance jusqu'à sa mission publique, dans la plus profonde obscurité. Pauvre et vivant en simple artisan du travail de ses mains, il nous donne l'exemple de cette humilité profonde, vertu si inconnue au monde païen, si étrangère à

umanité avant l'Evangile, qu'elle est pré-ément l'opposé de toutes les idées qu'on faisait alors de la grandeur humaine. Qu'un eu se soit fait homme pour relever et ins-ire le genre humain, c'est ce qu'avaient ssenti les philosophes eux-mêmes; mais 'un Dieu se fasse homme pour nous ap-ndre par son propre exemple l'amour de bscurité et l'humilité; qu'il passe sa vie esque tout entière dans l'humble exer-e d'un métier manuel et dans le travail un simple artisan, c'est ce qui choquait au is haut point toutes les idées d'alors, qui oussaient le travail comme vil et dégra-it en l'abandonnant aux esclaves : où donc évangélistes auraient-ils trouvé ou au-ent-ils pris cette conception de l'huma-é, si inconnue partout, et qu'après dix-uf siècles d'éducation chrétienne, nous ons peine encore à concevoir? Comment, voulant peindre un Dieu, l'auraient-ils re-senté sous la forme méprisable d'un ou-ier? Evidemment celui-là seul qui vou-t sanctifier l'humilité et le travail par son emple, celui-là seul qui avait les vérita-es notions de la grandeur, pouvait offrir la vinité sous cette forme et la faire accepter i monde.

Que de preuves multipliées de la divinité Jésus-Christ dans le simple aperçu de son ractère! Encore n'en avons-nous considéré ie le côté moral. Le côté intellectuel ne ous offre pas une démonstration moins appante de cette divinité. *Qui de vous me nvaincra de péché* (*Joan.* VIII, 46)? disait Christ. Dans ce seul mot se trouve résumée ute la perfection absolue de son caractère oral, infaillible comme Dieu. On pourrait sumer aussi son caractère intellectuel dans tte autre interrogation : « Qui de vous me onvaincra d'erreur? » On ne songe pas as-z à tout ce qu'a de surhumain ce double fi, justifié depuis deux mille ans par les its, qu'un Dieu seul pouvait adresser au onde, et que seul surtout il pouvait jus-ier.

Quelle parole a jamais été plus livrée à discussion et à l'épreuve de la pratique ie la parole de Jésus-Christ? Semée aux iatre vents du ciel, répandue dès son ori-ne par tous les climats, au milieu de tou-s les races, de toutes les langues, de tous s peuples, de toutes les civilisations, trans-ise de siècle en siècle aux savants et x ignorants, aux faibles et aux forts, par-ut et toujours sans aucune exception, elle germé des fruits de vérité, de perfection-ment, de sainteté et de vertu; partout et ujours, comme celui qui l'a prononcée, elle a passé faisant le bien; » partout et ujours elle a fait la grandeur et la vie des uples comme celles des individus. Nulle irt elle n'a reçu un démenti des faits; elle toujours fourni sa preuve salutaire ou ter-ble, convaincu de corruption, d'aveugle-ient et de péché ceux qui l'ont rejetée, 'amour, d'intelligence et de vertu ceux qui ont acceptée. C'est vraiment « la lumière du onde. »

N'est-ce donc qu'un homme que celui de la lèvre duquel est sortie cette parole qui depuis dix-neuf cents ans est le phare étin-celant de l'humanité? Cette parole intaris-sable, dont dix-neuf siècles de développe-ment et d'application n'ont pu épuiser la séve de vérité, qui toujours jeune et toujours nouvelle porte encore à cette heure toutes les lumières et toutes les perfections du monde? Cette parole qui se révèle sans cesse plus puissante et plus féconde, à mesure qu'il en sort plus de torrents de clarté et sur laquelle repose l'avenir et le salut des indi-vidus et des nations? N'est-ce qu'un homme, celui qui a fait entendre ce souffle de vie au moment même où le genre humain était plongé dans les plus horribles ténèbres et qui l'a fait accepter à la terre tout entière? N'est-ce qu'un homme celui dont une seule parole acceptée ou rejetée du monde, en fait la sainteté ou la corruption, la vertu ou le vice, la vie ou la mort? Non, non, cette parole éternelle, immuable et infaillible comme Dieu n'est pas celle qui sort des lèvres humaines, mais la Parole, le *Verbe* de Dieu lui-même.

En effet, après une épreuve de près de deux mille ans, cette lumière de l'Evangile se confond avec la véritable raison de l'homme, tellement que l'incrédule en fait la source de ses objections. Mais il oublie de considérer dans quel moment et dans quelle circonstance cette parole s'est révélée au monde, il oublie qu'elle a été obligée de se présenter elle-même sous le nom de *folie* pour confondre la sagesse de ce monde. (*I Cor.* I, 27). Elle ne pouvait faire autre-ment, car alors elle en était la contradiction flagrante, et la raison humaine ne voyait en elle que la plus horrible des folies, parce qu'elle-même n'était que démence. C'est un fait de l'histoire et nul ne saurait le contes-ter. Cependant cette folie du Christ était si parfaitement conforme à la véritable raison, qu'aujourd'hui on la confond avec elle jus-qu'à en faire un motif même de l'incrédulité. Celui-là seul qui avait créé la raison de l'homme pouvait seul aussi la rétablir dans son intégrité primitive : et celui-là, c'est Dieu! Jésus-Christ l'a fait: donc Jésus-Christ est Dieu.

Mais la preuve la plus complète de la divinité du Christ dont cette parole émane, c'est son incroyable simplicité. Jésus ne dis-cute pas, ne raisonne pas, il emprunte ses comparaisons aux choses les plus vulgaires de la nature, et sa pensée d'une profondeur sans bornes revêt une forme dont la simpli-cité populaire forme le principal attrait. Il renverse et confond toutes les notions d'alors, sans efforts et comme par le seul effet d'une toute-puissance créatrice. En parlant des choses les plus hautes il n'est point ravi et transporté, comme les anciens voyants et les prophètes : il n'use point de l'ascendant de la science et de la logique comme les phi-losophes, il n'emploie point l'autorité et la force comme les fondateurs d'empire. Tou-jours « doux et humble de cœur, » ainsi qu'il

le dit lui-même, il n'est profond qu'à force de simplicité, et incroyablement simple qu'à force de profondeur. C'est là le caractère fondamental de la vérité éternelle se contenant et se possédant elle-même : c'est le caractère de la divinité.

« Au surplus, » dit M. Auguste Nicolas, « nous avons une souveraine garantie du fait de la divinité de Jésus-Christ, c'est la déclaration de Jésus-Christ lui-même. Partout il nous dit qu'il est le Christ, fils du Dieu vivant; *la vérité*, le principe; la lumière du monde, la vie éternelle; le Messie promis depuis l'origine du monde; le Sauveur du genre humain.

Non-seulement il se donne le titre de Dieu, mais il en exerce les prérogatives; il prétend en faire les œuvres, il en revendique les droits. C'est là le fond de toutes ses paroles, de toute sa conduite, et il soutient ce rôle jusqu'à la mort, et après la mort.

Et maintenant voici la conséquence invincible que nous devons en tirer.

Ou il dit vrai, ou il dit faux; s'il dit vrai, il est Dieu; s'il dit faux (Dieu me pardonne cet affreux dilemme! mon cœur l'efface à mesure que ma main l'écrit), il est un imposteur ou un fou.

Il n'est pas possible de s'arrêter entre ces deux extrêmes, et les mêmes raisons qui font que Jésus-Christ est Dieu, si elles sont solides, font qu'il est un imposteur ou un fou si elles ne le sont pas.

Jésus-Christ un imposteur!!! Jésus-Christ un insensé!!! s'écriera l'incrédule lui-même. Ah! ne me faites pas dire cela : loin de moi ce blasphème! vous renversez tous mes sentiments, toute ma raison, je me croirais plutôt un insensé moi-même : souffrez, souffrez que je voie en lui un grand philosophe, un homme éminent en sagesse, un juste ami de Dieu, un bienfaiteur du genre humain, digne de tous nos respects, de toute notre reconnaissance.

Non. *Celui qui n'est pas pour moi*, dit Jésus-Christ lui-même, *est contre moi* (*Matth.* XII, 30), tant est absolue et entière sa volonté d'être reconnu pour ce qu'il dit être, par l'*égal de Dieu*. Lui-même repousse tout hommage qui ne va pas jusqu'à l'adoration, lui-même consent à être traité comme un blasphémateur et un insensé s'il n'est pas Dieu. Voyez-le dans les mains de ses ennemis qui se moquent de lui, et faisant allusion à sa prétendue divinité, lui couvrent la face, lui donnent des coups sur le visage, puis l'interrogent, disant : *Devine qui t'a frappé*. Après toute une nuit passée dans cette sanglante ironie, « sur le point du jour, dit la sainte histoire, les sénateurs du peuple juif, les princes, les prêtres et les scribes, s'assemblèrent, et l'ayant fait venir dans leur conseil, ils lui dirent : *Si vous êtes le Christ, dites-le-nous. Il leur répondit : Si je vous le dis, vous ne me croirez point et ne me laisserez point aller. Mais désormais le Fils de l'Homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. Alors ils lui dirent tous : Vous êtes donc le fils de Dieu. Il leur répondit : Vous le dites; je le suis.—Et ils dirent : Qu'avons-nous encore besoin de témoins, puisque nous l'avons entendu nous-mêmes de sa bouche.* » (*Luc.* XXII, 63-71.)

Pareillement, lorsque, traduit devant le grand prêtre, la foule l'accusait de s'être arrogé la puissance même de Dieu, *le grand prêtre se levant lui dit : Vous ne répondez rien à ce que ceux-ci déposent contre vous?— Mais Jésus demeurait dans le silence. Alors le grand prêtre lui dit : je vous adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. — Jésus lui répondit* : VOUS L'AVEZ DIT. *Qui plus est, je vous dis qu'il arrivera que vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la vertu de Dieu et venant sur les nuées du ciel. — Alors le grand prêtre déchira ses vêtements en disant : Il a blasphémé : qu'avons-nous plus besoin de témoins? Vous venez d'entendre le blasphème, que vous en semble? Ils répondirent : Il a mérité la mort. Alors ils lui crachèrent au visage*, etc. (*Matth.* XXVI, 63-67.)

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, le grand prêtre avait raison de le traiter comme un blasphémateur. Jésus-Christ même ne réclame pas contre ce traitement; il le souffre comme un effet de l'aveuglement des Juifs, qui ne veulent pas voir en lui un Dieu. Sa seule défense a été de dire qu'il l'était réellement. On ne l'a pas cru : dès lors il va sans dire qu'il ne doit plus être considéré que comme un vil blasphémateur et tout le reste en est la conséquence.

Or, cette situation de Jésus-Christ devant le grand prêtre est encore et sera toujours la seule qu'il puisse avoir devant la raison, et l'incrédulité de tous les temps, mise en demeure de se prononcer sur sa personne, devra conclure comme les Juifs...

Je sais qu'aujourd'hui l'incrédulité, pour échapper à cette rigoureuse alternative, voudrait faire un certain triage dans ces faits de la vie de Jésus-Christ et, mettant de côté les passages de l'Evangile qui se rapportent au dogme et surtout aux miracles, s'en tenir à la simple morale pour n'avoir rien à démêler avec le surnaturel et ne voir en Jésus-Christ que l'auteur d'un enseignement humain. Mais cette prétention n'est pas tolérable, et, en toute autre matière on la qualifierait d'insensée. Où a-t-on pris que l'Evangile est vrai sur tel point et faux sur tel autre, et que ce partage entre sa vérité et sa fausseté se fait exactement dans le sens ou dans la mesure favorable à l'incrédulité? Où a-t-on pris que tout ce qui est dogme est nécessairement *symbole*, que tout ce qui est miracle est nécessairement *légende*, et qu'il n'y a rien de réel et de certain que la partie morale? Y a-t-il rien dans l'Evangile qui le dénote et l'autorise, et n'est-ce pas avec la même garantie, avec le même accent de vérité, que ses auteurs nous rapportent ici ce précepte de Jésus-Christ : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes* (*Matth.* VII, 12); là cette invocation de sa divinité : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre?*

uth. xxviii, 18.) Et ailleurs l'action de le même puissance : *Lazare, sors du tombeau....* (*Joan.* xi, 43.) Si vous croyez à la ité de l'Evangile sur le premier point, irquoi ne pas y croire sur les deux au-, ou si vous le rejetez sur les deux au- pourquoi le croyez-vous sur le premier? irquoi n'allez-vous pas jusqu'à dire que t y est faux, que Jésus-Christ n'a pas s dit une de ces choses que l'autre, qu'il pas existé, et que quatre écrivains obs-s se sont accordés pour imaginer un ca-tère inimaginable, et pour tromper tout genre humain?

C'est là, en effet, qu'il faut en venir. L'E-gile ne peut être divisé. Comme la robe Jésus-Christ, il est sans couture. La mo-, le dogme, les miracles y sont entrela-, y sont occasion et raison les uns des res, de manière à former entre eux un u dont on ne peut détacher un fil sans ipre la trame. Qu'on le tire au sort si veut; mais il faut l'accepter ou le rejeter entier.

Mais, dira-t-on, de cela seul que je ne re-mais pas la divinité de Jésus-Christ, vous pouvez pas me forcer à souscrire à son amie, et mettre dans mon âme ni sur mes res ce qui n'y sera jamais : l'indignation, orreur et le mépris pour sa personne. Car fin, après tout, il a doté le monde d'une rale sublime; il a dissipé les ténèbres de lolâtrie, il a introduit dans l'humanité un ritualisme sanctifiant; il a affranchi les rits de la superstition, les cœurs de l'in-nie, les têtes de l'esclavage; il a fondé le me de la liberté, de la charité; il a mis vérité partout : dans les mœurs, dans les titutions, dans les lois; il a imprimé au nre humain une marche civilisatrice qui poursuit encore pleine de vigueur après t-huit cents ans; il a semé la terre des rveilles de ses vertus; il a sauvé, il sauve s les jours le monde. Voilà ses titres à n respect, à mon admiration, à ma re-maissance; je ne puis les méconnaître et oublier sans me méconnaître et m'ou-er moi-même : non, jamais vous ne me erez blasphémer. — Adorez-le donc : car s venez de décliner les titres qui vous bligent, et de vous fermer tout retour 'incrédulité. — Comment cela? — Le ci :

Tout ce que vous venez de relever en fa-r de Jésus-Christ n'est rien si vous lui z sa divinité. Tout l'Evangile, en effet, morale, ses lumières, ses vertus, éma-it directement de ce principe que Dieu miséricordieusement intervenu en Jésus-ist pour racheter le genre humain. Le me de la rédemption, la croix : voilà angile, voilà le christianisme. Les idées limes que le christianisme nous a don-s sur Dieu et ses divers attributs : sa tice, sa sainteté, sa grandeur, sa miséri-de; celles non moins profondes qu'il s a données sur nous-mêmes; notre mi-e, notre grandeur, notre état primitif, uel et futur; nos rapports absolus avec Dieu, nous-mêmes et les autres hommes: toutes ces magnifiques notions qui ont changé la face du monde, et tous les motifs qui les ont mises en action dans l'humanité, ne sont que des émanations, des irradiations du grand sacrifice de l'Homme-Dieu. Ce n'est pas tant ce qu'a dit Jésus-Christ que ce qu'il a fait qui a changé le monde, et ce ne sont pas tant les faits de sa vie que le grand fait de sa mort. La morale évangélique est une morale en action, et le théâtre de cette action est sur la croix comme son acteur nécessaire est un Homme-Dieu. Aussi voyons-nous que Jésus-Christ, durant tout le cours de sa vie, en appelle continuellement à sa mort comme à l'objet de sa mission, au principe de son succès. Il en parle sans cesse, tout ce qu'il dit la suppose, il ne fait qu'en préparer l'application en attendant que l'heure de sa *consommation* ait sonné, et c'est à cette heure qu'il renvoie la conversion de l'univers. *Quando exaltatus fuero a terra omnia traham ad me ipsum.* (*Joan.* xii, 32.) Voilà l'Evangile : prenez-le, lisez-le, et vous n'y verrez pas autre chose. C'est ainsi qu'il est, ainsi qu'il a été reçu, entendu, pratiqué partout jusqu'à nos jours, et s'il a produit tous les fruits que vous admirez, si à l'heure qu'il est il en produit encore, ce n'est que par là.

Lors donc que vous admirez les merveilles du christianisme, vous n'admirez autre chose que les splendeurs de la divinité de Jésus-Christ, et si celles-là sont véritables, celle-ci l'est également.

Direz-vous que cette divinité n'est qu'une sublime hypothèse, imaginée par Jésus-Christ lui-même, pour donner un fondement à son système et le faire recevoir par le genre humain?

Mais y pensez-vous? Une hypothèse! C'est-à-dire ce qui est sans fondement, tel est à vos yeux le fondement de ce christianisme que vous admirez! Mais ce christianisme lui-même n'est pas autre chose que la révélation de la divinité de Jésus-Christ. Il est cette divinité même appliquée au monde comme un moule sur lequel celui-ci est invité à se réformer. Si donc cette divinité n'est qu'une chimère, le christianisme n'est donc qu'une chimère pareillement. Cependant vous le tenez pour une magnifique réalité. Vous êtes frappé de tout ce qu'il porte de vérité, de vie et de fécondité dans son sein. Accordez-vous avec vous-même; ce qu'il y a de certain, c'est que, si vous ôtez la divinité de Jésus-Christ, vous ôtez toute la science et toute la vertu de la croix, et que, si vous ôtez la science et la vertu de la croix, il ne vous reste plus rien du christianisme. Toutes ces choses se tiennent et sont clouées pour ainsi dire avec Jésus-Christ à l'autel de son sacrifice.

Et puis, ne trouvez-vous pas que l'*hypothèse* de la divinité de Jésus-Christ, qui n'aurait dû entrer dans son œuvre que comme moyen auxiliaire, en aurait singulièrement usurpé la fin, et aurait fait payer bien cher le secours qu'elle lui aurait prêté?

Quel est, en effet, l'objet du christianisme, si ce n'est d'arracher le monde à l'idolâtrie, de rétablir le culte du vrai Dieu, l'adoration pure en esprit et en vérité (*Joan.* IV, 24), et d'inspirer au monde toutes les vertus qui en découlent : la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la pénitence? Or, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, n'est-il pas manifeste qu'en se faisant adorer comme tel, il fondait en sa personne le règne de l'idolâtrie, qu'il portait la plus grave atteinte au culte du vrai Dieu, qu'il consacrait l'erreur et le mensonge, qu'il confisquait à son profit toutes les vertus qu'il inspirait, les trompait et les violait par cela même en se substituant à leur fin légitime, et qu'il abusait monstrueusement, il faut le dire, de ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur de l'homme : la foi, le dévouement, l'amour?.. Chose horrible ! je me représente tous les sacrifices qui ont été faits, qui se font, et qui se feront dans le monde au seul nom de Jésus-Christ; tous ces millions de martyrs dont le sang a rougi la terre; tous ces supplices, toutes ces tortures qu'ils ont endurés, et tout cela dans la fausse persuasion que Jésus-Christ était Dieu! Et Jésus-Christ l'auteur, le fauteur de cette fausse persuasion!!! Une telle imposture est-elle possible? N'est-elle pas en contradiction flagrante avec le caractère doux, humain et véridique de Jésus-Christ? Peut-elle se concilier avec le respect et l'admiration qu'on professe pour sa personne? Aurait-elle eu tant de crédit et de succès, et, à l'heure qu'il est, serait-elle encore, après dix-huit cents ans, la clef de voûte du christianisme et de toute la civilisation qui en dépend?..... Ne voit-on pas qu'on touche enfin à l'impossible et à l'absurde, et qu'à force de ne vouloir pas croire on déraisonne?

Ce n'est pas tout :

La divinité de Jésus-Christ, dit-on, n'aurait été qu'une sublime hypothèse imaginée pour faire recevoir sa morale. C'est fort bien; mais qui aurait fait recevoir cette hypothèse elle-même?...

On conçoit une fiction qui flatte les dispositions de ceux auxquels on s'adresse, entre dans leurs vues, et les amène, par un séduisant artifice, à un résultat avantageux qui leur aurait répugné dès l'abord; mais une fiction qui répugne autant que ce résultat! plus que ce résultat!!! Evidemment c'est contradictoire.

D'où viennent toutes les résistances que le christianisme a rencontrées dans le monde depuis le soulèvement des Juifs contre Jésus-Christ jusqu'à cette incrédulité que je combats en ce moment, si ce n'est de ce que Jésus-Christ est proposé comme Dieu?... Le résultat du christianisme, sa morale, ses institutions civilisatrices, etc., sont reçues par l'incrédule; il les admire, les applaudit : c'est là le fondement de son respect et de sa reconnaissance envers Jésus-Christ. *Une seule chose* le soulève et le révolte : la divinité de Jésus-Christ. Et cependant, par la plus singulière contradiction, c'est cette divinité qu'il présente comme l'appât séducteur par lequel Jésus-Christ aurait attiré le monde. Il ne voit pas que le sentiment d'incrédulité qui le pousse à faire l'objection la retourne contre lui-même.

Le difficile dans le christianisme, disons mieux l'impossible, humainement parlant, c'était précisément de faire voir, de faire adorer Dieu, le maître du ciel et de la terre, le créateur des mondes, dans un homme en croix. En face de l'univers païen surtout, loin que ce pût être un moyen de succès, c'était là le grand obstacle, la grande, l'insigne *folie*. Je conçois que cet obstacle vaincu, il devenait un moyen; mais pour le vaincre il fallait un moyen supérieur à tout obstacle; et si pour faire croire à la morale il fallait faire croire à la divinité de son auteur contre toute apparence de raison, tous les penchants de la nature, tous les préjugés, tous les intérêts, et avec cette force, cette rapidité, cette universalité, cette perpétuité, cette intensité souveraine qui a triomphé de tout, il ne fallait rien moins que cette divinité même.

Aucune issue ne se présente donc à l'incrédule pour échapper aux impossibilités de son système

La conduite et l'œuvre de Jésus-Christ se heurtent d'une manière désolante pour sa raison, et ne lui laissent que le choix des inconséquences, ou plutôt les accumulent pour les lui faire dévorer toutes à la fois.

Inconséquence de voir un sage par excellence dans un homme qui aurait poussé la folie ou l'imposture jusqu'à se confondre avec la Divinité, en simuler la puissance, en dérober les adorations, en exiger les sacrifices.

Inconséquence de voir l'un et l'autre dans un même sujet, et, pour se refuser à reconnaître en Jésus-Christ un Dieu-Homme, d'y voir forcément un sage et un fou, un juste et un criminel.

Inconséquence enfin de rattacher le succès le plus prodigieux qui ait paru dans le monde à une grossière imposture qui, outre les obstacles extérieurs qu'elle aurait surmontés d'une manière déjà humainement inexplicable, en aurait porté dans elle-même qui auraient dû la confondre quand bien même tout eût concouru pour la favoriser.

L'incrédulité se trouve ainsi obligée d'admettre tour à tour et même à la fois le oui et le non, le pour et le contre, le mensonge et la vérité, la lumière et les ténèbres, et de les embrasser, de les accoupler monstrueusement dans sa raison.

Mais cette raison rejette à la fin tant d'inconséquences, et, reprenant son libre exercice, elle s'affirme à elle-même qu'ayant nécessairement à opter entre la divinité et l'imposture en Jésus-Christ, elle ne saurait hésiter à embrasser la croyance à sa divinité.

La divinité de Jésus-Christ se présente environnée de mystères.

L'imposture en Jésus-Christ se présente hérissée d'absurdités.

s mystères qui touchent à la divinité de s-Christ sont de l'essence de cette divi- même et appartiennent à un ordre sur- re. qui doit nécessairement les compor- et où la raison doit les admettre.

s absurdités que traîne après elle l'im- ure en Jésus-Christ bouleversent l'ordre rel des choses qui sont le plus du res- de la raison et où celle-ci ne peut les rir sans s'abdiquer.

incrédulité croit faire acte d'indépen- e en rejetant la croyance en la divinité ésus-Christ, et elle ne s'aperçoit pas. le ne peut le faire qu'en tombant aus- sous le joug de la croyance à son im- ire, cent fois plus coûteuse à la raison. question n'est pas : croire ou ne pas e, mais croire ceci ou cela.

croire, en effet, c'est admettre ce qu'on omprend pas, il est incontestable qu'on omprend pas l'imposture en Jésus- st, et qu'en ce sens il y a croyance ne dans le cas d'admission de sa divi-

is il y a cette énorme différence que e à la divinité de Jésus-Christ c'est e ce qui de sa nature *doit être incom- ensible* : un phénomène purement divin; i dépasse simplement la raison sans la edire; ce qui, en un mot, est du vérita- omaine de la croyance parce qu'il n'est lu domaine de la raison.

ndis que croire à l'imposture de Jésus- st, c'est se résigner à ne pas comprendre chose qui de sa nature *doit être incom- ensible* : un *phénomène* purement hu- ; c'est aveugler à plaisir sa raison et rdire chez elle-même : bien plus que c'est admettre ce qu'on comprend très- , mais *ce qu'on comprend très-bien être et impossible*, et aller contre les lumiè- e sa raison. »

le voit, l'incrédule se trouve ainsi ac- contre une montagne d'absurdités pal- s et il ne lui reste d'autre issue que nfesser avec nous la divinité de Jésus- t. Mais M. Nicolas n'accorde-t-il pas en disant que ce dogme est incompré- ble ? N'est-ce pas plutôt *mystérieux* faut dire. En effet, partout où est l'infini, écessairement le mystère. Mais la raison conçoit que ce mystère est inévitable elle, parce qu'elle est relative et bor- Bien plus, elle conçoit que l'infini ne it rien laisser en dehors de lui et qu'ai- Dieu soit contenir en son Verbe vivant nce de toutes les créatures comme sa e essence. Au fond le mystère du Dieu omme est donc parfaitement conforme onnées de la raison Entrevu, pressenti, cé par toute l'antiquité, il est depuis le deux mille ans la foi constante et anlable de toute l'élite de l'humanité. le nier, il faut donc accuser de folie le humain tout entier et mettre ainsi en sa propre raison, qui ne peut ainsi ure qu'à cette divinité du Christ qu'elle rce en vain de rejeter contre la tradition universelle de l'humanité et contre la vraie lumière de la raison elle-même.

Ce que dit ici M. Auguste Nicolas est telle- ment frappant d'évidence qu'il s'est réalisé à la lettre dans l'un des adversaires les plus connus du christianisme. En effet, dans son *Introduction aux Fables de Lachambaudie*, Pierre Leroux lui-même démontre qu'il est radicalement impossible de nier la divinité de Jésus-Christ sans l'accuser lui-même de la plus horrible imposture et du plus grand des crimes, ce que personne n'oserait avan- cer sans blasphème ; et l'incrédule en est réduit à nier l'existence même du Christ ce qui n'est pas moins radicalement impossible en présence de l'évidence absolue des faits. Voici la conclusion de ce dialogue :

« *Moi*. — Faites bien attention. Il faut que vous accusiez d'imposture, de mensonge, de vol, de plagiat, comme vous le dites, ou Jé- sus, ou ses apôtres, ou ceux qui ont écrit les Evangiles ; ou plutôt il faut que vous les confondiez tous dans cette accusation, l'un comme auteur, les autres comme complices à divers degrés du même crime ; car, quand il s'agit de religion, c'est un crime, et c'est même le plus grand de tous les crimes, que de tromper les hommes.

« Voyons ! comment construisez-vous votre accusation ? Sur quoi faites-vous porter au premier chef ?

« Est-ce sur Jésus ? Est-ce sur ses apôtres ? Est-ce sur les évangélistes ?

« *Lui*. — Un point est au moins certain; c'est le délit, et, comme vous le dites vous- même, le crime.

« *Moi*. — Vous n'oseriez accuser Jésus d'être le principal auteur de ce crime ; vous n'oseriez dire que c'est lui qui sciemment a trompé ses disciples. Non, vous ne l'oserez pas !

« Quoi ! un homme aurait affronté la mort avec l'enthousiasme que donne la vérité, et cet homme aurait eu la faiblesse de ne pas dire où il avait puisé la vérité ! Et pourtant cet homme allègue à chaque instant Moïse et les prophètes ! Cet homme prêche l'abné- gation et l'humanité ! Cet homme immole la personnalité humaine de toute façon, et l'ab- sorbe dans l'amour du prochain et dans l'a- mour divin ! Une telle contradiction est-elle possible ?

« *Lui*. — J'avoue qu'au lieu de croire Jé- sus coupable de pareille bassesse, j'aimerais mieux croire, avec Dupuis, qu'il n'a jamais vécu, ou, avec Strauss, que tout ce qu'on rapporte de lui est fiction.

« *Moi*. — Alors vous renverseriez toute la certitude humaine.

« *Lui*. — Pourquoi ?

« *Moi*. — Parce qu'il vous faudrait, pour être conséquent, nier, non pas seulement l'existence de Jésus, mais celle de ses disci- ples. Il y a de l'existence de Jésus des mo- numents qui s'appellent Pierre, Paul, Jean, et une foule d'autres ; il vous faudrait révo- quer en doute tous ces monuments. Si Jésus n'avait pas existé, tout ce que saint Paul a écrit est apocryphe ; car toute la doctrine de saint

Paul est fondée sur l'existence de Jésus.

« *Lui.* — Je sais que l'opinion de Dupuis rencontre des difficultés insurmontables.

« *Moi.* — Dites plutôt que la négation de l'existence de Jésus est la plus ridicule des absurdités. Le christianisme serait en effet sans cause.

« Songez donc que, suivant les *Actes*, les Juifs convertis à Antioche par saint Paul prenaient le nom de Chrétiens moins de dix ans après la Passion de Jésus; que, suivant ces mêmes *Actes*, il n'y avait pas cinq ans que Jésus avait été condamné, quand saint Paul le professait dans la synagogue, en annonçant que les prédictions de l'Ecriture étaient accomplies.... .

« *Lui.* — Mais qui nous répond de la véracité des *Actes?*

« *Moi.* — D'abord les *Actes* eux-mêmes par le caractère de vérité qu'ils portent, ensuite les écrits de saint Paul.

« *Lui.* — Ces écrits ont pu être forgés plus tard.

« *Moi.* — Lisez-les, et vous verrez s'ils ont pu être forgés. Vous auriez aussi beau jeu à dire que Newton n'a jamais vécu, et que son *Traité de la lumière* est l'effet du hasard.

« *Lui.* — Ainsi il faut croire à l'existence de Jésus.

« *Moi.* — Ou nier toute l'histoire; car il n'y a aucune tradition aussi concordante sur tous les points essentiels que celle qui se rapporte à cette existence. »

FILS DE DIEU. — Sous ce titre, Bergier, dans son *Dictionnaire de théologie*, démontre la divinité de Jésus-Christ par les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, par l'affirmation formelle de Jésus-Christ lui-même et la foi de ses apôtres. Nous nous bornons à renvoyer au travail de Bergier, en empruntant à ce sujet les passages suivants de M. Chassay (*Jésus Sauveur du monde*). « Jésus, dans les Evangiles, emploie souvent pour se désigner lui-même, l'expression *Fils de Dieu*. Il est de la plus haute importance de déterminer le sens de cette expression et de savoir si on doit l'entendre d'une manière métaphorique, ainsi que l'affirment de nos jours tant d'écrivains hostiles aux doctrines catholiques.

Il est incontestable que les livres saints se servent parfois du mot Fils de Dieu dans un sens moral, par exemple, quand les pacifiques et ceux qui, aimant leurs ennemis et faisant du bien, imitent la divinité, sont appelés fils de Dieu. (*Matth.* v, 9; *Luc.* vi, 35.) Le roi (*II Reg.* vii, 14) et le peuple d'Israël (*Ose.* xi, 1; *Exod.* iv, 22) reçoivent aussi le même titre, à cause de l'amour que Jéhovah leur portait et du soin particulier qu'il voulait en prendre; on affirme que c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que les évangélistes disent de la filiation divine de Jésus.

Quand on lit, même de la manière la plus superficielle, le Nouveau Testament, on trouve à cette hypothèse une multitude de difficultés. On ne s'explique ni la colère et l'indignation que l'expression de Fils de Dieu fit naître chez les Juifs (*Joan.* v, 17; x, 15, 30; xix, 17), ni les déclarations des quatre Evangiles sur la mission et la toute-puissance de Jésus. Aussi le docteur Strauss avoue-t-il avec une franchise qui lui fait honneur, « que Jésus, dans ses discours, ôta à l'expression Fils de Dieu sa signification judéo-théocratique, pour l'élever à une signification religieuse et métaphysique; il n'est donc pas étonnant que les Juifs se scandalisassent, non-seulement quand il s'appliquait cette expression anciennement usitée, mais encore quand, en se l'appliquant, il y attachait une idée plus relevée, et qu'ils l'accusassent, non-seulement de prétendre à la dignité messianique, mais encore de s'arroger les attributs divins, et de mettre ainsi en péril (17) le principe monothéistique de leur religion. » (*Strauss, Vie de Jésus*, sec. 2, cap. 4, § 57.)

Les déclarations des évangélistes ne sont pas moins significatives que les murmures des Juifs. « Plusieurs discours des Juifs, » c'est le docteur Strauss qui le dit, « renferment l'idée de sa préexistence avant son apparition terrestre. » Jésus se désigne lui-même comme celui qui est descendu du ciel (*Joan.* iii, 13, 16,28); et affirme qu'il existait avant Abraham. (*Joan.* viii, 58.) Il prie son Père de lui accorder la gloire qu'il avait auprès de lui avant que le monde fût (*Joan.* xvii, 5), il parle d'un retour du Fils de l'homme là où il était auparavant. (*Joan.* vi, 63.) « Ce passage, » dit le docteur Strauss, « soit examiné en lui-même, soit comparé aux autres passages, désigne trop précisément une existence antérieure, pour que nous nous en tenions à n'y voir qu'une existence purement idéale (18). »

Je sais bien qu'on oppose à des textes aussi concluants, que si l'Evangile accorde au Verbe une préexistence réelle, il n'est jamais parlé, même dans saint Jean de son éternité. C'est ainsi que raisonne un des docteurs du protestantisme français, M. Edouard Reuss (*Hist. de la théologie au siècle apostolique*, liv. v), dont l'orthodoxie n'égale pas l'érudition. Mais cette objection perd toute son importance quand on étudie avec une certaine attention la doctrine des Evangiles. Enseigner que le Verbe est égal à Dieu, n'est-ce pas professer implicitement son éternité? Or le Christ ne dit-il pas que lui et son Père ne sont qu'un (*Joan.* x, 30); que celui qui l'a vu a vu son Père (*Joan.* xiv, 9); que tout ce qui est à son Père est à lui (*Joan.* xvii, 10); que tous doivent honorer le Fils comme ils honorent le Père. (*Joan.* v, 23.) M. Reuss lui-même (loc. cit., liv. iii), dit en parlant d'un ouvrage de saint Jean (x, 30):

(17) La divinité du Verbe ne compromet nullement le principe monothéistique. (Leibnitz, *Sacrosancta Trinitas per nova reperta logice defensa*.)

(18) On pourrait citer un grand nombre de passages en dehors des discours de Jésus, dans les écrits des Apôtres, et entre autres: *Joan.* i; Paul, *aux Colossiens*, i, 15-19; *aux Hébreux*, i, 15; *aux Romains*, ix, 5.

doit reconnaître sans hésiter, que le t dans l'*Apocalypse*, est élevé au niveau eu. Il est nommé le premier et le der- le commencement et la fin, A καὶ Ω . I, 18; XVII, 8; III, 14), et ces mêmes iles sont employées à désigner l'Etre me. (*Apoc.* I, 8; XXI, 6.) Si la théologie rivée à reconnaître dans l'essence de sept attributs, il est dit expressément es mêmes attributs appartiennent aussi rist. (*Apoc.* III, 1; V, 6.) Lui seul peut ler Dieu son Père. (*Apoc.* I, 6; II, 28; 21; XIV, 1.) Il porte un nom nouveau ra écrit aussi sur le trône des fidèles . II, 17), mais ce nom, c'est en même celui du Père (*Apoc.* III, 12; XIV, 1), n de Jéhovah, nom mystérieux aujour- mais que ceux qui doivent le porter ndront à prononcer de celui qui en pos- e secret. (*Apoc.* II, 17; XIX, 12.) Enfin appelé la parole de Dieu... (*Apoc.* XIX, r toutes ces formules la Christologie vée à la hauteur d'une doctrine trans- nte, ou, comme on a l'habitude de dire, mystère. » (*Théologie chrétienne*, etc., , c. 6; *la Christologie*.)

quatre évangélistes parlent aussi en s magnifiques de l'Incarnation de Jé- sa mission divine et de sa toute-puis- Non-seulement, comme tout prophète, nvoyé de Dieu (*Matth.* X, 40; *Joan.* V, on-seulement il parle et il agit avec le t et sous la direction immédiate de *Joan.* V, 19); mais encore il possède la connaissance de Dieu qu'il peut seul uniquer aux hommes. (*Matth.* XI, 27; *an.* III, 13.) Il a reçu de Dieu toute nce (*Matth.* XI, 27); d'abord sur le ne qu'il va fonder et gouverner, et sur embres de ce royaume (*Joan.* X, 29; 6); puis sur tous les hommes en géné- *an.* XVII, 2); et même sur la nature ure (*Matth.* XXVIII, 18); c'est-à-dire nivers entier. Comme juge suprême, pouvoir d'éveiller les morts (*Joan.* X, de séparer les bons des méchants. . XXV, 31; *Joan.* V, 22, 29.)

st impossible de supposer que la stence du Verbe et les idées qui s'y ent aient été empruntées aux Alexan- ar l'auteur du quatrième Evangile, quel on les trouve plus souvent for- que dans les synoptiques. (NÉANDER, *Jésus*.) Les prérogatives que nous ve- exposer étaient attribuées au Messie Juifs contemporains de Jésus. (BER- *Christ.*, *Jud.*, § 8, 35, 42.) Le docteur avoue que « dans les *Proverbes*, dans de Sirach et dans celui de la *Sagesse*, uve l'idée d'une sagesse de Dieu per- e... de même dans les Psaumes et prophètes, on trouve de fortes per- ations de la parole divine. » (*Vie de Jésus*, sect. 2, § 62; comp. LUCKE, *Comm. in Evang.* Joan.. sect. 1, ff. 211.) Puis il ajoute : « Immédiatement après l'époque de Jésus, l'idée d'une préexistence du Messie existait dans la théologie supérieure des Juifs; il est donc naturel de conjecturer qu'elle existait aussi au temps auquel Jésus se forma. » Il n'est donc pas nécessaire d'aller chercher dans Alexandrie l'origine de la doctrine du Verbe, puisqu'on en trouve le point de départ dans l'Ancien Testament. » (*Ibid.*)

FOI. — La foi, l'espérance et la charité, ces trois vertus théologales, sont en elles-mêmes, et par les effets sanctifiants qu'elles opèrent en l'homme, les preuves de la Divinité de Jésus-Christ qui est venu les apporter au monde. Ainsi, pour ne parler que de la première de ces vertus, la foi réelle, pratique et vivante, opère dans la conscience humaine une illumination vivifiante qui la purifie, la sanctifie, et lui représentant dans le caractère de Jésus-Christ l'idéal de toute perfection et de toute sainteté, y opère par là même le principe de toute vertu. C'est ainsi que l'action invisible de Jésus-Christ sur les âmes par sa grâce, se révèle dans les fruits qu'elle porte. C'est ce que lord Erskine à parfaitement démontré dans son admirable *Essai sur la foi*, auquel nous renvoyons le lecteur pour ne pas nous appesantir ici sur une des preuves les plus vivantes de la divinité de Jésus-Christ, mais qui ne peut être bien comprise et sentie que par celui qui déjà chrétien lui-même en a éprouvé les effets par sa propre expérience.

FRATERNITÉ. — *Vous êtes tous frères* (*Matth.* XXIII, 8), dit Jésus-Christ et par cette parole il vint révéler au monde l'unité du genre humain et la fraternité universelle. Lorsque l'on considère l'état où était alors l'humanité, la séparation radicale qui la divisait en maîtres et en esclaves, en races, en tribus et en nations rivales et hostiles, cette parole qui nous semble aujourd'hui si simple n'était-elle pas alors surhumaine et ne témoignait-elle pas la divinité de son auteur, surtout si on en déroule par la pensée les incalculables conséquences?

Nous pourrions prendre ainsi chaque phrase, chaque mot de l'Evangile et montrer que la même remarque s'y applique. Mais dix-neuf siècles d'éducation chrétienne nous ont tellement familiarisés avec ces principes, si inouïs cependant lorsqu'ils apparurent que nous comprenons aujourd'hui difficilement ce cachet de nouveauté surnaturelle et divine, qui, dans chaque parole, dans chaque acte du Christ révélait sa divinité d'une manière moins frappante peut-être, mais non moins réelle que ses miracles et sa résurrection.

G

GÉNÉALOGIE DE JÉSUS-CHRIST.—Cette généalogie ayant été le sujet de quelques objections contre la vérité des récits évangéliques, base des preuves de la divinité de Jésus-Christ, nous en dirons un mot pour constater son authenticité. « La généalogie de Jésus-Christ, » dit M. Rossignol, « était nécessairement la mieux conservée que toutes les autres, parce qu'il était de la race de David et à la fois de celle des prêtres. Aussi les contemporains n'ont jamais nié son origine; les Juifs, ses ennemis, ont été forcés de reconnaître qu'il était de l'antique famille des rois; Bethléem, le lieu de sa naissance, était une pyramide élevée au sein même de la royale tribu. En disant d'ailleurs, que le Fils de Marie parut être le Messie (19), les rabbins font l'aveu qu'il réunissait au caractère davidique, le caractère sacerdotal. En prenant donc Tacite, qui place en Judée le berceau de Jésus, les registres du capitole dressés par Cyrinus, le *Sepher Toldos*, son thème le Talmud et le rabbin Moïse l'Egyptien (20), nous savons indépendamment de l'Evangile que Jésus était, comme dit quelque part saint Ambroise, prêtre-né de prêtres et roi-né des rois. »

Or ceci est le résumé de deux généalogies de saint Luc et de saint Matthieu. Dès le milieu du deuxième siècle, Irénée en faisait la remarque; et cent ans plus tard, Victorinus, s'appuyant sur les tableaux généalogiques, traça la figure d'un homme sur le livre de l'un, et celle du *bœuf* (21), sur la rédaction de l'autre. C'était formuler avec énergie l'idée fondamentale des deux historiens; saint Matthieu, écrivant pour les Juifs, fixa leur attention sur la descendance royale; saint Luc, pour compléter la vérité, à côté de David, dut mettre le sacrificateur. Les caractères prophétique et divin furent exprimés par saint Marc et saint Jean (22); mais ils ressortiront plus tard des faits et des témoignages païens. Il me suffit de vous avoir montré, par l'historien Flavius et les rabbins, la réalité des généalogies royale et sacerdotale, et la grande difficulté qu'il y avait, sinon l'impossibilité où l'on était de composer d'inexactes généalogies, spécialement dans les familles de Lévi et de Juda. A cette époque les registres publics existaient encore, et chaque famille gardait, aussi scrupuleusement que les fils d'Ali, l'échelle vénérée au sommet de laquelle se trouvait le père de la tribu.

L'auteur des *Quæstiones* (23) ne fait nulle difficulté de dire que les généalogies furent vérifiées sur des actes d'autorité publique.
Si le *Diatessaron* de Tatien les
n'oublions pas qu'il est le chef des
tes; il garde le silence sur ce qui
damne; n'oublions pas surtout que
après la mort de Jésus, Cérinthe,
erreurs engagèrent saint Jean à
Evangile, recevait la généalogie
saint Matthieu. Ainsi, nulle part
logies n'ont été supprimées; bien
savons que les manichéens avaient
pies de l'Evangile conformes à celles
tholiques, qu'elles contenaient
généalogie, et que ces hérétiques
térêt à la faire disparaître. (Faustus
c. 1; lib. III, c. 1.)

Le maître du monde, un persécuteur
Chrétiens, Domitien, nous paraît
moin favorable à la cause du
bien! Hégésippus, qui vivait dans
voisins des apôtres, nous assure
tien qui, ce semble, n'avait pas
qu'Hérode, fit une enquête sur la
David, et ajoute que ce fut
traduisit devant César les restes
de Jésus. (*Ibid.*, lib. VII, c. 1;

Au commencement du IIIe siècle
me de science, J. Africanus
logie de Jésus, prit des rensei
les lieux, s'assura sérieusem
matière, et dit: « L'Evangile est
vrai. » (EUSÈBE)—(*Lettres sur J*

GENTILS (VOCATION DES). —
prophéties dont l'accomplissement
sus-Christ est la démonstration
divinité, il n'en est aucune dont
tion soit plus frappante que celle
version des gentils. « Je ne sais,
Houtteville, « s'il y a rien dans
tes de plus fréquemment rapporté
du Messie, ou de plus clairement
que la vocation des gentils à la
du vrai Dieu. Il semble que l'an
ture n'était destinée qu'à nous
loin à ce grand spectacle, et qu'
sait à nous le peindre par avance
nombrables images toutes vives
sentantes, quoique mystérieuses
aussi le plus grand prodige qui
de la main souveraine, et si rien
davantage faire éclater sa bonté
pouvait aussi mieux signaler sa
C'est par là que Dieu devait
tous les cœurs lui sont assujettis
dirige les mouvements à son gré
change quand il lui plaît, et de
qu'il lui plaît: empire incomm
qui ne réside qu'en lui. »

Dieu voyait les idoles et les

(19) *Voy.* les notes de Bullet, citant T. d. Sainte-Foi, liv. I, c. 11, p. 279.

(20) *Ibid.*

(21) Vitulus exprime le *Sacrifice.*

(22) « Lucas sacerdotium Zachariæ offerentis hostiam pro populo...., vituli imaginationem tenet. » (COMMENT. VICTORIN., *in Apoc.*)

(23) Les *Quæstiones et Responsiones*
doxos, se trouvent à la fin des œuvres
martyr. On ne connaît positivement
l'auteur, ni l'époque où il écrivit. Les
buent à Théodoret, les autres à Diodore
Les Bénédictins en font un pélagien.

…s que leur rendait l'aveuglement hu-, mais il n'était pas temps encore de luire le jour sur ceux qui étaient dans nèbres, et dans les ombres de la mort. …nfait était réservé pour la manifesta-… Messie; c'était là le privilége de sa …nce. le fruit de sa parole, et Dieu l'a-prédit dès le commencement dans la …sse qu'il fit au père des fidèles : *En lui* avait il dit, c'est-à-dire, par celui …ntra de vous, *seront bénies toutes …tions de la terre.* (*Gen.* XII, 3.) Jacob … annoncé de même dans ces mysté-…s paroles adressées à l'un de ses fils : *…ptre ne sortira point de Juda, ni le gou-…ent de sa postérité, jusqu'à ce que ce-… doit être envoyé soit venu; et c'est lui …a l'attente des peuples.* (*Gen.* XLIX, 10.) …l'avait expressément marqué, quand …ux Juifs, que l'étranger l'emporterait …x, qu'il s'élèverait, qu'il deviendrait …nt, et que pour eux, ils descendraient …ient à ses pieds. (*Deut* XXVIII, 43.) …s, le même prophète avait fait enten-… paroles sorties de la bouche de l'E-… : *Ils m'ont voulu comme piquer de ja-*(les Juifs) *en adorant ceux qui n'étaient …ux, et ils m'ont irrité par leur vanité …e ; et moi, je les piquerai aussi de ja-…en aimant ceux qui n'étaient pas mon … et je les irriterai, en substituant à leur …ne nation insensée.* (*Deut.* XXXII, 21.) … là comme le cri unanime de tous les …tes, et c'est par ce caractère surtout …'accordaient à désigner le Messie fu-…ations, louez le Seigneur, » disaient-…euples, louez-le tous. Que ses misé-…s et ses promesses soient annoncées …e aux races à venir, afin que le peu-… viendra dans la suite, rende à l'Eter-…ribut de la louange… Quand toute la …rra le salut que Dieu doit procurer …de, vous tous qui habiterez l'uni-…ites donc tout retentir des saints …rts de votre joie en présence du Sei-… votre Roi : que la mer en soit éton-…c tout ce qui la remplit; que les fleu-…pent des mains; que les montagnes …ent d'allégresse, parce qu'alors tout …npli de la connaissance du salut, … la mer l'est de ses eaux. » (*Psal.* CI, …, 1, 2; XCVII, 3-9.) *En ce jour, le …e Jessé sera de même qu'un étendard … yeux de tous les peuples, et les na-…oule viendront lui présenter le sacri-…urs prières.* (*Isa.* XI, 10.) « O temps … où chacun brisera les idoles d'or et …que sa main avait faites pour com-…n les adorant, le crime de l'impiété! » …I, 7.) « La terre, déserte et sans …uvrira des chemins de bénédiction, … réjouira. Ce qui était desséché se … en un étang… Dans les cavernes …ragons habitaient auparavant, on …ître la verdure des roseaux et du …y aura là un sentier et une voie …elui qui est impur n'y passera point, …orants y marcheront sans s'égarer. » …v, 1-10.) Mais qui pourrait décider ce qui brille le plus dans les paroles suivantes, ou de l'évidence, ou de la grandeur? C'est Dieu lui-même qui parle, et tout homme y reconnaît cette majestueuse simplicité, si visiblement supérieure au langage mortel : *Voici mon serviteur*, dit-il, *et j'en prendrai la défense. Voici mon élu dans lequel mon âme a mis ses complaisances : je répandrai mon esprit sur lui, et il rendra la justice aux nations… Oui, je suis le Seigneur qui vous ai appelé, qui vous ai pris par la main, qui vous ai conservé, qui vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple, et la lumière des nations. Mes premières prédictions ont été accomplies, j'en fais encore de nouvelles, et je vous découvre l'avenir avant qu'il arrive. Chantez donc au Seigneur un cantique nouveau, publiez ses louanges d'un bout de la terre à l'autre, vous qui allez sur la mer ou sur l'étendue de ses eaux, vous élus, et vous tous qui les habitez. Habitants des rochers, jetez de grands cris du haut de vos montagnes; car je conduirai les aveugles dans un sentier qu'ils ignoraient; je ferai que les ténèbres se changeront pour eux en lumière, et que les routes tortueuses seront redressées; je ferai ces merveilles en leur faveur, et ma protection ne les quittera point. Ne vous souvenez-vous plus des choses passées, je vais faire des miracles nouveaux; ils vont paraître, et vous les verrez. Je ferai un chemin dans le désert, je ferai couler des fleuves dans une terre inaccessible. Les bêtes sauvages, les dragons et les autruches me glorifieront, parce que je ferai naître des eaux dans un climat aride, pour donner à boire à mon peuple, au peuple que j'ai choisi. C'est moi qui ai formé ce peuple pour moi-même, et il publiera mes louanges.* (*Isa.* XLII, 1-16; XLIII, 20, 21.) Plus de distinction, plus de préférence, ni de prédilection. Tout est appelé à la même justice, au même héritage. *J'en ai juré par moi-même*, continue l'Eternel, *cette parole de vérité est sortie de ma bouche, et elle ne sera point vaine, que tout genou fléchira devant moi, et que toute langue jurera par mon nom.* (*Isa.* XLV, 23, 24.)

C'est par le Messie qu'il promet d'accomplir ce changement universel. C'est lui qu'il avait mis en réserve comme une flèche choisie qu'il tenait cachée à l'ombre de sa main. C'était peu qu'il réparât les tribus de Jacob, et qu'il convertît les restes d'Israël; il devait encore être établi pour être la lumière des nations, et le salut des extrémités de la terre. Les rois devaient le voir, les princes se lever devant lui et tous l'adorer en silence comme l'envoyé d'Israël trouvé fidèle dans ses promesses. (*Isa.* XLIX, 2 seqq.) L'ignorance, le crime, l'indifférence, l'oubli ne devaient point être des obstacles à sa miséricorde, ni retarder le cours de ses bontés. Lui-même devait prévenir ceux qui ne le cherchaient pas, et dire au peuple qui n'invoquait point son nom : *Me voici, me voici.* (*Isa.* LXV, 1.) Encore quelles contrées, quels royaumes et quels climats devaient être exceptés de cette glorieuse vocation? Nul; au contraire, je vois le regard de sa miséricorde qui tombe sur

toute chair qui respire. J'entends qu'on nomme tous les peuples, ceux qui sont au milieu des mers, dans l'Afrique, dans la Lydie, dans la Grèce, dans l'Italie, dans les îles les plus reculées; et ceux qui n'ont jamais ouï prononcer le nom du Très-Haut, vers eux sont envoyés les premiers de ceux qui sont convertis. Nouveaux prêtres, nouveaux lévites, de toutes parts ils amènent au Seigneur leurs frères conquis à la justice, et les lui présentent sur la montagne sainte, de la même sorte que les enfants d'Israël présentent dans un vase pur l'offrande qu'ils apportent au pied de l'autel. (*Isa.* LXVI, 18 seqq.) Elles viennent des extrémités de l'univers, ces nations heureuses, et elles disent : « Il est vrai que nos pères n'ont possédé que le mensonge, et un néant qui leur a été inutile. Comment un homme se ferait-il à lui même des dieux? Et certainement ce ne sont pas des dieux. Mais à présent nous savons qu'il n'y en a qu'un et que son nom est, *Celui qui est*. (*Jerem.* XVI, 19, 20.) De son côté Dieu dit à celui qu'il appelait : «Non, mon peuple : Vous êtes mon peuple, et les enfants du Dieu vivant; et ce peuple lui répond : Vous êtes mon Père et mon Dieu. » (*Osee* I, 10; III, 24.) Prodige de la puissance et de la bonté infinie. « Elle va rendre pures les lèvres de tous les peuples, afin que tous invoquent le nom du Seigneur, et que tous se soumettent à son empire dans le même esprit d'obéissance. Ceux qui demeurent au delà des fleuves d'Ethiopie viendront lui offrir leurs prières; les enfants du Père commun dispersés en tous lieux accourront à lui les mains pleines de leurs offrandes, et l'arrêt de la condamnation sera pour toujours effacé. » (*Sophon.* III, 9 seqq.) Et quand arrivera ce prodige? Le voilà clairement marqué. *Encore un peu de temps, dit le Seigneur des armées, et j'ébranlerai la terre et le ciel, la mer et tout l'univers; j'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations viendra.* (*Agg.* II, 7, 8.) On le fera voir, et on dira : « Voici votre Roi. Il annoncera la paix universelle; sa puissance s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités du monde. » (*Zach.* IX, 10.) Il n'y aura plus un temple à l'exclusion de l'autre, un sacrifice au-dessus de l'autre, un sanctuaire plus sacré que l'autre. « Mais depuis le lever du soleil, jusqu'au soleil couchant, le nom de Dieu sera grand parmi les nations; elles offriront toutes le même sacrifice, et l'oblation sera plus pure que l'ancienne. » (*Malach.* I, 10 seqq.)

La vocation des gentils est de tous les faits le plus clairement prédit dans l'ancienne Ecriture. Des passages sans nombre, que j'aurais pu joindre aux précédents, achèveraient d'en convaincre le plus rebelle contradicteur. Qu'il consulte, s'il veut, les textes cités en note (23); il verra si je lui en impose, et si ce point peut encore être un sujet de dispute entre lui et nous.

Que reste-t-il donc, et de quoi s'agit-il? De montrer que ces prédictions ont été remplies dans toute leur étendue par Jésus-Christ. Or c'est là précisément ce qui la rend invincible. N'exposons que le fait. A peine Jésus-Christ est-il né, que voici des Mages, prémices de la gentilité, qui traversent les mers, accourent à son berceau, mettent à ses pieds les richesses de l'Orient, le reconnaissent pour le roi des Juifs (*Matth.* II), et l'adorent au nom des nations. N'est-ce pas là ce que David avait prédit si clairement (*Psal.* LXXI, 9-11) : que les Ethiopiens se prosterneraient aux genoux du Messie; que ses ennemis baiseraient la terre; que les rois de Tharse lui rendraient leurs hommages; que les princes de Saba, que les souverains de l'Arabie lui présenteraient leurs dons; qu'avec eux tous les peuples lui seraient assujettis? Prédiction si manifestement justifiée, qu'en le voyant un saint vieillard s'écria : *C'est maintenant, ô Dieu, que votre serviteur meurt en paix, parce qu'il a vu le salut promis aux nations, et la grande lumière que vous destiniez à tous les peuples.* (*Luc.* II, 29-32.)

A cette époque, la face de la terre se renouvelle en effet, et ce changement prodigieux se forme avec de si rapides progrès, qu'il serait presque incroyable, s'il n'était soutenu par la foi de toutes les histoires. Les apôtres n'avaient pas encore achevé leur course, et déjà saint Jacques disait à saint Paul : *Voyez, mon frère, combien de milliers de Juifs ont cru.* (*Act.* XXI, 20.) Déjà saint Paul disait lui-même aux Romains que notre foi était célèbre dans tout le monde. (*Rom.* I, 8.) Il leur écrivait que la doctrine de Jésus-Christ avait été prêchée, que la voix des disciples avait retenti partout, et que leur parole s'était fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre. (*Rom.* X, 18; *Psal.* XVIII, 5.) Il rendait gloire à celui qui est tout-puissant de ce qu'enfin les oracles étaient justifiés, et de ce que la révélation du mystère demeuré secret dans les siècles antérieurs était parvenue à la connaissance de tous les peuples (*Rom.* XVI, 24-26.) Il appelait les Colossiens en témoignage des victoires de l'Evangile. « La foi, » leur disait-il, « est ouïe de toute créature qui est sous le ciel; elle est annoncée, elle fructifie, et elle croît par tout l'univers. » (*Col.* I, 23.) Il écrit à Timothée, parlant de l'incarnation, que ce mystère a été manifesté aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, et reçu dans la gloire. (*I Tim.* III, 16.) Depuis qu'il y a des hommes, avait-on entendu parler d'une doctrine et d'une religion répandues avec une célérité pareille?...

Ici l'auteur développe l'histoire des conquêtes du christianisme se soumettant toutes les races, toutes les tribus, toutes les nations de la terre; puis il poursuit : « Ces faits sont

(23) *II Reg.* XII, 44; *Psal.* II, 8; XVII, 44; XXI, 28; LXVII, 32; LXXXI, 8; LXXXV, 8; LXXXVI, 3, 4; XCV, 5; XCVII, 3; *Isa.* XIX, 18; XXV, 6, 35; XLV, 14; LII, 10; LIV, 1 seq.; LV, 4; LX, 3; *Jerem.* XXXI, 34; *Joel* II, 28; *Amos* XIX, 11; *Mich.* IV; *Zach.* VIII, 20; XIII, 8.

its comme le jour, et la preuve qui les prédictions subsiste encore sous ux. S'il fallait que toutes les contrées erre fussent enseignées, nous les mon- toutes instruites des leçons de l'Evan- 'il fallait que les rois fussent les nour- de l'Eglise, que la multitude des peu- tournât vers elle, que les îles vins- t que la force des nations lui fût don- nous faisons voir tous ces prodiges és dans la plus littérale rigueur. S'il qu'il y eût un apostolat, un sacerdoce, âge en âge renouvelât la fécondité de x, nous ne cessons de le produire et ommer. S'il fallait que les idoles fus- risées, partout les mains chrétiennes détruire les dieux de fonte et d'ar- 'il fallait enfin que Jésus-Christ s'at- us les hommages de l'univers, qui est- a jamais eu autant que lui d'éclat et ndeur? Cent et cent bouches le pré- avant qu'il paraisse, et toute langue se son nom sitôt qu'il paraît. Il est principal de l'ancienne Eglise, le mo- nique de la seconde, et le lien des Un peuple entier n'est occupé qu'à dre, et le reste du monde lui ouvre s quand il est descendu. Avant qu'il , les grands événements et les grands es, sans le savoir, ne font que préparer ies. Les conquêtes des héros, les pro- mbitieux qui ont tant fait de révolu- ces batailles sanglantes qui tant de fois cidé du sort des Etats, ces coups im- s qui ont renversé les empires et orté la victoire d'un royaume à l'autre, trigues secrètes par où la politique ine pensait ne veiller qu'à ses inté- cette multitude de ressorts qui, durant mille ans, a produit des scènes heu- s ou tragiques, tout cela, si nous sa- 'entendre, n'était que pour disposer la aux circonstances dans lesquelles le devait paraître.

s ne le voyons plus dans cet abîme de , où la confusion des événements le aché. Redescendons vers les jours qui uivi. Je demande que l'on me dise si re n'y égale pas la magnificence des res qu'en ont faites les prophètes en s manières. Tournez les yeux, et re- tout autour de vous; étendez votre t puis encore étendez-la. Que voyez- sinon Jésus-Christ partout?... Les plus hommes n'ont eu de grandeur que n peuple, et dans un temps déterminé; ous les siècles, tous les peuples sont s à Jésus-Christ, et son Eglise n'a d'autres bornes que l'univers, ni sa l'autre mesure que les siècles éternels.»

GOTHA. — *Voy.* CALVAIRE.

ACE.—Nous avons déjà vu que la con- n de la notion du Christ (*Voy.* CHRIST, ION, VERBE DIVIN, etc.) est à elle seule reuve de sa divinité, par son caractère nment surnaturel, et au-dessus de les conceptions humaines. Mais par ême aussi cette conception de l'union et de l'infini, qui explique toutes cho- ses, est plus difficile à faire saisir dans toute sa profondeur. Principe universel de toute vie divine en nous dans le temps et dans l'éternité, le Christ est ainsi le centre et le foyer vivant de toute grâce sur la terre et de toute gloire dans le ciel. C'est ce que M. Combalot déve- loppe dans son livre *De la connaissance de Jésus-Christ*. « La grâce, dit-il, c'est la vie éternelle commencée en nous par Jésus-Christ. » Cette définition sublime, donnée par saint Paul (*Rom.* VI, 23) et développée par saint Thomas, prouve clairement que Jésus-Christ est le principe régénérateur de la grâce pour tous les élus. Le mystère de la Trinité di- vine et celui du Christ contemplés face à face, voilà, avons-nous dit, ce qui constitue radicalement la béatitude suprême, surna- turelle et inaccessible des saints. Voir la Tri- nité divine dans le Christ et par le Christ, telle est la limite la plus élevée de la félicité de Dieu même dans ce qu'elle a de partici- pable.

Mais si la grâce s'identifie avec la gloire, comme le pense saint Paul, elle consiste donc radicalement à vivre, au séjour de l'épreuve, de la Trinité par Jésus-Christ. Et voilà l'es- sence de la grâce surnaturelle. La plénitude de la divinité habite corporellement dans le Christ (*Col.* II, 9); l'union personnelle du Verbe avec l'adorable humanité du Sauveur est la plus étroite, la plus forte, la plus excellente que conçoive la sagesse éternelle et que son amour puisse réaliser; Jésus-Christ est donc pour tous les élus le moyen nécessaire qui les unit à l'adorable Trinité, pour les faire vivre de la vie de Dieu, par lui, en lui, et avec lui..... *Gratia Dei vita æterna in Christo Jesu.* (*Rom.* VI, 23.) Je n'entrerai donc dans la vie de la grâce, comme dans celle de la gloire, que par Jésus-Christ. Et c'est en ce sens que saint Jean nous a dit: *La loi a été donnée par Moïse; mais la grâce et la vérité ont été faites par le Christ.* (*Joan.* I, 17.)

Jésus-Christ fait la grâce et la gloire, c'est-à-dire que, par l'incarnation, il abaisse Dieu jusqu'à l'homme et élève l'homme jus- qu'à Dieu, et consomme ainsi l'union la plus intime entre Dieu et ses créatures; et comme l'union personnelle du Verbe infini avec l'humanité est d'un ordre pleinement surnaturel ou infiniment élevé au-dessus des pensées, des désirs, des rêves et des inventions de toutes créatures, le Christ nous ouvre le ciel de la vision immédiate de l'essence divine, dont la vue commence pour nous ici-bas dans la foi à la Trinité divine dans l'unité, et à l'incarnation du Fils uni- que du Père. Et c'est dans ce sens que le disciple bien-aimé a pu dire: *La grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ.* Il fait la grâce, puisqu'il engendre la gloire; il fait la vérité, puisqu'il découvre la Trinité et l'incarnation, c'est-à-dire le secret de Dieu et de l'univers. Et c'est de la grâce qu'il faut entendre ces autres paroles: *Je suis la porte* (*ego sum ostium*); *si quelqu'un entre par moi il trouvera les pâturages.* (*Joan.* x, 9.) Cette nourriture est la vie

éternelle; donc Jésus-Christ est le principe de la grâce pour tous les élus.

Personne, a dit Jésus-Christ, *ne va à mon Père, sinon par moi.* (*Joan.* XIV, 6.) » Remarquons ce mot : *Personne*, entendons-le bien. Aller à Dieu le Père, c'est entrer par la vision béatifique dans le secret de l'unité et de la Trinité des personnes divines, c'est voir Dieu face à face; mais personne ne le voit, sinon par le Christ; *personne*, ni l'ange, ni l'homme, ni aucune créature.

Le Christ est, selon saint Paul, le fondement qui porte le monde angélique, le monde humain et le monde matériel, puisque, qui dit tout, n'excepte rien. *Tout est bâti dans le Christ.* (*Col.* I, 16.) Le Christ est le chef de toute la création; mais le corps ne vit et ne peut vivre que de la vie de la tête. Si donc Jésus-Christ est la tête de tout le corps des œuvres divines, c'est pour le faire vivre de sa vie. Or, quelle est la vie du Christ? C'est celle de Dieu, c'est celle de sa vérité, de sa charité infinie; c'est la vie surnaturelle de l'adorable Trinité, qui habite corporellement en Jésus-Christ. Le chef divin de toute la création a donc reçu la mission de la faire vivre de sa vie propre, c'est-à-dire de sa vie surnaturelle, et voilà pourquoi Jésus-Christ a été, est, et sera à jamais le principe universel de la grâce pour tous les élus.

Jésus-Christ est le chef des anges par l'incarnation; donc les anges n'ont vécu, n'ont pu vivre, dans le plan divin, de la vie surnaturelle de la grâce et dans celui de la gloire, que par Jésus-Christ. *Nous avons tous reçu*, dit saint Jean (I, 16), *de sa plénitude, et la grâce pour la grâce.* L'Océan communicable de la vie surnaturelle de la grâce et de la gloire est tout en Jésus-Christ, puisque l'incarnation unit Dieu et l'homme de telle sorte, que Dieu est homme et que l'homme est Dieu. Jésus-Christ a donc seul la plénitude de la vie de la grâce et celle de la gloire, pour les communiquer aux élus du monde angélique et du monde humain, car il n'y a qu'un ciel, qu'un roi, qu'un maître, qu'un médiateur, qui est le Christ. *Nous avons tous reçu de sa plénitude.*

Le Verbe a été fait chair, s'écrie saint Jean, *et il a habité parmi nous.* (*Joan.* I, 14.) L'incarnation attire Dieu jusqu'à la demeure de l'homme, elle le fait frère de l'homme, par un prodige d'infinie dilection. Mais qu'ajoute saint Jean? *Nous avons vu sa gloire.* (*Ibid.*) C'est-à-dire nous avons acquis par l'incarnation le pouvoir et le droit de contempler un jour la gloire de Dieu même en son immortelle essence.

Nous avons vu la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. (*Ibid.*) Plein de grâce, pour donner de sa plénitude à l'ange et à l'homme. *Car nous avons tous reçu de sa plénitude*, parce que personne ne va au Père, pour voir sa gloire inaccessible, personne, dis-je, ne peut y aller sans Jésus-Christ. Vous êtes donc, ô Jésus, le père de la grâce, pour engendrer tous les élus à la vie de la gloire. Bénie soit à jamais cette féconde paternité! Non, personne ne monte à la gloire sans passer par votre grâce, qui n'en est que le commencement. Vous seul avez fait la grâce, premier germe, semence divine de la vie de Dieu en nous. Vous seul, ô Jésus, êtes la porte par laquelle il faut passer pour entrer dans le sanctuaire impénétrable où la divine essence se laisse voir. Vous seul nous donnez déjà, par la grâce, le secret de Dieu et de l'univers, parce que vous nous faites connaître l'éternelle Trinité, et que vous nous montrez en vous, et en vous seul, la nature, soit spirituelle, soit corporelle, élevée à son plus haut point d'union avec celui qui est la voie, la vérité et la vie.

La science de Jésus-Christ, ou la notion catholique de l'incarnation du Verbe qui nous donne le secret de l'essence de la grâce, nous donne donc celui de l'essence de la gloire, qui n'en est que le terme final.

GRANDEUR.—Par lui-même l'homme ne saurait concevoir et surtout réaliser la grandeur humaine autrement que comme une supériorité qui place celui qui est le plus grand au-dessus de celui qui lui est inférieur, quel que soit d'ailleurs le genre de cette supériorité. Il semble même à sa raison qu'il est impossible qu'il en soit autrement. Eh bien! par un renversement complet de toutes les notions et de toutes les pratiques humaines, Jésus-Christ, au contraire, vint le premier placer la grandeur véritable et réelle à se faire le plus petit, le serviteur et l'esclave de tous. Le premier il vint enseigner par la parole et par l'exemple que « servir, c'est régner. » (S. Aug.). Cette vertu si complétement opposée à toute notion et à toute pratique purement humaine, si manifestement surnaturelle et divine, ne pouvait donc émaner que d'un Dieu, et elle est une des preuves les plus flagrantes de la divinité de Jésus-Christ, qui seul est venu l'apporter au monde et depuis dix-neuf siècles la transmet sans interruption à ses vrais disciples.

Alors, dit l'Evangile, *la mère de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, s'approcha de lui avec ses fils et se prosterna pour lui faire une demande.*

Il lui dit: Que voulez-vous? Elle répondit: Ordonnez que mes deux fils que voici s'asseyent, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume.

Jésus leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ou être baptisés du baptême dont je dois être baptisé?

Ils lui répondirent: Nous le pourons. Mais Jésus leur dit : Le calice que je dois boire, vous le boirez en effet, et vous serez baptisés du baptême dont je dois être baptisé.

Mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de le donner; ce sera donné à ceux à qui il a été préparé.

Entendant cela, les dix autres disciples s'indignèrent contre Jacques et Jean.

Il s'éleva aussi parmi eux une contestation: lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand?

Mais Jésus les appelant à soi, leur dit : Vous savez que les rois et les princes des nations les dominent, et que les grands et ceux qui possèdent l'autorité sur les peuples et exercent la puissance sur eux sont appelés bienfaiteurs.

Il n'en sera pas ainsi parmi vous ; mais que celui qui voudra être le plus grand parmi vous, soit votre serviteur ; et que celui qui voudra être le premier parmi vous, soit l'esclave de tous ; le plus grand comme le moindre, et celui qui gouverne comme celui qui sert.

Comme le Fils de l'homme même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour racheter celle de plusieurs.

Car quel est le plus grand, celui qui est assis à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est assis à table ? Or, moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. (*Matth.* XX, 20-28 ; *Marc.* X, 35-45 ; *Luc.* XXII, 24-27.)

Et lui-même donne l'exemple par sa vie tout entière et principalement en lavant les pieds de ses apôtres. — *Voy.* LAVEMENT DES PIEDS.

Or cette idée et cette pratique de la véritable grandeur, si inouie avant Jésus-Christ et si inverse de tout ce que l'homme peut concevoir et réaliser par lui-même, est évidemment une vertu surnaturelle et divine, et celui-là était vraiment Dieu, qui seul est venu la révéler au monde et la perpétuer depuis dix-neuf cents ans parmi ses disciples.

GUÉRISONS. — *Voy.* MIRACLES et MALADES.

H

HÉBREUX. — Nous montrerons ailleurs, et principalement aux articles PROPHÉTIES et MESSIE que tout le culte, tout le dogme, toutes les institutions des Hébreux se résumaient dans l'attente prophétique du Messie, preuve visible de la divinité de Jésus Christ qui seul a réalisé toutes ces prophéties dans sa personne et dans son œuvre divines. Revêtu de ses ornements sacrés, le souverain pontife était la figure de celui qu'ils attendaient, ainsi que le constate Philon lui-même. De l'aveu des plus anciens Juifs surtout, le Christ était la pensée intime et la gloire du sacerdoce lévitique. Tous les faits de l'histoire hébraïque étaient autant de monuments figuratifs de la venue et des destinées du Désiré des nations. Jésus-Christ en résumant dans sa personne, jusque dans leurs moindres détails toutes ces figures et toutes ces prophéties, a par là même donné au monde une première preuve évidente de sa divinité : car suivant les prophètes le Messie devait être Fils de Dieu, Dieu lui-même.

HÉRODE. — *Voy.* BETHLÉEM.

HOMME. — Nous avons déjà eu occasion de remarquer que l'une des preuves intrinsèques et philosophiques les plus profondes de la divinité de Jésus-Christ, résultait de cette conception même telle que la définit le dogme catholique. Cette notion, qui explique toutes choses, explique seul le mystère profond de la nature humaine déchue et régénérée. En effet, la notion de l'homme est comme un abrégé de la notion même du Christ, Verbe humain fait chair comme le Christ est le Verbe divin incarné, union de la nature spirituelle et de la nature corporelle, comme le Christ est l'union de la nature divine et de la nature humaine. « L'homme, dit M. Combalot, est *une âme, une intelligence incarnée ou un esprit fait chair.* » Quand saint Jean définit le Christ par cette formule adorable : *Le Verbe a été fait chair* (*Joan.* I, 14), il exprime l'essence même du profond mystère de l'Incarnation, Dieu s'est fait homme, pour que l'homme fût fait Dieu. *Le Verbe a été fait chair.* Or, l'homme, ce Christ de la nature, comme l'*Homme-Dieu* est le Christ de la grâce, le médiateur universel, *est un esprit qui a été fait chair, une âme incarnée,* afin que la chair, c'est-à-dire le monde matériel, fût élevée jusqu'à la vie de l'esprit, pendant que l'esprit viendrait vivre dans la chair. Cette définition de l'homme lie le monde de la nature au monde de la grâce, et elle nous indique l'une des plus profondes harmonies de l'univers. Elle exprime nettement cette première incarnation de l'âme humaine, et elle prépare la raison à saisir la convenance de l'incarnation du Verbe..

L'homme est le lien du monde des esprits et du monde des corps, comme l'Homme-Dieu est le lien personnel du monde de la nature et du monde de la gloire ; l'homme peut dire : *Moi* et la *nature* nous sommes *un*, comme le Christ a pu dire : *Mon Père et moi nous sommes un.* (*Joan.* X, 30.) L'homme peut dire, dans l'ordre naturel : Tout est à moi, comme le Christ a pu dire : Tout est à moi, dans l'ordre, soit naturel, soit surnaturel ; et par là l'incarnation de l'âme, qui fait l'homme, prépare la raison humaine à recevoir la notion surnaturelle de l'incarnation du Verbe.

Et c'est ainsi que, par cette définition de l'homme, *un esprit fait chair, une intelligence incarnée,* nous entrons dans la sublime philosophie de saint Paul, qui nous a laissé cette merveilleuse formule des desseins universels de la sagesse infinie, dans le monde de la nature, comme dans celui de la grâce et de la gloire : *Tout est à vous ; vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu.* (*I Cor.* III, 22, 23.)

Dans sa personnalité individuelle, l'homme embrasse, en effet, le monde de la nature selon tout ce qu'il est ; il saisit, il résume tous les éléments qui le constituent : *Tout est à vous...* Et on peut dire que tout, dans l'ordre purement naturel, est bâti dans la nature de l'homme.

L'Adam terrestre ou l'homme récapitule, dans sa personnalité vivante, la totalité des éléments de la nature, soit spirituelle, soit corporelle, et il se les unit d'un lien personnel, c'est-à-dire du lien le plus étroit, le plus fort, le plus un. L'Adam céleste ou le Christ s'unit personnellement à la nature humaine, c'est-à-dire qu'il divinise cette nature, que l'homme personnifiait en soi, et dès lors l'ordre entier des œuvres divines se dévoile. Le monde de la nature s'élève jusqu'à Dieu, et tout se consomme dans l'unité de la gloire...

Cette définition de l'homme, ***une intelligence incarnée*** ou ***un esprit fait chair***, nous présente encore la personnalité humaine comme l'image la plus naturelle du profond mystère de l'Incarnation; et, parce que le Dieu créateur a pu former un tout vivant des deux éléments que sépare une distance infinie, savoir, la chair et l'esprit, l'intelligence et la matière, nous concevons que la toute-puissance ait trouvé le secret de former dans le Christ une personnalité divine du Verbe de Dieu, de l'âme et de la chair, pour diviniser ainsi toutes choses en Jésus-Christ, comme elle avait humanisé toutes choses dans l'homme, abrégé complet de l'univers.

« L'homme, avant l'état de péché, » dit saint Thomas, « eut une foi explicite à l'Incarnation du Christ, selon qu'il était ordonné ou prédestiné à la consommation de la gloire, mais non selon qu'il était ordonné à l'affranchissement du péché, par la Passion et par la Résurrection, parce que l'homme n'eut pas la prescience du péché qu'il devait commettre. »

Le premier homme eut donc une foi explicite au mystère de l'Incarnation, et saint Paul, confirmant cette pensée, rappelle les paroles qu'Adam prononça au moment où Eve s'offrit pour la première fois à ses regards : ***Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair;.... et ils seront deux dans une même chair.*** (*Gen.* II, 23, 24) Puis le sublime Apôtre ajoute : ***Ceci est un grand sacrement, dans le Christ et dans l'Eglise*** (*Ephes.* V, 22); ce qui veut dire que la connaissance du mystère de l'Incarnation fut révélée à Adam pendant son sommeil mystérieux; et pendant que le Tout-Puissant, faisant de l'unité conjugale le type matériel du grand mystère de l'Incarnation, laissait apercevoir au premier homme une ombre vivante de l'union du Verbe avec la nature humaine. Ainsi nous pouvons conclure que l'Incarnation, foyer universel de la grâce et de la gloire pour l'humanité, se serait accomplie alors même que le péché de l'homme ne l'aurait pas souillée, parce que si l'homme, avant sa chute, a cru au Christ glorificateur de la nature humaine, il est évident que la vie de la grâce qui lui était donnée par le Christ appelait l'incarnation comme devant seule engendrer la gloire, et faire vivre l'humanité d'une vie surnaturelle.....

Satan et la mort seront maîtres ... monde déchu, et la royauté de ces ... rans implacables ne sera brisée qu... rédemption. Le Christ, en mourant ... croix, lavera dans son sang, com... croit l'Eglise, « la terre, la mer, ... tres, le monde entier. » (*Hymn. Eccl.*...

Le monde de la nature a don... comme l'homme et à cause de l'hom... effroyable bouleversement, et depu... mille ans l'humanité et la création ... tière appelleraient en vain le rem... seul peut le guérir, si le Christ n'ét... pacifier, réparer toutes choses, au ... la terre, en versant son sang sur ... (*Col.* I, 20.) — (*La connaissance* ... *Christ.*)

HOSANNA. — Ceux d'entre les Ju... reconnurent Jésus-Christ pour le ... et qui le reçurent comme tel lorsqu'... à Jérusalem, huit jours avant ... (*Matth.* XXI, 9), criaient *Hosanna*, ... ou *sauvez le Fils de David.* Grotius, ... Commentaire sur ce chapitre, obs... la fête des Tabernacles, chez les Ju... tait pas seulement destinée à rap... mémoire de leur sortie d'Egypte, ma... à témoigner l'attente du Messie ... même aujourd'hui, le jour qu'ils po... rameaux, ils disent qu'ils souhaite... lébrer cette fête à l'avénement de ... qu'ils attendent; d'où il conclut ... peuple, en portant des rameaux ... Jésus-Christ, attestait qu'il était ... ment le Messie.

Le mot *hosanna* ou *hosciana* était ... lutation qui signifiait littéralement ... je te prie. » Lorsqu'on y ajoutait ... *haut des cieux*, cela voulait dire : ... toi qui habites dans les cieux ... dans le ciel (*Isa.* LVII, 15); ou bien ... 38) : « Qu'il y ait de la joie dans le ... mi les armées célestes, au sujet ... (24). » Jésus n'acceptait pas ces ... par amour de la pompe, comme le ... saint Chrysostome, puisqu'en ... ce monde il avait donné de si gra... ples de son goût pour la pauvreté ... l'humilité. Mais, en accomplissant ... phéties, il prouvait à ses disciples ... triomphe auquel les pharisiens, les ... et les docteurs de la loi, malgré leur ... veillance, ne purent mettre aucun ... que ce fut librement qu'il accepta ... les humiliations qui accompa... mort. (S. CHRYSOST., hom. 67 in Matth.)

HUMILITÉ. — Nous montrons ... et principalement aux articles ... GRANDEUR, et LAVEMENT DES PIEDS, ... tère vraiment surnaturel et div... vertu de l'humilité, apportée et ... monde par Jésus-Christ, et manif... si visiblement la divinité de celui ... premier nous en a donné l'ensei... et l'exemple. Nous n'y reviendrons pas ici.

(24) Telle est l'interprétation d'O de Gerlach; *Comment. sur Matthieu.* — Le D. d'Allioli, *Comment. sur Matthieu*, traduit ainsi : *S...* *habite dans les hauteurs des cieux.*

I

INCARNATION. — Le dogme chrétien de l'Incarnation, qui n'est autre que celui de la divinité même de Jésus-Christ, se démontre, 1° par les prophéties qui, depuis le commencement du monde, ont annoncé aux hommes un Rédempteur, un Sauveur, un Messie, qui serait Dieu, qui aurait néanmoins les faiblesses et supporterait les souffrances de l'humanité; 2° par tous les passages de l'Evangile dans lesquels Jésus-Christ s'est appliqué ces prophéties, s'est nommé tout à la fois *Fils de Dieu* et *Fils de l'homme*. Si le premier de ces titres n'avait pas dû être pris dans un sens aussi propre et aussi littéral que le second, Jésus-Christ serait coupable d'imposture, il aurait usurpé les honneurs de la Divinité, il aurait jeté son Eglise dans une erreur inévitable; 3° par les leçons des apôtres, qui ont constamment attribué à Jésus-Christ la divinité, les honneurs et les titres qui ne conviennent qu'à Dieu, en avouant néanmoins qu'il a éprouvé et souffert tout ce que la nature humaine peut supporter; qui l'ont appelé Dieu manifesté en chair, revêtu de notre chair, vrai Dieu et vrai homme; 4° par la croyance constante de l'Eglise chrétienne, depuis sa naissance jusqu'à nous, et par la rigueur avec laquelle elle a condamné tous les hérétiques qui ont attaqué directement ou indirectement le mystère de l'Incarnation. Si ce mystère n'était pas réel, le christianisme, qui est la plus sainte de toutes les religions, paraîtrait la plus fausse et la plus absurde; 5° par l'excès des erreurs, des iniquités et des blasphèmes dans lesquels sont tombés les sociniens et les autres hérétiques qui se sont obstinés à nier l'Incarnation.

« L'Eglise, » dit M. Combalot, « proclame, depuis dix-huit siècles, la divinité du Sauveur. Sa mission sur la terre n'a d'autre objet que de soumettre l'univers à la foi la plus sincère et la plus inébranlable au dogme de l'Incarnation; et l'histoire entière de l'Eglise ne permet pas de supposer, même un instant, que la société chrétienne ait cru, parlé, agi sans conviction en s'efforçant d'amener le genre humain aux pieds de l'Homme-Dieu. Admettons cependant que le fait de la divinité du Christ et conséquemment celui de sa résurrection n'ont point de réalité; plaçons-nous dans l'hypothèse où se plaçait l'Apôtre, quand il a dit : *Si nous n'espérons au Christ que dans la vie présente, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes*. (*I Cor.* xv, 19.)

L'Eglise prêche la divinité du Christ, et elle y est si invinciblement attachée, qu'elle cesserait d'exister plutôt que de cesser de soutenir la réalité substantielle et immuable du dogme de l'Incarnation. Toutefois l'Eglise se trompe ou elle trompe l'univers. Illusion ou mensonge, voilà en deux mots l'histoire du christianisme... Ainsi la foi de l'Eglise et de la société chrétienne a pour fondement un rêve ou une imposture. Or, raisonnons dans cette double supposition.

La foi de l'Eglise à la divinité de Jésus-Christ est donc un rêve, mais un rêve qui a enfanté les merveilles dont nous allons rappeler le souvenir. Ce rêve a renversé le paganisme, qui était parvenu à diviniser l'orgueil de l'homme; il a tué la religion des sens, anéanti la force brutale pour y substituer le culte de la charité, la religion des souffrances, la soif, la faim des privations, la joie des larmes, l'ambition de la pauvreté, la passion de l'obéissance et du renoncement.

Par la vertu de ce rêve invincible, de cette fable toute-puissante l'Eglise a donné au monde le spectacle d'un héroïsme qui a duré trois siècles, et dont les prodiges, réalisés dans les martyrs, dépassent tellement les forces humaines, qu'il est impossible de ne pas y apercevoir la vertu et la force même de Dieu. Ainsi, les chevalets, les bûchers, les échafauds, les tigres et les léopards ont broyé, détruit, dévoré des millions d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants même, qui allaient à la mort comme on va à une fête, et dont le seul crime fut de porter dans leur cœur une invincibe foi à la divinité du Christ.

L'Eglise, avec ce prétendu rêve, a peuplé les déserts d'anachorètes, les antres de solitaires; elle a fait des saints dont la vie fut un perpétuel prodige d'abnégation, de renoncement, de patience, de sacrifice... Elle a fait, par la puissance de ce rêve, des épouses sans tache, des mères dévouées, des veuves humbles et cachées, des vierges angéliques.

Eclairée par ce rêve, l'Eglise a enseigné à l'univers les dogmes les plus sublimes; elle a popularisé dans le monde les idées les plus hautes de Dieu et de ses perfections; elle a créé une philosophie devant laquelle les investigations et les découvertes de l'Inde, de la Grèce, de tous les sages de l'antiquité ne sont que des fantômes.

Appuyée sur ce rêve, l'Eglise a introduit au sein de l'humanité une morale si parfaite et si pure, que sa beauté et sa perfection désespèrent l'homme charnel, et ont conquis les hommages forcés de tous les incrédules, de tous les hérétiques, de tous les ennemis de Dieu.

C'est par la puissance féconde de ce prétendu rêve que l'Eglise a élevé la nature de l'homme déchu jusqu'au miracle de l'obéissance parfaite, de la pauvreté volontaire, de la chasteté virginale dilatée dans des corps de péché; jusqu'à la pureté des esprits cé-

lestes. Avec ce rêve, elle a porté dans son sein des germes tels qu'Origène, saint Denis l'Aréopagite, et Tertullien ; elle a fait les Basile, les Chrysostome, les Grégoire de Nazianze, les Clément d'Alexandrie... Elle a créé, ce mot n'est pas trop fort, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Bossuet.....

La foi à la divinité du Christ a produit saint Jean et saint Paul ; elle a fait saint Benoît, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace, sainte Thérèse, saint François de Sales, Vincent de Paul, Fénelon...

Ce rêve inouï a couvert la terre d'hôpitaux, de filles de Charité. Il a créé tous les ordres religieux, fait les écoles chrétiennes, les religieux du Saint-Bernard. C'est lui qui a donné au monde Charlemagne, saint Louis, Condé, Turenne ; qui a enfanté les églises gothiques, Saint-Pierre de Rome, les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Raphaël, Saint-Paul de Londres, Westminster.

Ce rêve de l'Eglise a civilisé l'Europe, créé le droit de gens, anéanti l'esclavage, fondé la liberté civile et politique. C'est lui qui a divinisé le pouvoir, sanctifié l'obéissance, affranchi l'Europe de la servitude, élevé les classes pauvres au niveau de l'égalité, de la dignité religieuse, morale, civile et sociale. Lui seul, au sein des nations usées d'égoïsme, a dilaté le double amour de Dieu et du prochain jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au sacrifice le plus absolu, le plus complet de soi... c'est le dogme de la divinité de Jésus-Christ qui seul a créé la dignité des pauvres, qui les a rendus si vénérables, si dignes de respect, si grands aux yeux de la foi que des rois se sont trouvés honorés de les servir à genoux, et que plusieurs d'entre eux ont quitté le sceptre, le trône et la pourpre, pour se revêtir des haillons de la pauvreté. C'est la foi à la divinité du Christ qui a fait de l'enfant abandonné et orphelin un être sacré chez les nations chrétiennes; c'est cette foi qui, arrachant la femme à l'oppression, à l'humiliante dégradation où la société païenne l'avait plongée, apprit au monde qu'une femme, devenue mère, et Mère d'un Dieu, était venue sanctifier, consacrer, glorifier les états divers de la femme épouse, de la femme mère, de la femme veuve, et par-dessus tout de la femme vierge, devenue le miracle de la vertu, comme elle est le chef-d'œuvre de la grâce et de la civilisation. »

Voilà sommairement une bien faible partie des merveilles qu'il faut nécessairement attribuer à une chimère, à une fable, à un rêve. Mais d'abord ce rêve dure et persiste depuis près de deux mille ans, il a été celui de millions d'hommes, de l'humanité presque tout entière. Il constitue donc l'humanité dans un état permanent de démence qui ne permet plus désormais de croire à la raison humaine. Ce n'est pas seulement une démence permanente, mais une erreur la plus monstrueuse et la plus indestructible qu'on puisse imaginer, puisqu'au fond elle embrasse tous les temps, tous les lieux, tous les hommes. Ce n'est pas seulement la plus monstrueuse des erreurs, c'est encore la plus horrible des idolâtries, puisqu'elle fait adorer depuis dix-neuf cents ans une simple créature, un homme auquel toute l'humanité rend les honneurs divins. Cette idolâtrie sacrilége est un double attentat contre Dieu et contre le genre humain. Et cependant, c'est ce paganisme, cette idolâtrie qui ont renversé dans l'univers entier le paganisme et l'idolâtrie. C'est ce crime contre l'humanité qui a enfanté toutes les vertus les plus sublimes de l'humanité. C'est cette impiété sacrilége contre Dieu qui a eu pour résultat de produire les plus hautes et les plus pures notions de la Divinité, et de fonder le culte en esprit et en vérité. C'est cette erreur monstrueuse d'où sont sorties toutes les vérités divines et humaines. C'est ce rêve permanent de deux mille ans qui a enfanté toutes les réalités dont le monde entier connaît l'histoire et dont nous n'avons fait que rappeler la plus faible partie.

Or, nous le demandons, tout ce qu'il y a de plus vrai, peut-il reposer sur tout ce qu'il y a de plus faux, tout ce qu'il y a de plus réel sur tout ce qu'il y a de plus chimérique, tout ce qu'il y a de plus saint sur tout ce qu'il y a de plus erroné et de plus sacrilége. Non, c'est se jouer trop longtemps de la crédulité du lecteur, et si le Christ n'est pas Dieu, il n'y a plus rien désormais à quoi l'humanité puisse croire, le monde entier n'est plus que l'empire universel de la folie et le comble de l'absurde. En effet, l'Eglise est trompée où elle nous a trompés. Trompée, elle ne peut l'être, et nous venons de montrer l'impossibilité absolue de ce rêve, de cette illusion de vingt siècles. Ce serait le renversement de toute raison, l'anéantissement de la conscience et de la force morale, la perversion absolue de toutes choses, qui impliquerait à la fois sur un même objet et sous un même rapport le oui et le non, le néant et l'être, la vérité et le mensonge. Ce serait l'abolition complète de toutes les lois morales du monde intellectuel et social, la négation universelle de Dieu, de sa providence et de l'humanité.

Si l'Eglise n'est pas trompée, nous trompe-t-elle? Blasphématoire et ridicule hypothèse que nous avons honte d'énoncer. En mentant à l'univers, les disciples du Christ se seraient d'abord menti à eux-mêmes. Et pourquoi ce mensonge? par amour purement et absolument désintéressé de l'imposture. Quoi de plus désintéressé en effet, puisqu'il y allait de leur bonheur et de leur vie, dans le temps et dans l'éternité. L'imposture si visiblement impossible entre tant d'hommes d'âges, de caractères, de conditions et de préjugés divers est donc devenue tout à coup possible. Elle s'est perpétuée non pas un jour, une année, un siècle, mais depuis dix-neuf cents ans. Que de contradictions, que d'absurdités, que d'impossibilités palpables à dévorer, rien que pour la seule émission de cette monstrueuse hypothèse!

« Ainsi, » dit M. Combalot, « l'Eglise est l'instrument d'un mensonge, et elle a fait

ger son mensonge à l'univers chrétien ; a imprimé à ce prétendu mensonge les ctères les plus palpables de la vérité ! Elle s sur ce mensonge le sceau de l'unité, universalité, de la perpétuité, en sorte serait impossible à Dieu même de mailer sa volonté éternelle par des signes entraînants et plus divins ! Elle a fait , elle est parvenue à enraciner si profonent la foi de ce mensonge aux entrailles nations chrétiennes, qu'il n'y eut jamais onviction plus énergique, ni plus indesible ; et plutôt que de se laisser dépouile leur foi à ce formidable mensonge de vinité de Jésus-Christ, deux cents mil d'hommes monteraient sur l'échafaud laisseraient égorger!... »

us disions, il n'y a qu'un moment, les yables merveilles que l'Eglise avait s avec un rêve de dix-huit siècles ; les es créations, il faut les attribuer à un songe.

st donc un mensonge qui a fait les yrs, les anachorètes, les docteurs de ise, les fondateurs des ordres monasti. C'est un mensonge qui a popularisé, ein de la race humaine, la chasteté, l'esde sacrifice, l'amour de Dieu et celui hommes. C'est un mensonge qui a vainmonde païen, civilisé le monde barbare, néré le monde sauvage. C'est un mense qui, des femmes publiques, en a fait modèles de pénitence, des miracles de ; un mensonge qui a dompté la haine eur des assassins, fait connaître le reir et le remords aux parricides, rendu spect et la religion du serment aux par, le repentir et l'innocence à des êtres s et dégradés.

Eglise ment donc à l'univers depuis mille ans, et ce mensonge a rendu tous qui l'ont accueilli si passionnés pour rité, qu'ils mourraient de grand cœur t que d'ouvrir leurs lèvres à l'impos-

glise ment à l'univers, et il n'est pas ertu que ce mensonge n'ait produite, n trait d'héroïsme, de sainteté, de chaqui ne vienne de lui. L'Eglise ment à vers, et il serait impossible à l'éternité, u même, de tirer l'univers chrétien de ur divine au fond de laquelle ce puismensonge l'a plongée pour jamais. Elle , et deux cents millions d'hommes mour dans les tortures plutôt que de cesser oire, que de cesser de le reproduire et perpétuer sur la terre.

glise, avec ce tout-puissant mensonge, adorer un homme qui n'est pas Dieu, adorateurs de cet homme ont horreur lolâtrie ; et c'est par la foi perpétuelle, able, à sa divinité, c'est par l'adorae sa personne auguste, que les nations iennes ont anéanti l'idolâtrie dans leur L'Eglise ment à l'univers, et quiconque té avec obstination de la vérité divine, t incroyable mensonge, elle l'a retrannpitoyablement de son sein. Ce mene de vingt siècles, ce mensonge universel, uniforme, indestructible, large comme le monde et fort comme l'éternité, a fait ce que Dieu seul pouvait faire avec sa toute-puissance. Ainsi, si l'Eglise ment en proclamant la divinité fabuleuse du Christ, il faut dire que ce mensonge lui-même est Dieu ; et pourquoi ?

Parce qu'il en a tous les attributs, parce qu'il en réalise les œuvres, parce qu'il en porte les caractères. Ce mensonge est Dieu, car on l'adore depuis deux mille ans. Il est Dieu, parce qu'il a créé un monde d'adorateurs, une religion divine, un culte divin, une morale divine.... Ce mensonge est Dieu, parce qu'il engendre la vérité, toute vérité; parce qu'il est le principe de toute charité et de toute vertu. La divinité de ce mensonge de l'Eglise romaine est reconnue par toutes les sectes hérétiques et schismatiques qui ont paru dans le monde, et l'incrédulité elle-même a été forcée de reconnaître que rien ne serait divin si les créations de ce prétendu mensonge ne l'étaient pas.

Arrêtons-nous, car c'est assez de contradictions et d'impossibilités, c'est assez d'absurdités et de blasphèmes. Que la mauvaise foi de l'impie est donc effrayante; que sa plaie est profonde et désespérée ! Pour nier la divinité de Jésus-Christ, il est forcé d'anéantir au fond de son entendement toute lueur de raison, tout principe de sens moral, toutes les lois de l'intelligence; il faut dévorer des montagnes de contradictions palpables, évidentes; il est contraint de reculer jusqu'à l'athéisme, jusqu'à l'anéantissement de Dieu même.

Si le dogme de l'Incarnation n'était qu'une vérité purement abstraite et spéculative, il nous suffirait de l'appuyer sur toutes les preuves historiques et les faits miraculeux que nous avons exposés dans les divers articles de ce Dictionnaire, et qui démontrent d'une manière sensible la divinité de Jésus-Christ. Mais il n'en est point ainsi; et nous venons déjà de voir, par l'article qui précède, que cette vérité essentiellement pratique et vivante est le foyer unique et universel de toutes les vertus publiques et privées, religieuses et sociales qui depuis dix-neuf siècles en ont fait éclater la vérité lumineuse sur le monde par des fruits de vie. Nous pouvons, nous devons donc étudier le dogme de l'Incarnation dans sa substance intime, et y puiser ainsi une preuve intrinsèque de la divinité du Christ. Une des raisons qui nous y décident, c'est qu'on a beaucoup trop négligé ce genre de preuve, qui n'occupe presque aucune place dans les anciens apologistes, et qui cependant est par lui-même le seul véritablement décisif.

En effet, si nous trouvons dans le dogme de l'Incarnation, dans le sens, l'esprit et la signification de la divinité du Christ, tout ce qui nous révèle le caractère moral et personnel de Dieu même et son infinie perfection; tout ce qui satisfait les besoins les plus légitimes, les aspirations les plus hautes et les plus sublimes de la nature humaine; tout ce qui crée les vertus les plus radieuses, les

plus fécondes et les plus vivifiantes; tout ce qui devient le mobile le plus saint et le plus élevé de nos actes; tout ce qui remplit notre esprit des vérités les plus profondes, les plus nécessaires et les plus consolantes; si, dis-je, nous trouvons tout cela dans ce seul dogme, sa vérité est alors assez pleinement démontrée par elle-même, et la certitude que nous en avons devient alors d'une évidence absolue.

Or, ce travail, nous le trouvons déjà tout fait dans l'admirable livre d'un chancelier d'Angleterre, lord Erskine, qui s'est spécialement appliqué à développer cette preuve intrinsèque de la vérité de l'Incarnation. Nous en empruntons d'autant plus volontiers les principaux passages, que, par sa nature même, ce travail conclut de la manière la plus efficace et la plus directe à la pratique morale. Ce célèbre juriste, contemporain des dernières années du XVIIIe siècle, s'attache principalement à montrer comment le dogme de l'Incarnation nous révèle dans toute sa perfection infinie et réalisée en acte le caractère moral et personnel de Dieu, et crée par là même en nous toutes les vertus, toutes les perfections de ce divin caractère, dont le Christ Homme-Dieu est le modèle vivant et l'archétype éternel.

« L'Ecriture, » dit-il, « dit que les joies du ciel consistent dans une ressemblance avec Dieu, ou dans une soumission joyeuse et pour ainsi dire sympathique à sa volonté; et comme les hommes suivent naturellement l'impulsion de leurs propres penchants, sans le rapporter à la divine volonté, il est évident qu'un changement total de principes est nécessaire pour nous rendre capables de goûter le bonheur spirituel.

C'est pour produire ce changement indispensable et salutaire que l'Evangile nous a été envoyé du ciel. Il porte l'empreinte du caractère divin : on ne doit donc pas être surpris que ceux dont les principes sont opposés à ce caractère soient aussi opposés à l'Evangile. Le christianisme anticipe sur les découvertes de la mort. Il soulève ce voile qui cache Dieu à notre vue; il fait agir le système du monde spirituel sur notre conscience; il nous offre un exemple du gouvernement suprême et intérieur de la Divinité; il nous montre de plus près son caractère dans ses véritables proportions, et nous fait voir ainsi les points sur lesquels nous en différons. Il nous condamne par l'autorité de Dieu; il nous sourit et nous attire à lui par sa pureté inaltérable.

Le but du christianisme est de mettre le caractère de l'homme en harmonie avec celui de Dieu. Pour cette fin, il est évidemment indispensable de se former une juste idée du caractère divin. Les ouvrages de la création, les dispensations de la Providence, et les témoignages de notre conscience, sont des données qui, sérieusement examinées, suffisent pour nous faire concevoir cette idée. Mais les hommes oublient le Créateur, en s'occupant sans cesse de ses ouvrages; et son caractère est tellement opposé au leur,

qu'ils détournent les yeux de la contem-
tion d'une pureté qui les condamne
les cas même les plus favorables, l'
transmise par ces lumières naturelles
beaucoup de son effet moral par sa
vague et abstraite.

Les vues abstraites sur le caractère
que nous tirons de l'observation de la
ture, sont, en général, plutôt des vis
l'intelligence que des principes mo
influent sur les sentiments et sur la
duite, et quelque vraies qu'elles p
être, elles sont bien loin de toucher et
traîner, comme lorsqu'elles sont repré
d'une manière vivante dans l'histoire
action déterminée et intelligible.

Ainsi, pour aider notre faiblesse
conformer ses instructions aux princ
notre nature, Dieu a daigné nous pr
une intéressante série d'actions
quelles son caractère moral est plein
et clairement démontré, du moins en
nous concerne. Dans cette narration,
dresse la plus engageante, la plus tou
bonté, se combinent admirablement
pureté la plus parfaite; tous les tra
cette histoire font un appel si pres
irrésistible à notre estime, à notre g
à notre repentir, à notre intérêt, qu
qui a la conviction de sa réalité po
elle un principe efficace et puissan
subjugue son esprit et le met en
avec la volonté du grand Etre dont le
tère est ainsi représenté.

La peinture du caractère d'une
souveraine, quel que soit ce caractère
resse toujours fortement l'attention
sujets; ils ne peuvent manquer de
combien il leur importe, et cela p
propre bonheur, de mettre leurs
accord avec celles du pouvoir qui les
verne. Ce sentiment devient plus fort
efficace, lorsque le caractère offert
regards est de nature à exciter l'
l'affection d'un observateur désint
mais son influence s'accroît encore
ment quand l'Etre aimable et puissant
ils ont à étudier la volonté, leur est
senté comme un bienfaiteur ex
puissance et déployant son caractère
les rendre particulièrement heureux.

C'est ainsi que Dieu est représenté
Nouveau Testament, et tels sont les
qui nous appellent à l'aimer, à lui
l'imiter. Si le caractère de Dieu est, et
tel qu'il est décrit dans l'Evangile,
rejettent l'histoire dans laquelle ce ca
est développé se privent eux-mêmes
moyen de familiariser leur esprit
gouvernement divin, et de mettre
monie avec lui leurs vues et leurs
tions.

Quand on considère la beauté, la
divine, qui brillent dans la forme qu
a choisie pour nous communiquer
naissance de son caractère, il est im
de ne pas être pénétré de gratitude
miration. L'objet de l'Evangile est de
l'homme en harmonie avec Dieu :

lequel son action s'exerce est donc le · humain, dans les diverses conditions peut se trouver. Il s'adresse au savant l'ignorant, au sauvage et à l'homme isé, à celui dont les mœurs sont pures l'être dépravé; il parle à tous précisé- le même langage.

el est donc ce langage universel? Ce ne être celui des discussions métaphysi-, ou ce qu'on appelle le raisonnement ait; car il ne serait alors intelligible que le petit nombre, et son influence prati-ne s'étendrait qu'à un plus petit nombre e.

aut que les qualités morales, auxquelles ngage s'adresse, soient de nature à être, ande partie, indépendantes de l'état de sation ou de barbarie; tel il est aussi alité. Il s'adresse précisément aux prin- que Hume désigne comme « des espè-'instincts naturels, que le raisonnement cune opération de la pensée ne serait le de produire ou d'empêcher d'exis-» (*Recherches sur l'entendement humain*, 5, 1re partie.) Ses arguments consistent ne narration de faits, et si l'on croit for-ent à la vérité de ces faits, leur action notre caractère découle nécessairement ette croyance. L'Evangile nous offre ge d'un amour merveilleux, pour exci-otre reconnaissance; d'un mérite saint ıblime, pour attirer notre estime et vénération; il nous offre une vue du er, pour en inspirer la crainte; un re-pour nous donner la sécurité et la joie; une gloire éternelle, pour animer et nir jusqu'à la fin notre espérance.

'st un fait surprenant et néanmoins in-stable, que nous sommes comparative-t peu affectés par les vérités abstraites morales. Les cris d'un enfant excitent d'émotion dans presque toutes les âmes, vingt pages de raisonnements sans ré-e. Une connaissance instinctive de ce ous guide dans nos relations avec nos lables, et celui qui a formé le cœur de me, a prouvé la vérité de sa parole ré-, en se montrant instruit des moyens lus efficaces de communiquer à ses ıres la persuasion et l'enseignement.

paraît donc utile d'entrer dans de plus s développements sur l'analogie qui entre les voies persuasives de l'Evan-et les arguments reconnus pour les plus iques qui puissent être adressés aux nents humains, dans la question des ts de l'humanité.

résentons-nous une réunion d'hom-voyageant le long du rivage de la mer. d'eux, connaissant mieux le terrain es compagnons, les avertit qu'ils ap-ent de sables mouvants, et leur montre bouée qui indique un passage dange-Ils ne voient cependant pas grand su-s'alarmer: ils désirent avancer, et ne ent se résoudre à faire un long circuit, éviter ce qui ne leur paraît qu'un pé-aginaire; ils rejettent donc le conseil ar ami, et poursuivent leur route. Dans cette circonstance, à quel argument cet ami aura-t-il recours? Quel moyen de persuasion pourra-t-il imaginer, pour imprimer aux voyageurs une forte conviction de la réalité du danger, et de la bienveillance désintéressée de celui qui les en avertit? Les paroles sont restées sans effet; il doit tenter une autre méthode, il doit agir. C'est ce qu'il fait. Ne voyant plus d'autre moyen de les persuader, il les prie d'attendre un seul instant jusqu'à ce qu'ils aient vu la vérité de ses avertissements confirmée par son propre sort. Il marche devant eux; il pose le pied sur ce sable ferme en apparence, et il est englouti à leurs yeux. Voilà une éloquence irrésistible. Cet homme était le plus actif, le plus vigoureux de la troupe; si quelqu'un pouvait se tirer de ce passage difficile, c'était lui. Dès lors ses compagnons sont convaincus; ils font le circuit nécessaire pour se sauver; ils s'accusent amèrement de la mort de leur ami. Pendant le cours de leur voyage, toutes les fois qu'ils aperçoivent une bouée, le souvenir de cet homme généreux se réveille dans leur âme avec le sentiment du danger, et assure leur salut. Pour eux, l'imprudence n'est plus seulement un péril, c'est une ingratitude, c'est rendre inutile la mort de leur sauveur.

Marcher sans Dieu dans ce monde, c'est marcher dans le péché, et le péché est le chemin de la perdition. La conscience l'avait dit aux hommes, ils avaient même quelquefois entendu son langage, mais ils avaient néanmoins poursuivi leur route périlleuse. Les arguments ordinaires avaient échoué; la manifestation du caractère divin, dans la création et dans les voies journalières de la Providence, avait été mise en oubli, aussi bien que les témoignages de la conscience. Il devenait donc nécessaire de faire un appel plus fort à l'intelligence des hommes et à leurs sentiments. Le danger du vice devait leur être démontré d'une manière plus frappante et plus incontestable; l'alarme, excitée dans leur esprit par cette démonstration, devait être liée à un principe plus généreux et plus touchant, qui engageât leurs affections à ce Dieu dont ils s'étaient éloignés; mais comment parvenir à ce but? Quelle sommation plus puissante pourra être adressée à l'homme? Faudra-t-il pour démontrer le danger du mal, que le Dieu qui nous en avertit en subisse les conséquences? Faudra-t-il que celui qui n'a point connu le péché, souffre comme un pécheur, pour persuader à ses créatures que le péché est réellement un mal? Eh bien! tout cela est arrivé, Dieu s'est fait homme, et il a habité parmi nous. Il a lui-même éprouvé les terreurs du crime, et supporté son châtiment; il a appelé ses créatures imprudentes à comprendre que le péché est un mal, en contemplant ses effets, non mérités, sur un Etre d'une pureté parfaite, sur un Etre au-dessus de tous, Dieu béni éternellement. Les hommes pourront-ils désormais espérer de soutenir le poids sous lequel le Fils de Dieu a succombé? Pourront-ils se précipiter dans

le crime et dans le péril contre lesquels il les a prémunis par un avertissement si pathétique? Pourront-ils refuser leur amour et leur obéissance à celui qui s'est montré si digne de leur confiance; surtout s'ils considèrent que ce grand bienfaiteur est toujours présent, qu'il voit l'acquiescement à cette histoire de sa compassion s'opérer dans le sein de chacun d'eux; qu'il se réjouit en ceux dont l'esprit est purifié par sa parole, et qu'il ne cesse d'offrir, même au plus indifférent l'avertissement de son immortel exemple?

L'histoire ancienne nous parle d'un certain roi qui fit une loi contre l'adultère; selon cette loi, le coupable devait être puni par la perte de ses deux yeux.

Le premier qui encourut ce châtiment fut son propre fils. La conjonction était terrible, car ce roi était un père affectionné aussi bien qu'un magistrat sévère et juste. Après une longue délibération, et de rudes combats intérieurs, il se décida enfin à ordonner que l'on arrachât un de ses propres yeux et un de ceux de son fils. Il est plus aisé de concevoir que de décrire quels durent être les sentiments du fils dans une telle circonstance, son crime sans doute lui apparut sous un nouveau jour, non plus simplement comme ayant entraîné de douloureuses conséquences pour lui-même, mais comme la cause des souffrances d'un père, comme une injure à l'amour paternel. Si le roi eût fait taire la loi en faveur de son fils, il n'aurait montré aucun égard pour la justice, et il eût donné une preuve bien moindre de sa tendresse. Nous mesurons l'affection par les sacrifices qu'elle est préparée à faire, et par les obstacles qu'elle peut surmonter; si le sacrifice eût été fait, si les obstacles eussent eté surmontés secrètement dans le cœur du roi, il y aurait eu peu de preuves de la réalité, soit de ses principes de justice, soit de son affection, et le fils aurait eu quelque raison de penser que son pardon était l'effet du mépris de la loi, autant que de l'amour paternel. En tous cas, dans la supposition même où il aurait cru pleinement à la justice et à la bonté abstraites combinées dans l'acte de son acquittement, il est impossible que cette théorie formée sur le caractère de son père eût jamais fait sur son cœur une impression aussi énergique, aussi profonde, aussi accablante que celle que dut produire l'action réelle et toute sensible que nous venons de raconter. Si nous supposons que le bonheur de la vie d'un jeune homme dépendît de son renoncement à un penchant criminel, il n'est pas facile d'imaginer un moyen plus sage et plus efficace de parvenir à ce but, que celui qu'a employé son père. L'action n'était pas simplement une image fidèle du caractère du roi, elle renfermait en elle-même un appel très-correctement adapté aux sentiments du coupable. Elle justifiait le roi dans l'exercice de sa clémence, elle rendait le calme au fils, comme un gage de la réalité, de la sincérité des intentions bienfaisantes de son père envers lui; elle identifiait l'objet de son estime avec celui de sa gratitude. La reconnaissance seule, sans mélange d'attrait pour objet de mérite moral, n'aurait jamais pu lui imprimer un profond sentiment de la vertu, et tel était le véritable but de son père. Nous pouvons supposer l'existence de ce caractère, sans qu'il ait produit une telle action; nous pouvous supposer un conflit de sentiments opposés qui se serait passé dans l'esprit, sans que sa véhémence se fût manifestée dans la conduite, non plus que l'accord qui aurait pu avoir lieu ensuite entre ces divers sentiments; mais nous ne pouvons imaginer une conduite plus admirable, ni plus propre à imprimer le sceau du caractère du père sur l'esprit du fils, et pour identifier l'amour de la justice et la haine du mal avec ses inclinations les plus puissantes du cœur humain. Le vieillard voulait non-seulement agir d'une manière conséquente à ses propres idées de devoir, mais encore produire un effet salutaire sur l'esprit de son fils, et c'est l'union complète et efficace de ces deux objets qui forme le trait le plus beau et le plus frappant de cette histoire remarquable.

Il y a une singulière ressemblance entre une pareille manifestation de qualités morales et la révélation de lui-même que Dieu a daigné faire dans l'Evangile. Nous ne pouvons nous dispenser d'aimer et d'admirer le caractère de ce grand prince, quoique nous n'y ayons aucun intérêt direct; pourrions-nous donc refuser notre amour et notre admiration au Roi et au Père de la race humaine, qui, avec une bonté et une condescendance indicibles, a présenté à ses enfants égarés, pour les rappeler au devoir et au bonheur, un spectacle sublime de tendresse et de pureté, et qui a fait usage d'un argument dont la force irrésistible s'adresse aux principes les plus familiers et en même temps les plus puissants dans le cœur de l'homme?

Dieu est représenté dans l'Evangile sous le double caractère d'un père indulgent et d'un juste juge. Ses coupables enfants sont accusés devant lui et condamnés; ils ont non-seulement perdu tout droit à sa faveur par la violation de cette loi fondamentale qui oblige toute créature intelligente à aimer son Créateur et à lui ressembler; mais ils ont en même temps contracté la maladie du péché, et perdu cette santé mentale qui peut seule rendre capable des jouissances spirituelles. Ainsi, le caractère de leur juge, et leur état d'infirmité concouraient également à jeter un voile funèbre sur leur avenir, cet état de maladie constituait leur punition. Tant qu'il durerait, le pardon ne pouvait être qu'un vain nom. Il fallait donc que la grâce, si tant est qu'elle dût être accordée, le fût de manière à guérir le mal, de manière à associer dans le cœur de l'homme le péché avec l'aversion, et le devoir avec l'amour. La manifestation du caractère divin, dans cette dispensation de miséricorde, devait être non-seulement conforme à l'excellence de ce caractère, mais adaptée à la

son et aux sentiments des coupables. Il a été ainsi, le juge lui-même a porté la ine de la transgression tout en proclamant mnistie des coupables; il a consacré l'im- rtance et l'autorité de la loi par l'acte mê- qui brille d'un amour ineffable, et déploie e compassion qui ne connaît d'autre obs- le que la répugnance des coupables à cepter. Le Verbe éternel est devenu chair; déployé dans ses souffrances et dans sa rt cette combinaison de sainteté et de séricorde d'où naissent l'amour par la yance, et la perfection par l'amour.

In pardon sans sacrifice n'aurait produit une impression faible et confuse sur l'in- igence ou sur le cœur. Un tel pardon urait pu démontrer ni le mal inhérent au hé, ni la bonté divine; il n'aurait donc conduire les hommes ni à la haine du pé- , ni à l'amour de Dieu : si la punition si bien que la faute consiste dans l'oppo- on avec le caractère de Dieu, le pardon le s entier doit être parfaitement inutile tant cette opposition subsiste dans le cœur; il peut devenir efficace qu'au moyen de cir- stances qui aient une tendance naturelle uissante à détruire l'opposition et à créer essemblance. Or, le pardon de l'Evangile lié à des circonstances de ce genre; car acrifice du Christ associe le péché avec sang de notre bienfaiteur, aussi bien avec nos propres souffrances; il associe éissance avec la dernière prière d'un ami irant pour nous au milieu des tortures, la gloire immortelle qui nous est of- dans sa société bienheureuse. Cet acte, me celui que nous avons cité plus haut, ifie donc le Législateur divin d'avoir fait e au coupable; il donne un gage de la érité et de la réalité de sa miséricorde, n associant le principe au pardon, il tifie dans le cœur du pécheur l'objet de atitude et celui du respect. On peut ob- er encore que la résurrection et l'ascen- de Jésus-Christ, en qualité de repré- ant de notre race, non-seulement dé- trent que Dieu s'est complu dans l'œuvre auveur, mais nous exposent aussi la exion indissoluble qui existe entre la e immortelle qui nous est offerte, et acquiescement sans réserve à la vo- de Dieu. Ainsi l'espoir des Chrétiens point pour objet de vagues jouissances le ciel, mais un bonheur déterminé et ligible, résultant d'un plus parfait exer- de ces mêmes principes d'amour, qui aient le caractère de leur divin Maître et onstituent encore sa félicité immortelle. us ne saurions comprendre la distinc- les trois personnes de la nature divine; nous pouvons facilement concevoir la et touchante moralité du caractère ieu, tel qu'il est développé dans l'his- du Nouveau Testament. Dieu a donné égal, son Fils bien-aimé, pour expier imes du monde apostat, et c'est par ce table exemple de sa justice qu'il a pro- le pardon le plus entier et le plus it. Il nous apprend ainsi qu'il n'entre point dans ses vues de miséricorde, de dé- truire la connexion éternelle qui existe entre le péché et le malheur. Non, cette connexion demeure certaine, et l'un des principaux objets de la révélation divine est de con- vaincre l'homme de cette vérité. La justice fait l'office de la miséricorde, quand elle nous éveille au sentiment du danger, et nous excite à fuir un mal toujours croissant. Mais la croix de Jésus ne nous montre pas seulement le danger du péché, elle est pour nous la preuve d'une compassion infatigable, d'un amour indicible, qui étend ses invi- tations et ses instances de réconciliation aussi loin que le péché lui-même peut éten- dre ses ravages, et cela afin qu'un tel exem- ple de dévouement et de sacrifice porte les hommes à aimer celui qui les a tant aimés; afin encore que leur admiration reconnais- sante pour les perfections de l'Etre suprême, les rapproche graduellement d'une ressem- blance avec ce divin modèle.

La plupart des hommes n'hésiteront point à admettre la proposition générale, que le caractère moral de Dieu suppose l'union de la justice et de la bonté à un degré infini. Or l'Evangile ne fait autre chose que de don- ner la vie de l'individualité à cette idée gé- nérale, de même que la conduite du roi dont nous avons parlé plus haut donnait de l'in- dividualité et de la vie à l'idée abstraite de la tendresse paternelle unie au respect pour les lois. La plupart des hommes conviendront aussi que la conduite de ce bon prince était non-seulement faite pour manifester hautement ses propres prin- cipes de morale, mais pour les graver dans le cœur de son fils. Les mêmes causes ex- pliquent comment la conduite de Dieu, telle que l'Evangile nous la représente, est émi- nemment propre à imprimer les principes du christianisme dans le cœur de ceux qui ont foi à la révélation. Le vieux roi avait senti que l'idée abstraite de sa justice et de son affection n'aurait eu que peu d'influence sur le caractère de son fils; il agit donc en homme sage et bon, quand il voulut incor- porer cette idée abstraite dans une action palpable qui fût propre à adresser un appel intelligible et puissant à la raison et au cœur de son enfant. L'idée abstraite du caractère de Dieu a encore moins d'influence sur nos esprits, car l'invisible infinité de son essence rend plus vagues et plus insuffisantes les impressions que produisent en général les idées abstraites. Il était donc digne d'un Etre plein de sagesse et de bonté d'incorpo- rer ses attributs dans une série d'actions palpables et intelligibles qui pussent adresser une sommation distincte et influente à nos facultés et à nos sentiments. Si le dessein final de Dieu dans ses rapports avec les hom- mes, eût été de leur pardonner leurs péchés, il aurait pu le faire sans leur donner aucune instruction sur ce sujet jusqu'au jour du jugement. Mais si l'objet de sa miséricorde a été, comme la Bible nous l'enseigne, de faire partager aux hommes son propre bon- heur, en leur donnant communication de sa

propre essence, il a dû leur manifester son caractère moral, de manière à leur en faire concevoir une idée distincte, et à réveiller en eux des sentiments de gratitude, d'estime et d'affection, par un mobile assez fort, par un argument assez persuasif, pour les amener à une parfaite conformité avec ce caractère.

Plusieurs de ceux qui admettent l'idée abstraite de Dieu, éprouvent cependant une disposition à rejeter l'histoire de l'Evangile, quoique toute sa teneur soit parfaitement conforme à l'idée générale à laquelle ils font profession d'acquiescer. Cela est naturel, quoique déraisonnable. Il est impossible que le fils du vieux roi ne fût frappé d'étonnement, lorsqu'il apprit la détermination de son père quant au mode d'exécuter la loi; cependant, si on lui avait demandé d'avance son opinion sur le caractère de son père, il aurait sans doute répondu avec asssurance que c'était un prince juste et un père affectueux. D'où naissait donc sa surprise? Le fait ne s'accordait-il pas avec son jugement préalable? La seule explication qu'on puisse donner, c'est qu'il ne comprenait pas l'entière valeur de ses propres expressions, et qu'en voyant l'idée générale qu'il s'était faite du caractère de son père, incorporée dans une seule action, il ne reconnaissait pas que l'idée et l'action étaient en effet une même chose. La plupart de ceux qui raisonnent sur le caractère de Dieu, tombent dans une semblable méprise. Ils admettent ses perfections morales dans un sens absolu; mais, quand l'idée abstraite qu'ils se sont formée de lui, devient vivante à leurs yeux, et empreinte dans le cours d'une action, ils en sont repoussés comme si la chose leur était tout à fait étrangère. Et pourquoi? La seule raison qu'il y ait à en donner, c'est que l'idée abstraite dont ils parlent est trop vague, trop indéterminée pour faire une impression distincte sur leur esprit.

Si l'homme admettait en vérité et en intelligence, cette idée abstraite de Dieu, qu'il admet en paroles, il sentirait sa raison obligée de croire à un fait qui n'est que cette idée mise en pratique; fait qui est même jusqu'à un certain point indispensable pour donner de la consistance à l'idée. Admettre l'idée abstraite et rejeter le fait correspondant, est aussi inconséquent que d'être fortement convaincu de la générosité du caractère d'un ami, et de rejeter, comme absurde et imaginaire, le récit d'une action généreuse que cet ami aurait faite, dans un cas qui semblerait exiger une pareille action.

Si Dieu a eu l'intention d'améliorer le caractère et la condition des hommes en les instruisant de l'excellence de son propre caractère, il a dû communiquer cette instruction non sous la forme de propositions abstraites et de termes généraux qui, par la nature de l'esprit humain, sont incapables de produire sur nous aucun effet réel et durable; mais par la voie qui s'adapte le mieux à notre conception, c'est-à-dire, par le moyen d'actions vivantes et palpables qui puissent ajouter le poids et la réalité de leur substance aux réalités qu'elles sont destinées à développer? Que les hommes aient besoin d'une telle amélioration, cela est certain; qu'un Etre infiniment bon en ait eu l'intention, cela est évident assurément; et que pour arriver à ce but, il ait dû adopter le plan de l'Incarnation, c'est ce qui est nécessaire.

Dans la Bible, les doctrines même les plus abstraites, nous sont constamment présentées comme des démonstrations ou des indices de quelque trait moral de l'Esprit divin, et comme des motifs tendant à reproduire en nous des dispositions correspondantes, dans nos rapports avec Dieu ou avec les hommes. Cela est parfaitement raisonnable. Notre caractère ne peut manquer d'être affecté à un certain degré, par ce que nous croyons être la conduite et la volonté de Dieu envers nous et le reste de nos semblables. L'histoire de cette conduite et de cette volonté constitue ce qu'on appelle les doctrines chrétiennes. Ainsi donc, si la disposition ou le caractère qu'elles nous prescrivent d'acquérir, se recommande à notre raison et à notre conscience, comme injuste et agréable à Dieu, nous ne pouvons qu'approuver le précepte comme moralement vrai. Et, d'un autre côté, si la doctrine qui lui sert de sanction a une tendance naturelle et distincte à produire cette disposition ou ce caractère, nous nous sentons forcés d'admettre que cette doctrine renferme au moins *une vérité morale*. Mais si nous trouvons que la même doctrine a non-seulement cette pureté de tendance morale, mais qu'elle est éminemment propre à exercer une influence puissante sur les principes de notre nature auxquels son action s'adresse, nous affirmerons alors qu'elle possède aussi une *vérité naturelle*, ou en d'autres termes, que quelque contrainte qu'elle puisse être aux pratiques humaines, elle est cependant en harmonie naturelle avec les principes qui régissent l'esprit humain. Ajoutons que, si la doctrine est non-seulement vraie en morale et adaptée à la nature de l'esprit humain, mais que le fait qu'elle rappelle coïncide avec l'idée générale que nous nous formons du caractère divin, d'après la suggestion de notre conscience et l'observation des œuvres et des voies de Dieu dans le monde extérieur, alors nous sommes obligés de croire que cette doctrine est également vraie dans ses rapports avec la divinité. Dans la Bible, les doctrines chrétiennes sont toujours établies sur cette connexité, indication du caractère de Dieu, et motifs excitants d'un caractère correspondant chez l'homme. Formant ainsi la chaîne qui lie le caractère du Créateur à celui de la créature, elles ont une majesté dont il est impossible de ne pas être frappé, et acquièrent une consistance et une force de vérité à laquelle il est difficile de ne pas croire.

Dans la Bible le dogme de la Trinité sert à la manifestation du caractère moral de Dieu. La doctrine de la justice et de la miséricorde de Dieu, combinées dans l'œuvre de ré-

ıption, et de la surveillance continuelle l exerce sur les progrès de la vérité dans nonde en général et dans le cœur de que homme en particulier, n'aurait pu, s le dogme de la Trinité, nous être comiiquée d'une manière distincte et aussi e. Mais la Bible n'en fait jamais mention dans ses rapports avec les vues morales Dieu sur l'homme; il n'y est pas même signé comme objet de croyance. Il se ıtre uni d'une manière indissoluble à un de sainteté et de compassion divine, qui naître dans notre cœur une tendre émodont la nature et l'objet sont intelligi-, dont l'influence est toute-puissante. ait abstrait qu'il existe une pluralité dans ité, ne s'adresse réellement ni à notre gion, ni à nos sentiments, ni à notre science. Mais l'obscurité du dogme se ipe, du moins en ce qui concerne son moral, quand il nous est annoncé en termes : *Dieu a tant aimé le monde qu'il onné son Fils unique, afin que quiconque ira en lui ne périt point, mais qu'il eût la éternelle* (*Joan.* III, 16), ou en ceux-ci : *is le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, le Père enverra en mon nom, vous ennera toutes choses.* (*Joan.* XIV, 26.) Noignorance métaphysique de l'essence ine n'est sans doute pas diminuée par e manière d'établir le sujet; mais notre orance morale du caractère divin est ıirée, et c'est là ce qui nous importe.

La doctrine de l'expiation est le grand sudu christianisme. Dieu nous y est resenté comme se réjouissant, comme se rifiant, comme se manifestant pleinent dans cet acte. Les autres doctrines se achent toutes à celle-là comme à leur ıtre commun. C'est pour servir à son déoppement que la distinction de trois perınes dans l'unité divine nous a été révé-. Elle est représentée comme le sujet rnel des louanges et des chants d'alléısse des bienheureux qui entourent le ıe de Dieu. Elle est décrite, dans un lane approprié à nos facultés, comme nt mis en œuvre toute l'énergie de toute-puissance. En effet, quand nous sidérons quel était ce grand sacrifice, ıs ne saurions nous étonner que les héts inspirés de la révélation aient euxmes manqué de force pour le proclamer. omme s'était éloigné de son Dieu, et avait ıpu son alliance. Son cœur avait choisi que Dieu abhorre, et méprisé ce qu'il apuve; l'homme était devenu ennemi de u, il avait violé sa loi, cette loi que la ıscience reconnaissait pour sainte, pour te, pour secourable; il avait légitiment encouru la peine portée contre le pé-. L'homme avait donc été l'artisan de sa pre ruine, et la fidélité de Dieu à ses pros lois semblait engagée à rendre cette ine irréparable.

Le but de l'expiation était de concilier la séricorde envers une race déchue, avec onneur et la sainteté du gouvernement de eu. Pour accomplir ce dessein généreux, le Verbe éternel, qui était Dieu, revêtit la nature de l'homme, et en qualité de frère aîné, de représentant, de champion de la famille coupable, il reconnut solennellement la justice de la sentence prononcée contre le péché, et se soumit au poids entier de la peine, à la place de ses frères adoptifs. Dès lors la justice de Dieu fut satisfaite, sa loi était reconnue et glorifiée; la nature humaine du Sauveur lui donnait envers la race humaine les droits et les intérêts d'un frère, tandis que sa nature divine rendait son sacrifice valable, et donnait à la loi sous laquelle il se courbait lui-même, une autorité plus glorieuse que celle qui aurait pu lui être acquise par le châtiment et l'extinction de l'univers entier. Les deux livres de la Bible où ce sujet est traité avec le plus de détail et de méthode, savoir : les Epîtres de saint Paul *aux Romains* et *aux Hébreux*, commencent par parler, de la manière la plus solennelle, et de la parfaite divinité, et de la parfaite humanité de Jésus-Christ. C'est sur cette base qu'est fondé le raisonnement qui démontre que la mort du Christ est d'une efficace universelle, et qu'aucun autre sacrifice ne pouvait à la fois expier les péchés des hommes, et concilier la justice divine avec sa miséricorde envers des coupables. Qu'un tel sujet de contemplation est admirable! Qu'il est auguste, qu'il est lumineux! *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, pour que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* Et ce même Dieu, afin de déclarer sa haine pour le péché, par la forme et la substance même de son œuvre de miséricorde, envoie son Fils pour acheter l'expiation par *son sang*. Tel est notre Dieu ; tel est son caractère: c'est le Dieu juste, et pourtant le Sauveur. Il y a dans cet acte une majesté et une tendresse, dont l'immensité confond et la pensée et le langage. Cependant nous pouvons en comprendre quelque chose, et par conséquent il nous a été révélé. Mais cet acte ne fait-il pas sentir, par le plus effrayant contraste, la différence qui existe entre l'esprit de Dieu et l'esprit de l'homme? Tandis que l'homme se fait un jeu du péché, Dieu descend de son trône de gloire, il se revêt de la fragilité d'une créature, et il meurt comme le représentant des pécheurs, pour que la sainteté de sa nature lui permette de prononcer le pardon du péché. C'est pour effacer cette différence que la bonne nouvelle a été prêchée, et celui qui croit à l'Evangile sera semblable à Dieu, parce qu'il y voit Dieu tel qu'il est. Dans cette merveilleuse transaction, la miséricorde et la vérité se réunissent, la justice et la paix se réconcilient. Elle a été conçue et exécutée, pour que Dieu puisse être juste en pardonnant à celui qui croit en Jésus. Elle donne gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix et indulgence à l'homme sur la terre. Le nouveau chef de la nature humaine par institution divine, a été ressuscité d'entre les morts; son sacrifice a été légalement accepté, et il a reçu la couronne d'immortalité dans son caractère re-

présentatif. Voilà le fondement sur lequel les pécheurs sont invités à asseoir les intérêts de leur âme, et pour le temps et pour l'éternité. Cet appui qui leur est offert, ils sont appelés à l'examiner; on les presse de s'en approcher et de s'assurer qu'il est capable de soutenir leur poids. On leur demande, pour ainsi dire, s'ils peuvent y découvrir une seule partie faible, s'il manque rien à la plénitude, à la sincérité, à l'efficace de cet amour qui a porté Dieu à voiler sa majesté, à s'allier à notre race pervertie, à prendre l'intérêt d'un frère aîné à son bien-être, et à glorifier la loi violée en subissant lui-même le châtiment encouru, unissant ainsi la majesté divine avec le salut des pécheurs. On les assure, par l'autorité divine, que le sang du Christ purifie de tout péché, et qu'il n'y a point de condamnation pour ceux qui croient en lui. Ils ont donc la déclaration de Dieu, et son sacrifice plus touchant, plus persuasif encore que sa déclaration, pour les engager à la confiance, pour bannir de leurs cœurs tous les doutes et toutes les craintes. Quand le Sauveur expira sur la croix, il dit: *Tout est accompli*. (*Joan*. XIX, 30.) Alors l'œuvre de l'expiation fut consommée, et l'histoire de cette œuvre est tracée à tous les enfants des hommes dans ces paroles : *Revenez à moi, car je vous ai rachetés* (*Isa*. XLIV, 22); soyez réconciliés avec Dieu; C'est la fontaine de vie sur laquelle sont écrits ces mots: *O vous tous qui êtes altérés, venez à ses eaux*. (*Isa*. LV, 1.) Cette histoire proclame le pardon du péché; elle est donc parfaitement appropriée aux besoins des pécheurs. Jésus n'est pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs à la repentance; il est venu pour chercher et pour sauver celui qui était perdu. (*Matth*. IX, 13; XV, 24.) Il l'a dit lui-même, et il l'a dit dans le moment où toute la plénitude, toute la variété du mal se déployait devant son omniscience. Il l'a dit au moment où il contemplait cette coupe d'amertume, d'étonnement et de mort qu'il s'était engagé à boire, et qui avait été préparée pour lui, précisément afin que le chef des pécheurs pût être le bienvenu à la fontaine de vie. Quelle est la somme des péchés qui pourra désormais exclure la miséricorde? La seule pensée en est dégradante pour la dignité du sacrifice, injurieuse au saint amour qui l'a ordonné, et à la vérité pure qui en a proclamé la souveraine efficace. Pourrions-nous donc être surpris de l'extase qui remplissait l'âme de l'Apôtre saint Paul, quand il contemplait ce glorieux sacrifice, et qu'il y voyait le gage que ses nombreux péchés lui étaient pardonnés; que le cœur de son maître outragé s'ouvrait à lui, et que son sort dans l'éternité était lié à la glorieuse éternité de son Dieu? *Qui accusera les élus de Dieu? Dieu est celui qui les justifie. Qui condamne ici? Le Christ est celui qui est mort, et qui de plus est ressuscité, qui est assis maintenant à la droite de Dieu, et qui lui-même intercède pour nous*. (*Rom*. VIII, 33.)

Mais, puisque l'efficace de l'expiation est ainsi universelle, pourquoi tous les hommes ne jouissent-ils pas de ses bienfaits? — Si l'unique objet de la Providence, dans le grand œuvre de la rédemption, eût été d'écarter de l'homme une punition imminente et d'accord avec la justice, il n'y aurait probablement eu ni différence, ni particularité individuelle dans l'application des bienfaits de l'Evangile; on ne nous eût point adressé des avertissements tels que ceux-ci : *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus*. (*Matth*. XX, 16.) *Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement*. (*Philipp*. II, 12.) Mais le Christ s'est livré pour nous, non pas seulement afin de nous racheter du châtiment dû à l'iniquité, mais afin d'appeler à lui un peuple purifié et zélé pour les bonnes œuvres. Les sujets de son royaume devaient être ceux dans l'âme desquels habitait *la vérité*, la grande vérité relative au caractère divin. Cette vérité a été manifestée dans l'expiation, là sont concentrés ses brillants rayons; aussi une foi intelligente dans l'expiation est-elle la meilleure voie par où la divine lumière puisse pénétrer dans notre âme. C'est la lumière seule qui peut dissiper les ténèbres morales, et rendre la vie et la force spirituelles à nos facultés égarées et engourdies. Les bienfaits de l'expiation sont donc liés à la foi dans l'expiation. *Celui qui croit sera sauvé; celui qui ne croit pas sera condamné*. (*Marc*. XVI, 16.) Quand on conçoit bien que, pour un sujet éclairé du gouvernement divin, il y a identité entre le malheur et l'aveuglement moral, la connexion de la foi et du salut ne paraît point une obligation nouvelle, mais la déclaration réitérée d'une constitution établie et nécessaire. La vérité, concernant le caractère de Dieu, est un principe immortel et glorieux, placé et développé dans la personne de Jésus-Christ, et Dieu fait part de son immortalité et de sa gloire aux esprits dans lesquels ce principe réside : mais il ne peut habiter en nous qu'autant que l'œuvre du Christ demeure une réalité vivante dans notre esprit.

Nous ne pouvons jouir de la vie spirituelle et de la paix, qui sont le fruit de l'expiation, sans conserver dans notre âme le souvenir et la croyance de l'expiation; de même que nous ne pouvons jouir de la lumière du soleil loin de la présence du soleil. Ce serait une folie manifeste de prétendre conserver la lumière dans nos maisons, en lui fermant toutes les issues; il est tout aussi extravagant d'imaginer que l'on puisse s'approprier la paix de l'Evangile, sans contempler de l'œil de la foi la grande vérité de l'Evangile. Dans l'*Epître aux Galates* (V, 25), saint Paul dit : *Si nous vivons par l'esprit* (c'est ainsi que l'Evangile est nommé dans ce passage), *marchons aussi selon l'esprit*, c'est-à-dire, restons étroitement attachés à l'Evangile. Quand notre cœur s'éloigne de la vérité, nous perdons la vie que cette vérité renferme. Nous ne saurions retenir longtemps dans notre esprit une impression morale, en nous isolant de l'objet qui est destiné à le produire.

L'homme qui voit dans l'expiation la dé-

ance du mal et le gage de la béatitude rnelle, se réjouira dans cet acte et dans s les principes qu'il développe. *Que le e, dit le prophète, ne se glorifie point en agesse; que le puissant ne se glorifie point a puissance, et que le riche ne se glorifie nt en ses richesses; mais que celui qui se rifie, se glorifie en ce qu'il me comprend et connaît; car je suis l'Éternel, qui fais mi- corde, et justice sur la terre, et dans ces ses je me réjouis, dit l'Eternel.* (*Jerem.* 23, 24.)

elui donc qui met sa joie dans l'expiation, éjouit en ce qui plaît au cœur de Dieu; c'est là que son amour, sa justice et sa iteté ont été le plus complétement et le glorieusement manifestés. C'est ainsi les fidèles ont communion avec Dieu Jésus-Christ, et qu'ils sont rendus con- nes à son image. La même vérité qui ne la paix, produit aussi la sainteté. lle idée la croix de Jésus-Christ ne ne-t-elle pas de la dépravation de l'homme l'abomination du péché! Combien l'hor- qu'il inspire n'est-elle point accrue par ensée qu'il a été commis contre le Dieu oute grâce et de toute consolation! Le iment de notre intérêt propre devrait s attacher étroitement à ce sauveur dans el tous les trésors de notre vie sont ren- és, si un tel motif était nécessaire pour s lier à un bienfaiteur qui a consenti à er tout le poids de la colère du Tout- sant, pour nous en délivrer. Voudrons- rendre vaines les intentions d'un tel ur, et fouler aux pieds le sang sacré qui répandu pour nous? Non; si nous ons à l'expiation, nous devons aimer i qui s'en est fait la victime, et si nous ons, nous entrerons dans ses vues, nous ns à cœur la gloire de Dieu et le salut des s; surtout nous détesterons le péché en -mêmes et nous vivrons dans l'ardent ir de l'époque où le mystère de Dieu dévoilé, le temple spirituel achevé, et omphe du Rédempteur accompli. L'âme re dans cette espérance une ancre de sa- ébranlable et sûre, et quelles que soient fflictions et les épreuves de la vie, elle oujours ranimée par cette voix qui, du du sanctuaire intérieur, lui dit : Rassu- ous, c'est moi, ne craignez point.» Elle oujours soutenue par la force de ce rai- ement : *Celui qui n'a pas épargné son e Fils, mais qui l'a donné pour nous comment ne nous donnerait-il pas libé- ent avec lui toutes les autres choses?* . VIII, 32.) Voilà l'espérance qui ne peut ir, parce qu'elle est fondée sur le tère du Dieu qui ne change point.

st ainsi que la foi de l'Evangile produit révolution de l'esprit, que l'Ecriture le *conversion* ou *nouvelle naissance.* me se confie naturellement à quelque qui existe en lui-même, il se confie rudence, à sa bonne fortune, à son e, à ses talents, à ce qu'il a fait de ou au regret sincère qu'il ressent d'a- al fait; c'est toujours le *moi*, sous des formes plus ou moins aimables, qui fait le fondement de son espérance, et par une conséquence nécessaire, ce moi est toujours présent à sa vue, et devient l'objet final de toutes ses actions, le directeur et le réfor- mateur de son caractère; mais quand il ad- met et conçoit que la vérité divine, telle qu'elle est manifestée dans l'incarnation, est la seule base sur laquelle il puisse se repo- ser avec sécurité, le seul refuge contre cette ruine où l'entraînait l'instinct de ce moi égoïste, alors il chasse loin de lui ces illu- sions trompeuses et périssables, il s'en re- met du soin de ses intérêts pour le temps et l'éternité, à l'amour de celui qui a répandu son sang pour lui, à la fidélité de celui qui n'est pas un homme pour mentir, ni le fils d'un homme pour se repentir. En faisant du caractère de Dieu la base unique de sa con- fiance, il le contemplera comme le but final de son être; il s'attachera à lui comme à son conseiller, à son guide, et par degrés il se modèlera sur ce type sublime. A travers les progrès successifs de la vie chrétienne, ce fondement de toutes nos espérances reste le même. Quoique les progrès du fidèle dans la sainteté soient le grand et bienheureux résultat de sa foi, cette sainteté ne peut cepen- dant jamais devenir pour lui un motif de con- fiance, sans le rejeter dans l'égoïsme, sans le séparer de Dieu, sans le priver des eaux de la fontaine de vie, et sans détruire, par consé- quent, l'œuvre de sa sanctification. Mais quoi- que la sainteté personnelle du Chrétien ne puisse jamais devenir le fondement de ses es- pérances, elle n'en fortifie pas moins sa foi dans ce fondement; de même que le retour à la santé augmente la confiance du malade dans les remèdes auquel il sent devoir sa guérison.

C'est une loi de notre constitution morale, que nos caractères se modèlent sur ce qui fait la base de nos espérances. Les princi- pes développés dans l'incarnation sont un assemblage de tout ce qui est aimable, grand et sublime dans l'excellence spiri- tuelle. Celui donc qui place réellement et exclusivement ses espérances sur l'expia- tion devient participant au caractère de Dieu.

Quelle idée cette doctrine donne-t-elle du caractère de Dieu? Et quelle influence sa croyance doit-elle exercer sur le carac- tère de l'homme? Répondons à ces ques- tions d'après ce que nous venons d'établir. Un amour au-dessus de toute conception est assurément le trait saillant du glorieux ca- ractère qui nous est manifesté dans l'expia- tion; mais cet amour se concilie parfaite- ment avec une sainteté qui ne peut souffrir l'aspect du mal; c'est l'amour d'un Dieu souverainement puissant, qui n'a pas exercé son omnipotence à faire taire ou à outre- passer les réclamations de la justice, mais à les écouter et à y faire droit. C'est un amour qui repose sur un trône de miséricorde, dont l'éternelle vérité fait la base; un amour dont l'essence même est de repousser tout péché, son effet nécessaire sur le caractère

de l'homme sera donc de nous faire aimer celui qui nous a aimés le premier, et de nous apprendre à mettre la confiance la plus entière en sa bonté et en sa miséricorde, à associer l'idée du péché à celle de la plus profonde misère et de la plus basse ingratitude, à admirer en sa sagesse immortelle la haute pensée qui a combiné la plus complète miséricorde avec la plus inaltérable justice; enfin à chérir nos semblables par la considération que notre Père commun a pris un si grand intérêt à leur bonheur, et que tous ayant fait naufrage sur la même mer et par la même tempête, nous sommes tous invités, par la même voix à chercher un refuge dans le port du repos éternel.

Que Dieu, revêtu de la nature de l'homme, ait voulu devenir lui-même la victime, c'est là un dessein qui surpasse toute conception et déconcerte les plus grands efforts de notre esprit, quand nous travaillons à nous former l'idée de la bonté et de la sainteté parfaite. Toutefois ce dessein est le seul qui pût atteindre complétement le double objet d'attirer à Dieu tout notre amour, et de nous convaincre profondément du danger, de l'ignominie et de l'ingratitude du péché. Il nous donne la mesure et de la bonté divine et de notre propre crime. C'est la preuve merveilleuse d'un amour que notre entendement ne peut concevoir, et toutefois une conscience entièrement éclairée sentira qu'une preuve d'amour aussi complète pouvait seule lui rendre la paix.

Quand un homme est bien convaincu que le péché consiste dans un choix du cœur contraire à la volonté de Dieu, alors même que ce choix ne va pas jusqu'à se produire en des actes extérieurs, il doit sentir qu'il a accumulé pendant sa vie passée, et qu'il amasse encore tous les jours un poids effrayant de péchés. Le jour de la rétribution approche, où il doit paraître devant Dieu face à face. Un simple pardon de la divinité serait assurément un grand soulagement pour lui dans de telles circonstances; mais encore serait-il difficile de lui persuader que l'Etre saint, qui habite dans l'éternité, puisse regarder avec bonté une créature aussi corrompue et dont le caractère moral est en opposition si directe à tous les égards avec le sien. Tant que cette persuasion ne se sera pas emparée de son esprit, il ne pourra ni goûter une paix véritable ni être animé de cet amour reconnaissant qui peut seul conduire à une plus parfaite obéissance. La tendresse ineffable démontrée dans la croix de Jésus-Christ et l'éclatante réparation qui y est faite à sa loi violée, quand on les comprend et qu'on y croit, peuvent seules dissiper nos doutes et nos craintes sur les dispositions de Dieu à notre égard, et réveiller dans notre cœur cet attachement respectueux et reconnaissant qui est le germe spirituel de l'héritage céleste. *Si, quand nous étions ennemis de Dieu nous avons été réconciliés avec lui par la mort du Fils, combien plus encore, étant déjà réconciliés, devons-nous être sauvés par son vivant amour.* (*Rom.* v, 10.)

La doctrine de l'expiation, par l'incarnation et la mort de Jésus-Christ démontre la divine miséricorde et justifie la divine sainteté; elle offre un fondement d'espoir devant Dieu qui peut suffire au plus coupable de tous les hommes, implante dans le cœur le plus dégradé les principes de la véritable pénitence, de la véritable gratitude; elle y fait naître un ardent amour pour le saint caractère de Dieu, et un dévouement sincère à sa volonté. Le projet céleste de relever l'homme jusqu'à l'image perdue de son créateur, tel est l'esprit, telle est l'âme de la Bible.

Les doctrines de la révélation sont un grand moule spirituel, destiné par la sagesse divine à donner l'empreinte du caractère chrétien aux esprits qui le reçoivent. J'indiquerai ici quelques-uns des traits principaux de ce caractère dans leur liaison avec les doctrines correspondantes.

L'amour de Dieu est le principe radical du caractère chrétien : graver ce principe dans le cœur de l'homme, c'est le grand objet et la tendance distincte des doctrines du christianisme. Il est, je crois, convenable de répéter ici une observation sur laquelle on a déja beaucoup insisté; c'est que cet amour n'est pas une affection vague pour un objet mal défini, mais un sentiment d'approbation et d'attachement pour un caractère parfaitement connu. La Bible nous appelle à l'exercice de cette affection, en offrant à nos yeux l'histoire de l'ineffable miséricorde de Dieu envers les hommes. A la première vue, il peut sembler impossible de concevoir que la miséricorde de Dieu ait pu se manifester envers ses créatures, d'une manière très-frappante et propre à les émouvoir profondément. En effet, sa toute-puissance, sa souveraineté illimitée, rendent faciles et de peu de valeur tous les dons imaginables. Le pardon des péchés commis par de faibles vermisseaux tels que nous, ne demande pas un grand effort de compassion, dans un monarque si grand, si fort élevé au-dessus de ses sujets. Dieu connaissait le cœur de l'homme; il savait que tels seraient ses raisonnements, et il préparait une œuvre de miséricorde qui pût réfuter de telles conceptions sur tous les points. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique pour le salut du monde. Sa bienfaisance n'a pas été de celles qui donnent une obole superflue, puisée dans un trésor immense; elle a été une bienfaisance de sacrifice pour elle-même, et dont toutes les comparaisons terrestres ne peuvent donner que l'image la plus imparfaite. Nous admirons Codrus sacrifiant sa vie pour son pays; nous admirons le guide s'enfonçant dans le sable mouvant, pour avertir et sauver ses compagnons; nous admirons le père subissant la sentence de sa propre loi à la place de son fils; nous admirons Régulus se soumettant volontairement à des tortures cruelles pour

gloire de Rome; mais la bonté de Dieu, venant homme et mourant sur la croix, le ıte souffrant pour les coupables, afin de ır démontrer le mal et l'horreur du péché, ıttirer à lui leurs affections, et de les enger à le suivre dans le chemin du bonur véritable, est une bonté non moins aussus de toute bonté humaine que Dieu même est au-dessus de notre fugitive istence, et dès que l'on y croit, elle excite nous un sentiment proportionné d'admiion et de reconnaissance.

L'amour cordial et actif pour nos semblas est le second devoir imposé au Chrén. Ce sentiment peut-il être imprimé en us d'une manière plus puissante que par fait, que le sang de Jésus-Christ a été ıandu pour eux aussi bien que pour nous ımes, et par cette considération qu'un ıg si précieux nous accuse de la plus ıse ingratitude quand nous sentons ou ssons avec malice, même légèrement, 'égard de ceux en qui le Bienfaiteur céte a daigné prendre un intérêt profond. ıs l'impression de la présence continuelle Seigneur, nous sommes portés à contrier de tous nos efforts au bien-être, même temporel du prochain ; mais par-dessus ıt nous éprouvons le zèle le plus vif, ır le bonheur de ces âmes, que Dieu ılut racheter par sa propre mort.

ıl est ordonné aux Chrétiens de mortifier passions égoïstes et mondaines: l'ambin, l'avarice et la sensualité ; Notre-Seieur est mort pour nous délivrer de cet lavage honteux, et nous attirer à la pure erté dont jouissent les enfants de Dieu. mpureté, la convoitise, l'orgueil de la vie, ; ont été ses vrais meurtriers. Si nous *imons*, nous devons les *haïr*; si nous aiıns notre paix, nous devons encore les r, car elles séparent notre âme du prince toute paix. Le bonheur éternel consiste dans conformité parfaite avec le Dieu de ıteté. Emploierons-nous donc le peu de rs qu'il nous accorde sur la terre, à forer en nous des penchants si directement ıosés à cette sainteté. Commençons plutôt ıonheur céleste ici-bas, en commençant evenir saints nous-mêmes.

.'Evangile exhorte à l'humilité, et une fonde humilité doit être en effet le résuld'une soumission sincère au jugement Dieu a porté contre nous, quand il a ıdamné son Fils le représentant de notre ; et si nous réfléchissons à ce que notre e céleste a fait pour nous racheter, nos ırs seront pénétrés de l'étrange contraste se manifeste entre notre conduite envers et l'amour sans bornes qu'il a eu pour ıs.

nous est commandé d'être diligents dans devoirs de la vie, et patients dans ses ffrances; pour fortifier ce précepte, on s apprend que les moindres événements notre vie sont ordonnés par celui qui s a aimés jusqu'à se livrer pour nous, ue ces événements, quelque frivoles ou lque funestes qu'ils nous paraissent, sont pourtant des parties nécessaires du vaste plan d'éducation spirituelle qui doit instruire son peuple à lui ressembler, et le rendre digne de recueillir son céleste héritage, Dieu a lui même marché dans cette route, seulement elle a été plus rude pour lui, et il nous a montré par son exemple, que la croix est un échelon pour monter à la gloire éternelle.

Les Ecritures nous enseignent que la sentence de mort tombe sur toute l'humanité; en conséquence de la faute du premier homme, et que la vie éternelle est accordée au mérite de la parfaite obéissance du Christ. Le grand but moral de cette doctrine est de pénétrer notre esprit d'une juste idée du châtiment dû à la transgression, de l'incompatibilité absolue du péché avec le bonheur, et de la parfaite harmonie qui existe entre la sainteté et la gloire éternelle. La mort d'un simple individu ne pouvait manifester suffisamment la nature pernicieuse du péché. La mort nous paraît quelquefois un bienfait plutôt qu'un malheur, et rarement nous en tirons d'autre leçon morale que celle de la vanité des choses terrestres. Mais, lorsqu'une seule offense est mise sous nos yeux, et qu'à elle s'attache, comme une conséquence légitime, l'extinction de tout le genre humain, nous ne pouvons nous refuser à la conviction de la malignité inhérente à cette transgression ; et comme la valeur d'une pareille leçon, si elle est écoutée, surpasse infiniment dans les comptes de l'éternité la perte d'une existence passagère, nous n'avons aucun sujet de plainte contre le grand Dispensateur de toutes choses.

De la même manière, l'espérance d'obtenir la vie éternelle par les mérites de Jésus-Christ, nous donne l'amour que Dieu ressent pour la perfection morale, et l'indissoluble connexion qui, dans la nature des choses, existe entre le bonheur et la sainteté.

Le gouvernement divin est à cet égard une expression vivante du grand attribut moral de Dieu, « qui aime la justice et abhorre l'iniquité. » Un simple pardon que n'aurait accompagné aucune circonstance, devait produire quelques sentiments de gratitude de la part du criminel, s'il avait connu son danger, et rien de plus ; mais quand il voit le fondement de ce pardon dans la parfaite et sainte obéissance d'un grand bienfaiteur, il se sent entraîné à regarder avec admiration et avec amour cette obéissance qui a mérité la faveur divine, et en même temps l'ami qui lui a valu cette grâce; un sentiment de tendre et humble confiance dans le Sauveur, la crainte et la haine du péché, le désir de la sainteté, sont les fruits naturels de la foi à cette doctrine.

Il résulte de ce qui précède que l'Incarnation est un vaste dépôt où sont rassemblés des remèdes pour toutes les maladies morales de l'esprit humain ; il renferme les arguments les plus propres à agir puissamment sur notre raison et sur nos sentiments et ces arguments sont en eux-mêmes des-

tructifs du mal moral ; ils donnent de la vie et de la réalité aux traits confus de la religion naturelle, ils manifestent dans une suite de faits l'idée abstraite du caractère divin, et de cette manière rendent ce caractère intelligible à la conception et susceptible d'impression sur le cœur de l'homme. Et ce remède est-il sans nécessité ? Si on admet que la méchanceté et le malheur règnent sur la terre dans une effrayante étendue, et que rien n'est si commun que la plus étrange insouciance pour notre Créateur, ou même un esprit décidé d'hostilité contre la sainteté de son caractère ; si on admet encore qu'il règne dans le cœur des hommes une disposition égoïste et orgueilleuse, qui voit avec indifférence le bonheur ou la misère des autres, à moins que l'intérêt ou la vanité ne fasse exception à cette règle, et que tandis que nous professons la croyance à une vie future, nous pensons et nous agissons cependant comme si nos espérances et nos désirs, ne s'étendaient point au delà de cette existence si passagère, on reconnaîtra sûrement, si on admet tout cela, que quelque secours nous est nécessaire. Et quand nous considérons que la racine de ce mal est dans le cœur ; que les premiers principes même de notre nature morale sont corrompus ; que le cours de nos volontés s'écarte des voies de la volonté divine, et qu'aussi longtemps qu'existera cette différence nous serons malheureux, ou du moins incertains sur la durée de notre bonheur, dans quelque position que le sort nous jette, alors la nécessité d'un puissant antidote se montre encore bien plus impérieuse, pouvons-nous croire improbable qu'un Dieu de bonté ait satisfait ce besoin et nous ait révélé le secours qui nous était nécessaire ? C'est déjà avoir fait un grand pas, que d'avoir admis cette probabilité ; et lorsque nous voyons un système qui comme le christianisme, s'attribue une origine céleste ; qui tend visiblement à la destruction du mal moral ; qui s'accorde dans une si sublime harmonie avec les vues les plus élevées du caractère de Dieu, et s'adapte si merveilleusement aux facultés de l'homme ; la probabilité ne se change-t-elle pas en certitude, que Dieu s'est réellement uni à l'homme, par l'incarnation, et que le secours qu'il lui accorde est contenu dans la vérité de l'Evangile ?

Nous devons nous efforcer de connaître Dieu, car la connaissance de son sublime caractère peut seule humilier l'orgueil de l'homme, jeter quelque jour sur les mystères de sa condition ici-bas, et faire naître en lui ce sentiment d'amour dévoué qui gravera l'image divine dans son cœur; et c'est la conformité de notre caractère avec ce divin modèle qui peut seule nous rendre des citoyens libres de l'univers, et nous assurer la paix et la joie dans toutes les régions du monde créé; et, en effet, cette conformité de caractère est le principe vivant d'union qui rassemble la grande famille de Dieu, et qui rend le plus petit de ses membres habile à participer à la bénédiction du Père commun.

Il faut observer toutefois qu'en parlant de la conformité au caractère divin, comme résultat de la foi aux doctrines chrétiennes, nous sommes bien loin de prétendre que cette conformité puisse être parfaite, ni que ce caractère puisse être exempt de faiblesses, ou même de fautes très-graves; nous avons seulement voulu dire que, dans la foi, se trouve le principe qui tend à produire une conformité parfaite. Ainsi, nous pouvons dire qu'un enfant se conforme à la volonté de son père, s'il lui est profondément attaché, et sincèrement désireux de lui plaire, lors même que la légèreté ou la passion l'entraîne occasionnellement hors de la ligne de son devoir. Cette vie ne contient que le germe du christianisme; l'éternité est le climat où la fleur doit s'épanouir : si la perfection existait ici-bas, la mort serait inutile, et ce monde même deviendrait le ciel.

Lorsque nous parlons de l'amour pour un être invisible, nous entendons évidemment parler de l'amour pour les principes de son caractère; l'amour de Dieu conséquemment implique la connaissance de son caractère : ce n'est pas véritablement Dieu que nous aimons, mais une créature formée par notre imagination. L'amour de l'ensemble de son caractère peut seul produire une ressemblance avec cet ensemble : si ce monde devait borner notre existence, il y aurait peu de motifs pour se livrer à ces aperçus élevés, car l'ordre social peut en général être totalement maintenu par les lois humaines, ou par le frein de l'opinion, et cela suffit pour le peu d'années que nous avons à passer sur la terre; mais si nous sommes placés ici-bas pour nous rendre dignes de la vie éternelle, nous devons connaître Dieu, et l'aimer, afin de nous rendre capables de jouir de sa présence, et de nous complaire dans la manifestation de sa volonté.

Si l'Evangile a été réellement une révélation céleste, on devait s'attendre qu'il serait annoncé au monde par une attestation miraculeuse. Il aurait pu être considéré comme donnant une fidèle description du caractère divin, même sans être attesté de la sorte; mais il n'aurait jamais imprimé une conviction aussi profonde, il n'aurait pas obtenu un aussi grand respect de l'esprit des hommes, s'il n'avait pas été sanctionné par des lettres de créance qui ne pouvaient venir d'aucun autre que du Roi des rois. Comme cette conviction et ce respect étaient nécessaires à l'accomplissement de son sujet moral, les miracles qui les ont produits étaient nécessaires aussi. Sous le nom d'attestation miraculeuse, je comprends seulement les miracles qui sont en dehors de l'Evangile, et n'en forment point une partie essentielle; car les plus grands miracles, la conception, la résurrection et l'ascension de Notre-Seigneur constituent la substance même de la révélation, et sont essentiels au dévelop-

ıent de ce caractère divin qui donne à Evangile toute son importance.

La foi aux attestations miraculeuses de Evangile est donc utile, en tant qu'elle fixe otre attention, et qu'elle excite notre resect pour les vérités contenues dans l'Evanile. Toutes les promesses de l'Evangile sont dressées à la foi en Jésus-Christ et aux ualités morales que produit la foi : or, ous ne saurions croire ce que nous ne omprenons pas. Nous pouvons bien croire u'il y a dans une chose plus qu'il ne nous st possible d'en comprendre, ou admettre vérité d'un fait dont nous ne saisissons as les causes ou les conséquences; mais otre foi actuelle est nécessairement limitée ır notre intelligence actuelle. Ainsi, nous omprenons ce que nous disons lorsque nous isons profession de croire que Dieu s'est it homme, quoique nous ne comprenions as comment, *ce comment* dès lors, n'est pas sujet de notre foi, puisqu'il n'est pas comris par nous; mais, ce que nous comprenons, c'est *pourquoi* et principalement pour ue les pécheurs pussent être sauvés, et our mettre le caractère divin à la portée de otre intelligence. En effet, il est aussi impossible de croire une chose qu'on ne comrend pas que de se rappeler une chose u'on n'a jamais connue. Pour croire à l'Engile, il est donc nécessaire que nous ayons compris, et, pour le comprendre, faut que nous y donnions une sérieuse tention. Admettre la vérité de son attestaon miraculeuse, sans y joindre la connaisınce de ses principes, ne sert qu'à donner n déplorable exemple de l'extrême légèreté e l'esprit humain. C'est reconnaître que le out-Puissant a pris un intérêt si paternel u sort des hommes, qu'il s'est manifesté ui-même au monde pour leur instruction, cependant n'éprouver aucun intérêt au ıjet de cette instruction; ces hommes sent néanmoins et peut-être pensent qu'ils ont Chrétiens. Un des miracles de la vie de otre Sauveur jette un grand jour sur cette uestion. Lorsque sur le mont de la transguration Jésus-Christ anticipa pour un oment sur sa gloire céleste, en présence e trois de ses disciples, une voix descendit u ciel, qui disait: *Celui-ci est mon Fils en-aimé; écoutez-le.* (*Matth.* XVII, 5.) a été envoyé pour enseigner aux hommes uelque chose qu'ils ne connaissaient pas. eux donc qui ont cru à la réalité de cette pparition miraculeuse, et qui néanmoins ont pas écouté ce que Jésus-Christ leur nseignait, l'ont rejeté sur le même fondeent où il était de la plus grande importance e le recevoir.

La régénération du caractère est l'objet ssentiel, et cette régénération ne peut s'efctuer que par l'action pressante de la érité sur l'esprit. Notre connaissance de ette vérité doit être exacte, afin que l'image u'elle imprime sur le cœur soit correcte; ıais nous devons aussi la connaître dans out ce que son autorité a d'imposant, pour ue l'impression qu'elle produit en nous soit profonde et durable; ses motifs doivent sans cesse agir sur notre âme, ses représentations être toujours présentes à notre pensée, et ses espérances animer continuellement notre courage.

Jésus-Christ est le chemin de vérité et de vie qui conduit à la faveur divine et à la sainteté. Il est le vrai centre de gravitation morale, le soleil de justice placé dans le ciel pour chasser les ténèbres et le chaos de notre système spirituel, et attirer par sa douce et puissante influence les affections égarées des hommes dans un orbite désigné par la volonté et illuminé par la faveur de Dieu. Suivant ce système, un humble sentiment de gratitude envers Dieu, fondé sur la connaissance de son véritable caractère, est le principe d'ordre et de bonheur dans le monde moral.

N'est il pas évident aux yeux de la raison qu'une entière conformité à la volonté qui règle l'univers n'est qu'un autre terme pour exprimer l'ordre et le bonheur? Et une telle conformité peut-elle naître dans aucune créature raisonnable, sinon par la connaissance et l'amour de cette volonté? Le caractère de Dieu est offert à notre connaissance et à notre amour dans l'histoire de la vie de Jésus-Christ. Cette manifestation est en harmonie avec les suggestions nées de notre raison et de notre conscience. Bien plus, elle les rassemble comme des fragments épars; elle supplée à ce qui leur manque, et les unit dans un glorieux ensemble de beauté et de symétrie; elle satisfait le cœur de l'homme dans toutes ses facultés et ses affections; son action est exactement adaptée aux principes élémentaires de notre nature; la vérité glorieuse qu'elle révèle est à la portée de tous les esprits; elle est intelligible pour un enfant, et peut cependant exercer encore l'intelligence d'un sage. A mesure que l'entendement s'agrandit, cette vérité grandit avec lui; et elle doit grandir à jamais, parce qu'elle est l'image du Dieu infini. Cependant, quelque immense qu'elle soit, elle est calculée pour produire son effet partout où elle est reçue, fût-ce dans l'intelligence la plus bornée.

INNOCENTS (MASSACRE DES). — Le massacre des Innocents est rapporté, non-seulement par saint Matthieu, mais par Macrobe, comme un fait qui fut divulgué à Rome dans le temps. « Auguste, dit-il, ayant appris que, parmi les enfants âgés de deux ans et au-dessous qu'Hérode, roi des Juifs, avait fait tuer dans la Syrie, son propre fils avait été enveloppé dans le massacre, dit : *Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils.* (*Saturn.* lib. I, c. 4.) Celse, qui avait lu ce fait dans *saint Matthieu*, et qui le met dans la bouche d'un Juif, n'y oppose rien. (ORIG., *Contra Cels.*, lib. I, n. 58.) Saint Justin, né dans la Syrie, allègue encore le même événement au Juif Tryphon, (*Dial.*, n. 79.) et ce Juif ne le révoque point en doute. — *Voy.* BETHLÉEM.

ISAIE. — Huit siècles avant la venue de Jésus-Christ, Isaïe prophétisait toutes les

circonstances de sa naissance, de sa vie, de sa passion, de sa mort, de sa sépulture et de la conversion du monde, avec un tel degré de clarté, que ces faits semblent écrits après l'événement. Nous aurons occasion de citer ailleurs (*Voy.* MESSIE et PROPHÉTIES) cette prophétie si frappante, aussi n'en dirons-nous ici que peu de mots. Voici le texte du prophète :

Le prophète s'écria : Ecoutez, écoutez, maison de David. N'est-ce donc pas assez pour vous de lasser la patience des hommes? Faut-il encore que vous lassiez celle de mon Dieu?

C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même le signe de votre durée. Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel. (*Isa.* VII, 13, 14.)

Le Seigneur, le premier, a dit à Sion : Le voilà; et j'enverrai à Jérusalem un Sauveur. (*Isa.* XLI, 27.)

Voilà mon serviteur, dit l'Eternel; *je prendrai sa défense. Voilà celui que j'ai choisi; il est l'objet de mes complaisances; j'ai répandu mon Esprit sur lui: il portera la justice parmi les nations.*

Il ne criera point : il ne fera acception de personne : sa voix ne sera pas entendue au dehors.

Il ne foulera pas aux pieds un roseau brisé: il n'éteindra pas le lin qui fume encore : il jugera dans la vérité.

Il sera peu connu : mais il ne sera triste et troublé que lorsqu'il aura établi sa sagesse sur la terre : les îles alors recevront sa loi.

C'est ici la parole du Seigneur, du Dieu qui a créé et étendu les cieux, qui affermit la terre et la couvre de fruits, qui donne le souffle aux animaux et la vie aux hommes.

Moi, le Seigneur, je t'ai appelé dans les décrets de ma justice : je te prendrai par la main : je te défendrai : je te donnerai pour signe de l'alliance à mon peuple, et pour lumière aux nations.

Tu ouvriras les yeux des aveugles : tu briseras les fers des captifs : tu délivreras de la servitude ceux qui étaient assis dans les ténèbres.

Ce que je vous ai prédit, n'est-il pas arrivé? Je vous annonce des événements nouveaux. Ecoutez avant qu'ils arrivent. (*Isa.* XLII, 1-10.)

Il s'élèvera en la présence de Dieu comme un arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre aride : il n'a ni éclat ni beauté : et nous l'avons vu, et il était méconnaissable, et nous l'avons désiré.

Méprisé, le dernier des hommes, homme de douleurs, il s'est familiarisé avec la misère : son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie : et nous l'avons compté pour rien.

Il a vraiment lui-même porté nos infirmités : il s'est chargé de nos douleurs : nous l'avons vu comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié.

Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités : il a été brisé pour nos crimes : le châtiment qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui : nous avons été guéris par ses blessures.

Nous nous sommes tous égarés comme des brebis : chacun de nous suivait sa voie : et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous.

Il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche : il sera conduit à la mort comme un agneau : il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond.

Il est mort au milieu des angoisses, après un jugement : qui racontera sa génération? Il a été retranché de la terre des vivants : je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple.

On lui réservait la sépulture du pauvre : il a été enseveli dans le tombeau du riche, parce qu'il a ignoré l'iniquité, et que le mensonge n'a pas souillé sa bouche.

Le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité : il a donné sa vie pour expier le crime: mais il aura une race immortelle, et la volonté du Seigneur s'accomplira par ses mains.

Son âme a été dans la douleur : mais il verra et sera rassasié de joie : le Juste, mon serviteur, justifiera un grand nombre d'hommes par sa doctrine et portera lui-même leurs iniquités,

Parce qu'il s'est livré à la mort et qu'il a été mis entre des scélérats, parce qu'il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle et qu'il a prié pour les violateurs de la loi, je lui donnerai en partage un peuple nombreux. (*Isa.* LIII, 1-12.)

Abbadie, répondant à l'ancienne fiction des deux Messies par laquelle les Juifs essayèrent de détourner le sens si clair de cette prophétie, montre en ces termes qu'elle ne s'applique et ne peut s'appliquer qu'à Jésus-Christ, qui en a réalisé en lui seul tous les traits en apparence contradictoires:

« Les ennemis mêmes de notre Messie » dit-il « avouent qu'il est parlé d'un Messie dans la prophétie d'Isaïe. Il ne s'agit après cela que de reconnaître si c'est d'un seul Messie ou de deux Messies qu'il fait mention. Or, il ne faut que savoir lire pour voir que c'est de la même personne qu'il est dit: 1° qu'il est abject et *méprisé, homme de douleur, familiarisé avec la misère*, ensuite qu'il *sera rassasié de joie, qu'il justifiera les hommes par sa doctrine* et qu'il *aura en partage un peuple nombreux*. Il est si vrai, que c'est d'un homme et non de plusieurs hommes que le prophète parle dans ce chapitre, que c'est en conséquence de sa mort et de son abaissement que celui qu'il annonce doit être élevé et glorifié. *Il a donné sa vie pour expier le crime, mais il aura une race immortelle* etc., etc. (*Isa.* LIII, etc.)

S'il ne faut chercher qu'un seul Messie dans la prophétie d'Isaïe, il est absolument impossible d'en faire l'application à un autre qu'à Jésus-Christ; nous trouvons dans cet oracle un grand nombre de caractères par lesquels le Messie nous est représenté et dont chacun en particulier ne saurait convenir qu'à Jésus, fils de Marie, bien loin que la réunion de tous ces caractères puisse convenir à un autre qu'à lui.

1° Le rapprochement des versets nous fait comprendre qu'il s'agit là d'un homme dont la bassesse devait empêcher qu'on ajoutât foi à la prédiction, et qu'on ne connût le bras de l'Eternel qui se révèle : « *Il s'élèvera comme un rejeton qui sort d'une terre aride; il n'a ni éclat ni beauté, il était méconnaissable*, etc., etc. (*Ibid.*)

C'est ce que nous trouvons exactement accompli en Jésus-Christ. Il est certain qu'il est sorti d'une famille illustre, mais qui était tombée dans l'abaissement; c'est donc là comme un rejeton qui sort d'une terre désolée, et il est incontestable que la bassesse et les souffrances de Jésus-Christ ont été le principal obstacle qui a empêché la foule de croire en lui; les hommes ne pouvant allier l'idée du Fils de Dieu à celle de crucifié, ont rejeté la prédication des apôtres. La foi, la prédication et le bras de l'Eternel qui se révèle ont accompagné les souffrances de Jésus-Christ, et non celles d'aucun autre. C'est donc de Jésus-Christ et non d'aucun autre que parle le prophète.

2° Il est question là d'un homme qui porte nos infirmités, qui se charge des douleurs des hommes et qui cependant n'a ni force, ni apparence, et qui est rejeté, méprisé, dans la honte, la langueur et la souffrance. Jésus-Christ, seul entre les hommes, a déclaré au milieu de la honte, de la bassesse et des afflictions, qu'il venait donner son âme pour plusieurs. Jésus-Christ est donc le seul dont il soit parlé en cet endroit.

3° Le prophète annonce un homme que l'on croyait méchant et malfaiteur et qu'on regardait comme un lépreux frappé de Dieu et humilié, lequel néanmoins souffrait à cause de nos iniquités, et qui par son châtiment et ses blessures, nous procurerait la guérison et la paix. Il n'y a que Jésus-Christ auquel ce caractère puisse convenir. Il n'y a donc que Jésus-Christ à qui l'on puisse faire l'application de cet oracle.

4° Il s'agit ici non-seulement d'un homme qui souffre et qui souffre pour le peuple, mais qui souffre avec une patience qui le fait ressembler à une brebis et à un agneau; il s'agit d'un homme qui est retranché de la terre des vivants, après un jugement et au milieu des angoisses. Il n'y a que Jésus-Christ en qui il soit seulement permis d'imaginer la réunion de toutes ces qualités qui paraissent si contraires. C'est donc de Jésus-Christ qu'il s'agit uniquement dans cette prophétie.

5° Voici un homme qui devait être enterré avec le pauvre, et qui néanmoins s'est trouvé dans la sépulture du riche : Jésus-Christ est mort entre deux scélérats, comme personne n'en disconvient, et il fut enterré par Joseph d'Arimathie, homme riche et considérable comme les évangélistes le rapportent unanimement sans qu'on puisse soupçonner qu'ils aient pu ou voulu inventer un fait de cette nature, s'il n'avait pas été véritable. Il n'y a que Jésus-Christ à qui cela soit arrivé. Il n'y a donc que Jésus-Christ dont il soit parlé dans cette prophétie.

6° Isaïe prophétise un homme que l'Eternel avait voulu frapper pour les péchés de son peuple, bien que cet homme eût ignoré l'iniquité et qu'aucun mensonge ne fût jamais sorti de sa bouche. Ni le monde, ni l'Eglise, ni le présent, ni le passé, ni le temps, ni les siècles, ni le ciel, ni la terre, ne pourraient nous fournir un homme qui, ayant été parfaitement saint et juste, ait été ou ait simplement prétendu être la victime expiatoire des péchés des hommes, même qui ait eu cette pensée, cette prétention, excepté Jésus-Christ. Donc, il n'est parlé que de Jésus-Christ dans cet endroit.

7° C'est ici un homme qui doit avoir une race immortelle après avoir donné sa vie pour expier le crime. A-t-on donc jamais vu un mort engendrer des vivants? Jésus-Christ seul, après sa mort et même par sa mort, se fait un nombre infini d'enfants qui entrent dans la famille de Dieu, après avoir été justifiés et sanctifiés, ou si l'on veut Jésus-Christ seul le prétend. Il n'y a donc que Jésus-Christ que cette prophétie regarde.

8° Il n'y a que Jésus-Christ qui, par sa mort, puisse paraître travailler à accomplir la volonté du Seigneur, en être rassasié de joie, et par sa doctrine sauver et justifier les autres. Il n'y a donc que Jésus-Christ que nous devions chercher dans cet oracle.

9° Jésus-Christ seul justifie les hommes par la connaissance qu'il leur donne de son nom, puisque l'expérience nous fait voir que les hommes renoncent à leurs passions par la foi qu'ils ont en lui, ce qui ne peut convenir à aucun autre. Il est donc vrai que c'est de Jésus-Christ seulement qu'il s'agit en cet endroit.

10° Voici un homme qui, non-seulement doit être élevé et glorifié, mais qui doit l'être en raison de son abaissement et de sa misère, il doit avoir en partage un peuple nombreux, parce qu'il se sera livré à la mort, parce qu'il a été mis au rang des scélérats, parce qu'il a prié pour les violateurs de la loi. Or, on voit bien, entre autres, Joseph, Moïse, David, qui d'une basse condition ont été élevés à une grande fortune, mais ce n'est point par le mérite même de leur abaissement: tous ces grands hommes avaient passé de la bassesse à la gloire, mais ils n'avaient point été élevés à cause et en considération de leur misère, ce qui est la gloire propre et incommunicable de Jésus-Christ. C'est donc de Jésus-Christ seul qu'il s'agit dans cette prophétie.

Et même le prophète ne se borne pas à dire que la *Vierge concevra*; il donne cela comme un signe du dessein de Dieu pour conserver son peuple; et l'enfant dont il est parlé doit être nommé *Emmanuel* ou *Dieu avec nous*, expression remarquable qui ne peut être raisonnablement appliquée qu'au Messie.

J

JACOB. — L'une des preuves les plus sensibles de la divinité de Jésus-Christ est l'accomplissement en sa personne de toutes les prophéties de l'Ancien Testament. Plus ces prophéties remontent à une époque reculée et plus il est visible que leur rapport avec l'accomplissement ne pouvait résulter que de la prescience divine qui préparait de si loin les voies du Messie. Or en voici une qui remonte à près de deux mille ans et qui précise de la manière la plus formelle l'époque de la venue du Messie et la circonstance importante qui doit l'accompagner. Nous lisons dans la *Genèse* (c. XLIX, 8, 10) :

Juda, tu mérites ton nom, et tes frères te loueront; ta main sera sur la tête de tes ennemis; les enfants de ton père s'inclineront devant toi.

Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre, et qui est l'attente des nations.

Il faut remarquer d'abord que Jacob, bénissant ses enfants, prédit, non ce qui arrivera à leurs personnes, mais ce qui doit arriver à leur postérité. Quand donc il bénit Juda, il lui prédit ce qui doit arriver à ses descendants; savoir : que le sceptre ne sortirait pas de sa maison, ce qui emporte que cette tribu commanderait aux autres, et qu'elle ne cesserait d'avoir de l'empire sur les tribus, jusqu'à un certain temps qui lui est marqué par l'événement de *Silo*, ou *celui qui doit être envoyé, celui à qui il lui est réservé, celui à qui appartient l'assemblée des peuples, à qui appartient le sceptre, et qui est l'attente des nations*, selon les diverses interprétations dont chacune convient et se rapporte au sens de la prophétie.

Il ne faut pas de grands efforts de pénétration pour connaître que c'est du Messie qu'il s'agit dans ce passage. On sait que c'est le privilége du Messie d'assembler les peuples; le Psalmiste dit que toutes les nations le serviront, et les Juifs disent eux-mêmes que le Messie assemblera tous les peuples de la terre. Ajoutez à cela le rapport de cet oracle avec celui de Daniel (IX, 26 seqq.), comme on le verra ailleurs, qui nous montre que la domination de Juda cessera lorsque le temple aura été détruit, le sanctuaire profané, le Christ mis à mort, et enfin, considérez le rapport de la prophétie avec l'événement; car, si les prophéties sont obscures avant d'être accomplies, elles sont claires après leur accomplissement. Or, l'autorité et le pouvoir de se gouverner par ses lois, et d'avoir ses chefs, sont toujours demeurés dans la tribu de Juda jusqu'à la venue de Jésus-Christ. Mais à la mort de Jésus-Christ précisément elle a perdu ce droit et cette autorité. Donc il faut que Jésus-Christ soit *le Silo, l'envoyé, le réservé*, le Messie à l'avénement duquel le sceptre devait sortir de la tribu de Juda.

JEAN-BAPTISTE. — Parmi les témoignages contemporains rendus à la divinité de Jésus-Christ, il n'en est aucun de plus grand que celui de saint Jean-Baptiste : témoignage à la fois si évidemment inspiré et si profondément désintéressé puisque les Juifs alors considéraient Jean-Baptiste lui-même comme étant le Messie.

C'est de ce témoignage dont Jésus-Christ parle au chapitre V de *saint Jean* (ỳ 32, 33): *Il y en a un autre*, dit-il, *qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il en rend, est véritable. Vous avez envoyé à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité.* En effet, saint Jean n'a perdu nulle occasion de rendre témoignage à Jésus-Christ : il l'a fait avant et après son baptême, avant qu'il le connût, et après l'avoir connu. Il dit que Jésus-Christ «était beaucoup plus puissant que lui, infiniment préférable à lui; que c'était l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde : qu'enfin c'était le Fils de Dieu.» (*Joan.* I, 29, 36.)

Mais afin qu'on sache de quelle considération et de quel poids doivent être ces témoignages de saint Jean, il faut remarquer dans quelle considération il était lui-même chez les Juifs. Il y passait pour un si grand et si saint homme qu'ils venaient en foule pour se faire baptiser par lui, et il avait pris une telle autorité sur eux, qu'il ne craignait pas de leur prêcher la pénitence dans toute sa rigueur, de traiter les pharisiens et les sadducéens de *races de vipères*, et de leur faire les plus effrayantes menaces. (*Matth.* III, 7 seqq.)

Certes, un homme d'une morale si sévère, qui épargnait si peu les principaux d'entre les Juifs, et qui les traitait si durement, ne devait guère être d'humeur à flatter personne; et beaucoup moins à mêler le mensonge avec la flatterie. Cependant lorsqu'il traite ainsi les Juifs, loin de s'enorgueillir du respect qu'ils avaient pour lui, il leur déclare que ni lui ni son baptême ne sont rien en comparaison de Jésus-Christ et de son baptême. *Pour moi*, dit-il, *je vous baptise dans l'eau, pour vous porter* à la pénitence; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et *je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers : c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu*, etc. (*Ibid.*, 11, 12.)

Peut-on voir un plus noble exemple d'humilité, de désintéressement, et d'éloignement de vanité et d'ambition? on vient à lui en foule, comme à un saint et un homme extraordinaire; on lui demande son baptême avec empressement; et il prend plaisir à s'humilier et à s'abaisser lui et son baptême, pour relever un homme qui n'a pas encore paru, et que peut-être il n'avait jamais vu. Toutes ces circonstances ne doivent-elles pas rendre irréprochable ce témoignage qu'il rend à Jésus-Christ?

s plus grands honneurs auxquels la plus nte ambition puisse aspirer, étaient doute ceux que les Juifs destinaient r Messie tant attendu. Cependant l'his- nous apprend qu'ils furent offerts à Jean, et que les Juifs lui députèrent es des prêtres et des lévites pour les frir. Et néanmoins comment les reçut- n niant absolument qu'il fût le Christ, voulant pas même prendre la qualité rophète, quoiqu'il la méritât à tant de , ayant prophétisé, non-seulement la e de Jésus-Christ, mais aussi son mi- re et ses principales fonctions. Que dit- ic de lui-même dans une occasion si ite pour l'orgueil et pour l'amour-pro- quelle idée donne-t-il de lui-même? la : *Je suis*, répondit-il, *la voix de celui rie dans le désert: Rendez droites les voies igneur*. (*Ibid.*, 3.) Et quel est ce Seigneur? marque ensuite en disant : *Pour moi, je se dans l'eau; mais il y en a un au mi- le vous que vous ne connaissez pas; c'est ui doit venir après moi, qui m'a été pré- et je ne suis pas digne de dénouer les ons de ses souliers*. (*Ibid.*, 11.) N'était-ce à marquer nettement aux Juifs, qu'il t que Jésus-Christ fût plus qu'homme, que saint Jean, que les Juifs prenaient que pour le Messie, ne se croit pas di- de délier ses souliers? et un tel té- gnage donné en faveur d'un homme qu'il ait jamais vu, donné, dis-je, par un me qu'on ne savait flatter personne, -il raisonnablement être suspect?

is ce qui achève de rendre ce témoignage mpt de tout soupçon et supérieur à tous, qu'il avait été prédit longtemps aupa- nt, dans l'Ancien Testament, en ces es: *J'envoie mon ange devant votre face; archera devant vous, et vous préparera emin*. (*Malach.* III, 1.)

fin, ce qui rend même le témoignage aint Jean en quelque façon divin, c'est est visible qu'il n'aurait pu connaître omme si extraordinaire qui devait venir, ministère, son excellence et ses princi- fonctions, pour les prédire aux Juifs tant de confiance, si Dieu ne lui avait é toutes ces choses à dessein qu'il les ât, et ainsi l'on peut dire que c'est lui-même qui rend ce témoignage à -Christ.

RUSALEM. — La divinité de Jésus-Christ rt non-seulement des innombrables héties qui, durant deux mille ans con- ifs, annoncèrent toutes les circonstances venue, de sa vie et de son règne futur, encore des prophéties de Jésus-Christ nême, qui reçurent leur plus parfait nplissement. L'une des plus remarqua- est la prophétie de la ruine de la ville temple de Jérusalem, faite dans des nstances où rien ne pouvait faire pres- r un tel événement. Il n'est pas difficile rd d'apercevoir que la destruction de salem et du temple, et la dispersion des est énoncée fort clairement par les gélistes qui la mettent dans la bouche de Jésus-Christ, et qu'elle a eu son entier accomplissement. La prophétie est exprimée en ces termes :

Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants! Voilà que votre maison va demeurer déserte. Les voyez-vous tous, ces grands édifices? Je vous le dis, en vérité, de tout ce que vous voyez là, un temps viendra qu'il ne restera pas pierre sur pierre, car toutes seront renversées. Jérusalem, ô, si du moins, en ce jour, qui est encore pour toi un jour de grâce, tu avais su connaître les choses qui étaient capables de te donner la paix! Mais, maintenant, tout cela est caché à tes yeux; car il viendra des jours où tes ennemis feront une circonvallation autour de tes murailles; ils t'enfermeront et te presseront de tous côtés; ils te renverseront par terre, toi et les enfants qui sont dans ton sein, et de ton temple ils ne laisseront pas pierre sur pierre parce que tu n'as pas su connaître le temps où tu as été visitée. Quand vous verrez investir Jérusalem par une armée, sachez qu'elle est près de sa ruine. Quand vous verrez que l'abomination de la désolation dont a parlé le prophète Daniel sera dans le lieu saint, qu'alors ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes, que ceux qui sont dans le milieu du pays s'en éloignent, et que ceux qui sont aux environs n'y entrent point parce que ce sont là les jours de la vengeance, afin que tout ce qui est écrit s'accomplisse. Malheur aux femmes qui seront enceintes, et à celles qui auront des enfants à la mamelle! Les nations s'élèveront contre les nations, et les royaumes contre les royaumes. Il y aura de tous les côtés de grands tremblements de terre, des pestes et des famines, et il paraîtra au ciel des phénomènes terribles et de grands prodiges. Car ce pays sera dans une grande oppression, et ce peuple sera l'objet d'une grande colère. On le passera au fil de l'épée, et on le mènera en esclavage parmi les peuples. (*Résumé des prédictions de Jésus-Christ, énoncées par les évangélistes.* (*Matth.* XXIII, 36-39; XXIV, 1, 2, 15-21; *Marc.* XIII, 1, 2, 14-21; *Luc.* XIII, 34, 35; XIX, 41-44; XXI, 6, 20-24; XXIII, 28-31.)

Il ne faut pas être fort versé dans l'histoire des Juifs pour voir que cette prophétie a été exactement accomplie. Ces événements vinrent trente-huit ans après la prédiction.

Ceux qui voudront lire dans l'histoire de Josèphe le récit du siége et de la prise de Jérusalem par Titus reconnaîtront dans l'événement cette *ligne de circonvallation* que Titus fit tirer autour de ses murailles pour la tenir bloquée; le mur qu'il fit élever ensuite en trois jours par toute son armée, lequel *serra la ville de si près, que, rien ne pouvant plus y entrer ni en sortir*, elle fut réduite à cette horrible famine qui força les mères *à manger leurs propres enfants;* enfin, la *destruction de la ville et le carnage universel de ses habitants*. Les historiens font foi que tous les fléaux énumérés dans la

prophétie précédèrent la ruine de Jérusalem. Les Actes des apôtres (c. xi) font mention de la famine qui se répandit par tout l'univers au temps de l'empereur Claude; Eusèbe parle de trois villes d'Asie renversées par un tremblement de terre, et l'historien Josèphe de prodiges et de signes célestes tels qu'il n'en avait jamais paru. Après la mort de Néron, tout l'empire romain fut en proie aux guerres qu'excitèrent les différents princes qui se disputaient successivement l'empire. Personne n'ignore enfin que tous ces fléaux firent de bien plus terribles ravages encore dans la Judée que dans le reste du monde. La prophétie de la destruction totale et l'expression même de « pierre sur pierre » n'a rien d'hyperbolique. Les Romains avaient brûlé et rasé le temple jusqu'au fondement.

L'accomplissement de la prophétie de Jésus-Christ sur la destruction du temple de Jérusalem, qui paraissait si peu vraisemblable au temps où elle fut faite, confirmait si évidemment, en son auteur, ce caractère divin, lequel résultait si bien d'ailleurs de toutes les autres circonstances de sa venue sur la terre que nous avons fait ressortir, que les peuples se convertissaient en foule au christianisme. Les puissances de la terre cherchaient alors, par les persécutions, les confiscations et la mort, à s'opposer à l'anéantissement du paganisme, dont les doctrines contribuaient si puissamment à raffermir leur pouvoir; mais comme le nombre des Chrétiens augmentait au lieu d'être réduit par toutes ces voies de terreur, et que le sang des martyrs, comme le fait remarquer un Père de l'Église, semblait une semence qui donnait tous les jours naissance à de nouveaux Chrétiens, Julien dit l'Apostat, qui régnait alors à Rome, prince habile et éclairé, conçut l'idée d'attaquer la religion dans ses bases mêmes et non dans la personne de ses fidèles. Et comme l'accomplissement des prédictions de Jésus-Christ en était un des plus solides fondements, cet empereur pensa devoir donner un démenti à la prophétie, portant qu'il ne resterait pas pierre sur pierre du temple de Jérusalem, et songea sérieusement à le faire rebâtir.

En conséquence, il fait part de son dessein aux Juifs dispersés dans toutes les parties du monde. Il leur déclare qu'il veut faire tous les frais du nouvel édifice. Il appelle les plus habiles ouvriers de l'empire. Il donne l'intendance de tout l'ouvrage à Alypius, son plus intime confident, et qui, comme lui, avait une aversion inflexible pour la religion chrétienne. Il charge le gouverneur de la province de favoriser en tout cette entreprise, d'en presser l'exécution, de lui en rendre compte régulièrement, comme de l'affaire qui l'intéresse le plus vivement.

A ces nouvelles, les Juifs, transportés de joie, accoururent de tous côtés. Rien ne fut épargné pour jeter avec éclat les fondements du nouveau temple, et pour en hâter la construction. Ils firent faire, dit Théodoret (l. iii, c. 7) des pics, des pelles et des corbeilles d'argent pour remuer et transporter la terre, et leurs femmes les plus distinguées se faisaient gloire d'en porter dans le pan de leurs robes les plus précieuses.

Mais tandis qu'Alypius, chargé de diriger les travaux pressait vivement l'ouvrage, d'effroyables tourbillons de flammes qui, par de continuels élancements, sortaient des fondements, brûlèrent à diverses reprises les ouvriers, et leur rendirent la place inaccessible. Enfin le feu persistant toujours avec opiniâtreté à repousser les travailleurs, on fut obligé d'abandonner l'entreprise. C'est ainsi qu'Ammien Marcellin rapporte ce fait important. (Ammian. Marcell., lib. xxv, cap. 2). Or, quand l'incrédule le plus déterminé tracerait lui-même les qualités qu'il exigerait d'un historien pour mériter d'être cru sur les faits qu'il rapporte, il n'en pourrait demander aucune qu'on ne trouve dans ce fameux écrivain. Il était païen et par conséquent libre de tout préjugé qui eût pu le rendre favorable aux Chrétiens. Il était sujet, courtisan, admirateur de Julien, et par conséquent bien éloigné de rien écrire qui tendît à flétrir sa mémoire. Il aimait la vérité, et on voit en le lisant qu'il avait pour l'imposture tout le mépris qu'elle mérite; et par conséquent il était moins propre que tout autre à s'en laisser imposer. Il était non-seulement contemporain de l'événement, mais dans le temps même il n'était pas éloigné de Jérusalem. D'ailleurs il nous l'a transmis, non comme un fait incertain que la défiance accompagne, mais comme un fait aussi notoire que l'entreprise et la malheureuse expédition des Perses. Enfin son récit pourrait être confirmé par le témoignage du sophiste Libanius et de Julien l'Apostat lui-même. (Warburton, t. I, c. 4.) Il est donc avoué par les ennemis même du christianisme que le Ciel justifie les prophéties de son auteur par un miracle signalé. Aussi ce miracle toucha si vivement un grand nombre de Juifs et de gentils, qui en furent les spectateurs, qu'ils reconnurent la divinité de Jésus-Christ, et demandèrent le baptême.

Au fond Marcellin, qui, malgré sa droiture naturelle, pouvait avoir ses raisons pour être si précis, n'a-t-il raconté qu'une partie de ce grand événement. Les Pères et les historiens de l'Eglise, tels que Théodoret, Socrate, Sozomène et Ruffin, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise et saint Chrysostome, qui tous trois vivaient dans ce temps-là, entrent dans un détail qui est encore plus glorieux à la religion. Ils disent que, tandis qu'on travaillait aux fondements du temple, un tourbillon impétueux emporta dans un instant le sable, la chaux et les autres matériaux dont on avait fait des amas prodigieux; qu'un tremblement de terre survenu tout à coup, jeta au loin de tous côtés de grands quartiers de pierres qu'on avait assemblés; qu'il renversa et les

d'alentour et les galeries où lo-
un grand nombre d'ouvriers, qui
ensevelis sous leurs ruines; que le
suma les marteaux, les scies et les
utils qui n'attendaient que la main
rier, et qui étaient enfermés dans
errain. Ils ajoutent enfin que la nuit
e et le jour d'après, on vit en l'air
e Calvaire jusqu'à la montagne des
, la figure de la croix tout écla-
lumière, avec un cercle qui n'était
ns brillant.

les apologistes chrétiens, et entre
Houtteville (*La religion chrétienne
par les faits*, liv. II, ch. 10), et Ab-
Traité de la vérité de la religion chré-
ect. 2, ch. 8), tous les apologistes, dis-je,
ntré dans le plus grand détail l'ac-
sement de cette prophétie de Jésus-
et en ont fait ressortir toutes les cir-
ces qui la rendent plus frappante.
revenir sur ce sujet, nous avons dû
rner à le résumer ici, mais ce résumé
our faire voir d'une manière palpa-
rescience et la puissance divine du
r, et par conséquent pour prouver sa
.

S-CHRIST. — *Jésus* veut dire, Sau-
Matth. I, 21; *Luc.* I, 31.) Notre na-
tiue et proclamée coupable par la
n universelle est par lui relevée;
fait et cause pour l'esclave et brisé
es infernales. Ce nom proclame donc
de pureté primitive, naturelle; on ne
ite point ce qui n'a pas été debout.
ce substantif hébreu signifie quel-
ose de surnaturel; l'œuvre de la ré-
on n'était pas la prise d'une ville de
re et de boue, mais la conquête de
de Dieu au profit du genre humain.
ants de la terre avaient beau entasser
nes sur montagnes, ils ne s'élevaient
s jusqu'au ciel; il fallait que Jéhovah in-
es cieux et descendît pour nous don-
main. Aussi, dans son intégrité, le
e Jésus signifie : *Jéhovah sera Sau-*
5).

déplaise à M. Salvador, cette expli-
n'est point arbitraire; saint Matthieu
ne lui-même en faisant Emmanu-EL
me de Jésus. (*Matth.* I, 32.) Aussi la
ion chaldaïque, dit-elle que son nom
pelé, dès avant les siècles, Dieu éter-
ent existant (26). R. Nissim ajoute que
de ne pourrait exister sans lui; et le
eur S. Ejels, au même passage, dit :
ici le sens : Au même temps du Mes-
nom *Tetragrammaton* sera sur les lè-
tous (27); car le Messie, lui-même,
ce nom, comme l'enseigne le chapitre
hina (Talmud, traité *Baba-Batra*, fol.
o.) Le Messie sera appelé du nom de
Dieu saint; car il est écrit : *Et voici le nom qu'il aura : Jéhovah notre justice.* » (*Jerem.* XXIII, 6; Comment. sur le Talmud, traité *Nedarim*, chap. 4.)

« Oui, » répète le commentaire *Minhha ghidola*, « au temps du Messie, Dieu montrera une seconde fois sa main. Il sera en personne le Rédempteur; Israël sera sauvé en Jéhovah d'un salut éternel; le nom saint sera prononcé tel qu'il est écrit (28). » « Fille de Sion, » dit Aben-Esra, « il est juste que tu élèves la voix pour chanter; car la Divinité sera au milieu de toi; au milieu de toi, dit le *Zohar*, sera le Grand, celui dont Isaïe disait : Les hommes verront Jéhovah *face à face*, quand il arrivera une seconde fois à Sion. » (*Isa.* LII, 8.)

Jésus ne devait donc pas seulement être *enfanté* par la terre, le ciel devait le *pleuvoir*. Pour accomplir sa mission, être vraiment *Sauveur*, il était nécessaire que *Dieu fût avec nous;* l'idée que renferme le mot *Jésus* est donc précisément celle de DIEU-HOMME, d'EMMANU-EL (29), une nature divine avec une nature humaine. Tel était le Rédempteur attendu.

Deux noms reposent sur la tête de Jésus-Christ : il s'appelle *Jésus*, parce qu'il est le Sauveur des hommes; *Christ*, parce qu'il est investi du souverain sacerdoce. Tels sont les deux titres que Moïse, par une inspiration divine et prophétique, signala à la postérité en les conférant à deux hommes éminemment vertueux, en désignant Osée fils de Navé pour son successeur dans la suprématie sur Israël, et changeant son nom en celui de *Jésus* ou *Josué* (*Num.* XIII, 17); en conférant à son frère Aaron le souverain sacerdoce, il l'appela le *Christ*, *oint* (*Levit.* IV, 5, sec. LXX) pour nous montrer que la puissance royale et la souveraine sacrificature, alors divisées sur deux têtes également nobles, seraient un jour réunies sur la tête d'un seul qui serait *Jésus-Christ*. En effet, le Christ est le souverain sacrificateur, successeur ici-bas d'Aaron. *Ce n'est pas lui qui s'est donné ce titre, dit l'Apôtre; mais il le tient de celui qui lui a dit : Tu es prêtre éternel dans l'ordre de Melchisédech.* (*Hebr.* V, 6.)

L'union personnelle du Fils de Dieu avec la nature humaine, voilà Jésus-Christ. Or, l'acte qui réalise cette prodigieuse union de la nature de Dieu et de celle de l'homme, par l'incarnation du Verbe, surpasse infiniment les investigations de tout esprit créé, parce que nulle intelligence ne saurait atteindre par elle-même la possibilité du mystère de l'Incarnation.

Mais l'Incarnation du Fils de Dieu n'est pas seulement un mystère inaccessible aux découvertes de toute intelligence, elle est encore le plus profond secret de la science di-

e sont les éléments mêmes qui entrent
composition d'*Isaie*. — יה, signifie *Dieu* :
brégé de יהוה, comme dans les canti-
Moïse; l'autre partie du mot est ישע, *sal-*

Dans le fameux passage d'*Isaie* IX, 5, etc.
Tetragrammaton signifie en grec *quatre let-
tres*. Les Juifs ne voulant pas prononcer le nom de Jéhovah qui signifie en hébreu par *quatre lettres* יהוה, eurent recours à ce superstitieux moyen de le désigner.

(28) Il ne faut pas oublier que les Juifs ne prononçaient pas le mot *Jéhovah*.

(29) En hébreu : *Nobiscum Deus*.

vine dans l'ordre de ses manifestations. Or comment une intelligence finie pourrait-elle parvenir par ses seules forces, à atteindre le secret de la science et de la sagesse infinies? Le dogme de l'exaltation de la nature humaine au trône de Dieu, par l'Incarnation, forme donc le *nœud* central d'une science *surnaturelle*, c'est-à-dire d'une science infiniment supérieure à toutes les conceptions des anges et des hommes.

Nul esprit créé, et même possible, ne saurait donc parvenir par lui-même, et sans une révélation positive, à la notion de ce prodigieux et ineffable secret qui noue la nature divine et la nature humaine d'une étreinte si forte, que le Fils de Dieu, l'âme et la chair ne forment qu'une seule et même personne divine en Jésus-Christ...

Quand le temps marqué par les antiques révélations fut venu; quand Dieu eut parlé la parole de l'espérance par les anciens patriarches, par Moïse et les prophètes, par la Synagogue et par le sacerdoce figuratif, assis sur la chaire de Moïse, *il parla à la race humaine par son Fils Jésus-Christ.* (*Hebr.* I.)

Le Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme; Dieu parfait et homme parfait, Dieu et homme tout ensemble dans l'unité indivisible d'une même personnalité divine, dut prouver sa mission en passant sur la terre. Or, Jésus-Christ a donné deux preuves éclatantes de sa divinité : son témoignage et ses miracles. Il s'est dit le Messie attendu pendant quarante siècles, le vrai Fils de Dieu, le médiateur de Dieu et des hommes, l'égal de Dieu et l'égal de l'homme; et, appuyant son témoignage sur la base inébranlable des faits miraculeux, il a donné à la vérité de sa parole l'autorité la plus entraînante de conviction.

Le témoignage par lequel le Fils de l'homme se disait le vrai Fils de Dieu, s'il eût été séparé des prodiges qu'il donnait en preuve de sa vérité, n'eût pas suffi à la nation juive pour croire d'une foi surnaturelle et infaillible à la divinité du Christ. Et c'est pourquoi le divin Sauveur disait, en parlant des pharisiens : *Si je n'étais pas venu, et si je n'avais fait des prodiges que personne n'a jamais faits, ils seraient sans péché*..... (*Joan.* XV, 22, 24.) Et ailleurs : *Si vous ne voulez pas croire à mon témoignage, croyez à mes œuvres..... car ce sont les œuvres que je fais qui prouvent que mon Père m'a envoyé.* (*Joan.* X, 38.)

Jésus-Christ a donc clairement et irréfutablement établi sa divinité en face de la nation juive. Rien donc n'a été omis pour initier ce peuple ingrat à la notion surnaturelle et divine du dogme fondamental de l'Incarnation. Mais voyons comment la foi de ce dogme, principe de toute sagesse et de tout amour, franchit les limites de la Judée, et s'établit chez les autres nations de la terre.

Les premiers disciples du Sauveur, invinciblement convaincus de la divinité de leur Maître, qu'ils ont touché de leurs mains, vu de leurs yeux, dont ils ont contemplé les innombrables prodiges couronnés par le plus grand de tous, la résurrection, rendent en faveur de la divinité de Jésus-Christ un témoignage dont l'autorité est invincible, si l'on réfléchit que les apôtres du Sauveur n'ont pas seulement confessé sa divinité par leur prédication; mais qu'ils l'ont appuyée, comme lui, sur l'autorité des miracles qu'ils faisaient en invoquant son nom, et qu'au terme de leur mission divine, ils ont tous versé leur sang pour sceller à jamais la vérité de leur apostolat.

Cependant, c'est en vain qu'ils auraient prouvé la divinité du Christ et établi au sein des nations idolâtres la foi surnaturelle du dogme de l'Incarnation. Cette foi aurait péri inévitablement après eux, si l'Homme-Dieu n'en avait assuré l'incorruptible durée, en élevant, sur le fondement des apôtres, des patriarches et des prophètes, et sur son immuable et divine puissance, l'immortel édifice de son Eglise.

Or, l'Eglise, comme les apôtres, n'a d'autre mission que de prêcher Jésus-Christ. Cette immortelle Eglise proclame depuis deux mille ans le dogme de l'Incarnation, et comme les apôtres, ses fondateurs et ses maîtres, elle présente au monde deux genres de preuves de la vérité de son apostolat, savoir son témoignage et ses œuvres.

Dans son naïf langage, Raymond de Sébonde, dans sa *Théologie naturelle* (chap. 206), traduite par Montaigne, montre parfaitement que la divinité de Jésus-Christ résulte de son affirmation même crue depuis deux mille ans et adoré comme tel par le monde entier. Il est curieux de voir dans ce vieil écrit l'argument reproduit depuis par Napoléon, par les apologistes contemporains et qui ne souffre point de réplique.

« Venons, » dit-il, « à Jésus-Christ que toute la chrétienté adore, et considérons ses paroles et ses effets manifestés à tout le monde. Il est certain qu'il se nomme et se dit Fils de Dieu et qui plus est, entièrement égal à lui, un avec lui en essence, un en nombre sans division ou distinction de déité. Il dit, en outre, qu'il tient sa divinité de son Père, qu'il a été engendré par lui de toute éternité, qu'il est son Fils unique sans fin et sans commencement, et accompagnant éternellement son Père, par conséquent il se maintient être Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses comme son Père, Seigneur par indivision et Maître de l'univers avec lui. En outre, il nous commande de croire qu'il a été par Dieu envoyé en ce monde, qu'il y est venu au nom de son Père, non au sien propre, il s'attribue la puissance et les œuvres qui n'appartiennent qu'à Dieu seul et à nul autre, comme de remettre les péchés des hommes, qui est propre à Dieu; il promet de nous ressusciter quelque jour, de nous venir juger, punir et récompenser selon nos mérites. De plus, il a envoyé partout ses disciples pour prêcher son nom et sa doctrine nouvelle et encore inouïe, pour annoncer une loi donnant et promettant aux croyants une félicité immortelle, en assurant et menaçant les méchants d'une mort

et damnation éternelles. Toute la chrétienté est bâtie et fondée en son nom : les Chrétiens qui jouissent de l'empire de Rome et d'une bonne partie de seigneuries et royautés de la terre, adorent Jésus-Christ, croient en lui comme au vrai Fils de Dieu, un en essence avec son Père, égal en toutes choses à lui, envoyé par lui en ce monde, ils le craignent et l'honorent comme le vrai Créateur du ciel et de la terre. Les apôtres mêmes et ses disciples qui l'ont prêché et qui ont travaillé pour son honneur, sont honorés, exaltés et glorifiés en ce monde. De plus descendant ici-bas, il choisit de naître parmi les Juifs qui seuls reconnaissaient le vrai Dieu, créateur de toutes choses; il vint se nommer et se prêcher Fils de Dieu à la nation élue et favorisée par son Père. Je pourrais déduire à ce propos assez d'autres choses aussi évidentes et manifestes.

1° Or, si cet homme, Jésus-Christ, n'est pas Fils de Dieu, s'il ne lui est pas égal, s'il n'est pas un avec lui, s'il n'a pas été envoyé par son commandement, et que tout ce qu'il nous a voulu faire croire n'était qu'un fourbe et vain mensonge, il ne faut pas mettre en doute qu'il ne soit le plus capital et le plus mortel ennemi de Dieu qui puisse être, et tel qu'il n'est en nulle façon croyable, que le tout-puissant créateur de toutes choses le souffrit...

2° Puisque Jésus-Christ règne, puisqu'il possède déjà depuis 1800 ans la principauté et la maîtrise de l'univers, puisqu'il est révéré, prié et adoré pour le vrai Dieu depuis si longtemps par une commune dévotion de tant de millions d'hommes, certainement, ou il est le vrai Fils de Dieu, coéternel et consubstantiel à son Père, ou il n'y a point du tout de Dieu; mais s'il y en a un, c'est infailliblement lui-même qui maintient et qui comporte la grandeur de Jésus Christ et sa puissance... Autrement, attendu que lui le voyant et le sachant, tout a été dit et fait en son nom et de sa part, il faudrait qu'il eût comme fourni d'autorité à un mensonge et piperie, entièrement contraires à son honneur et dérogeant directement à sa gloire.

3° Nul, depuis le commencement du monde jusqu'à nous, n'a usurpé un tel titre; nul que Jésus-Christ n'a pris le nom de Fils de Dieu, consubstantiel et coéternel à son Père; nul avant, nul après lui ne s'est appelé de ce titre honorable, et de ce nom si glorieux, qu'il n'en est point de plus grand ! car quiconque est engendré de la déité est Dieu par conséquent... Vu que Jésus-Christ a été surnommé d'une façon si étrange et si élevée au delà de toute conception et imagination humaine et non par soi seulement, mais par tout le monde, depuis un si grand nombre de siècles, il est véritablement envoyé de Dieu et tel que nous l'estimons. Et quand, après une si grande et si continuelle approbation que Dieu a faite de lui, quelque imposteur se ferait surnommer en cette manière, il le faudrait chasser et abominer comme un affronteur mensonger et détestable...

4° Si c'était une invention apostée de se faire Fils et envoyé de Dieu, si Jésus-Christ s'était faussement attribué la nature divine, il aurait sans doute étrangement offensé Dieu, créateur du ciel et de la terre; il serait infiniment haï et mal voulu de lui, et tous ceux qui l'auraient tourmenté, persécuté, meurtri à cette occasion, lui auraient fait service très-agréable : ils seraient aimés, favoris et bien voulus de lui, car ils auraient maintenu son honneur et sa gloire inviolable, ils auraient vengé l'atroce injure faite à sa grandeur... Or, il en va tout autrement, il n'est point de peuple plus tourmenté de servitude, plus calomnié, ni plus misérable, ni plus mal voulu de tout le monde, que celui de Judée, pour cette seule considération...

5° Jésus-Christ fut condamné et exécuté à mort pour s'être dit Fils et envoyé de Dieu. Tout le monde a été averti de son supplice, et de sa cause : s'il se fût faussement vanté de choses qui n'étaient pas siennes, ne dût-il pas avoir perdu ses titres tout soudain après sa mort, ne s'en dût-on pas ressouvenir comme d'un homme justement puni? Et toutefois ç'a été depuis que son nom s'est répandu par l'univers, régnant et triomphant plus, sans comparaison, que pendant sa vie.

6° En outre ou il était Dieu, ou il n'était qu'une simple créature, mentant et contrefaisant la Divinité, s'il n'était non plus qu'un autre homme, il était bien loin d'aimer Dieu avant toute autre chose et de tout son cœur, et si jamais homme s'aima premièrement et suivit sa particulière volonté, si jamais homme visa à son propre honneur, gloire et louanges certainement ce fut celui-là, prenant découvertement la place de Dieu et s'en saisissant. Il s'éloigna par conséquent infiniment de son créateur et s'accompagna de tous les maux...

7° Davantage, étant saisi de l'amour-propre jusqu'au dernier degré, racine et origine de tout péché, vice, erreur et fausseté, il suit, par une nécessaire conséquence, qu'il n'est parti de lui ni parole ni doctrine, que la plus impie, inique, dangereuse et damnable qui puisse être imaginée, qu'il ne prit précepte de lui, ni instruction, qui ne fût contre Dieu, contre la vérité, contre toute droiture et vertu, contre la nature de l'homme en tant qu'il est homme, contre la nature du libéral arbitre et contre l'ordre de toutes les créatures. Or tout cela est diamétralement opposé et contraire à ce que nous en savons et voyons. »

« Annoncé par une suite de prophéties pendant quarante siècles, » dit Bergier « attendu chez les Juifs et dans tout l'Orient, prévenu par un saint précurseur, précédé par des prodiges, Jésus paraît dans la Judée et prêche l'avénement du royaume des cieux. Sa naissance a été marquée par des miracles; mais son enfance a été obscure et cachée; il est issu du sang des rois, mais il ne tire aucun avantage de cet origine; il déclare que son royaume n'est pas de ce

monde. Il prouve sa mission, et confirme sa doctrine par une multitude de miracles; il multiplie les pains, guérit les malades, ressuscite les morts, calme les tempêtes, marche sur les eaux, donne à ses disciples le pouvoir d'opérer de semblables prodiges; il les fait sans intérêt, sans vanité, sans affectation; il refuse d'en faire pour contenter la curiosité ou pour punir les incrédules; on les obtient de lui par des prières, par la confiance, par la docilité. Les miracles des imposteurs ont pour but d'étonner et de séduire les hommes; ceux de Jésus-Christ sont tous destinés à les secourir et à les consoler, à les instruire et à les sanctifier.

Sa doctrine est sublime, ce sont des mystères qu'il faut croire, mais un Dieu qui enseigne les hommes ne doit-il leur apprendre que ce qu'ils peuvent concevoir? Il n'argumente point, il ne dispute point comme les philosophes; il ordonne de croire sur sa parole, parce qu'il est Dieu. « Il ne convenait point, » dit Lactance, que Dieu, « parlant aux hommes, employât des raisonnements pour confirmer ses oracles, comme si l'on pouvait douter de ce qu'il dit; mais il a enseigné comme il appartient au souverain arbitre de toutes choses, auquel il ne convient point d'argumenter, mais de dire la vérité. » (Lact., *Divin. instit.*, lib. III, c. 2.) Les mystères qu'il annonce ne sont point destinés à étonner la raison, mais à toucher le cœur; un Dieu en trois personnes, dont chacune est occupée de notre sanctification, un Dieu fait homme pour nous racheter et nous sauver, qui se donne à nous pour victime et pour nourriture de nos âmes, un Dieu qui ne permet le péché que pour mieux éprouver la vertu, qui n'attache ses grâces qu'à ce qui reprime les passions, qui punit en ce monde, non pour se faire craindre, mais pour sauver ceux qu'il châtie. Est-il surprenant que cette doctrine forme des saints?

La morale de Jésus-Christ est pure et sévère, mais simple et populaire, il n'en fait pas une science profonde et raisonnée; il la réduit en maximes, la met à portée des plus ignorants, la confirme par ses exemples. Doux et affable, indulgent, miséricordieux, charitable, ami des pauvres et des faibles, il n'affecte ni une éloquence fastueuse, ni un rigorisme outré, ni des mœurs austères, ni un air réservé et mystérieux; il promet la paix et le bonheur à ceux qui pratiqueront ses préceptes, il n'a en vue que la gloire de Dieu son Père, la sanctification des hommes, le salut et le bonheur du monde.

Patient jusqu'à l'héroïsme, modeste et tranquille dans les opprobres et les souffrances, il les supporte sans faiblesse et sans ostentation, il ne cherche point à braver ses ennemis, mais à les toucher et à les convertir. Couvert d'outrages, crucifié entre deux malfaiteurs, il meurt en demandant grâce pour ses accusateurs, ses juges et ses bourreaux, il laisse au ciel le soin de faire éclater son innocence par des prodiges. Si un Dieu a pu se faire homme, c'est ainsi qu'il devait mourir, et puisque Jésus-Christ est mort en Dieu, il devait ressusciter.

Mais sorti du tombeau, il ne va point se montrer à ses ennemis, il avait assez fait pour les convertir; il n'entreprend point de les forcer; il veut que la foi soit raisonnable, mais libre; ce n'est point par des opiniâtres, qu'il avait résolu de réformer l'univers.

Quand il se serait montré, ces furieux n'en auraient pas été plus dociles; ils auraient attribué à la magie ses apparitions, comme ils avaient fait à l'égard de ses autres miracles.

Il avait promis d'envoyer son Esprit à ses apôtres : leur conduite et leurs succès prouvent que cet Esprit-Saint leur a été donné. Il avait prédit que la nation juive serait punie : le châtiment a été terrible et il dure encore; que l'Evangile serait prêché par toute la terre : il a été porté en effet aux extrémités du monde; que les Juifs et les païens, qui se détestaient, deviendraient les brebis d'un même troupeau, et le prodige s'est opéré; que son Eglise durerait jusqu'à la consommation des siècles, et déjà nous lui comptons dix-neuf cents ans de durée; que cependant sa doctrine serait toujours contredite et toujours attaquée : elle l'a toujours été et l'est encore, les philosophes même se chargent aujourd'hui de vérifier les prophéties.

Grands génies, savants dissertateurs, montrez-nous dans l'histoire du monde quelque chose qui ressemble à la personne, à la conduite, au ministère de Jésus-Christ. Des historiens, qui ont su peindre un Homme-Dieu sous des traits aussi singuliers et si majestueux, n'ont été ni des imbéciles ni des imposteurs; ils n'avaient point de modèle, et ils n'étaient pas assez habiles pour le forger. Un envoyé de Dieu, qui a rempli si parfaitement tous les caractères d'une mission divine, n'est lui-même ni un fourbe ni un fanatique. Puisqu'il a dit qu'il était le Fils de Dieu, il l'est véritablement.

Le plus léger sentiment de reconnaissance doit suffire pour nous faire tomber aux pieds de Jésus-Christ, et rendre hommage à sa divinité. Vrai Soleil de justice, il a répandu la lumière de la vérité et allumé le feu de la vertu; aucun peuple, aucun homme n'est demeuré dans les ténèbres de l'erreur et dans la corruption du péché, que ceux qui ont refusé de s'instruire et de se convertir. Avec toutes leurs disputes, les philosophes n'ont pas corrigé les mœurs d'une seule bourgade; par la voix de douze pêcheurs, notre divin Maître a changé la face de l'univers.

Que les nations corrompues par l'excès de la prospérité, amollies par le luxe et les plaisirs, se dégoûtent de sa doctrine et prêtent l'oreille aux sophismes des incrédules, ce n'est pas un prodige. « La lumière, dit-il, a beau luire dans le monde, les hommes lui préfèrent les ténèbres parce que leurs œuvres sont mauvaises. » (*Joan.* III, 19.)

ne les incrédules ont été obligés de
ner sur l'opinion qu'ils avaient con-
e divin Législateur, ils n'ont pas
embarrassés. Tant qu'ils ont pro-
déisme, ils ont affecté d'en parler
pect; ils ont rendu justice à la sain-
a doctrine et de sa conduite, à l'im-
du service qu'il a rendu à l'hu-
quelques-uns en ont fait un éloge
t ; s'ils ne l'ont pas reconnu comme
s l'ont peint du moins comme le
et le plus grand des hommes.
comment concilier cette idée avec
ne qu'il a prêchée? Il s'est attribué
ment le titre et les honneurs de la
; il veut que l'on honore le Fils
on honore le Père. (*Joan.* v, 23.)
les Juifs ont voulu le lapider, *parce*
aisait Dieu, loin de dissiper le scan-
'a confirmé. (*Joan.* x, 33.) Il a mieux
laisser condamner à mort que de
r à cette prétention. (*Matth.* xxvi,
s sa résurrection, il a souffert qu'un
apôtres le nommât *mon Seigneur et*
u. (*Joan.* xx, 28.) Suivant l'expres-
saint Paul, il n'a point regardé
une usurpation de s'égaler à Dieu.
. ii, 6)
us-Christ n'est pas véritablement
ns toute la rigueur du terme, voilà
nduite abominable, plus criminelle
le de tous les imposteurs de l'uni-
on-seulement Jésus a usurpé les at-
de la Divinité, mais il a voulu que
iples fussent, comme lui, victimes
blasphèmes; il n'a daigné prévenir
ur dans laquelle son Église est en-
jourd'hui, ni les disputes que ses
devaient nécessairement causer.
donc pas de milieu : ou Jésus-Christ
, ou c'est un malfaiteur qui a mé-
supplice auquel il a été condamné
uifs.
le désespoir de sortir jamais de cet
s, les incrédules, devenus athées,
le parti extrême de blasphémer
ésus-Christ, de le peindre tout à la
me un imbécile fanatique et comme
osteur ambitieux. Ils se sont appli-
noircir sa doctrine, sa morale, sa
, les prédicateurs dont il s'est
t la religion qu'il a établie. Mais le
e n'inspira jamais des vertus aussi
aussi patientes, aussi sages que
e Jésus-Christ. Un ambitieux ne
de point l'humilité, le détachement
es choses, le seul désir des biens
; ne se resout point à la mort pour
une imposture. Aucun fanatique,
mposteur n'a jamais ressemblé à
rist. D'ailleurs quiconque croit un
une Providence ne se persuadera
ue Dieu se soit servi d'un fourbe
pour établir la plus sainte religion
it sur la terre, et la plus capable de
bonheur de l'humanité. Un fana-
démence est incapable de former
de religion tout différent du juda-
is lequel il avait été élevé, un plan
dans lequel le dogme, la morale et le culte extérieur se trouvent indissolublement unis, et tendent au même but, un plan qui dévoile la conduite que Dieu a tenue depuis le commencement du monde, qui unit ainsi les siècles passés et les siècles futurs, qui fait concourir tous les événements à un seul et même dessein. Aucune religion fausse ne porte ces caractères. Enfin un homme dominé par des passions vicieuses n'a jamais montré un désir aussi ardent de sanctifier les hommes, d'établir sur la terre le règne de la vertu. Un faux zèle se trahit toujours par quelque endroit; celui de Jésus-Christ ne s'est démenti en rien. En deux mots, si Jésus-Christ est Dieu-Homme, tout est d'accord dans sa conduite; s'il n'est pas Dieu, c'est un chaos où l'on ne peut rien comprendre

Comme nous donnons pour signe principal de la mission de Jésus-Christ les miracles qu'il a opérés, nous devons indiquer, du moins en abrégé, les preuves générales de ces miracles.

1re *Preuve*. — La première est le témoignage des apôtres et des évangélistes. Deux de ceux qui en ont écrit l'histoire se donnent pour témoins oculaires, les deux autres les ont appris de ces mêmes témoins. Saint Pierre prend à témoins de ces miracles les Juifs rassemblés à Jérusalem le jour de la Pentecôte. (*Act.* ii, 22; x, 37.) Ils ont donc tous été publiés dans la Judée même, peu de temps après, et sur le lieu où ils ont été opérés, en présence de ceux qui les ont vus, ou qui en ont été informés par la notoriété publique, et qui avaient intérêt de les contester, s'il eût été possible. Ces miracles sont encore confirmés par les témoignages de l'historien Josèphe, de Celse, de Julien, des gnostiques, etc.

Il faut se roidir contre l'évidence même pour soutenir, comme les incrédules, que les miracles de Jésus n'ont été vus que par ses disciples; que les Juifs ne les ont pas vus, puisqu'ils n'y ont pas cru; que ces faits n'ont été écrits qu'après la ruine de Jérusalem, lorsqu'il n'y avait plus de témoins oculaires. — Ces miracles ont été vus, non-seulement par tous les habitants de la Judée qui ont cru les voir, mais par tous les Juifs de l'univers qui se trouvaient à Jérusalem aux principales fêtes de l'année. Parce que la plupart de ces témoins n'ont pas cru la mission, la qualité du Messie, la divinité de Jésus-Christ, il ne s'ensuit pas qu'ils n'aient cru les miracles qu'ils avaient vus; il s'ensuit seulement qu'ils n'en ont pas tiré les conséquences qui en résultaient. Ce sont deux choses fort différentes. Plusieurs de ceux qui ont avoué formellement ces miracles, soit parmi les Juifs, soit parmi les païens, n'ont pas embrassé pour cela le christianisme. Ces faits ont été certainement écrits avant la ruine de Jérusalem, puisque les trois premiers Evangiles, les Actes des apôtres et les Epîtres de saint Paul ont paru avant cette époque.

2e *Preuve*. — Non-seulement les Juifs

n'ont point contesté ces miracles dans le temps qu'on les a publiés, mais plusieurs les ont formellement avoués. Les uns les ont attribués à la magie et à l'intervention du démon; les autres à la prononciation du nom de Dieu que Jésus avait dérobé dans le temple. Si les Juifs en étaient disconvenus, Celse qui les fait parler, Julien, Porphyre, Hiéroclès, n'auraient pas manqué d'alléguer cette réclamation des Juifs; ils ne le font pas. Les disciples des apôtres se seraient plaints, dans leurs écrits de la mauvaise foi des Juifs; ils ne les en accusent pas. Les compilateurs du Talmud auraient allégué ce témoignage de leurs ancêtres; tout au contraire ils avouent les miracles de Jésus-Christ. (GALATIN, *De arcanis cathol. verit.*, lib., VIII, cap. 5.) Orobio, Juif très-instruit, fidèle à suivre la tradition de sa nation, n'a pas osé jeter du doute sur ce fait essentiel.

3ᵉ *Preuve.* — Les auteurs païens qui ont attaqué le christianisme, ont agi de même, sans nier les miracles de Jésus-Christ; ils ont dit qu'il les a faits par magie, que d'autres que lui en ont fait de semblables; que cette preuve ne suffit pas pour établir sa divinité et la nécessité de croire en lui. Il aurait été bien plus simple de les nier absolument, si cela eût été possible.

4ᵉ *Preuve.* —Plusieurs anciens hérétiques, contemporains des apôtres, ou qui ont paru immédiatement après eux, ont attaqué des dogmes enseignés dans l'Evangile; mais nous n'en connaissons aucun qui en ait contredit les faits. Les sectes même qui ne convenaient pas de la réalité des faits, avouaient qu'ils s'étaient passés, du moins en apparence: ils ne taxaient point les apôtres de les avoir forgés. Il y a eu des apostats dès le premier siècle; saint Jean nous l'apprend: aucun n'est accusé d'avoir publié que l'histoire évangélique était fausse. Il y en avait parmi ceux que Pline interrogea, pour savoir ce que c'était que le christianisme, et ils ne lui découvrirent aucune espèce d'imposture.

5ᵉ *Preuve.* — Une preuve plus forte de la vérité des miracles de Jésus-Christ est le grand nombre de Juifs et de païens convertis par les apôtres et les disciples du Sauveur. Quel motif a pu les engager à croire en Jésus-Christ, à se faire baptiser, à professer la foi chrétienne, à braver la haine publique, les persécutions et la mort, sinon une persuasion intime de la vérité des faits évangéliques? C'est la preuve principale sur laquelle insistent les apôtres. Jésus-Christ lui-même avait dit aux Juifs (*Joan.* X, 38): *Si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres;* saint Pierre leur dit à son tour: *Vous savez que Dieu a prouvé le caractère de Jésus de Nazareth par les miracles qu'il a faits au milieu de vous; vous l'avez mis à mort, mais Dieu l'a ressuscité: faites pénitence et recevez le baptême.* (*Act.* II 22.) Saint Paul dit aux païens: *Renoncez à vos dieux, adorez le seul Dieu, père de l'univers, reconnaissez Jésus-Christ son Fils qu'il a ressuscité.* (*Act.* XVII, 24.) *Il a été prouvé Fils de Dieu par le pouvoir dont il a été revêtu et par la résurrection des morts.* (*Rom.* I, 4.)

6ᵉ *Preuve.* — Comme la résurrection de Jésus-Christ est le plus grand de ses miracles, les apôtres, non contents de la publier, la mettent dans le Symbole; ils en établissent un monument en célébrant le dimanche. Selon saint Paul, elle est représentée par la manière dont le baptême est administré. On lisait l'Evangile dans toutes les assemblées chrétiennes, et l'Evangile en parle comme d'un fait indubitable. Il était donc impossible d'être Chrétien sans la croire, et personne ne l'aurait crue, si elle n'avait été invinciblement prouvée. »

Mais laissons parler Bossuet, dont la pensée toujours substantielle et profonde marque parfaitement tous les caractères de la Divinité qui distinguent la personne, les actes, la révélation et l'œuvre de Jésus-Christ. « Dans le déclin, » dit-il, « de la religion et des affaires des Juifs, à la fin du règne d'Hérode, et dans le temps que les pharisiens introduisaient tant d'abus, Jésus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David, d'une manière plus haute que les Juifs ne l'entendaient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avait résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable Enfant, appelé par Isaïe *le Dieu fort, le Père du siècle futur, et l'auteur de la paix* (*Isa.* IX, 6), naît d'une vierge à Bethléem, et il y vient reconnaître l'origine de sa race. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de sauveur (*Matth.* I, 21), parce qu'il devait nous sauver de nos péchés. Aussitôt après sa naissance, une nouvelle étoile, figure de la lumière qu'il devait donner aux gentils, se fait voir en Orient (*Matth.* II, 2.), et amène au Sauveur encore enfant les prémices de la gentilité convertie. Un peu après, ce Seigneur tant désiré vient à son saint temple, où Siméon le regarde, non-seulement comme *la gloire d'Israël*, mais encore comme la *lumière des infidèles.* Quand le temps de prêcher son Evangile approcha, saint Jean-Baptiste, qui lui devait préparer les voies, appela tous les pécheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le désert où il avait vécu dès ses premières années avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple, qui depuis cinq cents ans n'avait point vu de prophète, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté parut admirable; mais lui-même il montrait au peuple celui dont il était indigne de délier les souliers. (*Matth.* III, 11.) Enfin Jésus-Christ commence à prêcher son Evangile, et à révéler les secrets qu'il voyait de toute éternité au sein de son Père (*Joan.* I, 18). Il pose les fondements de son Eglise par la vocation de douze pêcheurs, et met saint Pierre à la tête de tout le troupeau avec une prérogative si manifeste, que les évangélistes, qui dans le dénombrement qu'ils font des apôtres, ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer saint

avant tous les autres, comme le pre-
(*Act.* I, 13; *Matth.* x, 2.) Jésus-
parcourt toute la Judée, qu'il remplit
; bienfaits; sécourable aux malades,
cordieux envers les pécheurs dont il
ıtre le vrai médecin par l'accès qu'il
ɔnne auprès de lui, faisant ressentir
ɔmmes une autorité et une douceur
vaient jamais paru qu'en sa personne.
ınce de hauts mystères; mais il les
ıe par de grands miracles; il com-
de grandes vertus; mais il donne en
temps de grandes lumières, de grands
les et de grandes grâces, c'est par là
u'il paraît « plein de grâce et de vé-
nous recevons tous de sa plénitude. »
I. 14, 15, 16.)
. se soutient en sa personne; sa vie,
rine, ses miracles. La même vérité
partout : tout concourt à y faire voir
re du genre humain et le modèle de
ection.
seul vivant au milieu des hommes
vue de tout le monde, a pu dire sans
ı d'être démenti : *Qui de vous me re-*
a de péché ? (*Joan.* VIII, 46.) Et en-
Je suis la lumière du monde; ma
ture est de faire la volonté de mon
elui qui m'a envoyé est avec moi, et ne
sse pas seul, parce que je fais toujours
lui plaît. (*Joan.* VIII, 12, 29.)
miracles sont d'un ordre particulier,
ı caractère nouveau. Ce ne sont point
nes dans le soleil, tels que les Juifs les
daient (*Matth.* XVI, 1); il les fait pres-
us sur les hommes mêmes, et pour
leurs infirmités. Tous ces miracles
nt plus de la bonté que de la puis-
et ne surprennent pas tant les specta-
qu'ils les touchent dans le fond du
Il les fait avec empire : les démons et
aladies lui obéissent : à sa parole les
les-nés reçoivent la vue, les morts
t du tombeau, et les péchés sont re-
e principe en est en lui-même; ils
ıt de source : « Je sens, dit-il (*Luc.*
; VIII, 36), qu'une vertu est sortie de
› Aussi personne n'en avait-il fait ni
grands, ni en si grand nombre; et
ıis il promet que ses disciples feront
n nom encore *de plus grandes choses*
XIV, 12) : tant est féconde et inépuisable
tu qu'il porte en lui-même!
n'admirerait la condescendance avec
le il tempère la hauteur de sa doctrine?
lu lait pour les enfants, et tout ensem-
pain pour les forts. On le voit plein
crets de Dieu; mais on voit qu'il n'en
s étonné, comme les autres mortels à
ieu se communique : il en parle natu-
ent comme étant né dans ce secret et
ette gloire, et *ce qu'il a sans mesure*
III, 34), il le répand avec mesure, afin
otre faiblesse le puisse porter.
iqu'il soit envoyé pour tout le monde,
adresse d'abord qu'aux brebis perdues
maison d'Israël, auxquelles il était
principalement envoyé : mais il pré-
voie et la conversion des Samaritains
et des gentils. Une femme samaritaine le reconnaît pour le Christ, que sa nation attendait aussi bien que celle des Juifs, et apprend de lui le mystère du culte nouveau qui ne serait plus attaché à un certain lieu. (*Joan.* IV, 21-25.) Une femme chananéenne et idolâtre lui arrache pour ainsi dire, quoique rebutée, la guérison de sa fille. (*Matth.* XV, 22 seqq.) Il reconnaît en divers endroits les enfants d'Abraham dans les gentils et parle de sa doctrine comme devant être prêchée, contredite, et reçue par toute la terre. Le monde n'avait jamais rien vu de semblable, et ses apôtres en sont étonnés. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils devaient passer. Il leur fait voir les violences et la séduction employées contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, les faux frères, la guerre au dedans et au dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves; à la fin des temps, l'affaiblissement de cette foi (*Luc.* XVIII, 8), et le refroidissement de la charité parmi les disciples (*Matth.* XXIV, 12), au milieu de tant de périls, son Eglise et la vérité toujours invincibles. (*Matth.* XVI, 18.)

Voici donc une nouvelle conduite et un nouvel ordre de choses : on ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles; Jésus-Christ leur montre une vie future et les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la passion deviennent leur partage sur la terre; et *le ciel* leur est proposé comme devant être emporté de force. (*Matth.* XI, 12.) Jésus-Christ, qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier; il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers, et néanmoins superbes; il découvre l'orgueil caché et l'hypocrisie des pharisiens et des docteurs de la loi qui la corrompaient par leurs interprétations. Au milieu de ces reproches, il honore leur ministère, et la chaire de Moïse où ils sont assis. (*Matth.* XXIII, 2.) Il fréquente le temple dont il fait respecter la sainteté, et renvoie aux prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministère établi de Dieu, et montre que le corps de la Synagogue subsistait malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchait visiblement à sa ruine. Les pontifes et les pharisiens animaient contre Jésus-Christ le peuple juif, dont la religion se tournait en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais difficiles. Le plus saint et le meilleur des hommes et la bonté même, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse de faire du bien à ses concitoyens; mais il voit leur ingratitude; il en prédit le châtiment avec larmes, et dénonce à Jérusalem sa chute prochaine. Il prédit aussi que les Juifs, ennemis de la vérité qu'il leur annonçait, seraient livrés à l'erreur, et deviendraient le jouet des faux prophètes. Cepen-

dant la jalousie des pharisiens et des prêtres le mène à un supplice infâme; ses disciples l'abandonnent, un d'eux le trahit : le premier et le plus zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond en termes précis au pontife qui l'interroge juridiquement. Mais le moment était arrivé, où la Synagogue devait être réprouvée. Le pontife et tout le conseil condamne Jésus-Christ, parce qu'il se disait le Christ, Fils de Dieu. Il est livré à Ponce-Pilate, président romain; son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience; le juste est condamné à mort; le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fut jamais : Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, et offre le sacrifice qui devait être l'expiation du genre humain. A la croix il regarde dans les prophéties ce qui lui restait à faire; il achève, et dit enfin : *Tout est consommé.* (*Joan.* XIX, 30.) A ce mot, tout change dans le monde; la loi cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abolis par une oblation parfaite; cela fait, Jésus-Christ expire avec un grand cri, toute la nature s'émeut; le centurion qui le gardait, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le Fils de Dieu; et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troisième jour il ressuscite; il paraît aux siens qui l'avaient abandonné, et qui s'obstinaient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection il se montre à diverses fois et en diverses circonstances, ses disciples le voient aussi tous ensemble : il paraît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. (*I Cor.* XV, 6.) Un apôtre, qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivaient encore dans le temps qu'il l'écrivait. Jésus-Christ ressuscité donne à ses apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considérer : et après s'être mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable; le fondement en est un fait positif, attesté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui est celle des tourments, et de la mort même. Telles sont les instructions que reçurent les apôtres. Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voyaient si opposé aux lois qu'ils avaient à leur prescrire, et aux vérités qu'ils avaient à leur annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem (*Luc.* XXIV, 47; *Act.* I, 8), et de là de se répandre par toute la terre pour « instruire toutes les nations, et les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. (*Matth.* XXVIII, 19, 20.) Jésus-Christ leur promet d'être avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, » et assure par cette parole la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique; cela dit, il monta aux cieux en leur présence. (*Ibid.*)

Les promesses vont être accomplies; les prophéties vont avoir leur dernier éclaircissement. Les gentils sont appelés à la connaissance de Dieu par les ordres de Jésus-Christ ressuscité; une nouvelle cérémonie est instituée pour la régénération du nouveau peuple; et les fidèles apprennent que le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, ce Dieu un et indivisible, auquel ils sont consacrés par le baptême, est tout ensemble Père, Fils et Saint-Esprit.

Là nous sont proposées les profondeurs incompréhensibles de l'Etre divin, la grandeur ineffable de son unité, et les richesses infinies de cette nature, plus féconde encore au dedans qu'au dehors, capable de se communiquer sans division à trois personnes égales

Là sont expliqués les mystères qui étaient enveloppés, et comme scellés, dans les anciennes Ecritures. Nous entendons le secret de cette parole : *Faisons l'homme à notre image* (*Gen.* I, 26), et la Trinité, marquée dans la création de l'homme est expressément déclarée dans sa régénération.

Nous apprenons ce que c'est que cette sagesse *conçue*, selon Salomon (*Prov.* VIII, 22), avant tous les temps dans le sein de Dieu; sagesse qui fait toutes ses délices, et par qui sont ordonnés tous ses ouvrages. Nous savons qui est celui que David a vu engendré avant l'aurore (*Psal.* CIX, 3), et le Nouveau Testament nous enseigne que c'est le Verbe, la parole intérieure de Dieu et sa pensée éternelle, qui est toujours dans son sein, et par qui toutes choses ont été faites.

Par là nous répondons à la mystérieuse question qui est proposée dans les *Proverbes* (XXX, 4) : *Dites-moi le nom de Dieu et le nom de son Fils, si vous le savez*, car nous savons que ce nom de Dieu, si mystérieux et si caché, est le nom de Père, entendu en ce sens profond qui le fait concevoir dans l'éternité Père d'un Fils égal à lui, et que le nom de ce Fils est le nom de Verbe; Verbe qu'il engendre éternellement en se contemplant lui-même, qui est l'expression parfaite de sa vérité, son image, son Fils unique, *l'éclat de sa clarté et l'empreinte de sa substance.* (*Hebr.* I, 3.)

Avec le Père et le Fils nous connaissons aussi le Saint-Esprit, l'amour de l'un et de l'autre et leur éternelle union. C'est cet Esprit qui fait les prophètes, et qui est en eux pour leur découvrir les conseils de Dieu, et les secrets de l'avenir; Esprit dont il est écrit : *Le Seigneur m'a envoyé et son Esprit* (*Isa.* XLVIII, 16), qui est distingué du Seigneur et qui est aussi le Seigneur même, puisqu'il envoie les prophètes et qu'il leur découvre les choses futures. Cet Esprit qui

parle aux prophètes, et qui parle par les prophètes, est uni au Père et au Fils, et intervient avec eux dans la consécration du nouvel homme. Ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, montré plus obscurément à nos pères, et clairement révélé dans la nouvelle alliance. Instruits d'un si haut mystère, et étonnés de sa profondeur incompréhensible, nous couvrons notre face devant Dieu avec les séraphins que vit Isaïe (vi), et nous adorons avec eux celui qui est trois fois saint.

C'était un Fils unique qui était dans le sein du Père (*Joan.* i, 18) et qui, sans en sortir, venait à nous; c'était à lui à nous découvrir pleinement ces admirables secrets de la nature divine, que Moïse et les prophètes n'avaient qu'effleurés.

C'était à lui à nous faire entendre d'où vient que le Messie, promis comme un homme qui devait sauver les autres hommes, était en même temps montré comme un Dieu en nombre singulier, et absolument à la manière dont le Créateur nous est désigné, et c'est aussi ce qu'il a fait, en nous enseignant que, quoique Fils d'Abraham, il était avant qu'Abraham fût fait (*Joan.* viii, 58); qu'il est descendu du ciel et toutefois qu'il est au ciel (*Joan.* iii, 13); qu'il est Dieu, Fils de Dieu, et tout ensemble homme, Fils de l'homme; le vrai Emmanuel, Dieu avec nous, en un mot, le Verbe fait chair, unissant en sa personne la nature humaine avec la nature divine, afin de réconcilier toutes choses en lui-même.

Ainsi nous sont révélés les deux principaux mystères : celui de la Trinite et celui de l'Incarnation.

Ce Dieu homme, cette vérité et cette sagesse incarnée, qui nous fait croire de si grandes choses sur sa seule autorité, nous en promet dans l'éternité la claire et bienheureuse vision, comme la récompense certaine de notre foi. De cette sorte, la mission de Jésus-Christ est relevée infiniment au-dessus de celle de Moïse.

Moïse était envoyé pour réveiller par des récompenses temporelles les hommes sensuels et abrutis. Puisqu'ils étaient devenus tout corps et tout chair, il les fallait d'abord prendre par les sens, leur inculquer par ce moyen la connaissance de Dieu, et l'horreur de l'idolâtrie à laquelle le genre humain avait une inclination si prodigieuse : tel était le ministère de Moïse. Il était réservé à Jésus-Christ d'inspirer à l'homme des pensées plus hautes, et de lui faire connaître dans une pleine évidence, la dignité, l'immortalité et la félicité éternelle de son âme.

Durant les temps d'ignorance, c'est-à-dire durant les temps qui ont précédé Jésus-Christ, ce que l'âme connaissait de sa dignité et de son immortalité l'induisait le plus souvent à erreur. Le culte des hommes morts faisait presque tout le fond de l'idolâtrie : presque tous les hommes sacrifiaient aux mânes, c'est-à-dire aux âmes des morts. De si anciennes erreurs nous font voir à la vérité combien était ancienne la croyance de l'immortalité de l'âme, et nous montrent qu'elle doit être rangée parmi les premières traditions du genre humain. Mais l'homme, qui gâtait tout, en avait étrangement abusé, puisqu'elle le portait à sacrifier aux morts. On allait même jusqu'à cet excès de leur sacrifier des hommes vivants: on tuait leurs esclaves et même leurs femmes pour aller les servir dans l'autre monde. Les Gaulois le pratiquaient avec beaucoup d'autres peuples (Cæs., *De bel. Gal.*, lib. vi, cap. 18); et les Indiens marqués par les auteurs païens parmi les premiers défenseurs de l'immortalité de l'âme, ont aussi été les premiers à introduire sur la terre, sous prétexte de religion, ces meurtres abominables. Les mêmes Indiens se tuaient eux-mêmes pour avancer la félicité de la vie future; et ce malheureux aveuglement dure encore aujourd'hui parmi ces peuples : tant il est dangereux d'enseigner la vérité dans un autre ordre que celui que Dieu a suivi, et d'expliquer à l'homme tout ce qu'il est, avant qu'il ait connu Dieu parfaitement!

C'était faute de connaître Dieu que la plupart des philosophes n'ont pu croire l'âme immortelle sans la croire une portion de la Divinité, une divinité elle-même, un être éternel, incréé aussi bien qu'incorruptible, et qui n'avait non plus de commencement que de fin. Que dirai-je de ceux qui croyaient la transfiguration des âmes; qui les faisaient rouler des cieux à la terre, et puis de la terre aux cieux; des animaux dans les hommes et des hommes dans les animaux; de la félicité à la misère, et de la misère à la félicité, sans que ces révolutions eussent jamais ni de terme ni d'ordre certain? Combien était obscurcie la justice, la providence, la bonté divine parmi tant d'erreurs! Et qu'il était nécessaire de connaître Dieu, et les règles de sa sagesse, avant que de connaître l'âme et sa nature immortelle!

C'est pourquoi la loi de Moïse ne donnait à l'homme qu'une première notion de la nature de l'âme et de sa félicité. Nous avons vu l'âme au commencement faite par la puissance de Dieu aussi bien que les autres créatures; mais avec ce caractère particulier, qu'elle était faite à son image et par son souffle, afin qu'elle entendît à qui elle tient par son fond, et qu'elle ne se crût jamais de même nature que les corps, ni formée de leur concours. Mais les suites de cette doctrine, et les merveilles de la vie future ne furent pas alors universellement développées; et c'était au jour du Messie que cette grande lumière devait paraître à découvert.

Dieu en avait répandu quelques étincelles dans les anciennes Ecritures. Salomon avait dit que comme le *corps retourne à la terre d'où il est sorti, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.* (*Eccle.* xii, 7.) Les patriarches et les prophètes ont vécu dans cette espérance; et Daniel avait prédit qu'il vien-

drait un temps où ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleraient, les uns pour la vie éternelle, *et les autres pour une éternelle confusion, afin de voir toujours*. (*Dan.* XII, 2, 3.) Mais en même temps que ces choses lui sont révélées, il lui est ordonné de « sceller le livre, et de le tenir fermé jusqu'au temps ordonné de Dieu » (*Ibid.*, 4), afin de nous faire entendre que la pleine découverte de ces vérités était d'une autre saison et d'un autre siècle.

Quoique les Juifs eussent dans leurs Écritures quelques promesses des félicités éternelles, et que vers le temps du Messie, où elles devaient être déclarées, ils en parlassent bien davantage, comme il paraît par les livres de la *Sagesse* et des *Machabées*, toutefois cette vérité faisait si peu un dogme formel et universel de l'ancien peuple, que les sadducéens sans la reconnaître, non-seulement étaient admis dans la Synagogue, mais encore élevés au sacerdoce. C'est un des caractères du peuple nouveau de poser pour fondement de la religion la foi de la vie future; et ce devait être le fruit de la venue du Messie.

C'est pourquoi, non content de nous avoir dit qu'une vie éternellement bienheureuse était réservée aux enfants de Dieu, il nous a dit en quoi elle consistait. La vie bienheureuse est d'être avec lui dans la gloire de Dieu son Père : la vie bienheureuse est de voir la gloire qu'il a dans le sein du Père dès l'origine du monde ; la vie bienheureuse est que Jésus-Christ soit en nous comme dans ses membres, et que l'amour éternel que le Père a pour son Fils s'étendant sur nous, il nous comble des mêmes dons ; la vie bienheureuse, en un mot, est de connaître le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé (*Joan.* XVII); mais le connaître de cette manière qui s'appelle la vue claire, la vue *face à face* (*I Cor.* XIII, 9, 12) et à découvert, la vue qui réforme en nous et y achève l'image de Dieu, selon ce que dit saint Jean, que nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. (*I Joan.* III, 2.)

Cette vue sera suivie d'un amour immense, d'une joie inexplicable et d'un triomphe sans fin. Un *Alleluia* éternel, et un *Amen* éternel, dont on entend retentir la céleste Jérusalem (*Apoc.* VII, 12; XIX, 2-6), font voir toutes les misères bannies et tous les désirs satisfaits; il n'y a plus qu'à louer la bonté divine.

Avec de si nouvelles récompenses, il fallait que Jésus-Christ proposât aussi de nouvelles idées de vertu, des pratiques plus parfaites et plus épurées. La fin de la religion, l'âme des vertus et l'abrégé de la loi, c'est la charité. Mais jusqu'à Jésus-Christ, on peut dire que la perfection et les effets de cette vertu n'étaient pas entièrement connus. C'est Jésus-Christ proprement dit qui nous apprend à nous contenter de Dieu seul. Pour établir le règne de la charité, et nous en découvrir tous les devoirs, il nous propose l'amour de Dieu jusqu'à nous haïr nous-mêmes et persécuter sans relâche le principe de [illegible] tion que nous avons tous dans le [illegible] nous propose l'amour du prochain [illegible] étendre sur tous les hommes cette [illegible] tion bienfaisante, sans en excepter [illegible] sécuteurs ; il nous propose la modér[illegible] désirs sensuels jusqu'à retrancher [illegible] nos propres membres, c'est-à-dire [illegible] tient le plus vivement et le plus int[illegible] à notre cœur ; il nous propose la sou[illegible] aux ordres de Dieu jusqu'à nous réj[illegible] souffrances qu'il nous envoie ; il [illegible] pose l'humilité jusqu'à aimer les o[illegible] pour la gloire de Dieu, et à croire [illegible] injure ne nous peut mettre si bas d[illegible] hommes, que nous ne soyons enc[illegible] bas devant Dieu par nos péchés. Su[illegible] dement de la charité, il perfectionne [illegible] états de la vie humaine. C'est par [illegible] mariage est réduit à sa forme pr[illegible] l'amour conjugal n'est plus partag[illegible] si sainte société n'a plus de fin que [illegible] la vie, et les enfants ne voient plus [illegible] leur mère pour mettre à sa place un[illegible] tre. Le célibat est montré comme un[illegible] tion de la vie des anges, uniquemen[illegible] pée de Dieu et des chastes délices [illegible] amour. Les supérieurs apprenn[illegible] sont serviteurs des autres et dévoués [illegible] bien ; les inférieurs reconnaissent [illegible] Dieu dans les puissances légitimes [illegible] me qu'elles abusent de leur autor[illegible] pensée adoucit les peines de la suj[illegible] sous des maîtres fâcheux l'obéissance [illegible] de fâcheux au vrai Chrétien.

A ces préceptes, il joint des [illegible] perfection éminente : renoncer à t[illegible] vivre dans le corps comme si on [illegible] corps, quitter tout, donner tout [illegible] pour ne posséder que Dieu seu[illegible] peu, et presque de rien, et atten[illegible] de la Providence divine.

Mais la loi la plus propre à l'Év[illegible] celle de porter sa croix. La croix es[illegible] épreuve de la foi, le vrai fondem[illegible] pérance, le parfait épurement de [illegible] en un mot le chemin du ciel. Jé[illegible] est mort sur la croix ; il a porté s[illegible] sa vie : c'est à la croix qu'il v[illegible] suive, et il met la vie éterne[illegible] Le premier à qui il promet en par[illegible] repos du siècle futur est un co[illegible] sa croix : *Tu seras*, lui dit-il, [illegible] *avec moi en paradis*. (*Luc.* XXIII. [illegible] tôt qu'il fut à la croix, le voile [illegible] le sanctuaire fut déchiré de ha[illegible] le ciel fut ouvert aux âmes sain[illegible] sortir de la croix et des horreur[illegible] supplice qu'il parut à ses apôtre[illegible] et vainqueur de la mort, afin qu[illegible] sent que c'est par la croix qu'il de[illegible] dans sa gloire, et qu'il ne mon[illegible] d'autre voie à ses enfants.

Ainsi fut donnée au mond[illegible] sonne de Jésus-Christ, l'ima[illegible] accomplie, qui n'a rien et n'att[illegible] la terre ; que les hommes ne r[illegible] que par de continuelles persé[illegible] ne cesse de leur faire du bien[illegible]

ıpres bienfaits attirent le dernier supce. Jésus-Christ meurt sans trouver ni onnaissance dans ceux qu'il oblige, ni ilité dans ses amis, ni équité dans ses es. Son innocence, quoique reconnue, le sauve pas : son Père même, en qui seul ıvait mis son espérance, retire toutes les ques de sa protection : le Juste est livré es ennemis, et il meurt abandonné de n et des hommes.

lais il fallait faire voir à l'homme de bien dans les plus grandes extrémités, il n'a oin d'aucune consolation humaine, ni ne d'aucune marque sensible du secours in; qu'il aime seulement et qu'il se conassuré que Dieu pense à lui, sans lui en ner aucune marque, et qu'une éternelle :ité lui est réservée.

e plus sage des philosophes, en cherchant ;e de la vertu, a trouvé que, comme de s les méchants, celui-là serait le plus hant qui saurait si bien couvrir sa maqu'il passât pour homme de bien, et jouît ce moyen de tout le crédit que peut ner la vertu; ainsi le plus vertueux det être sans difficulté celui à qui sa vertu re par sa perfection la jalousie de tous hommes, en sorte qu'il n'ait pour lui que onscience et qu'il se voie exposé à toutes tes d'injures, jusqu'à être mis sur la croix s que sa vertu lui puisse donner ce faible ours de l'exempter d'un tel supplice. Ne ıble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merlleuse idée de vertu dans l'esprit d'un losophe que pour la rendre effective en ersonne de son Fils, et faire voir que le e a une autre gloire, un autre repos, n un autre bonheur que celui qu'on peut ir sur la terre?

tablir cette vérité et la montrer accomsi visiblement en soi-même aux dépens a propre vie, c'était le plus grand ouge que pût faire un homme, et Dieu l'a vé si grand qu'il l'a réservé à ce Messie promis, à cet homme qu'il a fait la ne personne avec son Fils unique.

n effet, que pouvait-on réserver de plus d à un Dieu venant sur la terre? Et pouvait-il faire de plus digne que d'y trer la vertu dans toute sa pureté et le eur éternel où la conduisent les maux lus extrêmes?

ais si nous venons à considérer ce qu'il le plus haut et de plus intime dans le tère de la croix, quel esprit humain le ra comprendre?

nous sont montrées des vertus que le Homme-Dieu pouvait pratiquer. Quel pouvait comme lui se mettre à la place outes les victimes anciennes, les abolir ur substituant une victime d'une dignité un mérite infini, et faire que désormais y eût plus que lui seul à offrir à Dieu? est l'acte de religion que Jésus-Christ e à la croix. Le Père éternel pouvait-il rer, ou parmi les anges, ou parmi les nes, une obéissance égale à celle que ud son Fils bien-aimé, lorsque rien ne ouvant arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complaire? Que dirais-je de la parfaite union de tous ses désirs avec la divine volonté, et de l'amour par lequel il se tient uni à Dieu qui était en lui, se réconciliant le monde? (*II Cor.* v, 19.) Dans cette union incompréhensible il embrasse tout le genre humain; il pacifie le ciel et la terre; il se plonge avec une ardeur immense dans ce déluge de sang où il devait être baptisé avec tous les siens, et fait sortir de ses plaies le feu de l'amour divin qui devait embraser toute la terre. Mais voici ce qui passe toute intelligence, la justice pratiquée par ce Dieu-Homme qui se laisse condamner par le monde afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. Maintenant le monde est jugé et le prince de ce monde va être chassé, comme le prononce Jésus-Christ lui-même. L'enfer, qui avait subjugué le monde, va se perdre; en attaquant l'innocent, il sera contraint de lâcher les coupables qu'il tenait captifs : la malheureuse obligation par laquelle nous étions livrés aux anges rebelles est anéantie; Jésus-Christ l'a attachée à sa croix pour y être effacée de son sang; l'enfer dépouillé gémit; la croix est un lieu de triomphe à notre Sauveur, et les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur. Mais un plus grand triomphe paraît à nos yeux; la justice divine est elle-même vaincue; le pécheur qui lui était dû comme sa victime est arraché de ses mains. Il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jésus-Christ s'unit éternellement les élus pour qui il se donne; ils sont ses membres et son corps; le Père éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef; ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son Fils. C'est son Fils lui-même qui le lui demande; il ne veut pas être séparé des hommes qu'il a rachetés : « O mon Père, je veux, dit-il, qu'ils soient avec moi; ils seront remplis de mon esprit; ils jouiront de ma gloire; ils partageront avec moi jusqu'à mon trône.... »

Il fallait qu'à la fin Jésus-Christ nous ouvrît les cieux pour y découvrir à notre foi cette cité permanente où nous devons être recueillis après cette vie. Il nous fait voir que si Dieu prend pour son titre éternel le nom de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est à cause que ces saints hommes sont toujours vivants devant lui. Dieu n'est pas le Dieu des morts; il n'est pas digne de lui de ne faire comme les hommes, qu'accompagner ses amis jusqu'au tombeau, sans leur laisser au delà aucune espérance, et ce lui serait une honte de se dire avec tant de force le Dieu d'Abraham, s'il n'avait fondé dans le ciel une cité éternelle, où Abraham et ses enfants puissent vivre heureux.

C'est ainsi que les vérités de la vie future nous sont développées par Jésus-Christ. Il nous les montre, même dans la loi. La vraie terre promise, c'est le royaume céleste. C'est après cette bienheureuse patrie que soupiraient Abraham, Isaac et Jacob; la Palestine ne méritait pas de terminer tous leurs vœux,

ni d'être le seul objet d'une si longue attente de nos pères.

L'Egypte d'où il faut sortir, le désert où il faut passer, la Babylone dont il faut rompre les prisons pour entrer ou pour retourner en notre patrie, c'est le monde avec ses plaisirs et ses vanités; c'est là que nous sommes vraiment captifs et errants, séduits par le péché et ses convoitises, il nous faut secouer le joug, pour trouver dans Jérusalem et dans la cité de notre Dieu, la liberté véritable, et un sanctuaire non fait de main d'homme, où la gloire du Dieu d'Israël nous apparaisse.

Par cette doctrine de Jésus-Christ, le secret de Dieu nous est découvert, la loi est toute spirituelle, ses promesses nous introduisent à celles de l'Evangile et y servent de fondement. Une même lumière nous paraît partout, elle se lève sous les patriarches, sous Moïse; et sous les prophètes elle s'accroît; Jésus-Christ plus grand que les patriarches, plus autorisé que Moïse, plus éclairé que tous les prophètes, nous la montre dans sa plénitude.

A ce Christ, à cet Homme-Dieu, à cet homme qui tient sur la terre, comme parle saint Augustin, la place de la vérité, et la fait voir personnellement résidente au milieu de nous; à lui, dis je, était réservé de nous montrer toute vérité, c'est-à-dire celle des mystères, celle des vertus et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime.

C'est de telles grandeurs que les Juifs devaient chercher en leur Messie. Il n'y a rien de si grand que de porter en soi-même, et de découvrir aux hommes, la vérité tout entière, qui les nourrit, qui les dirige et qui épure leurs yeux jusqu'à les rendre capables de voir Dieu.

Dans le temps que la vérité devait être montrée aux hommes avec cette plénitude, il était aussi ordonné qu'elle serait annoncée par toute la terre, et dans tous les temps. Dieu n'a donné à Moïse qu'un seul peuple, et un temps déterminé : tous les siècles et tous les peuples du monde sont donnés à Jésus-Christ : il a ses élus partout, et son Eglise répandue dans tout l'univers ne cessera jamais de les enfanter. *Allez*, dit-il, *enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé; et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles.* (*Matth.* XXVIII, 19, 20.)

Mais le Christ épuise toutes les faces de la pensée, toutes les conceptions de l'esprit humain. En vain s'efforcerait-on de représenter cette figure divine, illuminée de tous les rayons de l'infini, idéal éternel qui échappe à toute description. La parole est impuissante, la plume se brise, et l'admiration se lasse, marchant d'étonnement en étonnement, et ne trouvant point de termes qui puissent rendre ce qu'elle éprouve. Envisageons Jésus-Christ dans son rôle de réparateur du genre humain, dans ses abaissements, dans son sacrifice, dans ses opprobres, dans son œuvre sur le monde. Sous cet aspect seul que n'aurions-nous pas à dire? Mais dans l'impossibilité de tout embrasser, rappelons au moins quelques-uns de ses traits principaux.

Si Jésus-Christ est vraiment le réparateur de notre nature promis dès le commencement, il devra redresser toutes les inclinations du genre humain arrivées à leur dernière perversion. Loin donc de se conformer à ses inclinations, il fallait au contraire qu'il en prît en tout le contre-pied. Pour relever un monde croulant sous un poids immense d'égoïsme, de sensualisme et d'orgueil et où ne régnait plus que la force brutale, il fallait qu'il vînt apprendre à l'humanité le secret d'une abnégation, d'une sainteté, d'une humilité infinies, substituant partout l'esprit à la chair, la douceur à la force, l'amour à la haine. Il se constituait ainsi, selon l'expression de Tacite « l'ennemi du genre humain, » car tout ce qu'il enseignait était précisément l'opposé des enseignements du monde.

Un Dieu seul pouvait accomplir cette tâche. Or, se faire homme, ce n'était pas pour un Dieu une affaire de grandeur, mais d'abaissement. Descendant jusqu'à l'homme, il voulut dans son amour infini descendre jusqu'au dernier des hommes. La grandeur et la perfection de ce plan divin étaient dans la grandeur et la perfection même de son abaissement. Médiateur, unissant en lui toutes les majestés de Dieu à toutes les misères de l'homme, il devait pour devenir la personnification vivante de l'humanité, être l'homme par excellence de douleurs et d'ignominies. Tel il nous apparaît dans sa passion lorsque drapé de lambeaux, couronné d'épines, un sceptre de roseau à la main, flagellé, déchiré dans tout son corps, abreuvé d'outrages, de soufflets et de crachats, il est montré au peuple par Pilate qui s'écrie : *Voilà l'homme.* (*Joan.* XIX, 15.)

C'était bien là en effet la personnification vivante de cette malheureuse humanité arrivée au dernier degré de souffrance et d'ignominie. C'était bien là l'homme, mais en même temps et par là même, c'était bien Dieu lui-même. En effet quel autre qu'un Dieu pouvait avoir accepté pour sauver le genre humain, tant d'opprobres et de douleurs volontaires et pour lui seul imméritées? Quel autre qu'un Dieu pouvait montrer tant d'abnégation, de sacrifice, de douceur, de courage, de résignation et d'amour? Jamais la terre et le ciel lui-même avaient-ils vu une grandeur si divine, tant d'innocence et tant d'amour abreuvés de tant d'injustice et de tant de haine, et les supportant librement pour le salut même de ses bourreaux. Quelle révélation inattendue du caractère moral de Dieu dans le caractère de Jésus-Christ! Bonté inépuisable, dévouement infini, tout est de Dieu, rien n'est de l'homme et malheur à quiconque peut contempler la passion du Sauveur sans s'écrier : *Voilà Dieu!*

Oui Jésus-Christ est Dieu. Mais ce qui décèle surtout sa divinité, c'est que sa passion et sa mort sont librement acceptées,

oncées longtemps d'avance par lui-même, que ce grand holocauste, couronnement toute sa vie est l'objet constant de ses irs, de ses attentes et de ses espérances. plus il fait de ce sacrifice lui-même : toutes ses ignominies, la base de son mphe, la condition de sa grandeur future, rincipe de sa victoire. Sans cesse il le elle à ses disciples en se représentant : ce caractère : « Quand je serai élevé sur oix, dit-il, j'attirerai tout à moi. » elles sont, » dit M. Nicolas, « les paroles qu'il tait à chaque instant, s'offrant lui-même ur accomplissement de point en point, u'à demander à boire sur la croix, ex- pour qu'on lui présentât du fiel et du igre, parce que ce dernier trait prévu lui manquait à son supplice, et que ce t qu'après avoir été ainsi lui-même jus- la fin l'ordonnateur, le prêtre, et la vic- de ce grand sacrifice, qu'il pouvait dire: *t est consommé.* (*Joan.* XIX, 30.) — Assu- ent les antiques prophéties et les tradi- s qui les avaient répandues partout ient bien dit que le Libérateur devait ffrir, et, comme le dit Eschyle, *qu'un Dieu frirait pour succéder à nos souffrances lescendre pour nous jusqu'aux enfers;* s les mêmes prophéties et traditions par- nt aussi de victoire, de puissance, de re, de domination et de triomphe, et rien out cela ne paraissait dans la vie et dans nort du Christ. Et cependant c'est cons- ment, c'est jusqu'à la fin, que dis-je ! c'est ur et à mesure que tout, sous ce rap- t, semble démentir sa destinée, qu'il s'y lie de plus en plus, et qu'il meurt délaissé ciel et de la terre, couvert d'opprobres et nominies, en soutenant son rôle divin Sauveur du monde, en proclamant son mphe au plus profond de son anéantisse- it, et en disposant déjà d'une place dans iel, alors que lui-même n'en avait pas sur la terre.

le demande : à qui d'entre les hommes it venue la pensée d'entrer dans une pa- e voie et de la suivre jusqu'au bout, u'à travers l'ignominie et la mort, d'ex- quer les prophéties en un sens si contraire ute humaine raison et à tout intérêt, je is pas seulement personnel, mais même nger, et de se sacrifier aussi gratuite- t, et même follement, à en juger les apparences ? Cette pensée et sur- cette constance ne sont pas de l'homme. ui est de l'homme c'est de voir un libé- ur et un vainqueur dans un Alexandre n César. Ce qui est d'un Dieu c'est de le et de le proclamer dans un supplicié sur ibet.

is ce qui par-dessus tout est d'un Dieu, le succès d'une telle prétention et la -puissance que ce succès suppose.

s que le Christ eut expiré, dès qu'il eut nt l'extrême limite de l'ignominie et de ouleur, et accompli ainsi la condition factoire de notre régénération, alors mença cette conquête du monde, cette ination universelle, cette grande réforme des choses humaines dont les esprits étaient si fort préoccupés, mais qu'ils attendaient si peu de ce côté qu'ils ne la voyaient pas alors qu'elle s'opérait le plus visiblement, qu'ils s'y opposaient même, et qu'en s'y opposant ils en faisaient ressortir d'autant plus le prodige et la divinité. Le dernier des hommes en apparence, un criminel ou un fou, rejeté et maudit, pendu et cloué sur un échafaud d'esclave, le Christ ! voilà le type proposé au monde païen et sur lequel toute la nature humaine est appelée à se réformer. L'exécution suit rapidement cette tentative en apparence insensée, comme si toutes les puissances humaines qui s'y opposaient y eussent concouru. De lui-même, par je ne sais quelle force et quelle vertu qui sortent de sa destruction même et de sa faiblesse, le crucifié se fait des disciples et des imitateurs. Il attaque, il sape, il fait entrer en dissolution les institutions, les mœurs, toutes les idées, comme la neige lorsqu'elle fond aux ardeurs du soleil et se précipite et roule par avalanches dans les abîmes. Il grossit sa marche de tous les obstacles qu'on lui oppose, il s'assimile ses bourreaux, il s'incorpore le monde, et le monde se trouve transformé, et le monde est tout à Jésus-Christ, procède de Jésus-Christ comme d'une race nouvelle, plante partout au-dessus de lui l'instrument de son supplice, naguère si exécrable et si méprisé, comme la limite de l'ancienne humanité et le point de départ de l'humanité régénérée, et s'en fait le modèle de toutes ses actions, la règle de tous ses devoirs, la source comme l'ornement de toutes ses grandeurs, le véhicule de toutes ses entreprises, le ralliement et l'appui de toutes ses faiblesses, l'éternel aliment de toute son activité. — Le Christ a été comme un moule dans lequel toute l'humanité d'Adam a été jetée en fusion et d'où elle a été retirée chrétienne. Tout y a passé, tout en est sorti : et ce qu'il y a surtout de caractéristique c'est que cette refonte ne s'est pas faite en Jésus-Christ philosophe, en Jésus-Christ docteur, mais en Jésus-Christ inséparable de sa croix, en Jésus-Christ crucifié, et que c'est ainsi, par ce qu'il y a de plus fou comme par ce qu'il y a de plus faible aux yeux du monde, que le monde a été convaincu de folie et d'impuissance et qu'il a reçu la sagesse et la vérité.

Par là s'est fondé, au sein des royaumes de ce monde, un royaume qui les comprend tous, dont tous les hommes sont citoyens et sujets, et où Jésus-Christ est roi. Ce royaume est celui de la vérité et de la vertu à leur plus haut degré d'unité, de concentration, et de puissance. C'est ce royaume spirituel de la chrétienté, dont le siége visible, occupé par un vicaire de Jésus-Christ, sans interruption depuis qu'il en a lui-même posé la première pierre jusqu'à nos jours, n'est autre que le trône même des Césars, à la préparation duquel tous les événements politiques de l'antiquité ont concouru, et dont la papauté a retenu et accru même l'unité et l'universalité depuis dix-huit cents ans. Dans

ce royaume spirituel la vérité a un centre unique, un chef unique, d'où elle étend sa prétention et son influence partout où il y a des intelligences sur la terre, d'où elle dirige des légions apostoliques dévouées à son culte et disséminées par tout l'univers, n'ayant qu'une seule discipline, qu'une seule volonté, qu'un seul amour, qu'une seule langue, ne combattant que l'erreur et le vice, ne se servant que de la parole et de l'exemple, ne se proposant d'autre conquête que celle du bien, et n'attendant d'autre solde du sacrifice de leur fortune, de leur famille, de leur patrie, de leur liberté, et souvent de leur vie, que le bonheur des hommes, les joies de la conscience et le ciel... Ce royaume si chimérique et si fragile en apparence, puisqu'il se compose de ce qu'il y a de plus insaisissable, de plus fugace, de plus divisible, les pensées et les volontés des hommes, et encore, les pensées dans la région du mystère, les volontés dans la région du sacrifice, et les uns et les autres au sein de la plus complète liberté, est cependant ce qu'il y a jamais eu de plus indissoluble et de plus résistant : *c'est une enclume qui a brisé tous les marteaux*, selon la belle expression de Théodore de Bèze. Les empires s'élèvent et tombent dans le sein de ce royaume, les générations s'agitent et passent, lui seul subsiste immuablement, se soutient à jamais sur lui-même, et se prolonge et s'enfonce encore après dix-huit siècles dans un avenir indéfini.

Voilà l'œuvre de Jésus-Christ.

Est-ce une utopie, une hypothèse, une théorie? — Non, c'est de toutes les réalités la plus positive; c'est un fait et un fait que l'incrédulité la plus osée ne peut contester sans renier ses sens; c'est un fait générateur de tous les faits qui constituent l'histoire depuis dix-huit cents ans, comme sa préparation avait été le mobile et le but providentiel de tous les faits qui avaient précédé.

Ce fait incontestable peut-il s'expliquer humainement? Non encore; et sur ce point je me borne à en appeler au sens commun qui répond aussitôt : Cette œuvre est au-dessus de l'homme, celui qui l'a faite est un Dieu.

Quant à nous, il nous faudrait, pour tirer hardiment cette conclusion, que ce simple fait : l'univers était polythéiste et idolâtre, et l'univers ne l'est plus; — il était polythéiste et idolâtre depuis trois mille ans, et il ne l'est plus depuis dix-huit cents ans; — il était polythéiste et idolâtre à ce point que Platon faisait du théisme une science occulte, et il ne l'est plus à ce point qu'il n'y a pas d'intelligence si grossière, dans la plus reculée de toutes les bourgades, qui n'adore un seul Dieu en esprit et en vérité.

Mais pénétrons plus au fond des choses et marchons à de nouvelles clartés.

Bossuet a dit, et ce mot est digne de son génie : *Une société qui enfante des saints est marquée d'un signe infaillible de régénération.* Or, tel est le signe auquel le christianisme se fait surtout reconnaître comme ayant porté à la terre cette régénération que les siècles précédents avaient attendue.

Les traditions universelles avaient ... l'humanité était tombée à l'origine sous l'empire d'un esprit mauvais, *qui avait mis la combustion et rempli de maux la terre ... terre*. Cet instigateur de notre chute ... causé en nous le renversement de tout ... édifice intellectuel et moral, le soulèvement de la raison contre la vérité et l'ordre qui ... Dieu, et par suite le soulèvement des ... et des appétits inférieurs contre la ...

Le *Libérateur* promis, le fort, le sauveur ... siré de toutes les nations, le Christ, est ... il a opposé des remèdes héroïques et ... lents comme le mal, et a terrassé l'... ennemi dans ce qui faisait sa force au ... de nous, et qui était comme les chaînes ... lesquelles il nous tenait captifs : à l'... et à la révolte de l'homme il a opposé ... miliation et la soumission d'un Dieu; ... sensualités il a opposé ses souffrances ... cupidités son dénûment; à notre cruauté ... me sa brûlante charité. Il a ainsi ... par des contraires, saisi corps à corps ... vaincu sur son propre terrain l'ennemi ... l'a crucifié en se crucifiant lui-même, ... là il a dégagé l'âme captive et l'a rendue ... pable d'opérer toutes les vertus opposées ... ses anciens désordres et d'avancer vers ... perfection illimitée. Voilà d'abord ce ... Libérateur a fait en exemple dans ... sonne et ce qu'il a ensuite rendu l'... capable de faire à sa suite par la ... naturelle qu'il communique à ceux ... mettent en rapport avec lui par la ... charité, et qu'il rend participants de ... rites, de sa force et de sa victoire, ... dans l'ordre de la nature nous ... participants de la misère, et de la ... de notre chef Adam.

C'est ici le réel, le divin du christianisme ... sans quoi il n'aurait été qu'une ph... humaine de plus et aurait passé comme ... autres.

Il ne suffisait pas à Jésus-Christ ... vaincu le mal, s'il ne nous avait rendus ... ticipants de sa victoire. Il n'aurait ... vaincu le mal, sans cela; car le mal ... pas en lui, et il n'avait pas besoin de ... homme, de souffrir, et de mourir pour ... même. S'il l'a fait, ce n'est que par ... tution et pour nous en réserver tous ... rites; mais, pour que cette réversion ... s'opérât entre les natures libres, il ... que nos volontés se missent en rapport ... s'abouchassent pour ainsi dire avec la ... par l'adhésion sacramentelle de notre ... manité avec sa divinité, comme il s'est ... le premier en rapport avec nous par ... de sa divinité avec notre humanité. ... gent mystérieux et vérificateur de ce ... port, qui fait passer Jésus-Christ en nous ... nous en lui, est ce qui s'appelle *la grâce*. Par là Jésus-Christ est devenu comme ... souche nouvelle plantée au sein de l'... nité, ainsi qu'il l'a dit lui-même : « Je ...

et vous les branches. » Cette souche
mmunique aux rameaux de l'antique sou-
d'Adam, qui s'en détachent pour venir
r sur elle, une sève toute divine qui re-
velle, qui sanctifie, qui rend fort.

elle est, d'une manière générale, la
ide révolution opérée par Jésus-Christ
s le monde morale, et l'immense secours
l est venu apporter à l'homme déchu,
doivent nous faire reconnaître en lui
bérateur attendu par toutes les nations.
lui, il n'est pas de mal, si attrayant qu'il
que l'homme ne puisse éviter, il n'est
de bien si élevé qu'il ne puisse atteindre.
nature humaine a totalement changé
ce rapport.

iels prodiges de pureté et d'innocence
tant de vierges chrétiennes! quels pro-
s d'héroïsme et de courage moral dans
les martyrs! quels prodiges de zèle et
évouement à la vérité dans tant d'apô-
de confesseurs, et de docteurs! quels
iges de repentir et de réforme morale
tant de pénitents et de convertis! quels
liges enfin de charité et de sacrifices à la
et au soulagement de l'humanité dans
de prêtres, tant de saintes femmes, tant
hrétiens de toutes sortes!... Oh! si nous
ions voir d'une manière sensible le
de des âmes, si nous pouvions embras-
le nos regards toutes les vertus qui ont
i, tout le mal qui a été déraciné depuis
huit cents ans, quel spectacle! combien
ture humaine nous paraîtrait régénérée,
ombien Jésus-Christ mériterait à nos
les noms de libérateur, de sauveur et
ieu! »

urquoi ne tirerions-nous pas de l'ex-
de ces vérités sublimes quelques con-
ences pratiques? C'est au grand Bossuet
nous les empruntons:

e suis la voie, la vérité et la vie. (*Joan.*
6.) Je suis *le Verbe* qui *était au commen-
t*, la parole du Père éternel, sa concep-
sa sagesse, la *véritable lumière qui
e tous les hommes qui viennent au
e* (*Joan.* I, 9), la vérité même, par con-
nt le soutien, la nourriture et la vie de
e qui entend; celui en qui est la vie et
me vie qui est dans le Père. Il faut
r par la foi dans toutes ces choses; car
s n'étaient pas nécessaires pour notre
Jésus-Christ ne nous les aurait pas
les. »

suis donc, dit-il, la vérité et la vie,
que je suis Dieu; mais en même temps
s homme. Je suis venu enseigner le
humain et lui apporter des paroles de
ernelle; avec la doctrine je lui ai donné
nple de bien vivre. Mais comme tout
était qu'au dehors, il fallait encore
ter la grâce aux hommes, et je me suis
eur victime pour leur mériter cette
: *Je suis donc la voie*, on ne peut ap-
er de Dieu, ni de la vie éternelle que
oi. Il faut y venir par ma doctrine, il
venir par mes exemples, il faut y ve-
ar mes mérites et par la grâce que
j'apporte au monde. Entrons par cette voie, et nous trouverons la vérité et la vie.

Qui peut nous mener à la vérité, si ce n'est la Vérité elle-même? Cette vérité est souveraine; il n'y a point d'autre voie pour aller à elle; la vérité est plus lumière que la lumière; rien ne peut nous mener à la vérité qu'elle-même. Il faut qu'elle vienne, qu'elle s'approche, qu'elle s'abaisse, qu'elle se tempère. Et qu'est-ce Jésus-Christ, si ce n'est la vérité qui s'avance vers nous, qui se cache sous une forme accommodée à notre faiblesse, pour se montrer autant que nos yeux infirmes le peuvent porter? Venez donc, ô vérité! En vous-même vous êtes ma vie; et en vous approchant de moi, vous êtes ma voie. Qu'ai-je donc à craindre et de quoi puis-je être troublé? Ai-je à craindre de ne pas trouver la voie pour aller à la vérité? La voie même, dit saint Augustin, se présente à nous d'elle-même, la voie elle-même vient à nous. Viens donc vivre de la vérité, âme raisonnable et intelligente! Quelle lumière dans la doctrine de Jésus! Cette lumière est d'autant plus belle qu'elle vit, qu'elle luit au milieu des ténèbres. Mais prenons garde d'être de ceux dont il est écrit : *La lumière est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.* (*Joan.* III, 19).

Aimons donc la vérité; aimons Jésus-Christ qui est la vérité même; changeons-nous nous-mêmes, pour lui être semblables. Mettons-nous en état de n'être pas obligés à haïr la vérité. Celui qu'elle condamne la hait et la fuit. Qu'il n'y ait rien de faux dans celui qui est le disciple de la vérité. Vivons de la vérité, nourrissons-nous-en. Si Jésus-Christ est notre voie, ne marchons point dans la voie du siècle; entrons dans la voie étroite où il a marché. Surtout soyons doux et humbles. Le faux de l'homme c'est la fierté et l'orgueil, parce qu'en vérité il n'est rien, et que Dieu est seul. Bien connaître qu'il est seul, c'est la pure et seule vérité. » (BOSSUET, *Méditations*, 80ᵉ jour et suiv.)

« Qu'attendons-nous à nous soumettre? » dit encore Bossuet (*Hist. univ.* IIᵉ part., ch. 31) « Attendons-nous que Dieu fasse toujours de nouveaux miracles; qu'il les rende inutiles en les continuant; qu'il y accoutume nos yeux, comme ils le sont au cours du soleil et à toutes les autres merveilles de la nature? Ou bien attendons-nous que les impies et les opiniâtres se taisent; que les gens de bien et les libertins rendent un égal témoignage à la vérité; que tout le monde d'un commun accord la préfère à sa passion, et que la fausse science, que la seule nouveauté fait admirer, cesse de surprendre les hommes? N'est-ce pas assez que nous voyions qu'on ne peut combattre la religion sans montrer, par de prodigieux égarements, qu'on a le sens renversé et qu'on ne se défend plus que par présomption ou par ignorance? L'Eglise, victorieuse des siècles et des erreurs, ne pourra-t-elle pas

vaincre dans nos esprits les pitoyables raisonnements qu'on lui oppose, et les promesses divines que nous voyons tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles nous élever au-dessus des sens?

Et qu'on ne nous dise pas que ces promesses demeurent encore en suspens, et que comme elles s'étendent jusqu'à la fin du monde, ce ne sera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vu l'accomplissement. Car, au contraire, ce qui s'est passé nous assure de l'avenir : tant d'anciennes prédictions si visiblement accomplies, nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse, et que l'Eglise, contre qui l'enfer, selon la promesse du Fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, sera toujours subsistante jusqu'à la consommation des siècles, puisque Jésus-Christ, véritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à sa durée.

Les mêmes promesses nous assurent la vie future. Dieu, qui s'est montré si fidèle en accomplissant ce qui regarde le siècle présent, ne le sera pas moins à accomplir ce qui regarde le siècle futur, dont tout ce que nous voyons n'est qu'une préparation; et l'Eglise sera sur la terre toujours immuable et invincible, jusqu'à ce que ses enfants étant ramassés, elle soit tout entière transportée au ciel qui est son séjour véritable.

Après ces considérations générales, revenons à notre sujet, et exposons en particulier quelques autres preuves de la divinité de Jésus-Christ.

« Qu'on rassemble et qu'on se représente en raccourci tous les traits caractéristiques de Jésus-Christ, » dit M. Bernard (*Histoire de la révélation*, t. III) « et on verra que sa figure rayonne seule dans l'histoire humaine, comme le soleil en plein midi. Toutes les prophéties, soit typiques, soit verbales de l'Ancien Testament, trouvent en lui leur accomplissement, Adam et Abel, Noé et Melchisédech, Isaac et Joseph, Moïse et Job, Josué et Jonas, toutes ces ombres antiques ont leur réalité dans la vie du Fils de Marie. Les prophètes ont dit que le Christ serait l'attente des nations (*Gen.* XLIX, 10; *Jerem.* XVII, 13); à la fois Dieu et homme (*Isa* VII, 14; VIII, 8; *Psal.* CVII) (*Voy.* ATTENTE, MESSIE, PROPHÉTIES) qui n'existe plus, et la naissance éternelle et temporelle de Jésus; Jésus est né de la vierge Marie, de la race d'Abraham et de David, et à Bethléem. (*Gen.* 28, 14; *Psal.* CXXXI, 11, *Mich.* V, 2; *Isa.* VII, 14.) Ils ont dit que le Christ sera adoré par les mages de l'Orient. (*Psal.* LXXI, 10; *Isa* LX, 6.) Les mages sont venus du pays de l'aurore se prosterner devant Jésus, et lui offrir leurs dons significatifs; ils ont dit que le Christ fuira en Egypte et que le Père éternel rappellera son Fils de la terre de Misraïm. (*Osée* XI, 1.) Jésus a été ce fugitif et ce rappelé; ils ont dit que Rachel pleurera ses enfants immolés à la place du Messie (*Jerem.* XXXI, 15); elle les a pleurés dans la personne des saints innocents; ils ont dit que le Christ sera élevé à Nazareth (*Joel.* I, 46); que la Galilée des nations verra une grande lumière (*Isa.* IX, 1 2 sqq.), et Jésus a été ce Notzer, ce Nazaréen, qui a éclairé de son éclat cette contrée semi-païenne; ils ont dit qu'Elie précédera le Christ pour lui préparer les voies (*Malach.* IV, 5; *Isa.* XL, 3); et saint Jean-Baptiste fut Elie, précurseur de Jésus; ils ont dit que le Christ rendra la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage des membres aux paralytiques; que pauvre, il évangéliserait les pauvres, et Jésus a opéré tous ces prodiges; ils ont dit que le Christ sera payé d'ingratitude, livré aux gentils, flagellé et crucifié; ils ont décrit jusqu'aux moindres détails de sa Passion, et nous avons vu le Christ, l'homme de douleurs; ils ont dit que le Christ ressusciterait d'entre les morts, convertira les nations à sa doctrine, qu'au bout de soixante-dix semaines d'années, à dater de l'ordre donné de rebâtir les murs de Jérusalem, les sacrifices mosaïques cesseront, Jérusalem sera détruite par les Romains; et le peuple juif est exclu depuis long-temps des faveurs célestes.

La réalisation de tous ces événements est sous nos regards. (*Isaïe, Osée, Jérémie, Daniel*, les *Psaumes* et l'*Evangile*.) Voilà le côté extérieur, scriptural, traditionnel de ce personnage étrange. Quoique sa vie se renferme dans un cercle de trente et quelques années, les deux Testaments le révèlent comme l'Ancien des jours, le centre, le terme de toutes les prophéties, le pivot et l'axe des affaires humaines. Avant lui, on devait croire qu'il viendra comme Rédempteur; après lui, on doit croire qu'il reviendra en qualité de juge. Ces deux événements remplissent tous les siècles et forment la croyance de tous les fidèles.

Il n'y a page de l'Ecriture, comme dit Bossuet, où on ne le trouve. Il est dans le paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne d'Horeb, il est au passage de la mer Rouge, il est dans le désert; il est dans la terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le tabernacle; il est partout, mais il n'y est qu'en figure. La loi est un Evangile caché, l'Evangile est la loi expliquée, *finis legis Christus*. L'éternité s'est alliée avec le temps, afin que ceux qui sont sujets au temps puissent aspirer à l'éternité. » (Bossuet, Sermon sur les deux alliances.)

Considérons maintenant le Christ en lui-même, dans son activité propre, personnelle, durant sa courte existence. Envisageons-le dans son individualité, dans ce portrait si expressif d'un des siens, qui le peint d'un seul trait; *il a été puissant en œuvres et en paroles*. (*Luc.* XXIV, 19.)

Ses œuvres se résument dans sa *conduite* et dans ses *prodiges*.

Depuis son berceau jusqu'à son ascension, qui peut l'arguer d'une faute? Qui ne trouve en lui l'idéal de la perfection? *Modèle de l'enfance*, par son obéissance et sa piété, *il était soumis à ses parents et croissait en sagesse devant Dieu et devant les hommes*. (*Luc.* II, 51, 52.) Modèle de la classe la plus nom-

de la société, de la classe ouvrière, n amour pour le travail, par sa pau- t par sa résignation, il était fils réputé rtisan, et artisan lui-même jusque ente ans. (*Marc* vi, 3; *Luc.* iii, 23.) des amis, son amitié était tendre et ile, témoins les exemples de Lazare ssuscita, et de saint Jean qui reposa i sein. Modèle d'un bon citoyen, il ait les lois établies, payait les impôts et pleurait les désastres de sa patrie, révoyait et qu'il cherchait à prévenir. . xvii, 23.) Modèle des docteurs; sa r, sa charité à instruire ses disciples, rs, ignorants, n'avait pas de bornes. des hommes constitués en dignité, pirait de la prière dans toutes ses dé- s importantes (*Luc.* vi, 12.), et s'il s préférences, c'était en faveur des et des pauvres. Modèle de ceux qui nt, son calme, sa patience, son aban- i volonté divine devant les injures de sortes dont on l'abreuva, surtout dans ion, où il fut le martyr de sa divinité pria même pour ses bourreaux, sera l point de mire et la consolation de les victimes de l'ingratitude popu- In un mot, tous les âges, toutes les ons, toutes les générations sérieuses nt devant cette figure unique, et s'in- nt devant elle, en laissant échapper poitrine émue ces accents de convic- Voilà l'exemple qui nous a été mon- L'imiter, c'est notre devoir, notre ion; l'atteindre, impossible. « Oui, si t la mort de Socrate sont d'un sage, t la mort de Jésus-Christ sont d'un (Rousseau.)

ce ne sont pas seulement la vie et du Christ qui attestent sa divinité; diges en sont encore une preuve irré- , car qui avant lui en a jamais fait els? L'Ecriture sainte nous montre Elisée thaumaturges, mais dans les de ces prophètes, on sent toujours eur, l'agent d'un pouvoir étranger; alt je ne sais quoi de dépendant, de le fini, ils ne parlent et n'agissent om d'un maître, et tout en déro- ux lois de la nature et de l'huma- se servent pour ainsi dire de moyens et humains. Moïse d'une baguette, Elisée de prières et d'efforts corpo- is Jésus-Christ opère seul ses mira- son propre nom, sans dépendance, rail, comme sans peine. *Une vertu ortait de lui et les guérissait tous* 19); la simple confiance en sa per- contact de sa robe dissipait les les plus désespérées. Comme la e créatrice, il parle, il commande, st fait : *Dixit et facta sunt.* (*Psal.*) *Je veux*, dit-il aux lépreux, *soyez* t leur lèpre a disparu (*Matth.* viii, 3); *umi, « Jeune fille, levez-vous,»* et la le Jaïre, laquelle était morte, se lève e vie (*Marc.* v, 41); *jeune homme, je dis, levez-vous*, et le fils unique de de Naïm surgit vivant de sa bière (*Luc.* vii, 14, 15); *Lazare, sortez du tombeau*, et Lazare, mort de quatre jours, quitte sa tombe (*Joan.* xi, 43. 44); Paralytique, *prenez votre grabat et marchez* et les paralytiques, prenant leurs grabats, marchent. (*Marc.* xi, 9, 11; *Joan.* v, 8.) Aveugles, voyez, et la lumière du firmament les éclaire; Oreilles, ouvrez vous, et les sourds entendent, etc. Tous ces prodiges extérieurs qui coulent de Jésus-Christ, comme des sources, ont trait à des prodiges plus grands encore, à l'amélioration de l'âme. Car le monde des esprits ne lui est pas moins soumis que le monde des corps: *Confiance, votre foi vous a sauvé* (*Matth.* ix, 22); *allez et ne péchez plus* (*Joan.* viii, 11) *vos péchés vous sont remis; beaucoup lui a été pardonné, parce qu'elle a aimé beaucoup* (*Luc.* vii, 47, 48); tel est le langage moral que Jésus-Christ adresse à diverses classes de pécheurs, lorsqu'il les a guéris de leurs langueurs corporelles. Son regard scrutateur, ce qui est l'apanage de la Divinité seule, démêle les diverses pensées des hommes : *Hypocrites, pourquoi pensez-vous mal?* (*Matth.* ix, 4) *Qu'avez-vous dit en route?* (*Marc.* ix, 32.) Il n'avait pas besoin qu'on lui parlât de quoi que ce soit : il savait tout ce qui se passait dans l'homme. (*Joan.* ii, 25 et alibi.) Judas, *ce que tu fais, exécute-le vite.* (*Joan.* xiii, 27.) A son aspect les démons quittent les possédés, le reconnaissent pour le Fils du Très-Haut et confessent sa nature divine. Nous le demandons à tout homme de bonne foi, qui jamais exerça une puissance aussi absolue, aussi indépendante, aussi facile sur les corps comme sur les esprits? Mais ce qui est plus frappant encore, aucun thaumaturge n'a pu déléguer à autrui son pouvoir sur les lois qui régissent le monde. Or Jésus-Christ communique le sien à ses disciples, non-seulement par rapport à l'ordre naturel, mais même par rapport à l'ordre surnaturel; ils opèrent en son nom des prodiges aussi grands, plus grands même que les siens. L'ombre de saint Pierre et de saint Paul guérit les malades. Au nom de Jésus, leur maître, ils remettent les péchés et connaissent les pensées des hommes. Ananie et Saphire, pourquoi, en nous cachant la vérité, *avez-vous menti au Saint-Esprit?* Ainsi les apôtres parlent, ainsi ils agissent au nom de leur Maître. Non, il n'y a plus de Dieu dans le ciel, il est complice de notre erreur, si l'auteur de ces faits n'est qu'un simple mortel. Qu'on n'objecte pas que l'Evangile a pu être supposé, notre réponse est celle de Rousseau même. « L'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. Et la divinité du caractère de Jésus-Christ prouve l'authenticité de l'Evangile. » (*Emile.*)

Si Jésus-Christ a été puissant *en œuvres* il ne l'a pas été moins en *paroles*. Celles-ci se résument dans *sa doctrine*, dans *sa morale* et dans *ses promesses* ou *prophéties*.

En général, Jésus-Christ proclame peu de dogmes nouveaux, il les suppose connus et admis de la saine partie de la Synagogue;

il s'appuie sur l'unité de Dieu, sur l'immortalité des âmes, sur la résurrection des corps, sur l'éternité des peines et des récompenses, comme sur des fondements certains et incontestés. Il borne tout son nouveau dogmatisme au développement du mystère de la sainte Trinité; il se dit égal au Père, reçoit les adorations de ses disciples et exige d'eux qu'ils portent l'amour pour lui jusqu'au sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher au monde, jusqu'au sacrifice de la vie même; *qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi* (*Matth.* x, 37) et il envoie les siens dans l'univers entier pour baptiser les nations, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur enseigner sa doctrine.

Sa morale se réduit à ce mot inconnu à tous les anciens systèmes de philosophie et de législation, mot cause de tant de profanations et de crimes : *Aimez*. L'amour souverain de Dieu au-dessus de tout, et l'amour égalitaire du prochain, comme soi-même. *Voilà la Loi et les Prophètes*. (*Matth.* vii, 12.) Par conséquent pardon des injures, rapports mutuels de bienveillance, de charité, de justice; par conséquent subordination de l'inférieur au supérieur, de l'homme à Dieu, du corps à l'âme, du temps à l'éternité; obéissance, hiérarchie, tels sont les corrolaires de cette morale sublime; il réhabilite ce qui avait toujours été délaissé des anciens philanthropes : L'*enfant*, par le respect dont il l'entoure, en lui assignant un prince du ciel pour gardien; la *femme*, par l'unité et l'indissolubilité du mariage, en opposition avec la polygamie et le divorce, passés dans les mœurs publiques d'alors; le *pauvre*, par l'enseignement de sa communauté d'origine avec le riche, et par les faveurs dont il le rend l'objet, en se personnifiant lui-même dans la pauvreté, en réservant le ciel à la miséricorde, et l'enfer à l'impitoyable dureté. C'est ce qui fit dire à un juriste connu : « Le christianisme n'est pas seulement un perfectionnement de la loi de Moïse, de cette sagesse hébraïque resserrée dans les limites jalouses d'une petite contrée de l'Orient; c'est encore le magnifique résumé de tous les anciens systèmes de morale et de philosophie dégagés de leurs erreurs, et ramenés à des principes plus élevés et plus complets. C'est le point de jonction de toutes les vérités partielles du monde oriental et du monde occidental, qui vient se confondre dans une vérité plus pure, plus claire, plus vaste; c'est le progrès final par lequel l'humanité a été mise en possession des principes de la vraie civilisation universelle. »

Les *promesses* ou les *prophéties* de Jésus-Christ se rapportent à sa personne, à sa nation, à ses apôtres, et au monde entier.

Il a *prophétisé* de lui sa passion, sa résurrection, le triomphe de sa croix. A ses apôtres, il a annoncé leur apostasie momentanée, la descente du Saint-Esprit, leur succès dans le ministère et leur genre de mort. Il prédit la destruction prochaine de plusieurs villes rebelles à sa grâce, de Corozaïm, de

Capharnaüm, de Jérusalem, la
finale des Juifs et leur endurcisse
prédit la conversion des gentils, la
tion de son Evangile sur toute la
globe, et la durée de son Eglise j
fin du monde. Du haut de dix-huit
demi, nous contemplons l'accomp
de toutes les prophéties, et nous
les témoins vivants.

Cinquante générations derrière
deux cents millions d'hommes à
voilà bien ce que le Christ a dit;
nous ne sommes pas en ce monde
puter, mais pour marcher vers le ciel
et source de tous les pouvoirs
de l'ordre social (chez les peuples
la royauté de Jésus-Christ comm
le dénûment de la crèche, s'exer
dans les travaux, les fatigues, les
cueille, en passant, quelques
ques acclamations fugitives, sui
de malédictions et de cris de mort,
goisses et des trances du jardin
des tortures du prétoire; et ce
sous la croix, et le front ceint d
d'épines vient, en bénissant ses
expirer sur la montagne, qui
vallée de Topheth. »

Tel est le pâle résumé des actes
roles du Christ. Quand on les lit
ensemble, on expérimente ce qu
que part Napoléon : « L'Evang
une vertu secrète, je ne sais quoi
une chaleur qui agit sur l'enten
qui charme le cœur; on éprouve
ter ce qu'on éprouve à contempler
n'est pas un livre, c'est un être
une action, une puissance qui
ce qui s'oppose à son extension
on ne trouve cette série de belles
morales, qui défilent comme des
de la milice céleste, et qui prod
notre âme le même sentiment
éprouve à considérer l'étendue
ciel resplendissant pendant une
d'été de l'éclat des astres. Il n'y
Dieu dans le ciel, si un homme
voir, exécuter avec un plein succès
sein gigantesque de dérober pour
suprême en usurpant le nom de
c'est le seul qui l'ait osé, et le
dit clairement : Je suis Dieu,
différent de cette affirmation : *Je*
Lui seul, il est parvenu à élever
hommes jusqu'à l'invisible, jusqu
fice du temps. Lui seul, en créant
molation, a créé un lien entre le
terre. »

Avant ce héros des temps moder
phistique Rousseau avait déjà dit :
teté de l'Evangile parle à mon cœur
les livres des philosophes avec
pompe : qu'ils sont petits près de
peut-il qu'un livre à la fois si
simple, soit l'ouvrage des hommes?
il que celui dont il fait l'histoire
qu'un homme lui-même? Est-ce
d'un enthousiaste ou d'un amb
taire? Quelle douceur, quelle

eurs! Quelle profonde sagesse dans ses rs! Quelle présence d'esprit! Quelle et quelle justesse dans ses réponses! es autres sages n'ont pu influer sur urs de la rue qu'ils habitaient. La sae Jésus-Christ est unique et pourtant inimitable ; elle a été imitée par tous ples.» (ROUSSEAU.)

nt ces faits et ces témoignages que pourrions multiplier à volonté, qui assez insensible pour ne pas s'écrier accent de la plus profonde conviction, ert avec l'auteur du *Génie du christia-* : « Celui qui a pu faire adorer une croix; qui a offert pour objet de lutte aux es, l'humanité souffrante, la vertu utée, celui-là, nous le jurons, ne saure qu'un Dieu. »

ce sujet intarissable, et qui depuis mille ans écrase et défie l'admiration no, il faut nécessairement nous arrêrenvoyant à tous les articles de ce nnaire, où sont développées toutes les es de la divinité de Jésus-Christ. Mais, ne saurions trop le répéter, entre tous preuves la plus forte, la plus convain-, la seule absolument sans réplique tout homme de bonne foi, c'est celle it tirée du caractère même de Jésus, et 'a jamais été assez profondément étudisons plus, qui ne le sera jamais. Pros, miracles, résurrection, conversion ue subite du monde entier, tous ces ges surnaturels ne sont que comme ole et le cadre du prodige des prodiges it la personne même du Christ.

EL. — Nous rapportons au mot ESPRIT-, la prophétie de Joël qui annonce la nte du Saint-Esprit et l'effusion des surnaturelles qu'il vint communiquer onde.

AS. — Jésus-Christ lui-même montre e prophète Jonas la figure prophétique qui devait lui arriver à lui-même : *Jonas*, dit-il, *fut trois jours et trois dans le ventre de la baleine, ainsi le l'homme sera trois jours et trois nuits cœur de la terre.* (*Matth.* XII, 40.) insi qu'à plusieurs reprises, Jésusdonna la preuve de sa divinité en pront sa résurrection et le temps qu'il it dans le tombeau.

AS D'ISCARIOTH. — Les prophéties personnages typiques de l'Ancien ent annonçaient que le Christ subiites les trahisons et toutes les perfiNouveau Joseph, il devait être livré frères, enseveli dans les entrailles de , vendu trente deniers et sortir triomdes mains de ses ennemis. En adt Judas au nombre de ses disciples, se proposait donc d'accomplir en sa ne toutes les prophéties de la loi. Il ncore pour but de donner aux fidèles es de son Evangile un exemple et une ition, dans une des plus terribles es que ne savent pas souvent suppor-âmes les plus parfaites. Judas fut et déicide, *parce qu'il était larron* (*Joan.* XII, 6), dit l'Apôtre, car, ajoute saint Paul, *la cupidité est la racine de tous les maux.* (*I Tim.* VI, 10.)

Les moindres détails qui se rapportent à la passion de Jésus-Christ ont une signification profonde. Ainsi les trente sekels, ou sicles d'argent donnés à Judas pour livrer son divin Maître étaient précisément le prix du dernier des esclaves, soit qu'on l'achetât ou qu'on le tuât. (Voy. *Exod.* XXI, 32.) Un homme libre en valait le double, c'est-à-dire 60. En effet, celui dont la mort allait anéantir l'esclavage du genre humain s'était par l'incarnation *anéanti lui-même prenant la forme d'esclave*, comme dit saint Paul. (*Philip.* II, 7.) Il ne devait donc être payé que le prix d'un esclave. Mais par une juste sanction de la justice divine, 42 ans plus tard, 97,000 de ces Juifs déicides faits prisonniers par les Romains furent à leur tour vendus par lots de trente pour un sicle d'argent. Ainsi le Christ estimait le dernier des esclaves du même prix que lui, c'est-à-dire d'une valeur divine.

On le voit, la preuve de la divinité de Jésus-Christ résulte partout à la fois et de l'accomplissement en sa personne des anciennes prophéties et des prophéties de Jésus-Christ lui-même qui désigne celui qui devait le trahir, et des moindres détails de ces faits dont la signification typique et profonde constitue à elle seule un enseignement surnaturel.

JUIFS. — L'histoire tout entière de ce peuple depuis quatre mille ans est une preuve vivante de la divinité du Christ qu'ils ont crucifié. En effet, pendant deux mille ans consécutifs, tous les traits de cette histoire, toutes les prédictions de leurs prophètes, toutes les cérémonies de leur culte, tous les détails de leurs institutions, toute l'attente de la nation se résume en un seul fait : le Messie promis. Ils conservent avec un zèle et une sollicitude incroyables jusqu'à la moindre lettre de ces prophéties dont ils méconnaissent plus tard l'accomplissement. Le Sauveur, le Libérateur promis apparaît. Seul il accomplit en sa personne et jusque dans leurs moindres détails toutes les prophéties qui l'annonçaient. Pour l'avoir méconnu, les Juifs sont rayés du nombre des nations, dispersés parmi tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre, et par un prodige inouï depuis près de deux mille ans que dure cet état, ils ne se sont pas encore fondus avec les nations au milieu desquelles ils vivent, bien que les peuples modernes, les plus anciens remontent à peine à dix siècles. Ainsi, gardiens jaloux des prophéties avant comme après leur accomplissement, ils sont les témoins vivants, ennemis et partant irrécusables de la vérité qu'ils repoussent.

Pascal est l'un de ceux qui a mieux saisi et mis en relief cette démonstration vivante de quatre mille ans en faveur de la divinité de Jésus-Christ. « Il fallait, » dit-il, « que pour donner foi au Messie, il y eût des prophéties précédentes, et qu'elles fussent

portées par des gens non suspects, et d'une diligence, d'une fidélité et d'un zèle extraordinaires et connus de toute la terre. Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie comme libérateur et dispensateur des biens charnels que ce peuple aimait; et ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ces prophéties, il a porté à la vue de tout le monde ces livres où le Messie est prédit, assurant toutes les nations qu'il devait venir, et en la manière prédite dans leurs livres qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Mais étant déçus par l'avénement ignominieux et pauvre du Messie, ils ont été ses plus grands ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, qui fait pour nous; et qui, par le zèle qu'il a pour sa loi et pour ses prophètes, porte et conserve avec une exactitude incorruptible, et sa condamnation et nos preuves.

Ceux qui ont rejeté et crucifié Jésus-Christ, qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui, et qui disent qu'il sera rejeté et en scandale. Ainsi ils ont marqué que c'était lui en le refusant; et il a été également prouvé, et par les Juifs justes qui l'ont reçu, et par les injustes qui l'ont rejeté: l'un et l'autre ayant été prédits.

C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoin au Messie. Il porte les livres, et les aime, et ne les entend point. Et tout cela est prédit: car il est dit que les jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé. (*Isa.* xxix, 11.) Tandis que les prophètes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent. Mais depuis qu'il n'y a plus eu de prophètes, le zèle a succédé; ce qui est une Providence admirable.

Plus j'examine les Juifs, plus j'y trouve de vérité; et cette marque qu'ils sont sans prophètes ni roi; et qu'étant nos ennemis, ils sont d'admirables témoins de la vérité de ces prophéties, où leur vie et leur aveuglement même est prédit. Je trouve en cette enchâssure cette religion toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans ses effets. Et ainsi je tends les bras à mon Libérateur qui, ayant été prédit pendant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre, dans les temps et dans toutes les circonstances qui ont été prédites.

L'état où l'on voit les Juifs est encore une grande preuve de la religion. Car c'est une chose étonnante de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, et de le voir toujours misérable: étant nécessaire pour la preuve de Jésus-Christ, et qu'ils subsistent pour le prouver, et qu'ils soient misérables, puisqu'ils l'ont crucifié et, quoiqu'il soit contraire d'être misérable et ... il subsiste néanmoins malgré ...

Si les Juifs eussent été tous ... Jésus-Christ, nous n'aurions ... témoins suspects; s'ils avaient ... nés, nous n'en n'aurions point ...

Jésus-Christ leur a clairement ... destinée. (*Matth.* xxiii, 32-3...) avoir reproché leur cruauté ... anciens prophètes, et le sang ... répandu, il leur dit: *Vous ... sent la mesure de vos pères. R... comment éviterez-vous votre ... la géhenne pour ce sujet? Je vous ... prophètes et des sages, vous les ... et crucifierez les autres...* de ... *vous ferez retomber sur vous ... innocent qui a été répandu...* ... *pèle, tout cela retombera sur ce ... présente...; votre demeure reste...*

Bien plus, les anciens ... teurs du Talmud, ont reconnu ... nue du Messie la Synagogue s... et incrédule. Ils disent: « Au ... Fils de Dieu viendra, la mais... gnement sera livrée à la for... sagesse des scribes rendra u... mort... Les premiers sages no... le pain, c'est-à-dire la doctrine ... ture; mais nous manquons de ... le manger. Nous sommes ... que des bêtes de somme... V... pu voir le Dieu saint et béni, ... dit dans Isaïe, chap. vi: *Le cœur ... ple est endurci,* » etc.

JULIEN L'APOSTAT. — Com... plus acharnés du christianisme ... postat constate indirectement ... Jésus-Christ en avouant les ... par lui et ses apôtres. « Jésus, ... sa vie, » dit-il, « n'a rien fait de ... à moins que l'on ne regarde ... grands exploits d'avoir guéri les ... les aveugles, et d'avoir exorcisé ... dans les villages de Bethsaïde ... nie. » Dans saint Cyrille (lib. ... commandait aux esprits, qui ... mer, qui chassait les démons, ... ce que vous dites, le ciel et la ... pu changer les cœurs de ses pr... ses amis, pour leur salut. » ...

Mais la résurrection de Jésus... moins était un fait mémorable ... parle point; s'il pouvait la ... pouvait prouver la fausseté ... rapportés dans l'Evangile, pour... faiblesse? Il devait sentir de ... tance était cette discussion, ... point. Il dit que saint Paul est ... magicien et le plus odieux ... fut jamais; en quoi consiste ... n'a point fait de miracles? — ... et Conversion de saint Paul.

L

LAMPRIDE. — Historien païen constate que l'empereur Adrien reconnut la divinité de Jésus-Christ, l'adora comme D... élever des temples sans idoles, ...

d'*Adrianées*. Ce témoignage évidemm[e] saurait être suspect. Nous aurons [...]n du reste de revenir ailleurs sur ce

[...]UES (Don des). — *Voy*. Esprit-Saint.
[N]ous sommes étendu assez longue[ment] cet article, sur les dons miraculeux [que po]ssédèrent les apôtres et en particu[lier] le don des langues, pour nous dis[penser] d'y revenir ici.

[LAVE]MENT DES PIEDS. — Nous ne sau[rions tr]op insister sur les preuves intrinsè[ques de] la divinité de Jésus-Christ, tirées de [la natur]e même de sa loi, preuves beaucoup [né]gligées jusqu'ici et qui forment à [no]s la partie démonstrative la plus et la plus pratique de l'apologétique [chrétien]ne. Aussi, non content d'y consa[crer des] articles spéciaux, nous saisissons [l'occasio]n des faits évangéliques les plus re[marquab]les pour rappeler ces preuves in[trinsèqu]es.

[Nous] avons déjà montré qu'une des preu[ves de la] divinité de Jésus-Christ est la révé[lation d]e la grandeur véritable et réelle, qui [est préc]isément l'inverse de tout ce que [l'homm]e a pu concevoir et pratiquer à ce [suje]t dont la notion et la pratique, mani[festeme]nt surnaturelles et divines, n'ont pu [être app]ortées et perpétuées dans le monde [que par] un Dieu. (*Voy*. Grandeur.) Cette [vérité e]st tellement au-dessus des concep[tions et] des forces humaines que Jésus-[Christ d]ût en laisser avec le sublime pré[cepte un] mémorable exemple vivant.

[Pour] l'homme naturellement le maître [est celui] qui commande et le serviteur ce[lui qui] obéit. Pour le Christ, au contraire, [la dignit]é, la grandeur et la majesté du maî[tre cons]iste à se faire le serviteur, le do[mestiqu]e et l'esclave de tous. Une telle [not]ion n'a évidemment rien d'humain, [Dieu] pouvait seul la révéler et la réaliser [dans le m]onde. Or Jésus-Christ qui seul a [révélé e]t réalisé sur la terre cette vertu si [opposée] à toute conception et à toute pra[tique hu]maine, et qui depuis deux mille ans l'a perpétuée dans ses disciples, [Jésus-Ch]rist est donc Dieu.

[Avant] le jour de Pâques, dit l'Evangile, *[Jésus sa]chant que son heure était venue de [passer de] ce monde au Père, comme il avait [aimé] les siens, qui étaient dans le monde, il [les aima] jusqu'à la fin.*

[Et le so]uper fini, lorsque déjà le diable avait [mis dans] le cœur de Judas Iscariote de le [trahir],

[Sachan]t que le Père avait tout remis entre [ses mains], et qu'il était sorti de Dieu et re[tournait] à Dieu,

[Il se le]va de table, ôta ses vêtements, et, [ayant pri]s un linge, il se ceignit.

[Ensuit]e il mit de l'eau dans un bassin, et [commenç]a à laver les pieds de ses disciples, [et à les e]ssuyer avec le linge dont il était [ceint].

[Il vint] donc à Simon Pierre; et Pierre lui [dit]: Seigneur, vous me lavez les pieds?

[Jésus lu]i répondit: Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant; mais tu le sauras ensuite.

Pierre lui dit: Jamais vous ne me laverez les pieds. Jésus lui répondit: Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi.

Simon Pierre lui dit: Seigneur, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.

Jésus lui dit: Celui qui est déjà lavé n'a besoin que de laver ses pieds, pour être entièrement pur.

Après qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, s'étant remis à table, il leur dit: Savez-vous ce que je vous ai fait? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis.

Si donc je vous ai lavé les pieds, moi Maître et Seigneur, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres.

Car je vous ai donné l'exemple, afin que, comme je vous ai fait, vous fassiez aussi.

En vérité, en vérité je vous le dis: Le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé.

Heureux si vous savez cela et le faites! (*Joan*. xiii., 1-17.)

Partout dans l'antiquité l'acte de laver les pieds était le signe de la domesticité et de l'esclavage : Jésus-Christ en fait le signe de la grandeur et de la souveraineté. Pour constater sa puissance sur eux, Caligula se fit laver les pieds par des sénateurs ceints d'un tablier. Pour montrer qu'il est réellement Maître et Seigneur, Jésus-Christ, ceint d'un linge, lave les pieds de ses douze pauvres disciples, dont l'un allait le trahir. Si d'une part l'autorité se représente telle que l'homme peut la concevoir, de l'autre elle se révèle telle que Dieu la conçoit et la réalise. Jésus-Christ qui seul prenant ainsi l'opposé de toute notion et de toute pratique humaine, nous révèle et maintient depuis dix-neuf siècles cette conception et cette réalisation divines, Jésus-Christ est donc Dieu.

LAZARE. — Un des miracles les plus éclatants que Jésus-Christ ait opérés et qui prouve sa divinité, est la résurrection de Lazare ; les incrédules ont fait tous leurs efforts pour le rendre douteux ; mais la narration de l'évangéliste qui le rapporte, nous présente des caractères de vérité si frappants, qu'il n'est pas possible de les obscurcir ; quiconque les examinera sans prévention, sera convaincu que la fraude, l'imposture, l'erreur, le hasard, n'ont pu y avoir aucune part. (*Joan*. xi.)

1° Lazare était un homme riche et considéré chez les Juifs, cela est prouvé par la manière dont l'Evangile en parle, par la quantité de parfums que sa sœur répandait pour faire honneur à Jésus, par la manière dont il fut embaumé après sa mort, par l'attention des principaux Juifs de Jérusalem, qui vinrent consoler Marthe et Marie de la mort de leur frère, etc. Un homme de cette condition aurait-il voulu se déshonorer et se rendre odieux à sa nation par une fraude concertée avec Jésus? Que pouvait-il en

espérer, et que n'avait-il pas à craindre ? Il aurait fallu que les deux sœurs et les domestiques de Lazare fussent du complot. Comment feindre la maladie, la mort, les funérailles, l'embaumement d'un homme de considération, à une demi-lieue de Jérusalem, sans danger d'être découvert ?

2° La crainte du ressentiment des Juifs devait en détourner les complices ; il y avait une excommunication prononcée par le conseil des Juifs contre tous ceux qui reconnaîtraient Jésus pour le Messie ; ses ennemis avaient déjà tenté plus d'une fois de l'arrêter : essayer une fourberie dans ces circonstances, c'était accélérer la perte de Jésus, et s'y envelopper avec lui. Jésus lui-même aurait-il osé la proposer à une famille qui lui témoignait de l'affection et de l'estime, et dont l'amitié pouvait lui être utile ? Il ne faut pas s'obstiner, comme font les incrédules, à peindre Jésus, tantôt comme un fanatique imbécile et impudent, tantôt comme un fourbe assez adroit pour en imposer à toute la Judée; ces deux caractères ne s'accordent pas, et ni l'un ni l'autre ne peuvent être attribués à Lazare.

3° Jésus n'était pas à Béthanie lorsque Lazare tomba malade, mourut et fut enterré; il était à Béthabara au delà du Jourdain, à plus de douze lieues de distance de Béthanie; on lui envoya un messager pour l'avertir : il se passa au moins cinq jours depuis le départ de cet envoyé jusqu'à l'arrivée de Jésus, qui affecta de ne pas se presser. S'il y avait eu de la fraude, il faudrait supposer que Lazare et ses complices avaient pris sur eux tout l'odieux du complot, et avaient ménagé à Jésus un prétexte très-apparent pour se disculper, en disant qu'il était absent, et qu'il avait été trompé lui-même.

4° La douleur des deux sœurs, après la mort de Lazare, avait toutes les marques possibles de sincérité; les Juifs venus de Jérusalem croient que Marie, qui sort pour aller au-devant de Jésus, va pleurer au tombeau de son frère. Le discours qu'elles adressent successivement à Jésus, les larmes que répand Marie, celles que Jésus verse lui-même, la réponse qu'il fait aux deux sœurs, l'étonnement des assistants, qui disent : *Cet homme qui a guéri un aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher son ami de mourir ?* (*Joan.* XI, 37.) Tout annonce la sincérité et la bonne foi.

5° C'est en présence des deux sœurs, des Juifs de Jérusalem, de ses disciples, que Jésus se fait conduire à la caverne dans laquelle est inhumé Lazare ; on ne prend pas tant de témoins pour jouer une imposture. Il ordonne d'ôter la pierre qui fermait le tombeau : *Seigneur*, lui dit Marthe, *il sent déja mauvais, il y a quatre jours qu'il est enseveli* (*Ibid.*, 39) ; cette circonstance est répétée deux fois. Jésus lève les yeux au ciel, invoque son Père, appelle Lazare, et lui commande de sortir dehors. Le mort se lève, on lui ôte les bandes sépulcrales, il est plein de vie. Plusieurs Juifs, témoins de ce prodige, crurent en Jésus-Christ. Une narration, si naturelle et si bien [...] tanciée, ne peut pas être un ouvra[ge d'ima]gination.

6° L'usage des Juifs d'enterrer [...] dans des cavernes est certain, il [...] patriarches ; on voit encore dans [...] plusieurs de ces tombeaux ancien[s ...] sait que les Juifs avaient chang[é ...] choses à la manière d'embaumer [...] tiens. Ils enduisaient les corps [...] Nicodème apporta environ cent [...] myrrhe et d'aloès pour embaumer [...] de Jésus, selon la coutume des Ju[ifs ...] XIX, 40.) Lorsque Marie répandit [...] fums sur Jésus : *Elle me rend d[...] les honneurs de la sépulture.* (*Joan.* [...] Après avoir saupoudré de ces aro[mates ...] membres du mort, ils les liaient [...] lettes qui en étaient imbibées ; ils [...] naient de même la tête et la [...] d'un suaire. C'est ainsi que Lazare [...] enseveli ; l'évangéliste le fait [...] en parlant des bandelettes dont ses [...] ses pieds étaient liés ; et du suaire [...] sur sa tête.

Si Lazare n'avait pas été mort, i[l ...] été impossible de demeurer pen[dant plu]sieurs heures ainsi emmailloté, [...] couvert d'aromates, dans un tom[beau cou]vert par une pierre, sans être [...] s'il n'avait pas été ainsi ensev[eli ...] l'étaient les morts de sa conditio[n ...] présents à la résurrection n'aurai[ent ...] dupes d'une sépulture simulée ; i[ls ...] accusé Jésus, Lazare et ses s[...] posture.

7° Tout au contraire, il est d[...] sieurs crurent en Jésus-Christ, q[...] tres allèrent avertir les Juifs de c[...] passé. Là-dessus ils délibèrent. (*n* [...] *nous?* disent-ils. *Cet homme fait* [...] *miracles : si nous le laissons con*[...] *le monde croira en lui; les Rom*[ains ...] *dront détruire notre ville et no*[...] (*Joan.* XI, 47, 48.) Ils prennent la [...] de faire mourir Jésus. Plusieurs [...] près à Béthanie pour voir Lazare [...] Le bruit que ce miracle fit à Jérusa[lem ...] à Jésus l'entrée triomphante qu'il [...] ques jours avant la Pâque. Les Ju[ifs ...] de cet éclat, résolurent de se d[...] de Lazare, parce que sa résurre[ction aug]mentait le nombre des partisans [...] Ainsi, les circonstances dont ce [...] précédé, la manière dont il fut [...] effets qu'il produisit, concourent [...] montrer la vérité.

Il est faux qu'alors il n'y e[...] témoins oculaires. Quadratus, d[...] apôtres, atteste que plusieurs [...] guéries ou ressuscitées par Jés[us ...] avaient vécu jusqu'au temps au[...] vait. C'était sous Adrien, vers l'a[n ...] conséquent assez longtemps après [...] de saint Jean. (EUSÈBE, *Hist.*, liv [...] Cet évangéliste était donc environ[né de] témoins oculaires ou contemporain[s ...] gens qui avaient pu apprendre la [...] leur bouche.

résurrection de Lazare n'était point un obscur que saint Jean pût forger sans équence. Il fait remarquer que ce pro- avait fait du bruit dans la Judée; que, côté, il augmenta le nombre des parti- de Jésus; que, de l'autre, il aigrit ses mis et leur fit prendre la résolution de ettre à mort. Il n'était donc pas possible publier à faux, sans s'exposer à être edit; et cette imprudence aurait été int plus grossière, que les autres évan- es n'en avaient pas parlé.

lisant son Evangile, on voit que son in a été principalement de rapporter scours et les actions de Jésus-Christ il n'était pas fait mention dans les évangélistes : c'est pour cela qu'il est il qui raconte le miracle des noces de Mais il déclare, à la fin de son Evan- que Jésus a fait beaucoup d'autres mi- qu'il ne rapporte point; et le récit de atus prouve qu'en effet Jésus avait ressuscité d'autres morts que ceux arlent les évangélistes.

st évident qu'aucun des quatre ne s'est sé de faire une histoire complète des les, des discours, des actions de Jésus-; les trois premiers n'ont presque rien dit de ce qu'il a fait depuis la fête des Tabernacles, au mois d'octobre, jusqu'à la Pâque suivante; et c'est dans cet intervalle de temps qu'il ressuscita Lazare. Dans les *Sepher toldos Jeschu*, les Juifs ont avoué qu'il a ressuscité des morts. N'est-ce pas assez que cet aveu général de leur part? C'est une absurdité d'exiger qu'ils aient écrit ces miracles en détail : par là ils auraient rendu leur incrédulité plus inexcusable, et se seraient couverts d'ignominie.

Les Juifs venus de Jérusalem à Béthanie, pour consoler Marthe et Marie, étaient les amis de Lazare : ils l'avaient donc vu malade et ils avaient assisté à ses funérailles, puisque Béthanie n'était qu'à une demi-lieue de Jérusalem. Lorsque Jésus fit ouvrir le tombeau en leur présence, ils virent Lazare mort et embaumé : ils purent donc respirer l'odeur de sa corruption. Ils le virent sortir du tombeau à la voix de Jésus, et ils purent converser avec lui à ce moment même; quelques-uns d'entre eux allèrent raconter aux chefs de la nation ces faits dont ils avaient été témoins.

LOI CHRETIENNE. — *Voy.* CHRISTIANISME et MORALE.

M

GES. — Parmi les événements extra- aires qui firent briller la divinité du dès sa naissance, est la venue des rois , qui vinrent adorer l'Homme-Dieu à erceau. « Etes-vous étonnés mainte- » dit M. Rossignol, « que des bords gre et de l'Euphrate, du fond de la (29*), où la doctrine de l'attente était si e, des sages astronomes soient venus à lem à la vue d'une nouvelle étoile qui paru à la fin des semaines de Daniel, n chef des mages persans? L'époque ien précisée et bien connue; car on lit le Talmud que l'arrivée du Messie avoir lieu lorsque la conjonction de e et de Jupiter se ferait dans le signe *issons;* et, pour le dire en passant, le Képler a démontré que cette rencontre faite l'an de Rome 747, année qui celle *de la naissance de Jésus-Christ.* it alors que les envoyés de la science le vinrent saluer l'astre de justice, yons duquel les nations allaient se ifer et dire : *Gloire à Dieu.* Jésus avait age dans l'étoile qui brillait sur la tite des villes de Juda, n'annonçant s morts et des maladies, mais la des- l'un Dieu sur la terre, a dit Chalci- ns son Commentaire sur le *Timée* de (cap. 7, sect. 125, p. 325, al. 219), itre. Des Chaldéens (30) illustres par ence et leur habileté dans l'astrono- joute-t-il (*loc. cit.*), « virent la nouvelle étoile, et se déterminèrent à aller à la recherche du Dieu qu'elle annonçait. Quand ils l'eurent trouvé, ils lui rendirent les honneurs dus à la majesté d'un Dieu, voilé sous la figure d'un enfant.

Les mages, d'ailleurs, ne forment pas dans l'histoire évangélique un incident isolé. Si nous y réfléchissons, abstraction faite de ce qu'il peut y avoir de mystérieux dans leur présence, non-seulement nous ne serons pas étonnés de les voir au berceau du Christ. nous sentirons qu'ils devaient y être; car nous avons entendu dans le siècle d'Auguste un bruit confus de paroles prophétiques s'élevant du sein des peuples, et vu les faces des hommes tournées vers l'Orient. » (*Lettres sur Jésus Christ.*)

MAHOMET. — Il n'est pas jusqu'à Mahomet qui ne reconnaisse la divinité de Jésus-Christ, en le nommant *le Verbe de Dieu*, en avouant ses miracles, la sainteté de sa mission, et en le représentant comme accomplissant la Loi et les Prophètes, ainsi qu'on peut le voir dans les passages suivants du Coran :

Chapitre 2. — « Nous avons donné le Pentateuque à Moïse; nous l'avons fait suivre par les envoyés du Seigneur. Nous avons accordé à Jésus, Fils de Marie, la puissance des miracles.

Nous l'avons fortifié par l'esprit de sainteté.

Dites : Nous croyons en Dieu, au Livre

(29*) L'inscription chrétienne trouvée en Chine, ...n-fou, et qui remonte au commencement siècle de notre ère, dit : La *Perse* contemplant la splendeur du Messie, vint payer le tribut.

(30) *Gens Chaldæa*, dit le poëte Helpidius.

qui nous a été envoyé, à ce qui a été révélé à Abraham, Israël, Isaac, Jacob et aux douze tribus. Nous croyons à la doctrine de Jésus et des prophètes. »

Chapitre 3. — « L'ange dit à Marie : Dieu t'a choisie, il t'a purifiée, tu es élue entre toutes les femmes. Dieu t'annonce son Verbe; il se nommera Jésus, le Messie, Fils de Marie, grand dans ce monde et dans l'autre, et le confident du Très-Haut.

Il enseignera l'Ecriture et la sagesse, le Pentateuque et l'Evangile.

Jésus sera l'envoyé de Dieu auprès des enfants d'Israël; je leur dirai : Les prodiges divins attesteront tous ma soumission.

Je guérirai les aveugles de naissance et les lépreux; je ferai revivre les morts, car Dieu m'a donné la puissance des miracles.

Craignez-le, et obéissez-moi.

Les Juifs furent perfides envers Jésus; mais Dieu trompa leur perfidie. »

Chapitre 4. — « Les Juifs ont violé l'alliance et refusé de croire à la justice divine.

Ils ont dit : Nous avons fait mourir Jésus, Fils de Marie, envoyé de Dieu. Mais ils n'ont pas fait mourir Jésus. Dieu l'a élevé à lui. Tous les Juifs et les Chrétiens croiront en lui avant leur mort; au jour de la résurrection, il sera témoin contre eux. »

Chapitre 5. — « Après les prophètes, nous avons envoyé Jésus, Fils de Marie, pour continuer le Pentateuque. Nous lui avons donné l'Evangile, qui est le flambeau de la foi, et qui met le sceau à la vérité des saintes Ecritures. Ce livre éclaire et instruit ceux qui craignent le Seigneur.

Si les Juifs avaient la foi, nous effacerions leurs pensées. L'observation du Pentateuque, de l'Evangile et des préceptes divins leur procurerait la jouissance de tous les biens.

Les Juifs incrédules ont été maudits par la bouche de David et de Jésus, Fils de Marie. Malheur à leurs œuvres!

Dieu dira à Jésus, Fils de Marie . Tu as guéri un aveugle de naissance et un lépreux par ma volonté; tu fis sortir les morts de leurs tombeaux. Au milieu des miracles que tu fis éclater à leurs yeux, les Juifs, s'obstinant dans leur incrédulité, s'écriaient : Tout cela n'est que prestige.

J'inspirai aux apôtres de croire en moi et en Jésus, mon envoyé, et ils dirent : Nous croyons. »

Chapitre 19. « Je suis l'envoyé de ton Dieu, dit l'ange; Je viens t'annoncer un fils béni.

D'où me viendra cet enfant? répondit la Vierge. Nul mortel ne s'est approché de moi, et le vice m'est inconnu.

Il en sera ainsi, répliqua l'ange. La parole du Très-Haut en est le garant; ce miracle lui est facile. Ton fils sera le prodige et le bonheur de l'univers.

Tel est l'ordre du ciel.

Ensuite l'enfant dit :

Je suis le serviteur de Dieu. Il m'a donné l'Evangile et m'a établi prophète.

La paix me fut donnée au jour de ma naissance. Elle accompagnera ma mort et [illegible] surrection.

Ainsi parla Jésus, vrai fils de Ma[illegible]

Chapitre 23. — « Nous chargeâmes [illegible] et son frère Aaron de prêcher nos [illegible] dements, et nous leur donnâmes [illegible] sance des miracles.

Nous donnâmes à Moïse un li[illegible] conduire les Israélites. Nous offrî[illegible] et sa mère à l'admiration de l'uni[illegible] phète du Seigneur, nourrissez-[illegible] ments purs et pratiquez la vertu. »

Chapitre 43. — « On a proposé [illegible] tres l'exemple du Fils de Marie, et [illegible] révoltés.

Vaut-il mieux que nos dieux? [illegible] écriés ; ils ne faisaient cette que[illegible] dessein de disputer. L'esprit de [illegible] les anime.

Le ciel combla de ses faveurs [illegible] Marie, et le donna pour modèle [illegible] breux.

Jésus sera le signe certain de [illegible] du jugement. Gardez-vous de do[illegible] venue. Suivez-moi, c'est le chem[illegible] lut.

Que Satan ne vous fasse pas rej[illegible] vérité. Il est votre ennemi déclaré.

Lorsque Jésus parut sur la terre [illegible] des miracles, il dit aux hommes [illegible] vous apporter la sagesse et vous [illegible] vos doutes.

Craignez Dieu, et suivez ma do[illegible]

La dissension s'éleva parmi les [illegible] les sectes se formèrent; mais m[illegible] méchants ! ils seront punis au jou[illegible] ment. »

Chapitre 58. — « Dieu est le co[illegible] ment et la fin. Il créa dans six [illegible] et la terre, et ensuite il s'assit su[illegible]

Dieu dit : Nous chargeâmes N[illegible] ham de la prédication. Nous avon[illegible] leurs descendants le Pentateuque [illegible] phéties.

Quelques-uns ont suivi les c[illegible] ments de Dieu, un grand nombre [illegible] écartés.

D'autres prophéties leur ont suc[illegible] revêtîmes du ministère d'apôtre [illegible] de Marie ; nous lui donnâmes [illegible] nous mîmes dans le cœur de ses [illegible] piété, la miséricorde et le dés[illegible] monastique.

Disciples de Jésus, croyez en [illegible] prophète. »

Chapitre 60. — « Pourquoi m'[illegible] disait Moïse aux Israélites? Je [illegible] prête du Ciel auprès de vous; [illegible] gnorez pas.

Je suis l'apôtre de Dieu, répét[illegible] Jésus, fils de Marie. Je viens [illegible] vérité du Pentateuque qui m'a [illegible] sus prouve sa mission par des [illegible] néanmoins les Hébreux s'écrièr[illegible] un imposteur!

Jésus disait encore : Je vien[illegible] cer l'heureuse venue du prophè[illegible] suivra. Admet est son nom.

O croyants! soyez les ministre[illegible]

ne le disait Jésus, fils de Marie, aux a-s, quand il leur demanda : Qui m'aidera à étendre ma religion divine? Nous serons tes ministres, répondirent-ils. Une partie des enfants d'Israël embrassa la foi, et les autres persistaient dans l'incrédulité. »

L. — L'homme résiste au mal que l'on veut lui faire : c'est là la loi de sa nature et justice purement humaine. Aussi l'antiquité célébrait-elle comme une grandeur le ressentiment implacable et la vengeance des injures reçues, et Horace (*De arte p.*, vers 122) fait l'éloge d'un des héros les plus fameux en l'appelant *iracundus, inexorabilis, acer*. La loi de Moïse elle-même connaît ce précepte en disant « œil pour œil, dent pour dent. » L'homme par lui-même ne saurait s'élever plus haut, parce que cette réciprocité ne lui semble que de la justice. Jésus-Christ seul, enseigna et mit le premier en pratique le contre-pied de ces maximes de la vertu païenne par une vertu opposée et dont le caractère évidemment surnaturel et divin est l'une des preuves les plus frappantes de sa divinité :

...us avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent.

...moi je vous dis : Ne résistez point au mal; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche.

...ui qui vous prend votre manteau, abandonnez-lui encore votre tunique.

...si quelqu'un veut vous contraindre de faire avec lui mille pas, faites-en deux autres

...nez à quiconque vous demande, ne vous détournez point de celui qui veut emprunter de vous, et ce qu'on vous ravit ne le réclamez

...me vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur pareillement. (*Matth.* v, ...; *Luc.* vi, 29-31.)

...LACHIE. — Cinq cents ans avant Jésus-Christ Malachie prophétisait en ces termes la venue, celle de saint Jean-Baptiste précurseur et l'établissement du nouveau culte, du nouveau sacrifice:

...là, dit-il, que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face; et soudain viendra dans son temple le dominateur que vous cherchez, l'ange d'alliance que vous désirez. Voilà qu'il vient, dit le Seigneur des armées.

...e sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur comme aux premiers jours, comme dans les années anciennes. (*Malach.* iii, 1, 4.)

...peut être ce Seigneur que les Juifs attendaient, cet ange d'alliance qu'ils souhaitent et qui doit avoir un précurseur, si ce n'est le Messie? Les Juifs eux-mêmes n'osent en douter; et tout ce qu'ils essayent pour détourner la force d'un passage si accablant pour eux et si favorable à la divinité de Jésus-Christ, c'est de soutenir que ni le précurseur ni le Seigneur ne sont encore venus, mais :

...ous leur faisons voir les caractères du précurseur dans saint Jean, lequel a préparé les voies du Seigneur, puisqu'il a exhorté au repentir comme à une préparation nécessaire pour entrer au royaume des cieux qu'il disait hautement être proche; et que d'ailleurs il convertit les cœurs des pères et des enfants (*Malach.* iv, 6), lorsque, par sa prédication, il les obligeait à se réconcilier et qu'il les baptisait dans le Jourdain après qu'ils avaient confessé leurs péchés.

2° Les prophéties nous disent, tantôt qu'il entrera dans son temple, comme Malachie dans cet endroit; tantôt il nous font entendre qu'il fera que la gloire du second temple sera plus grande que celle du premier.

3° Les prophètes, voulant consoler la sainte impatience de ceux qui attendaient le Messie, leur crient : *le Désiré des nations viendra; le voici qui vient*, etc., etc.

En suivant notre sens, le prophète a pu s'exprimer de cette manière; mais, pour les Juifs, tout en reconnaissant la certitude de la prophétie, ils la rendent obscure, fausse et même absurde par l'explication qu'ils lui donnent, et en refusant de reconnaître son accomplissement par la venue du Messie en la personne de Jésus-Christ. Car si, depuis Malachie et Aggée, on devait attendre le Messie plus longtemps qu'on ne l'avait attendu depuis Noé jusqu'au temps de ces prophètes, le discours de ces prophètes pourrait-il être regardé comme raisonnable, lorsqu'ils disent : *Encore un peu de temps et il viendra : le voici qui vient.*

MALADES (Guérison des). — Les anciens Juifs ont été persuadés que la guérison des malades était un des principaux signes par lesquels le Messie devait prouver sa divinité; ils se fondaient sur la prophétie d'Isaïe (xxxv, 4). « Dieu viendra et nous sauvera; alors la vue sera rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, les boiteux marcheront et sauteront de joie. » Il n'est pas nécessaire d'examiner si c'est là le sens littéral de cette prophétie; il nous suffit de savoir que telle était l'opinion des Juifs, et qu'ils y persistent encore aujourd'hui. (Galatin., lib. viii, c. 5.)

C'est pour cela même que Jésus-Christ opéra tant de guérisons et n'en refusa jamais aucune; saint Pierre le faisait remarquer aux Juifs (*Act.* x, 38), pour leur prouver que Jésus était le Messie, quoique les évangélistes en aient rapporté un très-grand nombre, ils nous font comprendre qu'ils en ont passé sous silence encore davantage. Saint Marc (vi, 56) dit que « dans toutes les villes et les villages où Jésus allait, on exposait les malades dans les rues et dans les places publiques, qu'on le priait de permettre qu'ils touchassent seulement le bord de ses habits, et que tous ceux qui le touchaient étaient guéris. » Saint Luc s'exprime de même. (vi, 19.)

Jésus, loin d'avoir jamais donné aucun signe d'imposture, a réuni dans sa personne tous les caractères d'un envoyé de Dieu; il a sévèrement défendu à ses disciples toute espèce de mensonge, de fraude, de fourberie; les Juifs n'ont jamais osé lui en reprocher

aucune, et il les en a défiés publiquement. (*Joan.* VIII, 46.)

Il ne lui a pas été possible de soudoyer la multitude de malades qu'il a guéris dans les divers cantons de la Judée, il ne possédait rien ; sa pauvreté est incontestable. Les malades apostés auraient couru un très-grand danger d'être punis par les Juifs ; quelques-uns seraient allés dévoiler l'imposture et en auraient été récompensés. La nature des maladies était telle que la feinte ne pouvait pas y avoir lieu ; une main desséchée, des paralytiques dont l'un était connu depuis trente-huit ans, des aveugles-nés, des démoniaques redoutés par leurs violences, etc. Ce ne sont point là des maladies que l'on puisse feindre et dont la guérison puisse être simulée au point de tromper le public.

Jésus n'y mettait ni préparatifs ni appareil ; partout où il rencontrait des malades, dans les villes, dans la campagne, en plein jour, au milieu de la foule et à l'écart, il leur rendait la santé. Il n'employait ni remèdes, ni mouvements violents, ni cérémonies capables de frapper l'imagination ; une parole, un simple attouchement suffisait ; souvent, il a guéri des malades absents sans les voir, sans en approcher ; il accordait cette grâce à ceux qui la lui demandaient pour leurs parents ou pour leurs serviteurs. Ces guérisons étaient subites, opérées dans un instant, sous les yeux d'ennemis jaloux qui l'observaient ; les malades recouvraient toutes leurs forces, sans avoir besoin de passer par la convalescence. Cette manière de guérir n'est ni naturelle ni suspecte, il n'est pas besoin d'être médecin, ou physicien pour en juger. D'habiles médecins se sont donné la peine de prouver que la plupart de ces maladies, telles qu'elles sont rapportées par les évangélistes, étaient naturellement incurables. En rendant justice au mérite de leur travail, nous pensons qu'il n'était pas fort nécessaire.

Recourir comme les Juifs à l'opération de Dieu, a l'intervention du démon, c'est avouer qui y a du surnaturel, et Dieu n'a pas pu permettre qu'il y en eût au point de rendre l'erreur inévitable. Les Juifs pensaient, à la vérité, qu'un faux prophète pouvait faire des miracles ; mais c'était une erreur et une inconséquence, puisqu'ils croient encore aujourd'hui, sur la foi des prophètes, que le Messie qu'ils attendent doit faire des miracles pour prouver sa mission. (GALATIN. *De arcanis catholicæ veritatis*, lib. VIII, c. 5 et suiv.)

Il y a lieu de penser que les malades qui avaient ainsi recouvré la santé, crurent en Jésus-Christ, et le reconnurent pour le Messie. Parmi les Juifs qui entendirent la première prédication de saint Pierre, il y avait sans doute un grand nombre de ceux qui avaient été ainsi guéris ; c'étaient autant de témoins irréprochables de ce que disait cet apôtre ; nous ne devons pas être surpris de ce que trois mille se firent baptiser (*Act.* II, 41) et de ce que le discours suivant convertit encore cinq mille hommes ; leur foi avait été préparée par les miracles de Jésus-Christ même, desquels ils avaient été ou les objets, ou les témoins.

MARTYRS. — Ce nom signifie *témoin* et on le donne spécialement à ceux qui ont sacrifié leur vie au milieu des plus horribles tortures pour attester la vérité des faits sur lesquels est fondée la divinité de Jésus-Christ. Dans tous les tribunaux, la preuve par témoins est admise, lorsqu'il s'agit de constater des faits, parce que les faits ne peuvent pas être prouvés autrement que par des témoignages ; elle n'a plus lieu, lorsqu'il est question d'un droit ou de sens d'une loi, parce qu'alors c'est une affaire d'opinion et de raisonnement. Or, que Dieu ait révélé tels ou tels dogmes, c'est un fait, et non une question spéculative, qui puisse se décider par des convenances et par des conjectures.

Pour prouver que le christianisme est une religion révélée de Dieu, il fallait démontrer que Jésus-Christ, son fondateur, était revêtu d'une mission divine, qu'il avait prêché dans la Judée ; qu'il avait fait des miracles et des prophéties ; qu'il était mort, ressuscité et monté au ciel ; qu'il avait tenu telle conduite sur la terre ; qu'il avait envoyé le Saint-Esprit à ses apôtres ; qu'il avait enseigné telle doctrine. Voilà les faits que Jésus-Christ avait chargé ses apôtres d'attester, en leur disant, *vous me servirez de témoins, eritis mihi testes.* (*Act.* I, 8.) C'est ce que faisaient les apôtres en disant aux fidèles : « Nous vous annonçons ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons entendu, ce que nous avons considéré attentivement, ce que nos mains ont touché, concernant le Verbe de vie, qui s'est montré parmi nous. (*I Joan.* I, 1.) Ce témoignage était-il récusable, surtout lorsque les apôtres eurent donné leur vie pour en confirmer la vérité ?

Les fidèles convertis par les apôtres n'avaient pas vu Jésus-Christ ; mais ils avaient vu les apôtres faire eux-mêmes des miracles pour confirmer leur prédication, et montrer en eux les mêmes signes de mission divine dont leur Maître avait été revêtu. Ces fidèles pouvaient donc aussi attester ces faits ; en mourant pour sceller la vérité de leur témoignage, ils étaient bien sûrs de n'être pas trompés.

Ceux qui sont venus dans la suite n'avaient peut-être vu ni miracles ni martyrs : mais ils en voyaient les monuments, et ces monuments dureront autant que l'Eglise : en souffrant le martyre, ils sont morts pour une religion qu'ils savaient être prouvée par des faits incontestables dont nous avons parlé, et que les témoins oculaires avaient signés de leur sang ; qu'ils voyaient revêtus d'ailleurs de tous les caractères de divinité que l'on peut exiger. Que manque-t-il à leur témoignage pour être digne de foi ?

Malgré les fausses subtilités des incrédules, il est démontré que les faits évangéliques sont aussi certains par rapport à nous, qu'ils l'étaient pour les apôtres qui les avaient vus.

nartyr, qui mourrait aujourd'hui pour ter ces faits, serait donc aussi assuré de e pas trompé que l'étaient les apôtres; témoignage serait donc aussi fort, en ir de ces faits, que celui des apôtres. st l'effet de la certitude morale conti pendant dix-neuf siècles; telle est la ie de tradition, qui rend à la vérité des évangéliques un témoignage immortel, ui en portera la conviction jusqu'aux ères générations de l'univers.

philosophe profond (Pascal) a dit: « Je des histoires dont les témoins se font ;er. » « Ces paroles, appliquées aux mar- lu christianisme, dit M. Dufour, sont s, et dans toute la rigueur de l'expres- On conçoit jusqu'à un certain point, ie religion ne portant point en elle- ; le caractère de la divinité, puisse pré- r quelques exemples isolés d'hommes ant pour elle. On conçoit ces exemples e moment d'une première effervescence. nçoit enfin que des hommes séduits par aisonnements captieux meurent pour ines théories personnelles, sans que mort puisse rien établir en faveur de œuvre. Mais telle n'est pas la position nartyrs de la religion chrétienne. Les es et les premiers fidèles, qui com- ent les anneaux de cette chaîne qui se nue dans les siècles, donnent leur vie reuve de faits publics, éclatants, éta- nt d'une manière palpable la divinité sus-Christ qu'ils prêchent. Ce n'est n enthousiasme de secte qui embrase ues têtes ardentes. C'est un sentiment me conviction qui s'est emparé d'une innombrable qui demande la mort, et rt telle qu'on la faisait alors, avec des nents dignes de l'enfer. Ce n'est pas une de ces fièvres brûlantes qui sai- it un peuple et le soutiennent un jour un état d'exaltation qui l'épuise. Non, e une fois non, nos pères savaient ir avec le calme de la réflexion; ils aient dans une joie sainte, comme des qui laissent la terre d'exil, et vont re- er dans la patrie ceux qu'aimaient leurs . Et ils ne se sont pas lassés de mourir, it leurs bourreaux qui se sont lassés. ce n'est qu'après trois siècles que le fer st tombé des mains. Attribuez donc au sme cette noble et longue constance, énéreuse magnanimité de trois siècles. n'échapperez pas au miracle: un fa- ie de trois siècles, on l'a dit, est aussi licable que celui que nous signalons. n la paix se fait; les dieux s'en vont, x a vaincu le monde. Ne croyez pas s disciples de Jésus-Christ passent des tranquilles dans les loisirs et les joies mphe. Ils savent que la vie de leur a été une vie de dure souffrance, ils vent du peu de sang que la persécution é dans leurs veines pour donner au le spectacle d'un martyre de tous les Des milliers d'hommes, de vierges de tout rang, de toute condition, âge, se retirent dans les déserts, et s'exercent aux rudes combats de la pénitence. Ils domptent, par les jeûnes et les macérations, la chair rebelle. C'est là, nous ne craignons pas de le dire, un martyre plus redoutable que celui que le fer donne. C'est là un prodige sans solution humaine; et cependant ce prodige sans solution humaine n'a jamais manqué à l'Eglise. Dans les jours mauvais où nous vivons elle a ces martyrs de la pénitence. Les enfants de saint Bruno, les Pères de la Trappe se livrent à des austérités qui épouvantent notre délicatesse. Et ces vierges qui laissent là les joies, les promesses du siècle, et le bonheur de la famille, pour aller s'ensevelir dans des salles infectes, pour y servir toutes les douleurs humaines, qui nous expliquera leur dévouement? Leur sacrifice arrachait un cri d'admiration au plus heureux des ennemis du christianisme, au plus ardent de ses persécuteurs, à Voltaire enfin : ce martyre douloureux, qui se consomme dans les siècles, le troublait. Il sentait qu'il y avait là quelque chose de divin. Ne soyons pas plus exigeants que cet homme : gardons-nous de rejeter le précieux héritage conquis par le sang des martyrs. » (*Sermons sur la divinité de Jésus-Christ.*)

MÉDIATEUR. — Déjà nous avons essayé d'expliquer comment la notion seule du Christ telle que la professe l'Eglise, contient en elle-même la preuve de sa divinité non-seulement parce qu'elle est surnaturelle et divine, mais encore parce qu'elle seule donne la solution de tous les problèmes sur Dieu et sur l'humanité. Nous reviendrons de nouveau sur cette preuve dont on n'a jusqu'ici fait presqu'aucun usage et dont la démonstration rigoureuse nous semble cependant irréfutable.

A l'article INCARNATION nous avons fait voir comment le Christ était le médiateur entre Dieu et l'homme. Il nous reste à résumer ici cette pensée au point de vue philosophique.

La vie de l'humanité n'est guère qu'un flux et reflux continuel, une oscillation incessante entre deux erreurs. L'une voulant embrasser directement l'infini et abordant ainsi tout en Dieu, mène au panthéisme, et de là au nihilisme, parce que l'infini lui échappe toujours; l'autre, ne concevant, n'embrassant que la création, et abordant tout dans l'univers visible ou la matière, conduit au matérialisme et à l'athéisme. C'est qu'en effet, en dehors du dogme chrétien de l'Incarnation, ou de l'union indissoluble du fini et de l'infini dans le Christ, il n'y a plus de communion, plus de lien, plus de rapport réellement senti entre ces deux termes, l'incréé et le créé, Dieu et l'homme.

En effet Dieu, inaccessible à l'homme dans l'abîme de son infinité, serait pour nous brisé dans notre vraie vie, comme s'il n'existait pas, s'il n'avait pris notre propre nature, se revêtant de notre faiblesse pour nous unir à sa puissance, de notre infirmité pour nous couvrir de sa gloire, de notre vie pour la faire participer à sa vie éternelle, se rendant responsable et solidaire pour l'humanité, afin

qu'à son tour chacun de nous se fit responsable et solidaire pour tous ses frères. Ce Dieu, ne le connaissez-vous pas? Son nom dans l'histoire, c'est Jésus-Christ; la date de son âge terrestre, dix-huit cent cinquante ans; son corps visible, c'est l'Eglise, sainte société des âmes; son livre écrit, l'Evangile, la communion de sa vie, le culte et les sacrements....

Où est-il ce Dieu rendu visible à l'humanité? Il est dans l'Eglise, dans cette société universelle qui se développe à travers tous les lieux et les siècles, depuis le berceau du genre humain, patriarcale, nationale, puis universelle ou catholique. La présence vivante de Dieu s'y manifeste par la permanence de cette société des âmes, qui subsiste sans interruption à travers tous les siècles. Elle s'y manifeste par cette solidarité continue des saints, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, des Pères et des docteurs, et par les faits aussi éclatants qu'innombrables qui révèlent l'action de son esprit vivant de sacrifice et d'amour. Attendu quatre mille ans avec une inébranlable espérance jusqu'à la crèche de Bethléem, réalisé depuis bientôt deux mille ans à partir du Calvaire, ce fait universel domine toute l'histoire et la résume. C'est là seulement que vous trouvez l'homme dans l'harmonie de sa double nature, toujours brisant les bornes du créé pour s'élever de plus en plus vers l'incréé. Là seulement se trouve élevée à sa plus haute puissance l'union du fini et de l'infini dans le Christ, Dieu et homme. Tandis que l'Inde s'abîme comme un long rêve dans l'infini, et que la Grèce et Rome vont se perdre en une longue saturnale dans le fini, greffé sur l'Elohim de la Judée, le Christ apparaît, terme médiateur de l'un à l'autre, et unissant à leur centre divin l'Occident et l'Orient, point de départ d'un mouvement ascensionnel qui désormais ne doit plus s'arrêter. Sublimes et ravissantes harmonies, je vous contemplerai dans votre type idéal, dans le fils de Marie, qui est aussi Fils de Dieu!

Ce mystère est le dernier mot de l'homme, de la création et des rapports de l'homme avec Dieu et avec ses frères. L'Eglise vient qui me dit: Au jour marqué par les prophètes apparut Jésus-Christ, Fils de Dieu et fils d'une Vierge, Dieu et homme tout ensemble, dans l'union des deux natures en l'unité de la seconde personne de la Trinité. Sa voix de dix-huit cents ans, que tous les échos du monde chrétien répètent encore aujourd'hui, me suffit. Comment en effet supposerions-nous notre raison isolée et individuelle supérieure à cette raison commune de l'histoire et des siècles, qui compte par centaines de millions des intelligences humaines? Ne serait-ce pas le comble de l'orgueil et de la folie, surtout quand cette croyance de l'union des deux natures dans le Christ, ou Dieu fait homme, est la solution unique et complète de tous les problèmes de la vie et de la destinée humaine.

MESSIE. — Quand un seul homme, dit Pascal, aurait fait un livre des prédictions de Jésus-Christ pour le temps et pour la ...
et que Jésus-Christ serait venu conform...
à ces prophéties, ce serait une force ...
Mais il y a bien plus ici: c'est une ...
d'hommes durant quatre mille ans qui con...
tamment et sans variation, viennent l'un ...
suite de l'autre, prédire ce même év...
C'est un peuple tout entier qui l'an...
qui subsiste pendant quatre mille ...
pour rendre encore témoignage des ...
rances qu'ils en ont et dont ils ne ...
être détournés, quelques menaces et ...
ques persécutions qu'on leur fasse: ...
est tout autrement considérable.

Qu'on considère que, depuis le com...
cement du monde, l'attente ou l'a...
du Messie subsiste sans interruption ...
a été promis au premier homme ...
après sa chute; qu'il s'est trouvé ...
des hommes qui ont dit que Dieu ...
révélé qu'il devait naître un Ré...
qui sauverait son peuple; qu'Abr...
venu ensuite dire qu'il avait eu ré...
qu'il naîtrait de lui par un Fils qu'il ...
que Jacob a déclaré que, de ses ...
fants, ce serait de Juda qu'il naît...
Moïse et les prophètes sont venus ...
déclarer le temps et la manière de ...
qu'ils ont dit que la loi qu'ils avaient ...
qu'en attendant celle du Messie; qu...
là elle subsisterait, mais que l'autre ...
éternellement; qu'ainsi leur loi ou ...
Messie, dont elle était la promesse ...
toujours sur la terre; qu'en effet ...
jours duré; et qu'enfin Jésus-C...
dans toutes les circonstances pré...
est admirable. Les prophètes se ...
prophéties particulières et de celles ...
sie, afin que les prophéties du ...
fussent pas sans preuves, et que ...
ties particulières ne fussent pas ...

Le temps est prédit par l'état ...
juif, par l'état du peuple païen, ...
bre des années. Les prophètes ...
diverses marques qui devaient ...
ver à l'avénement du Messie, il ...
toutes ces marques arrivassent ...
temps; et ainsi il fallait que la ...
monarchie (*Dan.* II) fût venue ...
septante semaines de Daniel ...
complies; que le sceptre fût ôté ...
qu'alors le Messie arrivât. Et Jés...
est arrivé alors qu'il est dit du Mes...

Il est prédit que le Messie vie...
blir une nouvelle alliance, qui fer...
la sortie d'Egypte; qu'il mettrait ...
dans l'extérieur, mais dans les cœ...
mettrait sa crainte, qui n'avait été ...
hors, dans le milieu du cœur.

Que les Juifs réprouveraient Jésus-...
et qu'ils seraient réprouvés de Dieu ...
la vigne élue ne donnerait que ...
Que le peuple choisi serait infidèle ...
et incrédule: *Populum non credentem et contradicentem*. Que Dieu les ...
d'aveuglement, et qu'ils tâtonneraient ...
plein midi comme les aveugles.

Que l'Eglise serait petite en son ...
mencement et croîtrait ensuite.

st prédit qu'alors l'idolâtrie serait ren-
, que ce Messie abattrait toutes les
, et ferait entrer les hommes dans le
du vrai Dieu.
: les temples des idoles seraient abat-
:t que parmi toutes les nations et en
es lieux du monde on lui offrirait une
pure, et non pas des animaux.
l enseignerait aux hommes la voie
le.
il serait roi des Juifs et des gen-

jamais il n'est venu ni devant ni
aucun homme qui ait rien enseigné ap-
nt de cela.
ès tant de gens qui ont prédit cet
nent, Jésus-Christ est enfin venu dire:
ici, et voici le temps. Il est venu dire
mmes qu'ils n'ont plus d'autres enne-
u'eux-mêmes, que ce sont leurs pas-
qui les séparent de Dieu; qu'il vient
les en délivrer, et pour leur donner sa
, afin de former de tous les hommes
glise sainte, qu'il vient ramener dans
Eglise les païens et les Juifs; qu'il
détruire les idoles des uns, et la su-
tion des autres.
que les prophètes, leur a-t-il dit, ont
devoir arriver, je vous dis que mes apô-
vont faire. Les Juifs vont être rebutés;
l'em sera bientôt détruite, les païens
entrer dans la connaissance de Dieu,
s apôtres les y vont faire entrer, après
ous aurez tué l'héritier de la vigne.
uite les apôtres ont dit aux Juifs, vous
êtres maudits; et aux païens, vous
entrer dans la connaissance de Dieu.
ela s'opposaient tous les hommes par
sition naturelle de leur concupiscence.
des Juifs et des gentils est opprimé par
s et les autres qui conspirent sa mort.
e qu'il y a de grand dans le monde s'u-
itre cette religion naissante, les savants,
ges, et les rois. Les uns écrivent, les
condamnent, les autres tuent. Et
toutes ces oppositions, voilà Jésus-
, en peu de temps, régnant sur les
les autres, et détruisant et le culte
ue dans Jérusalem qui en était le cen-
t dont il fait sa première Eglise, et le
les idoles dans Rome qui en était le
, et dont il fait sa principale Eglise.
gens simples et sans force, comme les
s et les premiers Chrétiens, résistent
es les puissances de la terre; se sou-
it les rois, les savants et les sages,
uisent l'idolâtrie si fortement établie.
t cela se fait par la seule force de cette
qui l'avait prédit.
Juifs, en tuant Jésus-Christ pour ne
recevoir pour Messie, lui ont donné
nière marque de Messie. En conti-
à le méconnaître, ils se sont rendus
is irréprochables. Et en le tuant et
uant à le renier, ils ont accompli les
èties.
ne reconnaîtrait Jésus-Christ à tant de
stances particulières qu'elles ont pré-
Car il est dit:

Qu'il aura un précurseur;
Qu'il naîtra enfant;
Qu'il naîtra dans la ville de Bethléem, qu'il sortira de la famille de Juda et de David, qu'il paraîtra particulièrement dans Jérusalem;
Qu'il doit aveugler les sages et les savants, et annoncer l'Evangile aux pauvres et aux petits; ouvrir les yeux des aveugles, et rendre la santé aux infirmes, et mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres;
Qu'il doit enseigner la voie parfaite, et être le précepteur des gentils;
Qu'il doit être la victime pour les péchés du monde;
Qu'il doit être la pierre fondamentale et précieuse;
Qu'il doit être la pierre d'achoppement et de scandale;
Que Jérusalem doit heurter contre cette pierre;
Que Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin;
Et que cette pierre doit croître en une montagne immense, et remplir toute la terre.
Qu'ainsi il doit être rejeté, méconnu, trahi, vendu, souffleté, moqué, affligé en une infinité de manières, abreuvé de fiel; qu'il aurait les pieds et les mains percés; qu'on lui cracherait au visage; qu'il serait tué, et ses habits jetés au sort;
Qu'il ressusciterait le troisième jour;
Qu'il monterait au ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu;
Que les rois s'armeraient contre lui;
Qu'étant à la droite du Père, il sera victorieux de ses ennemis;
Que les rois de la terre et tous les peuples l'adoreront;
Que les Juifs subsisteront en nation;
Qu'ils seront errants, sans rois, sans sacrifice, sans autel, etc., sans prophètes, attendant le salut et ne le trouvant point.

Le Messie devait lui seul produire un grand peuple, élu, saint et choisi; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos et de sainteté; le rendre saint à Dieu, en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colère de Dieu, le délivrer de la servitude du péché qui règne visiblement dans l'homme; donner des lois à ce peuple, graver ces lois dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur; il devait s'offrir lui-même, et offrir son corps et son sang, et néanmoins offrir pain et vin à Dieu. Jésus-Christ a fait tout cela.

La divinité de Jésus-Christ résulte évidemment de l'accomplissement unique et parfait en sa personne de toutes les prophéties relatives au Messie. Ce nom de Messie a été spécialement employé par les prophètes, pour désigner l'envoyé de Dieu par excellence, le Sauveur et le libérateur du genre humain (*Dan.* XI, 16; *Psal.* II, 2 seqq.) Anne, mère de Samuel (*I Reg.* II, 10) conclut son cantique par ces paroles remarquables : *Le Seigneur jugera les extrémités de la terre, il*

donnera l'empire à son roi, et relèvera la force de son Messie. Cela ne peut être appliqué au roi des Hébreux, puisqu'alors ils n'en avaient point. Aussi, dans le Nouveau Testament, le nom de Christ ou de Messie n'est plus donné qu'au Sauveur du monde. *Vous savez*, dit saint Pierre au centurion Corneille, *de quelle manière Dieu a oint Jésus de Nazareth par le Saint-Esprit, et par la puissance qu'il lui a donnée.* (*Act.* xv, 37.) Jésus-Christ lui-même déclare à la Samaritaine qu'il est le Messie attendu par les Samaritains, aussi bien que par les Juifs. (*Joan.* iv, 23.) La grande question qui est entre ces derniers et les chrétiens consiste à savoir si le Messie est venu, si c'est Jésus-Christ ou un autre. Pour y satisfaire, nous avons à prouver contre les Juifs, 1° que le Messie est arrivé, et qu'ils ont tort de soutenir le contraire; 2° que toutes les prophéties qui le concernent ont été accomplies dans la personne de Jésus-Christ; 3° que quand il y aurait du doute sur le sens des prophéties, sa qualité de Messie serait assez prouvée par ses miracles, et par les autres caractères dont il a été revêtu; qu'ainsi c'est sans aucun succès que les incrédules répètent aujourd'hui les mêmes arguments contre la divinité de Jésus-Christ.

I. *Le Messie est arrivé.* Nous le prouvons en rassemblant les prophéties qui, selon l'aveu des Juifs mêmes, désignent le temps de son arrivée; mais nous ne ferons que les indiquer sommairement, en renvoyant aux articles particuliers sous lesquels nous en parlons plus au long. — *Voy.* ATTENTE, PROPHÉTIES et tous les noms des prophètes, etc.

1° Selon la prophétie de Jacob (*Gen.* XLIX, 8 seqq.), le Messie doit venir, lorsque le sceptre ne sera plus dans la tribu de Juda, puisque le sceptre n'est promis à cette tribu que jusqu'à l'arrivée du Messie. Or, depuis dix-neuf cents ans, la postérité de Juda n'a dans aucun lieu du monde, aucune espèce d'autorité; donc le Messie n'est plus à venir. Les Juifs d'aujourd'hui sont en grande partie de la tribu de Juda; mais dans aucune contrée de l'univers, ils n'ont la liberté de se gouverner eux-mêmes.

2° Suivant la prophétie de Daniel (II, 44, VII, 14 seqq.), le règne du Messie doit se former après la destruction de la troisième monarchie, dont il parle, et qui est évidemment celle des Grecs, et pendant la durée de la quatrième, qui est celle des Romains. Or, la monarchie des Grecs est détruite depuis plus de dix-sept siècles, et celle des Romains ne subsiste plus. Selon le même prophète (IX, 25), le Messie a dû venir soixante et dix semaines d'années, ou quatre cent quatre-vingt-dix ans après la reconstruction de la ville de Jérusalem : Or, cette ville a été certainement rebâtie soixante-treize ans après le premier retour de la captivité de Babylone, et sous le règne d'Artaxerxès Longue-Main. Que les Juifs arrangent comme ils voudront le calcul de soixante-dix semaines, elles sont certainement écoulées depuis plus de dix-neuf cents ans. Dans ... chapitre (IX, 27), il est dit qu'... du Messie, les offrandes et les ... seront; or les Juifs ne peuvent ... depuis la même époque.

3° Les prophètes Aggée (II, 7 ...) (III, 1) ont prédit que le Messie ... dans le temple que l'on rebâtissait ... ce temple fut détruit de fond en ... les Romains; il n'en reste plus ... tige; et lorsque les Juifs entreprirent ... rebâtir sous le règne de Julien, ... empêchés par des globes de feu ... des fondements, et rendirent le ... sible. Le Messie était donc arrivé ... tes ces révolutions.

4° Les Juifs ont toujours cru, et ... encore, sur la foi des prophéties, ... sie doit naître du sang de David. ... Or, depuis la dispersion des Juifs ... sous les Romains, leurs généalogies ... lement confondues, qu'il est ... aucun Juif de prouver qu'il est ... de Juda plutôt que celle de B... Lévi; à plus forte raison qu'il es... de David, celle-ci est tellement ... l'on n'en connaît plus aucun ... perte que les Juifs ont faite ... néalogies, qu'ils ont conserv... soins pendant quinze cents ans, ... convaincre que le temps de ... Messie est passé depuis long...

5° Quelques années avant la ... Jérusalem et la dispersion des J... constant, non-seulement dans ... dans tout l'Orient, que l'arrivée ... était prochaine. « Le Messie ... maritaine (*Joan.* IV, 25), et il ... gnera toutes choses. » Les Juifs ... saint Jean-Baptiste n'était pas ... (*Luc.* III, 15.) Josèphe (*Hist. de* ... *Juifs*, liv. XVI, c. 31), parle d'u... l'Écriture, qui portait que l'on ... *temps-là* un homme de leur ... mander à toute la terre, et il en ... cation à Vespasien; c'est ... passage de Daniel. (VII, 14.) « ... pandu dans tout l'Orient, » dit ... *la Vie de Vespasien*, « une ... et constante, qu'*en ce temps-là* ... du destin, des conquérants sortis ... seraient les maîtres du monde. » ... dit Tacite, « étaient persuadés ... écrit dans les anciens livres ... qu'*en ce temps-là* l'Orient repren... périorité, et que des hommes s... dée seraient les maîtres du m... l'on était bien convaincu que ... par les prophètes, pour l'arrivée ... était accompli. Or l'expédition ... Vespasien dans la Judée s'est ... sept ans après la mort de Jésus-... ce temps-là même, il parut ... plusieurs imposteurs qui se ... Messie, qui séduisirent un ... et qui furent exterminés par ... Josèphe en parle, et Jésus-C... prévenu ses disciples. (*Matth.* XX... dore un aveuglement inexcus...

Juifs d'attendre encore un Messie qui a ›araître dix-neuf siècles avant nous.

Il y a chez les Juifs une ancienne tra- ›n rapportée dans le Talmud (*Tract. San-* :., cap. 11), qui porte que le monde doit ›r six mille ans, savoir, deux mille avant i, deux mille sous la loi et deux mille le Messie. Quoique cette tradition soit se, elle prouve contre les Juifs, qui la re- ent, que le Messie a dû naître l'an 4000 ›onde, comme cela est arrivé. C'est donc :e le sentiment des anciens docteurs, que uifs s'obstinent à soutenir que le Mes- st encore à venir.

iand on les presse sur ce point, ils disent la vérité, les prophètes l'avaient ainsi it; mais que l'avénement du Messie a etardé à cause de leurs péchés. Mais ce ›rfuge contredit une maxime reçue par- ux; savoir, que quand Dieu menace de r, il ne le fait pas toujours, parce que le ıtir des pécheurs arrête souvent son ; mais que quand il promet des bienfaits, manque jamais d'accomplir ses promes- (PRIDEAUX, *Hist. des Juifs*, l. XVII, t. II, 52.) Nous examinerons cette maxime la suite. Selon la supposition des Juifs, peut différer l'avénement du Messie ›'à la fin du monde. Ils ont si bien senti lort, que leurs docteurs ont prononcé malédiction contre ceux qui suppute- e temps de l'arrivée du Messie. (Gemare, *anhedr*, c. 11.)

C'est en Jésus-Christ, et non dans aucun , que les prophéties qui concernent le ›e ont été accomplies. Outre les prédic- des prophètes que nous venons de ci- t par lesquelles le temps auquel le Mes- dû venir est clairement marqué, il en autres qui lui attribuent certains carac- qui ne peuvent convenir qu'à lui; si pouvons faire voir que ces caractères té rassemblés dans Jésus-Christ, il en era que c'est lui qui a été le vrai Mes- que les Juifs sont coupables de ne pas onnaître pour tel.

premier lieu, un des principaux privi- que les prophètes ont attribué au Mes- it qu'il devait naître d'une vierge; les ıs docteurs juifs l'ont expressément ; ils l'ont conclu de la prophétie d'Isaïe 4), où il est dit : *Une vierge concevra ntera un fils, qui sera nommé Emmanuel, avec nous*, et de quelques autres pro- s qu'ils ont expliquées dans un sens que pour les faire cadrer avec celle-là. GALATIN., l. VII, c. 14, 15.) Ainsi les s, qui soutiennent que cette prédic- e regarde pas le Messie, mais le fils , s'écartent non-seulement du vrai sens prophétie, mais encore du sentiment de nciens maîtres.

Jésus-Christ est né d'une vierge; les s et les évangélistes l'ont ainsi publié, ın de ceux qui se sont donnés pour n'a osé s'attribuer le même privilége. ait une imposture, Dieu n'aurait pas mettre qu'elle fût confirmée par les es, par les vertus, par la révolution qu'elle a causée dans le monde. Les calom- nies, par lesquelles les Juifs et les incrédules ont cherché à rendre suspecte la naissance de ce divin Sauveur, sont assez réfutées par leur absurdité même.

Nous convenons que cette naissance mira- culeuse n'était pas un signe extérieur et sensible par lequel le Messie pût être recon- nu, puisqu'elle ne pouvait être prouvée que par la suite des événements; mais c'était une circonstance nécessaire, puisqu'elle était prédite. Les Juifs ne peuvent pas en raison- ner autrement, par rapport au Messie qu'ils attendent.

Le même prophète le nomme *Emmanuel*, Dieu avec nous, le Dieu, fort, le Père du siècle futur. (IX, 6.) Or, Jésus-Christ s'est donné constamment la qualité de *Fils de Dieu*, égal à son Père. Les Juifs, qui le lui ont reproché comme un blasphème, et qui l'ont condamné à mort pour ce sujet; ceux d'aujourd'hui, qui concluent de là qu'il n'est pas le Messie, puisqu'il a usurpé la divinité, sont contredits par les plus célèbres doc- teurs, qui ont enseigné que le Messie serait Dieu dans toute la signification du nom de Jéhovah. (*Voy.* GALATIN., l. III, c. 9 seqq.)

En second lieu, suivant les prophéties, le Messie doit être législateur, établir une loi nouvelle. (*Deut.* XVIII, 15.) Moïse promet aux Juifs un prophète semblable à lui; pour lui ressembler, il faut être législateur comme lui. Isaïe, parlant du Messie (XLII, 4), dit que les îles, ou les pays les plus éloignés, attendront sa loi. La prophétie de Jacob an- nonce la même chose, lorsqu'elle dit que le Messie rassemblera les peuples, ou que les peuples lui seront soumis. (*Gen.* XLIX, 10). Jérémie le confirme (XXIII, 5), lorsqu'il pro- met un roi descendant de David, qui fera régner sur la terre la justice et l'équité. Les Juifs ne peuvent contester à Jésus-Christ l'a- vantage d'avoir établi une loi nouvelle, sous laquelle il a rangé une grande partie des peuples du monde.

Le même prophète, (XXXI, 31) prédit que Dieu fera avec les Juifs une nouvelle alliance différente de celle qu'il a faite avec leurs pères, après leur sortie de l'Egypte, qu'il écrira sa loi dans leur esprit et dans leur cœur; qu'il se fera connaître à tous, et qu'il pardonnera leurs péchés. Leurs anciens doc- teurs ont entendu cette prédiction de l'al- liance que Dieu voulait faire avec son peu- ple sous le règne du Messie, c'est pour cela que Malachie (III, 1) le nomme *l'Ange de l'alliance*; Jésus-Christ a rempli toute l'éner- gie de ce nom et de cette promesse, puis- qu'il a fait connaître Dieu et sa loi aux na- tions plongées dans l'infidélité, qu'il a par- donné les péchés, et a donné à ses envoyés le pouvoir de les remettre.

Suivant le *psaume* CIX, (℣ 4) il devait être prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et, suivant *Malachie* (I, 11, seqq.; III, 3), Dieu a déclaré qu'il établirait de nouveaux sacrifices et un nouveau sacerdoce. Jésus- Christ a vérifié toutes ces prédictions; non- seulement il s'est offert lui même en sacri-

fice sur la croix, mais il a ordonné à ses disciples de renouveler sur les autels ce sacrifice, sous les symboles du pain et du vin, conformément à celui qui fut offert par Melchisédech. Par un trait singulier d'aveuglement, les Juifs ne veulent pas reconnaître Jésus-Christ pour Messie, parce qu'il a établi une loi nouvelle, au lieu de confirmer l'ancienne, parce qu'il n'a pas obligé ses disciples à observer les cérémonies et les sacifices ordonnés par Moïse, parce qu'il n'a pas fondé dans la Judée un royaume temporel; c'est comme s'ils lui faisaient un crime d'avoir accompli trop exactement les anciens oracles.

En troisième lieu, il était prédit que le Messie serait rejeté par son peuple, serait mis à mort, et ressusciterait. En comparant le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe, avec l'histoire que les évangélistes ont faite des opprobres, des souffrances, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, il semble que le prophète ait fait la narration d'un événement passé, plutôt que la prédiction de ce qui devait arriver sept cents ans après lui.

Dieu a-t-il pu permettre que Jésus-Christ réunît dans sa personne cette multitude de caractères frappants, singuliers, décisifs, qui devaient rendre le Messie reconnaissable, s'il n'était pas réellement le personnage désigné par les prophètes? Il aurait tendu aux hommes un piége inévitable d'erreur. Lorsque les Juifs disent que si Jésus avait été le Messie, il n'aurait pas été possible à leurs pères de le méconnaître, de le rejeter et de le crucifier; ils argumentent contre leurs propres oracles, qui ont prédit cet aveuglement étonnant de la nation juive, et ils nous montrent eux-mêmes une incrédulité aussi surprenante que celle de leurs pères.

III. Nous croyons fermement que la preuve tirée des prophéties est évidente pour tout homme raisonnable; elle devrait l'être surtout pour les Juifs, dépositaires de ces prophéties; voilà pourquoi les apôtres, lorsqu'ils prêchent Jésus-Christ aux Juifs, commencent par prouver qu'en lui ont été accomplies toutes les prophéties. Cependant, comme la force de cette preuve dépend de la comparaison qu'il faut faire des différentes prédictions des prophètes, cette discussion n'était pas à la portée des ignorants; elle ne pouvait faire impression que sur les Juifs instruits, et qui étaient d'assez bonne foi pour s'en tenir à la tradition de leurs anciens docteurs. Le joug de la domination romaine, que les Juifs ne portaient qu'avec la plus grande répugnance, ayant tourné les esprits vers les prophéties qui semblaient leur promettre un libérateur temporel; et le sadducéisme, qu'avaient embrassé plusieurs membres de la synagogue, les rendaient peu sensibles aux bienfaits spirituels que le Messie était venu répandre sur les hommes. Des esprits ainsi disposés n'étaient pas fort propres à saisir le vrai sens des prophéties; et comme les calamités de la nation juive augmentèrent encore dans la suite, il n'est pas étonnant que le sens le plus grossier soit devenu une tradition chez les Juifs modernes.

D'autre part, les païens qui ne connaissaient pas les livres, la croyance, ni les espérances des Juifs, avaient besoin d'une preuve plus à leur portée que les prophéties. Les miracles de Jésus-Christ et des apôtres devaient donc faire, sur les uns et sur les autres, une impression plus vive et plus efficace.

Il y a plus, les anciens docteurs des Juifs sont convenus que le Messie doit faire des miracles semblables à ceux de Moïse. De quoi serviraient-ils, si cette preuve n'était d'aucune force pour constater son caractère et sa mission? Quelques-uns même ont avoué dans le Talmud, qu'il s'était fait des miracles au nom de Jésus-Christ par ses disciples. (GALATIN., lib. VIII, cap. 5, 7.) Dieu a-t-il pu permettre qu'il se fît des miracles au nom d'un faux Messie?

Un second caractère, que les Juifs ne peuvent contester à Jésus-Christ, est la sainteté de sa doctrine et la pureté de ses mœurs, double avantage qu'aucun imposteur n'a jamais réuni dans sa personne. On a souvent défié les Juifs de montrer dans l'Evangile une seule maxime capable de porter les hommes au crime, ou d'affaiblir, en eux, l'amour de la vertu, et dans la conduite du Sauveur une action justement condamnable. Les seuls reproches que les Juifs lui aient faits, ont été de ce qu'il s'attribuait la qualité de Fils de Dieu, et les honneurs de la divinité, de ce qu'il violait le sabbat et d'autres lois cérémonielles, de ce qu'il attaquait les traditions et la morale des pharisiens. Or, dans tout cela il remplissait, selon les prophètes, les fonctions essentielles du Messie, de législateur, de maître, de réformateur de son peuple, il était véritablement *Emmanuel*, Dieu avec nous; c'était à lui de montrer aux docteurs juifs le vrai sens des Ecritures et de la loi de Dieu, qu'ils entendaient fort mal. En faisant voir que le culte le plus agréable à Dieu consistait dans les vertus intérieures, et non dans les cérémonies, il ne faisait que répéter les leçons des prophètes; on ne peut entendre, sans étonnement, les rabbins modernes soutenir que le culte extérieur est plus parfait et d'un plus grand mérite que le culte intérieur.

Un troisième signe auquel les Juifs auraient dû reconnaître dans Jésus-Christ le Messie promis à leurs pères, est la conversion des païens opérée par sa doctrine. Ils ne peuvent nier que ce prodige n'ait dû arriver à l'avénement du Messie; les prophètes l'ont annoncé trop clairement. (*Isa.* II, 3, 18; XIX, 21; XLIX, 6; *Zach.* II, 11 seqq.) C'était une tradition constante chez les Juifs (GALATIN., l. IX, c. 12 seqq.), et ils ont été témoins de l'événement. Quand même il ne l'aurait pas prédit, la preuve ne serait pas moins invincible. Dieu a-t-il pu se servir d'un imposteur, d'un faux *Messie*, pour opérer cette grande révolution, pour amener les nations idolâtres à la connaissance de son nom?

Malgré l'entêtement des Juifs, ils sont for-

vouer que les Chrétiens adorent, aussi u'eux, le vrai Dieu, le Créateur du ciel terre, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et ob; qu'ils ont les mêmes articles de mêmes règles essentielles de morale, mes espérances. Sont-ce des mission- juifs qui ont converti le monde? C'est ge des apôtres de Jésus-Christ. Si les ont toujours le peuple chéri du Sei- comment a-t-il permis que des hom- ii, selon l'opinion des Juifs, sont des urs du judaïsme et des apostats, fus- s auteurs d'une si heureuse révolu- t servissent à éclairer toutes les na-

uatrième trait de la Providence, qui tre la mision divine de Jésus-Christ alité de Messie, est l'abandon dans le- s Juifs sont laissés depuis qu'ils ont et mis à mort ce divin Sauveur. Ils que telle a été l'époque à laquelle ils mbés dans l'état de dispersion, d'exil, age et d'opprobre dans lequel ils gé- t, et duquel ils n'ont pas pu se rele- puis dix-neuf cents ans. A l'article nous avons fait voir que cette chute est évidemment la punition du déi- ils ont commis dans la personne de hrist; ce divin Maître le leur avait lus d'une fois; mais, loin d'être tou- ses menaces, il n'en devinrent que ieux contre lui.

est pas la première fois que cela leur ivé. Fiers des promesses que Dieu tes à leurs pères, ils crurent pouvoir impunément les menaces des Pro- C'est à ce sujet que Jérémie leur de la part de Dieu, ces paroles ter- xviii, 6 seqq.) : *Ne suis-je donc pas e maître de votre sort, qu'un potier de disposer de l'argile qu'il tient en- mains? Toutes les fois que j'aurai le punir une nation, si elle fait péni- m'abstiendrai de lui faire le mal que ésolu; mais aussi toutes les fois que ai promis des bienfaits et des pros- i elle fait le mal devant moi, et ne m'é- , je la priverai des faveurs que je lui . Voyez*, continue le prophète, *s'il y ciel une nation qui ait fait autant de vous? Aussi Dieu a résolu de ne pas gner.* Les Juifs, furieux, veulent se e Jérémie; le prophète, indigné, à Dieu, et le conjure de déployer igueur de sa justice contre ce peuple *Jerem.* iv, 20 seqq.) On sait quelles s suites de cette prière.

précisément ce que les Juifs ont fait au à l'égard de Jésus-Christ. Irrités içons, par les reproches qu'il leur corrompre le sens des Écritures; truction dont il les menaçait, non- t ils résolurent sa mort, comme Jérémie, mais ils exécutèrent cet le dessein, et jamais ils ne se sont de leur forfait; il n'est donc pas que Dieu en tire une vengeance ble que de tous les autres crimes. euvent rentrer en grâce avec Dieu qu'en adorant le Messie qu'ils ont crucifié.

Dans ses Conférences de 1846 le R. P. Lacordaire développe avec toute l'ampleur de son génie, toute la grandeur et la majesté de l'idée messianique qui a annoncé et préparé Jésus-Christ durant quatre mille ans non-seulement par d'innombrables prophéties et par tous les monuments de l'histoire des Juifs, mais aussi par la constitution de ce peuple lui-même, Eglise de deux mille ans, préparant en germe dans la synagogue l'Eglise catholique qui lui a succédé depuis dix-neuf siècles. Après avoir montré le Christ dans sa vie intime, puis se survivant à lui-même depuis près de deux mille ans dans l'Eglise chrétienne, il le montre en ces termes se préexistant dans la Synagogue : « Vivre et se survivre, » dit-il, « ce n'est pas encore toute la vie : le troisième acte de la vie, qui est le premier dans l'ordre des temps, c'est se préexister. Tout être, excepté Dieu, se préexiste dans son germe; et l'homme, en particulier, se préexiste dans ses aïeux. Nul n'arrive ici-bas sans que son règne ait été préparé de longue main, et plus la destinée que la Providence lui ménage est importante, plus est importante elle-même l'action préparatrice de ses ancêtres. Jésus-Christ en tant qu'homme, devait donc se préexister à la manière des hommes, et en tant que supérieur à tous les hommes par sa destinée, il devait se préexister en une forme éminente propre à lui seul. Aussi, remarqué-je d'abord que, seul, entre tous les grands noms, il possède une généalogie authentique qui remonte de lui jusqu'au père du genre humain, et qu'il est ainsi, sans contestation, le premier gentilhomme du monde. C'est peu de chose, j'en conviens; et aussi sa préexistence ne devait pas se borner là...

Mais si les aïeux sont proportionnés à la postérité, il s'ensuit que Jésus-Christ a dû se préexister dans ses ancêtres avec une incomparable grandeur. Et pour arriver à quelque chose de précis, puisque Jésus-Christ a eu pour postérité l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps postérieurs à lui, il a dû avoir pour ancêtre l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps antérieurs à lui. L'Eglise catholique étant le fruit de sa venue, il faut découvrir avant sa venue, quelque chose qui prépare dignement l'Eglise catholique, et qui renferme Jésus-Christ entre un passé et un avenir non pas sans doute égaux l'un à l'autre, mais tellement pondérés que ce qui a été avant lui soit hors de ligne avec tout, comme ce qui a été après lui est hors de ligne avec tout. Le peuple juif, Messieurs, remplit ces conditions. Il a été l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps qui ont précédé Jésus-Christ, comme l'Eglise catholique est l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps nouveaux; et de même que Jésus-Christ est l'âme de l'Eglise catholique, où se perpétue sa vie, il a été l'âme du peuple juif, en qui il s'est préexisté. »

Ici l'illustre orateur établit d'une manière

admirable et frappante, comment le peuple juif fut, sous tous les aspects possibles la plus grande œuvre religieuse et sociale de l'antiquité qu'il résume tout entière en lui. Il montre ensuite comment Jésus-Christ fut l'âme de cette nation et s'y préexista de tout temps, en tous lieux et sous toutes formes, par l'attente et la vie messianique dont il expose la filiation ininterrompue de deux mille ans, principalement dans les prophéties dont le R. P. Lacordaire cite les principales : « Il est donc certain, » poursuit-il, « que l'idée messianique a été l'âme du peuple juif pendant le cours des deux mille ans qui ont précédé Jésus-Christ, et cette idée s'était répandue chez tous les peuples du monde avec une telle unanimité, qu'il n'est pas même possible de s'en rendre compte par les communications de l'hébraïsme avec la gentilité, mais qu'il faut supposer une diffusion de cette idée antérieure même à Abraham. Et cette idée messianique, si extraordinaire dans son universalité, son progrès, sa persévérance et sa précision, s'est-elle enfin accomplie? Oui, elle s'est accomplie : le Dieu un et créateur de la Bible hébraïque est devenu le Dieu de presque toute la terre, et les nations mêmes qui ne l'ont pas encore accepté lui rendent hommage par un certain nombre d'adorateurs que la Providence élit dans leur sein. Et cette incroyable révolution, qui l'a donc accomplie? Un seul homme, le Christ. Et d'où était-il, le Christ? Il était juif de la tribu de Juda, de la maison de David? Et comment l'a-t-il accomplie, cette prodigieuse révolution sociale et religieuse? En souffrant et mourant comme David, Isaïe, Daniel l'avaient annoncé. »

Maintenant, je vous prie, qu'en pensez-vous? Voici deux faits parallèles et correspondants; tous les deux certains, tous les deux d'une proportion colossale; l'un qui a duré deux mille ans avant Jésus-Christ, l'autre qui dure depuis dix-neuf cents après Jésus-Christ; l'un qui annonce une révolution considérable et impossible à prévoir, l'autre qui en est l'accomplissement; tous les deux ayant Jésus-Christ pour principe, pour terme, pour trait d'union. Encore une fois, qu'en pensez-vous? Prendrez-vous le parti de nier? Mais qu'est-ce que vous nierez? Sera-ce l'existence de l'idée messianique? Mais elle est dans le peuple juif, qui est vivant, dans toute la suite des monuments de son histoire, dans les traditions universelles du genre humain, dans les aveux les plus exprès de la plus profonde incrédulité. Sera-ce l'antériorité des détails prophétiques? Mais le peuple juif, qui a crucifié Jésus-Christ, et qui a un intérêt national et séculaire à lui ravir ces preuves de sa divinité, vous affirme que ses Ecritures étaient autrefois ce qu'elles sont aujourd'hui; et pour plus de sûreté, deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ, sous le roi d'Egypte Ptolémée-Philadelphe, et par ses ordres, tout l'Ancien Testament, traduit en grec, est tombé en la possession du monde grec, du monde romain, de tout le monde civilisé.

Vous retournerez-vous vers l'autre
la question, et nierez-vous l'accom-
ment de l'idée messianique? Ma
catholique, fille de cette idée, est
yeux; elle vous a baptisés. Sera-ce
de rencontre de ces deux forme-
nements que vous chercherez
d'appui? Nierez-vous que Jésus
vérifié dans sa personne l'idée mes-
qu'il soit Juif, de la tribu de Ju
maison de David, et le fondateur
catholique sur la double ruine de
gogue et de l'idolâtrie? Mais les
ties intéressées et irréconciliables
conviennent de tout cela. Le juif
et le Chrétien dit : « Oui. » Dire
cette rencontre d'événements
au point précis de Jésus-Christ,
du hasard? Mais le hasard, s'il y
qu'un accident bref et fortuit;
exclut l'idée de suite : il n'y a pas
de deux mille ans et de dix-hui
par-dessus deux mille ans...

Quand Dieu travaille, il n'y a r
contre lui. Les proportions de J
dans les temps qui l'ont précédé
frappantes encore que les propor
divines de sa vie et de sa surv
quand on vit, on est une puiss
une action; il est possible de
certaines circonstances ont favor
me d'un rare génie, et lui
ses contemporains un immense
Même après la mort, il reste
disciples, le souvenir d'une v
réelle, et par conséquent un
vant d'action. Mais sur ce qui n
dés, sur le passé, que peut-
nous, si éminent qu'il soit, peut
ancêtre? Qui de nous, voulant
doctrine, se créera une avant-ga
rations déjà fidèles à une parole
pas encore? Qui de nous pré
monde ses aïeux doctrinaux.
véritablement fils d'une doctrine
à lui? Ah! le passé est une ter
passé n'est pas même un lieu où
agir, à moins qu'il n'y agisse d'a
préparant. Si Jésus-Christ avait
l'un de nous, tombé, sans une ex
videntielle entre le passé et l'ave
vainement demandé à l'histoire
fermée un piédestal qui le re
siècles en arrière de son propre
lieu de cela, Abraham, Isaac, J
Jérémie, Ezéchiel, Daniel, un
entier, le genre humain lui-mê
le reconnaître et le saluer da
vieillard Siméon, s'écriant au n
le passé, dont il est le dernier r
Maintenant, Seigneur, vous lai
votre serviteur en paix, selon v
parce que mes yeux ont vu l'au
salut que vous lui avez prépar
tous les peuples pour être la lu
trice des nations et la gloire de
d'Israël. (*Luc.* II, 29-32.)

C'est ici le comble; Jésus-C
paraît le mobile du passé autant

l'avenir, l'âme des temps antérieurs issi bien que l'âme des temps posté- à lui. Il nous apparaît dans ses an- appuyé sur le peuple juif, qui est le ind monument social et religieux des ociens; et, dans sa postérité, appuyé lise catholique, qui est la plus grande ociale et religieuse des temps nou- Il nous apparaît tenant dans sa main l'Ancien Testament, le plus grand es temps qui l'ont précédé, et tenant main droite l'Evangile, le plus grand es temps qui l'ont suivi. Et cepen- insi précédé et suivi, il est encore ind en lui-même que ses ancêtres et postérité, que les patriarches et les ies, que les apôtres et les martyrs. ar tout ce qu'il y a de plus illustre re et en avant de lui, sa physionomie elle se détache encore sur ce fond , et nous revèle, en surpassant ce blait au-dessus de tout, le Dieu qui it de modèle et qui n'a point d'égal. urquoi, à la vue de cette triple mar- la divinité, avant, pendant et après, s ancêtres, dans la postérité, et dans ps même de la vie, levons-nous, rs, levons-nous tous ensemble, ue nous soyons, croyants ou non s. »

son livre intitulé : *Vérité de la reli- rétienne*, Grotius démontre que Jésus- seul a accompli en sa personne toutes phéties relatives au Messie, et il en nécessairement sa divinité. Pour ne iter ce que nous allons développer ment un peu plus loin, nous nous ns à citer de cet auteur les passages : « Oui, c'est de Jésus-Christ seul acle parlait; et Néhémie, docteur de ui a vécu cinq cents ans avant l'In- n du Fils de Dieu, prédit alors que its ans après le Messie viendrait, ie, dit-il, le temps marqué par le Daniel serait accompli. »

econde preuve que nous avons déjà en passant. Il avait été prédit que la de Séleucus et de Lagus ne serait jours sur le trône; que son règne eu donnerait lui-même un roi à terre. Or, la postérité de Lagus e manquer par la mort de Cléopâtre Jésus vint au monde.

nous fournit une troisième preuve vée du Messie. « Lorsqu'il sera ve- t-il, « Jérusalem sera près de sa Josèphe, historien juif, avoue qu'il ffet de cette prophétie : le temps pour la venue du Messie est donc 31).

abel, prince des Juifs, et Josédec, sué, souverain pontife, considérant emple qu'ils venaient de relever ne t point à la majesté du premier, it retenir leurs larmes. Dieu, pour oler, leur fait dire par le prophète ii, 10), que la gloire de cette dernière maison serait plus éclatante que celle de la première. Où Dieu l'attachait-il, cette gloire? Ce ne pouvait être ni à la matière du temple, ni à l'art mis en œuvre pour le décorer, ni aux autres ornements extérieurs; il était inférieur en tout cela au premier temple bâti sous Salomon : l'Ecriture et Josèphe mettent une grande différence entre l'un et l'autre. De plus, une lumière divine, signe auguste de la présence du Dieu des vertus, brillait au-dessus du premier; les prêtres qui y servaient sentaient en eux la douceur de l'esprit qui les inspirait : ces deux priviléges n'ont point été accordés au second, au rapport des docteurs juifs. En quoi donc la gloire de celui-ci devait-elle surpasser la dignité de l'autre? Le voici : Dieu le déclare lui-même quand il dit qu'il établira la paix dans ce second temple; c'est-à-dire qu'il y répandra sa grâce et son amour, et qu'il fera avec lui une alliance éternelle. C'est en ce sens qu'il faut entendre encore ce qu'il dit dans Malachie (III, 1) : *Je vais vous envoyer mon ange, qui préparera ma voix devant ma face, et aussitôt le dominateur que vous cherchez, l'ange de l'alliance si désiré de vous viendra dans son temple.* Remarquez que l'on rebâtissait le temple pour la seconde fois, lorsque Malachie écrivait l'oracle que nous venons de citer. C'est donc pendant que le second temple subsisterait que le Messie devait venir; ce qui comprend tout le temps qui s'est écoulé depuis Zorobabel jusqu'à Vespasien. Car, sous Hérode le Grand, on ne le rebâtit point, on le répara seulement; on l'embellit, on le décora plus qu'il n'était, mais c'était toujours le même temple. Enfin, l'on était si persuadé, quand Jésus-Christ vint sur la terre, que le temps du Messie était proche, que les uns donnèrent cette qualité à Hérode, les autres à Judas le Golonite, ou à d'autres imposteurs semblables qui eurent l'adresse de se faire écouter pendant quelque temps. Ces preuves sont accablantes.

Je pourrais renvoyer encore l'incrédule aux prophéties qui regardent le Messie, et qui ont eu leur effet; leur simple exposition suffirait pour convaincre qu'elles ne convenaient qu'à Jésus-Christ; celles-ci par exemple : qu'il serait de la race de David; qu'il naîtrait d'une vierge, dont l'époux, gardien de sa virginité, étant un homme juste, qui n'aurait pas voulu garder une épouse infidèle, serait averti par un ange de cette conception miraculeuse. Il était dit que ce Sauveur des hommes naîtrait à Bethléem, que la Galilée aurait les prémices de sa prédication, qu'il guérirait toutes sortes de maladies, rendrait la vue aux aveugles, ferait marcher droit les boiteux. Mais sans s'arrêter à ces prophéties, que l'on fasse seulement attention à une merveille qui frappe encore les yeux de tout l'univers étonné. David, Isaïe, Zacharie, Osée, ont prédit que le Messie serait également le docteur et le dominateur des gentils et des Juifs; qu'il

rabbin Salomon Jarchi explique les soixante-dix semaines de la même manière que nous.

détruirait les idoles et le culte impie qu'on leur rendait; que les nations les plus infidèles se soumettraient au joug de la foi, et n'adoreraient plus qu'un seul et même Dieu. L'oracle a été vérifié. Quand Jésus-Christ vingt au monde, les ténèbres de l'idolâtrie couvraient presque toute la terre; elles se sont dissipées peu à peu; les peuples se sont convertis, et les rois, devenus protecteurs de cette nouvelle religion, ont porté les derniers coups au paganisme. Voilà des effets qui surprennent; en donnerons-nous la gloire aux rabbins, à ces maîtres en Israël? Non, elle n'appartient qu'aux apôtres et à leurs successeurs. C'est par leurs soins que le peuple de Dieu s'est formé. Ainsi a été accompli cet autre oracle rendu par Jacob mourant, et dont il est parlé au chap. XLIX de la *Genèse;* qu'avant que la puissance et le gouvernement fussent ôtés à la maison de Juda, le *Silo*, c'est-à-dire, selon tous les interprètes (32), le *Messie*, viendrait, et que toutes les nations lui seraient soumises....

Quand on ne ferait point attention à toutes ces autorités, celle des apôtres ne suffirait-elle pas pour convaincre que Jésus-Christ était la fin et le terme de toutes ces prophéties, et qu'il les a accomplies toutes? Pourquoi refuserais-je de croire des hommes dont la vertu et la sincérité sont si connues? Les Juifs n'ont point eu d'autres motifs pour croire que Moïse ne les a point trompés. Car enfin il n'avait point de témoins quand il s'entretint avec Dieu. Mais, outre le témoignage des apôtres, sur combien d'autres fondements ne pourrais-je pas établir ici la puissance et la dignité de Jésus? Je pourrais dire que depuis sa résurrection il a apparu à un grand nombre de ses disciples, que beaucoup l'ont vu monter au ciel. Je pourrais produire les miracles qu'il a faits, les démons chassés, les maladies les plus désespérées guéries par une seule parole, le don de parler diverses langues, accordé aux premiers prédicateurs de l'Evangile, et une infinité d'autres merveilles non moins surprenantes. Aussi Dieu avait-il prédit que ce serait à ces signes qu'on reconnaîtrait le Messie. Ajoutez que son sceptre, c'est-à-dire la doctrine de l'Evangile, renfermé au commencement dans Sion, s'est étendu peu de temps après dans tous les pays du monde sans violence, sans contrainte, par la seule puissance de Dieu; les peuples, les rois mêmes se sont soumis à ce nouveau joug, comme David l'avait prédit.

Ce serait une tâche, sinon impossible, du moins qui exigerait des volumes entiers, de rapporter ici toutes les prophéties concernant le Messie, et de montrer en détail comment Jésus-Christ les a toutes littéralement accomplies. D'ailleurs ce sujet se trouve déjà traité dans ce Dictionnaire aux articles PROPHÉTIES, ATTENTE, et sous les noms des principaux prophètes. Nous nous bornerons donc ici à donner un aperçu de quelques prophéties seulement, et à montrer ... Jésus-Christ seul les a ponctuellement ... lisées. Nous suivrons à ce sujet ... l'abbé Houtteville, remarquable sur ... une incontestable clarté. Il con... faire remarquer avec tous les ... qu'au moment où le Christ parut ... terre, les Juifs attendaient alors ... et non-seulement eux, mais le ... tier pressentait, sur la foi de toutes ... ditions, la venue du grand libérateur ... Jésus-Christ vint sur la terre, ... les yeux étaient portés vers le ... les jours de l'espérance étaient ... rivés à leur terme : encore un ... l'on croyait voir les promesses ... les oracles justifiés, Israël dans la ... Saint de Dieu régner dans Sion, ... titude des peuples accourir ... lui. Déjà l'espoir impatient ouvra... lumes sacrés, et cherchait à s'y ... dans le détail des circonstances ... comme le peuple, étaient dans ... on comptait les heures, et ... qu'on cherchait des yeux celui qu... avait promis dès l'origine du ... parlant ainsi je n'exagère point ... conte que ce que je lis à chaque ... l'histoire. Lisez celle de Jean-Bap... l'Evangile : le saint homme plon... eaux du Jourdain ceux qui vien... cette pratique fait soupçonner ... qu'il soit le Messie. Ils lui fo... s'il est celui qui leur est promis ... l'est pas, d'où vient qu'il exer... tions réservées par les prophè... seul. (*Luc.* III, 15; *Joan.* I, 25 ... qu'ils étaient prévenus de la ... Dieu avait faite par Ezéchiel, ... laverait les souillures de son ... un fleuve d'eaux pures. (*Ezech.* ... Quoi qu'il en soit, il est clair ... même unique, que vers le temps ... Christ la nation juive soupirait ... jamais vers le Libérateur, et le ... tout sur la foi de ses désirs.

Et, dans la vérité, tout con... suader qu'on était parvenu ... bénédiction et de salut. Les Ju... pas même les seuls à le croire ... s'était répandu dans toutes les ... l'Orient qu'il allait paraître ... l'heureux et vaste empire tien... peuples sous sa tranquille ... C'était de la Judée qu'il de... toutes les révolutions qui de... céder étaient passées. Tacite (*Hist.* ... Suétone (*In Vesp.* cap. 4.) ... bruit comme établi par une ... tante, et par une ancienne pro... trouvait dans les Livres sacrés ... juif. Les oracles des Sibylles ... même ouvertement. (MARATH... *in August.*; CLEM. ALEX., *Strom.* ... *carm.*) L'espérance générale ... une autorité de nos Ecritures. ... les prédictions tant de fois si ...

(32) Ces interprètes sont les rabbins Siloch, Béchaï, Salomon, Abenezra et Kenichi.

plies, qu'on n'avait aucun doute sur l principal qu'elles annonçaient. Les plus que les autres, y étaient attentifs. à eux surtout que la promesse était e; ils en étaient les dépositaires et sient les premiers en ressentir les Il ne restait plus rien à désirer pour nplissement des signes qui devaient pagner ou prévenir un si grand évét. Il était écrit, qu'à la naissance de veau Roi, *l'abondance de la paix* résur la terre (*Psal.* LXXI, 7);* que les s, devenus amis, formeraient de leurs les socs de charrue, et des faux de lances; qu'un royaume ne tirerait glaive contre un autre royaume (*Isa.* II, 6; XL, 1), et qu'ils ne rougiraient eurs mains du sang l'un de l'autre. x, 7.) Or telle visiblement était la monde (ORIGEN., *Contra Cels.*, lib. II.) dessein admirable de la Providence, Jésus-Christ parut sous l'empire ste. Le temple de Janus, qui n'avait été fermé que deux fois depuis la on de Rome, fut plus solennellement nais fermé sous ce prince, en signe paix universelle qui régnait sur la l'espace immense des mers. On lit isir et surprise dans les poëtes, ausque dans l'histoire, la magnifique e du bonheur des peuples sous ce ranquille. (LUCAN., lib. VIII, *Epist. ul.*; VIRGIL., eclog. 4, *Æneid.*, lib. I; lib. VI; S. AUG., *De civit. Dei*, lib. X, C'est de point en point celle que les es avaient tracée, et, afin qu'il ne ucun doute, ils avaient nommément le peuple qui devait alors commans les autres.

l avait en effet marqué la succesempires, jusqu'à celui dans lequel ie devait naître. (*Dan.* II, 40.) En nt le songe de Nabuchodonosor, il prédit que son royaume serait suiutre, qu'il appelle un royaume (c'est celui des Perses et des Mèdes us); que celui-ci serait suivi d'un core, qu'il nomme un royaume celui des Grecs sous Alexandre); après ce dernier s'élèverait un e empire, qu'il appelle un royaume qui briserait, qui réduirait tout en Voilà évidemment l'empire des C'est alors aussi que, selon le ophète, le Dieu du ciel devait susoi, *un royaume qui ne serait jamais n royaume qui ne passerait point isterait au delà des siècles.* Si donc, e fait parle, Jésus-Christ est né ours où Rome fut au comble de sa qui niera qu'une circonstance si et jointe à tant d'autres, n'entre stration de la foi chrétienne?

onduite des Juifs est l'évidente ue les conjonctures des temps conn tout aux prophètes. L'impresit sur eux une vérité si palpable niverselle, si dominante, qu'elle demeura près d'un siècle parmi eux. Comme ils pensaient que l'accomplissement des prédictions pouvait avoir une certaine étendue, durant cent ans, on ne parlait dans les Nations que de faux Christs qui se faisaient suivre, et de faux prophètes qui les annonçaient. Les âges précédents, continue Bossuet (*Discours sur l'hist. univ.*) dont j'emprunte cette remarque, n'avaient rien vu de semblable. Les Juifs n'y prodiguèrent le nom de Christ, ni quand Judas le Machabée remporta sur leur tyran tant de victoires, ni quand son frère Simon les affranchit du joug des gentils, ni quand le premier Hircan fit de si glorieuses conquêtes. Le temps et les autres signes ne convenaient pas encore, et ce n'est que dans le siècle de Jésus-Christ que l'on commença sérieusement à parler de tous ces Messies. C'est alors que l'aveuglement ou la flatterie, saisissant le premier objet qui se montrait avec éclat, reconnut dans le premier Hérode, celui que la divine miséricorde promettait au monde depuis si longtemps; une secte entière prenant de lui son nom, lui donna le titre majestueux de Messie. Et ce n'est pas de l'Evangile, ni des écrivains de l'Eglise seulement, que nous l'apprenons. Perse et son ancien Scholiaste (*Scholiast in Persa*, satir. 5) nous disent que la naissance d'Hérode était célébrée par ses sectateurs, avec la même solennité que le Sabbat. Combien fallait-il être pressé pour les autres circonstances pour trouver son Messie dans un tyran si odieux! (S. EPIPHAN., lib. I, hæres. 20; *Hérodiens.*) Josèphe, si *savant dans les prophéties judaïques*, comme il le rapporte lui-même, et qui d'ailleurs *était prêtre et sorti de la race sacerdotale*, tomba dans une erreur pareille peu de temps après. Il n'ignorait pas assurément que la venue de ce roi tant promis, devait concourir avec les jours du règne d'Hérode, où il nous montre lui-même dans un si grand détail le commencement manifeste de la ruine des Juifs. (JOSEPH., *De bell. Jud.*, lib. I, c. 28; lib. VII, c. 31.)

Mais l'état de sa nation alors si déchue, et dont rien ne remplissait les ambitieuses idées qu'elle s'était faites de son Christ, lui fit porter les yeux ailleurs. Il poussa un peu plus avant le terme de la prophétie, et l'appliquant à Vespasien, il assura que les *oracles de l'Ecriture désignaient* ce prince déclaré empereur dans la Judée. « Aveugle, » dit Bossuet, « qui transportait aux étrangers l'espérance de Jacob et de Juda; qui cherchait en Vespasien le fils d'Abraham et de David, et qui attribuait à un prince idolâtre le titre de celui dont les lumières devaient retirer les gentils de l'idolâtrie. La conjoncture des temps le favorisait, poursuit le même prélat; mais pendant qu'il attribuait à Vespasien ce qui était dit du Christ, les zélés qui défendaient Jérusalem se l'attribuaient à eux-mêmes. C'est sur ce seul fondement qu'ils se promettaient l'empire du monde, comme Josèphe le raconte; plus raisonnables que lui, en ce que du moins ils ne sortaient pas de la nation, pour cher-

cher l'accomplissement des promesses faites à leurs pères. »

Jusque dans l'assemblée des Samaritains, où le seul Pentateuque était lu, on ne doutait pas que les jours où vivait Jésus-Christ, ne fussent ceux dont Moïse avait si clairement parlé. La femme Samaritaine avait dit au Sauveur même, qu'elle savait que le Christ *allait paraître;* et ce fut apparemment sur cette assurance que le peuple courut follement après un si grand nombre de faux Messies. Dosithée fut le premier, mais l'éblouissement qui fit croire en lui, ne dura pas. Simon le Magicien vint après, et fut suivi de Ménandre qui s'appropria le nom de Sauveur du Monde avec encore plus d'audace que Simon. Partout l'imposture profitait de l'espoir général, et la plus grossière n'était pas sans succès. Un malheureux Barcokebas, abusant du rapport de son nom avec ce qui est écrit au livre des Nombres sur l'étoile de Jacob, hasarda de se faire passer pour le Messie, et il y réussit. Les Juifs l'oignirent et le consacrèrent comme leur roi; il y en eut même parmi les principaux rabbins qui lui déférèrent les honneurs dus au Messie; il les reçut, et continua de tromper jusqu'à ce qu'enfin devenu chef de révolte, il périt avec sa troupe sous l'empire d'Adrien. Ainsi voyons-nous les Juifs, jusque dans leurs erreurs établir les fondements de la loi chrétienne. (ORIG., *in Matth.*, lib. I *contr. Celsum.*; *in Joan.*; IRENÆUS, *Advers. hæres*, 20; EUSEB., *Chron.*; *Hist.*, lib. IV; JUSTIN., *Apol.*; Talmud, traité *Sanhédrin*, fol. 93 verso, et fol. 97 verso; Médrasch-Rabba, *Lamentations de Jérémie*, II, 2; Maimonides, traité *Melachim*, chap. 11.)

Une troisième circonstance touchant le Messie, et soigneusement observée par les prophètes, est le lieu de sa naissance, et l'ordre de sa généalogie qui devait remonter jusqu'à David. Dieu l'avait expressément promis à ce prince, et la nation entière savait que le Christ devait descendre de la famille de ses rois. C'était une croyance si générale, que les prophètes eux-mêmes en prirent occasion de donner au Messie le nom de David. D'une autre part, on était instruit qu'il devait voir son premier jour en Bethléem. Les écrivains sacrés avaient même distingué Bethléem d'Ephrat d'où était la famille de David, d'un autre Bethléem qui était d'une tribu différente. Or, ces deux circonstances se trouvent manifestement dans l'histoire de Jésus-Christ de l'aveu même des Juifs. 1° Il est sorti de la race de David, et cette descendance est exactement détaillée dans l'Evangile. Si la critique sévère y a trouvé quelque embarras, l'explication naturelle et claire qu'Africanus a donnée, lève sur ce point tous les doutes qui pourraient arrêter l'esprit, et maintenant la difficulté n'en est plus une; je ne dis pas seulement parmi nous, je dis encore les incrédules habiles; 2° Jésus Christ est né à Bethléem, c'est un fait positif qu'on ne devrait pas contester. (*Isa.* LIII, 8; *Jerem.* XXX, 9; *Ezech.* XXXIV, 23; *Osee*, III, 5; *Mich.* V, 2; *Matth.* I; *Luc.* III; AFRIC., apud Euseb., *Hist. eccles.*, lib. I, c. 7.—*Vide* GROT., *Comment. in Luc.*, cap. III.)

Ce que les anciens oracles avaient encore répété souvent en parlant du Messie, c'est qu'il aurait un précurseur, dont la parole annoncerait la consolation des enfants de Dieu. Isaïe l'avait prédit avant la ruine du temple, et Malachie depuis son rétablissement. *On entendra*, dit le premier, *la voix de celui qui criera dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers de notre Dieu; car sa gloire va se manifester, et toute chair verra l'accomplissement de ce qu'il a promis.* (*Isa.* XL, 5.) Comparez ces traits avec l'histoire de Jean-Baptiste. Quelle conformité! Quelle ressemblance! Remarquez surtout deux choses : premièrement, que Malachie parle de la mission du précurseur comme d'un événement prochain : *Voici que j'envoie mon ange qui préparera la voie devant moi.* Or il est constant que depuis Malachie jusqu'à Jean-Baptiste, il n'y eut point de prophète en Israël. Les Juifs ne le désavouent pas. Ce dernier est donc le *précurseur* dont parle l'Ecriture. Observez en second lieu que le précurseur ne devait précéder le Messie que d'un court intervalle. *Et aussitôt le dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance, si désiré de vous, viendra dans son temple. Le voici qui vient*, dit *le Seigneur des armées.* (*Malach.* III, 1.) Or, n'est-ce pas Jean qui a dit, en voyant Jésus-Christ : *Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde, voilà celui de qui j'ai dit : il vient après moi un homme qui m'a été préféré, parce qu'il était avant moi. Pour moi je ne le connaissais pas; mais je suis venu baptiser dans l'eau afin qu'il soit connu dans Israël?* (*Joan.* I, 29 seqq.) Ici donc se montre encore un des caractères du Christ, visiblement rempli dans le Messie que nous connaissons.

Mais n'oublions pas de remarquer ce qui est un scandale aux âmes superbes, et ce qui console la foi simple du Chrétien. Dans cette foule de prophéties où nous semblons lire toute l'histoire du Sauveur, il est écrit qu'il naîtra pauvre, inconnu, dédaigné des hommes vains; qu'il paraîtra comme un objet de mépris, qu'il sera sous les yeux du peuple, et que le peuple ne le connaîtra pas; qu'il sera sans appui, sans secours et sans asile (*Psal.* LXVIII, CXIX, CXLI, *Isa.* LIII, 3; VIII, 13; *Jerem.* IV, 22; *Zach.* IX, 9.) Isabel, dans l'extérieur de sa naissance, devait être le libérateur de l'univers. A présent, lisez dans l'Evangile de quelle sorte Jésus est né. C'est dans l'appareil le plus humble, le plus obscur, dans la disette la plus dénuée, dans la condition la plus vile, sous la forme d'un esclave, comme le dit son apôtre, et sans avoir où reposer sa tête (*Philipp.* II, 7; *Matth.* VIII, 20.) comme il le dit lui-même. Que ces rapports sont exacts et que pourrait-on désirer de plus pour les rendre convaincants? »

L'auteur développe ensuite les prophéties suivantes et leur accomplissement en Jésus-Christ.

A peine le monde est-il sorti des mains de

Dieu, est-il encore dans son enfance, la chute du premier homme est à peine arrivée; et déjà on lui parle d'un libérateur, on lui montre de loin un Messie par la puissance duquel la tête du serpent doit être écrasée pour jamais. (*Gen.* III, 14, 15.) Quelques siècles sont-ils écoulés, l'inondation générale a-t-elle fait comme un nouvel univers, Dieu se souvient de sa parole et renouvelle ses saintes promesses. Il pense à se faire un peuple agréable à ses yeux; et il en choisit un parmi la foule des nations éparses sur la terre; son amour se plaît à faire éclater en lui ses plus grandes miséricordes; il daigne traiter avec ses serviteurs, et dit à Abraham : *En votre postérité seront bénis tous les peuples.* (*Gen.* XII, 3.) A cette alliance si saintement jurée, les desseins de Dieu commencent à se développer, son secret lui échappe, si j'ose parler ainsi, et partout il semble préluder à la naissance de son Fils. Tous les grands hommes du peuple Juif ne sont pas moins ses figures que ses pères; ils le tracent, chacun en sa façon, et tous le représentent en entier. Tous les événements conduisent à lui, et les hommes, malgré la diversité de leurs vues, malgré l'inconstance de leurs projets, ne font que disposer, sans le savoir, les circonstances préliminaires de sa naissance. De temps à autre sont envoyés des prophètes pour annoncer à Israël son Rédempteur, leurs écrits, conservés soigneusement, passent de race en race, et depuis l'origine du monde jusqu'aux jours marqués pour le salut universel, Dieu ne cesse de confirmer la vérité de sa parole par d'authentiques témoignages.

Mais parmi tant de prédictions il n'en est point de plus formelle ni de mieux liée que celle de Jacob. Ce patriarche, près de sa fin, assemble autour de lui sa nombreuse famille; plein de Dieu, et frappé de sa lumière, ses yeux s'ouvrent dans ce dernier instant, les siècles obscurs se révèlent à lui, il les parcourt comme un homme qui lit dans un livre; puis bénissant chacun de ses fils, il leur prédit à tous ce que la Providence leur destine, et ce qui doit arriver aux douze tribus quand elles seront dans la terre promise. Tout ce qu'il dit des frères de Juda est exprimé avec cette simplicité sublime, avec cet enthousiasme vif et hardi qui marque si sensiblement un esprit transporté hors de lui-même par celui de Dieu. Mais lorsqu'il en est à Juda, la lumière redouble, elle lui fait voir le grand et unique dessein de Dieu, ce dessein, caché en lui de toute éternité, l'incarnation de son Verbe; il marque en détail les circonstances de cet événement; et il en fixe l'époque avec une précision qui ne laisse rien à désirer : *Juda*, dit-il, *vos frères vous loueront; votre main sera sur la tête de vos ennemis, les enfants de votre père se prosterneront devant vous. Juda est un jeune lion. Mon fils, vous avez couru vers la proie, vous vous êtes reposé comme un lion, et comme une lionne. Qui osera le réveiller? Le sceptre ne sortira point de Juda, et l'on verra toujours des capitaines, et des magistrats ou des juges nés de sa race, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des peuples* (*Gen.* XLIX, 8 seqq.); ou comme porte une autre leçon qui peut-être n'est pas moins ancienne : *Jusqu'à ce que vienne celui à qui tout est réservé, et qui sera*, etc. La suite de la prophétie regarde à la lettre la contrée que la tribu de Juda devait occuper dans la Terre Sainte. Mais les dernières paroles que je viens de produire, en quelque sens qu'on les veuille prendre, ne peuvent signifier autre chose que l'Envoyé de Dieu, le Libérateur déjà promis, le Prêtre, le Roi du nouveau peuple, et, pour tout dire, le Messie, l'Oint du Seigneur.

Il est venu, en effet, selon que Jacob l'avait prédit à la nation entière, dans la personne de Juda qui devait un jour lui donner son nom, et dont la tribu devait, après la dispersion des autres, en voir les restes réunis sous ses étendards. Il est venu lorsque l'autorité de Juda commençait à disparaître, et dans un temps où le peuple juif courait, et à grands pas, vers sa ruine. Il est venu, et avec lui s'est élevé un nouveau royaume, non pas, ainsi que les autres, composé de quelques régions; mais de tous les peuples, dont il est le Libérateur, le Chef, l'espérance et le salut. Il est donc Celui qui devait être envoyé, Celui qui devait être l'*attente des nations*, Celui *à qui tout est réservé*, et jamais prophétie ne pouvait être justifiée par un accomplissement plus exact....

De la prophétie de Daniel.— Je mets d'abord sous les yeux du lecteur tout le texte de la prédiction que je veux éclaircir. Dieu a abrégé *et fixé les temps à soixante et dix semaines en faveur de votre peuple et de votre Ville sainte, afin que les prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le Saint des saints reçoive l'onction sacrée. Sachez donc ceci, et gravez-le dans votre esprit. Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ, chef de mon peuple, il y aura sept semaines et soixante et deux semaines; et les places et les murailles de la ville seront bâties de nouveau dans des temps fâcheux et difficiles; et après soixante et deux semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui doit le renoncer ne sera point son peuple. Un peuple avec son chef qui doit venir, détruira la ville et son sanctuaire : elle finira par une ruine entière et la désolation qui lui a été prédite arrivera avant la fin de la guerre. Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine, et à la moitié de la semaine les hosties et les sacrifices seront abolis, l'abomination de la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin.* (*Dan.* IX, 24-27.)

Pour rendre cette prophétie sensible, et la mettre dans tout son jour, j'ai deux choses à faire. D'abord je dois fixer le sens et les dates qu'elle renferme; puis ensuite démontrer qu'elle n'est applicable qu'à Jésus-Christ.... Les savants s'accordent à entendre le texte de Daniel non de semaines de jours,

comme on les conçoit d'ordinaire, mais de semaines d'années. On sait que cette méthode de calculer les temps, est ce qu'il y a de plus usité dans les saints Livres. Elle est si bien du style des prophètes, qu'on la trouve dans *Ezéchiel* (IV.) et dans l'*Apocalypse* même (c. XII, 6). Moïse, longtemps auparavant, s'en était servi dans le Livre de la *Genèse*. Ainsi Laban propose à Jacob d'achever la semaine de son premier mariage, et lui promet qu'après sept autres années de servitude, il lui donnera Rachel : *Imple hebdomadas dierum hujus copulæ, et hanc quoque tibi dabo, pro opere quo serviturus es mihi septem annis aliis*. (*Gen*. XXIX, 27.) Ainsi encore, dans le *Lévitique* XXV, 8), Dieu dit à Moïse : Vous compterez sept semaines d'années : *Numerabis tibi septem hebdomadas annorum*. C'est-à-dire vous compterez 49 ans, à la fin desquels tombera celui du Jubilé. Des exemples si positifs assurent de reste la vérité de l'opinion générale. J'oserai pourtant aller plus loin, et soutenir avec confiance qu'il serait difficile de trouver un endroit seul dans les prophètes, où les jours des temps éloignés et prédits signifient moins que des années. Les talmudistes (Joseph., Medus., Jachiad., Abarbanel., Manasses Ben-Israël), et généralement tous les Juifs en conviennent assez. Plût à Dieu que nous fussions aussi bien d'accord sur le reste! Si néanmoins quelqu' un s'obstine à nous contester encore la supposition de ces calculs, qu'il sache qu'elle n'était point inconnue aux écrivains profanes; qu'Aristote (lib. VII, sub fin.) en parle assez ouvertement, et que le célèbre Varron surtout ne l'a pas oubliée dans ses Livres intitulés *les Semaines* (in Gellio). Il est donc vrai que la durée des temps, marquée par Daniel, est de quatre cent quatre-vingt-dix années; puisque ce nombre est celui de soixante et dix multiplié par sept. On ne doit pas au reste s'étonner ici de ce que le prophète tranche et divise le total des semaines en sept, en soixante et deux, en une et la moitié d'une. De tels partages ne sont point sans exemples et l'on en trouve un à peu près semblable dans *Ezéchiel*. (XLV, 12.)

Or, les soixante et dix semaines ont commencé en la vingtième année d'Artaxercès Longue-main, qui le premier permit aux Juifs le rétablissement de Jérusalem. J'ajoute que la fin des soixante et dix semaines ne tombe pas à la mort de Jésus-Christ précisément, mais quelques années après, c'est-à-dire que je fais écouler soixante-neuf semaines complètes avant la mort de Jésus-Christ, et que je place la Passion au milieu de la soixante et dixième.

Ainsi je fais ce raisonnement. On doit commencer les soixante et dix semaines à l'ordre qui fut donné pour rebâtir Jérusalem, comme le porte le texte sacré : ***Ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem*. (*Dan*. IX, 23.)** Or cet édit fut donné à la vingtième année d'Artaxercès. En voici la preuve.

On ne voit que quatre édits publiés en faveur des Juifs par les rois de Perse; celui de Cyrus, celui de Darius, fils d'Hystaspe, celui d'Artaxerxès Longue-main à la septième année de son règne, enfin celui du même prince treize ans après, et le vingtième de son règne, au mois de Nisan. Or les édits de Cyrus et de Darius, fils d'Hystaspe, ne permettaient aux Juifs que le rétablissement du temple. Le premier édit d'Artaxerxès était même renfermé dans ces bornes: il ne regardait que l'autel et son culte. Ce ne fut que par le second qu'il permit aux Juifs de rebâtir leurs murs, et les maisons de Jérusalem depuis si longtemps abattues. (*I Esdr*. I, VI, VII; *II Esdr*. II.) Donc, c'est à ce dernier édit que commencent les soixante et dix semaines dont parle Daniel.

Il me sera facile de prouver la certitude de cette époque; je n'ai qu'à remettre sous les yeux le texte seul de l'Ecriture. Artaxerxès demande à Néhémie le sujet de sa douleur, et voici sa réponse : *Je dis au roi : ô roi, que votre vie soit éternelle! Pourquoi mon visage ne serait-il pas abattu, puisque la ville où sont les tombeaux de mes pères est déserte, et que ses portes ont été brûlées? Le roi me dit: Que demandez-vous? Je priai le Dieu du ciel et je dis au roi: Si ma demande ne déplait au roi, et si votre serviteur vous est agréable, envoyez-moi en Judée à la ville des sépulcres de mes pères, afin que je la fasse rebâtir.... Le roi l'agréa, et il me permit de m'en aller. Je lui dis encore: Je supplie le roi de me donner des lettres pour les gouverneurs du pays de delà le fleuve, afin qu'ils me fassent passer sûrement jusqu'à ce que je sois en Judée. Je le supplie aussi de me donner une lettre pour Asaph, grand maître de la forêt du roi, afin qu'il me soit permis d'y prendre du bois pour couvrir les portes des tours du temple, les murailles de la ville, et la maison où j'habiterai. Le roi m'accorda ma demande, parce que la main favorable de mon Dieu était sur moi*. (*II Esdr*., II, 2-8.) Plus bas, Néhémie rapporte le discours qu'il fit aux prêtres, aux magistrats et aux plus considérables du peuple juif. *Vous voyez*, leur dit-il, *l'affliction où nous sommes, Jérusalem est abandonnée, ses portes ont été réduites en cendres. Venez, rebâtissons les murailles de Jérusalem, afin qu'à l'avenir nous ne soyons plus en opprobre....., et ils s'encouragèrent tous à bien travailler*, poursuit l'Ecriture (*Ibid*., 16, 17.) Peu après elle raconte les succès de l'entreprise, le rétablissement des murs, des tours, des forts, des édifices domestiques, des citernes, des portiques, des aqueducs, enfin de tout ce qui avait éprouvé la fureur des Chaldéens. C'est ce que confirme l'*Ecclésiastique* (XLIX, 15) par ces paroles: *Et Nehemias in memoria multi temporis, qui erexit nobis muros eversos, et stare fecit portas, et seras, qui erexit domus nostras*. Après un témoignage si formel, quel doute peut rester encore?

Faisons voir maintenant que les soixante et dix semaines de Daniel n'ont fini qu'après la Passion de Jésus-Christ, c'est-à-dire, que Jésus-Christ est mort dans le cours de la soixante et dixième.

Supposons, comme l'avouent les meil-

chronologistes, qu'Artaxerxès Longue-
ait commencé de régner l'an 4241
période Julienne, sa vingtième année
ra dans la 4260 de la même période,
onde 3550 et de Rome 281. Ajoutez
euant à ce nombre soixante-neuf se-
s d'années, c'est-à-dire 483 ans, vous
erez l'an du monde 4033, de la période
ne 4743, et de l'ère chrétienne 30, où
xe le baptême de Jésus-Christ (*Luc.*
), quand on veut se conformer à l'an-
: tradition.
tent sept ans pour la dernière des soi-
et dix semaines, et je la fais commen-
a première pâque célébrée par Jésus-
après son baptême. Or ce fut trois,
'on veut quatre ans après, que Jésus-
fut crucifié, la quatrième année de
x cent deuxième Olympiade, la qua-
huitième de l'année Julienne, la trente-
me de l'ère vulgaire, la dix-neuvième
mpire de Tibère, et la quatre cent
-vingt-septième de celle de Daniel.
notre calcul se rapporte avec justesse
cision, au texte du prophète. Telle
ssi la supputation de ce qu'il y a ja-
u de plus savants hommes parmi les
s et parmi les modernes. (*Concil.*
sar., can. II; S. Aug. *De doctrina*
.. c. 21; Euseb., lib. I *Chr.*, et l. VIII
ist.; Hieron., *in Dan.*; Georg. Sync.,
d an. m. 5554; Huet, *Dem. Evang.*;
et, *Hist. univ.*; Grotius)
Dieu des Chrétiens est donc prédit
siècles avant sa naissance dans le mon-
n lui tous les caractères de la pré-
n sont manifestement remplis, et je
erai le lecteur d'examiner de point en
l'événement sur la prophétie. La réa-
i fidèlement peinte dans l'image, dis-
ce qui lui reste de doutes, et consolera
ur.
rophète appelle celui dont il parle, le
des saints, qui doit recevoir l'onction
. (*Dan.* IX, 24.) Il ajoute que par lui
révarication doit être abolie, que le
trouvera sa fin; qu'il sera la justice
lle qui viendra sur la terre, et qu'en
rsonne les prophéties et les visions
leur accomplissement.
est-ce qui ne voit pas dans cette pein-
s principaux traits de Jésus-Christ?
e pas lui qui est appelé le Christ, ou
du Seigneur? (*Act.* IV, 26, 27; X, 37,
br. I, 8, 9.) N'est-ce pas lui qui est
é partout le Saint et le Juste? (*Luc.*
Act. III, 14; *Rom.* III, 26; *I Cor.* I, 2.)
e pas lui qui a remis les péchés aux
es? (*I Joan.* II, 1; *Act.* X, 45; XIII, 38;
, 13.) N'est-ce pas à sa naissance que
dictions saintes et profanes ont cessé?
h. III, 15; *Hebr.* I, 1.) N'est-ce pas en
éclate la vérité de toutes les prophé-
Matth. V, 17; *Rom.* X, 4.) N'est ce
qui a été nommé le chef d'un nou-
euple? (*Matth.* II, 4-6.) N'est-ce pas
a été retranché et mis à mort? (*Luc.*
5, 46.) N'est-ce pas lui qui a con-
n alliance avec plusieurs? (*Hebr.*
X, 14.) N'est-ce pas à sa mort qu'ont fini les sacrifices grossiers et les victimes sensibles? (*Ibid.*) N'est-ce pas aussitôt après sa mort que la désolation entra dans le temple, et que les aigles abominables parurent dans le lieu saint? (*Joan.* XIX, 30; *Matth.* XXIII, 37; XXIV, 15.) Qui pourrait donc résister à tant de rapports, et ne pas louer celui qui nous a rendu *si croyable la vérité de ses oracles?* (*Psal.* XCII, 5.)

Le fait invincible, le fait que nul homme ne peut effacer, ni mettre en doute, c'est que, quelque date qu'on choisisse, à quelque époque qu'on commence, à quelque point qu'on finisse, toujours il demeure vrai que les soixante et dix semaines sont écoulées. Or c'est à la fin de ces semaines que le Saint des saints devait recevoir l'onction sacrée, que le Christ devait naître et mourir. Donc le Saint des saints est venu; donc le Messie a paru; donc il a souffert la mort. C'est après son supplice que le temple et la ville devaient être détruits. Ils le sont: donc le Réconciliateur a été donné. C'est au milieu de la dernière semaine que les oblations et les cérémonies de la première alliance devaient cesser. Elles sont abolies; donc la dernière semaine est passée. C'est après la durée totale des soixante et dix semaines que les païens devaient être instruits: ils l'ont été. Ils devaient reconnaître le Sauveur: ils l'ont adoré. Que veut-on davantage? Que l'incrédule le dise, s'il le peut.

Rien n'est plus fort contre les Juifs que le témoignage même de leurs pères (Beresith-Rabba, *in Dan.*; *Epist. ad rab. Isaac*), qui, dans l'origine et avant toute prévention de controverse, appliquaient unanimement au Messie l'oracle que nous venons d'exposer. Les rabbins Barachias, Moïse, Ben-Nachman, Samuel, n'ont pas douté que le Sauveur si souvent promis dans les Saintes Ecritures, ne le fût encore et plus expressément qu'ailleurs dans le neuvième chapitre de Daniel, comme les quatre cent quatre-vingt-dix ans marqués dans sa prophétie conduisaient à la fin du quatrième millénaire, et environ deux mille ans après Abraham. Un Elie très-respecté par eux (Gem., tract. *San.*, c. 2), quoique ce ne soit pas le prophète de ce nom, l'avait ainsi enseigné dès avant la naissance de Jésus-Christ et la mémoire s'en est conservée dans le Talmud.

Afin qu'un trait unique distingue son auguste génération de toute autre, et qu'à jamais elle ne puisse être confondue avec les races humaines, le Messie naîtra dans le sein d'une mère vierge; il n'aura de père que Dieu seul; et pour en affermir la croyance, les prophètes à qui le secret de ce prodige sera confié, seront chargés de l'annoncer à la terre de longs siècles avant qu'il s'accomplisse.

Ecoutez ce qu'en dit Isaïe (VII, 14): *Une vierge*, on pourrait traduire peut-être mieux, *la Vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous*. Le voilà donc ce Messie, caractérisé

par le signe le plus merveilleux ; le voilà le fils de celle qui a *trouvé grâce devant Dieu* (*Luc.* I, 30); le voilà celui que l'opération du Saint-Esprit a fait naître dans le sein de Marie (*Matth.* I, 18); ce composé miraculeux de Dieu et de l'homme ; ce *Jésus* ainsi nommé, parce qu'il devait sauver son peuple ; ce saint par excellence; ce Fils de Dieu ; cet Emmanuel enfin, et Dieu lui-même habitant parmi les hommes.

Aussi après les paroles que vous venez d'entendre, le prophète ajoute, non plus comme voyant de loin, mais comme s'il envisageait de près le grand objet qu'il présente : *Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné. Il portera sa principauté sur son épaule, et il sera appelé l'admirable, le conseiller, Dieu, le fort, le Père du siècle futur, le prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus ; et la paix* (qu'il établira) *n'aura point de fin. Il s'assiéra sur le trône de David, et il possédera son royaume, pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais.* (*Isa.* IX, 6, 7.) Recueillez tous ces titres et vous les trouverez tous remplis dans la personne de Jésus-Christ. Ce sont ses caractères, ses priviléges, ses fonctions, ses grandeurs et sa gloire. *Il porte sa principauté sur son épaule*, parce qu'en lui est le principe de toute autorité; parce qu'il n'a besoin ni d'être reconnu par son peuple, ni d'être aidé par ses armées à soumettre les rebelles ; parce qu'il est lui-même sa force, sa puissance, sa royauté, et que tous ses sujets sont sa conquête. Il est l'Admirable ; car qui peut comprendre sa charité, son humilité, son amour! Qui peut sonder le secret par lequel il unit dans son être deux natures si disproportionnées entre elles! Il est l'*admirable;* car qui peut l'être davantage que celui dont on a dit : *Jamais homme n'a parlé de la sorte?* (*Joan.* VII, 46.) Celui qui parlant de lui-même a pu dire : *Lequel d'entre vous me reprendra de péché?* (*Joan.* VIII, 46) Celui qui a fait des œuvres que personne n'avait faites avant lui. Il est *conseiller* par excellence, parce qu'il est la sagesse de son Père, et que par lui se sont consommés les décrets du Très-Haut. C'est lui qui éclaire toute intelligence qui entre à la vie (*Joan.* I, 9); c'est lui qui calme, qui console, qui relève les cœurs abattus, qui leur enseigne toute vérité par l'efficace et l'onction de son esprit. Il est le *fort*, non-seulement parce que nul ne lui peut ravir ceux que son Père lui a donnés (*Joan.* X, 29), mais encore parce que tout a été fait par lui, et que sans lui rien n'aurait été fait de ce qui a été fait. (*Joan.* I, 3.) Il est le *fort*, parce que toute puissance lui a été confiée dans le ciel et sur la terre (*Matth.* XXVIII, 18); parce que rien ne résiste à sa parole ; que la nature entière obéit à sa voix ; qu'il appelle les prodiges, et les prodiges viennent ; jamais arrêté ni contraint par la matière, qu'il tourne, qu'il arrange, qu'il façonne, qu'il meut, qu'il dispose comme il lui plaît. Il est le *Père du siècle futur* (*Isa.* IX, 6), c'est-à-dire de ce nouveau peuple

dont il est le législateur par ses [...]
çons ; de ce peuple heureux qui [...]
et qu'il doit faire à jamais rég[...]
Sans lui tout le fruit de sa c[...]
perdu pour les hommes, et les [...]
cle à venir que Dieu réserve à [...]
aime, étaient à notre égard com[...]
taient point. Sans lui, le tom[...]
notre éternelle demeure, et le [...]
la mort nous l'a ravi, ne luirait [...]
nous. La résurrection de nos c[...]
présent que nous fait la sienne. [...]
maison fragile et terrestre en [...]
éternelle et céleste. Il est la cau[...]
dèle de la gloire dont nous serons [...]
il sera le père dont nous serons [...]
fants par un nouveau genre de [...]
sa famille immortelle n'aura be[...]
lui pour subsister au delà du te[...]
le *prince de la paix* (*Ibid.*); car i[...]
concilié le ciel avec la terre; seul [...]
ces nœuds de concorde qui nous [...]
il a seul établi ces lois de char[...]
sante qui ne font plus de tous les [...]
même cœur, un même esprit, [...]
volonté. Il n'y a de paix que dans [...]
me, parce qu'il y gouverne dans [...]
et qu'il y inspire l'amour. Il n'y [...]
fusion et trouble ailleurs, parce [...]
le règne de la cupidité ; que l'amo[...]
de soi-même y domine, et qu'[...]
l'orgueil à se faire le centre de [...]
vous : il est *Dieu*, par ce mot [...]
est Dieu, non point dans un se[...]
vague et impropre, mais en [...]
lier, absolument, sans restricti[...]
taphore et sans figure ; le Dieu [...]
Dieu suprême. Son égalité a[...]
n'est point une usurpation. *Ph*[...]
La Divinité entière et pleine r[...]
en lui (*Col.* II, 9), sans division [...]
tage. Il est Dieu, mais Dieu et [...]
Verbe fait chair (*Joan.* I, 14 [...]
Emmanuel. Il est Dieu, et il a [...]
avertir, de peur que son humi[...]
plication à se cacher, ses abai[...]
souffrances, ses profondes amertu[...]
ignominies qui terminent sa [...]
telle, ne nous fussent une occa[...]
méconnaître. Il est donc celui [...]
phète avait en vue ; celui enfin [...]
toutes les circonstances, tout [...]
tout le merveilleux de la prop[...]

Le Messie a été prédit. Cela [...]
testation; car les livres des J[...]
cent à chaque ligne. Mais d'au[...]
avaient eu le même avantage qu[...]
des héros profanes, un Cyrus [...]
dre, un Antiochus ; ils avaient [...]
et lorsqu'ils n'étaient pas enco[...]
père ne lui était donc pas un [...]
sonnel. Le Messie devait être [...]
ce signe lui était commun avec [...]
qu'avec ce titre on pouvait [...]
connaître. Que devait-il donc [...]
gulier? Le voici. Il était pr[...]
prédire lui-même. Il devait [...]
des prophètes qui ont prédit [...]
dits; il devait être au-dessus [...]

e des saints qui ont été prédits sans être ...ètes. Lui seul devait rassembler en lui ...uble privilége, être prédit et être pro... tout à la fois. *Je susciterai du milieu ...s frères un prophète semblable à vous; ...i mettrai mes paroles sur les lèvres, il ...annoncera toutes mes ordonnances. Si ...u'un refuse d'entendre sa voix, ce sera ...ui en prendrai vengeance*, dit Dieu dans ... (*Deut.* XVIII, 18, 19.) Vous le voyez; ...-là même qui est prédit de si loin, est ...qui prédira; il est vu dans l'avenir, et ...t y voir à son tour; on le découvre à ...s les siècles et il lira dans ceux qui ...t après lui. Ne nous arrêtons qu'à ce ...ge, il est formel, et les Juifs des pre...temps en ont fait l'application au ...e seul, sans varier jamais. Tous les ...distes conviennent d'ailleurs que l'es...e prophétie doit être en lui, sentiment ...douteux, qu'ils le portent même à de ...les excès.

...'est donc plus question que de savoir ...us-Christ a été prophète, s'il n'a point ..., ou si ses prédictions ont été trompeu...e n'est point lui qu'il faut écouter, la ...e du Seigneur n'a pas été sur ses lè... et ce n'est point par son ministère que ... nous devait annoncer ses ordonnan...lais si l'événement a justifié sa parole; ... yeux voient encore ce qu'il a dit que ...verrions, la dispute est finie, et les ...iens ont le dessus. Incrédules, ouvrons ...vous et moi l'histoire de l'Evangile, et ... D'abord j'y trouve les paroles pro...es par Jésus-Christ sur le temple de ...lem. *Voyez-vous cet édifice*, dit-il à ses ...tes, il semble qu'il doit être éternel; ...*lant je vous le dis en vérité, il sera dé...usque dans les fondements, et il ne res...ra une pierre sur l'autre.* (*Matth.* XXIV, ...'a plus loin et prédit contre Jérusalem. ...ême qu'il y entre au milieu des ac...ions publiques et peu de jours avant ...rt, touché des maux réservés à ce ... déplorable, il regarde la ville, les ...coulent de ses yeux, et il s'écrie : *O ...ifortunée, si du moins en ce jour tu ...aissais ce qui peut t'apporter la paix! ...aintenant tout ceci est caché à tes yeux. ...a le temps que tes ennemis t'environ...de tranchées; ils t'enfermeront et te ...nt de toutes parts; ils te détruiront et ...ints, et ne laisseront dans ton enceinte ...ur pierre; parce que tu n'as pas connu ... auquel Dieu t'a visitée.* (*Matth.* XXIV, ...*rc.* XIII, 14; *Luc.* XIX, 41.) Plus bas il ... encore à ce triste présage : *Lorsque ...rrez*, dit-il, *une armée environner ...em, sachez que sa désolation est pro...e ceux qui dans ce moment seront en ...s'enfuient; que ceux qui se trouveront ...milieu du pays, s'en retirent, et que ...i seront à l'entour, n'y entrent point.* ...XXI, 20.) Comme il allait au Calvaire, ...de l'instrument de sa passion, tout à ...s'arrête et se tournant vers la multi... peuple et des femmes qui pleuraient ..., il dit à celles-ci : *Filles de Sion, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants: car le temps vient où l'on dira : Heureuses les stériles! Heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et les mamelles qui n'en ont point nourri!* (*Luc.* XXIII, 28.) Mais encore, quand est-ce que ces malheurs si clairement prédits devaient arriver? Le jour de la ruine était-il proche, était-il éloigné? *Toutes ces choses*, dit Jésus-Christ, *viendront sur la race qui est à présent.* (*Matth.* XXIV, 34; *Marc.* XIII, 30.) Et encore : *Cette génération ne passera pas sans que ces choses arrivent.* (*Luc.* XXI, 32.) C'était à dire que les hommes qui vivaient alors devaient en être témoins.

L'ont-ils été? Ces terribles menaces ont-elles eu leur accomplissement? Je le demande aux incrédules. En est-il un seul parmi eux, si peu qu'il soit instruit, qui ose en douter, ou dire que l'événement n'a pas rempli la prédiction dans toutes ses circonstances? Ici l'autorité de l'histoire est manifestement pour nous, et le soleil n'a jamais rien éclairé d'un plus grand jour. Quarante ans après la mort de Jésus-Christ, Tite vient aux portes de Jérusalem, et l'environne de cette effroyable circonvallation dont l'image est fidèlement représentée par Josèphe, et par les historiens profanes. Ce prince, malgré sa puissance, et le succès de ses armes, veut encore sauver les Juifs. Sa clémence est dédaignée. De faux prophètes, prédits par Jésus-Christ, promettent l'empire de l'univers à ce peuple malheureux qui les écoute, et qui les croit jusqu'au milieu de sa chute. Déjà une partie de la ville était prise, la flamme y ravageait tout jusqu'au temple du Seigneur; déjà la faim cruelle encore avait desséché les mamelles des mères; elles n'avaient plus que des larmes à donner à leurs enfants. Elles se nourrissaient du fruit de leurs entrailles; position effroyable qui révolte la nature! et ces insensés continuaient de prêter l'oreille à ces prophètes trompeurs. Sur la foi de leurs discours, ils attendaient un prodige du Ciel; et le croyaient intéressé à les défendre. Dans cette folle persuasion ils résistaient toujours, et ne voulaient ni implorer la miséricorde, ni accepter la paix offerte. A la fin il n'y en eut plus pour eux. La foule presque innombrable des habitants de Jérusalem fut massacrée, la ville mise en cendres, et à la réserve de quelques tours, conservées pour être au vainqueur un monument de sa victoire, le reste ne montra plus qu'une solitude affreuse et de vastes ruines.

Qu'opposer donc à un fait de cette évidence? Je compare toutes les circonstances de la prophétie avec toutes les circonstances de l'événement, et j'ignore si l'on a jamais vu des rapports si parfaits, et des ressemblances plus fidèles. La prédiction est écrite longtemps avant qu'elle soit accomplie, et elle l'est à peine, qu'on la lit dans toutes les annales du monde; elle est faite à un peuple qui devait nous haïr d'une haine implacable, et les restes de ce peuple promènent aujourd'hui par toute la terre la preuve

qui décide pour nous contre lui-même. Enfin elle est faite à des hommes qui doivent être eux-mêmes témoins de l'événement, et ces hommes le sont en effet dans le temps marqué par la prophétie. Encore une fois, qu'opposer donc à un fait si positif et dont les circonstances seront encore plus détaillées dans ce que nous dirons ailleurs? — *Voy.* JÉRUSALEM, PROPHÉTIES, JÉSUS-CHRIST et TEMPLE.

Le grand objet de la mission de Jésus-Christ était l'établissement de son Eglise. Elle devait être l'épouse chérie donnée au Fils par son Père, et les nœuds de leur union devaient être éternels. Les prophètes avaient prédit d'elle qu'elle serait la fille du Très-Haut, et la cité pacifique, dont les portes ne seraient fermées ni durant l'éclat du jour, ni durant les ombres de la nuit; que les rois seraient ses nourriciers, et qu'ils viendraient en silence adorer la trace de ses pas; qu'elle sucerait le lait des nations, et qu'elle serait si puissante, que tout royaume qui ne lui serait pas soumis périrait, si heureuse que Dieu lui-même serait le soleil qui ferait luire sur elle un jour sans fin; qu'elle s'élèverait sur l'univers, portée sur les ailes de la justice, de même que sur un trône léger; qu'elle serait toujours féconde, toujours belle, malgré l'immense durée des âges, et qu'elle porterait le germe d'une immortelle jeunesse. Ainsi les prophètes ne l'avaient vue que dans sa gloire, et Dieu semble ne la leur avoir montrée que du côté de sa splendeur. Mais Jésus-Christ, à qui tout est manifesté, lui découvre de tristes destinées à travers tant de grandeur, et lui prédit d'innombrables revers, toutefois non moins admirables dans le fond, que ce faisceau de prospérités tant promises par les anciens oracles. Il lui ouvre donc les siècles, et lui présente l'image des persécutions que le monde doit lui susciter. Par avance, il lui fait voir l'ivraie funeste que l'ennemi doit semer dans ses champs, à dessein d'y étouffer le grain pur, et de tromper l'attente du moissonneur; ces combats que le fort armé doit livrer aux enfants de la foi; les artifices de l'esprit séducteur pour corrompre, s'il est possible, l'innocence des élus: les mensonges des faux pasteurs, pour détourner le troupeau fidèle des routes salutaires, et l'engager dans celles de l'erreur; la foule immense de ceux qui doivent persévérer jusqu'à la fin. Mais, au même temps que l'Epoux présage à son Epouse ces dures épreuves, il lui promet l'assistance indéfectible de son esprit, et la console en lui disant : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (*Matth.* XVI, 18.)

Arrêtons-nous, et racontons ici ce que nos pères ont vu, ce que nous lisons dans les monuments précieux qu'ils nous ont laissés. Quelle calamité, quel deuil fut dans l'Eglise à sa naissance! Que de larmes versées par elle, et que de sang lui ... son innocence et sa foi! De quelque ... tournât les yeux, que voyait-elle ... glaive tiré pour sa ruine, toutes ... ces du monde armées contre elle, ... sages et tous les doctes réunis p... truire? D'un côté, les clameurs ... des peuples, et de l'autre, les su... ceux qu'elle venait d'enfanter ... fliction plus amère encore. Jusqu... sein lui naissaient des enfants ... esprits altiers et indociles, amour... propres conceptions, et p... rilleu... de l'attrait des nouveautés. Ils ... mais effacés de la mémoire des ... noms odieux de ces princes q... injuste et des fureurs aveugles ... contre nous. Jamais on n'oubliera ... prises de ces hérésiarques témé... voulaient opposer leur doctrine ... cente avec la doctrine apostoli... accréditer leurs dogmes au mép... tres. Tous les siècles liront que ... plots étaient prédits, et que le tri... promis à l'Eglise sur leurs auteurs ... remportée cette pleine victoire, et ... tages sont encore sous nos yeux. ... ennemis sont tombés d'une gra... ils ont donc disparu de dessus la t... seule marche toujours soutenue ... invisible qui l'a sauvée. Que sont ... nus ces maîtres du monde, qui se ... de l'avoir détruite? Ils avaient ... monuments de sa défaite, frappé ... les, et consacré des inscriptions ... mémoire de sa ruine. Mais l'éve... contre eux, leurs trophées étaient ... res, et leurs marbres aussi b... oracles de leurs dieux sur l'e... notre foi, sont prouvés menteurs ... t-il de tant d'hérésies, qui tour ... par une espèce de méthode, ont ... articles du symbole catholique? O... jourd'hui ceux qui prennent la ... Saturnin, de Basilide, de Carpocrat... rinthe, d'Ebion, de Valentin? Où ... disciples d'Hermogène, de Cerdon ... dus, de Marcion, et de Ptolémée, ... teurs des gnostiques, les protecteurs ... tan et de ses chimériques prop... peine leurs noms sont-ils connus ... même, où sont à présent Arius et ... Pélage et les pélagiens, Nestorius ... toriens? Ils sont passés, et la trace ... perdue, si nos annales n'avaient ... récit de leurs erreurs, et des ... foi sur elles. Cependant, à juger ... par les règles communes, tant d... de persécutions au dehors et au ... si cruelles tempêtes, et si souvent ... lées, devaient à la fin causer le ... l'Eglise?.....

Qui n'admirera donc la force et ... de cette parole: *Les portes de ... prévaudront point contre elle?* Et ...

(33) OB PROVINCIAM LATRONIBUS. ET HIST. QUI NOVAM GENERI HUMANO SUPERSTITIONEM INCULCABANT PURGATAM. (*Saxum Romæ Neron. inscriptum.* EUSEB. *Dem. evang. lib.* VIII; BAR., *Annal.*, ... c. 49; AUG., *De civ. Dei*, lib. XVIII. cap. ...

pas reconnaître une sensible pro-, surtout quand les apparences sem-t présager le contraire de l'événement? ie finirais pas si je voulais de point int suivre toutes les prédictions faites ésus-Christ. Dans cette abondance, il e prescrire des bornes. Je me réduis un article ou deux, ne faisant plus liquer les autres. Mais auparavant puis me taire sur une observation offre à moi sans cesse dans l'histoire vangile.

que j'y trouve d'admirable surtout, singulièrement attaché aux paroles us-Christ, est la simplicité, le natu-je puis le dire, avec lequel il an-et prédit les plus grandes choses. rophètes ordinaires sont transportés 'eux-mêmes lorsque l'avenir s'ouvre . C'est par un enthousiasme subit; it c'est au milieu du trouble, des s, des transports et des images in-es, qu'ils traversent l'obscurité du et la suite des destinées particulières nérales. Jésus-Christ les voit au con-avec une tranquillité majestueuse émontre qu'il en dispose; et ce qui rriver un jour de plus merveilleux, lit sans être ému, comme un homme ie voit pas seulement les effets do mais aussi leurs causes profondes, e et l'enchaînement des desseins els.

désire, pour en donner un exemple, réfléchisse un moment sur la pro-qu'il fait dans les premiers jours mission. Il passe vers les bords de r, où sont assis des pêcheurs; il e, et leur dit : Suivez-moi, *je vous devenir pêcheurs d'hommes.* (*Matth.* .) Jamais rien n'a été dit avec moins mpe et de faste. Rien ne ressemble magnifiques expressions : *Ecoutez, s, prêtez l'oreille, vous tous qui habi-terre* (*Psal.* XLVIII, 2); ni à ces , peut-être plus grandes encore: , *écoutez ma voix : que la nature en-oit attentive au discours qui sortira bouche*, etc. (*Deut.* XXXII, 1 seq.) Ici langage modeste et simple : *suivez-et je vous ferai devenir pêcheurs nes.* Cependant quelle prédiction ou jamais paraître plus étonnante, u'on en pénètre le fond, soit qu'on ienne aux seules circonstances? Celui a fait est un homme nouveau, pres-gnoré, dans le lieu même de sa nais-et seulement connu par le nom obs-u Fils de Joseph. Ceux à qui s'adres-prophétie portent des dispositions opposées à la promesse qu'elle ren-. Quel besoin ici de répéter ce que n sait, ce qu'on a dit tant de fois de gnorance, de leurs préjugés, et de faiblesses? La trace en est encore tante dans leurs propres écrits. On t à découvert leur éducation inculte, rnes naturelles de leur esprit, les us viles et humbles de leur état, leurs mœurs informes et grossières. Quelle disproportion entre le caractère de ces hommes, et le sort qui leur est prédit! Songez de plus quelle était alors la face du monde. L'idolâtrie l'avait comme enchanté par le recit de ses fables, et mieux encore par l'impunité des désordres. L'ancienneté de la superstition paraissait en accuser l'extravagance, l'autorité des empires y soutenait celle du sacerdoce, et de jour en jour le faux culte s'accroissait des embellissements que lui donnaient les poëtes. Quels personnages que des pêcheurs, pour détruire une séduction respectée depuis si longtemps et si chérie par tout l'univers? Un peuple unique, et le moins étendu de tous, avait des idées plus raisonnables, et plus justement religieuses, je l'avoue: mais le dépôt de la vérité qu'il gardait dans ses livres lui était un bien inconnu. Il fallait lui en développer tout le prix, et l'ouvrir à la lumière qui luisait à ses yeux, sans en être aperçue. Etait-ce par la bouche de quelques pêcheurs ignorants qu'Israël devait recevoir l'intelligence de sa loi? toutefois, je le répète, ce sont ces pêcheurs que Jésus-Christ appelle à cet ouvrage; c'est eux qu'il assure du succès infaillible de leurs travaux. Et en effet, ceux que le monde ne connaissait pas, et qui eux-mêmes ne connaissaient pas le monde, convertissent le monde. Ils deviennent pêcheurs d'hommes, et ils le deviennent par la seule force de la parole qui l'avait prédit. Voilà donc encore une prophétie évidente et formelle qu'on ne peut contester au Dieu des Chrétiens, et je voudrais qu'elle fût bien approfondie par un déiste sincère, pour l'amener tout d'un coup à la foi de l'Evangile.

Si ce n'est pas assez pourtant, qu'il jette les yeux sur la prédiction que fait Jésus-Christ du genre, du temps et des autres circonstances de sa propre mort : *Voilà que nous allons à Jérusalem*, dit-il à ses disciples, *et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'homme va s'accomplir. Il sera livré aux gentils, il sera chargé d'outrages, frappé de verges, et ils le feront mourir en croix.* (*Matth.* XX, 19; *Luc.* XVIII, 31, 32.) Certes il faudrait ici convenir qu'une fin si triste ne pouvait être ni surnaturelle ni conjecturée. Comment celui qui avait fait tant de prodiges, tous à l'avantage d'un peuple, pouvait-il penser, et dire que ce même peuple, devenu sitôt ingrat, donnerait les mains à sa mort? Comment un supplice presque ignoré, du moins inusité chez les Juifs, pouvait-il être spécifié d'une manière si distincte et si précise? Comment articuler la suite de cette histoire entière, lorsque rien n'y préparait encore, et plus de huit mois avant qu'elle arrivât, selon le calcul des chronologistes les plus exacts? *Aussi les apôtres ne comprirent rien à ce discours de leur Maître*, poursuit l'Ecriture, *et ils n'entendirent point ce qu'il leur disait.* Ils n'y voyaient en effet ni préliminaire, ni apparence, et

le premier d'entre eux ne se rappella le souvenir de la prédiction, que lorsqu'il en vit une autre accomplie dans sa personne, quand il eut la faiblesse de renoncer trois fois de suite celui qu'il avait promis de n'abandonner jamais.

C'est à ce même Apôtre que Jésus-Christ annonce le martyre qu'il doit endurer trente-cinq ans après, et à tous ses disciples en général les maux attachés à l'exercice de leur ministère futur. Tout leur est prédit de point en point et à la lettre. Ces prédictions réunies forment visiblement leur histoire anticipée...

Il me reste à dire un mot de la promesse que Jésus-Christ fit à ses disciples de leur donner la puissance de faire des miracles aussi grands ou plus grands que les siens mêmes. Chacun sait qu'il les en assura par les termes les plus exprès. Mais aussi, supposant dans ceux à qui je parle quelque teinture de l'histoire, chacun d'eux sait que les apôtres ont justifié la prédiction par d'innombrables prodiges accompagnés de prophéties. C'est par ces miracles, joints à la sublimité de la doctrine et à la certitude des faits de l'Evangile, qu'ils ont formé l'Eglise chrétienne. Elles étaient si évidentes, ces merveilles, que, malgré l'envie de nous contredire, les Juifs n'ont pu les nier. Nous en avons d'eux un aveu formel dans le Talmud; et, s'il est besoin de citer encore d'autres garants, nous produisons ici le paganisme lui-même (Tract. *De Idol.*; Comment. *in Eccl.*; Phleg., lib. XIII et XIV *Chron.*, apud Orig., lib. II *contr. Cels.*, Lact. *Div. instit.*, lib. IV, cap. 21.) Oui, c'est de sa bouche qu'est sortie la confession qui le condamne. Phlégon a reconnu que les disciples de Jésus-Christ avaient fait des œuvres étonnantes; et, parlant de saint Pierre, il écrit de lui nommément qu'il a fait des prédictions vérifiées de point en point par l'événement. Les témoignages ne sont point suspects. Nous ne les tirons point de nos propres annales, quoique nous fussions peut-être en droit de le faire. On le voit, c'est un hommage que la prévention de nos ennemis n'a pu se dispenser de rendre à la vérité.

Ici l'auteur montre dans le plus grand détail que Jésus-Christ seul a réalisé toutes les prophéties annonçant que le Messie abolirait la loi ancienne et en promulguerait une nouvelle, et qu'il l'a fait avec tous les caractères et dans toutes les circonstances qui avaient été prédites. — *Voy.* Alliance. Il fait voir ensuite que Jésus-Christ est mort de la manière que les prophètes l'avaient annoncé. « Il est certain que l'Ancien Testament nous représente le Messie sous des idées si différentes, que souvent elles paraissent contradictoires. Tantôt elle le montre grand jusqu'au prodige, tantôt elle le fait voir abaissé jusqu'aux profondeurs du néant. Quelquefois il est environné de gloire, les princes en silence se lèvent humblement devant lui, et les nations accourent avec diligence au-devant de ses pas; quelquefois il est le dernier des hommes; il est méprisé comme l'insecte qui rampe; il est persécuté, écrasé dans l'infirmité, et nul sur la terre ne prend sa défense. Envisagez-le du côté de sa grandeur, vous tombez de surprise, et vos yeux ne peuvent soutenir la vivacité de son éclat. Regardez-le dans sa faiblesse, votre étonnement redouble, vous le comparez avec lui-même sans le reconnaître, et vous cherchez presque vainement la trace de sa première splendeur. Quand il est grand, qui peut l'atteindre? quand il est souffrant et humilié, qui peut conter l'histoire de ses abattements? Voilà par conséquent d'étranges contradictions. Le Juif s'y est perdu; mais le Chrétien a trouvé le secret qui les accorde. En Jésus-Christ, tout est concilié. Il est souverainement grand, il paraît souverainement faible, et l'un et l'autre a été prédit.

David, qui l'avait vu de loin, et qui l'avait célébré dans ses Psaumes avec tant de magnificence, lui qui l'avait vu dans la lumière des saints, avant l'aurore, sortant éternellement du sein de son Père, Pontife éternel et sans successeurs, ne succédant aussi à personne; créé non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech; ordre nouveau que la loi ne connaissait pas. Lui qui l'avait vu assis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des cieux ses ennemis domptés, tout d'un coup il le voit et le montre abîmé dans un fleuve de douleur; il le voit entouré de la foule de ses ennemis, abandonné des siens et traité comme l'esclave sous un maître cruel. (*Psal.* CIX, 3, 4, XXXIV, 23, LXVIII, 1 *seqq.*) C'est dans sa bouche qu'il met ces lamentables paroles: *Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux de l'affliction sont entrées dans le plus secret de mon âme; je suis enseveli dans le fond de la mer, et la tempête m'a submergé dans la colère de ses flots. J'ai crié dans ma peine jusqu'à m'éteindre la voix; mes yeux se sont épuisés à force de regarder vers le ciel, dans l'attente que mon Dieu descendrait à mon secours. Ceux qui me haïssent sans sujet sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, et ceux qui me persécutent se sont fortifiés contre moi. Je suis devenu comme un étranger à mes frères, et comme un inconnu aux enfants de ma mère.* (*Psal.* LXVIII, 1-9.) Ailleurs il lui fait dire cet autre discours non moins lugubre: « La bouche de mes ennemis ne cesse de former sur moi les plus odieuses imprécations. Quand est-ce donc qu'il mourra, s'écrient-ils, et quand est-ce que son nom sera pour jamais effacé? Si l'un d'eux entre pour me voir, il ne s'étudie qu'à me tendre des piéges par d'insidieuses paroles; s'il sort, il court s'entretenir de ma perte, et la conspirer avec les autres. Celui même avec lequel je vivais en paix; celui qui mangeait à ma table et qui lisait dans les secrets de mon âme, a fait éclater sa trahison contre moi. » (*Psal.* XL, 6-10.)

Peut-on lire ces paroles sans reconnaître la réalité qu'elles expriment? Ces assemblées des Juifs que la haine animait contre lui, ces questions captieuses dont la malignité

rchait à surprendre son innocence, la ison du disciple perfide, la désertion ıagère des autres : qu'est-ce là que le able accomplissement des prophéties de id?

ais Isaïe voit le Sauveur dans les prinles circonstances de sa mort, et ce qu'il lit fût-il le seul texte positif dans les ans oracles, devait suffire pour la cause tienne. Je remets sous les yeux du lecle passage tout entier.

ui a cru à notre parole, et à qui le bras Seigneur a-t-il été révélé? (*Isa.* LIII, 1.) si commence le prophète, et ce qu'il va mérite bien sans doute cette exclamaet ce langage de surprise.

lui qui nous est envoyé *s'élèvera devant Seigneur comme un arbrisseau, et de e que le rejeton qui sort d'une terre aride. t sans éclat et sans beauté; nous l'avons l n'avait rien qui attirât sur lui les yeux, ous l'avons méconnu.* (*Ibid.*, 2.) En vérité, ous avions à faire l'histoire de Jésusst, parlerions-nous autrement de son obscur et de sa vie cachée? Parlerionss après l'événement avec plus d'évidence le prophète avant l'événement? Pourons.

nous a paru un objet de mépris et le derdes hommes; un homme de douleurs qui ce que c'est que souffrir. Son visage était me voilé, il paraissait méprisable, et nous avons point reconnu. (*Ibid.*, 3.) Que ceux se scandalisent de la bassesse apparente Jésus-Christ apprennent donc ici que, gré ce voile extérieur qui couvrait sa sté, les prophètes ne s'y méprenaient

a pris véritablement nos langueurs sur continue le Prophète, *il s'est chargé luie de nos douleurs; nous l'avons considéré ne un lépreux, comme un homme frappé ieu et humilié. Cependant il a été percé ies pour nos iniquités, et brisé pour nos rs. Le châtiment qui devait nous procua paix est tombé sur lui, et nous avons éris par ses meurtrissures* (*Ibid.*, 4, 5.) ! qu'il est consolant de voir les articles foi chrétienne déjà si clairement exés plus de huit cents ans avant le christme, et les faits montrés de si loin, se orter avec autant d'exactitude à l'hisde Jésus-Christ!

us étions donc tous égarés comme des s sans pasteur. Chacun s'était détourné ne suivre que sa propre voie. Mais Dieu argé lui seul de l'iniquité de nous tous. été offert, parce que lui-même l'a voulu, a point ouvert la bouche. Il sera conà la mort comme une victime qu'on égoril sera dans le silence, semblable à l'as qui reste muet devant celui qui le tond. , 6, 7.)

-ce une prophétie que je raconte, ou noignage de l'Evangile : *Jésus, accusé es prêtres et par les sénateurs, ne réponsen?* (*Matth.* XXVI, 62; XXVII, 12; *Marc.* ; *Luc.* XXIII, 9.)

is voici le mot décisif : *Il est mort au milieu des douleurs, et condamné par des juges. Qui racontera sa génération? Car il a été retranché de la terre des vivants : je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple. Il est mort au milieu des douleurs, condamné par des juges.* (*Isa.* LIII.) Ce fait, qui nous confond tous deux, a été formellement prédit, et il est arrivé de la manière qu'il a été prédit. Que vos yeux en soient les juges. Quelle autorité faudra-t-il vous produire si celle-ci, la plus forte que l'homme puisse imaginer, ne vous suffit pas? Tournez-vous de tous les sens, inventez, ajoutez de nouvelles subtilités aux anciennes; empruntez d'autrui les ressources qui vous manquent, toujours ce même argument revient contre vous; la prédiction d'une part, l'événement de l'autre : tant les moindres circonstances de la mort de Jésus-Christ sont marquées de point en point dans le recueil des Ecritures! Voyez, en poursuivant le même détail, comment le Nouveau Testament s'accorde et fraternise, pour ainsi dire, avec l'Ancien.

Selon l'Evangile, Jesus-Christ dans sa Passion était l'objet de la dérision profane des Juifs, et Isaïe l'avait représenté sous cette image; Jérémie avait écrit que le Sauveur serait rassasié d'opprobres. (*Matth.* XXVII, 46; *Marc.* XV, 30; *Luc.* XXIII, 39; *Isa.* L, 6; *Thren.* III, 30.) Jésus-Christ a été vendu, et les trente pièces d'argent qui en furent le prix sont spécifiées par Zacharie, *alors*, est-il écrit dans ce prophète, *ils pesèrent trente pièces d'argent, qu'ils me donnèrent pour ma récompense, et le Seigneur me dit : Allez, jetez à l'ouvrier en argile cette belle somme qu'ils ont cru que je valais lorsqu'ils m'ont mis à prix.* (*Zach.* XI, 12, 13). Quelle convenance et qu'elle exactitude de rapports!

Jésus-Christ est élevé sur la croix, supplice aussi honteux que cruel. David avait dit, parlant du Libérateur qu'on lui percerait les mains et les pieds. (*Psal.* XXI, 17). Zacharie s'en est expliqué plus formellement encore, s'il est possible. *Alors on lui dira : D'où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains? Et il répondra : J'ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux qui devaient m'aimer.* (*Zach.* XIII, 6.)

Jésus-Christ meurt au milieu de deux criminels. Isaïe avait vu de loin qu'il serait au rang des transgresseurs. (*Isa.* LIII, 11.)

Jésus-Christ attaché sur la croix est outragé par les Juifs. *Il a sauvé les autres*, lui disaient-ils, *et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le Roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons à sa parole. Il met sa confiance en Dieu, mais si Dieu l'aime, qu'il le délivre.* (*Marc.* XV, 29; *Luc.* XXIII, 37; *Matth.* XXVII, 42.) Comparez ce passage avec cet autre de David. *Pour moi je suis comme un ver, et non comme un homme; je suis l'opprobre du peuple et le sujet de ses insultes. Ceux qui me voyaient se sont tous moqués de moi; ils en parlaient avec dédain, et ils m'insultaient en tournant la tête. Il a espéré au Seigneur, disaient-ils, que le Seigneur vienne donc maintenant à son secours, s'il est vrai qu'il en soit aimé.* (*Psal.* XXI, 7, 8, 9.) La ressemblance

de deux portraits peut-elle être plus entière? Les traits de l'un sont visiblement tous les traits de l'autre.

Jésus-Christ dans les dernières langueurs de son agonie, est abreuvé de fiel mêlé de vinaigre. (*Matth.* XXVII, 34; *Luc.* XXIII, 36.) David l'avait vu en esprit raconter sa douleur et dire : *J'ai attendu que quelqu'un me consolât, et je n'ai trouvé personne qui voulût le faire. Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, et dans ma soif ils m'ont présenté du vinaigre à boire.* (*Psal.* LXVIII, 21, 22.)

Les vêtements de Jésus-Christ sont jetés au sort après qu'il est crucifié. Jusque dans ce trait, je trouve l'accomplissement de la prophétie de David. *Ils ont partagé mes dépouilles et jeté le sort sur ma robe.* (*Joan.* XIX, 23, 24; *Psal.* XXI, 19.)

Jésus-Christ à son dernier soupir invoque son Père, et remet l'esprit entre ses mains. (*Luc.* XXIII, 46.) David avait mis dans la bouche du Sauveur la même prière qu'entendirent les Juifs. (*Psal.* XXX, 6.)

Le soleil s'éclipse, et la terre s'ébranle à la mort de Jésus-Christ; cet événement si prodigieux et si connu, même des gentils (PHLEG., *Olymp.* lib. XIII.) est-il *oublié* par les prophètes? Voilà que presque tous en parlent d'avance. Sans compter ce qu'en dit le psaume XVII, 9, la prédiction qu'en fit Amos (VIII, 8 seq.) est évidente. *En ce jour-là,* dit le Seigneur, *j'agiterai les fondements de la terre, et je plongerai Israël dans le trouble comme une mère qui pleure son fils unique. Le soleil se cachera dans le milieu de sa course, je couvrirai la terre de ténèbres lorsqu'elle devait être tout éclatante de lumière.* Ce jour marqué par un signe si peu naturel, est vu de même par Aggée, mais Zacharie l'aperçoit encore à découvert, et ses paroles sans énigme, sans double sens, bannissent tous les doutes. *En ce temps-là*, dit-il, *on ne verra point de lumière..... Il y aura un jour connu du Seigneur qui ne sera ni jour ni nuit, et sur le soir de ce jour, la lumière reparaîtra.* (*Zach.* XIV, 6, 7.)

Tous ces rapports que je viens d'étaler ne sont point un effet du hasard. Un parallèle qui n'est établi que sur la ressemblance fortuite de quelques traits, peut sembler une heureuse rencontre, et de là ne convaincre pas. Mais ici tout se soutient, tout est lié, tout cadre, pour ainsi parler. Ce n'est pas un prophète seul qui nous favorise; on pourrait penser que ses discours sont relatifs à quelques histoires de son temps, qui peut-être nous sont restées inconnues; c'est une suite nombreuse d'oracles qui tendent manifestement au même but, durant une longue suite de siècles. Une circonstance est prédite par celui-ci, une autre par celui-là, une troisième par un autre encore. Réunissez-les toutes, elles composent une histoire suivie; cette histoire est clairement celle de Jésus-Christ, et tant de prédictions ne forment qu'un plan exactement rempli par l'Evangile.

Ne parlons donc plus ni de hasard, ni de rencontre heureuse, il y a quelque chose de plus profond dans ce merveilleux rapport. Les Juifs s'opiniâtrent à le nier aujourd'hui, mais leurs pères plus sincères et plus instruits, ne fût-ce que parce qu'ils étaient plus voisins des pures sources de la tradition, appliquent au Messie tous les textes que vous venez de voir si clairement vérifiés dans la personne de Jésus-Christ. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour s'en convaincre; et je veux bien ajouter encore cette autorité à celle des prophètes mêmes.

Le rabbin Moïse Hadarsan traite au long du Messie dans ses explications de la *Genèse*, et que ne dit-il pas des souffrances qui lui sont destinées? Dans ce fameux commentaire, on représente Satan qui demande à Dieu la permission de tourmenter le Messie: Dieu qui semble la lui accorder; et le Messie qui s'y soumet. On raconte toute la suite des douleurs qu'il doit souffrir, les opprobres qui doivent tomber sur lui, les persécutions qui le doivent éprouver lui et les siens; dans cette peinture on reconnaît au premier coup d'œil toute l'histoire de Jésus-Christ; il est vrai que ce dialogue entre Dieu, le Messie et Satan est un conte de l'invention du rabbin. C'est assez vraisemblablement une imitation de ce qu'on lit dans l'histoire de Job. Mais quoi qu'il en soit du récit, toujours est-il évident que le docteur juif n'a fait que suivre la tradition de ses pères, dans l'image qu'il nous trace des souffrances du Sauveur.

Le Talmud dit en termes formels, que les derniers jours du Messie seront pour lui des jours d'opprobre et d'outrage. L'auteur de l'explication des Psaumes (Médrasc. Tehilim, *in psal* XVIII) dit, que quand le Messie viendra, tous les cantiques cesseront jusqu'à ce qu'il soit rassasié d'insultes. La paraphrase chaldaïque (*in psal.* CXXIX, 3) dit, que les pécheurs laboureront sur le corps du Messie; qu'ils y traceront des sillons, et qu'il sera comme une terre fatiguée par le tranchant de la charrue. La même paraphrase explique du Messie tout le LIII[e] chapitre d'Isaïe. Or on sait de quelle autorité le Targum est chez les Juifs, pour eux le plus grand des crimes serait d'en attaquer le sens; et cet ouvrage est, après l'Ecriture, celui qu'ils respectent le plus. Tous les anciens talmudistes, de l'aveu de Kimki, attribuent de concert au Messie cet endroit de Zacharie : *Ils jetteront les yeux sur moi qu'ils auront percé de plaies* (34). Ce que j'ai cité du psaume LXIX, que le Messie devait être abreuvé de fiel et de vinaigre est encore entendu du Messie par la

(34) Rabbi Salomo in LII *Isa.* — Vide præsertim Talmud, tract. *Succa*, cap. *Hahalil*, ad *Zach.* XII.— Rabb. Hasda in Talmud, tract. *Sanhed.*, cap. *Nigmar Haddin.* Médrasch *Ruth.*, II, 14. Lib. *Siphre.* Rab. Samuel, Médrasch *Tehil.* Médrasch *Sir Hassirim*, super cap. VII. *Bereshith Ketanna.* Jonath. chald. et alios, in *Tanhuma* et *Siphre.* — Vide lib. *Ialkut* et *Petichta.*

des Rabbins. Enfin j'ose assurer sans te d'en être démenti, qu'il n'y a rien us universellement avoué par les an- Juifs que la mort du Messie dans les nents, et même (ce qu'il y a de plus rquable) par le supplice honteux de la . Tous leurs Médraschim ou commen- sont presque unanimes sur ce point; les Juifs ont changé de langage dans ècles postérieurs, c'est que l'événement ontre eux, et qu'il a fallu, pour s'en dre, renverser jusqu'à leur propre tra- . » (*La religion prouvée par les faits.*) serait superflu de montrer en détail nent Jésus-Christ accomplit en lui s les autres prophéties innombrables emplissent l'Ancien Testament de la ière ligne à la dernière. Nous revien- d'ailleurs sur ce sujet à l'article Pro- ies, et il nous suffira presque de citer les pour que le lecteur voie de lui-même ésus-Christ seul les a accomplis en sa nne.

CHÉE.—Sept cents ans avant Jésus- t, Michée prophétisait que le Messie ait à Bethléem, qu'il détruirait l'idolâ- t convertirait tous les peuples, pro- e si littéralement accomplie par Jésus- t. Voici comment s'exprime le pro- :

toi Bethléem, la plus petite entre les villes da, de toi sortira celui qui dominera sur l, et sa sortie est du commencement et des de l'éternité.

da ne sera abandonné qu'au jour où celle oit enfanter enfantera ; et alors le reste frères se tournera vers Israël.

ui qui doit venir s'affermira; et il con- son troupeau avec la force de Jéhovah ieu ; les peuples se convertiront, parce gloire éclatera jusqu'aux extrémités erre.

celui-ci sera la paix. (*Mich.* v, 2-5.)

paraphraste Chaldéen et les anciens rs Juifs ont entendu cette prédiction naissance du Messie; c'était la ce commune des Juifs quand Jésus- vint au monde. Lorsqu'Hérode de- aux Scribes et aux docteurs de la devait naître le Messie, ils répondi- à *Bethléem*, et citèrent la prophétie de e (*Matth.* II, 5); et les plus savants ns en sont encore persuadés.

ISTÈRE DE JÉSUS-CHRIST.—« Que ministère est intéressant pour mon Il ne vient à moi, » dit un apologiste religion, « il ne m'invite à venir à lui our me décharger du fardeau de mes s, que pour me faire part des vérita- ichesses dont il est le dispensateur, our m'apprendre à secouer le joug des ns. Pourrais-je balancer un moment ivre? Il n'est occupé que de mes inté- l ne songe qu'à mon bonheur; il m'of- vérité pour me conduire, son bras ne soutenir, sa grâce pour me fortifier, ix pour me défendre, son corps pour urrir, son sang pour me purifier, ses s et sa vie pour m'assurer un trône dans l'éternité. Non, je ne veux point d'autre maître que Jésus-Christ. Quand le ciel ne m'ordonnerait pas de l'écouter, mes seuls besoins m'amèneraient à lui; où trouver ailleurs qu'en son école les ressources qui me sont nécessaires? Que tous les sages, que tous les docteurs se taisent devant lui! il a seul les paroles de la vie éternelle; lui seul connaît tous les ravages que le péché a faits à mon âme; lui seul peut les réparer. Rien ne lui coûte pour aplanir les sentiers qui conduisent à la véritable félicité. Après m'avoir fait connaître la source de mes mi- sères, il s'immole pour m'en délivrer. En qualité de grand prêtre et de pontife, il a porté lui-même le sang de la victime dans le Saint des saints: ce sang qui lui a servi à lier et à cimenter entre lui et son Père une alliance éternelle. Il a pris sur lui toutes mes dettes pour les acquitter. Il m'a transporté tous ses droits pour me faire asseoir avec lui dans le royaume de son Père. Ah! je trouve tout dans Jésus-Christ, et tout me manque hors de Jésus-Christ. Il est le com- mencement et la fin de tout. Il n'y a point de grâce que par ses mérites, point de lu- mière que dans ses paroles, de vie que par sa résurrection, de grandeur que dans la soumission à sa souveraineté, de ressource que dans son sang, d'espérance que dans sa miséricorde et son amour pour les hommes. »

MIRACLES.—L'authenticité de l'Evangile prouvée d'une manière absolue, comme nous l'avons fait (*Voy.* Evangiles, Nouveau Testament, Ecrits, etc.), tous les miracles qu'il rapporte sont par cela même authenti- quement démontrés. Que vous ayez ou non l'audace de la logique, ce ne sont pas moins là des *faits*, et il n'est pas plus permis de reculer devant ceux-là que devant tous au- tres. *Ils sont;* voilà leur dernier mot.

« Dieu peut-il faire des miracles? c'est- à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a éta- blies? » dit J.-J. Rousseau. « Cette question sérieusement traitée serait impie si elle n'é- tait absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir; il suffirait de l'enfermer. Mais aussi quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles? » (*Lettres de la Montagne*, édit. de 1793, t. XIII, p. 104.)

« En se révélant à l'homme, » dit M. La- mennais; « en lui dictant ses lois, jamais Dieu ne sépara les prodiges de sa puissance des merveilles de sa pensée, afin que, recon- naissant à ce signe infaillible l'autorité suprême à qui l'univers obéit, l'homme in- capable de comprendre toutes les vérités qu'il doit croire, obéit lui-même sans hési- ter à la parole de l'Etre infini. »

« Il faut selon moi, » dit le célèbre histo- rien Niebuhr, « croire au grand principe des miracles, ou arriver à cette conclusion ab- surde, sinon inconcevable, que le Christ est un fripon et que ses disciples furent des dupes ou des menteurs. »

« Trois grands appuis font la base du christianisme, » dit d'Alembert : « les pro- phéties, les miracles et les martyrs. La phi-

losophie détermine la qualité que ces appuis doivent avoir, pour être inébranlables. Elle borne les prophéties à deux conditions essentielles, celle d'avoir précédé indubitablement les faits prédits, et celle de les annoncer avec une clarté qui ne permette pas de se méprendre sur l'accomplissement. » Elle prouve qu'il ne peut y avoir de vrais miracles que dans la religion véritable; elle donne les moyens d'apprécier, soit en les expliquant, soit en les niant, les prétendus prodiges dont les fausses religions s'appuient. Enfin le sage qui n'ignore pas que l'erreur a ses martyrs, remarque en même temps que l'avantage de la vertu est d'en avoir un plus grand nombre. » (*Eléments de philosophie.*)

Ce n'est pas un ou quelques-uns, c'est un nombre infini de miracles qui sont rapportés dans l'Evangile, bien que, comme dit saint Jean (XXI, 25), *Jésus ait fait à la vue de ses disciples bien d'autres miracles qui ne sont pas écrits.* Ceux sur qui opère le Christ sont des aveugles, des sourds, des muets, des lépreux, des possédés, des lunatiques, des hydropiques, des paralytiques, des mains desséchées, etc., qu'il guérit subitement et complétement par l'imposition des mains, par sa simple parole et à des distances souvent éloignées. Son seul attouchement fait disparaître à l'instant toutes espèces de maladies et d'infirmités qui datent quelquefois de douze ou dix-huit ans et ont résisté à tous les efforts de la médecine. Il apaise tout à coup les tempêtes; marche sur les eaux d'un lac et y fait marcher saint Pierre; change l'eau en vin, nourrit un jour quatre mille hommes, non compris les femmes et les enfants, avec sept pains et quelques petits poissons, et il reste sept corbeilles pleines de morceaux; nourrit une autre fois cinq mille hommes, plus les femmes et les enfants, avec cinq pains et deux poissons, et retire douze paniers des morceaux qui restent; amène des pêches miraculeuses; sèche un figuier; dit les pensées qui se passent en chacun; et enfin ressuscite publiquement trois morts, la fille d'un chef de la synagogue (Jaïre), le fils unique de la veuve de Naïm et Lazare.

Où s'opèrent ces miracles? au milieu de la ville, au milieu du temple ou de la synagogue, en présence des ennemis les plus acharnés du Christ, qui, à leur confusion, en constatent même plusieurs par une enquête régulière où l'on donne jusqu'aux noms et prénoms de quelques-uns de ceux qui ont été ainsi guéris; c'est en présence de grandes troupes et de grandes multitudes de peuples qui en sont témoins oculaires et qui en manifestent hautement leur admiration au point de vouloir proclamer Jésus roi, et Jésus ne peut éviter cette marque d'enthousiasme et de reconnaissance qu'en s'enfuyant. Recueillons quelques-uns de ces témoignages.

La réputation de ses miracles s'étend dans toute la Syrie. (*Matth.* VI, 24.) On venait à lui pour se faire guérir, de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de Judée et d'au delà du Jourdain. (*Matth.* IV, 25 ...) tellement vers lui de tous côtés ... obligé de se retirer dans des lieux ... les multitudes viennent le trou... I, 45; *Luc.* V, 15). Il guérit un ... *et le peuple qui le vit fut rempli d... et rendit gloire à Dieu de ce q... donné une telle puissance.* (*Matth.* IX ...) Christ ayant calmé soudain une ... en fut dans l'admiration, et on ... *est celui-ci à qui les vents mêmes ... obéissent?* (*Matth.* VIII, 27.) Ces p... piraient à certains de la terre ... après un miracle, *aussitôt tou... sortit au-devant de Jésus, et l'ay... prièrent de se retirer de leurs pays.* ... Un paralytique est guéri au milieu ... innombrable et en présence des ... la loi, *le peuple qui le vit fut re... ration; tous furent hors d'eux-mê... pés d'étonnement, ils rendaient ... Dieu, et dans la frayeur dont ... saisis, ils disaient : Jamais n... rien vu de pareil.* (*Matth.* IX, ... II, 12; *Luc.* V, 25.) Lorsqu'il ... le fils de la veuve de Naïm et ... chef de la synagogue, Jaïre, *le ... miracle est répandu dans toute ... dans tout le pays d'alentour.* (*Luc ... Marc.* V, 42.) Les ennemis, ne ... ces faits, les attribuent à la ... démon. (*Luc.* XI, 15.) Ayant gu... sédé aveugle et muet, *tout le ... rempli d'admiration, et il disai... point là le Fils de David?* (*Matth* ...) *a fait entendre les sourds et par... muets.* (*Marc.* VII, 37.) Lorsqu'il ... mille hommes avec cinq pains et ... poissons, *Ces personnes ayant v... qu'avait fait Jésus, disaient : C'es... le prophète qui doit venir d... Mais Jésus sachant qu'ils allaient ... lever pour le faire roi, se retira ... seul sur la montagne.* (*Joan.* VI, ...) des aveugles et des boiteux ... en face de ses ennemis; et les ... prêtres et docteurs voyaient ... qu'il avait faites. (*Matth.* XXI, ...) *du peuple crurent en lui et dis... le Christ viendra, fera-t-il plus ...* (*Joan.* VII, 31.)

Mais ce n'est pas assez du t... disciples de Jésus et de tous ceux ... vertirent à la vue de ses miracles; ce n'est pas assez du té... blic de ces multitudes de ... étaient les spectateurs; ce n'est ... assez du témoignage individ... siens et des docteurs de la ... acharnés du Christ, voici que ... lui-même va constater par ... officielle et solennelle l'un de ... Jésus guérit un homme aveugle de nais... sance. Stupéfaits, les voisins ... et ceux qui l'avaient vu auparavant ... l'aumône, lui dirent : *Comment ... sont-ils ouverts?* Cet homme ... avait été guéri par Jésus-C... amenèrent aux pharisiens cet ...

avait été aveugle. Et celui-ci leur répond encore que c'est Jésus qui l'a guéri. Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : *Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux?* Il répondit : *C'est un prophète.* Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue. Ils firent donc venir son père et sa mère, et ceux-ci témoignèrent que leur fils était né aveugle. Ils appelèrent une seconde fois cet homme, en lui disant que Jésus était un pécheur. Il leur répondit : *Si c'est un pécheur, je n'en sais rien, mais tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle et que je vois maintenant.* Les pharisiens lui ayant répliqué : *Nous ne savons d'où est Jésus.* Cet homme leur répondit : *C'est ce qui est étonnant, que vous ne sachiez d'où il est, et qu'il m'ait ouvert les yeux. Depuis que le monde est, on n'a jamais entendu dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né. Si cet homme n'était pas envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire de tout ce qu'il a fait.* (*Joan.* IX, 1 seqq.) Au reste, quelle que fût leur obstination, ils n'en reconnaissaient pas moins les miracles de Jésus-Christ : *les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent, et disaient entre eux : Que ferons-nous de Jésus, car cet homme fait plusieurs miracles.* (*Joan.* XI, 47.) Et, lorsque le Christ eut ressuscité Lazare, *les princes des prêtres délibérèrent de faire mourir aussi Lazare, parce qu'à cause de lui beaucoup de Juifs les quittaient et croyaient en Jésus.* (*Joan.* XII, 10, 11.)

Le Talmud, traité du *Sanhédrin*, (folios 43 et 107) le traité *Schabba* (folio 104) le *Sépher toldos Jeschu*, Herban, Mose Hadarsan et tous les livres des Juifs reconnaissent formellement les miracles de Jésus-Christ, bien qu'ils les attribuent à la magie. Aussi Tertullien et après lui saint Jean Chrysostome et saint Isidore de Séville leur disaient-ils : « Vous aussi vous confessez que le Christ a guéri les malades et les infirmes, ouvert les yeux des aveugles, les oreilles des sourds, fait marcher les boiteux, parler les muets et accompli les autres miracles. » (*Adv. Judæos*, cap. 9.) Celse, Hiéroclès, magistrat; Porphyre, Julien l'apostat, Lucien, Phlégon, Thallus, comme l'historien Josèphe, reconnaissent non moins expressément les miracles de Jésus-Christ, constatés d'ailleurs par les actes officiels de Pilate à Tibère auxquels saint Justin, Tertullien, et le martyr Lucien renvoyaient le peuple romain, et dont Maxime, le juge d'Andronic, confessait l'authenticité.

Il y a bien plus encore, c'est la résurrection. Jésus-Christ prédit longtemps à l'avance et à plusieurs reprises sa passion, le genre de sa mort et de sa résurrection le troisième jour. *Lorsqu'ils étaient en Galilée, Jésus leur dit : Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour.* (*Matth.* XVII, 21-22.) Et dans saint Marc : *Alors il commença à leur déclarer qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les sénateurs, par les princes des prêtres et par les docteurs de la loi; qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât trois jours après.* (*Marc.* VIII, 31; IX, 30.) Dans saint Luc : *Ensuite Jésus, prenant à part les douze apôtres, leur dit : Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme sera accompli. Car il sera livré aux gentils, traité avec moquerie et avec insulte; on lui crachera au visage, et après qu'on l'aura fouetté, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour.* (*Luc.* XVIII, 31-33.) Il l'annonce même hautement à la foule. (*Matth.* XII, 39-41.) Cette prédiction était tellement connue qu'après la mort de Jésus-Christ, les princes des prêtres et les pharisiens se rendirent ensemble chez Pilate, et, lui rappelant ce que Jésus-Christ avait dit lorsqu'il était encore en vie : *Je ressusciterai trois jours après ma mort*, ils demandèrent des gardes pour garder le sépulcre. Pilate leur répondit : *Vous avez des gardes; allez, faites-le garder comme vous l'entendrez.* Ils s'en allèrent donc au sépulcre, et pour mieux s'en assurer, *ils scellèrent la pierre et y mirent des gardes.* (*Matth.* XXVII, 61-66.) Tel est l'état des choses, toutes les précautions sont prises, aucune fraude n'est possible.

Pendant ce temps, que font les apôtres? Au moment où Jésus fut arrêté, tous ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. (*Matth.* XXVI, 56; *Marc.* 14, 50.) Sur le simple soupçon d'une servante, Pierre le renia trois fois de suite. *Il se mit à faire des serments accompagnés d'imprécations et à dire en jurant : Je ne connais point cet homme.* (*Matth.* XXVI, 69-75; *Marc.* XIV, 66-72; *Luc.* XXIII, 54-62; *Joan.* XVIII, 15-20.) Les disciples se dispersent : *Deux d'entre eux s'en allèrent à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades.* (*Luc.* XXIV, 13.) Sept autres sont déjà sur le bord de la mer de Tibériade, reprennent leurs travaux et à leur tête le chef des apôtres. Simon-Pierre et Thomas appelé Didyme, Nathanaël qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres des disciples de Jésus étaient ensemble. Pierre leur ayant dit : *Je m'en vais pêcher, ils lui dirent : Nous allons aussi avec vous. Ils s'en allèrent donc et entrèrent dans une barque, mais cette nuit-là ils ne prirent rien.* (*Joan.* XXI, 2-3.) — Jésus-Christ sort du tombeau. A cette résurrection *les gardes furent tellement saisis de frayeur, qu'ils tombèrent comme morts, puis ils vinrent à la ville et rapportèrent aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé. Ceux-ci s'étant assemblés avec les sénateurs, et ayant délibéré ensemble, donnèrent une grande somme d'argent aux soldats en leur disant : Dites que les disciples sont venus la nuit, et l'ont enlevé pendant que vous dormiez.* (*Matth.* XXVIII, 4, 11-15.) Plaisant subterfuge, car si les gardes dormaient, comment peuvent-ils savoir de quelle manière le corps a disparu, et s'ils ne dormaient pas, comment n'ont-ils pas empêché son enlèvement?

Marie-Madeleine, Jeanne et Marie mère de Jacques et les autres qui avaient été avec elles au sépulcre, venant apprendre aux apôtres que le Christ était ressuscité, *ce qu'elles leur disaient leur parut comme une rêverie, et ils ne crurent point.* (*Luc.* xxiv, 11.) *Nous espérions*, disent les deux disciples qui étaient sur la route d'Emmaüs, *que ce serait lui qui rachèterait Israël, et cependant, après tout cela, voici le troisième jour que ces choses sont passées.* (*Luc.* xxiv, 21.) *Il est vrai*, ajoutent-ils, *que plusieurs femmes sont venues du sépulcre en disant qu'il est vivant, et que quelques-uns des nôtres, ayant aussi été au sépulcre, ont trouvé toutes choses comme les femmes les leur avaient rapportées; mais pour lui ils ne l'ont pas trouvé.* (*Luc.* xxiv, 23.) — Alors Jésus alla rejoindre ces deux disciples, les accompagna, leur expliqua toute l'Écriture et les prophéties relatives à lui, mangea avec eux, et ils le reconnurent. (*Ibid.*, 31.) Ils vinrent le dire aux autres disciples, mais *ils ne les crurent point non plus.* (*Marc.* xvi, 13.) Il se fit voir à Marie-Madeleine et à Simon. Enfin, le soir du même jour, tous les disciples, excepté Thomas, étant rassemblés dans un lieu fermé, de peur des Juifs, *Jésus se présenta au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous, c'est moi, n'ayez pas peur. Mais dans le trouble et la frayeur dont ils étaient saisis, ils s'imaginèrent voir un esprit. Et Jésus leur dit : Pourquoi vous troublez-vous? Et pourquoi s'élève-t-il tant de pensées dans vos cœurs? Regardez mes mains et mes pieds, et reconnaissez que c'est moi-même : touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai.* Après avoir dit cela, *il leur montra ses mains, ses pieds et son côté.* Mais comme ils ne croyaient pas encore, tant ils étaient transportés de joie et d'admiration, il mangea devant eux du poisson rôti et un rayon de miel qu'ils lui présentèrent, leur expliqua ce que Moïse, les psaumes et les prophètes avaient écrit de lui, l'accomplissement de ces prophéties par sa passion et sa résurrection, et leur enseigna l'apostolat auquel ils étaient appelés. (*Luc.* xxiv, 36-50; *Joan.* xx, 19-23.) *Or Thomas, l'un des douze apôtres appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous qui les ont percées, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point. Huit jours après, tous les disciples étant ensemble, Jésus dit à Thomas : Portez ici votre doigt et considérez mes mains; approchez aussi votre main et mettez-la dans mon côté, et ne soyez point incrédule, mais fidèle. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu.* (*Joan.* xx, 24-29.) Jésus se fit voir encore à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade, leur montra où il fallait jeter leurs filets et mangea de la pêche miraculeuse. Le repas terminé, il interrogea Pierre, lui indiqua sa mission et le genre de sa mort, et Pierre le

questionna sur Jean qui était [...]
rapporte cette longue entrev[...]
1 seqq.), en ajoutant : *C'est le* [...]
qui rend témoignage de ces ch[...]
écrit ceci. (*Ibid.*, 21.)

Qu'ajouter à ses dépositions [...]
des témoins oculaires ; *Jésus s'*[...]
aux apôtres depuis sa passion, [...]
convaincus par beaucoup de preuv[...]
vivant, leur apparaissant durant [...]
jours et leur parlant du royau[...]
(*Act.* iv, 43.) *Il s'est fait voir à* [...]
aux onze; après il a été vu en [...]
de plus de cinq cents frères dont [...]
vivent encore aujourd'hui, d[...]
face de tous ces témoins (*Cor.* [...]
xv, 8.) Bien plus, l'ascension [...]
avait eu lieu depuis quelques j[...]
qu'au milieu même de Jérus[...]
Pierre prêche Jésus-Christ, et [...]
surtout sur sa résurrection. (*Act.* [...]
il l'annonça hautement, à deux [...]
les Juifs (*Act.* iii, 15); et ce fait [...]
notoire et incontesté, que 8,0[...]
se convertissent à l'instant [...]
Arrêtés pour avoir prêché cet[...]
tion, ces hommes si simples et s[...]
à l'heure, proclament devant [...]
neurs, les anciens et les scribes [...]
Jérusalem, en présence du souv[...]
cateur et de tous ceux de la race [...]
que Jésus-Christ de Nazareth es[...]
des morts (*Act.* iv, 10), et l[...]
trouvent d'autre réponse q[...]
leur défendant avec mena[...]
de parler désormais à qui q[...]
cette résurrection. (*Ibid.*, 17.) [...]
Jean, prenant la parole, leur [...]
vous-mêmes s'il est juste devant [...]
obéir plutôt qu'à Dieu. Car, pou[...]
ne pouvons pas ne point parler [...]
nous avons vues et entendues. [...]

Et *tous*, tous sans exception [...]
lontairement dans les plus [...]
plices pour attester, par le cri [...]
ce qu'ils ont *vu* et *entendu*. Et [...]
brables faits qu'ils ont ainsi vus [...]
entendus de leurs oreilles, to[...]
mains et examinés avec une si [...]
tention et une si tenace in[...]
absolument rien, n'est de nat[...]
moindre illusion ou à rentr[...]
maine du magnétisme, com[...]
niaisement écrit de nos jours [...]
et *cinq cents* à la fois, regar[...]
qu'ils connaissaient depuis [...]
touchant les pieds et les mains, [...]
voyant marcher, parler, a[...]
vivre avec eux durant *quarante* [...]
décidément s'il est mort ou [...]
magnétisme a quelque chose à [...]
nous ne sommes plus vraimen[...]
ciété de spectres et de fous.

Les Juifs et leur historien [...]
tatent eux-mêmes formellement [...]
tion du Christ. « Jésus, » dit ce [...]
parut vivant à ses disciples [...]
sa mort. » (*Antiquit. Jud.*, l. viii [...]
Apôtres, » dit saint Jean Chrys[...]

nné et renoncé Jésus-Christ pendant vait. Ils meurent pour lui quand il a ritié. Ils l'ont donc *vu* ressuscité. »
tous les moyens par lesquels la Divi- put se manifester à l'homme, » dit our (*Sermon sur la divinité de Jésus-* , « celui auquel la créature reconnaît olontiers son intervention, c'est le ; c'est-à-dire ce fait sensible qui dé- certaines lois bien connues du monde l. Le miracle est le langage de Dieu, le, sa manière à lui de communiquer ée et de marquer sa puissance. Telle constante persuasion du genre hu- Quelques esprits du dernier siècle as voulu croire ainsi qu'avait cru le Ils ont soutenu que le miracle était ble, parce que, immense découverte, rsait les lois immuables posées par i-même; chose qui ne peut se sup- sans l'accuser d'imprévoyance, ou nobilité, qui ne convient qu'à la na- maine. Ces hommes n'ont pas voulu e le miracle, dans les desseins provi- , fut arrêté le jour où Dieu donna ses la sagesse divine les a mises hors einte de nos efforts et de notre puis- elle s'est réservée le droit de les mo- our manifester ainsi que tout lui cède à sa volonté. Ou, si vous aimez Dieu a voulu que les lois qui régis- monde matériel cédassent devant lui ablir les lois bien autrement impor- lu monde moral. Aussi, malgré les nes, l'univers entier professe de sa miracles. Croyez-vous, il n'en peut rement pour un homme qui n'a pas pacte avec l'erreur. Une loi malheu- ent impitoyable, c'est qu'aucune ce sur la terre ne sait arracher une la mort. Une fois l'homme descendu eau, il ne reviendra pas s'asseoir au la famille; rien ne rendra le mou- à ses membres, ni la vie à son cœur; it bientôt le je ne sais quoi de Bos- i n'a plus de nom dans aucune lan- donc un cadavre est dans la tombe et un seul mot le mort revienne à la ais les sophismes, encore une fois, empêcheront de voir là le doigt de »

s considérations ressort une consé- évidente. C'est qu'un miracle ac- comme preuve de la divinité d'une , établit cette divinité, si Dieu, par signes certains, ne donne pas les de connaître l'imposture. Donc la de Jésus vient de Dieu, et il est -même, si en témoignage de son en- ent il a accompli des miracles. Car, e en main, tout montre que le Ciel it ses divins enseignements qui ont le monde; et nous savons qu'il se ait lui-même Fils Dieu, et comme pour fonder une religion en son

ngile se présentant avec une certi- preuves (*voy.* Nouveau Testament, es) qui ne permet point le doute sur des prodiges qu'il raconte, toute la question pour la divinité de Jésus se réduit à savoir si cet Evangile attribue des miracles au fils de la sainte Vierge. Lisons : Une tempête violente s'était levée sur la mer. Les Apôtres exposés au péril, sur une frêle embarcation, se mouraient de frayeur; mais Jésus dormait d'un sommeil paisible. Il dit un mot : la fureur des flots s'apaise, le calme est rendu à la nature. (*Matth.* viii, 23-27.) Des milliers d'hommes, femmes et enfants, entraînés par la vue des merveilles de la puissance du divin maître, s'attachent à ses pas et le suivent jusqu'au désert. Les apôtres n'ont que quelques pains pour ce peuple qui meur de faim et de lassitude. Jésus-Christ bénit ces quelques pains; la multitude est rassasiée, et une large part demeure. (*Joan.* vi, 1 seqq.) Au souvenir de ce miracle, il y a quelques années à peine, un incrédule, sur son lit de mort, s'écria soudainement dans un transport de conviction profonde : « Jésus-Christ est Dieu, il a fait un miracle, le miracle du désert : et tout un peuple l'a vu. » Il fut converti et mourut dans le Seigneur. Mais lisons encore : « Les boiteux marchent, les sourds entendent; toutes les infirmités, toutes les langueurs sont guéries. » (*Matth.* xi, 5.) Ici une jeune fille vient de mourir; l'alarme et les pleurs sont dans la famille et parmi les serviteurs. Jésus lui prend la main et la rend pleine de vie à ses malheureux parents. (*Marc.* v, 35-43.) Le fils unique d'une pauvre mère était porté au tombeau; Jésus survient, il est touché de ses larmes et de sa douleur; aussitôt un mot arrache à la mort sa victime; l'heureuse mère presse contre son cœur celui qu'elle n'espérait plus revoir. (*Luc.* vii, 11-16.) Mais voici un miracle qui arrachait à un impie, trop tristement célèbre, ce remarquable aveu : « Si je pouvais croire à la résurrection de Lazare, je croirais en Jésus-Christ. » (Spinosa.) Il faut bien qu'on y croie, il n'y a pas moyen de révoquer le fait en doute. Ecoutez donc : Un homme que Jésus aimait, le frère de Marthe et de Marie, Lazare, était mort, et depuis quatre jours il reposait dans le tombeau, quand Jésus arriva près des deux sœurs. Le mort n'avait pu échapper à la corruption qui attend tous les hommes, il sentait déjà mauvais. Bien des Juifs étaient venus de Jérusalem pour consoler les deux sœurs de Lazare dans la cruelle épreuve qui les avait atteintes. Quand on vit Jésus, plusieurs de ces Juifs disaient : *Comment celui-ci qui a rendu la vue à un aveugle-né n'a-t-il pu faire que Lazare ne mourût pas?* Jésus savait ce qu'il devait faire. Il fut conduit au tombeau. La pierre qui le couvrait fut soulevée; le cadavre était là avec ses bandelettes, son suaire et sa corruption. Jésus-Christ parle, à cette voix la nature reconnaît son maître, le mort se lève, bien des Juifs croient en celui qui a pu lui rendre la vie. (*Joan.* xi, 1-45.) Pour neutraliser l'effet de ce miracle sur le peuple, les pharisiens et les ennemis de Jésus voulurent faire mourir Lazare. La

vie de cet homme parlait trop haut en faveur du divin maître. (*Joan.* XII, 10.)

Ce pouvoir si grand, si merveilleux, preuve infaillible de la divinité, Jésus-Christ le communiquait aux apôtres et aux disciples. Comme le Sauveur, mais seulement en son nom, ils avaient puissance sur la vie et sur la mort. Saint Pierre, après la résurrection de Jésus, rencontre un boiteux perclus à la Belle porte du temple; il voulait l'aumône, et Pierre n'avait ni or ni argent, mais il pouvait le guérir au nom du Seigneur ressuscité : il lui dit donc de se lever et de marcher; et le pauvre perclus dès l'enfance se leva, marcha, suivit Pierre, louant et bénissant Dieu. (*Act.* III. 1-8.) Cinq mille Juifs, frappés de ce fait et du discours de Pierre, cinq mille de ces Juifs qui avaient attaché Jésus-Christ à la croix, se convertissent, confessant que leur victime était vraiment le Fils de Dieu. Ne demandez rien de plus pour reconnaître la divinité de notre Sauveur. (*Ibid.*, 9-26 ; IV, 4.) Le miracle, c'est la voix du Tout-Puissant. Eh bien! le miracle, sous toutes les formes, sous toutes les apparences, s'est multiplié pour dire aux hommes qu'il était Dieu. N'endurcissons donc pas nos cœurs; nous n'avons dit encore qu'un mot sur la divinité du Sauveur, et déjà il faut, si nous sommes fidèles à la voix de nos consciences, que nous confessions qu'il est vraiment le Fils du Père éternel, qu'il est Dieu.

« Quand le Fils de l'Homme parut en Judée, » dit M. Combalot, « il ressuscita des morts, se ressuscita lui-même; et par ses prodiges inouïs il donna à la nation héritière des saintes révélations la preuve la plus subjuguante de sa divinité. Les miracles opérés par le Fils de Marie, aux yeux de sa nation, étaient frappants d'évidence, entraînants de conviction; mais des abîmes du cœur corrompu des scribes, des pharisiens et des princes des prêtres, s'élevaient d'immenses ténèbres qui venaient obscurcir les clartés surnaturelles des faits miraculeux. Le Christ faisait d'éclatants miracles; mais sa doctrine et ses exemples heurtaient l'orgueil des grands. Il faisait des miracles, mais il mangeait avec les publicains et les pauvres; il protégeait le faible orphelin contre le riche oppresseur. Il appelait les pharisiens des sépulcres blanchis; il mettait en lumière leur hypocrisie, censurait leur orgueil et confondait leur malice. Les miracles du Christ subjuguaient les cœurs droits et les âmes dociles; mais les circonstances dont ils étaient accompagnés devenaient pour le Juif acharné et pour le pharisien superbe une énigme incompréhensible, une semence de doute, une pierre de scandale et une occasion de blasphème.

Les impies de ce siècle, en niant la divinité de Jésus-Christ, en face de la miraculeuse existence de son Eglise, et malgré les signes surnaturels et multipliés qui la distinguent des cultes d'invention humaine, sont soumis aux mêmes tentations que les incrédules de la nation d'Israël pendant la vie temporelle de l'Homme-Dieu. Les preuves de la divinité de Jésus-Christ sont écrites en caractères ineffaçables sur le front des peuples civilisés, et le fait prodigieux de l'unité, de l'universalité expansive, de la perpétuité et de la sainteté de l'Eglise, par lequel Jésus-Christ règne sur le monde moral, est un fait irrésistible de puissance et de lumière pour tout esprit qui n'a pas demandé à la haine des sophismes et des blasphèmes. » (*La connaissance de Jésus-Christ.*)

« Les prophéties seules ne pouvaient pas prouver Jésus-Christ pendant sa vie. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas été décisifs. Donc les miracles suffisent, quand on ne voit pas que la doctrine soit contraire, et on doit y croire.

Jésus-Christ a prouvé qu'il était le Messie, en vérifiant plutôt sa doctrine et sa mission par ses miracles que par l'Ecriture et les prophéties.

C'est par les miracles que Nicodème reconnaît que sa doctrine est de Dieu : *Scimus quia a Deo venisti, Magister; nemo enim potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo.* (*Joan.* III, 2.) Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles.

Ainsi quand même la doctrine serait suspecte, comme celle de Jésus l'était à Nicodème, à cause qu'elle semblait détruire les traditions des pharisiens; s'il y a des miracles clairs et évidents du même côté, il faut que l'évidence du miracle l'emporte sur ce qu'il pourrait y avoir de difficulté de la part de la doctrine, ce qui est fondé sur ce principe immuable, que Dieu ne peut induire en erreur.

Jésus-Christ a fait des miracles, et les apôtres ensuite, et les premiers saints en ont fait aussi beaucoup; parce que les prophéties n'étant pas encore accomplies, et s'accomplissant par eux, rien ne rendait témoignage que les miracles. Il était prédit que le Messie convertirait les nations. Comment cette prophétie se fût-elle accomplie sans la conversion des nations? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouve? Avant donc qu'il fût mort, qu'il fût ressuscité et que les nations fussent converties, tout n'était pas accompli. Et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps-là. « Maintenant il n'en faut plus pour prouver la vérité de la religion chrétienne; car les prophéties sont un miracle subsistant. » (*Pensées* de Blaise PASCAL.)

« Jésus-Christ, » dit Bourdaloue (*Accord de la raison et de la foi*), « Jésus-Christ doit prouver sa mission; comment l'entreprend-il? Par des miracles qu'il opère. *Les choses que je fais*, dit-il, *rendent témoignage de moi, si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, croyez en mes œuvres.* (*Joan.* X, 38.) Et il est encore certain que ces œuvres miraculeuses étant au-dessus des forces de la nature et ne pouvant procéder que de la vertu d'en haut, si Jésus-Christ a fait réellement des miracles, surtout certains miracles, et qu'il

iits pour affirmer qu'il est le Mes-ıe peut plus lui contester cette qua-louter qu'il ne soit venu de la part qu'il ne soit Dieu lui-même. Au-Dieu serait l'auteur de l'imposture, mmuniquant un pouvoir dont il se évalu pour tromper les peuples et leur crédulité.

e Jésus-Christ ait fait des miracles, iracles du premier ordre, et des en très-grand nombre, et des mi-plus éclatants, et des miracles dont ncipale était de se faire connaître 'envoyé de Dieu; qu'il ait chassé les démons et délivré les possédés; exercé sur les éléments un empire t qu'ils aient obéi à sa voix; qu'il ıandé à la mer, apaisé ses flots, s tempêtes; qu'il ait guéri toutes maladies, rendu la vue aux aveu-le aux sourds, l'usage de la langue s, le sentiment et le mouvement ytiques, la vie aux morts; enfin le prodige le plus singulier et le ıi, il se soit ressuscité lui-même ir été mis à mort, et enfermé dans u, c'est de quoi une raison éclairée e de tout préjugé ne peut refuser nir.

qu'à considérer mûrement et par tes les circonstances dont ces faits nt revêtus, leur variété, leur éclat, , les occasions, les lieux, les campa-s places publiques où ils se sont a multitude des gens qui en ont été ırs, ou qui, sur le récit qu'ils en en-t, comme de miracles avérés et tout embrassaient la foi et formaient ces e Chrétiens si célèbres par leur zèle iinteté; les qualités irréprochables ins qui les ont vus, qui les ont , qui les ont transmis à la postérité s Evangiles, qui les ont soutenus lémentir jamais, en ont défendu la r dépens de leur fortune, de leur leur vie; il n'y a, dis-je, qu'à faire ıssion exacte de chacun de ces d'autres que je n'ajoute pas, il n'y bien poser, et on avouera que, de iits historiques, nuls ne sont plus t appuyés, ni plus à découvert de .»

n *Dictionnaire de théologie*, Bergier question des miracles avec ce bon que qui le caractérisait à un si haut c cette clarté palpable d'évidence sse pas même place à l'ombre d'une ou d'un doute, avec cette raison ûre, droite et ferme, faite pour per-conque n'a pas décidément répudié on de la vérité. Nous ne saurions ıx faire que de reproduire ici ses s si décisifs. Toute discussion à ce il, « peut se réduire à quatre ques-Un miracle est-il possible? 2° Si isait un, pourrait-on le discerner fait naturel et le prouver? 3° Les peuvent-ils servir à confirmer une 4°. Dieu en a-t-il fait véritablement pour servir de témoignage à la révélation? On comprend que nous sommes forcés d'abréger toutes ces questions.

I. *Un miracle est-il possible?* — Personne ne peut en douter, dès qu'il admet que c'est Dieu qui a créé le monde, et qu'il l'a fait avec une pleine liberté, en vertu d'une puissance infinie. En effet, dans cette hypothèse, qui est la seule vraie, c'est Dieu qui règle l'ordre et la marche de l'univers, tels qu'ils sont; c'est lui qui a établi la liaison que nous apercevons entre les causes physiques et leurs effets, liaison de laquelle nous ne pouvons point donner d'autre raison que la volonté de Dieu; c'est lui qui a donné aux divers agents tel degré de force et d'activité qu'il lui a plu : tout ce qui arrive est un effet de cette volonté suprême, et les choses seraient autrement, s'il l'avait voulu.

Cet ordre qu'il a établi est connu aux hommes par l'expérience, c'est-à-dire par le témoignage constant et uniforme de leurs sens; témoignage qui est le même depuis six mille ans. Les détails de cet ordre sont ce que nous nommons *les lois de la nature*, parce que c'est l'exécution de la volonté du souverain arbitre de toutes choses. Ainsi il est constant, par l'expérience, que quand un homme est mort, c'est pour toujours; telle est donc la loi de la nature : s'il arrive qu'un homme ressuscite, c'est un miracle, puisque c'est un événement contraire au cours ordinaire de la nature, une dérogation à la loi générale que Dieu a établie, un effet supérieur aux forces naturelles de l'homme. De même il est constant, par l'expérience, que le feu appliqué au bois le consume; ainsi, lorsque Moïse vit un buisson embrasé qui ne se consumait point, il eut raison de penser que c'était un miracle, et non l'effet d'une cause naturelle.

Mais Dieu, en réglant de toute éternité qu'un homme mort le serait pour toujours, que le bois serait consumé par le feu, ne s'est pas ôté à lui-même le pouvoir de déroger à ces deux lois, de rendre la vie à un homme mort, de conserver un buisson au milieu d'un feu, lorsqu'il le jugerait à propos, afin de réveiller l'attention des hommes, de les instruire, de leur intimer des préceptes positifs. S'il l'a fait à certaines époques, il est clair que cette exception à la loi générale avait été prévue et résolue de Dieu de toute éternité, aussi bien que la loi; qu'ainsi, la loi et l'exception pour tel cas, sont l'une et l'autre l'effet de la sagesse et de la volonté éternelle de Dieu, puisqu'avant de créer le monde, Dieu savait ce qu'il voulait faire et ce qu'il ferait dans toute la durée des siècles.

Lorsque, pour prouver l'impossibilité des miracles, les déistes disent que Dieu ne peut pas changer de volonté, défaire ce qu'il a fait, déranger l'ordre qu'il a établi, que cette conduite est contraire à la sagesse divine, etc., ou ils n'entendent pas les termes, ou ils en abusent. C'est très-librement, et sans aucune nécessité, que Dieu a établi tel ordre dans la nature; il pouvait le régler

autrement. Il ne tenait qu'à lui de décider que du corps d'un homme mort et mis en terre il renaîtrait un homme, comme d'un gland semé il renaîtrait un chêne; la résurrection n'est donc pas un phénomène supérieur à la puissance divine? Quand il ressuscite un homme il ne change point de volonté, puisqu'il avait, de toute éternité, résolu de déroger , ainsi à la loi générale. Cette exception ne détruit point la loi, puisque celle-ci continue à s'exécuter, comme auparavant, à l'égard de tous les autres hommes. Une résurrection ne porte donc aucune atteinte à l'ordre établi, ni à la sagesse éternelle dont cet ordre est l'ouvrage. De même que l'ordre civil et l'intérêt de la société exigent que le Législateur déroge quelquefois à une loi et y fasse une exception dans un cas particulier, le bien général des créatures exige aussi quelquefois que Dieu déroge à quelqu'une des lois physiques, en faveur de l'ordre moral, pour instruire et corriger les hommes, pour leur intimer des lois positives, etc. Cela n'est pas nécessaire, disent les déistes : Dieu n'est-il donc pas assez puissant pour nous faire connaître, sans miracle, ce qu'il exige de nous? Prouvera-t-on qu'il lui est plus aisé de ressusciter un mort, que de nous éclairer?

Nous répondons que rien n'est impossible ni difficile à une puissance infinie, qu'il est donc absurde d'argumenter sur ce qui est plus facile ou difficile à Dieu. Mais nous supplions nos adversaires de nous dire de quel moyen Dieu doit se servir pour nous imposer une loi positive ; de quelle manière Dieu a dû s'y prendre pour donner une religion vraie à Adam et aux patriarches, aux Juifs, aux païens, pour tirer de l'idolâtrie toutes les nations qui y étaient plongées. Lorsqu'ils l'auront assigné, nous nous chargeons de leur prouver que ce moyen quelconque sera un miracle. En effet, l'ordre de la nature, que Dieu a établi, n'est point d'instruire immédiatement par lui-même chaque homme en particulier, mais de l'instruire par l'organe des autres hommes, par des faits, par l'expérience, par la réflexion. Ainsi, en voulant que Dieu instruise chaque individu par une révélation ou une inspiration particulière, ils exigent réellement un miracle pour chacun, mais miracle très-suspect, qui favoriserait l'illusion et le fanatisme, ou qui ressemblerait à l'instinct général auquel nous ne sommes pas les maîtres de résister. Aussi tous ceux qui ont nié la possibilité des miracles, ont été forcés de soutenir l'impossibilité d'une révélation.

Les athées et les matérialistes, qui disent que l'ordre de la nature et ses lois sont immuables, puisque c'est une suite de la nécessité éternelle et absolue de toutes choses, ne sont pas plus raisonnables. Outre qu'il est absurde d'admettre un *ordre* sans une intelligence qui ordonne, des *lois* sans législateur, et une *nécessité* dont on ne peut donner aucune raison, il l'est encore de borner, sans aucune cause, la puissance de la nature. Lorsque Spinosa a dit que, s'il

pouvait croire la résurrection
renoncerait à son système, il
voir qu'il déraisonnait; puisque
nosa, la puissance de la nature
de quel droit pouvait-il regarder
impossible aucun des événements
leux rapportés dans l'Ecriture
crit. art. *Spinosa*. R.) Un mo
derne a senti cette inconséquen
ne l'a évitée que par une con
dit que nous ne savons pas si la
point occupée à produire des êtres
si elle ne rassemble pas des é
pres à faire éclore des généra
nouvelles, et qui n'auront rien
avec celles qui existent à présent
la nat., 1re part., c. 6, p. 86.) A
philosophe, *tout est nécessaire*,
changer. Par les mêmes raisons,
vons pas si, du temps de Moïse,
n'a pas fait éclore toutes les p
gypte, la séparation des flots de la
la manne du désert, etc., et si du te
sus-Christ, elle n'a pas opéré to
risons, les résurrections et les a
ges dont nous soutenons qu'il est

Il y a plus de bon sens et de
les idées des nations les plus s
peuples mêmes qui ont cru que
dieux ou génies avaient concouru
mation du monde, ont pensé
mêmes intelligences le gouvern
conclu qu'elles pouvaient en
et la marche quand elles le ju
pos, par conséquent opérer
leur gré; et c'est pour cela mê
ont adressé leurs vœux et ren
mages. Ceux qui disent que le
peut-être l'effet d'une *loi inco*
ture, nous paraissent aussi abus
En quel sens peut-on supposer
ception particulière à la loi
une loi? A la vérité, la loi et l'ex
également un effet de la volont
rain Législateur, comme nous
remarqué; mais cette volonté
loi, et ne peut être nommée
qu'elle est générale et comme
rience constante. Donner à l'
nom de *loi inconnue*, c'est évide
fondre toutes les notions.

Saint Augustin a dit que les
se font pas *contre la nature*,
connaissance ou contre l'ex
nous avons de la nature, puis
des choses n'est autre que la vo
(Lib. *De Genesi ad litt.*, c. 13; l. 21
Dei, c. 8.) Cela se conçoit. Ma
nous puissions nous entendre et
contredire, il faut distinguer
nérale de Dieu d'avec une vo
lière ; la première peut être
la nature et *cours de la nature*,
s'exécute ordinairement et con
seconde, qui est une exception,
nommée loi que dans un sens
et abusif; or, l'abus des termes
bue jamais à éclaircir une quest

Selon Clarke, la seule différen

un événement naturel et un fait mi-
eux, c'est que le premier arrive ordi-
ment et fréquemment, au lieu que
e se voit très-rarement. Si les hommes,
sortaient ordinairement du tombeau,
ie le blé sort de la semence, cela nous
rait naturel; et au contraire, la ma-
dont ils sont engendrés aujourd'hui
regardée comme miraculeuse. Cette
vation est juste à l'égard des choses
ieu fait immédiatement par lui-même,
le concours des hommes. Leibnitz de
ôté soutenait que la rareté ne suffit pas
caractériser un miracle, qu'il faut en-
que ce soit une chose qui surpasse les
des créatures; et cela est encore vrai,
il s'agit des choses que Dieu opère
ministère des créatures. Si ces deux
sophes avaient fait cette distinction, ils
ent été d'accord. (*Recueil des pièces de*
e, de Leibnitz, etc., p. 105, 201.)
là on doit conclure que, quoique la
substantiation se fasse tous les jours et
les fois qu'un prêtre dit la Messe,
cependant un miracle, parce que c'est
et infiniment supérieur aux forces na-
es des hommes, dont Dieu se sert pour
er. Au contraire, les saints mouve-
que Dieu produit en nous par sa
, quoique surnaturels, ne sont pas des
les, parce que Dieu les produit en nous
nous, immédiatement par lui-même, et
fréquemment.
mme nous ignorons quelles sont les fa-
s et le degré de force que Dieu a donnés
anges bons ou mauvais, nous ne pou-
ni les mettre au nombre des anges
els, ni décider si tout ce qu'ils font est
el ou miraculeux. Nous voyons seule-
dans l'Histoire sainte que quand Dieu
ervi de leur ministère, c'était, ou pour
ncer aux hommes des événements que
ci n'auraient pas pu connaître, ou pour
es choses que les hommes ne pouvaient
re. Leur mission et leurs actions étaient
miraculeuses, puisqu'il n'est pas dans
commun et journalier de la Provi-
d'en agir ainsi à l'égard du genre hu-
Quant aux opérations des esprits de
es, nous pouvons encore moins en
ner, parce que l'Ecriture en parle
que des bons anges. Nous y voyons
ment que les mauvais esprits ne peu-
rien faire sans une permission parti-
e de Dieu.
Peut-on discerner certainement un mi-
d'avec un fait naturel, et le prouver?
st assez étonnant que nous soyons obli-
discuter scrupuleusement deux ques-
aussi aisées à résoudre ; mais il n'est
sujet sur lequel les incrédules aient
plus loin l'entêtement et les con-
ions.
r distinguer sûrement, disent-ils, un
e d'avec un fait naturel, il faudrait
tre toutes les lois de la nature, et sa-
jusqu'où s'étendent ses forces ; or,
ne savons ni l'un ni l'autre; donc nous
avons jamais décider si tel événement
est l'effet d'une loi de la nature, ou si c'est une exception.

Nous répondons que, par une expérience de six mille ans, la nature nous est assez connue, pour savoir certainement qu'un mort ne peut ressusciter en vertu d'aucune loi de la nature; qu'ainsi toute résurrection est une exception ou un miracle. Il en est de même des autres faits que l'histoire sainte nous donne pour des événements miraculeux. Par une inconséquence grossière, les incrédules soutiennent, d'un côté, que Dieu ne peut pas déroger à une loi de la nature; de l'autre, ils supposent que Dieu a établi des lois opposées ; l'une par laquelle il a décidé qu'un mort l'est pour toujours; l'autre, par laquelle il a réglé qu'un mort peut, sans miracle, être rendu à la vie.

Les athées, il est vrai, ne peuvent mettre aucune borne aux forces de la nature; ils sont obligés de les supposer infinies, puisqu'ils ne peuvent assigner aucune cause qui les ait limitées. Pour nous, qui admettons un Créateur intelligent et sage, une Providence attentive et bienfaisante, nous sommes très-assurés que les forces de la nature sont bornées, et que ses lois sont constatées, parce que Dieu les a établies pour le bien des créatures sensibles et intelligentes.

Il est d'ailleurs évident que l'ordre moral porte sur la constance de l'ordre physique, si les lois de la nature pouvaient changer, nous ne serions plus assurés de rien; il n'y aurait plus de certitude dans la règle de nos devoirs. Nous sommes donc absolument certains que Dieu n'a point établi des lois physiques, opposées l'une à l'autre; qu'il ne changera point l'ordre de la nature, tel qu'il nous est connu ; que les miracles ne deviendront jamais des effets naturels.

Conséquemment nous sommes assurés que Dieu ne donnera jamais à aucun agent naturel le pouvoir de troubler et de changer l'ordre physique du monde et le cours ordinaire de la nature; que les esprits bons ou mauvais n'ont point ce pouvoir, encore moins les magiciens et les imposteurs, et nous prouverons que cela n'est jamais arrivé.

Entre les différents événements rapportés dans l'histoire sainte, il en est dont le surnaturel saute aux yeux de tout homme de bon sens, et sur lesquels il n'est pas besoin ni de dissertation, ni d'examen. Qu'un malade guérisse par des remèdes, lentement, en reprenant des forces peu à peu, c'est la marche de la nature; qu'il guérisse subitement à la parole d'un homme, sans conserver aucun reste ni aucun sentiment de la maladie, c'est évidemment un miracle. Qu'un thaumaturge, par sa parole, ou par un simple attouchement, rende la vue aux aveugles-nés, l'ouïe aux sourds, la voix aux muets, la force et le mouvement aux paralytiques, marche sur les eaux, calme les tempêtes, sans laisser aucune marque d'agitation sur les flots, rassasie cinq mille hommes avec cinq pains, etc., ce ne sont certainement pas là des œuvres naturelles;

pour en décider, il n'est pas nécessaire d'être médecin, philosophe ou naturaliste, il suffit d'avoir la plus légère dose de bon sens; lorsque les circonstances peuvent laisser quelque doute sur le surnaturel d'un fait, il faut ne pas affirmer témérairement un miracle. Mais voici un argument auquel les incrédules ne répondront jamais. S'il est impossible de discerner certainement un miracle d'avec un fait naturel, pourquoi rejetez-vous les événements de l'Histoire sainte, qui vous paraissent miraculeux, pendant que vous admettez, sans difficulté, ceux dans lesquels il n'y a rien que de naturel? Vous ne voulez pas croire les premiers, parce que ce sont des miracles, et vous soutenez en même temps que, si ces faits sont arrivés, on n'a pas pu savoir certainement que c'étaient des miracles: peut-on se contredire d'une façon plus grossière?

Il s'agit de savoir, en second lieu, si un miracle peut être constaté, si l'on peut en prouver la réalité. Ici nouvelle contradiction de la part des déistes; c'en est une, en effet, d'avouer, d'une part, que Dieu peut faire des miracles, et de soutenir, de l'autre, que Dieu n'est pas assez puissant pour les rendre tellement sensibles et reconnaissables, que personne ne puisse en douter raisonnablement: dans ce cas, à quoi serviraient les miracles? Toute la question se réduit à savoir si un miracle est ou n'est pas sensible, si le surnaturel du fait empêche que la substance du fait ne puisse tomber sous les sens; il y aurait de la folie à le soutenir.

C'est demander en autres termes si un homme qui voit opérer un miracle est moins sûr de ses yeux que celui qui voit arriver un phénomène ordinaire, ou s'il est moins capable de rendre témoignage de l'un que de l'autre. Il est singulier que l'entêtement des incrédules soit poussé au point de former sérieusement cette question.

1° Il est évident qu'un homme qui a éprouvé en lui-même un miracle, qui, se sentant malade et souffrant, s'est senti guéri subitement à la parole d'un thaumaturge, est aussi certain de sa maladie et de sa guérison subite qu'il l'est de sa propre existence. Il y aurait de la folie à soutenir que cet homme a pu être trompé par le sentiment intérieur, ou qu'il n'est pas admissible à rendre témoignage de ce qui s'est passé en lui.

2° Ceux qui ont vu et porté eux-mêmes un paralytique incapable de se mouvoir depuis trente-huit ans, et qui, à la parole de Jésus-Christ, l'ont vu emporter son grabat et retourner chez lui, n'ont certainement pas pu être trompés par le témoignage de leurs yeux. Il en est de même de ceux qui ont vu Jésus-Christ et saint Pierre marcher sur les eaux, cinq mille hommes rassasiés par cinq pains, une tempête apaisée par un mot, etc. A plus forte raison ceux qui avaient enseveli Lazare, qui avaient respiré l'odeur de son cadavre, et qui l'ont vu sortir de son tombeau quatre jours après, n'ont-ils pu être trompés par la disposition de le[...]

Dans ces cas et autres sembla[...] témoins sont en grand nombre, [...] pu avoir aucun intérêt commun : [...] ser à personne, s'ils étaient mêm[...] sés par divers motifs à douter de[...] si cependant ils en ont rendu un té[...] uniforme, il y aurait autant d'ab[...] rejeter que s'ils avaient attesté de[...] ments naturels.

Pour savoir si ce sont là des mi[...] des phénomènes naturels, ce ne [...] les témoins qui en décident, ma[...] commun de ceux auxquels ils s[...] attestés.

On nous objecte qu'en fait de [...] tout témoignage quelconque est [...] que l'amour du merveilleux, la [...] voir vu et de raconter un prodig[...] de la religion à laquelle on est [...] zèle toujours accompagné de fana[...] sont capables d'altérer le bon sen[...] bité de tous les témoins.

Mais nos adversaires oublient l[...] tances des faits et les caractères d[...] dont nous venons de parler. C[...] vu les miracles de Jésus-Christ é[...] et ces miracles n'ont pas été fai[...] riser le judaïsme; plusieurs de[...] étaient prévenus contre Jésus-C[...] tre sa doctrine, contre sa con[...] ont vu les miracles des apôtres [...] Chrétiens, mais Juifs ou païens; [...] miracles mêmes qui ont vaincu le[...] gés, leur zèle de religion, leur i[...] Quel intérêt, quel motif de va[...] ou de fanatisme, a pu les aveugle[...] en eux le bon sens et la pro[...] comme si on disait que l'amour [...] veilleux, le zèle de la religion, le [...] disposent un calviniste en faveur [...] maturge catholique.

Les déistes posent encore pou[...] qu'en fait de miracles aucun té[...] peut contre-balancer le poids de l'e[...] qui nous convainc que l'ordre de [...] ne change point.

Ils veulent nous en imposer pa[...] L'expérience est sans doute la [...] constante et uniforme de nos s[...] nous apprend-elle ? Que nous [...] jamais vu de miracles, que pa[...] exemple, nous n'avons été té[...] résurrection d'un mort. Mais s[...] ment, il arrivait sous nos yeux, [...] nous fondés à juger que nos [...] trompent, parce que jusqu'à pr[...] nous avaient rien attesté de se[...] prétendue expérience du passé [...] le fond qu'une ignorance, un[...] preuves et d'expérience, plutôt [...] périence positive. Elle devient [...] les fois que nous voyons un [...] que nous n'avions jamais vu.

Il en est de même du témoign[...] qui nous affirment qu'ils ont vu [...] quel nous n'avons jamais été té[...] mêmes. Soutenir que nous n[...] rien croire, c'est prétendre que [...]

doit l'emporter sur les connaissances · l'expérience des autres, que le témoi- · d'un aveugle-né, en fait de couleurs, lus fort que l'attestation de ceux qui es yeux.

and on fait l'analyse des raisonnements icrédules, on est étonné de leur absur-...

gré la multitude des sophismes par els les incrédules ont embrouillé cette ion, il est évident, 1° que par le sen-t intérieur un homme sensé peut être *hysiquement* cer ain d'un miracle opéré ii-même, en avoir autant de certitude e sa propre existence. Le paralytique s trente-huit ans, guéri par Jésus-, avait cette certitude métaphysique de iissance dans laquelle il avait été de er et de se mouvoir, du pouvoir qu'il ait reçu de Jésus-Christ, et dont il actuellement usage; du passage su-'il avait fait du premier de ces états au l, sans remèdes, sans préparatifs, sans r contribué lui-même en rien : ici ion ne peut avoir lieu. Que ce passage rnaturel et miraculeux, c'est une con-nce évidente qu'il pouvait tirer sans re d'y être trompé; il n'est pas néces-l'être philosophe, médecin ou natura-our le sentir.

aura beau dire qu'il y a des rêves d'i-iation, qui font sur nous la même im-on que les faits réels; que plusieurs ines saines se sont crues malades; que urs malades se croient guéris sans ; il n'est arrivé à personne de rêver nt trente-huit ans qu'il était paralyti-m de croire qu'il marchait pendant ta t dans l'impuissance de se mouvoir. rendra-t-on de nous prouver que ja-ous ne sommes absolument certains ; sommes sains ou malades, impotents ides?

eux qui avaient vu ce paralytique pen-ente-huit ans; qui avaient aidé à le et à le mouvoir; qui le voyaient mar-t emporter son lit, étaient par le té-ige de leurs sens, *physiquement* cer-le ces mêmes faits. L'illusion ne t pas plus avoir lieu pour eux que : malade même. Un homme ne peut r tous les yeux, pendant trente-huit r une paralysie feinte; les yeux d'une ide d'hommes ne peuvent être fas-iu point de leur faire croire qu'un : marche et agit pendant qu'il est ile, ou de leur faire prendre à tous, n même homme, deux hommes diffé-Où en serions-nous ? La société it-elle subsister, si le témoignage de ix, sur des faits aussi palpables, n'é-; physiquement certain, et pouvait duire en erreur?

eut nous étonner un moment par des itions sur les artifices des fourbes, prestiges des jongleurs, sur la res-nce des visages, etc. Sans aucun e logique, nous sentons que les pres-; peuvent nous en imposer au point de nous rendre incertains si un homme, avec lequel nous vivons habituellement, est toujours lui-même et non un autre.

Les témoins oculaires étaient donc certains des miracles par le même raisonnement évident que faisait le paralytique.

3° Le témoignage réuni de cette multitude de témoins oculaires donnait, à ceux qui n'avaient pas vu le miracle ni le paralytique, une *certitude morale* complète de ces mêmes faits. Ils sentaient qu'un grand nombre de témoins qui n'avaient aucune part ni aucun intérêt à ce miracle, ne pouvaient avoir formé contre eux le complot de tromper leurs concitoyens, pour le seul plaisir de mentir; que tous ne pouvaient avoir eu les yeux fascinés et l'esprit saisi du même dé-lire; que la simplicité, l'uniformité, la cons-tance de leur témoignage, était une preuve irrécusable par laquelle le pyrrhonisme se trouvait désarmé.

Si la déposition des témoins oculaires a donné aux contemporains une certitude morale du miracle, ce même témoignage, mis par écrit sous les yeux des contempo-rains, et transmis aux générations suivan-tes, par une histoire qui a toujours été lue, connue et regardée comme incontestable, nous donne du fait la même certitude que nous avons de tous les autres faits passés, soit naturels, soit surnaturels.

Il serait absurde de soutenir qu'un fait métaphysiquement certain pour ceux qui l'éprouvent, physiquement certain pour ceux qui le voient, moralement certain pour ceux qui le tiennent des témoins oculaires, ne peut pas l'être pour les générations sui-vantes; le surnaturel du fait ne peut pas plus influer sur la narration des historiens, que sur les yeux de ceux qui voient, et sur le sentiment intérieur de celui qui éprouve...

Les Juifs, entêtés de leurs préjugés et de leurs espérances, n'étaient pas fort disposés à recevoir des miracles opérés pour les dé-tromper; ils faisaient comme nos incrédules, pour les croire ils voulaient les voir; lors-qu'ils les avaient vus, ils les attribuaient à l'es-prit des ténèbres. Les païens, prévenus d'un profond mépris pour les Juifs, n'étaient pas fort enclins à croire que les Juifs opéraient des miracles, pour prouver la fausseté du paganisme, et à s'exposer au plus grand danger en les admettant. Cependant les uns et les autres ont cédé à l'évidence de cette preuve et plusieurs ont versé leur sang pour la confirmer. La vanité, la fourberie, l'amour du merveilleux, la crédulité, le fanatisme, ont-ils coutume d'aller jusque-là?

Voilà donc un raisonnement auquel les incrédules ne répondront jamais : un mira-cle est susceptible de la certitude métaphy-sique pour ceux qui le sentent, de la certi-tude physique pour ceux qui le voient; donc il est aussi susceptible de la certitude mo-rale pour ceux auxquels il est rapporté, soit de vive voix, soit par écrit; et surtout lors-qu'il est encore prouvé par les effets des-quels on ne peut pas douter.

La plus éblouissante objection au premier

coup d'œil, est celle que D. Hume a traitée fort au long dans son dixième essai sur l'entendement humain, où il s'est proposé de prouver qu'aucun témoignage ne peut constater l'existence d'un miracle. Un miracle, dit-il, est un effet ou un phénomène contraire aux lois de la nature ; or, comme une expérience constante et invariable nous convainc de la certitude de ces lois, la preuve contre le miracle, tirée de la nature même du fait, est aussi entière qu'aucun argument que l'expérience puisse fournir. Elle ne peut donc être détruite par aucun témoignage quel qu'il puisse être. En effet, la foi que nous ajoutons à la déposition des témoins oculaires est aussi fondée sur l'expérience, c'est-à-dire sur la connaissance que nous avons que ce témoignage est ordinairement conforme à la vérité. Si donc ce témoignage tombe sur un fait miraculeux, il se trouve deux expériences opposées dont l'une détruit l'autre, ou du moins dont la plus forte doit prévaloir à la plus faible. Or, comme il est beaucoup plus probable que des témoins se trompent ou veulent tromper, qu'il ne l'est que le cours de la nature est interrompu, l'on doit plutôt s'en tenir à la première supposition qu'à la seconde. De là D. Hume conclut qu'un miracle, quelque attesté qu'il soit, ne mérite aucune croyance.

Pour peu que l'on y fasse attention, l'on verra que ce sophisme ne porte que sur une équivoque et sur l'abus du terme *expérience*. En effet, en quoi consiste l'expérience ou la connaissance que nous avons de la constance du cours de la nature? En ce que nous ne l'avons jamais vu changer, si nous n'avons jamais été témoins d'aucun miracle; mais s'ensuit-il que ce changement est impossible, parce que nous ne l'avons jamais vu? Ce n'est donc ici qu'une expérience négative, si l'on peut ainsi parler, un simple défaut de connaissance, une pure ignorance. D. Hume l'a reconnu lui-même dans son quatrième Essai, où il avoue que nous ne pouvons prouver, *a priori*, l'immutabilité du cours de la nature. N'est-il pas absurde de vouloir qu'un simple défaut de connaissance de notre part l'emporte sur la connaissance positive et sur l'attestation formelle des témoins qui ont vu un miracle?

Si l'argument de D. Hume était solide, il prouverait que quand nous voyons, pour la première fois, un fait étonnant, nous devons récuser le témoignage de nos yeux, parce qu'alors il se trouve contraire à notre prétendue expérience passée; que nous devons même nous défier du sentiment intérieur, lorsque nous éprouvons en nous-mêmes un symptôme que nous n'avions jamais senti. Ce sophisme attaque donc de front la certitude physique et la certitude métaphysique, aussi bien que la certitude morale. En second lieu, est-il vrai que nous nous fions au témoignage humain seulement parce que nous avons reconnu, par expérience, que ce témoignage est ordinairement conforme à la vérité? Il n'en est rien, nous nous y fions par un instinct naturel qui nous fait sentir que, sans cette confiance, la société humaine serait impossible. Nous nous y fions dans l'enfance avec plus de sécurité que dans l'âge mûr; et plus nous devenons vieux et expérimentés, plus nous devenons défiants. Mais cette défiance poussée à l'excès serait aussi déraisonnable que celle des incrédules. Lorsqu'un fait sensible et palpable, naturel ou miraculeux, est attesté par un grand nombre de témoins, qui n'ont pu avoir un intérêt commun d'en imposer, qui n'ont pas pu même user ensemble de collusion, qui paraissent d'ailleurs sensés et vertueux, il est impossible que leur témoignage soit faux; nous y déférons alors une entière certitude, en vertu de la connaissance intime que nous avons de la nature humaine. Ce n'est ici ni une simple présomption, ni une expérience purement négative, ou une ignorance, mais une connaissance positive et réfléchie. Dans ce cas, il est absurde de dire qu'il est plus probable que les témoins se sont trompés ou ont voulu tromper, qu'il ne l'est que le cours de la nature est interrompu; pour que l'un ou l'autre de ces inconvénients eût lieu, il faudrait que le cours de la nature humaine fût changé.

Nous avons donc alors un témoignage tel que D. Hume l'exige, *un témoignage de telle nature que sa fausseté serait plus miraculeuse que le fait qu'il doit établir*. Dieu peut avoir de sages raisons d'interrompre, pour un moment, l'ordre physique et le cours de la nature; mais il ne peut en avoir aucune de renverser l'ordre moral et la constitution de la nature humaine : le premier de ces miracles n'a rien d'impossible; le second serait absurde et indigne de Dieu. D. Hume ne raisonne pas mieux, lorsqu'il prétend que, quand il s'agit d'un miracle qui tient à la religion, tous les témoignages humains sont nuls, parce que l'amour du merveilleux et le fanatisme religieux suffisent pour tourner toutes les têtes, et pervertir tous les principes.

Si ces deux maladies étaient aussi communes et aussi violentes que le prétendent les déistes, on verrait éclore tous les jours de nouveaux miracles, et le monde en serait rempli. L'amour du merveilleux peut entraîner les hommes, lorsqu'il n'y a rien à risquer pour eux, lorsqu'un fait n'est contraire ni à leurs préjugés, ni à leurs intérêts; mais lorsque des faits merveilleux doivent les obliger à changer de religion, d'opinions et de mœurs, mettre en danger leur fortune et leur vie, nous ne voyons pas qu'ils soient fort empressés de les admettre : alors le zèle de religion, loin de les disposer à croire les faits, les rend défiants et incrédules. Telles étaient les dispositions des Juifs et des païens à l'égard des miracles de Jésus-Christ et des apôtres : ils en ont cependant rendu témoignage, puisqu'un grand nombre

convèrtis, et que les autres n'ont pas nier.

on se contredire plus grossièrement font les incrédules? Suivant eux, vons nous fier à nos sens, plutôt ıte espèce de témoignage, lorsqu'ils testent que l'Eucharistie n'est que du du vin, puisque, par nos sens, nous y cevons toutes les qualités sensibles: ne devrions plus nous y fier, si Dieu ait visiblement ce pain et ce vin en tre espèce de corps, quand même apercevrions toutes les qualités sen-d'un nouveau corps. Le témoignage sens nous donne une entière certitude, il est négatif, et qu'il ne nous atteste miracle; mais il ne prouve rien, lors-t positif, et qu'il nous atteste un mi-vident et sensible. Un logicien sensé principe directement contraire. L'es-D. Hume, sur les miracles, a été ré-r Campbell, auteur anglais. (*Dissert. miracles*, etc. Paris, 1767.)

Les miracles peuvent-ils servir à con-une doctrine, et à prouver la divinité eligion? — L'on n'en avait pas douté, qu'il y eût des déistes; et il a le leur part, un travers singulier d'es-ur soutenir le contraire.

ffet, puisque c'est Dieu qui, par sa puissance, a réglé le cours de la na-établi l'ordre physique du monde tel st, lui seul a le pouvoir de le suspen-'y déroger, même pour un instant, er l'effet de la moindre des lois dont 'auteur. Il n'a certainement donné à créature la puissance de déranger vrage, de troubler la tranquillité des s, pour l'utilité desquels Dieu a fait ses telles qu'elles sont. Vu la con-ue les hommes ont eue, de tous temps, nstance de la marche de l'univers, et ement que leur ont toujours causé racles vrais ou apparents, leur sort, e monde et pour l'autre, serait à la ion des mauvais esprits ou des im-rs auxquels Dieu avait donné le pou-'opérer des prodiges supérieurs aux de la nature; sa sagesse et sa bonté s'y nt.

si s'en est-il expliqué lui-même très-nent; après avoir fait souvenir les ux des prodiges qu'il a opérés en leur , il leur dit : *Voyez par là que je suis Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre oi.* (*Deut.* XXXII, 39.) Le Psalmiste ré-ouvent que Dieu seul fait des miracles, LXXI, 18; CXXXV, 4, etc.) Ezéchias, demandant une délivrance miracu-lui dit: *Sauvez-nous, Seigneur, afin ous les peuples de la terre connaissent us êtes le seul souverain Maître de l'u-*. (*Isa.* XXXVII, 20.)

sque Moïse lui demande comment il convaincre les Hébreux de sa mis-Dieu lui donne le pouvoir d'opérer des es, et lui dit : « Va, je serai dans ta , et je t'enseignerai ce qu'il faudra (*Exod.* IV, 12.) Moïse obéit, et c'est à la vue de ses miracles que les Israélites croient à sa mission, et que le roi d'Egypte est forcé enfin de se rendre. Dieu donnait-il à son envoyé de fausses lettres de créance, des signes équivoques, et qui pouvaient être contrefaits par des imposteurs? Il dit qu'il exercera ses jugements sur l'Egypte, afin que les Egyptiens sachent qu'il est le Seigneur. (*Exod.* VII, 5.) Comment auraient-ils pu le savoir, si des magiciens avaient pu faire les mêmes miracles que Moïse?

C'est aussi à la vue du premier des miracles de Jésus-Christ que ses disciples crurent en lui. (*Joan.* II, 11.) Lorsque Jean-Baptiste lui envoya deux de ses disciples pour lui demander : *Etes-vous celui qui doit venir, ou faut-il en attendre un autre?* Jésus opéra plusieurs guérisons miraculeuses en leur présence, et répondit : *Allez dire à Jean ce que vous avez vu.* (*Luc.* VII, 22.) Souvent il a dit aux Juifs : *Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi; si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres* (*Joan.* X, 25, 38), et en parlant des incrédules il dit : *Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils ne seraient pas coupables.* (*Joan.* XV, 24.) Au moment de quitter ses apôtres, il leur donne le pouvoir d'opérer des miracles pour prouver leur mission. (*Marc.* XVI, 15 seqq.) Devait-on s'arrêter à cette preuve, si des magiciens, des imposteurs, des faux prophètes, étaient capables d'en faire?

Saint Pierre déclare que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, qu'il est ressuscité, qu'il faut croire en lui pour être sauvé, que lui et ses collègues en sont des témoins fidèles; et il le prouve par le miracle qu'il venait d'opérer, en guérissant un homme impotent depuis sa naissance. (*Act.* III, 13 seqq.) Saint Paul dit qu'il a fondé sa prédication, non sur les raisonnements de la sagesse humaine, mais sur les dons du Saint-Esprit et sur une puissance surnaturelle. (*I Cor.* II, 4); que les signes de son apostolat ont été les prodiges et les miracles qu'il a opérés. (*II Cor.* XII, 12.) Il était donc bien sûr que ces signes ne pouvaient être imités par de faux apôtres.

Les incrédules ont donc tort d'avancer que, quand même les miracles prouveraient qu'un homme est envoyé de Dieu, ils ne prouveraient pas que cet homme est infaillible ni impeccable. Dès que Dieu a envoyé un homme pour annoncer, de sa part, une doctrine et porter des lois, et qu'il lui a donné, pour lettres de créance, le pouvoir de faire des miracles, nous soutenons que la justice, la sagesse, la bonté divine, sont intéressées à ne pas permettre que cet homme se trompe ou veuille tromper les autres, en leur enseignant une doctrine fausse, ou en leur prescrivant de mauvaises lois. Autrement Dieu tendrait aux nations un piége d'erreur inévitable, et les mettrait dans la nécessité de se livrer à un imposteur. En quel sens pourrait-il dire qu'il est la vérité même, fidèle, ennemi de l'iniquité, juste et droit (*Deut.* XXXII, 4), qu'il est incapable

de mentir et de tromper comme les hommes (*Num.* xxiii, 19), qu'il est vrai dans toutes ses paroles, et saint dans toutes ses œuvres. (*Psal.* cxliv, 13 seqq.)

Non-seulement Dieu avait promis à son peuple de lui envoyer des prophètes, mais il avait dit : ***Si quelqu'un n'écoute pas un prophète qui parlera en mon nom, j'en serai le vengeur : mais si un prophète parle faussement de ma part, ou au nom des dieux étrangers, il sera mis à mort.*** (*Deut.* xviii, 19.) Continuellement il reproche aux Juifs qu'ils n'écoutent pas ses prophètes, et il menace de les punir. Cette incrédulité cependant aurait été très-juste de la part des Juifs, s'il avait été possible qu'un prophète fît des miracles pour prouver une mission fausse. Dieu a-t-il pu menacer de les punir d'une juste méfiance, et pour avoir suivi les règles de la prudence humaine?

Il est donc faux que Dieu puisse convertir tous les peuples sans miracles; et déjà nous avons défié les incrédules d'assigner aucun moyen qui ne soit pas miraculeux. Changer tout à coup les idées, les préjugés, les habitudes, la croyance et les mœurs de toutes les nations, sans aucun signe extérieur et frappant qui les touche et leur inspire des réflexions nouvelles, est-ce un phénomène conforme au cours ordinaire de la nature? On dit que Dieu peut donner à tous les hommes une grâce intérieure et efficace, qui les convertisse tous. Mais cette grâce universelle et uniforme, qui agirait de même sur tous et produirait le même effet, serait, non-seulement un miracle inouï, mais un miracle absurde; il conduirait les hommes, comme ils sont conduits par l'instinct; il détruirait leur liberté; l'effet qui s'ensuivrait ressemblerait à un enthousiasme universel, dont on ne verrait ni la cause, ni les motifs. Est-ce ainsi que Dieu doit gouverner le genre humain? Les déistes rejettent les miracles sages, pour recourir à des miracles insensés qui seraient indignes de la sagese divine.

Mais on demande : que prouvent les miracles? Ils démontrent d'abord une Providence, non-seulement générale, mais particulière; et de ce dogme, une fois prouvé, s'ensuivent toutes les autres vérités, qu'on nomme la religion naturelle. Comme les hommes distraits par d'autres objets réfléchissent fort peu sur les merveilles journalières de la nature, il est quelquefois nécessaire que Dieu réveille leur attention, et les étonne par des événements contraires au cours ordinaire de la nature; c'est la réflexion de saint Augustin (tract. 8 *in Joan.* n. 1; et tract. 24, n. 1; *De civit. Dei,* l. x, c. 12.) D'ailleurs, l'ordre commun de la nature, loin d'éclairer les hommes, avait été l'occasion de leur erreur; ils en avaient regardé les divers phénomènes comme l'ouvrage d'autant de dieux différents; il était donc nécessaire de les détromper par des miracles faits au nom du seul Dieu, créateur et souverain maître de la nature. L'exemple de Pharaon et des Egyptiens, de Rahab, de Nabuchodonosor, d... des Ammonites, de Naaman, e... l'efficacité de ce moyen. Quoi q... les déistes, il est plus efficace q... templation de la nature.

En second lieu, les miracles p... révélation, la vérité de la doctr... chent ceux qui opèrent des m... cette fin, comme nous l'avon... les miracles ne prouvaient ri... dules ne feraient pas tant d'eff... faire douter.

IV. *Y a-t-il eu effectivement des m...* — Si cela est indubitable, toute... questions sont résolues : il s'en... miracles ne sont ni impossibles, ... de Dieu, ni inutiles; qu'ils prouv... que chose, et qu'ils peuvent êtr... or, à moins d'être athée, maté... pyrrhonien, on est forcé d'en a...

Les athées même conviennent... création est le plus grand des m... que quiconque admet celui-là ... sonnablement nier la possibilité ... à moins de soutenir l'éternité de... hommes, on est obligé d'avouer ... mier individu n'a pu commence... que par miracle. Le déluge un... testé par l'inspection du globe... incontestablement un autre mir... les hypothèses forgées par les... pour en combattre la réalité, o... pliquer naturellement, sont ... les unes que les autres.

On connaît l'argument qu... Augustin pour prouver que, de ... nière qu'on s'y prenne, il fa... ment admettre des miracles ... sement du christianisme. « Ou ... dit-il, ont fait des miracles po... aux Juifs et aux païens les... les événements surnaturels ... chaient, ou les peuples ont cr... aucun miracle, les choses d... devaient leur paraître les plus ... dans ce cas, leur foi même est ... des miracles. (*De civit. Dei,* l...

Le don des miracles ne s'est p... la mission et à la prédication ... saint Paul atteste, ou du m... qu'il était commun parmi le... xii, 13), et les Pères de l'É... moins qu'il a continué dans le... vants.

Saint Justin (Apol. ii, n. 6 ... *Tryph.*) atteste que les démons ... au nom de Jésus-Christ et qu... phétique a passé des Juifs au... Saint Irénée ajoute que plu... sent les maladies par l'imposit... et que quelques-uns ont r... morts. (*Adv. hæres.* lib. ii, cap. 3... tullien prend à témoin les p... voir qu'ont les Chrétiens de ... démons (*Apologet.*, cap. 23) ... teste qu'il a vu plusieurs mala... l'invocation du nom de Jésus ... signe de la croix. (*Contra Cels.* ... Eusèbe (*Demonstr. evang.*, ...

[Divin. Instit., lib. iv, 27), saint Gré-
de Nazianze et Théodoret rendent le
témoignage. Saint Grégoire de Néo-
e fut nommé *Thaumaturge* à cause du
nombre de ses miracles. Saint Am-
rapporte, comme témoin oculaire,
racles opérés au tombeau des saints
's Gervais et Protais, et saint Augus-
ux qui se faisaient de son temps par
ques de saint Etienne. »
éalité de ces miracles est encore prou-
ır l'accusation de magie si souvent
; par les païens contre les fidèles, et
affectation des philosophes du iv°
de vouloir opérer des miracles
théurgie, afin de pouvoir les opposer
des Chrétiens. — *Voy.* Esprit-Saint.
sus-Christ, » dit le P. Lacordaire
ences de 1846), « Jésus-Christ nous a
sa parole qu'il était Dieu, il a prouvé
érité de sa parole par son caractère :
l était Dieu (*Voy.* Dieu). Mais est-ce
; la preuve de sa divinité? Sans doute
ole, c'est-à-dire l'affirmation de soi,
remière manifestation des êtres doués
igence; sans doute le caractère, c'est-
l'expression de soi par la physiono-
orale, est la seconde et naturelle ma-
tion des mêmes êtres : mais est-ce là
i'y a-t-il rien au delà? Et quand cette
stration suffirait pour les rapports
es que les hommes ont entre eux,
elle suffisante lorsqu'il s'agit des com-
ations de Dieu avec les hommes? Non,
ment non. Car, enfin, il faut une cer-
énétration pour juger d'un caractère,
aussi du temps; ce n'est pas en un
'une physionomie morale se décou-
entier, et lorsque Dieu paraît,
l fait tant que de venir, il est
ite que, du premier coup, il doit y
ans son apparition quelque chose qui
le doute, qui exclue le débat, qui ex-
temps, qui exclue même la science;
; chose qui soit reconnaissable de
à l'instant, quelque chose, en un
i soit la puissance publique de Dieu
e infailliblement sa présence et son
De même qu'il existe pour la souve-
terrestre une expression certaine de
sté, il doit y avoir pour Dieu un mo-
ient et égal à lui, par lequel, venant
ontrer, toute intelligence, à moins
évolte insensée, se courbe et dise :
i. Quel est ce mode de manifestation
appelé la puissance publique de
En quoi consiste-t-il? Jésus-Christ
ossédé? Quelles sont les objections
les il donne lieu et la réponse qui
uit? Tel est, Messieurs, le vaste
que nous allons parcourir aujour-

lustre orateur montre que Dieu ne
révéler et se manifester utilement à
e par sa puissance, par sa souverai-
la nature. « Le mode éminent d'ap-
de Dieu, » dit-il, « son cachet propre
table, le relief public de sa figure
pace et le temps, c'est sa force phy-
sique, ou, en d'autres termes, sa souverai-
neté sur la nature, souveraineté qui ne ren-
contre, dans la matière et l'ordre, qui en sont
le théâtre, aucune liberté à respecter, et par
conséquent aucune coopération à solliciter
et à attendre, mais seulement une immense
énergie dont la soumission instantanée an-
nonce le maître du ciel et de la terre à tout
homme qui n'a pas peur de rencontrer Dieu.
Le propre de cet acte souverain est de n'exi-
ger dans le spectateur ni étude, ni science,
ni aucun appareil qui coûte du temps ou de
la distinction, mais seulement de la bonne
foi. Il est si étranger à tous les procédés hu-
mains qu'il produit au moins la confusion,
s'il ne produit la conviction, et que le rebelle
n'a que le silence contre l'exclamation de
l'homme droit : *Digitus Dei est hic!* (*Exod.* viii, 19.) Aussi les langues humaines, orga-
nes mystérieux de la vérité, ont-elles donné
un nom singulier à l'acte par lequel Dieu
exerce sa souveraineté sur la nature et ma-
nifeste instantanément sa présence aux hom-
mes; elles l'ont appelé *miracle*, c'est-à-dire
l'acte admirable par excellence, l'acte qui
constitue la puissance publique de Dieu.

Mais Jésus-Christ porte-t-il sur son front ce signe de la force absolue? A-t-il opéré des miracles? A-t-il exercé la puissance publique de Dieu?

Un jour Jean-Baptiste envoie ses disciples pour lui demander : *Etes-vous celui qui doit venir, ou bien faut-il que nous en attendions un autre?* Jésus-Christ leur répond : *Allez et annoncez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés* (*Luc.* vii, 20 seqq.) C'est-à-dire que Jésus-Christ, cet homme en qui nous avons reconnu le plus admirable caractère qu'ait signalé l'histoire (*Voy.* Paix, Caractère, Jésus-Christ, Vie intime, etc.), ne craint pas de donner pour preuve de sa mission et de sa divinité, toute une suite de faits miraculeux opérés par lui. Et en effet, d'un bout à l'autre de ses pages, l'Evangile est un tissu de paroles simples qui vont jusqu'au fond de l'âme, et de paroles prodigieuses qui bouleversent la nature jusque dans ses fondements. En vain veut-on les séparer et voir deux œuvres dans une seule œuvre; l'Evangile résiste à cette analyse, qui prétend extraire de son sein la substance morale au mépris de la substance miraculeuse, ravir au thaumaturge l'appui du sage, et au sage l'appui du thaumaturge. Tous les deux se tiennent étroitement unis contre les subtils efforts de l'incrédulité; la doctrine appuie le miracle, le miracle justifie la doctrine, et l'Evangile parcourt le monde avec un caractère invincible d'unité qui ne souffre et n'obtient pour Jésus-Christ qu'une haine absolue ou une totale adoration.

Cette unité, pour qui réfléchit avec quelque profondeur, est à elle seule une démonstration. Pourtant l'incroyance, étonnée de ne pouvoir diviser Jésus-Christ, se retourne sur elle-même et se dit avec anxiété : Est-il

donc bien vrai que Jésus-Christ ait rendu la vue aux aveugles, la marche aux boiteux, la pureté aux lépreux, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts? Est-il vrai qu'il ait agi en maître de la nature, et que chaque jour, sous les yeux du peuple, à la clarté du soleil, son doigt créateur ait prouvé qu'une vertu divine habitait en lui? Est-il vrai que cela soit? N'y a-t-il pas un horrible mensonge greffé sur la sincérité de cette vie?

Mais d'abord pourquoi ce mensonge? Si les apôtres n'eussent pas vu eux-mêmes, de leurs propres yeux, ces miracles, comment eussent-ils été convertis, comment se seraient-ils voués à la conversion du monde? Si ces miracles opérés dans toute la Judée et jusqu'au milieu de Jérusalem n'eussent pas été d'une évidence manifeste et incontestable, comment dix mille hommes se seraient-ils subitement convertis aux premières paroles de saint Pierre, dix jours à peine après l'Ascension du Sauveur et lorsque tous ces faits publics étaient encore si récents, lorsque les témoins oculaires existaient partout en foule?

Le mensonge suppose un intérêt quelconque qui l'inspire. Or quel était ici l'intérêt des apôtres? Etait-ce de se mettre en contradiction flagrante avec tous les faits si connus de la vie du Christ, et de s'attirer, par là même, un inévitable et universel démenti? Au reste, comme poursuit le P. Lacordaire : « L'Evangile est d'un temps historique, il est une histoire. » Les miracles de Jésus-Christ ont eu lieu sur les places publiques, en présence d'une foule innombrable de toutes les conditions, devant des ennemis nombreux et acharnés. Ils étaient la base d'un enseignement qui partageait tout un pays, et qui, bientôt, partagea l'univers. Si, malgré le caractère de vérité qui fait de l'Evangile un livre à part, vous suspectez son témoignage, comme étant l'œuvre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, vous ne pouvez, par une raison contraire, suspecter les récits et les impressions de ceux qui ne croyaient pas au maître nouveau, et qui persécutaient dans tout le monde ses disciples, ses doctrines et jusqu'à son nom. Un débat public était engagé; un homme s'était dit Dieu; il était mort pour l'avoir dit; sa nation, divisée sur sa tombe, en appelait de ce sang, et on en appelait d'elle à ce sang répandu, qui trouvait partout des adorateurs; il y avait là un intérêt suprême et une suprême publicité. Or, la publicité est une puissance qui force les ennemis d'une cause à se prononcer tout haut et à concourir malgré eux à la formation authentique d'une histoire qu'ils détestent et qu'ils voudraient anéantir. C'est en vain : la publicité les presse; il faut qu'ils parlent, et que, même en calomniant, ils disent assez la vérité pour qu'elle ne puisse plus périr. C'est là ce qui sauve l'histoire. Il n'y a rien à quoi, dans le monde, on en veuille plus; les oppresseurs des peuples et les oppresseurs de Dieu ne travaillent à rien plus ardemment qu'à empêcher l'histoire d'exister; ils rassemblent contre elle le silence des quatre vents du ci[illegible] ment leur victime dans les [illegible] profonds des cachots; ils mett[illegible] core des canons, des lances, [illegible] reils de la menace et de la per[illegible] blicité est plus forte que tout [illegible] entraîne ceux-là mêmes qui l'[illegible] tion; elle les contraint de parle[illegible] se détournent, les lances se bri[illegible] toire passe.

Ainsi a passé l'histoire de [illegible] Jésus-Christ. Elle a passé par [illegible] mêmes, par les pharisiens qui [illegible] cifié Jésus-Christ, par les [illegible] païens qui crucifiaient sa mé[illegible] lait bien que les Juifs dé[illegible] une publicité qui remplissait [illegible] pliquassent sur la vie miracule[illegible] il fallait qu'ils prononçassent [illegible] non, et le non, ils n'ont pas osé [illegible] que personne au monde dès [illegible] ne peut dire un mensonge a[illegible] faits publics. Le mensonge abs[illegible] plus possible dans l'ordre de l'[illegible] l'erreur absolue n'est possible [illegible] de la spéculation. Les Juifs ont [illegible] miracles du Christ, ils ne les [illegible] Ils ont écrit que Jésus avait d[illegible] temple le nom incommunicab[illegible] que c'était à l'aide de ce nom sa[illegible] commandait à la nature. Cet[illegible] est consignée dans les monum[illegible] sérieux de leur tradition, et [illegible] qu'ils ont pu contre la mémoire [illegible] de Jésus-Christ, contre ce s[illegible] l'univers leur reprochait et l[illegible] encore. Mais que pouvaient-i[illegible] publicité est la maîtresse des [illegible] ont vu; elle se change en [illegible] leur tombeau, et les poursuit [illegible] de justice en justice, jusque [illegible] nière postérité.

Les rationalistes païens sont [illegible] tour mettre la main dans l'hist[illegible] Christ. Sans doute, ils n'avaie[illegible] part à son supplice et ce n'[illegible] sang qui leur faisait peur; ma[illegible] sang, Jésus-Christ avait rép[illegible] monde une vérité qui convainq[illegible] la raison des sages : les sages [illegible] lui pardonner? Ils eurent [illegible] donner de sa vie un texte critiq[illegible] pour l'amoindrir toutes les res[illegible] pouvaient présenter la traditio[illegible] cussions de leur temps Qu'ont-[illegible] racles de Jésus-Christ? Qu'en [illegible] Porphyre, Julien, hommes à [illegible] pour avoir été, dès les prem[illegible] l'ère chrétienne, les hérauts du [illegible] dans les offices incomparables de [illegible] Ont-ils nié que Jésus-Christ [illegible] œuvres merveilleuses à l'appui [illegible] trine? Ils ne l'ont pas plus nié [illegible] ils ont fait de lui un habile ma[illegible] quoi un magicien, et non [illegible] Quelle nécessité d'une aussi étra[illegible] sion? C'est que l'histoire était [illegible] vait bien dénaturer le côté mir[illegible] Jésus-Christ, on ne pouvait pas [illegible]

ste donc acquis, par le témoignage les ennemis du Christ, que sa pré-i a été accompagnée de prodiges iains. Mais il ne faut pas séparer tifs extérieurs de foi, tout graves sont, du caractère intime de l'E-et de Jésus-Christ. Tout se lie i édifice, de la base au sommet. Si Christ a été une nature sincère, ainsi is l'avons démontré, une nature mar-i trait d'une supériorité divine, sa é et sa supériorité appellent la con-ur ses miracles comme sur les affir-s pures qu'il a faites de lui. Si Jésus-n'a pas menti en disant qu'il était plus forte raison n'a-t-il pas menti isant comme Dieu. Car il est plus x, plus contraire à la sincérité d'o-es prestiges, c'est-à-dire, pardonnez-xpression, mais cette expression par sa force, témoigne du mépris de ité pour les prestiges, il est plus x, dis-je, d'être un jongleur que d'être be. Le fourbe n'emploie que sa pa-ur tromper; le jongleur y ajoute de ianipulations destinées à éblouir les s spectateurs ignorants. C'est un men-sur un mensonge, une indignité sur lignité. Et c'est pourquoi les langues ies, habiles à exprimer le mépris, ont t odieux nom de jongleur pour dé-tout homme qui a l'audace d'appeler tige aux secours de l'imposture.

upériorité de Jésus-Christ n'est pas favorable à la réalité de ses miracles sincérité. Nul homme grave et pro-'usera jamais de prestiges pour ap-in enseignement doctrinal. Car qu'est-le prestige? C'est l'emploi d'une nconnue à la science du temps où t. Mais la science ne tardera pas à absente un moment, elle est inévi-lans le cours de l'humanité; elle se n jour toute radieuse, et retournant lat investigateur sur le passé, elle ut, elle pèse tout, elle vérifie tout, is qu'elle donne aux œuvres véritables ie ou de la divinité leur dernière con-on, elle réduit en poudre les puériles ies qui avaient surpris la bonne foi énérations inexpérimentées. Aussi, grand sur la terre ne s'est fondé sur tige; toute œuvre, de quelque force uelque dignité, encore même qu'elle pas pure de mensonge, a puisé dans ie chose d'ancien et de vrai sa portion idité. Mahomet vous en est un mémo-xemple. Auteur d'une révolution re-se dans un pays que n'éclairait pas la e, il a employé à son succès tous les is humains, sauf le prestige, parce prestige n'est pas un moyen humain. ns de lire le Coran tout entier. De pages en vingt pages, Mahomet se pose stion des miracles; il s'objecte ou on jecte qu'il n'en fait pas: pas une seule ne se hasarde à dire qu'il en a fait ou n fera. Il élude constamment la ques-Il invoque Abraham, Moïse, tous les patriarches, tel endroit de sa vie où Dieu l'a protégé, telle victoire qui a couronné ses armes et justifié sa doctrine; il affirme de plus belle que Dieu est Dieu et que Mahomet est son prophète; voilà tout. Et ce n'est pas une petite marque de son habileté et en même temps de son génie, que ce mépris du prestige et cette bonne tenue dans les idées de providence et les souvenirs traditionnels.

Et vous voulez que Jésus-Christ, l'auteur de l'Evangile, soit descendu aux plus viles imitations de la toute-puissance de Dieu, qu'il ait passé le temps de sa mission publique à tromper les yeux de ses contemporains par des simulacres aussi honteux qu'impuissants! Vous voulez qu'un si misérable jeu ait obtenu le plus grand succès de foi dont le genre humain ait encore été l'artisan! Cela n'est pas possible. Le sens commun parle aussi haut que l'histoire contre une telle supposition. La vie publique de Jésus-Christ correspond à sa vie intime, et sa vie intime confirme sa vie publique. Il s'est dit Dieu, il a agi comme Dieu. »

Le P. Lacordaire démontre ensuite que le miracle est possible à Dieu, qu'il prouve la divinité de Jésus-Christ, que le christianisme seul en a produit d'authentiquement incontestables, et répond à toutes les objections qu'on fait à ce sujet. Nous avons précédemment assez longuement insisté sur ce point pour n'y pas revenir. Enfin le célèbre Dominicain termine en ces termes:

« Pourtant, vous me direz peut-être encore: Si Jésus-Christ a opéré des miracles durant sa vie, et même aux premiers temps de son Eglise, pourquoi n'en opère-t-il plus? Pourquoi il n'en opère plus! Hélas! il en opère encore chaque jour; mais vous ne les voyez pas. Il en opère avec moins de prodigalité, parce que le miracle moral et social qui demandait du temps, est accompli et sous vos yeux. Quand Jésus-Christ posait les fondements de son Eglise, il lui fallait obtenir la foi à une œuvre qui ne faisait encore que commencer; aujourd'hui elle est faite, quoique pas encore achevée: Vous la voyez, vous la touchez, vous la comparez, vous la mesurez, vous jugez si c'est une œuvre humaine. Pourquoi donc Dieu prodiguerait-il le miracle à qui ne voit pas le miracle? Pourquoi, par exemple, vous conduirai-je aux montagnes du Tyrol pour y voir des prodiges que cent mille de nos contemporains y ont vus depuis quinze ans? Pourquoi ramasserai-je une pierre dans la carrière quand l'Eglise est bâtie? Le monument de Dieu est debout: toute force y a touché; toute science l'a scruté; tout blasphème l'a maudit; regardez-le, il est là. Il est suspendu depuis dix-huit siècles entre le ciel et la terre, comme dit le comte de Maistre; si vous ne le voyez pas, que verriez-vous? Dans une parabole célèbre, Jésus-Christ parle d'un mauvais riche disant à Abraham: Envoyez à mes frères quelqu'un des morts. Et Abraham

répond : *S'ils ne croient pas à Moïse et aux prophètes, ils ne croiront pas à quelqu'un revenu des morts.* L'Eglise est Moïse, l'Eglise est tous les prophètes, l'Eglise est le miracle vivant : Qui ne voit pas les vivants comment verrait-il les morts ? »

En effet l'existence surnaturelle de l'Eglise est un de ces miracles permanents qui ne nous frappe jamais assez, précisément à cause de sa permanence, mais dont l'esprit reste profondément saisi quand il le contemple avec quelque profondeur d'attention. Nous le montrons principalement aux mots PAPAUTÉ, PERPÉTUITÉ, EGLISE, etc. Mais que le lecteur y réfléchisse, et il verra bientôt dans ce miracle permanent quelque chose qui dépasse infiniment tous ces miracles passagers, qui n'en sont pour ainsi dire que le préambule et la préparation.

Dans son remarquable ouvrage, intitulé *Aperçu des preuves qui établissent l'authenticité du christianisme*, William Paley démontre avec la critique la plus rigoureuse l'authenticité des témoignages qui nous attestent les miracles du Sauveur et de ses apôtres. Nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une analyse très-imparfaite de ce livre ; mais, comme nous avons déjà traité nous-même ce sujet aux articles ECRITS, EVANGILES et NOUVEAU TESTAMENT, nous nous bornerons ici à résumer l'analyse du travail de Paley : Si douze hommes, dit-il, dont le bon sens et la probité nous étaient connus depuis longtemps, venaient sérieusement, et d'une manière très-circonstanciée, nous faire le récit d'un miracle qui se serait passé sous leurs yeux, et dans lequel aucune illusion pour eux n'était possible ; si le gouverneur du pays où l'événement aurait eu lieu faisait prendre ces hommes, et leur proposait pour toute alternative de confesser leur imposture ou de subir une mort affreuse et immédiate ;

Si alors ces douze hommes s'écriaient d'une seule voix que leur récit est fidèle et sans mélange d'imposture ;

Si, interrogé et menacé ensuite séparément, chacun d'eux réitérait les mêmes assurances que tous avaient données en commun ;

Si, enfin, nous voyons ces douze hommes, traînés l'un après l'autre au supplice, et le souffrant dans toutes ses horreurs plutôt que de se rétracter sur la moindre circonstance de leur récit, alors, sans doute, nous croirions à la vérité d'un pareil témoignage.

Examinons si celui des apôtres a bien ces caractères.

Voyons après si les miracles qui ont pu être contestés ont jamais eu en leur faveur des témoignages semblables à ceux que nous fournissent les apôtres en attestation des miracles de l'Evangile.

L'objet que se propose l'auteur, à la suite de ces considérations, est donc de prouver :

1° Que des témoignages suffisants démontrent qu'il a existé des hommes prétendant avoir vu de leurs propres yeux les miracles relatés dans l'Evangile ; que ces ... passé leur vie dans les travaux ... et les souffrances de toutes ... attester la sincérité des récits ... de ces miracles, et non pour ... motif ; enfin, que ces hommes ... quence de ce qu'ils avaient ... des principes et des règles ... tièrement opposés à ceux qu'ils ... auparavant ;

2° Qu'il n'existe ni preuves ... preuves, que des hommes dis... témoins d'autres miracles q... christianisme aient jamais a... raison de leur croyance, ainsi qu... l'ont fait.

A l'appui de la première ... l'auteur juge que deux points ... lièrement essentiels à éclaircir.

D'abord, on doit prouver que ... du christianisme, ses disciples ... rents ont réellement tenu la c... les saintes Ecritures leur attrib...

Ensuite, qu'ils ont tenu ce... pour attester la vérité des mir... quement à cause de leur foi d... de Jésus-Christ.

Mais avant d'entrer, dit ici ... l'examen de ces deux prop... puis m'empêcher de faire que... ques d'un intérêt un peu plus ...

La religion chrétienne exist... contredit, en vertu de quel... Or, ces moyens, quels étaient ... seuls pouvaient réussir : l'act... l'abnégation, le dévouement au... et aux fatigues. Conçoit-on que ... se résignent à une existence ... pour maintenir vrai ce qu'i... faux ? N'appartient-il pas à la ... tion, à la conviction la plus ... intime, de vaincre ainsi la nat... mourir au cœur de l'homme. ... vu chez les apôtres, les pen... rieux qui nous portent tous ... être, le repos et la liberté ?

Les propagateurs de la relig... pouvaient-ils se faire illusion ... gers et les obstacles qui allaient ... du peuple juif, s'opposer à le... Leur divin Maître venait d'être ... ce fait, historiquement parlant, ... être contesté ; il était pour ... présage infaillible du sort qui ... eux-mêmes. Devaient-ils com... intervention protectrice de la ... vernement romain alors étab... Mais les apôtres confessaient ... leur obéissance à un nouveau ... maître que les prédictions ... nation juive avaient revêtu de ... Etaient-ce là des moyens de ... tion auprès du gouvernement ... s'agissait, dira-t-on, d'un roy... ment spirituel, et non d'un roy... tre, dont la jalousie de Rome ... quiéter. L'objection manque ... premier lieu, à la distance où ... l'empire se trouvaient des étr...

distinctions ne pouvaient être fai-
rusalem même on ne les faisait pas,
les ennemis de Jésus-Christ l'accu-
ɜvant Ponce-Pilate de s'attribuer le
roi. Bien plus, cent ans après la
Sauveur, saint Justin le martyr se
encore de la confusion qui existait
›int dans la presque universalité des
Vous croyez, disait-il, que nous
s un royaume terrestre, tandis
alité nous ne parlons que de ce
spirituel dont le souverain est
-même.
les prédicateurs du christianisme
ı combattre les préjugés, le pouvoir
ce, nécessairement soulevés contre
ne qu'ils annonçaient. Pouvaient-
ter de quelque transaction sur l'un
›ints? Non, leur religion était exclu-
e déclarait toutes les autres fausses
les; elle ne laissait d'alternative que
: ou l'embrasser, ou la détruire.
yons-nous, sous l'empire de Tra-
e le Jeune, cet écrivain si poli, si
délicatesse et d'élégance, déclarer
e « qu'il envoyait sur-le-champ au
les Chrétiens qui persistaient à
: leur foi; car tant d'obstination
» disait-il, « un pareil traitement. »
n lui-même, dont la philosophie
a presque fait un dieu, quels senti-
xprimait-il à l'égard des Chrétiens?
recherchez pas; mais si quelqu'un
ıt amené devant vous, » recomman-
ux juges, « et qu'il soit convaincu,
vez l'envoyer au supplice. » C'était
e que l'humanité pouvait suggérer à
le clémence en faveur de la secte
. Et pourtant il savait, par les rap-
ıe lui adressaient les magistrats,
e reprochait aux Chrétiens aucun
inon leur prétendue superstition et
luble lien de fraternité qui les unis-
ı les mêmes pratiques et les mêmes
s. Mais alors la religion générale
ı-seulement alliée, mais encore in-
avec l'Etat. La plupart des chefs du
ement exerçaient en même temps
ions de pontifes et d'augures : de
e toute tentative dirigée contre le
ıbli devait être considérée comme
ession des plus offensantes contre
olitique et l'autorité même du gou-
nt.
it, par cet exposé rapide, de quelle
taient les obstacles que les apôtres
à surmonter dans le cours de leur
Voyons, en revenant à l'examen
ıs nous sommes écartés un moment,
in Fondateur du christianisme, ses
et ses adhérents ont vécu en effet
ıe le rapportent les saintes Ecri-

ıte-dix ans après la mort de Jésus-
t en parlant de choses arrivées il y
ırante ans (l'incendie de Rome sous
ɜt ses circonstances), Tacite s'expri-
la sorte : « Ni les efforts de cet
ır, ni ses largesses au peuple, ni ses
offrandes aux dieux, ne purent éloigner de lui l'infâme imputation d'avoir mis volontairement le feu à la cité de Rome. Pour faire taire ce bruit accusateur, il imagina d'attribuer le crime et d'en infliger un cruel châtiment à une secte de gens détestés alors à cause de leurs méfaits, et que le vulgaire appelait du nom de *Chrétiens*. Le fondateur de cette secte était le Christ, qui fut mis à mort sous le règne de Tibère et sous le proconsulat de Ponce Pilate. Quoique réprimée pour un temps, cette pernicieuse superstition ne tarda pas à revivre, et elle s'étendit non-seulement sur la Judée, où le mal avait pris naissance, mais dans Rome même, où toutes les choses mauvaises qui sont au monde finissent par trouver leur chemin et par être mises en pratique. Quelques-uns de ces hommes ayant fait l'aveu de la secte à laquelle ils appartenaient, on ne tarda pas à en arrêter une grande multitude d'autres, qui furent convaincus bien moins d'avoir incendié Rome que de porter une haine profonde au genre humain. On aggrava pour eux l'horreur des supplices par l'insulte et la moquerie : les uns, revêtus de peaux de bêtes sauvages, furent livrés aux chiens, qui leur donnèrent la chasse jusqu'à ce que la mort s'ensuivît; d'autres furent crucifiés; d'autres, couverts d'une toile enduite de résine, furent allumés comme des flambeaux aux approches de la nuit, et servirent à son illumination. Néron prêta ses propres jardins pour ces exécutions, auxquelles il assista sous le costume d'un conducteur de chars, tantôt se mêlant à pied dans la foule, et tantôt contemplant le spectacle du chariot qu'il conduisait. Une telle conduite inspira de la pitié pour ces victimes; et quoique ces hommes fussent criminels et dignes de la plus sévère punition, on les considéra comme sacrifiés, non pas tant au bien de tous qu'à la cruauté d'un seul. »

De ce passage de Tacite dont il n'est personne qui avec un peu d'instruction n'ait depuis longtemps connaissance, il résulte incontestablement, que Jésus-Christ fondateur de la nouvelle religion, fut mis à mort et que trente-quatre ans après, cette religion s'était déjà répandue dans toute la Judée et comptait à Rome un grand nombre de sectateurs. (*Ingens eorum multitudo.*)

Suétone, contemporain de Tacite, dit en parlant des événements du même règne : « Les Chrétiens, secte nouvelle connue par des pratiques malfaisantes et superstitieuses, furent alors sévèrement punis. »

Juvénal, un poëte de la même époque, à écrit :

« Dites ce que vous savez de Tigellinus (créature de Néron), et vous aurez le sort de ceux qui sont consumés, debout dans la flamme et la fumée qui s'échappent de leur propre corps. »

Ce passage, rapproché de ceux de Tacite et de Suétone, contient évidemment une allusion au genre de supplice qui fut infligé aux Chrétiens sous Néron.

La lettre de Pline le Jeune à Trajan, dont

il a été déjà question, fut écrite soixante-dix ans environ après la mort de Jésus-Christ ; elle fait foi du grand nombre de Chrétiens qui existaient déjà dans le Pont et dans la Bithynie.

L'historien juif, Josèphe, qui a écrit ses *Antiquités judaïques* soixante ans après la naissance du christianisme, dans un passage qui est généralement admis comme sincère, fait mention de Jean-Baptiste comme d'un prédicateur de haute vertu, qui baptisait ses prosélytes et qui fut emprisonné et mis à mort par Hérode. Ailleurs (mais ce passage a souffert quelque contestation) Josèphe parle de Jacques, frère de celui qu'on nommait Jésus, et dit qu'il souffrit aussi le dernier supplice. Enfin un troisième passage qui existe dans toutes les copies qui nous sont parvenues de l'histoire de Josèphe, contient ces mots :

« A cette époque vivait Jésus, un homme de sagesse et de vertu, si toutefois on peut l'appeler un homme, car il accomplit un grand nombre de choses merveilleuses. Il enseignait ceux qui recevaient avec plaisir les paroles de vérité. Il amena à lui beaucoup de Juifs et de gentils. On le nommait le Christ, et quand Pilate, à l'instigation des principaux d'entre nous l'eut condamné à mourir sur la croix, ceux qui l'avaient aimé ne cessèrent point de croire en lui. Le troisième jour après sa mort, il leur apparut de nouveau et rempli de vie; les divins prophètes avaient prédit cette résurrection et beaucoup d'autres choses miraculeuses concernant le Christ. C'est de lui qu'a pris son nom la secte des Chrétiens, qui subsiste encore maintenant. »

On a contesté l'authenticité de ce passage de Josèphe; mais qu'importe au fond ce qu'il peut en être.

Tacite, qui écrivait moins de vingt ans après Josèphe, atteste positivement le fait de la condamnation et de la mort du Christ sous le règne de Tibère et le proconsulat de Ponce Pilate. Tacite ajoute qu'une grande multitude de Chrétiens, c'est-à-dire de gens qui tiraient du Christ la dénomination de leur secte, fut découverte dans Rome, et y subit d'affreux supplices.

Suétone, contemporain de Tacite, rapporte que, sous le règne de Claude, des Juifs, qui reconnaissaient le Christ pour chef, occasionnèrent dans Rome de graves désordres. Le même historien rapporte les punitions qui, sous le règne de Néron, furent infligées aux Chrétiens.

Or, Josèphe a vécu du temps de ces deux empereurs.

Pline le Jeune, plus de trente ans après la publication de l'histoire de Josèphe, trouve les Chrétiens en si grand nombre dans le Pont et la Bithynie, qu'il se plaint de la désertion générale du culte des faux dieux, et de l'envahissement presque complet de ces deux grandes provinces par la nouvelle religion.

Comment des faits, que Tacite, Suétone et Pline ont jugé devoir rappeler auraient-ils paru trop peu importants à [...] trouver place dans son histoire [...] ne peut l'expliquer d'une man[...] nable.

Il faut donc choisir entre ces [...] tions.

Ou le passage de Josèphe dont [...] authentique, ou le silence de cet [...] été volontaire et prémédité.

Cette dernière supposition est [...] sible.

Josèphe pouvait éprouver beau[...] barras, en sa qualité de Juif, [...] compte des circonstances de la [...] mort de Jésus-Christ. Pour se tire[...] il aura peut-être supprimé ce [...] récit de ces événements. Il en [...] quant au bannissement des Juifs [...] par l'empereur Claude, et dont [...] fait expressément mention.

Au reste, Eusèbe, qui a écrit [...] Constantin, n'a-t-il pas omis, sans [...] le motif qu'on attribue ici à Josè[...] constance la plus remarquable [...] toire, la mort de Crispus, fils de C[...]

Quoi qu'il en soit, le silence [...] si l'on veut à toute force y croir[...] fie rien auprès des autorités con[...] et désintéressées dans la question [...] venons de parler.

C'est ainsi que Paley établit [...] témoignages les moins suspects [...] graves de l'antiquité païenne, l[...] événements qui ont présidé à l'[...] progrès du christianisme, et qu[...] première proposition, savoir : q[...] mes ont existé, s'annonçant com[...] des miracles de cette religion, [...] les privations, les fatigues et [...] les plus affreux, uniquement [...] leur croyance dans la vérité de c[...]

L'auteur s'engage ensuite dans [...] tration d'un point déjà traité p[...] Ainsi que ce dernier théologie[...] du caractère des évangélistes, [...] général et des différences accident[...] remarque entre eux, du ton de [...] de bonne foi qui est entre eux [...] ble, la preuve de l'authenticité [...] cits. Du reste, Paley renvoie le[...] lecteurs au savant travail de Lar[...] cette matière. L'objet de ce trav[...] prouver, par des citations uniques [...] d'auteurs juifs ou païens, que les [...] les avaient parlé, en parfaite c[...] de cause, des hommes et des év[...] l'époque dont ils ont fait le réc[...] lors, ils avaient dû être contem[...] cette époque, ou avoir vécu un [...] bre d'années après, qu'ayant e[...] courte distance des faits, ils [...] altérer, sous peine d'être accusé[...] ture la plus grossière et la plus [...] même temps par la génération q[...] rait.

Aux considérations savantes [...] déjà par Lardner, et qui proviennent[...] on l'a vu, d'un rapprochement [...] des écrivains sacrés avec les aut[...]

s du paganisme, Paley ajoute une ition pleine de justesse et qui lui est par le même examen fait entre les chrétiens seulement.

reuve, dit-il, de l'authenticité d'un tire incontestablement de la citation est faite dans un autre ouvrage, ou porain ou postérieur; ainsi, Quinti- e le début d'une harangue de Cicé- uand même nous n'aurions pas les de celui-ci, sur la foi de Quintilien, oirions que la harangue était bien ef- nent de Cicéron. L'évêque Burnes, histoire qu'il a écrite de son temps, a livers passages empruntés à l'*Histoire terre*, par lord Clarendon. Une sem- citation démontre que l'histoire, par arendon, existait à l'époque où l'évê- irnes a écrit; que l'évêque Burnes luc, qu'il la tenait pour l'ouvrage de arendon, et pour un rapport authen- es événements qu'elle contenait. Or, est incontestable à l'égard de l'histoire endon et des harangues de l'orateur n'a pas moins de force appliqué aux les auteurs sacrés et aux emprunts tions qui se sont échangés entre eux. iste, par exemple, une Epître attri- Barnabé, le compagnon de Paul. Clé- l'Alexandrie, Origène, Eusèbe et Jé- ont fait mention de cette Epître à des s différentes, et toujours comme ap- ant à Barnabé. Elle était, disent-ils, par les Chrétiens avec la même con- sinon avec autant de respect, qu'au- issage des saintes Ecritures. Barnabé it peu après la destruction de Jérusa- lle porte bien l'empreinte de ce temps- y lit ce remarquable passage : nons-nous sur nos gardes, de peur ie nous arrive, *ainsi qu'il est écrit :* Il iucoup d'appelés et peu d'élus. »

es mots : *ainsi qu'il est écrit*, nous ons avec certitude qu'à l'époque où l'auteur de cette Epître, un livre exis- en connu des Chrétiens, lequel conte- s mots : « Beaucoup sont appelés et nt élus. » Ce livre est l'*Evangile de latthieu* tel que nous l'avons aujour- le texte en question s'y trouve en ndroits, et il n'existe dans aucun au- e jusqu'ici connu.

ourrait multiplier considérablement mples de ce genre, mais celui-ci est plus frappants. Outre le passage que ivons cité, il y en a plusieurs dans e de Barnabé disant les mêmes choses Evangile de saint Matthieu, et deux ou ntre autres où l'on retrouve exacte- es mêmes mots.

y s'engage ici dans une imitation du travail de Lardner, et il cite, presque ue page, l'autorité de ce théologien. tre que, depuis saint Paul et saint , qui était évêque d'Antioche quarante rès l'ascension de Jésus-Christ, c'est- depuis le temps des apôtres jusqu'à es écrivains du christianisme se citent iquement et sans interruption, de ma- nière à imprimer aux écrits de chacun d'eux une incontestable authenticité. — *Voy.* EVANGILES.

Tous ces auteurs ont fait mention des saintes Ecritures dans les termes du plus profond respect.

Saint Polycarpe, qui avait vécu avec les apôtres dit : « J'espère que vous étudiez avec fruit les *divines Ecritures*, où l'on vous recommande de ne pas laisser le soleil se coucher sur votre colère. » Donc, au temps de Polycarpe, il existait des écrits parmi les Chrétiens, et qu'on distinguait des autres en leur donnant cette épithète de divins ou sacrés.

Justin le martyr, qui a écrit environ trente ans après Polycarpe, s'exprime ainsi : « Car les apôtres dans les mémoires qu'ils ont composés, et que l'*on nomme les Evangiles*, disent que Jésus leur recommandait de remercier en échange du pain qu'ils recevaient. »

Denis, évêque de Corinthe, qui vécut trente ans après Justin, dans un passage conservé par Eusèbe (car ses ouvrages ont été perdus), parle des Ecritures inspirées par le Seigneur. « Irénée, évêque de Lyon, les appelle divines Ecritures, Oracles sacrés, Ecrits évangéliques et apostoliques. »

L'Evangile de saint Matthieu est cité par Théophile, évêque d'Antioche et contemporain d'Irénée. Clément d'Alexandrie et Tertullien donnent aux Livres du Nouveau Testament les titres de : « Divines Ecritures; Ecritures inspirées par le Seigneur, véritable canon évangélique. » Tertullien les appelle encore : « notre Digeste, » sans doute par allusion au recueil de lois romaines qui existait à son époque.

Ainsi en parle Origène, qui vint trente ans après Tertullien. Cet auteur fait de fréquentes allusions à l'Ancien et au Nouveau Testament : « Ce sont » dit-il, « les anciennes et nouvelles Ecritures, les anciens et les nouveaux Oracles. »

Cyprien, vingt ans plus tard, les appelle : « les Livres de l'Esprit-Saint; les Sources de la parole et de la bonté divine. »

Nous bornerons à ce faible aperçu les citations du même genre qu'a multipliées Paley, pour prouver que les saintes Ecritures ont été considérées par les auteurs contemporains, non-seulement comme authentiques, mais encore comme méritant de leur part la confiance et le profond respect dus à la parole de Dieu même.

Mais ce n'est pas uniquement sur les témoignages du christianisme que repose la preuve de l'authenticité des saintes Ecritures Nous voyons que cent cinquante ans environ après la mort de Jésus-Christ, Celse, un philosophe païen, publia un traité en forme contre le christianisme, ce qui établit d'une manière incontestable l'existence fort antérieure des livres exposant cette doctrine, et la grande notoriété qu'ils avaient acquise. Le traité de Celse a été perdu; mais nous avons la réponse que fit Origène à ce traité, environ cinquante ans après son apparition.

Origène cite de nombreux passages du livre de Celse et reproduit textuellement les arguments de son adversaire, ainsi que lui-même le déclare et qu'il le prouve involontairement; car, dans certains cas il est vrai fort rares, sa réfutation des arguments de Celse est faible et pas assez concluante.

Quoi qu'il en soit, la réfutation d'Origène démontre l'existence du traité de Celse; celui-ci l'écrivit cent ans environ après la publication des Evangiles; il fallait donc que ces livres eussent acquis non-seulement parmi les Chrétiens, mais encore parmi leurs ennemis beaucoup de notoriété et d'importance, pour qu'une réfutation aussi solennelle de la doctrine de ces livres fût jugée nécessaire par un auteur grave comme Origène. On y remarque ce passage cité entre une foule d'autres par Origène :

« Je pourrais dire un grand nombre de choses concernant Jésus-Christ, qui différeraient de celles qu'ont écrites ses disciples; mais je ne juge pas à propos de les rapporter. »

Sur quoi Origène observe que si Celse avait eu quelques preuves à fournir à l'appui de ses contradictions, il n'aurait eu garde de supprimer celles-ci dans un traité spécialement destiné à la réfutation des doctrines évangéliques. « Dans ces paroles de Celse, » dit Origène, « il ne faut voir qu'une petite fanfaronnade d'écrivain qui veut à tout prix se montrer parfaitement instruit de la matière qu'il a entrepris de traiter, et qui donne des phrases spécieuses à défaut de preuves et de bonnes raisons. »

Ailleurs, Celse accuse les Chrétiens d'avoir altéré dans quelques endroits les Evangiles, mais il paraît entreprendre l'interprétation donnée au texte, plutôt que le texte lui-même. On ne voit pas d'ailleurs, d'après la réponse d'Origène, que Celse ait cité un seul exemple à l'appui du reproche qu'il fait ici aux Chrétiens de son temps.

Ce que Celse avait entrepris au second siècle de l'ère chrétienne, Porphyre le renouvela dans le troisième siècle. Le traité de cet autre philosophe païen a été également perdu; mais ses objections contre le christianisme se trouvent dans les ouvrages des auteurs chrétiens qui lui ont répondu. Les attaques de Porphyre étaient dirigées contre les Evangiles et les *Actes des apôtres*, il déclare que détruire ces écrits, c'est renverser la religion du Christ. On peut dire du traité de Porphyre comme de celui de Celse, qu'il prouve une grande attention à fouiller dans les moindres détails des écrits attaqués, mais qu'il ne fournit contre eux aucun argument bien fondé, ni surtout qui ait une véritable importance.

Un siècle environ après Porphyre, l'empereur Julien écrivit aussi contre la religion chrétienne.

Dans le livre de cet empereur dont saint Cyrille et saint Jérôme ont cité de longs et nombreux fragments, on voit qu'il a cherché à mettre *saint Matthieu* et *saint Luc* en contradiction. Quant à la généalogie qu'ils nous donnent de Jésus-Christ, ; qu'aucun disciple de Jésus, ... n'a attribué à son Maître la ... monde ; que ni Paul, ni Matthieu, ... Marc, n'ont appelé Jésus, Dieu; ... tend que Jean a écrit plus tard que ... évangélistes. D'autres objections ... ont une moindre importance; ... l'ensemble de son livre démontre ... c'est la conviction où il était de l'... des Evangiles, du nom de leurs a... de l'époque déjà ancienne ... avaient paru.

Ainsi Celse dans le milieu du II..., Porphyre dans le III°, et au IV° Julien, n'ont pas mis en doute un... ment l'authenticité des saintes É... tout en travaillant à les réfuter; si... leur conviction est aussi profonde ... des Chrétiens les plus zélés. Ce ... plus faible soupçon jeté sur l'aut... ces livres, aurait été pour ces écr... l'eussent cru possible, une arme ... plus dangereuse que tous leurs ... C'étaient trois hommes de gra... trois ennemis bien déclarés du chr... Leur croyance dans la sincérité ... les ne pouvait provenir ni d'un ... de faiblesse d'esprit, ni surtout de ... dispositions.

Revenons, après ces développ... deux points dont ils ont eu pour ... nous fournir la preuve. Paley a ...

« Que le fondateur du christian... disciples et ses adhérents ont ... vécu et souffert comme le rap... saintes Ecritures;

« Et qu'ils l'ont fait pour atte... rité des miracles et la divinité ... Christ; »

« Il faut renoncer à toute croyan... d'histoire, si le premier point peu... un instant douteux;

« Le second n'a guère moins d'... Nous venons de montrer que ... écrivains païens des quatre premi... s'accordent à reconnaître l'authen... saintes Ecritures, et à les attribuer ... teurs dont elles portent les noms. ... Evangiles contiennent l'histoire ... par les apôtres, et pour laquelle eux ... adhérents se sont volontairemen... aux persécutions, aux souffrances ... mort;

S'il en est ainsi, la religion ... est véritable; car ces hommes, ... pensant d'affirmer la divinité de Je... et la sincérité des miracles, deux ... lesquelles ils ne pouvaient se faire ... auraient vécu en repos et loin des ... tions et des supplices que nous les ... endurer. Est-il possible de croire ... de la plus inébranlable conviction ... duite des apôtres et de leurs adhérents ... être si contraire à celle que tous ... hommes, au milieu des circonstan... se trouvaient, auraient nécessaire... nue? »

Paley, après avoir démontré de ...

henticité des miracles par celle des li-
qui les rapportent, des auteurs qui les
crits, et des souffrances qu'ont endurées
leur rendre témoignage les hommes
es qui prétendaient les avoir vus, passe
xamen de la seconde proposition, sa-
:
Qu'il n'existe point de preuves que des
nes, disant avoir été témoins d'autres
les que ceux du christianisme, aient
souffert à raison de leur croyance ainsi
l'ont fait les apôtres et les premiers
iens. »

us ne donnerons qu'une idée très-
e de cette partie du traité de Paley,
es lecteurs ont assurément d'avance le
de conviction que l'auteur a pour
de leur donner ici.

ns la nomenclature des faits merveil-
appartenant aux temps antiques, Paley
ntrer l'histoire de ce Pythagoras dont
nt occupés Porphyre et Jamblique, et
aurait vécu environ cinq cents ans
l'ère chrétienne, les prodiges rappor-
ar Tite-Live, les fables des âges héroï-
, la mythologie grecque et romaine, les
cles prétendus d'Apollonius de Tyane
ités par Philostrate cent ans après, et
cet auteur ne fournit d'autre preuve
sa seule assertion, le démon familier de
ate, l'apparition de Castor et de Pollux
bords du lac Régille, lors de la bataille
les Romains y livrèrent sous les ordres
Posthumius, la guérison d'un homme
gle et boiteux à Alexandrie par l'empe-
Vespasien, et dont a parlé Tacite; enfin
res événements plus ou moins miracu-
dont les âges anciens ont entendu faire
it. A l'égard du miracle de Vespasien,
nt la gravité de Tacite mérite qu'on
upe plus que des autres, cet historien
rapporté que vingt-sept ans après; il
eu lieu à Alexandrie, et c'est à Rome
Tacite en écrivait la relation. Du reste,
les termes mêmes de cette relation, il
rt aisé de soupçonner que la guérison
t homme avait été concertée d'avance
l'empereur, les médecins et les prêtres
rapis, divinité à laquelle devait revenir
'honneur du miracle.

n'est point ainsi que se sont opérés
du christianisme; ils ont eu lieu en
, et c'est en Judée, en face de leurs
ns si nombreux, que l'histoire en a été
; ces miracles n'avaient point de flat-
intéressés à les faire valoir, comme
it le supposer dans le cas de Vespasien.
oulevaient contre eux, au contraire,
les préjugés religieux de leurs temps;
maient la rigueur de l'autorité; ils
isaient à d'affreux supplices ceux qui
nt la fermeté de leur rendre témoignage.

prouve donc aisément sa deuxième
sition, et c'est à cette démonstration
s'arrête la première partie de son ou-
.

ue Jésus-Christ, » dit l'abbé Houtte-
« ait fait des miracles sans nombre,
e qui est évident comme la lumière.
Ces prodiges étaient faits; sur qui? sur le
serviteur du grand prêtre, sur le fils d'un
chef de la Synagogue, sur l'enfant d'un cen-
tenier romain. Ces prodiges sont faits; mais
où encore? Dans les places publiques, au
milieu des villes, dans les campagnes, dans
le temple et aux pieds de l'autel. C'est en
Galilée, c'est à Jérusalem, c'est à Naïm, c'est
à Sidon, c'est partout où Jésus-Christ passe
qu'il laisse des traces de sa puissance et des
vestiges de sa miséricorde. Ces prodiges sont
faits, dans quelles circonstances? A la vue
des idolâtres citoyens ou voyageurs dans la
Palestine, sous les yeux des Samaritains,
en présence des ennemis implacables de la
nouvelle doctrine. Ces miracles cherchent
le grand jour, et la censure achève d'y por-
ter la lumière. Ils affrontent les épreuves,
et subsistent longtemps même après qu'ils
sont faits. Des malades sans nombre guéris
de leurs infirmités, trois morts tirés du sé-
pulcre en sont les témoignages vivants; et
quand leurs bouches se seraient tues, quel
langage pouvait être plus expressif qu'un
langage si peu trompeur?

Qu'à la mort de Jésus-Christ il y ait eu
des ténèbres épaisses répandues sur la face
de la terre, c'est un fait qui a dû frapper
quiconque avait des yeux; c'est un fait aussi
public que le soleil est public. Que Jésus-
Christ soit ressuscité le troisième jour après
sa mort, c'est un fait dont le merveilleux
devait être en évidence à tous les Juifs.
(PALEG., *Chron.*, lib. XIII.) Si les apôtres
rapportaient ce prodige comme une aventure
secrète et connue d'eux seulement, je ne
dirais rien; mais ils vous parlent de ce mi-
racle inouï comme on parle de ces faits
dont la divulgation lève les doutes et forme
la preuve. Ils en citent les témoins qui vi-
vaient encore de leur temps, et ces témoins
sont en foule; ils détaillent les apparitions
de Jésus-Christ ressuscité, et ces apparitions
sont nombreuses. Que veut-on ou que pour-
rait-on vouloir au delà, pour revêtir un fait
des caractères de la plus évidente notoriété?
(*Act.* x, 46; *II Cor.* XIII, 14.)

Que les apôtres aient parlé diverses lan-
gues, eux qui n'en avaient appris aucune,
peut-on dire que ce fut un fait obscur?
Toute cette multitude qui les écoutait, ces
hommes de climats si éloignés, de mœurs,
de langage, de religion, d'intérêts si diffé-
rents, et qui se faisaient instruire par eux,
pouvaient-ils ne pas répandre ce prodige,
s'il était véritable, ou ne le pas contes-
ter s'il eût été faux, quand les disciples
de Jésus-Christ osaient l'avancer comme
vrai?

Que ces mêmes apôtres aient fait de grands
prodiges, à l'exemple et par la vertu de
leur Maître; qu'ils aient soutenu l'histoire
qu'ils ont écrite jusqu'à la sceller de leur
sang; qu'ils aient porté le flambeau de l'Evan-
gile jusqu'aux extrémités de l'univers, ce
ce sont des faits tels qu'il n'y en a jamais
eu de plus publics. Avant de le contester,
il faudrait effacer toutes les annales du

monde, et ne pas respecter davantage celles des païens que les nôtres. »

« Les témoins des miracles du Sauveur, » dit le cardinal de La Luzerne, « sont non-seulement les quatre évangélistes et les apôtres qui ont écrit les Epîtres, mais encore tous les disciples qu'avait formés Jésus-Christ, c'est-à-dire les soixante-douze dont saint Luc fait mention dans son Evangile, et de plus, tous ceux qui s'étaient attachés au divin Sauveur, et qui étaient en assez grand nombre. Nous voyons, immédiatement après l'ascension, lors de l'élection de saint Matthias, environ cent vingt fidèles enfermés dans le cénacle. Saint Paul dit qu'après sa résurrection Jésus-Christ s'est montré une fois à plus de cinq cents d'entre les frères, dont beaucoup, ajoute-t-il, sont encore vivants et dont quelques autres sont morts. Saint Paul n'aurait pas osé hasarder cette assertion, si elle n'eût été vraie. Il aurait été trop facile de le démentir, pour qu'il se le permît. Il y avait donc, au retour de Jésus-Christ dans les cieux, plus de cinq cents personnes qui croyaient en lui : c'étaient autant de témoins de ses miracles. D'abord beaucoup d'entre eux ont partagé les travaux apostoliques, et ont prêché, comme les évangélistes et les apôtres, la vérité de la religion et des miracles qui en sont le fondement. Mais ceux mêmes qui n'ont pas exercé la fonction de la prédication ont entendu celle des apôtres. Ils savaient positivement si les faits publiés par eux étaient véritables. S'ils les avaient crus faux, ils les auraient contredits ; s'ils les avaient contredits, les ennemis du christianisme, si habiles et si ardents à profiter de tout, se seraient appuyés de leur dénégation. Ainsi, par cela seul qu'ils ne contredisent point le témoignage des apôtres, ils y adhèrent; ils parlent comme eux, en ne parlant pas contre eux. Cette considération du grand nombre de témoins des miracles est par elle-même de la plus haute importance, et de plus elle confirme beaucoup ce que nous ayons à dire sur notre objet spécial, c'est-à-dire sur la force du témoignage des apôtres, des évangélistes, et de ceux que nous savons avoir, dès le commencement, prêché directement le christianisme. »

On ajoute une foi entière à l'historien qui a écrit sa narration d'après des mémoires authentiques et contemporains. On a un motif bien autrement puissant de crédibilité, quand il rapporte ce dont il a été témoin. La croyance est encore plus fondée, s'il a été lui-même auteur dans les faits qu'il raconte. Enfin, le motif de certitude est à son comble, si le rapport est fait non par un seul historien, mais par plusieurs témoins oculaires, et ayant part aux faits. Or, nous trouvons l'ensemble de tous ces caractères dans l'histoire évangélique : on aurait peine à les trouver dans les histoires profanes. Les événements les plus fermement crus de ces histoires ne le sont que d'après quelques-unes de ces preuves. Aucun peut-être ne les réunit toutes. Ici, c'est un grand nombre d'hommes qui, unanimement, les uns de vive voix, les autres par écrit, proclament les faits de la vie de leur Maître, et des faits, dont sinon tous, au moins presque tous ont été personnellement témoins. Ils disent avec confiance aux peuples parmi lesquels ils se répandent : « Ce que nous vous annonçons, ce que nous vous attestons, c'est ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos yeux ont vu, ce que nos mains ont touché. » Ce n'est pas un fait isolé qu'ils publient, c'est une suite de faits perpétuellement renouvelés sous leurs yeux pendant le cours de trois années. « Ce ne sont pas, » disait hautement saint Paul, « des faits inconnus et cachés, qui se soient passés dans quelque coin obscur; c'est à la vue de tout le public; c'est souvent en présence même de ses ennemis que Jésus-Christ a opéré ses miracles. Ce ne sont pas des faits préparés, arrangés d'avance, concertés, comme on l'a vu jusque dans notre siècle, entre l'auteur et l'objet du prétendu prodige; c'est à mesure que l'occasion s'offre à lui, c'est sur tous les malades qui viennent se présenter à sa bienfaisance que Jésus-Christ exerce sa puissance miraculeuse. Ce ne sont pas des faits indifférents qu'on puisse apercevoir négligemment et en passant; il s'agit de l'objet le plus important, de l'intérêt le plus essentiel pour la nation juive, du sort de sa religion, de la reconnaissance de son Messie. Pendant tout le temps qu'il a fait ses miracles, Jésus-Christ n'a pas été quitté un seul instant par ses apôtres et par une foule de disciples, quelquefois même d'adversaires. Ce n'est pas tout encore : ces apôtres qui publient ces faits en ont souvent été eux-mêmes partie; ils y ont plusieurs fois joué un rôle actif. Par exemple, dans les deux miracles de la multiplication des pains, ce sont eux qui ont d'abord fait la distribution au peuple, et ensuite recueilli les restes. Jésus-Christ a fait marcher saint Pierre sur les eaux, a fait porter à saint Thomas les mains dans ses plaies. Il est impossible de réunir plus de preuves de tout genre des miracles de Jésus-Christ que n'en avaient les apôtres, et d'en avoir une certitude plus complète et plus formellement motivée.»

Invariablement unanime, le témoignage des premiers prédicateurs de l'Evangile est encore constamment persévérant : et c'est un nouveau caractère, qui porte au plus haut degré d'évidence la vérité et la sincérité de ceux qui l'ont rendu. La persécution suscitée contre eux commence avec leur prédication, leur Maître le leur avait prédit. Il leur avait déclaré que les persécutions qu'il avait éprouvées se prolongeraient sur eux ; qu'il les envoyait comme des brebis au milieu des loups ; qu'ils seraient poursuivis de ville en ville, traînés devant les conseils, les synagogues, les présidents, les rois ; qu'ils seraient jetés dans les prisons, en haine de tout le monde, battus de verges, crucifiés, mis à mort. C'est avec la conviction intime de tous les maux épouvantables qu'attirera sur eux leur ministère,

l'entreprennent. C'est avec l'épreuve
areuse de tous ces maux qu'ils le con-
it sans relâche. L'Esprit-Saint me ré-
dit saint Paul, que les chaînes et les
ations m'attendent : mais je ne crains
e tout cela. Je ne regarde pas ma vie
e plus précieuse que moi, pourvu
consomme ma carrière, et le minis-
la parole que j'ai reçu de Jésus-
.....
peut lire dans les *Epîtres* de saint
aux Corinthiens, le détail des maux
els ils étaient continuellement livrés,
ersécutions violentes que lui-même
pécialement éprouvées : et il en était
ême des autres prédicateurs aposto-
. On s'étonne que des hommes aient
force de soutenir tant de fatigues,
travaux, tant de privations, tant de
s, tant de contrariétés, tant de tra-
tant d'opprobres, tant de périls,
emprisonnements, tant de supplices,
souffrances de toute espèce. Ce n'est
seul tourment, c'est toutes les sortes
rments qu'on leur inflige ; ce n'est
un seul lieu, c'est partout où est
u l'Evangile ; ce n'est pas un seul
des miracles de Jésus-Christ, c'est
eux qui les publient ; ce n'est pas
n seul temps, c'est pendant tout le
le leur vie. Depuis le jour où ils
t dans la carrière apostolique, jus-
lui où ils la terminent, ils ne cessent
entre la double tentation, des tortures
s cruelles, s'ils persévèrent dans leur
nage, de tous les avantages temporels,
rétractent. Sûrs d'être, en soutenant
position, avilis, dégradés, tourmen-
imolés ; assurés d'être, en la dé-
t, loués, honorés, enrichis, com-
biens ; ils peuvent d'un seul mot se
de tous leurs maux, changer la vie
le qu'ils mènent en une vie pleine de
et dans cette troupe nombreuse,
ne profère ce mot qui lui serait si
s un ne se désiste de l'assertion qui
si fatale. Ils la soutiennent devant
naux où on les traîne ; ils la ré-
ncore sur les échafauds où on les
car c'est là que se termine le terri-
bat de la persécution la plus violente
le témoignage rendu aux miracles.
s apôtres, excepté un seul, selon
ition très-antique et très-accréditée,
d nombre de disciples scellent de
g les vérités qu'ils ont publiées, et
martyrs. Quel autre motif que le
a vérité a pu les engager à cette
able constance ?
ourrait, après dix-neuf siècles,
en doute la vérité des miracles de
rist, si, dans les temps où ils ont
liés, elle n'a pas été contestée ; si
i auraient eu, avec le plus grand
les plus puissants moyens pour les
e, n'ont pas osé la démentir ?
ence ne serait-il pas une preuve
ative ? Voyant d'un côté les apôtres
la autement les miracles de Jésus-
Christ, et appeler en témoignage ceux même à qui ils les annonçaient ; voyant de l'autre les ennemis de Jésus-Christ, ses persécuteurs, ses meurtriers, ne pas disconvenir de la réalité de ses miracles, pourrait-il rester à aucun homme le plus léger soupçon, que les miracles n'eussent pas été opérés ? Or, ce n'est pas là une supposition, c'est un fait qu'il est très-facile de démontrer

Les chefs des prêtres, les docteurs, les pharisiens avaient un intérêt majeur à nier les miracles de Jésus-Christ, s'ils l'avaient pu. La prédication des miracles était une accusation formelle intentée à eux tous, d'avoir fait périr l'envoyé de Dieu, le Messie attendu par la nation. Si Jésus-Christ n'était pas un séducteur, comme ils l'en avaient accusé, ils étaient eux-mêmes des scélérats de l'avoir immolé ; s'il était un prophète, le Messie promis à Israël, ils s'étaient rendus coupables d'un crime énorme envers Dieu et envers la nation. Ils avaient l'intérêt le plus grand à se laver de cette si grave inculpation ; le moyen le plus simple à la fois et le plus certain, était de montrer la fausseté du miracle sur lesquels on fondait la divine mission de leur victime.

A l'intérêt le plus grand de soutenir la fausseté des miracles, les chefs des Juifs auraient joint les moyens les plus efficaces de la prouver. La puissance était entre leurs mains. Ils étaient les maîtres d'ordonner des enquêtes juridiques ; de faire venir tous les témoins des lieux où on annonçait que s'étaient faits les miracles ; de recevoir, de publier les dépositions : leur crédit, la confiance qu'on avait en eux, la crainte qu'ils inspiraient, auraient encore donné à leurs informations une grande autorité ; un seul de ces miracles démontré faux aurait fait tomber la secte naissante, et son inculpation.

Ces hommes devaient savoir positivement la vérité ou la fausseté des miracles, la possibilité ou l'impossibilité de les contester. La publicité avec laquelle on annonçait qu'ils avaient été opérés, ne pouvait leur laisser à cet égard ni ignorance ni doute.

Il était absolument impossible qu'ils méprisassent la publication qui en était faite. La nouvelle religion prenait tous les jours de prodigieux accroissements. Les deux premières prédications lui avaient acquis huit mille disciples. Des Eglises se fondaient dans tous les pays, à Athènes, à Corinthe, à Antioche, à Alexandrie, à Rome. De tout côté retentissait l'accusation de déicide intentée contre eux ; de tout côté elle prenait de plus en plus de la consistance, et le nombre de ceux qui y ajoutaient foi se grossissait sans cesse.

Les chefs de la nation juive se devaient donc à eux-mêmes, ils devaient à leur honneur outragé, à leur ministère avili, à leur religion ébranlée, de démentir les apôtres, de certifier, de prouver qu'ils en imposaient, en publiant les miracles de leur Maître. La volonté ne leur manquait sûrement pas ; les moyens eussent été entre leur mains · s'ils eussent

pu nier les miracles, certainement ils l'auraient fait; si donc ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils ne l'ont pas pu. Or, l'ont-ils jamais faite cette dénégation si importante pour eux? Ce serait à ceux qui voudraient le prétendre, à le prouver : on n'en aperçoit dans aucune histoire, ni sacrée, ni profane, le plus léger vestige. Et peut-on croire que dans tous les écrits qui nous restent relatifs à la religion chrétienne, et dans ceux où il en est seulement fait mention, il ne s'en trouvât aucune trace? Remarquons la différence du langage des apôtres, lorsqu'ils parlent de la résurrection de leur Maître, qui était contestée, et de ses autres miracles. Sur la résurrection, c'est leur propre témoignage qu'ils allèguent, c'est par là qu'ils s'efforcent de la prouver. Sur les autres miracles, ils ne cherchent pas à donner ces preuves, ils disent seulement que toute la nation les connaît. Si la vérité des miracles de Jésus-Christ avait été mise en question, on verrait quelque part cette question traitée; il en serait au moins fait mention dans quelques écrits. On connaît les objections faites au christianisme par ses premiers adversaires : on ne voit pas celle-là, qui eût été la plus forte de toutes, mise en avant. Si elle avait été proposée, les premiers apologistes de la religion, qui se sont attachés à réfuter toutes celles que l'on faisait, jusqu'aux plus minutieuses, auraient-ils pu négliger de la traiter? Leur défense a dû nécessairement être dirigée sur l'attaque. Ce qu'ils ont répondu, montre ce qu'on leur opposait. Quoique les écrits des premiers adversaires soient perdus, nous sommes assurés que cette difficulté ne s'y trouve point. Ne pas combattre une objection aussi importante, n'eût-ce pas été en avouer la solidité? N'eût-ce pas été convenir que la religion avait un fondement ruineux? Que la dénégation des miracles fût restée sans réponse, il ne pouvait pas exister de christianisme. On n'y a pas répondu, donc elle n'a pas été faite.

Mais ce n'est pas seulement des disciples de Jésus-Christ, c'est de ses ennemis eux-mêmes que nous apprenons que ses miracles n'ont pas été contestés dans leurs temps. Ce qu'ils opposaient à la preuve résultante de ces miracles, le démontre clairement. Le divin Sauveur venait en leur présence de guérir un possédé qui était muet et aveugle. Tous les assistants émerveillés de ce prodige disaient à haute voix : Serait-ce donc là le fils de David? Que répondent à cela les pharisiens? C'est que Jésus-Christ ne chasse les démons que par Béelzébub, le prince des démons. (*Matth.* XII, 24.) N'est-ce pas là évidemment un aveu de la réalité du fait qu'ils avaient actuellement sous leurs yeux? S'ils avaient pu le contester, l'auraient-ils attribué au pouvoir du démon? S'ils n'avaient pas eu à donner une réponse aussi tranchante que la dénégation, s'ils n'avaient pas senti l'impossibilité de la proposer devant la multitude des témoins, se seraient-ils avisés de recourir à une défaite aussi misérable, que le Sauveur eût bientôt confondue?

Voudrait-on attaquer la fidélité de ce récit sur le fondement qu'il est fait par des disciples de Jésus-Christ? mais leur narration est postérieure de peu d'années au fait qu'ils rapportent. Ils le racontent à la vue de ceux mêmes qui ont imputé au démon le miracle; qui sont encore revêtus de la puissance; qui, s'ils n'ont pas tenu ce discours, si même ils ne l'ont pas tenu si publiquement qu'il soit impossible de le désavouer, ont le droit de les punir, qui en ont évidemment l'intérêt, qui en ont même le devoir : car tout gouvernement se doit de réprimer ceux qui le décrient, en lui imputant des choses fausses et ridicules. Le sanhédrin s'est-il inscrit en faux contre le récit des deux évangélistes? A-t-il tenté de les en châtier? Deux choses sont évidentes : Saint Matthieu n'aurait pas osé avancer un tel fait, s'il n'avait pas été non-seulement certain, mais très-public : et s'il avait eu cette témérité, il en aurait indubitablement été sévèrement puni...

Les miracles de Jésus-Christ sortent de dessous tous ses pas; il en opère de toutes les espèces. Ici il marche sur les flots; là, il y fait marcher ses apôtres. Ailleurs, d'un mot il apaise une tempête. Dans deux endroits différents, il nourrit des multitudes nombreuses avec un petit nombre de pains; il guérit les malades de tout genre, des paralytiques, des lépreux, des aveugles, des muets, des sourds, des boiteux; il chasse les démons; il ressuscite des morts, dont un, expiré depuis quatre jours, et enterré, répand déjà l'infection; il opère ces effets merveilleux, tantôt par une seule parole, tantôt par son attouchement, tantôt, comme envers l'hémorroïsse, en laissant seulement toucher son vêtement. Il les opère quelquefois loin de sa vue, et à une grande distance de lui; témoins le fils d'un officier de Capharnaüm, et le domestique d'un centurion; il les opère sans préparation, à chaque instant, en tout lieu, selon que les objets lui en sont offerts; il les opère entouré par-devant, par derrière, à côté, par une troupe nombreuse, non-seulement de disciples, mais de curieux, mais même d'ennemis, tous attentifs à l'observer, beaucoup désirant avec ardeur trouver quelque trace de fraude. » (*Dissertation sur la vérité de la religion.*)

Nous l'avons déjà dit, mais nous ne saurions trop le répéter, ce ne sont pas seulement les apôtres et les disciples de Jésus-Christ qui attestent ses miracles, mais encore les Juifs et les païens, les hommes les plus savants comme la foule, ces miracles étant eux-mêmes couronnés par le plus grand de tous, miracle permanent, qui est l'établissement du christianisme, sa durée de vingt siècles et la régénération morale qu'il accomplit dans les âmes.

« L'on a compté dès les premiers temps, » dit Grotius, « au nombre des disciples de ce Jésus crucifié des hommes d'un jugement sain, d'une science consommée : tels ont été Sergius, gouverneur de Chypre, Denis l'Aréopagite, Polycarpe, Justin, Irénée, Athénagore, Origène, Tertullien, Clément d'Alexandrie et

up d'autres, sans parler de plusieurs Qu'est-ce qui a pu les porter à em- le parti d'un homme qui avait fini rs sur une croix? Ce n'était sans i l'amour des richesses temporelles, ésir des dignités que la religion chré- ne pouvait donner : non, c'est qu'ils reconnu, après un examen sérieux ue l'importance de l'affaire le deman- le les miracles que l'on rapportait de étaient véritables. Ils ne pouvaient après toutes les preuves qu'ils en , que ce libérateur des nations n'eût ent par sa seule parole guéri les ma- es plus désespérées; qu'il n'eût rendu à un aveugle né tel, multiplié plu- fois les pains pour en rassasier des d'hommes, et enfin ressuscité des et fait plusieurs autres merveilles bles. Cette preuve, fondée sur les nages que l'on rendait dès lors à sa ce, était si forte, que ni Celse, ni qui ont tâché dans leurs ouvrages ner la vraie religion sous leurs ca- , n'ont pu s'empêcher d'avouer que hrist a fait des miracles, et les Juifs it ouvertement dans leur Talmud... e peut appeler prestiges des choses la vue de tout un peuple, parmi le- y avait beaucoup de gens savants, en- de Jésus-Christ, et qui observaient in tout ce qu'il faisait. Remarquez que ces merveilles ont été souvent s; que les effets qu'elles produisaient it point passagers, qu'ils étaient sen- qu'ils demeuraient toujours. Con- donc, et c'est aussi ce qu'en con- les Juifs, que ces choses étaient par une vertu surnaturelle. »

roclès » dit M. Rossignol, « était un it (LACTANT. lib. v, c. 3); Porphyre, ulien étaient des philosophes, et ce enait les rênes de l'empire. Or, tous nt la réalité des miracles. (*Voy.* Bul- ner, Colonia, etc.) Ils les attribuent ie, à la bonne heure; ce n'est pas la . Jésus a-t-il fait des miracles, oui Tous ont répondu, oui; il n'en faut ntage. Nier maintenant ces prodiges enticité de l'Evangile, serait effacer oire des siècles entiers, et ne laisser au monde que le mensonge et le me.

urrais ajouter, au grand étonnement osophes, que l'histoire de l'aveugle- rtée par saint Jean (cap. IX), fut, mmencement, *examinée par les as- du sanhédrin de Jérusalem*, et que it fut favorable à la puissance divine ; mais passons outre. Ces miracles stés par les sanctuaires que le Christ truire. Lactance rapporte un oracle n de Millet, déclarant que Jésus sage qui faisait des prodiges. (LAC- . IV, cap. 13.) Bien plus, comme s'il pas assez de force et de solennité émoignage rendu au Christ par les es, les philosophes, le paganisme, es, un empereur, par le monde, en un mot, la Providence a voulu que, dès le commencement, il fût déposé dans les archives mêmes de l'empire, au Capitole, où les premiers apologistes renvoyaient les empereurs et le sénat. (JUSTIN, *Apolog.*) Qui donc, je vous, prie, a nié les miracles de notre Libérateur?....

Celse, Porphyre, Julien n'ont-ils pas dit cent fois que Paul était le plus grand des magiciens? que les apôtres et leurs disciples en étaient aussi? Lucien n'a-t-il pas écrit que Pérégrin, mis dans les fers pour cause de christianisme, se sentit tout à coup la puissance de faire des prodiges? Lisez son *Philopatris* et sa fameuse épigramme sur les exorcistes, voyez dans Arnobe, Augustin, Lactance, ce que disent les païens en parlant des enfants de la loi nouvelle. Méditez les deux lignes où les signalent Tacite et Suétone; —partout vous recueillerez les mêmes dispositions en faveur de la puissance mystérieuse de la croix. « Où sont les magiciens compagnons de ton art, » disait à saint Achate, Matthieu, son juge? (RUINART, *saint Achate.*)

Le *fait* matériel des miracles est reconnu; nous en sommes en *possession*, et la *prescription* nous est acquise en vertu de 1800 ans, et par la déposition même de nos accusateurs. Il n'en faudrait pas davantage, puisque la *servitude* en émane....

Sous la grandeur et la dignité des faits, se trouve une pensée de douceur, de bonté, de salut, de miséricorde qui les supporte et les informe. Le Libérateur est tout entier dans chacune de ses actions; l'agneau est caché derrière les miracles du Verbe; on comprend que ces œuvres ne peuvent être que celles de *l'amour* d'un Dieu. Ainsi les miracles de l'Evangile s'enchaînent par ce qu'ils ont d'intime avec les dogmes les plus profonds du christianisme: ils tiennent plus de la bonté que de la puissance; Bossuet et Bacon l'ont dit. (*Medit. sacræ.*)

Le miracle du christianisme n'est pas seulement dans la guérison d'un homme, mais plutôt dans le prodige de l'humanité étendue sur son grabat, puis guérie de l'aveuglement de la sensualité païenne, et qui subitement se lève et marche loin du seuil du vieux monde. Le prodige n'est pas tout entier dans l'eau de Cana changée en vin, mais plutôt dans le changement du monde par une seule pensée; dans la transfiguration soudaine de l'ancienne loi; dans le dépouillement du vieil homme; dans l'empire des Césars frappé de stupeur comme les soldats du sépulcre; dans les Barbares dominés par le dogme qu'ils ont vaincu....

Les anciens prophètes n'étaient que des lumières empruntées qui brillaient dans le temple de Jéhovah; le Messie voit dans l'avenir par sa propre énergie. Or Jésus n'a pas seulement prédit la faiblesse de Pierre et la trahison de Judas; il n'a pas seulement annoncé qu'il serait livré aux scribes, aux anciens, aux pontifes, mais qu'il serait *crucifié*; or, aux termes de la Loi juive, on lapidait les blasphémateurs. Il n'affirme pas seulement que la fureur des Juifs se déchaînerait

contre lui ; il révèle à ses disciples le poids de l'avenir, les persécutions du monde, et le triomphe de ses disciples sur leurs persécuteurs. Entre les Juifs et les païens, ligués contre la doctrine et les apôtres de la doctrine, il trace la ligne de démarcation qui les divisera : la réprobation des uns et la vocation des autres Et depuis dix-huit cents ans, à travers le monde converti, la justice de Dieu passe, traînant la Synagogue déicide, jusqu'à ce qu'il plaise au juge de dire : Assez. Ce n'est pas tout ; pendant que, de l'aveu de Josèphe et de Philon, la Judée jouissait d'une paix profonde, fière de sa force et de ses richesses,—un jour Jésus se mit à pleurer, comme un père à la pensée de sa fille condamnée à mort : « Voyez-vous tous ces édifices, dit-il à ses disciples, en leur montrant Jérusalem et son temple : je vous le dis, en vérité, il n'en restera pas pierre sur pierre, tout sera détruit. (*Luc.* XIX, 41-44, etc.) Voilà ce dont on ne parle pas ; mais c'est prudence chez nos adversaires, car le prodige est là. » (*Lettres sur Jésus-Christ.*)

Dans son *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Abbadie prouve parfaitement que les évangélistes, qui rapportent les miracles du Sauveur, n'ont ni osé, ni pu, ni voulu les supposer, car écrivant à l'époque, sur les lieux mêmes, indiquant le temps, la localité, toutes les circonstances, ils fournissaient par là même tous les moyens de les réfuter si ces faits eussent offert l'ombre d'un doute. Ces miracles étaient d'ailleurs publics, et les apôtres, en les racontant, s'obligeaient à les confirmer eux-mêmes par de nouveaux miracles, puisqu'ils affirmaient que leur Maître leur avait donné ce pouvoir, double publicité, double confirmation réciproque, qui ne laisse pas même une objection possible. Forcé de nous borner, nous abrégeons, en les résumant, les arguments d'Abbadie, leur enlevant par là même encore une grande partie de leur force.

« Les miracles de Jésus-Christ, » dit-il, « sont de telle nature, que ceux qui ont écrit l'Evangile n'auraient ni osé, ni pu, ni voulu les supposer, car ces miracles devaient être de notoriété publique. En voici quatre exemples entre autres :

L'histoire de Zacharie, père de Jean-Baptiste ;

Le massacre des enfants de Bethléem ;

La nourriture de ce grand nombre de personnes que Jésus-Christ rassasia dans le désert avec un petit nombre de pains et de poissons.

Enfin les prodiges surnaturels qui arrivèrent à la mort de Jésus-Christ.

En ce qui touche Zacharie, il est bon de remarquer que le sujet sur lequel le miracle est opéré n'est point un personnage obscur ; c'est un sacrificateur, qui remplit les fonctions sacerdotales et qui est actuellement occupé aux cérémonies religieuses dans le temple de Jérusalem, dans un moment solennel où le peuple qui l'attendait était occupé à prier Dieu dans le parvis, pendant qu'il était lui-même dans le lieu saint (Évangile de saint Luc, ch. I.)

Et d'abord, quand bien même... n'aurait rapporté au sujet de la ... Jean-Baptiste, que l'âge avancé de ... et mère, Zacharie et Elisabeth, qui ... lors avait été stérile, il semble que ... nement aurait déjà quelque chose de ... et d'assez merveilleux pour que l'év... n'eût point osé le supposer con... naissance que tout le monde devait a...

Mais si le double miracle de la ... retour de la parole chez Zacharie ... circonstances rapportées, n'avait ... réel et notoire, comment aurait-on ... que Zacharie perdit l'usage de ... dans le temple de Jérusalem ; que ... monde fut témoin de ce prodige, ... cessa d'être muet que quand il fit ... un nom à son fils, à cet enfant ... précurseur de Jésus-Christ, et que ... donné à Zacharie dans sa vieillesse ... la stérilité de sa femme ? Sont-ce là ... supposables ? Je veux que l'Evan... rapporte ait été écrit longtemps ... nement ; il est toujours vrai que ... écrit son Evangile avant d'écrire ... des apôtres, et qu'il a écrit ce dernier ... avant la prise de Jérusalem ; nous ... vu les preuves précédemment. Mais ... qu'il y eut quarante, cinquante, ... même, que ces choses devaient s'être ... lorsque saint Luc écrivit son Evan... quarante, cinquante et soixante ... suffisants pour persuader à tous ... tants de Jérusalem qu'ils avaient ... leurs propres yeux, ou par les ... pères, qu'un de leurs sacrificateurs ... l'usage de la parole après ... qu'il avait eue dans le lieu saint ... couvrée précisément et à point ... qu'il fallait imposer un nom à ... Certes, quand il n'y aurait eu que ... de Zacharie qui eussent su ... choses s'étaient passées (et ils ne ... l'ignorer), il y aurait eu plus que ... rité dans l'évangéliste, à suppo... tions à cet égard ; il y aurait ... vagance à les supposer, contre la ... d'un grand peuple assemblé ... ment, attentif à cet événement ... ce prodige, ou qui aurait su que ... n'était que chimère et fiction.

Une des illusions les plus ... que les incrédules se fassent à ... c'est de s'imaginer que le même ... qui est entre nous et les faits ... rapporte se trouve également ... et ceux qui les ont rapportés. ... point que si, à notre égard, les ... sont passées il y a plusieurs siècles ... avait que quelques années qu'elles ... arrivées pour les disciples et ... témoins.

L'évangéliste s'est-il contenté ... dire que les mages virent ... Orient et qu'ils crurent que cette ... celle du roi des Juifs ? Cela ... s'il nous disait seulement que ...

t à Jérusalem; cela ne serait pas as-
ais il nous dit qu'ils y vinrent, qu'ils
achaient pas, que toute la ville de Jé-
n en fut troublée. Est-il bien naturel
homme se mette dans la tête de per-
à une aussi grande ville que celle de
lem qu'elle avait été toute troublée
rivée de certains mages qui venaient
le roi des Juifs? Et un homme qui se
e de raconter des fables qu'il lui im-
e faire passer pour des vérités, choi-
l ces circonstances pour les débiter à
ple qui en connaît si bien la fausseté?
el est celui qui écrit ces choses? C'est
eu, un Juif. Et à qui fera-t-il cette
e? A plusieurs millions de Juifs de-
Chrétiens, qui étaient à Jérusalem,
savaient ce qui s'y était passé de leur
ou du temps de leurs pères aussi dis-
ient que l'on sait à Paris ce qui s'y
il y a quarante ou cinquante ans.

a deux ou trois circonstances qui se
i bien et si naturellement les unes
es autres, qu'on ne peut douter de la
de celle-ci, lorsqu'on est tombé d'ac-
e la vérité de celle-là. On ne doutera
l'arrivée des mages, si l'on est d'ac-
ue cette arrivée obligea Hérode à as-
er le grand conseil des Juifs pour sa-
ù leur Messie devait naître; et on ne
ra pas de la réponse qui lui fut faite
sanhédrin, lorsque l'on sera convenu
'rode envoya ses gardes à Bethléem
y massacrer les enfants.

je dis que l'évangéliste n'aurait ni osé
supposer ce dernier fait, s'il était faux;
uoi! le règne d'Hérode, surnommé le
, était assez connu, on savait jusqu'à
indre de ses actions; et comment au-
n osé lui attribuer faussement une ac-
aussi remarquable et aussi extraordi-
que celle-là? La ville de Bethléem
t pas été détruite lorsque l'évangéliste
it ces choses; il y avait donc autant de
ns de cette imposture qu'il y avait d'ha-
s dans cette ville. Si ce fait n'eût pas
ritable, Bethléem n'était pas si éloi-
e Jérusalem, les relations de commerce
familles étaient fréquentes entre ces
villes, et le temps qui s'était écoulé
s la naissance de Jésus-Christ jusqu'au
où cet Evangile fut prêché et publié,
t pas si long qu'il pût donner lieu à
fiction si peu recevable. Je voudrais
qu'on essayât de nous faire accroire si
n'était pas vrai qu'un des monarques
ègnent aujourd'hui en Europe, ou, si
eut, un de ceux qui régnaient il y a
nte ou cinquante ans, fit massacrer
ou trois mille enfants au berceau pour
opper dans ce massacre un enfant dont
ignait la destinée! Quelle absurdité!
ns.

qui est certain, c'est que les évangé-
écrivent que Jésus-Christ a fait de
s miracles devant un grand nombre de
ns. Comme ils citent les lieux et les
, il faut qu'ils aient perdu toute honte
et même toute raison, s'ils rapportent des
choses fausses.

Par exemple, ils rapportent que Jésus-Christ nourrit miraculeusement dans un désert, avec quelques pains et quelques poissons, tantôt cinq mille, tantôt trois mille personnes. Je ne sais s'il est naturel qu'un homme entreprenne de faire croire à plusieurs millions de personnes qu'elles ont été miraculeusement rassasiées; qu'on ne se contente pas de rapporter le fait, mais encore qu'on représente Jésus-Christ adressant des reproches à la multitude qui le suit, non parce qu'elle a vu des miracles, mais parce qu'elle a été rassasiée; la multitude se défendant et disant que Moïse a nourri leurs pères, et qu'il doit les nourrir s'il veut qu'on croie en lui; et Jésus-Christ leur disant à cette occasion : *Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle* (*Joan.* VI, 27); et à ce propos leur promettant de leur donner sa chair à manger et son sang à boire : expressions extraordinaires et dont les peuples ne s'étaient jamais servis jusque-là.

Prodiges manifestés à la mort de Jésus-Christ. — Mais ce ne sont pas là les faits les plus éclatants dont l'Evangile fasse mention. Il n'y a rien de mieux indiqué ni de plus frappant que la description que font les évangélistes des prodiges qui accompagnèrent la mort de Jésus-Christ.

Jésus, jetant de nouveau un grand cri, rendit l'esprit....

Et voilà que le voile du temple fut déchiré en deux du haut jusqu'en bas; et la terre trembla, et les pierres se fendirent;

Et les tombeaux furent ouverts, et plusieurs corps saints qui étaient morts se levèrent;

Et sortant de leurs tombeaux après leur résurrection, ils vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs. (*Matth.* XXVII, 46, 51-53.)

Nous ne voulons point nous arrêter ici à considérer toutes les circonstances; nous n'examinerons point la résurrection de ces saints dont les corps sortirent de leurs tombeaux et apparurent à plusieurs dans la ville de Jésusalem; nous ne nous arrêterons que sur les prodiges qui frappèrent les yeux de tout le monde et qui durent faire une impression publique : je soutiens donc qu'il n'entre pas naturellement, je ne dirai point dans l'esprit d'un homme sincère, mais même dans l'esprit d'un imposteur, qu'il puisse jamais chercher à faire croire des choses qui sont d'une aussi grande notoriété que celles dont il s'agit maintenant.

Au fond, n'y avait-il pas, à Jérusalem, une Eglise, c'est-à-dire une assemblée très-nombreuse de disciples et de sectateurs du Christ, dans le temps qu'on écrivait cet Evangile, et cette Eglise n'était-elle pas composée de plusieurs milliers de personnes qui habitaient Jérusalem, et qui savaient ce qui s'était passé à la mort de Jésus-Christ? On ne peut pas en douter sans vouloir se tromper volontairement soi-même. Si ces Chrétiens avaient vu que le soleil ne s'était

point éclipsé, que les pierres ne s'étaient point fendues, qu'il n'y avait eu aucun tremblement de terre, ni enfin aucun prodige surprenant et surnaturel à la mort de Jésus-Christ, il fallait donc que ces Chrétiens regardassent la parole des évangélistes comme une parole de séduction et de mensonge? Au reste, il est remarquable que ce n'est pas un évangéliste, mais les évangélistes qui, n'ayant point écrit de concert, comme cela est évident, s'accordent à nous rapporter cette circonstance remarquable de la mort de Jésus-Christ.

Qui croira donc que les disciples de Jésus-Christ, évangélisant dans la ville de Jérusalem, et commençant par là l'établissement de l'Eglise chrétienne, s'avisent de vouloir faire accroire aux Juifs que ce qu'ils ont vu n'est pas ce qu'ils ont vu? Qui pourra croire que ces mêmes Juifs qui ont assisté à la mort de Jésus-Christ, se persuadent que ce récit soit véritable? Qui pourra s'imaginer que les apôtres aient cru un moment qu'ils pourraient amener les Juifs à prendre un crucifié pour l'objet de leur adoration, en leur proposant les mensonges les plus effrontés et les plus sensibles qui eussent été imaginés depuis la naissance du monde? On me dira que les premiers Chrétiens étaient des gens simples et auxquels il n'était pas difficile de faire illusion; j'en conviens; mais faut-il être bien habile pour savoir si tous ces prodiges si éclatants étaient arrivés le jour où Jésus-Christ mourut? Il faut ajouter qu'il y en a un grand nombre que les disciples n'auraient *pu* supposer, quand bien même ils l'eussent *voulu*. Je laisse même de côté ces boiteux que Jésus-Christ fit marcher, ces paralytiques à qui il rendit le mouvement, ces sourds qu'il fit entendre, ces malades affligés de diverses maladies qu'il guérit au grand étonnement de la foule réunie, qui s'écriait : *Jamais rien de pareil ne s'est vu en Israël!* » (*Marc.* II, 12.) Je m'arrête aux morts qu'il ressuscite.

La résurrection d'un mort est ce que l'esprit humain conçoit de plus surprenant, ce que, dans tous les pays et dans tous les siècles, on a coutume de regarder comme impossible. On n'en trouve qu'un ou deux exemples dans l'Ancien Testament, et l'idée n'en était guère venue dans l'esprit des hommes; d'ailleurs ce n'est point là un miracle équivoque, et il faut demeurer d'accord qu'il n'y a qu'une puissance surnaturelle qui puisse l'opérer.

Cependant, c'est par la résurrection des morts que Jésus-Christ a voulu se rendre témoignage à lui-même. Les évangélistes n'ont pu imposer aux hommes à cet égard. Ils auraient peut-être pu tromper des hommes d'un climat et d'un temps fort éloignés du leur; mais ils ne pouvaient tromper des Juifs, quant aux choses qui s'étaient passées de leur temps et devant leurs yeux. On en sera plus persuadé encore, si l'on considère que les évangélistes qui, ne s'étant point concertés pour écrire, s'accordent à

écrire à peu près les mêmes fau[...] mes miracles, citent les temps, les [...] personnes, les témoins, toutes [...] tances des actions qu'ils attestent [...] Jésus-Christ ressuscite un mort qu[...] déjà au sépulcre; il fait arrêter [...] le mort se relève à l'instant : ce [...] le fils d'une veuve. La fille de [...] morte, Jésus-Christ entre dans [...] et la fait paraître vivante aussi[...] a adressé la parole, quoique de[...] et d'autres personnes qui avaient [...] obsèques, selon la loi de cette [...] fussent moqués de lui lorsqu'il [...] Enfin, il ressuscite Lazare, à Béth[...] vant plusieurs Juifs et en présen[...] the et de Marie; il le ressuscite qu[...] après sa mort, et lorsque déj[...] était corrompu. Voilà ce qu'ap[...] Juifs contemporains un livre qu[...] leur temps, et qui leur fait l'his[...] homme qu'ils ont vu mourir sur [...] croix, et de ses miracles qui se s[...] au milieu d'eux.

Ces faits sont, à ce qu'il semble, [...] tanciés de telle sorte que l'illusion [...] vrirait bientôt s'il y en avait. O[...] no[m]s des lieux et des personnes : [...] est la ville de Naïm; la résurre[ction d'un] mort est un événement assez re[...] pour qu'on ne soit pas obligé d[...] plusieurs personnes et chercher [...] pour savoir ce qui s'est passé. L[...] homme connu, et même qui vit [...] sidération : il a des parents, des [...] n'est plus facile que de s'informe[r si il] a été véritablement ressuscité. [...] n'est qu'à quinze stades de Jérus[alem ; La]zare est de Béthanie; il est en[...] ou ses sœurs vivent encore, on [...] sont ni les uns ni les autres, il y [...] Juifs qui l'ont vu et ont conv[ersé avec lui] après sa résurrection.

Cela est d'autant plus fort et p[...] tratif que les évangélistes ne r[...] un ou deux miracles de Jésus-C[hrist...] Evangile n'est qu'un tissu de c[...] miraculeuses, ce n'est qu'un r[...] malades guéris, d'aveugles ren[dus à la lu]mière; et la première impress[ion que l'] Evangile produit à l'esprit, c'est [...] Christ, dans l'espace de trois a[ns] qu'a duré sa mission, a fait plus [...] et de plus éclatants qu'on en a [...] puis la naissance du monde; de [...] croire l'Evangile, c'est croire qu[...] miracles tant de fois répétés, si [...] ciés, si liés avec les autres ac[...] vie. Il ne faut donc pas dire que l[es] Chrétiens sont devenus Chrétiens [...] former autrement des miracles [...] Christ a faits, cela est contradictoir[e...] pas dire non plus qu'ils ont cru [...] de Jésus-Christ sans les examiner [...] pas un grand examen pour ces [...] ses; et, en outre, je dis que, qu[...] raient voulu éviter cet examen [...] pas pu. Il n'est pas en ma puiss[ance de sa]voir ou de ne savoir pas ce qui s'[...]

les lieux que j'habite. Il ne dépend pas de moi de croire ou de ne croire point certains faits qui choquent la notoriété publique; et quand un homme, sous prétexte de religion ou autrement, voudra me faire accroire qu'il a ressuscité un mort dans une ville à quelques lieues de ma résidence, que j'ai pu voir et connaître ce mort depuis sa résurrection, ou que, si je ne l'ai pas vu moi-même, plusieurs autres l'ont vu et connu, que plusieurs y sont allés pour le voir; tout cela, dis-je, ne dépend pas plus de mon choix, de ma puissance, de ma volonté, qu'il ne dépend de moi d'extravaguer ou d'avoir le sens commun.

J'ai fait voir qu'il y a, dans la vie et dans la mort de Jésus-Christ, des circonstances miraculeuses que les évangélistes n'auraient ni *pu* ni *osé* inventer si elles avaient été fausses. Il ne reste, pour une plus parfaite conviction, qu'à montrer qu'ils n'auraient pas *voulu* les supposer quand cela leur aurait été possible. Je me fonde, à cet égard, sur deux raisons invincib'es.

La première, c'est qu'en les rapportant et surtout en citant les lieux et les personnes, comme ils l'ont fait, ils s'engagent manifestement à en soutenir, et même à en faire connaître la vérité. Ils n'ont pas dû douter qu'on n'élevât mille difficultés là-dessus, eux qui savent les peines qu'ils ont eues à se sauver lorsqu'on a fait mourir leur Maître; ils ne doutent point qu'ils ne soient obligés de soutenir ce qu'ils avancent, et ils savent bien qu'ils ne peuvent soutenir leur imposture quand on les confrontera avec les témoins qu'ils allèguent. Ce n'est pas là une chose bien difficile à prévoir; il ne faut pas une sagesse consommée pour faire cette réflexion, et il suffit qu'un homme ne soit pas fou pour qu'il ne veuille pas avancer ces choses qu'il ne pourra pas soutenir, et dont la fausseté sera d'abord découverte par les témoins qu'il cite, les lieux qu'il indique et les autres circonstances du fait qu'il expose.

La seconde raison, qui fait que les évangélistes n'auraient pas voulu supposer ces miracles s'ils eussent été faux, c'est qu'en les supposant, ils se mettaient dans la nécessité ou de tomber eux-mêmes dans une mortelle confusion, ou de faire des miracles tout pareils; car, il était d'abord naturel qu'on leur dît : Si votre maître a fait de si grands miracles, il vous aura donné sans doute le pouvoir d'en faire de semblables. Comment donc auraient-ils eux-mêmes voulu s'exposer à cette objection? Mais de plus, on sait que le premier élément de l'Evangile étant que Jésus-Christ les avait envoyés avec le pouvoir de faire des œuvres pareilles aux siennes, il n'y avait pas à balancer; il fallait ou supprimer ce qu'ils savaient des miracles de Jésus-Christ, ou bien s'engager à en faire de semblables, et c'est eux-mêmes qui rapportent que Jésus-Christ, ayant encore choisi soixante et douze autres disciples, les envoya deux à deux, dans toutes les villes, et leur dit : *Guérissez les infirmes, ressuscitez les morts; purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.* (*Matth.* x, 8.) Ainsi, ils ne pouvaient rapporter ce que Jésus-Christ avait fait, sans dire ce qu'ils étaient obligés de faire eux-mêmes pour confirmer l'Evangile, ils ne rapportaient aucun miracle qu'ils ne dissent : Nous en faisons autant. Il fallait donc assurément de deux choses l'une; ou que ces hommes eussent perdu la raison, ou qu'ils crussent véritables les miracles de Jésus-Christ. »

Résumons enfin ce long article. Si l'on rassemble tous les documents qui prouvent l'authenticité irréfragable des miracles sur lesquels est fondée la divinité de Jésus-Christ, si l'on examine le caractère de ces faits s·r-naturels, leur éclatante publicité, leur notoriété, leur liaison avec tous les faits contemporains, avec tous ceux qui les précèdent comme avec tous ceux qui les suivent; si l'on pèse la nature des témoignages, les garanties morales de leur véracité; en un mot si l'on réunit l'ensemble de ces preuves, ces miracles plus évidents que toute évidence, plus certains que toute certitude, ne peuvent pas même laisser l'ombre d'une objection possible. « L'auteur du christianisme, » dit Duvoisin (*Démonstration évangélique*), « s'est dit l'envoyé de Dieu. Les disciples nous assurent qu'il a justifié sa mission par des prodiges évidemment surnaturels, et ils apportent en preuve non-seulement leur témoignage, mais encore des prodiges tous semblables, opérés par eux-mêmes au nom de leur Maître.

Ces miracles attribués à Jésus-Christ et à ses apôtres ont-ils réellement existé? Conservent-ils, à notre égard, un degré de certitude qui ne permette pas à un homme raisonnable de les révoquer en doute? Voilà ce que je vais examiner avec vous. Ce n'est point par des raisonnements abstraits, où il est si facile de s'égarer, c'est par des faits, et en invoquant l'autorité de l'histoire et les règles de la critique que j'entreprends de vous persuader.....

Je suppose que vous croyez à l'existence d'un premier Etre, créateur de la matière, principe du mouvement, auteur, législateur et gouverneur de l'univers. Or, la possibilité des miracles est une conséquence nécessaire du dogme de la Divinité « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question sérieusement traitée, répond Jean-Jacques Rousseau, serait impie, si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir; il suffirait de l'enfermer. » (*Lettres sur la Montagne*, p. 94.)

Premièrement, il y aurait de la témérité à soutenir que Dieu ne peut se révéler aux hommes, soit pour les instruire, soit pour leur signifier ses volontés. Ce serait contredire sans aucune preuve, l'opinion de tous les peuples de la terre, qui n'ont jamais connu que des religions positives ou révélées. Opinion respectable, non-seulement par son

universalité, mais aussi parce qu'il est difficile d'en expliquer l'origine, à moins d'admettre qu'il y a eu dans les premiers temps, une révélation véritable dont le souvenir confus a frayé la voie à tant de fausses révélations.

Secondement, il n'est point d'autre moyen propre à constater une révélation divine que les miracles. Ce qui ne sortirait pas de l'ordre naturel ne prouverait point l'intervention du maître de la nature.

Troisièmement, la preuve qui résulte des miracles en faveur d'une révélation divine, est infaillible; elle est à la portée de tous les hommes; elle impose par son éclat, prévient les raisonnements et tranche les difficultés. *Miraculis conciliatur auctoritas, auctoritate fides imperatur.* (S. AUGUST.)

Prenons pour exemple la résurrection d'un mort, prédite et opérée en preuve de la vérité d'un dogme religieux. Supposons le fait constaté de manière à ne laisser aucun doute raisonnable dans l'esprit des spectateurs. Qui pourra se refuser à croire une doctrine accompagnée et soutenue d'un tel prodige? Entre la vérité de cette doctrine et la résurrection d'un mort, il n'existe pas, il est vrai, une connexion naturelle ; mais il existe une connexion conventionnelle, en vertu de laquelle l'auteur de la nature, pris à témoin par le thaumaturge, s'interpose visiblement pour garant de la doctrine annoncée en son nom. « Qu'un homme vienne nous tenir ce langage, » dit encore le philosophe de Genève : « Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut. Reconnaissez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'aplanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect. A ces merveilles, qui ne reconnaîtra pas à l'instant le maître de la nature? Elle n'obéit point aux imposteurs. » (*Emile*, t. III, p. 95.)

Ces notions simples et puisées dans le sens commun suffisent à l'homme de bonne foi qui veut examiner les miracles du christianisme. Laissons de côté les sophismes de Diderot et de Hume, qui ont dénaturé la question, en combattant les miracles de l'Evangile par des principes, et d'après les règles de la critique. Tout miracle par sa nature est un fait sensible. Les miracles du christianisme particulièrement sont des faits revêtus de la plus grande publicité. Ils étaient, comme les faits naturels, l'objet de la vue et des autres sens; ils sont l'objet propre de l'histoire. Je ne demande pas s'ils sont possibles; je ne m'occupe que de savoir s'ils sont prouvés.

Je reçois de la main des Chrétiens les livres originaux qui contiennent le récit des miracles, et je vois d'abord que je ne puis les reconnaître pour vrais sans reconnaître Jésus-Christ pour l'envoyé du Ciel. Car il est évident, d'une part, que de semblables prodiges demandent l'intervention immédiate du maître de la nature; et d'un autre côté, il serait absurde de croire que Dieu eût dérogé aux lois de la nature pour accréditer [illegible] posteur. Toute mon attention [illegible] porter sur l'histoire de ces mir[illegible] comme ils entraînent des conséquen[illegible] quelles je ne veux pas me soumettre [illegible] ment, je suis résolu de ne les [illegible] qu'autant qu'ils me paraîtront avérés [illegible] testables, et revêtus de ces caractères [illegible] portent au plus haut degré la certitude [illegible] rique.

Vous me demanderez ce que j'ent[illegible] un fait revêtu des caractères qui p[illegible] plus haut degré la certitude histori[illegible]

Les faits de cette nature sont [illegible] l'on ne peut nier, sans ébranler les [illegible] de l'ordre moral, et sans se voir [illegible] d'admettre des choses manifestement [illegible] sibles. Par exemple, la mort de César [illegible] siné dans le sénat par Brutus, est [illegible] avéré, incontestable, qui réunit les [illegible] ractères propres à fonder la certitude [illegible] torique, parce que je ne puis nier [illegible] quer en doute l'assassinat de César [illegible] admettant des suppositions qui de[illegible] tous les fondements de la certitude [illegible] que, et contrediraient évidemment [illegible] lois morales qui gouvernent les affaires [illegible] maines.

Vous n'exigerez pas que les mi[illegible] l'Evangile, la résurrection de Jésus [illegible] par exemple, soient des faits plus [illegible] mieux prouvés que la mort de César [illegible] conque douterait de ce dernier [illegible] un insensé. Son incrédulité [illegible] même criminelle, si la mort de César [illegible] posait des devoirs, dont il croira [illegible] chir en la niant, ou en refusant d'e[illegible] les preuves.

Il y a, je l'avoue, cette différence [illegible] mort de César et la résurrection [illegible] Christ, que l'une est un fait nature[illegible] un fait miraculeux. Mais aux yeux [illegible] tique, cette différence doit être com[illegible] rien. Ce n'est pas comme mir[illegible] comme fait sensible que la résurr[illegible] Jésus-Christ est l'objet du témoi[illegible] l'histoire. Pour les sens, un mira[illegible] fait naturel et ordinaire : il n'est [illegible] et un phénomène surnaturel qu'à [illegible] la raison qui veut remonter à la ca[illegible] la trouve que hors de la nature. J[illegible] chant, et conversant avec ses dis[illegible] jours après sa mort, n'était pas p[illegible] sens un objet différent de Jésus [illegible] agissant avant sa passion.

Je sais encore qu'il est d'un b[illegible] de se tenir en garde contre le m[illegible] qu'il est permis de se montrer p[illegible] sur les preuves, à mesure que les [illegible] plus improbables, et que les miracle[illegible] seul qu'ils sortent de l'ordre n[illegible] contre eux une immense probab[illegible] il suit que telle preuve à laquelle [illegible] drait sans peine, s'il s'agissait [illegible] ordinaire, doit paraître insuffisante [illegible] question d'un fait miraculeux.

Tout cela est vrai, lorsque les p[illegible] miracle n'aboutissent qu'à une vrai[illegible] plus ou moins grande : la proba[illegible]

es témoignages pouvant être balancée ırmontée par l'improbabilité intrinsè- ı fait. Mais si les preuves sont du genre poids de celles qui produisent une ı et entière conviction, et auxquelles on ıt se refuser, sans renverser, comme je ıis tout à l'heure, les lois morales qui rnent les choses humaines, alors dis- toute différence, relativement à la cré- ıé, entre les faits miraculeux et les ıaturels; et l'improbabilité du fait cède, une probabilité plus forte, mais à une ıde absolue. La fausseté d'un miracle ś de ce te manière serait un prodige ıtrueux, dont on ne pourrait trouver la , ni dans la nature ni hors de la na-

ɔi que puissent dire les sophistes, si ś vu Lazare sortir du tombeau à la voix ısus-Christ, je sens qu'il m'eût été im- ɔle de ne pas croire au miracle. J'y ıi également, si je suis convaincu par ɔreuves historiques indubitables que ɾes ont été témoins de ce grand specta- 'el est le véritable état de la question. ıgit de faits et non de raisonnements. l'histoire et l'histoire seule qu'il faut ılter.

tous les miracles que l'on pourrait uer en faveur du christianisme, je n'exa- ɾai que ceux qui se lisent dans le Nou- Testament. Ceux-là sont les vrais fon- ents de la foi chrétienne. Si la vérité en rouvée, il n'en faut pas d'autres ; si elle est pas, les autres sont justement sus- ı.

ıis pour ne laisser aucune incertitude une discussion si importante, il faut, t tout, considérer les monuments où je puiser l'histoire de Jésus-Christ et de miracles. Ils se réduisent à un certain bre d'écrits, dont la collection forme ce n appelle *le Nouveau Testament*, et que :hrétiens révèrent comme l'ouvrage des ɾes et des premiers disciples de Jésus- st. Ce serait un préjugé bien puissant ıveur de cette histoire, que de l'attribuer ś auteurs contemporains, se portant pour ıins oculaires de tout ce qu'ils racontent. ıous rendons pas sans preuves à l'opi- des Chrétiens, examinons par nous- ıes ce point de critique, et voyons si les ıs du Nouveau Testament sont authenti- ı; c'est-à-dire s'il est constant qu'ils t été composés par les auteurs dont ils ent les noms. — *Voy.* NOUVEAU TESTA- r, EVANGILE, ECRITS, etc.

ıs écrits du Nouveau Testament sont ɾrage des apôtres ou des disciples immé- ı de Jésus-Christ, et ils sont parvenus u'à nous dans leur intégrité primitive. s avons donc une histoire originale et emporaine des miracles qui ont servi de ıement à la foi chrétienne. Nous pouvons s transporter au temps et sur le lieu des ıements. Les témoins sont en notre pré- :e : il nous est donné de les interroger, es confronter, de peser toutes les circons- :es de leur déposition.

Après avoir étudié dans les livres du Nouveau Testament le caractère de Jésus-Christ et celui des apôtres, ses coopérateurs et ses témoins, nous examinerons séparément les miracles de Jésus-Christ en général, le fait de sa résurrection en particulier, et les miracles opérés par les apôtres ; et, pour ne rien omettre de ce que demande la bonne foi dans une recherche si importante, je rapporterai, sans les affaiblir, les objections les plus spécieuses de l'incrédulité.

Caractère de Jésus-Christ. — Quels sont les projets du fils de Marie ? Que vient-il annoncer au monde ? De quels moyens s'est-il servi pour l'exécution de son dessein ?

Toute la terre était livrée à l'impiété, à l'idolâtrie, à la superstition ; la religion était devenue presque partout une école d'erreurs et de crimes ; le vrai Dieu n'avait de temple que dans une ville de la Judée, et même le culte mosaïque défiguré par les fausses traditions de ses docteurs, n'était originairement qu'une institution locale et temporaire, une ébauche de la religion, plutôt que la religion elle-même.

Que penseriez-vous d'un sage qui, s'élevant au-dessus des préjugés universels, aurait formé le projet de révéler aux peuples les vrais principes de la morale, et de les réunir tous par un même culte, sous les lois d'un père commun ? Cette idée peut-elle naître ailleurs que dans une âme embrasée de l'amour des hommes et de la vertu ? Connaissez-vous un seul philosophe qui ait tenté une pareille entreprise, qui même en ait conçu le dessein ?

Or, voilà ce que Jésus se propose. Que dis-je ? Voilà ce qu'il prédit avec assurance dès son entrée dans la carrière. Il avait à peine rassemblé quelques disciples de la lie du peuple, et déjà il annonce que sa religion s'étendra dans tout l'univers. Ce n'est pas par degrés et selon les occasions que son plan se développe, ce n'est pas un premier succès qui l'enhardit à de nouvelles tentatives ; au premier moment où il se montre, il déploie toutes ses vues. Méprisé, persécuté dans son propre pays, il se tient assuré des hommages de toutes les nations. Condamné à une mort ignominieuse, sur le point d'être livré au supplice, il promet à une femme qui arrose ses pieds de parfums, que sa foi sera célébrée dans le monde entier.

Par quels moyens, avec quels instruments une si étrange révolution doit-elle s'opérer ? Essayez de vous former de Jésus une idée qui réponde à la grandeur de son entreprise. Vous le représenterez-vous comme un génie élevé, dont le courage s'accroît à la vue des obstacles ? La sublimité de sa doctrine, la hardiesse du projet qu'il médite donnerait du poids à cette opinion. Mais considérez en même temps combien ce projet est chimérique. Si vous mettez à part le sentiment intime d'une inspiration divine, et l'autorité des miracles, dont il ne s'agit pas encore ; plus vous accorderez à Jésus de génie et de lumières, moins il vous paraîtra vraisembla-

ble qu'il ait pu former un pareil dessein, et concevoir de telles espérances.

Pour moi, je ne connais, je ne puis imaginer que trois moyens humains de changer tout à coup les sentiments et les opinions d'un grand nombre d'hommes; la force, la séduction et la raison. La force : jamais le législateur des Chrétiens n'en a disposé; elle a toujours été entre les mains de ses ennemis. La raison : son action est lente sur les bons esprits, et nulle sur le vulgaire. Et puis, ce n'est pas à la raison que Jésus en appelait. Il n'a rien écrit; dans ses discours il enseigne avec autorité : *Tanquam potestatem habens* (*Matth.* VII, 29); il commande et ne raisonne pas. Jamais on ne le voit, ni prouver sa doctrine, ni réfuter celle de ses adversaires. Il choisit pour ses coopérateurs des hommes sans lettres, incapables d'entrer en discussion avec les scribes de Jérusalem, et les philosophes de la Grèce. A des principes lumineux il mêle, sans nécessité, et avec une imprudence apparente, des dogmes qui révoltent la raison. Sa doctrine étincelle de vérités sublimes; mais, considérée dans son ensemble, elle est un scandale pour les Juifs, une folie aux yeux des gentils.

Reste donc la séduction. Or, par où le législateur des Chrétiens a-t-il pu séduire le monde? Par des prodiges sans doute. C'est sur les miracles, en effet, qu'il fonde son autorité. Nous examinerons dans la suite ce que l'on doit en penser. Mais, en attendant, que d'invraisemblances, que de contradictions à dévorer, si, préjugeant la question, on ne regarde ses miracles que comme des prestiges! Jusque-là on pouvait se persuader que l'enthousiasme de la vertu avait inspiré à Jésus la noble ambition de ramener les hommes à la morale, en épurant la religion. C'était après tout l'hypothèse la plus plausible que pussent adopter les incrédules. Mais cette lueur de vraisemblance disparaît, du moment que vous faites intervenir de faux miracles. Au lieu d'un homme séduit lui-même par un amour ardent de la vertu, je ne vois plus qu'un séducteur odieux, d'autant plus criminel, qu'il connaît mieux que personne les principes sacrés qui condamnent son imposture.

Plus je réfléchis sur le projet conçu, entrepris, exécuté par Jésus-Christ, plus je sens la nécessité d'y reconnaître quelque chose de surhumain. Mais pénétrons plus avant dans la conduite et dans les sentiments de cet homme si extraordinaire, lisons et méditons les Evangiles. C'est là qu'il s'est peint lui-même par ses œuvres et par ses discours; c'est là que les témoins de sa vie publique, dans leur récit naïf, nous ont tracé, sans peut-être s'en apercevoir eux-mêmes, un caractère que l'on n'égalerait pas, en réunissant dans un même personnage toutes les lumières, toutes les vertus que nous admirons dans les hommes les plus sages et les plus vertueux de l'antiquité. Et ce qui doit ajouter à l'étonnement, ce caractère si accompli, si singulier qu'il semble placé hors de l'humanité, reçoit toute sa

perfection dans une vie très-cour[...] âge où les anciens sages entrai[...] dans la carrière de la philosophie. I[...] loppe tout à coup, sans avoir été [...] l'éducation, par l'étude, par la co[...] du monde. Au sein d'une nation [...] et superstitieuse, de l'atelier d'u[...] je vois sortir un précepteur de r[...] de morale, à la doctrine duquel [...] main n'a rien ajouté ni retranché [...] huit siècles.

Il n'est point de vertu, dont Jés[...] ait donné le précepte et le mod[...] entre tous les législateurs et [...] teurs de morale, il instruit en[...] par l'exemple de toute sa vie, qu[...] discours. Toutes ses paroles, to[...] tions ne respirent que la piété et [...] mais une piété, une charité jusqu[...] nues sur la terre.

Les hommes ne savaient ni ce [...] vaient adorer, ni comment ils de[...] rer. D'un seul mot, Jésus a fou[...] piété de l'idolâtrie, découvert l'in[...] de la loi judaïque, et posé la ba[...] de la vraie religion. *Dieu est espri[...] que ceux qui l'adorent, l'adorent e[...] en vérité.* (*Joan.* IV, 24.)

Par ce mot sublime, il nous a[...] core que l'essence de la reli[...] bien moins dans les cérémonies [...] pratiques extérieures, que dan[...] ments et les affections. Aussi, [...] nous s'élever souvent, et avec la [...] force contre les maximes sup[...] des pharisiens, qui mettaient le[...] ces de la loi au-dessus des devoir[...] manité. *Il fallait*, leur dit-il, *rem[...] et ne pas omettre celles-là.* (*Luc.* [...] sainteté du sabbat, les observance[...] divin doivent céder aux œuvres [...] cordo. Leçon importante, qui nou[...] régler nos devoirs, et à subordon[...] ceptes positifs aux préceptes natu[...]

Les hommes ne connaissent [...] dernière, ni les moyens qui [...] conduire. Loin d'éclaircir ce [...] blème, les philosophes, avec leurs [...] nables disputes sur la nature d[...] bien, n'avaient accumulé que de[...] des erreurs. *Une seule chose est* [...] dit Jésus-Christ. (*Luc.* X, 42.) [...] *l'homme de conquérir le monde* [...] *vient à perdre son âme?* (*Matth.* XVI[...] trait de lumière! quelle prof[...] dans ces paroles si simples! Av[...] Christ, les beaux génies ne s[...] répondre à cette question : Pour [...] l'homme est-il sur la terre? Inte[...] fant élevé dans le sein du christ[...] vous dira que c'est pour conna[...] l'aimer, le servir pendant sa vi[...] posséder éternellement dans le ci[...] s'écrierait avec Jésus-Christ : « Je [...] ô Dieu du ciel et de la terre qu[...] mis que ces vérités fussent me[...] sages du siècle, et qui les avez r[...] simples et aux enfants. » (*Matth.* [...]

Dans tout ce qu'il fait, dans tou[...]

», Jésus ne se propose que d'accomplir
›nté de son Père ; il n'est occupé que
n d'établir et d'étendre le royaume
›u, c'est-à-dire la vraie religion. Mais
le est sans violence et sans amertume :
x de ses disciples veulent appeler le
ı ciel sur une ville qui a refusé de les
›ir : *Vous ne savez pas*, leur dit-il, *à
esprit vous appartenez. Le Fils de
ne est venu, non pour perdre les âmes,
›our les sauver.* (*Luc.* IX, 55, 56.) Sa
n'a rien de dur ni de sauvage, il con-
il mange avec des hommes de tous
its; il remplit tous les devoirs de la
é, de la parenté, de l'amitié ; il se
aborder par les plus grands pécheurs,
leur parle jamais qu'avec bonté; il
re toute son indignation pour l'hypo-
et l'orgueil impitoyable des pharisiens.
le jugement de la femme adultère,
la parabole si touchante de l'enfant
gue, il nous enseigne que le véritable
'st celui qui pardonne.
voix est austère comme sa morale,
on voit dans l'une et dans l'autre ce
tempérament qui n'admet ni l'excès,
singularité. La mortification habi-
ı qu'il prescrit, et qui est si nécessaire
réprimer les passions, n'exclut pas
laisirs innocents. Il recommande la
nence comme l'état le plus parfait,
il ne dédaigne pas de s'asseoir à un
uet nuptial; et il institue un sacre-
t pour sanctifier le mariage. Il vit dans
auvreté et l'abjection; il répand ses
dictions sur l'indigence et la misère;
on ne l'entend pas déclamer contre
iches et les grands. Il attaque les er-
s et les vices des docteurs de la loi,
il veut que l'on respecte l'autorité
ur ministère. Il s'attribue le titre et
orité de roi, mais il déclare en termes
els que son royaume n'est pas de ce
le, et il ne se croit pas en droit de
ger un héritage entre deux frères.
d'ébranler l'ordre social, il en affermit
s les bases, et en consacre tous les
irs, et par ses leçons et par son
iple. Il se soumet à payer le tribut;
prend aux Juifs à respecter le pouvoir
iger qui les gouverne; et plaçant
la même ligne les devoirs de la reli-
et les devoirs de la société, il pres-
de rendre à Dieu ce qui est à Dieu
César ce qui est à César. (*Matth.* XXII,
En instruisant ses disciples de regar-
le ciel comme leur patrie, il resserre
les liens légitimes qui les attachent
terre.
sus est le premier qui ait conçu l'idée
ne vie parfaite et presque divine; il
est fait le modèle, et il nous a mon-
dans sa personne qu'elle n'était incom-
ble ni avec les affections naturelles,
avec les vertus civiles et domestiques.
s cette perfection qui ennoblit la natu-
umaine, il la conseille et ne l'ordonne
Les préceptes ont pour objet la vie
mune, et s'adressent à tous les hommes:
ses conseils ne sont que pour le petit nombre et pour des circonstances particulières.

Pour mieux sentir ce qu'il y a d'admirable dans ce caractère du législateur des Chrétiens, il ne faut que jeter un coup d'œil sur ces personnages révérés qui se sont érigés en réformateurs de la religion. Sans parler de ceux pour qui la religion n'était évidemment qu'un prétexte, où trouverez-vous un chef de secte dont toute la conduite n'ait jamais démenti ses leçons: qui, dans une vie obscure, ait donné l'exemple toujours soutenu d'une vertu douce et sans ostentation; que l'ardeur de son zèle n'ait jamais emporté au delà des bornes de la sagesse; qui ait su tracer d'une main sûre la ligne qui sépare les conseils des préceptes; qui, enfin, nous ait laissé une pratique et une théorie de la piété, dont tous les actes, tous les sentiments sont également propres à glorifier Dieu et à perfectionner l'homme.

La piété est la première des vertus, la charité est la seconde; et c'est encore Jésus qui l'a fait connaître au monde. Avant lui les philosophes avaient établi de belles maximes sur l'humanité, sur la bienfaisance, sur le pardon des injures. Mais ces maximes n'étant pas liées à la religion, première source de tous les devoirs, étaient plutôt des conseils pour les sages, que des préceptes pour les peuples. Nul philosophe n'avait enseigné que l'amour du prochain fait partie du culte que nous devons à Dieu. On n'avait pas encore proposé aux hommes l'exemple de leur Père céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants. On ne leur avait pas dit que Dieu ne pardonnerait qu'à ceux qui auraient pardonné. On ne lisait nulle part qu'il fallait aimer son prochain comme soi-même, et que le prochain, ce n'est pas seulement l'ami ou le compatriote, mais l'étranger et l'ennemi le plus injuste et le plus cruel. Personne n'avait ordonné à celui qui se présente au temple, avec la haine dans le cœur, de laisser son offrande sur l'autel, et de suspendre son hommage religieux, pour aller se réconcilier avec son frère. Enfin, la bienfaisance d'une part, et de l'autre l'insensibilité envers les malheureux, n'avaient pas encore été présentées comme la mesure des récompenses et des peines de l'autre vie.

La charité appartient exclusivement au christianisme. Jamais, avant Jésus-Christ, la philosophie ne s'était élevée jusque-là; et lorsque, depuis, elle a tenté de se l'approprier, sous les noms d'humanité, de bienfaisance, de philanthropie, on a bientôt reconnu que ses déclamations fastueuses ne valent pas une ligne de l'Evangile. Tous les efforts des réformateurs du jour n'ont abouti qu'à nous convaincre de plus en plus, que rien ne peut remplacer cette charité active qui a ses racines dans la foi chrétienne, et qu'on lui fait perdre toute sa sève et toute

sa fécondité, dès que l'on essaye de la transplanter dans le sol aride de la philosophie.

Toute la vie de Jésus n'a été qu'un exercice continuel de cette charité dont il avait donné les premières leçons. Il brûle du désir de sauver les âmes; c'est l'œuvre pour laquelle il est envoyé, et cette œuvre ne sera consommée que par sa mort. Mais, en attendant qu'il donne *à ses amis*, c'est-à-dire à tous les hommes, cette dernière preuve de son amour, sa bonté éclate dans tous ses discours, dans toutes ses actions. Pour détruire dans l'esprit des Juifs leurs préventions contre les étrangers, pour accoutumer ses disciples à regarder tous les hommes comme leurs frères, il s'entretient avec une femme de Samarie; il récompense par un miracle la foi d'une Chananéenne; il fréquente les publicains. Jamais il ne fait servir à la vengeance ou à la terreur l'empire qu'il a sur la nature. Tous ses miracles sont des bienfaits; et l'un des témoins de sa vie a dit, avec autant de noblesse que de simplicité, qu'il avait passé sur la terre en y faisant du bien : *Pertransiit benefaciendo.*(*Act.* x, 38.) Enfin, il expire dans les plus cruels tourments, en excusant les auteurs de sa mort, et en priant son Père de pardonner à ses bourreaux.

De la vraie piété et de la vraie charité naissent toutes les vertus. L'histoire de Jésus vous est trop connue, pour qu'il soit besoin de vous prouver que, dans tout le cours de sa vie, il s'est montré exempt, je ne dis pas des vices, mais des faiblesses inséparables de l'humanité. Si néanmoins vous demandiez des preuves de son innocence et de sa sainteté, ses ennemis acharnés, les scribes et les pharisiens, vous en fourniraient eux-mêmes. Lorsqu'en présence du peuple, Jésus les défie de le convaincre de péché, ils se taisent et demeurent confondus. Lorsqu'en d'autres occasions ils lui font un crime de manger avec les publicains et les pécheurs, ou qu'ils l'accusent d'empêcher que l'on ne paye le tribut à César, de violer la loi du sabbat, de chasser les démons au nom de Béelzébub, il n'est personne qui ne voie dans ces reproches la haine qui est réduite à empoisonner les actions les plus innocentes, ou à forger les plus absurdes calomnies.

L'incrédule ne trouvant, dans le détail d'une vie si extraordinaire, aucun trait qui ne soit d'un envoyé céleste, est forcé, comme les pharisiens, de recourir à des accusations, vagues et sans preuves, à des soupçons, à des conjectures. Mais, quelque supposition qu'il se permette, jamais il ne donnera les couleurs de la vraisemblance à son système: jamais il n'amènera un observateur judicieux à soupçonner de l'illusion dans une sagesse si relevée, de l'imposture et de l'hypocrisie dans une vertu si parfaite et si bien soutenue.

D'abord, le soupçon d'illusion ou de fanatisme est détruit par la nature même des faits. Est-il question, dans l'examen du caractère de Jésus-Christ, de systèmes et de dogmes spéculatifs qu'une imagination échauffée puisse rapporter à des visions ou à des inspirations secrètes? Non, il s'agit uniquement de faits sensibles, publics et journaliers, à l'égard desquels il n'est point de milieu entre la réalité et la fourberie. Oserez-vous dire que Jésus s'abusait lui-même, lorsque, se disant envoyé du Ciel, il prétendait justifier sa mission par les prodiges les plus éclatants? Il serait trop absurde de le supposer. Laissez donc ce mot de fanatisme, si souvent répété et jamais défini par les incrédules. Quelque signification qu'on veuille lui donner, il ne trouve point ici son application. Le fanatisme suppose quelques sortes de bonne foi, et vous voyez bien que, si Jésus n'est pas le Fils de Dieu, il est manifestement coupable de la plus insigne imposture.

Mais à qui persuaderez-vous que le mensonge le plus criminel puisse entrer dans un caractère si pur et si sublime? Quel étrange phénomène que l'assemblage de tant de scélératesse,et de tant de vertus! Est-il probable, est-il possible que ce soit un imposteur qui ait amené le peuple à la connaissance du vrai Dieu, qui ait révélé aux hommes ces grands principes de la morale et de la religion qu'entrevoyaient à peine les philosophes les plus vertueux? Supposons toutefois qu'il puisse avoir été donné à un imposteur de faire triompher la vérité sur la terre, je vous demanderai par quels motifs, dans quelle espérance, avec quels moyens de succès, le fondateur du christianisme s'est engagé dans une entreprise si difficile de sa nature, et si dangereuse pour son auteur?

Je n'ai pas besoin d'attendre vos réponses à ces différentes questions. Je trouve dans l'histoire évangélique un fait que vous ne pouvez raisonnablement contester, parce qu'il tient à tout le reste, et qu'il prouve invinciblement que Jésus n'était animé d'aucun des sentiments qui peuvent motiver une imposture : c'est la prédiction formelle et souvent répétée de sa passion et de sa mort. *Voilà*, disait-il à ses disciples, *que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux prêtres et aux scribes, et ils le livreront aux gentils, pour être outragé, battu de verges, et crucifié.* (*Matth.* xx, 18, 19.) Dès le commencement de sa prédication, il avait tenu le même langage; non-seulement il savait qu'une mort infâme et cruelle serait le prix de ses travaux, mais il enseignait ouvertement qu'elle était le but de sa mission, et qu'elle devait assurer le triomphe de sa doctrine. Or je vous demande, une telle prédiction pouvait-elle entrer dans les vues et dans le système d'un imposteur? Un imposteur se serait-il proposé le dernier supplice comme le terme de son ambition? L'aurait-il envisagé comme un moyen de succès ?

On a vu des législateurs, des chefs de secte oser feindre une mission divine. Mais les

coupables, ceux qui croyaient ces nécessaires pour civiliser les hom- s'oubliaient pas eux-mêmes, et n'a- garde de séparer leur grandeur et iissance du bonheur des peuples. n sont différents les projets et la e du Législateur des Chrétiens ! Si le commander aux hommes, si l'ambi- rait eu quelque empire sur lui, il mettre à profit les opinions répan- rmi les Juifs, qui, dans ce temps-là attendaient un Messie glorieux et t. Déjà le peuple, frappé de ses pro- llait au-devant de lui, et lui offrait nne. Mais il se dérobe à ses em- ents : il veut que l'on obéisse à l'em- romain; il demeure soumis aux ma- , tout en se disant le Messie; il à tous les avantages temporels, à droits politiques que ce titre pou- donner dans l'opinion des Juifs. Les premières années de sa vie s'étaient dans l'obscurité, il passe les tr is es dans la pauvreté et les contradic- et une croix l'attend à la fin de sa .

s. voilà une imposture d'un genre traordinaire. Je voudrais bien que dit quel en est le prix, quel en est f? Nous aimons la vertu et la vérité les-mêmes; mais le crime et le men- l'homme le plus corrompu ne s'y qu'autant qu'il s'en promet quelque ge.

quel avantage découvrez-vous da s posture, dont le succès conduit son au supplice, et ne lui laisse envisager, mort, que l'éternelle vengeance du vérité?

t aux moyens qui peuvent préparer ès d'une imposture, est-ce par le pou- ar le crédit, par les richesses que e fait des partisans? Est-ce en flattant itude, qu'il parvient à se l'attacher? par des promesses magnifiques, par llantes espérances qu'il a séduit ce nbre de disciples dont je le vois en- Ce sont là des moyens naturels et ts. Mais le Fils de Marie est né dans reté, et n'a pas *où reposer sa tête.* cours au peuple ne roulent que sur ssité de faire pénitence, de combattre chants, de renoncer à soi-même. Il net à ses disciples que des humi- , des persécutions et une mort vio- Un pareil langage n'est pas celui de tion.

être aura-t-il su profiter habilement constances, et suppléer par une poli- rtificieuse à ce qui lui manque du la fortune? Mais vous avez déjà vu in de se prévaloir de l'opinion reçue es Juifs touchant le Messie, il avait é et éteint pour toujours les mouve- populaires qui auraient pu le mettre e d'un parti redoutable. Un ambitieux nourri et fortifié l'idée d'un Messie eux et triomphant; il aurait rassem- s ses drapeaux tous ceux qui, fati- gués du joug des Romains, soupiraient après le rétablissement du royaume d'Israël. Tant de faux Messies, qui parurent peu de temps après, firent bien voir que les Juifs ne demandaient qu'un chef pour éclater. Pourquoi, en combattant les idées mondaines qu'ils s'étaient faites du Messie, Jésus s'est-il ôté toutes les ressources que les préjugés offraient à l'ambition?

Dans toutes les circonstances de sa vie, je lui vois tenir une conduite tout opposée à ce que demandent les maximes les plus communes de la politique. Il trouve la nation partagée en deux sectes rivales, et, au lieu de s'en attacher une, pour combattre l'autre avec plus d'avantage, il se déclare également contre l'impiété des sadducéens et contre l'hypocrisie des pharisiens. Les prêtres, les docteurs de la loi, les chefs de la Synagogue abusent de l'autorité de leur ministère pour le décrier auprès du peuple : et, au lieu de soulever le peuple contre ces indignes ministres, il l'instruit à les révérer et à leur obéir, parce qu'ils sont assis dans la chaire de Moïse. (*Matth.* XXIII, 2, 3.) Cependant, il lui était facile de prévoir que le respect qu'il inspirait pour la Synagogue tournerait contre lui-même. Il le prévoyait, il savait même, il annonçait publiquement que la sentence de sa mort sortirait de ce tribunal sacré. Est-ce une imprudence et un aveuglement, dont l'imposteur le plus borné serait à peine capable? ou est-ce la sécurité imperturbable d'un confident du ciel, qui ne craint pas d'accumuler les obstacles, et laisse à la Providence le soin de les aplanir?

Enfin, si la doctrine, si les vertus, si toute la vie de Jésus ne suffisaient pas pour écarter, je ne dis pas le soupçon, mais jusqu'à la possibilité d'une imposture, j'en appelle à sa mort. « Où est l'homme, » (dit un incrédule, en qui la philosophie n'avait pas éteint la sensibilité), « où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutient aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste... La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer. Celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible que l'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure. Jésus au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux

acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. » (*Emile*, t. III, p. 228.)

Si vous m'objectez que les circonstances de la vie et de la mort de Jésus ne nous sont connues que par les écrits de ses disciples, et que dès lors on doit tenir cette histoire pour suspecte : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente, vous répondrai-je encore avec l'auteur de l'*Emile*, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » (*Emile*, t. III, p. 228.)

En effet, sans parler encore des preuves qui établissent la certitude de l'histoire de Jésus-Christ, la lecture de l'Evangile suffirait toute seule pour persuader quiconque n'a pas entièrement perdu le goût naturel et le sentiment du vrai. Pour moi, je l'avoue, je me sens entraîné, je ne puis me défendre de croire, en lisant ce livre unique dans le monde, dont la manière et le style surpassent autant les conceptions de l'esprit humain, que les faits qu'il contient sont au-dessus des forces de la nature; ce livre dans lequel des hommes du peuple, au sein d'une nation ignorante et superstitieuse ont su faire parler le Fils de Dieu d'une manière digne du titre qu'il s'attribue, digne du Dieu qu'il annonce, digne de la vertu qu'il enseigne; ce livre dont les auteurs, impassibles comme la vérité, racontent les plus grandes merveilles sans étonnement, les calomnies et les crimes de leurs ennemis sans indignation, les humiliations et les faiblesses apparentes de leur maître sans déguisement, leurs propres fautes sans dissimulation et sans apologie; ce livre, enfin, où les faits sont rapportés sans éloges, sans invectives, sans réflexions, et avec une telle impartialité, qu'on ne sait, en le lisant, si ce sont les disciples de Jésus, ou des spectateurs indifférents qui l'ont composé.

Le caractère de Jésus et celui de l'Evangile sont également admirables, également au-dessus de la nature. Supposer qu'ils ne soient l'un et l'autre qu'une production de l'hypocrisie et de l'imposture, c'est ne connaître ni le cœur, ni l'esprit humain; c'est faire honneur aux vices les plus bas de deux modèles de perfection auxquels n'ont jamais atteint la vertu et le génie.

Caractère des apôtres. —Avant de parler des apôtres ou des *envoyés* de Jésus-Christ, je dirai un mot de Jean-Baptiste, que nous pouvons compter parmi ses disciples, puisqu'il a rendu le témoignage le plus solennel à la divinité de sa mission. C'était d'ailleurs, au rapport même de Josèphe, un personnage si célèbre et si vénéré, son histoire est si étroitement liée avec celle de Jésus-Christ, que je ne puis me dispenser d'étudier son caractère.

Je laisse de côté les prodiges qui ont précédé sa naissance, et je ne prends dans l'histoire de sa vie que des faits publics à l'égard desquels il est évident que les évangélistes n'ont, ni voulu, ni pu en imposer. Jean-Baptiste prêche la pénitence sur les bords du Jourdain. On accourt en foule pour recevoir son baptême. On soupçonne qu'il est le Christ, le Messie promis dans l'Ecriture. Les prêtres et les pharisiens lui font demander s'il l'est effectivement. Il répond qu'il n'a été envoyé que pour annoncer le Messie et lui préparer la voie; que le Messie est venu, qu'il est au milieu d'eux; que c'est Jésus sur qui il a vu le Saint-Esprit descendre sous la forme d'une colombe. Peu de temps après, Jean reproche à Hérode son mariage incestueux avec Hérodiade, femme de son frère. Hérode le fait emprisonner, et quoiqu'il le respecte comme un homme juste et saint, il accorde sa tête aux importunités d'Hérodiade. Tous ces faits sont indubitables. Des historiens contemporains n'auraient pas eu l'effronterie de les inventer. Josèphe, d'ailleurs, les confirme, et les Juifs ne les ont jamais contestés.

D'après cet exposé, il faut regarder Jean-Baptiste, ou comme un homme rempli de l'esprit de Dieu, ou comme le complice et l'un des principaux artisans d'une odieuse imposture. Entre ces deux suppositions extrêmes, il n'y a point de milieu. Mais, où découvrez-vous les caractères de l'artifice et de la mauvaise foi? Serait-ce dans l'austérité effrayante de sa vie, ou dans ces exhortations à la vertu dont il fait retentir les rives du Jourdain? Serait-ce dans le refus persévérant du titre de Messie, malgré les droits apparents que lui donnaient sa célébrité et la faveur populaire? Serait-ce dans le courage avec lequel il s'élève contre les déréglements scandaleux d'un roi qui l'en punit en lui ôtant la vie?

Quel motif, d'ailleurs, quel espoir pouvait engager le fils de Zacharie dans un complot dont il partageait tous les dangers et dont un autre devait recueillir toute la gloire? Pourquoi n'est-il fourbe et hypocrite que pour l'intérêt d'un homme encore peu connu, et qu'il lui est aisé de supplanter? Pourquoi, dans cette comédie sacrilége, descend-il au second rôle, lorsque le peuple, les prêtres, les pharisiens lui défèrent le premier? Que peut-il espérer d'un complice qui lui devra tout son crédit, dont la chute le renverserait lui-même, dont le succès ne saurait le porter au point où il peut s'élever par ses propres forces? Quelle modestie, quel désintéressement dans un imposteur!

Ses disciples lui représentent, avec jalousie, que Jésus commence à baptiser, et que la foule se porte vers lui. *C'est à lui de croître, leur répond-il, et à moi de baisser.* (*Joan.* III, 30.) Du fond de sa prison il envoie de ses disciples à Jésus, pour qu'ils soient té-

de ses miracles. Il ne demande rien lui-même ; il ne se plaint pas d'être onné d'un homme a qui il à ouvert la re ; il ne le somme pas d'employer pour ivrance l'ascendant qu'il a su lui pro- sur l'esprit du peuple. Jésus est glo- Jean, qui le premier l'a montré comme ssie, le reconnaît encore dans ses fers. iinistère est rempli, il meurt satisfait. ıbien d'improbabilités, d'incohérences, ırdités dans toute cette histoire, si l'on ine à ne voir, dans la personne de Jean- te que le faux prophète d'un faux Mes- ais, au contraire, quelle vraisemblance, liaison dans les faits, quelle vérité es caractères, si Jésus est le Messie s dans les Ecritures, et Jean le héros vait l'annoncer, le précurseur qui de- ıi préparer la voie, ainsi que l'avait un des anciens prophètes !

ons maintenant aux apôtres qui, après t de Jésus-Christ, ont répandu sa doc- lans toutes les provinces de l'empire ı. Leur caractère est doublement peint es Evangiles et dans les autres livres ıveau Testament ; car nous les y voyons me acteurs et comme auteurs.

ıremière chose qui me frappe dans le ère des apôtres, c'est de voir combien ıt différents d'eux-mêmes, avant et la mort de leur Maître. Tout le temps sont avec lui je n'aperçois en eux que ntiments conformes à la bassesse de ondition. Ce sont des hommes simples, à la grossièreté, qui partagent les idées lles que les Juifs s'étaient faites du ; des hommes tout occupés de leurs s, qui, dans le temps même que Jésus retient de sa passion et de sa mort, se nt la première place dans son royaume ; mmes timides et pusillanimes qui re- u abandonnent leur Maître, dès qu'ils nt entre les mains de ses ennemis.

ı apôtres eussent toujours conservé le re qu'ils montrent dans les Evangiles, pas douteux que le christianisme té enseveli dans le tombeau de son ur. Je poursuis mes recherches, j'é- s Actes des apôtres dont le récit com- où finit l'histoire des Evangiles... Là, une nouvelle scène. Ces hommes lors si grossiers, si charnels, si timi- ınnent la Judée, la Grèce, l'Asie Mi- ar leur doctrine, par leur éloquence, r intrépidité. Ils bravent la haine, ils ıent de toute la puissance de la Syna- ils confondent la sagesse de l'Aréo- s font trembler un proconsul sur son l ; ils arrachent à un roi, devant le- sont accusés, l'aveu public de leur ıce, et l'aveu secret de leur doctrine. s Epîtres, où leur âme se déploie ière, quelle noblesse, quelle hauteur ments ! quel courage, quelle résigna- ! quelle sainte allégresse au milieu ıls qui les menacent, et des maux accablent ! Quelle profondeur de doc- uelles sublimes et touchantes ins- s ! quelle tendre sollicitude pour les Eglises naissantes ! quelle ardente charité pour tous les hommes, et même pour leurs persécuteurs !

Comment s'est opéré dans les apôtres un changement si subit et si prodigieux ? Pourquoi, après la mort de leur Maître, abandonnés, ce semble, à leur propre faiblesse, ces obscurs Galiléens montrent-ils des lumières, des vertus, un courage qu'ils n'avaient point, lorsqu'ils étaient soutenus par un si grand exemple ? Nous chercherons dans la suite l'explication de ce fait singulier. Bornons-nous maintenant à quelques réflexions sur le caractère des apôtres, tel qu'il se montre dans leurs écrits et dans toute la suite de leur vie.

Les écrits des apôtres sont ou dogmatiques, ou historiques. Les Epîtres du Nouveau Testament, au nombre de vingt et une, forment la première classe, la seconde comprend les quatre Evangiles, et le *Livre des Actes*. Dans les Evangiles, cependant, le dogme est mêlé à l'histoire, et dans les Epîtres, il se trouve quelques faits qui jettent un grand jour sur le berceau du christianisme.

Je ne répéterai pas ce que je disais, il n'y a qu'un moment, du genre de composition qui distingue les livres historiques du Nouveau Testament (*Voy.* ce mot), de toutes les autres histoires. Vous trouverez encore dans le *Livre des Actes* ces traits frappants et inimitables de bonne foi et de vérité que vous avez admirés dans les Evangiles. Je me contente d'indiquer cette preuve qui est toute de sentiment. Je l'affaiblirai en essayant de l'exposer. Venons aux écrits dogmatiques, ou aux Epîtres que les apôtres nous ont laissés.

Ces écrits dogmatiques ne ressemblent pas à ceux des philosophes qui, uniquement occupés de l'étude, rédigeaient méthodiquement et avec art des systèmes conçus à force de lecture et de méditations. L'éducation des apôtres ne les avait pas préparés à ce genre de travail, et leur vie active, errante, continuellement agitée par les persécutions ne leur permettait pas de s'y livrer. Toute leur doctrine spéculative et morale se trouve renfermée dans quelques épîtres dictées par les circonstances, écrites à la hâte, et avec ce désordre aussi peu favorable à l'expression raisonnée d'un système, qu'il est propre à dévoiler les vrais sentiments de l'écrivain. Cependant, quelque désavantage qu'aient sous ce rapport les Epîtres des apôtres, à l'égard des productions si soignées des philosophes, on ne saurait disconvenir que la doctrine répandue dans ces Epîtres ne forme un système de religion et de morale plus complet, plus pur, mieux lié dans toutes ses parties que la doctrine de quelque philosophe que ce soit, ou même de tous les philosophes ensemble.

Une autre différence bien remarquable entre les Epîtres des apôtres et les traités des philosophes, c'est que dans ceux-ci l'on chercherait en vain cette unité, cette invariabilité de doctrine que l'on reconnaît dans celles-là. Rien de plus opposé que les opi-

nions des différents philosophes, rien de plus changeant que la doctrine du même philosophe dans ses différents écrits. Les apôtres sont toujours d'accord, soit entre eux, soit avec eux-mêmes. A Jérusalem, à Corinthe, à Ephèse, à Thessalonique, à Rome, dans toutes les Eglises, leur enseignement est le même. Rien de plus différent pour le style que les Epîtres de Paul, de Pierre, de Jacques et de Jean ; rien de plus semblable pour le fond. Quelque éloignés qu'ils soient, leur langage est uniforme, malgré la profondeur et l'incompréhensibilité de leur doctrine.

Il serait moins étonnant, qu'à l'égard de la morale, les philosophes pussent soutenir la comparaison avec les apôtres. Cicéron, Sénèque, Epictète surtout et l'empereur Marc-Aurèle ont écrit dignement de la vertu. Mais aucun d'eux n'a remonté jusqu'aux principes. Ils m'exposent assez bien les devoirs de la morale, mais ils ne m'en font pas connaître les motifs. Ils offrent une belle théorie que l'homme de bien adopte sans peine, parce qu'il y retrouve toutes ses affections, mais qui n'effleure pas le cœur de l'homme vicieux ou passionné. Pour parler de la vertu comme ils ont fait, il n'était pas nécessaire d'être vertueux. Salluste et Sénèque ne sont jamais plus éloquents que lorsqu'ils invectivent, l'un contre la dépravation des mœurs, l'autre contre les richesses. Chez les anciens comme parmi nous, les belles maximes de la philosophie sortaient des bouches les plus impures.

Ce n'est pas ainsi que les apôtres instruisaient les premiers fidèles. Sublimes sans effort et sans ostentation, ils parlent de la surabondance du cœur. Ils portent dans l'âme du lecteur ce feu divin dont ils brûlent eux-mêmes. Toujours simples et naturels, souvent éloquents, ils ne laissent nul vestige de l'art du bel esprit, du désir de plaire. La vertu dans leurs écrits, est plus en action qu'en maximes. C'est elle qui anime leur style, et lui donne cette vivacité, cette énergie, ces mouvements rapides que produit la passion dans les écrivains ordinaires. Toutes les fois que je lis Sénèque, je vois qu'il a mieux connu la vertu qu'il ne l'a sentie ; et je suis plus indigné que surpris de retrouver dans le philosophe le vil flatteur de l'affranchi Polybe, et l'apologiste de Néron parricide. Mais qui peut méditer les Epîtres de Paul, sans y reconnaître le langage naïf et le sentiment profond de toutes les vertus?

Les auteurs de ces écrits admirables ne seraient-ils que des fourbes ou des enthousiastes? Je l'ai déjà observé, les deux accusations d'imposture et de fanatisme s'excluent mutuellement. Mais toutes deux sont également réfutées par la lecture des Epîtres du Nouveau Testament. Que l'on cherche un homme judicieux qui n'ait jamais entendu parler du christianisme, et qu'après lui avoir fait lire ces Epîtres, on lui demande si ce sont des imposteurs ou des enthousiastes qui les ont composées. Il répondra, sans hésiter, que tant de sagesse est incompatible avec l'enthousiasme, et que l'im[illegible] peut s'allier à tant de vertu.

Que serait-ce, si cet homme [illegible] sant des écrits des apôtres à [illegible] les voyait sans cesse occupés à [illegible] tout l'univers les vérités et les [illegible] dont ils sont remplis eux-mêmes [illegible] suivait dans les assemblées du [illegible] vant les tribunaux, dans les [illegible] vers tous les périls auxquels les [illegible] ministère? De quelle admiration [illegible] pas saisi, en leur voyant former [illegible] d'éclairer et de réformer le monde [illegible] suivre une si haute et si noble [illegible] avec un courage qui triomphe [illegible] obstacles, avec un désintéressement [illegible] fait sacrifier leur repos, leur fortune [illegible] vie? Quel serait son étonnement [illegible] dait de la bouche de quelques [illegible] lettres, sans éducation, ces répon[illegible] de forces, de sagesse et de modes[illegible] posent les apôtres aux injustes [illegible] aux menaces de la Synagogue ; [illegible] battus de verges, sortir de la [illegible] avec la honte, le dépit, la venge[illegible] cœur, mais tranquilles, bénissa[illegible] se réjouissant d'avoir été ju[illegible] souffrir l'ignominie pour le no[illegible] Maître? Familiarisés, dès l'enfan[illegible] traits admirables, nous n'en s[illegible] touchés. Dans quel siècle néan[illegible] quel peuple trouveriez-vous des [illegible] plus grands et plus vertueux? L[illegible] Lycée et du Portique valent-ils [illegible] du lac de Tibériade?

Et remarquez, je vous prie, qu[illegible] tère, si extraordinaire que vou[illegible] contrez dans aucune autre histoi[illegible] mun à la naissance du christian[illegible] le voyez, non-seulement dans [illegible] mais encore dans les soixante-[illegible] ples de Jésus, et dans une mu[illegible] tres fidèles qui tous se montren[illegible] même esprit ; qui tous se livrent [illegible] travaux et s'exposent aux mê[illegible] que les apôtres.

Cette nombreuse et singulière [illegible] doit-elle son origine au sentime[illegible] et à l'intime conviction de la [illegible] n'est-ce qu'une troupe de conju[illegible] entrepris de renverser la relig[illegible] pays, pour y substituer une [illegible] grossière imposture? Mais, qui [illegible] viendrait à se persuader qu'un [illegible] complot pût se cacher sous tant d[illegible] nombre seul des conjurés dém[illegible] peut y avoir de conjuration. [illegible] vraisemblable qu'un seul homme [illegible] les qualités opposées que dem[illegible] projet, quel degré de probabilité [illegible] à une hypothèse, où ce mélange [illegible] formerait le caractère d'une secte [illegible] tière?

Il faut en convenir, c'est un [illegible] nomène dans l'ordre moral, que [illegible] titude de scélérats que leurs [illegible] jamais pu convaincre d'aucun [illegible] tous les discours, toutes les actions [illegible] pirent que la piété envers Dieu, [illegible]

·s les hommes ; qui, sans motif apparent naginable, se dévouent à un ministère ils ne peuvent se promettre que la hai- leurs compatriotes et le mépris des gers ; qui, dans tout le cours de leur ourds à la voix de l'intérêt et du remords, démentent, ne se trahissent jamais ; enfin, expirent dans les tourments, en nt Dieu à témoin qu'ils n'ont enseigné ar son ordre.

crois, volontiers, a dit un homme cé- les histoires dont les témoins se font er. Le martyre est un dernier trait dans actère des apôtres, et un trait distinc- i n'appartient qu'à eux, et aux disci- u'ils ont formés. Le christianisme est le religion qui ait eu des martyrs (35). ne songe pas à ce qu'on dit, quand on parle des martyrs communs à toutes ligions. Ces prétendus martyrs que l'on oppose n'étaient pas *témoins*, ils mou- pour des opinions qu'ils croyaient vé- es, mais à l'égard desquelles ils pou- t être dans l'erreur, et non pour des qu'ils eussent vus de leurs yeux. Leur prouvait incontestablement la sincé- e leur croyance, mais elle n'en prou- as la vérité. Mourir pour le soutien mensonge reconnu, c'est une extrava- , une fureur qui n'est pas dans la na- Mourir pour ne pas mentir à sa cons- e, c'est donner, même en se trompant, uve d'un courage héroïque. Mais celui meurt pour attester un fait, dont il se témoin, prouve tout à la fois, et l'hé- e de sa vertu, et la certitude de sa dé- on. Celui-là seul est le véritable martyr. il est prouvé, par une foule de tradi- uthentiques et de monuments incon- les, que la plupart des apôtres et des ers disciples de Jésus-Christ ont expiré es supplices, en attestant les faits sur ls reposait la divinité de leur mission. ertain, d'ailleurs, que ceux qui n'ont iri sur les échafauds et dont le genre rt nous est inconnu, se sont toujours és prêts à donner leur vie pour la même et leur courage a eu, dans les pre- siècles du christianisme, une infinité iteurs de tout âge, de tout sexe, et de ondition.

éracité des apôtres, inséparable de la de leur enseignement, est donc hors te. Leur mort imprime le sceau de la le aux faits dont ils se disaient ac- ou témoins oculaires. Le mensonge it-il soutenir une pareille épreuve? posteurs se résoudraient-ils à expirer s plus cruels tourments, si, pour ra- leur vie, il ne leur en coûtait que de hommage à la vérité? Encore un coup, is des témoins qui se font égorger. rminerai ces considérations sur le ca- de Jésus et de ses apôtres par une n que j'ai déjà indiquée, et qui mé- tre approfondie. Le christianisme ne s être envisagé comme une invention innocente, comme une de ces fraudes utiles que la politique ou une piété mal entendue se sont permises plus d'une fois. S'il n'est pas l'œuvre de Dieu, le christianisme est l'œuvre de la scélératesse : car, outre que, dans cette supposition il n'est fondé que sur des impostures, c'était au mépris des religions établies, de l'autorité légitime et de l'ordre public qu'on entreprenait de le répandre en Judée, et dans toutes les provinces de l'empire romain. Mais, où est l'homme assez aveugle pour placer au nombre des scélérats le fondateur et les premiers docteurs du christianisme? L'incrédule le plus forcené rougirait de cet excès d'injustice. Il ne leur reproche que le fanatisme, l'enthousiasme, l'illusion, accusation qui se détruit d'elle-même, quand on se donne la peine de remonter à l'histoire originale, mais qui prouve du moins que les sophistes, à qui il reste quelque pudeur, n'osent pas regarder les auteurs du christianisme comme des auteurs désespérés.

Pour vous, qui avez étudié le caractère de Jésus et des apôtres, dans les monuments authentiques de leur histoire, que demanderiez-vous de plus à des envoyés célestes? Un si grand nombre de témoins qui déposent de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont fait, n'auraient besoin que d'une probité commune pour obtenir votre confiance. La refuseriez-vous à des hommes dont la vertu, la mort, perfectionnent et agrandissent les idées que vous vous étiez faites de la vertu? En crayonnant cette ébauche imparfaite du caractère de Jésus et des apôtres, je croyais n'y trouver qu'un légitime et puissant préjugé en faveur de leur doctrine. Mais les conséquences qui en découlent ne vont-elles pas plus loin; et ne voyez-vous pas, dans ce tableau, tout faible qu'il est, une de ces preuves morales, auxquelles un esprit juste et un cœur droit ne peuvent se refuser?

Ne nous arrêtons pas néanmoins à ces considérations, quelque puissantes qu'elles doivent vous paraître. Le principal objet de nos recherches, ce sont les miracles de Jésus-Christ et ceux des apôtres. Examinons-les avec toute l'attention que demandent la singularité et l'importance du sujet.

Miracles de Jésus-Christ. — Pour juger du degré de confiance que mérite l'histoire des miracles de Jésus-Christ, il faut examiner attentivement la nature de ces miracles, les circonstances dans lesquelles on prétend qu'ils se sont opérés, le nombre et le caractère des témoins qui les rapportent, l'impression qu'ils ont faite sur les spectateurs, enfin l'opinion que s'en formaient ceux mêmes qui refusaient d'en reconnaître l'autorité.

I Je remarque dans les miracles de Jésus-Christ deux caractères principaux : leur importance et leur publicité.

Considérés, soit en eux-mêmes, soit dans leurs conséquences, ce sont des faits de la plus haute importance. Par eux-mêmes, ils représentaient le spectacle le plus magnifi-

(35) *Martyr*, est un mot grec qui signifie témoin.

que, le plus extraordinaire que l'on eût jamais vu. Un météore brillant avait annoncé la naissance de Jésus; les anges l'avaient célébrée ; du fond de l'Orient, des sages étaient venus se prosterner devant son berceau ; plus d'une fois une voix céleste le proclame Fils de Dieu; on le voit marcher sur les flots et commander à la tempête; avec quelques pains et quelques petits poissons, il rassasie des milliers de personnes; par une seule parole, il guérit des démoniaques, des aveugles, des lépreux, des paralytiques ; à sa voix, les morts sortent du tombeau. Il expire, le soleil s'obscurcit, la terre tremble, le voile du temple se déchire: jusque dans sa mort, il se montre le maître de la nature.

Des œuvres si éclatantes ne pourraient manquer d'éveiller l'attention publique, quand même elles n'auraient été que l'objet d'une admiration stérile et passagère. Mais Jésus ne voulait pas seulement frapper les yeux et étonner les esprits. Les prodiges avaient un but plus important, la fondation d'un nouveau culte qui devait succéder à la loi de Moïse, et s'établir dans tout l'univers sur les ruines de l'idolâtrie. Les miracles de Jésus-Christ étroitement liés à la cause de la religion, intéressaient donc essentiellement les ministres et les sectateurs de tous les cultes. De plus, chez les Juifs, chez les païens même, l'ordre public, était fondé sur les opinions et sur les pratiques religieuses. L'Etat était menacé par des miracles qui tendaient évidemment à renverser les synagogues et les temples. Ceux mêmes en qui le zèle de la religion n'aurait pas excité un vif intérêt, pouvaient-ils voir d'un œil indifférent les suites politiques de la révolution qu'annonçait Jésus-Christ, et que préparaient ses miracles?

Un second caractère des miracles de l'Evangile, c'est leur publicité, leur notoriété, leur évidence. Ce n'étaient pas de ces merveilles équivoques et momentanées qui laissent douter si l'œil du spectateur n'a pas été trompé par des illusions, ou ébloui par des prestiges. Ni les ressources de la nature, ni l'industrie humaine ne peuvent atteindre à ces guérisons subites et durables que Jésus opérait d'un seul mot. De pareilles œuvres portent l'empreinte manifeste d'une vertu surnaturelle. Que servirait de choisir dans le nombre quelques miracles moins éclatants en apparence, et de s'efforcer, en les atténuant, d'en rendre des raisons physiques? Il faut tout expliquer, jusqu'à la résurrection des morts, ou reconnaître partout la main du Tout-Puissant.

A l'évidence, à l'éclat des œuvres, se trouve réunie la publicité des lieux et des personnes. Les miracles de l'Evangile ne sont pas, comme ces faux prodiges qu'on affecte de leur comparer, des faits obscurs et clandestins qui se dérobent au grand jour, et dont on ne cite qu'un petit nombre de témoins affidés et justement suspects. *Neque enim in angulo quidquam horum gestum est.* (*Act.* XXVI, 26.) C'est dans toutes les villes de la Palestine, à Jérusalem, dans les [illegible] bliques, dans le temple, à l'é[illegible] fêtes solennelles qui rassem[illegible] nation, que Jésus fait éclater [illegible] Ceux qui en ont ressenti les eff[illegible] gnés par leur nom, par leur [illegible] leur profession; ils habitent, [illegible] rison, les villes, les bourgades [illegible] vus malades. Le double fait de [illegible] et de leur guérison subite, est [illegible] leurs parents, de leurs voisins, [illegible] compatriotes. Leur présence seul[illegible] tout un peuple le prodige auquel [illegible] la santé. On accourait pour voir [illegible] suscité, et les chefs de la Syna[illegible] chaient à le faire périr, parce qu[illegible] se qu'un grand nombre de Juifs [illegible] en Jésus. (*Joan.* XII, 11.)

II. Considérés en eux-mêmes, [illegible] cles de l'Evangile ne présentent [illegible] appelle, ou plutôt rien qui ne [illegible] soupçon de fraude ou d'illusion [illegible] vous étudiez les circonstances [illegible] compagnent, et particulièrement [illegible] tion des esprits, vous n'y verrez [illegible] tacles dont la vérité seule pouvait [illegible]

Jésus compte pour ennemis [illegible] qu'il y a parmi les Juifs de plus [illegible] de plus éclairé. Les prêtres et [illegible] les pharisiens et les saducéens, [illegible] leur animosité invétérée, se réun[illegible] contre un homme qui leur re[illegible] ment leurs vices et leurs erreur[illegible] doctrine attaque ouvertement [illegible] choses auquel ils doivent leur [illegible] leur considération. Ils n'igno[illegible] prodiges, réels ou supposés, [illegible] Jésus fonde son autorité. Souvent [illegible] eux-mêmes les témoins; ils voie[illegible] sion qu'ils font sur le peuple: *[illegible] totus post eum abiit*; ils ne se [illegible] pas le danger qui les menace, [illegible] de ses miracles, leur adversai[illegible] connaître pour le Fils de Dieu. L[illegible] jalousie, leur intérêt, d'accord [illegible] de la religion, tout prescrit de [illegible] grand jour l'imposture de [illegible] Toute la force publique est en [illegible] il leur est facile de constater [illegible] des informations juridiques. Les [illegible] manquent pas et qui doute que, [illegible] bre des disciples du thaumaturge, [illegible] trouve à qui la crainte des supp[illegible] de quelque récompense, le rem[illegible] pit seul arracheront des aveux [illegible]

Des miracles aussi publics, qu[illegible] été que le produit de l'artifice, [illegible] l'illusion n'auraient pas résisté [illegible] men légal dirigé par des homm[illegible] et souverainement intéressés à [illegible] posture. S'il paraissait trop diff[illegible] attaquer tous, il suffisait d'en [illegible] seul pour acquérir le droit de [illegible] faux contre tous les autres. No[illegible] que leur propre conviction, et [illegible] donner à ces miracles odieux une [illegible] authenticité ne pouvait empêcher le [illegible] la Synagogue de les soumettre à [illegible] juridique. Or nous sommes bi[illegible]

n'ont pas employé ce moyen si facile fondre leur ennemi, et de détromper ltitude, ou que, du moins, ils l'ont yé sans succès, puisqu'au lieu de s'é-e, la foi en Jésus-Christ et en ses pro-l'a cessé de se répandre et de se for-e jour en jour.

ndant je trouve deux conjonctures quables, où les chefs de la Synagogue ncent une information ; mais bientôt oient forcés de la suspendre, parce les couvre de confusion : c'était à on d'un aveugle-né à qui Jésus avait a vue, et d'un boiteux guéri par les à la porte du temple. Ces deux faits contés avec toutes leurs circonstances Évangile de saint Jean chapitre IX, les *Actes des apôtres*, chapitre III. t trop long de les rapporter en entier ne peut les abréger, sans dépouiller de ce caractère inimitable de candeur mplicité qui porte la persuasion dans lu lecteur. Prenez en main le Nou-estament, lisez attentivement les deux s indiqués, et reconnaissez par vous-lans toute la conduite des chefs de la gue, cet embarras, cette crainte, ces rsations qui décèlent évidemment la se foi. Voyez comment tous leurs ne servent qu'à confirmer par de nou-preuves, les faits qu'ils avaient entre-détruire.

avons cru qu'il ne serait pas inutile ntrer comment cette preuve, tirée du de l'aveugle-né (*Joan.* IX, 1 seqq.), est e par un excellent apologiste de la re-chrétienne, M. Charles Bonnet de . Cet écrivain célèbre s'exprime ainsi: re ces *interrogatoires*, il en est un sur-le je ne lis point sans un secret plai-st celui qui a pour objet un *aveugle-ri* par l'Envoyé. Ce miracle étonne up tous ceux qui avaient connu cet ; ils ne savent qu'en penser et se nt là-dessus. Ils le conduisent aux doc-eux-ci l'interrogent et lui demandent *t il a reçu la vue. Il m'a mis de la boue yeux*, leur répondit-il ; *je me suis je vois*. (*Ibid.*, 11.)

octeurs ne se pressent point de croire Ils doutent et se divisent. Ils veulent urs doutes, et soupçonnent que cet n'avait pas été aveugle, ils font venir e et sa mère. *Est-ce là votre fils, que tes être né aveugle, leur demandent-ment donc voit-il maintenant?* (*Ibid.*, 19.) *re et la mère répondent : Nous savons là notre fils et qu'il est né aveugle ; us ne savons comment il y voit mainte-ous ne savons pas non plus qui lui a les yeux. Il a assez d'âge, interrogez-rlera lui-même sur ce qui le regarde.* 20, 21.)

octeurs interrogent donc de nouveau me, qui avait été aveugle de naissance; nt venir pour la seconde fois par-de-x, et lui disent : Donne gloire à Dieu; ons que celui que tu dis qui t'a ouvert r est un méchant homme.—Si c'est un méchant homme, réplique-t-il, je n'en sais rien : je sais seulement que j'étais aveugle et que je vois. (*Ibid.*, 24, 25.)

A cette réponse si ingénue, les docteurs reviennent à leur première question : *Que t'a-t-il fait, lui demandent-ils encore? Comment t'a-t-il ouvert les yeux? Je vous l'ai déjà dit*, répond cet homme aussi ferme qu'ingénu. *Pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau? Avez-vous aussi envie d'être de ses disciples?*

Cette réplique irrite les docteurs; *ils le chargent d'injures..... Nous ne savons*, disent-ils, *de la part de qui vient* celui dont tu par-les. — *C'est quelque chose de surprenant, que vous ignoriez de quelle part il vient*, ose re-pliquer encore cet homme plein de candeur et de bon sens, *et pourtant il m'a ouvert les yeux*, etc. (*Ibid.*, 28, 29, 30.)

Quelle naïveté! quel naturel! quelle précision! quel intérêt! quelle suite! Si la vérité n'est point faite ainsi, me dis-je en moi-même, à quels caractères pourrai-je donc la reconnaître? » (*Recherches philoso-phiques sur le christianisme*, chap. 23.)

III. Considérons maintenant le caractère, pesons l'autorité des témoins qui rapportent les miracles de Jésus-Christ.

Nous observerons, avant tout, que l'his-toire de ces miracles nous a été transmise par huit auteurs contemporains, presque tous témoins oculaires, et acteurs dans les faits qu'ils racontent. C'est une conséquence évidente de l'authenticité du Nouveau Testa-ment. — Car il faut compter pour historiens de Jésus-Christ, non-seulement les quatre évangélistes, mais encore ceux d'entre les apôtres dont il nous reste des Epîtres, où les faits de l'Evangile sont ou expressément rapportés, ou manifestement supposés. De ces huit écrivains, cinq, Matthieu, Jean, Pierre, Jacques et Jude étaient du nombre des apôtres. Ils avaient accompagné Jésus pendant toute la durée de sa prédication. Chacun d'eux pouvait dire comme saint Jean : *Ce que nous avons vu de nos yeux, entendu de nos oreilles, touché de nos mains, nous vous l'attestons, et nous vous l'annon-çons.* (*I Joan.* I, 1.) Les évangélistes Marc et Luc n'étaient pas du collége apostolique, mais il est probable qu'ils étaient du nom-bre des soixante-douze disciples, du moins on ne peut douter qu'ils ne fussent contem-porains. Saint Luc écrivait sa propre histoire dans le *Livre des Actes*, et tous les anciens Pères ont cru que saint Marc avait composé son Evangile par l'ordre, et en quelque sorte, sous la dictée de saint Pierre. Enfin saint Paul doit aussi être compté parmi les historiens originaux, non-seulement parce qu'il a vécu avec les apôtres et les disciples, mais parce qu'il atteste que Jésus lui a ap-paru, après sa résurrection, et qu'il se porte pour témoin d'une infinité de faits nécessaire-ment liés avec la vérité des faits évangéliques.

Du reste, quand j'ai dit que l'histoire de Jésus et de ses miracles nous avait été trans-mise par huit témoins oculaires, je ne par-lais que de ceux dont il nous reste des écrits. On sait d'ailleurs ; et les incrédules n'ose-

raient le nier, que dans le même temps, tous les apôtres et tous les disciples de Jésus, au nombre de plus de quatre-vingts, faisaient profession d'attester tous les faits rapportés par les auteurs du Nouveau Testament. Ce sont encore autant de témoins, dont la déposition ne nous est pas moins connue, et n'a pas moins de force que si elle eût été consignée dans des livres.

Il résulte de là une conséquence importante, savoir, que parmi les faits les plus célèbres et les plus constants de l'antiquité, il n'en est point d'aussi bien attestés que les miracles de l'Evangile. L'histoire de Socrate n'a pour garants que deux de ses disciples, Platon et Xénophon. La mort de César, que nous avons proposée comme un exemple de la certitude historique portée au suprême degré, n'est pas appuyée sur le rapport d'un aussi grand nombre de contemporains. Quiconque ose nier les faits de l'Evangile ne peut échapper au reproche de partialité et d'inconséquence qu'en se plongeant dans le pyrrhonisme historique.

Quel motif de récusation alléguez-vous contre cette nuée de témoins qui, soit par écrit, soit de vive voix, nous ont transmis l'histoire de Jésus-Christ? Prétendrez-vous qu'ils se sont concertés pour tromper l'univers?

La première supposition est trop insoutenable. Quelque idée que vous puissiez vous former des disciples de Jésus, vous ne vous persuaderez jamais que, pendant trois années consécutives, leur maître ait pu leur en imposer sur des faits journaliers aussi nombreux et aussi éclatants. Des hommes capables d'une pareille illusion ne se rencontrent pas dans la nature : l'ignorance, la crédulité, le fanatisme ne vont pas jusque-là. Il y a dans cette supposition une absurdité si révoltante, qu'on ne peut s'y arrêter un moment, même pour la combattre : la nature des faits y répugne visiblement, et je n'ai pas besoin d'insister sur la contradiction manifeste qui se trouve entre le caractère des apôtres, tel qu'il faudrait l'admettre dans cette hypothèse, et celui qui résulte de leurs écrits, de leurs travaux et de leurs succès.

Passons à la seconde supposition, et voyons si l'on peut dire avec quelque vraisemblance que les apôtres aient voulu en imposer.

Reportez-vous à l'origine du christianisme ; considérez en quel temps, en quels lieux, et devant qui les apôtres ont publié les miracles de leur Maître. C'est à l'époque même où les choses venaient de se passer ; c'est dans la ville de Jérusalem, qui avait été le théâtre des principaux événements ; c'est au milieu d'une multitude innombrable de témoins prétendus dont le silence tout seul eût suffi pour les confondre. Vous en conviendrez, et le temps, et les lieux, et les personnes étaient bien mal choisis pour une imposture.

Parmi les prodiges qu'annonçaient les apôtres, il en est un, à la vérité, la résur-

rection de Jésus, dont ils se d[...]
les témoins exclusifs. A l'égard [...]
autres, ils en appellent hautem[...]
tion tout entière, à leurs enne[...]
persécuteurs.

A leurs persécuteurs ! Mais co[...]
imposteurs si absurdes avaien[...]
faire des ennemis ? Que pouva[...]
dre d'une fable si mal ourdie, le[...]
les magistrats de Jérusalem ? N[...]
plus sage d'en abandonner les [...]
risée publique, que de risquer [...]
ner quelque importance en les [...]
Avouez que l'imposture dont [...]
apôtres ne ressemble à rien de [...]
connaissons en ce genre.

Considérez maintenant que[...]
hommes à qui on l'attribue. Ra[...]
ce que nous avons dit du carac[...]
des premiers docteurs du chr[...]
la simplicité, l'ingénuité, la [...]
rance de leurs discours et de leu[...]
sainteté de leurs mœurs, toujour[...]
avec la pureté de leur doctrine ; [...]
héroïque avec lequel ils ont re[...]
sion périlleuse qu'ils disaient av[...]
Ciel ; leur constance inébranla[...]
tourments ; le témoignage irréc[...]
rendent, en expirant, à la véri[...]
toire qu'ils avaient enseignée to[...]
A ces traits si frappants de si[...]
sagesse et de vertu, reconnaiss[...]
auteurs de l'imposture la plus e[...]
et la plus criminelle que l'on i[...]
giner ?

Je finis par une réflexion s[...]
écrite que les apôtres et les dis[...]
ont laissée de leur Maître. Des [...]
ou des romanciers n'eussent pe[...]
après avoir concerté leur fable, [...]
bler dans un seul livre les faits [...]
de doctrine dont ils seraient [...]
défaut de la vérité et de l'intime [...]
il n'y avait qu'un livre comm[...]
mettre de l'uniformité dans leu[...]
ment. Les apôtres ont négligé [...]
tion. Ils se dispersent, et chacu[...]
ce qu'il a vu et entendu. Ils [...]
rempli de leur doctrine la Judé[...]
vinces voisines, lorsqu'on vit par[...]
mière histoire de Jésus-Christ[...]
de saint Matthieu. Les trois [...]
composés en des temps et en [...]
différents, sans que les auteurs [...]
entendus, soit entre eux, so[...]
apôtres qui se contentaient d'[...]
vive voix.

Si l'Evangile de saint Marc [...]
gardé comme un abrégé de sai[...]
ceux de saint Luc et de saint J[...]
totalement, et pour le style, et [...]
des faits, et pour les circonstan[...]
mes faits. Cette diversité va [...]
jusqu'à l'apparence de la contra[...]
en résulte, dans l'histoire évan[...]
difficultés qui embarrassent le[...]
teurs, et que des faussaires n[...]
manqué de prévenir.

Telles sont les deux généalo[...]

, si contradictoires au premier coup
Les incrédules ont cru y trouver une
nte objection. Pour moi, je n'y trouve
› preuve de la confiance et de la bonne
ec lesquelles saint Luc écrivait son
ile. On ne peut douter qu'il n'eût con-
nce de l'Evangile de saint Matthieu. Il
ine à entendre dans sa préface, et l'on
'ailleurs, qu'il s'attache à suppléer les
ons de ce premier évangéliste. Pour-
lonc n'a-t-il pas adopté sa généalogie?
uoi en propose-t-il une autre, toute
ire en apparence, sans indiquer le
de les concilier? C'est parce que les
énéalogies sont différentes sans être
dictoires, l'une donnant les ancêtres
seph, l'autre ceux de Marie; et que,
temps où saint Luc écrivait, la chose
entendue de tout le monde. On peut
ns les commentateurs les suppositions
moins plausibles par lesquelles ils
rennent de concilier les deux évan-
s. Quand il resterait encore quelque
té, il serait bien plus raisonnable de
uer à l'ignorance où nous sommes de
le circonstance propre à l'éclaircir,
supposer dans les Evangiles une con-
ion si grossière, si capable de décrier
histoire dès le début, et qu'il était si
l'éviter.

mensonge est circonspect. S'il doit
par des plumes différentes, il s'atta-
une scrupuleuse et servile uniformité.
a point de dépositions plus unanimes
elles des faux témoins, lorsqu'ils ont
boucher. Mais l'écrivain que dirige et
pire la vérité rapporte ce qu'il sait,
voir besoin de s'informer de ce que
dit avant lui; il ne craint ni démenti,
tradiction. Si dans son récit, comparé
es autres, il se rencontre des varian-
ficiles à concilier, il se met au-dessus
minutieuses critiques, et se repose sur
té elle-même du soin de résoudre des
ltés qu'il n'a pas daigné prévoir.

Les apôtres sont des témoins irrépro-
s, puisqu'il est certain, d'une part,
n'ont pu être trompés, et de l'autre,
n'ont pas voulu tromper eux-mêmes.
e que, s'ils l'eussent voulu, ils ne
nt jamais parvenus, je ne dis pas à éta-
ne religion, ou à fonder une secte,
à se faire un seul prosélyte.

ourez l'histoire immense des erreurs
superstitions; cherchez dans les opi-
populaires, dans la politique, dans
ction et dans la terreur, les différentes
auxquelles les fausses religions ont
r établissement et leurs progrès, vous
rouverez aucune qui favorisait l'impos-
es apôtres. L'autorité des lois, la force
ue, les sentiments religieux, les pré-
les passions, l'intérêt, tout s'élevait
leur doctrine; les miracles seuls par-
en leur faveur. Mais ces miracles eux-
s, s'ils n'eussent pas été incontestables,
nt à leurs nombreux et puissants ad-
res un moyen sûr et facile de les con-
. On peut disputer sans fin sur des questions spéculatives; mais s'il est question de faits publics et récents, la discussion ne peut être ni longue, ni douteuse. C'est déjà beaucoup que, dans des circonstances aussi défavorables, les apôtres, soutenus de l'autorité des miracles, aient pu se faire écouter; mais que, sans miracles, ou, ce qui est plus fort, avec des miracles notoirement faux, ils eussent réussi à fonder une nouvelle religion, ce serait un phénomène inexplicable, incompréhensible, mille fois plus incroyable que tous les miracles du christianisme.

Nous avons donc, pour juger des miracles de Jésus-Christ, une règle de critique aussi certaine que facile, l'opinion de ceux à qui les apôtres les ont annoncés. Les témoins étaient présents et en grand nombre; les contradicteurs avaient toute liberté de parler; tout était préparé pour l'instruction du procès. Le jugement porté à cette époque est un jugement en dernier ressort, que nous entreprendrions vainement de réformer, nous qui sommes placés à une si grande distance, et à qui il ne reste qu'une partie des pièces originales que les premiers juges avaient sous les yeux.

Mais qui nous apprendra le jugement qu'ont porté, des miracles de Jésus-Christ, les contemporains et les auditeurs des apôtres?

Des faits éclatants, incontestables et encore subsistants. Nous sommes assurés, par les témoignages réunis de l'histoire ecclésiastique et de l'histoire profane, que partout où les apôtres ont enseigné, il s'est formé des églises nombreuses. La première est celle de Jérusalem, qui commence cinquante-trois jours après la mort de Jésus-Christ; voilà un premier fait constant et reconnu par les incrédules. Dans toutes ces églises, on faisait hautement profession de croire les miracles que les apôtres avaient attestés de vive voix ou par écrit; voilà un second fait non moins avéré que le premier, et dont la démonstration, si l'on osait le nier, se trouverait dans toutes les Epîtres du Nouveau Testament. Un troisième fait, qui est la conséquence évidente des deux autres, c'est que les premiers fidèles n'ont embrassé le christianisme que sur l'autorité des miracles attribués à Jésus-Christ.

Ainsi, dans les lieux, dans les temps où Jésus-Christ avait vécu, et lorsque Jérusalem pouvait compter autant de témoins de ses œuvres que d'habitants, des milliers de personnes de toutes les conditions se sont montrées tellement convaincues de la réalité de ses miracles, qu'ils ont abandonné leur religion pour se déclarer ses disciples.

Nul espoir temporel, nul attrait, nulle séduction ne pouvait alors donner des sectateurs au christianisme. Les apôtres, à l'exemple de leur Maître, ne promettaient que des croix et des afflictions, et ils ne dissimulaient pas aux néophytes que, si toutes leurs espérances étaient renfermées dans ce monde, ils devaient se regarder comme les plus malheureux des hommes. Quel degré de conviction ne fallait-il pas pour déterminer

les premiers fidèles au sacrifice de tous leurs préjugés, de tous leurs intérêts? Quelle attention n'ont-ils pas dû apporter à l'examen de ces miracles qui décidaient de leur sort pour la vie présente et pour la vie future? Ce n'est ni l'amour de la nouveauté, ni un aveugle enthousiasme qui a transformé en Chrétiens zélés tant de Juifs et de païens, jusqu'alors superstitieusement attachés à la religion de leurs pères. C'est l'autorité, c'est l'évidence des miracles de Jésus-Christ. Chacun de ces premiers fidèles, par le seul fait de sa conversion en devient un nouveau témoin.

V. En vain l'on opposerait à la foi de ces Juifs convertis l'incrédulité du reste de la nation. Nous rechercherons dans la suite la cause de cette incrédulité; mais déjà nous pouvons assurer qu'elle n'a pas eu pour motif la fausseté reconnue des miracles de l'Evangile.

Les scribes, les prêtres, les pharisiens ennemis de Jésus n'ont jamais nié ses miracles. Que dis-je? Ils les ont expressément reconnus; et c'est en avouant la vérité des faits qu'ils s'efforcent d'en affaiblir l'autorité. Tantôt ils attribuent ces œuvres merveilleuses à la puissance du prince des démons. Tantôt ils accusent Jésus de violer la loi, en guérissant les malades le jour du sabbat. D'autres fois, ils sont reduits à confesser leur honte et leur impuissance. *Les pontifes et les pharisiens s'assemblèrent donc, et ils disaient: Que faisons-nous? Cet homme fait plusieurs miracles : si nous le laissons, tous croiront en lui.* (*Joan.* XI, 47, 48.)… . Ils ordonnèrent à Pierre et à Jean de sortir de la salle du conseil, et ils délibéraient entre eux, disant : Que ferons-nous à ces hommes? Le miracle qu'ils ont opéré est connu de tous les habitants de Jérusalem. Le fait est manifeste et nous no pouvons le nier : *Manifestum est, et non possumus negare.* (*Act.* IV, 16)

La trahison de Judas offrait à la Synagogue une occasion bien favorable pour confondre l'imposture et détromper la multitude. Rien n'était plus précieux que les aveux et la déposition d'un complice; rien n'était plus propre à motiver la condamnation de Jésus. Mais, ou les chefs de la Synagogue comprirent qu'il était inutile d'interroger Judas ou les réponses de ce misérable ne fournirent aucun moyen de conviction. Il ne paraît point dans toute la suite du jugement. Tout ce que nous savons de lui après sa trahison, c'est qu'il périt de la mort la plus funeste en proie aux remords et au désespoir.

Ces détails nous paraîtraient-ils suspects, par ce que nous ne les tenons que des disciples de Jésus? Quoi donc? Exigeriez-vous que les pharisiens eussent pris soin de transmettre à la postérité des faits qui dévoilent leur injustice et leur mauvaise foi? Oublions, pour un moment, ce que nous avons dit ailleurs du caractère des apôtres et de leur véracité; ne consultons que la vraisemblance, elle est toute en faveur de leur récit.

D'abord, pour ce qui est de la mort de Judas, ils la racontent comme un fait connu de la ville de Jérusalem; *Notum factum est omnibus habitantibus Jerusalem.* (*Ibid.*) Son repentir est attesté par le nom du champ que les prêtres achetèrent de l'argent qu'il leur avait rapporté : on l'appela *Haceldama*, le champ du sang. Nous avons pour garants de cette histoire, non-seulement saint Matthieu, et l'auteur du *livre des Actes*, mais l'apôtre saint Pierre, dans un discours prononcé quarante jours après la mort de Judas, en présence de cent vingt personnes, qui toutes avaient connu le traître.

Quant aux aveux des prêtres et des pharisiens, à leurs vains subterfuges pour éluder les conséquences des miracles qu'ils étaient forcés de reconnaître, à la faiblesse, à l'embarras, aux contradictions qui décèlent leur mauvaise foi, on ne peut raisonnablement soupçonner les évangélistes d'en avoir imposé. Ils n'ont écrit que ce que les apôtres avaient dit publiquement dans Jérusalem, sous les yeux des prêtres et des pharisiens; et il n'est pas permis de supposer que les apôtres aient été assez impudents et assez mal adroits tout ensemble, pour imputer aux chefs de la nation des discours et des démarches entièrement opposées à la conduite qu'on leur aurait vus tenir.

Voulez-vous, d'ailleurs, une preuve non suspecte de l'opinion des anciens Juifs à l'égard des miracles de l'Evangile? Vous la trouverez dans les deux Talmuds de Babylone et de Jérusalem, où l'on dit gravement que Jésus avait dérobé le nom ineffable de Dieu, qu'il suffit de prononcer pour opérer les plus grands prodiges. Nul écrivain de cette nation, dans les premiers siècles du christianisme, n'a osé démentir les évangélistes. Maimonide, le plus savant et le plus judicieux des rabbins, ne répond à l'argument pris des miracles de Jésus-Christ qu'en soutenant que le Messie ne devait pas faire des miracles. Dans tous les temps, les Juifs incrédules ont tenu le langage que les évangélistes mettent dans la bouche des prêtres et des pharisiens. Si les contemporains de Jésus s'étaient inscrits en faux contre ses miracles; s'ils avaient allégué quelque fait, quelque témoignage qui tendît à les infirmer, les rabbins, héritiers de leur doctrine et de leur haine contre le christianisme se seraient-ils vus reduits à chercher une explication de ces prodiges dans la fable ridicule rapportée par les compilateurs du Talmud?

VI. Parmi les païens, comme parmi les Juifs, la religion chrétienne a trouvé des prosélytes et des adversaires. Les premiers, de même que les Juifs convertis, sont, dans un sens véritable, autant de témoins des miracles du christianisme. Quant aux païens incrédules, il faut tâcher de découvrir quelle était leur opinion sur le fait des miracles, et dans cette vue, nous consulterons non-seulement leurs propres écrits, mais aussi les écrits composés par les Chrétiens pour la défense de leur religion.

L'opinion des païens à l'égard des miracles

; et des apôtres, doit se trouver dans iennes apologies du christianisme ; auteurs de ces apologies ayant pris de défendre la foi chrétienne contre idules de leur temps, on ne peut r qu'ils aient passé sous silence en- oins qu'ils aient altéré ce qu'on au- cté sur un point aussi essentiel. Or, it que parcourir les anciens apolo- pour voir que dans les premiers la controverse entre les deux reli- e roulait pas sur la réalité des mi- Saint Justin, Athénagore, Tertul- inutius Félix, Origène parlent des s de l'Evangile avec confiance, comme avérés que personne ne leur dispu- ; idolâtres se contentaient d'y opposer liges fabuleux de leurs divinités. Les phes cherchaient dans leurs sys- les moyens d'échapper aux consé- s qu'en tiraient les Chrétiens. Ni les les autres n'osaient encore les con- ouvertement.

la suite, et à mesure qu'on s'éloi- e l'origine du christianisme, l'incré- est devenue plus hardie. Nous voyons èbe, saint Chrysostome, saint Jé- saint Augustin se sont crus obligés endre l'histoire évangélique contre tiques de leur temps. Mais ces criti- venaient trop tard, et saint Augustin aison de leur opposer la conversion onde, et regarder comme une espèce dige leur obstination à nier les faits crés par la foi du genre humain. *Quis- adhuc prodigia, ut credat, inquirit, im est ipse prodigium, qui, mundo cre- non credit.* (*De civ. Dei*, lib. XXII, c. 5.) elques personnes accoutumées à la mé- et aux principes de la critique mo- , ont de la peine à concevoir pourquoi ciens apologistes n'ont pas insisté plus nent sur les preuves des miracles de -Christ, et peu s'en faut qu'elles ne les ent d'avoir mal défendu la cause de la on. On n'a pas fait attention que la dé- doit être modifiée par l'attaque, et qu'il té hors de propos d'accumuler les rai- ements pour établir ce qui n'était pas esté. Or, quoique nous ayons perdu les ages des anciens adversaires du chris- sme, les fragments cités par Origène, Eusèbe, par saint Cyrille d'Alexandrie ; saint Jérôme, suffisent pour nous mon- que les païens ne songeaient point alors itester les miracles de Jésus-Christ. lse les avoue expressément, et les at- ie à la magie. Il ne veut pas qu'on re- e Jésus comme un Dieu, pour avoir i quelques aveugles et quelques boiteux. en parle avec un mépris affecté des ma- s guéris dans les bourgades de Bethsaïde e Béthanie. Porphyre, et d'autres philo- ies, au rapport d'Arnobe, plaçaient Jésus iombre des magiciens. On ne peut dou- que Philostrate n'ait composé son roman pollonius de Tyane pour l'opposer à stoire évangélique, et pour contrebalan- par les prodiges fabuleux de cet impos- teur, l'impression que faisaient sur les es- prits les miracles du christianisme.

Telle était en effet parmi les païens la re- nommée de Jésus-Christ, que l'empereur Tibère, sur le rapport de Ponce Pilate, pro- posa au sénat de le mettre au nombre des dieux. Ce fait, attesté par Tertullien, et en- suite par Eusèbe, a paru suspect à quelques critiques modernes. Mais les prétendues improbabilités qu'ils allèguent ne doivent pas l'emporter sur des témoignages aussi positifs.

Un écrivain païen attribue aux empereurs Adrien et Alexandre Sévère un projet sem- blable à celui de Tibère. Selon Lampride, Alexandre Sévère voulut placer le Christ parmi les dieux, et lui bâtir un temple. Il en fut détourné par les aruspices, qui lui représentèrent que tout le monde se ferait Chrétien, et que les temples des dieux se- raient abandonnés. Adrien, continue Lam- pride, avait eu la même idée. Dans toutes les villes on aurait construit par ses ordres des temples sans idoles, destinés, à ce que l'on croit, à l'exécution de ce dessein, et qui s'appellent encore *Adrianées*, du nom de ce prince, parce qu'ils ne sont dédiés à au- cune divinité.

Saint Justin et Tertullien, dans leurs *Apo- logies*, en appellent à une relation de la mort et des miracles de Jésus-Christ, que Pilate avait envoyée à Tibère. Cette relation, ou ces Actes de Pilate, ont été célèbres dans l'antiquité ecclésiastique. Nous apprenons d'Eusèbe que l'empereur Maximin, l'un des plus cruels persécuteurs, fit composer et ré- pandre dans tout l'empire de faux Actes, sous le nom de Pilate, remplis de calomnies et d'invectives contre Jésus-Christ. Les Ac- tes véritables avaient disparu. Les païens qui les avaient soustraits empruntèrent le titre pour tromper les ignorants. Mais ces faux actes, dont les Chrétiens n'eurent pas de peine à démontrer l'imposture, prouvent du moins qu'il y en avait eu de véritables, comme le disent saint Justin et Tertullien. Fabricius a recueilli dans ses *Apocryphes* deux lettres de Pilate à Tibère. Ces deux pièces sont modernes, et portent des carac- tères manifestes de supposition.

Chalcidius dans son Commentaire sur le *Timée* de Platon, parle de l'étoile qui con- duisit des sages de la Chaldée aux pieds d'un Dieu qui venait de naître.

On trouve dans les *Saturnales* de Macrobe un mot de l'empereur Auguste qui confirme ce que dit saint Matthieu du massacre des enfants nés à Bethléem et aux environs. « Il vaut mieux, dit ce prince, « être le pour- ceau d'Hérode que son fils. » On lui avait rapporté qu'un fils d'Hérode avait été en- veloppé dans le massacre général, ce que l'é- vangéliste ne dit pas. Ce passage de Macrobe est important, d'abord, parce qu'il détruit l'argument négatif pris du silence de Jsoèphe, et surtout, parce que le fait du massacre de Bethléem est nécessairement lié avec les pro- diges qui, dans le récit de saint Matthieu,

ont accompagné la naissance de Jésus-Christ.

Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien, cité dans la *Chronique* d'Eusèbe, avait fait mention de l'éclipse, ou pour mieux dire, de l'obscurcissement du soleil, et des tremblements de terre qui signalèrent le moment où Jésus expira. Il parle de cette éclipse comme d'un phénomène dont il n'y avait pas d'exemple, parce qu'en effet elle eut lieu au temps de la pleine lune ; et il l'a rapporté à l'an 4 de l'olympiade 202, qui est l'année même de la mort de Jésus-Christ. Thrallus, autre écrivain païen du Ier siècle, cité aussi par Eusèbe, avait dit la même chose. Tertullien, dans son *Apologétique*, assure que ce prodige avait été connu à Rome, et consigné dans les registres publics. *Eum mundi casum relatum in archivis vestris habetis* (36).

Les aveux forcés, ou le silence non moins concluant des Juifs et des païens nous fournissent donc une nouvelle preuve de ces miracles, déjà si bien constatés par la nature des faits, par le nombre des historiens originaux, par le caractère des témoins que l'on ne peut soupçonner ni d'erreur, ni d'imposture, par l'effet qu'ils ont produit sur le nombre infini de spectateurs. Quelle histoire sera regardée comme authentique et certaine si l'histoire évangélique ne l'est pas ?

Résurrection de Jésus-Christ. — Je sépare la résurrection de Jésus-Christ des autres miracles de l'Evangile, parce que c'est un fait principal sur lequel repose particulièrement la divinité du christianisme. *Si le Christ n'est pas ressuscité*, disait saint Paul aux fidèles de Corinthe, *votre foi est vaine : « Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra. »* (*I Cor.* XV, 17.) Si, au contraire, le Christ est ressuscité, sa religion est divine, et la foi du Chrétien, n'eût-elle pas d'autre motif, est pleinement justifiée aux yeux de la raison.

On peut réduire à trois chefs principaux les preuves de la résurrection de Jésus-Christ : la tradition constante, et la foi publique de l'Eglise chrétienne ; l'autorité des témoins cités dans l'histoire évangélique ; la liaison nécessaire de plusieurs faits incontestables avec le fait de la résurrection.

VII. Il n'en est pas du christianisme comme de certaines institutions que l'on trouve établies dans le monde, sans que l'on puisse dire où, comment, et par qui elles ont commencé. Nous en avons une histoire suivie qui remonte sans interruption jusqu'à l'époque de sa naissance ; et nous apprenons de cette histoire, que la résurrection de Jésus-Christ a toujours été l'objet de la foi des Chrétiens.

Une fête solennelle aussi ancienne que le christianisme, est encore aujourd'hui un monument authentique de la résurrection. Vers le milieu du IIe siècle, il s'éleva dans l'Eglise une contestation sur [...] où cette fête devait se célébrer. L[...] d'Orient prétendaient que l'apôtre [...] les avait instruites à célébrer la [...] même jour que les Juifs, c'est-à-[dire le qua]torzième de la lune de Mars. L[...] Rome et les Eglises d'Occident [...] sur l'autorité de saint Pierre, par[...] la Pâque chrétienne au dimanche [...] le jour de la Pâque judaïque. La [...] l'Eglise de Rome a prévalu ; le con[cile de Ni]cée, en 325, en a fait une loi pou[r les Chré]tiens. Cette dispute, qui dura [...] qui fut soutenue de part et d'[autre avec] beaucoup de vivacité, nous prouv[e claire]ment que l'Eglise chrétienne a t[oujours fait] profession de croire la résurre[ction de Jé]sus-Christ, et qu'elle a toujours [fait la] commémoration de ce miracle [...] partie essentielle de son culte.

Mais toutes les traditions ne so[nt pas d'une] égale autorité. Rien de plus co[mmun que] des fables, qui, une fois en pos[session de] l'opinion publique, se transmett[ent ...]ment de siècle en siècle. Par [...] m'assurer que la croyance de [...]tion n'est pas une de ces tradi[tions popu]laires qui s'enracinent d'autant [...]ment, que la superstition inter[dit ...] et l'examen ?

Les faits qui n'ont d'autre fon[dement que] les traditions populaires me sont [...] suspects, toutes les fois que je [...] vide entre l'époque du fait, et le [commen]cement de la tradition. Par exe[mple, je ne] suis pas obligé de croire qu'[...] rapporté du ciel l'huile qui ser[vit au bap]tême de Clovis parce que ce fait, [qui appar]tient à l'année 496, ne se trouve [...] la première fois, que par un écri[vain du IXe] siècle. Ici, la tradition prend sa [...] l'autorité d'Hincmar, et non [...] qu'elle rapporte.

Les faits qui n'ont d'autre fon[dement que] les traditions populaires me sont [...]tement suspects, lorsque se tr[ouvent con]formes aux opinions et aux pré[jugés ...] ils ne sont pas appuyés sur des t[émoignages] irréfragables. Tels sont un grand [nombre de] miracles qui se sont emparés de [l'esprit du] peuple, dans un temps où une p[...]titieuse allait au-devant de tout [ce qui por]tait l'empreinte vraie ou fauss[e de la reli]gion, où l'on ne connaissait ni les [lois de la] nature, ni les règles de la cr[itique ; la] plus légère apparence, le plus fa[ible témoi]gnage suffisait pour accréditer [...] auquel les esprits étaient prépar[és par l'ha]bitude de croire, par un zèle [...] qu'éclairé, souvent par des motif[s ...] ou d'intérêt.

Enfin, les faits qui n'ont d'au[tres fonde]ments que les traditions popula[ires sont] suspects, lorsqu'il s'agit de fa[its ...] peu importants, qui ne sont pas [...]

(36) Sur les témoignages des païens en faveur du Christianisme, *voy.* ADDISON, *De la religion chrétienne* : et l'*Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls auteurs juifs* [...] BULLET, Paris, 1764.

appeler l'attention publique, ou des ;olés qui ne se trouvent liés avec rien qui les a précédés ou suivis. Dans l'un s l'autre cas, je conçois sans peine ent l'erreur ou le mensonge a pu s'é- de proche en proche, jusqu'à devenir on populaire et universelle. Moins ireille opinion a rencontré d'obstacles contradictions, plus il est permis de ifier Les vérités les plus certaines, les s mieux constatés, lorsqu'ils entraî- es suites importantes, soit dans la po- , soit dans la religion, ne s'établissent sensiblement et sans bruit; il reste des es de l'opposition qu'ils ont dû essuyer. ons maintenant s'il y a quelque chose nmun entre les traditions populaires viens de parler, et la tradition qui transmis le fait de la résurrection.

est incontestable que la foi publique résurrection remonte jusqu'au temps énement. L'on ne peut assigner un istant où les Chrétiens n'en aient pas ofession. Il est même évident que cette ice a toujours été le motif principal et lement du christianisme, et que jamais aurait vu se former une seule Eglise enne, si la résurrection de Jésus n'eût annoncée et reconnue immédiatement sa mort.

erçois donc, dans la tradition chré- , un premier caractère qui ne me per- as de la confondre avec ces opinions aires qui s'évanouissent dès qu'on en- nd de remonter à la source. Cette foi que et constante d'une société immense, osée de peuples inconnus les uns aux , me paraît plus imposante et plus au- que, à mesure que je me rapproche de igine. Si l'on peut dire de chaque gé- on, qu'elle a recueilli la foi de la gé- on précédente, je demanderai où la ère génération a puisé sa foi, si ce lans la vérité reconnue du fait de la ré- tion.

e ne puis pas supposer que ce soit mpulsion des préjugés et des opinions antes, que les premiers Chrétiens aient nduits à la foi de la résurrection. C'é- ou des Juifs ou des idolâtres, ou des ophes, tous imbus de principes bien ires à la nouvelle religion. Le christia- combattu par tous les préjugés de l'é- on et de l'habitude, méprisé et persé- ans sa naissance, n'avait aucun de ces ns de séduction qui agissent sur l'es- t sur le cœur humain. Par quel autre que celui de la vérité connue, la foi de urrection a-t-elle donc pu s'établir?

Enfin, la résurrection de Jésus-Christ t pas un fait obscur, indifférent, étran- ux intérêts et aux passions qui ont me de remuer les hommes. Il ne s'a- t plus, entre ceux qui la croyaient et qui ne la croyaient pas, d'une simple sité d'opinion sur un point d'histoire. eligion, l'ordre public en dépendaient. part, les pharisiens, les prêtres, les de la nation juive ne pouvaient voir sans effroi que l'on entreprît de persuader la résurrection et la divinité d'un homme qu'ils avaient crucifié. De leur côté, les disciples de Jésus ne pouvaient se dissimuler le danger auquel ils s'exposaient en accusant du plus grand de tous les crimes les magistrats de leur nation. Toute la ville de Jérusalem avait les yeux ouverts sur une cause si importante. Je ne puis donc pas supposer que la foi de la résurrection se soit établie d'une manière imperceptible, sans discussion, sans que les hommes éclairés y prissent intérêt. La nature du fait ne le permettait pas, et d'ailleurs toute l'histoire de ces temps-là me prouve incontestablement que la foi des Chrétiens n'a pris le dessus, qu'après avoir triomphé des contradictions les plus violentes et les plus opiniâtres.

La tradition constante et la foi publique de l'Eglise nous conduit de siècle en siècle, par une succession ininterrompue, jusqu'aux témoins de la résurrection. Ces témoins, ce sont Jésus lui-même, les apôtres, et les Juifs.

4° Je place Jésus-Christ à la tête des témoins de la résurrection, parce qu'il l'a prédite, et qu'une telle prédiction suppose, et prouve qu'il avait le pouvoir de la réaliser.

Jésus a prédit sa résurrection publiquement, de la manière la plus formelle. *Cette race perverse et adultère demande un signe*, il parlait aux prêtres et aux pharisiens, *et il ne lui en sera pas donné d'autres que le signe du prophète Jonas. Car de même que Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.* (*Matth.* XII, 39, 40.) Cette prédiction n'était pas obscure; elle fut entendue des Juifs et ils nous l'apprennent eux-mêmes lorsqu'après le crucifiement, ils disent à Pilate : *Nous nous souvenons que ce séducteur a dit : dans trois jours je ressusciterai.* (*Matth.* XXVII, 63.) Les chefs de la Synagogue en attestent l'authenticité, par les mesures qu'ils prennent pour la démentir.

Raisonnons maintenant dans la double hypothèse de la vérité et de la fausseté du fait de la résurrection.

Si Jésus est ressuscité, il est indubitablement l'envoyé de Dieu, il convenait qu'il annonçât sa résurrection, et à ses disciples, et à ses ennemis. A ses disciples, pour soutenir leur foi contre le scandale de la croix; à ses ennemis, pour défier tous leurs efforts, pour donner plus d'éclat au miracle qui devait mettre le sceau à la divinité de sa mission. Si au contraire, Jésus n'était pas un envoyé céleste, cette prédiction ne pouvait servir qu'à faire échouer ses projets, soit en désabusant les disciples qu'il avait séduits, soit, en fournissant à ses ennemis un moyen sûr et facile de le convaincre d'imposture à la face de l'univers.

Qu'un homme de génie, par cet ascendant que les grandes âmes savent prendre sur le vulgaire, par le charme de l'éloquence, par des dehors imposants de vertu, par des pres

tiges même, si l'on veut, parvienne à subjuguer quelques hommes simples et crédules, on le conçoit, et l'histoire nous en offre mille exemples. Mais ce qu'on n'a point encore vu, c'est que l'auteur d'une imposture, jusque-là si heureuse, aille de lui-même, sans nécessité, sans motif, ouvrir les yeux à tous ceux qu'il a séduits. Or, tout autre que l'Arbitre souverain de la vie et de la mort, en prédisant à ses disciples qu'il sortirait du tombeau, détruisait, par cela seul, toute la confiance qu'il avait pu leur inspirer.

En effet j'interroge l'incrédule, et je lui demande, si les disciples de Jésus, sur l'autorité de sa prédiction, croyaient fermement qu'il dût ressusciter, ou, si leur foi, encore faible et vacillante, attendait l'événement pour se fixer. Qu'il choisisse entre ces deux suppositions, et qu'ensuite il m'explique comment, après avoir attendu vainement l'exécution de la promesse de leur Maître, après s'être convaincus de la fausseté de sa prédiction, ils ont dû croire encore qu'il était le Fils de Dieu. A la vue d'une preuve si palpable d'imposture, la foi des disciples, quelles que soient leurs préventions, s'éteint nécessairement pour faire place à l'indignation et à la honte de s'être laissé tromper. Loin de songer à perpétuer une fable dont l'auteur s'est trahi si vivement, il ne leur reste qu'à retourner à leurs barques et à leurs filets. Trop heureux si un prompt repentir les dérobe à la vengeance des lois, ou si leur obscurité fait oublier qu'ils ont été les complices du faux prophète !

Une semblable prédiction, dans la bouche d'un imposteur, ne pouvait donc avoir d'autre effet que de forcer ses disciples à l'abandonner. J'ajoute qu'elle eût encore préparé à ses ennemis un moyen sûr et facile de le convaincre, à la face de l'univers, de mensonge et d'impiété.

S'il se rencontrait un chef de secte assez téméraire pour prédire hautement qu'il se montrera plein de vie, trois jours après sa mort, quel serait l'effet naturel et nécessaire d'une si extravagante prédiction ? Tout ce que peut s'en promettre le prétendu prophète, c'est que la fable de sa résurrection s'accrédite, et se répande dans le monde. Mais tous ses moyens de séduction sont ensevelis avec lui, et l'imposture meurt avec l'imposteur, à moins qu'il ne laisse un parti assez hardi pour entreprendre, assez habile pour venir à bout de persuader que la prédiction s'est vérifiée.

Tout l'espoir de Jésus, dans le système de l'incrédulité, reposait sur le courage et l'habileté de ses disciples. Vous venez de voir si c'était en les flattant de la fausse idée de sa résurrection, qu'il pouvait les intéresser à sa mémoire et au succès de son entreprise. Je le suppose toutefois, et je me représente ces hommes si timides, si lâches, quelques jours auparavant, transformés tout à coup en conspirateurs intrépides, et déterminés à soutenir la résurrection d'un homme qui les a trompés pendant sa vie, et qui, en expirant sur une croix, ne leur a légué que

l'attente d'une mort semblable à
Mais, dès le premier pas, un obs
montable les arrête. C'est la pr
leur maître. Instruits, par cette
déclaration, du cours qu'allait pr
posture, les prêtres et les pha
rompu d'avance toutes les mesur
jurés. Ils ont placé des gardes a
ils y ont apposé le sceau public ;
bien empêcher qu'on n'enlève le
il ne leur sera pas difficile de
après les trois jours révolus. C
piré, la fable de la résurrection
avant même qu'elle ait vu le jour.

En deux mots, Jésus a prédit
citerait. Donc il est ressuscité.

5° Le fait de la résurrection
non-seulement par tous les écrivains
veau Testament, mais encore p
apôtres et les disciples de Jésus
leur témoignage unanime et per
peut être suspect ni d'illusion, a
ture.

D'abord, la nature du fait, sa
la multiplicité et la variété des
qui le constataient ne permett
croire que les témoins aient été tr
n'est pas en songe, ou d'une ma
tive, ce n'est pas une seule fois
après sa mort, se montre à ses
C'est pendant quarante jours
dans toute l'intimité du comm
familier : *Præbuit seipsum vivum*
argumentis, per dies quadraginta
eis et loquens de regno Dei. (*Act.*

Direz-vous que les apôtres é
rés par leurs préventions et leur
prendre pour réels des faits et
qui n'existaient que dans leur

Mais, en premier lieu, une par
supposerait la démence portée
ble ; et la démence n'admet pas
mité dans les récits, cette liaison
faits, cette profonde sagesse dans
cours que nous offre l'histoire
suscité.

En second lieu, rien ne paraît
de l'esprit des disciples que la
et la crédulité à l'égard de la
de leur Maître. Ils traitent d'ext
premier rapport qu'on leur en
sunt ante illos quasi deliramenta
non crediderunt illis. (*Luc.* XXIV,
sont assurés que le corps n'est p
sépulcre, et ils ne sont pas enc
dés. Jésus se montre à Madeleine
adresse la parole, il l'appelle par
Madeleine le reconnaît enfin, e
noncer aux disciples ce qu'elle
son témoignage ne suffit pas.
Jésus leur apparaisse, qu'il leur
leur montre les cicatrices de se
mas, qui n'était pas présent
première apparition refuse d'en
collègues : il ne se rend qu'ap
et touché les traces récentes de
la lance.

Dans ce récit, que je suis forc
mais dont tous les détails sont pr

connaissez-vous la marche de la prévention, de la crédulité ou de l'enthousiasme? Ne vous semble-t-il pas, au contraire, que les apôtres portent la défiance jusqu'à l'excès? Et n'êtes-vous pas tenté de leur adresser le reproche que Jésus fait aux disciples d'Emmaüs qui s'entretenaient avec lui, sans le reconnaître : ***O insensés! qui vous roidissez contre la foi! « O insensati et tardi corde ad credendum! »*** (***Luc.*** **XXIV, 25.**)

Mais, c'est trop nous arrêter sur une supposition qui ne soutient pas le plus léger examen. Les témoins de la résurrection n'ont pu s'en laisser imposer. Voyons s'il est permis de croire qu'ils aient formé le dessein d'en imposer eux-mêmes.

Ou les apôtres s'attendaient à voir leur Maître ressusciter, comme il l'avait annoncé si expressément, ou ils ne s'y attendaient pas.

Dans la première supposition, ils ont dû se reposer sur lui-même du soin de vérifier sa prédiction. Ils n'avaient nul besoin de s'engager dans une manœuvre aussi dangereuse que criminelle, et si leur attente était trompée, il ne leur restait, comme je l'ai déjà dit, que d'abandonner la cause et la mémoire d'un homme qui les avait si grossièrement abusés.

Dans la seconde supposition, nul motif, nul intérêt, nul espoir ne pouvait les engager à concerter la fable de la résurrection. Du côté du monde, ils avaient tout à craindre; du côté du ciel, ils ne pouvaient attendre que les châtiments réservés au blasphème et à l'impiété. Le fanatisme ne les aveuglait pas sur ce qu'il y avait de criminel dans leur projet; et le faux zèle ne justifiait pas l'imposture à leurs yeux. ***Si le Christ n'est pas ressuscité,*** disait saint Paul, ***nous portons un faux témoignage contre Dieu: « Invenimur et falsi testes Dei. »*** (*I Cor.* XV, 14, 15.)

Quand on admettrait que les apôtres auraient eu quelque intérêt à répandre la fable de la résurrection, les obstacles insurmontables que présentait l'exécution de cette entreprise ne leur permettaient pas de la tenter. Obstacles pris de la nature même du projet, qui demandait que l'on fît disparaître le cadavre dont les Juifs s'étaient assurés par une garde militaire. Obstacles de la part des complices, qui se trouvaient en grand nombre, et parmi lesquels il ne fallait qu'un traître, un second Judas pour en dévoiler la fraude, et en immoler les auteurs à la risée publique et à la vengeance des lois. Obstacles de la part des prêtres, des magistrats, de la nation tout entière, que la fable de la résurrection couvrait d'une infamie éternelle, et qui avaient en main tous les moyens de droit et de force propres à confondre et à punir les imposteurs. Obstacles de tous les genres, qui donnent à ce projet un caractère d'extravagance, tel que l'imagination épouvantée ne peut se figurer qu'il y ait eu, d'une part, des hommes assez fous pour en concevoir l'idée, et de l'autre, des hommes assez stupides pour en permettre l'exécution.

6° Nous pouvons compter parmi les témoins de la résurrection, jusqu'aux Juifs qui ont refusé de la croire. Leur incrédulité porte avec elle des caractères si manifestes de mauvaise foi, qu'elle équivaut à un aveu formel.

Pour vous en convaincre, je n'ai besoin que de mettre sous vos yeux ce que firent les chefs de la Synagogue avant la résurrection, pour empêcher, s'il eût été possible, que la prédiction de Jésus ne s'accomplît, et ce qu'ils firent après la résurrection, pour arrêter l'effet de la prédication des apôtres.

Avant la résurrection, les princes des prêtres et les pharisiens scellent de leur sceau l'entrée du sépulcre; ils y placent les satellites pour en défendre l'accès. Par ces mesures, ils se constituent dépositaires et gardiens du corps de Jésus; ils en répondent contre tous les efforts des disciples; et ils s'engagent tacitement à le représenter après les trois jours fixés pour la résurrection. Qu'arrive-t-il, cependant? Dès le matin du troisième jour, les sceaux du sépulcre sont brisés, la pierre énorme qui le fermait est renversée, les satellites sont dissipés, le cadavre a disparu; il ne reste que les linges qui l'enveloppaient.

D'après ces faits publiés par les apôtres, et non contestés par les Juifs, il faut admettre, ou que Jésus est ressuscité, ou que ses disciples ont enlevé le cadavre à force ouverte. Mais, outre que c'eût été de leur part un projet insensé, soit qu'ils crussent, soit qu'ils ne crussent pas à la divinité de leur Maître; outre qu'on ne peut leur supposer ni le courage, ni les forces nécessaires pour l'exécution, les chefs de la Synagogue en avaient rendu le succès impossible; et ils ne sont plus en droit d'alléguer cet enlèvement, après qu'ils l'ont prévu, et qu'ils ont pris pour l'empêcher, toutes les mesures que pouvait suggérer la prudence éveillée par la haine, soutenue de l'autorité et de la force publique.

A plus forte raison, ne méritent-ils pas d'être écoutés, lorsqu'ils viennent nous dire que les disciples ont forcé le sépulcre, pendant que les gardes dormaient tous à la fois, sans que leur sommeil eût été troublé par le tumulte inséparable des efforts et des mouvements que suppose une pareille expédition. Un fait aussi destitué de vraisemblance demanderait, comme l'observe saint Augustin, d'autres garants que des témoins endormis. Tout ce que l'on peut conclure du bruit de l'enlèvement, semé dans le peuple par les chefs de la Synagogue, c'est que de leur aveu, le cadavre n'était plus dans le sépulcre, avant la fin du troisième jour; et cet aveu, dans leur bouche, est un témoignage forcé en faveur de la résurrection.

Tandis que, par une fable si mal concertée, les prêtres et les pharisiens s'efforçaient de démentir la prédiction de Jésus-Christ, les apôtres, au milieu de Jérusalem, se portaient hautement pour témoins de son accomplissement. Le contraste de leur assurance et de leur intrépidité avec la mollesse

et la timidité de la Synagogue, fait assez voir de quel côté se trouvent la bonne foi et la vérité.

Pierre et Jean venaient de guérir, à la porte du temple, et en présence d'une foule innombrable, un homme boiteux de naissance et connu de toute la ville. Ils avaient pris occasion de ce prodige pour annoncer au peuple la résurrection de Jésus. Ils parlaient encore, lorsqu'il survient les prêtres, des magistrats du temple, et des saducéens, qui les font saisir et jeter dans une prison. Le lendemain, les prêtres, les anciens, les scribes assemblés se font amener les deux apôtres. Nieront-ils, ou du moins contesteront-ils le miracle de la veille? Non, ils le reconnaissent expressément, et se bornent à demander aux apôtres en quel nom et par la puissance de qui ils l'ont opéré? *In qua virtute, aut in quo nomine fecistis hoc vos?* (*Act.* IV, 7.) Pierre prend la parole et leur dit : *Princes du peuple, apprenez, et que tout Israël sache, que cet homme que vous voyez sain devant vous, a été guéri par la puissance et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts : « Quem vos crucifixistis, quem Deus suscitavit a mortuis. »* (*Ibid.*, 10.) Les magistrats voyant la fermeté de Pierre et de Jean, sachant que c'étaient des hommes du peuple et sans lettres, étaient dans l'étonnement, et connaissaient qu'ils avaient été avec Jésus. Ils voyaient aussi devant eux l'homme guéri, et ils ne pouvaient nier la chose. Ils firent sortir les apôtres de la salle du conseil, et délibérant entre eux, ils se disaient : *Que ferons nous de ces hommes? Le miracle qu'ils ont fait est connu de tous les habitants de Jérusalem; la chose est manifeste, et nous ne pouvons la nier; mais, afin que leur doctrine ne se répande pas davantage, défendons-leur avec menace d'en parler à qui que ce soit.* (*Ibid.*, 16, 17.) Pierre et Jean sont rappelés; on leur intime l'ordre du conseil; ils sortent en déclarant qu'ils n'obéiront pas : *Jugez vous-mêmes,* disent-ils, *s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Pour nous, nous ne pouvons taire ce que nous avons vu et entendu : « Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui. »* (*Ibid.*, 19, 20.)

Cités une seconde fois au même tribunal, tous les apôtres réunis parlent avec la même intrépidité. Les prêtres, les pharisiens frémissaient de rage et voulaient les faire mourir. *Laissez ces hommes,* leur dit Gamaliel, *car si l'œuvre qu'ils entreprennent vient des hommes, elle tombera d'elle-même; mais si c'est l'œuvre de Dieu, vous ne viendrez pas à bout de la détruire, et votre résistance vous rendrait coupables d'impiété.* (*Act.* v, 38, 39.)

Avec tant de haine et de puissance, pourquoi tant d'incertitude et de faiblesse? Pourquoi ces ménagements pour des hommes de néant qui accusent en face les princes des prêtres d'avoir crucifié le Messie des Juifs, *quem vos crucifixistis?* (*Act.* IV, 10.) Comment le plus sage et le plus accrédité des pharisiens ose-t-il avancer en plein conseil, que combattre l'affirmation de la rés[…] Jésus-Christ c'est combattre Dieu? Est-ce là la conduite, [le] langage convenables aux chefs [de la nation] à l'égard d'une poignée de [novateurs] séditieux, qui, par la plus gros[sière impos]ture, déshonorent la nation [et] mettent en péril l'Etat et la reli[gion]?

N'allez pas m'objecter que ce ra[…] pect, puisque c'est des apôtres [que] nous le tenons.

Les faits qui ont précédé [imm]édiatement la résurrection étaient publics et notoires qui app[…] Synagogue, et qu'il y aurait e[…] mence à lui attribuer, s'ils n'é[taient] vrais et généralement reconnus. [Pourquoi] auraient-ils inventé que les prê[tres allèrent] trouver Pilate pour lui deman[der] une garde au sépulcre; qu'il [fut répandu] parmi les Juifs que le corps de J[ésus avait] été enlevé de nuit par ses disci[ples; que ces] mêmes furent cités devant le c[onseil, inter]rogés, emprisonnés, répriman[dés, battus] de verges? Non, ces faits ne son[t pas de l'in]vention des apôtres : on ne [peut raisonna]blement les contester, et de le[ur ensemble] sort une nouvelle preuve de fait [de la résur]rection.

D'abord, la précaution de plac[er une garde] militaire près du sépulcre ne pe[rmet pas de] douter que Jésus n'eût annoncé [publique]ment qu'il ressusciterait. J'y tr[ouve même] une sorte d'aveu de ses autres [miracles :] on eût méprisé une semblable pr[édiction, si] des œuvres surnaturelles ne lui [avaient] donné de la vraisemblance et d[u crédit dans] l'opinion publique.

En second lieu, le bruit qui s[e répandit de] l'enlèvement du cadavre prouv[e posi]tivement que le tombeau s'était [trouvé vide] après le troisième jour. Or, ce f[ait est dé]cide contre les Juifs, puisqu'i[l est certain] qu'ils ont dû, qu'ils ont pu, qu'i[ls ont voulu] prévenir toute tentative de la pa[rt des dis]ciples.

De plus, ce bruit suppose une [fraude] avérée ou de la part des disciples, [si le fait est vé]ritable, ou de la part de la Syna[gogue, s'il] est faux. Or, si l'on pèse attentive[ment l'in]térêt, les moyens, le caractère de[s uns et des] autres, on avouera que le repro[che d'impos]ture ne peut tomber que sur les Synagogue. Les apôtres n'avaient [aucun inté]rêt à dérober le corps de leur M[aître, à moins] qu'on ne les suppose assez inse[nsés pour] vouloir, au péril de leur vie, ju[stifier une ex]travagante prédiction d'un imp[osteur, tandis que] la Synagogue demeurait con[vaincue du] crime le plus horrible, si l'on c[royait à la] résurrection d'un homme qu'e[lle avait fait] périr du dernier supplice. A s'en [tenir à la] présomption du droit, celui-là [est l'auteur du] crime à qui le crime est utile : *Is f[ecit] cui prodest;* il ne se trouve ici de [coupables] que les Juifs.

Les apôtres manquaient de tous [les moyens] nécessaires au succès d'une en[treprise si] hasardeuse. Mais les chefs de la S[ynagogue]

n main tout ce qui pouvait empê-
raction du sépulcre, tout ce qui
la constater après l'exécution. Or,
veu ils ne l'ont pas empêchée, et
ute leur conduite, il est évident
l'ont pas constatée. Ils n'ont pas
ni les soldats qui, par un oubli
mple de la discipline militaire,
avorisé le vol du dépôt confié à leur
ont souffert qu'on les accusât pu-
nt d'avoir acheté à prix d'argent le
e ces témoins oculaires de la résur-

ôtres, dans toute la suite de leur vie,
é l'exemple de toutes les vertus;
cellé de leur sang le témoignage
aient constamment rendu de la ré-
n de leur Maître. En est-il de
leurs adversaires? Interrogez, je
as les Evangiles, mais l'historien
il vous dira que telle était la corrup-
pharisiens, des prêtres, des magis-
'elle eût suffi sans les armes des
, pour consommer la ruine entière
tion.

èmement, les chefs de la Synagogue
le fait de la résurrection; mais quel-
ves ont-ils opposées au témoignage
res? Le bruit vague de l'enlèvement
re n'est qu'une fable maladroite, s'il
soutenu par des informations juri-
Or, il ne paraît nulle trace d'infor-
juridiques dans toute l'histoire de
s-là; et ce qui démontre qu'il n'y en
eu, ou que l'on s'est cru obligé de
primer, c'est que les apôtres conti-
d'enseigner en public, sans que les
ats osent les condamner à mort; c'est
s le procès instruit tumultuairement
le diacre Etienne, on l'accuse non
enseigné la résurrection de Jésus,
avoir blasphémé contre le temple, et
la loi; c'est enfin que la foi en Jésus
ité, que des informations juridiques
t dû étouffer dans sa naissance, s'é-
u milieu de Jérusalem, sous les yeux
tres et des magistrats qui ne savent
tre la nouvelle religion qu'en la per-
t.

fait de la résurrection est tellement
d'autres faits incontestables, que l'on
t l'en détacher, sans tomber dans un
l'invraisemblances, de contradictions
surdités historiques.

remier fait incontestable, c'est que
ssement du christianisme est moins
ge de Jésus-Christ, que celui de ses
. Or, si Jésus n'est pas ressuscité, il
possible de concevoir comment ses
s ont pu suivre et consommer l'entre-
u'il avait commencée. Que l'incrédule
ide une fois sur le caractère qu'il veut
r aux apôtres. En fera-t-il des enthou-
stupides qui prêchent de bonne foi
sions dont leur Maître les a bercés?
supposition est détruite par le fait de la
ection dont ils se disent les témoins.
e-là qu'ils aient été séduits, à la bonne
; mais dès ce moment, ils deviennent
eux-mêmes des imposteurs; il ne faut plus
nous parler de leur enthousiasme et de leur
bonne foi. Essayera-t-on de nous les présenter
comme des fourbes habiles qui s'emparent
du plan ébauché par leur maître et se char-
gent de l'exécuter au péril manifeste de leur
vie? La fable de la résurrection qui réduit
tout à l'examen facile d'un fait unique, où
le mensonge doit percer de toutes parts,
n'était propre qu'à faire échouer leur pro-
jet.

Un second fait non moins incontestable,
c'est que l'Eglise a pris naissance à Jérusalem
deux mois après la mort de Jésus-Christ. La
première prédication de Pierre enfante trois
mille Chrétiens; peu de jours après, on en
compte cinq mille. La persécution qui oblige
les apôtres de se séparer porte le germe de
la foi dans tous les pays voisins. Qui m'ex-
pliquera ce mouvement subit qui arrache
des milliers de Juifs à leurs préjugés, à leurs
habitudes, à tous leurs intérêts, pour leur
faire adorer un homme qu'ils ont vu expi-
rer entre deux brigands? Les apôtres ont
publié que cet homme était ressuscité. Mais
si les apôtres sont des fourbes, comment a-
t-on pu les en croire lorsque tout s'élevait
contre leur témoignage?

Que l'on exagère tant que l'on voudra la
crédulité du peuple, on ne trouvera pas un
seul exemple d'une pareille imposture et
d'un pareil succès. Les erreurs populaires
prennent leur origine et trouvent leur appui
dans les opinions reçues, dans les passions,
dans l'influence des gouvernements. Romu-
lus disparaît tout à coup, les sénateurs pu-
blient que les dieux l'ont enlevé devant eux
au milieu d'un orage; un peuple imbécile
et superstitieux croit sans peine une fable
qui s'accorde avec toutes ses idées. Mais ce
même peuple aurait-il cru, sur la parole de
quelques inconnus, à l'apothéose d'un
homme obscur, ennemi de ses lois et de sa
religion?

Aussi, et c'est un troisième fait non moins
certain que les deux précédents, les apôtres
n'ont pas dit au peuple de Jérusalem : Croyez
que Jésus est ressuscité, parce que nous vous
l'assurons; ils ont dit : Croyez-en les prodi-
ges que nous opérons sous vos yeux, au nom
de Jésus ressuscité. La foi des premiers Juifs
convertis a donc eu pour motif des faits écla-
tants, dont la vérité était nécessairement liée
à la vérité du fait de la résurrection. Tout se
réduisait pour eux à l'examen facile de ces
faits dont ils étaient les témoins oculaires.
Tout se réduit pour nous à rechercher, s'ils
ont reconnu la vérité des faits allégués par
les apôtres, et si le jugement qu'ils en ont
porté nous oblige nous-mêmes à les admet-
tre.

Mais avant d'entamer cette discussion, je
veux vous faire observer qu'elle répondra
pleinement à une question que vous enten-
drez souvent faire aux incrédules : Pourquoi
Jésus, ressuscité, ne s'est-il pas montré aux
prêtres, aux pharisiens, à toute la ville de
Jérusalem qui l'avait vu expirer? Pourquoi,
sa mort ayant été publique, sa résurrection

n'a-t-elle eu d'autres témoins que ses disciples?

Je ne vous dirai pas que le témoignage des apôtres, soutenu par des œuvres surnaturelles, fournissait une preuve certaine et dès lors suffisante, de la résurrection. Mais je vous dirai que, par leurs propres miracles, les apôtres ressuscitaient ce fait capital, le rendaient public et le mettaient, en quelque sorte, sous les yeux de la nation. Jésus, en effet, ne se montrait-il pas au milieu des Juifs toutes les fois que les apôtres opéraient en son nom quelqu'un de ces prodiges que nous lisons dans leur histoire? La Synagogue et le peuple de Jérusalem ne l'ont pas vu après sa résurrection; mais n'ont-ils pas eu, dans les miracles des apôtres, une preuve de la résurrection, équivalente au témoignage immédiat de leurs sens? Et ceux qui ont refusé de se rendre à cette preuve si authentique et si éclatante, se seraient-ils soumis à la foi, s'ils avaient vu Jésus ressuscité? La bonne foi trouve dans l'histoire évangélique assez de moyens de conviction; et l'autorité n'en est point ébranlée, parce que la mauvaise foi imagine et demande d'autres preuves qu'elle saurait bien éluder. »

MIRACLES DES APÔTRES ET DES DISCIPLES DE JÉSUS-CHRIST. — « Il serait facile » dit Duvoisin, « d'appliquer aux miracles des apôtres les raisonnements que nous avons faits sur les miracles de Jésus-Christ. Dans le *livre des Actes*, comme dans les Evangiles, il s'agit de faits importants, éclatants et publics qui ne se prêtaient, ni à l'illusion, ni à l'imposture. L'auteur du *livre des Actes* représente à notre égard tous les apôtres qui, soit dans les Epîtres, soit dans leur enseignement public, attestaient ou supposaient les événements dont il écrivait l'histoire; et les apôtres, dans ce qu'ils rapportent d'eux-mêmes, ne sont pas moins au-dessus du soupçon d'erreur ou de mensonge, que dans ce qu'ils racontent de leur Maître. Enfin, il est constant que ces miracles n'ont jamais été ni réfutés, ni même sérieusement contredits par les chefs de la Synagogue.

Je pourrais encore citer, en preuve des miracles des apôtres, ces Eglises nombreuses fondées par eux ou par leurs disciples, dans toutes les parties du monde connu. Les premiers fidèles croyaient fermement que les apôtres avaient opéré des miracles. Leur respect pour le *livre des Actes*, où ces miracles sont consignés, et les témoignages exprès des écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, ne permettent pas d'en douter. Dans ses différentes Epîtres, saint Paul ne craint pas de rappeler aux Eglises qu'il a fondées, les prodiges qui ont signalé sa prédication; il va même jusqu'à prescrire aux fidèles de Corinthe les règles qu'ils doivent suivre dans l'emploi des dons surnaturels, si fréquents parmi eux, qu'il était à craindre qu'il n'en résultât quelque confusion — *Voy.* ESPRIT-SAINT.

Voilà donc un fait avéré, la foi aux miracles des apôtres reçue et pra[…] quement dans toutes les Eglises [...] fondées. Or, cette foi ne peut […] d'erreur, car il n'est pas permis […] que, dans la Palestine et la Syr[…] la Grèce, dans l'Asie Mineure, […] dans l'Espagne, une multitu[de] d'hommes, raisonnables d'a[…] trouvée saisie subitement, et en […] d'une maladie qui ôtait l'usage […] des sens, jusqu'à faire croire qu[…] que l'on entendait ce qui n'éta[it …]

La foi des Eglises apostoliques, […] tence toute seule est donc une p[reuve in]fragable des miracles de leurs f[ondateurs]. Ce sont des effets qui indiquent […] des conséquences qui rappellent […] La formation de ces Eglises, sans […] des miracles apostoliques serait […] concevoir; mais avec des miracles […] c'est un phénomène inexplicable […] festement impossible.

J'abrége ces considérations gén[érales]; parmi les miracles qui appar[tiennent à] l'histoire des apôtres, j'en choisis […] marquables par leur éclat, et par […] qu'ils ont eues : la descente du Sa[int-Esprit] sur les apôtres, et la conversion […] Paul.

1. *Le jour de la Pentecôte étant […] disciples se trouvant tous ensem[ble dans le] même lieu, on entendit tout à coup […] bruit d'un vent impétueux qui ve[nait du ciel] et qui remplit toute la maison […] Au même moment, ils virent par[aître] des langues de feu qui se partag[èrent et s'arrê]tèrent sur chacun d'eux. Alors ils […] plis du Saint-Esprit, et ils comm[encèrent à] parler diverses langues, selon q[ue le Saint-]Esprit les faisait parler. Or, il y […] rusalem des Juifs religieux et cra[ignant Dieu] de toutes les nations qui sont sous […] que ce bruit fut répandu, il s'en […] grand nombre qui furent tous […] tendre les disciples parler la lang[ue de cha]cun d'eux; et ils disaient avec […] Ces gens qui nous parlent ne sont-[ils pas tous] Galiléens? Comment donc les ent[endons-nous] parler chacun la langue de notre p[ays? Par]thes, Mèdes, Elamites, ceux d'en[tre nous qui] habitent la Mésopotamie, la Judée, [la Cappa]doce, le Pont, et l'Asie, la Phrygie, […] lie, l'Egypte et la Libye, près de […] ceux qui sont venus de Rome, Juifs […] lytes, Crétois et Arabes, nous les […] tous parler, chacun en notre langue […] veilles de Dieu. Etant donc tous […] nement et l'admiration, ils se disai[ent les uns] aux autres : Que veut dire ceci? […] ques-uns s'en moquaient, et disaien[t : Ils sont] des gens pleins de vin. Alors Pi[erre se pré]sentant avec les onze, éleva la voix […] Juifs et vous tous qui habitez Jéru[salem, ap]prenez ceci et prêtez l'oreille à […] Ces gens-ci ne sont pas ivres, comme […] pensez, puisqu'il n'est encore que la […] heure du jour; mais c'est ce qui a […] le prophète Joel... Israélites, écou[tez,] je vais vous dire : vous savez qu[…]*

Nazareth a été un homme autorisé de Dieu parmi vous, par les merveilles, les prodiges et les miracles que Dieu a faits par lui au milieu de vous. Ce Jésus vous ayant été livré par un ordre exprès de la volonté de Dieu, et par un décret de sa prescience, vous l'avez fait mourir, en le crucifiant par les mains des méchants. Mais Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes tous témoins. Ayant donc été élevé par la puissance de Dieu, et ayant reçu de son Père le pouvoir qui lui avait été promis d'envoyer le Saint-Esprit, il a répandu sur nous celui que vous voyez, et que vous entendez... Après avoir entendu ce discours, ils eurent le cœur pénétré de componction, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : Frères, que faut-il que nous fassions? Pierre leur répondit : Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour la rémission de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit... Ceux donc qui reçurent la parole furent baptisés; et il y eut ce jour là environ trois mille personnes qui se joignirent aux disciples.(*Act.* II, 1-41.)

Ici se présente l'alternative souvent proposée. Les Apôtres ont-ils été trompés les premiers? Ont-ils voulu en imposer sur la descente du Saint-Esprit et sur les prodiges qui l'accompagnent?

Si la première supposition vous révolte par son absurdité, la seconde ne doit pas vous paraître beaucoup plus raisonnable. Des hommes qui prétendent établir une religion, et qui ont besoin qu'on les croie, n'iront pas inventer une fable qui sera démentie sur-le-champ par tous ceux dont ils invoquent le témoignage. Ils ne placeront pas la scène de leur prétendu miracle sous les yeux d'une multitude innombrable, au milieu de leurs ennemis. On ne les verra pas mêler à leur récit des incidents d'une fausseté notoire, inutiles pour leurs desseins et uniquement propres à les convaincre de mensonge.

Lorsqu'on n'envisage cette histoire qu'à travers un intervalle de dix-huit siècles; lorsqu'on ne la considère que d'une vue générale, sans se donner la peine d'en peser les circonstances, je conçois que l'on puisse demeurer dans le doute ou dans l'incrédulité. Mais la conviction ne succédera-t-elle pas à l'incrédulité et au doute, si l'on se transporte dans le temps, et sur le lieu de l'événement : si l'on se rappelle qu'on lit un auteur contemporain et que les faits consignés dans son livre avaient été publiés dans toute la Judée, dans la Grèce, dans l'Asie Mineure, avant qu'il eût composé son histoire?

Outre cette preuve qui naît de la nature du fait et de ses circonstances, il en est une autre, non moins frappante, fondée sur la connexion de ce prodige avec les faits qui l'avaient précédé et ceux qui l'ont suivi.

Je vous ai déjà fait observer combien les apôtres, après la mort de Jésus-Christ, se montrent différents de ce qu'ils étaient; et ce changement est d'autant plus remarquable, qu'il se fait dans un sens tout contraire à ce qui aurait dû naturellement arriver. Mais la descente du Saint-Esprit nous explique pourquoi les apôtres, si grossiers et si timides quand ils étaient éclairés et soutenus par leur maître, sont remplis de sagesse et d'intrépidité lorsqu'ils semblent abandonnés à eux-mêmes; pourquoi ces hommes qui avaient fui à la vue du danger qui menaçait Jésus, publient hautement sa divinité en présence de ceux qui l'ont crucifié ; pourquoi ce Pierre, qui l'avait renié lâchement à la voix d'une servante, le confesse avec tant de courage au milieu de la Synagogue.

Retranchez de cette histoire la descente du Saint-Esprit, vous ne voyez plus dans cette suite de faits, d'ailleurs incontestables, ni motifs, ni liaison, ni vraisemblance. Tout s'y passe contre les principes communs de l'ordre moral. Les apôtres, les juifs convertis, les juifs incrédules, ne font rien de ce qu'ils devraient faire, et font tout ce qu'ils ne devraient pas faire. La ville de Jérusalem, durant des années entières, n'est qu'une scène d'illusion et de délire. On ne soutiendrait pas la lecture d'un roman dont les personnages agiraient comme agissent tous ceux qui jouent un rôle dans l'établissement du christianisme.

Voulez-vous rétablir l'ordre et la liaison dans les faits? Voulez-vous donner à tous les acteurs, des motifs, une conduite, un caractère qui ne soit pas en contradiction avec la nature? Voulez-vous rendre croyable une histoire dont il vous est impossible, après tout, de nier le fond et de méconnaître les suites? Remettez à sa place la descente visible du Saint-Esprit; ce seul prodige vous en sauvera une infinité d'autres. Vous y trouverez le dénoûment de ces difficultés qui tourmentent votre raison et que nulle autre supposition n'explique d'une manière satisfaisante.

2. Je passe au second miracle que j'ai annoncé, la conversion de saint Paul. Voici comment ce fait est rapporté par saint Paul lui-même, parlant aux Juifs de Jérusalem, en présence d'un tribun. *Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie. J'ai été élevé à Jérusalem, et instruit aux pieds de Gamaliel dans la manière la plus exacte d'observer la loi de nos pères, étant zélé pour la loi comme vous l'êtes tous aujourd'hui. J'ai persécuté jusqu'à la mort ceux qui suivaient cette voie* (la nouvelle religion), *les enchaînant et les mettant en prison, hommes et femmes. Le grand prêtre et tous les anciens m'en sont témoins, jusque-là même qu'ayant pris d'eux des lettres pour nos frères de Damas, j'allais en cette ville dans le dessein d'amener prisonniers à Jérusalem ceux de ces gens-là qui s'y trouveraient, afin qu'ils fussent punis. Mais, comme j'étais en chemin, et que j'approchais de Damas, vers l'heure de midi, je fus tout à coup environné d'une grande lumière qui venait du ciel; et, étant tombé par terre, j'entendis une voix qui me disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Je répondis : Qui êtes-vous, Seigneur? Je suis, me dit-il, Jésus de Nazareth que tu persécutes. Ceux qui étaient avec moi virent à la vérité la lumière, mais ils n'entendirent point ce que disait la voix. Je répar-*

tis : Seigneur, que ferai-je? Lève-toi, dit le Seigneur; va à Damas, et là on te dira ce qu'il faut que tu fasses. Et comme le grand éclat de cette lumière m'avait aveuglé, ceux qui m'accompagnaient me menèrent par la main jusqu'à Damas. Or, il y avait là un nommé Ananie, homme fidèle à la loi, selon le témoignage que lui rendaient tous les Juifs résidant dans la même ville. Il vint me trouver, et en m'abordant, il me dit : Mon frère Saul, recouvrez la vue; et au même instant, je le regardai. (*Act.* XXII, 3-13.) Au chapitre XXVI, saint Paul fait encore le récit de sa conversion devant le roi Agrippa et le proconsul Festus; et au chapitre IX, l'histoire en est racontée par l'auteur du *Livre des Actes*.

Paul serait-il un fourbe qui veut en imposer par une fable grossière? Serait-il un fanatique, visionnaire qui prend pour une aventure réelle les rêves de son imagination exaltée?

1° Paul n'est pas un imposteur. Nul motif n'a pu le déterminer à supposer la fable de sa conversion, et jamais il n'a dû croire qu'il parviendrait à la faire recevoir.

Est-ce par des vues d'ambition, de gloire ou de fortune que Paul a quitté la religion de ses pères pour s'attacher à la nouvelle secte? Dans toute la suite de sa vie, dans toutes ses Epîtres, je le vois d'une part exposé à tous les malheurs de l'indigence et à tous les dangers de la persécution; et d'un autre côté, au milieu de tant de maux, déployant une constance, une résignation, une allégresse religieuse, que n'aurait jamais sentie ni exprimée un ambitieux trompé dans ses espérances. Quelle gloire, quels avantages Paul pouvait-il se promettre d'une secte pauvre, méprisée, persécutée, lui qui, élevé par le plus célèbre des docteurs de la loi, s'était fait un nom dans la Synagogue par son zèle contre le christianisme? Supposez-vous qu'il aimait mieux se voir le premier dans un parti faible, humilié et près de succomber, que le second dans le parti dominant? Mais cette misérable et triste ambition lui est interdite; les premières places sont prises parmi les Chrétiens, toute l'autorité se trouve entre les mains des apôtres, et quand il oserait aspirer à s'asseoir au milieu d'eux, il faudrait encore qu'il reconnût un chef dans la personne de Pierre. Il n'aurait donc déserté la Synagogue que pour venir partager avec les Chrétiens le mépris, la haine et les fureurs de ses compatriotes, qui, de plus, auraient eu à se venger d'un traître et d'un apostat?

Jamais Paul n'a dû se flatter que la fable de sa conversion trouvât croyance soit près des Juifs, soit même près des Chrétiens.

D'après les récits de l'Apôtre et de son historien, ce prodige eut pour témoins les Juifs qui accompagnaient Paul sur la route de Damas, et qui sans doute étaient animés de la même fureur que lui contre les disciples de Jésus. Toute la troupe entendit la voix du ciel, fut éblouie de l'éclat de la lumière et renversée par terre. Paul avait perdu l'usage de la vue; il fallut que ses

compagnons le conduisissent par
jusqu'à Damas. Si toute cette
controuvée, elle se réfute d'elle-
témoins invoqués par l'imposte...
ront que pour le confondre. Cep...
ne voyons pas que ce fait si dé...
Juifs et les Chrétiens ait jamais
té par les premiers. Peu d'an...
l'événement, Paul lui-même le r...
présence de ses accusateurs av...
fiance qui montre bien qu'il n'a...
essuyé de contradiction. Souvent
de la Synagogue accusent Paul d...
de sédition, jamais de mensonge e...
ture. Il en est de ce prodige ...
résurrection et des autres mira...
Christ ou de ses apôtres. On en...
ment de les avouer et de les r...
garde bien de les examiner, et f...
toute l'attention du peuple sur ...
de doctrine qui ne sont point ...
Lorsqu'au chap. XXII l'Apôtre ...
vant le peuple assemblé tous le...
l'apparition miraculeuse, on l...
l'interrompre. Mais au moment
que le Seigneur lui dit : *Je t'en...*
nations éloignées, il s'élève un cr...
et les Juifs, déchirant leurs vêt...
me s'ils eussent entendu un blas...
mandent sa mort au tribun.

Les Chrétiens eux-mêmes n'a...
ajouté foi à une fable de cette n...
l'hypothèse des incrédules, tou...
tiens de ce temps-là, du moins ...
et les autres chefs de la secte, n'...
mêmes que des fourbes, bien m...
ne se faisait pas de miracles et ...
leur doctrine. Ils n'auraient d...
celui-ci que comme une nou...
ture propre à fortifier les autres. ...
confiance pouvaient-ils prendre
transfuge qui jusque-là s'éta...
plus ardent de leurs persécut...
vaient-ils pas craindre qu'il ne
troduire dans leurs assemblées
trahir, et qu'au lieu d'un pros...
ils admissent au milieu d'eux ...
un émissaire de la Synagogue? I...
était si naturel, que Paul, s'ét...
Jérusalem peu après sa conver...
chant à se joindre aux disciples,
vitaient, ne pouvant se persu...
des leurs.

D'ailleurs, s'il était vrai qu'...
caractère et de la réputation ...
donner quelque relief à la secte, ...
avaient tout à craindre de ses ...
son ambition. En le jugeant d...
mêmes, ils ne savaient que ...
tait ni la religion ni l'amour d...
l'amèneraient à professer leur ...
quand ils auraient cru à la s...
constance de ses dispositions, ...
vaient le regarder que comme ...
gereux qui venait partager, et p...
enlever l'empire qu'ils avaient ...
sur l'Eglise naissante.

2° S'il est certain que Paul ...
imposteur, il est encore plus ...

it pas le confondre avec ces visionnai-
ui prennent pour des faits réels les
d'une imagination en délire. Ni ses
s, ni ses écrits ne s'accordent avec
reille suppos tion; nous y voyons, au
ire, tout ce qui peut la démentir; une
calme, un zèle prudent et circonspect,
nseils modérés, une conduite toujours
oujours irréprochable, un caractère
rs égal, sans mélange d'enthousiasme
fanatisme.

visions qui se forment dans un cer-
échauffé prennent la teinte des idées
elles et des passions dominantes;
ont quelque analogie avec les senti-
et les dispositions qui précédaient.
le quelles pensées, de quels mouve-
Paul était-il agité, lorsque, veillant
chant, il eut cette vision qui le con-
au christianisme? Jusqu'alors il s'é-
ontré l'ennemi le plus acharné de la
lle religion, on l'avait vu parmi les
ins d'Etienne; il venait de solliciter et
nir des chefs de la Synagogue des or-
igoureux contre les fidèles de Damas;
t en marche pour se rendre dans cette
ne respirant que menaces et carnage:
s minarum et cædis. (*Act*. IX, 1.) De
dispositions devaient-elles enfanter,
dans l'imagination la plus déréglée,
ue chose de semblable à ce que Paul
va sur la route de Damas? Quand on
ait de côté et cette lumière qui l'éblouit
errasse, et cette voix qui l'appelle par
iom, le changement soudain qui se fait
son esprit et dans son cœur ne serait-
une preuve éclatante de l'intervention
ut-Puissant?

iterai-je ce qui suivit l'apparition?
aveuglé et conduit par la main à Da-
Ananie, qui, instruit de son côté par
ision surnaturelle, va le trouver, et
nd l'usage de la vue; les prodiges in-
ables que Paul lui-même opère par-
où il annonce l'Evangile; toutes ces
s ne seraient-elles aussi que des illu-
Vous n'oseriez le penser, et l'ensem-
es faits vous force de convenir que
n'a pu se tromper lui-même sur l'ap-
on miraculeuse à laquelle il rapporte
version. — *Voy*. CONVERSION DE SAINT

miracles de Jésus-Christ, le fait de la
ection, les miracles des apôtres, réu-
t tous les genres de preuves d'où ré-
la certitude historique portée au su-
degré. Les faits d'Alexandre, de Cé-
Charlemagne ne sont pas mieux cons-
Cependant, il me reste une nouvelle
e à vous exposer; c'est l'établissement
istianisme...—*Voy*. ETABLISSEMENT DU
IANISME, CONVERSION DU MONDE, etc.
us avez vu dans les livres du Nouveau
nent une masse de faits avérés, indu-
es, et encore subsistants dans leurs
quences, et vous avez reconnu que, si
en effacez les miracles de Jésus-Christ
apôtres, cette histoire, si authentique,
n attestée, n'offre plus qu'une suite
d'événements sans causes, sans motifs, sans liaisons, que vous ne pouvez ni expliquer, ni accorder entre eux, ni concilier avec ce que l'expérience et la raison nous apprennent de l'esprit et du cœur humain

En vain l'incrédule voudrait se retrancher dans le doute et l'indécision. Il faut de toute nécessité qu'il admette les faits de l'Evangile, ou qu'il les réfute. En pareille matière, le refus de croire est une opinion positive, non moins prononcée que l'adhésion.

La religion chrétienne porte tout entière sur des faits. Ce n'est donc point par des raisonnements philosophiques, c'est par des preuves historiques et morales qu'il convient de l'attaquer. Tant qu'il n'aura pas détruit la certitude de l'histoire évangélique, l'incrédule ne doit pas être reçu à proposer ses doutes et ses objections. Il n'est point de doctrine si bien établie, qu'on ne puisse lui opposer des difficultés. La religion surtout doit en présenter d'insolubles, puisqu'elle a pour objets Dieu et l'homme: Dieu, dont la nature et les conseils sont au-dessus de toutes nos conceptions; l'homme, qui s'ignore lui-même, et ne sait de son origine et de sa destination que ce qu'il a plu à Dieu de lui en apprendre.

Si la foi du Chrétien se trouve mêlée de quelques obscurités, le symbole de l'incrédule est chargé d'absurdités révoltantes

Le système de la foi chrétienne renferme des mystères et des miracles, c'est-à-dire des dogmes inaccessibles à la raison, et des faits contraires aux lois de la nature. Mais il est évident que la raison doit se soumettre aux mystères, si la mission et l'autorité de celui qui nous les propose est justifiée par des miracles.

Qui se montre le plus raisonnable et le plus conséquent, du Chrétien qui admet les miracles de l'Evangile, ou de l'incrédule qui les nie?

Premièrement, les miracles de l'Evangile ne me paraissent pas impossibles dans l'ordre physique. Car je reconnais un Dieu maître de la nature et de ses lois; et je dis avec saint Augustin: C'est l'œuvre de Dieu; songez à la puissance de l'auteur, ne vous étonnez plus et croyez: *Quare miramur! Quare non credimus? Deus est qui fecit. Considera auctorem et tolle dubitationem.*

Secondement, les miracles de l'Evangile ne me paraissent pas impossibles dans l'ordre moral. En effet, il ne m'est nullement démontré que Dieu ne puisse pas se révéler aux hommes, et leur enseigner, par le ministère de ses envoyés, des vérités d'un ordre surnaturel, dont la connaissance importait à leur bonheur. Une pareille révélation serait un bienfait digne de la bonté divine, et parfaitement adapté à la faiblesse humaine; et si elle m'était annoncée avec une certaine autorité, je ne pourrais, sans une témérité impardonnable, dédaigner d'y prêter l'oreille et d'en examiner les preuves. Or la possibilité d'une révélation emporte la possibilité et même la nécessité des miracles. Un miracle est le sceau visi-

ble de la divinité, opposé à la charte de la révélation.

Troisièmement enfin, les miracles de l'Evangile, quelque invraisemblables qu'ils soient en eux-mêmes, ne me paraissent pas incroyables, dès qu'ils sont revêtus de tous les caractères qui portent la certitude morale au plus haut degré. La foi historique se mesure, non sur le plus ou le moins de vraisemblance intrinsèque d'un fait, mais sur le nombre et la force des preuves qui le constatent. »

Nous avons parlé presque exclusivement jusqu'ici des miracles de Jésus-Christ ; et nous n'avons guère envisagé ceux des apôtres que par rapport à leur Maître. Nous parlerons ici plus spécialement de ceux des disciples du Christ. Les seconds confirment évidemment les premiers. En effet, ce n'est pas seulement par des écrits authentiques, par des témoins oculaires et irréprochables, que nous sont rapportés les miracles du Sauveur, mais par des hommes qui viennent nous dire : Nous avons reçu nous-mêmes, pour attester d'une manière irréfragable les miracles de notre maître, le pouvoir d'en opérer à notre tour en signe de la vérité que nous vous annonçons. N'est-ce pas là le comble de l'évidence, surtout lorsque cette puissance surnaturelle et divine se transmet de générations en générations durant trois ou quatre siècles.

Cet enchaînement de preuves qui s'appuient et se démontrent l'une par l'autre, est en effet ce qui constitue la principale force des arguments en faveur de la divinité de Jésus-Christ. Le miracle vient à l'appui du miracle. Ceux de Jésus-Christ prouvent les prophéties en les accomplissant, comme ceux des apôtres démontrent les miracles de leur Maître en les attestant. Déjà à l'article Esprit-Saint, nous avons parlé des miracles des disciples du Sauveur et des dons répandus sur les premiers fidèles. Pour ne pas nous répéter, il ne nous reste qu'à en démontrer plus amplement l'authenticité. « Jésus-Christ avait prédit, » dit La Luzerne, « que ceux qui croiraient en lui, opéreraient, ainsi que lui, des miracles. Nous voyons cette promesse formellement énoncée dans les Evangiles. *En vérité, en vérité*, dit-il dans un endroit, *celui qui croira en moi, fera lui-même les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore. Tels sont*, dit-il ailleurs, *les prodiges qui suivront ceux qui croiront en moi : ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront des langues nouvelles; ils manieront des serpents; s'ils boivent des choses mortelles, elles ne leur nuiront pas ; ils imposeront les mains sur les malades qui ensuite se porteront bien.* (*Marc.* XVI, 17, 18.) Les Evangiles, ayant été composés postérieurement aux premières prédications des apôtres, ne sont que le recit, mis en écrit, des faits que les apôtres et les autres témoins avaient publiés de vive voix. Les disciples de Jésus-Christ ont donc certainement ouvert leur carrière, non-seulement en rappelant aux Juifs les [...] leur Maître, et en publiant sa [...] mais encore en annonçant qu[...] reçu de lui le pouvoir d'opérer [...] ges. Ils ont ensuite donné plus [...] core à cette déclaration, en l[...] dans leurs Evangiles, et en la [...] versellement. Cette proclama[...] nelle était un engagement [...] contractaient de faire aussi de[...] prenaient cet engagement env[...] nemis, si acharnés contre eux, [...] pour les punir s'ils manquaient [...] messes. Et le prenant, ce grand [...] ils donnaient et au peuple Juif [...] versalité des nations à qui ils p[...] vangile, un moyen certain, et [...] temps un moyen facile de rec[...] étaient véritablement les minis[...] Puissant. En promettant des mir[...] attiraient sur eux les regards [...] sur leurs œuvres, son attention [...] que des yeux pour voir s'ils gu[...] malades, par la seule imposition [...] que des oreilles pour s'assurer [...] toutes sortes de langues. La dé[...] blique qu'ils font de leur pou[...] leux est tout à la fois et un[...] adressée à tous les peuples, [...] d'observer, de scruter, de ju[...] vres, et un défi porté aux incré[...] de leur temps, soit même de tou[...] de les trouver en faute. Ils ne [...] laient pas qu'ils seraient con[...] environnés d'hommes attentifs [...] dérer, habiles à discerner leur[...] dents à les prendre en défaut. I[...] à n'en pas douter, que leurs œ[...] pour témoins les magistrats [...] tres, qui avaient l'intérêt, le de[...] de les punir sur le moindre [...] fraude. Ils étaient donc bien s[...] puissance pour l'annoncer avec [...] teur. Ils auraient été des insen[...] avons prouvé qu'ils ne l'é[...] sentant leur impuissance à op[...] diges, ils s'étaient avisés de [...] publiquement des prodiges. [...] en imposer, en racontant les m[...] Maître, cela même, comme nous [...] eût été souverainement dérais[...] qu'ils eussent imaginé de tro[...] entier sur leurs propres mira[...] d'avance, et sévèrement exami[...] une extravagance dont on n[...] d'exemple. Un seul prodige a[...] effectué, un seul tenté sans su[...] fraude découverte, leur minist[...] un opprobre éternel devient [...] ils sont livrés aux supplices [...] imposteurs. La promesse q[...] miracles, en montrant leur [...] opérer, est déjà un préjugé [...] faveur. Mais voyons s'ils l'on[...] ont accompli cette prophétie [...] Suivons-les dans cette carr[...] merveilleuses qu'ils vont p[...]

Le premier miracle de ce[...] apôtres, c'est sur eux-mêmes [...]

celui qui les rend capables de tous dont ils rempliront leur vie; c'est la ›nte du Saint-Esprit sur eux, dix jours s que Jésus-Christ fut remonté dans les t. »

le cardinal de La Luzerne démontre de mière la plus péremptoire le fait de la nte du Saint-Esprit sur les apôtres et ons miraculeux qui en furent la suite. . DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.) Puis il suit : « Passons aux autres miracles, dont isciples du Sauveur ont été, non plus bjets, mais les auteurs, ou plutôt les stres; et voyons s'ils sont aussi bien vés.

trouve une preuve générale que les es ont fait des miracles, dans les diver-glises qu'ils ont fondées. Que les apôtres établi des églises partout où ils ont s fondements de la foi, c'est un fait ient certain, si clairement rapporté par es auteurs, et chrétiens et païens, que dversaires ne le révoquent pas en . Je le dirai d'abord, avec plusieurs Pères : sans miracles, ces Eglises au-elles pu se former? Comment les dis-auraient-ils pu trouver créance auprès t de peuples, leur faire adopter une nc incompréhensible, pratiquer une e sévère, s'ils n'avaient pas donné cette e de la divinité de leur mission? On oit pas légèrement, et sans raison, homme est l'envoyé de Dieu. On se rend ifficilement encore à le croire, quand, oix, il faut changer toutes ses idées, ier toutes ses inclinations. Et quel au-tif que les miracles les hommes apos-s auraient-ils pu donner pour se faire tels? Observons de plus que, dans l'E-s qu'ils publiaient, il était formellement qu'ils feraient des miracles. Cette tie favorisait leur prédication, si, en ls en opéraient; mais elle la contra-lle devait même la faire tomber, s'ils éraient pas. Voici qui est plus dé-atif encore. Dans toutes ces Eglises s par les apôtres et par leurs associés, : persuadé qu'ils avaient fait beaucoup acles. Comment cette persuasion si s serait-elle établie, s'ils n'en avaient :un? Qui aurait pu persuader en mê-ps à tant d'hommes si distants de pays, rents de langage, qu'eux, ou, si l'on ue leurs pères avaient vu des mira-ils n'avaient jamais vus, ou dont leurs e leur auraient jamais parlé? Quelle ce assez forte, assez étendue, aurait ible de produire un effet aussi ex-aire, aussi universel? Cette foi una-e toutes les Eglises formerait à elle ne preuve complète des miracles de ndateurs. Elle acquiert un nouveau t devient une démonstration irrésis-uand on la lie à l'impossibilité de la on de ces Eglises, autrement que par acles. L'établissement de tant d'Egli-:ifie leur croyance aux miracles apos-s; montre que c'est par eux que s'est établissement. Ces Eglises donnent la preuve des miracles par leur formation, et la raison de leur formation par les miracles.

Le livre des *Actes des apôtres*, où sont rapportés beaucoup de miracles des hommes apostoliques, est aussi une preuve de ces miracles. Outre les prodiges du jour de la Pentecôte, dont nous avons parlé, saint Luc en rapporte beaucoup d'autres. La punition soudaine d'Ananie et de Saphire, les guérisons de toutes les sortes de maladies, opérées par l'ombre seule de saint Pierre; les apôtres tirés de prison par un ange, les malades guéris et les possédés délivrés par saint Philippe à Samarie, dont résulte la conversion de Simon le Magicien; la conversion de saint Paul, la guérison du paralytique Enéo, et la résurrection de Tabithe par saint Pierre; la descente visible du Saint-Esprit dans la maison du centenier Corneille, à la voix du même apôtre; les prophéties faites par Agabus, d'une famine qui a lieu sous le règne de Claude, et de la persécution suscitée à Jérusalem contre saint Paul; la délivrance de saint Pierre par un ange de la prison où l'avait mis Hérode; la mort soudaine de ce prince en punition de son orgueil; l'aveuglement subit du magicien Elymas, prodige qui soumet à la foi un proconsul; la guérison d'un boiteux de naissance, à Lystre, par saint Paul; la délivrance d'une fille possédée, à Philippes; les portes de la prison où était renfermé saint Pierre, ouvertes avec fracas, ses chaînes brisées et son geôlier converti; le Saint-Esprit descendu à Ephèse sur environ douze nouveaux convertis, qui aussitôt parlent diverses langues et prophétisent; les malades guéris, les possédés délivrés dans la même ville, par le seul attouchement des linges qui avaient servi à saint Paul; la résurrection du jeune Eutyche, à Troade, par le même apôtre; sa prédiction dans une tempête de quatorze jours, qu'il n'arriverait nul malheur à aucun assistant; la morsure d'une vipère dans l'île de Malte, dont il ne lui résulte aucun mal. Il paraît par plusieurs passages du même livre, qu'il a été fait par les apôtres beaucoup d'autres miracles qui n'y sont pas rapportés. Ces récits de saint Luc sont-ils certainement véridiques? Cette question, comme nous l'avons vu, en renferme deux. A-t-il pu être trompé? a-t-il voulu tromper sur les faits qu'il rapporte?

D'abord, il n'a pu être lui-même dans l'erreur. Il y a beaucoup de ces miracles, dont il avait été personnellement témoin; il y en a d'autres qu'il rapporte sur la foi de ceux qui l'avaient été. Il avait des premiers la certitude physique; des seconds la certitude morale. Dira-t-on sur les premiers, qu'il se faisait illusion, que tous ses sens se trompaient, non pas une fois, mais presque continuellement? Ce serait déjà une absurdité; mais en voici une plus révolvante encore. Saint Luc rapporte (et puisqu'on le suppose dans l'erreur, il faut le croire sincère) l'impression que faisaient sur les artisans, les miracles apostoliques, les effets qui en ré-

sultaient. Tantôt les miracles de saint Paul le font prendre pour un Dieu; tantôt ils opèrent de grandes conversions. D'autres effets encore sont rapportés dans diverses circonstances. Il faudra donc soutenir que les assistants, qui voyaient avec saint Luc, qui croyaient de même que lui, les merveilles opérées par les apôtres, se faisaient la même illusion, éprouvaient la même erreur de tous leurs sens. Que devient la certitude physique dans cette ridicule assertion? Voudrait-on dire que saint Luc a été induit en erreur sur ceux des miracles dont il n'avait pas été témoin? mais il avait connu et ceux qui les avaient opérés, et ceux sur qui ils avaient été opérés, et ceux qui en avaient été convertis, et tous ceux qui les avaient vus; il les tenait des Eglises entières qui y avaient été présentes; il en avait vu les effets. Si on veut n'ajouter foi à un écrivain que sur ce qu'il a vu de ses propres yeux, quelle histoire pourra-t-on croire? Que devient, dans cette seconde supposition, la certitude morale?

L'assertion, que saint Luc a voulu tromper sur les miracles des apôtres, n'est pas moins déraisonnable. Outre que ses écrits, et son caractère moral, confirmé encore par celui de tous ses associés, ne donnent aucune prise à cette accusation, il est certain que, s'il avait voulu induire en erreur, il aurait pris, pour y parvenir, un moyen détestable, et qui l'aurait empêché de réussir. Aux miracles qu'il rapporte, il joint toujours l'indication du lieu où ils ont été opérés, et souvent la désignation des personnes qui en ont été les objets. Il donne par là un moyen simple, naturel, facile, de vérifier les faits qu'il rapporte. Est-ce là la marche qu'aurait suivie un fourbe? Son histoire renferme un intervalle d'environ trente ans, qui venaient de s'écouler. Dans tous les pays dont il parle, il y avait des hommes qui y vivaient lors des faits qu'il rapporte. Tous les autres habitants de ces pays pouvaient facilement, devaient même naturellement s'en informer. Si on vous rapportait que, dans la ville que vous habitez, il s'est passé, il y a dix, vingt, vingt-cinq ans, et avant que vous y fussiez, un fait très-extraordinaire, très-public, très-frappant, très-important, n'iriez-vous pas vous en informer auprès de ceux qui habitaient alors cette ville, et qui ne peuvent manquer d'en avoir connaissance? Si on veut que saint Luc ait été un imposteur, on veut donc qu'il ait été à la fois le plus maladroit et le plus heureux des imposteurs; le plus maladroit, puisque, par son indication des circonstances, il fournissait lui-même le moyen de découvrir sa fourberie; le plus heureux, puisque, malgré cette énorme bévue, il est parvenu à procurer à son ouvrage la croyance et le respect de ses contemporains et des générations suivantes. L'objet de saint Luc était de favoriser, de confirmer et d'étendre la religion dont il était ministre. En insérant dans son livre des faits faux, et dont la fausseté eût été facilement constatée, il prenait le moyen diamétralement contraire à son but. Quel ef[fet]
mi les païens, et même dans [les]
chrétiennes, aurait produit la fau[sseté]
connue d'un seul fait rapporté par [l'évan]
géliste? En deux mots, il est imp[ossible que]
saint Luc ait menti sur des [faits]
publics, aussi récents, que tant de [témoins]
de tout parti avaient et un inté[rêt]
et une facilité extrême de vérifier. [Il est évi]
dent qu'il n'a pas menti, puisqu[e]
vérifications, qu'on n'a sûrement
qué de faire, son livre des Actes [a]
joui de la plus grande autorité, [et les]
faits qui y sont rapportés ont été [...]
ment et universellement crus.

Voici un nouveau témoin du [...]
poids, et qui imprime aux mirac[les]
liques le motif de certitude le plus [...]
cant; c'est l'apôtre saint Paul. Le
miracle qu'il atteste est celui q[ue]
Christ lui-même a opéré sur sa [...]
c'est sa propre conversion. Il sera[it]
de soupçonner qu'il s'est trompé [...]
fait. Il n'est pas plus raisonnable d[e]
d'avoir voulu tromper. 1° Quel inté[rêt au]
rait-il eu? Sa prédication devait,
l'annonce, lui attirer les plus gra[nds]
et en effet, il n'a cessé, dans le c[ours]
carrière, de les éprouver. 2° Il [...]
moins du miracle qui l'a conver[ti]
les gardes qui l'accompagnaient, q[ui]
frappés de la lumière, qui ont [...]
voix céleste, qui l'ont vu renver[sé]
voyant aveugle, l'ont conduit par [...]
Damas. Si le fait est faux, les cir[...]
le sont; si elles le sont, les témoi[ns]
mentiraient. 3° Accusé devant un [...]
il raconte, pour se justifier, le mir[acle de sa]
conversion. Les Juifs, ses accusa[teurs]
ennemis acharnés, qui faisaient t[...]
efforts pour le traîner à la mort, n[...]
le contredire sur ce point. C'est lors[...]
qu'il a été envoyé pour prêcher aux [...]
qu'il s'élève un cri contre lui, et [...]
mande sa mort, en disant qu'il n'[est]
gne de vivre. Ainsi on veut qu'i[l meure]
parce qu'il porte aux nations la do[ctrine qui]
devait rester concentrée dans le pe[uple]
mais on ne l'accuse pas d'impos[ture]
avancer le fait de sa conversion. [...]
pas là une sorte d'aveu?

Ce n'est pas seulement ce mir[acle de sa]
conversion que saint Paul atteste, [...]
tion des miracles qu'il avait opér[és]
rappelle à ceux qui en avaient é[té]
Notre prédication de l'Evangile, di[t-il aux]
disciples de Thessalonique, *n'a pas* [...]
ment en paroles, mais aussi en [...]
dans le Saint-Esprit et dans u[ne]
abondance, comme vous savez que
été parmi vous et pour vous. (*I Th*[...]
Il répète, peu d'années après, la [...]
claration aux Corinthiens. Il leur [...]
que les preuves de son apostolat [...]
patience entière, ses prodiges, ses [...]
les effets de la force divine. (*II Cor*[...]
Je vous ai écrit avec liberté, di[t-il aux Ro]
mains, *pour rappeler à votre* [...]
grâce que Dieu m'a accordée d'[...]

tre de Jésus-Christ parmi les nations; car, ajoute-t-il, *je n'ose parler de ce que Jésus-Christ a fait par moi pour se soumettre les Gentils par la parole et par les œuvres, par la vertu des miracles et des prodiges, et par la force du Saint-Esprit, en sorte que, de Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, j'ai tout rempli de l'Evangile de Jésus-Christ.* (*Rom.* xv, 15-19.)

Je demande à tout homme raisonnable, s'il pouvait entrer dans l'esprit de saint Paul de dire aux Thessaloniciens, aux Corinthiens, aux Romains, qu'il avait fait des miracles parmi eux et d'invoquer sur ces miracles leurs témoignages, si effectivement il n'avait fait parmi eux aucun miracle. Je demande quel effet aurait produit sur ces nouveaux Chrétiens de différents pays une déclaration aussi insensée? Que l'incrédule qui nie les miracles de saint Paul se transporte aux lieux où ces Lettres ont été adressées et au moment où elles sont arrivées. Quelle idée prendrait-il de l'écrivain qui aurait osé faire un mensonge aussi impudent, un mensonge nécessairement reconnu de tout le monde, aussitôt qu'il aurait été produit. Il ne lui ferait pas l'honneur de le prendre pour un imposteur qu'il faut punir; il le regarderait comme un fou qu'il faut enfermer. Il n'y a pas un Romain, un Corinthien, un Thessalonicien qui ait pu penser autrement, s'il n'était pas persuadé des miracles de saint Paul. Mais au contraire, nous voyons ces Lettres reçues avec respect et par les églises à qui elles sont adressées et par l'Eglise universelle; nous voyons que dès les premiers temps on les lisait dans les assemblées des fidèles comme des écrits inspirés. Nous avons vu Tertullien attester que les originaux de ces Lettres étaient, de son temps, religieusement conservés dans les églises qui les avaient reçus. Il est donc évident que les fidèles de Thessalonique, de Corinthe, de Rome, savaient parfaitement, et étaient intimement convaincus que saint Paul avait fait parmi eux des miracles. Il est donc hors de doute qu'il en avait opéré.

Ce n'est pas tout encore. Que saint Paul eût persuadé à ses disciples qu'il avait fait devant eux des miracles, quoiqu'ils n'en eussent vu aucun, ce serait une grande absurdité. Mais une autre bien plus grossière encore, bien plus révoltante, serait qu'il fût venu à bout de leur faire croire, contre la vérité, qu'eux-mêmes avaient le pouvoir de faire des miracles, et qu'ils en faisaient réellement et journellement. C'est cependant ce qu'il faut soutenir, si on veut révoquer en doute les miracles des premiers fidèles. Ce n'était pas seulement à ses douze apôtres, c'était à tous ceux qui croiraient en lui, que Jésus-Christ avait promis cette grande puissance. Nous avons vu, en citant les miracles rapportés aux Actes des apôtres, le don des langues, et celui des prophéties, être plusieurs fois l'effet de la descente du Saint-Esprit sur les néophytes, l'Apôtre, dans ses Epîtres, leur parler souvent de ces dons miraculeux qui leur sont accordés. Dans l'*Epître aux Romains*, traitant des différents dons que Dieu distribue aux membres de son Eglise, il fait mention de celui de prophétie. Dans celle *aux Galates*, il demande si celui qui leur a donné son esprit opère parmi eux des miracles par les œuvres de la loi, ou par la foi. Il dit *aux Ephésiens* que Dieu a établi des apôtres, des prophètes, des évangélistes. Il recommande aux *Thessaloniciens* de ne pas mépriser les prophéties. Mais c'est surtout dans sa *première Epître aux Corinthiens* qu'il traite à plusieurs reprises des dons miraculeux existans parmi eux; ici, détaillant les grâces que le Saint-Esprit répand diversement, il nomme le don de guérir les maladies, celui des miracles, celui des prophéties, celui de parler diverses langues; là, distinguant les divers ministères, il parle encore de ceux qui sont prophètes, de ceux qui font des miracles, de ceux qui guérissent les maladies, de ceux qui parlent diverses langues; ailleurs il donne la préférence au don de prophétie sur celui des langues; dans un autre endroit, il annonce la fin des dons de prophétie et des langues; mais il ajoute que la charité qui leur est supérieure leur survivra.

Etait-il possible que saint Paul abusât ses disciples sur une puissance miraculeuse qu'il leur attribuait à eux-mêmes? qu'il leur persuadât, contre leur propre raison, contre leur propre expérience, contre leur propre sentiment, qu'ils exerçaient journellement cette puissance? qu'il leur fît accroire qu'ils faisaient continuellement des choses au-dessus de la force humaine? qu'il le fît accroire, non pas à un seul homme, mais à des églises entières; non pas même à une église, mais à plusieurs? Ou ces fidèles de divers pays croyaient effectivement avoir cette puissance miraculeuse dont leur parlait saint Paul, ou ils ne le croyaient pas. S'ils ne l'avaient pas cru, de quel front l'Apôtre aurait-il osé leur dire qu'ils en étaient investis, et qu'ils en faisaient usage? Avec quel mépris auraient-ils reçu ses lettres, traité sa personne, rejeté sa doctrine? Mais si, comme il est évident, ils croyaient avoir ces dons surnaturels, ils les avaient donc. On pourrait se tromper sur quelques faits étrangers; on ne se trompe pas sur ce qu'on fait actuellement.

Une dernière preuve de la vérité des miracles des disciples de Jésus-Christ, dans les premiers temps de l'Eglise, c'est qu'attestés et produits en preuves de la religion par les saints Pères, ils n'ont pas été contestés par leurs adversaires, qui avaient un si grand intérêt à les nier, et qui en auraient eu une si grande facilité, s'ils eussent pu les croire faux.

Je dis en premier lieu, que les apologistes de la religion attestent ces miracles. Et ce n'est pas seulement de ceux qui ont été opérés par les apôtres, par les disciples de Jésus-Christ, par les premiers Chrétiens élèves de ceux-là, que parlent nos saints docteurs; ils annoncent, il attestent, ils proclament ceux qui se faisaient encore de leur temps;

car les dons miraculeux n'ont pas été bornés aux temps apostoliques; ils se sont prolongés dans l'Eglise pendant plusieurs siècles. Les saints Pères de ces siècles parlent avec une ferme assurance de ces prodiges, qui s'opéraient encore publiquement et fréquemment dans les églises. Ils en parlent, non pas une seule fois, et comme en passant, mais souvent, et comme d'un motif puissant de croire en Jésus-Christ. Ils ne cherchent pas à les prouver; ils les supposent comme des faits incontestables et non contestés; tantôt invitant les païens à venir contempler ces spectacles; tantôt défiant qu'on leur présente un possédé du démon, qui ne soit aussitôt délivré par un chrétien quelconque; tantôt alléguant à leurs adversaires la connaissance qu'ils ont eux-mêmes de ces merveilles. Que l'on lise ce qu'en disaient au second siècle saint Irénée, Tertullien ; au troisième, Origène, saint Cyprien, Minutius Félix; au quatrième, Lactance, saint Jérôme; saint Augustin et jusque dans le cinquième siècle, saint Cyrille d'Alexandrie; on verra combien ils étaient certains des miracles dont ils font mention, combien ils craignent peu d'être démentis. A ces témoignages généraux de la persévérance des dons miraculeux parmi les fidèles dans les premiers siècles, je puis ajouter des miracles bien certains, rapportés et attestés par les auteurs les plus graves : celui de la légion thébaine sous Marc-Aurèle, dont fait mention Eusèbe (*Hist. Eccles.*) ; ceux de saint Grégoire Thaumaturge rapportés par saint Basile, saint Grégoire de Nysse, Eusèbe et saint Jérôme; ceux de saint Antoine, de saint Hilaire, de saint Martin, que racontent saint Athanase, saint Jérôme, Sulpice-Sévère et plusieurs autres; ceux faits à Milan par saint Ambroise au tombeau de saint Gervais et de saint Protais, dont ce saint docteur fait le récit, confirmé par saint Augustin ; ceux que saint Augustin, au livre XXII *De la Cité de Dieu*, dit avoir été faits de son temps; le célèbre prodige arrivé lorsque Julien voulut inutilement rebâtir le temple de Jérusalem, et qu'attestent, non-seulement les auteurs chrétiens de ce siècle, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Chrysostome, et après eux, tous les historiens ecclésiastiques; mais encore Ammien-Marcellin, auteur païen contemporain, grand admirateur de Julien, et cependant généralement estimé par sa véracité et son jugement. Et je suis bien loin de rapporter tous les prodiges de ces premiers siècles, qui ont eu pour témoins ou pour historiens les écrivains les plus véridiques.

Je dis en second lieu, qu'à ces assertions si formelles, qu'à ces preuves si frappantes, que donnaient de la vérité du christianisme ses défenseurs, ses ennemis n'ont jamais opposé la dénégation des faits. Nous avons déjà employé ce raisonnement pour prouver la vérité des miracles de Jésus-Christ. Ce que nous avons dit à cet égard peut, avec une égale justesse, s'appliquer aux miracles des premiers Chrétiens. Il est vrai de même que, s'ils avaient été contestés, nous en verrions quelque trace, et que les apologistes de la religion n'auraient pas pu s'abstenir de répondre à cette dénégation. Il est vrai ... que non-seulement les ennemis du christianisme des premiers siècles n'ont pas ... d'ébranler la certitude des miracles ... péraient alors, mais qu'ils l'ont ... en les attribuant à la magie. Nous ... que Porphyre disait que c'étaient des ... du démon ; que Julien reconnaissait ... près la mort de leur Maître les ... avaient aussi fait des enchantements ... regardait saint Paul comme le ... des faiseurs de prestiges. Celse, ... cier, avait de même attribué le ... chasser les esprits malins, qu'exer... Chrétiens, à des enchantements ... nonciation du nom de certains dé... gène le réfute en disant que c'e... férant le nom de Jésus, et en ... Evangiles, que les Chrétiens, ... temps, chassent les démons. Je ... toujours : Attribuer à la magie ... convenir formellement de la réa... Il reste donc certain que dans les ... siècles de notre ère, les païens ... saient la vérité des miracles qui ... actuellement parmi les chrétiens. ... témoins de ces miracles; du moins ... vaient l'être; ils connaissaient ... des personnes qui l'avaient été. ... donc savoir positivement si ces ... étaient ou n'étaient pas réels. Il ne ... quait, pour combattre les mirac... raient été faux, ni connaissance, ... ni intérêt, ni désir. Il ne leur a ... qué, pour contester ceux-là, que ... lité. Or, quand je vois, d'une pa... fenseurs de la religion parler avec ... la plus ferme des miracles qui ... au milieu d'eux, et les présenter ... preuve certaine; et que je vois, ... part, les ennemis de la religion ... la réalité de ces miracles qui ... si près d'eux, les avouer même for... en les attribuant à la magie, peut-... ter le plus léger doute sur ce ... tiel? » (*Dissertation* de La Luzerne ...)

MORALE. — On dit vulgairement ... morale de l'Evangile qu'elle est ... Mais c'est là encore un de ces ... sous lesquels se cache l'équivoq... admiration qui n'ose ou ne veut ... jusqu'au bout le principe de sa ... cette morale est humaine, ou elle ... Si elle est simplement humaine, ... rien contenir au delà de la perf... l'homme lui-même, et par consé... lui est inutile, puisque chacun ... soi et dans son propre fonds ce ... gile lui prescrit, et qu'il est ainsi ... rale vivante, l'Evangile incarné... contraire, elle est divine, alors, ... seulement, elle offre à l'humanité ... infini, dont elle doit se rapproche... ment de plus en plus, quoique sans ... pouvoir l'atteindre, et qui doit ... lors la règle de sa vie dans la ... jours ascendante d'une perfect...

bornes. Or, nous disons que cette morale est la perfection absolue, qu'elle est divine, et par conséquent qu'elle prouve la divinité de Jésus-Christ, son auteur. Rien n'est plus facile à montrer. En effet, si elle est purement humaine, elle a nécessairement son principe, son centre et son foyer dans la personnalité humaine, dans le *moi*, elle conclut à l'égoïsme. Or, c'est précisément l'inverse, car elle repose tout entière sur le principe du sacrifice, de l'abnégation, du renoncement à soi-même. Elle dit à l'homme : Vous êtes une simple créature, c'est-à-dire un être relatif, contingent et fini; renoncez à vous-mêmes, et par ce renoncement, vous entrerez en participation de l'absolu, de l'immuable, de l'éternel, de l'infini, c'est-à-dire de Dieu, et partant de toute sa félicité et de sa vie sans bornes. Ce renoncement, le Christ non-seulement nous l'inculque par ses paroles, mais surtout par ses exemples, non-seulement il l'enseigne, mais il le pratique et le réalise en lui et dans tous ses vrais disciples. Relever la perfection absolue et la réaliser dans le monde, c'est évidemment l'œuvre de Dieu, qui seul est cette perfection absolue. La morale du Christ est divine, donc Jésus-Christ est Dieu.

Tous les philosophes ont cherché dans leurs propres pensées les règles de la morale ; Jésus-Christ, au contraire, a fait de la morale la loi régulatrice de nos pensées, et cela seul est une preuve de sa divinité. En effet, l'homme est un être essentiellement actif et spontané ; vivre c'est agir, c'est marcher vers un but, comme dit saint Augustin. L'activité c'est donc la vie en soi. Aussi le catholicisme définit-il Dieu *l'acte pur* (saint Thomas), c'est-à-dire l'activité infinie et partant la réalité, la vie absolue. Cette action divine se manifeste au sein de l'humanité par Jésus-Christ. « Mon père, « dit-il», agit sans cesse, et moi aussi j'agis incessamment. » (*Joan.* v, 17.) La preuve qu'il donne de sa divinité ce sont ses œuvres elles-mêmes. *Si je ne fais pas*, dit-il, *les œuvres de mon Père, ne me croyez point.... Mais si je les fais, ne voulussiez-vous pas me croire, croyez aux œuvres, afin que vous connaissiez et croyiez que le Père est en moi et moi dans le Père. Le Père, qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais. Ne croyez-vous point que je suis dans le Père et que le Père est en moi? Croyez-le, du moins à cause des œuvres que je fais.* (*Joan.* x, 37, 38; xiv, 10, 12.) Jésus-Christ fait, disent les *Actes des Apôtres* (i, 1), et c'est ainsi qu'il enseigne. Il révèle à l'humanité la morale ou la loi absolue et obligatoire de ses actes, et cette loi, qui est un acte elle-même, consiste dans l'exemple de sa vie. *Je vous ai donné l'exemple*, dit-il, *afin que ce que je vous ai fait vous le fassiez aussi. En vérité, en vérité, je vous le dis, qui croit en moi, les œuvres que je fais il les fera aussi, et il en fera de plus grandes encore.* (*Joan.* xiii, 15; xiv, 12.)

Or, cette morale essentiellement active et pratique, c'est la perfection absolue. Il suffit pour le prouver d'en rappeler les préceptes.

Soyez parfaits, comme votre Père, qui est dans les cieux, est parfait.

Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient;

Afin que vous soyez les enfants de votre Père, qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et descendre la pluie sur les justes et sur les injustes.

Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous? Les publicains aussi ne le font-ils pas?

Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus que tous? Les païens ne le font-ils pas?

Ne résistez point au méchant; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche;

Et à celui qui veut vous appeler en justice pour vous enlever votre tunique, abandonnez-lui encore votre manteau

Et si quelqu'un veut vous contraindre de faire avec lui mille pas, faites-en deux autres mille.

Donnez à qui vous demande, et ne vous détournez point de celui qui veut emprunter de vous.

Quiconque se met en colère contre son frère, sera condamné par le jugement; quiconque dira à son frère Raca, *sera condamné par le conseil; et celui qui l'appellera fou, sera condamné à la géhenne du feu.*

Si donc, offrant votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous,

Laissez votre don devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère; et après vous viendrez offrir votre don

Quiconque regarde une femme avec concupiscence, l'a déjà souillée dans son cœur.

Que si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, et le jetez loin de vous. Et si votre main droite vous scandalise, coupez-la, et la jetez loin de vous.

Vous ne jurerez en aucune façon, mais votre discours sera tel : Oui, oui, non, non; car ce qui est de plus vient du mal.

Prenez garde à ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, afin d'être vus d'eux.

Quand donc vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait la droite.

Quand vous jeûnez, parfumez votre tête et votre face, afin qu'il n'apparaisse pas aux hommes que vous jeûnez.

Remettez aux hommes leurs offenses, et votre Père céleste vous remettra les vôtres.

Ne vous amassez point des trésors sur la terre, mais amassez-vous des trésors dans le ciel. Car où est votre trésor, là est votre cœur.

Que votre œil soit simple, et tout votre corps sera lumineux.

Ne vous inquiétez point de votre vie, comment vous mangerez, ni de votre corps comment vous le vêtirez.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.

Ne jugez point, et vous ne serez point jugé.

Otez d'abord la poutre de votre œil, et ensuite vous songerez à ôter le fétu de l'œil de votre frère.

Tout ce que vous voudrez que les hommes vous fassent, faites-le leur donc, car c'est là la Loi et les prophètes.

Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux !

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre!

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde!

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu!

Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu!

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux !

Vous serez heureux lorsque les hommes vous maudiront, vous persécuteront et diront toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie.

Vous êtes le sel de la terre. Vous êtes la lumière du monde. Qu'ainsi votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et glorifient votre Père, qui est dans les cieux.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive.

Je vous le dis en vérité, si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

Qui donc se fait petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux.

Que celui qui voudra être le plus grand parmi vous, soit le serviteur de tous; et que celui qui voudra être le premier parmi vous, se fasse l'esclave de tous. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Quiconque d'entre vous ne renonce point à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.

Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, doivent l'adorer en esprit et en vérité.

Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés.

Nul ne peut avoir un plus grand amour que l'amour de celui qui donne sa v[ie pour ses] amis. (*Matth.* V, VI, VII, *et alibi pas*[sim].)

Quel autre qu'un Dieu pou[vait donner] au monde cette morale d'abnég[ation abso]lue et d'amour infini? « L'Evan[gile », dit] M. Nicolas, « est un ensemble d[e moyens] rigoureux pour amener l'homme [à son souve]rain bien ; or, de deux choses l'un[e] : [ou] l'homme est exempt du mal mo[ral, et alors] l'Evangile est absurde comme le [serait un] remède violent administré à u[n homme] plein de santé; ou bien l'Evangi[le n'est pas] absurde, et alors l'homme est e[n proie au] mal, et dès lors incapable d'in[venter] l'Evangile; de sorte que de cela [même que] l'Evangile n'est pas absurde, on [doit con]clure qu'il est divin : il n'y a p[as de mi]lieu.

Tout cela est si vrai que l'Ev[angile fut] d'abord traité comme une absur[dité, une] folie quand il parut. On ne lui c[ontestait sa] divinité qu'en lui contestant sa r[aison]; et on avait raison au point de [vue où l'on] était placé : si bien que pour [s'accommoder à] la folie du siècle et ne pas l'irrit[er, les apô]tres consentirent à appeler la s[a]gesse une sottise, *stultitia*. Terr[ible aveu] qui prouve à quel point l'hom[me était in]capable de trouver l'Evangile ! Il a[imait] son mal jusqu'à le mettre à la [place du] souverain bien, jusqu'à le défie[r. Je] ne parle pas seulement de l'ido[lâtrie exté]rieure, mais de cette idolâtrie in[térieure du] *moi* humain qui faisait le fonds d[es] philosophies. Il était donc logique [qu'au lieu] de pouvoir trouver une morale [fondée sur] la connaissance et l'amour du [souverain] bien comme est celle de l'Evan[gile, l'hom]me ne la comprît pas de longtemp[s, qu'il ré]sistât, la niât même à titre de r[aison, s'en] moquât comme d'une dérision et [une folie,] et se soulevât tout entier pour [la repousser,] comme un frénétique qu'on veut s[oumettre] au traitement. C'est ce qui eut l[ieu; l'his]toire en dépose, et c'est ce qu[i prouve] mieux que tous les raisonnemen[ts que l'E]vangile est surhumain.

Ce qui fait notre illusion à cet é[gard, c'est] que, à demi éclairés par l'Evang[ile sur no]tre état, et assez guéris par lui p[our sentir] que nous avons besoin de l'être, n[ous tirons] de cette connaissance de notre m[al la con]séquence que nous avons pu, ju[squ'à un] certain point, trouver le remède, [et que ce]lui-ci n'est que le fruit d'une r[aison] supérieure, mais humaine cepend[ant].

Ce raisonnement implicite, qui f[ait...] et comme le lit de notre scepti[cisme, est] aussi faux qu'il est injuste. C'est [frustrer] Dieu de ses dons, car cette certain[e connais]sance de notre mal qui nous fait a[percevoir] la sagesse de l'Evangile, en est elle[-même le] fruit; et dès lors, comme nous l'[avons dit,] ce n'est qu'avec les idées et le[s lumières] que nous avons reçus de sa div[ine bonté que] nous la combattons. Remettons le[s choses à] leurs places; rendons à l'Evan[gile ce] que nous en avons reçu, et [nous] retomberons dans un tel état, p[...]

lui, que le scepticisme ne sera plus possible et que nous devrons ou le crucifier ou l'adorer.

Il n'y avait qu'une sagesse en dehors de l'homme, surnaturelle à l'homme, qui pût venir le soulever ou l'arracher non-seulement aux créatures, mais à lui-même, à son *moi*, pour le reporter à sa première fin; qui lui apprît que, pour se sauver, il fallait qu'il se perdît à ses propres yeux et mourût entièrement à lui-même; qu'il fît succéder enfin, ou plutôt concourir avec cet anéantissement, la connaissance et le goût du vrai bien, pour attirer l'homme à la sortie des faux biens et de lui-même, et le faire renaître à Dieu et à la vie véritable à proportion de son abandon de la vie basse et corrompue dont la source était en lui.

C'est cette transmutation, qui suppose nécessairement une action extérieure ou plutôt supérieure à l'humanité, que le Christ est venu opérer sur la terre, par sa morale, en prêchant la mortification et l'amour de Dieu; par ses dogmes, en nous faisant connaître ce Dieu qu'il voulait nous faire aimer, et par sa grâce, en nous inspirant cet amour à proportion de notre docilité à le connaître et à le suivre en nous quittant. Trois choses inséparables dans la doctrine chrétienne et qu'il faut toujours envisager de concert.

Dans ce moment-ci, ne nous occupant que de la morale, nous nous bornons à dire qu'il n'y avait qu'une sagesse supérieure à l'homme qui pût lui apprendre que, pour se sauver, il fallait qu'il commençât par se haïr, et qui pût faire entendre ces paroles : *Bienheureux ceux qui pleurent !* etc. (*Matth.* v, 5.)

Jamais l'homme seul n'aurait soupçonné cette voie de béatitude, parce que l'ouverture en était trop bien masquée et défendue par l'instinct de sa propre conservation. C'était la seule issue du labyrinthe, et il était impossible qu'il la trouvât, car tous ses efforts tendaient directement à l'éviter.

Le renoncement à tout et à soi-même en vue de l'amour de Dieu, le sacrifice, voilà donc le principe évangélique et comme le germe divin de toute sa morale; mais si la divinité de ce principe se laisse voir ainsi dans son germe, elle éclate bien davantage dans son épanouissement et son application. C'est de lui que partent tous les développements moraux auxquels l'homme peut être appelé. C'est lui qui est l'âme de tous ses rapports et qui le remet à sa place vis-à-vis de tout. Il est, en un mot, la véritable loi de la restauration et du progrès de l'humanité.

L'homme se trouve naturellement placé en regard de quatre objets principaux, qui sont : Dieu, ses devoirs, les hommes, lui-même. Nous allons signaler l'excellence divine du principe évangélique sous ces quatre rapports :

Par rapport à Dieu.

Il y a un mot dans la doctrine évangélique qui est la risée du monde quand il n'en est pas l'épouvante : ce mot est *mortification*. Ce paraîtra donc un paradoxe à quelques-uns que d'avancer qu'il n'en est pas de plus doux, de plus tendre, de plus suave, et d'ajouter surtout qu'il n'en est pas de plus connu dans le monde même. Or, nous aurons expliqué toutes ces énigmes en faisant observer que, dans le sens évangélique, ce mot mortification est inséparable et comme synonyme de celui d'amour.

L'amour, en effet, implique le *désamour* de tout ce qui est contraire à son objet, et n'existât-il rien de contraire à son objet, il y aurait toujours le sujet aimant dont l'assujettissement, dont l'expansion et la tendance à se confondre avec l'objet aimé pour ne plus vivre que de sa vie constitueraient ce *désamour-propre* relatif, qui n'est autre que la mort à soi-même, c'est-à-dire la mortification. *Aimer, c'est donner sa vie pour ses amis* (*Joan.* xv, 13), a dit Jésus-Christ à qui il appartenait si bien de définir l'amour. Et il est encore dit de l'amour, dans une autre partie des Livres saints, *qu'il est fort comme la mort, « fortis ut mors dilectio. »* (*Cant.* viii, 6.)

Telle est donc la relation qui existe entre la mortification et le véritable amour, qu'on ne peut peindre l'un sans peindre l'autre

Cela posé, Dieu, source et océan de toute perfection, étant souverainement digne d'amour, c'est ne pas l'aimer que de lui préférer quoi que ce soit, et surtout nous-mêmes. Il faut donc que notre amour envers lui soit tel que tout autre amour lui cède dans notre cœur. Il faut que notre cœur se détache dès lors, renonce, meure, en un mot, à tout attachement exclusif, pour s'unir de préférence à lui. Voilà le principe de la mortification chrétienne : c'est l'amour de Dieu pratique, c'est-à-dire le premier principe de la religion naturelle réalisé.

En dehors du christianisme et dans les divers systèmes religieux ou philosophiques qui ont partagé l'humanité, ce principe n'a jamais été connu, parce que, ou bien on offrait à la divinité des sacrifices extérieurs et des actes de mortification matérielle qui n'engageaient nullement le cœur, ce qui était une pure superstition, ou bien on se livrait à un amour spéculatif du souverain bien, qui s'évanouissait en théories et retombait en jouissance de soi-même, faute d'être suivi et entretenu par le détachement de tout ce qui est incompatible avec sa nature. Toutes choses qui venaient de l'ignorance et de la faiblesse naturelle de l'humanité.

L'Evangile seul est venu faire cesser cette discordance en rattachant le principe de la mortification à celui de l'amour. Il a fondu pour ainsi dire ces deux principes en un seul et par là il a jeté un pont sur l'abîme, et nous a remis en relation avec la première de toutes les vérités.

Le principe du renoncement et de la mortification est donc le principe essentiel·

lement générateur de l'amour de Dieu avec lequel il se confond, et le premier mobile de notre restauration et do notre progrès vers ce but suprême de notre destinée. Rien ne peut se faire, rien ne peut se concevoir même sans cela; il faut, si j'ose ainsi dire, commencer par nous *désensorceler*. Et remarquez bien toute la rigueur et en même temps la sagesse de cette loi. Elle ne se borne pas à couper nos attaches extérieures aux créatures, en nous laissant ensuite à nous-mêmes, ce qui ne serait qu'une vaine et inconséquente superstition; car ce ne sont pas nos biens que Dieu veut, et ce ne sont pas de grossières victimes qui le satisfont: sa loi est *esprit et vérité* (*Joan.* VI, 64): c'est nous-mêmes, c'est notre esprit et notre cœur qu'il exige autant pour notre bonheur que pour sa gloire. Tout sacrifier sans nous sacrifier nous-mêmes ne serait rien sacrifier, puisque ce serait nous réserver le centre même de nos possessions et comme le cœur de la place; et l'Evangile condamne encore plus fortement cet attachement pharisaïque de nous-mêmes à nous-mêmes que tous les égarements du dehors.

Le sentiment et la pensée, le cœur et l'esprit, voilà tout ce que veut le Dieu de l'Evangile, à la différence de tous les faux dieux. Ce n'est pas que ce soit peu de chose; c'est tout, et c'est précisément parce que c'est tout que les hommes d'eux-mêmes ne l'auraient pas sacrifié, et que Jésus-Christ qui le réclame est Dieu.

Examinons maintenant l'excellence *absolue* (c'est-à-dire *divine*) du principe évangélique par rapport à nos *devoirs*.

Dans la morale évangélique, le type du devoir n'est pas en nous ni autour de nous, c'est-à-dire dans le muable et le contingent, mais hors de nous, hors de ce monde, dans l'immuable et l'absolu par essence, en Dieu. Le devoir c'est Dieu. Ce n'est pas dès lors une abstraction qui se confond avec notre conscience et qui en dépend, comme celle-ci dépend ensuite de notre volonté. C'est une personnalité essentiellement distincte de notre volonté et de notre conscience, et qui en est la règle inflexible. La conscience et les jugements humains sont à ses yeux réputés imparfaits, viciés, malades, et elle les ramène sans cesse à son type souverain, manifesté à la terre, en parole et en exemple, par la révélation du Christ, et conservé intact, durant tout le cours des siècles, dans l'institution divine de l'Évangile. Elle se garde bien d'entrer en concurrence avec les passions, en nous offrant, comme elles, notre bien être ici-bas, pour prix de la vertu; elle ajourne ce prix à un autre monde, et quant à présent elle nous fait une loi du devoir pour lui-même; et afin de nous tenir en haleine contre ses obstacles, elle nous fait une loi préalable du renoncement et de la mortification, et ne nous laisse pas un instant déposer les armes, comme des soldats qu'on tient toujours en exercice en attendant l'ennemi. Mais en même temps elle nous donne secrètement ce qu'elle ne nous a[...] glissant dans notre âme un ava[...] paix du ciel plus délicieux que [...] tuel des biens qui passent, s[...] notre courage sans comprome[...] sintéressement. Enfin elle nous [...] devoir et à tous les sacrifices q[...] par un sentiment dont le pro[...] de sacrifices : l'amour, l'amour [...] qui se résume et d'où découle [...] sans aucun retour sur nous-m[...] dessus toutes les choses créées [...] motifs de la morale chrétienne [...]

Sous l'empire de ces idées, [...] le dogme et vivifiées par la grâce, [...] du Chrétien prendre son essor [...] a satisfait à toute la rigueur du [...] suré sur l'opinion et la conscien[...] extrême où la morale humaine [...] ment, s'applaudit et se repose [...] là que la morale évangélique [...] dre. Elle commence par le [...] nous-mêmes et par le sacrifice [...] probation des hommes qui [...] ronnement de notre vertu, et [...] ces choses, elle l'appelle et l'em[...] ailes de l'amour divin, à l'idéal [...] fection dont le terme recule [...] plutôt qui est sans terme, car c'e[...] tion même de Dieu. Tout ce qu[...] a fait n'est rien tant qu'il n'a pa[...] terme de sa course, et comme [...] cule toujours, il croit n'avoir [...] fait. Tout le reste disparaît à [...] ne se voit pas lui-même; ma[...] avant il oublie tout ce qui est [...] s'étend de toute sa force hors [...] souveraine perfection.

Mais ce qu'il y a de caractér[...] ce divin système, c'est que les [...] deviennent des moyens. Le dev[...] choses est hérissé de gêne, de [...] privations, de sacrifices : d'où [...] devoir est le véritable champ d[...] ou de l'amour, première loi du [...] qu'ainsi ce qui empêche les [...] remplir leurs devoirs disparaît [...] mieux encore se change en des [...] veaux de les pratiquer. Outre [...] à la loi du devoir, il trouve, et [...] les sacrifices mêmes qu'il exige, [...] conformité à la loi de mortific[...] trouve ainsi porté au bien p[...] même de sa résistance. La vert[...] plus parfaite est dès lors bien [...] celle du Chrétien; car alors [...] remplit tout au plus les devoirs [...] répugnances, celui-ci les remp[...] ces répugnances, et s'appuie s[...] pour le franchir.

Tous les devoirs s'ennoblisse[...] deviennent des actes religie[...] contractent un rapport direct [...] d'amour à la Divinité, to[...] comme un autel où l'homme [...] volonté propre à la volonté de [...] où il reçoit, en raison même de [...] une expansion d'amour en lu[...]

le joug du devoir et le fait courir dans la voie de ses commandements.

Et il en est ainsi de tous les genres de devoirs, sans distinction. Les plus grands qui se puissent imaginer, ceux qui exigent le sacrifice de la fortune et de la vie, ne sont pas au-dessus des forces que doit inspirer un principe qui a pour objet le détachement de la fortune et de la vie. Le Chrétien est une victime toute prête à tous les genres de dévouement. Il n'en est pas surpris et se trouve naturellement à leur niveau; car il portait déjà en lui un renoncement pratique à tous les biens dont ils exigent le sacrifice. Comme il avait déjà envoyé toutes ses affections et tous ses devoirs au-devant de lui, dans le sein de Dieu qu'il aime, tous les coups de l'infortune ne peuvent que le faire avancer dans la ligne de son amour et de ses espérances, et le naufrage entier des choses humaines le fait surgir au port.

Mais si les plus grands devoirs ne sont pas au-dessus d'un Chrétien, les plus petits et les plus vils ne sont pas au-dessous. Cette foule de petits devoirs obscurs et quotidiens, qui n'ont pas les regards des hommes pour témoins et leurs éloges pour récompense, et sur lesquels la faiblesse humaine est toujours portée à se relâcher de la contrainte des devoirs d'apparat, sont le vrai patrimoine de la vertu du Chrétien. Il n'y a pas de petits devoirs pour lui, en un sens, parce que c'est la même règle qui les mesure tous : la volonté de Dieu. Il n'y en a pas de vils, parce qu'il ne les voit pas dans leur objet, mais dans leur principe, qui est l'amour de Dieu, qui les purifie et les ennoblit. Cet amour, qui se nourrit d'abnégation, trouve même son compte à cette fidélité obscure dans les petites choses qui le mettent en correspondance plus immédiate et comme en confidence avec Dieu, précisément parce qu'il n'y a que lui qui en est le témoin et le juge. Cet œil de Dieu, qui regarde dans le secret, semble s'ouvrir avec plus de complaisance sur des sacrifices où la vanité et l'amour-propre ne prélèvent rien, et dont la flamme s'élève vers lui directement. Pour eux, il a des récompenses spéciales comme la fidélité qui les mérite, et ses récompenses sont de rendre fort pour les grands devoirs, en attendant qu'il les couronne tous. C'est ainsi que le principe évangélique s'applique à tous les devoirs, et opère dans l'homme une disposition absolue et complète à la vertu.

Dans l'application du principe évangélique à nos rapports avec les autres hommes, nous allons voir éclater des résultats *absolus* de bonté, c'est-à-dire toujours divins.

Les hommes sont placés de telle sorte les uns par rapport aux autres et aux biens de ce monde, que la meilleure manière de se détacher de ces biens et de s'en priver, c'est de les répandre sur les êtres qui nous entourent, et de reporter sur nos proches l'amour que nous nous refusons à nous-mêmes. On n'est privé d'une chose qu'à demi quand un autre n'en jouit pas à notre place; et de même que l'égoïsme et que l'orgueil tendent à concentrer dans l'individu les dépouilles de la généralité, de même l'abnégation et l'humilité tendent à revêtir la généralité des dépouilles de l'individu.

L'homme est naturellement cher à l'homme. Ce n'est qu'une raison de préférence qui le fait devenir son ennemi. Lorsqu'il cherche son bonheur en lui-même et dans les biens de ce monde, alors cette raison de préférence hostile s'accroît à raison même de l'insuffisance de ces biens pour assouvir sa nature insatiable. Plus il s'y attache, plus il devient exigeant, exclusif, jusqu'à immoler l'humanité tout entière, s'il le faut, à une convoitise. Mais, par la raison inverse, si l'homme, par la loi d'abnégation, abdique les biens de ce monde et surtout s'abdique lui-même, alors cette raison de préférence cesse et se change en une raison contraire. Il trouve dans la sensibilité qu'il se refuse et dans tout ce qui lui servait d'aliment une copieuse provision de bienfaisance à verser autour de lui, comme ces fontaines publiques qui ne reçoivent les eaux que pour les répandre, ce qui doit s'entendre de toutes sortes de biens : des biens spirituels et moraux comme des biens sensibles. S'humilier, se mépriser, se renoncer alors, c'est faire place à l'amour-propre et à l'estime d'autrui; se retrancher un bien, une satisfaction, un privilége, c'est le céder à un autre. L'amour naturel de l'homme pour l'homme, l'instinct de bienveillance et de sociabilité, la bonté, qui fut le premier sentiment que Dieu mit dans le cœur de l'homme lorsqu'il le forma, comme dit Bossuet, n'étant plus comprimés par l'amour de soi, se détendent et se dilatent de toute la puissance de cet amour-propre auquel ils sont substitués. On aime son prochain comme soi-même alors, et on se plaît à retrouver dans l'espèce la jouissance qu'on refuse à l'individu. Voilà donc le grand principe de la sociabilité humaine réalisé par le principe du renoncement.

L'amour de Dieu : voilà donc le grand principe évangélique. Or, le propre de l'amour c'est de nous faire aimer avec celui qui en est l'objet tout ce qui vient de lui, tout ce qui le rappelle, tout ce qu'il aime lui-même, de nous identifier en un mot avec son propre cœur. Il suit de là que l'amour de Dieu doit nous ramener à l'amour des créatures et surtout des hommes qui en tiennent le premier rang, mais nous y ramener en vertu d'un autre principe et avec d'autres résultats; car, au lieu que nous aimions les créatures en elles-mêmes et pour nous-mêmes, ce qui devait les corrompre et nous corrompre, parce que nous ne sommes pas principe et fin les uns des autres, le principe évangélique nous les fait aimer en Dieu et pour Dieu, et dès lors donne à cet amour une source et un écoulement infini, parce qu'il n'est autre que l'amour de Dieu, ramené à lui-même à travers ses créatures et comme rejaillissement de sa bonté. De là vient que dans l'Evangile,

après avoir dit qu'il y a deux commandements, dont le premier est : « Aimer Dieu de toute son âme et de tout son cœur, » Jésus-Christ ajoute : « Et le second, qui lui est semblable, aimer son prochain comme soi-même. »

De la combinaison du renoncement à nous-mêmes avec l'amour de Dieu jaillit ainsi la charité avec tous ses miracles ; la charité, qui n'a qu'un nom, parce qu'elle n'est, comme nous venons de le voir, qu'une seule et même affection, soit qu'elle s'adresse à Dieu directement, soit qu'elle se le propose indirectement en s'appliquant aux hommes. La charité, qui met en nous le cœur même de Dieu pour aimer les hommes, et qui nous le fait voir en eux ! La charité, avide du bonheur de nos semblables, comme l'ambition l'est de leur asservissement, et qui, comme elle, n'a pas trop du monde entier pour assouvir sa faim et promener son zèle! La charité, qui agit sans relâche avec une force qui soumet tous les obstacles et une délicatesse qui ménage toutes les susceptibilités, qui s'exhale incessamment du cœur du Chrétien et se métamorphose de mille manières autour de lui pour se plier à toutes les exigences et se dérober en même temps à tous les regards ; qui non-seulement verse l'or, mais aussi des paroles amies et souvent des pleurs, et laisse après elle la résignation, le courage, l'espérance ; qui remet les offenses, défend les absents, tolère les méchants, sourit à la haine, s'écarte et s'abstient devant la colère et la vengeance, retire avec soin du foyer de l'amour-propre tout ce qui pourrait l'embraser, prend sans cesse sur elle de quoi pardonner, de quoi oublier, de quoi complaire, de quoi soulager, sans laisser soupçonner ses sacrifices, et, par la fascination de son céleste sourire, endort tous les mauvais instincts autour d'elle et réveille toutes les vertus ! Certainement il est Dieu, celui qui a apporté à la terre la charité.

Enfin la morale évangélique fait rentrer l'homme à sa place par rapport à lui-même et à ses plus chers intérêts.

Ce qui corrompt l'homme en renversant l'ordre de ses facultés, et devient par suite la source de tous ses désordres et de toutes ses souffrances, c'est de vouloir nourrir son âme immatérielle et immortelle avec des aliments terrestres et passagers ; c'est de s'arrêter et de se borner à lui-même alors que sa nature éminemment progressive l'emporte au dehors par une perfection dont la réalité n'est pas ici-bas ; c'est enfin de vouloir faire de l'infini avec du fini, de l'absolu avec du contingent, du parfait avec l'imparfait, la félicité d'un ange avec des amours mortels.

Le faire revenir de cette folle méprise c'est donc le sevrer de ce qui fait son mal. Il faut à cette âme immortelle, à cette âme qui engloutit le temps et saisit l'éternité, des biens en dehors du temps et éternels. Il faut l'arracher à ce jeu de dupe où elle se ruine sans cesse en recommençant toujours à exposer un amour qui demeure contre des... passent. Or, c'est ce que fait ad... le principe évangélique, parce... violemment et qu'il substitue sa... avec assurance, des objets célestes... périssables qu'il nous fait quitter. L... maine, du reste, est douée d'une... sive de sensibilité et d'amour, ... pas à se frayer une route nouv... biens véritables qui lui sont offerts... y ait d'intervalle appréciable entre... états, comme un arbre dont on c... basses branches ; chaque coup, chaque... chement qui lui est porté, fait re... sève et dirige sa végétation ve... ainsi l'homme, sous les coups de la... tion évangélique, se redresse e... hors des créatures vers lesquelles... incliné, hors de lui-même où i... né, et pénètre dans sa véritable... il était déchu, au sein de Dieu, o... facultés se dilatent et retrouvent... deur native et leur félicité.

Alors les deux principes de ... de misère, qui se trouvaient pr... confondus en lui et le faisaient ... ses propres yeux, se dégagent ... raissent clairement distincts. I... que sa misère venait de lui-même... tel qu'il est : faible, borné, frag... sans cesse de son propre poids ... ment et à la corruption ; et il ... traire que ce qu'il y a en lui de ... de force vient de Dieu et n'a de ... durée progressive que par son ... lui. Et comme cette misère et ce... sont illimitées, l'homme trouve... progresser perpétuellement de ... Dieu ; car plus il avance, plus la ... tincte des deux natures se dé... apparaît dans le miroir des ... divines ; plus il est porté par ... fuir la première pour s'unir à ... plus le sentiment de son indigence... néant le repousse, plus la contem... divines perfections l'attire, et ... trouve comme lancé dans une ... fectibilité indéfinie et dès lors ... parfait, s'il est vrai que le bonheur... se trouve dans leur développement... la direction de leurs facultés vers ... tinées.

On ne saurait exprimer tout ce... de bien-être dans cet état, bien-être... tache à l'âme chrétienne, malgré ... tions et les sacrifices qu'elle s'impose... le dégoût s'attache à l'âme mon... gré les jouissances et les plaisirs... poursuit. La liberté, la certitude... l'amour s'y font sentir à la fois avec... fondeur qui tient de l'infini, et ... autour de l'âme comme une atmo... mineuse où elle puise une vie ... et se dilate pleinement.

Et ce n'est pas le cœur seulement... sent ce bien-être, mais toutes les ... surtout l'intelligence par son ém... de tous les préjugés qui viennent ...

et par la rectitude de vue que lui donne airement un principe qui la place en ; et au-dessus des choses humaines.

jetant un dernier coup d'œil sur ce sujet, il faut donc reconnaître que le ne de la morale évangélique, qui se e dans l'amour de Dieu porté jusqu'à ıtissement de soi : *Amor Dei usque ad ıptum sui*, est un principe générateur érité et de la perfection absolues en ar rapport à Dieu, par rapport à nos s, par rapport aux autres hommes, et port à nous-mêmes; et que tant de ité et de fécondité, une excellence si e et si souveraine, dépassent la portée ne et vont se confondre avec les carac-uxquels la raison reconnaît déjà la é.

igueur absolue de ce principe évan-e par rapport à notre nature actuelle, crucifie tous les penchants, suppose ırs dans celle-ci un obscurcissement dépravation exclusifs de la possibilité lle de l'avoir trouvé. L'humanité pou-ver tous les principes secondaires de et atteindre tous les degrés de la tion, excepté celui-là, parce que celui-t exclusif d'elle-même et de son état, résumait dans le principe diamétrale-nverse, savoir l'amour de soi jusqu'à ıtissement de la notion de Dieu : *Amor que ad contemptum Dei*. Entre cet état incipe qui nous en a retirés il y avait a distance qui sépare la mort de la vie. ait fallu ne pas avoir besoin de l'appli-de ce principe pour être capable de le r. Renoncer à tout, et après cela se er encore soi-même, devait paraître L'idée ne pouvait pas même en venir, que le néant n'offre pas de prises, et ırait fallu se franchir soi-même, ce inimaginable, pour atteindre à l'idée e de l'amour de Dieu jusqu'à l'anéan-ent de soi : *Amor Dei usque ad con-m sui*. Et lorsque de ce néant vint à cette idée d'abnégation et de sacrifice, ratrice du monde moral, alors une dé-immense dut accueillir cette folie, es les puissances humaines durent se er pour l'étouffer.

ıonde a fini par adorer cette folie ce-t; mais nous ne craignons pas d'affir-e cette adoration et toutes les mer-de sagesse et de force qui la moti-rouvent moins la divinité de son ob-e le mépris et la persécution dont il bord la victime, et que Jésus-Christ s Dieu, si j'ose ainsi dire, sur le Cal-ue sur le Thabor.

este on peut conclure, en bonne lo-ce nous semble, que s'il est un prin-*morale* que, pendant trois mille ans erches assidues, les hommes et les aux génies qui aient brillé parmi les s n'ont pu trouver, duquel ils se sont s constamment et de plus en plus, e l'homme ne pouvait pas le trouver. si, au bout de ces trois mille ans de tentatives impuissantes et au plus fort de l'incapacité humaine à cet égard, un homme a fait paraître tout à coup ce principe dans le monde, l'a mis le premier en action sur lui-même dans tout ce qu'il avait de plus horrible à la nature, et l'a fait prévaloir contre tous les préjugés et toutes les passions, jusqu'à en faire l'étoile polaire de l'humanité..., c'était un Homme-Dieu.

Ici l'auteur expose toutes les horreurs et les abominations du paganisme. Puis il poursuit : « L'Evangile du Christ est venu balayer toutes ces ordures, démasquer toutes ces fausses vertus, rehausser les quelques véritables vertus qui faisaient le fond vital de la société, telles que la justice, la tempérance, la sincérité, la constance, mais qui avaient quelque chose de stérile et de borné comme l'estime humaine qui en était l'objet et le prix, et replaçant de ses mains divines le monde moral sur un principe nouveau, *le sacrifice* dans ce qu'il y a de plus général et de plus absolu, puisqu'il s'étend de la terre au ciel, il en a fait jaillir, comme autant de constellations, toutes ces vertus divines, sociales et vivifiantes; l'humilité, la charité, la résignation, le repentir, le pardon des injures, l'amour des ennemis, le respect et l'amour de la pauvreté, la fraternité universelle, le zèle de la vérité, la foi, l'espérance, la charité, groupe céleste qui résume toutes les autres vertus, et qui se résume lui-même dans la plus éminente : la charité. La charité ! qui embrasse dans un seul sentiment comme dans une seule expression toute la terre, et non-seulement toute la terre, mais la terre et le ciel, pour les consommer dans l'unité, qui est le terme de l'amour, qui est la vie, la vie éternelle. »

Mais le prodige appelle le prodige sur la terre où nous marchons. Tous les symptômes de morale rêvés par les hommes sont restés à l'état d'utopie. Ce n'est pas qu'ils n'aient fait ce qu'ils aient pu pour les faire plier à la pratique : voyez Lycurgue et Platon, quelles mutilations ils ont fait subir à la loi naturelle ! quels sacrifices ils ont faits à la corruption et aux exigences de leur pays et de leur temps pour composer leur idéalité morale ! quelles persécutions ! quels efforts ! On peut dire qu'ils ont taillé à leur guise dans la morale naturelle, et qu'ils l'ont mise sur le lit de Procuste pour faire une république... sur le papier ou dans un cercle de temps et de lieu tellement circonscrit, comme Lycurgue, qu'il faut plutôt y voir un régime politique qu'une morale. — Au surplus, il faut leur rendre cette justice qu'ils n'ont jamais visé à l'*humanité* et à l'*universalité;* la tâche leur paraissait non-seulement impossible mais inimaginable; c'était bien assez d'une petite ville, et encore fallait-il qu'elle fût en l'air.

Le Christ s'est proposé de prime abord le monde ! « Mon champ c'est le monde, » dit-il lui-même, et non-seulement le monde du temps où il parut, mais le monde de tous les temps jusqu'à la consommation des siècles.

Ce n'est pas à une cité, à un peuple, à un empire, c'est au genre humain tout entier qu'il s'adresse, voilà sa république, c'est sur la nature humaine qu'il vient poser la main, la même main qui l'a créée et qui seule pouvait la ranimer. Il lui jette comme un frein la loi évangélique, et cette loi, si inflexible, si exigeante, qui ajoute aux rigueurs nouvelles, qui aspire à réaliser la perfection même du ciel sur la terre, et prend tous nos penchants au rebours, sans ménagements, sans concession, et exige tout ou rien...; cette loi, dis-je, prend tout à coup, elle attire tout à elle, elle se convertit le monde; devant elle tombent les divisions d'espace et de temps qui partagent nos destinées mortelles: ce n'est pas Athènes, ce n'est pas Rome, ce n'est pas le siècle de Tibère ou de Constantin, c'est tout l'univers, se sont tous les siècles qui reçoivent son joug. L'Evangile, qui enveloppe toutes nos actions, toutes nos pensées, tous nos désirs, comme un réseau de fer, et qui ne nous présente de tous côtés que des aspérités, est en même temps ce qu'il y a de plus flexible, de plus suave, de plus léger; il se prête à tous les changements et à tous les développements de l'espèce humaine, sans changer et sans céder lui-même; il s'harmonise avec toutes nos situations et nos besoins, en aspirant sans cesse à les réformer; tous les rangs, tous les âges, toutes les conditions, toutes les intelligences, lui conviennent également; toutes les formes de gouvernement, tous les degrés de civilisation, lui sont acceptables; immuable dans son fonds il a des proportions pour toutes choses, et dans toutes choses il parvient à réaliser sa divine unité.

Il y a là, disons-nous, dans ce simple rapprochement de l'œuvre du Christ et de l'œuvre des hommes, non-seulement pour la conception, mais pour la réalisation, un motif bien éminent pour notre foi. La conception évangélique est un prodige de perfection et de sainteté qui exclut toute origine humaine, nous l'avons vu, mais la réalisation est un second prodige plus grand encore, parce qu'il se trouve exister en raison inverse du premier. La conversion du monde à une seule loi morale est déjà un fait surhumain, mais combien ce fait devient-il plus surhumain si cette loi est déjà elle-même un prodige de perfection et de sainteté en opposition radicale avec les préjugés et les passions du monde! C'est comme une montagne sur une montagne, si l'une suppose toute la sagesse, l'autre réclame toute la force d'un Dieu; et cette sagesse et cette force s'exaltent réciproquement.

Comprenez-le bien, car nous touchons ici une des preuves les plus sensibles de la divinité du Christ; les conceptions des moralistes anciens étaient infiniment moins sévères que l'Evangile, ne serait-ce que parce que les plus rigoureuses laissent à l'homme l'amour de lui-même qui s'enrichissait du sacrifice de tous les autres, dernier amour que l'Evangile est venu lui arracher.

Cependant ces morales moins... n'avaient pas de sectateurs, et ... entraîné à lui le monde entier.

« Depuis Thalès jusqu'aux p... ques raisonneurs et jusqu'à leurs ... dit Voltaire, aucun philosophe ... seulement sur les mœurs de ... demeurait. » — Le Christ paraît ... sur tout l'univers et sur tous les ...

On demande des preuves de ... du Christ: en voilà une, ce ... elle est telle que non-seulement ... prouver l'intervention de Dieu ... mais qu'elle est de force à ... rité même de son existence ... l'athée. »

MORT DE JÉSUS-CHRIST. — « L... Jésus est d'un Dieu, » dit Jean-Jacques ... seau lui-même, en parlant de ... Passion du Calvaire qui, depuis ... mille ans, épuise l'admiration ... A peine trois siècles après cette ... sus-Christ, saint Cyrille, patriarche ... salem, disait sur les lieux mêmes ... vous de nier la réalité de la Passion ... veur et de sa mort, car vous ... contre vous mille redoutables ... das le traître se lèverait aussitôt ... pour vous confondre. (*Matth.* xx... qui l'a livré, sait que ce n'est pas ... que les princes des prêtres et les ... peuple ont condamné. Il vous ... trente deniers, prix de sa trahison ... xxvi, 15), le jardin de Gethsémani ... de son attentat. Je ne vous dis ... du mont des Oliviers (*Luc.* xxii ... témoins de sa prière nocturne, ... qui éclairait son agonie, de ... épouvanté, refusa au monde sa l... xxiii, 45), de ce feu près duquel ... chauffait. (*Joan.* xviii, 18.) ... les épées tirées contre lui dans ... Gethsémani (*Matth.* xxvi, 55) ... doutez le glaive éternel. La ma... phe, ou plutôt ses ruines, qui ... attesteront contre vous de la ... celui qui y fut jugé. Au jugement ... Caïphe en personne se lèvera ... ainsi que ce valet dont la ... souilla par un soufflet la face ... Sauveur, et ceux qui le garrottèrent ... traînèrent au prétoire. Hérode, P... là pour vous dire: Quoi! vous ... qui devant nous fut calomnié, ... avons reconnu nous-mêmes pour ... Quant à moi, vous dira Pilate, je ... les mains. Tous ces sycophantes, ... masse impure de faux témoins, ... soldatesque qui le couvrit par dérision ... manteau de pourpre, qui le couronnèrent ... nes, tous les bourreaux qui le ... sur le Golgotha, les soldats qui ... sort sa robe, Simon le Cyrénéen ... à porter sa croix, seront alors ... d'impitoyables accusateurs.

Toute la nature se soulèvera ... vous rappellera son éclipse, ... vin aromatisé, son roseau, son ...

bois de la croix qu'elle a produit, la mer son éponge; le soldat qui lui perça le flanc; les femmes qui pleurèrent au pied de la croix, le voile du temple qui se déchira; le prétoire de Pilate, lequel, par la puissance de Jésus crucifié, ne présente aujourd'hui que l'aspect d'un désert; ce Golgotha sacré qui élève ici sa tête superbe, qui nous montre encore aujourd'hui les rochers fendus à la mort du Christ; ce sépulcre qui est ici proche, cette pierre posée à l'entrée du monument, et que nous voyons encore aujourd'hui à la même place; cet ange qui en garda l'entrée, les saintes femmes qui l'adorèrent après sa résurrection; Pierre, Jean, qui coururent au sépulcre; Thomas qui mit sa main dans la plaie de son côté, et les doigts dans celles de ses mains. Car, remarquez-le, c'est dans votre propre intérêt que Thomas fut un si scrupuleux scrutateur de la vérité. C'est pour vous, qui n'y étiez pas et qui aujourd'hui voudriez satisfaire votre curiosité, que Dieu permit que Thomas se livrât à ce rigoureux examen. Vous avez aujourd'hui pour témoins de Jésus crucifié douze apôtres, toute la terre, et toute cette masse de fidèles répandus sur le globe, qui croient en Jésus crucifié.

Dans l'*Itinéraire de Jérusalem*, publié au commencement du IV[e] siècle, on lit : « Sur la montagne de Sion on remarque la place qu'occupait la maison de Caïphe. On y voit encore la colonne à laquelle le Christ fut attaché et flagellé. »

Cette colonne fut dans la suite placée dans l'intérieur d'une église pour soutien d'un portique. « On fit voir à sainte Paule une colonne qui soutenait le portique de l'église, encore teinte du sang du Sauveur qui y avait été attaché et flagellé. » (S. HIERON., epist. 27, al. 86.)

On ne peut nier que plusieurs siècles après la mort du Sauveur on voyait et on montrait à tous les pèlerins les rochers fendus au moment de la Passion. D'ailleurs, le témoignage de saint Cyrille est ici une autorité irréfragable. Mais il en est un autre fort curieux que nous a transmis Rufin, contemporain de saint Jérôme, dans son *Histoire ecclésiastique*. (Lib. IX, cap. 6.) Il fait ainsi parler saint Lucien au préfet son juge, d'après les Actes de son martyre. « Si vous hésitez à vous rendre aux preuves que je viens de vous donner, je vous produirai pour témoin le lieu même où les choses se sont passées. *Vous trouverez à Jérusalem les rochers du mont Golgotha encore brisés sous le poids du gibet.* » Il fut martyrisé l'an 250, sous l'empereur Dèce. On doit conclure de ces paroles que la montagne s'est entr'ouverte au lieu même où la croix était plantée. Et c'est cette fissure que l'on montre encore à tous les pèlerins.

La pierre du sépulcre, du moins du temps de saint Jérôme, se voyait dans l'intérieur de la grotte du saint sépulcre, près du sarcophage, où reposait le corps du Christ. Voici ce qu'en dit saint Jérôme, en parlant de sainte Paule : « Etant entrée dans le Saint-Sépulcre, elle baisa la pierre que l'ange avait détournée de l'ouverture du tombeau. » Au reste, dans le principe, le tombeau de Jésus-Christ était une grotte creusée dans un double rocher. Le premier servait de vestibule à l'autre, suivant l'antique usage des Hébreux. (*Gen.* XXIII, 19; XXV, 9.) La première grotte était ouverte, c'est de celle-là que parle le poëte Juvencus (*Hist. Evang.*, lib. IV, vers. 726) :

Limen concludunt immensa volumina petræ.

La grotte intérieure, ou seconde grotte, présentait la forme d'une chambre circulaire taillée sous un immense rocher, qu'un homme debout pouvait à peine atteindre de la main. L'entrée du monument regardait l'orient, c'est à cette entrée que fut placée et scellée la pierre. Le corps de Jésus-Christ fut placé du côté nord, dans un trou pratiqué dans le roc, long de sept pieds, élevé du sol de trois palmes (ou deux pieds); l'ouverture de ce trou latéral regardait le midi. » Telle est la description qu'en donnait, dans le IX[e] siècle, Pascal Rathbert, moine de Corbie. (Lib. II in Matth., cap. XXVII, 60.)

« A la mort de Jésus-Christ, » dit Rossignol, « la nature est en deuil, le soleil s'éclipse, la terre tremble, les rochers se brisent, le voile du temple se déchire. Le fait est-il signalé par des documents non chrétiens? Voilà la question : Examinons-la.

Il y a une tradition rabbinique sur laquelle on ne s'est peut-être pas assez arrêté. On lit dans le Talmud de Jérusalem et de Babylone que les merveilles du temple cessèrent quarante ans avant sa destruction, qu'une grande révolution se fit dans le sanctuaire, que la lampe s'éteignit, que les portes gémirent, que le grand prêtre en fut épouvanté (37). Or, c'est le 8 d'août de l'année 70 que le temple fut brûlé. Retranchez de ce nombre les quarante ans du Talmud, il restera trente, l'âge véritable de Jésus, commençant son ministère public ou le finissant; car il fut très-court, et l'auteur juif, au lieu de dire *trente-huit*, a pu suivre l'usage en se contentant du nombre rond, *quarante*. Si cette preuve n'est pas absolue, elle n'en est pas moins digne de l'attention des critiques. Je m'arrêterai moins encore à Phlégon, à Thallus, à Denis l'Aréopagite, ce sont des autorités contestées. Le premier cependant, qui était un affranchi d'Adrien, est cité par Origène, Eusèbe et saint Jérôme, en témoignage des ténèbres et des tremblements de terre qui arrivèrent à la mort du Christ. Nous laissons ces textes anciens et privés pour d'autres plus anciens encore, et dont la valeur est incontestable, parce qu'ils étaient publics et revêtus, pour ainsi dire, du sceau

(37) Talmud de Babylone, dans Galatin, liv. IV, n. 8, p. 209; idem, traité *Avoda*, c. 1, dans Wayenseil, t. I, p. 312; Talmud de Jérusalem, dans Galatin, liv. IV, n. 8, p. 209; PIERRE-ALPHONSE, *Dialogue*, tit. II.— *Voy.* BULLER, in-8°, p. 204, etc.

de l'autorité impériale. Les registres de l'empire faisaient mention des ténèbres du Golgotha. Tertullien, esprit ferme, jurisconsulte distingué, qui savait beaucoup et bien, adressa un jour au sénat et à l'empereur, au peuple et aux magistrats, une Apologie en faveur du christianisme persécuté. C'était cent ans seulement après la mort du dernier des évangélistes. Se contente-t-il de citer l'histoire évangélique? Il prend hardiment les persécuteurs, il les conduit dans les archives de l'empire et leur dit : Regardez? *Eum mundi casum relatum in arcanis* (al. *archivis*) *vestris habetis* (38). — Même chose se trouve dans une autre Apologie faite par le martyr Lucien. « J'en appelle au soleil, » dit-il, « qui voila sa face à la vue des impiétés de la terre. Lisez vos propres Annales, vous y trouverez que du temps de Pilate, quand le Christ souffrait, le soleil se retira, et que, en plein midi, les ténèbres prirent la place de la lumière (39). » Il ne s'agit pas ici d'un Thallus, le crédule amateur de prodiges, tout païen qu'il était; ce n'est pas le témoignage équivoque de Phlégon, ou l'extrait d'un livre apocryphe. Les deux auteurs anciens que j'ai cités ont pris au Capitole même, des mains de l'empereur, l'Apologie et les preuves de la véracité chrétienne. L'Évangile s'écrit sous la lumière du siècle d'Auguste : les faits, et ceux qui les racontent, sont contemporains; les acteurs sont de hauts personnages; les détails, qui devraient être poétiques et sans preuves, sont froids et confirmés par les actes de l'autorité publique.

Les archives du Capitole étaient celles du monde; c'est à ce dépôt public que Tertullien et Lucien renvoyaient hardiment le sénat et les empereurs. Ils ne nomment pas ici le rédacteur des pièces qu'ils invoquent; mais il est évident qu'ils ont dans leur pensée les Actes et la correspondance de Pontius-Pilatus, procurateur de la Judée. Dans l'Apologie que Justin, martyr, présenta à Antonin le Pieux, en 140, après avoir rapporté le supplice de la croix et quelques circonstances qui s'y rattachent, l'écrivain ajoute : « Vous connaissez toutes ces choses d'après les actes qui en ont été rédigés du temps de Pilate. » (JUSTIN, martyr, apolog. 1, n. 36.) Justin répète cette phrase en parlant des miracles de Jésus, dans son Adresse à l'autorité impériale. Enfin, cinquante ans plus tard, l'érudit Tertullien, plus explicite encore dans un autre passage de l'*Apologétique*, termine ainsi une période relative à Jésus : « Au reste, » dit-il, « vous savez tout cela; Pilate, Chrétien au fond de son âme, a tout annoncé à Tibère, qui était alors empereur (40). » Il est donc évident que ...
tullien ne cite personne quand ...
les ténèbres et le tremblement de ...
gnalés par *des actes d'une autorité* ...
il fait allusion à ceux de Pilate, ...
ici : une ligne explique l'autre. ...
chers du Golgotha ne sont point ...
MM. de Châteaubriand, de For...
ramb les ont vus avec stupéfa...
voyageurs anglais, historiens et ...
Doubdan, Millar, Pleming, Maun...
wet et autres, attestent que le ...
Calvaire n'est point fendu natur...
selon les veines de la pierre. Le c...
dison (*De la religion chrétienne*, ...
l'anglais, 2ᵉ édit. t. II, p. 120) rap...
savant mathématicien, déiste ...
ne croyait qu'à l'histoire natur...
A + B, s'écria, en regardant la f...
rocher : *Je commence à être Chrétien* ...
il dit, si, dans ce moment, on lui ...
dans les archives ou les fastes de ...
ce prodigieux événement signal...
par son procurateur de la Judée, ...
temps que le supplice d'un homme ...
pelé Jésus? Saint Cyrille de ...
avait donc grandement raison que ...
(catech. 13) : « Si je voulais ...
Christ a été crucifié, cette monta...
quelle nous sommes présentemen...
blés, me l'apprendrait. »

« Je voudrais pouvoir rapporter ...
qu'ont écrit les Scheuchzer, Mead, ...
nus Vogler, Triller, Richter, Esch...
plus récemment les deux Gruner, ...
physiologie de la Passion de Jés...
leurs savantes investigations, les ...
ses analogies médicales que ...
science, pour prouver le caractère ...
frances de Notre-Seigneur et la ...
mort. » (Mgr. WISEMAN, *Disc. sur les* ...
entre les sciences et la relig. ...
p. 280.) J'ai hâte de finir. Après les ...
dix semaines des prophéties sous le ...
des deux Geminus, la quinzième ...
règne de Tibère (41), après avoir ...
le célibat, Jésus quitta la terre à la ...
jeunesse, nu, honni, déchiré, *chargé* ...
de douleurs et de souffrances qu' ...
est chargée de grains de blé (42). ...
poursuivi par sa conscience, et ...
Rome, traversa en proscrit le ...
de l'Orient en Occident, de ...
Lyon, où il mourut. Et depuis... ...
sur laquelle Jésus a été cloué, est ...
bout dans le monde. » (*Lettres* ...
Christ.)

MORTS RESSUSCITÉS PAR JÉSUS-...
La résurrection d'un mort est ce ...
humain conçoit de plus extraordina...

(38) Tertull., Apol. 21, p. 22 : « Eodem momento dies medium orbem signante sole, subducta est.... Eum mundi casum, » etc.

(39) Lucien martyr, dans une addition à l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, d'après Rufin, qui avait traduit cette Apologie.

(40).... « Ea omnia super Christo Pilatus, et ipse jam pro sua conscientia Christianus, Cæsari tunc Tiberio nuntiavit. » (TERTULL., apol. 21.)

(41) TERTULL., *Adv. Judæos*, cap. 8 ...
Gemino et Ruf. Gemino); AFRICANUS, ...
in Dan. IX; LACTANT., *Institut.*, lib. IV, ...
mort. persecut., c. 2 (Geminis coss.)

(42) Talmud, traité *Sanhédrin*, fol. ...
parlant d'Isaïe, un docteur juif enseigne ...
a chargé le *Messie* d'autant de dou...
souffrances qu'une meule est chargée ...
blé. »

que dans tous les pays, dans tous les siècles, on regarde comme le plus impossible. Ce n'est point là, d'ailleurs un miracle équivoque, il est évident qu'il n'y a que Dieu qui puisse l'opérer. Or, Jésus-Christ a ressuscité des morts, donc Jésus-Christ est Dieu; car si plus tard des saints ont également opéré le même miracle, ils ne l'ont jamais fait qu'au nom et par la puissance de Jésus-Christ.

Rien n'était plus facile à tous les Juifs, aux princes des prêtres, aux scribes et aux pharisiens ennemis de Jésus, et aux premiers fidèles de l'Eglise de Jérusalem que de vérifier la vérité de ces miracles. Ils étaient sur les lieux entourés des témoins qui avaient vu ces morts revenir à la vie, et possédaient en un mot tous les moyens de vérification possible. C'est ce que fait parfaitement sentir Abbadie dans les réflexions suivantes: « C'est », dit-il, « par la résurrection des morts que Jésus-Christ a voulu se rendre témoignage à lui-même. Les évangélistes n'ont pu en imposer aux hommes à cet égard; ils auraient peut-être pu tromper des hommes d'un climat et d'un temps fort éloignés du leur; mais ils ne pouvaient tromper les Juifs, et sur le sujet des choses qui s'étaient passées de leur temps et devant leurs yeux. On en sera encore plus persuadé si l'on considère que les évangélistes qui, n'écrivant point de concert, s'accordent également à écrire à peu près les mêmes faits et les mêmes miracles, citent les temps, les lieux, les personnes, les témoins, toutes les circonstances des faits qu'ils attestent. A Naïm, Jésus-Christ ressuscite un mort qu'on portait déjà au sépulcre; il fait arrêter la bière, et le mort se relève à l'instant : ce mort était le fils d'une veuve. (*Luc.* VII, 11 seqq.) La fille de Jaïre étant décédée, il entre dans sa chambre, et la fait paraître vivante aussitôt qu'il lui adresse la parole, bien que les joueurs d'instruments, les ménétriers et les autres personnes qui avaient le soin des obsèques, selon la coutume de ce temps-là, se fussent moqués de lui au commencement. (*Matth.* IX, 18 seqq.) Enfin, il ressuscite Lazare à Béthanie devant plusieurs Juifs, et en présence de Marthe et de Marie, il le ressuscite quatre jours après sa mort et lorsqu'il sentait déjà mauvais. (*Joan.* XI, 1 seqq.) — (*Voy.* LAZARE.) Voilà ce qu'apprend aux Juifs un livre qui s'écrit de leur temps et qui leur fait l'histoire d'un homme qu'ils ont vu mourir attaché à la croix, et de ses miracles qui se sont faits au milieu d'eux.

Ces faits sont, ce me semble, circonstanciés d'une sorte à découvrir bientôt l'illusion s'il y en a. On cite les noms des lieux ou les personnes; on sait où est la ville de Naïm, et la résurrection d'un mort est un événement assez considérable pour qu'on ne soit pas obligé de demander plusieurs personnes et de chercher longtemps pour savoir ce qui s'est passé. Jaïre est un homme connu, et même qui vit dans la considération; il a des parents, des amis; rien n'est si facile que de s'informer si sa fille a été véritablement ressuscitée. Béthanie n'est qu'à quinze stades de Jérusalem, et Lazare est de Béthanie; il est encore vivant ou ses sœurs le sont, ou s'ils ne le sont ni les uns ni les autres, il y a assez de Juifs qui l'ont vu et ont conversé avec lui après sa résurrection.

Si toutes ces résurrections que nous venons de marquer ont été fausses, les docteurs juifs qui ont pris tant de peine, soit pour chercher de faux témoins contre Jésus-Christ, soit pour corrompre un de ses disciples, soit pour le faire passer pour un mangeur et un buveur, un ami des péagers et des gens de mauvaise vie, soit pour le faire passer pour un magicien qui ne chassait les démons que par Béelzébub, prince des démons, ne peuvent pas avoir manqué de convaincre ces Evangiles d'imposture aussitôt qu'ils ont paru; ils n'avaient que faire pour cela de sortir de la ville de Jérusalem. Il y avait dans cette dernière des gens de Bethléem, de Gadara, de Naïm, de Béthanie, de Capharnaüm, et de tous les endroits où ces prétendus miracles avaient dû être faits; mais quand la haine des ennemis des Chrétiens n'aurait pas été capable de faire connaître l'imposture, ces prosélytes chrétiens, qui étaient à Jérusalem et qui composaient cette florissante Eglise qui y était, ne pouvaient manquer de curiosité ou pour voir ces morts que Jésus-Christ avait ressuscités, ou pour voir ceux qui avaient été les témoins oculaires de leur résurrection, ou pour parler à leurs parents et à leurs amis, ou pour voir les lieux où ces choses s'étaient passées. Et, en effet, l'Evangile nous parle d'un grand nombre de Juifs qui allèrent en Béthanie pour voir Lazare qui avait été ressuscité. Nous n'en douterons pas, nous qui avons vu, depuis ce temps-là, une infinité de personnes faire le voyage de la Terre-Sainte, non pour voir des personnes ressuscitées ou des villes entières rendre témoignage à cet événement, mais simplement pour voir les lieux où ces choses se sont passées, et pour considérer des montagnes et des rochers que l'on croit avoir été honorés de la présence du Fils de Dieu. On allait chaque jour de Jérusalem à Béthanie; ce qui se faisait à Béthanie n'était pas plus ignoré à Jérusalem, que ce qui se fait dans le département de la Seine pourrait l'être à Paris. Quand donc, ni les Juifs ennemis des Chrétiens, ni les Chrétiens passionnés pour la mémoire de leur divin Maître n'auraient pris aucun soin de s'instruire à cet égard, il était impossible qu'étant habitants de Jérusalem, ils ne sussent très-distinctement ce que Jésus-Christ avait fait à Béthanie, et qu'ainsi ils ne rejetassent sur-le-champ comme une manifeste imposture, l'histoire de la résurrection de Lazare si elle n'avait pas été véritable.

Cela est d'autant plus fort et plus démonstratif, que les évangélistes ne rapportent pas un ou deux miracles de Jésus-Christ; leur Evangile n'est qu'un tissu de circonstances miraculeuses, ce n'est qu'un catalogue de malades guéris, d'aveugles illuminés,

de morts ressuscités ; et la première impression que cet Evangile fait dans l'espace de trois ans ou trois ans et demi qu'a duré son ministère, a fait plus de miracles, et de plus éclatants qu'on n'en avait vu depuis la naissance du monde : de sorte que croire l'Evangile, c'est croire qu'il a fait ces miracles tant de fois répétés, si circonstanciés, si liés avec les autres accidents de sa vie. Il ne faut donc pas dire que les premiers Chrétiens sont devenus chrétiens sans s'informer autrement des miracles que Jésus-Christ a faits ; cela est contradictoire. Il ne faut pas dire aussi qu'ils ont cru les miracles de Jésus-Christ sans les examiner. Il ne faut pas un grand examen pour ces sortes de choses, et de plus je dis que, quand ils auraient voulu éviter cet examen, ils ne l'ont pu. Il n'est pas en ma liberté de savoir ou ne savoir pas ce qui se passe dans les lieux où j'habite. Il ne dépend pas de moi de croire ou de ne croire point certains faits qui choquent la notoriété publique, et quand un homme, sous prétexte de religion ou autrement, voudra me faire accroire qu'il a ressuscité un mort dans une bourgade, à quelque distance du lieu que j'habite, que j'ai pu voir et connaître ce mort depuis sa résurrection, ou que si je ne l'ai pas vu moi-même, plusieurs autres l'ont vu et connu, que plusieurs y sont allés pour le voir : tout cela ne dépend non plus de mon choix qu'il dépend de moi d'extravaguer ou d'avoir du sens commun.

Pour mieux comprendre de quelle force est cette preuve, il est bon de faire une supposition. Supposons qu'avec les préjugés que nous avons, c'est-à-dire bien persuadés que Jésus-Christ a fait tous les miracles qui sont rapportés dans l'Evangile, nous nous transportons dans la ville de Jérusalem et dans le temps des apôtres, et que nous arrivons dans cette ville la veill[e] de la Pentecôte auquel saint Pierre [convertit] un si grand nombre de person[nes] faisant voir qu'il avait reçu le Sa[int-Esprit] ; je soutiens, premièrement, que [nous ne] pouvons nous empêcher d'exa[miner ces] choses qui font tant de bruit, et j[e dis] de plus que, quelque envie que n[ous ayons] de nous tromper nous-mêmes, [nous ne] serons pas vingt-quatre heures à J[érusalem] sans savoir très-distinctement le[s vérités de] ces faits. Il ne coûtera pas beauco[up de de]mander des nouvelles de Lazar[e, de ses] deux sœurs Marie et Marthe, et ... trois personnes seraient mortes, ... der à parler à leurs parents et à... à ceux qui doivent avoir vu Lazar[e man]gé avec lui avant et après sa résurr[ection. Je] pourrai parler facilement à des ... à des amis de Jaïre, et des autres ... Christ a guéris ou ressuscités ... divers quartiers de la Judée et ... lée, et cela d'autant plus facil[ement que] le commerce était plus grand ... capitale de la Judée et de la ... les autres villes de la Ter[re] ... qu'entre la capitale et les ... les des autres États, les Juifs ... coutumés d'aller à Jérusalem ... aux fêtes solennelles. Je pou[rrai par] leurs m'instruire de la vérité ... fausseté de ces prodiges écla[tants qui] accompagnèrent la mort de Jés[us] ... selon le récit que m'en f[ait l'Evan]gile, et, comme il est ... que plusieurs millions de ... trompent sur un si grand ... de faits très-sensibles, il sera ... ment impossible que je ne s ... tien seulement vingt-quatre he[ures] ... avoir demeuré à Jérusalem. ... RÉSURRECTION.

N

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST. — Les théories mythiques qui, de Dupuis à Strauss, ont essayé de jeter des doutes sur l'authenticité des récits évangéliques, ne sauraient tenir contre la moindre critique historique. Aussi a-t-on dû les relayer eux-mêmes au rang des fables et des fables les plus absurdes qui aient jamais été imaginées. Dans les annales du monde, quelle certitude en effet égale celle de la naissance et de la vie du Sauveur, de tous les faits en un mot sur lesquels sont fondées les preuves historiques de la divinité de Jésus-Christ. Il serait superflu d'y insister aujourd'hui. Aussi n'en dirons-nous qu'un mot.

« Le nom du Christ a été prononcé par tous les empereurs depuis Tibère, dont le procurateur vit au pied de son tribunal celui qui le portait ; il a été déposé dans les archives de la Reine du monde avec la signature de deux de ses proconsuls ; Cyrinus assistait à la naissance de Jésus Christ, et Pilatus à sa mort. (TACITE.) Ce no[m] ... a été chanté dans les catacombes ... voûte des cieux ; il a retenti p[ar] ... le soleil, et jusqu'au fond des cav[ernes où] ne luit pas. L'Orient l'a dit, et les ... du ciel l'ont répété ; les statues s[e sont brisées] à ce souffle ; la terre s'est in[clinée sur son] axe, elle a changé de direction ... dirai-je, vous le savez, l'huma[nité sou]frante s'est réjouie ; stérile, elle a ... dée. La civilisation a son germe ... du Calvaire ; le Christ est par[tout ; nous] respirons son haleine, en lisant ... en chantant avec le poëte, en mé[ditant avec] le philosophe, en étudiant ave[c] ... L'archéologue retrouve son nom ... pierre où s'assied le Bédouin, su[r les tombeaux] des Pharaons, sur le marbre ... dans le Coran et les poésies p[ersanes de] Saadi et d'Hasiz. Le voyageur ... l'influence dans les institutions ... me, des souvenirs chez les sectes ...

et jusqu'à Syngan-fou chez les Chinois. (On conserve à la bibliothèque royale la copie de la pierre de Syngan-fou, à laquelle l'auteur fait ici allusion. Elle lui a paru avoir de huit à dix pieds de haut sur cinq de large.)

Le christianisme est un fait incontestable, on le touche, il est permanent et vivace; son Verbe agit toujours, ses œuvres prodigieuses le proclament, et ses victoires le couronnent. Otez le Christ, où est le père de toutes ces choses? Pourquoi le christianisme et ses martyrs? Il y a plus de dix-huit siècles d'effets sans cause, et de mouvements sans moteur. Le palmier ne vit et n'a d'ombrage que par ses racines; les fécondantes chaleurs de l'été ne se font pas sans soleil, et les prodiges de la *palingénésie* sans la parole du Christ. Où donc est né celui qui se tient à la tête de l'ère chrétienne, comme sa force et son principe?

Un homme qui vint au monde soixante-dix ans après la mort du Christ, le philosophe Justin, parlant au sénat et aux empereurs, disait : « Bethléem est un village du pays des Juifs, à trente-cinq stades de Jérusalem. C'est là qu'est né Jésus-Christ; vous pouvez vous en assurer vous-mêmes en consultant les registres qui ont été dressés lors du recensement de Cyrinus. » (Just., mart., *Apolog.*, lib. I, p. 75.)

Quelques années plus tard, le fils d'un centurion les montrait du doigt à un faussaire; Tertullien y renvoyait Marcion, qui était à Rome, en lui disant qu'il y verrait la tribu, le lieu précis, le toit même où le Christ vint au monde. (*Adv. Marcion.*, lib. IV, c. 7, 19, 36.)

Je m'arrête sur ce témoignage public, moins parce que ce titre existait encore du temps de Théodose (Saint-Réal, *Vie de Jésus-Christ*, lib. II, p. 129.), que parce qu'il avait une valeur si grande, que les Celse, les Porphyre, les Julien gardèrent le silence devant lui. Jamais sous ce rapport ils n'ont attaqué l'histoire évangélique.

Jésus et Bethléem! deux mots qui devaient retentir dans le monde, pendant les siècles; quelques lettres pleines de douceur et de sens, qui devaient humilier les pouvoirs intellectuels, briser le glaive des Césars, réduire en poudre les dieux de bronze et de marbre, qui étaient une bonne nouvelle pour les générations humaines; — *Bethléem* et *Jésus*, voilà donc les deux mots qui furent écrits sur les tablettes des procurateurs, emportés par les officiers impériaux et déposés dans un sanctuaire de la maîtresse du monde; comme si la Providence, en faisant dès lors écrire au cœur de Rome le nom du Sauveur, avait voulu qu'il prît par anticipation possession de son siége.

Quelques jours avant l'arrivée du nom sacré dans les murs de la ville éternelle, Virgile, comme les bergers de Bethléem, avait tout à coup quitté les champs et monté sa lyre à de sublimes accords. Il annonçait à la terre la chute du serpent et le commencement d'une ère nouvelle.

. . . . Paulo majora canamus.
Aspice, venturo lætantur ut omnia sæclo...
. . . . . Assyrium vulgo nascetur amomum.
(Virgil., *Eglog.* IV, vers. 1, 25, 52.)

D'après ce qui précède, il était facile aux Chrétiens primitifs de préciser l'époque de la naissance du Christ. Il n'y avait qu'à faire une visite aux archives de l'empire, quand ces archives existaient. Cette enquête eut lieu sous le pontificat et par l'ordre de Jules Ier qui monta sur le siége de saint Pierre en 337 (43).

Quand se fit au sein de l'humanité la conception divine, l'humanité ne s'aperçut pas qu'un nouvel ordre de choses commençait. Les forêts du Liban s'ouvrent-elles, et ses cèdres chantent-ils en s'inclinant devant un germe qui sort de terre à leur pied sans bruit? Et, parce qu'un enfant naît dans une étable au fond d'une petite vallée de Jébus, les nations doivent-elles toutes accourir, et planter un clou au Capitole? Les temps des gloires extérieures sont passés, l'homme a grandi; Dieu ne voulut pas que son Verbe éclatât comme la foudre au sommet d'un Sinaï. Le règne de l'esprit et de l'amour ne devait pas s'annoncer par les roulements du tonnerre ou le son guerrier de la trompette. La charité est humble, elle se voile; le Verbe vint dans le monde et le monde ne le connut pas.

Aussi, plus tard, quand on voulut célébrer le jour de la Théophanie (44), on hésita : les uns s'arrêtèrent au six de janvier; les mois d'avril et de mai furent choisis par d'autres; les Orientaux n'avaient rien de fixe à cet égard. Mais les recherches de Jules Ier ayant eu pour résultat le vingt-cinq décembre, ce jour fut solennisé comme celui de la naissance du Sauveur dans l'Eglise latine, puis ensuite dans tout l'Orient. Vous voyez, ce que je pourrais ici répondre à Dupuis, dont la lourde et systématique érudition n'a pas tenu compte de ces particularités, si tant est qu'il les a vues.

Rien n'empêche donc que l'on ne regarde comme fixé le jour de la manifestation du Verbe: car saint Chrysostome affirme que les registres dont il s'agit se voyaient encore de son temps. (*Lettres sur Jésus-Christ*, par Rossignol.)

NOM DE JÉSUS. — Malgré quelques doutes de certains critiques, aujourd'hui d'ailleurs tombés en désuétude, il est évident que chaque ligne des écrits apostoliques confesse hautement et solennellement la divinité de Jésus-Christ. *Jésus-Christ s'est humilié*, dit saint Paul, *et s'est rendu obéissant jusqu'à mourir sur une croix; c'est pour cela que Dieu l'a exalté et lui a donné un nom*

(43) *Voy.* le *Rational liturgique* de M. Guinebaud, dont un fragment a été inséré dans l'*Univers* du 25 décembre 1839.

(44) *Manifestation de Dieu.* Le 6 de janvier est resté une fête connue sous le nom d'Epiphanie ou les Rois.

supérieur à tout autre nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. (*Philipp.* II, 8-10.)

C'est au *nom de Jésus* que les apôtres opéraient des miracles ; c'est à lui qu'ils rapportaient la gloire de leur succès (*Act.* III, 4, 8, etc.), preuve évidente que ce n'étaient ni des imposteurs qui agissaient pour leur propre intérêt, ni des hommes crédules abusés par de fausses promesses.

NOUVEAU TESTAMENT. — Toutes les preuves historiques de la divinité de Jésus-Christ reposent sur l'authenticité des écrits évangéliques, et par conséquent, une grande partie du moins, sur l'authenticité des écrits qui les contiennent. Il importe donc de ne laisser aucun doute sur leur caractère de certitude absolue. Déjà nous avons traité cette question aux articles Evangiles, Ecrits, etc. Nous croyons utile d'y revenir encore, sinon pour ajouter de nouvelles preuves, au moins pour rappeler et résumer celles que nous avons données précédemment et auxquelles nous renvoyons le lecteur.

Ces choses sont écrites, dit saint Jean (xx, 31), *pour que vous croyiez à la divinité de Jésus-Christ.* « En effet, » dit M. Dufour, « l'existence de Jésus-Christ est sans conteste le fait le plus lumineux de l'histoire. Si on pouvait ébranler en ce point la certitude, il faudrait se résoudre à douter de tout. C'est qu'en ôtant la présence du Sauveur des annales de l'humanité, on ne peut plus rendre raison de la révolution immense qui a changé la face du monde, en un temps marqué par la critique, comme par tous les monuments. En effet, interrogez les écrits des anciens sur ce qu'était la grande famille humaine, il y a dix-neuf siècles ; voyez ensuite ce qu'est devenue la société, et dites si vous n'apercevez pas deux mondes séparés par un abîme incommensurable. Si l'âme se soulève de dégoût à la vue des turpitudes ignominieuses des peuples païens, elle se repose délicieusement sur le tableau que présentent les premiers jours de l'ère chrétienne. A peine quelques années se sont écoulées, et à chaque vice a succédé une vertu. Les hommes ne ressemblent plus aux hommes ; on croirait qu'un feu purificateur ayant dévoré les générations et leurs souillures, une seconde création a peuplé la terre d'êtres nouveaux. Cette hypothèse d'une destruction complète et d'une création nouvelle ne pouvant s'admettre, il faut bien une cause à cet effet que nous signalons ; trouvez-la dans un nom qui ne soit pas celui du Christ-Jésus. Puis, ce n'est pas tout, avant l'instant que nous fixons pour son apparition dans le monde, la croix n'était-elle pas un opprobre, et un opprobre humiliant, au point que le plus abject des criminels était trop pur à Rome pour en subir la honte ? D'où vient qu'après les jours qui suivent sa mort, elle brille sur les étendards du guerrier, sur les diadèmes, sur les couronnes impériales, comme sur la poitrine de l'innocence et de la candeur ? Si Jésus-Christ n'est point mort sur la croix, trouvez une cause à ce phénomène. Et ces trois
siècles de sang répandu pour son n...
ment les expliquer sans lui ? Est-ce...
dant trois cents ans des millions...
consentiront à mourir pour un ê...
rait jamais existé ? Toutefois, ...
certitude sur laquelle repose l'e...
Jésus-Christ, nous croyons de...
à l'orgueil, à la défiance, com...
que tout ce que nous avons ap...
mières, sur sa vie, sur ses actio...
culeuses, sur sa mort, est vérité ...
la vérité. Ceci constaté, notre pa...
large et facile à saisir. Aujour...
examen des preuves qui consta...
rité de toutes les phases de la vi...

Quelques pages d'un livre qu'...
Nouveau Testament, ou, si ...
quatre Evangiles et quelques E...
tous les monuments dans lesque...
signée la vie de Jésus-Christ. Lis...
nous dira de lui dans ces saints l...
tout, il faut nous recueillir ; car ...
Marie naît dans une étable, n...
d'abord qu'il n'a point été conçu ...
enfants des hommes, et que le n...
qui lui est donné est le seul qui ...
sa mission et à sa nature. L...
étoile merveilleuse annonce sa ...
des esprits étrangers à l'huma...
brent ; trois rois viennent adorer ...
né ; plus tard, une voix retentit d...
proclamant que Jésus-Christ est D...
ne croirait à ce témoignage ? Le C...
seule parole apaise les tempêtes ; ...
flots de la mer reconnaissent leur ...
signe, un mot, et les malades r...
soudainement la santé ; l'aveugle ...
la lumière du soleil, les boiteux ...
les sourds entendent, les morts re...
aucune infirmité humaine ne ...
contre sa puissance. Quatre ...
hommes sont rassasiés avec quelque...
quelques poissons. Enfin, selon ...
annoncé, il meurt ; mais le voile d...
déchire, mais le soleil s'obscur...
rochers se fendent d'une manière ...
que la science reste muette devant ...
entr'ouverts ; mais un trem...
terre épouvante le monde, ma...
quittent les tombeaux et apparais...
rues de Jérusalem ; enfin, lui-mê...
qu'il avait fixée, soulève la pierre ...
pulcre, revient à la vie, et se m...
quarante jours à ses disciples, ...
les instruit, les fortifie, leur donn...
sion, et cette mission était la ...
l'univers ; puis, tout étant accom...
au ciel en présence de cinq cen...

Ces faits, dont les conséquen...
forcer les Juifs, les païens, ...
monde à changer de foi et de ...
faits si prodigieux se passai...
jour, devant un peuple éclairé ...
Mais se présentent-ils à l'exa...
critique avec toutes les garanties ...
tude historique ? Les livres qui ...
nent sont-ils des auteurs dont ...
les noms ? Sont-ils intègres, n'ay...
aucune altération substantie...

iques enfin? Voilà trois questions qui
nt toujours présentées à la pensée de
ervateur, et auxquelles on donne les so-
ns suivantes. Que les Livres saints soient
ment l'œuvre des auteurs dont ils por-
es noms, c'est une chose indubitable.
radition constante les leur attribuant,
quoi voulez-vous qu'elle soit fausse,
tradition? Les premiers Chrétiens
nt un intérêt capital à savoir d'où ve-
t les Livres saints, dépositaires de leur
'ils n'avaient pu rencontrer, pour cha-
ın nom apostolique, alors une immense
ice aurait existé, et jamais ils n'au-
t embrassé la cause du christianisme
d'avoir constaté la vérité. Car vous
uvez ignorer le mot de Tertullien. Les
iers disciples de Jésus-Christ, ne nais-
point Chrétiens, mais ils le devenaient.
ste, les auteurs païens rendront, au
n, témoignage à la vérité. Julien l'A-
vous nommera les quatre évangélis-
es hérésies de Cérinthe, des Valenti-
apporteront un témoignage qui ne
pas suspect d'indulgence pour nous.
admettent les Livres du Nouveau Tes-
it, comme l'œuvre des apôtres, et
ant s'il eût été possible de contester
enticité de ces livres, elles l'eussent
parce que c'était là un moyen infail-
d'écraser l'autorité de l'Eglise qui les
mnait.
ar l'intégrité, nous ne dirons que deux
mais ces deux mots suffiront. Les
s saints sont le code sacré des Chré-
; chaque texte prescrit un devoir, ou
mne nos passions. Dès les premiers
du christianisme, ils furent répandus
it et entre les mains de tous. Or, de ce
sulte l'impossibilité absolue d'une al-
on quelconque. Pouvait-on ajouter au
mposé par le Seigneur sans soulever
clamations des peuples? Pouvait-on
cher à la loi sainte, sans qu'à l'instant
tout l'édifice ne croulât! Ou plutôt,
indre altération aurait nécessairement
le monde en deux camps : les uns vou-
texte intègre, les autres sa mutila-
Alors l'histoire nous dirait quelques
des luttes des deux partis : et pour-
le se tait; bien plus, elle nous présente
ous les peuples et dans tous les temps,
ne texte, la même loi et la même doc-
Puis enfin, nul monument écrit n'a
'un honneur pareil à celui que je vais
lire. L'Evangile a servi de point d'ap-
l'éloquence, au génie et aux recher-
les Pères; il n'est pas une ligne du
au Testament qui ne se retrouvât
e dans leurs savants commentaires,
eurs sublimes inspirations. Et mainte-
ncore on pourrait, comme dès les pre-
siècles, recomposer, avec leurs écrits,
ints Livres tels que nous les possé-
Cette identité, cette uniformité ne
nt-elles pas toute falsification impos-

us arrivons à la véracité des faits con-
dans les divins Livres, aux miracles, à
la mort du Sauveur. Essayons de la faire en-
visager sous son véritable jour.

Les faits relatés dans le Nouveau Testa-
ment protestent de leur nature contre toute
supposition d'erreur de la part de ceux qui
ont pu en être témoins. Ils étaient publics et
s'accomplissaient en présence des ennemis
même de Jésus, des scribes et des phari-
siens : ici devant quatre, cinq mille hommes,
ici devant tout un convoi funèbre. Or, parmi
les auteurs sacrés cinq ont été les apôtres de
Jésus-Christ, les autres vivaient en même
temps que le Sauveur; s'ils n'avaient pas
tous vu, de leurs yeux, les prodiges racon-
tés, ils les tenaient du moins de la bouche
même des témoins oculaires. Ni les uns ni
les autres ne pouvaient donc être trompés
sur la nature de ces faits publics, éclatants,
et à la portée de tous, de l'ignorance comme
du génie. Mais auraient-ils formé entre eux
une vaste conspiration contre la vérité? Tout
s'élève contre une semblable assertion :
leur condition, leurs qualités personnelles,
leur style, la doctrine même qu'ils prêchent,
et les motifs qui pouvaient les guider. Il ne
s'agit ici que de pauvres pêcheurs ne con-
naissant que leurs barques et leurs filets,
et de tels hommes auraient formé le pro-
jet de tromper l'univers, où tant de lu-
mières, tant de génies brillaient du plus
vif éclat! Mais ces hommes, dans leurs en-
seignements, montrent les principes les plus
purs; on respire, dans leur récit, je ne sais
quel air de candeur et de simplicité qui ex-
clut tout doute : ils vous disent leurs fautes,
leur incrédulité, sans aucun de ces retours
qui trahissent l'orgueil; leur style est calme,
sans passion, sans haine : pas un mot amer
pour ceux qui ont attaché leur maître à la
croix, comme aussi aucun déguisement
pour toutes les humiliations du divin Sau-
veur. Cette manière de dire les choses arra-
chait à Rousseau un aveu bien souvent cité,
mais qui conserve toujours une grande auto-
rité contre l'erreur : car le témoignage d'un
ennemi parle plus haut qu'on ne peut dire.
Rousseau croyait donc « que des imposteurs
n'auraient pu trouver ce ton ni cette morale;
que l'Evangile a des caractères de vérité si
grands, si frappants, si parfaitement inimita-
bles, que l'inventeur en serait plus étonnant
que le héros. » Il aurait fallu ajouter, pour
donner à ce raisonnement toute sa force in-
trinsèque, que, dans le cas d'une opposition,
il n'y aurait pas un inventeur seul, mais huit
écrivains qui n'ont pu s'entendre entre eux,
et qui, pourtant, ont trouvé chacun ce ton
et cette morale; et, pour couronner ce rai-
sonnement il faut se souvenir que ceux qui
ont trouvé ce ton et cette morale ont scellé
leur témoignage de leur sang, et certes, dit
Pascal, on doit croire des témoins qui se
sont fait égorger. Car, remarquez-le bien avec
le grand Bossuet : « Ce ne sont pas ici des
hommes prévenus qui meurent pour des
sentiments sucés avec le lait; ce ne sont pas
ici des spéculatifs et des curieux, qui, ayant
rêvé dans leur cabinet sur des choses im-
perceptibles, ou des mystères éloignés des

sens, font leurs idoles de leurs passions, et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu ; leurs pensées pourraient bien être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses. Ils nous disent : ***Nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains*** (*I Joan.* I, 1) ; et en preuve de tout cela, ils meurent. Et quels motifs, s'il vous plaît, pour vouloir imposer l'erreur au monde ? Pourraient-ils ces pêcheurs de Galilée, arriver d'eux-mêmes à ces dogmes sublimes, aux mystères, aux préceptes si purs qu'ils ont annoncés à la terre ? Mais, s'ils inventent, que prétendent-ils, » continue toujours Bossuet. « Quel avantage, quelle récompense, quel prix de leurs travaux ? S'ils attendaient quelque chose, c'était ou dans cette vie, ou après leur mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni la puissance, ni le nombre de leurs ennemis, ni leur propre faiblesse ne le souffre pas. Les voilà donc réduits aux siècles futurs : alors, ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde ; et si le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans l'histoire ait été de flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot : Si un Pierre, si un André, si Jean, parmi tant d'opprobres et de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme, et celle que nous leur donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre les esprits raisonnables que c'étaient des hommes divins, auxquels et l'esprit de Dieu et la force toujours invincible de la vérité faisaient voir dans l'extrémité de l'oppression la victoire très-assurée de la bonne cause.

Ainsi, les apôtres, auteurs des Livres saints, n'ont pu ni être trompés, ni nous tromper sur des faits qu'ils ont relatés. Mais, au besoin, un témoignage d'un grand poids vient s'ajouter à ce que nous avons dit. Ce témoignage est pris tout à fait en dehors des historiens sacrés (44*). Macrobe ne dira qu'un mot du massacre des saints Innocents de Bethléem ; mais ce mot, placé dans la bouche d'Auguste, montre toute l'affreuse réalité du carnage. Les calculs astronomiques nous diront aussi quand l'étoile nouvelle

parut dans le ciel, et le moment p[...]
cisément celui de la naissance [...]
Christ. Les Juifs, les païens, [...]
phyre ne nieront point les mira[...]
veur, et vous pourrez lire les [...]
mort dans les relations qui furent [...]
au maître du monde. Si vous [...]
saintes Vies des martyrs, vous [...]
en vérité, toutes les choses que [...]
dites dans les réponses de ces [...]
fesseurs, et si tout cela ne vous [...]
concluant, sans réplique, il vous [...]
chose inexplicable à nous expli[...]
version du monde. Car, enfin, [...]
historique que le monde a dés[...]
nisme, parce qu'il a cru au récit [...]
Lisez les apologétiques et les [...]
versions des premiers Chrétien[s] [...]
apprendrez que se convertir et [...]
que nous lisons dans le Nouveau [...]
c'était tout une même chose. [...]
poser que l'erreur ait pu échapp[er] [...]
vestigations dans ces temps si [...]
la manifestation de ces faits dans [...]
On pourra faire des chicanes, [...]
oh ! non jamais on ne pourra [...]
les hommes qui se faisaient Chr[étiens] [...]
trompés sur les prodiges qui [...]
annoncés. Eh bien ! alors, il fau[t] [...]
franchement que les Livres s[aints] [...]
comme ils sont, intègres et au[thentiques] [...]
(*Sermon sur la divinité de Jésus*[...]

Les livres qui composent le [...]
Testament : les Evangiles, les [...]
Epîtres de saint Paul, de saint P[ierre] [...]
autres apôtres, ont été écrits, [...]
qu'ils désignent et n'ont pu être [...]
lorsqu'ils ont paru, ni être al[térés] [...]
leur apparition.

Il n'ont pas été ***supposés***, car [...]
lequel il ont paru et les citations [...]
ont été faites dans les ouvrages [...]
rains ou d'une date très-recul[ée] [...]
qu'ils ont été composés par ceux [...]
portent le nom, adressés aux [...]
dans les temps qu'ils indiquent. [...]
ple, on connaît les Epîtres de [...]
à l'Eglise de Corinthe ; or, com[ment] [...]
on pu faire croire aux Corin[thiens] [...]
saint Paul leur avait envoyé [...]
que ces Epîtres étaient lues p[...]
dans leurs assemblées si ce[s] [...]
vaient pas été écrites, et si [...]
pas dans les assemblées ? il en [...]
des Epîtres ***aux Romains***, ***au[x]*** [...]
ciens, ***aux Galates***, etc.

(44*) On peut lire dans Tacite et Suétone, le recensement dont parle saint Luc. Challidius, philosophe platonicien du IIIe siècle, dans son Commentaire sur *Timée*, prononce ces remarquables paroles :

« Il est une autre plus sainte et plus respectable histoire qui nous apprend que l'apparition d'une certaine étoile ne fut point, pour la terre, une annonce de morts ou de maladies, mais le signe de l'arrivée d'un Dieu pour l'humaine régénération et le salut des choses de ce monde. » Il ajoute que les mages, à la vue de cette étoile, vinrent trouver le nouveau-né et lui offrirent des présents convenables à sa divinité.

Phlégon, cité par Eusèbe, dit [...]
année de la CC^e olympiade, c'est-à[-dire] [...]
troisième année de notre ère, il [...]
de soleil plus grande que celles q[ui] [...]
jusqu'alors ; qu'à la sixième heur[e] [...]
nèbres épaisses couvrirent la terre, [...]
apparurent dans le ciel, et qu'un [...]
terre renversa plusieurs édifices [...]
nie.

Tertullien, dans son *Apologét*[ique] [...]
sénat cet étrange événement, et [...]
consigné dans les archives.

Si ces Epîtres n'avaient été écrites, ni lues publiquement, comment les plus anciens docteurs de l'Eglise, Origène, saint Justin, saint Irénée, saint Clément, disciples et contemporains des apôtres et beaucoup d'autres écrivains en auraient-ils fait mention dans leurs écrits si rapprochés de leur apparition? Tertullien rapporte même que, de son temps, on conservait, dans ces Eglises, les ORIGINAUX des lettres qui leur avaient été adressées. Il en est de même des Evangiles. Celui de saint Matthieu, qui a paru en l'an 41 de notre ère, c'est-à-dire sept ans après Jésus-Christ, mort en 34 (selon les calculs de Newton, le plus grand des calculateurs modernes), a été écrit et publié *en présence* même de la plupart des *témoins* des événements qu'il rapporte; et personne, ni Juifs, ni païens, ni sectaires chrétiens, n'a contesté la vérité des faits et des paroles qu'il renferme. Saint Marc, saint Luc *ont également* écrit leur Evangile, à des distances très-rapprochées, quoiqu'en divers lieux, et bien certainement avant la prise de Jérusalem dont ils ne font aucune mention.

Toutes les dissidences éclatées parmi les Chrétiens ont eu pour fondement les interprétations diverses des *textes*. Les Juifs n'ont nié aucun des faits miraculeux racontés par ces évangélistes, et ils les ont expressément reconnus vrais, puisqu'ils se sont bornés à les attribuer à la puissance du démon.

Soixante ans seulement après la mort de Jésus-Christ, un philosophe distingué d'Athènes, Quadratus, dans l'Apologie du christianisme qu'il osa adresser à l'empereur Adrien, s'exprimait ainsi: « Plusieurs personnes qui ont été témoins des miracles de Jésus-Christ *vivent encore :* les prodiges opérés par ce Dieu fait homme ont été *vus* et exactement *connus*, parce qu'ils étaient réels; ils n'ont certainement pas été douteux *pour les morts qu'il a ressuscités*, et ceux-ci ont été *vus* non-seulement dans le temps que Notre-Seigneur demeurait sur la terre, mais ils ont survécu de beaucoup à son ascension, et quelques-uns *vivent même de nos jours.* » Aristide, autre philosophe athénien fort célèbre, approuve cette Apologie chrétienne de Quadratus, et ajoute lui-même de nouvelles preuves à la vérité des récits évangéliques. (ADDISON, CONDILLAC, etc., etc.)

Les trois premiers personnages célèbres convertis au christianisme furent ou témoins ou presque contemporains de Notre-Seigneur. Joseph d'Arimathie, qui fournit lui-même le sépulcre où fut enseveli Jésus-Christ, était du *grand sanhédrin* des Juifs; Denis était membre de *l'aréopage* d'Athènes; et Flavius Clément, *sénateur romain;* et ces trois savants et illustres personnages sacrifièrent leur vie à leurs convictions.

Par une providence particulière, plusieurs des disciples de Notre-Seigneur et nombre des premiers prosélytes chrétiens qui avaient vécu avec eux, parvinrent à un grand âge afin de pouvoir certifier, par eux-mêmes les vérités de l'Evangile en des temps éloignés de la publication. Saint Jean, le plus jeune des disciples de Jésus-Christ, vécut jusqu'à l'an 100 de Notre-Seigneur, soixante-six ans après sa mort; Siméon, l'un des soixante-dix disciples envoyés par Jésus-Christ lui-même pour enseigner les nations, vécut jusqu'à l'an 107; Polycarpe, disciple de Jean et qui avait conversé avec plusieurs apôtres, vécut jusqu'en 167; saint Irénée, disciple de Polycarpe, mourut en l'an 202; et c'est ainsi que la tradition de la vérité des livres du Nouveau Testament s'est transmise jusqu'à nos jours : cette tradition ayant d'ailleurs été recueillie par une foule d'auteurs profanes ou chrétiens des premiers siècles de notre ère : Denis, Quadratus, Aristide, Athénagore, Denis d'Alexandrie, Clément, Ammonius, Arnobe, Anatolius, Origène, et cette foule de Pères de l'Eglise dont les noms sont connus de tous, et qui, pour la plupart, *païens d'origine et de religion*, se convertirent au christianisme par la force des preuves qu'ils eurent sous les yeux.

Une circonstance qui doit servir de preuve très-forte que les Evangiles, les *Actes des apôtres* et autres livres du Nouveau Testament ont été écrits dans les temps les plus rapprochés de l'établissement du christianisme, c'est qu'aucun des auteurs de ces livres ne parle de l'événement important qui s'est passé en Judée, trente-huit ans seulement après la mort de Jésus-Christ. Je veux parler de la prise de Jérusalem par les aigles romaines, sous les ordres de Titus, laquelle avait été prédite par Notre-Seigneur, ainsi que le rapportent les évangélistes, avec toutes les circonstances qui ont accompagné cet événement. Il est bien certain que si le Nouveau Testament eût été écrit après la prise de Jérusalem et la dispersion des Juifs, les auteurs chrétiens n'auraient pas manqué d'en faire mention, avec d'autant plus de raison que l'accomplissement de cette prédiction de Notre-Seigneur était une nouvelle et forte preuve de sa divinité à ajouter à toutes les autres ..

Il résulte de tout ce qui précède, que les Livres du Nouveau Testament n'ont pas été *supposés*, et que tout ce qu'ils contiennent est conforme à la vérité en ce qui concerne les faits et les doctrines de l'auteur divin du christianisme.

On ne peut non plus prétendre que ces Livres ont été *corrompus* ou *altérés* depuis leur apparition; car il y a toujours eu trop de gens intéressés à signaler ces altérations, savoir : 1° Les ennemis du christianisme: Celse, Julien, Porphyre et autres écrivains juifs, ou païens, ne se seraient pas tus et en auraient tiré avantage, ainsi que les philosophes qui se sont succédé jusqu'à nous; 2° Les chefs des diverses hérésies qui ont eu lieu parmi les Chrétiens, n'auraient pas, non plus, laissé passer ces altérations, sans s'en faire un juste motif de leur séparation d'avec l'Eglise primitive; 3° Enfin, les Chrétiens

eux-mêmes, de tous les temps et de tous les pays, s'en seraient bien aperçus, vu le grand nombre d'exemplaires d'éditions et de versions du Nouveau Testament, distribués depuis son apparition jusqu'à ce jour, et qui sont toujours les mêmes; ayant d'ailleurs été cités par cette foule d'écrits qui sont entre les mains de tous les fidèles, dans les quatre parties du monde. Sur quoi je remarquerai qu'Addison rapporte « que lorsque Panthène homme d'un grand savoir, entreprit, en l'an 200 de notre ère, un voyage aux grandes Indes, il trouva, chez ces nations éloignées, l'Evangile de saint Matthieu qu'il rapporta à Alexandrie, et qui se trouva conforme au texte que les Chrétiens de ce pays avaient entre les mains. »

Terminons par le passage suivant de Duvoisin (*Démonstration évangélique*) où il résume parfaitement l'ensemble des preuves qui met en dehors de toute contestation l'authenticité et l'intégrité des livres du Nouveau Testament.

« L'authenticité des faits qui démontrent la divinité de Jésus-Christ, » dit-il, « impliquant d'abord l'authenticité des écrits où ils sont rapportés, nous sommes contraints d'établir ici celle du Nouveau Testament. La foi publique de l'Eglise chrétienne, l'autorité des écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, les témoignages exprès et les aveux des anciens hérétiques et des païens, l'inspection seule des livres du Nouveau Testament, tout concourt à démontrer l'authenticité de ces titres primitifs du christianisme.

1° Toutes les sectes chrétiennes, quoique divisées sur d'autres points, font également profession de croire que les Livres du Nouveau Testament sont les ouvrages des apôtres et des disciples dont ils portent les noms. Or, sur quoi, et sur quel principe de critique, rejetterai-je un témoignage aussi minime et aussi éclairé? Un témoignage dont l'objet n'est susceptible ni d'erreur, ni d'illusion? Un témoignage qui tombe sur un fait souverainement important, de la vérité ou de la fausseté duquel il était si facile de s'assurer? Me persuaderai-je que les premiers Chrétiens ont été assez imprudents, assez stupides, pour admettre les écrits qui contenaient la règle de leur croyance et de leur conduite, sans examiner s'ils étaient l'ouvrage des apôtres sous les noms desquels on les leur présentait.

Dans une question de cette nature la tradition constante, la foi publique de l'Eglise chrétienne est décisive. C'est par l'opinion publique de l'antiquité que nous savons certainement qu'Homère, Thucydide, Xénophon, Tite-Live sont les véritables auteurs des chefs-d'œuvre qui portent leurs noms. Nous admettons l'authenticité des écrits de Confucius et celle du Coran, sur le témoignage des Chinois et des mahométans. En général, l'auteur d'un livre ancien, sacré ou profane, ne peut être connu que par la voie de la tradition, et l'autorité de cette tradition croît à proportion de l'importance du livre, et de l'intérêt qu'il excite. Or, jamais on ne vit, en faveur de quelque [illegible] fût, une opinion aussi ferme, aussi répandue que celle des [illegible] l'égard des Livres du Nouveau T[illegible] jamais non plus il n'y eut de livre [illegible] d'exciter un pareil intérêt.

La foi actuelle de l'Eglise n[illegible] commencé qu'avec l'Eglise elle-[illegible] ne puis lui supposer une autre [illegible] l'opinion des premiers Chrétiens [illegible] impossible de tromper sur un [illegible] nature. En quel siècle en effet [illegible] contrée placerez-vous la sup[illegible] Nouveau Testament? A quel fa[illegible] buerez-vous ce grand nombre [illegible] caractère et d'un style si différ[illegible] Eglise les aura reçus la premièr[illegible] ont-ils passé des Grecs aux La[illegible] tholiques aux hérétiques? Co[illegible] fourberie si grossière aurait-e[illegible] aux Juifs et aux païens? Par q[illegible] inouï, les Chrétiens, qui jusque[illegible] entendu parler d'aucun écrit [illegible] dogmatique des apôtres, se sont [illegible] tout à coup à recevoir sous leur [illegible] évangiles et des épîtres fabri[illegible] imposteur? En vain l'on essaye[illegible] pondre à ces questions et à cent [illegible] blables. Quelque supposition qu[illegible] mette, il sera toujours imposs[illegible] quer comment les Livres du N[illegible] tament sont devenus la loi [illegible] l'Eglise, s'ils ne lui ont pas ét[illegible] les apôtres eux-mêmes à l'ép[illegible] naissance.

2° En remontant de siècle en [illegible] qu'au temps des apôtres, je trouv[illegible] bre infini d'écrivains qui citent, [illegible] expliquent, commentent les Liv[illegible] veau Testament. Je ne parle [illegible] vains postérieurs au III° siècle [illegible] tienne; car il n'est point d'incr[illegible] convienne que, depuis cette [illegible] thenticité du Nouveau Testame[illegible] aucune contradiction. Mais, dès [illegible] cement du III° siècle, je vois [illegible] nomme les *quatre Evangiles*, les[illegible] sont révérés de toute l'Eglise [illegible] ciel. Quelques années aupara[illegible] lien en appelle aux *Lettres auth*[illegible] l'apôtre saint Paul avait adress[illegible] ses de Rome, de Corinthe, d[illegible] d'Ephèse et de Thessalonique. [illegible] rétique Marcion d'avoir altéré l'E[illegible] saint Luc, et pour l'en convai[illegible] duit les exemplaires reçus dan[illegible] Eglises apostoliques, et recon[illegible] cion lui-même, avant qu'il eût c[illegible] dogmatiser.

Vers le milieu du II° siècle, j[illegible] Justin qui, dans un écrit présen[illegible] reur Antonin, parle de l'usage [illegible] les Chrétiens, de lire dans les [illegible] religieuses les écrits des prop[illegible] apôtres. Or, quels sont ces *écrits* [illegible] dont la lecture publique faisa[illegible] culte chrétien dès le temps de [illegible] Il ne faut pas le demander. On [illegible] ce sont les mêmes qui se lisai[illegible]

de saint Irénée, de Tertullien et d'Origène; les mêmes, par conséquent, qui se lisent encore aujourd'hui, et qui sont la base de notre liturgie. Mais ces lectures avaient commencé avant le temps de Justin, puisqu'il en parle comme d'un usage reçu dans toutes les Eglises. Ce n'est pas trop de trente à cinquante ans, pour qu'une coutume semblable s'introduise dans une multitude d'Eglises disséminées en Italie, en Grèce, dans l'Asie Mineure, dans les Gaules, dans toutes les régions du monde connu. Or, trente à cinquante ans avant Justin, nous touchons au siècle des apôtres, et nous recevons ces écrits de leurs disciples immédiats.

Dans les lettres qui nous restent de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, martyrisé l'an 166; de saint Ignace, évêque d'Antioche, martyrisé l'an 114, et du Pape saint Clément, qui gouvernait l'Eglise de Rome en 70, et avait vécu longtemps avec saint Pierre, on trouve plusieurs passages des Evangiles et des Epîtres du Nouveau Testament, preuve qu'ils existaient dès lors, preuve qu'ils étaient révérés des premiers fidèles comme l'ouvrage des apôtres.

Enfin, Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, rapporte que Papias, disciple de l'apôtre saint Jean, avait nommé les Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc. Il dit aussi que Panthène, fondateur de l'école d'Alexandrie, au IIe siècle, avait trouvé chez un peuple de l'Inde la foi chrétienne, et l'Evangile de saint Matthieu.

3° Dans ce grand nombre d'hérétiques qui se sont montrés presque aussitôt après la mort des apôtres, les uns admettaient, les autres rejetaient l'autorité des Lettres du Nouveau Testament, et tous, même ceux de la dernière classe, en reconnaissaient l'authenticité.

Héracléon, Ptolémée, Valentin, établissaient leurs systèmes philosophiques et religieux sur des passages du Nouveau Testament, qu'ils interprétaient à leur manière. Ils prétendaient que leur doctrine était celle des apôtres, et ne disputaient avec l'Eglise catholique que sur le sens de leurs écrits.

Les ébionites avaient un évangile qu'ils appelaient l'*Evangile selon les Hébreux*, lequel, au rapport de saint Jérôme, qui l'avait vu, n'était autre chose que l'Evangile de saint Matthieu légèrement altéré. C'étaient des Juifs opiniâtrément attachés aux observances mosaïques. Saint Paul, qui avait enseigné l'inutilité de ces observances, n'était à leurs yeux qu'un déserteur de la loi; ils rejetaient ses Epîtres, non comme supposées ou douteuses, mais comme hétérodoxes.

Au contraire, les marcionites, qui regardaient la loi de Moïse comme l'ouvrage du mauvais principe, admettaient expressément quelques Epîtres de saint Paul et l'Evangile de saint Luc, mais avec de prétendues corrections qui, selon la remarque judicieuse de Tertullien, sont une preuve évidente de l'antiquité des exemplaires catholiques, et de la nouveauté de l'exemplaire de Marcion.

Les différentes sectes connues sous le nom de gnostiques ne contestaient nullement l'authenticité des écrits apostoliques. Ces hérétiques étaient moins des Chrétiens que des philosophes qui, frappés de l'éclat du christianisme, en adoptaient tout ce qu'ils croyaient pouvoir se lier à leurs systèmes; et comme il n'y avait presque rien de commun entre leurs dogmes et la foi que professaient les Eglises apostoliques, ils ne craignaient pas de dire que les apôtres n'avaient pas compris le vrai sens de la doctrine de Jésus-Christ. Ils rejetaient donc l'autorité des Livres du Nouveau Testament, mais en même temps ils rendaient un témoignage exprès, et non suspect à leur authenticité.

De tous les anciens hérétiques, je ne vois que les manichéens du IVe siècle qui aient osé disputer contre l'authenticité des Evangiles. Mais outre que cette réclamation tardive ne pouvait rien contre la foi constante et universelle des trois siècles précédents, il suffit de lire leurs objections rapportées par saint Augustin, dans son livre *Contre Fauste* le manichéen, pour voir qu'ils ne s'appuient sur aucun principe de critique, qu'ils ne citent aucun témoignage de l'antiquité, et qu'ils ne produisent d'autre preuve que l'opposition de leur doctrine avec celle des Evangiles.

Telle est donc, puis-je dire avec saint Irénée, évêque de Lyon, dans le IIe siècle, la certitude de notre croyance touchant l'Evangile, qu'elle se trouve confirmée par le témoignage des hérétiques; et que chacun d'eux, en sortant de l'Eglise y cherche la preuve de sa doctrine.

4° Aux témoignages exprès, aux aveux forcés des anciens hérétiques, nous pouvons joindre l'opinion des païens et des Juifs, qui n'ont jamais laissé entrevoir le moindre soupçon sur l'authenticité de l'histoire de Jésus-Christ, quelque intérêt qu'ils eussent de lui disputer ce caractère.

D'abord, il est certain que les Juifs n'ont jamais contesté l'authenticité des Evangiles. On ne voit rien, ni dans les rabbins, ni dans les deux Talmuds, ni dans les *Dialogues* de saint Justin avec le juif Tryphon, qui donne lieu de le croire. Le silence, en pareil cas, vaut un aveu. Mais ce qui prouve positivement que les Livres du Nouveau Testament étaient connus des Juifs, à la naissance du christianisme et avant la ruine de Jérusalem, c'est que les ébionites, qui appartenaient plus à la Synagogue qu'à l'Eglise, admettaient, comme on l'a dit, l'Evangile de saint Matthieu.

Pour ce qui est des païens, on sait que les philosophes combattaient le christianisme dans leurs livres, tandis que les empereurs le proscrivaient par les édits. Il nous reste divers fragments de Celse, d'Hiéroclès, de Porphyre et de l'empereur Julien; et nous avons les ouvrages d'Origène, d'Eusèbe de Césarée, de saint Jérôme et de saint Cyrille d'Alexandrie qui les ont réfutés. Les objections des philosophes, et les réponses des Pères nous apprennent quels étaient les

eux-mêmes, de tous les temps et de tous les pays, s'en seraient bien aperçus, vu le grand nombre d'exemplaires d'éditions et de versions du Nouveau Testament, distribués depuis son apparition jusqu'à ce jour, et qui sont toujours les mêmes; ayant d'ailleurs été cités par cette foule d'écrits qui sont entre les mains de tous les fidèles, dans les quatre parties du monde. Sur quoi je remarquerai qu'Addison rapporte « que lorsque Panthène homme d'un grand savoir, entreprit, en l'an 200 de notre ère, un voyage aux grandes Indes, il trouva, chez ces nations éloignées, l'Evangile de saint Matthieu qu'il rapporta à Alexandrie, et qui se trouva conforme au texte que les Chrétiens de ce pays avaient entre les mains. »

Terminons par le passage suivant de Duvoisin (*Démonstration évangélique*) où il résume parfaitement l'ensemble des preuves qui met en dehors de toute contestation l'authenticité et l'intégrité des livres du Nouveau Testament.

« L'authenticité des faits qui démontrent la divinité de Jésus-Christ, » dit-il, « impliquant d'abord l'authenticité des écrits où ils sont rapportés, nous sommes contraints d'établir ici celle du Nouveau Testament. La foi publique de l'Eglise chrétienne, l'autorité des écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, les témoignages exprès et les aveux des anciens hérétiques et des païens, l'inspection seule des livres du Nouveau Testament, tout concourt à démontrer l'authenticité de ces titres primitifs du christianisme.

1° Toutes les sectes chrétiennes, quoique divisées sur d'autres points, font également profession de croire que les Livres du Nouveau Testament sont les ouvrages des apôtres et des disciples dont ils portent les noms. Or, sur quoi, et sur quel principe de critique, rejetterai-je un témoignage aussi unanime et aussi éclairé? Un témoignage dont l'objet n'est susceptible ni d'erreur, ni d'illusion? Un témoignage qui tombe sur un fait souverainement [illegible], de la vérité ou de la fausseté [illegible] si facile de s'assurer? Me persuaderai-je que les premiers [illegible]

[illegible]

on ne vit, en faveur de quelque [illegible] fût, une opinion aussi ferme, [illegible] aussi répandue que celle des [illegible] l'égard des Livres du Nouveau [illegible] jamais non plus il n'y eut de [illegible] d'exciter un pareil intérêt.

La foi actuelle de l'Eglise [illegible] commencé qu'avec l'Eglise [illegible] ne puis lui supposer une [illegible] l'opinion des premiers [illegible] impossible de tromper [illegible] nature. En quel siècle [illegible] contrée placerez-vous [illegible] Nouveau Testament [illegible] buerez-vous ce gr[illegible] caractère et d'un [illegible] Eglise les aura [illegible] ont-ils passé des [illegible] tholiques aux [illegible] fourberie si [illegible] aux Juifs et [illegible] inouï, les C[illegible] entendu par [illegible] dogmatique [illegible] tout à coup [illegible] évangiles [illegible] imposteur [illegible] pondre à [illegible] blables. [illegible] mette, il [illegible] quer [illegible] tament [illegible] l'Eglise, [illegible] les apôtres [illegible] naissance [illegible]

2° En rem[illegible] qu'au temps [illegible] bre infini [illegible] expliqu[illegible] veau Testa[illegible] vains post[illegible] tienne; [illegible] convienne[illegible] thenti[illegible] aucun [illegible] cement [illegible] nom[illegible] sont [illegible] ciel. [illegible] lien [illegible] l'apôt[illegible] [illegible] d'E[illegible] ré[illegible] [illegible]

[illegible]

...aint Jérôme, sur le point ... nouvelle traduction de ... les clameurs qui vont ... parts, s'il lui arrive de ... du monde du texte origi-...nes versions.

... à vous prouver combien il ... de supposer que les écrits ...sent jamais subi une altéra-...le, soit dans l'histoire, soit ...ne? La chose est trop facile; et ...ue vous y réfléchissiez, vous ...t compris que l'on ne peut assi-...quelque lueur de vraisemblance, ..., ni l'objet, ni l'époque, ni l'au-...te prétendue falsification.

... l'incrédule ne peut m'opposer que ...othèses qui se détruisent d'elles-... je puis l'accabler par une preuve de ... qui est encore sous ses yeux. Par-...z, lui dirai-je, les écrits innombrables ...ères de l'Eglise, qui, dans leurs com-...taires, dans leurs traités dogmatiques, ...s leurs homélies, ont transcrit en quelque ...te le Nouveau Testament, vous y retrou-...rez le sens et presque toujours les paroles mêmes de nos Livres saints; en sorte que, si, par impossible, ces Livres venaient à disparaître tout à coup, il serait aisé de les refaire, en rassemblant les citations éparses dans les auteurs ecclésiastiques : preuve démonstrative de l'intégrité constante des livres du Nouveau Testament, puisqu'il en résulte que nos exemplaires actuels sont parfaitement conformes à ceux de la plus haute antiquité. »

NUITS. — Jésus-Christ avait dit : *De même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.* (*Matth.* XII, 40.) Cela ne s'est pas vérifié, disent les incrédules, puisque, selon les évangélistes, Jésus-Christ n'a demeuré dans le tombeau que depuis le vendredi jusqu'au dimanche matin.

L'on répond à cette objection que, dans la manière ordinaire de parler des Hébreux, *trois jours et trois nuits* ne sont pas toujours trois espaces complets de vingt-quatre heures chacun, mais un espace qui comprend une partie du premier jour et une partie du troisième. Ainsi, dans le *Livre d'Esther* (IV, 16), il est dit que les Juifs jeûnèrent *trois jours et trois nuits;* cependant ils ne jeûnèrent que pendant deux *nuits* et un jour complet, puisqu'il est dit (V, 1) qu'Esther ...a chez le roi le troisième jour. (*Voy.* la *Synopse de saint Matthieu*, c. 12, v. 40.) Dans ...s manières populaires de parler, il ne faut ...s chercher une exacte précision.

Les Juifs comprirent très-bien le sens des ...oles du Sauveur; ils dirent à Pilate ... *...us nous souvenons que cet imposteur a ...endant sa vie : Je ressusciterai après ... jours : ordonnez donc que son tombeau ...rdé jusqu'au troisième jour*, etc. (*Matth.* ..., 63.) En effet, Jésus-Chr... ...usieurs fois qu'il ressusciter... ... *jour*. Si donc il avait tardé

points contestés. Mais l'authenticité des Evangiles n'entre pour rien dans cette controverse: ni les philosophes ne l'attaquent, ni les apologistes ne la défendent. Ce n'est pas que les philosophes n'eussent connaissance de nos Evangiles. Celse et Porphyre en rapportent plusieurs traits; Julien les cite souvent. Dans un édit par lequel il défendait aux Chrétiens d'enseigner les belles-lettres, et de lire les poëtes dans les écoles publiques, « qu'ils aillent, disait-il, dans les conventicules des Galiléens, et que là ils expliquent Luc et Matthieu. » Julien ne doutait pas que Luc et Matthieu ne fussent pour les Chrétiens des historiens originaux. S'il les eût crus supposés, il n'eût pas manqué de le dire pour affaiblir leur autorité, et s'il y avait eu quelques raisons de les croire supposés, elles n'auraient pas échappé aux recherches et à la malignité de ce prince apostat.

Non-seulement au temps de Julien, mais dans le siècle précédent, les païens étaient convaincus de l'authenticité des Evangiles. Je n'en veux pas d'autre preuve que cet édit de Dioclétien, qui ordonnait aux Chrétiens, sous peine de mort, de livrer leurs Ecritures. Le raisonnement et la critique ne pouvant rien contre les monuments du christianisme, il fallut recourir à la violence; et l'on s'efforça d'anéantir des écrits qu'il était impossible de réfuter.

Voilà donc les hérétiques, les Juifs et les païens qui déposent en faveur des Livres du Nouveau Testament. De quel droit, et sur quelles nouvelles preuves les sophistes du XIXe siècle viennent-ils ressusciter un procès jugé il y a si longtemps, avec connaissance de cause, en présence et avec l'aquiescement des légitimes contradicteurs.

5° Enfin, une dernière preuve, peut-être la plus persuasive de l'authenticité du Nouveau Testament est le Nouveau Testament lui-même. Il est plus difficile qu'il ne le paraît d'abord, de supposer un livre, et à plus forte raison, un grand nombre de livres, où l'on reconnaît évidemment plusieurs mains, sans y laisser quelques traces du temps où l'on écrit. Mille impostures de ce genre, qui avaient trompé les siècles d'ignorance, ont été démasquées après la renaissance des lettres et de la critique. Mais personne, jusqu'à présent, n'a rien découvert dans les Livres du Nouveau Testament qui ne convienne parfaitement à l'histoire, aux mœurs, aux usages des temps apostoliques. On y voit la religion et le gouvernement civil des Juifs, tels qu'ils étaient alors sous la domination des Romains, et tels qu'ils sont représentés dans l'histoire de Josèphe. La simplicité des récits, les détails dans les circonstances, l'indication d'un grand nombre de lieux et de personnes connus, la touchante ingénuité des écrivains, le peu d'art, je pourrais dire, le désordre qui règne dans la composition, tout annonce clairement des mémoires contemporains, et des lettres rédigées à la hâte, et sans précaution comme sans défiance.

Pour peu que l'on soit vers... de la critique, on sentira ... cette preuve négative. Mais, ... bien de traits caractéristiques ... siècle de Jésus-Christ et la ... tres !

On ne peut douter que l... vres du Nouveau Testament n'... avant la guerre des Romains ... Dans les Evangiles de saint ... saint Marc et de saint Luc, ... prédiction de Jésus-Christ ... chaine destruction de Jérus... temple. Mais cette prédiction ... de circonstances étrangères q... affaiblir l'éclat, et que les évan... raient pas manqué d'en écarter ... écrit qu'après l'événement. S... seul qui ne rapporte pas ... sans doute, parce que son Ev... postérieur au siége de Jérusalem ... pas eu le même poids dans ... dans celle des autres évangél...

L'auteur des *Actes des apôtr...* non-seulement l'histoire de s... encore sa propre histoire, ... apôtres au milieu de Jérusalem ... dans le temple, cités devant les ... magistrats; saint Paul, interro... buns et les gouverneurs romains ... présence du roi Agrippa, en... pour y être jugé par Néron. L... sistait donc, les Juifs conserv... leur ville, leur religion, le... lorsque saint Luc écrivait les *A... tres*. Or saint Luc nous appren... qu'il n'a écrit cette histoire qu'... gile qui porte son nom, et l'Evan... Luc est certainement postérieur ... giles de saint Matthieu et de s...

La contestation qui s'éleva ... de Jérusalem, touchant les obs... saïques, n'était pas encore ... que saint Paul écrivait ses E... culièrement celle *aux Galates* ... che à prouver que la loi de Moï... par celle de Jésus-Christ. Or il ... que la destruction du temple ... des sacrifices et des cérémonies ... raient décidé la question, ou q... elles auraient fourni à l'Apôtre ... fait encore plus concluante que ... ments. L'*Epître aux Galates* e... rieure à la prise de Jérusalem. ... la même chose de l'*Epître aux H...* il parle du temple, du sanctuaire ... le service lévitique, comme ... tuellement existantes.

Mais voici quelque chose de ... que je ne crains pas de présenter ... démonstration rigoureuse. Par... Epîtres du Nouveau Testament ... culier celles de saint Paul, q... plus grande partie de cette ... n'étaient pas des écrits obscurs ... tins qui pussent demeurer ... connus : c'étaient des lettres a... sociétés nombreuses, des instru... nées à être lues dans des assem...

ques; un faussaire qui eût osé prendre le nom de Paul, en aurait-il imposé aux fidèles de Rome, de Corinthe, d'Ephèse, de Thessalonique, aux disciples de l'Apôtre, à Tite, à Timothée, à Philémon? Toutes ces Epîtres, d'ailleurs, sont pleines de particularités et de traits originaux, où l'on reconnaît manifestement le docteur et le fondateur des Eglises apostoliques. On y voit les réponses à diverses questions que les premiers fidèles avaient proposées à saint Paul sur le mariage et la virginité, sur la célébration de l'Eucharistie, sur les viandes offertes aux idoles, et sur d'autres points de la morale et de la discipline chrétienne. Comment un autre que saint Paul aurait-il eu connaissance de ces questions? comment y aurait-il répondu de manière à persuader aux fidèles que c'était l'Apôtre lui-même qui leur répondait.

Pour nier l'authenticité des Epîtres du Nouveau Testament, il faut soutenir, ou qu'il n'y a jamais eu d'Eglises apostoliques, ou que les apôtres qui les ont fondées ne leur ont jamais écrit, ou que les véritables Epîtres ont disparu, et qu'il ne nous en reste que de supposées.

Dire qu'il n'y a jamais eu d'Eglises apostoliques, c'est dire que le christianisme n'a pas eu un commencement. Vouloir que les apôtres n'aient pas adressé des instructions aux Eglises qu'ils avaient fondées, c'est nier, sans preuve, un fait infiniment vraisemblable en lui-même, et certifié par le témoignage unanime de tous les contemporains. Prétendre que les Eglises apostoliques ont, de concert, brûlé les lettres authentiques des hommes inspirés, de qui elles avaient reçu l'Evangile, pour mettre à la place des pièces fabriquées par des inconnus, c'est une de ces extravagances qu'on ne réfute qu'en les exposant.

6° Toutes les preuves qui vous ont convaincus de l'authenticité de nos Livres saints vous démontreront également que ces écrits n'ont souffert aucune altération essentielle.

La vénération des Chrétiens pour ce dépôt sacré de leur foi nous répond de leur zèle pour son intégrité. Pendant la persécution de Dioclétien, on vit un grand nombre de fidèles s'exposer au martyre plutôt que de livrer les Ecritures; et les *traditeurs* ne furent réconciliés à l'Eglise qu'après une longue et sévère pénitence. Les pasteurs et les simples fidèles, les orthodoxes et les hérétiques, tous avaient un égal intérêt, tous veillaient avec le même soin à la conservation de ces précieux monuments. Les exemplaires en étaient prodigieusement multipliés; ils étaient traduits dans toutes les langues; on les lisait publiquement dans toutes les assemblées religieuses.

La plus légère interpolation dans des livres si connus, si importants, si révérés, aurait produit un soulèvement universel. Sozomène rapporte qu'un évêque excita un grand scandale dans son Eglise, pour avoir substitué à un mot de l'Evangile qui lui semblait bas et trivial un terme synonyme, mais plus élégant. Saint Jérôme, sur le point d'entreprendre une nouvelle traduction de l'Ecriture, prévoit les clameurs qui vont s'élever de toutes parts, s'il lui arrive de s'écarter le moins du monde du texte original ou des anciennes versions.

M'arrêterai-je à vous prouver combien il serait absurde de supposer que les écrits des apôtres eussent jamais subi une altération essentielle, soit dans l'histoire, soit dans la doctrine? La chose est trop facile; et pour peu que vous y réfléchissiez, vous aurez bientôt compris que l'on ne peut assigner, avec quelque lueur de vraisemblance, ni le motif, ni l'objet, ni l'époque, ni l'auteur de cette prétendue falsification.

Mais si l'incrédule ne peut m'opposer que des hypothèses qui se détruisent d'elles-mêmes, je puis l'accabler par une preuve de fait, et qui est encore sous ses yeux. Parcourez, lui dirai-je, les écrits innombrables des Pères de l'Eglise, qui, dans leurs commentaires, dans leurs traités dogmatiques, dans leurs homélies, ont transcrit en quelque sorte le Nouveau Testament, vous y retrouverez le sens et presque toujours les paroles mêmes de nos Livres saints; en sorte que, si, par impossible, ces Livres venaient à disparaître tout à coup, il serait aisé de les refaire, en rassemblant les citations éparses dans les auteurs ecclésiastiques : preuve démonstrative de l'intégrité constante des livres du Nouveau Testament, puisqu'il en résulte que nos exemplaires actuels sont parfaitement conformes à ceux de la plus haute antiquité. »

NUITS. — Jésus-Christ avait dit : *De même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.* (*Matth.* XII, 40.) Cela ne s'est pas vérifié, disent les incrédules, puisque, selon les évangélistes, Jésus-Christ n'a demeuré dans le tombeau que depuis le vendredi jusqu'au dimanche matin.

L'on répond à cette objection que, dans la manière ordinaire de parler des Hébreux, *trois jours et trois nuits* ne sont pas toujours trois espaces complets de vingt-quatre heures chacun, mais un espace qui comprend une partie du premier jour et une partie du troisième. Ainsi, dans le *Livre d'Esther* (IV, 16), il est dit que les Juifs jeûnèrent *trois jours et trois nuits;* cependant ils ne jeûnèrent que pendant deux *nuits* et un jour complet, puisqu'il est dit (V, 1) qu'Esther alla chez le roi le troisième jour. (*Voy.* la *Synopse de saint Matthieu*, c. 12, v. 40.) Dans les manières populaires de parler, il ne faut pas chercher une exacte précision.

Les Juifs comprirent très-bien le sens des paroles du Sauveur; ils dirent à Pilate : *Nous nous souvenons que cet imposteur a dit pendant sa vie : Je ressusciterai après trois jours : ordonnez donc que son tombeau soit gardé jusqu'au troisième jour*, etc. (*Matth.* XXVII, 63.) En effet, Jésus-Christ avait dit plusieurs fois qu'il ressusciterait le *troisième jour.* Si donc il avait tardé plus long-

temps, les Juifs auraient été en droit de faire retirer le dimanche soir les soldats qui gardaient le tombeau, et de prétendre que Jésus avait manqué de parole. Cependant il était nécessaire que les gardes fussent témoins de la résurrection, pour rendr… l'incrédulité des Juifs. Les p… Christ n'ont donc pas par… Juifs, et elles ont été vérifi… qu'il le fallait pour les convainc…

O

OBÉISSANCE. — ***Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*** Telle fut la réponse des apôtres au conseil des Juifs, qui leur défendait de prêcher la résurrection de Jésus-Christ. (*Act.* v, 49.) Cette intrépidité des disciples de Jésus-Christ, un peu auparavant si timides, si lâches, et qui l'avaient abandonné et renié au moment de sa mort, est une preuve palpable non-seulement de cette résurrection, mais de la notoriété publique qui empêchait aux princes des prêtres d'y opposer une dénégation formelle. Le conseil lui-même le comprit et suivit l'avis de Gamaliel, qui leur dit : ***Prenez garde à ce que vous allez faire… Si l'entreprise de ces gens-là vient des hommes, elle se détruira d'elle-même; si elle vient de Dieu, vous ne pourrez pas l'empêcher, et il se trouvera que vous résistez à Dieu.*** (*Act.* v, 35-38.)

Au reste, les apôtres prouvaient leur mission divine par celle de Jésus-Christ, par sa résurrection, par la descente du Saint-Esprit, par les miracles qu'ils opéraient. Connaît-on des imposteurs ou des fanatiques qui aient donné de semblables preuves de leur inspiration?

OINT. — Ce mot, dont le nom du Christ n'est lui-même qu'une traduction, désigne à lui seul le caractère divin du Sauveur. En effet, lorsqu'il est parlé dans l'Ecriture de l'onction que Jésus-Christ a reçue de Dieu, ce terme réunit toutes les significations de l'Ecriture sainte : il exprime le caractère de roi, de prêtre, de prophète, la plénitude des dons du Saint-Esprit, la destination au plus auguste de tous les ministères. (*Act.* IV, 27; X, 38.) Saint Paul (*Hebr.* I, 8) lui applique ces paroles du Psaume XLIV (ỷ 7) : ***Votre trône, ô Dieu, est éternel, et le sceptre de votre royauté est celui de la justice… C'est pour cela que votre Dieu vous a oint du parfum de la joie, par préférence à ceux qui y participent avec vous.*** Cela ne signifie pas seulement que Jésus-Christ a reçu les dons du Saint-Esprit avec plus d'abondance que les autres hommes, mais qu'il possède tous les attributs de la Divinité auxquels les hommes ne peuvent avoir part que dans un sens très-impropre. L'Apôtre dit, à la vérité (*Hebr.* III, 14), que nous sommes devenus participants de Jésus-Christ, et saint Pierre (*II Petr.* I, 4), que nous participerons un jour à la nature divine. Mais il n'y a point de comparaison à faire entre cette participation par sa grâce, et celle qui convient au Fils de Dieu par sa nature. C'est vainement que les sociniens ont voulu argumenter sur ces passages, pour écarter la preuve qui en résulte pour la divinité de Jésus-Christ.

ORACLES. — Nous ne rap… ici les oracles païens qui conf… mêmes la divinité de Jésus-C… les objections de la critique h… quelles il faudrait répondre, e… dans les détails, il nous suffi… sacrés, dont les monuments s… si positifs sont rappelés à nos ar… et PROPHÉTIES. Là ne saurait s'… d'un doute; et l'on conçoit qu… qui seul avait conservé dans l'… grité l'adoration du Dieu un… nel, ait gardé en même tem… privilége d'annoncer, pendan… le Messie dont il devait reconn… nité lors de son avénement.

ORAISON DOMINICALE. —… gnons pas de le dire, quicon… cette sublime prière enseigné… à ses disciples et répétée depu… ans par des millions de voix, … idéal de perfection absolue qui … l'œuvre de l'homme et qui à l… la divinité de son auteur. C… simple en apparence est d'une… telle que l'infini y déborde de… et l'on a mille fois démontré q… à la fois à tous les besoins … de la nature humaine, à toutes… tions de l'esprit et à toutes les … notre destinée immortelle. N… donc pas la hardiesse d'en … nouveau commentaire, mais ce… dirons suffira cependant pour… cette perfection absolue, cara… des œuvres de Dieu. Pesons-e… paroles en nous rappelant qu'… prie pour tous et tous pour c… constitue déjà l'unité du genre… la prière, c'est-à-dire dans l'a…

Notre Père qui êtes aux cieux … des enfants qui s'adressent tous… à leur père. Comment leur prie… elle être autre chose que l'exp… amour filial, manifestant l'amo… entre eux? C'est le cri de la … ciel, de la création vers Dieu … issue, cri poussé par une s… seule âme, un seul cœur, qui est… union de tous les cœurs, de tou… de toutes les voix qui le prono… est ainsi l'expression de l'amou… hommes entre eux, s'adressa… éternel.

Pour qui le prieront-ils? Po… car l'amour dans son idéal ne … soi mais à celui qu'il aime. L… pour Dieu lui-même, sublim… mour! Mais Dieu est lui-même…

ui renferme tous les biens. Sans doute,
st le bien absolu, mais dans la créa-
n nom n'est jamais assez béni et sanc-
'humanité lui dira donc :
votre nom soit sanctifié. — Et cette
cation du nom de Dieu est la sancti-
de l'humanité et de toutes les créa-
n lui.
la création, Dieu ne règne jamais
C'est pourquoi l'humanité dira :
votre règne arrive. — Cet avénement
ne de Dieu, c'est l'avénement du
le l'amour dans l'humanité, et par cet
la liberté parfaite de l'homme dans la
parfaite.
la sainteté de Dieu inondant les âmes
ie de l'amour, l'homme emportant
i la création tout entière dont il est
fe-roi, ne fera plus qu'un avec Dieu,
lonté sera son unique volonté. Aussi
-il :
*votre volonté soit faite en la terre
u ciel.* — Or, cette volonté c'est la
ie de la justice, de la vérité et de
unis en un seul foyer qui est Dieu,
où partent, comme autant de rayons
gents à leur centre, toutes les volontés
es volontairement unies à la volonté
par l'amour et ne faisant plus qu'un
le.
pour s'associer et coopérer libre-
cette volonté, l'humanité a besoin
ivité, de la force qui se nourrit de
it supersubstantiel que lui distribue
mment Dieu par son Verbe. C'est
oi l'humanité poursuit :
ez-nous notre pain supersubstantiel.
des âmes, c'est Dieu qui fait germer
irs comme il nourrit nos corps du
ible. Pour toutes les grâces ineffables
ious comble, lui qui nous a aimés
otre naissance, nous a créés, rache-
tés, nous fait vivre et nous inonde à chaque instant des inépuisables bienfaits de sa divine providence, que lui devrions-nous ? Hélas ! plus que la voix humaine ne peut dire, plus que la pensée ne peut concevoir. Quel que soit donc notre amour, toujours si faible, envers lui, nous restons ses débiteurs à jamais insolvables. Mais de même qu'il regarde comme adressé à lui tout amour s'adressant à nos frères en son nom, ainsi par l'intime solidarité qu'il a daigné contracter avec nous, il regarde comme remis sur notre créance envers lui ce que nous remettons nous-mêmes à nos frères sur ce qu'ils nous doivent. Aussi disons-nous :

Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. — Mais, pauvres captifs enfermés dans les limites de l'espace et du temps, nous sommes sans cesse sollicités par notre aveuglement et notre ignorance à prendre pour but de notre vie, non plus Dieu, mais cette création finie, mais nous. C'est contre cette incessante tentation que nous crions vers lui :

Ne nous laissez pas aller à la tentation. — Parce que tout consentement à cette sollicitation c'est le mal, et que le mal c'est notre malheur éternel et la mort de notre âme, emprisonnant dans le fini ce cœur fait pour l'infini, nous terminons en disant : *Mais délivrez-nous du mal.*

Amen, c'est-à-dire, résumant cette prière, que tout ce qu'elle contient s'accomplisse dans la solidarité universelle, qui unit tous les hommes entre eux en les unissant à Dieu, leur Père commun. *Amen*, c'est-à-dire, gloire à Dieu trois fois saint dans son Esprit vivant, Esprit du Père et du Fils, leur éternelle unité, leur éternel amour auquel communie l'humanité et qui la consomme en un avec Dieu.

P

s (Multiplication des). — *Voy.* Mi-

UTÉ. — Le cachet des œuvres de
est la perpétuité, l'immutabilité. Or,
t n'est-il pas visible dans la perpé-
l'Eglise, dans l'immutabilité de la
qui en est la tête. En vain depuis
lle ans, toutes les puissances de la
utes les forces conjurées des pas-
umaines se sont réunies, ou tour à
toutes ensemble, contre ce roc in-
ble sur lequel le Christ a fondé son
Depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX,
ards se sont successivement trans-
sceptre spirituel que rien n'a pu
. Voyez la chute des trônes, la des-
des empires, la disparition des
dites si c'est une œuvre humaine
qui a résisté depuis dix-neuf siècles
révolutions, à tant de cataclysmes ?
abilité du siége de saint Pierre est
ent divine, et Jésus-Christ qui l'a
fondée, Jésus-Christ, qui a prédit cette perpétuité, est vraiment Dieu. Car c'est là, comme le miracle permanent de sa toute-puissance.

« Je ne sais, » dit M. Eugène Robin, « à qui l'on doit cette spirituelle boutade : Rien n'est absurde comme un fait. Oui, le fait de la veille qui contredit le fait du lendemain, le fait éclos par hasard dans le travail quotidien d'un peuple qui dément l'idée spéculative sortie du cerveau isolé d'un homme, le fait qui se hâte de se placer derrière le fait pour prouver quelque chose, et dont un choc imprévu jette à bas les rangs à grand' peine alignés.

Mais un fait comme celui-ci : l'apostolat confié par le Christ, il y a dix-huit cents ans, à l'un de ses disciples, s'est perpétué de Pape en Pape jusqu'à nos jours : pouvoir dire cela aujourd'hui et être sûr qu'on le dira demain, cela doit bien signifier quelque chose. Et si l'on songe que depuis le jour que cette

parole a été prononcée en Judée, la barbarie, le schisme, la Réforme, la philosophie, se sont ruées tour à tour, la torche et le feu en main, sur le siége occupé par le même apôtre, continué dans mille vies; que Rome, la ville éternelle des temps modernes, comme elle l'était des temps antiques, a été prise, reprise, occupée, saccagée par tous les fléaux venus de l'Orient et de l'Occident; qu'il n'y a pas plus de trois siècles, des soldats turcs, conduits par un renégat, y sont entrés au nom de Luther; qu'il n'y a pas trente ans qu'un empereur, son souverain par la conquête, lui envoyait un préfet comme faisaient ceux de Constantinople, dans les premiers temps de ses pontifes. Oh! alors le fait grandit à la taille de l'idée, devient immense comme le dogme; et, quoiqu'on en ait, il faut bien, je le répète, que ce fait sans pareil signifie quelque chose.

C'est en vain que nous voudrions détourner les yeux de cette prodigieuse image de perpétuité. Nous qui sommes venus après les plus grandes persécutions que Rome ait essuyées depuis les siècles des martyrs, nous sommes forcés de nous dire: Sans doute les promesses du temps s'accompliront. Le rêve de la philosophie était d'abattre la papauté, parce qu'elle comprenait que là est la tête, là est le cœur du catholicisme, et que, s'il pouvait mourir, c'était à ce cœur et à cette tête qu'il fallait viser; car la papauté et le christianisme même sont inséparables, à ce point que la Réforme n'existe qu'à la condition d'entretenir sans cesse le souvenir de la rébellion, et que la foi fondée sur la défiance ne retrouve un peu de cette vitalité qui manque, qu'en s'excitant à la haine de ce qu'elle a nommé le papisme. La durée de la papauté était donc pour nos pères toute la question d'avenir. Dix-huit cents ans sont d'une belle haleine sans doute dans le cours des choses; mais la papauté détruite, la philosophie gagnait son procès, qui était de prouver qu'elle n'avait jamais existé qu'à l'aide de l'ignorance et de la barbarie. La révolution est venue; elle savait le mot d'ordre; elle a visé au cœur; elle a traîné le Pape dans l'exil; il y est mort! un autre Pape lui a succédé, la chaîne de perpétuité ne s'est pas plus rompue qu'elle ne s'était brisée aux jours les plus mauvais du catholicisme. Maintenant la philosophie a fait son temps. Les destructeurs dorment dans le passé à côté de Luther, l'encyclopédie, la république et l'empire, Rome est toujours debout, et à ce centre de la chrétienté déchirée par les ravages de l'incrédulité et de l'indifférence, il y a un Pape comme il y en avait un sous Néron, alors que le christianisme naissant était déchiré dans le cirque par les bêtes féroces.

Autour de cette miraculeuse continuité, l'Europe a changé trois fois de face; l'antiquité s'est éteinte, le moyen âge est mort. Trois empires, celui de Charlemagne, celui de Charles-Quint, celui de Napoléon, se sont élevés et ont disparu. Des nations ont brillé qui ne sont plus. Un monde découvert est échu en partage à la puissance temporelle et à la puissance spiri[...] seule a gardé sa part. Tout a f[...] idées, peuples et empire. Ro[...] restée debout; le Pape seul es[...] dans ce fait, je ne saurais tr[...] quelque chose qui vaut bien la [...] y réfléchisse un peu.

Mais nous sommes dans un [...] a inventé à l'usage des partis [...] habile qui sait nier l'évidence. L[...] haines contre Rome ne sont pa[...] nos cœurs révolutionnaires. L[...] cru avoir régénéré le monde, e[...] ont accepté leur grandeur, ne [...] coutumer à cette idée qui élè[...] cisme à leurs yeux aux dépe[...] fugitive dont ils se glorifient; [...] de son inexpugnable hauteur, [...] templé, avec un regard plein [...] commisération et d'une certitu[...] les promesses divines, nos terr[...] nos puissants enchantements, [...] allumés à tous les coins du m[...] versé à faire bondir le cœur, et [...] pires et de rois tombés à confo[...] tout cela comme un vieux ma[...] la plage la lutte des éléments, [...] est par les signes qu'il a vus dan[...] demain tout ce grand bruit au[...] que l'Océan débordé rentrera d[...] mes.

Notre orgueil ne saurait [...] violence à cette domination d[...] immuable, éternelle, sur la ter[...] de notre histoire d'hier; et si [...] vons nier que le rocher ne soit [...] que la lumière du phare ne so[...] tandis que notre révolution la[...] plus échapper que de sourds g[...] nous nous en consolons en so[...] rocher s'éloigne tous les jours [...] cela seul que nous marchons [...] qu'il est un point immobile; [...] par le mouvement irrésistib[...] comme si ce mouvement qui [...] manité n'avait commencé que [...] irons si loin que nous finirons [...] per à la sévérité de ce grand [...] nous depuis dix-huit siècles.

Aveuglement de l'orgueil! [...] prêtre (M. Lacordaire), qui fu[...] compagnon de Lamennais, mais [...] gloire n'a pas précipité comme [...] doute sans fond, vient d'éle[...] quente voix, et il vous répond [...] que vous fassiez, vous qui ne [...] reconnaître ce qui a été et ce [...] avez beau marcher en avant, [...] perte d'haleine dans les voies inc[...] nir, ce calme regard qui plane s[...] sent comme il a plané sur votr[...] poursuivra toujours, partout, [...] niers horizons de l'éternité; car [...] que vous croyez pouvoir fuir, [...] est fixe, est immobile et m[...] Où que vous alliez, elle est [...] vous, votre centre, votre mi[...] comme le soleil, dont on ne s[...] gner d'un seul pas, eût-on la vite[...]

et l'infini du désert devant soi. Vous croyez que la papauté sommeille, qu'elle s'endort dans le passé, grande comme la fosse d'un géant, par la grandeur de ce qu'on lui a été. Vous vous trompez; elle a toujours présidé aux affaires du siècle; elle y préside encore; elle est toujours debout, agissante, prête à lier et à relier. Aujourd'hui que nous acceptons toutes les gloires du passé, les esprits les plus sages ont reconnu les bienfaits que lui doit l'humanité. Vous savez ce qu'elle a fait: voyez ce qu'elle fait maintenant. » — *Voy.* PERPÉTUITÉ.

PAQUES. — Cette fête qui se célèbre en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ est par là même une preuve permanente et commémorative de sa divinité. On lui a donné ce nom, parce qu'il est arrivé plusieurs fois dans les premiers temps de l'Église qu'on la faisait en même temps que les Juifs célébraient leur Pâque.

Les plus anciens monuments nous attestent que cette solennité est de même date que la naissance du christianisme, qu'elle a été établie du temps des apôtres, témoins oculaires de la résurrection du Sauveur, et qui, placés sur le lieu même où ce grand miracle était arrivé, ont eu toutes les facilités possibles à se convaincre du fait, ils n'ont donc pu consentir à solenniser cette fête, que parce qu'ils étaient invinciblement persuadés de l'événement important qu'elle attestait. On doit donc en raisonner comme de la Pâque juive à l'égard des faits dont celle-ci était un monument.

PARACLET. — *Voy.* ESPRIT-SAINT.

PARDON DES INJURES. — *Voy.* INJURES.

PARFAIT. — Comme nous l'avons remarqué à l'article MORALE, la loi de Jésus-Christ pose, dès son principe, la perfection absolue et par là même révèle la divinité de son auteur: *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* (*Matth.* v, 48.) Tel est le cachet d'une œuvre véritablement divine.

PAROLE DE DIEU. — *Voy.* VERBE DIVIN.

PASSION ET MORT DE JÉSUS-CHRIST. — Nous ne connaissons aucun argument capable de démontrer la divinité de Jésus-Christ pour celui qui ne sait la comprendre dans ce tableau si sublime d'un Dieu mourant sur une croix pour le salut du genre humain. Qu'on médite la passion du Christ après avoir médité sa vie, qu'on essaye de se représenter, s'il est possible, cette scène divine, éternel objet d'adoration du ciel et de la terre, et si l'on peut rester insensible à tant de grandeur et d'amour, à tant de sainteté et de perfection, il n'y a plus rien à dire à l'incrédule, sinon qu'il ne reste plus au fond de son âme aucune fibre de sens moral et divin. Oui, s'écriait Jean-Jacques Rousseau lui-même en plein XVIIIe siècle, « la mort de Jésus-Christ est d'un Dieu. » Depuis près de deux mille ans toutes les générations se répètent ce grand cri d'adoration et deux cents millions d'hommes le redisent en chœur encore aujourd'hui.

Il est des choses qu'il faut se garder de toucher si l'on ne veut les rabaisser au niveau de l'homme. Aussi regarderions-nous comme une profanation de vouloir retracer ici la divine passion du Sauveur. Nulle parole humaine ne saurait l'exprimer, et là éclate dans toute sa plénitude la divinité de celui que depuis dix-neuf siècles l'humanité adore comme un Dieu.

Cette passion avait été tracée longtemps auparavant. Isaïe, sept cents ans avant l'événement; David encore plus ancien de trois siècles, avaient peint le Messie souffrant sous les mêmes traits que les Evangiles. Jésus-Christ sur la croix prononça les premières parties du psaume XXI, et s'en fit l'application; ce psaume renferme plusieurs traits frappants. *Mon Dieu, mon Dieu! à quoi vous m'avez délaissé!* (à quels tourments *vous m'avez abandonné!*) *Malgré mes cris, le moment de ma délivrance est encore loin de moi.* (*Psal.* XXI, 2.) *Nos pères ont espéré en vous, et vous les avez délivrés; ils vous ont invoqué et vous les avez sauvés.* (*Ibid.*, 5.) *Pour moi je suis un ver de terre, plutôt qu'un homme; je suis l'opprobre de mes semblables et le rebut du peuple. Ceux qui voient mon état m'insultent et m'outragent. Ils disent: Puisqu'il a espéré au Seigneur, que le Seigneur le délivre et le sauve s'il l'aime véritablement ..* (*Ibid.*, 7-9.) *Ne vous éloignez pas de moi, puisque personne ne m'assiste...* (*Ibid.*, 12.) *Mes ennemis, comme des animaux en fureur, m'ont environné, et se sont réunis contre moi, ils ont percé mes mains et mes pieds. Ils ont compté tous mes os; ils m'ont considéré avec une joie cruelle. Ils ont partagé entre eux mes habits, et ils ont jeté ma robe au sort...* (*Ibid.*, 17-19.) Vous serez cependant le sujet de mes louanges, et je vous rendrai mes vœux dans la nombreuse assemblée de ceux qui vous craignent. (*Ibid.*, 26.)

Toutes les nations de la terre se tourneront vers vous et viendront vous adorer, vous serez leur Roi et leur Seigneur... (*Ibid.*, 28.) *Et ma postérité vous servira. Cette race nouvelle vous appartiendra; et il sera dit que c'est le Seigneur qui l'a formée.* (*Ibid.*, 32.)

Jamais David n'a pu dire de lui-même que ses ennemis avaient compté ses os, avaient partagé ses vêtements et avaient jeté sa robe au sort; mais les soldats accomplirent cette prophétie à l'égard de Jésus-Christ. (*Matth.* XXVII, 35; *Joan.* XIX, 24.) La prédiction de la conversion des nations par le ministère du Messie, s'est vérifiée d'une manière encore plus éclatante.

Celle que fait Isaïe mérite d'être rapportée tout entière, elle ressemble plutôt à une histoire qu'à une prophétie. Isaïe (cap. LII), après avoir prédit aux Juifs leur délivrance de la captivité de Babylone, dit: *Mon serviteur aura le don de sagesse, il s'élèvera, il prospérera, il sera grand* (℣ 13); *de même que plusieurs ont été frappés d'étonnement sur votre sort, ainsi il sera ignoble et défiguré à la vue des hommes* (℣ 14); *il purifiera plusieurs nations; les grands de la terre se tairont devant lui, parce qu'ils ont vu celui qui ne leur avait point été annoncé: il a paru*

aux yeux de ceux qui n'en avaient pas entendu parler. (ỳ 15).

Chap. LIII (ỳ 1-12) : *Qui croira ce que nous annonçons? A qui le bras du Seigneur s'est-il fait connaître? Il croîtra comme un faible rejeton qui sort d'une terre aride; il n'a ni éclat ni beauté; nous l'avons vu; à peine pouvait-on l'envisager. Il est méprisé, le dernier des hommes, l'homme de douleurs, il éprouve l'infirmité, il cache son visage, nous n'avons pas osé le regarder. Il a vraiment souffert nos maux, il a supporté nos douleurs; nous l'avons pris pour un lépreux, pour un homme frappé de Dieu et humilié. Mais il est blessé par nos iniquités, il est meurtri par nos crimes; le châtiment qui doit nous donner la paix est tombé sur lui, nous sommes guéris par ses blessures. Nous nous sommes égarés tous comme un troupeau errant, chacun s'est écarté de son côté, le Seigneur a rassemblé sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été opprimé et affligé, il n'a point ouvert la bouche, il est conduit à la mort comme une victime; il se tait comme un agneau dont on enlève la toison. Il a été délivré des liens et de l'arrêt qui le condamne; qui pourra révéler son origine? il a été retranché de la terre des vivants; il est frappé pour les péchés de mon peuple, sa mort sera parmi les impies, et son tombeau parmi les riches, parce qu'il n'a point commis d'iniquité, et que le mensonge n'est point sorti de sa bouche. Dieu a voulu le frapper et l'accabler; s'il donne sa vie pour victime du péché, il vivra, il aura une postérité nombreuse, il accomplira le dessein du Seigneur; parce qu'il a souffert, il reverra la lumière, et sera rassasié de bonheur. Mon serviteur, juste lui-même, donnera aux autres la justice par sa sagesse, et il supportera leurs iniquités. Voilà pourquoi je lui donnerai un partage parmi les grands de la terre; il enlèvera les dépouilles des ravisseurs parce qu'il s'est livré à la mort, qu'il a été mis au nombre des scélérats, qu'il a porté les péchés de la multitude, et qu'il a prié pour les pécheurs.*

Chap. LIV (ỳ 1, 15) : *Femmes stériles qui n'enfantez pas, chantez un cantique de louange, réjouissez-vous de votre fécondité future .... Le saint d'Israël qui vous rachète sera reconnu Dieu de toute la terre*, etc.

Il y a une conformité frappante entre cette prophétie et celle du Psaume XXI : dans l'un et dans l'autre, nous voyons un juste réduit au comble de l'humiliation et de la douleur, qui souffre avec patience et confiance en Dieu, qui est ensuite comblé de gloire, et qui procure à Dieu un nouveau peuple formé de toutes les nations. Mais ce qu'ajoute Isaïe, que Dieu a mis sur ce juste l'iniquité de nous tous; qu'il est blessé par nos iniquités, meurtri par nos crimes, et que nous sommes guéris par ses blessures; qu'il est frappé par les péchés du peuple, qu'il a porté les iniquités de la multitude, etc., désigne trop clairement le Sauveur des hommes, pour qu'on puisse le méconnaître. Il n'est donc pas étonnant que les apôtres et les évangélistes aient appliqué ces traits

à Jésus-Christ; les anciens do...
en ont fait de même l'application...
ceux d'aujourd'hui qui préten...
n'est point là question d'un hom...
du peuple juif, et qui soutiennent...
les punit actuellement des péch...
tres nations, blasphèment contr...
divine, font violence à tous les te...
contredisent la tradition constan...
docteurs.

On ne doit pas être surpris ...
ce que les apôtres présentant d'...
David et Isaïe, de l'autre la ...
évangélistes, appuyée par la ...
faits, ont converti tous ceux ...
Juifs et les gentils qui ont voulu ...
tention, et qui ont cherché la ...
bonne foi.

Quand les objections des in...
raient plus solides, pourraient-elle...
les traits de divinité que Jésus-Ch...
paraître pendant sa passion et ...
l'éclat avec lequel il a vérifié les ...
le triomphe de sa résurrection, ...
du monde converti, par la préd...
Dieu crucifié? Ce prodige sub...
dix-huit cents ans, en dépit des ...
incrédules de tous les siècles, il ...
autant que l'univers, Jésus-Chr...
Lorsque j'aurai été élevé de terr...
tout à moi; il a rempli sa parole ...
plira de même celle qu'il a don...
avec son Église jusqu'à la con...
des siècles.

« La passion et la mort de Jés...
dit M. Agar de Bus, ont été ...
l'accomplissement des prophéti...
date remonte à plusieurs siècles ...
avénement; la preuve n'en sera ...
si difficile : elle se trouve tout...
yeux du lecteur qui voudra ...
les yeux sur le tableau suiv...

Pour l'accomplissement des pro...
devra se reporter au livre des ...
qui en relate les faits et les ...
avec une telle vérité que Justi...
sous le règne d'Antonin le Pieux, ...
dans une enquête adressée à l'e...
son fils le philosophe et au sé...
des faits dont vous pouvez vous ...
par vous-même, puisque vous ...
relation envoyée par Ponce-Pilat ...
ce qui s'est passé. »

Zach. IX, 9, 10. — *Tressaille ...*
fille de Sion; pousse des cris de ...
Jérusalem, voilà que ton roi vien...
juste et sauveur, lui-même pauvre ...
une ânesse ou sur le fils de l'âne...

Il publiera la paix aux nation...
sance s'étendra d'une mer à l'a...
phrate jusqu'aux extrémités de ...

Accomplissement. — Entrée ...
Christ à Jérusalem monté sur ...
suivie de son ânon. (*Matth.* XX...
Marc. XI, 1-11; *Luc.* XIX, 30-40 ...
12-15.)

Isa. LII, 13 15; LIII, 2, 6. — ...
teur sera plein d'intelligence, gra...
gloire. Son visage sera sans ...

méprisée parmi les enfants des hommes; mais il purifiera la multitude des nations.

Il s'élèvera en la présence de Dieu comme un arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre aride; il n'a ni éclat, ni beauté, et nous l'avons vu, et il était méconnaissable, et nous l'avons désiré.

Méprisé, le dernier des hommes, homme de douleurs, il est familiarisé avec la misère; son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie, et nous l'avons compté pour rien.

Il a vraiment lui-même porté nos infirmités. Il s'est chargé de nos douleurs; oui, nous l'avons vu comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié.

Il a été blessé lui même à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes; le châtiment qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui, nous avons été guéris par ses meurtrissures.

Nous nous sommes tous égarés comme des brebis; chacun de nous suivait sa voie, et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous.

Accomplissement. — Tous ces versets sont applicables à Jésus-Christ et ne peuvent s'appliquer à nul autre qu'à lui. Quel est l'homme duquel on ait prédit qu'il mourrait pour racheter les hommes de l'iniquité, et qui ait en effet déclaré qu'il mourait pour le salut de tous? circonstance constatée par Caïphe, le grand prêtre des Juifs (*Joan.* XI, 49 52.)

Ibid., 7-12. — *Il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche; il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond.*

Il est mort au milieu des angoisses, après un jugement. Qui racontera sa génération? Il a été retranché de la terre des vivants; je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple.

Le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité; il a donné sa vie pour expier les crimes, mais il aura une race immortelle, et la volonté du Seigneur s'accomplira par ses mains.

Son âme a été dans la douleur, mais il vivra et sera rassasié de joie; ce juste, mon serviteur, justifiera un grand nombre d'hommes par sa doctrine et portera lui-même leurs iniquités.

J'ai abandonné mon corps à ceux qui me tourmentaient, mes joues à ceux qui les frappaient; je n'ai pas détourné mon visage des crachats de l'ignominie.

Parce qu'il s'est livré à la mort et qu'il a été mis entre des scélérats, parce qu'il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle et qu'il a prié pour les violateurs de la loi, je lui donnerai en partage un peuple nombreux; il distribuera lui-même les dépouilles des forts.

Isa. IX, 10. — *Et ce jour-là le rejeton de Jessé sera élevé comme un étendard à la vue des peuples* (l'étendard de la Croix); *toutes les nations accourront vers lui, et son sépulcre sera glorieux* (à cause de la résurrection).

Accomplissement. — Ces prophéties s'appliquent aux circonstances de la Passion de Notre-Seigneur, rapportées par les évangélistes ci-après: *Matth.* XXVI, 67; XXVII, 12 à 14, 26 à 31; *Marc.* XIV, 65; XV, 4 et 5, 15, 17, 18-20; *Luc.* XXIII, 4 et sqq.; *Joan.* XVIII, 22; XIX, 15-30.

Psal. XXI, 8, 9, 18, 19. — *Je suis l'opprobre des mortels et le rebut de la populace. Tous ceux qui me voient m'insultent.*

Ils ont percé mes mains et mes pieds. Ils ont compté tous mes os.

Ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant: Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre, que Dieu le sauve puisqu'il se plaît en lui.

Ils se sont partagé mes vêtements; ils ont tiré ma robe au sort.

Psal. LXVIII, 22. — *Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, ils m'ont présenté du vinaigre pour étancher ma soif.*

Isa. LIII, 9. — *On lui réservait la sépulture de l'impie; il a été enseveli dans le tombeau du riche, parce qu'il a ignoré l'iniquité et que le mensonge n'a pas souillé sa bouche.*

Accomplissement. — Ces prophéties annoncent les circonstances de la mort de Jésus-Christ, rapportées; *Matth.* XXVII, 28-30; *Marc.* XV, 17-46; *Luc.* XXIII, 32-53; *Joan.* XIX, 18-42.

Il est une autre circonstance de la Passion et de la mort de Jésus-Christ, qui avait également été prédite: c'est celle de la trahison à prix d'argent de Judas Iscariote, l'un de ses disciples: *Alors l'un des douze, nommé Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres et leur dit: Que voulez-vous me donner? je vous le livrerai; et ils lui promirent trente pièces d'argent, et dès lors il cherchait l'occasion de le livrer;* et en effet il le livra. (*Matth.* XXVI, 14-16.) Mais Judas est troublé après cette action; tourmenté par ses remords, il ne peut trouver de repos nulle part; enfin il rapporte l'argent aux princes des prêtres, en leur disant: *J'ai péché en livrant le sang du juste;* et, ne pouvant surmonter son désespoir, il se donna la mort en se suspendant à une corde, en sorte que sa peau se rompit et que ses entrailles se répandirent sur la terre; tout cela est connu des habitants de Jérusalem, dit saint Pierre; et, de cet argent, fut acheté un champ appartenant à un *potier*, lequel reçut et a conservé le nom d'*Hacel-dama*, c'est-à-dire, en hébreu: *le champ du sang.* (*Matth.* XXVII, 3-10; *Act.* I, 15-20.)

Eh bien! quelque chose de semblable avait été prédit, obscurément et figurativement, selon le style prophétique, par Zacharie (XI, 12, 13). *Et je leur dis: Si cela est bon à vos yeux, donnez-moi ma récompense, et ils pesèrent ma récompense: trente pièces d'argent. Jéhovah me dit: Allez, jetez chez ce potier ce prix magnifique auquel ils m'ont évalué* (moi Jéhovah), *et je pris ces trente pièces d'argent et je les jetai dans le temple devant le potier!* (Motifs déterminants d'embrasser la religion catholique.) — *Voy.* MORT.

PASSIONS HUMAINES. — *Voy.* TRIOMPHE DU CHRISTIANISME et MORALE.

PAUL (SAINT). — A l'article CONVERSION DE

saint Paul, nous avons longuement démontré avec lord Lyttleton comment cette conversion était un des témoignages les plus frappants, l'une des preuves les plus évidentes de la divinité de Jésus-Christ qui convertit le grand apôtre par un miracle, en fit de l'ennemi le plus acharné des Chrétiens, l'évangéliste du monde entier et lui donna à lui-même le pouvoir de faire des miracles. Nous nous bornerons donc ici à renvoyer à l'article indiqué.

Les miracles de cet apôtre ont été trop publics, trop évidents et trop multipliés, pour que l'on puisse y soupçonner de l'illusion ou de la fourberie. Il ne les a point opérés en faveur des gens déjà prévenus, ni en présence de témoins disposés à se laisser tromper : c'étaient des Juifs ou des païens qu'il fallait convertir ; ni sous la protection d'un parti déjà puissant et déterminé à favoriser l'imposture ; deux circonstances nécessaires pour accréditer de faux miracles. Un magicien rendu subitement aveugle en présence d'un proconsul romain, qui se convertit; un jeune homme qui était tombé du haut d'une maison, ressuscité à Troade; un boiteux de naissance guéri à Lystre à la vue de tout un peuple qui prend Paul pour un Dieu; un nombre de prisonniers dont les chaînes se brisent à Philippes sans qu'aucun soit tenté de s'enfuir; des malades guéris à Ephèse par le seul attouchement des suaires de l'apôtre. Il n'est point blessé par la morsure d'une vipère, et il guérit tous les malades qui lui sont présentés dans l'île de Malte ou de Méléda, etc., et tous ces miracles se font au nom et en vertu de Jésus-Christ. Donc Jésus-Christ est Dieu.

PENTECOTE. — Comme la Pâque, comme toutes les grandes fêtes chrétiennes, la Pentecôte est un monument permanent, une démonstration commémorative de la divinité de Jésus-Christ. En effet elle constate à la fois l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ par l'effusion du Saint-Esprit sur les apôtres, la résurrection et les miracles du Christ ainsi que ceux de ses disciples.

La manière dont les *Actes des apôtres* rapportent la descente du Saint-Esprit sur eux, la prédication de saint Pierre, la conversion de huit mille hommes à sa parole, la formation d'une Eglise nombreuse à Jérusalem, porte avec soi la conviction. Le nombre prodigieux des Juifs qui se rassemblaient dans cette ville, aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte, est un fait attesté par la loi qui les y obligeait (*Exod.* XXIII, 17), et par Josèphe. (*Antiq. Jud.*, lib. IV, c. 8.) Il est donc impossible que l'on ait ignoré, dans les différentes parties de l'empire romain, ce qui s'était passé à Jérusalem l'année de la mort de Jésus-Christ. L'auteur des Actes des apôtres n'a pu en imposer sur ces faits, sans s'exposer à trouver des témoins oculaires prêts à le contredire et à le réfuter; il faut donc que sa narration soit vraie, puisqu'elle a trouvé croyance dans tous les lieux où il s'est formé des Eglises chrétiennes. Peut-on en imposer à des nations entières sur des événements qui ont dû se passer sous les [...] douze ou de quinze cent mille hom[mes] [...]

Or, s'il est vrai que cinquante jours [après] la mort de Jésus-Christ les apôtres [...] hautement à Jérusalem sa résurr[ection] [...] ont été crus d'abord par huit mille [...] bientôt ce nombre a augmenté [...] former une Eglise ou une gran[de] [...] qui a subsisté dès lors, il est i[m]p[ossible que] les faits publiés par ces discipl[es] [...] Christ n'aient pas été vérifiés [...] même d'une manière indubitable.

Les deux disciples qui allaient [...] le jour de la Résurrection du Sau[veur] [...] gnèrent leur étonnement de [...] ger qu'ils rencontrèrent, et qui [...] lui-même ressuscité, sembla[it] [...] qui était arrivé à Jérusalem les [...] dents. (*Luc.* XXIV, 18.) Il fallait d[onc que ces] événements y eussent été très-p[...] eussent fait le plus grand bruit; [...] tion des apôtres, le jour de la [...] excita de nouveau la curiosité et [...] la mémoire.

Puisque l'on convient, d'ailleurs [...] apôtres, lorsqu'ils se sont mis à [...] Jésus-Christ, étaient des hommes [...] faibles, timides, prêts à s'enfuir [...] péril, il faut qu'ils se soient trou[...] leusement changés, et que le Sa[int-Esprit] soit descendu sur eux, comme Jé[sus] le leur avait promis. Ainsi la fête [de Pen]tecôte est un monument perpétue[l de la divi]nité de Jésus-Christ. — *Voy.* Des[cente du] Saint-Esprit et Esprit-Saint.

PERPÉTUITÉ. — La divinité [de Jésus-]Christ est prouvée d'une manièr[e...] par un fait divin permanent, par [...] indicateur de l'action de Dieu qu[...] pétuité de l'Eglise, œuvre du Chr[ist...] mier caractère de ce prodige [...] le fait matériel de la permanence [...] pouvoir, d'une même loi, d'un [...] bole, d'une même constitution, [...] d'une même Eglise depuis dix[-huit siècles] et demi : fait unique dans les [...] l'histoire, et qui sort évidemme[nt des don]nées humaines où tout change [...] velle. Pour mesurer toute la portée [...] il faut le contempler non-seulem[ent dans les] dix-neuf siècles antérieurs, ma[is dans les] quatre mille ans qui l'ont précé[dé et aux]quel il remonte jusqu'au berceau [...] Il faut le contempler, non-seulem[ent dans le] passé, mais dans le présent où [...] cesse; mais dans l'avenir qu[i ouvre devant] lui un horizon infini.

Ce qui augmente le prodi[ge...] cette perpétuité n'a pas lieu da[ns l'immobi]lité séculaire de l'Orient, ma[is dans] l'Europe si mobile, patrie des [révolutions] incessantes, au milieu de cette [...] vorante où les événements et [...] les idées et les faits s'entre-[...] trêve et sans repos. C'est là [le troi]sième degré du prodige que [...] l'Eglise a subsisté immuable [...]

dévorant d'activité, mais que toujours eur de la mêlée elle y a joué le premier ot s'est trouvée sans cesse le centre où ahoutit.

ons mieux : c'est contre l'Eglise elle-e que le plus souvent ont été tournées s les forces de cette activité humaine. i subi tous les genres d'assauts, la perion, la calomnie, la force, la politique, ie, la protection, la liberté, le schisme, isie, la philosophie, la science, l'injure, lerie, l'échafaud, et tout cela en grand, tout ce qu'ils ont de plus infernal. Tous enres d'attaques qui la plupart du temps ient été jusqu'alors que successifs, se réunis tous au XVIIIe siècle. Les prêont été proscrits, égorgés, les temples s, le Souverain Pontife jeté dans une n ; et le siècle suivant a vu l'Eglise plus ante que jamais dilater ses entrailles de nouvelles conquêtes comme à l'au-l'une ère nouvelle.

n plus, et c'est ici comme un cinquièegré de ce prodige, l'Eglise s'est ainsi ituée sans jamais fléchir ni plier, sans acher un précepte de sa loi, une lettre n dogme, une virgule de son *Credo*, en un mot. Depuis dix-neuf siècles, oue comme à tous venants sa destinée e toutes les règles de la prudence hue : Ici, en face de Néron, ou de Caligula; ntre Henri IV d'Allemagne ou Phi-Auguste ; plus loin contre Henri VIII gleterre. Rien ne l'émeut, ne la séduit épouvante. Si un royaume lui échappe, reviennent à elle. Si un génie orgueilse révolte, cent plus illustres tomà ses pieds. Subsister et se perpéainsi toujours dans un monde où tout nouvelle, change ou disparaît; se mainau sein de cette agitation dévorante en nant soi-même la part la plus active; urs défié, toujours combattu, souvent u et cependant toujours vainqueur, ce pas là le prodige qui est le caracle plus indélébile de l'immuable vé-

bien ! ce n'est pas tout. Ce prodige qui confond et qui est si évidemment aus de toutes les choses de la nature, et onséquent de toute prévision humaine, qu'il commençât à se réaliser, lorsque ne pouvait sembler qu'obstacle invince prodige permanent a été littéraleprédit par Jésus-Christ, et n'est que mplissement ponctuel de ses promesla parole d'un Dieu pouvait seule proser ce fait divin. La perpétuité de l'Eest donc et deviendra chaque jour de en plus la preuve sensible de la divinité sus-Christ, puisque cette preuve s'acen se perpétuant.

ns une de ses conférences de 1846 le Lacordaire développe en ces termes preuve si gigantesque et si saisissante divinité du Christ par la perpétuité turelle de son œuvre : « Comme il l'aeulu, » dit-il, « et comme il l'avait annoncé, Jésus-Christ a établi sur la terre le royaume de Dieu, le royaume des âmes, dont il est le chef; il l'a établi, malgré la difficulté de régner sur les hommes par la foi, l'amour et l'adoration, difficulté que j'ai appelée intime, et malgré la difficulté publique que lui présentait la société religieuse et politique telle qu'elle était alors constituée. Mais est-ce assez, Messieurs, pour affirmer que Jésus-Christ s'est survécu en Dieu, que son œuvre est marquée d'un cachet qui ne peut être que celui de la divinité? Non; car, bien que son succès, en le regardant au point où nous l'avons laissé, c'est-à-dire à l'avénement de Constantin, ait été prodigieux, cependant c'est le propre de toute-puissance qui fait son apparition icibas, d'avoir sa lutte et son triomphe; lutte et triomphe, j'en conviens, qui n'ont pas tous la même grandeur; mais qui ont enfin cela de commun, de se produire, de se débattre et d'arriver à quelque moment favorable qu'on appellera le succès. Ce qui est plus difficile et nécessaire pour la confirmation de la victoire, c'est de résister à la victoire elle-même. Un diplomate célèbre a dit : « Le temps est le grand ennemi. » Eh bien! Jésus-Christ a-t-il vaincu le grand ennemi? Après l'idolâtrie, après l'empire romain, a-t-il vaincu cette autre puissance qui n'est que l'éternité déguisée, le temps? Au bout d'une carrière plus ou moins florissante, n'a-t-il pas, comme tous, senti cette main glacée qui, tôt ou tard, déshonore les événements les plus grands, et précipite de leur trône les plus solides dynasties? N'est-il pas visiblement atteint de cette foudre lente qui n'épargne rien? Telle est la question qui va nous préoccuper. Je dépose, en un mot, devant vous le bilan de Jésus-Christ, et je vous propose d'en examiner l'actif et le passif. »

Ici le P. Lacordaire montre comment le temps « est le grand ennemi » parce qu'il a la double puissance de détruire et d'édifier. C'est lui qui a renversé les grands empires de la Chaldée, de la Babylonie, de la Perse, de l'Inde, de l'Assyrie, de l'Egypte, d'Alexandre, de César, le monde romain, la féodalité du moyen âge et les républiques italiennes en même temps qu'il a créé toutes les nations modernes de l'Europe et des deux Amériques. La première puissance de l'action du temps, c'est l'attrait de la nouveauté. « Plus que personne Jésus-Christ avait à redouter cette disposition de notre âme qui arme le temps d'un si dangereux pouvoir contre la stérilité doctrinale. Tout miséricordieux que soit l'Evangile, il ne devait pas se plier à l'inconstance de notre esprit; *Le ciel et la terre passeront*, avait dit Jésus-Christ, *mais ma parole ne passera point*. (*Matth*. XXIV, 35.) Il fallait qu'elle traversât tous les âges, perdant chaque jour la force de la nouveauté sans rien perdre de son commandement, ou plutôt il fallait que semblable à Dieu, dont saint Augustin a dit qu'il était la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, la parole évangélique dardât dans son antiquité

progressive une jeunesse qui charmât le cœur de toutes les générations nouvelles.

Ce premier avantage remporté sur le temps, un second restait à obtenir. La seconde force du temps est dans l'expérience; c'est-à-dire dans la révélation qui résulte de l'application des doctrines à la vie positive de l'humanité. Toute doctrine est un corps de lois qui n'a de valeur qu'autant qu'il est censé contenir les vrais rapports des êtres; c'est comme la création d'un monde. Tant que cette créature demeure dans l'esprit à l'état de pure conception, on peut se tromper sur son mérite réel, parce qu'il est difficile de juger un grand ensemble d'idées; mais il n'en est plus de même lorsque, entrant dans le domaine de la réalité, elles sont chargées de fonder ou de maintenir un ordre positif, l'expérience manifeste infailliblement leur faiblesse et leur fausseté; car une loi fausse ou impuissante est incapable d'établir des rapports constants; et de même qu'une maison s'écroule si elle a été assise sur des mathématiques inexactes, un ordre quelconque ne saurait subsister en ayant pour base des idées qui manquent de l'aplomb de la vérité.

Or, qui plus que Jésus-Christ avait à redouter cette terrible épreuve de l'expérience? Car il n'avait pas mis au monde avec l'Evangile une société renfermée dans les étroites limites d'une race et d'un pays, mais une société universelle où toute âme, quelque part qu'elle fût née, pouvait prétendre au droit de cité, et par conséquent, si l'Evangile était faux, la ruine en devait être aussi grande que l'univers, et aussi rapide que le temps, agissant à la fois sur une innombrable quantité de lieux et d'esprits.

La troisième force du temps est dans la corruption. Toute chose, arrivée à un certain point de prospérité, se corrompt, parce qu'une fois qu'on est le maître, on veut jouir, et que la jouissance a pour résultat inévitable cette décomposition de l'âme et du corps que nous appelons la corruption. L'histoire de tous les succès est l'histoire d'Annibal à Capoue. On s'oublie, on s'endort, on s'enivre; le poison lent de la mollesse détend tous les ressorts de l'activité, se dissout peu à peu dans l'ignominie d'un lâche sommeil. Nemrod commence, Sardanapale finit. C'est le chemin célèbre des hautes fortunes; le travail et la vertu les édifient, la jouissance les anéantit jusque dans leurs dernières traces. Mieux que tout autre empire encore, la religion est soumise à cette grande loi, et par-dessus toute religion, celle du Christ y était étroitement enchaînée. Car le sang de la croix lui avait donné la vie; issue du supplice d'un Dieu, elle était tenue de se souvenir, aux jours de la prospérité, des sanglantes mortifications de son berceau. Et, d'une autre part, les tentations que lui préparait son triomphe devaient surpasser de bien loin toutes les tentations jusque-là connues. Elle devait voir à ses pieds les rois de la terre, donner des ordres d'un bout du monde à l'autre, voir les siècles s'incliner

devant sa parole et son action, con-
de monuments somptueux, se ras-
laire de tous les besoins d'une pu-
d'une gloire sans bornes, et sous l-
cette fortune montant jusqu'au re-
ver au front comme au cœur le s-
pénitence et de l'humilité. Ou l-
venait à succomber dans un des l-
de sa vie, et à ressentir les atte-
corruption, il fallait que de sa c-
même elle ressuscitât sa vie, non a-
étrangère, comme nous le voy-
nature, mais sa propre vie; et que-
à l'aigle de l'Ecriture, renouvela-
charme de sa jeunesse, elle s'envol-
étendues, rendue légère comme
par sa pauvreté et son sang rép-

La quatrième force du temps, c-
sard, l'imprévu, ce je ne sais qu-
de sable dont parle Pascal et qu-
les calculs de la prudence huma-
bien Jésus-Christ a-t-il eu contr-
hasards dans le cours d'un règne
siècles! A quel fil léger ont tenu
nées de la papauté! Toujours pr-
sous les desseins d'une conjurati-
renaissante, elle subsiste par sa dé-
plus encore que par son triomphe

La cinquième force du temps
guerre. « Aussi Jésus-Christ :
qu'il n'était pas venu apporter la
la guerre (*Matth.* x, 34); guerre
sur un plan dont la grandeur f-
l'imagination. Car c'est la guerre
contre la chair et de la chair con-
c'est-à-dire les deux éléments qui
l'homme, et dont l'un ne peut jam-
l'autre totalement. Quand le corps
sus, l'âme combat contre lui; et q-
est la plus forte, le corps épie le m-
briser son joug. Mais cette lutte n-
s'arrête pas là; elle arrive néces-
une guerre aussi générale qu'elle
fonde. Les âmes s'unissent aux â-
corps aux corps; ce sont les corp-
contre les âmes ensemble qui for-
guerre de l'humanité, Jésus-Chri-
d'une armée et Satan à la tête d-
l'armée des passions, de l'orgueil
lupté, de la haine, d'un côté; de
l'armée de l'esprit, de l'humilité, d-
teté, de l'obéissance, de la mortifi-
la charité. Tout cela se meut dans
dables régions du fini et de l'infini
profondeurs de Dieu, de l'âme, et
au milieu de mille causes second-
ajoutent aux ténèbres et aux ca-
combat, et si Jésus-Christ est Dieu
qui doit finir par l'emporter. -
tant inaltérable, quoique toujours
au sommet vénérable des -
temps.

Est-ce là ce qui s'est passé? P-
rendre à Jésus-Christ le témoigna-
a été plus fort que la nouveauté, q-
rience, que la corruption, que le h-
la guerre, que toutes ces causes -
semble contre lui durant un -
huit cents années? Le pouvons-n-

Oui, je le puis; je puis même vous marquer trois degrés dans ce triomphe de Jésus-Christ sur le temps. Car, premièrement, il vit, son œuvre est devant vous; encore qu'elle eût souffert plus ou moins d'atteintes dans ce long pèlerinage accompli sous la main révoltée des siècles, cependant elle est debout. Elle reste environnée d'assez d'éclat pour attirer tous les yeux et pour être encore l'objet d'une vénération à laquelle rien n'est comparable, comme aussi rien n'est comparable à l'acharnement des ennemis qui n'ont point accepté dans sa durée temporelle la preuve de son origine au sein même de l'éternité. Mais ce n'est pas là tout. Non-seulement Jésus-Christ est vivant dans son Eglise, et son Eglise est vivante en lui, mais depuis l'ère chrétienne, aucun établissement religieux ne s'est fondé dans le monde dont Jésus-Christ n'ait été la base et le ciment. »

L'illustre orateur montre ensuite comment l'islamisme, le schisme grec et le protestantisme ne sont que des dérivations de l'œuvre du Christ, l'Eglise catholique. « Une fois Jésus-Christ levé sur le monde, » continue-t-il, « sa lumière a fait reculer partout les ténèbres des faux cultes; un très-grand nombre a disparu tout à fait, et nul autre ne s'est formé qui n'ait pris pour base son histoire et son nom. Il est devenu le tronc de l'erreur comme celui de la vérité, et quiconque le nie totalement se creuse un abîme où rien ne fructifiera que la mort. Son tombeau est aujourd'hui le centre du monde religieux. Les musulmans le gardent, les Grecs le gardent, les protestants le gardent, les Catholiques le gardent. Tous ensemble, venus des quatre vents du ciel, s'accordent à vénérer la pierre inanimée où reposa trois jours et trois nuits le corps supplicié du Christ. Cent batailles se sont livrées tout autour; vingt fois les destins du monde y ont changé d'aspect, mais la fuite ou la victoire n'y ont jamais apporté que l'hommage des nations, et tant de secousses n'ont servi qu'à élever dans la gloire cette tombe fragile où tout vient se prosterner. Si les Catholiques seuls en eussent pris la tutelle, c'eût été une tutelle vulgaire, comme tout ce qui est à la longueur de l'épée; il convenait mieux aux desseins de Dieu, que Jérusalem *fût foulée par les nations* (*Isa.* v, 5), ainsi que l'avait annoncé l'Evangile, et que le saint sépulcre, suspendu entre mille mains, apparût au centre de tous les événements comme le signe indicateur que nul établissement religieux n'est désormais possible qu'à la condition de participer au Christ par quelque chose au moins de son sang, de sa doctrine et de sa mémoire. »

Le célèbre Dominicain montre ensuite que non-seulement l'œuvre du Christ s'est perpétuée depuis dix-neuf siècles, mais encore qu'elle s'est développée sans relâche, que ses progrès sur le monde ont toujours été incessants et qu'enfin tout annonce pour elle dans l'avenir une dilatation prodigieuse qui peut être n'aura rien de comparable que l'époque même de sa première éclosion. « Ainsi donc, » dit-il en se résumant, « la triple perpétuité est acquise à Jésus-Christ par l'examen auquel nous venons de le soumettre : perpétuité de la vie, perpétuité d'irradiation exclusive de la vie, perpétuité de supériorité dans la vie. »

Cette perpétuité qui date déjà de deux mille ans, miracle toujours croissant, preuve de la divinité de Jésus-Christ toujours plus décisive et plus frappante à mesure que le cours du temps en développe la trame; cette perpétuité, dis-je, qui oserait en marquer le terme? L'Eglise, débordant des contrées de l'Europe, a soumis à son empire une grande partie de l'Amérique et de l'Océanie, elle a pénétré en Orient, dans la haute Asie, en Chine, au Japon, dans la Perse, dans l'Inde, dans le Tong-King, le Siam et la Cochinchine; elle cerne l'Afrique par toutes ses côtes et s'avance à l'intérieur jusqu'à ses déserts de sable. En Europe elle reprend sur la philosophie du XVIII[e] siècle toutes les classes instruites aujourd'hui plus profondément catholiques que jamais, s'établit en Angleterre, irradie en Allemagne et de l'Irlande au Tyrol, de la Suisse au Bosphore déploie partout la supériorité de sa force et le zèle de son ardent prosélytisme. Détruits un instant, tous les ordres religieux renaissent et se multiplient avec une incroyable fécondité. Les coups dont la révolution l'a frappée, l'expulsion et l'exil de la papauté, la proscription des prêtres, la fermeture des temples, toutes ces persécutions n'ont fait que rendre à l'Eglise immortelle une jeunesse et une vigueur nouvelles.

Perpétuelle par sa durée, perpétuelle par sa constitution, son gouvernement et son sacerdoce, perpétuelle par sa doctrine, l'œuvre du Christ est perpétuelle surtout par l'immutabilité de ses principes dont l'inépuisable fécondité enfante des développements sans cesse nouveaux. Le Christ a dit : « Faites donc aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent, car c'est là la loi et les prophètes. » (*Matth.* VII, 12.) Cette parole si grande et si profonde dans sa simplicité contient la règle éternelle et immuable de toute justice. Lois d'égale réciprocité dans tous les rapports, tous les services, tous les échanges, soit de l'ordre moral, intellectuel ou physique, tout est dans cette simple formule *d'équabilité*, comme dit Lactance. Le Christ a dit : *Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. C'est là le plus grand et le premier commandement. Et voici le second, qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces commandements.* (*Matth.* XXII, 37-40.) Cette parole si simple contient toutes les profondeurs de la loi éternelle de charité. Que l'humanité se développe sous toutes les faces et par toutes les voies imaginables dans l'ordre politique ou social, artistique ou industriel, scientifique ou économique, moral ou religieux, jamais

nul ne pourra épuiser l'inépuisable fécondité de ce double principe sans terme et infini comme Dieu, seul type de cette perfection suprême, selon que le Christ dit encore: *Soyez donc parfaits comme votre Père, qui est dans les cieux, est parfait.* (*Matth.* v, 48.) Quoi donc pourrait remplacer cette double loi de justice et d'amour, qui est la perfection absolue elle-même? Et comment ne serait-elle pas perpétuelle cette œuvre qui manifeste si complétement la divinité de Jésus-Christ par le caractère divin de sa propre perfection?

Cette perpétuité, nécessaire dans l'avenir comme dans le passé, preuve fondamentale et décisive de la divinité de Jésus-Christ, gît dans le principe de la loi chrétienne; loi essentiellement morale et pratique qui n'enseigne à l'homme ce qu'il faut croire que pour le faire agir, que pour former son caractère moral « à l'image et à la ressemblance » du caractère divin lui-même qui lui est offert comme type et comme modèle. L'homme n'est pas sur la terre pour user sa vie dans de vaines spéculations et de stériles théories, mais bien pour « faire la vérité, » comme dit l'Apôtre, pour pratiquer la vertu; la sainteté, la charité, l'humilité, l'abnégation, la justice, en un mot pour réaliser en actes la perfection morale dont l'Evangile est le code accompli et le Christ l'exemplaire vivant. La religion ne maintient la pureté de sa foi que pour arriver à la sanctification de la volonté. Or, toute morale qui serait purement humaine, ne saurait avoir pour nous rien d'obligatoire, puisque étant l'œuvre d'hommes semblables à nous, nous pourrions toujours la discuter et la rejeter au gré de nos passions et de nos caprices. La morale de l'Evangile n'a depuis deux mille ans ce caractère et cet effet obligatoire que parce qu'elle est divine. Son existence seule, dans ses conditions est donc une preuve de la divinité de son auteur, et sa perpétuité n'est qu'une conséquence de ce caractère divin.

Loi chrétienne primitive, le Décalogue avait déjà à un certain degré ce caractère, mais il en a acquis toute la plénitude dans l'Evangile dont la perfection absolue ne saurait être que l'œuvre de l'Etre souverainement parfait lui-même, c'est-à-dire de Dieu. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dit aux articles MORALE et à tous les autres de cet ordre. Malheur à celui qu'une simple méditation ne pénètre pas jusqu'au plus profond de l'âme de la certitude de la divinité de la morale du Christ! Celui-là manque du sens moral comme l'aveugle du sens de la vue. Cette morale sans doute choque notre orgueil ou plutôt l'anéantit jusque dans sa source. Elle débute en disant: *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que c'est d'eux qu'est le royaume des cieux.* (*Matth.* v, 3.) Elle nous ramène à la simplicité primitive de l'innocence. Elle veut que nous devenions semblables au petit enfant. Elle nous ordonne de renoncer à nous-mêmes, de prendre la croix de Jésus-Christ et de le suivre dans son complet [illegible]. Elle regarde comme le plus [illegible] mier de tous celui qui se fait [illegible] le domestique, l'esclave de tous, [illegible] pieds de ses frères à l'exem[ple du] Maître. « Quiconque s'élève se[ra] [abaissé], quiconque s'abaisse sera éle[vé]. [Elle] néantit pas moins radicalement toutes les passions de la ch[air] que l'orgueil. Quiconque che[rche sa vie la] perd, et quiconque la perd pour [moi et] pour l'Evangile la retrouve, la [sauve pour la] vie et la garde pour la [vie éternelle.] L'homme doit se haïr, se re[noncer] lui-même et à tout ce qu'il p[ossède pour] suivre. Celui qui « est la voie, la [vérité et la] vie. » La pureté des anges doit [être la con]dition de son corps mortel. I[l doit aimer] tous ses frères comme lui-même [et Dieu par] dessus tout; il doit sacrifier [illegible] fier après lui-même et se reg[arder] comme un serviteur inutile qu[i n'a fait que] ce qu'il était obligé de faire. [illegible] sence de Dieu incessantes, cu[lte en esprit] et en vérité, charité infinie et [illegible] toute vertu, toute perfection, [illegible] en un mot, voilà le Chrétien. [illegible] pas voir dans le caractère divin [illegible] nécessaire et partant perpétue[l] [illegible] rale, tous les caractères mêmes [illegible] de son révélateur, Jésus-Christ?

« Quelle consolation aux enfa[nts de l'Eglise,] mais quelle conviction de vér[ité, quand ils] voient que de Pie IX qui re[mplit aujour]d'hui si dignement le premier s[iége de l'E]glise, on remonte sans interru[ption jusqu'à] saint Pierre, établi par Jésus-C[hrist chef] des apôtres : d'où en reprenant [les pontifes] qui ont servi sous la loi an[cienne, on va] jusqu'à Aaron et jusqu'à Moï[se; de là jus]qu'aux patriarches et jusqu'à [l'origine du] monde! Quelle suite! quelle tra[dition! quel] enchaînement merveilleux! S[i l'esprit,] naturellement incertain, et de[venu par ses] incertitudes le jouet de ses ra[isonnements,] a besoin, dans les questions o[ù il y va du] salut, d'être fixé et déterminé [par une] autorité certaine, quelle plus gr[ande auto]rité que celle de l'Eglise cath[olique, qui] réunit en elle-même toute l'a[utorité des] siècles passés, et les anciennes [traditions] du genre humain jusqu'à sa [première] origine? Ainsi la société que Jé[sus-Christ a] attendu durant tous les siècles [passés, est] enfin fondée sur la pierre, où s[aint Pierre] et ses successeurs doivent pré[sider par ses] ordres, se justifie elle-même par [sa propre] suite, et porte dans son éterne[lle durée le] caractère de la main de Dieu. » [Et cette] double perpétuité du passé et [de l'avenir,] qui pourrait méconnaître la preu[ve] frappante de la divinité de Jésus-[Christ?]

PILATE — fut si persuadé de la [vérité de la] résurrection de Jésus-Christ, qu'[il écrivit] à Tibère, et ce fut sur la lettre de P[ilate que] cet empereur étant allé au sén[at proposa de] mettre Jésus-Christ au nombre [des dieux.] L'on n'a aucun lieu de tenir ce[tte lettre] pour suspecte si l'on considè[re]...

ion qui l'a faite dans une *Apologie* dresse au sénat et aux empereurs ro- qui n'avaient qu'à faire chercher u rs registres pour y trouver les Actes te, comme tous ceux qui faisaient logies pour les Chrétiens les y exhor- i souvent.

-Justin, dans sa première Apologie, it aux empereurs et au sénat romain : Jésus ait été crucifié et que l'on ait ses habits, vous pouvez l'apprendre Actes dressés sous Ponce-Pilate; que le Christ ait opéré des miracles, ouvez en être informés par les Actes sous Ponce-Pilate. » Tertullien, dans *pologétique*, c. 5, parle ainsi de ces Actes : « Un personnage, » dit-il, « no tre Dieu à Rome, s'il ne plaît au .. Tibère, sous le règne duquel le hrétien est entré dans le monde, é de la Palestine même des faits qui risaient un personnage divin, en fit le t au sénat et l'appuya de son suffrage. nat le rejeta parce qu'il n'avait pas lui-même la chose. Tibère demeura on sentiment et menaça de punir ceux cuseraient les Chrétiens (c. 21). » avoir parlé des miracles, de la mort, ésurrection et de l'ascension de Jésus- , il ajoute : « Pilate, partisan de Jé- rist dans sa conscience, manda les faits ncernaient ce personnage à l'empereur :. Les Césars même auraient cru en Christ, s'ils n'étaient pas nécessaires cle, où si des Chrétiens pouvaient être :. » Eusèbe (*Hist. eccl.*, lib. II, c. 2) ne l'existence de la relation de Pilate. ous ommes assurés, » dit Addison, s'est perdu un acte très-authentique, plus authentique même qui pût sortir egistres païens. Je veux parler de la on qui fut envoyée par le gouverneur Judée, sous l'autorité duquel Notre- eur fut jugé, condamné et crucifié. la coutume de l'empire romain, com- l'est encore aujourd'hui dans tous les rnements du monde, que les gouver- des provinces éloignées envoyassent r souverain une relation abrégée de e qui arrivait de remarquable dans le On ne saurait douter que Ponce-Pilate touché dans la sienne un événement extraordinaire que celui qui venait de sser en Judée; et qu'il l'ait fait réelle- ; c'est ce que nous apprend, en termes s, saint Justin, martyr, qui vivait cent après la mort de Notre-Seigneur. Ce l apologiste eût-il osé défier, comme il les philosophes païens à disputer avec ubliquement sur la religion chrétienne, esence même du sénat romain, s'il eût cette preuve et ce témoignage ; ou (ces sophes) eussent-ils refusé le défi, s'ils nt pu triompher, en en découvrant la eté?... Ce père, parlant de la mort et ouffrances de Notre-Seigneur, donne à ereur (homme très-éclairé), et à tout nat romain, pour preuve de la vérité de 'il dit, les *Actes de Ponce-Pilate*. Tertullien, qui écrivit son *Apologie* cinquante ans après, veut sans doute parler de ces mêmes Actes, lorsqu'il dit au gouverneur de Rome que Tibère, ayant reçu une relation de la Palestine, en Syrie, au sujet d'une personne divine qui parut en ce pays-là, y fit une sérieuse attention, » etc. (*De la rel. chrét.*, t. I, p. 30. *Voy.* encore BULLET, *De l'établissement de la religion chrétienne*, et BERGIER, *Traité de la vraie religion.*)

POSSÉDÉS. — L'un des miracles qui se rencontre le plus souvent dans la vie de Jésus-Christ, en témoignage de sa divinité, c'est la puissance surnaturelle de chasser les démons. Quelque étrange que nous paraisse aujourd'hui cette possession, elle est authentiquement attestée par tous les monuments de cette époque et des siècles postérieurs pendant lesquels les apôtres et les fidèles continuèrent à exercer ce pouvoir qu'ils avaient reçu de Jésus-Christ. Nous pourrions citer ici les témoignages éclatants de Tertullien (*Apol.*, ch. 23), de saint Irénée (l. II, c. 33), de Minutius Felix (*Dialog.*), d'Origène (*Cont. Cels.* l. I), de Julius Firmicus Maternus (*De error. profan. relig.*), de Lactance (*Instit. div.*, l. II, c. 11; l. IV, c. 27), d'Arnobe, d'Eusèbe, de saint Athanase, de saint Cyprien (*Epist. ad Donat. et ad Demetrian.*), et de Sulpice Sévère (dial. 3, c. 6). Mais comme nous les avons déjà rapportés en grande partie du moins à l'article ESPRIT-SAINT, nous nous bornerons ici à y renvoyer le lecteur.

Au reste il suffit d'ouvrir l'Evangile pour reconnaître que ce fait incontestable est avoué par les Juifs non moins que par les Chrétiens, et qu'aux yeux des uns et des autres, la guérison des possédés est un véritable miracle. Lorsque les Juifs accusèrent Jésus-Christ de chasser les démons par le pouvoir de Béelzébub, prince des esprits de ténèbres, il leur répondit : *Si Satan se chasse lui même, il est donc son propre ennemi; comment son empire se soutiendra-t-il? Si je chasse les démons par Béelzébub; par qui vos enfants les chasseront-ils? Pour cela même ils serviront à votre condamnation; si au contraire je les chasse par l'esprit de Dieu, le royaume de Dieu vous est donc arrivé. . Lorsque l'esprit impur est sorti de l'homme, il est errant et ne trouve point de repos; il dit : Je retournerai dans le séjour d'où je suis sorti; il prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, ils y rentrent et y habitent; le dernier état de cet homme devient pire que le premier.* (*Matth.* XII, 26 43.)

Le Sauveur parle et commande aux démons, ils lui répondent et obéissent, ils confessent qu'il est le Fils de Dieu. Lorsqu'il veut les chasser du corps d'un possédé, ils lui demandent de ne pas les renvoyer dans l'abîme, mais de leur permettre d'entrer dans un troupeau de pourceaux; Jésus y consent et le troupeau va se jeter dans les eaux. (*Luc.* VIII, 27.)

Il donne à ses apôtres le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons. (*Luc.* IX, 1.) Quelque temps après ils lui disent :

Seigneur, les démons nous sont soumis en votre nom; il leur répondit: *J'ai vu tomber Satan du ciel comme l'éclair.* (*Luc.* x, 17, 18.) Il promet que tous ceux qui croiront en lui auront le même pouvoir, et il le distingue formellement d'avec celui de guérir les maladies. (*Marc.* xvi, 17.)

Les apôtres ont à l'exemple de Jésus-Christ, exorcisé et chassé les démons. Dans la ville de Philippes, saint Paul guérit par un exorcisme, au nom de Jésus, une fille possédée, qui procurait à ses maîtres un gain considérable en découvrant les choses cachées; il dit au mauvais esprit: *Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir de cette fille,* et le démon sortit sur-le-champ. (*Act.* xvi, 18.) Saint Paul fut maltraité pour avoir fait ce miracle, et il en opéra un semblable à Ephèse. (*Act.* xix, 12, 15.) Si la connaissance que cette fille avait des choses cachées, était un talent naturel, ou un artifice, comment un exorcisme fait par saint Paul a-t-il pu le faire cesser?

L'on ne peut récuser le témoignage unanime des Pères des quatre premiers siècles, sans donner dans un pyrrhonisme absurde; ils attestent constamment que les exorcistes chrétiens chassaient les démons du corps des païens qui en étaient possédés, qu'ils forçaient ces esprits impurs à avouer ce qu'ils étaient; les Pères prennent à témoin de ces faits les païens eux-mêmes; ils disent que plusieurs de ceux qui ont été ainsi guéris se sont faits Chrétiens. L'on ne peut supposer ici ni l'influence de l'imagination, puisque ces possédés, étant païens, ne pouvaient avoir aucune confiance aux exorcismes des Chrétiens, ni collusion entre eux et les exorcistes pour favoriser les progrès du christianisme, ni maladie naturelle, puisque alors des paroles n'auraient pas pu les guérir, ni crédulité, ni exagération, ni mensonge de la part des Pères, puisqu'ils parlaient de faits publics, et qu'ils invitaient leurs ennemis à venir s'en convaincre par leurs propres yeux.

PRÉDICTIONS.—*Voy.* Prophéties.—Trois siècles à peine après la mort de Jésus-Christ, saint Augustin résumait en ces termes les preuves de la divinité de sa personne et de son œuvre en y montrant l'accomplissement de tout ce qui avait été prédit depuis le berceau du monde: « Certes, » dit-il, « si vous en étiez à ces premiers temps où tous ces événements prédits étaient encore cachés dans le secret d'un avenir impénétrable, vous pourriez avoir quelque chose à répliquer; mais l'on vous montre que les prédictions ont eu leur accomplissement, et qu'en remontant à la naissance de Jésus-Christ, en considérant ce qui s'est passé pendant sa vie, en parcourant sa prédication, ses miracles, ses souffrances, sa mort, sa sépulture, sa résurrection, son ascension, la descente du Saint-Esprit, et tout ce qui se passe actuellement sous vos yeux, on vous y fait voir une suite, une liaison merveilleuse et comme un tout ensemble de ces grands événements.....

Pour mieux vous confondre, ou ... rir en vous tout soupçon sur ... frez que je vous renvoie aux ... mortels ennemis.

Ils ont eux-mêmes ces écrits de ... entre les mains; ils les conservent ... cieusement. Adressez-vous donc ... cevez de leurs propres mains ... qu'ils estiment également comme ... vraiment sacrés et divins. Consid... Voyez-y tout ce que nous croyons ... rement prédit, soit touchant Jés... soit touchant son Eglise; et cela ... dérer depuis sa première formation ... blissement de sa foi, qui a coûté ... vaux et tant de sang à ses apôtres ... martyrs, jusqu'aujourd'hui et ... qu'elle arrive, par des épreuves ... frances continuelles, à son entière ... dans ce repos éternel que son divin ... époux lui prépare.

Au reste, quand vous y lirez ... toutes ces choses, ne soyez pas ... que les Juifs en les lisant eux-mêmes ... ces livres sacrés qui leur appartiennent ... les lisent, ils les voient sans les ... il a été prédit par les mêmes pro... en serait ainsi. Oui, leurs pro... prédit qu'effectivement ils les ... les verraient; mais que par un ef... bres répandues sur leurs cœurs, ... les suites funestes de la haine ... portent, ils n'y comprendraient ...

Ainsi comme exilés, comme ... fugitifs, et comme saisis des mêmes ... sions de terreur dont fut frappé ... les voit courir de côtés et d'autres ... pandre sur toute la surface de la ... un bandeau sur les yeux, et porter ... avec eux les témoignages authe... notre foi et de la justice de la ... nous défendons, en sorte qu'en ... par ce caractère de réprobation qu... de toutes parts aux yeux de l'univers ... comme écrit sur le front, ils dev... tous lieux l'une des preuves les ... cibles de la divinité qu'ils s'acharnent ... battre.

Et c'est pour cela qu'ils n'ont ... tellement détruits, qu'il ne fût plus ... d'eux dans le monde; mais qu'ils ... jours paru, au contraire, distin... marques très-sensibles, de tout le ... nations, parmi lesquelles ils ... répandus, afin que dispersés, com... sont, sur toute la terre, et chargés ... partout le dépôt sacré des divines ... et spécialement ces admirables ... qui d'une part renferment leur ... tion, et de l'autre les magnifiques ... qui se sont déjà accomplies en ... don si éclatant de la grâce que ... reçue, ils puissent eux-mêmes ... servir à convaincre et à captiver ... esprits sous le joug si désirable ... taire de la foi en Jésus-Chr... gneur.

Mais quand même nuls le... nulles prophéties n'auraient ...

rue de Jésus-Christ et la formation de son Eglise, qui ne serait frappé de l'éclatante lumière qui tout à coup s'est répandue dans le monde? qui ne devrait être animé et poussé à croire, en voyant que les faux dieux sont abandonnés, les statues abattues et brisées, leurs temples renversés ou réduits à d'autres usages, et que tant d'erreurs, tant de superstitions si anciennes et si profondément enracinées ont été extirpées, et qu'enfin à tout cela a succédé la connaissance et l'adoration du seul vrai Dieu vivant et véritable?

Et ce qu'il y a de plus frappant encore, c'est que de telles merveilles soient l'ouvrage d'un homme qui a été en butte au mépris, à la raillerie et aux insultes de tout le reste des hommes; d'un homme qu'ils ont pris, dont ils se sont rendus les maîtres, qu'ils ont lié, qu'ils ont fouetté, à qui ils ont donné des soufflets, qu'ils ont crucifié et qu'ils ont fait expirer dans les tourments les plus cruels.... Cet homme avant sa mort a si peu cherché à donner de la recommandation à ses enseignements par des moyens humains, qu'il ne s'est choisi pour disciples que des gens de la lie du peuple, des ignorants, des publicains? Mais depuis sa mort que n'a-t-il pas fait par la force et le courage qu'il a inspirés à de pareils disciples?

Ç'a été par l'efficace de sa mort même, et par la vertu du sang qu'il a répandu, que transformés tout à coup en de nouveaux hommes, et témoins de sa résurrection et de son ascension; instruits de ses autres mystères, et remplis de son Esprit-Saint, ils ont annoncé et fait retentir en toutes sortes de langues, sans les avoir apprises, l'Evangile, la grande et l'heureuse nouvelle de ce même homme, non simplement homme, mais Dieu et homme tout ensemble, crucifié, mort, enseveli, ressuscité et monté au ciel pour le salut du genre humain. Une partie du monde a cru à leur prédication, l'autre n'a point voulu d'abord y croire : loin de s'y soumettre, on l'a vu même y opposer la plus furieuse et la plus cruelle résistance, jusqu'à ce qu'enfin l'univers entier a cru, tout ayant cédé à des hommes fidèles jusqu'à sacrifier leur vie pour la vérité.

Qui pourrait donc se défendre de croire en Jésus-Christ, quand même il n'y aurait eu aucune prophétie qui l'eût annoncé? Mais si ce mystère d'un Dieu fait homme, d'un Dieu mort et crucifié, d'un Dieu ressuscité pour le salut et la rédemption du genre humain (*mystère vraiment grand, et qui a été manifesté dans la chair, justifié par l'Esprit-Saint, découvert aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde et élevé dans la gloire* [*I Tim.* III, 16]); si, dis-je, ce mystère ineffable, où se dévoile ce que peut l'excessive charité d'un Dieu, a été d'ailleurs précédé et annoncé par tant de figures et par tant de prophéties, qui sera assez insensé, assez dépourvu, non-seulement de raison, mais encore de tout sentiment, pour penser que les apôtres n'ont été que des fourbes et des imposteurs, au sujet de Jésus-Christ qu'ils ont prêché à toute la terre, être venu, et avoir paru dans le monde, précisément de la même manière que les prophètes avaient prédit qu'il y viendrait, et qu'il y paraîtrait?

Quel motif pouvait porter les apôtres à publier, contre la vérité et leur conscience, qu'il était ressuscité? Serait-ce leur reconnaissance envers celui, qui, dans cette supposition, les aurait entraînés dans l'erreur, en leur assurant par de fausses promesses, de ressusciter après sa mort? Et n'était ce pas là au contraire de quoi leur ouvrir les yeux, et leur faire détester la mémoire de leur maître? De plus, quel profit pouvaient-ils attendre d'une telle supposition? et quel effet pouvait-elle produire, si ce n'était d'irriter à plaisir ceux dont la haine cruelle pour Jésus-Christ n'avait pu être assouvie que par sa mort, et de leur attirer à eux une pareille destinée?

Enfin, comment pouvaient-ils se flatter de persuader au monde une telle imposture? Serait-ce à force d'argent? Mais ce sont des hommes pauvres, et qui ont eu à combattre toute leur vie contre la faim et la soif, le froid et la nudité. Serait-ce par les forces d'une éloquence humaine? Mais ce sont des ignorants, sans science, sans étude, sans lettres, et qui n'ont appris qu'à conduire une barque et jeter des filets. Serait-ce par le crédit et la faveur des Puissances du siècle? Mais toutes ces Puissances leur sont opposées, et ils ne peuvent manquer en prêchant Jésus-Christ ressuscité de s'attirer leur haine, et d'en être persécutés. Il est donc hors de toute apparence que les apôtres aient supposé la résurrection de Jésus-Christ, et qu'ils aient entrepris de la persuader au monde, si elle n'est pas véritable, et s'ils n'en sont point eux-mêmes les premiers persuadés par les preuves les plus convaincantes, puisqu'ils l'ont publiée hautement partout; puisqu'ils se sont exposés sans crainte à toutes sortes de dangers et de persécutions, en l'annonçant; puisqu'ils l'ont scellée de leur sang; et ce qui est encore plus décisif, puisqu'ils en ont persuadé le monde entier, en faisant un nombre infini de miracles, au nom et par la puissance de Jésus-Christ mort et ressuscité.

Mais comment s'est-il pu faire que le monde ait cru à ces sortes de témoins si méprisables? C'est parce que plus ils étaient obscurs par eux-mêmes, plus la majesté de Dieu a paru en eux avec éclat : car l'éloquence qu'ils ont employée pour persuader le monde n'a pas été celle des paroles, mais ç'a été l'éloquence des miracles. Ainsi ceux qui n'avaient pas vu Jésus-Christ ressusciter et monter au ciel avec son corps, n'ont pas eu de peine à le croire, lorsque ces témoins, qui leur disaient l'avoir vu, confirmaient leur témoignage par une infinité de prodiges. En effet, ils voyaient des hommes qui ne pouvaient savoir tout au plus que deux langues, parler tout d'un coup toutes les langues du monde; ils voyaient un boiteux dès le ventre de sa mère marcher droit à leur

parole et au nom de Jésus-Christ après quarante ans d'infirmités; ils voyaient les linges qu'ils avaient touchés guérir les malades, leur ombre produire le même effet, et une infinité d'autres merveilles, sans parler des morts qu'ils ressuscitaient.

Et quelle force n'ont pas toutes ces choses réunies ensemble, pour convaincre tout homme qui veut faire usage de sa raison, pour le convaincre, dis-je, de l'immuable certitude de la foi chrétienne et spécialement de la vérité du point capital dont il s'agit (la résurrection de Jésus-Christ). Ce point se trouve porté à un tel degré de certitude et d'évidence, que les incrédules ne peuvent s'y refuser que par une horrible dureté de cœur; puisque quelque incroyable que paraisse ce seul point, nous le prouvons, nous le confirmons par une foule d'autres choses également incroyables, et toutes si certaines, si incontestables, que ces mêmes incrédules sont obligés d'en convenir malgré qu'ils en aient.

Toutefois, s'ils osent les contester et nier que les apôtres aient fait les miracles dont nous venons de parler, pour établir la croyance de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ, ils supposent donc que cette croyance s'est établie dans le monde sans aucun miracle, alors nous tournons contre eux leur supposition; et nous disons que ce seul miracle si grand, si étonnant, que toute la terre soit entrée et se soit affermie dans une telle croyance sans miracle, nous suffit pour leur fermer la bouche et les confondre.

Quoi donc, pour ne pas demeurer absolument muets, diront-ils que, lorsque le monde a cru, il était plein de grossièreté, ou plongé dans une entière stupidité? Mais dès le temps de Romulus, c'est-à-dire quelque six cents ans avant Cicéron, le monde, au rapport de ce célèbre orateur, était déjà si éclairé et si poli, qu'il rejetait comme faux tout ce qui ne pouvait être : *ut, quod fieri non potest, omne respueret;* combien plus depuis, du temps de Cicéron même, et surtout ensuite sous les règnes d'Auguste et de Tibère, qui étaient des siècles les plus raffinés, aurait-on rejeté la Résurrection de Jésus-Christ et son Ascension, comme une chose absurde, si la vérité divine ou la véritable Divinité, et une infinité de miracles n'eussent montré, non-seulement qu'elle s'était pu faire, mais encore prouver invinciblement qu'elle s'était faite!

C'est de là qu'il est arrivé que, malgré tant de cruelles persécutions, on a cru, on a prêché hautement la résurrection et l'immortalité de la chair qui a précédé en Jésus-Christ et qui doit s'accomplir un jour en nous tous, et que cette croyance a été semée par toute la terre pour croître et se fortifier de plus en plus par le sang des martyrs; car, les prophéties se joignant aux miracles, la vérité a trouvé entrée dans les esprits on a reconnu qu'elle était plutôt contraire à la coutume qu'à la raison; et le monde enfin, qui persécutait les Chrétiens avec fureur, s'est rangé de leur côté et à la foi.

PRIÈRE. — *Voy.* ORAISON DOM.

PROPAGATION DU CHRISTIANISME.
Comme nous avons déjà traité
de la divinité de Jésus-Christ
CONVERSION DU MONDE et ÉTABL
CHRISTIANISME, nous n'y revien
pour résumer sommairement
avons alors exposé avec tous les
ments nécessaires.

Dans son *Aperçu des preuves*
l'authenticité du christianisme, M.
aborde ce sujet. La propagation
si universelle du christianisme
yeux l'une des preuves, qu'il
soires, de la divinité de Jésus-C
teur trace ses progrès à travers
fait voir combien d'obstacles, qu'
coup d'œil on pourrait croire
elle a néanmoins facilement sur-

A la suite de ces considéra
établit que la marche du chris
ses progrès toujours croissants
un phénomène sans exemple dans
du genre humain; car cette relig
puyait point sur des traditions
ques déjà accréditées, sur des
les lumières déjà acquises eusse
dre vénérables aux yeux des hom
s'annonçait comme surnaturelle
reposant tout entière sur la par
de son divin fondateur. Etablir
nouvelle au milieu d'un peuple,
soit, est assurément de toutes les
la plus difficile, même avec un
circonstances extrêmement heur
à-dire, quand cette religion peut
sur la force et l'autorité polit
notions déjà reçues dans les es
les penchants auxquels se livre
lontiers notre faible nature. M
gion qui, dès son origine, a com
lois, les préjugés et les habitu
humain, qui vient, non pas cares
chants coupables, mais leur
frein dont ils ne peuvent se dé
qu'il consiste dans la puissance
de Dieu même; cette religion
qu'elle vient changer la terre, et
tement la change en effet, ne
cendue que du Ciel, et le mirac
pide accroissement n'est pas
ceux qui présidèrent à sa naissan

Jésus, à la tête de douze p
puissance, sans appui terrestre,
lui les préjugés populaires, les
croyances religieuses et l'autori
de l'empire romain, n'ayant à
ses disciples, au lieu des riche
dont Mahomet flattait ses partisa
persécutions et des supplices;
homme obscur, s'il n'était pas
Jésus, fils d'un artisan sans
fortune, marche à la conquête du
bientôt sa religion se fonde
pays sur les ruines des autr
pétons-le donc, l'établissement
nisme est un fait sans exemple

‹lu genre humain. Et néanmoins la ‹leuse rapidité de ses progrès n'est ici qu'au rang des preuves secon- de sa divine origine; car, la religion rist n'eût-elle point prévalu, le prin- rgument en sa faveur subsisterait en- lans toute sa force. Il serait toujours ıtré qu'un grand nombre d'hommes, ınellement et intimement liés avec ts et le divin auteur de cette religion, ; entraînés par ce qu'ils ont vu, enten- :onnu, non-seulement à abjurer sur-le- leurs anciennes croyances, mais à ·er aux fatigues, aux dangers et aux ınces de toutes sortes, uniquement ›nviction de vérité des faits, qui, ›nt exacts, établissent incontestable- la divinité de Jésus-Christ, et qui, ›nt faux, doivent avoir été reconnus ıent pour tels par ceux qui sont morts e pour leur rendre témoignage.

;uet, traitant le même sujet, fait re- :er d'abord comment les apôtres, choi- ır Jésus-Christ pour la conquête du ·, étaient complétement dénués de ·e qui peut assurer le succès dans oses humaines, sans puissance, sans e, sans lettres, en un mot, n'étant rien ıx-mêmes. *Dieu ayant choisi ce qu'il y ıensé selon le monde pour confondre les ce qu'il y a de faible pour confondre rts; ayant choisi ce qu'il y a de vil et prisable, ce qui n'est rien pour détruire i est grand, afin que nul homme ne se 'e devant lui.* (*I Cor.* ı, 25-27.) « Rien, loute, » dit l'illustre évêque de Meaux, ait plus propre à faire éclater la gran- le Dieu et son indépendance, qu'un choix. A lui seul appartient de choisir ses œuvres des instruments qui, loin ıraître propres, semblent n'être capa- ıe d'en empêcher le succès; parce que ui qui leur donne toute la vertu qui es rendre efficaces. Il est bon, pour ne puisse douter qu'il a fait tout lui ı u'il s'associe des coopérateurs qui, en êmes, soient absolument ineptes aux ; desseins qu'il veut accomplir par ninistère. Et comme autrefois, entre ıins des soldats de Gédéon, de faibles ıl'argile cachaient la lumière qui devait l'épouvante dans le camp des Madia- ici de même ces trésors de sagesse, ieu a voulu faire éclater dans le mo. de e salut des uns et la confusion des au- sont portés dans des vaisseaux très- :s (*II Cor.* ıv, 7), afin que la grandeur puissance qui est en eux soit reconnue de Dieu, et non de ces faibles instru- , et qu'ainsi tout concoure à démon- ı vérité de l'Evangile.

nirez les circonstances frappantes que :hoisit pour former son Eglise. Comme it démontré jusqu'à la dernière extré- l'exécution du commencement de sa esse, de même ici il en prolonge le accomplissement jusqu'au moment où loit paraître sans ressource. Abraham ra se trouvent stériles, lorsque Dieu leur annonce qu'ils auront un fils: il attend la vieillesse décrépite devenue stérile par nature, épuisée par l'âge, pour leur décou- vrir ses desseins; c'est alors qu'il envoie son ange, qui les assure de sa part que dans un certain temps Sara concevra. Sara se prend à rire, tant elle est merveilleusement surprise de la nouvelle qu'on lui déclare. (*Gen.* xviii, 9, 15.) Dieu, par cette conduite, veut faire voir que cette race promise est son propre ouvrage. Il a suivi le même plan dans l'établissement de son Eglise. Il laisse tout tomber, jusqu'à l'espérance : *Sperabamus* (*Luc.* xxiv, 21), « Nous espérions, » disent ses disciples depuis sa mort. Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir; puis il agit. *Sperabamus* : c'en est fait, notre espérance est tombée et ense- velie dans le tombeau. Après la mort de Jésus-Christ, ils retournent à la pêche : ja- mais ils ne s'y étaient livrés pendant sa vie; ils espéraient toujours, *sperabamus*. C'est Pierre qui en fait la proposition : *Vado pi- scari: venimus et nos tecum* (*Joan.* xx, 3): Retournons aux poissons, laissons les hommes. Voilà le fondement qui abandonne l'édifice, le capitaine qui quitte l'armée : Pierre, le chef des apôtres, va reprendre son premier métier, et les filets et le bateau qu'il avait quittés. Evangile, que devien- drez-vous? Pêche spirituelle, vous ne serez plus. Mais dans ce moment Jésus vient : il ranime la foi presque éteinte de ses disciples abattus : il leur commande de reprendre le ministère qu'il leur a confié, et les rappelle au soin de ses brebis dispersées : *Pasce oves meas.* (*Joan.* xxi, 17.) C'en est assez pour leur rendre la paix, et relever leur courage. Rassurés désormais par sa parole, fortifiés par son Esprit, rien ne les étonnera, rien ne sera capable de les troubler : ni le sentiment de leur faiblesse, ni la vue des obstacles, ni la grandeur du projet, ni le défaut des res- sources humaines, rien ne saurait les ébran- ler dans la résolution d'exécuter tout ce que leur Maître leur a prescrit. Armés d'une ferme confiance dans le secours qui leur est promis; loin d'hésiter, ils s'affermissent par les oppositions mêmes qu'ils éprouvent; loin de craindre, ils ressentent une joie in- dicible au milieu des menaces et des mau- vais traitements, que la seule idée du des- sein qu'ils ont formé leur attire; et déjà, espérant contre toute espérance, ils se re- gardent comme assurés de la révolution qu'ils méditent. Quel étrange changement dans ces esprits grossiers! Quelle folle pré- somption, ou quelle sublime et céleste ins- piration les anime!

En effet, considérez, je vous prie, l'entre- prise de ces pêcheurs : jamais prince, ja- mais empire, jamais république n'a conçu un dessein si haut. Sans aucune apparence de secours humain, ils partagent le monde entre eux pour le conquérir. Ils se sont mis dans l'esprit de changer par tout l'univers les religions établies, et les fausses et la verita- ble, et parmi les gentils et parmi les Juifs. Ils

veulent établir un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une loi nouvelle; parce que, disent-ils, un homme qu'on a crucifié à Jérusalem l'a enseigné de la sorte. Cet homme est ressuscité, il est monté aux cieux où il est le Tout-Puissant. Nulle grâce que par sa main, nul accès à Dieu qu'en son nom. En sa croix est établie la gloire de Dieu; en sa mort, le salut et la vie des hommes.

Mais voyons par quels artifices ils se concilieront les esprits. Venez, disent-ils, servir Jésus-Christ: quiconque se donne à lui, sera heureux quand il sera mort: en attendant, il faudra souffrir les dernières extrémités. Voilà leur doctrine, et voilà leurs preuves; voilà leur fin, voilà leurs moyens.

Dans une si étrange entreprise, je ne dis pas avoir réussi comme ils ont fait; mais avoir osé espérer; c'est une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité et la vraisemblance qui puissent faire espérer les hommes. Qu'un homme soit avisé, qu'il soit téméraire, s'il espère il n'y a point de milieu: ou la vérité le presse, ou la vraisemblance le flatte, ou la force de celle là le convainc, ou l'apparence de celle-ci le trouble. Ici tout ce qui se voit étonne; tout ce qui se prévoit est contraire: tout ce qui est humain est impossible. Donc, où il n'y a nulle vraisemblance il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra: encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre, et dans la chose la plus incroyable, et parmi les épreuves les plus difficiles, et dans les hommes les plus incrédules et les plus timides, dont le plus hardi a rénié lâchement son Maître, ait une cause apparente. La feinte ne va pas si loin, la surprise ne dure pas si longtemps, la folie n'est pas si réglée.

Car enfin, poussons à bout le raisonnement des incrédules et des libertins. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs? Quoi! qu'ils avaient inventé une belle fable, qu'ils se plaisaient d'annoncer au monde? mais ils l'auraient faite plus vraisemblable. Que c'étaient des insensés et des imbéciles qui ne s'entendaient pas eux-mêmes? Mais leur vie, mais leurs écrits, mais leurs lois et la sainte discipline qu'ils ont établie, et enfin l'événement même prouve le contraire. C'est une chose inouïe, ou que la finesse invente si mal, ou que la folie exécute si heureusement; ni le projet n'annonce des hommes rusés, ni le succès des hommes dépourvus de sens; ce ne sont pas ici des hommes prévenus qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait. Ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux qui, ayant rêvé dans leurs cabinets des choses imperceptibles, sur des mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opinions, et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous disent pas: Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu. Leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations, mal fondées, leurs conséquences, mal prises et défectueuses. Ils nous disent: Nous avons vu, nous ... nous avons touché de nos mains, ... et longtemps, et plusieurs ensem... sus-Christ ressuscité des morts. ... la vérité, que reste-t-il à répon... inventent, que prétendent-ils? ... tage, quelle récompense, quel pr... leurs travaux? S'ils attendaient ... chose, c'était ou dans cette vi... leur mort. D'espérer pendant cette ... haine, ni la puissance, ni le nombre ... ennemis, ni leur propre faiblesse ... frent pas. Les voilà donc réduits ... futurs; et alors, ou ils attendent ... félicité de leurs âmes, ou ils ... hommes la gloire et l'immorta... nom. S'ils attendent la félicité ... le Dieu véritable, il est clair qu'... sent pas à tromper le monde, et s... veut s'imaginer que le désir de ... dans l'histoire a été de flatter ces ... siers jusque dans leurs bateaux ... je dirai seulement ce mot: Si un ... un André, si un Jean, parmi tan... bres et de persécutions, ont po... si loin la gloire du christianis... que nous leur donnons, je ne ... plus fort pour convaincre les esp... nables que c'étaient des hommes ... auxquels ... l'esprit de Dieu et ... jours invincible de la vérité ... dans l'extrémité de l'oppression ... très-assurée de la bonne cause.

Voilà ce que fait voir la voca... cheurs: elle montre que l'Ég... édifice tiré du néant, une créa... vre d'une main toute-puissante ... structure, rien de plus grand ... ment c'est le néant même: *Vocat ... sunt.* (*Rom.* IV, 17.) Si le néant ... donc une véritable création...

La promptitude inouïe avec ... complit la promesse du Sauveur est ... cle visible. Jésus-Christ avait pré... Évangile serait bientôt prêché ... terre: cette merveille devait arri... tinent après sa mort; et il avait ... *qu'on l'aurait élevé de terre,* ... qu'on l'aurait attaché à la croix, ... *à lui toutes choses.* (*Joan.* VIII, 28 ...) Les apôtres n'avaient pas encore ... course, et saint Paul disait déjà ... *que leur foi était annoncée par to...* (*Rom.* I, 8.) Il disait aux Colossiens ... gile était ouï de toute créature qu... le ciel; qu'il était prêché, qu... qu'il croissait par tout l'univers ... 23.) Une tradition constante nou... que saint Thomas le porta aux In... Naz., Orat. 25, nunc 33, n. 11, t. I ... à d'autres pays éloignés. Mais ... besoin des histoires pour con... vérité: l'effet parle: et l'on vo... combien de raison saint Paul ... applique aux apôtres ce pass... miste. (*Psal.* XVIII, 5.) *Leur voix s'... tendre par toute la terre, et leur p... portée jusqu'aux extrémités du ...* leurs disciples, il n'y avait pre...

pays si reculé et si inconnu où l'Evangile n'eût pénétré. Cent ans après Jésus-Christ, saint Justin comptait déjà, parmi les fidèles, beaucoup de nations sauvages, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui erraient deçà et delà sur des chariots sans avoir de demeure fixe. (*Just.* Apol. 2, nunc 1, n. 53, p. 74, et *Dial. cum Tryph.*, n. 117, p. 221.) Ce n'était point une vaine exagération; c'était un fait constant et notoire, qu'il avançait en présence des empereurs et à la face de tout l'univers. Saint Irénée vient un peu après, et on voit croître le dénombrement qui se faisait des Eglises. Leur concorde était admirable : ce qu'on croyait dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyait dans l'Egypte et dans l'Orient; comme « il n'y avait qu'un même soleil dans tout l'univers, on voyait dans toute l'Eglise, depuis une extrémité du monde à l'autre, la même lumière de la vérité. » (Iren., *adv. hæres.* lib. I, cap. 2, 3, nunc 10, p. 48.)

Si peu qu'on avance, on est étonné du progrès qu'on voit. Au milieu du troisième siècle, Tertullien et Origène font voir dans l'Eglise des peuples entiers, qu'un peu avant on n'y mettait pas. (Tertull., *Adv. Jud.*, cap. 7; *Apol.*, c. 37; Origen., tract. 28 *In Matth.*, tom. III, p. 858, ed. Bened.; hom. 4 *in Ezech.*, *ibid.*, p. 370.) Ceux qu'Origène exceptait, qui étaient les plus éloignés du monde connu, y sont mis un peu après par Arnobe. (*Ad Gentes* lib. II). Que pouvait avoir vu le monde pour se rendre si promptement à Jésus-Christ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage : et s'il se pouvait faire qu'il n'en eût pas vu, *ne serait-ce pas un nouveau miracle*, plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire *d'avoir converti le monde sans miracles*, d'avoir fait entrer tant d'ignorants dans des mystères si hauts, d'avoir inspiré à tant de savants une humble soumission, *et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules.* (S. August., *De civit. Dei*, lib. XXI, cap. 7; lib. XXII, cap. 5.)

Mais le miracle des miracles, si je puis parler de la sorte, c'est qu'avec la foi des mystères, les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre. Les disciples de Jésus-Christ l'ont suivi dans les voies les plus difficiles. Souffrir tout pour la vérité, a été parmi ses enfants un exercice ordinaire; et pour imiter leur Sauveur, ils ont couru aux tourments avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples ni des riches qui se sont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont préféré la pauvreté aux richesses, ni des vierges qui ont imité sur la terre la vie des anges, ni des pasteurs charitables qui se sont faits tout à tous, toujours prêts à donner à leur troupeau non-seulement leurs veilles et leurs travaux, mais encore leurs propres vies. Que dirai-je de la pénitence et de la mortification? Les juges n'exercent pas plus sévèrement la justice sur les criminels, que les pécheurs pénitents l'ont exercée sur eux-mêmes. Bien plus, les innocents ont puni en eux avec une rigueur incroyable cette pente prodigieuse que nous avons au péché. La vie de saint Jean-Baptiste, qui parut si surprenante aux Juifs, est devenue commune parmi les fidèles; les déserts ont été peuplés de ses imitateurs; il y a eu tant de solitaires, que des solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus profondes; tant on a fui le monde, tant la vie contemplative a été goûtée.

Tels étaient les fruits précieux que devait produire l'Evangile; l'Eglise n'est pas moins riche en exemples qu'en préceptes, et sa doctrine a paru sainte, en produisant une infinité de saints. Dieu qui sait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, l'a fondée par le martyre : et l'a tenue durant trois cents ans dans cet état, sans qu'elle eût un seul moment pour se reposer. Après qu'il eut fait voir, par une si longue expérience, qu'il n'avait pas besoin du secours humain ni des puissances de la terre pour établir son Eglise, il y appela enfin les empereurs et fit du grand Constantin un protecteur déclaré du catholicisme; depuis ce temps, les rois ont accouru de toutes parts à l'Eglise; et tout ce qui était écrit dans les prophéties, touchant sa gloire future, s'est accompli aux yeux de toute la terre.

Que si elle a été invincible contre les efforts du dehors, elle ne l'est pas moins contre les divisions intestines. Ces hérésies, tant prédites par Jésus-Christ et par ses apôtres, sont arrivées et la foi persécutée a triomphé. »

PROPHÈTES. — Tous les prophètes ont vu le mystère du Messie. Il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de son règne. L'un voit Bethléem, la plus petite ville de Juda, illustrée par sa naissance; et en même temps élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle il sort de toute éternité du sein de son Père (*Mich.* v, 2); l'autre voit la virginité de sa Mère, un Emmanuel, un Dieu avec nous, sorti de ce sein virginal, et un enfant admirable qu'il appelle *Dieu*. (*Isa.* VII, 14; IX, 6.) Celui-ci le voit entrer dans son Temple (*Malach.* III, 1), cet autre le voit glorieux dans son tombeau où la mort a été vaincue. (*Isa.* XI, 10.) En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu vendre. Ils ont vu le nombre et l'emploi des trente pièces d'argent dont il a été acheté. (*Zachar.* XI, 12.) En même temps qu'ils l'ont vu grand et élevé (*Isa.* XII, 6), ils l'ont vu méprisé et méconnaissable au milieu des hommes : l'étonnement du monde, autant par sa bassesse que par sa grandeur; le dernier des hommes; l'homme de douleurs chargé de tous nos péchés; bienfaisant et méconnu; défiguré par ses plaies, et par là guérissant les nôtres; traité comme un criminel, mené au supplice avec des méchants et se livrant, comme un agneau innocent, paisiblement à la mort : une longue postérité naître de lui par ce moyen, et la vengeance déployée sur son

peuple incrédule (*Isa.* LIII, 1-10), afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue, et à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnaître. (*Dan.* IX, 24 seqq.) — *Voy.* PROPHÉTIES.

Non-seulement les prophètes voyaient Jésus-Christ, mais encore ils en étaient la figure et représentaient ses mystères, principalement celui de la croix. Presque tous ils ont souffert persécution pour la justice et nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutées en Notre-Seigneur. On voit Elie et Elisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur? Zacharie, fils de Joiada, est lapidé; Ezéchiel paraît toujours dans l'affliction; les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables; Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont été contredits et maltraités, et tous nous ont fait voir par leur exemple que si l'infirmité de l'ancien peuple demandait en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les efforts d'Israël et les hommes d'une sainteté extraordinaire étaient nourris dès lors du pain d'affliction, et buvaient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au Fils de Dieu, calice d'autant plus rempli d'amertume que la personne de Jésus-Christ était plus sainte.

Mais ce que les prophètes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les gentils par le Messie. Ce rejeton de Jessé et de David a paru au saint prophète Isaïe comme un signe donné de Dieu aux peuples et aux gentils, afin qu'ils l'invoquent. (*Isa.* XI, 10.) L'homme de douleur dont les plaies devaient faire notre guérison (*Isa.* LIII, 5) était choisi pour laver les gentils par une sainte aspersion, qu'on reconnaît dans son sang et dans le baptême. Les rois saisis de respect en sa présence n'osent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui, le voient, et ceux à qui il était inconnu sont appelés pour le contempler. (*Isa.* LII, 15.) C'est le témoin donné aux peuples, c'est le chef et le précepteur des gentils. Sous lui un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu, et les gentils y accourront de tous côtés. (*Isa.* LV, 4, 5.) C'est le juste de Sion qui s'élèvera comme une lumière, c'est son Sauveur qui sera allumé comme un flambeau. Les gentils verront ce juste, et tous les rois connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion. (*Isa.* LXII, 1, 2.)

Le voici mieux décrit encore et avec un caractère particulier. Un homme d'une douceur admirable, singulièrement choisi de Dieu et l'objet de ses complaisances, déclare aux gentils leur jugement; les îles attendent sa loi. (*Isa.* XLII, 1-4.) C'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés. Il ne fera aucun bruit, à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. *Il ne foulera pas aux pieds* un r… *et n'éteindra pas la mèche qui fu*… (*Ibid.*, 2, 3.) Loin d'accabler l… et les pécheurs, sa voix charita… pellera, et sa main bienfaisante … soutien. *Il ouvrira les yeux* … *et tirera les captifs de leur pri*… 7.) Sa puissance ne sera pas m… sa bonté, son caractère essen… joindre ensemble la douceur … cité, c'est pourquoi cette voix si … sera en un moment d'une … monde à l'autre, et sans causer … dition parmi les hommes, … toute la terre. Il n'est ni rebutant … rieux, (*Ibid.*, 4) et celui que l'on … à peine quand il était dans la J… pas seulement le fondement de … peuple, mais encore la lumière … gentils. (*Ibid.*, 6.) Sous son r… ple, les Assyriens et les Egyptie… plus avec les Israélites qu'un m… de Dieu. (*Isa.* XIX, 24.) Tout de… tout devient saint. Jérusalem n'e… ville particulière, c'est l'image … velle société où tous les peuples … blent. L'Europe, l'Afrique et l… vent des prédicateurs dans les… mis son signe, afin qu'ils découvr… aux gentils. Les élus jusqu'alo… du nom d'Israël auront un autre … marqué l'accomplissement des … un *Amen* bienheureux. Les prêtre… tes, qui jusqu'alors sortaient d'A… ront dorénavant du milieu de … (*Isa.* LXVI, 19-21); un nouve… plus pur et plus agréable que … sera substitué à leur place, et … quoi David avait célébré un … nouvel ordre. Le juste descen… comme une rosée, la terre … germe, et ce sera le Sauveur … on verra naître la justice. (*Isa.* … ciel et la terre s'uniront pour … comme par un commun enfante… qui sera tout ensemble céleste et … de nouvelles idées de vertus … au monde dans ses maximes et … trine, et la grâce qu'il répandra … mera dans les cœurs. Tout … venue, et Dieu jure par lui-mê… genou fléchira devant lui et que … gue reconnaîtra sa souveraine… (*Ibid.*, 23, 24.) — *Voy.* GENTILS.

Voilà une partie des merveilles … montrées aux prophètes sous les … tants de David, et ce David avant … tres. (*Voy.* DAVID.) Tous ont … avance l'histoire du Fils de Dieu … aussi être fait le Fils d'Abraham … c'est ainsi que tout est suivi … des conseils divins. Ce Messie … loin comme le Fils d'Abraham … montré de plus près comme le F… vid. Un empire éternel lui est … connaissance de Dieu, répand… l'univers, est marquée comme … tain et comme le fruit de sa … version des gentils, et la b…

tous les peuples du monde, promise depuis si longtemps à Abraham, à Isaac et à Jacob, est de nouveau confirmée, et tout le peuple de Dieu vit dans cette attente...

Durant la captivité, et surtout vers le temps qu'elle allait finir, Daniel, révéré pour sa piété, même par les rois infidèles, et employé par sa prudence aux plus grandes affaires de leur Etat, vit par ordre, diverses fois, et sous des figures différentes, quatre monarchies, sous lesquelles devaient vivre les Israélites.

Il voit naître enfin sur la fin, et comme dans le sein de ces monarchies, le règne du Fils de l'homme; à ce nom vous reconnaissez Jésus-Christ : mais ce règne du Fils de l'homme est encore appelé le règne des Saints du Très-Haut. Tous les peuples sont soumis à ce grand et pacifique royaume; l'éternité lui est promise, et il doit être le seul dont la puissance ne passera pas à un autre empire. (*Dan.* VII, 27.)

Quand viendra ce Fils de l'homme et ce Christ tant désiré, et comment il accomplira l'ouvrage qui lui est commis, c'est-à-dire la rédemption du genre humain, Dieu le découvre manifestement à Daniel. Pendant qu'il est occupé de la captivité de son peuple dans Babylone, et des soixante-dix ans dans lesquels Dieu avait voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il a faits pour la délivrance de ses frères, il est tout à coup élevé à des mystères plus hauts : il voit un autre nombre d'années et une autre délivrance bien plus importante, au lieu des septante semaines, à commencer depuis l'ordonnance donnée par Artaxerxès Longue-Main, la vingtième année de son règne, pour rebâtir la ville de Jérusalem. Là est marquée en termes précis, sur la fin de ces semaines, la rémission des péchés, le règne éternel de la justice, l'entier accomplissement des prophéties et l'onction du Saint des saints. Le Christ doit faire sa charge, et paraître comme conducteur du peuple après soixante-neuf semaines (car le prophète le répète encore). Le Christ doit être mis à mort; il doit mourir de mort violente; il faut qu'il soit immolé, pour accomplir les mystères. Une semaine est marquée entre les autres, et c'est la dernière et la soixante-dixième : c'est celle où le Christ sera immolé, où l'alliance sera confirmée, et au milieu de laquelle l'hostie et les sacrifices seront abolis, sans doute par la mort du Christ; car c'est en suite de la mort du Christ que ce changement est marqué. Après cette mort du Christ et l'abolition des sacrifices, on ne voit plus qu'horreur et confusion : on voit la ruine de la cité sainte et du sanctuaire; un peuple et un capitaine qui vient pour tout perdre; l'abomination dans le temple; la dernière et irrémédiable désolation du peuple ingrat envers son Sauveur. (*Dan.* IX, 24 seqq.)

Nous avons vu (art. MESSIE, DANIEL) que ces semaines, réduites en semaines d'années, selon l'usage de l'Ecriture, font quatre cent quatre-vingt-dix ans, et nous mènent précisément, depuis la vingtième année d'Artaxerxès, à la dernière semaine, semaine pleine de mystères, où Jésus-Christ immolé met fin par sa mort aux sacrifices de la loi et en accomplit les figures.

Il ne reste plus qu'à vous faire remarquer une circonstance. Daniel nous découvre un nouveau mystère. L'oracle de Jacob nous avait appris (*Gen.* XLIX, 10) que le royaume de Juda devait cesser à la venue du Messie; mais il ne nous disait pas que sa mort serait la cause de la chute de ce royaume. Dieu a révélé ce secret important à Daniel, et lui déclare que la ruine des Juifs sera la suite de la mort du Christ et de leur méconnaissance. Marquons avec soin cet endroit.

Que dirais-je de la merveilleuse vision de Zacharie, qui voit le pasteur frappé et les brebis dispersées? (*Zach.* XIII, 7.) Que dirais-je du regard que jette le peuple sur son Dieu, qu'il a percé, et des larmes que lui fait verser une mort plus lamentable que celle d'un fils unique et que celle de Josias? (*Zach.* XII, 10 seqq.) Zacharie a vu toutes ces choses, mais ce qu'il a vu de plus grand, c'est le Seigneur envoyé par le Seigneur pour habiter dans Jérusalem, d'où il appelle les gentils, pour les agréger à son peuple et demeurer au milieu d'eux. (*Zach.* XIV, 16-21.) Aggée dit moins de choses, mais ce qu'il dit est surprenant. Pendant qu'on bâtit le second temple, et que les vieillards qui avaient vu le premier fondent en larmes en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de l'autre, le prophète, qui voit plus loin, publie la gloire du second temple, et le préfère au premier. Il explique d'où viendra la gloire de cette nouvelle maison : c'est que le Désiré des gentils arrivera; ce Messie promis depuis deux mille ans et dès l'origine du monde, comme le Sauveur des gentils, paraîtra dans ce nouveau temple. La paix y sera établie; tout l'univers ému rendra témoignage à la venue de son Rédempteur; il n'y a plus qu'un peu de temps à attendre, et les temps destinés à cette attente sont dans leur dernière période. (*Aggæi* II, 7 seqq.)

Enfin le temple s'achève, les victimes y sont immolées; mais les Juifs avares y offrent des hosties défectueuses. Malachie, qui les en reprend, est élevé à une plus haute considération; et à l'occasion des offrandes immondes des Juifs, il voit l'offrande toujours pure, et jamais souillée, qui sera présentée à Dieu non plus seulement comme autrefois dans le temple de Jérusalem, mais depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant; non plus par les Juifs, mais par les gentils, parmi lesquels il prédit que le nom de Dieu sera grand. (*Malach.* I, 11.)

Il voit aussi, comme Aggée, la gloire du second temple et le Messie qui l'honore de sa présence; mais il voit en même temps que le Messie est le Dieu à qui ce temple est dédié. *J'envoie mon ange, dit le Seigneur, pour me préparer les voies, et incontinent vous verrez arriver dans son saint temple le Seigneur que vous cherchez et l'arche de l'alliance que vous désirez.* (*Malach.* III, 1.)

Un ange est envoyé; mais voici un envoyé d'une dignité merveilleuse : un envoyé qui a un temple, un envoyé qui est Dieu et qui entre dans le temple comme dans sa propre demeure; un envoyé désiré par tout le peuple, qui vient faire une nouvelle alliance, et qui est appelé pour cette raison l'*Ange de l'alliance et du Testament.*

C'est donc dans le second temple que ce Dieu, envoyé de Dieu, devait paraître; mais un autre envoyé précède, et lui prépare les voies. Là, nous voyons le Messie précédé de son précurseur. Le caractère de ce précurseur est encore montré au prophète. Ce doit être un nouvel Elie, remarquable par sa sainteté, par l'austérité de sa vie, par son autorité et par son zèle.

Ainsi le dernier prophète de l'ancien peuple marque le premier prophète qui doit venir après lui; c'est-à-dire cet Elie, précurseur du Seigneur qui devait paraître. Jusqu'à ce temps, le peuple de Dieu n'avait point à attendre de prophète : la loi de Moïse lui devait suffire, et c'est pourquoi Malachie finit par ces mots : *Souvenez-vous de la loi que j'ai donnée sur le mont Horeb à Moïse, mon serviteur, pour tout Israël. Je vous enverrai le prophète Elie, qui unira le cœur des pères avec le cœur des enfants, qui montrera à ceux-ci ce qu'ont attendu les autres.* (*Malach.* IV, 4-6.) — (BOSSUET.)

PROPHÉTIES. — Une *prophétie* proprement dite est la prédiction des actions libres que les hommes feront dans telle ou telle circonstance. Dieu seul peut les connaître, surtout lorsqu'il est question d'hommes qui n'existent pas encore; lui seul peut les révéler.

Une prophétie est encore plus frappante et plus évidemment divine lorsqu'elle annonce des événements surnaturels et miraculeux. Dieu seul fait ce qu'il a résolu de faire par sa toute-puissance dans les temps à venir. Lorsqu'un homme les a prédits de loin, et qu'ils sont arrivés comme il l'avait dit, nous ne pouvons plus douter qu'il n'ait été un vrai prophète et qu'il n'ait parlé par l'inspiration divine. Ainsi, lorsque Dieu fit connaître au patriarche Abraham que ses descendants seraient un jour esclaves en Egypte, mais qu'ils seraient délivrés par des prodiges, et cela quatre cents ans avant l'événement (*Gen.* XV, 13 seqq.), cette prophétie, exactement accomplie au temps marqué, portait un double caractère de divinité : puisque Dieu seul pouvait faire ces miracles, lui seul pouvait aussi les annoncer. Il en est de même de la promesse que Jésus-Christ fit à ses apôtres, de convertir les nations par les miracles qu'ils opéreraient en son nom. Il était également impossible à l'esprit humain de prévoir cette conversion, et aux forces humaines de l'accomplir. Or, tel est le caractère de la plupart des prophéties de l'Ancien Testament.

Les prophéties font une suite continue et une chaîne qui s'étend depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ. La race de la femme qui doit écraser la tête du serpent (*Gen.* III, 15), le chef né de Juda qui rassemblera [illegible] (*Gen.* XLIX, 8, 12), le descendant [illegible] dans lequel seront bénies toutes [illegible] de la terre (*Gen.* XII, 1, 2, 3; [illegible] Prophète semblable à Moïse qu[illegible] écouter sous peine d'encourir [illegible] divine (*Deut.* XVIII, 15); le Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, [illegible] a parlé (*Psal.* CIX, 4); l'enfant [illegible] Vierge, dont Isaïe a prédit la naiss[illegible] VII, 14), et l'homme de douleurs [illegible] peint les tourments (*Isa.* LIII, 1 [illegible] du Seigneur, saisi pour les péché[illegible] qui excitait les gémissements [illegible] (*Thren.* IV, 20); le Christ, chef [illegible] duquel Daniel annonce l'avène[illegible] fixe l'époque (*Dan.* IX, 24 seq[illegible] des nations, l'Ange de la nouve[illegible] que les derniers prophètes, [illegible] seqq.) et Malachie (III, 1 seqq. [illegible] ver dans le second temple, son [illegible] sonnage différent de l'Agneau d[illegible] Jean-Baptiste a montré au doigt, [illegible] avait préparé les voies? (*Joan.* I, [illegible]

L'une de ces prophéties cont[illegible] elles deviennent plus claires à [illegible] les événements sont plus proch[illegible] ce qu'enfin leur accomplissemen[illegible] pleinement le sens. Quiconque n[illegible] là un plan réfléchi et dirigé par [illegible] cherche à s'aveugler de propos [illegible]

Les prophètes n'ont point fa[illegible] leurs prédictions; ils ne les ont [illegible] gnées dans des Mémoires cachés [illegible] publiées au grand jour, à la face [illegible] des peuples, et souvent ils les le[illegible] nées par écrit, afin qu'ils pussen[illegible] ner à loisir, et que les incrédules [illegible] temps de se convaincre de la [illegible] ont été soigneusement conservé[illegible] nation même, qui y a vu ses pro[illegible] et la source de tous ses malheurs [illegible] avons telles qu'elles ont été écri[illegible] sieurs le sont depuis plus de tro[illegible]

Il est incontestable que c'est [illegible] prophéties accomplies en sa per[illegible] contribué, autant que les miracle[illegible] Christ et des apôtres, à la conv[illegible] Juifs. Ce divin Maître lui-même [illegible] avoir dit : *Mes œuvres rendent té[illegible] moi*, ajoute aussitôt : *Approf[illegible] Ecritures, elles rendent aussi té[illegible] moi.* (*Joan.* V, 36.) Il est dit [illegible] que saint Paul et Apollo convai[illegible] Juifs en ne disant rien que ce [illegible] dans les prophètes. Nous lisons [illegible] 23) qu'à Rome les Juifs vin[illegible] l'Apôtre : que, pendant tout un [illegible] prouva la foi en Jésus-Christ pa[illegible] Moïse et par les prophètes, et [illegible] crurent. Saint Pierre (*II Petr.* I, [illegible] avoir cité le miracle de la Tra[illegible] dit : *Nous avons quelque chose d[illegible] dans les paroles des prophètes, q[illegible] bien de regarder comme un flam[illegible] dans un lieu obscur.*

Parmi les prophéties les plus [illegible] les plus littérales, nous citer[illegible] les que Dieu adressa au tentat[illegible]

chute d'Adam, par lesquelles il lui prédit que la race de la femme lui écraserait la tête (*Gen* III, 15); 2° la *promesse* que Dieu fit au patriarche Abraham de bénir toutes les nations dans un de ses descendants (*Gen*. XXII, 18); 3° la prédiction que Jacob fit à son fils Juda, que le Messie naîtrait de sa race (*Gen*. XLIX, 8, 12); 4° ce que Moïse dit aux Juifs (*Deut*. XVIII, 15), que Dieu leur suscitera un Prophète semblable à lui, et que, s'ils ne l'écoutent pas, Dieu en sera le vengeur; 5° le psaume CIX, où David parle d'un Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, dont le sacerdoce sera éternel; 6° le psaume XXI, dans lequel sont représentées les souffrances du Messie, et duquel Jésus-Christ lui-même se fait l'application sur la croix; 7° la *prophétie* d'Isaïe (VII, 14), qui annonce qu'un enfant naîtra d'une Vierge et sera nommé *Emmanuel*, Dieu avec nous; 8° le chapitre LIII du même prophète, qui peint les souffrances du Sauveur; 9° le passage de Daniel (IX, 24) où il est prédit que le Christ sera mis à mort soixante-dix semaines ou quatre cent quatre-vingt-dix ans après la reconstruction de Jérusalem; 10° les *prophéties* d'Aggée (II, 7 seqq.) et de Malachie (III, 1 seqq.) par lesquelles ils assurent que le Messie viendra dans le second temple, que les Juifs rebâtissaient pour lors. Nous ne prétendons point que ce soient là les seules prophéties de l'Ancien Testament qui regardent Jésus-Christ dans le sens propre, direct et littéral; mais celles-ci sont les principales.

Depuis cinq mille ans la vie tout entière du peuple hébreu se résume dans ce fait : Attente du Messie libérateur.

C'est en effet de son sein qu'il devait sortir, selon sa tradition comme suivant celle des autres peuples.

Tous les livres de sa loi, de ses prophéties et de ses rabbins, sont unanimes à ce sujet. L'auteur du *Sépher Ikkarim* met la venue du Messie au nombre des articles fondamentaux de la foi. « Celui qui ne croit pas au Messie et qui n'attend pas son avénement, dit le savant Maimonides, rejette la loi et les prophètes, parce que tous lui rendent témoignage. » (Tract. *De reg.*, cap. 2.) L'un des ennemis déclarés du christianisme, M. Salvador lui-même avoue « qu'*à l'époque de Jésus-Christ*, le pays tout entier attendait le *Libérateur* qui devait naître de la race de David et faire servir le véritable Israël, selon sa destinée, d'étendard et de noyau aux autres populations de la terre, pour ne former de toutes les familles des enfants d'Adam qu'une seule famille de peuples vivifiés les uns les autres par la plus admirable unité. » (*Système religieux et politique des Hébreux*, t. I, p. 95.)

« Quelque divisés que fussent les Juifs à cette époque, » dit M Villemain, » toutes leurs sectes et leurs colonies étaient rapprochées par une attente commune. » (*Du Polythéisme, Nouveaux Mélanges*, t. I, p. 101.) « Les Samaritains qui se séparèrent du reste des Juifs, *mille ans avant Jésus-Christ*, et ont toujours été depuis leurs ennemis acharnés, ont cependant conservé comme eux la croyance à la venue du Messie qu'ils nomment Hathab (le convertisseur). » (Onzième Discours de M. N. WISEMAN ; SACY, *Mémoire sur l'état actuel des Samaritains : Poëmes samaritains publiés par Génésius*.)

« Le Rédempteur du genre humain, » dit un célèbre rabbin converti, M. Drach (1[re] lettre, p. 41), « tel est l'objet et l'unique but de toutes les prophéties qui concourent à nous le signaler de manière à ne pouvoir le méconnaître ; elles forment dans leur ensemble le tableau le plus parfait; les prophètes les plus anciens en tracent la première esquisse. A mesure qu'ils se succèdent, ils achèvent les traits laissés imparfaits par leurs devanciers. Plus ils approchent de l'événement, plus leurs couleurs s'animent; et quand le tableau est terminé, les artistes disparaissent. Le dernier (Malachie), en se retirant, a soin d'indiquer le personnage (Jean-Baptiste), qui doit lever le rideau. »

« La plus grande des preuves de Jésus-Christ, » dit Pascal, « ce sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu ; car l'événement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Eglise jusqu'à la fin. »

Aussi Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans, et pendant quatre cents après, il a dispersé toutes les prophéties, avec tous les Juifs qui les portaient, dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a été la préparation à la naissance de Jésus-Christ, dont l'Evangile devait être cru par tout le monde. Il a fallu non-seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais encore, que ces prophéties fussent répandues par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

Quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de Jésus-Christ pour le temps et pour la manière, et que Jésus-Christ serait venu conformément à ces prophéties, ce serait une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent l'un ensuite de l'autre prédire ce même avénement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce et qui subsiste pendant quatre mille années, pour rendre témoignage des assurances qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être détournés par quelques menaces et quelque persécution qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable.

Il fallait que pour donner foi au Messie, il y eût des prophéties précédentes et qu'elles fussent portées par des gens non suspects et d'une diligence, d'une fidélité et d'un zèle extraordinaires, et connus de toute la terre. Aussi Dieu a-t-il choisi le peuple juif, qui a eu une ardeur extraordinaire pour ses prophètes et a porté à la vue de tout le monde ces livres où le Messie est prédit ; assurant toutes les nations qui devaient venir et en la manière prédite dans les livres, qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Mais déçus par l'avénement ignominieux et

pauvre du Messie, ils ont été ses plus grands ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, qui fait pour nous, et qui, par le zèle qu'il a pour sa loi et pour ses prophéties, porte et conserve avec une exactitude incorruptible sa condamnation et ses preuves.

Le temps est prédit par l'état du peuple juif, par l'état du peuple païen, par l'état du temple, par le nombre des années.

Les prophètes ayant donné diverses marques qui devaient toutes arriver à l'avénement du Messie, il fallait que toutes ces marques arrivassent en même temps, et ainsi il fallait que la quatrième monarchie fût venue lorsque les septante semaines de Daniel seraient accomplies; que le sceptre fût ôté de Juda, et qu'alors le Messie arrivât. Et Jésus-Christ est arrivé alors qui s'est dit le Messie.

Il est prédit que dans la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, avant que la domination des Juifs fût ôtée, et en la septantième semaine de Daniel, les païens seraient instruits, et amenés à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs; que ceux qui l'aiment seraient délivrés de leurs ennemis, et remplis de sa crainte et de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, etc., les païens en foule adorent Dieu, et mènent une vie angélique: les filles consacrent à Dieu leur virginité et leur vie; les hommes renoncent à tout plaisir. Ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, une force secrète le persuade à cent milliers d'hommes ignorants, par la vertu de peu de paroles.

Qu'est-ce que tout cela ? C'est ce qui a été prédit si longtemps auparavant : *Effundam spiritum meum super omnem carnem*. (*Joël*. II, 23.) Tous les peuples étaient dans l'infidélité et dans la concupiscence, toute la terre devint ardente de charité : les princes renoncent à leurs grandeurs, les riches quittent leurs biens; les filles souffrent le martyre; les enfants abandonnent la maison de leurs pères, pour aller vivre dans les déserts. D'où vient cette force ? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet et les marques de sa venue.

Depuis deux mille ans le Dieu des Juifs était demeuré inconnu parmi l'infinie multitude des nations païennes, et dans le temps prédit, les païens adorent en foule cet unique Dieu, les temples sont détruits, les rois mêmes se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela ? C'est l'esprit de Dieu qui est répandu sur la terre.

Il est prédit qu'il devait venir un libérateur qui écraserait la tête du démon, qui devait délivrer son peuple de ses péchés, *ex omnibus iniquitatibus*; qu'il devait y avoir un nouveau Testament qui serait éternel; qu'il devait y avoir une autre prêtrise selon l'ordre de Melchisédech; que celle-là serait éternelle; que le Christ devait être glorieux, puissant, fort, et néanmoins si misérable qu'il ne serait pas reconnu, qu'on ne [le pren]drait pas pour ce qu'il est, qu'on [le rebute]rait, qu'on le tuerait, que son p[euple qui] l'aurait renié ne serait plus son pe[uple]; les idolâtres le recevraient et aur[aient re]cours à lui; qu'il quitterait Sion po[ur régner] au centre de l'idolâtrie; que né[anmoins les] Juifs subsisteraient toujours; q[u'il devait] sortir de Juda, et quand il n'y aurai[t plus de] rois.

Qu'on considère que, depuis le c[ommen]cement du monde, l'attente ou l'ado[ration du] Messie subsiste sans interruption; [qu'il a] été promis au premier homme aussi[tôt après] sa chute; qu'il s'est trouvé depuis [des hom]mes qui ont dit que Dieu leur av[ait révélé] qu'il devait naître un Rédempteur q[ui sau]verait son peuple; qu'Abraham est [venu en]suite dire qu'il avait eu révélation q[u'il naî]trait de lui par un fils qu'il aurait; q[ue Jacob] a déclaré que, de ses douze enfa[nts, il nai]trait de Juda qu'il naîtrait; que Mo[ïse et les] prophètes sont venus ensuite dé[clarer le] temps et la manière de sa venue; [qu'ils ont] dit que la loi qu'ils avaient n'était [qu'en at]tendant celle du Messie; que jusq[ue-là elle] subsisterait, mais que l'autre dure[rait éter]nellement; qu'ainsi leur loi ou [celle du] Messie, dont elle était la promess[e, serait] toujours sur la terre; qu'en effet e[lle a tou]jours duré, et qu'enfin Jésus-Christ [est venu] dans toutes les circonstances préd[ites. Cela] est admirable.

Si cela était si clairement prédit, dira-t-on, comment n'ont-ils pas cru ? [ou com]ment n'ont-ils pas été exterminés p[our avoir] résisté à une chose si claire? Je r[éponds:] l'un et l'autre ont été prédits, et qu'[ils ne croi]raient pas une chose si claire, et [qu'ils ne] seraient point exterminés. Et rien n['est plus] glorieux au Messie, car il ne suf[fisait pas] qu'il y eût des prophètes, il fallait [que leurs] prophéties fussent conservées sans [soupçon.] Or, etc.

Les prophètes sont mêlés de pr[ophéties] particulières, et de celles du Mes[sie, afin] que les prophéties du Messie ne fuss[ent pas] sans preuves, et que les prophéties p[articu]lières ne fussent pas sans fruit.

Non habemus regem nisi Cæsarem [(Joan.] XIX, 15), disaient les Juifs. Do[nc Jésus-]Christ était le Messie; puisqu'ils n'[avaient] plus de roi qu'un étranger, et q[u'ils n'en] voulaient point d'autre.....

L'état où l'on voit les Juifs est e[ncore une] grande preuve de la religion. Car c['est une] chose étonnante de voir ce peuple s[ubsister] depuis tant d'années, et de le voir [toujours] misérable; étant nécessaire pour l[a preuve] de Jésus-Christ, qu'ils subsistent [pour le] prouver, et qu'ils soient misérab[les, puis]qu'ils l'ont crucifié. Et quoiqu'i[l soit con]traire d'être misérable et de su[bsister, il] subsiste néanmoins toujours malgr[é sa mi]sère...

Si les Juifs eussent été tous con[vertis par] Jésus-Christ, nous n'aurions plu[s que des] témoins suspects, s'ils avaient [été exter]minés, nous n'en aurions point [du tout.]

Nous procédons ici à la manière des naturalistes et des physiciens, nous ne faisons pas des raisonnements et des hypothèses; nous constatons des *faits*. Là est la seule méthode de la science. « Pour admettre rationnellement la possibilité de la prophétie, » dit M. Roselly de Lorgues, « il suffit de croire à la Providence. » Evidemment; mais il est aussi odieux qu'absurde de discuter sur la possibilité ou l'impossibilité d'un *fait*. Croyez ou ne croyez pas à la Providence, si le fait *est*, il *est*, voilà la vérité, voilà la science.

« En considérant la nature de l'homme et des lois qui en dérivent, » dit M. Lamennais, « nous avons reconnu que la prophétie est une suite nécessaire de ces lois, et que l'ordre entier de nos devoirs repose sur la révélation de l'avenir. Mais quand nous serions incapables de concevoir la nécessité et même l'utilité de la prophétie, quand ses rapports avec l'ordre général échapperaient à notre raison, son existence attestée par tous les peuples dans tous les siècles, serait encore un fait au-dessus du plus léger doute, un fait aussi certain que l'existence de l'homme même. — Toutes les questions, » ajoute-t-il, « qu'on peut raisonnablement former sur les prophéties, se réduisent à deux questions de *fait*, l'existence même de la prophétie et son accomplissement; en d'autres termes : Est-il certain que telle prophétie ait été faite? Est-il certain qu'elle soit accomplie ? Deux points dont on peut s'assurer comme de tous les autres faits, par le témoignage. »

Constatons d'abord le premier point de fait; et pour que rien ne manque à sa démonstration, commençons par établir l'authenticité sans exemple du livre où reposent ces témoignages vivants, c'est-à-dire de l'Ancien Testament. — *Voy.* ANCIEN TESTAMENT.

La traduction de ce livre fut faite officiellement et en présence de tout le monde païen *trois cents ans avant Jésus-Christ*. Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, voulant enrichir la bibliothèque qu'il formait à Alexandrie des livres les plus curieux, chargea Démétrius de Phalère, son bibliothécaire, de se procurer la Bible des Juifs. Démétrius écrivit à Eléazar, grand prêtre de Jérusalem, et lui envoya trois députés avec des présents magnifiques, en lui demandant un exemplaire de l'Ecriture sainte pour la traduire en grec. On accéda à la demande de ces trois députés qui revinrent avec l'exemplaire de l'Ancien Testament et soixante-douze anciens qui devaient en faire la traduction. Ptolémée plaça ces soixante-douze interprètes dans l'île de Pharos, près d'Alexandrie, chacun dans un logement particulier et isolé. La traduction finie, leurs versions se trouvèrent parfaitement conformes. C'est ce qu'on nomme la version des Septante. Ce fait est rapporté par un témoin oculaire, Aristée, officier des gardes de Ptolémée Philadelphe, qui fut lui-même un des trois ambassadeurs envoyés à Eléazar. Aristobule juif d'Alexandrie et philosophe péripatéticien, qui vivait cent-vingt ans avant Jésus-Christ, atteste le même fait (ORIGEN., lib. *Contra Cels.*), ainsi que les deux principaux historiens juif, Philon (*De vita Mosis*, lib. II) et Flavius-Josèphe. (*Antiquit. Judaic.*, lib. XII, c. 2.). On voit par le *Talmud* que les Hébreux instituèrent un jour de jeûne pour déplorer l'événement de cette traduction qu'ils considéraient comme une profanation. Au milieu du second siècle on montrait à saint Justin les ruines des soixante-douze cellules des interprètes; et des *autographes* des Septante, sauvés de l'incendie arrivé sous Jules César, se voyaient encore dans la *bibliothèque* d'Alexandrie au v° siècle, comme le constate saint Jean Chrysostome. (*Adv. Judæos*, orat. 1, n. 6.)

Au reste, l'existence authentique de cette version de la Bible, *avant la venue du Christ*, est un fait qui n'a jamais été mis en doute.

Ce n'est pas tout : comme s'il fallait encore, au sein même du peuple hébreu, un contrôle certain de l'intégrité de leurs saintes Ecritures, *mille ans avant Jésus-Christ*, dix tribus juives se séparèrent du reste de la nation, en emportant un exemplaire du Pentateuque qu'elles laissèrent aux Samaritains, écrit en hébreu; et cet exemplaire que possèdent encore aujourd'hui les Samaritains, est parfaitement identique à celui en lettres chaldaïques qu'ont gardé les Juifs, bien que ces deux peuples aient toujours vécu depuis dans une mortelle hostilité. (N. WISEMAN, 11° discours.) Indépendamment de ces deux textes, samaritain et juif, qui se contrôlent l'un par l'autre, la version des *Septante*, la *Vulgate*, la traduction latine de saint Jérôme faite sur le texte hébreu, les huit *Targums* ou *paraphrases* chaldaïques, établissent également, par leur contrôle réciproque, leur conformité non-seulement entre elles, mais avec toutes les autres versions, comme, par exemple, le manuscrit dont se servaient les Juifs de race noire, établis de temps immémorial dans l'Inde où ils étaient depuis des siècles, privés de toute communication avec leurs frères de toutes les parties du monde, manuscrit dont les lettres sont tracées sur des peaux teintes en rouge et récemment apporté en Europe par le docteur Buchanan. (Id., 10° Discours.)

Ajoutez depuis lors le contrôle incessant, implacable, résultant de l'antagonisme entre les diverses sectes juives, entre les Juifs et les Chrétiens, entre toutes les églises dispersées sur toute la surface du globe, entre les Chrétiens et les cultes innombrables de schismatiques et d'hérétiques qui se sont succédé sans interruption depuis dix-huit siècles, entre les Chrétiens et les incrédules, et dites si c'est assez de gages de l'intégrité de la Bible. Pour empêcher toute altération du texte, les Juifs poussaient la précaution jusqu'à compter toutes les sections, les chapitres, les mots, les lettres des mots, le nombre de chacune des lettres, des *a*, des *b*, etc., contenues dans chaque livre et dans tous les livres ensemble de la loi.

Aussi l'historien Josèphe disait-il à l'époque même de la naissance du christianisme :

« Il ne peut y avoir rien de plus certain que les écrits autorisés par nous, puisqu'ils ne sauraient être sujets à aucune contrariété, parce qu'on n'approuve que *ce que les prophètes ont écrit, il y a plusieurs siècles.* On n'a donc garde de voir parmi nous un grand nombre de livres qui se contrarient; nous n'en avons que vingt-deux qui comprennent tout ce qui s'est passé qui nous regarde *depuis le commencement du monde jusqu'à cette heure*, et auxquels on est obligé d'ajouter foi. On conserve pour ces Livres un tel respect que personne n'a jamais été assez hardi pour entreprendre d'y ôter, d'y ajouter, ou d'y changer la moindre chose. Nous les considérons comme divins; nous les nommons ainsi; nous faisons profession de les observer inviolablement, et de mourir avec joie, s'il en est besoin, pour les maintenir. » (*Contra Apion*, lib. I, c. 2.)

Ouvrons donc maintenant ces Livres si authentiques, traduits officiellement trois cents ans avant Jésus-Christ; et, pour plus de certitude encore, contrôlons leurs témoignages par ceux des rabbins eux-mêmes.

D'après les *Psaumes* (LV, 9, 10; LVI, 4, 5; CV, 2-12), et les prophètes (*Isai.* LII, 6; IV, 9, 10; XXXV, 8-10; *Baruch* III, 29-38; XV, 5; *Jerem.* XXXIII, 4; *Joel.* II, 21), et les commentateurs juifs, le Messie sera le Fils de Dieu, Dieu lui-même, le Verbe ou la parole de Dieu, la vérité et la raison infinie. — Il aura un précurseur (saint Jean-Baptiste) dont la voix criera dans le désert : *Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers*, » etc. (*Isa.* XL, 1-5; *Malach.* III, 1.)

Il sortira de la race d'Abraham (*Gen.* XXII, 17, 18; XXVI, 4); — de la maison de Jacob (*Gen.* XLIX, 10-18; *Num.* XXIV, 17); — de la tribu de Juda (*Ibid.*); — de la postérité de Jessé (*Isa.* XI, 1); — de la famille de David (*Jerem.* XXIII, 5, 6; XXXIII, 14-16, paraphrases chaldaïques, le Medrasch-Rabba, le livre Ben-Sira, tous les rabbins et cabalistes.)

Il naîtra d'une Vierge (*Isa.* VII, 14; IX, 1-7); — dans la ville de Bethléem (*Mich.* V, 2-5; Talmud, traité *Sanhédrin*, fol. 98); — 4,000 ans après la création du monde (Talmud, dernier chapitre, traité *Avoda Zara*; GALAT, *De art. cath. verit.*, p. 259-301); — lorsque le peuple hébreu cessera d'être régi par les chefs de la race de Juda (*Gen.* XLIX, 10; Talmud de Jérusalem, traité *Sanhédrin*; *ibid.*, p. 203, 208); — avant que le temple et Jérusalem ne soient détruits (*Dan.* IX, 26, 27; Talmud, etc.), les rois mages viendront l'adorer, en lui apportant des présents. (*Psal.* LXXI, 9-11.)

Il reviendra de l'Egypte (*Osee* XI, 1); — il paraîtra surtout dans Jérusalem (*Malach.* III, 1; *Agg.* II, 10); — il rendra la santé aux infirmes, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, fera marcher les boiteux et guerira les paralytiques (*Isa.* XXXV, 2-10; XXIX, 18-20; XLII, 5-7; XLIII, 16-25). — Plein de l'Esprit du Seigneur, il annoncera l'Evangile aux pauvres et aux petits, et aveuglera les sages et les savants (*Isa.* X, 10; XI, 2-4; LII, 1-4; *Psal.* LXXI, 2-14); — docteur de justice, il enseignera la voie parfaite et sera le pasteur unique des Juifs et des gen[...] 23; *Isa.* II, 3; XXX, 21; LV, 4; *Ez*[...] 10-26; *Mich.*, IV, 2 seqq.)

Il entrera en triomphe à Jérus[...] sur une ânesse (*Zach.* IX, 9, 10 [...] du monde, il rachètera l'huma[...] frant volontairement comme [...] les péchés de tous (*Isa.* XLI, 2-2[...] XLV, 8; XLVI, 13; LI, 5; LII, 1; [...] XXXV, 5; *Aggee*, II, 3-10 seqq [...] pour les Juifs la pierre d'achop[...] scandale (*Isa.* XXVIII, 16; Psal CXV[...] Il sera rejeté (*Ibid*); — mécon[...] 2, 3; V, 2-4); — trahi (*Psal.* XL, 10, [...] prix, vendu et livré pour trente [...] gent qui seront ensuite jetés da[...] pour acheter le champ d'un pot[...] XI, 12, 13); — moqué (*Isa.* LIV, 16 [...] en une infinité de manières (*P*[...] 27); — souffleté (*Isa.* L, 6); — [...] dernier des hommes; homme de [...] son visage sera obscurci par les [...] et les ignominies. (*Isa.* LIII, 3.) — [...] chera à la face. (*Isa.* L, 6.) — [...] pieds et les mains percés; — on [...] ses vêtements et on tirera sa r[...] (*Psal.* XXI, 18, 19.) — Sacrifié, [...] lui-même l'a voulu, il n'ouvrira [...] che; il sera conduit à la mort [...] brebis, et il demeurera dans le si[...] un agneau qu'on va égorger. (*Isa* [...] Il sera mis entre des scélérats (*I*[...] on lui présentera du fiel et du vi[...] étancher sa soif. (*Psal.* LXVIII, 22 [...] probre des mortels et rebut de [...] tous ceux qui le verront l'insulter[...] pris sur les lèvres, et secouer[...] disant : *Il a mis son espoir en Dieu*[...] *le délivre, que Dieu le sauve;* » [...] tuelles des Juifs à Jésus sur la [...] XXI, 6-9.) Rachetant par sa pass[...] mes et nos iniquités, il mourra [...] des angoisses, après avoir été c[...] des juges, et après avoir prié p[...] teurs de la loi. (*Isa* LIII, 1-12.) — [...] seveli dans le tombeau du riche; [...] d'Arimathie. (*Ibid.*, 9.) — Il ress[...] troisième jour. (*Psal.* XV, 10; [...] tradition ancienne des Juifs, M[...] san, Jérôme DE SAINTE-FOI, lib. [...] — Ces événements arriveront [...] d'années ou 490 ans « à partir de [...] reconstruction de Jérusalem » (*D*[...] seqq.)

Le Christ montera au ciel (*Psal.* [...] LXVII, 19), pour s'asseoir à la dr[...] (*Psal.* CIX, 1.) — Prêtre éternel, [...] une nouvelle alliance, un nouv[...] fice, un nouveau culte. (*Psal.* [...] LXVI, 23; *Jerem.* XXXI, 31-33; XLI[...] — Il enverra ses apôtres dans [...] tions, en Asie, en Afrique, en [...] Grèce, dans les continents et les [...] reculées, vers les hommes qui [...] entendu parler de lui et qui n'o[...] sa gloire, et sa gloire sera [...] cée aux gentils. (*Isa.* LXV, 17; [...] 23.) — Son empire s'étendra su[...] terre, et il sera adoré parmi le[...]

tions (*Psal.* CIX, 1-4; LIX 1-4; LXXI, 8-11; *I Reg.* II, 10; *Isa.* IX,7; XLI,2; *Dan.* VII,13-14; XI, per tot.) — Il abattra les idoles, fera rentrer les hommes dans le culte du vrai Dieu, et en tous les lieux du monde on lui offrira une hostie pure. (*Ezech.* XXX, 13; *Malach.* I. 11.). — Son règne n'aura plus de fin. (*Isa.* VII, 7; IX, 6, 7; XI, 1-10; V, 2-5; XXXV, 6-10; LXVI, 19-23). — Les rois s'armeront contre lui, et il sera victorieux de ses ennemis. (*Psal.* II, 2; CIX, 5.) — L'Evangile sera prêché à tous les peuples, les gentils se convertiront(*Isa.* II, 1-18; VI. 9-11; V, 4; VIII, 5-17; XXIX, 1-14; LXIV, 3-5; LXV, 1-7; LXVI,8; *Amos*, IX, 8, 9.)—Les Juifs le renieront. (*Dan.* IX, 26.) — Réprouvés et frappés d'aveuglement, ils ne comprendront plus même leurs propres prophètes (*Deut.* XXVIII, 29; *Isa.* V, 2-4; XXV, 2; XXIX, 10-20.) — Un peuple, avec un chef qui doit venir, dissipera la cité (Jérusalem) et le sanctuaire, et la fin sera la destruction, et après la fin de la guerre la désolation ordonnée. (*Dan.* IX, 26.) — L'oblation et le sacrifice cesseront. (*Ibid.*, 25.) — L'abomination de la désolation sera dans le temple et persévérera jusqu'à la consommation et à la fin. (*Ibid.*) — Les Juifs subsisteront en corps de nation (*Jerem.* XXXI, 36); — ils seront errants (*Amos* IX, 9); — sans rois, sans sacrifices, sans autels, etc., (*Osee* III, 4); — sans prophètes (*Psal.* LXXIII, 9); — Attendant le salut et ne le trouvant point. (*Jerem.* VIII, 15; *Isa.* LIX, 9.)

Je m'arrête, car tout rapporter serait citer la Bible entière. En effet, outre certaines parties de la *Genèse*, des *Nombres* et des *Rois*, ces prophéties comprennent un grand nombre de *Psaumes* (1,000 ans avant Jésus-Christ), plus de la moitié des soixante-six chapitres d'*Isaïe* (800 ans avant Jésus-Christ), et une portion considérable de *Jérémie*, de *Baruch* et d'*Ezéchiel* (600 ans avant Jésus-Christ), de *Daniel* (500 ans avant Jésus-Christ), d'*Osée*, *Joel*, *Amos*, *Michée*, *Zacharie*, *Malachie* (de 800 à 500 ans avant Jésus-Christ), développés par les trois paraphrastes Chaldéens, Onkelos, Jonatham, et celui de Jérusalem, le Bérésith Rabba, les rabbins Moïse Hadarsan, Kimchi, Isaac Abrabanel, Salomon Yarkhi, Bechai, Lippman, le Talmud et toute l'antiquité rabbinique.

Or, il n'est pas une seule de ces prédictions, si nombreuses, si précises, si minutieusement circonstanciées et faites à tant de siècles et par tant d'hommes divers, de 1,000 *à* 500 *ans avant l'événement*, il n'en est pas une seule que Jésus-Christ n'ait accomplie à la lettre dans tous ses détails et avec une précision en quelque sorte mathématique. Et il n'est venu ni avant ni après lui aucun homme qui ait réalisé rien de semblable. Que cela choque toutes les idées ou plutôt tous les préjugés de notre époque, peu importe, cela est. En dépit de toutes les négations et de tous les systèmes, le *fait*, le fait irréfutable, le voilà. Concluez maintenant.

C'était si bien alors le temps marqué par toutes les traditions, et en particulier par Daniel (IX), que les plus grands ennemis du Christ, le Talmud de Jérusalem, livre *Berachot*, chap. *Ibaiko Kore*, le Echo Rabbethi, le Bérésith-Rabba, le rabbin Moïse Hadarsan, proclament tous que le *Messie, le Rédempteur est né.* (Jérôme DE SAINTE-FOI, lib. I. c. 2, p. 219 et 220.) Bien loin de le nier, le Rabbin Moïse l'Egyptien, dans son livre Sophrim, avoue que *Jésus-Christ de Nazareth a paru être le Messie* (*Ibid.*, p. 279), et le juif Tryphon se contente de dire : « Quant au Messie, s'il est venu, il est encore inconnu. » (S. JUSTIN, p. 110.)

Partout on annonçait l'immense révolution qui allait s'accomplir. Suétone en parle après Plutarque (*Vie de Sylla*), et montre que c'était l'opinion professée par les platoniciens et les stoïciens. (*Vie d'Auguste.*) L'historien Josèphe attribue la guerre des Juifs contre les Romains à cette croyance universelle qui annonçait que *dans ce temps* quelqu'un devait sortir de la Judée qui commanderait à toute la terre. (*De bello Jud.* lib. VII, c. 28.) Appien répète la même chose; et ce bruit semble si inquiétant à Vespasien, qu'il fit mourir les Juifs appartenant à la famille de David.

Cette attente, que des traditions immémoriales avaient répandue dans le monde entier, comme l'a prouvé le savant Maurice (*Histoire de l'Indoustan*, t. II.), cette attente était si vive et si précise, que Barcokébas, Dosithée, Simon le Magicien, Ménandre, qui se surnommait *le sauveur du monde*, Hérode lui-même (PRIDEAUX, t. II, p. 285, et GIBBON, t. III, p. 8), et mille autres, comme l'atteste le païen Celse (ORIGÈNE, lib. I, n. 57), se donnaient chacun pour le Christ et le Messie. Les habitants de Velitre, près de Rome, prétendaient posséder ce libérateur. Maricus rassemblait huit mille hommes en se donnant pour tel dans les Gaules (TACITE, *Hist.* lib. II), tandis que l'empereur de la Chine, Ming-Ty, envoyait à l'Occident pour le reconnaître. (Her. Jos. SCHMITT, *Origine des mythes.*) Flavius Josèphe dit que, sous Pilate, les Samaritains accoururent en foule au mont Garizim dans l'attente de l'accomplissement de la promesse religieuse (*Antiq. Jud.*, lib. XVIII, cap. 5); enfin le Talmud lui-même et plusieurs autres ouvrages anciens attestent qu'un grand nombre de gentils se rendit à Jérusalem afin de voir le Messie. (Talmud. Babyl., *Sanhed.*, cap. 2.)

Accourons donc, nous aussi, au-devant de celui qui fut durant 4,000 ans le désiré des nations (*Agg.* II, 8); et reconnaissons dans les prophéties la preuve évidente et palpable de sa divinité.

« Tous les prophètes rendent témoignage au Sauveur, » disent les *Actes des apôtres* (X). En effet, dit M. Dufour (*Sermon sur la divinité de Jésus-Christ*,) « l'apparition du Sauveur dans le monde, sa vie, sa mort, l'union de la nature divine et de la nature humaine en sa personne, voilà de profonds mystères que l'homme de lui-même ne pouvait soupçonner. Il était tout à fait digne de l'éternelle sagesse de préparer le monde à l'accom-

plissement de ces prodiges par de saintes révélations. Aussi Dieu a daigné user pour l'homme d'une miséricordieuse condescendance. Une tradition, qui commence aux premiers jours de la création, annonce le Sauveur.

De siècle en siècle, et à mesure que les temps approchent, elle devient plus distincte. Selon qu'il en est besoin pour la manifestation du plan divin, des prophètes se lèvent et dévoilent l'avenir en des termes qui ne laissent rien d'obscur pour la bonne foi. Ces prédictions, ces prophéties, pour dire le mot, forment un argument irréfragable en faveur de la divinité de Jésus-Christ.

Ouvrons donc ces pages divinement inspirées, recueillons-nous pour entendre les sublimes révélations de la Bible sur Jésus-Christ Notre-Seigneur. Le Sauveur doit naître à Bethléem (*Mich.* v, 2) d'une mère vierge (*Isa.* vii, 14) et de la race de David. (*Jerem.* xxiii, 5, 6.) Des rois viendront des pays lointains pour l'adorer comme un Dieu (*Psal.* lxxi, 9, 11), car il sera Dieu et s'appellera Emmanuel, Dieu avec nous. (*Isa.* vii, 14.) Un Précurseur annoncera sa venue. (*Isa.* xl, 3, 5; *Malach* iii, 1.) Sa vie sera humble et pauvre (*Isa.* liii, 2, 3); mais il fera entendre sa voix comme étant le chef des nations. (*Isa.* lv, 4.) Il fera des prodiges en témoignage de sa mission. (*Joel* ii, 30.) *Dieu*, dit Isaïe, *viendra lui-même, il sera votre salut, les yeux des aveugles seront ouverts, les oreilles des sourds entendront, le boiteux aura l'agilité du cerf, et les muets parleront.* (*Isa.* xxxv, 4, 6.) La mort sera le prix de ses bienfaits. Il sera trahi par un ami (*Psal.* xl, 10), vendu 30 deniers (*Zach.* xi, 12, 13); les siens l'abandonneront. Alors on entend les témoignages des faux témoins (*Psal.* xxvi, 12); mais le Seigneur est comme un agneau sous la main de celui qui le tond, il se tait et garde un profond silence. (*Isa.* liii, 7.) Les prophètes n'ont pas oublié les affronts humiliants qu'on lui a fait subir : « Il tendra ses joues à qui le frappera, il sera saturé d'opprobre (*Ibid.*, 3; l, 6); il aura les pieds et les mains percés (*Psal.* xxi, 18, 19); il mourra au milieu de deux scélérats. (*Isa.* liii, 12.) Les passants se riront de son malheur (*Psal.* xxi, 6, 8); on lui donne, pour étancher sa soif, du fiel et du vinaigre (*Psal.* lxviii, 22); on partage ses vêtements; on les tire au sort (*Psal.* xxi, 19); et dans ses douleurs, dans ses souffrances, le Christ prie pour ses persécuteurs (*Isa.* liii, 12); on le voit recevoir un coup de lance dans son sein, mourir délaissé de son Père. (*Ibid.*, passim.) Le but de sa mission n'est pas moins clairement exprimé. Il est chargé de tous nos péchés, défiguré par ses plaies, et par elles il guérit les nôtres (*Isa.* liii, 4, 5); il est traité comme un criminel, mené au supplice avec des méchants; il se livre comme un agneau à la mort. » (*Ibid.*, 7 seqq.)

Ecoutons maintenant ce qui doit arriver après son sacrifice. David nous apprend que le Sauveur sortira du tombeau, et ensuite montera au ciel. (*Psal.* xv, 10; xlvi, 16; lxvii, 19.) Joel sait que l'espri[illegible] cendra sur les hommes. (Jo[illegible]) Enfin la vocation des gentils est [illegible] désignée. « Dieu ne recevra p[illegible] des Juifs; mais du Levant au [illegible] nom sera grand parmi les nati[illegible] les lieux, un sacrifice sera o[illegible] oblation pure. Ceux d'Occident [illegible] le Seigneur, et ceux d'Orient [illegible] gloire (*Malach.* i, 10, 11): un pe[illegible] se joindra au peuple de Dieu, et [illegible] y accourront de tous côtés (*Isa.* [illegible]) le juste de Sion qui s'élèvera [illegible] lumière, c'est son Sauveur qui [illegible] un flambeau allumé. Les gent[illegible] juste, et tous les rois connaîtro[illegible] me si célèbre par les prophéties [illegible] (*Isa.* lxii, 1, 2.)

A ces prédictions si extraor[illegible] nes de détails si multipliés, si [illegible] fois si distincts, il faut ajouter d[illegible] dictions qui déterminent ju[illegible] mêmes où le Messie doit paraître [illegible] savait dès le temps de Jacob que [illegible] ne serait point enlevé à Juda, ni [illegible] soustrait à un chef de sa race, av[illegible] de celui qui était l'attente des na[illegible] xlix, 10.) Et il avait été dit à Da[illegible] *abrégé et fixé le temps à soixante*[illegible] *nes, en faveur de votre peuple e*[illegible] *ville sainte, afin que les prévarica*[illegible] *abolies, que le péché soit à son* [illegible] *l'iniquité soit effacée, que la justi*[illegible] *en prenne la place, que les visions* [illegible] *phéties soient accomplies, et que l*[illegible] *saints reçoive l'onction.*

Sachez donc ceci et remarquez[illegible] *l'ordre qui sera donné pour réd*[illegible] *lem, jusqu'au Christ chef de son pe*[illegible] *soixante-deux semaines; et les pl*[illegible] *murailles de la ville seront rebâtie*[illegible] *temps difficiles et fâcheux.*

Et après les soixante-deux se[illegible] *Christ sera mis à mort, et le peup*[illegible] *le renoncer ne sera plus son peupl*[illegible] *peuple qui doit venir avec son chef* [illegible] *la ville et le sanctuaire; elle finira* [illegible] *ruine entière, et la désolation qui* [illegible] *dite arrivera après la fin de la gu*[illegible] ix, 42 seqq.)

Ces prophéties ont-elles rappor[illegible] sie, ainsi que nous l'avons supp[illegible] est évident. Les Juifs, condamnés [illegible] cision des textes qui ont pas[illegible] yeux, ont pris le parti de le ni[illegible] perdrons pas un seul mot à répondre [illegible] difficultés. Qu'ils nous disent pourq[illegible] ce Jésus qu'ils ont crucifié, ils [illegible] du Messie toutes les paroles des pr[illegible] lesquelles nous appuyons notre [illegible] effacent donc de leurs livres et de[illegible] ditions les explications antiques. Q[illegible] disent pourquoi, en se rappelant [illegible] de Jacob, ils attendaient le Sauv[illegible] promis, au moment même où Jé[illegible] a paru, conversant parmi les hom[illegible] quoi Josèphe, pontife sorti de la r[illegible] dotale, appliquait cette prophétie [illegible] sien? Ne fallait-il pas qu'on rec[illegible]

ıe indubitable que le Désiré des nations t venir, pour être réduit à placer sur la l'un païen les magnifiques promesses el? Pourquoi, pendant tout le siècle qui a mort de Jésus, se perpétue l'opinion les temps de la venue étant accomplis, ssie allait paraître? Pourquoi, dans le poir de ne rencontrer aucun nom qu'ils ont reconnaître, prennent-ils l'étrange ıtion, au second siècle, d'affirmer que rist est venu, mais qu'il est invisible onde, et qu'il attend Elie pour le sa- Pourquoi laissent-ils lire dans le Tal- jue, tous les termes qui étaient mar- pour la venue du Sauveur étant passés, it maudire ceux qui supputeront les du Messie? Enfin si les prophéties point pour objet le Sauveur, pourquoi attente générale d'un libérateur, au ı même marqué par les prophètes? ces prédictions, ces saints oracles où voulons qu'il s'agisse du Rédempteur ıcent une nouvelle alliance qui rem- ra l'ancienne société; tous les gentils nt y entrer à rangs pressés. Or, toutes ations sont venues s'enrôler sous l'é- rd de la croix. Partout Jésus est béni, ut il est proclamé Dieu. Qu'ils nous rent que ce fait, rapproché des prédic- qui le promettaient, ne prouve rien notre foi! Pour finir, entendons ces es solennelles d'un juif célèbre par ses aissances et sa position élevée, racon- l'impression produite par les prophéties on esprit et sur sa raison. Dans cet exa- attentif du texte sacré, il vit clairement outes les prophéties ne forment, si j'ose primer ainsi, que le grand cercle de la nférence de quatre mille ans, dont tous ıyons aboutissent à un centre commun st Jésus-Christ et ne peut être que Jé- hrist. Le Rédempteur du genre hu- coupable depuis le péché d'Adam, tel objet et l'unique but de toutes les pro- es qui concourent à nous le signaler de ère à ne pouvoir le méconnaître. Elles ent dans leur ensemble le tableau le parfait. Les prophètes les plus anciens tracent la première esquisse; à mesure ı se succèdent, ils achèvent les traits s imparfaits par leurs devanciers. Plus pprochent de l'événement, plus leurs urs s'animent; et, quand le tableau rminé, les artistes disparaissent. Le er, en se retirant, a soin d'indiquer le nnage qui doit en lever le voile : *Voici vous envoie*, dit-il, *au nom de l'Eternel, le prophète* (Jean-Baptiste), *avant que e le jour grand et redoutable du Sei-* r. (*Malach.* IV, 15.)

savant rabbin converti au christianisme hev. Drach) dit vrai : non-seulement git ici du Messie; mais le centre où tissent toutes les prophéties, c'est Jé- Christ et ce ne peut être que Jésus- t. Pour se convaincre que Jésus-Christ elui qui était attendu, et dont les pro- s ont annoncé l'apparition dans le le, il suffit de comparer le Nouveau Testament avec l'ancienne loi. Dans l'Ancien Testament, c'est la vie ou la mort du Sauveur, avec les circonstances les plus extraordinaires, les plus incroyables; dans le nouveau, c'est la même vie, la même mort, ce sont les mêmes prodiges; seulement l'un annonce que le Christ doit venir, l'autre l'a vu et l'a dit.

Mais cette réunion de tous les caractères qui désignent le médiateur, l'accomplissement de tous les oracles de la Judée, dans la personne auguste du Fils de Marie, tout cela prouve-t-il qu'il est Dieu? Indubitablement. Les prédictions solennelles que nous avons examinées viennent de Dieu. Il ne peut en être autrement : songez à la distance qui séparait les prophètes des événements qu'ils annonçaient. Le plus récent vivait trois siècles avant Notre-Seigneur. N'oubliez point qu'ils ont non-seulement prédit les choses les plus étonnantes, en des termes clairs et précis, mais bien aussi des miracles et de profonds mystères. Et vous serez convaincu que cette connaissance dépasse les forces de l'intelligence humaine. Il n'était pas même donné à l'homme de pouvoir de lui-même soupçonner que le Messie opérerait les prodiges qui se sont pourtant accomplis. Mais si vous admettez que les prophéties viennent de Dieu, vous êtes forcément conduits à admettre la divinité de Jésus-Christ. En effet, quelle était sa mission d'après les prophètes, c'est-à-dire d'après Dieu qui les inspirait? Jésus-Christ devait donner une nouvelle loi, présent du ciel à la terre. Il fallait avoir foi en cette loi. Or, son premier dogme, sa base fondamentale, c'est sa divinité. Nous devons donc la reconnaître, sous peine de nous révolter contre Dieu lui-même. Le Messie devait faire des miracles en témoignage de sa mission; Jésus-Christ les a multipliés par toutes les bourgades de la Judée. Il était donc Dieu comme il l'affirmait; autrement, il faudrait accuser la divinité de notre erreur. Enfin les prophéties annoncent qu'il sera Dieu, et qu'à ce titre il recevra les adorations des rois. Jésus-Christ porte un nom divin, et dès son berceau il a reçu les adorations des princes mages. Et, chose étrange, ce témoignage des prophètes juifs en faveur de la divinité du Messie, se trouve identique avec les traditions de tous les peuples. La Chine comme l'Inde savait qu'une vierge enfanterait, et que le Seigneur, le Saint, celui qui connaît tout, dont toutes les paroles instruisent et les pensées sont vérité, naîtrait et serait fait l'holocauste digne de sa majesté. Les Japonais, les Siamois attendaient un Dieu. Les yeux des hommes de l'Occident étaient tournés vers l'Orient, d'où le libérateur devait venir. La Grèce elle-même avait entendu dire à son Platon qu'il fallait un Dieu pour législateur. Et l'Amérique enfin, tournant ses regards vers l'Orient, ce pôle de l'espoir, appelait le saint Roi qui devait venir.

Cette conformité des traditions des peuples avec la Bible me semble quelque chose

de très-frappant. Bien que les prophéties juives se soutiennent de leur propre poids, et rendent à la divinité du Sauveur un témoignage irréfragable, on aime pourtant à en trouver un écho chez tous les peuples. L'examen qui a dû précéder la croyance dont nous parlons est une preuve qu'elle est fondée et vraie. Mais la force probante des prophéties reçoit un appui immense d'un fait qu'on ne peut révoquer en doute et qui leur est étroitement lié. Elles annonçaient un Rédempteur, en même temps que les traditions saintes des peuples et l'observation de la nature de l'homme déposaient que l'humanité était déchue et tombée si bas qu'un Dieu seul pouvait la relever. Et, de fait, on ne peut considérer les sociétés païennes sans reconnaître qu'il est nécessaire que la Divinité se manifestât au monde pour l'instruire et le sauver. Les dogmes de la chute et de la Rédemption se supposent et s'appellent mutuellement. Après la chute, l'espérance du Rédempteur est toute rationnelle, et il n'y a que Jésus-Christ qui puisse être le Rédempteur promis. Aussi, l'impiété elle-même commence à comprendre qu'une religion prédite bien des siècles avant son établissement, avec des détails qui ressemblent à une histoire des temps où les choses mêmes se passent aux yeux des hommes, est une religion divine. Soyons donc fermes dans nos convictions. Puisque Jésus-Christ a voulu rendre si palpables les preuves de sa divinité, reconnaissons avec amour qu'il est Dieu, afin que notre foi nous sauve; car il n'y a pas d'autre nom sous le soleil en qui on puisse espérer le salut. (*Act.* IV, 12.)

« Le Christ, » dit M. Rossignol dans ses *Lettres sur Jésus-Christ* (tom. 1er), « le Christ va de l'alpha à l'oméga; c'est la voix puissante qui développe et vivifie la grande page de l'histoire humaine, depuis la première lettre à la dernière. Il fut l'attente des nations, comme leurs langues sont sœurs; et, quand les temps furent accomplis, dans les glorieuses splendeurs du siècle d'Auguste, le polythéisme tourna les yeux vers la petite Judée : *Assyrium vulgo nascetur* (45), comme s'il avait compris que là seulement s'était gardée l'étincelle qui allait embraser le monde. Ailleurs, le dogme de l'attente n'existait presque plus qu'à l'état de souvenir; il fallait qu'il fût vivace chez les Hébreux, et qu'il remontât jusqu'au berceau du genre humain....

Dès la première page du livre de Moïse, l'aîné de tous les livres, la lettre du dogme de l'attente est posée, légère d'abord, mais féconde comme tous les germes que Dieu
dépose au sein de la terre. C...
qui peu à peu se développe, e...
devient lumineux; à la dernièr...
symbole de la croyance prop...
d'une énergique précision: ...
trouve en face d'une image vive et...
représentant une victime susp...
la terre et les cieux. La Bible, ...
tagne solitaire du buisson ardent, ...
les nations devaient venir rallu...
de la doctrine primitive.

La femme, y est-il dit, ou plutôt...
la femme (46), écrasera la tête ...
en souvenir de ce qu'il a fait dès ...
ajoute le *Targum* d'Onkélos. ...
cap. 3, n. 15.) Telle est la paro...
dont nous avons trouvé des trace...
souvenir de tous les peuples.

Tournez quelques pages : voi...
en qui un jour, et par qui seront b...
tes les parentés de la terre. Elles ...
nies en sa race et par elle (47). ...
entendez-vous, ne sortira de Jud...
ce que vienne le *Pacifique* (48). ...
nations, celui qui doit leur être ...
qu'à ce qu'arrivent les choses ...
confiées (49), jusqu'à l'arrivée ...
qu'Onkélos appelle le *Christ*, ...
comme un grand prêtre, et à qui ...
un temple par la terre, qui lui ob...

Je vois une chose, dit le proph...
...ger, mais elle n'est point encore ...
de s'accomplir; je la contemple, ...
ne soit pas sous mes yeux : une ...
roi sortira de la tige de Juda. Ce...
édifiera la maison du Seigneur, et ...
trône que nulle puissance ne renver...

Tournez encore quelques feuille...
voit le Messie dans la tribulation ...
ses vêtements au sort, on se ...
on perce ses pieds et ses main...
victime qui boit dans le torrent, ...
l'appelle, lui relève la tête, fait as...
sur son trône à sa droite, et le ...
nomme son *Adonaï*, c'est-à-dire ...
absolue qui se confond avec le ...

Michée (v, 2) le voit naître à ...
et, en même temps, Isaïe l'a...
avec nous, père du siècle futur, ...
manent, le prince de la paix, ...
Dieu des siècles, le Fils de la Vierg...
qui ne doit pas tarder (52). Ou...
sera le Verbe de Jéhovah qui fera ...
paix; car, *qui ne croira?* il sera ...
comme un agneau paisible (53).

Jérémie (L, 31) et Ezéchiel (...
que l'heure approche; et Danie...
vaste coup d'œil sur les monarchie...
tout à coup à l'empire romain, et ...

(45) *Voy.* les lettres intitulées *Siècle d'Auguste et naissance de Jésus.*

(46) L'Hébreu, les Septante, les versions syriaque et arabe indiquent le Fils de la femme : la Vulgate seule a le pronom féminin.

(47) *Voy.* pour toutes ces expressions les textes hébr., syriaq., arab., *Gen.* XII, XVIII, XXII, XXVI, XXVIII.

(48) Le samaritain, entre autres textes.

(49) Septante, versions arab., syriaq., etc.

(50) *Num.* XXIV, 17. Comparez avec ... Septante, Onkélos, le syriaque et ... rabe.

(51) *Psal.* II, XXI, CIX; et *De la ... des documents antérieurs à Moïse.*

(52) *Targum* Jonath., IX; Isa. ... dans le texte et ses différentes tradu...

(53) *Isa.* IX, 6; JONATH., syriaq., ara... chap. LIII.

quatre cent quatre-vingt-dix ans, une victime sacrifiée pour le troupeau s'élever dans les cieux, semblable à un fils de l'homme, et arriver jusqu'aux pieds de l'Ancien des Jours. (*Dan*. VII, 13-22; IX, 24.)

Bondis de joie, ajoute aussitôt Zacharie, fille de Sion, sois dans l'allégresse! voici ton roi de justice qui vient, voici ton Sauveur!

Enfin, le Voyant Zabulon profère, au nom de Jéhovah, le dernier cri prophétique : Le voici! *Ecce venit!* (*Malach*. III, 1.)

Après lui la prophétie s'éteint, tout était dit; un profond silence se fait jusqu'à la Croix. Alors, comme l'avait annoncé Daniel, un peuple vient avec son chef mettre, par des aides abominables, l'abomination dans le lieu saint, détruire la ville, son temple, et abolir les hosties et les sacrifices.

En vérité, quand je lis ces choses, je reste, comme le prophète, tremblant et stupéfait; impossible de ne pas courber respectueusement la tête devant ce Verbe inspirateur, qu'il appelle une ressemblance du Fils de l'homme. (*Dan*. X, 16.) Ne dirait-on pas que l'on a sous les yeux les pages de l'Evangile?....

Donc les Hébreux avaient le dogme de l'attente, — non plus comme les nations, rompu, défiguré, stérile, et froid comme un cadavre, mais entier, puissant et vivace. Il était la respiration d'un peuple libre; c'était le sang qui circulait dans ses veines, la chaleur de sa poitrine et la lumière de ses yeux. C'est par lui qu'il marchait et parlait. »

« La promesse d'un Rédempteur, » dit M. d'Agar de Bus, « d'un médiateur entre l'homme et Dieu, accomplie par la venue de Jésus-Christ sur la terre, est le principal fondement de la religion chrétienne dont il fait remonter l'antiquité au berceau du monde. L'espoir d'un Sauveur *à venir* faisait en effet le fond de l'ancienne loi, comme la foi en ce même Sauveur, *venu* sur la terre, fait le fondement de la nouvelle. — *Voy*. ATTENTE, MESSIE.

Mais cette promesse d'un Rédempteur, vaguement exprimée dans les cosmogonies païennes, est plus formellement écrite dans les Annales du peuple Juif. Elle y a été renouvelée à plusieurs reprises dans les communications directes de Dieu avec ses patriarches : elle y a été rappelée fréquemment par la bouche de ses prophètes; et à mesure que les temps de l'accomplissement approchaient, ces prophéties étaient devenues plus claires et plus précises, au point de prédire le lieu, le temps de l'accomplissement et les diverses circonstances qui devaient les faire considérer comme accomplies.

Or, est-il dans la nature de l'homme que la naissance d'un individu soit annoncée pendant tant de siècles à l'avance, avec tous les détails qui doivent faire reconnaître, dans l'événement de cette naissance, l'accomplissement d'une promesse aussi antique et aussi solennelle? N'y a-t-il pas dans cet accomplissement un caractère *surnaturel* bien prononcé, lorsque dans l'ordre *naturel* la venue d'un enfant ne peut être prévue avec certitude une seule seconde avant sa naissance, encore moins avec les circonstances de sexe, de temps et de lieu?....

Les Livres saints sont remplis de passages qui peuvent à juste titre être appliqués à la venue de Jésus-Christ sur la terre, puisqu'ils indiquent tous quelque circonstance de sa vie ou quelques effets de sa venue. Nous n'en rapporterons textuellement que les plus saillants, et nous les ferons suivre de la preuve des faits qui attestent leur accomplissement en la personne de Jésus-Christ, ainsi que des considérations puissantes qu'en ont tirées les plus savants défenseurs du christianisme.

Promesse d'un Rédempteur. — A peine le premier homme est-il déchu de son état primitif, que Dieu parle ainsi au serpent auteur de sa faute : *Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne, elle te brisera la tête et tu la blesseras au talon*. (*Gen*. III, 15.)

Le génie du mal est représenté sous la forme du *serpent* dans toutes les cosmogonies religieuses des peuples anciens. Cette promesse divine annonce que quelqu'un de la postérité de la femme, par conséquent sans l'intervention de l'homme, détruira le mal sur la terre ; et que la femme en ressentira une blessure cruelle; sans doute la douleur de voir périr dans les tortures le Fils bien-aimé que Dieu lui avait donné : *Stabat mater dolorosa*, etc.

Renouvellement de la promesse à Abraham, 2138 ans avant Jésus-Christ. — *Je te bénirai, dit le Seigneur, et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et les sables de la mer; et toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi, parce que tu as obéi à ma parole*. (*Gen*. XXII, 17, 18.)

Transmission de la promesse à Jacob, 2000 ans avant Jésus-Christ. — *Toutes les nations de la terre seront bénies en toi et ta postérité*. (*Gen*. XXVIII, 14.)

Prophéties de Jacob. — A son lit de mort, Jacob bénit ses enfants et prédit leur destinée ; il désigne Juda, l'un de ses fils, comme celui de la postérité duquel sortira le Rédempteur du genre humain. *Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations*. (*Gen*. XLIX, 10.)

Au moment de la naissance de Jésus-Christ, les Juifs venaient de cesser d'avoir des princes de la maison de Juda, et avaient passé sous la domination romaine. C'est un fait historique dont on peut s'assurer.

David, 1085 ans avant Jésus-Christ. — *Les rois de la terre sont ligués contre le Seigneur et son Christ*. (*Psal*. II, 2.) *Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui, demande-moi, et je te donnerai pour héritage les nations, et la terre pour empire*. (*Ibid*., 7, 8.) *Servez le Seigneur avec crainte, adorez son Fils, de peur qu'il ne s'irrite*. (*Ibid*., II, 12.)

Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-

vous à ma droite. (*Psal.* CIX, 1.) *Les peuples vous obéiront au jour de votre force, au milieu de la splendeur de vos saints* (au second avénement de Jésus-Christ) *je vous ai engendré avant la lumière.* (*Ibid.*, 3.)

En effet la lumière n'avait pas encore été créée, quand le Verbe prononça le *fiat lux.* (*Gen.* I, 3.)

Le Seigneur l'a juré, il ne révoquera jamais son serment. Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. (*Psal.* CIX, 4.)

Or, Melchisédech était roi de Salem et prêtre du Dieu Très-Haut, offrant le pain et le vin en sacrifice. (*Gen.* XIV, 18.) Allusion évidente et prophétique du saint sacrifice que le prêtre offre journellement sur nos autels.

Je suis l'opprobre des mortels et le rebut de la populace; tous ceux qui me voient m'insultent, le mépris sur les lèvres; ils ont secoué la tête, en disant: Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre, que Dieu le sauve. (*Psal.* XXI, 6,-8.) Paroles des Juifs à Jésus-Christ sur la croix. *Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté mes os; ils m'ont regardé et considéré attentivement. Ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré ma robe au sort.* (*Ibid.*, 18, 19.) Circonstances de la Passion de Notre-Seigneur.

Et voilà que j'ai connu que vous êtes mon Dieu; je louerai, en lui, son Verbe; et je glorifierai sa parole. (*Psal.* LV, 9, 10.)

Je pousserai des cris vers le Très-Haut.... il enverra des cieux mon libérateur, sa miséricorde et sa vérité. (*Psal.* LVI, 4, 5.)

Ils m'ont donné du fiel pour nourriture: ils m'ont présenté du vinaigre pour étancher ma soif. (*Psal.* LXVIII, 22.) Circonstances de la Passion de Notre-Seigneur.

Il jugera les pauvres d'entre le peuple, il sauvera les fils du peuple: il brisera l'oppresseur. (*Psal.* LXXI, 4.) *Il descendra comme la pluie sur l'herbe nouvellement coupée, comme les gouttes de la rosée sur la terre.* (*Ibid.*, 6.) *Il dominera de la mer jusqu'au fleuve, du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre.* (*Ibid.*, 8.) *Les habitants du désert se prosterneront devant lui, et ses ennemis baiseront la poussière de ses pieds.* (*Ibid.*, 9.) *Les rois de la mer et des îles lointaines lui apporteront des présents, les princes de l'Arabie et de Saba, des offrandes.* (*Ibid.*, 10.) *Tous les rois de la terre l'adoreront, et les nations lui seront assujetties.* (*Ibid.*, 11.) *Parce qu'il arrachera le pauvre des mains du puissant: ce pauvre qui n'avait point de secours.* (*Ibid.*, 12.) *Il sera bon au pauvre et à l'indigent: il sauvera les âmes des pauvres.* (*Ibid.*, 13.) *Il les délivrera de l'usure et des violences, leur rang sera précieux devant lui.* (*Ibid.*, 14.)

On trouve dans le *Ier Livre des Rois*, chap. II, parmi les versets qui énoncent des paroles prophétiques sur l'élévation des pauvres et le règne de justice que l'auteur prévoit dans l'avenir, ces paroles remarquables du ℣ 10 : *Les ennemis du Seigneur trembleront devant lui; du haut du ciel, il tonnera sur leurs têtes. Le Seigneur jugera toute la terre, il donnera l'empire à celui qu'il en établira le roi, et il élèvera la puissance de son Christ.*

Isaïe, 820 ans avant Jésus-C[...] donner une idée de la foi qu[...] ter aux prédictions de ce pr[...] allons prendre une de ces pr[...] rapporte à des faits autres qu[...] Jésus-Christ, et qui s'est ac[...] toutes les circonstances prédit[...] vons choisie, parce qu'il s'agit [...] l'histoire a conservé, et qui ne [...] révoqué en doute.

Isaïe fait ainsi parler le Se[...] pitre XLV, ℣ 13 : *Moi, j'ai susc[...] ma justice, et j'aplanirai dev[...] chemins.* IL REBATIRA MA VILL[E] [...] *les captifs* SANS RANÇON ET SAN[S] [...] *dit le Seigneur.*

Or, plus de 200 ans après, [...] souverain de Perse, du nom de [...] quérant célèbre, rendit, en la p[...] née de son règne, un édit relat[...] tes, par lequel il leur rendait la [...] seulement *sans rançon et sans pr[...]* il voulait qu'ils *rebâtissent le t[em]ple* de Jérusalem, leur faisait [...] tous les objets de prix qui ava[...] vés du temple, voulant que les fr[ais de cons]truction en fussent pris sur s[...] les renvoyait couverts eux-mê[mes de pré]sents. Voyez ce récit dans le *I*[...] *dras*, V, VI, rappelé par le sa[...] son *Histoire ancienne*, tom. III.

Cet accomplissement de la prop[hétie] n'est-il pas de nature à donner [...] confiance dans celles de ses pr[...] annoncent la naissance et la m[ort] ou Sauveur du monde, qui se s[ont] toutes réalisées en la person[ne de Jésus-]Christ, et que nous allons rap[porter].

C'est pourquoi le Seigneur [...] *lui-même un signe. Voilà que la* [...] *cevra et enfantera un fils*; et [...] *Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu av[ec nous]* [...] VII, 14.)

Un enfant nous est né; un fils [...] *il porte sur son épaule le signe d[e] [...]tion.* (*Isa.* IX, 6.) Chose remarq[uable] que Jésus-Christ, condamné au [...] obligé par les Juifs à porter, [...] la croix qui est bien *le signe de* [...] *tion*, †.

Il étendra, de plus en plus, [...] *établira la paix éternelle; il s'a*[...] *trône de David; il fondera et af*[...] *mais son règne sur la justice* [...] (*Ibid.*, 7.)

Une étoile sortira de Jacob et [...] *la racine de Jessé; une fleur s'*[...] *racines.* (*Isa.* XI, 1.) Cette étoile [...] s'est levée, cette fleur sortie de [...] Jessé, c'est le Christ. N'est-il [...] effet d'une vierge *du sang de Ja*[...] Juda, d'où la nation juive pre[...] Et *Jessé* n'était-il pas un des [...] Jésus-Christ, un descendant de [...] Juda.

L'esprit du Seigneur reposera [...] *prit de sagesse et d'intelligence* [...] *seil et de force, esprit de science* [...] (*Ibid.*, 2.) *Et il sera rempli de* [...]

Seigneur; il ne jugera ni sur le regard des yeux, ni sur le témoignage des oreilles. (*Ibid.*, 3.) *Mais il rendra justice aux pauvres, il sera le vengeur des hommes sans défense; il frappera la terre de sa parole comme d'une verge; l'impie s'évanouira devant le souffle de sa bouche.* (*Ibid.*, 4.) *La justice sera la ceinture de ses reins et la bonne foi son baudrier.* (*Ibid.*, 5.) *Sous son règne le loup habitera avec l'agneau; le léopard reposera auprès du chevreau; la génisse, le lion, la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant suffira pour les conduire.* (*Ibid.*, 6.) *L'ours et le taureau prendront la même nourriture; leurs petits dormiront l'un près de l'autre; le lion et les bœufs iront aux mêmes pâturages.* (*Ibid.*, 7.) *L'enfant à la mamelle se jouera avec l'aspic; l'enfant nouvellement sevré portera la main dans la caverne du basilic.* (*Ibid.*, 8.) *Ces animaux ne nuiront plus sur la montagne sainte, parce que la science de Dieu, immense comme la mer, inondera la terre.* (*Ibid.*, 9.) Il est évident que les oracles sibyllins ne sont qu'une imitation et presqu'une copie des quatre versets précédents. Donc les prophéties d'Isaïe ont été connues chez les Grecs et les Romains, bien longtemps avant la venue de Jésus-Christ.

Le rejeton de Jessé sera élevé comme un étendard à la vue des peuples, toutes les nations accourront vers lui, et son sépulcre sera glorieux. (*Ibid.*, 10.) *Il lèvera son étendard (sa croix) sur les nations; il réunira, des extrémités de la terre, les restes dispersés de Juda; il rassemblera les fugitifs d'Israël.* (*Ibid.*, 12.) Ces versets s'appliquent évidemment au règne de la croix, à la sépulture de Jésus-Christ et à la conversion des Juifs.

O Sion! tressaille de joie, redouble tes cantiques, le Très-Haut, le saint d'Israël habite au milieu de toi. (*Isa.* XII, 6.) — *Et habitavit in nobis.* (*Joan.* I, 14.) *C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur, le Rédempteur d'Abraham à la maison de Jacob : Les espérances de Jacob ne seront point confondues; la rougeur ne couvrira plus son visage.* (*Isa.* XXIX, 22.) *La maison de mon serviteur verra ses enfants, l'ouvrage de mes mains, sanctifier mon nom et bénir le saint de Jacob.* — (*Ibid.*, 23.) — Car le Silo, le Désiré des nations que Jacob a annoncé et espéré, est arrivé.

On entend la voix de celui qui crie dans le désert ; Préparez les sentiers du Seigneur; rendez droit le chemin dans la plaine. (*Isa.* XL, 3.) Annonce du précurseur saint Jean-Baptiste.

Abaissez les collines; comblez les vallons. Qu'on répare le chemin; qu'on aplanisse les routes. (*Ibid.*, 4.) — *La gloire du Seigneur sera révélée; le Seigneur va parler, la terre verra notre Sauveur.* (*Ibid.*, 5.) *Montez sur le sommet de la montagne, vous qui évangélisez Sion; élevez la voix avec force, vous qui évangélisez Jérusalem; criez plus haut, ne craignez pas; dites aux villes de Juda: Voici votre Dieu.* (*Ibid.*, 9.) *Et voilà que le Seigneur Dieu paraît dans sa force; son bras signale sa puissance, ses œuvres le précèdent et l'annoncent.* (*Ibid.*, 10.) *Il gouverne son troupeau comme un pasteur vigilant; il rassemble ses agneaux, il les presse dans ses bras, il les réchauffe sur son sein, il porte lui-même les brebis pleines.* (*Ibid.*, 11.)

« *Qui a suscité le Juste de l'Orient? Qui l'a établi au dessus des rois?* » (*Isa.* XLI, 2.) *N'ayez aucune crainte, je suis avec vous. Je suis votre Dieu, je vous ai secouru; la droite du Juste que je vous envoie soutiendra votre faiblesse.* (*Ibid.*, 10.)

Qui vous a prédit ces choses dès le commencement? Qui vous les a racontées dans les anciens jours pour que vous connaissiez le Juste? Qui de vous l'a prédit et l'annonce? Qui de vous en a jamais parlé? (*Ibid.*, 26.) *C'est le Seigneur qui, le premier, a dit à Sion : Le voilà, et j'enverrai à Jérusalem un Sauveur.* (*Ibid.*, 27.) Ces paroles s'appliquent bien au Verbe le Fils de Dieu qui a parlé dès le commencement : *Fiat lux.* (*Gen.* I, 3.)

Voilà mon serviteur, dit l'Eternel; *je prendrai sa défense; celui que j'ai choisi est l'objet de mes complaisances. J'ai répandu mon esprit sur lui; il portera la justice parmi les nations.* (*Isa.* XLII, 1.) *Il ne foulera pas aux pieds le roseau brisé; il n'éteindra pas le lin qui fume encore; il jugera dans la vérité.* (*Ibid.*, 3.) *Il sera calme et doux jusqu'à ce qu'il ait rétabli sa sagesse sur la terre. Les îles, alors, recevront sa loi.* (*Ibid.*, 4.) *C'est ici la parole du Seigneur, du Dieu qui a créé et étendu les cieux, qui affermit la terre et la couvre de fruits, qui donne le souffle aux animaux et la vie à ceux qui foulent à leurs pieds la terre.* (*Ibid.*, 5.) *Moi, le Seigneur, je t'ai appelé dans la justice; je te prendrai par la main; je te donnerai pour signe d'alliance à mon peuple et pour lumière aux nations.* (*Ibid.*, 6.) *Tu ouvriras les yeux aux aveugles; tu briseras les fers des captifs, tu délivreras de la servitude ceux qui étaient assis dans les ténèbres.* (*Ibid.*, 7.) *Je suis le Seigneur, c'est là mon nom; je ne donnerai point ma gloire à un autre, et à des idoles les louanges qui me sont dues.* (*Ibid.*, 8.)

Ce que je vous ai prédit n'est-il pas arrivé? Je vous annonce des événements nouveaux: écoutez avant qu'ils arrivent. (*Ibid.*, 9.) *Cieux, versez votre rosée; nuées, répandez la justice; que la terre s'ouvre et enfante son Sauveur; que la vérité naisse avec lui; moi, le Seigneur, je l'ai créée.* (*Isa.* XLV, 8.) *Son visage sera sans éclat; sa figure méprisée parmi les enfants des hommes.* (*Isa.* LII, 14.) *Mais il purifiera la multitude des nations; devant lui les rois garderont le silence; car ceux à qui il n'a pas été annoncé, verront et contempleront celui dont ils n'avaient pas entendu parler.* (*Ibid.*, 19.)

Il s'élèvera en la présence de Dieu comme un arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre aride : il n'a ni éclat ni beauté, et nous l'avons vu, il était méconnaissable; et nous l'avons désiré. (*Isa.* LIII, 2.) *Méprisé et le dernier des hommes, homme de douleurs, il a connu l'infirmité, son visage était obscurci par les opprobres et l'ignominie, et nous l'avons compté pour rien.* (*Ibid.*, 3.) *Il a vraiment porté lui-même nos langueurs, il s'est*

chargé de nos souffrances : oui, nous l'avons vu comme un lépreux frappé de Dieu et humilié. (*Isa.* LIII, 4.) *Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes, le châtiment qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui; nous avons été guéris par ses meurtrissures.* (*Ibid.*, 5.) *Nous nous sommes tous égarés comme des brebis : chacun de nous suivait sa voix, et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous.* (*Ibid.*, 6.)

Les six versets précédents annoncent clairement la rédemption des péchés des hommes comme le but de la venue de Jésus-Christ.

Il a été sacrifié, parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche; il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond. (*Ibid.* 7.) *Il est mort au milieu des angoisses après un jugement; qui racontera sa génération? Il a été retranché de la terre des vivants, je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple.* (*Ibid.*, 8.) *On lui réservait la sépulture de l'impie, il a été enseveli dans le tombeau du riche, parce qu'il a ignoré l'iniquité et que le mensonge n'a point souillé sa bouche.* (*Ibid.*, 9.) Le tombeau de Joseph d'Arimathie. *Le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité, il a donné sa vie pour expier le crime; mais il aura une race immortelle, et la volonté du Seigneur s'accomplira par ses mains.* (*Ibid.*, 10.) *Son âme a été dans la douleur, mais il verra et sera rassasié de joie; ce Juste, mon serviteur, justifiera un grand nombre d'hommes par sa doctrine, et portera lui-même leurs iniquités.* (*Ibid.*, 11.) *Parce qu'il s'est livré à la mort, et qu'il a été mis entre des scélérats; parce qu'il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle et qu'il a prié pour les violateurs de la loi, je lui donnerai en partage un peuple nombreux; il distribuera lui-même les dépouilles des forts.* (*Ibid.*, 12.)

Celui qui t'a créé sera ton Seigneur et ton Rédempteur, le saint d'Israël sera appelé le Dieu de toute la terre. (*Isa.* LIV, 5.)

Vous tous qui avez soif, venez vers les eaux (le baptême). Vous qui êtes dans l'indigence, hâtez-vous; achetez et nourrissez-vous; venez, vous recevrez sans échange le vin et le lait. (*Isa.* LV, 1.) *Pourquoi dépenser le fruit de votre travail sans acquérir le pain qui peut vous rassasier? Ecoutez-moi, prenez une nourriture saine (l'Eucharistie), et votre âme sera inondée de délices.* (*Ibid.*, 2.) *Prêtez l'oreille, et venez à moi; écoutez-moi, et vous allez vivre.* (*Ibid.*, 3.) *Je suis la voie, la vérité et la vie.* (*Joan.* XIV, 6.)

Je ne me tairai pas en faveur de Sion et de Jérusalem jusqu'à ce que le jour paraisse comme la lumière, et que leur Sauveur brille comme un flambeau. (*Isa.* LXII, 1.) *Sion, les nations verront votre Juste; tous les rois, votre illustre Sauveur; et l'on t'appellera d'un nom nouveau (celui de Chrétien), que le Seigneur lui-même te donnera.* (*Ibid.*, 2.) *Le Seigneur s'est fait entendre aux extrémités de la terre; dites à la fille de Sion : Voici ton Sauveur; sa récompense est avec lui; ses miracles marchent devant lui.* [illegible] *Une mère a enfanté avant d'[illegible] elle a mis au monde un fils avec [illegible] la douleur.* (*Isa.* LXVI, 7.)

Qui jamais a rien entendu de [illegible] jamais rien vu de semblable? La [illegible] elle en un jour? Une nation [illegible] tout d'un coup (la nation des [illegible] pendant Sion a été en travail [illegible] monde ses enfants. (*Ibid.*, 8.) *J[illegible] rassembler les nations et les p[illegible] viendront, et ils verront ma g[illegible]* Vocation des gentils. — *J'élè[illegible] au milieu d'eux (la croix) [illegible] quelques-uns qui auront été sa[illegible] tres), pour les envoyer vers les [illegible] mer, en Afrique en Lydie, [illegible] armés de flèches, dans l'Italie, [illegible] dans les îles les plus reculées, [illegible] qui n'ont point entendu parler [illegible] n'ont pas vu ma gloire, et ils an[illegible] gloire aux nations (les [illegible]* (*Ibid.*, 19.) *Et j'en choisirai d'[illegible] les faire prêtres et lévites, dit [illegible]* (*Ibid.*, 21.) *Car comme les cieux [illegible] la terre nouvelle que je vais cré[illegible] lem céleste) subsisteront toujours [illegible] ainsi votre nom et votre ra[illegible] éternellement.* (*Ibid*, 22.) *Et les [illegible] changées en autres fêtes, et les [illegible] samedis) en un autre sabbat [illegible]* (*Ibid.*, 23.)

Osée (784 ans avant Jésus-C[illegible] *mez dans la justice et moissonne[illegible] séricorde, préparez votre terre, [illegible] de rechercher le Seigneur lorsq[illegible] vous enseignera la justice sera [illegible]* X, 12.)

Joel (700 ans avant Jésus-Ch[illegible] *cesse de craindre, tressaille de j[illegible] cris d'allégresse; Jéhovah va se [illegible]* II, 21). *Et vous, enfants de Si[illegible] ter votre joie à la présence du S[illegible] Dieu, parce qu'il va vous don[illegible] de justice.* (*Ibid.*, 23.)

Jérémie (624 ans avant Jés[illegible] *Voilà que les jours viennent, di[illegible] et je susciterai dans la maison [illegible] germe de la justice. Un roi régn[illegible] sage; et il rendra le jugement [illegible]* (*Jerem.* XXIII, 5.) *En ces jours [illegible] sauvé et Israël vivra en assuranc[illegible] nom qu'ils donneront à ce roi, [illegible] hovah : notre Justice.* (*Ibid.*, [illegible]) *les jours viennent, dit le Seigne[illegible] dira plus : Jéhovah est vivant, [illegible] le fils d'Israël de la terre de l'É[illegible]* 7.) *Mais Jéhovah est vivant, lui [illegible] ramené Israël de la terre de l'a[illegible] toutes les terres où il les avait [illegible] habiteront leur pays.* (*Ibid.*, [illegible]) formelle du rappel et de la co[illegible] Juifs.

Voilà que les jours viennent [illegible] gneur, et j'établirai une nouvelle [illegible] la maison d'Israël et la mai[illegible] (*Jerem.* XXXI, 31.) *Non pas selon [illegible] j'ai formée avec leurs pères, dans [illegible] je les pris par la main pour l[illegible]*

terre d'Egypte : alliance qu'ils ont rendue vaine, et je les ai punis, dit le Seigneur (*Ibid.*, 32). L'annonce formelle de la nouvelle loi, de la loi du Christ, ne ressort-elle pas évidemment de ces versets?

Voilà que les jours viennent, dit le Seigneur, et je susciterai la parole heureuse que j'ai annoncée à la maison d'Israël et à la maison de Juda. (*Jerem.* XXXIII, 14.) *En ces jours et en ce temps, je ferai sortir de David le germe de justice ; et il rendra la justice et le jugement sur la terre.* (*Ibid.*, 15.) *En ces jours Juda sera sauvé, Jérusalem habitera avec assurance, et voici le nom dont on le nommera : Jéhovah, notre justice.* (*Ibid.*, 16.)

Le Seigneur parla encore à Jérémie, et lui dit : Si l'on peut rompre l'alliance que j'ai faite avec le jour et avec la nuit, et empêcher que le jour et la nuit paraissent chacun en son temps; on pourra rompre aussi l'alliance que j'ai faite avec mon serviteur David, et empêcher qu'il ne naisse de lui un fils qui règne sur le trône, et que les lévites et les prêtres ne soient ses ministres. (*Ibid*, 19-21.)

Michée (600 ans avant Jésus-Christ). — *Et toi, Bethléem, la plus petite des villes de Juda, de toi doit venir celui qui dominera sur Israël, et sa sortie est du commencement et des jours de l'éternité.* (*Mich.* v, 2.) — *In principio erat verbum*, etc. (*Joan.* I, 1.) — *Juda ne sera abandonné qu'au jour où celle qui doit enfanter enfantera* (*Mich.* v, 3). Confirmation des prophéties de Jacob et d'Isaïe. *Celui qui doit venir s'affermira et conduira son troupeau avec la force de Jéhovah. Les peuples se convertiront, parce que sa puissance éclatera jusqu'aux extrémités de la terre.* (*Ibid.*, 4.)

Baruch (599 ans avant Jésus-Christ). — *Lève-toi, Jérusalem, lève-toi; regarde vers l'Orient, et vois tes fils rassemblés, du soleil levant jusqu'au soleil couchant, à la parole du saint de Dieu.* (*Baruch* v, 5.)

Ezéchiel (598 ans avant Jésus-Christ). — *Je viens moi-même, je chercherai mes brebis et je les visiterai.* (*Ezech.* XXXIV, 10, 11.) *Je sauverai mon troupeau; il ne sera plus livré en proie, et je jugerai entre les brebis et les brebis* (*Ibid.*, 22) : *et je susciterai encore sur elles le Pasteur unique pour les paître. David, mon serviteur lui-même, aura soin de les paître, et il sera pour elles un pasteur.* (*Ibid.*, 23.) *Mais moi, qui suis le Seigneur, je serai leur Dieu, et mon serviteur David, prince au milieu d'elles. Moi, le Seigneur, j'ai parlé* (*Ibid.*, 24) : *et je ferai germer une plante d'un grand prix. Mes brebis ne seront plus consumées par la faim sur la terre, et ne seront plus en opprobre parmi les nations.* (*Ibid.*, 29.)

Tout ce chapitre d'Ezéchiel est important à méditer comme l'une des prophéties annonçant le plus clairement l'avénement sur la terre de Jésus-Christ comme Sauveur des nations. Ezéchiel par les *brebis* entend des hommes; il l'explique lui-même au verset 31 du même chapitre. Cette acception du mot *brebis* est celle que donne, en général, l'Ecriture aux fidèles.

Daniel (594 ans avant Jésus-Christ). — *Explication du songe de Nabuchodonosor.* — *Roi, tu regardais, et voilà comme une statue énorme : cette statue immense et sa hauteur prodigieuse s'élevaient devant toi, et son aspect était terrible.*

La tête de cette statue était d'or très-pur : les bras et la poitrine d'argent, et le ventre et les cuisses d'airain.

Et les jambes de fer : une partie des pieds était de fer et l'autre d'argile.

Tu voyais ainsi jusqu'à ce qu'une pierre fût détachée, sans la main de l'homme, d'une montagne; et elle frappa la statue en ses pieds de fer et d'argile, et elle les brisa.

Alors furent brisés ensemble le fer, l'argile, l'argent et l'or, et ils devinrent comme cette poussière qu'un vent d'été emporte hors de l'aire, et le lieu où ils étaient ne se trouva plus; mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne, et remplit toute la terre. (*Dan.* II, 31-35) L'Eglise fondée par Pierre en vertu de la parole divine.

Roi, voilà ton songe : Je dirai aussi devant toi son interprétation. Tu es le roi des rois, et le Dieu du ciel t'a donné le royaume et la force, et l'empire et la gloire.

Et tous les lieux où habitent les enfants des hommes et les animaux des champs; il a mis aussi en ta main les oiseaux du ciel, et a établi toutes choses en ta puissance : tu es donc la tête d'or.

Et après toi s'élèvera un royaume d'argent moindre que toi, et un autre troisième royaume d'airain, qui dominera sur toute la terre. Les Grecs sous la conduite d'Alexandre

Et le quatrième royaume sera comme de fer : de même que le fer brise et dompte toutes choses, ainsi il abattra et brisera. Les Romains.

Et dans les jours de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera pas détruit à jamais, et dont l'empire ne sera pas donné à un autre peuple, lequel brisera et consumera tous ces royaumes; et il subsistera éternellement. Evidemment, le royaume du Christ.

Quant à ce que tu as vu, que de la montagne il a été arraché une pierre sans la main de l'homme, et qu'elle a rompu l'argile et le fer, et l'argent, et l'or, le grand Dieu montre au roi ce qui doit venir ; et le songe est véritable et son interprétation fidèle. (*Ibid.*, 36-45.)

On ne peut pas plus prophétiquement prédire l'Eglise de Jésus-Christ fondée par Pierre, et qui siége où trônait l'empire romain.

Je regardais donc la vision de la nuit, et voici comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel, et il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on l'offrit en sa présence. (*Dan.* VII, 13.) *Et il lui donna la puissance, et l'honneur et le royaume, et tous les peuples, tribus et langues, le serviront ; sa puissance est une puissance éternelle, qui ne sera point affaiblie.* (*Ibid.*, 14.)

Prédiction du temps de la venue de Jésus-Christ. — *En la première année de Darius, fils*

d'Assuérus, de la race des Mèdes, qui régna sur le royaume des Chaldéens. (*Dan.* IX, 1.) *En la première année de son règne, moi Daniel, je compris, dans les livres, le nombre des années dont parle le Seigneur au prophète Jérémie, que la désolation de Jérusalem serait accomplie en soixante et dix ans* (*Ibid.*, 2); *Et je tournai le visage vers le Seigneur mon Dieu, pour prier et supplier dans les jeûnes, le sac et la cendre.* (*Ibid.*, 3.)

Pendant que je priais, voilà que Gabriel, que j'avais vu en vision au commencement, vola soudain et me toucha au temps du sacrifice du soir. Il me dit : Je suis venu afin de t'enseigner, afin que tu comprennes; médite donc la parole et comprends la vision. (*Ibid.*, 21.)

Les soixante et dix semaines sont abrégées sur ton peuple et sur la sainte cité, afin que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit effacée, et que la justice éternelle paraisse, et que la vision soit accomplie et la prophétie, et que le Saint des saints reçoive l'onction. (*Ibid.*, 24.)

Sache donc et comprends. Depuis la fin de la parole, que Jérusalem soit de nouveau réédifiée jusqu'au Christ-Roi, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines, et de nouveau seront édifiées la place publique et les murailles, dans ce court espace de temps. (*Ibid.*, 25.)

Et après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et ce peuple ne sera plus son peuple, car il doit le renier, et un peuple avec un chef qui doit venir, dissipera la cité et le sanctuaire, et la fin sera la destruction, et après la fin de la guerre la désolation ordonnée.

Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine, et au milieu d'une semaine l'oblation et le sacrifice cesseront, et l'abomination de la désolation sera dans le temple, et persévérera jusqu'à la consommation et à la fin. (*Ibid.*, 27.) — *Voy.* MESSIE.

Aggée (516 ans avant Jésus-Christ). — *Voici ce que dit le Dieu des armées : Encore un peu de temps et j'ébranlerai tous les peuples, le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire.* (*Agg.* II, 7-8.)

Zacharie (515 ans avant Jésus-Christ.) — *Et le Seigneur me montra le grand prêtre Jésus, debout devant l'image de Jéhovah, et Satan était à sa droite, pour s'opposer à lui.* (*Zachar.* III, 1.) *Et Jéhovah dit à Satan : Jéhovah te réprimera ; Jéhovah, qui a choisi Jérusalem, te réprimera : Tu n'es qu'un tison arraché du feu.* (*Ibid.*, 2.)

Jésus était couvert de vêtements souillés, et il se tenait devant la face de l'ange. (*Ibid.*, 3.)

Et l'ange parlant à ceux qui se tenaient devant lui, dit : Otez-lui ses vêtements souillés. Et il dit encore : Voilà que j'ai ôté de toi l'iniquité, et que je t'ai revêtu d'un vêtement nouveau. (*Ibid.*, 4.)

Et il dit : Posez sur sa tête une tiare pure, et on le revêtit d'habits étincelants, et l'ange du Seigneur se tint devant lui. (*Ibid.*, 5.)

Voici ce que dit le Dieu des armées : En ce jour, des hommes de toutes les [illegible] *toutes les langues saisiront le b*[illegible] *d'un Juif et lui diront : Nous* [illegible] *vous; nous avons appris que D*[illegible] *vous.* (*Zachar.* VIII, 23.)

Malachie (454 ans avant Jésus-C[illegible]) — *Depuis le lever du soleil jusqu'à* [illegible] *mon nom est grand parmi les na*[illegible] *sacrifie, et l'on offre en tout lieu* [illegible] *pure à mon nom, parce que mon n*[illegible] *parmi les nations, dit le Seigneur* [illegible] (*Malach.* I, 11.) *Voilà que j'envoie* [illegible] *et il préparera la voie devant m*[illegible] *dain viendra dans son temple le* [illegible] *que vous cherchez, l'ange d'allian*[illegible] *désirez. Voilà qu'il vient, dit le S*[illegible] *armées.* (*Malach.* III, 1.) Annon[illegible] Jean-Baptiste le précurseur de N[illegible] gneur Jésus-Christ.»

Les prophéties sont des mir[illegible] nents dont l'autorité est confirm[illegible] accomplissement. Toutes ces pro[illegible] noncent l'événement avec des d[illegible] constanciés qu'elles semblent plut[illegible] du passé que les prédictions d[illegible] Quiconque réfléchira sur l'espa[illegible] de temps qui s'est écoulé entre [illegible] nement, sur la chaîne non interr[illegible] les lie ensemble en se prolongeant [illegible] de tant de milliers d'années; sur [illegible] avec laquelle elles se rapportent [illegible] nements ; sur l'impossibilité de le[illegible] à un autre fait historique, ne pou[illegible] se persuader, raisonnablement, [illegible] voit là qu'une trame ourdie par [illegible] ou une application faite après c[illegible] doutera plus qu'elles ne soient [illegible] d'une inspiration surnaturelle o[illegible]

Du reste nous avons déjà prouv[illegible] cle MESSIE, que chacune des proph[illegible] nous venons de donner le texte [illegible] entier et parfait accomplissement [illegible] sonne de Jésus-Christ. Il est don[illegible] de répéter ici ce que nous avon[illegible] damment démontré, et il nous suf[illegible] voyer le lecteur à cet article.

L'incrédulité peut-elle désirer [illegible] grand nombre de prophéties q[illegible] témoignage de Jésus-Christ? mais [illegible] les avons pas même citées toutes, [illegible] que les incrédules considèrent [illegible] point de prophète, ni presque [illegible] tre dans les révélations de chaque [illegible] qui ne renferme quelque trai[illegible] Messie, et qui s'est accompli en le[illegible] seul.

Si elle souhaite des prophéties p[illegible] cularisées, on ne peut savoir c[illegible] satisfaire; elle doit, en effet, cons[illegible] la personne ne pouvait être m[illegible] térisée, ni les événements plus c[illegible] ciés. Jésus y est appelé Fils, le C[illegible] libérateur qui doit venir dans [illegible] temple et en faire la gloire; le F[illegible] un roi éternel, un sacrificateur se[illegible] de Melchisédech; le Seigneur, le [illegible] Sauveur de toute la terre, le Saint [illegible] le berger, le conducteur, le ser[illegible] Dieu, son élu, celui en qui Dieu [illegible]

son affection ; le Fils de l'Homme qui vient sur les nuées du ciel ; et en même temps l'opprobre des hommes, un homme de douleurs, sachant ce que c'est que la misère ; un agneau, une victime pour le péché. Quant aux événements, ils sont tellement circonstanciés que celui qui lit les seules révélations d'Isaïe croit voir un cinquième Evangile.

Peut-être objecterez-vous que les caractères du Messie, ou les circonstances de ces événements, sont recueillis de divers passages séparés et détachés les uns des autres ; mais, outre que nous avons déjà fait voir que dans ces passages d'où nous les recueillons, il s'agit du Messie, la sagesse de Dieu a pourvu à ce qu'on ne pût nous faire de reproche à cet égard, et que nous ne pussions rien désirer pour la conviction des incrédules. Car qu'y a-t-il de plus circonstancié et de plus suivi en même temps que les prophéties de Daniel ? Qui ne voit que le chapitre LIII d'Isaïe tout entier contient l'abaissement de Jésus-Christ, son opprobre, ses souffrances, sa mort, son sacrifice, sa sépulture, sa résurrection, son ascension, avec la propitiation de nos péchés et le salut des hommes, sans que, par aucune subtilité, on puisse s'empêcher de reconnaître que tous ces caractères, si différents et en apparence si opposés, servent à marquer une seule et même personne ?

Pouvez-vous désirer que ces caractères, qui marquent Jésus-Christ, soient plus éclatants et plus remarquables ? Mais était-il possible d'en enseigner qui le fussent plus que le changement de l'alliance, la ruine des quatre monarchies qui avaient opprimé le peuple de Dieu, la conversion des gentils, la désolation de Jérusalem et du sanctuaire qui devait s'ensuivre ; la confusion des tribus et leur dispersion éternelle ; l'établissement d'un empire qui renfermerait toute nation, peuple et langue ; l'avénement d'un peuple de saints qui devait peupler toute la terre, la connaissance de Dieu remplissant la terre, les dons du Saint-Esprit se répandant sur toute chair selon la prophétie de Joel (II, 28, 29), c'est-à-dire sans égard au peuple juif plutôt qu'aux autres peuples ?

« Pour peu qu'on ait lu ou qu'on sache l'histoire de Jésus-Christ, » dit le P. Lami (*Vérité évidente de la religion chrétienne*, sec. 5), « on ne pourra, sans le dernier étonnement, apercevoir l'exactitude du rapport des circonstances de cette histoire avec tous les divers caractères que les prophètes donnent au Messie ; et l'on admirera comment les siècles entiers avant sa naissance, des hommes, pour la plupart, simples et grossiers, ont pu faire son portrait avec tant de justesse, et lui donner tant de traits parfaitement ressemblants.

Car, pour en commencer le dénombrement, pouvaient-ils mieux le caractériser qu'en marquant son précurseur et ses fonctions ? (*Isa.* XL, 1-5 ; *Malach.* XIII, 1.) Qu'en le faisant descendre de la race de David, et naître d'une vierge ? (*Psal.* LXXVII, 68, 70 ; LXXXVIII, 4, 5 et passim ; CXXXI, 10, 11, 17 ; *Isa.* VII, 14 ; IX, 1, 7.) Ces caractères ne conviennent-ils pas visiblement à Jésus-Christ, et peuvent-ils convenir à quelque autre ?

Était-il possible de le circonstancier mieux qu'en disant qu'il établirait une nouvelle alliance ? (*Jerem.* XXXI, 31 seqq. ; XXXIII, 14 seqq.) Qu'il écrirait sa loi non sur des pierres, mais sur les cœurs ? (*Jer.* XXXI, 33 ; *Ezech.* XXXVI, 26.)

Que les Juifs le réprouveraient ; et qu'eux-mêmes, à leur tour, seraient réprouvés de Dieu ? (*Isa.* IX, 1 seqq. ; XIV, 1 seqq.)

Qu'il serait la victime pour les péchés du monde ? (*Isa.* LIII, 1 seqq.)

Qu'il renverserait les idoles, détruirait l'idolâtrie, et amènerait les gentils à la connaissance du vrai Dieu ? (*Isa.* II, 18 seqq. ; *Ezech.* VI, 4 seqq.) — Qu'il serait le précepteur, ou le docteur des gentils. (*Isa.* XLII, 1 seqq. ; LV, 4.) — Qu'il serait la pierre fondamentale. (*Isa.* XXVIII, 16.) — Que cette pierre serait un sujet de chute et de scandale. (*Isa.* VIII, 14.) — Que Jérusalem heurterait et se briserait contre cette pierre ? (*Ibid.*) — Que malgré le mépris que les architectes en feraient, elle deviendrait la pierre angulaire, qui réunirait en un même culte les Juifs et les gentils. (*Psal.* CXVII, 22.)

Qui ne reconnaîtrait Jésus-Christ à tous ces caractères ? Ne sont-ce pas là les mêmes dont ses historiens se servent pour nous faire sa peinture ? Et sera-t-il aisé de trouver, dans toute la suite des temps, un seul homme à qui l'on puisse appliquer, avec quelque justesse, je ne dis pas l'assemblage de tous ces caractères, mais un seul ? Qu'on nous dise, par exemple, quel autre que Jésus-Christ a appelé les gentils au culte du vrai Dieu ? Quel autre a su les réunir avec les Juifs leurs mortels ennemis ? Quel autre s'est fait victime pour les péchés du monde ?

Qu'est-ce donc que les prophètes ont dû dire, ou faire pour marquer que Jésus-Christ était le vrai Messie, qu'ils n'aient pas dit et fait ?

Fallait-il qu'ils le fissent naître enfant ? C'est ce qu'a fait Isaïe. (IX, 6.) Fallait-il qu'ils marquassent sa naissance en Bethléem ? C'est ce que fait le prophète Michée. (V, 2.)

Devaient-ils déterminer le temps de sa venue ? C'est ce que Jacob et Daniel ont fait avec la dernière précision. (*Gen.* XLIX, 10, 18 ; *Dan.* IX, 26, 27.)

Désire-t-on qu'ils eussent parlé de la trahison de Judas ? David le fait en plusieurs endroits de ses Psaumes.

Voudrait-on encore qu'ils eussent marqué le prix auquel ce traître a vendu Jésus-Christ ? Zacharie marque formellement la somme de 30 deniers. (*Zach.* XI.)

N'est-on pas content s'il ne marque même l'emploi de cette somme ? C'est ce que le même prophète fait fort nettement.

Devaient-ils enfin rapporter toutes les circonstances de sa Passion et de sa mort ? Ils le font dans un détail qui surprend.

Isaïe (cap. L), entre les autres, parle des

insultes et des reproches qu'on lui fit, des soufflets et des crachats dont on lui couvrit la figure, de sa patience dans ces outrages, de sa douceur, de sa soumission, de son sacrifice.

Il le dépeint comme un homme de douleurs qui devait porter nos faiblesses, nos infirmités, les peines qui nous étaient dues; comme un homme couvert de la lèpre de nos péchés, quoiqu'il n'en ait jamais commis aucun; comme un homme méconnaissable, tant il est défiguré par les mauvais traitements qu'on lui a faits; comme un homme frappé et humilié par la main de Dieu, condamné en criminel, mené au supplice avec les scélérats; et tout cela pour nos crimes dont Dieu l'a chargé; comme un homme dont les blessures devaient servir à notre guérison et à notre justification, et dont la patience lui doit mériter une nombreuse postérité; comme un homme qui se livre de lui-même à tous ces outrages, et qui les souffre avec une douceur d'agneau, et une charité si extraordinaire qu'il prie même pour ses propres bourreaux.

Voyez si l'on peut entrer dans un si grand détail des circonstances de la Passion et de la mort de Jésus-Christ.

David n'en paraît pas moins bien informé qu'Isaïe. Il aperçoit le genre particulier du supplice de Jésus-Christ, c'est-à-dire la croix : il voit ses mains et ses pieds percés; tous ses os, marqués sur la peau, par le poids du corps suspendu; ses habits partagés, sa robe jetée au sort (*Psal.* XXI, 18, 19), sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre (*Psal.* LXVIII, 22), ses ennemis frémissant autour de lui, s'assouvissant de son sang, lui insultant et lui reprochant de ce que, s'étant fait Fils de Dieu, ce Dieu en qui il avait espéré, ne le délivrait pas du supplice. (*Psal.* XXI, 8 seqq.)

Mais ce ne sera pas encore assez : on voudra de plus que ces prophètes aient prédit la résurrection de Jésus-Christ, son ascension, et qu'il est assis à la droite du Père, l'effusion du Saint-Esprit sur les apôtres. Eh bien! ils l'ont fait avec la plus grande clarté.

Osée (VI, 3) marque la résurrection précisément au troisième jour.

Et David (*Psal.*, XXV, XLVI, XLVII et LXVII), avec la résurrection, marque encore, en divers endroits, son ascension, et qu'il est assis à la droite du Père.

Enfin Joel (ch. II), entre les autres, décrit parfaitement bien l'effusion du Saint-Esprit et tous ses prodigieux effets.

Après cela, si l'on voulait enfin entrer dans le détail des prédictions qui regardent la vengeance que Dieu a tirée de la mort de Jésus-Christ, et le châtiment qu'il a fait du crime des Juifs; les malheurs qui les suivent partout, et le misérable état où on les voit réduits aujourd'hui; on ne pourrait se défendre d'admirer la conformité de cet état avec les prédictions; on verrait le siége de Jérusalem, l'extrémité où ses citoyens furent réduits, sa prise, sa ruine, et celle du temple; on verrait les Juifs dispersés, comme ils le sont aujourd'hui, ... les nations, toujours errants, sans ... prêtres, sans sacrifices et sans ... toujours néanmoins subsistant ... la vocation des gentils, et tant ... ses qui se sont accomplies, et ... plissent encore tous les jours.

Enfin, il serait aisé de faire ... l'Ancien Testament n'a été que ... rer ou prédire Jésus-Christ et ...

Dans la seconde partie de ... William Paley se trouvent deux ... preuves que l'auteur nomme ... l'authenticité de l'Evangile.

Les prophéties s'offrent en ... et avant toutes, la célèbre pro... (chap. LIII), où les circonstances ... de la mort de Jésus-Christ ont ... ment décrites sept siècles avant ... plissement.

A l'égard de l'authenticité de ... elle-même, le doute n'est point ... c'est parmi les Juifs qu'elle ... le texte s'en est conservé. C'est ... nos adversaires nous offrent ... pres mains. Le passage existe ... pies aussi bien que dans les ... fait beaucoup d'efforts pour en ... sens; mais personne n'en a ... ticité en question.

Tout ce qu'ont pu faire les ... bins, a été d'appliquer la pro... Messie de leur propre choix, et ... dernes à la cité de Jérusalem ... dont ils prétendent que les ... restauration future sont figurées ... phétie sous l'emblème d'une seu... Mais il est aisé de voir qu'en ... autres circonstances, la menti... cre, dans le neuvième verset de la ... encore la conclusion du douzième ... présente les souffrances comme ... et la victime priant pour ceux ... gent, ne sauraient s'entendre ... tudes éprouvées par une nation.

Comment expliquer de la ... sage où le prophète dit :

Il a enduré nos souffrances et ... chagrins ; cependant nous avons ... c'était la main de Dieu qui le frap... versait l'affliction. Mais c'est pour ... gressions qu'il a souffert ; c'est ... quités qu'il a été brisé, il a ... ment qui devait nous rendre la ... ses blessures nous avons été guéris ... 4, 5.)

Je me contente, observe Paley, ... cette prophétie entre nombre d'... tres dignes du plus grand respe... la plus claire et la plus forte ... évident pour quiconque en veut ... bonne foi, qu'elle ne saurait s'... cune autre personne que de celle ... Christ?

L'auteur passe ensuite aux ... faites par Notre-Seigneur, ... destruction de Jérusalem, et que ... gélistes sur quatre ont rapporté ... termes à peu près semblables. ...

rdance parfaite de la prédiction avec
ement qu'elle annonçait, la prise de
lem et la ruine de la nation juive, sous
sien, trente-six ans après la mort de
Christ.
s la prédiction a-t-elle eu lieu en effet
l'événement?
'y oppose à cette objection les répon-
ivantes;
e jugement de l'antiquité tout entière,
être unanime sur l'année précise où
aru les trois évangélistes, s'accorde à
ttribuer une date antérieure à la des-
on de Jérusalem.
La destruction de Jérusalem arriva
ıde-dix ans après la naissance du Christ.
les trois évangélistes avait été son dis-
et les deux autres, associés à celui-ci,
e au reste des apôtres, leur âge devait
peu près celui de leur maître. De
qu'à la prise de Jérusalem ils étaient
'ieux. Quel motif les aurait engagés à
er si longtemps d'écrire l'histoire qu'ils
ont laissée?
i l'événement se fût déjà passé quand
ı ont écrit la prédiction, d'une ma-
ou de l'autre, ils auraient fait quel-
llusion à l'accomplissement.
Le conseil donné par Jésus-Christ à ses
les d'échapper par la fuite au malheur
annonçait est inexplicable, si la prédic-
été faite après l'événement;
Enfin, dans cette dernière supposition,
ophéties dont il s'agit eussent été plus
ıstanciées et plus claires encore relati-
nt aux personnages ainsi qu'à la date
ıe où les faits devaient arriver. » —
l'article suivant.
)PHETIES DE JÉSUS-CHRIST. — La di-
de Jésus-Christ est démontrée d'une
ère visible et palpable à la fois et en
temps par les innombrables prophéties
nnoncent tous les détails de sa venue,
naissance, de sa vie, de sa mort, de sa
ure, de sa résurrection et de son ascen-
et par les prophéties de Jésus-Christ
ême qui se sont accomplies non moins
tement. Il est constant d'abord que Jé-
hrist, pendant le cours de sa vie, avait
sa mort, sa résurrection, la destruc-
u temple, la désolation du peuple juif,
ı toutes ces prédictions se sont accom-
comme il l'avait dit. Nous allons exa-
successivement ces divers points.
mort. — Ce qui justifie pleinement Jé-
hrist de toute accusation d'ambition et
osture, c'est la prescience qu'il avait de
ort, c'est l'annonce qu'il ne cessait d'en
à ses disciples, c'est l'application qu'il
sait de toutes les prophéties qui l'an-
ient: toutes circonstances qui n'étaient
e nature à lui faire des partisans parmi
ens les plus actifs de révolutions, telles
elle que des incrédules ont prétendu
avait le dessein de faire pour conquérir
hesse et le pouvoir.
rès son miracle de la multiplication des
, et dans une de ses pérégrinations où
tribuait si largement la santé aux infir-
mes et la parole de sa morale sublime au
peuple qui accourait sur ses pas, il déclare,
comme il l'a souvent déclaré à ses disciples,
qu'il est le Christ, qu'il doit aller à Jérusa-
lem souffrir beaucoup des anciens, des scri-
bes et des princes des prêtres, et être mis à
mort (*Matth.* XVI, 20-22); et comme Pierre
cherche à le rassurer en lui disant qu'il ne
lui arrivera rien de tel, Jésus entrant dans
une sainte indignation: *Retire-toi, Satan,*
lui dit-il, *tu m'es un sujet de scandale, parce
que tu ne sens pas ce qui est de Dieu, mais ce
qui est des hommes* (*Ibid.*, 23); ce qui prouve
suffisamment qu'il connaissait sa mission di-
vine et qu'il ne cherchait à tromper ni sé-
duire personne sur sa destinée terrestre et
celle qu'il pouvait accorder à ses partisans.
Il renouvelle cette même prédiction à diver-
ses reprises. — Voy. *Matth.* XVII, 21 et 22;
XX, 18, 19; XXVI, 31, 32; *Marc.* X, 33, 34;
Luc. IX, 20-22; XVII, 24, 25; *Joan.* III, 14;
VIII, 28; XII, 32, 33.

Il déclare même formellement qu'il n'est
pas venu *pour être servi*, mais *pour servir* et
donner sa vie pour la rédemption de la mul-
titude. (*Marc*, X, 45.)

Il désigne le genre de supplice qu'on lui
fera subir. (*Joan.* III, 14; XII, 32, 33.) Dans
cette dernière circonstance, Pierre l'assurant
qu'il ne l'abandonnera pas lors même qu'il
faudrait mourir avec lui. Jésus lui annonce
qu'avant le chant du coq il l'aura renié trois
fois. Ce qui arriva en effet, d'après le rap-
port de tous les évangélistes. (*Matth.* XXVI,
33-35, 69-75; *Marc.* XIV. 29, 30; *Luc.* XXII,
33, 34; *Joan.* XIII, 37, 38.)

Il prédit qu'il sera trahi et il désigne le
disciple qui le livrera à ses ennemis. (*Matth.*
XXVI, 21-25; *Marc.* XIV, 18-21; *Luc.* XXII,
21, 22, 48; *Joan.* VI, 71, 72.)

Il annonce même son approche peu avant
l'événement. (*Matth.* XXVI, 45-50.)

Il avait dit à des pharisiens qui l'avaient
engagé à s'éloigner et l'avertissaient qu'Hé-
rode voulait le faire périr: *Allez et dites à
ce renard qu'il faut que je chasse les démons
et guérisse les malades aujourd'hui et demain,
et le troisième jour je serai consommé: c'est
pourquoi il faut que je marche encore aujour-
d'hui, demain et le jour suivant, car il ne con-
vient pas qu'un prophète meure hors de Jéru-
salem.* (*Luc.* XIII, 31-33.)

« Outre le changement général dans l'état
des Juifs et des gentils, » dit Gilbert West,
« le Sauveur a prédit plusieurs autres évé-
nements, concernant les Juifs: 1° la destruc-
tion de la ville et du temple de Jérusalem;
2° les signes et les prodiges qui précédèrent
cette destruction; 3° les misères des Juifs
avant, après et durant le fameux siége de
leur ville; 4° la dispersion de ce peuple ré-
prouvé; 5° la durée de leur disgrâce et de
leurs malheurs; 6° leur rétablissement.

Il y avait près de cinq cents ans que le
temple subsistait, lorsque le Sauveur en
prédit la destruction en ces termes: *Voyez-
vous ces grands édifices? il n'en restera pas
pierre sur pierre qui ne soit détruite.* (*Marc.*
XIII, 2.) Cette prédiction fut accomplie par

Tite, qui, au rapport de l'historien Josèphe, ordonna à ses soldats *de détruire les fondements de la ville et du temple*. Le Talmud des Juifs et le rabbin Maimonides, ajoutent que Torentius-Rufus, officier de cette armée, y fit passer la charrue.

C'est avec une semblable exactitude que Jésus-Christ prédit la ruine entière de Jérusalem : *Des jours viendront*, dit-il, *où tes ennemis t'environneront de tranchées, et te serreront de toutes parts ; qu'ils te raseront et ne te laisseront pas pierre sur pierre.* (*Luc* xix, 43, 44.) L'accomplissement de cette prophétie se voit encore dans Josèphe. Il dit en termes exprès, que « Tite ayant ordonné à ses soldats de détruire la ville jusqu'aux fondements, cet ordre fut si pleinement exécuté, et toute la ville tellement ruinée, à l'exception de trois tours, que ceux qui venaient la voir étaient persuadés qu'elle ne serait jamais rebâtie. » Le même historien nous apprend que quand Vespasien assiégea Jérusalem, « son armée l'entoura d'une muraille, et qu'encore qu'on eût jugé l'entreprise impraticable, Tite sut si bien animer ses soldats, que cette muraille, de trente-neuf stades et flanquée de trente redoutes, fut enlevée en trois jours ; ce qui ôta aux Juifs toute l'espérance qu'aucun de ceux qui étaient dans la ville pût échapper. »

Dans le chapitre xxi de *saint Luc*, Jésus-Christ parlant de la destruction de Jérusalem dit (vers. 11), qu'il y aurait de grands tremblements de terre en divers lieux, des famines et des pestes, des signes effrayants et des prodiges du ciel. Or, sans parler des fréquents tremblements de terre qui se firent sentir en d'autres lieux, sous l'empire de Claude et de Néron, nous apprenons de Josèphe qu'il arriva alors en Judée et à Jérusalem des orages affreux, des vents violents mêlés de pluie, des éclairs, des tonnerres effroyables et des mugissements horribles causés par des tremblements de terre qui semblaient la destruction prochaine du monde entier : il a employé tout un chapitre de son histoire à rapporter les passages de la désolation des Juifs. Et Tacite, historien romain du même siècle, en fait l'abrégé en ces termes : « On vit dans la nue des armées qui semblaient se battre avec des armes étincelantes ; le temple parut embrasé d'un feu qui venait des nues : on entendit une voix plus qu'humaine qui déclarait que les dieux allaient abandonner ce lieu, et elle fut suivie d'un grand bruit comme s'ils l'eussent quitté en effet. » Josèphe ajoute, et Tacite le rapporte aussi, « que la grande porte du Temple, que vingt hommes n'auraient pu pousser qu'avec peine, et qui était fermée avec des verroux et des barres de fer, s'ouvrit d'elle-même : qu'on vit dans l'air une épée tirée contre la ville : qu'une comète parut au-dessus pendant un an entier ; et qu'avant le coucher du soleil, on voyait des armées rangées en bataille, et des chariots qui environnaient ce pays et investissaient les villes : phénomènes si étranges, dit cet historien, qu'on le regarderait comme des fables, s'il n'y avait actuellement des person[...] été témoins. » Quel détail de [...] frayants et de ces prodiges [...] Notre-Seigneur *avait prédits* !

Jésus-Christ a prédit de [...] tés qui devaient arriver à [...] pable ; calamités qui surpass[...] on peut imaginer (*Matth.* xxiv, [...] dit-il, *une si grande tribulation* [...] *le commencement du monde jus*[...] *il n'y en a point eu de pareille.*) [...] Josèphe ait copié ces paroles [...] dit-il, « nation n'a été plus [...] souffert autant de maux que [...] souffrit alors ; et dans un autre [...] jusqu'à dire, que « tous les m[...] genre humain avait soufferts [...] mencement du monde, ne so[...] bles à ceux que les Juifs souff[...] peine à croire le dénombrem[...] ceux qui périrent dans ce [...] plus encore ce que le Talm[...] écrivains juifs rapportent du [...] ble qu'en fit l'armée d'Adri[...] deux ans après, quand ils [...] sous Barkokebas, et qu'ils [...] dans Bitter.

Ce n'est pas tout, le Sauveur [...] (*Matth.* xxiv, 28) que, partout [...] corps (c'est-à-dire les Juifs), [...] à-dire les armées romaines) [...] raient, ils furent persécutés [...] dans tout l'empire romain. « L[...] Romains, » dit Josèphe, « entre[...] ce qu'il y avait de Juifs en [...] tomba sur ceux qui vivaient [...] en périt un grand nombre à A[...] Cyrène et dans d'autres villes [...] près de soixante mille dans le[...] villes de Syrie. » En un mot, [...] Josèphe, après avoir nommé [...] où ils avaient été cruellement [...] clut par ces mots : « Il serait [...] dire les noms de chacune de [...] particulier. »

Notre-Seigneur ajoute (*Luc.* xx[...] seraient emmenés en captivit[...] les nations. Conformément à cette [...] Josèphe nous apprend que le [...] prisonniers juifs monta à quatre-[...] sept mille ; que Tite en envoya [...] Egypte, et que les autres fure[...] dans les différentes provinces [...] romain.

La durée de leurs calamités [...] blissement ont été prédits en [...] *Jérusalem sera foulée aux pieds* [...] *tils, jusqu'à ce que les temps des* [...] *accomplis.* (*Luc.* xxi, 24.) Cette [...] de même exactement vérifiée. [...] vendre toutes les terres de la [...] des gentils qui voulurent en [...] Adrien, environ soixante-trois [...] porta une loi qui défendait à [...] trer dans les environs de Jérus[...] est rapporté par Aristan de P[...] Juif et qui florissait du temps [...] « Ainsi, » dit Eusèbe, « les Juifs [...] de Jérusalem, et une foule d'[...]

...dus de toutes parts, elle devint une ... de Romains, et fut nommée Ælia, ... de l'empereur Adrien. »

...lem, dit Jésus-Christ, *sera foulée aux ...r les gentils, jusqu'à ce que les temps ...ils soient accomplis*, c'est-à-dire, ...ce que par la conversion des Juifs à ...rétienne, la multitude des gentils, ...ent se convertir, entre avec eux dans ...: *Car*, dit l'Apôtre, *une partie des ... tombée dans l'aveuglement pour jus...nps où la multitude des gentils entrera ...glise; et alors tout Israël sera sauvé.* ..., 25, 26.) *Car si leur perte est deve...conciliation du monde, que sera leur ...ion un retour de la mort à la vie? Et ...chute a été la richesse du monde et ...inution la richesse des gentils, com... plénitude les enrichira-t-elle encore ...re?* (*Ibid.*, 12.)

...t qui mérite singulièrement d'être ... ici, c'est que Julien l'Apostat, dans ...in d'empêcher l'accomplissement de ...ophétie, résolut de rebâtir la ville et ...le de Jérusalem sur leurs anciens ...nts, qui jusque-là étaient restés en ...Elia ayant été bâtie hors de cette en... Cet empereur apostat dit aux Juifs ... lettre qu'il leur adressa alors : « Je ...âtir la sainte cité de Jérusalem, que ...ez souhaité depuis si longtemps de ...bitée, et y faire ma demeure. » Il ...ça donc à faire relever le temple ...quel seul des Juifs devaient offrir ...crifices et leurs prières : mais le ... Dieu obligea bientôt les travailleurs ...onner cette malheureuse entreprise. ...prenons d'Ammien-Marcellin, auteur ...ui vivait alors, que « Julien ayant ...e relever à grand frais le temple de ...m, et ayant chargé Alypius d'An... le hâter l'entreprise, et le gouver... Judée de l'aider de tout ce qu'il ..., il sortit des fondements des tour... de flammes qui firent périr les tra...s à diverses reprises, et rendirent ...t inaccessible, et le feu continuant ...epousser, l'ouvrage cessa. »

...it d'histoire très-célèbre est remar... par plusieurs circonstances : 1° Par ...urs qui le rapportent. C'est Ammien ...n, auteur païen; Zemuch David, ...i reconnaît que ce fut Dieu qui empê...en de réussir dans cette entreprise; ...régoire de Nazianze et saint Chry..., parmi les Pères grecs; et parmi les ...aint Ambroise et Ruffin, qui vivaient ... temps que ce fait arriva; Théodoret ...mène, historiens orthodoxes; Philos...arien; Socrate, partisan des nova...ni écrivait son histoire cinquante ans ...et événement, lorsqu'il y avait en...s gens qui avaient pu en être té... 2° Par le temps où il arriva. Ce ne ... sous le règne d'un empereur chré-tien, mais du plus cruel ennemi des Chrétiens; dans un temps où ils étaient obligés de se tenir cachés, et n'avaient pas même la liberté de parler pour leur défense. 3° Par la confiance avec laquelle les Chrétiens l'opposaient aux Juifs comme une démonstration de l'établissement de la loi; aux philosophes païens, comme une preuve convaincante de la vérité de la religion chrétienne, demandant ce que les sages du monde avaient à y répondre; enfin à l'empereur Théodose lui-même, pour l'engager à ne pas laisser rebâtir une synagogue qu'un évêque chrétien venait de brûler. 4° Par la certitude incontestable. « Tous les hommes le croient, disaient les Chrétiens, ils en parlent, ils s'en expliquent librement; il est avoué des athées mêmes. Si quelqu'un le trouve incroyable, il peut s'en informer de ceux qui en ont été témoins et qui vivent encore, ou à ceux qui l'ont appris d'eux : il peut même aller voir les ruines des fondements renversés, sans qu'on en puisse assigner d'autre cause que celle que je viens de rapporter. Nous en sommes tous témoins, car c'est un événement arrivé de notre temps. » C'est ainsi qu'en parlait saint Chrysostome (53*).

Je remarque sur ces prédictions : 1° Qu'on ne peut objecter ni ce qu'on dit communément contre les prophéties en général : savoir, qu'elles sont si obscures, et exprimées en termes si figurés, que l'événement seul pouvait les expliquer : celles-ci sont claires et conçues en termes aussi intelligibles que ceux dont se servent les historiens en racontant les événements qui y ont rapport. 2° Que des quatre évangélistes, saint Jean qui a survécu à la destruction de Jérusalem, est le seul qui n'ait fait aucune mention de ces prophéties, ni de leur accomplissement. Des trois autres évangélistes, on ne sait pas précisément quand mourut saint Luc; mais saint Matthieu et saint Marc étaient certainement morts avant le siége de Jérusalem : d'où nous pouvons conclure que ce silence remarquable du disciple bien-aimé sur des prédictions si capables de relever la gloire de son Maître et d'accréditer sa religion, ne saurait être attribué qu'à l'Esprit-Saint, qui le conduisait et qui ne voulut point que les incrédules pussent dire que ces prophéties avaient été faites après l'événement.

La prédiction qui regarde la durée du malheur des Juifs, et leur rétablissement, est la seule qui ne soit point encore accomplie : mais l'événement miraculeux qui empêcha Julien de rebâtir le temple et la ville de Jérusalem, joint à l'état présent des Juifs, est une preuve assurée que cette prophétie aura, comme les autres, son accomplissement marqué par la Providence. Cette preuve tirée de l'état actuel des Juifs, est si convaincante et si sensible, qu'elle ne peut manquer de frapper tous ceux qui voudront y faire quelqu'attention. Je renvoie mes lecteurs.

...omets quelques autres prédictions du Sau...chant cette grande catastrophe : le lecteur ...ra s'en instruire, pourra consulter la Préface du docteur Withby: il y trouvera toutes ces prédictions vérifiées par l'événement.

sur cette matière à ce qu'en a dit un auteur célèbre, M. l'abbé Duguet, dans ses *Principes de la foi chrétienne;* ils y trouveront exposée dans tout son jour cette preuve vivante de la vérité de la religion chrétienne.

Après toutes ces prophéties que nous venons de rapporter, pourrait-on encore révoquer en doute le témoignage des écrivains sacrés, qui, en les publiant hautement, ces prédictions, établissaient le crédit de leur Maître, et le leur même, sur des événements incertains, éloignés, et paraissant n'avoir aucune vraisemblance? L'accomplissement exact de ces prophéties et de plusieurs autres que j'aurais pu produire, ne prouve-t-il pas incontestablement l'autorité des Ecritures, la vérité des faits qui y sont rapportés, et enfin la divinité de Jésus-Christ, prédit 2,000 ans d'avance et prédisant à son tour des événements inaccessibles à toute prévision humaine et si littéralement accomplis »

PSAUMES.—Plusieurs psaumes sont évidemment prophétiques et regardent le Messie. Jésus-Christ lui-même s'en est fait l'application, il y a renvoyé plus d'une fois les Juifs incrédules; ses apôtres leur ont opposé la même preuve, ils ont montré le vrai sens des expressions du Roi-Prophète. Plusieurs en effet ne peuvent convenir qu'à Jésus-Christ, il faut faire violence aux termes pour les adapter à un autre personnage. Les Juifs eux-mêmes ont toujours cru y voir le Messie futur, nous avons encore les explications de leurs anciens docteurs. Enfin c'est le sentiment des Pères de l'Eglise qui ont succédé immédiatement aux apôtres, aussi bien que de ceux qui sont venus à la suite; c'est donc une tradition de laquelle il n'est pas permis de s'écarter. David annonce la génération éternelle et la naissance temporelle du Fils de Dieu, ses miracles, ses humiliations, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, sa gloire, son sacerdoce éternel, l'établissement de son règne, malgré les efforts de toutes les puissances de la terre, la réprobation des Juifs, la vocation des gentils. A la vue de tant de prédictions si claires, pouvons-nous douter que Dieu n'ait voulu préparer et confirmer d'avance notre foi aux mystères de son Fils?

PUBLICITÉ — Notre siècle est le premier où l'incrédulité, écrasée sous le poids des preuves innombrables qui établissent la divinité de Jésus-Christ, ait, par un coup désespéré qui semble plus que de la démence, osé nier la réalité historique de la vie du Fils de Marie. C'est là une de ces tentatives extrêmes qui ne semblent mériter d'autre réponse que le rire ou la pitié. Cependant il importe pour certains esprits peut-être de montrer le caractère d'immense publicité que revêtent les faits de l'Evangile. C'est ce que le R. P. Lacordaire a fait dans l'une de ses conférences de 1846 dont nous nous bornerons à reproduire les passages suivants :

« La vie de Jésus-Christ, » dit-il, « a été entourée dès l'origine d'une immense publicité. Ses disciples ont formé dès l'origine une société publique; leur profess... leurs écrits, ont rempli tous le... et toutes les écoles de la terre, et... en trois siècles, l'empereur lui-... ment Chrétien, et le vicaire de J... s'égeait publiquement à Rome ... est certain par l'histoire profan... par l'histoire chrétienne. Ce p... est acquis.

Quant aux événements qui... la vie même de Jésus-Christ, leu... aussi d'une manifeste et éclatan... De quoi s'agit-il? Etait-ce d'un ... enseignant quelques disciples ... tique ou dans un jardin? N'étai... crate, si célèbre soit-il? Non, ... d'un homme fondateur d'une n... velle, chose qui touche à tout, ... tions, aux lois, aux mœurs, aux ... aux intérêts les plus sacrés; il s'a... homme fondateur d'une relig... et qui ne se proposait rien ... renverser tous les cultes et t... doces existants; il s'agissait d'un... rant, disait-on, en public, ... inouïs, et accompagné partout ... innombrable, attirée par ses ... doctrine; il s'agissait d'un hom... tribunal suprême de sa nation, ... mis à mort, puis, disait-on, re... ayant envoyé ses disciples à la c... tale de l'univers; il s'agissait d... ayant réussi de soulever une ... lable dans le cœur d'une multitu... de toutes les nations, et dev... nom seul le point de ralliemen... velle société. Si jamais il y eut ... ments publics, c'était assuréme...

Et ces événements qui contr... la vie passée du genre humain, q... par conséquent, s'ils étaient fa... poussés de la trame générale ... par une invincible impossibilité ... cadrer, ont-ils ou non pris leur ... cet enchaînement rigoureux de ... maine depuis trois mille ans ... plus qu'y prendre leur place: san... toire est une énigme incompré... effet, de Moïse à Pie IX, ces deux ... têmes des annales du monde ... question principale de l'histoir... fondation et la chute des empire... la guerre de Troie, les conquê... dre, la fortune des Romains, ... peuples modernes, la découvert... rique, les progrès de la scienc... dustrie dans les temps nouve...

Non, aucune de ces questions ... qu'elles soient, n'est la questi... de l'histoire, celle qui embrasse ... des trois mille ans qui vivent ... moire du genre humain. La ... cipale, parce qu'elle contient ... le présent et l'avenir, ... c'est ... ayant été idolâtre dans les siè... à Auguste, comment est-il dev... dans les temps postérieurs? V... versant qui partagent toute ... versant de l'antiquité et le vers...

ux ; l'un est idolâtre, plongé dans le alisme le plus effréné; l'autre est chré- ›uritié aux sources d'un spiritualisme ›li. Dans le monde antique, la chair t publiquement sur l'esprit; dans le présent l'esprit prévaut publique- ur la chair. Quelle en est la cause? ›roduit un changement aussi grand et étendue aussi générale entre les deux de l'humanité? Qui a modifié à ce point ›e humaine et le cours de l'histoire? ›res adoraient des idoles; vous, leur té, venus d'eux par un sang corrompu, dorez Jésus-Christ. Vos pères étaient alistes jusque dans leur culte; vous ›iritualistes jusque dans vos passions. ›res niaient tout ce que vous croyez; niez tout ce qu'ils croyaient. Encore is quelle en est la raison? Il n'y a pas 'histoire d'événements sans causes, us qu'en mathématiques il n'y a de ›ment sans moteur. Où est la cause his- o qui a fait du monde idolâtre le monde ›n, qui a donné Charlemagne pour suc- r à Néron? Vous êtes obligés de la re- ›tre ou du moins de la chercher. Nous, iques, nous disons que ce changement ›ieux correspond à l'apparition sur re d'un homme qui s'est dit le Fils de envoyé pour effacer les péchés du ›; qui a prêché l'humilité, la pureté, ›itence, la douceur, la paix ; qui a vécu ›ment avec les petits et les simples ; ›t mort sur une croix, les bras étendus ›us tous, pour nous bénir; qui nous a dans l'Évangile sa parole et son exem- t qui, ayant ainsi touché l'âme de plu- , purifié leur orgueil et corrigé leurs a laissé en eux une joie calme si sur- nte que le parfum s'en est répandu aux nités du monde et a séduit jusqu'à la té. Nous disons cela. Oui, un homme, ›l homme a fondé l'empire des Chré- sur les ruines de l'empire idolâtrique, ›s ne nous en étonnons pas, parce que ›vons remarqué dans l'histoire que tout omme tout mal part toujours d'un prin- n, d'un homme dépositaire de la force › du démon ou de la force invisible de Nous disons cela et nous appuyons notre ›de monuments ininterrompus qui com- ›nt à Moïse pour venir jusqu'à nous: en appelons à une publicité de trente siècles consécutifs; nous lions entre › peuple Juif, Jésus-Christ, l'Église ca- ue, ou plutôt nous ne les lions pas en- ›x : ils se présentent à nous étroitement înés dans une suite de choses qui se ›nnent l'ne par l'autre; nous en appe- ›nfin à toute la trame de l'histoire, et au le cette trame immense qu'il est abso- nt nécessaire d'admettre ou d'expliquer, vous disons : Jésus Christ est le mot ›me de l'histoire, il en est la clef et la ré- ›on. Non-seulement il entre dans l'his- il s'y place au milieu de tous les évé- ›nts, sans peine et à l'aise, mais l'histoire pas possible sans lui. Essayez, en sui- la ligne des monuments, de passer du monde ancien au monde nouveau et de vous expliquer sans Jésus-Christ comment le Pape a remplacé les Césars au Vatican. Le pourrez-vous? Et si une lueur de bonne foi reste au fond de votre âme, ne serez-vous pas obligés de dire comme nous : Oui, c'est au Christ, au Calvaire, à ce sang répandu, que la rénovation du genre humain a commencé. »

Mais, dit l'illustre orateur, on peut objecter que pour une histoire où tout est surhumain, il faut d'autres témoignages, d'autres preuves que pour des faits d'un ordre commun et vulgaire. « Je ne méconnais pas la force de cette objection. Oui, je comprends que quand il s'agit de l'histoire d'un Dieu, il y faut une autre encre que pour l'histoire du plus grand homme du monde, c'est vrai. Mais aussi, je crois que Dieu a résolu l'objection en créant pour son Fils unique, Jésus-Christ, une histoire qui n'est pas humaine, c'est-à-dire qui est dans des proportions si au-dessus du néant de l'homme, que la puissance historique ordinaire n'y aurait évidemment pas suffi. En effet, où trouverez-vous l'enchaînement du peuple juif, de Jésus-Christ et de l'Église catholique? Qu'y a-t-il de pareil nulle part? Et, de plus, sans revenir sur ce qui est déjà énoncé, dites-moi, je vous prie, parmi les histoires que vous connaissez, celle qui a eu pendant trois siècles des témoins morts pour l'attester. Où sont les témoins qui ont donné leur vie en faveur de l'authenticité des plus grands hommes et des plus grands événements? Qui est mort pour assurer l'histoire d'Alexandre? qui est mort pour assurer l'histoire de César? Qui? mais personne. Personne au monde n'a jamais répandu son sang pour communiquer un degré de plus d'évidence à la certitude historique de quoi que ce soit. On laisse l'histoire aller son train. Mais la faire avec son sang, cimenter le témoignage historique pendant trois cents ans avec du sang humain, voilà ce qui ne s'est pas vu, sauf de la part des Chrétiens pour Jésus-Christ. On nous a interrogés trois siècles durant, pour savoir qui nous étions; nous avons dit : *Chrétiens.* On nous a répondu : *Blasphémez le nom du Christ*, et nous avons dit : *Nous sommes Chrétiens.* On nous a tués pour cela dans des supplices affreux, et entre la main des bourreaux, notre dernier soupir exhalait le nom de Jésus, comme un baume pour le mourant et un témoignage pour le vivant au siècle des siècles, Jésus-Christ. Nous ne sommes pas morts pour des opinions, mais pour des faits, le nom même de martyrs le prouve, et Pascal a dit excellemment : *J'en crois des témoins qui se font égorger.* Et quoiqu'il y ait insolence à vouloir mieux dire que Pascal, je dirai pourtant mieux que lui : *J'en crois le genre humain qui se fait égorger.*

Voulez-vous une autre marque par où se révèle encore l'élévation de Jésus-Christ, dans l'histoire, par-dessus toute histoire? Dites-moi quel est l'ancien peuple du monde, le plus célèbre, à votre choix, qui ait laissé des gardiens sur son tombeau pour y garder son histoire? Où sont les survivants des As-

syriens, des Mèdes, des Grecs, des Romains? Où sont-ils? Quel peuple mort rend témoignage de sa vie? Un seul peuple juif, à la fois mort et vivant, relique du monde ancien dans le monde nouveau, et témoin à charge contre lui-même du Christ par lui crucifié. Dieu nous a conservé cet irréprochable témoin; je le produis, il est là. Regardez-le: le sang est dans ses mains. Et nous aussi, Catholiques, nous, l'Eglise, nous sommes à côté de lui, nous parlons avec lui et aussi haut que lui. Société vivante et universelle, nous portons dans les cicatrices de nos martyrs le sang versé par nous pour rendre témoignage à l'histoire de Jésus-Christ; et, de son côté, société vivante aussi, universelle aussi, le peuple juif porte un sang qui n'est pas le sien, mais qui n'est pas moins éloquent que le nôtre. Il y a deux témoins ici et deux sangs. Regardez-les. Regardez à la droite et à la gauche du Christ: voici le peuple qui l'a crucifié, voici le peuple qui est né de sa croix. Ils vous disent tous deux la même chose; tous deux souffrent depuis dix-huit cents ans un martyre qui ne se ressemble pas, mais qui a la même source; tous deux sont ennemis, et ils ne se rencontrent que dans une seule chose: Jésus-Christ! »

PUISSANCE INFINIE. — Plusieurs articles précédents ont déjà montré dans la notion même du Christ la preuve de sa divinité. Mais cette notion étant infinie, et partant inépuisable à l'esprit humain, nous ne pouvons que l'étudier successivement sous chacun de ses aspects, sans pouvoir jamais toucher au centre de ses profondeurs sans bornes. C'est pourquoi nous sommes obligés d'y revenir. Nous allons développer ici avec M. l'abbé Combalot comment le Christ est la manifestation suprême, absolue, de la puissance infinie de Dieu, puisqu'il unit dans sa personne indivisible la nature divine et la nature humaine, le ciel et la terre, l'incréé et le créé, l'éternité et le temps. « La connaissance du Verbe fait chair peut seule placer sous le regard de notre intelligence un fait marqué à des conditions telles, que sa notion nous donne le secret de Dieu selon toute l'étendue de ses manifestations, même possibles...

Si la foi ne nous révélait le dogme ineffable de l'Incarnation du Verbe, et si elle n'élevait notre entendement à l'acte infini qui le réalise, jamais notre intelligence n'eût imaginé la possibilité d'un semblable prodige. Il y a plus, nul esprit créé ne pouvant franchir le cercle de son activité propre, ni briser la loi de son être, pendant qu'il parcourt la ligne de ses destinées purement naturelles, jamais il ne lui serait donné, sans aucune révélation, de soupçonner, entre le Créateur et son ouvrage, d'autre union possible que celle qui dérive des relations nécessairement bornées et progressives de Dieu et de la création.

Or, la puissance étant de toutes les perfections divines celle qui se manifeste la première par le fait de la création, nous allons prouver, guidés par la lumière de la foi, que Jésus-Christ seul nous fait clairement voir jusqu'où peut aller le pouvoir divin; en sorte que la conclusion qui devra ... aperçus sera celle de saint Paul ... est le dernier mot de la force et ... de Dieu. (*I Cor.* I, 24.)

La raison de l'homme, en ... spectacle de l'univers pour y ... idée de la puissance divine, en ... conséquences; la première, ... infinie a pu seule féconder ... en faire sortir la création ... puisque, entre l'être et le ... une distance infinie; mais ... son conçoit très-nettement ... lité des êtres finis, loin d'... créatrice, n'est qu'un premier ... chaîne interminable de ... raient être produits, et c'est ... livre des révélations nous ... sance divine, du point de vue ... des choses, avec une si haute ... qu'après avoir recueilli ses ... ble que l'univers lui-même ... vant Dieu, qu'un atome qui ... bîme ou une ombre que son ... loppe de toutes parts, et ... de honte chasse et repousse ... néant.....

L'immensité des êtres créés, ... d'eau échappée du vaste bassin ... et le bras du Tout-Puissant ... vers avec plus de facilité que ... balance la fronde qui lui sert ...

Mettez d'un côté l'ensemble ... créatures, et de l'autre une ... infinie; je le demande, trouve... terme de comparaison? Et ... de la cause universelle vous ... marqué au signe d'une énergie ... ment puissante, travaillant à ... dernier prodige?

L'univers tout entier, en ... nant des myriades de mondes, que ... puissance pourrait appeler encore ... du possible, ne nous donnerait ... idée complète du pouvoir divin ... d'œuvre de la force infinie.

Quel est donc le miracle de ... divine? ou, en d'autres termes: ... fait par lequel toute l'énergie ... puise, en ce sens, du moins, ... montré à notre raison, et ... vrai en soi, que la production ... unique est le dernier effort de la ... sance? Ce chef-d'œuvre, le ... force infinie, c'est Jésus-Christ ... Paul appelle *la force* ou *la ...* (*I Cor.* I, 24.)

Entrons donc, pour parler ... d'un prophète, entrons *dans les ...* *du Seigneur.* (*Psal.* LXX, 16.) ... les dimensions de sa force in...

Or, que fait le Dieu tout-p... accomplissant le mystère de ... Il consomme et réalise, entre ... divine et la nature humaine, l'u... étroite qui existe dans les ... sagesse infinie. Le Verbe divin, ... et consubstantiel du Père, en ... par le lien de la personnalité ...

chair de l'homme, noue d'une unité ...nnelle trois choses séparées par des ...es : le Verbe infini, l'âme et la chair. ...erbe divin, en s'incarnant, abaisse Dieu ...'à l'homme, il élève l'homme jusqu'à ...; en sorte qu'en vertu de cette ineffable ..., Dieu se fait homme et l'homme est ...ieu..... Et, par là, ce qui se dit de Dieu ...ra se dire de l'homme, et ce qui se dira ...homme pourra se dire de Dieu. Or, je ...e là, et là seulement, la raison éclairée ...a foi ne soupçonne plus, mais découvre ... dernier et le plus profond secret de ...tu de Dieu. Remarquons ici que l'acte ...nse de l'incarnation comprend trois ... infinis de la toute-puissance. Par ...rnation, le Verbe de Dieu devient ...ne ; la Vierge Marie devient mère de ..., et le Chrétien devient le frère, le co...ier du Christ, Dieu et l'homme parfait. ... diviniser la nature humaine et huma...la nature divine ; faire d'une simple ...elle la vraie mère de Dieu, et faire d'un ...ne déchu le frère d'un Dieu, c'est là le ... définitif et infranchissable de l'éner...réatrice.

...telles sont les conditions et les consé...ces de l'incarnation, nous pouvons ...cer sans crainte que Jésus-Christ est ...ablement la mesure mathématique de ...ce communicable de Dieu ; et si le pro... nous demandait maintenant qui me...ra la puissance du Très-Haut, nous lui ...ndrions, avec saint Paul : Celui qui est la parole de Dieu. (*Hebr.* IV, 12.) ...nsi, l'intelligence de l'homme, en ac...çant à l'enseignement de l'Eglise, per...nfailliblement la notion de Jésus-Christ ; ... contemplant le sublime mystère qui ...nie d'un lien personnel le Verbe de ... à l'humanité du Sauveur, elle voit, ...une clarté ravissante, que l'Incarnation ... dernière raison de la force de Dieu ; ...le touche, si j'ose ainsi dire, de son ...el regard, le point culminant de la ...ance suprême, qui s'est révélée à elle ...acte le plus éclatant de ses manifes...s.

...outons qu'après la révélation acquise ... pareil secret, la conscience intellec... peut porter à Dieu même un humble ... et lui dire : Maître divin et Créateur ...ible des mondes, des profondeurs de ... ténèbres et de ma déchéance, j'ai vu ... sur moi la lumière de votre gloire, et ... pouvoir infini m'a dit son dernier mys... A travers les clartés obscures, mais ...libles de ma foi, j'ai connu Jésus-Christ ; ...omme son éloquent Apôtre, je me suis ... : *Le Christ est la vertu de Dieu.* (*I Cor.* ...) Oui, Père éternel, Jésus-Christ est ... vertu, se manifestant dans toute sa ...ificence. (*Ephes.* I, 19.)

...dogme de l'Incarnation une fois accom... Dieu a touché la borne de sa puissance, ... manifestée tout entière, selon tout ce ...le est.

...ns le mystère adorable de la Trinité, ...re, le Verbe et le Saint-Esprit possèdent l'unité d'essence, dans une trinité de personnes réellement distinctes.

Ainsi trois personnes ont une seule essence,.... une seule nature......

Dans l'Incarnation, l'unité réalise une autre merveille infinie.

Le Christ, ou le Verbe fait chair, possède trois essences distinctes, savoir : la nature divine ; une âme humaine tirée du néant, le corps ou la chair de l'homme. Or, ces trois essences distinctes ne constituent, par l'Incarnation, qu'une seule et même unité de personne : *Verbum caro factum est* (*Joan.* I, 14) : *Et homo factus est...*

Ainsi, dès qu'il est clairement démontré à la raison que l'unité personnelle du Verbe, de l'âme et de la chair adorable de Jésus-Christ, est en soi, et dans les conceptions divines elles-mêmes, l'unité la plus excellente et la plus parfaite, cette raison voit avec une clarté d'intrinsèque évidence, que cette unité incompréhensible une fois accomplie, l'énergie infinie a réalisé un prodige qui domine éternellement tous les autres, et elle a pu former cet indestructible syllogisme : l'unité personnelle entre deux natures distinctes et infiniment séparées est la plus profonde que Dieu puisse accomplir. Or, l'incarnation réalise entre Dieu et l'homme une semblable unité ; Dieu donc a consommé, par elle, l'acte suprême de sa force infinie.

Des profondeurs de sa gloire, Dieu veut atteindre la nature de l'homme déchu ; de cet être devenu, par la chute originelle, le frère de la brute. Il veut aller prendre, dans l'abîme de son indigence, cette nature humaine, et s'en faire un vêtement en s'unissant à elle de l'étreinte la plus forte et la plus incompréhensible ; il veut faire une même personne divine de son Verbe, de l'âme et de la chair passible et mortelle du fils d'Adam. Là est, si j'ose le dire, le tour de force du Tout-Puissant lui-même. O Dieu donc, s'écrie David, excitez, enflammez, irritez saintement votre force invincible ; et cet acte une fois accompli, reposez-vous dans l'éternelle contemplation d'une œuvre qu'il ne vous sera pas donné de surpasser. (*Psal.* LXXIX, 3.)

La même pensée semble s'offrir à la divine Vierge, au moment où le secret de Dieu est devenu le sien. *Le fort, le Tout-Puissant*, s'écrie Marie, *a fait en moi de grandes choses* (*Luc.* I, 49) ; *il a déployé le bras de sa puissance.* (*Ibid.*, 51.)

Quand Dieu appelait l'univers des abîmes du néant ; quand les astres, selon la pensée de Job, l'écoutaient parler, il se jouait avec sa puissance, et il jetait à une distance infinie de son sanctuaire et de sa gloire les mondes qui roulent dans l'espace. Il disait un mot, et ce mot était entendu des créatures qui n'étaient point encore ; et à mesure qu'elles prenaient possession de l'être, il leur marquait du doigt la place qu'elles occuperaient dans le plan de sa providence. Mais quand il s'agit de nouer, sans les confondre, dans une personnalité divine, l'infini et le

fini, la nature de Dieu et celle de l'homme, ce n'est pas trop de toute l'énergie du bras invincible de Dieu.

Admirons ici l'originalité sublime de cette expression prise littéralement, *il a fait la puissance dans son bras*, ce qui veut dire que l'incarnation du Verbe et la maternité divine ne sont pas seulement des effets éclatants de la toute-puissance, mais que ces prodiges sont la force infinie, la force elle-même manifestée tout entière. Faire un Dieu d'un être mortel ; communiquer à une vierge l'incroyable puissance d'engendrer le Fils même de Dieu, l'égal, le consubstantiel du Père et de l'Esprit-Saint; voilà la puissance, la force, l'énergie divine, connue selon tout ce qu'elle est.

Jésus-Christ, redisons-le avec un indéfinissable transport d'étonnement, Jésus-Christ est donc pour nous le compas divin avec lequel, des profondeurs du temps, nous pouvons mesurer la force de Dieu. (*Apoc.* XXII, 13.)

Et pour faire sortir de ces considérations quelques-unes des conséquences qu'elles renferment, faisons remarquer d'abord, qu'elles donnent lieu à une preuve, pour ainsi dire, intuitive et intrinsèque de la divinité de Jésus-Christ, que nous connaissons par la foi, par la grâce et par l'Eglise. La connaissance du dogme de l'Incarnation élève notre entendement à la compréhension d'un acte qui manifeste clairement une puissance infinie ; nous l'avons démontré. Nous apercevons, en effet, dans l'unité personnelle du Verbe infini avec la nature humaine, le dernier terme de la puissance divine agissant selon toute son énergie connue et même possible, en sorte que, par l'incarnation, l'esprit et la matière, seuls éléments du monde créé, se trouvent élevés à l'unité personnelle du Fils propre et unique de Dieu.

Or, loin qu'une pareille idée ait pu germer dans la pensée humaine et venir d'elle seule, l'esprit éclairé par la foi voit nettement dans l'Incarnation ce que nulle intelligence n'aurait imaginé, il voit la borne éternellement infranchissable du pouvoir divin.

Le cercle de toute intelligence, à qui le secret de l'incarnation n'aurait pas été donné, s'enfermera toujours, par rapport à l'idée des perfections divines réalisables, dans une énergie progressive, dont le terme inépuisé fuit, pour ainsi dire, à pas de géant devant les œuvres déjà produites; mais jamais sans la notion du dogme de l'incarnation, l'esprit humain et même angélique ne se serait douté qu'il est au pouvoir de Dieu de produire un effet clairement infranchissable; par cela donc que le mystère de l'Incarnation du Verbe est tombé dans le domaine des notions, des compréhensions de l'i[...] humaine, il n'a pu venir que de Dieu [...] révélation dont les caractères [...] planent sur la conscience, comme [...] divin qui doit l'éclairer. Mais si D[...] vélé le dogme de l'Incarnation au [...] main, c'est qu'il voulait l'accompl[...] accompli, le genre humain a dû [...] tre ; il n'a pu le connaître sans le [...] n'a pu le croire sans preuves, et [...] ce dogme ait remué profondément [...] cience et sa nature même.

Remarquez, en outre, que le [...] l'union personnelle du Fils de D[...] l'humanité sainte de Jésus-Christ [...] un ordre surnaturel, non plus [...] l'âme et le corps du Christ, mais l'[...] entier des œuvres créées, et que [...] devient dès lors la pierre angulaire [...] nivers *récapitulé* dans son adorable [...] (*Col.* I, 16.)

Ainsi l'incarnation ouvre aux [...] des esprits un horizon infini, et [...] haut point la pensée de l'homme. [...] Parce que d'un côté elle place [...] notre âme un effet infini de la [...] sance, et parce qu'en nous [...] notre régénération, à la nature [...] Christ vrai Fils de l'homme et [...] Dieu, elle peuple le monde des in[...] d'une immense famille d'êtres de[...] elle, les frères de l'Homme-Dieu. [...] nous avons l'intelligence de ce [...] Paul, qui n'a pas craint de dire [...] par lequel nous sommes régénéré[...] Christ, étant d'un ordre surnatu[...] celui en vertu duquel l'humanité [...] portée sur le trône de Dieu, notre [...] tion est le prodige de la *magnifique* [...] *force infinie*.

Et c'est aussi ce qui explique ces [...] les de force et de vertu, devenues [...] au sein de l'Eglise. *Celui qui cro*[...] disait Jésus-Christ, *fera des choses* [...] *des que celles que j'ai faites.* (*Joan.* [...]) Et depuis l'avénement du Christ [...] la force et la liberté de l'homme [...] déployées par sa grâce, avec un [...] étonne l'admiration elle-même ; ce [...] qu'ont pu, ce qu'ont osé, ce qu'[...] apôtres et les saints de la loi nou[...]

Sous quelque point de vue qu[...] visagions le mystère du Christ, [...] prouvé qu'il est le dernier mot de [...] de Dieu.

O vous qui cherchez dans le [...] ombres créées, qu'on appelle l'[...] reflet de la force de Dieu, contem[...] Christ, et lui seul vous en donner[...] (*La connaissance de Jésus-Christ*, [...] COMBALOT.)

R

REDEMPTION. — Une des raisons par lesquelles les anciens Pères ont prouvé aux hérétiques la divinité de Jésus-Christ, est qu'il fallait un Rédempteur dont les mérites fussent infinis, pour satisfaire à [...] divine, et racheter le genre hu[...] le dogme de la divinité du Sauveur [...] de la rédemption, prise dans le [...]

sont intimement liés ensemble ; l'un ...ut pas subsister sans l'autre.

...us avons déjà montré à l'article INCAR-...N. comment Jésus-Christ seul nous ré-...dans sa personne et dans son œuvre, ... les attributs de la divinité. Nous ...s descendre ici d'une manière plus po-... et plus profonde encore dans l'étude ... chef-d'œuvre de la sainteté, de la jus-... de l'amour, de la sagesse et de la puis-... de Dieu. En contemplant le Fils de ...me sur la croix, nous allons en voir ...r tous les traits sublimes de ce carac-...livin, qui, pour la première fois, a révélé ... à l'humanité. Pour une intelligence ...e, pour un cœur élevé, aucune autre ...nstration de la divinité du Sauveur ... comparable à celle-là. Elle laisse l'âme ...te de surprise, d'admiration et d'amour ...ésence de ces éblouissantes clartés qui ...ssent des dogmes de la rédemption ...nt de la croix du Calvaire comme le ... spirituel et divin des âmes.

...tons nos regards, sur ce grand tableau ... croix où la divinité du Christ éclate ... toute sa splendeur. Il nous montre ...rd ce qu'est l'homme et ce qu'est Dieu.

...ce *homo* (*Joan.* XIX, 5) : dit Pilate, en ...ntant au peuple Jésus-Christ flagellé, ...tri de la tête à la plante des pieds, ...onné d'épines, couvert de crachats et d'op-...res, un sceptre de roseau dans la main et ...ine caché sous les haillons d'un manteau ...rlate. Oui, voilà l'homme moral sous les ... extérieurs qui le représentent. Il n'est ... corruption, qu'ignominie et iniquité. ...l miroir fidèle, « dit M. Auguste Nico-... de l'horrible état où est tombée l'huma-... que cette figure sanglante et brisée sur ...croix en expiation de nos crimes ! figure ...tait celle d'un Dieu, et qui n'est plus ...e celle d'un homme ! Quelle expression ... laideur morale du péché et du mal-... qui y est attaché dans nos destinées ...rtelles ! quelle mesure de l'abîme où ... sommes tombés, et de l'abîme plus ...nd encore où nous sommes suspen-... que ce spectacle de la beauté par ...ce, de la félicité suprême, de la puis-... infinie d'un Dieu, réduite, ravalée à ...état de difformité, de souffrances et ...antissement ! Par le remède jugeons le ... par le châtiment mesurons la faute, ...ons la profondeur de l'abîme par la dis-... parcourue pour venir nous y cher-... Si tel est devenu un Dieu pour s'être ...itué à l'homme, qu'était donc l'homme ...ême par rapport à Dieu ?

...is si ce spectacle rabaisse l'homme et ...et à sa véritable place actuelle, voyez ...ne aussitôt il le relève et le revêt d'une ...elle grandeur, en lui faisant connaître ...i est dans les desseins de Dieu.

...'est-ce donc que l'homme pour que Dieu ...vienne de lui à ce point, vienne le ...er dans son exil et lui donne un tel témoignage de sa tendresse ? Quelle est donc la valeur de cette capture de l'enfer, pour avoir été l'objet d'une telle rançon ? quel est donc son prix et que lui est-il réservé au delà ? que ne suppose pas en effet le sacrifice de la croix sur la valeur, et la vocation de l'homme conquête d'un Dieu, et par ce Dieu sauveur, conquérant et cohéritier du ciel ! Si la nature divine a été unie à la nature humaine dans l'ignominie de la croix, elle n'a pas cessé de lui être unie dans la gloire de la résurrection. L'ascension de l'humanité égale l'abaissement de la divinité en Jésus-Christ. La chaîne qui lie la terre au ciel est plus que jamais visible, le dogme de notre immortalité et de notre résurrection a pour lui toute la puissance d'un fait accompli, consommé manifestement dans l'un de nous ; dans notre chef, lequel a été fait, comme le dit énergiquement saint Paul, *les prémices des dormants*. (*I Cor.* XV, 20.) Quel gage, quel fondement d'espoir n'avons-nous pas en celui qui a réalisé en lui-même ce qu'il a promis en nous, et avec quelle confiance devons-nous tendre à l'immortalité par les ombres de la mort, alors que notre représentant nous a déjà devancés victorieusement dans ce passage, et qu'il n'aura pas oublié dans sa gloire ce qu'il a lui-même ressenti lorsqu'il s'est fait pour nous l'homme des douleurs !...

C'est le propre de la philosophie de la croix d'avoir démêlé et concilié ces deux états de force et de faiblesse, en éclairant à la fois et le fond de notre misère et le faîte de notre grandeur, en nous faisant sentir que, d'un côté, par notre nature propre nous ne sommes capables que de mal et dignes que de réprobation (*Ephes.* II, 3) ; et que d'un autre côté, par le secours divin nous sommes réhabilités en Jésus-Christ et rendus participants de la nature divine elle-même. »

C'est ainsi que la rédemption nous donne la connaissance de nous-mêmes. Elle ne nous la donne qu'en nous donnant la connaissance de Dieu. Comment ? C'est ce que nous allons expliquer :

« Pour découvrir par la raison, » dit Malebranche, « entre toutes les religions celle que Dieu a établie, il faut consulter attentivement la notion que nous avons de Dieu ou de l'Être infiniment parfait. » Malebranche montre ensuite que Dieu, qui est la vérité même, « ne peut agir que selon ce qu'il est, » de sorte que lorsqu'il agit il prononce le jugement éternel et immuable qu'il porte de lui-même et qu'il veut que nous en portions. « Or Dieu ne prononce parfaitement le jugement qu'il porte de lui-même que par l'incarnation de son Fils et par l'établissement de la religion que nous professons, dans laquelle seule il peut trouver le culte et l'adoration qui expriment ses diverses perfections, et qui s'accordent avec le jugement qu'il en porte. Quand Dieu tira du néant la

chaos, il prononça : Je suis le Tout-Puissant. Quand il en forma l'univers, il se complut dans sa sagesse. Quand il créa l'homme libre et capable de bien et de mal, il exprima le jugement qu'il porte de sa justice et de sa bonté. Mais quand il unit son Verbe à son ouvrage, il prononce qu'il est *infini* dans tous ses attributs, que ce grand univers n'est *rien* par rapport à lui, que tout est profane par rapport à sa sainteté, à son excellence, à sa souveraine majesté. En un mot, il parle en Dieu, et agit selon ce qu'il est, et selon tout ce qu'il est. Comparez notre religion à celle des Juifs, des mahométans et à toutes les autres que vous connaissez ; et jugez quelle est celle qui prononce plus distinctement le jugement que Dieu porte de ses attributs, et que nous devons nous former nous-mêmes de la limitation de la créature et de la souveraine majesté du Créateur.

Développons la pensée de Malebranche, qui est le Christianisme tout entier. Entre la créature et le Créateur, entre Dieu et l'homme, la distance est infinie, il y a un abîme, et par conséquent aucun rapport naturellement assignable entre eux. Pour l'homme, Dieu est infiniment incompréhensible et inaccessible ; pour Dieu l'homme et la création ne sont rien. Ne point reconnaître Dieu comme infiniment incompréhensible et inaccessible en soi, c'est tomber dans l'idolâtrie, car c'est l'adorer sous une forme, sous une limite quelconque, qui est la négation même de sa nature, qui est l'absolu et l'infini. D'un autre côté, le reconnaître comme infiniment incompréhensible et inaccessible et partant comme ne pouvant avoir aucun rapport avec nous, c'est vivre comme s'il n'existait pas et tomber par là même dans l'athéisme. Idolâtrie ou athéisme, telle est donc la double alternative qui s'offre à l'homme en dehors du dogme de l'Incarnation et de la Rédemption. Que fait Dieu ? Il se manifeste extérieurement en Jésus-Christ. Mais ne pouvant agir que selon tout ce qu'il est, il s'y manifeste encore comme perfection suprême et infinie. « Il prononce qu'il est infini dans tous ses attributs, que la création tout entière n'est rien par rapport à lui, que tout est profane par rapport à sa sainteté, à son excellence, à sa souveraine majesté, » qu'ainsi le culte d'adoration et d'amour pour l'homme consiste à sentir, à reconnaître et à proclamer que lui et toute la création ne sont rien, ne peuvent être rien par rapport à Dieu, qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ qui, étant Dieu lui-même, peut seul rendre au Père le culte infini qui lui est dû. Ce culte c'est la vie du Christ, c'est le sacrifice du Calvaire, manifestant éternellement le caractère des perfections divines. « Il a donné, » dit admirablement Erskine, « dans l'œuvre d'expiation, une forme palpable aux sublimes attributs de la Divinité ; il les a rendus manifestes à nos yeux dans la substantielle réalité d'actions vivantes, en même temps que dans leur grandeur et leur adorable beauté. Sans qu'ils perdissent rien de leur dignité, il les a mis à la portée de ... gences, il les a appropriés aux ... de l'humaine nature, tandis qu'i... le ravissement et la louange des ... s'environne son trône divin. » — ... NATION.

La sainteté, la justice, l'amour, ... sance même de Dieu, quoique ... plus infini, se laissent en effet ... cher, et mesurer en quelque ... croix, par le procédé le plus simp... fois et le plus fécond.

1° *La sainteté.* — Quelle sainte... jamais en aurait eu l'idée, que ... permet à l'homme de s'approcher ... près s'être lavé dans le sang d'un ... Dieu que celui dont l'autel rej... autre victime, et à qui il faut ... causte, non les plus purs des ... les plus parfaites des créatures ... non la nature angélique la ... mais la nature divine elle-même, ... Dieu semblable à lui !

Par la pureté et la grandeur ... victime mesurons la sainteté et ... du Dieu ! Quelle impression cette ... notion ne fait-elle pas déjà dans ... ciences ! et à quelle distance ne re... pas la borne du devoir si souven... par les passions !...

La sainteté, la majesté infinie de ... trouvent donc nulle part d'... aussi parfaite que dans l'oblatio... Christ.

De ce premier fond de lumière ... rayonner également les autres at...

2° *La Justice.* — Quel coup elle ... la croix ! combien il faut qu'elle ... saire, inflexible, inévitable, pour ... été désarmée par tant d'innocence ... teté ! Si elle s'exerce ainsi sur ... que n'aurait-elle pas fait sur l'... de la dette ? que serions-nous de... ce divin bouclier ? et que devien... si nous négligions de nous en co... sentiment de la justice et de son ... rigueur pouvait-il être plus pr... imprimé au cœur de l'homme q... spectacle de Dieu chargeant son ... malgré sa sainteté, malgré sa divi... quement parce qu'il a revêtu ... l'homme, de tout le poids de ... n'éteignant sa foudre que dans ... nière goutte de son sang ? — ... remords auprès d'un tel ensei... nous l'avons dit : la conscience ... mords s'émoussent, s'endorment ... sent dans le crime ; mais ce ... cle est en dehors de nous, ... de nous, un coup d'œil suffit pour ... prendre, et nul ne peut éviter ... voix qui, bien plus haut que ... de Virgile, crie à la terre :

Discite justitiam, moniti, et non tem...
(*Æneid.*, lib. VI, ...

3° Ce qu'il y a d'admirable et de ... divin dans la doctrine de la croix ... simplicité merveilleuse qui ... et par le même moyen, les autr...

divers de la Divinité, et qui, sans rien diminuer de leur profondeur, en adapte cependant la compréhension aux intelligences les plus vulgaires. Ainsi nous venons de voir éclater sur la croix la sainteté et la justice de Dieu au degré le plus infini. Il semble, après cela, que les idées de bonté, de miséricorde et d'amour, ne peuvent en approcher; et voici au contraire qu'elles en jouissent, et que, comme les autres attributs, elles y dépassent toutes les conceptions humaines.

Dieu lui-même, immolant son propre Fils à la place de l'homme, aimant l'homme dès lors plus qu'on n'aime son propre Fils, et le Fils le plus digne d'être aimé : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret!* (*Joan.* III, 16.) Quel amour! — Et ce Fils lui-même qui ne fait qu'un avec son Père dans cet acte d'amour, qui le devance en quelque sorte, *tunc dixi : Ecce venio* (*Psal.* XXXIX, 7, 8; *Hebr.* X, 6, 7), qui rivalise avec lui de dévouement pour les hommes, quelle idée touchante et sublime!

Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, dit Jésus-Christ dans l'Evangile (*Joan.* XV, 13), en faisant allusion à son sacrifice. En effet, jamais l'amour n'a revêtu une expression plus forte que la mort : *Fortis ut mors dilectio.* (*Cant.* VIII, 6.) Tout autre témoignage disparaît devant celui-là: et combien celui-là prend-il une expression plus sublime encore, alors que la mort reçue pour l'ami est hérissée des plus affreux supplices, et que cet ami est un ingrat, et qu'il est non-seulement l'objet, mais aussi la cause et l'instrument de cette mort! C'est là la dernière limite de l'amour; le cœur, comme l'imagination, déborde et semble ne pouvoir contenir rien de plus.... Eh bien! l'amour qui nous est révélé sur la croix va encore infiniment au delà

Car, après tout, quand un homme donne sa vie pour un autre, il ne lui donne pas, à proprement parler, *sa vie*, mais quelques jours et peut-être quelques instants de sa vie, puisque lui-même est condamné par la nature à la mort, et qu'il l'a peut-être méritée cent fois aux yeux de la suprême justice. Mais ici celui qui meurt ne devait jamais mourir. Il était la vie même et la source de la vie. Il était pareillement exempt de toute faute personnelle, bien plus, la sainteté par essence. Le péché, pas plus que la mort, ne pouvait jamais s'approcher de lui et troubler sa félicité. Eh bien! c'est du sein de cette félicité, de cette éternité, et de cette sainteté, que son amour l'emporte, qu'il s'élance au-devant des coups de la justice qui nous étaient destinés, qu'il se fait *mortel* et le dernier de tous les mortels, qu'il se fait *péché* et péché de tout le genre humain, et que dans cet état doublement antipathique à sa nature il meurt du plus affreux supplice entre deux scélérats.

Abîme d'amour!!! et qui nous fait comprendre cette parole de saint Jean : *Dieu est amour, et nous avons connu et nous avons cru à l'amour.* (*I Joan.* IV, 16.)

Jamais la conscience nous offrit-elle l'amabilité et les charmes du devoir sous une personnification si saisissante et si cordiale, et les confondit-elle ainsi avec le plus vif et le plus dangereux des sentiments de la nature? Qu'est l'attrait du devoir auprès de l'amour de Dieu?

Ainsi, chose merveilleuse et que nous avons si souvent lieu de remarquer, les contraires s'allient dans le Christianisme, et toutes les vérités qui ne peuvent s'accorder partout ailleurs, quoiqu'à un degré inférieur, contractent ici une union solide en même temps qu'elles sont portées à leur rigueur la plus absolue

Le dogme de la Rédemption nous donne de la sainteté, de la majesté, de la justice de Dieu, l'idée la plus redoutable pour notre faiblesse. Il nous anéantit. Rien n'approche de cette hauteur où nous ne pouvons avoir accès auprès de Dieu que par Jésus-Christ. Et en même temps aucune autre religion n'ouvre à la faiblesse humaine des ressources de miséricorde et de bonté qui soient comparables. Tous les attributs divins sont sauvés sur la croix, ils s'y déploient dans toute leur infinité et s'y harmonisent dans l'unité la plus parfaite. On dirait que tous sont sacrifiés à chacun d'eux, tant ils y ont une expression absolue, et cependant il n'en est pas un qui le cède à l'autre, tant ils y ont une égale part. C'est la sainteté même, la justice même, l'amour même, et c'est la fusion de tout cela dans un seul et même objet.

4° De là un quatrième attribut s'y révèle: la sagesse; car un si bel ouvrage remplit précisément les conditions de la sagesse telle qu'elle éclate dans l'arrangement de l'univers, et telle qu'elle s'est définie elle-même par cette parole : *Attingens a fine usque ad finem fortiter, disponens omnia suaviter.* (*Sap.* VIII, 1.)

L'homme peut rarement donner un certain degré de perfection à ses ouvrages, et lorsque cette perfection lui échappe, il brise son œuvre et la refait. Le procédé de l'ouvrier divin est différent. Tout ce qui sort de ses mains porte le sceau de la plus inépuisable sagesse; et lorsque, ayant doué l'une de ses créatures du don éminent de la liberté, il y a attaché par une conséquence nécessaire la possibilité de se dégrader comme ressort de la faculté de se perfectionner, si le mal vient à surgir de l'*exercice* de cette liberté, qui est le fait de cette créature, Dieu n'a pas besoin de l'anéantir et de la refaire pour sauver les intérêts généraux de sa gloire. Il fait éclater celle-ci dans ce mal lui-même, en en tirant le bien par une fécondité et une combinaison de ressources inconcevables, et que M. Villemain a spirituellement appelées l'alchimie de la Providence. Plus le mal est grand, plus le bien qu'il en tire est prodigieux, et dans cette lutte indéfinie entre le bien et le mal, entre l'ordre et le désordre, Dieu surenchérit toujours; le mal devient pour lui une heu-

rcuse occasion qui provoque sa sagesse et sa puissance et qui en fait jaillir de plus magnifiques créations; de telle sorte que, comme Leibnitz l'a avancé dans sa *Théodicée*, on peut dire que le mal importe à un plus grand bien dans l'ensemble de l'œuvre de Dieu, qui serait dès lors moins parfaite s'il n'y était pas. Cette profondeur de la richesse divine se découvre surtout dans l'œuvre de la Rédemption.

Après avoir décrit ici la chute de l'homme, M. Auguste Nicolas poursuit : « L'homme peut pardonner, parce qu'il n'a pas en lui la justice absolue, et que son pardon laisse cette justice, qui est au-dessus de nos têtes, se satisfaire elle-même et pourvoir aux intérêts de l'ordre. Mais Dieu, qui est cette justice absolue au-dessus de laquelle il n'y a plus rien, ne peut remettre *gratuitement* la faute sans se nier lui-même. — Il fallait donc une satisfaction proportionnée à la justice qui la réclamait, et dès lors infinie.

Comme coupable c'est l'homme qui devait cette satisfaction ; mais, par la même raison, il ne pouvait la donner, parce que sa dégradation l'avait dépouillé de tout mérite. Même à l'état d'innocence, il n'aurait pu racheter la faute d'un autre, de l'ange par exemple, parce qu'il n'aurait pu rien donner de son propre fonds essentiellement fini, qui pût satisfaire à la sainteté et à la justice infinies de Dieu. A plus forte raison ne pouvait-il se racheter lui-même. Il ne pouvait que subir à jamais les conséquences de son péché sans pouvoir en rédimer la source. Ainsi la nature de l'homme voulait une pure miséricorde, la nature de Dieu voulait une pleine justice.

Quel moyen concevoir qui pût parer à la fois et pleinement à ces deux exigences si absolues et si contradictoires, et par leurs conciliations arriver non-seulement à la réparation complète du désordre, mais, selon la marche ordinaire de la sagesse divine, à un résultat supérieur à l'ordre primitif? Problème digne d'un Dieu, et qui va faire sortir des trésors de sa sagesse une solution sublime dont il nous faut suivre le développement.

Il est de la nature de Dieu de contenir dans la suprême unité de sa substance trois personnes : le Père, le Fils, le Saint-Esprit. La seconde de ces personnes, le Fils, Verbe de Dieu, se détache du sein du Père et s'offre pour rançon de l'humanité et victime expiatoire de la faute originelle. C'est un Dieu égal à son Père; le prix de ses mérites sera donc suffisant pour acquitter la dette que réclame sa justice. Mais les difficultés sont loin d'être résolues; car, si c'est un Dieu, il ne pourra souffrir, et, pourrait-il souffrir, comment ces souffrances profiteraient-elles à l'humanité qui n'y serait pour rien? L'humanité intelligente et libre ne peut être ainsi sauvée à son insu et sans sa participation. Cela serait contre sa nature. Il ne serait pas moins contre la nature divine d'admettre une réparation étrangère à la faute et à son auteur, et qui les laisserait impunis Comment débrouiller ce chaos de

difficultés? Il faudrait que le D...
me pour pouvoir souffrir, et que
fût Dieu pour pouvoir mériter; ...
mérite doit résulter de la souffr...
drait tout à la fois un Homme-...
le grand chef-d'œuvre réalisé ...
et par qui se trouvent atteintes ...
tisfactions, conciliées toutes les ...
ces, vaincues et dépassées toutes ...
cultés.

Le propre des œuvres de D...
les moyens et la fin s'y confond...
tôt tout est fin et moyen récip...
parce que tout porte et tout co...
avec un frappant accord de ...
force, de simplicité et de fécon...
qui éclate surtout dans l'œuvre ...
tion.

Là le Verbe de Dieu nous ...
sant en lui seul les deux natur...
humaine séparées par le péc...
faire se rencontrer et se récon...
sacrifice par une union plus ...
le péché lui-même. Chargé ...
tous les droits de la justice de ...
de l'autre de tous les intérêts ...
coupable, ce grand plénipotent...
vers cette importante négociat...
déjà comme elle commence à s...
dès le premier pas : un Dieu se ...
il se fait de la race des coupab...
si l'on ose ainsi dire, créature, ...
mier abaissement il expie le ...
de l'homme, qui consiste esse...
avoir voulu se faire égal au Cré...
dant à cette suggestion du mal ...
dii. (*Gen*. III, 5.) L'orgueil de ...
réparé par l'abaissement d...
comme cet abaissement est ...
Verbe de Dieu ne se fait pas ...
homme, mais il va prendre ...
l'homme aux sources où les ...
eux-mêmes la puiser, dans le ...
femme. Il s'anéantit dans un ...
soumet à la croissance du prem...
il prolonge pour lui l'obscurité ...
ans. Ce n'est pas tout : la concup...
vait pas tardé à suivre l'orgueil ...
de l'homme, et la révolte des ...
l'esprit était sortie tout armée de ...
l'esprit contre Dieu. C'est pour ...
seconde source du mal que le V...
revêt une chair souffrante. Enfin, ...
et de la concupiscence l'homme ...
dans l'asservissement des créat...
un roi détrôné par ses sujets, ...
la cupidité de les ramener sou...
condamné par la mort à les per...
mais. C'est pour combler la ...
ces dérèglements et de toutes ...
notre nature que le Dieu ...
pauvre et mortel. Il s'inocule ...
effets du péché pour en exprim...
ger tout le venin, et nous ...
tre tous les effets réparateurs ...
divine qui doit lui succéder.

Mais tout cela ne sont que des ...
Ainsi chargé de toutes les int...

tre nature comme homme, investi d'ailleurs de tous les attributs de Dieu comme son Fils et son égal, la grande victime marche au sacrifice pour y consommer l'œuvre de notre Rédemption. Là, l'homme et le Dieu doivent se rencontrer jusqu'à passer pour ainsi dire l'un dans l'autre et ne plus faire qu'un seul tout indissoluble. Le Dieu va descendre aux dernières profondeurs de la misère humaine, l'homme va s'élever à toutes les perfections de la nature divine, et ces deux mouvements vont s'opérer par le même moyen et se manifester par la même expression. Jésus-Christ, dans sa Passion, est traité comme on traitait alors les esclaves. Ce n'est pas assez : il est mis de pair et même au-dessous des plus vils scélérats. Jouet de la dérision de ses ennemis, objet de l'abandon de ses amis, par un privilége de flétrissure et de barbarie qui le distingue des deux malfaiteurs auxquels il est accolé, il est flagellé, et non-seulement attaché, mais élevé sur une croix, couronné d'épines, abreuvé de fiel, raillé par ce peuple pour lequel il meurt, objet et témoin de la douleur d'une mère et d'un ami dont il se dépouille en les léguant l'un à l'autre, ne trouvant pas même de refuge dans le sein de ce Père céleste d'où il est sorti, et qui, dans ce moment, épuise sur lui les traits de sa justice; délaissé, en un mot, du ciel et de la terre, il meurt, et jusqu'après sa mort la lance d'un soldat interroge encore la vie dans son sein... Certes, voilà bien le sublime de l'infortune et comme l'océan de toutes les douleurs humaines ramassé sur une seule tête, et nul n'a mérité à si juste titre qu'on dît de lui : *Ecce homo*. (*Joan*. XIX, 5.) Mais d'un autre côté et dans le même tableau voyez-le Dieu : quelle résignation! quel courage! quelle douceur! quelle patience! quelle dignité! quelle bonté! quel oubli de lui-même! quel sublime abandon! quelle mort! Il faut adorer plutôt que chercher à peindre tant et de si hautes perfections trop peu méditées. C'est la sainteté même de Dieu dans la condition de l'homme : c'est l'Homme-Dieu. Quel n'a pas été l'éclat de sa divinité pour qu'en face de ses restes inanimés un de ses bourreaux l'ait proclamée, disant : *Vraiment il était Dieu celui-là* (*Matth*. XXVII, 54), et qu'au bout de dix-huit siècles le déisme le plus hardi, saisi d'enthousiasme, se soit oublié jusqu'à dire : *Si la mort de Socrate est d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu.*

Dans le sacrifice de ce divin Médiateur, l'humanité, couverte du mérite de ses souffrances, a pu s'approcher de ce Dieu redoutable qu'elle avait offensé; et ce Dieu lui-même, sans être retenu par sa justice désormais satisfaite, a pu se réconcilier le monde. La gloire du ciel et la paix de la terre se sont accordées. La justice et la miséricorde ont été au-devant l'une de l'autre et se sont confondues dans un baiser; et ce Médiateur lui-même, artisan de cette réconciliation, en a touché les prémices par sa résurrection, et en est resté le dépositaire et la source en retenant en lui les deux natures, à jamais unies dans la gloire et dans la paix.

Voilà le chef-d'œuvre de la sagesse divine, plus grand que le mal lui-même qu'il a réparé, élevant l'humanité plus haut que le point d'où elle était déchue, et lui donnant vraiment sujet de s'écrier dans l'admiration de cette merveille : « O heureuse faute qui m'a valu une telle réparation! »

Ce n'est pas que par là l'humanité soit sauvée immédiatement et sans participation : non, elle est sauvée comme elle avait été perdue, médiatement par le nouvel Adam et volontairement par son adhésion au secours dont il est la source. Il faut se faire de la race du Christ, s'unir à sa grâce par la volonté, et contracter avec lui ces liens de l'âme, qui, comme les liens du sang et plus encore, le feront passer en nous de manière à ce que nous soyons autant de Christs par la grâce, comme nous sommes autant d'Adams par la nature. Ainsi devenus, autant qu'il est en nous, ses imitateurs et ses reproducteurs dans sa vie et dans sa mort, nous sanctifions les maux de la nature, nous les fécondons, nous en faisons des éléments de rédemption particulière pour chacun de nous, et nous arrivons par là à une réhabilitation supérieure et définitive dans le ciel, où se réaliseront toutes nos espérances, et qui sans cela nous eût été à jamais fermé.

Voilà comment la croix de Jésus-Christ nous manifeste non-seulement la sainteté, la justice, l'amour de Dieu, mais encore, et à un égal degré, sa sagesse dans le plan de salut dont elle est l'exécution.

5° Enfin, il nous reste à voir comment elle nous exprime sa puissance.

Ce qui fait la faiblesse apparente de Jésus-Christ crucifié et lui attire le mépris du monde est précisément ce qui exprime au plus haut degré sa force, et la fait éclater comme dominatrice du ciel et de la terre.

Si quelque chose pouvait être difficile à Dieu, ce ne serait pas, comme il en est pour nous, qui n'avons qu'une puissance relative et toute d'emprunt de faire des actes de force ostensible et de majesté éclatante; car, comme il possède en lui la plénitude de la puissance, et qu'il est le *Dieu fort*, il n'a besoin pour cela que d'un écoulement de sa nature : aussi, toutes les fois que les Livres saints parlent de la création de l'univers, ils la représentent comme un jeu de la puissance divine, qui a donné aux vagues de l'Océan les nuées pour ceinture et l'a emmaillotté comme une mère qui emmaillotte l'enfant qu'elle a mis au jour; devant qui les mondes se balancent comme la goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe, etc. (*Job* XXVI, 18; *Isa*. XL, 11-15.) — Ce qui, au contraire, semblerait un acte de force et de puissance supérieur à tout cela, de la part de la force et de la puissance même, ce serait de se replier et de se soutenir, de se dominer elle-même, et de s'anéantir jusqu'à prendre l'attitude de la faiblesse même et de l'impuissance.

Sous ce point de vue le *fiat lux* de la création, qui a lancé les mondes lumineux dans l'espace, est bien loin, comme expression de la puissance divine, de celle qui reluit dans ce trait de la passion de l'Homme-Dieu, lorsque, en butte à la rage et à l'injustice de ses ennemis, interrogé par Pilate sur ce qu'il avait à y répondre, lui, l'innocence, la sainteté, la vérité même, qui avait si souvent séduit le peuple, comme on le lui reprochait, et confondu les pharisiens, lui l'auteur de tant de miracles..., se tut... *Jesus autem tacebat.* (*Matth.* XXVII, 12) — Quel silence !!! même de la part d'un homme ! comme il est plus énergique que les plus beaux discours, que le discours de Socrate devant ses juges ! Et maintenant si nous nous rappelons que celui qui le gardait était le Verbe qui avait fait éclore l'univers, qui le portait dans ce moment, et qui, d'un mot, pouvait l'anéantir, quelle puissance que cette absorption de sa puissance !!! — « Pensez-vous, » avait-il dit en rejetant le vain secours qu'avait voulu lui prêter le glaive de saint Pierre, « que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne m'enverrait pas sur-le-champ plus de douze légions d'anges ? » — Cet anéantissement était donc volontaire ! quelle force de volonté ne suppose-t-il pas de la part de l'Etre par essence ! quelle force d'amour, puisque c'est pour nous qu'il s'est mis en cet état ! *Exinanivit semetipsum pro nobis.* (*Philip.* II, 7.) Toute sa puissance était passée au service de son amour. Suivant de point en point chaque degré, préalablement arrêté par lui-même, de son sacrifice, il s'y soumettait librement; se laissant lier, se laissant insulter, se laissant fouetter, se laissant crucifier, se laissant ôter la vie même et réduire jusqu'à la mort la plus infâme, et attendant que la dernière prophétie soit accomplie pour dire : *Tout est consommé !* (*Joan.* XIX, 30.)

Que de grandeur et de force, et que saint Paul a *bien* dit : *Christum crucifixum Dei virtutem !* (*I Cor.* I, 24.)

Une seconde considération va faire ressortir encore davantage cette vérité.

C'est une bassesse de notre nature de considérer comme grandeurs les grandeurs charnelles, le triomphe de la force, qui fait les conquérants et les rois, et leur asservit les multitudes. De ces grandeurs-là, si Jésus-Christ en avait voulu, il n'aurait tenu qu'à lui, car on avait voulu le faire roi, et tous les esprits se prêtaient à considérer l'avénement du Messie sous le point de vue de la conquête et de la puissance matérielle. Mais il venait précisément détrôner ce genre de grandeurs et devait par conséquent les repousser pour lui-même. Aussi avait-il pris pour devise de toute sa vie ces mots qui les renversent: *Ego sum mitis et humilis corde.* (*Matth.* XI, 29.)

Après les grandeurs charnelles se présentent les grandeurs intellectuelles, et combien lui sont-elles supérieures ! car non-seulement elles leur survivent, mais ce sont-elles encore qui les font vivre et qui en immortalisent le souvenir : « E... Achille, » s'écriait Alexandre, « fu... Homère ! » Ce ne sont pas cep... auxquelles un Dieu devait ... l'eût voulu, quel homme plus ... Christ aurait pu en jouir ? quel ... quel orateur, aurait eu plus de ... lui qui suspendait les peuples ... sa bouche et les faisait s'écrier : ... *n'a jamais parlé comme cet hom...* VII, 46.) Il se faisait suivre jusqu'... était obligé de faire des mira... nourrir la multitude qui oubli... soin de vivre pour l'écouter. ... cette gloire que garde-t-il pour ... rien. Il la renvoie toute à son Pè... vouloir faire honneur ni à s... son génie, il dit que sa doctri... la sienne, mais celle de celui qui ... (*Ibid.*, 16.) Loin d'accréditer par ... ple les vanités de l'intelligence ... se plaît à les déconcerter et à ... par la simplicité incomparable ... les, par la rusticité de ses discip... par la folie de sa croix

Enfin, au-dessus des grandeurs ... au-dessus des grandeurs intelle... bite la grandeur morale : la ... teté, seule vraie grandeur, qui ... d'elle-même, qui n'a besoin ni ... ni de louanges, et qui est au co... tant plus sublime qu'elle est plu... et plus insultée, et qu'elle n'a ... science pour trône et l'œil de D... moin. C'était la seule qui co... Dieu.

Combien cette grandeur a-t-e... Jésus-Christ, précisément parce ... montré dépouillé de toutes les au... est bien venu avec l'éclat de s... s'écrie Pascal, et pouvait-il y a... un cortége plus digne de cette ... que les humiliations et les s... un plus beau trône que cette c... de laquelle elle répudie toutes les ... deurs de la terre, confond toutes ... tés de la sagesse humaine et ... criminelle vanité de nos plaisir...

C'est ainsi qu'il est vrai de ... grand Paul. « Que ce qui paraî... une folie est plus sage que la sa... les hommes, et que ce qui sem... faiblesse est plus fort que toute... ces. »

Mais c'est surtout dans la de... dération, qui nous reste à ... cette hauteur divine et cette for... trice de la croix vont nous a...

Parmi tous les modes que pour... sir la Divinité pour donner ... une idée de sa puissance, s'en ... trouver un qui approchât de ... faire qu'un homme de basse ... tombé plus bas encore par ... mort, devienne, malgré son ab... dis-je ! par son abjection, ma... de son supplice, ou plutôt par ... avec l'instrument même de ... devienne rapidement le réforma...

humain, le Dieu de la terre, l'objet de l'adoration et de la crainte de tous les hommes, confondant à ses pieds leurs conditions et leurs intelligences; — que devant ce crucifié tombe le paganisme avec ses Jupiter et ses Vénus, se brise la hache des Césars, s'arrête le torrent des Barbares, se dispersent les écoles des philosophes, se déracinent les institutions et les coutumes les plus invétérées, et se transforment les préjugés et les affections de la nature elle-même; et que lui-même, le type de l'infamie et de la faiblesse, devienne désormais l'ornement des couronnes et la récompense de la valeur; — que non-seulement il triomphe ainsi de toutes les grandeurs et de toutes les forces réunies de l'humanité, mais qu'il en triomphe à travers les résistances les plus furieuses et par des moyens toujours conformes à son état : humbles, faibles, pauvres, grossiers, et qu'il en triomphe partout, et qu'il en triomphe toujours, et que le temps, ce dernier et fatal écueil des choses humaines, auquel rien n'échappe, perde pour lui seul sa nature et fasse place à l'éternité?

Se conçoit-il une plus haute expression de la puissance de Dieu qu'un tel prodige?...

Ainsi donc, pour nous résumer, dans la croix de Jésus-Christ se manifestent, au degré le plus infini et en même temps le plus accessible à l'homme, tous les attributs divins : la sainteté, la justice, la bonté, la sagesse, la puissance. Et ces attributs s'y manifestent sans se nuire les uns aux autres, en se soutenant au contraire et se justifiant réciproquement, de manière à ce que le caractère de Dieu n'y perde rien, et cependant que le caractère de l'homme soit invité et attiré à s'y conformer...

Bien certainement la nature ne prouve pas plus un Dieu que le christianisme, et en particulier le dogme de la Rédemption, ne prouve la divinité de Jésus-Christ. Dieu seul pouvait connaître assez le cœur humain pour traiter ainsi ses maladies. Dieu seul pouvait avoir gardé le secret de notre nature à ce point que le remède qui nous est présenté fût à la fois autant en contradiction apparente et autant en rapport réel avec notre constitution originelle, autant en dehors des conceptions humaines, je ne dis pas seulement par sa sagesse profonde, mais par sa folie extérieure; car la folie de la croix est telle qu'elle ne pouvait tomber dans aucune tête d'homme, et qu'elle seule jette entre son auteur et l'esprit humain un espace infranchissable, au milieu duquel vient se poser ce dilemme : ou la raison humaine, lors de l'apparition du christianisme, était saine et sage, et alors Jésus-Christ ne mérite pas le nom d'homme, tant sa conception est insensée, ou c'est la raison humaine qui était égarée et pervertie, et qui doit à Jésus-Christ sa guérison et alors nécessairement Jésus-Christ est Dieu, parce que celui-là seul a demeuré tellement en dehors du naufrage de la raison humaine et qui en avait si fidèlement gardé le dépôt, celui-là ne peut être que le principe lui-même de cette raison. Il est Dieu enfin, parce que, dans cette œuvre si méconnue il a déployé et concilié tout à la fois, avec un art tout divin, la sainteté, la justice, l'amour, la sagesse, la puissance, les plus infinies, tout le caractère de Dieu.

RELIGION CHRÉTIENNE. — Parmi les preuves de la divinité de Jésus-Christ, celle qui nous a toujours paru la plus profonde, la plus concluante, la seule évidemment sans réplique, c'est celle qui résulte du caractère divin de sa doctrine, ou de la religion chrétienne. Aussi l'avons-nous développée dans un assez grand nombre d'articles, notamment aux mots CHRISTIANISME et MORALE. Nous n'essayerons donc point ici de donner une exposition du christianisme, car, outre que la tâche est au-dessus de nos forces, nous serions obligé de répéter ce qui a été déjà dit ailleurs. Pour rester spécialement dans le sujet de ce travail, nous nous bornerons à rappeler sommairement comment la religion se rattache par toutes ses origines aux preuves historiques et morales qui démontrent la divinité de Jésus-Christ, soit par les prophéties et les miracles, soit par le caractère surnaturel et divin de la personne du Sauveur. Nous empruntons, dans ce but, les fragments suivants d'un ouvrage de Sumner, traduit par le vicomte Lanjuinais :

« 1. Voici en peu de mots l'origine de la religion chrétienne, telle qu'elle est expliquée dans ses propres monuments. Il y a dix-huit cents ans environ qu'un personnage naquit dans une province de Judée; il parcourait ce pays, il attira l'attention par des œuvres miraculeuses. Il affirmait qu'il était descendu du ciel pour retirer les hommes de leur ignorance et de leur corruption, et les ramener à la connaissance et au service de leur Créateur; il enseignait à ceux qui le suivaient les règles qu'ils devaient observer et les vertus qu'ils devaient pratiquer, et promettait la vie éternelle, dans un autre monde, à tous ceux qui croiraient en lui et obéiraient à ses commandements.

2. Après un court espace de temps, trois années probablement, passées de cette manière, il fut mis à mort à la poursuite des principaux de la nation; mais il prédit cet événement, et l'avait déclaré une partie essentielle du mystère de son incarnation! Mais il s'était fait un certain nombre de disciples, et avait pris des mesures pour qu'ils se répandissent dans le monde en y établissant la religion qu'il avait fondée.

3. Quand la religion a-t-elle commencé à prendre la place du judaïsme et du paganisme? quand a-t-elle été prêchée? Sur ce point il n'est pas nécessaire d'invoquer le témoignage des écrivains chrétiens. Les historiens contemporains nous disent là-dessus tout ce que nous désirons; un historien du temps de Claude rapporte que, trente ans

environ après la mort du Christ, ses disciples à Rome étaient déjà nombreux, assez pour être bien connus et distingués dans cette ville populeuse, et appelés Chrétiens du nom de leur Fondateur, qui, ajoute le même auteur, fut condamné à mort sous le règne de Tibère par Ponce Pilate, gouverneur en Judée.

4. Il est raisonnable de dire que nulle histoire du temps passé n'a mérité à beaucoup près notre assentiment comme celle de la vie et de la morale de Jésus. Nous pouvons défier qui que ce soit de nous rendre improbables les principaux faits qu'elle rapporte. Il y a dans la loi mosaïque, antérieure à l'ère chrétienne de plus de quinze cents ans, dans l'histoire des Juifs, qui remontait à plus de deux mille ans, des traits singuliers qui semblent se rapporter plus ou moins directement à Jésus et à sa mort : le sacrifice d'Isaac, le serpent d'airain élevé par Moïse, l'agneau pascal dont le sang empreint sur la porte des hébreux les sauva des coups de l'ange exterminateur. La plupart des cérémonies juives étaient l'image des mystères de la religion chrétienne.

5. Le temps de l'apparition d'un grand personnage était fixé par Daniel, à environ quatre-cent quatre-vingt-dix ans, du jour où il prophétisait, ce qui répond à la naissance de Jésus. Le lieu de sa naissance est clairement annoncé par le prophète Michée : *Et toi, Bethléem, quoique petite entre les mille cités de Juda, cependant c'est de toi que sortira celui qui doit être en mon nom le régulateur dans Israël, lui dont la génération est dès le commencement dans l'éternité.* (*Mich.* v, 2.)

La sagesse merveilleuse qui éclate dans les Ecritures chrétiennes est une preuve de plus de la divinité de la religion.

Jésus a, sur des doctrines délicates et importantes, déployé par anticipation cette sagesse, dont la seule expérience nous a donné une idée pratique, et en même temps il a évité les méprises dans lesquelles d'autres sont tombés pour avoir voulu préciser les commandements généraux ; les adversaires de l'Evangile en ont respecté la morale, et ceux qui le rejettent comme révélation divine ne refusent pas d'y admirer la hauteur des pensées, l'exacte cohérence et la simplicité des préceptes ; plus on a étudié ce livre sacré, plus il a inspiré d'intérêt. Aucune portion de cet écrit n'a échappé aux investigations historiques et critiques dans les pays du monde les plus éclairés ; la philosophie ne s'y est point épargnée ; l'examen a été fait avec liberté, avec hardiesse, sans entraves. Cependant l'ouvrage d'hommes reconnus ignorants est sorti du creuset de la philosophie ; et une œuvre d'imposture, si ce n'est une œuvre divine, a résisté aux plus sévères épreuves de la critique. Le système du christianisme est original, il n'a pas de modèle parmi les inventions des hommes. Le genre humain a toujours été assez éclairé pour atteindre un certain degré

de raison, de civilisation, pour- der, sinon pour renforcer les devoirs sous leurs rapports ave- social. Mais ce qui manquait au monde au temps de Jésus-Christ, paravant l'homme n'avait jamais la terre, ce n'était pas précisém veau code de morale sociale, plutôt une religion qui rendît capables de pratiquer les devo- tiquer les vertus qui se rappor- et à soi-même. L'expérience n- que, dès que le caractère chré- en pratique, il éclaira et fit bri- moral sous un aspect nouveau, faut que son adoption univer- triompher de toutes les principa- humaines.

La doctrine chrétienne n'est p- raisonnable que la morale en dogme de la rédemption, par recommande à notre raison autr- tre foi. Considéré, comme il doit tout ce qu'il a de consolant, choses comme elles existent dans ports avec l'état présent du genre humain, il nous paraît d'au adapté à la fin qu'il doit obten- fait indubitable que cette doctri- les hommes dans un état fâcheu- rance et de corruption. Elle n- pour nous rétablir un libérate- Dieu, avec le pouvoir de nous s- est homme, avec des sentiments sion et de tendresse pour eux; donné de son amour la preuve et la plus touchante; qui est ave- nous aider à le servir, et avec l- obtenir le pardon de nos fa blesse-

La prédication de l'Evangile a- pagnée de miracles; c'est un fait- ble. Comment expliquer autrem- pressement que mirent un gra- de Juifs à quitter une religion vaient avec un zèle passé en prov- embrasser une religion qui contra- sentiments, leurs espérances, c- tait leurs priviléges exclusifs? M- avec l'expérience que nous avons humain, il nous est aisé de c- comment une partie de la nati- obstinément résister aux preuves raient la conviction sur l'autre p- aucune expérience ne nous fait c- comment un seul Juif aurait été- les fortes preuves qui lui ont é- suivant les témoignages de l'his-

Nouvelles preuves de la divinit- tianisme dans les rapides progr- en peu de temps. Je vois un d- qu'on ne peut dénier et par sa na- improbable, un changement dans et dans la pratique ; dans les sent- ligieux, si difficiles à déraciner; gement dans les habitudes aux- tient le plus. Je trouve des n- velles et de nouveaux principes gré l'opposition la plus cruelle: l'explication de si étonnants p-

dans les anciennes prophéties, dans les témoignages rendus aux faits miraculeux de l'Evangile et je ne la trouve nulle part ailleurs.

En examinant les effets du christianisme, nous voyons qu'il a généralement amélioré le sort des hommes, et qu'il a relevé leur caractère moral. Nulle autre religion n'avait produit de pareils effets. L'Evangile vient nous consoler dans nos afflictions en assurant le Chrétien qu'il est l'objet d'un tendre intérêt, d'une providence éternelle, qu'il a un protecteur plein de puissance et de bonté qui fait tout servir à notre bien spirituel et éternel. Le christianisme nous encourage à tout ce qui est honorable, juste et saint, il nous éloigne également des crimes publics et de la corruption secrète. Il nous appelle au repentir et nous montre la divine miséricorde prête à traiter le pénitent comme s'il avait toujours été fidèle. Enfin, il améliore le caractère général et particulier des hommes partout où il est admis. Tout homme qui aura observé soigneusement et sans préjugés l'influence du christianisme sur une famille, sur un individu, ne pourra se défendre de penser que, si le véritable esprit de l'Evangile devenait universel, si tous les hommes devenaient de vrais Chrétiens, nous serions peu à plaindre, même dans ce monde, malgré les misères inséparables de ce lieu d'épreuves et d'imperfections.

Les grandes preuves morales de la vérité du christianisme sont: la pureté de ses doctrines, leur caractère particulier relativement aux Juifs et au reste des hommes, les inductions qui résultent en sa faveur de plusieurs faits singuliers, de l'excellence de ses commandements, de l'accomplissement des moindres prophéties contenues dans les Ecritures juives, les caractères intrinsèques de l'authenticité du Nouveau Testament, la profonde sagesse qu'on y remarque, le style qui en est si simple et si naturel, les prédictions qu'il contient et dont plusieurs sont accomplies, le haut caractère moral du christianisme, son excellence dans les individus, ses heureux effets sur le genre humain, son admirable accord avec notre état de dépendance et de corruption, les rapides progrès d'une religion si réprimante et si persécutée et qui recommande l'humilité, l'abnégation de soi-même en conservant la véritable dignité humaine; ne sont-ce pas là autant de phénomènes qui, sans admettre la vérité de la religion, ne peuvent pas s'expliquer facilement et complétement? Il faut croire que non-seulement quelques-uns de ces faits, mais tous dans leur ensemble ne sont qu'un tissu d'impostures, ou que Jésus-Christ est venu dans le monde avec le haut caractère qu'il y a déployé, de médiateur entre Dieu et l'homme, qu'il y a souffert les peines dues à nos offenses et qu'il les a rachetées ainsi, qu'il a fait enfants de Dieu tous ceux qui l'auront reçu, c'est-à-dire qui auront cru en lui, et qui, obéissant à ses préceptes, se seront confiés à sa bonté infinie.

Il faut avoir sans cesse présentes à l'esprit ces vérités: Jésus n'est rien ou il est le rédempteur des hommes, qualité qu'il a prise et que lui donnent partout les Ecritures, sa naissance toute surnaturelle, ses actions miraculeuses, les faits admirables de sa passion, sa résurrection prédite et accomplie, ne sont-ce pas là de puissants motifs de croire? Son histoire, sa doctrine et ses préceptes, ne sont qu'un tout inséparable, sans le mystère de sa divinité. Que nous importe la sublimité de sa morale? Pourquoi nous soumettre aux jeûnes, à la tempérance qu'il nous prescrit, pourquoi nous faire violence pour acquérir l'humilité et quelque autre vertu, parce qu'elles sont recommandées par Jésus de Nazareth, s'il n'est pas le Messie promis dès le commencement, et si, pour accomplir ses préceptes, on n'a pas besoin de sa grâce, comme d'une préparation indispensable pour le salut éternel qu'il est venu révéler et offrir aux hommes?

Osera-t-on dire que le christianisme ne peut être véritable, parce que la preuve directe est dans le témoignage des hommes? Non certainement, car cette preuve directe, est nécessairement celle qui nous dirige dans toutes les autres affaires qui nous concernent; il n'est donc pas sage de la rejeter en matière de religion.

Ainsi, pour conclure, une religion comme la religion chrétienne, n'aurait jamais existé si elle ne se trouvait pas établie dans le monde par l'autorité divine. »

Le vicomte Lanjuinais, s'exprime ainsi lui-même dans un avertissement qui précède l'ouvrage de Sumner.

« La religion chrétienne, que l'on voit commencer dans les Livres de l'Ancien Testament et se développer tout entière dans ceux du Nouveau, est au-dessus de toutes les religions par ses monuments historiques, ses prophéties, ses miracles, ses martyrs, et surtout par la sainteté de son fondateur et l'admirable excellence de ses doctrines. Cette religion, qui doit s'étendre sur tout le globe, doit être considérée dans ses progrès comme un grand cours de faits historiques; elle peut donc se prouver comme les autres faits de l'histoire: et, parmi les divers genres de preuves qu'emploient ses défenseurs, un des plus simples et des plus convaincants se tire de son établissement parmi les hommes. J'ai été frappé de voir cette vérité récemment développée par l'auteur, avec brièveté, avec ordre et clarté, selon un plan nouveau à quelques égards, et avec des réflexions qu'on ne trouve point rassemblées dans les meilleurs apologistes de la religion. Cet écrivain prouve la vérité du christianisme par la nature de cette religion et par le fait de sa propagation parmi les hommes. Mais il est dans le même genre un troisième sujet d'investigation bien digne d'être approfondi : c'est le fait surprenant de sa conservation; surtout du catholicisme, au milieu des atteintes continuelles portées

à la foi, à la morale et à la discipline. »

On a remarqué, dans un ouvrage célèbre de M. l'abbé de Pradt, deux chapitres admirables, et qui ont semblé à M. Lanjuinais propres à servir de préambule au livre dont il donne la traduction. Les voici :

« Le christianisme, c'est le ciel qui s'est ouvert pour enseigner les hommes et les purifier de leurs erreurs, c'est le Maître du ciel descendu ici-bas pour y recevoir la naissance, l'hospitalité, la mort, en nous donnant le salut. Hors du judaïsme, toutes les autres religions viennent de l'homme ; aussi l'homme a sur elle un domaine absolu, domaine signalé par l'aveuglement et la perversité.

Dans le christianisme, rien n'est de l'homme ! L'homme n'y a rien qu'à croire et qu'à obéir ; la raison n'y conserve de liberté que pour vérifier le fait de la révélation ; quand on est sûr que Dieu a parlé, quel besoin d'en savoir davantage ? A quoi servirait la raison de l'homme contre celle de Dieu ? Qui se dit Chrétien, doit se résigner à l'incompréhensibilité. Mais que de motifs pour croire à cette révélation !

Voilà un culte qui, dès son principe, renferme tout, absorbe tout, les hommes et les choses. Tout existe pour lui, hors de lui il n'y a plus que le néant. L'histoire du monde, le temps, n'est plus que l'introduction à ce culte ; la chute de l'homme prépare sa réparation ; la croix est plantée auprès de l'arbre qui nous fut si fatal, et fabriquée de son bois. La massue levée sur le front d'Abel figure l'immolation future du Juste par excellence ; si les cataractes du ciel s'ouvrent pour noyer une race coupable, le christianisme futur prépare l'asile à la famille conservatrice de la promesse. Ainsi, création, déluge, patriarches, peuple de Dieu, tout est approprié au christianisme ; ce qui paraît jusqu'à son développement dans l'Evangile n'est que figure et lui seul est la réalité. C'est pour l'Evangile que Moïse entraîne Israël hors de l'Egypte, qu'il fend avec lui les flots de la mer Rouge, qu'il frappe le rocher, qu'il habite le désert ; qu'au milieu des prodiges, la loi préparatoire est donnée sur le mont Sinaï ; que la terre de Chanaan est livrée au peuple précurseur ; que les prophètes publient des oracles ; que Sion résonne de pieux cantiques ; que le roi, suscité *à cause du Christ*, donne ces psaumes qui partout seront répétés jusqu'à la fin des siècles ; que Salomon ajoute aux merveilles du monde ; que le sceptre est conservé dans Juda ; que les Machabées combattent, et l'aigle romaine arrête son vol sur la Cité sainte, pour couvrir de ses ailes pacifiques le merveilleux enfantement qui devait donner au monde un conquérant désarmé, lequel placera son trône sur le Capitole épuré par lui.

Voilà le christianisme comme origine et comme fait. Auguste filiation ! Dans ce spectacle de grandeur, tout se tient ; le premier anneau de la chaîne est caché au fond des cieux ; il s'est continué, il se prolongera jusqu'à la consommation des ... abondance de grâces et de ... enseignement que celui qui ... sipe tout ce que le monde ... et ce qu'il fait ! Quelle filiat... visible dans un pontificat ... nent depuis son divin Auteur, apôtre, le maître universel, ... teur ignoré, qui habite un ... et qui, comme Dieu même, di... sors éternels et rend l'homm... de la Divinité !

Après ces mystères, vient ... mense des devoirs qui lie le ... son berceau jusqu'à son to... gences le suivent partout dans ... blics et secrets ; un verre d'ea... ouvrir le ciel, et un coup d'œi... Cela est terrible ; mais regar... donne, et à quel prix est la ... quoi ! celui qui a quitté les taber... nels, la droite de son Père, p... dans la famille et sous le toi... afin de confondre l'orgueil, l'a... perfection et de toute pureté droit d'imposer à ses disciples ... les austérités, dont il fut le m... taire ? Un chef couronné d'épin... trait des membres délicats ! ... donné pour rien ! Ce qui a ... vainqueur de la mort ne coû... l'homme ! Laissons là de telles ...

Ces vérités, si elles effrayent, ... rassent les plus fermes courage... séquentes à l'ordre du chris... une religion sévère et de prop... sales. Son origine assigne so... destination ; ses dogmes et ses ... ce qu'il exige, ce qu'il prom... menace et ce qu'il faut faire p... gner ou tout perdre. C'est un ... trine complet, constant, con... même, inaccessible aux mélang... Il nous apprend que le séjour ... terre n'est qu'une épreuve, un p... une vallée de larmes ; que la ... bat, la mort une délivrance ; qu... n'aura de repos qu'en Dieu ... syllabe de la loi ne périra ; ... vit en Dieu, c'est richesse vér... toutes les pompes terrestres ... vanité ; qu'être pauvre ou ma... ce peut être un juste motif de ... ciel, ouvert surtout aux indi... fermé à la grande partie des ... monde. Ce redoutable ensei... suivi de la plus imposante imag... l'heure à laquelle le temps ... voiles au sein de l'éternité, laissera... expirant en présence du souve... prononçant à tous les hommes ... arrêt de bonheur ou de malheur ... et sans remède, laissant la di... régner seule sur ce qui fut le m...

RÉSURRECTION. — La résurr... Jésus-Christ est attestée comme ... tous les apôtres et tous les pre... tiens. Il n'est aucune page des ... tures où il n'en soit question ; et ...

jusqu'à nos jours il n'a pas été publié un livre pour ou contre le christianisme où la résurrection ne soit rappelée comme un événement auquel ont cru les disciples de Notre-Seigneur et ceux qui embrassèrent les premiers la religion chrétienne.

Ces hommes ont-ils voulu tromper ou furent-ils trompés eux-mêmes?

Trompés eux-mêmes! Mais comment pouvaient-ils se faire illusion sur la réalité de la présence de Jésus-Christ, quand il vint s'offrir à eux après sa mort? Ce ne fut pas à une seule personne, mais à un grand nombre de témoins que le Sauveur apparut. Il se présenta à ses disciples rassemblés, puis à plusieurs d'entre eux séparément. Ces apparitions eurent lieu à plusieurs reprises, le jour comme la nuit, non de loin, mais d'aussi près qu'il était possible. Les apôtres le touchèrent, conversèrent, mangèrent avec lui, et il souffrit, pour lever leurs doutes, qu'ils examinassent sa personne. — *Voy.* Apparitions.

Non, cela est plus clair que le jour, les apôtres n'ont pu se tromper.

Auraient-ils fait un mensonge et cherché à répandre une conviction qu'ils n'avaient pas? Les Juifs, ne pouvant représenter le corps du Sauveur, prétendirent que ses disciples l'avaient enlevé.

Mais si les disciples de Jésus-Christ ont enlevé son corps, ils n'ont pu croire à la divine résurrection de leur Maître. Ils n'ont pu, à moins d'un excès d'extravagance impossible à concevoir, prêcher la résurrection, la sachant fausse, et braver, pour rendre témoignage à la divinité du Christ, les souffrances, les persécutions et la mort. Pour mettre en doute la résurrection, il faut d'abord renoncer à ne rien croire de ce qu'on n'a pas vu et touché soi-même. En dehors de cette condition, il n'existe aucun fait qui soit aussi logiquement et aussi clairement attesté.

Oui, Jésus-Christ est ressuscité après sa mort; il est sorti triomphant du tombeau, et ce miracle rend témoignage à la vérité des autres dont nous avons parlé. (*Voy.* Miracles, etc.) Aussi tous les Chrétiens ne le croient pas seulement véritable : ils le regardent encore et l'ont toujours regardé comme le fondement de leur foi. Cette uniformité, cette universalité de sentiments, montre bien que les premiers prédicateurs de l'Evangile avaient convaincu ceux qui les écoutaient de la certitude de ce fait; mais ils n'ont pu convaincre les gens sages et prudents qu'en les assurant qu'ils ne leur disaient rien dont ils n'eussent été les témoins oculaires. Il ne fallait pas moins qu'une autorité si décisive, pour faire croire à des personnes un peu raisonnables un fait si extraordinaire, dans des temps surtout où suivre la doctrine des apôtres et s'exposer aux plus grands périls était une même chose. Les livres que nous ont laissés ces premiers disciples du Seigneur, les écrits mêmes de leurs adversaires, nous assurent de la constance avec laquelle ils ont annoncé cette doctrine; nous y voyons qu'ils appuyaient leur témoignage sur celui de cinq cents autres personnes qui avaient vu comme eux Jésus-Christ ressuscité. Ce n'est pas la coutume de ceux qui mentent d'en appeler au rapport de tant de monde. Il est encore moins probable qu'un si grand nombre se soit accordé pour avancer une fausseté; et quand il n'y aurait eu que les seuls apôtres, ces douze illustres prédicateurs de l'Evangile, qui eussent publié la résurrection du Sauveur, nous aurions dû les croire. On n'est pas méchant sans l'espérance de quelque avantage. Or, quel fruit pouvaient-ils tirer de leur mensonge? De l'honneur? Les dignités, les emplois dépendaient des Juifs et des païens, leurs ennemis et leurs persécuteurs. Des richesses? S'avouer disciple du Seigneur, c'était être sûr de perdre les biens que l'on pouvait posséder; et quand on les en aurait laissés jouir, la religion qu'ils suivaient leur apprenait à y renoncer. Pouvait-on conserver ses richesses et aller distribuer aux autres celles de l'Evangile? Enfin, les apôtres et leurs disciples n'avaient point lieu d'espérer que la voie qu'ils prenaient les conduirait aux autres biens de la vie : c'était s'exposer à toutes sortes de travaux, à la faim, à la soif, aux fouets, aux prisons, à la mort.

Ou les apôtres étaient sincèrement persuadés que la religion qu'ils voulaient étendre était véritable, ou ils n'en étaient pas persuadés. Si vous admettez cette dernière supposition, répondez-moi, l'eussent-ils choisie, cette religion? Eussent-ils laissé les autres, où ils pouvaient vivre en sûreté et avec honneur? Je dis plus : quelque véritable qu'ils la crussent, en auraient-ils fait une profession de foi ouverte, s'ils n'eussent été convaincus qu'ils y étaient obligés? Ne pouvaient-ils pas prévoir, et l'expérience ne le leur apprit-elle pas bientôt, que confesser que l'on était Chrétien, c'était vouloir mourir et attirer sur soi la perte d'un grand nombre? Ne voyaient-ils pas que, sans une cause légitime et sainte, l'on ne pouvait donner la moindre occasion à la mort de tant d'hommes sans se rendre coupables d'autant de meurtres qu'il y aurait eu de personnes opprimées ou persécutées pour ce sujet? Que s'ils ont cru que leur religion était véritable, qu'elle était préférable à toute autre, qu'ils devaient la professer publiquement, même après la mort honteuse en apparence de son auteur, l'auraient-ils faite, cette profession, s'ils eussent été trompés dans les promesses que Jésus-Christ leur avait faites de ressusciter? Cette fourberie, cette imposture une fois reconnue, aurait suffi à un homme raisonnable pour l'éloigner d'une créance fondée en partie sur un mensonge si grossier. Enfin, toute religion, et particulièrement celle de Jésus-Christ, défend d'user de mensonge et de faux témoignage, principalement dans ce qui regarde Dieu. Et quand elle ne ferait pas une défense si juste, les apôtres étaient incapables de déguisement : la sainteté de leur vie,

avouée même de leurs adversaires, et la simplicité de leur esprit nous assurent de leur sincérité. Considérez, de plus, combien de maux, quels tourments cruels ils ont endurés pour la défense de ce qu'ils prêchaient; plusieurs d'entre eux ont souffert pour cette cause les genres de mort les plus affreux. Il pourrait arriver que quelque philosophe préférât d'endurer volontairement de grands maux plutôt que d'abandonner une opinion qu'il croit véritable; mais qu'un homme, et, encore plus, qu'un nombre presque infini d'hommes aient voulu défendre, malgré la rigueur du supplice, une opinion dont ils connaissaient la fausseté, et sans avoir intérêt d'empêcher qu'elle fût connue pour telle, c'est ce qui est absolument incroyable. Cette conduite serait insensée; défaut que l'on ne peut reprocher aux apôtres, comme leurs actions et leurs écrits le témoignent. Et ce que nous disons des premiers disciples du Sauveur, il le faut dire de saint Paul, qui n'a pas craint de dire qu'il avait vu Jésus-Christ triomphant dans le ciel. Ce grand Apôtre était orné de toute l'érudition juive; il pouvait prétendre aux plus grands emplois s'il eût suivi le chemin que ses pères lui avaient tracé; mais il a mieux aimé se soumettre au joug de la croix, et embrasser avec elle la haine de ses proches, les fatigues et les dangers de longs voyages, et enfin une mort ignominieuse aux yeux des hommes. Quel témoin! et de quel poids!

Le savant Gamaliel et le roi Agrippa déclarèrent publiquement qu'ils *craindraient de faire la guerre à Dieu*, en frappant les témoins de la résurrection. De son côté, la foule avoue que Jésus est ressuscité; seulement, elle dit que c'est par la nécromancie (54). Notre siècle a rejeté ce petit commentaire; il ne reste plus que le texte pur. En effet, on ne cherche point d'explication à un fait qu'on croit faux : on le rejette purement et simplement. Laissons donc les Juifs et la Mischna.

Dans l'*Apologétique*, il existe un passage que je ne crois pas indigne de vos méditations. Après avoir confessé la résurrection et l'ascension, Tertullien dit : « Toutes ces choses, relatives au Christ, Pontius les a rapportées à César, qui alors s'appelait Tibère (54*) » La même chose est signalée par Justin le philosophe, cinquante ans plus tôt, sous l'empereur Adrien, longtemps avant l'invasion des Barbares et la destruction des archives, alors qu'on pouvait dire au sénat : Consultez-les, vous y trouverez les pièces justificatives du récit évangélique. Ces deux auteurs sont assez haut placés dans l'opinion publique; leurs écrits sont des factums judiciaires; ceux qui les lisent tiennent les rênes du gouvernement; les titres à l'appui de ces Mémoires sont des actes de l'administration, que les Chrétiens constituent hardiment juge et partie. Que pouvaient-ils ajouter en faveur de leur cause, et que pou[…] demander nous-mêmes? Ces his[…] voquent des pièces semblables à [...] le ministère fait aujourd'hui [...] l'intérêt de la vérité historique : [...] pondances et des procès-verbaux.

Si Jésus-Christ n'est pas ressu[scité], saint Paul aux Corinthiens, *notre [prédication] est vaine, votre foi ne porte [sur rien... nous] sommes de faux témoins qui ou[tragent Dieu] en attestant contre la vérité qu'i[l a ressuscité] Jésus-Christ.* (*I Cor.* xv, 14.) L[es prophètes] avaient prédit que le Messie r[essusciterait] après sa mort. Nous lisons : *Si [il donne sa vie] pour le péché, il vivra, il aura [une postérité] nombreuse, il accomplira les [desseins du] Seigneur. Parce qu'il a souffert, [il verra la] lumière, et il sera rassasié de b[iens]* (*Is.* LIII, 10.) Jésus lui-même avait [annoncé plus] d'une fois à ses apôtres que trois [jours après] sa mort il sortirait du tombeau. [Les Juifs] sont encore persuadés que le M[essie qu'ils] attendent doit mourir et ress[usciter. Il est] donc de la plus grande importa[nce de montrer que] l'histoire de la résurrection de [Jésus, telle qu'elle est] tracée par les évangélistes est [à l'abri de] tout reproche et de tout soup[çon de fau]seté.

I. Toute la question se rédu[it à deux ar]ticles, à savoir si Jésus-Christ e[st véritable]ment mort sur la croix, s'il est [sorti] du tombeau lui-même, ou si ses [disciples ont] fait disparaître son corps, si les [preuves] de sa résurrection sont suffisa[ntes... Nous ne] pouvons faire qu'indiquer s[ommairement] les preuves de la vérité de ces [points es]sentiels.

I. La vérité de la mort de J[ésus-Christ] est prouvée par la narration [des] quatre évangélistes, on peut [...] récits dans une concordance, p[...] et la variété des tourments qu[...] fait souffrir : il avait essuyé [...] flagellation cruelle, la violence [...] des soldats; il avait succombé [...] de sa croix; le crucifiement m[...] ses douleurs, on est étonné d[...] vivre encore pendant trois h[eures sur la] croix.

Une troisième preuve est l[e coup de lance] qui lui fut donné par un s[oldat et qui fit] sortir de son côté le sang qui [...] le cœur avec l'eau du péricar[de...] impossible de survivre à ce[tte blessure]. C'est parce qu'il était mort q[ue les soldats] ne lui rompirent point les ja[mbes, comme] aux deux larrons crucifiés ave[c lui...] la précaution que Pilate prit a[vant de per]mettre que le corps de Jésus f[ût détaché de] la croix; il interrogea le cen[turion chargé] du supplice de Jésus pour s[avoir s'il était] véritablement mort : cet offi[cier l'en as]sura.

La cinquième preuve est l'[embaumement] que firent de ce corps Nico[dème...]

(54) S. *Pionii acta*. c. 3 (apud Bolland., 1er Fév.) : « Dicunt Judæi Christum necromantiam exercuisse, ejusque vi post crucem *fuisse suscitatum*.

(54*) Tertullien : « Ea omnia s[uper Christo Pon]tius Cæsari, tunc Tiberio, nuntiavit. [...]

d'Arimathie, opération qui aurait suffoqué Jésus s'il n'avait pas été véritablement mort.

La sixième est l'attention qu'eurent les Juifs de visiter le tombeau de Jésus lorsqu'il y fut renfermé, de sceller la pierre qui en fermait l'entrée, d'y mettre des gardes, de peur que son corps ne fût enlevé par ses disciples, et qu'ils ne publiassent qu'il était ressuscité. Enfin la persuasion dans laquelle les Juifs ont toujours été que Jésus avait été déposé dans le tombeau, et le bruit qu'ils ont répandu de l'enlèvement de son corps pendant que les gardes dormaient. Les Juifs ont toujours contesté sa résurrection, mais ils n'ont jamais nié sa mort. Elle est donc prouvée par tous les faits et par toutes les circonstances qui peuvent la rendre indubitable.

II. Les disciples de Jésus n'ont pas tiré son corps du tombeau; second fait à prouver. 1° Ils n'ont pas osé l'entreprendre: leur timidité est connue, ils en font eux-mêmes l'aveu. Ils s'enfuirent lorsque Jésus fut saisi par les Juifs, saint Pierre qui le suivit de loin n'osa se déclarer son disciple, saint Jean seul osa se montrer sur le Calvaire et se tenir près de sa croix. Pendant les jours suivants ils s'enfermaient de peur d'être recherchés et poursuivis par les Juifs. Lorsque Jésus ressuscité se fit voir à eux, ils le prirent pour un fantôme et furent saisis de frayeur. Ce ne sont pas des hommes capables de vouloir forcer un corps de garde et de tirer par violence un cadavre du tombeau.

2° Quand ils l'auraient osé, ils ne l'ont pas voulu. Pour former ce dessein, il fallait un motif; or les apôtres n'en avaient aucun. Une fois convaincus de la mort de leur Maître, ils ont dû le regarder ou comme un imposteur qui les avait trompés par de fausses promesses, ou comme un esprit faible qui s'était abusé lui-même par de folles espérances. Quel intérêt pouvait donc les engager à braver la haine des Juifs et le danger du supplice, pour soutenir l'honneur de Jésus, pour persuader sa *résurrection*, pour le faire reconnaître comme Messie? Ils ne pouvaient espérer ni de tromper les Juifs, ni d'éviter le châtiment, ni de séduire le monde entier. C'eût été de leur part un crime aussi absurde qu'inutile. Ils ne pouvaient pas compter assez les uns sur les autres pour se persuader qu'aucun ne dévoilerait la conspiration et ne découvrirait la vérité. A moins qu'ils n'aient été tous saisis par un accès de démence, le dessein d'enlever le corps de Jésus n'a pas dû leur venir dans l'esprit.

3° Quand ils auraient entrepris de commettre ce crime, ils ne l'auraient pas pu. Le tombeau était gardé par des soldats; avant d'y placer cette garde, les Juifs avaient eu soin de visiter, de fermer et de sceller le tombeau. (*Matth.* XXVII, 66). Cette opération ne s'était pas faite la nuit ni secrètement, mais au grand jour. On ne pouvait lever une grosse pierre, ni emporter un corps enduit d'aromates sans faire du bruit. Le tombeau était creusé dans le roc; on le voit encore aujourd'hui, mille voyageurs l'ont visité.

4° Enfin, quand les apôtres auraient pu et auraient voulu enlever le corps de leur Maître, ils ne l'ont pas fait. Ils ont été justifiés de ce vol par les gardes, lorsque ceux-ci sont allés déclarer aux Juifs ce qui était arrivé. Si ces gardes avaient favorisé les apôtres pour commettre ce crime, ils auraient été punis, puisque ceux qui gardaient saint Pierre dans la prison furent envoyés au supplice, quoique cet apôtre eût été délivré par miracle. (*Act.* XII, 29.) Au contraire les Juifs donnèrent de l'argent aux soldats, afin qu'ils publiassent que le corps de Jésus avait été enlevé pendant qu'ils dormaient. Mais ces mêmes Juifs ont encore justifié les apôtres de ce crime prétendu. Lorsqu'ils firent mettre en prison et battre de verges saint Pierre, saint Jean et les autres, lorsqu'ils mirent à mort saint Etienne, les deux saints Jacques et saint Siméon, ils ne les accusèrent point d'avoir volé le corps de Jésus-Christ, ni d'avoir publié faussement sa résurrection, mais seulement de l'avoir prêché malgré la défense qui en avait été faite.

Donc les apôtres sont pleinement absous du crime que les Juifs et les incrédules veulent aujourd'hui leur imputer. Si donc Jésus-Christ, après avoir été déposé mort dans un tombeau, a reparu vivant et conversant avec ses apôtres, nous sommes forcés de croire qu'il est ressuscité.

III. La résurrection de Jésus-Christ est attestée par des témoignages irrécusables. Elle l'est en premier lieu par tous les apôtres qui affirment que pendant quarante jours ils ont vu et touché Jésus-Christ vivant, qu'ils ont conversé, bu et mangé avec lui comme avant sa mort. Ils ont donné leur vie en témoignage de ce fait, et leur conduite jusqu'à la mort a été telle qu'il fallait pour mériter une entière confiance.

Cette résurrection est confirmée en second lieu par la persuasion de huit mille hommes convertis cinquante jours après par deux prédications de saint Pierre. Ils étaient sur les lieux, ils ont pu interroger les Juifs et les gardes, visiter le tombeau, consulter la notoriété publique, confronter les témoignages des apôtres avec ceux des ennemis de Jésus, prendre toutes les précautions possibles pour n'être pas trompés. Personne n'a pu se faire Chrétien, sans croire cette résurrection, cela a toujours été le point fondamental de la prédication des apôtres et de la doctrine chrétienne. Il est incontestable qu'immédiatement après la descente du Saint-Esprit il y a eu une Eglise nombreuse à Jérusalem, et qu'elle y a subsisté pendant plusieurs siècles sans aucune interruption; or elle a été composée d'abord par des témoins oculaires de tous les faits qui concouraient à prouver la résurrection de Jésus-Christ.

Ce fait est confirmé en troisième lieu, non-seulement par le silence des Juifs qui n'ont jamais accusé les apôtres de mensonge, ni

d'imposture sur ce point, mais par leur aveu formel. Dans les *Sepher Toldos Ieschu*, ou *Vie de Jésus* qui ont été composées par les rabbins, ils disent que le corps de Jésus mort fut montré au peuple par un certain Tan-Cuma; or, *Tan-Cuma* signifie à la lettre, *miracle de la résurrection*. (*Voy.* l'*Histoire de l'établissement du christianisme, tirée des Juifs et des païens*, p. 82.)

Un quatrième témoignage positif est celui de Josèphe l'historien dans le célèbre passage que nous avons rapporté, et dont nous avons prouvé l'authenticité.

La manière dont Celse, de concert avec les Juifs, a contesté la résurrection de Jésus-Christ est équivalente à un aveu formel. Il dit que les apôtres ont été trompés par un fantôme ou qu'ils en ont imposé. Mais un fantôme ne fait pas illusion pendant quarante jours consécutifs à des hommes éveillés, on ne l'entend point converser, on ne le voit point boire et manger, il ne se laisse point toucher, comme a fait Jésus après sa résurrection. Les apôtres n'ont pas pu en imposer aux Juifs, de manière à leur fermer la bouche, et à déconcerter leur conduite; ils n'ont pu fasciner les yeux ni les oreilles de la multitude de témoins oculaires et placés sur les lieux, qui ont cru à leur prédication. Nous demandons aux incrédules quelle espèce de preuves plus convaincantes ils exigent pour croire la résurrection de Jésus-Christ.

Au reste nous nous bornerons ici au rôle de rapporteur et nous recueillerons seulement ce qu'ont dit au sujet de la résurrection quelques-uns des principaux apologistes chrétiens. Dans son *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Abbadie présente les quelques considérations suivantes :

« Après les miracles de Jésus-Christ, dit-il, vient sa résurrection qu'il est bon de considérer dans son enchaînement avec les miracles, car, si cette résurrection est véritable, il est incontestable que les miracles sont vrais; il est difficile que l'on doute de la résurrection.

Les évangélistes nous apprennent unanimement qu'il avait plusieurs fois prédit à ses disciples sa mort et sa résurrection. Ainsi, après cette admirable confession de Jésus-Christ, que saint Pierre venait de faire en présence des autres disciples en lui disant : *Vous êtes le Christ et le Fils du Dieu vivant*, (*Matth.* XVI, 16) et lorsque Jésus-Christ couronna cet aveu par cette magnifique promesse : *Tu es heureux, Simon, fils de Jona, car la chair ni le sang ne t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux; et moi je te dis que tu es Pierre* (*Ibid.*, 17-20), etc.; immédiatement après Jésus-Christ prédit la mort qu'il doit souffrir de la part des sacrificateurs et des Juifs, mais il ajoute qu'il doit ressusciter au troisième jour; *ensuite, Jésus-Christ commença à déclarer à ses disciples qu'il devait aller à Jérusalem, souffrir beaucoup des anciens, des scribes, des princes et des prêtres, être mis à mort et ressusciter le troisième jour. Et Pierre, le prenant à part, commença à l'a... disant : Que cela soit loin de vous... Il ne vous arrivera rien de tel. Jes... nant vers Pierre, lui dit : Retir... Satan; tu m'es un sujet de sca... que tu ne sens pas ce qui est de D... qui est des hommes.* (*Ibid.*, 21-...) a un air naturel et sincère. Cett... circonstances qui, en apparence, ... de rapport ne vient point dans ... sent bien, quoiqu'on en ait, ... force de la vérité et non le ... de ces circonstances qui a obl... liste à les réunir dans un mêm... qui nous donne nécessairement ... que Jésus-Christ a véritablement ... mort et sa résurrection avant q... fert l'une, et que l'autre soit arr...

Mais ce qui le montre mieux ... que Jésus-Christ, la veille de ... fait une chose qui n'avait jam... et qui sans doute ne se fera ja... blit une commémoration de la ... souffrir. *Or, pendant qu'ils ... prit du pain, le bénit, le romp... à ses disciples, en disant : Pren... ceci est mon corps; et prenant ... rendit grâces et la leur donna, ... vez-en tous; car ceci est mon san... la nouvelle alliance qui sera ... plusieurs, afin que les péchés ... Faites cela en mémoire de moi.* (... 26, 27; *Luc.* XXII, 19, 21.) Jésu... nonce qu'il souffrira la mort ... ses persécuteurs, il pouvait ... s'éloignant, il blâme, ou plut... la tentation de Pierre qui cher... tourner de mourir ainsi; il regar... mort comme devant avoir des ... reuses et salutaires : et quelles ... taires et heureuses pouvait av... elle n'était suivie de sa résurre...

Du reste, il ne saurait tomber ... prit d'un homme sensé que les ... aient inventé l'histoire de l'in... l'Eucharistie. Ce serait une gra... gance de supposer qu'une dou... vres pêcheurs consternés par la ... Maître, désabusés de l'opinion q... tablir le royaume d'Israël, qui ... ce qui doit arriver par la doctri... cifié, aillent s'aviser d'une si ... invention, et fassent dire à Jés... *Ceci est mon corps, ceci est le sa... répandu pour vous :* paroles qui ... chose de nouveau et de surpre... que saint Paul et les évang... tent d'un commun accord, ... concertés; ce serait, dis-je, une ... extravagance de s'imaginer qu'... eussent eu seulement la pensée ... ces paroles et cette histoire de ... de l'Eucharistie, qu'il est abso... tile de s'arrêter plus longtemps ... voir.

Certainement, on ne doutera ... sus-Christ n'ait prédit qu'il ress... l'on observe que ce n'est que ... ment que les docteurs juifs ...

des auprès de son tombeau, et qu'ils en font sceller la pierre.

Les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent chez Pilate, disant : Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur a dit lorsqu'il était encore vivant : Après trois jours, je ressusciterai. Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent et ne l'enlèvent, et ne disent au peuple : Il est ressuscité des morts; la dernière erreur serait pire que la première. Pilate leur dit : Vous avez des soldats, allez et gardez-le comme vous le voulez. Et ceux-ci s'en allèrent, placèrent des gardes autour du sépulcre et scellèrent la pierre. (*Matth.* xxvi, 62-66.)

C'est là un fait que les disciples n'auraient ni pu ni osé supposer contre la notoriété publique. Ce fait s'accorde d'abord très-bien avec les suites de l'événement; comment le bruit se serait-il répandu à Jérusalem que les gardes dormaient lorsque les disciples enlevèrent le corps de Jésus, si, en effet, on n'y avait pas mis de gardes? Et pourquoi était-il nécessaire d'y mettre des gardes, si ce n'était pour empêcher les disciples de faire courir le bruit que Jésus-Christ était ressuscité.

Mais voyons ce qui arrive de tout cela. Les gardes ne peuvent empêcher que ce corps ne sorte de son tombeau. Est-ce que les gardes ont eu peur, ou bien les a-t-on obligés à se taire à force d'argent? Si les gardes ont été gagnés, on peut croire que ce n'est pas en faveur des disciples, ils risquaient de perdre la tête pour expier le crime de leur négligence ou de leur trahison. Sont-ils timides? Mais comment les gardes deviennent-ils timides lorsque les disciples deviennent tout à coup si courageux, et qu'ils ont la hardiesse d'enlever le corps mort de celui dont ils avaient abandonné la personne vivante? D'ailleurs, comment les gardes peuvent-ils faire le rapport qu'on leur attribue, sans se contredire manifestement? Car s'ils dormaient, comment savent-ils que ce sont les disciples de Jésus-Christ qui ont enlevé son corps? Mais pourquoi, pour son honneur et la gloire de la vérité, le sanhédrin ne fait-il pas mettre ces gardes à la question? Si cela ne leur vient pas sur-le-champ à la pensée, n'était-il pas naturel, indispensable, obligatoire, qu'ils le fissent lorsque, quelque temps après, ils virent toute la ville de Jérusalem disposée à embrasser la foi du crucifié et qu'il se trouve, en un jour, trois mille personnes qui croient à ce crucifié cinquante jours après sa mort? Certainement les gardes étaient encore à Jérusalem; le grand conseil avait la même puissance et la même autorité ; il importait de punir la négligence des gardes ou de leur arracher le secret de leur perfidie, et de les obliger à faire connaître celui ou ceux qui les avait subornés; il importait, dis-je, de faire cet examen et pour justifier la conduite du grand conseil, et pour empêcher la conversion d'une infinité de personnes qui se rangeaient du parti des disciples de ce prétendu imposteur. Je vais plus loin : lorsque le jour de la Pentecôte, c'est-à-dire cinquante jours après la mort de Jésus-Christ, les apôtres paraissent dans la ville de Jérusalem pour témoigner qu'ils ont vu Jésus-Christ délivré de son tombeau ; qu'après leur être apparu et être monté au ciel, il a répandu sur eux les dons extraordinaires et miraculeux du Saint-Esprit, pourquoi le sanhédrin, qui a un si puissant intérêt à découvrir les auteurs de l'enlèvement du corps de Jésus-Christ, ne saisit-il pas les apôtres pour leur faire avouer les choses comme elles se sont passées? Que ne met-il Joseph d'Arimathie et tous ces hommes en prison jusqu'à ce qu'ils aient confessé la soustraction de ce corps avec toutes les autres circonstances de leur imposture?

Au reste, il est infiniment remarquable que pas un ne s'est ni coupé, ni trahi, et que ce n'est point ici un concert entre les douze apôtres, mais entre tous les disciples de Jésus-Christ, qui sont en fort grand nombre. Jésus-Christ, après sa résurrection, apparaît, tantôt à des femmes à qui il ordonne de rapporter à ses frères qu'il les précédait en Galilée (*Matth.* xxviii, 10) ; tantôt à Pierre (*Luc.* xxiv, 34); tantôt aux douze (*Matth.* xxviii, 16 seqq.); tantôt il va les trouver lorsqu'ils pêchent sur la mer (Joan. xxi, 1 seqq.); tantôt il vient dans leurs assemblées lorsqu'ils se réunissent pour prier Dieu (*Luc.* xxiv, 33 seqq.); tantôt il se met à table et mange et boit avec eux (*Joan.* xxi, 4 seqq.); tantôt il leur donne divers enseignements, et les fait souvenir des choses qu'il leur enseignait avant sa mort (*Luc.* xxiv, 45, seqq.); tantôt il se manifeste à une assemblée de plus de cinq cents disciples (*I Cor.* xv, 6); tantôt il convainc un incrédule en lui faisant toucher ses pieds et ses mains (*Joan.* xx, 26 seqq.) ; tantôt il apparaît à deux disciples qui allaient à Emmaüs, les entretient et leur explique les Ecritures (*Luc.* xxiv, 13 seqq.); tantôt il les rassemble et leur ordonne d'aller enseigner toutes les nations en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. (*Matth.* xxviii, 18 seqq.) Il faut enfin considérer la multitude des disciples qui viennent témoigner que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts. Saint Paul dans un passage de ses Epîtres (*I Cor.* xv, 6), dit que Jésus-Christ a apparu à cinq cents frères à la fois, et il ajoute que, de ce nombre, la plupart sont encore vivants. Il est certain que saint Paul n'aurait ni osé, ni pu, ni voulu parler de la sorte, s'il n'y avait pas eu, en effet, beaucoup de personnes qui témoignassent d'avoir vu Jésus-Christ depuis sa résurrection. Or, je demande s'il est raisonnable de supposer une imposture aussi énorme que celle-ci le serait, si le fait qu'on met en avant n'était point?—Cela n'est ni humain, ni possible, ni imaginable.

« Le plus grand miracle de Jésus-Christ, » dit M. Dufour (*Sermons sur la divinité de Jésus-Christ*,) « est sans contredit celui de sa résurrection. Lorsqu'il rappelait du tombeau le fils de la veuve de Naïm (*Luc.* vii,

11 seqq.) ou celui qu'il aimait (*Joan.* XI, 1 seqq.), c'était la vie qui commandait à la mort. Ici, c'est la mort qui triomphe d'elle-même. De ce fait, d'ailleurs, ressort la certitude de la divinité de Jésus. Car le Fils de Dieu avait annoncé cette résurrection comme le témoignage de sa divinité. Dieu ne redonne point la vie à un imposteur.

Qu'un fait se soit accompli il y a dix-huit siècles, ou qu'il s'accomplisse dans les jours mêmes où nous vivons, c'est la même chose pour la vérité, la même chose pour celui qui examine tout au poids d'une raison sévère et consciencieuse ; mais c'est chose bien différente pour l'imagination. Un fait agit plus puissamment sur un homme qui en est témoin, que sur l'homme à qui on le rapporte après son accomplissement.

Ainsi, le miracle divin de la résurrection du Sauveur ne produit pas sur nos sens l'impression profonde qui eut lieu dans la Judée.

Pour que le prodige de la résurrection de Jésus-Christ repose sur une base inattaquable, il faut deux choses : il faut que sa mort soit certaine, et aussi sa vie nouvelle après la mort. Inutile de vouloir établir que Jésus-Christ est réellement mort ; la lance qui a percé son côté le démontre à la science ; puis, jamais aucun homme n'a douté de ce fait. On peut s'en rapporter à la haine des Juifs qui eurent hâte d'achever leur victime. Il faut donc seulement prouver qu'il a véritablement recouvré la vie : c'est ce que nous allons faire.

Ce sont les apôtres et les disciples qui nous rapportent la victoire de Jésus-Christ. Les apôtres n'ont pu être trompés sur le fait de la résurrection ; car supposer que les apôtres ont pu se tromper, c'est dire que, par suite d'une imagination frappée, séduits par les promesses de leur Maître, ils ont cru voir, entendre un être qui n'existait que dans leur pensée : cette supposition est ridiculement absurde. Rien n'annonce, dans les apôtres, cette disposition à une facile illusion. Quand les saintes femmes reviennent du sépulcre, publiant que leur Maître est ressuscité, ils les repoussent par de rudes paroles : deux disciples conversent longtemps avec le Sauveur sans le reconnaître ; ce n'est qu'à la fraction du pain qu'ils s'aperçoivent de leur bonheur. (*Luc.* XXIV, 13 seqq.) Saint Thomas, malgré le rapport de tous, refuse d'ajouter foi au prodige, s'il ne touche le corps de Jésus, s'il ne met ses mains dans ses plaies, dans son côté ouvert. (*Joan.* XX, 26 seqq.) Ce n'est pas à quelques hommes seulement qu'il est apparu, mais à plus de cinq cents à la fois réunis : Supposez donc que cinq cents personnes croient voir, entendre un homme qu'ils ne voient point, qu'ils n'entendent point ? Mais on a dit : Pourquoi le Sauveur n'a-t-il point parcouru de nouveau, après sa résurrection, cette Judée qu'il avait visitée durant sa vie mortelle ? autant vaudrait demander pourquoi il n'a point parcouru toutes les parties du monde habité, et pourquoi il ne reste pas sur la terre pour la certitude de notre conviction ? Mais exposer un semblable vœu c'est le réfuter. Jésus-Christ, en se trouvant

au milieu de cinq cents d'en-
prouvait-il évidemment le m[...]
parlons ? Répondez. Jésus-Ch[...]
quarante jours avec ses disci[...]
avec eux, en montant au ciel ;
prouvait-il suffisamment sa r[...]
Sans doute. Qu'est-il besoin d[...]
ves ?.... Qu'on parcoure l'histoi[...]
ditions, on ne pourra trouver u[...]
seule voix qui puisse flétrir le [...]
douze pêcheurs ; tout plutôt pr[...]
y avait dans ces hommes une [...]
chante, une ingénuité qui ex[...]
soupçon ; cette simple réflex[...]
d'une certaine valeur aux espr[...]

Les apôtres ont été séduits, [...]
la résurrection ? Pourquoi ann[...]
monde les mystères d'ignomin[...]
blessants pour l'orgueil ? est-c[...]
devait attendre d'hommes s[...]
vous l'entendez ?

Quant à ces esprits qui s'en[...]
dire que les apôtres ont ch[...]
dans la doctrine qu'ils ont pr[...]
écoutent ces quelques mots : L[...]
des gens sans lettres, sans s[...]
voulez qu'ils forment le dessei[...]
les sages et les rhéteurs ? Vo[...]
se flattent de l'espoir de réussir[...]
sein ? Cela ne se peut. En prê[...]
nouveau, un Dieu jaloux deva[...]
ployer tous les autres dieux, i[...]
rectement contre les lois des [...]
devaient attendre les persécutio[...]
et ce fut là, en effet, ce qui a[...]
voulez que ces hommes fussent[...]
le triste désir de se faire un n[...]
oubliez donc qu'ils ont prêché, [...]
nécessité de l'humilité, cette ver[...]
au monde ? Vous oubliez donc [...]
dans aucune de leurs actions, [...]
d'orgueil ne paraît avoir travers[...]
Quand l'ambition tourmente l[...]
trahit un jour ; et pourtant, par[...]
nombre de disciples, pas un fai[...]
qu'un seul soit sorti des borne[...]
humilité du sage. Pour couper c[...]
discussion, j'ajoute qu'il y avait [...]
possibilité pour les apôtres d'[...]
la terre la foi en la résurrec[...]
qu'elle eût été une invention. [...]
que cinq cents personnes ont vu [...]
ressuscité. On pouvait les interr[...]
cher à les surprendre dans le[...]
peser les témoignages divers : [...]
cela ; car les apôtres convertiss[...]
de peuples, par milliers, et que [...]
seulement après la résurrection [...]
Et certes, il n'est pas naturel q[...]
quitte la religion de ses pères, [...]
men profond de celle qu'il veut [...]
Ce qui encore commandait plus [...]
ment cet examen aux païens, c'[...]
ligion nouvelle prescrivait toutes [...]
et condamnait toutes les passions [...]
et favorisait même le paganisme [...]
ayant été fait, l'imposture ne p[...]
meurer ; car, parmi les cinq cents [...]
il y avait des hommes, des enfants[...]

ient de pauvres artisans, sans lettres science. Comment supposer que, dans ule, il ne se soit pas trouvé une âme pour démontrer la fourberie? C'est npossible; puis rappelez-vous ce que divisions parmi les hommes: la ja-la haine, l'amour-propre froissé. Et oi si un secret semblable est possible. mble d'absurdité, si on suppose que res ont pu tromper, il faut admettre ns cette vaste conspiration, il ne s'est contré un seul membre qui ait averti e, un ami, une épouse, un enfant de ; cela est-il admissible? Ainsi les n'ont pu tromper, ils ne l'ont pas t ils n'ont pas été trompés. »

peut » dit l'abbé Duvoisin, « réduire hefs les preuves de la résurrection s-Christ : la tradition constante et la lique de l'Eglise chrétienne, l'auto-témoins cités dans l'histoire évan-, la liaison nécessaire de plusieurs contestables avec le fait de la résur-

n est pas du christianisme comme de s institutions que l'on trouve éta-ns le monde, sans que l'on puisse , comment et par qui elles ont com-Nous en avons une histoire suivie onte sans interruption jusqu'à l'é-le sa naissance; et nous apprenons de istoire que la résurrection de Jésus-a toujours été l'objet et le fondement i chrétienne.

fête solennelle, aussi ancienne que le nisme, est encore aujourd'hui un ent authentique de la résurrection. milieu du IIe siècle, il s'éleva une ation sur le jour où cette fête devait rer. Les Eglises d'Orient prétendaient pôtre saint Jean les avait instruites à r la Pâque le même jour que les Juifs, lire le quatorze de la lune de mars. de Rome et les Eglises d'Occident se nt sur l'autorité de saint Pierre pour r la Pâque chrétienne au dimanche vait le jour de la Pâque judaïque. La e de Rome a prévalu; le concile de n 325, en a fait une loi pour tous les ns. Cette dispute qui dura longtemps ut soutenue, de part et d'autre, avec ip de vivacité, nous prouve évidem-ie l'Eglise chrétienne a toujours fait on de croire la résurrection de Jésus-et qu'elle a toujours regardé la com-ition de ce grand miracle comme une ssentielle de son culte.

st incontestable que la foi publique isurrection remonte jusqu'au temps nement. L'on ne peut assigner un itant où les Chrétiens n'en aient pas fession. Il est même évident que cette e a toujours été le motif principal et ment du christianisme, et que ja-n n'aurait vu se former une seule chrétienne, si la résurrection de Jésus as été annoncée et reconnue *immédia-après sa mort*.

rçois donc, dans la tradition chré-tienne, un premier caractère qui ne me permet pas de la confondre avec ces opinions populaires qui s'évanouissent dès qu'on entreprend de remonter à la source. Cette foi publique et constante d'une société immense, composée de peuples inconnus les uns aux autres, me paraît plus imposante et plus authentique, à mesure que je me rapproche de son origine. Si l'on peut dire de chaque génération, qu'elle a recueilli la foi de la génération précédente, je demanderai où la première génération a puisé sa foi si ce n'est dans la vérité reconnue du fait de la résurrection?

2° Je ne puis pas supposer que ce soit par l'impulsion des préjugés et des opinions dominantes que les premiers Chrétiens aient été conduits à la foi de la résurrection. C'était ou des Juifs ou des idolâtres, ou des philosophes, tous imbus de principes bien contraires à la nouvelle religion. Le christianisme, combattu par tous les préjugés de l'éducation et de l'habitude, méprisé et persécuté dans sa naissance, n'avait aucun de ces moyens de séduction qui agissent sur l'esprit et sur le cœur humain. Par quel autre motif que celui de la vérité connue, la foi de la résurrection a-t-elle donc pu s'établir?

3° Enfin la résurrection de Jésus-Christ n'était pas un fait obscur indifférent, étranger aux intérêts et aux passions qui ont coutume de remuer les hommes. Il ne s'agit pas, entre ceux qui la croyaient et ceux qui ne la croyaient pas, d'une simple diversité d'opinion sur un point d'histoire. La religion, l'ordre public en dépendaient. D'une part les pharisiens, les prêtres, les chefs de la nation juive, ne pouvaient voir sans effroi que l'on entreprît de persuader la résurrection et la divinité d'un homme qu'ils avaient crucifié. De leur côté les disciples de Jésus ne pouvaient se dissimuler le danger auquel ils s'exposaient, en accusant du plus grand de tous les crimes les magistrats de leur nation. Toute la ville de Jérusalem avait les yeux ouverts sur une cause si importante. Je ne puis donc pas supposer que la foi de la résurrection se soit établie d'une manière imperceptible, sans discussion, sans que les hommes éclairés y prissent intérêt. La nature du fait ne le permettait pas, et d'ailleurs toute l'histoire de ces temps-là me prouve incontestablement que la foi des Chrétiens n'a pris le dessus qu'après avoir triomphé des contradictions les plus violentes et les plus opiniâtres.

La tradition constante et la foi publique de l'Eglise nous conduisent de siècle en siècle, par une succession non interrompue, jusqu'aux témoins de la résurrection. Ces témoins, ce sont Jésus lui-même, les apôtres et les Juifs.

Je place Jésus-Christ à la tête des témoins de la résurrection, par ce qu'il l'a prédite, et qu'une telle prédiction suppose et prouve qu'il avait le pouvoir de la vérifier.

1° Jésus a prédit sa résurrection publiquement, de la manière la plus formelle. *Cette race perverse et adultère demande un signe* (il

parlait aux prêtres et aux pharisiens), *et il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe du prophète Jonas. Car de même que Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.* (*Matth.* xii, 38-40; xvi, 21, 22; xx, 19; xxvi, 23; *Marc.* x, 34; xiv, 22; *Luc.* ix, 22; xi, 29, 30; xviii, 31-34.) Cette prédiction n'était pas obscure; elle fut entendue des Juifs, et ils nous l'apprennent eux-mêmes, lorsqu'après le crucifiement ils dirent à Pilate : « Nous nous souvenons que ce séducteur a dit : Dans trois jours je ressusciterai. » Les chefs de la Synagogue en attestent l'authenticité par les mesures qu'ils prennent pour la démentir.

Raisonnons maintenant dans la double hypothèse de la vérité et de la fausseté de la résurrection.

Si Jésus est ressuscité, il est indubitablement Dieu, et s'il est Dieu, il convenait qu'il annonçât sa résurrection, à ses disciples, et à ses ennemis. A ses disciples, pour soutenir leur foi contre le scandale de la croix; à ses ennemis, pour défier tous leurs efforts, pour donner plus d'éclat au miracle qui devait mettre le sceau à la divinité de sa mission. Si, au contraire, Jésus n'était pas Dieu, cette prédiction ne pouvait servir qu'à faire échouer ses projets, soit en désabusant les disciples qu'il avait séduits, soit en fournissant à ses ennemis un moyen sûr et facile de le convaincre d'imposture à la face de l'univers.

Qu'un homme de génie, par cet ascendant que les grandes âmes savent prendre sur le vulgaire, par le charme de l'éloquence, par des dehors imposants de vertu, par des prestiges mêmes, si l'on veut, parvienne à subjuguer quelques hommes simples et crédules, on le conçoit et l'histoire nous en offre mille exemples. Mais ce qu'on n'a point encore vu, c'est que l'auteur d'une imposture, jusque-là si heureuse, aille de lui-même sans nécessité, sans motif, ouvrir les yeux à tous ceux qu'il a séduits. Or tout autre que l'Arbitre souverain de la vie et de la mort, en prédisant à ses disciples qu'il sortirait du tombeau, détruirait, par cela seul, toute la confiance qu'il aurait pu leur inspirer.

En effet, j'interroge l'incrédule, et je lui demande si les disciples de Jésus, sur l'autorité de sa prédiction, croyaient fermement qu'il dût ressusciter, ou si leur foi encore faible et vacillante, attendait l'événement pour se fixer? Qu'il choisisse entre ces deux suppositions, et qu'ensuite il m'explique comment après avoir attendu vainement l'exécution de la promesse de leur maître, après s'être convaincus de la fausseté de sa prédiction, les disciples ont pu se persuader encore qu'il était le Fils de Dieu. A la vue d'une preuve si palpable d'imposture, la foi des disciples, quelles que soient leurs préventions, s'éteint nécessairement pour faire place à l'indignation et à la honte de s'être laissés tromper. Loin de songer à perpétuer une fable dont l'auteur s'était trahi si visiblement, il ne ... retourner à leurs barques et ... trop heureux si un prompt ... robe à la vengeance des lois, ... curité fait oublier qu'ils ont été ... du faux prophète!

Une semblable prédiction ... bouche d'un imposteur, ne ... avoir d'autre effet que de for... ples à l'abandonner. J'ajoute qu... préparé à ses ennemis un moyen ... cile de le convaincre, à la face ... de mensonge et d'impiété.

S'il se rencontrait un chef ... téméraire pour dire qu'il se m... de vie trois jours après sa mort ... l'effet naturel et nécessaire d'u... gente prédiction? Tout ce que p... mettre le prétendu prophète ... fable de sa résurrection s'accr... pande dans le monde. Ma s ... de séduction sont ensevelis av... posture meurt avec l'imposteur ... ne laisse un parti assez hardi po... dre, assez habile pour venir à b... der que la prédiction s'est véri...

Tout l'espoir de Jésus, dans l'incrédulité, reposait donc sur l'habileté de ses disciples. V... voir si c'était en les flattant de ... de la résurrection qu'il pouvait ... ser à sa mémoire et au succè... prise. Je le suppose toutefois ... sente ces hommes si timides, ... ques jours auparavant, transform... en conspirateurs intrépides et ... soutenir la résurrection d'un h... a trompés pendant sa vie, et ... sur une croix, ne leur a légué ... d'une mort semblable à la sien... le premier pas, un obstacle insur... arrête, c'est la prédiction de leur ... truits, par cette imprudente ... cours qu'allait prendre l'impost... tres et les pharisiens ont rompu ... tes les mesures des conjurés ... des gardes au sépulcre; ils y ... sceau public; ils sauront b... qu'on enlève le cadavre; il ... difficile de le produire après ... révolus. Ce terme expiré, la ... surrection est étouffée avant ... ait vu le jour.

En deux mots, Jésus a pré... citerait. Donc il est ressuscité.

Le fait de la résurrection est ... seulement par les écrivains du N... tament, mais encore par tous ... les disciples de Jésus-Christ; ... gnage, unanime et persévérant ... suspect ni d'illusion, ni d'imp...

D'abord la nature du fait, ... la multiplicité et la variété ... qui les constataient, ne perme... croire que des témoins aient été ... n'est pas en songe, ou d'une ... tive, ce n'est pas une seule f... après sa mort, se montre à ses d... pendant quarante jours cons...

toute l'intimité du commerce le plus familier : *Præbuit seipsum vivum in multis argumentis per dies quadraginta apparens eis et loquens.* (*Act.* I, 3.)

Direz-vous que les apôtres étaient préparés par leurs préventions et leur crédulité à prendre pour réels des faits et des discours qui n'existaient que dans leur imagination?

Mais, en premier lieu, une pareille illusion supposerait la démence portée à son comble; et la démence n'admet pas cette uniformité dans les récits, cette liaison dans les faits, cette profonde sagesse dans les discours que nous offre l'histoire de Jésus ressuscité.

En second lieu, rien ne paraît plus éloigné de l'esprit des disciples que la prévention et la crédulité à l'égard de la résurrection de leur Maître. Ils traitent d'extravagance le premier rapport qu'on leur en fait : *Et visa sunt ante illos quasi deliramenta verba ista, et non crediderunt illis.* (*Luc.* XXIV, 11.) Ils sont assurés que le corps n'est plus dans le sépulcre, et ils ne sont pas encore persuadés. Jésus se montre à Madeleine, il lui adresse la parole, il l'appelle par son nom; Madeleine le reconnaît enfin et court annoncer aux disciples ce qu'elle a vu. Mais son témoignage ne suffit pas; il faut que Jésus leur apparaisse, qu'il leur parle, qu'il leur montre les cicatrices de ses plaies. Thomas, qui n'était pas présent lors de cette première apparition, refuse d'en croire ses collègues; il ne se rend qu'après avoir vu et touché les traces récentes des clous et de la lance.

Dans ce récit, que je suis forcé d'abréger, mais dont tous les détails sont précieux, reconnaissez-vous la marche de la prévention, de la crédulité et de l'enthousiasme? Ne vous semble-t-il pas, au contraire, que les apôtres portent la défiance jusqu'à l'excès? Et n'êtes-vous pas tenté de leur adresser le reproche que Jésus fait aux disciples d'Emmaüs qui s'entretenaient avec lui sans le connaître : *O insensés qui vous roidissez contre la foi! « O insensati et tardi corde ad credendum! »* (*Luc.* XXIV, 25.)

Mais c'est trop nous arrêter sur une supposition qui ne soutient pas le plus léger examen. Les témoins de la résurrection n'ont pu s'en laisser imposer. Voyons s'il est permis de croire qu'ils aient formé le dessein d'en imposer eux-mêmes.

Ou les apôtres s'attendaient à voir leur Maître ressusciter, comme il l'avait annoncé si expressément, ou ils ne s'y attendaient pas.

Dans la première supposition, ils ont dû se reposer sur lui-même du soin de vérifier sa prédiction. Ils n'avaient nul besoin de s'engager dans une manœuvre aussi dangereuse que criminelle; et si leur attente était trompée, il ne leur restait, comme je l'ai déjà dit, que d'abandonner la mémoire d'un homme qui les avait si grossièrement abusés.

Dans la seconde supposition, nul motif, nul intérêt, nul espoir ne pouvait les engager à concerter la fable de la résurrection. Du côté du monde, ils avaient tout à craindre; du côté du ciel, ils ne pouvaient attendre que les châtiments réservés au blasphème et à l'impiété. Le fanatisme ne les aveuglait pas sur ce qu'il y avait de criminel dans leur projet, et le faux zèle ne justifiait pas l'imposture à leurs yeux. *Si le Christ n'est pas ressuscité,* disait saint Paul, *nous portons un faux témoignage contre Dieu : « Invenimur et falsi testes Dei. »* (*I Cor.* XV, 14, 15.)

Quand on admettrait que les apôtres auraient eu quelque intérêt à répandre la fable de la résurrection, les obstacles insurmontables que présentait l'exécution de cette entreprise ne leur permettaient pas de la tenter. Obstacles pris de la nature même du projet, qui demandait que l'on fît disparaître le cadavre dont les Juifs s'étaient assurés par une garde militaire. Obstacles de la part des complices, qui se trouvaient en grand nombre, et parmi lesquels il ne fallait qu'un traître, un second Judas, pour en dévoiler la fraude et en immoler les auteurs à la risée publique et à la vengeance des lois. Obstacles de la part des prêtres, des magistrats, de la nation tout entière, que la fable de la résurrection couvrait d'une infamie éternelle, et qui avaient en main tous les moyens de droit et de force propres à confondre et à punir les imposteurs. Obstacles de tous les genres, qui donnent à ce projet un caractère d'extravagance tel, que l'imagination épouvantée ne peut se figurer qu'il y ait eu, d'une part, des hommes assez fous pour en concevoir l'idée, et de l'autre, des hommes assez stupides pour en permettre l'exécution.

Nous pouvons compter parmi les témoins de la résurrection jusqu'aux Juifs qui ont refusé de la croire. Leur incrédulité porte avec elle des caractères si manifestes de mauvaise foi, qu'elle équivaut à un aveu formel.

Pour vous en convaincre, je n'ai besoin que de mettre sous vos yeux ce que firent les chefs de la Synagogue avant la résurrection, pour arrêter l'effet de la prédication des apôtres.

Avant la résurrection, les princes des prêtres et les pharisiens scellent l'entrée du sépulcre; ils y placent des satellites, pour en défendre l'accès. Par ces mesures, ils se constituent dépositaires et gardiens du corps de Jésus; ils en répondent contre tous les efforts des disciples; et ils s'engagent tacitement à le représenter après trois jours fixés pour la résurrection. Qu'arrive-t-il, cependant? Dès le troisième jour, les sceaux du sépulcre sont brisés, la pierre énorme qui le fermait est renversée, les satellites sont dissipés, le cadavre a disparu; il ne reste que les linges qui l'enveloppaient.

D'après ces faits, publiés par les apôtres et non contestés par les Juifs, il faut admettre, ou que Jésus est ressuscité, ou que ses disciples ont enlevé le cadavre à force ouverte. Mais, outre que c'eût été de leur part un projet insensé, soit qu'ils crussent, soit qu'ils ne crussent pas à la divinité de leur Maître;

outre qu'on ne peut leur supposer ni le courage, ni les forces nécessaires pour l'exécution, les chefs de la Synagogue en avaient rendu le succès impossible, et ils ne sont plus en droit d'alléguer cet enlèvement après qu'ils ont prévu et qu'ils ont pris, pour l'empêcher, toutes les mesures que pouvait suggérer la prudence éveillée par la haine, soutenue de l'autorité et de la force publique.

A plus forte raison ne méritent-t-ils pas d'être écoutés lorsqu'ils viennent nous dire que les disciples ont forcé le sépulcre pendant que les gardes dormaient tous à la fois sans que leur sommeil eût été troublé par le tumulte inséparable des efforts et des mouvements que suppose une pareille expédition. Un fait aussi destitué de vraisemblance, demanderait, comme l'observe saint Augustin, d'autres garants que des témoins endormis. (*Matth.* XXVII, 62-66; XXVIII, 4, 11-15.)

Sherlock, dont nous parlerons plus loin, met, à cet égard, dans la bouche de son avocat, un argument sans réplique contre l'objection faite par son adversaire, que les gardes avaient rapporté aux princes des prêtres que les disciples avaient enlevé le corps de Jésus-Christ pendant leur sommeil.

« Les gardes, » a dit M. A...., « ont avoué la vérité et déclaré que pendant qu'ils dormaient, les disciples avaient enlevé secrètement le corps de leur Maître. Je voudrais que ces gardes fussent ici, je leur demanderais comment ils ont pu donner une relation si exacte de ce qui s'est passé *pendant qu'ils dormaient;* ce qui les a portés à croire que le corps avait été dérobé, et que c'étaient les disciples qui l'avaient emporté, puisque de leur propre aveu ils dormaient; de sorte *qu'ils n'avaient pu rien voir.* Mais comme on ne saurait les faire comparaître devant cette cour, qu'il me soit permis de faire les mêmes questions à M. A.... et de lui demander s'il peut prouver *par de bonnes autorités,* qu'aucun homme ait jamais été admis, dans quelle cour de justice que ce soit, à rendre témoignage de la vérité d'un fait *arrivé, de son propre aveu, pendant qu'il dormait.* »

Tout ce que l'on peut conclure du bruit de l'enlèvement semé dans le peuple par les chefs de la Synagogue, c'est que de leur aveu le cadavre n'était plus dans le sépulcre avant la fin du troisième jour; et cet aveu, dans leur bouche, est un témoignage forcé en faveur de la résurrection.

Tandis que, par une fable si mal concertée; les prêtres et les pharisiens s'efforçaient de démentir la prédiction de Jésus-Christ, les apôtres, au milieu de Jérusalem, se portaient hautement pour témoins de son accomplissement. Le contraste de leur assurance et de leur intrépidité avec la mollesse et la timidité de la Synagogue fait assez voir de quel côté se trouvent la bonne foi et la vérité.

Pierre et Jean venaient de guérir à la porte du temple, en présence d'une foule innombrable, un homme boiteux de naissance et connu de toute la ville. Ils avaient pris occasion de ce prodige [...] au peuple la résurrection de [...] laient encore, lorsqu'il survien[...] des magistrats du temple et [...] qui les font saisir et jeter en p[...] demain, les prêtres, les ancien[...] assemblés se font amener les [...] Nieront-ils ou du moins con[...] miracle de la veille? Non; il[...] sent expressément et se bor[...] der aux apôtres en quel nom [...] cance de qui ils l'ont opéré. *In [...] aut in quo nomine fecistis ho[...]* prend la parole et leur dit: *Pr[...] ple, apprenez et que tout Israël [...] homme que vous voyez sain de[...] guéri par la puissance et au [...] Seigneur Jésus-Christ de Naz[...] avez crucifié et que Dieu a re[...] les morts.* « *Quem vos crucifix[...] suscitavit a mortuis.* »

Les magistrats, voyant la fer[...] et de Jean, sachant que c'étai[...] du peuple et sans lettres, étonn[...] nement et connaissaient qu'il[...] avec Jésus-Christ. Ils voyaient [...] eux l'homme guéri, et ils ne p[...] la chose. Ils firent sortir les [...] salle du conseil, et délibérant en[...] disaient : Que ferons-nous de [...] Le miracle qu'ils ont fait est [...] les habitants de Jérusalem; le [...] nifeste, et nous ne pouvons le n[...] que leur doctrine ne se répan[...] tange, défendons-leur avec me[...] ler à qui que ce soit. Pierre et J[...] pelés; on leur intime l'ordre [...] ils sortent en déclarant qu'il[...] pas: *Jugez vous-mêmes, dis[...] juste de vous obéir plutôt qu'à [...] nous, nous ne pouvons taire ce q[...] vu et entendu.* « *Non enim poss[...] dimus et audivimus non loqui* »

Cités une seconde fois devant [...] tribunal, tous les apôtres réun[...] la même intrépidité. Les prêtr[...] siens frémissaient de rage et [...] faire mourir. *Laissez ces hom[...] Gamaliel, car si l'œuvre qu'ils [...] vient des hommes, elle tombera [...] mais si c'est l'œuvre de Dieu, [...] drez pas à bout de la détruire. [...] tance vous rendrait coupable [...]* (*Act.* V, 38-39.)

Avec tant de haine et de p[...] quoi tant d'incertitude et de fa[...] quoi ces ménagements pour de[...] néant qui accusent en face le[...] prêtres d'avoir crucifié le Mess[...] *Quem vos crucifixistis?* (*Act.* [...] ment le plus sage et le plus [...] pharisiens ose-t-il avancer, en p[...] que combattre la prédication [...] c'est s'exposer à combattre l'œ[...] Est-ce là la conduite, est-ce [...] convenable aux chefs d'une na[...] d'une poignée de novateurs et [...] qui, par la plus grossière impost[...]

t la nation tout entière et mettent en l'Etat et la religion?

lez pas m'objecter que ce récit est et, puisque c'est des apôtres seuls que le tenons.

faits qui ont précédé et suivi immé- ient la résurrection, étaient des faits s et notoires qui appartenaient à la Sy- ue, et qu'il y aurait eu de la démence attribuer, s'ils n'eussent pas été vrais iéralement reconnus. Les apôtres au- -ils inventé que les prêtres allèrent r Pilate pour lui demander de placer arde au sépulcre, qu'il se répandit les Juifs que le corps de Jésus-Christ été enlevé, de nuit, par ses disciples; -mêmes furent cités devant le conseil, gés, emprisonnés, réprimandés et de verges? Non, ces faits ne sont l'invention des apôtres: on ne peut nablement les contester, et de leur n il sort une nouvelle preuve du fait ésurrection.

ord, la précaution de placer une force ire près du sépulcre ne permet pas de que Jésus-Christ n'eût annoncé pu- ment qu'il ressusciterait. J'y trouve une sorte d'aveu de ses autres mira- car on eût méprisé une semblable pré- n, si des œuvres surnaturelles ne lui nt pas donné de la vraisemblance et du dans l'opinion publique.

second lieu, le bruit qui se répand de vement du cadavre prouve démonstra- ent que le tombeau s'était trouvé vide le troisième jour: or, ce fait seul contre les Juifs, puisqu'il est certain ont dû, qu'ils ont pu, qu'ils ont voulu oir toute tentative de la part des dis-

plus, ce bruit suppose une imposture , ou de la part des disciples, s'il est ble, ou de la part de la Synagogue, s'il ux. Or, si l'on pèse attentivement êt, les moyens, le caractère des uns et tres, on avouera que le reproche d'im- e ne peut tomber que sur les chefs de agogue. Les apôtres n'avaient nul in- dérober le corps de leur Maître, à qu'on les suppose assez insensés pour r, au péril de leur vie, justifier l'ex- ante prédiction d'un imposteur. Mais agogue était convaincue du crime le orrible, si l'on croyait à la résurrec- 'un homme qu'elle avait fait périr du r supplice. A s'en tenir à la présomp- u droit, celui-là a commis le crime à crime est utile. *Is fecit scelus cui pro-* l ne se trouve ici de coupables que ifs.

apôtres manquaient de tous les moyens aires au succès d'une entreprise si leuse; mais les chefs de la Synagogue t en main tout ce qui pouvait empêcher ction du sépulcre, tout ce qui pouvait nstater après l'exécution. Or, de leur ls ne l'ont pas empêchée; et d'après leur conduite, il est évident qu'ils ne as constatée, ils n'ont pas même puni les soldats qui, par un oubli, sans exemple, de la discipline militaire, avaient favorisé le vol du dépôt confié à leur garde. Ils ont souffert qu'on les accusât publiquement d'avoir acheté à prix d'argent le silence de ces témoins de la résurrection.

Les apôtres, dans toute la suite de leur vie, ont donné l'exemple de toutes les vertus; ils ont *scellé de leur sang* le témoignage qu'ils avaient constamment rendu de la résurrection de leur Maître. En est-il de même de leurs adversaires? Interrogez, je ne dis pas les évangélistes, mais l'historien Josèphe; il vous dira que telle était la corruption des pharisiens, des prêtres, des magistrats, qu'elle eût suffi, sans les armes des Romains, pour consommer la ruine entière de la nation.

Troisièmement, les chefs de la Synagogue ont nié le fait de la résurrection; mais quelles preuves ont-ils opposées au témoignage des apôtres? Le bruit vague de l'enlèvement du cadavre n'est qu'une fable maladroite, s'il n'est pas soutenu par des informations juridiques. Or il ne paraît nulle trace d'informations juridiques dans toute l'histoire de ce temps-là; et ce qui démontre qu'il n'y en a jamais eu, ou que l'on s'est cru obligé de les supprimer, c'est que les apôtres continuent d'enseigner en public, sans que les magistrats osent les condamner à mort; c'est que dans le procès instruit tumultuairement contre le diacre Etienne, on l'accuse non d'avoir enseigné la résurrection de Jésus, mais d'avoir blasphémé contre le temple et contre la loi; c'est enfin que la foi en Jésus ressuscité, que des informations juridiques auraient dû étouffer dans sa naissance, s'établit au milieu de Jérusalem, sous les yeux des prêtres et des magistrats qui ne savent combattre la nouvelle religion qu'en la persécutant.

Le fait de la résurrection est tellement lié avec d'autres faits incontestables, qu'on ne peut l'en détacher sans tomber dans un abîme d'invraisemblances, de contradictions et d'absurdités historiques.

1° Un premier fait incontestable, c'est que l'établissement du christianisme est moins l'ouvrage de Jésus-Christ que celui des apôtres. Or, si Jésus n'est pas ressuscité, il est impossible de concevoir comment les apôtres ont pu suivre et consommer l'entreprise qu'il avait commencée. Que l'incrédule se décide une fois sur le caractère qu'il veut donner aux apôtres. En fera-t-il des enthousiastes stupides qui prêchent de bonne foi les visions dont leur Maître les a bercés? Cette supposition est détruite par le fait de la résurrection dont ils se disent les témoins. Jusque-là qu'ils aient été séduits, à la bonne heure; mais dès ce moment, ils deviennent eux-mêmes des imposteurs; il ne faut plus nous parler de leur enthousiasme et de leur bonne foi. Essayera-t-on de nous les montrer comme des fourbes habiles qui s'emparent du plan ébauché par leur Maître et se chargent de l'exécuter au péril manifeste de leur vie? La fable de la résurrection qui réduit tout à l'examen fa-

cile d'un fait unique où le mensonge doit percer de toutes parts, n'était propre qu'à faire échouer leur projet.

2° Un second fait non moins incontestable, c'est que l'Eglise a pris naissance à Jérusalem, deux mois après la mort de Jésus-Christ. La première prédication de Pierre enfante trois mille Chrétiens ; peu de jours après, on en compte cinq mille. La persécution qui oblige les apôtres à se séparer porte le germe de la foi dans tous les pays voisins. Qui m'expliquera ce mouvement subit qui arrache des milliers de Juifs à leurs préjugés, à leurs habitudes, à tous leurs intérêts pour leur faire adorer un homme qu'ils ont vu expirer entre deux brigands ? Les apôtres ont publié souvent que cet homme était ressuscité, mais si les apôtres sont des fourbes, comment a-t-on pu les en croire, lorsque tout s'élevait contre leur témoignage?

Que l'on exagère tant que l'on voudra la crédulité du peuple, on ne trouvera pas un seul exemple d'une pareille imposture et d'un pareil succès. Les erreurs populaires prennent leur origine et trouvent leur appui dans les opinions reçues, dans les passions, dans l'influence des gouvernements. Romulus disparaît tout à coup, les sénateurs publient que les dieux l'ont enlevé au milieu d'un orage. Un peuple imbécile et superstitieux croit sans peine une fable qui s'accorde avec toutes ses idées ; mais ce même peuple aurait-il cru, sur la parole de quelques inconnus, à l'apothéose d'un homme obscur, ennemi de ses lois et de sa religion ?

3° Aussi, et c'est un troisième fait non moins certain que les deux précédents, les apôtres n'ont pas dit au peuple de Jérusalem : « Croyez que Jésus est ressuscité, parce que nous vous l'assurons ; » ils ont dit : « Croyez-en les prodiges que nous opérons sous vos yeux, au nom de Jésus ressuscité. » (*Act.* II, 2, 14, seqq., et alibi passim.) La foi des premiers Juifs convertis a donc eu pour motif des faits éclatants dont la vérité était nécessairement liée à la vérité du fait de la résurrection. Tout se réduisait pour eux à l'examen facile de ces faits dont ils étaient les témoins oculaires. Tout se réduit pour nous à rechercher s'ils ont reconnu la vérité des faits allégués par les apôtres et si le jugement qu'ils en ont porté nous oblige nous-mêmes à les admettre.

Mais avant d'entamer cette discussion, je veux vous faire observer qu'elle répondra pleinement à une question que vous entendrez souvent faire aux incrédules : Pourquoi Jésus ressuscité, ne s'est-il pas montré aux prêtres, aux pharisiens, à toute la ville de Jérusalem qui l'avait vu expirer? Pourquoi sa mort ayant été publique, sa résurrection n'a-t-elle eu d'autres témoins que ses disciples ?

Je ne vous dirai pas que le témoignage des apôtres, soutenu par des œuvres surnaturelles, fournissait une preuve certaine et dès lors suffisante de la résurrection. Mais je vous dirai que par leurs propres miracles les apôtres ressuscitaient ce fait capital, le rendaient public et le mettaient en quelque sorte sous les yeux de la nation ; Jésus, en effet, ne se montrait-il pas au milieu des Juifs toutes les fois que les apôtres opéraient en son nom quelqu'un de ces prodiges que nous lisons dans leur histoire? La Synagogue et le peuple de Jérusalem ne l'ont pas vu après sa résurrection, mais n'ont-ils pas eu dans les miracles des apôtres une preuve de la résurrection, équivalente au témoignage immédiat de leurs sens ? et ceux qui ont refusé de se rendre à cette preuve si authentique et si éclatante se seraient-ils soumis à la foi, s'ils avaient vu Jésus ressuscité ? La bonne foi trouve dans l'histoire évangélique assez de moyens de conviction et l'autorité n'en est point ébranlée, parce que la mauvaise foi imagine et demande d'autres preuves qu'elle saurait bien éluder. »

« Les défenseurs de la religion, » dit La Luzerne, « auraient pu pour prouver la résurrection se contenter d'alléguer cette multitude de prodiges de tout genre qui avaient rempli la vie de leur Maître et qui formaient une démonstration d'autant plus irrésistible que personne ne les contestait. Mais ils ont dédaigné de se borner à cette preuve. Celui des miracles que leurs ennemis attaquaient est celui qu'ils ont le plus fortement défendu. Nous les voyons dans leurs prédications et dans leurs écrits insister spécialement sur ce point essentiel et en faire le principal fondement de la foi ; Jésus-Christ lui-même, prédisant sa résurrection, l'avait donnée comme le signe le plus certain de sa mission, et saint Paul fait cet aveu solennel : « *Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, votre foi est sans fondement, nous ne sommes que de faux témoins.* (*I Cor.* XV, 14, 15.)

Voici le récit des apôtres. « Après que Jésus-Christ eut expiré sur la croix le vendredi, il fut enseveli le soir même dans un tombeau. Le lendemain matin, les princes des prêtres et les pharisiens allèrent trouver Pilate et lui dirent que ce séducteur (ils appelaient ainsi le divin Sauveur) avait annoncé pendant sa vie qu'au bout de trois jours il ressusciterait. Ordonnez donc, dirent-ils, que le tombeau soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent, et qu'après avoir dérobé son corps, ils ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts ; et cette seconde erreur serait pire que la première. Pilate répondit : Vous avez des gardes, gardez-le comme vous l'entendrez. Ils allèrent munir le sépulcre d'un sceau qu'ils apposèrent à la pierre et d'une garde qu'ils placèrent autour. Le lendemain qui était le dimanche, de très-grand matin, un grand tremblement de terre se fit sentir. Un ange, descendu du ciel, leva la pierre qui couvrait le tombeau et s'assit dessus. A son aspect qui était effrayant, les gardes, saisis de terreur, restèrent comme morts. Des femmes, attachées à Jésus-Christ, étant venues quelque temps après, l'ange leur dit que celui qu'elles cherchaient n'était plus

tombeau, mais qu'il était ressuscité prédiction, et il leur montra le lieu ait été déposé. Cependant quelques- gardes, retournés à la ville, racon- ux princes des prêtres ce qui s'était Ceux-ci assemblèrent le conseil des . Il fut décidé qu'on donnerait une somme d'argent aux soldats pour e le bruit que pendant qu'ils dor- les disciples étaient venus et avaient le corps de leur maître. Ils ajoutè- e si le gouverneur romain avait avis e manœuvre, ils se chargeaient de le er et de les mettre en sûreté. Les reçurent l'argent, firent ce qui leur té ordonné, et le bruit de l'enlève- corps de Jésus était encore répandu s où l'évangéliste écrivait. » Telle narration de saint Matthieu à la- les Chrétiens de son temps et des suivants ont constamment fait pro- d'ajouter foi. De leur côté, les Juifs nt, attestèrent, certifièrent que le Jésus-Christ avait été réellement pendant le sommeil des gardes.

t certain, d'après le dire des Juifs, d'après celui des apôtres, que Jésus- est réellement mort. Il est étonnant s déistes du XVIII[e] siècle aient essayé er du doute sur ce fait qui a été cru lifficulté par tout ce qui a existé eux de Chrétiens, de Juifs, de païens, nes de toute religion. Tacite, qu'on pçonne pas de partialité en faveur du nisme, en fait mention. Tous les s qu'a eus la religion dans ses pre- siècles lui objectaient de présenter rations du monde un homme mort du e le plus ignominieux, et nous voyons enseurs de la foi, en ces premiers occupés à résoudre cette objection. des témoins contemporains qui fus- nemis des Chrétiens, nous citerons les qui ne cassèrent pas les jambes à Jésus- parce qu'ils le trouvèrent mort; Pi- permit de l'ensevelir après avoir fait quête sur sa mort ; le centurion, té- son dernier soupir, qui l'attesta : en- hefs des Juifs eux-mêmes qui ne mi- garde à son tombeau que parce qu'ils bien sûrs de sa mort. S'il leur était elque doute, ils n'auraient pas man- le vérifier et d'achever leur victime. rs, en supposant que Jésus-Christ ne mort auparavant, ne serait-il pas mort p de lance qui lui fut porté dans le nt il sortit du sang et de l'eau, in- rtain que l'enveloppe du cœur avait cée. Admettant encore que ce coup t pas fait périr, pouvait-il rester ayant été plus de trente heures é du poids de cent livres d'aromates, toutes parts dans des linges et enfer- un sépulcre où il n'avait aucune com- tion avec l'air? Toutes ces circons- tirées de l'histoire évangélique sont ibles aujourd'hui, puisqu'elles n'ont é récusées dans le temps. L'accord ifs avec les apôtres les prouve dé- monstrativement. Que ceux qui veulent révoquer en doute cette mort nous en ci- tent une dans toute l'histoire qui ait été plus positivement et plus solennellement attes- tée.

Il est également certain que Jésus-Christ étant dans le sépulcre, les Juifs y ont mis des gardes. Nous n'avons pas à prouver cette vérité attestée par les deux partis. Mais par quelle raison les Juifs mettaient-ils des gardes au tombeau d'un homme mort ? Il ne peut y en avoir d'autre que celle apportée par saint Matthieu, la crainte qu'on ne dérobât ce corps pour publier ensuite sa résurrection, conformément à ce qu'avait prédit Jésus-Christ de son vivant. Les Juifs n'ont pas d'ailleurs démenti ce motif auquel leur précaution était attribuée. Et c'est là une preuve de la vérité de ce qui est dit à plusieurs reprises dans les évangélistes que le Sauveur avait prophétisé qu'il ressusciterait, prophétie qui n'est pas étrangère à notre sujet.

De la double relation, soit des apôtres, soit des Juifs, s'ensuit aussi la certitude de deux faits : le premier, que le corps de Jésus-Christ était dans le tombeau le samedi au matin ; le second, qu'il n'y était plus le dimanche matin. La précaution, prise par les Juifs le samedi, de mettre un scellé et des gardes au tombeau aurait été ridicule, s'ils n'avaient pas su que le corps y était. L'assertion répandue par eux le dimanche que le corps avait été enlevé du sépulcre aurait été tout aussi absurde, si le corps y était resté. Il est donc certain que c'est dans l'intervalle du samedi matin au matin du dimanche que le corps de Jésus-Christ a disparu du tombeau. La question entre les apôtres et les Juifs, de même qu'entre nous et les incrédules, se réduit à savoir si c'est la résurrection racontée par les évangélistes ou l'enlèvement raconté par les gardes que l'on doit croire. Je dis que c'est encore, aujourd'hui comme alors, le point de la question. En effet, de ce que les ennemis de Jésus-Christ n'opposèrent dans le temps, au récit des apôtres, que l'histoire de l'enlèvement, il s'ensuit qu'on ne peut aujourd'hui en objecter aucune autre. Il faut soutenir la vérité de celle des Juifs, ou avouer celle des apôtres.

Nous avons donc deux moyens de prouver la vérité de la résurrection : le premier est de faire voir que le témoignage des apôtres réunit tous les caractères qui peuvent lui imprimer la certitude ; le second est de montrer que le récit des Juifs est une fable absurde. Je vais exposer, l'une après l'autre, ces deux preuves.

Si les apôtres disaient qu'un d'entre eux a vu Jésus-Christ vivant depuis sa mort, on pourrait penser que ce témoin isolé s'est fait illusion, et qu'il a pris un objet pour un autre. Mais ils rapportent qu'ils l'ont tous vu, et qu'à une seule fois Jésus-Christ a apparu à plus de cinq cents de ses disciples; comment se pourrait-il qu'un aussi grand nombre d'hommes se fussent trompés

tous ensemble, tous de la même manière; que, dans cette multitude, il ne s'en fût pas trouvé un seul qui, avec des yeux meilleurs et un jugement plus sain, eût découvert l'erreur, et l'eût fait apercevoir aux autres?

S'ils disaient qu'ils ont vu Jésus-Christ une seule fois de loin, rapidement et en passant, on pourrait encore absolument croire la possibilité de l'erreur; mais ils racontent que Jésus-Christ n'a pas fait une seule apparition; qu'il s'est montré tantôt aux uns, tantôt aux autres; à Madeleine, à d'autres femmes, à saint Pierre, à saint Jacques, à deux disciples, aux onze apôtres. Ils nomment les lieux où se sont passées plusieurs de ces apparitions, le jardin où était le tombeau, le chemin d'Emmaüs, le cénacle, le bord du lac de Génézareth, une montagne de Galilée. Ils attestent que, pendant quarante jours de suite, il leur a fréquemment apparu; et qu'enfin ils l'ont vu remonter dans le ciel. Comment auraient-ils pu se faire illusion tous ensemble sur des visites répétées aussi continuellement, et pendant un aussi long temps?

S'ils disaient qu'ils n'ont fait dans ces diverses apparitions que voir Jésus-Christ, ce serait déjà une chose inimaginable qu'ils se fussent trompés tous, et aussi souvent; mais ils ajoutent que, dans les diverses occasions où ils l'ont vu, ils ont conversé avec lui; qu'il les a fréquemment, pendant quarante jours, entretenus du royaume de Dieu. Ils rapportent quelques-uns des discours qu'il a tenus, plusieurs des réponses qu'ils lui ont faites; ils disent qu'ils ont mangé et bu avec lui, qu'il s'est fait toucher par eux à plusieurs reprises, qu'il leur a fait sentir sa chair et ses os, qu'il leur a fait mettre les doigts dans ses plaies, restées ouvertes. Ils se seraient donc tous imaginés voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, toucher ce qu'ils ne touchaient pas; et, ce qui est plus extraordinaire encore, tous se faisant illusion, se seraient fait précisément la même: tous les sens de tous ces hommes se seraient trompés à la fois et de la même manière, sans que l'un eût rectifié l'erreur des autres. Soutenir une pareille proposition, n'est-ce pas détruire dans le genre humain la certitude physique, qui consiste principalement dans le rapport unanime des sens?

Certes, il aurait fallu, dans tous ceux qui se sont portés témoins de la résurrection, une prévention, telle qu'on n'en a jamais vue dans aucun homme, pour qu'elle leur fît voir à tous en même temps et de la même manière, leur Maître vivant et présent, tandis qu'il aurait été mort et loin d'eux. Dira-t-on aussi qu'ils avaient tous l'esprit prévenu de toutes les circonstances qu'ils rapportent, qu'ils étaient tout préoccupés de l'idée que Jésus-Christ apparaîtrait à ceux-ci dans un lieu, à ceux-là dans un autre; qu'il reviendrait souvent les voir pendant l'espace de quarante jours, qu'il leur

tiendrait tels discours; qu'i[l]s … telle réponse. D'ailleurs, toute … des disciples prouve la fauss[e]… tion, ils n'avaient certainement … jugé que leur Maître dût res[susciter] … Joseph, Nicodème et les saintes … venaient embaumer son corps; … leine, qui, au premier moment … vit, ne le reconnut pas; ni les … d'Emmaüs, qui avaient, disaient-… d'avoir en lui le libérateur d'Isr[aël] … apôtres, qui refusaient de croire les témoins du fait; ni saint Thom[as] … avant de se rendre à la convic[tion] … voir et toucher ses plaies. La … laquelle les témoins de ce gra[nd] … l'ont cru, la circonspection qu'i… tée à l'examiner, les preuves q… exigées, montrent évidemment … d'être persuadés de la future … de leur Maître, ils n'en avaient … la pensée. La providence a vou[lu] … sent aussi longtemps dans le … que nous n'en eussions pas … circonstances repoussent auss[i] … d'eux l'imputation de crédulité … sont pas des hommes crédules … ne se déterminent à croire qu'… grandes précautions. Ils ont … de la part de Jésus-Christ le rep[roche] … difficulté à croire, de la lenteur … portaient. Aujourd'hui, c'est … trop facile qu'on leur impute.

En voilà beaucoup trop, sans … réfuter une supposition aussi … l'erreur des apôtres au sujet … rection. Passons à la seconde … voyons si on peut plus raisonn[ablement] … accuser d'avoir voulu en impo[ser]

J'ai montré que les apôtres … des imposteurs, lorsqu'ils ont … miracles dont Jésus-Christ a… vie (*Voy.* MIRACLES); l'ont-ils é… sa résurrection? Les mêmes rai… établi leur sincérité dans le … qu'ils ont rendu aux autres mir[acles] … vent avec la même force leur … le récit qu'ils ont fait de celui-… péterai pas ici ce que je crois … samment établi ailleurs, sur … moral des apôtres, prouvé par … qui donnent les règles de toutes … par leur conduite, qui en prés[ente] … dèle; par l'aveu même de leurs … qui n'ont jamais intenté un repro[che] … mœurs, sur les circonstances d… ils ont ouvert leur prédication, … nes après la mort de leur Maî[tre] … ville où elle avait eu lieu, au … fête qui réunissait un gran[d] … témoins; sur l'impossibilité de … de soutenir un concert entre … nombre d'hommes et de … l'invariable uniformité de leur … dans des temps et dans des pays … sa constante persévérance dans … de leur vie, au milieu des per[sécutions] … des tourments, et jusque sur … sur ce que tous les intérêts hum[ains]

t à leur prédication, et qu'ils ne pou-t avoir dans leur ministère d'autre in-que celui qui fait toujours dire la vé-Je me bornerai à ajouter à ces raisons ques considérations.

es apôtres ont voulu tromper sur la rection, ils étaient donc persuadés que Maître était encore mort. Or, dès lors, e espérance pouvaient-ils avoir de ader au monde sur leur seule parole, eur maître était ressuscité? Toutes les bilités étaient contre eux; la nature du difficile à croire; le préjugé qu'avait le gros de la nation contre Jésus-; l'opinion généralement répandue avaient enlevé son corps; l'autorité nhédrin, et la confiance qu'on avait en quels moyens possédaient-ils, pour croire, malgré tant d'obstacles, un fait urait été faux.

ec la persuasion de la fausseté du fait, motif pouvait les engager à le publier? pendant la vie du Sauveur, ils se fus-attachés à lui, cela est tout simple. Ils ardaient comme le Messie, qui, dans lées qu'ils avaient alors, devait être i glorieux et puissant. Ils en espéraient laces avantageuses dans son royaume . Ils les lui avaient même déjà deman-Mais leur Maître mort, leurs espéran-ont expiré avec lui. Ils ne peuvent rien attendre de lui, et du ciel et de la ; ils n'ont à espérer que les terribles ices réservés aux imposteurs et aux s.

t que Jésus-Christ a vécu, ses disci-nt pu avoir confiance en lui. Lors même l'ont vu, arrêté par ses ennemis, ils i espérer encore qu'il saurait se tirer rs mains. Mais, s'ils l'ont cru mort ressource, ils n'ont pu voir en lui imposteur, qui avait abusé de leur cité. Ils ont donc dû nécessairement acher de lui, et abhorrer d'autant plus moire, qu'ils avaient plus chéri sa ine. Au moins dans leur nombre -il s'en trouver que la honte d'avoir pes, l'indignation contre l'imposteur s avait trompés, le repentir d'une contraire à leur religion, amenassent u de la séduction qui les avait égarés. lieu de cela, nous voyons ces mêmes es, auparavant faibles et timides, qui, mier danger de leur Maître, l'avaient ient abandonné, dont, le chef l'avait formellement renié; qui ensuite, le expiré, tremblants que la persécution avait immolé ne s'étendît sur eux, restés enfermés dans le cénacle, nous yons tous unanimement reprendre lui un attachement nouveau. Nous leur zèle tout à coup ranimé leur une force qu'ils n'avaient jamais aels effets extraordinaires et absolu-incroyables, la mort de Jésus-Christ donc opérés sur eux : ce qui devait les , est ce qui les encourage ; ce qui de-éantir toutes leurs espérances, est ce qui les relève ; ce qui devait éteindre leur amour pour sa personne, est ce qui le réchauffe. Et ce n'est pas un seul homme qui agit aussi contradictoirement à toutes les idées, à tous les sentiments, à tous les principes ; c'est une multitude d'hommes qui, tout à la fois, se trouve entraînée dans une conduite diamétralement opposée à toute raison, comme à tout intérêt. Ce concert unanime de tous les disciples de Jésus-Christ à attester sa résurrection contre leur conscience, est, ce qui n'existe point dans la nature, un effet sans cause. C'est quelque chose de plus répugnant encore ; c'est un effet contraire à toutes les causes qui existent dans la nature.

Si, comme on le suppose ici, les apôtres savaient que leur Maître était encore mort, ne devaient-ils pas penser que d'autres pouvaient le savoir comme eux. Quelques moyens qu'ils eussent pu prendre pour dérober son corps, quelqu'un ne pouvait-il pas s'en être aperçu? Quelque bien qu'ils l'eussent caché, ne pouvait-il pas d'un moment à l'autre être découvert? Et alors, à quoi ne s'exposaient-ils pas? Ils venaient de voir la manière cruelle dont leur Maître avait été traité. Ils n'avaient pas d'autre sort à attendre, en se rendant encore plus criminels que lui, en se chargeant d'une imposture plus odieuse, en intentant l'accusation de déicide. Si la résurrection n'était pas réelle, que l'on nous allègue un motif qui ait pu porter à la publier, que l'on nous en nomme un qui n'ait pas dû en détourner.

Les disciples de Jésus-Christ ne donnent sur sa résurrection que leur seul témoignage. Ils conviennent qu'après sa passion, il n'a été vu vivant que par eux. Mais ils joignent à leur récit des circonstances qui doivent le rendre croyable, et qui ne pouvaient pas être inconnues à ceux à qui ils les racontent. Ce sont les miracles qui ont accompagné la mort de leur Maître. Les ténèbres répandues en ce moment, le tremblement de terre, le voile du temple déchiré, les tombeaux ouverts, plusieurs morts ressuscités. Il était impossible que les Juifs, à qui ces faits merveilleux étaient racontés, n'en connussent pas positivement, ou la vérité, ou la fausseté. Ils sont tellement extraordinaires, tellement éclatants que, s'ils étaient vrais, ils avaient nécessairement frappé tous les habitants de Jérusalem. C'était cinquante jours après celui où on les disait arrivés; c'était en présence de tous ceux qui devaient en avoir été témoins, que les apôtres les annonçaient. Si ces faits avaient été faux, auraient-ils osé les rappeler aux Juifs. S'ils l'avaient osé, n'auraient-il pas reçu, non pas un démenti, mais autant de démentis qu'il y avait de Juifs à la fête? Si leur narration avait été ainsi démentie, leur prédication n'aurait-elle pas été arrêtée en même temps que commencée. De toutes ces raisons, il s'ensuit évidemment qu'il est impossible de regarder les témoins de la résurrection comme des imposteurs ; et qu'il est au contraire très-certain qu'ils

étaient intimement persuadés de ce grand miracle qu'ils publiaient. Nous avons vu aussi qu'il répugne d'imaginer que, sur ce fait, ils aient pu être abusés. Dès qu'il est démontré qu'ils n'ont été ni trompeurs, ni trompés, leur narration réunit toutes les qualités qui produisent la certitude ; et il ne peut rester à un esprit raisonnable aucun doute sur la vérité de la résurrection.

A cette première démonstration, ajoutons-en une seconde. Ce n'est plus du témoignage des apôtres que nous la tirons, c'est de l'opposition de leurs adversaires. Pour prouver la vérité des autres miracles, nous argumentions de l'aveu qui en a été fait par tous les premiers antagonistes de la religion. La résurrection n'a pas été avouée de même : mais nous disons que ce qu'on y a objecté donne une preuve aussi forte que pourrait l'être un aveu formel. Si on n'a pu opposer au témoignage des apôtres qu'un fait, non-seulement incroyable et invraisemblable, mais absolument impossible, il en résulte manifestement que le récit des apôtres est véritable. Je prie que l'on se rappelle ce que j'ai observé ci-dessus : que l'on ne peut aujourd'hui alléguer d'autre fait pour combattre la résurrection, que celui qui fut avancé dans le temps; et que les Chrétiens, d'une part, leurs ennemis de l'autre, ayant constamment et uniquement insisté sur leurs narrations respectives, la fausseté de l'une prouve la vérité de l'autre. Or, la fable de l'enlèvement du corps de Jésus-Christ, qui est la seule chose qu'on ait opposée anciennement au fait de la résurrection, réunit la double impossibilité, et morale et physique; il est moralement impossible que les apôtres l'aient tenté, physiquement impossible qu'ils l'aient exécuté.

Je pourrais d'abord observer qu'il est déraisonnable d'imputer une action aussi hardie à des hommes aussi timides que s'étaient montrés jusque-là les apôtres. Qu'est-ce qui aurait pu leur inspirer un courage aussi subit et aussi extravagant, précisément à la mort de leur maître? C'est déjà une première impossibilité, que des hommes faibles et lâches tentent une entreprise d'une hardiesse qui va jusqu'à la témérité. Mais passons sur cette première considération, et supposant les apôtres le contraire de ce qu'ils étaient, voyons combien d'impossibilités ont nécessairement empêché le coup qu'on leur impute.

Le nombre seul des complices d'une telle entreprise présente une impossibilité. Quels que soient ceux des disciples que l'on voudra accuser de cet enlèvement furtif, ils ne l'ont certainement pas su tout seuls. Tous ceux qui ont déclaré avoir vu Jésus-Christ ressuscité, tant hommes que femmes, ont dû être dans leur secret. On n'aurait pas pu les engager à cette fausse déclaration, sans leur faire voir clairement qu'on était maître du corps, et qu'il ne serait jamais représenté. Est-il raisonnable d'imaginer qu'on ait pu faire à plus de cinq cents personnes une aussi périlleuse confidence? Et quand la leur
aurait-on faite? avant l'enlèveme[...]
entre l'heure de la sépulture, et [...]
tombeau s'est trouvé vide, il [...]
écoulé assez de temps pour [...]
avec tant de gens, pour les persu[...]
s'assurer d'eux après l'enlève[...]
pour exécuter un coup aussi har[...]
commencer par être bien sûr [...]
sans exception, qu'on met dans le [...]
seul qu'on n'aurait pas pu gag[...]
se serait repenti, non-seulement [...]
truit tout l'effet de l'entreprise, [...]
livré les auteurs au plus juste [...]
rigoureux supplice. Que d'im[...]
morales dans cette supposition! [...]
de la confidence à tant de mond[...]
bilité du consentement de tant [...]
impossibilité de la persévérance [...]
monde dans un tel complot. Que [...]
dère encore que l'unique but de [...]
minels associés, aurait été de [...]
monde; que l'unique intérêt [...]
d'eux aurait été de découvrir le [...]
pour éviter le supplice qui les [...]
pour obtenir les récompenses [...]
suivi la révélation.

C'est, dit-on, pendant le somm[...]
des que l'enlèvement a été [...]
hommes endormis, voilà les [...]
contre les disciples. Il est phys[...]
possible, que dans cet état, ils [...]
qui avait été fait, et par qui il [...]

Pour entreprendre une action [...]
et aussi dangereuse, il fallait d'a[...]
bord, de trouver la totalité des g[...]
mis; ensuite de ne réveiller [...]
eux, de pouvoir briser le sceau [...]
norme pierre qui fermait le [...]
prendre le corps, se retirer en [...]
le tout si légèrement, si douce[...]
tous les gardes répandus autour [...]
aucun n'eût été retiré de son so[...]
mouvement et par le bruit. La te[...]
telle entreprise par des êtres [...]
est impossible moralement; le s[...]
possible physiquement.

Ce n'était pas Pilate, c'était le [...]
qui avait choisi les gardes du [...]
Providence l'avait arrangé ainsi, [...]
tout soupçon à leur sujet. Ils [...]
placés précisément parce qu'on [...]
que les disciples de Jésus pour[...]
enlever son corps, pour publier [...]
résurrection. On peut juger que [...]
des Juifs avaient eu soin de pren[...]
dats les plus incorruptibles, les p[...]
les plus attachés à leur parti, [...]
pres, en un mot, à empêcher la f[...]
craignaient. On peut penser qu[...]
donné les ordres les plus positifs, [...]
la plus sévère. La mission de [...]
était courte; elle ne devait dur[...]
qu'au troisième jour. Ainsi ils [...]
passer auprès du tombeau que [...]
samedi et la nuit du dimanche. [...]
tout pendant cette nuit qu'ils de[...]
sur leurs gardes, puisque c'était [...]
l'enlèvement était le plus facile. [...]
seule nuit n'est pas une chose pé[...]

mes robustes. Il aurait même, à la ri-r, suffi qu'un d'eux restât éveillé. Espoir ı récompense, crainte du châtiment, les engageait à être fidèles; et cependant endorment dans cette nuit si précieuse, 'endorment tous, sans exception; ils orment si profondément, que le grand qu'on a dû faire autour d'eux ne peut éveiller. Il est moralement aussi impos- de supposer un sommeil aussi général, profond, avec toutes les raisons qu'ils nt de ne pas dormir.

manière dont on prétend que les apô- ont exécuté leur coup suppose en eux choses contradictoires : une dextérité yable, pour tirer subitement le corps mbeau; et une extrême maladresse dans mesures. On veut qu'ils aient perdu la du vendredi au samedi, temps où il n'y pas encore de gardes au tombeau; et soient venus dans la nuit suivante, ue le tombeau était entouré de soldats. moment où le sépulcre a été gardé, l'en- ient a été impossible : et c'est alors ı veut qu'il ait été exécuté. Il faut de dire qu'après être venus à bout de re- le corps du tombeau, au lieu de se re- sur-le-champ, comme ils devaient en très-pressés, et d'emporter le corps dans où il était, les disciples se sont amusés oser les linges, et à les remettre en or- et qu'ils ont perdu à cette inutile opé- n un temps qui devait leur être bien eux.

ne sont pas encore là toutes les absur- qu'il est nécessaire de dévorer, en sou- t la fable tissue par le sanhédrin. Si le st véritable, il y a deux sortes de grands ibles : les gardes et les apôtres. Voyons i leur va arriver.

soldats conviennent et répandent, se sont laissé aller au sommeil; et ont laissé emporter pendant ce temps ps qu'ils étaient chargés de garder. Ils lonc convaincus, par leur propre con- n, d'une faute très-grave et très-punis- On sait combien sont sévères les s contre les militaires qui manquent consigne. Nous voyons très-peu de après, Hérode, envoyer au supplice les s qu'il avait chargés de la garde de saint , parce que cet apôtre avait été tiré uleusement de sa prison. L'enlèvement rps de Jésus-Christ était d'une bien grande conséquence; le délit de ses bien autrement grave ; l'intérêt du rin à les punir infiniment plus grand. tiance trahie, l'enlèvement qu'il avait prévenir effectué, les précautions avait prises rendues inutiles, et tout our le délit de ses propres satellites, nt le pénétrer d'indignation contre avait tout pouvoir de leur infliger un ient si bien mérité : et cependant il it rien. Il ne leur inflige pas la moin- nition, il ne leur fait pas la plus lé- éprimande. Il est encore moralement sible de donner à cette indulgence des le la nation, un motif, en continuant de les supposer convaincus de la réalité de l'enlèvement. Et les apôtres sont encore bien plus criminels. La haine contre eux déjà bien forte, doit être portée à son comble par ce trait de scélératesse. Les soins qu'on s'est donnés, les précautions que l'on a prises pour prévenir cet attentat, annoncent les peines terribles dont on le punira, quand il aura été commis. Mais quoi! on ne leur dit rien; on ne les recherche point : on ne les juge point : on ne les punit point. Que l'on nous dise ce qui a pu empêcher de les poursuivre sur un crime aussi capital, aussi intéressant pour les chefs de l'Etat, aussi important pour le maintien de la religion. Il est, nous le répéterons toujours, moralement impossible d'en indiquer une autre cause, que la certitude où était le conseil, de la fausseté du fait qu'il avait fait répandre ; et que sa persuasion, que l'enquête qu'il entreprendrait, au lieu d'inculper les apôtres, tournerait contre lui-même

Il y a plus encore. Quelques semaines après, les apôtres annoncent hautement dans Jérusalem, à tout le peuple qui y est rassemblé, la résurrection de leur Maître. Dès leurs premières prédications, trois mille, cinq mille sont convertis. De nombreuses conversions amènent chaque jour à la religion naissante de nouveaux prosélytes. Le sanhédrin commence à s'effrayer de ce prodigieux succès. Il se détermine à mander les apôtres. Il va donc, sans doute, s'ouvrir enfin, ce procès si important contre les deux relations opposées. Les apôtres vont être interrogés sur le crime de l'enlèvement. L'honneur des membres du conseil, accusés de déicide et l'intérêt de la religion ébranlée, rendent indispensable une information juridique. En convainçant les apôtres de ce fait si grave, par ce seul coup on fait tomber leur prédication; on anéantit leur parti; on ramène tous ceux qu'ils ont déjà pu séduire Mais non : il ne sera pas dit un mot de ce prétendu délit. Le seul reproche fait aux apôtres est de prêcher la résurrection. Il n'est nullement question de ce qui aurait été infiniment plus grave, de l'enlèvement du corps, pour supposer la résurrection. On laisse cette accusation circuler dans le public, où elle ne peut être vérifiée : on ne la porte pas au tribunal qui aurait le droit, les moyens, l'intérêt de la constater. Admirons le contraste entre la manière dont les apôtres soutiennent leur témoignage de la résurrection, et celle dont les chefs des Juifs répandent leur récit de l'enlèvement. Les apôtres prêchent hautement en tout lieu, que leur Maître est ressuscité. On le leur défend, et ils le prêchent encore : on les en punit, ils continuent toujours de le prêcher. Rien ne les arrête. Devant le tribunal, dans la prison, sous les coups, ils font constamment retentir leur prédication. Le conseil des Juifs, revêtu de la puissance, ne fait pas la plus légère mention du fait de l'enlèvement. Il le fait répéter de bouche en bouche, comme un bruit populaire et vague ; il n'ose pas lui donner la consistance d'une enquête ni

même celle de sa propre assertion. A cette fermeté, à cette confiance des faibles, à cette mollesse, à cette timidité des puissants, il est impossible de ne pas reconnaître, d'un côté, la certitude du fait; de l'autre, la persuasion, que celui qu'on fait circuler ne soutiendrait pas l'examen.

Voici un fait qui prouve plus positivement encore, que le grand conseil ne croyait pas lui-même la fable de l'enlèvement. Dans une des comparutions des apôtres devant cette assemblée, irrités de l'intrépide fermeté avec laquelle Pierre à la tête de ses frères soutenait la vérité de la résurection, les membres du tribunal pensaient à les faire tous périr. Mais un docteur de la loi, nommé Gamaliel, personnage fort considéré dans la nation, cita plusieurs exemples de partis, qui depuis peu s'étaient d'abord élevés et ensuite avaient été promptement dissipés. *Prenez garde*, dit-il, *à ce que vous allez faire de ces hommes. Si leur entreprise vient des hommes, elle se dissipera d'elle-même. Si elle vient de Dieu, toute votre puissance ne pourra la faire échouer. Craignez de vous trouver en contradiction avec Dieu.* Tous les autres consentirent à ce qu'il proposait. On se contenta de défendre aux apôtres, après les avoir fait battre de verges, de parler désormais au nom de Jésus. (*Act.* v, 35-39.) Si le récit des gardes sur l'enlèvement eût été cru dans le sanhédrin, Gamaliel y eût-il opiné ainsi? S'il l'eût fait, comment sa proposition eût-elle été reçue? Des juges persuadés que les apôtres étaient des fourbes adroits et hardis, qui, après avoir dérobé un corps mort, publiaient sa résurrection, les auraient-ils laissé échapper de leurs mains, par la considération que leur prédication pouvait venir de Dieu? D'après ce fait, il est, nous le répétons encore, moralement impossible que celui de l'enlèvement fût cru de ceux mêmes qui en avaient fait répandre le bruit.

On renouvellera peut-être ici l'objection que cette conduite du sanhédrin envers les apôtres ne nous est connue que par les apôtres eux-mêmes. Nous répéterons la réponse que nous avons déjà donnée, que saint Luc écrivait ce fait, lorsque peut-être Gamaliel, lorsqu'au moins quelques autres membres du conseil vivaient encore. Aurait-il osé devant eux écrire aussi publiquement un fait faux qui les concernait? S'il l'avait osé, n'aurait-il pas été démenti? Si sur les faits qu'il rapportait il eût été contredit aussi fortement, la religion aurait-elle pu s'établir? Et s'il y avait eu une dénégation de ce fait, les écrivains des siècles suivants, ennemis du christianisme, l'auraient su et l'auraient rappelé. Il n'est plus permis après dix-huit siècles de venir nier ce qui a été cru dans le temps de tous ceux qui étaient intéressés, soit à le soutenir, soit à le contester.

La narration des Juifs sur l'enlèvement du corps de Jésus-Christ est donc aussi évidemment fausse, que le témoignage de ses disciples sur sa résurrection est évidemment vrai : ce qui forme de la résurrection deux

démonstrations, l'une et l'autre
et qui se donnent encore récipro
grande force. Reprenons-les en
mots.

Les témoins de la résurrection
ni des visionnaires et des insensés,
fourbes et des scélérats. Ce n'est pas
ouï-dire qu'ils parlent : ce qu'ils
ils l'ont vu, entendu, touché, non
fois, mais à plusieurs reprises,
quarante jours consécutifs. Ils pub
surrection dans le temps, dans le
vient de s'opérer, au milieu d'une
nombreuse; à la face de tous les
puissants qu'ils accusaient haute
déicides, et qui à un intérêt majeur
joignaient les moyens les plus
impossible qu'un si grand nombre
se soient concertés pour un men
quel ils n'avaient pas d'intérêt :
sible encore que dispersés dans
pays, ils ne se fussent jamais,
eux-mêmes, ou contredits entre
un fait faux, ou sur ses circonsta
verainement impossible que tou
ception eussent soutenu inv
une imposture au milieu des con
des persécutions, des humiliations
res, sachant qu'une rétractation le
de leurs maux affreux, et leur
de grands biens. On n'a pu dans
on ne peut encore aujourd'hui
leur témoignage qu'à l'aide d'une
tenue, dont les témoins avouent q
endormis. Jamais avec la plus
de sens commun, les apôtres
imaginé de tenter le crime dont on
Jamais, timides comme ils l'éta
l'auraient osé En eussent-ils eu
gante témérité, jamais ils n'eusse
fectuer. Leurs juges, qui étaient
temps leurs ennemis, n'ont osé
de l'avoir commis, ni leurs soldats
laissé commettre contre leur
ne l'ont pas même publiquement
Ils se sont même arrêtés sur la
tion que le témoignage pouvait ven
Quel fait dans l'histoire des siè
autant de motifs de certitude?
un, même des plus indubitables,
puisse comparer l'évidence à ce
résurrection? »

La résurrection est un fait si
comme preuve de la divinité de Jésu
que saint Paul lui-même le regar
un des principaux fondements de
sans lequel la prédication évangé
vaine; aussi les ennemis du chris
dans les temps anciens et dans
modernes n'ont négligé aucun m
branler cette pierre fondamentale
croyance. On a été jusqu'à préte
Jésus avait *feint* de mourir sur
Des incrédules plus habiles ont
dire qu'il n'était pas mort sur la
en avait été descendu dans l'état
et ils ont appuyé ces conjectures
arguments physiologiques puisés
science médicale. Mais cette sci

s'est chargée de réfuter les objections n prétendait tirer de ses propres prin-

ffet, plusieurs médecins éminents se cupés de la physiologie de la Passion re-Seigneur, si l'on peut s'exprimer parmi eux on peut citer Scheuchzer, Bartholinus, Volger, Triller, Richter, ibach, et plus tard les deux Gruner, t fils. Ces différents auteurs ont réuni que les analogies médicales peuvent pour prouver le caractère des souf- s de Jésus sur la croix et la réalité de t, attestée d'ailleurs par les circons- qui ont accompagné sa descente de la t sa mise dans le tombeau, dont il va rlé ci-après (55).

rédulité n'est-elle pas, dans cette cir- nce, prise encore en flagrant délit séquence? Argumenter contre des s qui attestent la résurrection de Christ au péril de leur vie, de ce que Seigneur n'était pas mort en réalité on l'a descendu de la croix, qu'il int de mourir ou n'était qu'asphyxié, e pas implicitement admettre qu'il a *vivant* après son supplice, et recon- la vérité du fait en lui-même, fait rd duquel au surplus nous l'avons de preuves que nous allons complé- core.

s ouvrages anglais surtout ont déve- de la manière la plus remarquable les preuves de la résurrection de Jésus- , et répondu à toutes les objections st possible d'y opposer. Le premier, sé par Ditton, est intitulé : *La religion nne démontrée par la résurrection de Christ.* Le second a pour titre : *Les de la Résurrection examinés et jugés s règles du barreau* par Sherlock. Nous lit que la divinité de Jésus-Christ est par tant de preuves que, si cette n était posée devant un *jury*, elle en t victorieuse. Eh bien! l'essai d'un emblable de conviction a été tenté savant auteur anglais, Sherlock, qui it une réputation colossale de savoir gleterre. Sherlock se trouvant un jour société de plusieurs avocats de ses n parla, entre autres choses, du procès ur Wolston, certain auteur qui avait, écrit irréligieux, attaqué les vérités entales du christianisme; et, chacun nt son opinion à cet égard, on se partagé là-dessus. Il y en eut un qui, nt tout ce qu'on pouvait dire en fa- e l'opinion du sieur Wolston, pré- que ses arguments contre les miracles s-Christ étaient sans réplique; sur n autre dit qu'il s'étonnait qu'un aussi habile que lui et qui avait été dans l'étude des lois, laquelle ap- bien examiner la *nature des preuves force,* pût être dans cette pensée. is sûr, ajouta-t-il, que vous ne vou- driez pas, si vous étiez juge, décider un différend d'un écu sur des raisons semblables à celles que vous croyez pourtant suffisantes pour renverser la certitude des miracles de Notre-Seigneur. »

Là-dessus, l'assemblée tout entière, composée de membres distingués du barreau anglais, eut l'idée de soumettre cette grande question de la résurrection de Jésus-Christ à l'épreuve d'un débat juridique selon les formes ordinaires. En conséquence on forma un tribunal avec des jurés, des avocats et des juges, et le point religieux fut mis en discussion, puis terminé par un jugement. C'est le récit de ce procès ainsi jugé, que Sherlock présente à ses lecteurs sous ce titre : *Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ, examinés et jugés selon les règles du barreau.*

Nous regrettons vivement que l'étendue et surtout la forme de cet ouvrage ne nous permette pas de le citer ici. Il fut traduit et publié en France dès 1753, et a été inséré par M. l'abbé de Genoude dans le tome IV de la *Raison du christianisme* (p. 261 à 423).

Le troisième écrit publié en Angleterre est celui de Gilbert West, intitulé : *Observations sur l'histoire et les preuves de la résurrection de Jésus-Christ,* traduit par l'abbé Guénée et dont nous reproduisons ici les principaux passages. Nous y verrons, par le détail des faits de la résurrection, jusqu'à quel point ont été accumulés aux yeux des apôtres tous les genres de preuves qui devaient leur donner cette certitude absolue qui brave la mort et les plus horribles supplices, pour rendre témoignage à la vérité. Dans la première partie de ce travail, Gilbert West commence par établir l'ensemble, l'accord complet du récit évangélique, en conciliant entre elles les diverses circonstances omises par des évangélistes et rapportées par d'autres. Il montre ensuite l'état exact des choses et des personnes, et, après avoir récapitulé tous ces divers points, entre ainsi en matière dans la seconde partie :

« *Ordre des preuves de la Résurrection, ou manière dont elles furent proposées aux apôtres.* — La première nouvelle que les apôtres reçurent de la Résurrection fut le rapport de Marie-Madeleine qui, le troisième jour après la sépulture de Jésus-Christ, courut dès le matin informer Pierre et Jean qu'elle avait trouvé la pierre ôtée de l'entrée du sépulcre, et que le corps du Seigneur en avait été enlevé. A cette nouvelle les deux apôtres courent au sépulcre, ils y entrent et trouvent les linges dans lesquels le corps de Jésus avait été enseveli, et le voile dont on lui enveloppa la tête, pliés et rangés en différents endroits du sépulcre. Ces circonstances, qui paraîtront indifférentes au premier coup d'œil, étaient très-propres à réveiller leur attention et très-capables de préparer leurs esprits à quelque chose d'extraordinaire : en effet, ils n'en pouvaient

(55) Voy. pour le détail des preuves de la mort de Jésus Christ, tirées de la science médicale le cinquième discours de Mgr Wiseman, *sur l'accord des sciences naturelles avec la religion,* t. I, p. 195.

raisonnablement conclure autre chose, sinon que Jésus était ressuscité. Le corps, durent-ils dire, est enlevé; mais par qui aurait-il pu l'être? Ce n'est pas par des amis, car ils nous en auraient probablement dit quelque chose. Ce n'est pas par les Juifs, qu'en auraient-ils voulu faire? — Pilate, à qui seul il appartenait d'en disposer comme du corps d'un malfaiteur exécuté par son ordre, l'avait accordé à ses disciples. Ils l'avaient mis dans un sépulcre deux jours auparavant, pourquoi seraient-ils venus l'enlever sitôt? Pour l'ensevelir? Mais en ce cas ils n'auraient pas laissé dans le sépulcre les aromates, les linges et le voile. Ceux donc qui ont enlevé le corps n'ont pas eu le dessein de l'ensevelir; néanmoins, quel autre pourraient-ils avoir eu? D'ailleurs, il aurait été enlevé pendant la nuit, furtivement, par conséquent avec précipitation; comment donc les linges et le voile se seraient-ils trouvés pliés et arrangés avec tant d'ordre dans le sépulcre? Ajoutez que la pierre était fort grosse, et qu'ainsi il aurait fallu plusieurs personnes pour la lever.

Ces réflexions et d'autres semblables ne pouvaient manquer de se présenter à leur esprit et de les disposer à l'attente de quelque événement extraordinaire. Ils savaient que sa vie avait été une vie de miracles, et sa mort accompagnée de prodiges, qu'ils durent alors se rappeler. Cependant aucun d'eux, excepté Jean, ne crut qu'il fût ressuscité : *Jusque-là*, dit cet apôtre, ***ils n'avaient pas compris ce que dit l'Ecriture, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts*** (*Joan.* xx, 9) ; ils étaient persuadés au contraire que les prophètes avaient prédit que le Messie ne mourrait pas, mais qu'il vivrait à jamais.

Jean et les femmes qui étaient allés avec elle au sépulcre, vinrent alors apprendre aux apôtres deux nouvelles circonstances fort surprenantes; savoir qu'elles avaient vu des anges, et que ces anges leur avaient dit que Jésus était ressuscité, et qu'ils leur avaient rappelé ce qu'il avait dit autrefois à ses disciples de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection, prédites par les prophètes. Que de réflexions différentes ces deux circonstances durent leur occasionner! La perplexité, le doute où venait de les jeter l'enlèvement du corps de leur maître, se trouvaient tout d'un coup dissipés. Les anges avaient annoncé aux femmes *qu'il était ressuscité;* et pour leur persuader plus aisément un événement aussi surprenant, ils leur avaient rappelé que Jésus-Christ lui-même, et par l'esprit prophétique dont il était rempli, et par les paroles mêmes des prophètes, leur avait prédit ses souffrances, sa mort et sa résurrection au troisième jour. Les paroles de leur Maître dont ils se souvinrent sans doute, devaient les convaincre de la vérité de ce que leur disaient les femmes. Ils avaient vu s'accomplir exactement toutes les parties de sa prédiction qui regardaient ses souffrances et sa mort, et c'était pour eux une puissante raison de croire que

les autres s'accompliraient de [illegible] leurs ils étaient au troisième [illegible] ment celui où Jésus avait pré[illegible] susciterait. Toutes ces circonst[illegible] couraient à détruire dans leur[illegible] faux sens qu'ils avaient don[illegible] aux prophéties, et sur lequel [illegible] ment était fondée la difficulté [illegible] à croire la résurrection. Leur Ma[illegible] avait expliquées d'une manière [illegible] sée à celle des scribes et des [illegible] *levain* desquels il les avait souv[illegible] se garder, et ils voyaient que [illegible] tion qu'il leur en avait faite [illegible] l'événement dans toutes ces [illegible] Mais ils ne comprenaient pas [illegible] vait être cette résurrection. Si [illegible] devait vivre une seconde fois su[illegible] la terre, où était-il? Personne n[illegible] core vu, ni les femmes ni ceux [illegible] qui, sur leur rapport, étaient a[illegible] cre. Par cette résurrection d'en[illegible] ils pouvaient donc entendre [illegible] vait enlevé au ciel comme il [illegible] Enoch et Elie; mais devaient[illegible] qu'il en reviendrait pour être [illegible] et le roi d'Israël?

Ce fut pour les tirer de ce[illegible] et leur faire comprendre ce q[illegible] cette résurrection, que Madel[illegible] leur annoncer qu'elle avait vu [illegible] Jésus-Christ lui-même qui lui [illegible] lorsqu'elle pleurait auprès du s[illegible] la vérité elle avait eu d'abord [illegible] le reconnaître, et qu'elle l'avait [illegible] jardinier; mais qu'elle l'avait r[illegible] qu'il l'avait appelée par son nom[illegible] lu baiser ses pieds, il ne le lui [illegible] mis, donnant pour raison qu'il n[illegible] core monté vers son Père (*Joan.* xx[illegible] qu'il lui avait ordonné d'aller [illegible] ciples, que dans peu de temps i[illegible] son Père, vers son Dieu et leur [illegible] Dans le rapport de Madeleine [illegible] trois choses très-importantes. 1° [illegible] de la résurrection de Jésus-Chr[illegible] que toutes celles qu'ils en avai[illegible] qu'alors; Marie-Madeleine l'av[illegible] lui avait dit qu'il n'était pas e[illegible] vers son Père; expressions par [illegible] semblait leur donner l'espérance [illegible] raient aussi la satisfaction de [illegible] paroles : *Je monte vers mon Père* [illegible] rapport marqué à l'entretien qu[illegible] avec eux avant qu'il fût trahi et [illegible] il leur avait dit *qu'il irait vers* [illegible] Elles durent donc leur rappeler [illegible] tion de son retour auprès de s[illegible] leur rendre l'espérance des gr[illegible] qui devaient en être les suites; [illegible] Consolateur, le pouvoir d'opér[illegible] cles et ce qui en devait être le [illegible] de le revoir; promesses qu'i[illegible] dans l'entretien auquel ces par[illegible] allusion. Cependant il restait e[illegible] ques difficultés et quelques doute[illegible] ne l'avait vu que Madeleine; e[illegible] pas même reconnu d'abord, elle [illegible] pour le jardinier; peut-être n'é[illegible]

n. Mais supposé que ce fût Jésus qu'elle eût vu, pourquoi ne lui avait permis de le toucher? C'était probant un fantôme et non Jésus-Christ lui. D'ailleurs, pourquoi ne se montrait-à ses disciples, à qui il avait promis le reverraient? Ils pouvaient donc jus regarder ce rapport comme une il-.

n'était plus propre à les tirer de ces xités que les faits que vinrent leur apro alors l'autre Marie et Salomé. Elles taient qu'elles avaient été au sépulcre; s y avaient vu des anges qui leur it assuré que Jésus-Christ était ressus-t qui leur avaient ordonné de dire à sciples qu'ils le verraient en Galilée, e il le leur avait dit pendant qu'il était (*Matth.* xxviii, 7); qu'elles avaient effrayées de cette vision, qu'elles s'é-enfuies du sépulcre avec précipitation le dessein d'informer les apôtres de eci, comme l'ange le leur avait ordonnais qu'elles avaient été si effrayées es n'avaient pu raconter ce qu'elles nt vu et entendu à ceux qu'elles avaient ntrés en chemin; que pendant qu'elles aient, Jésus-Christ s'était présenté de-elles et qu'il les avait saluées et avait dit de ne point craindre, mais d'al-re à ses frères qu'ils allassent en Gali-qu'ils l'y verraient; à quoi elles ajou-t qu'elles lui avaient embrassé les pieds, u'elles l'avaient adoré. (*Matth.* xxviii, Elles dirent encore à Pierre que les an-eur avaient recommandé expressément i rapporter tout ceci, à lui nommément. apôtres avaient ajouté foi à ce rapport arie et de Salomé, il ne leur serait plus de doute. Jésus avait apparu à deux es outre Marie-Madeleine; il avait per-ces femmes d'embrasser ses pieds, et il leur avait donné une preuve con-ante que c'était lui-même et non un me; enfin il leur avait marqué le lieu s le verraient. La seule difficulté qui donc leur rester encore, c'était qu'ils vaient pas vu eux-mêmes; jusque-là mblaient résolus à ne rien croire de sa rection, et traitaient toutes ces visions mmes d'imagination et de rêveries.

st à remarquer que tous ces incidents uleux se suivirent de près les uns les s, et que par conséquent ils arrivèrent en très-peu de temps; ainsi nous de-être moins surpris que les apôtres ne ient pas rendus d'abord à des preuves appantes. Tant de prodiges qui se suit coup sur coup étaient capables de lir leurs esprits d'étonnement et de je. Le temps leur est donc laissé de ré-ir sur ce qu'ils venaient d'apprendre, de parer les différents rapports qui leur nt été faits, d'examiner les Ecritures, et rappeler les prédictions et les discours ur Maître, auxquels les anges et Jésus-st lui-même les rappelaient. Mais cet exa-des Ecritures demandait de la tran-ité d'esprit; et dans la situation où ils se trouvaient ils étaient trop troublés pour le faire avec l'attention nécessaire. C'étaient d'ailleurs des hommes sans lettres, ignorants dans l'intelligence et dans l'interprétation des prophéties, incapables de longs raisonnements et prévenus des préjugés autorisés par les scribes et par les pharisiens, par les prêtres et par les docteurs de la loi, dont ils avaient appris de bonne heure à respecter l'enseignement et le savoir. Pour les aider dans cet examen, et les conduire au vrai sens des Ecritures, Jésus-Christ apparaît le même jour aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, village distant de Jérusalem d'environ soixante stades, et qui, pendant la route, s'entretenaient sur cette matière. Ces disciples, comme je l'ai déjà dit, étaient sortis de Jérusalem avant que les femmes qui avaient vu Jésus-Christ eussent fait leur rapport; du moins ce rapport n'était point parvenu à leur connaissance. Tout ce qu'ils avaient ouï dire, c'était que quelques femmes étaient allées de grand matin au sépulcre et qu'elles y avaient vu des anges qui leur avaient annoncé que Jésus était ressuscité, et qui leur avaient rappelé qu'avant sa mort il leur avait prédit sa résurrection, en leur montrant par les prophéties qu'il fallait qu'il mourût et qu'il ressuscitât. Tel était le sujet de leurs discours, lorsque le Seigneur, s'approchant d'eux, leur demanda de quoi ils s'entretenaient l'un l'autre, et quelle était la cause de la tristesse qui paraissait sur leur visage. Et comprenant par leur réponse que, loin d'être persuadés de sa résurrection, ils étaient résolus de ne la croire que quand ils le verraient lui-même, il leur reprocha d'abord leur ignorance et leur lenteur à croire tout ce que les prophètes avaient dit; *et alors commençant par Moïse et continuant par tous les prophètes, il leur exposa tout ce qui est dit de lui dans les Ecritures.* (*Luc.* xxiv, 25, 26.) Pendant qu'il leur parlait, ils ne le reconnurent point, *parce que leurs yeux étaient fermés*, dit saint Luc (*Ibid.*, 16); on sent aisément pourquoi. Le dessein de Jésus-Christ, entrant dans un si grand détail sur l'explication des prophéties, était de leur montrer qu'ils auraient dû conclure de ces différents passages de l'Ecriture dont ils reconnaissaient l'autorité, que le Messie devait souffrir, comme ils l'avaient vu souffrir en effet, et ressusciter le troisième jour, c'est-à-dire que Jésus-Christ voulait plutôt les convaincre par leur raison que par leurs sens, ou du moins disposer leurs esprits de manière que la créance qu'ils donneraient au témoignage de leurs sens, fût en quelque sorte fondée sur celui de leur raison. Il tint la même conduite à l'égard de tous les autres disciples, différant de prouver à leurs sens sa résurrection, et ne se montrant à aucun d'entre eux, excepté à Pierre, avant que ces deux disciples fussent de retour à Jérusalem. La véracité de Dieu et la liberté de l'homme n'auraient point paru d'une manière aussi éclatante, si Jésus-Christ se fût montré à eux dès sa première apparition, la surprise et l'étonnement auraient pris la place de la

raison, et les auraient peut-être laissés tous dans l'incertitude et dans le doute aussitôt que la première impression aurait été dissipée.

Après avoir ainsi préparé les deux disciples à s'en rapporter au témoignage de leurs sens, il se découvrit à eux par un acte de religion, *en rompant le pain*. La fraction du pain, chez les Juifs, était toujours accompagnée d'actions de grâces à Dieu, qui nous donne *notre pain de chaque jour*. (*Matth.* VI, 11.) Mais il semble qu'il y eut quelque chose de particulier dans cette action du Sauveur; car saint Luc insiste sur ce point dans le récit de ce fait; et les deux disciples y insistèrent de même quand ils rapportèrent aux apôtres à Jérusalem ce qui leur était arrivé à Emmaüs. Jésus-Christ avait sans doute une manière particulière de rompre le pain, et une formule d'actions de grâces qui lui était propre. Peut-être les paroles étaient-elles les mêmes que celles dont il s'était servi à la dernière cène; au moins ces deux actions sont décrites par saint Luc dans les mêmes termes : *Il prit du pain, rendit grâces, le rompit et le leur donna.* (*Luc.* XXIV, 30.) Si cela est, combien cette action de grâces ne dut-elle pas réveiller en eux le souvenir de leur Seigneur qui, peu de jours auparavant, avait institué cette même formule en mémoire de sa mort! Et combien n'est-elle pas convenable au dessein qu'il avait de se découvrir à eux! Aussi furent-ils convaincus tous deux; et sur-le-champ ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent les autres apôtres assemblés qui s'entretenaient apparemment sur les différents rapports qu'on leur avait faits ce jour-là, et particulièrement sur celui de saint Pierre, à qui Jésus-Christ, quelques heures auparavant, était apparu ce même jour. Les évangélistes ne parlent ni du temps, ni des particularités de cette apparition; ainsi je n'en dirai rien, sinon que les apôtres paraissent avoir fait plus de fond sur celle-ci seule que sur toutes celles que les femmes avaient rapportées. Car quand les deux disciples entrèrent dans la chambre, les apôtres, sans attendre ce qu'ils avaient à raconter, leur dirent d'abord que le Seigneur était véritablement ressuscité et qu'il avait apparu à Simon, au lieu qu'ils ne parlèrent point de ses apparitions aux femmes. Alors les deux disciples rapportèrent ce qui leur était arrivé sur le chemin d'Emmaüs, *et qu'ils l'avaient reconnu dans la fraction du pain*. (*Ibid.*, 35.)

Les différents rapports que les femmes avaient faits aux apôtres dans la matinée, et sur lesquels ils avaient eu le temps de réfléchir, puisqu'il était déjà nuit, ces rapports, dis-je, et ceux que leur firent ensuite saint Pierre et les deux disciples d'Emmaüs, les ayant disposés à se laisser convaincre, Jésus-Christ voulut bien leur donner la preuve qu'ils semblaient tant désirer, et qu'ils avaient lieu d'espérer et d'attendre, puisqu'elle avait été accordée à d'autres. Dans le moment que les disciples d'Emmaüs finissaient de parler, Jésus lui-même se présenta au milieu d'eux, et leur dit : *La p... avec vous*. (*Ibid.*, 36.) Surpris et ... crurent d'abord que c'était un ... voyaient; et telle fut l'espèce ... sur laquelle, au rapport de saint ... 14), Notre-Seigneur *leur fit des ...* C'est ce que prouvent évidemment ... que saint Luc ajoute : *Et il leur ... quoi êtes-vous troublés, et pourquoi ... tant de pensées, de raisonnements ... cœurs? Regardez mes mains e... c'est moi-même; touchez, et ... esprit n'a ni chair ni os, comme ... que j'en ai. Alors il montra ses ... pieds.* (*Ibid.*, 37-40.) Jugeons ... qu'il voulait guérir par le remède ... ploie. Il leur ordonne de le ... voir, que ce n'était pas un esprit ... même : pourquoi? Parce que ... ils doutaient. Et il leur reproche ... dulité et leur dureté de cœur, ... en doutaient malgré le témoignage ... de personnes qu'ils n'avaient pas ... soupçonner de mauvaise foi, ... avaient apporté des preuves qu'... pu inventer.

Tant de preuves ne satisfais... core entièrement les apôtres. C'... comme le rapporte saint Luc, ... qu'ils étaient tellement transp... et d'admiration qu'ils ne croya... leur dit : *N'avez-vous point ici ... à manger? Et ils lui présentèrent ... de poisson rôti et un rayon de ... mangea devant eux, et en ayant ... tes, il les leur donna.* (*Ibid.*, 41. ... avait de compassion de leur fai... prenait soin de ne pas leur la... l'ombre de doute sur un point ... portance! Enfin, les voyant ... parfaitement convaincus, il le... continuant le raisonnement ... les anges et qu'il avait déjà fa... aux deux disciples sur le che... maüs) : *Vous voyez ce que je ... lorsque j'étais encore avec vous, ... que tout ce qui a été écrit de moi ... de Moïse, dans les prophètes et dans ... mes, fût accompli. En même temps ... vrit l'esprit, afin qu'ils entendissent ... tures, et il leur dit : Il fallait, ... écrit, que le Christ souffrît et qu'... d'entre les morts le troisième jour, ... prêchât en son nom la pénitence ... sion des péchés en commençant ... lem; or, vous êtes témoins de ...* (*Ibid.*, 44-48.)

Ainsi les apôtres eurent alors ... preuves nécessaires pour se ... la vérité de sa résurrection; et ... l'Esprit qui a inspiré les prop... les rendre encore plus capables ... prendre le vrai sens de ces ... auxquels leur Maître les rappela... ment pour y reconnaître les ca... Messie; caractères qu'il leur ... trouver pas moins dans ses souff... sa mort et dans sa résurrection, ... sainteté irréprochable de sa vie. ...

a donc quelque temps examiner et loisir ces différentes preuves de sa tion, et particulièrement celles des es contenues dans les saintes Ecrin examen sérieux et réfléchi de toureuves leur était encore plus nécesà d'autres, pour effacer de leurs es préjugés de leur religion, et étas leur cœur une foi solide et raisonelle que devaient l'avoir tous les fidèis principalement les apôtres et les s destinés à rendre témoignage de es devant tout l'univers. C'est pouresta huit jours sans les voir.

il voulut bien se soumettre à un examen pour dissiper les doutes nables de saint Thomas. Cet apôtre it point trouvé présent lorsque Noneur apparut aux autres disciples, ayant point encore vu, refusait de a résurrection sur le rapport des aupour s'en convaincre il ne voulait contenter de le voir : *Si je ne vois mains*, disait-il, *la marque des clous, ne mette mon doigt dans le trou des ma main dans la plaie de son côté, irai point.* (*Joan.* xx, 25.) Lorsque eur avait apparu à ses disciples, il it montré ses pieds et ses mains pour uver qu'il était le même Jésus qui crucifié. Cette circonstance, entre auait été sans doute rapportée à saint par les apôtres, comme une preuve stable que c'était leur Maître qu'ils vu, et cette preuve devait aussi lui Mais Thomas, avant de croire que ce orps réel, ne voulait pas voir seuleempreinte des clous qui aurait pu trefaite; il demandait de mettre son ns le trou des clous, et de porter sa ns l'ouverture de son côté. *Huit rès, lorsque les apôtres étaient assems une chambre, et que Thomas était , Jésus vint, les portes restant ferse tenant au milieu d'eux, il leur paix soit avec vous. Alors il dit à : Portez ici votre doigt, et considérez ns; approchez aussi votre main et dans mon côté, et ne soyez pas incréis fidèle.* Que put faire alors Thomas e rendre dans le moment à la preuve it demandée? Et voyant que Jésusonnaissait toutes ses pensées, que il lui dire, sinon : *Mon Seigneur et eu.* Jésus lui dit : *Vous avez cru, , parce que vous avez vu; heureux i croient sans avoir vu.* (*Ibid.*, 26-29.)

tant de preuves, il ne pouvait plus ucun doute aux apôtres. Cependant rist voulut bien leur continuer envisites, *leur apparaissant*, dit saint *dant quarante jours après sa passion, arlant du royaume de Dieu.* (*Act.* I, s comme dans toutes les apparitions ntes, il s'était proposé de les conau lieu que dans les suivantes il l'autre objet que de les confirmer s instruire dans la foi et dans les de l'Evangile, les écrivains sacrés qui nous ont fait avec tant de soin le détail des premières, n'ont rapporté qu'un très-petit nombre de celles-ci. Je dis un très-petit nombre, parce que je crois qu'il est très-probable que les apparitions de Jésus-Christ à ses apôtres, pendant les quarante jours qui suivirent, furent assez fréquentes, quoique les évangélistes n'en aient rapporté que quelques-unes. La raison de cette différence n'est pas difficile à apercevoir. Les apôtres peuvent être regardés comme témoins des miracles, des souffrances, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, et comme prédicateurs de sa doctrine. Comme témoins, un détail circonstancié des moyens et des occasions qu'ils ont eu de connaître certainement les différents faits qu'ils attestaient, devaient donner plus de force et plus de poids à leur témoignage, et les rendre plus dignes de foi; comme prédicateurs, il leur suffisait que leurs auditeurs fussent convaincus que les dogmes qu'ils annonçaient leur avaient été appris par leur Maître, et qu'ils étaient autorisés à les prêcher par la mission qu'il leur avait donnée d'enseigner toutes les nations. Or c'est de quoi le don de l'Esprit-Saint, répandu sur les apôtres et par eux-mêmes sur tous les fidèles, était une preuve sensible et incontestable.

Parmi les dernières apparitions de Jésus-Christ à ses apôtres, il y en a deux qu'il est bon d'examiner ici, à cause de leur liaison avec les précédentes. La première est celle de Galilée; elle avait été annoncée aux apôtres par Jésus-Christ lui-même avant sa mort, puis aux femmes par les anges au sépulcre, et promise de nouveau par Jésus-Christ à ses apôtres depuis sa résurrection. Il fallait donc que les évangélistes montrassent l'accomplissement de cette prophétie. Aussi le trouvons-nous dans saint Matthieu (xxviii, 16, 17) : *Alors*, dit-il, *les onze disciples allèrent en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait marquée; et quand ils le virent, ils l'adorèrent, mais d'autres doutaient.*

L'autre apparition avait été prédite par ces paroles du Sauveur à Marie-Madeleine : *Allez dire à mes frères que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* (*Joan.* xx, 17); paroles qui, comme nous l'avons observé, ont rapport à l'entretien qu'il avait eu avec ses disciples la nuit qu'il fut trahi. Dans cet entretien, il leur avait annoncé, 1° qu'il irait à son Père; 2° qu'ils le verraient avant qu'il y allât (*Joan.* xvi, 16); 3° qu'il leur enverrait un Consolateur, l'Esprit de Vérité, qui leur apprendrait toutes choses, et rappellerait dans leur mémoire tout ce qu'il leur avait dit (*Joan.* xiv, 26); 4° que quiconque croirait en lui aurait le pouvoir d'opérer d'aussi grands miracles, et même de plus grands que ceux qu'il faisait lui-même. (*Ibid.*, 12.)

Voyons donc comment s'accomplirent ces prophéties et ces promesses. Observons d'abord que la seconde fut remplie par les différentes apparitions dont nous avons parlé ci-dessus. La première, c'est-à-dire celle qui regarde son ascension, le fut de la manière

suivante : *Etant avec eux, il leur ordonna de ne point partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, que vous avez, dit-il, ouïe de ma bouche; car Jean a baptisé dans l'eau, mais avant peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. Alors ceux qui se trouvèrent présents lui demandèrent : Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël? Et il leur répondit : Ce n'est pas à vous à savoir les temps et les moments que le Père a réservés à son pouvoir; mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Après qu'il leur eut dit ces paroles, ils le virent s'élever vers le ciel, et il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux; et comme ils étaient attentifs à le regarder montant au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent soudain à eux, qui leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui, en vous quittant, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même sorte que vous l'y avez vu monter.* (*Act.* I, 4-11.)

On voit dans le chapitre suivant l'accomplissement de la troisième promesse : *Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étant tous ensemble dans un même lieu, un grand bruit se fit entendre tout d'un coup, tel que celui d'un vent violent et impétueux, qui venait du ciel et qui remplit toute la maison où ils étaient; en même temps ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles en la bouche. Or il y avait alors dans Jérusalem des Juifs religieux et craignant Dieu, de toutes les nations qui sont sous le ciel. Après donc que ce bruit fut répandu, il s'en assembla un grand nombre qui furent tout étonnés de ce que chacun d'eux les entendait parler en sa langue; ils en étaient tout hors d'eux-mêmes, et dans cet étonnement ils s'entre-disaient : Ces gens-là qui nous parlent ne sont-ils pas tous Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler la langue de notre pays? Parthes, Mèdes, Elamites, ceux d'entre nous qui habitent la Macédoine, la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Egypte et la Libye qui est proche de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome, Juifs ou prosélytes, Crétois ou Arabes, nous les entendons tous publier chacun en notre langue les merveilles de Dieu.* (*Act.* II, 1-11.)

L'accomplissement de la quatrième se lit dans l'histoire des *Actes*, où l'on trouve des preuves sans nombre de la puissance que reçurent les apôtres d'opérer des prodiges. *Ils faisaient*, dit l'historien sacré, *beaucoup de miracles parmi le peuple : de sorte qu'on apportait les malades dans les rues, et qu'on les mettait sur des lits et sur des paillasses, afin que, lorsque Pierre passerait, son ombre au moins en couvrît quelques-un... blait même des troupes de gens des... sines qui venaient à Jérusalem, ... eux les malades et ceux qui étai... tés par les esprits impurs, et ils ... guéris.* (*Act.* V, 12-16.)

On doit conclure de ces ré...
l'ordre dans lequel les preuves ...
rection furent administrées aux ...
Jésus-Christ demandait d'eux ...
ensemble raisonnable et ferme. ...
les voies les plus propres ...
l'un et l'autre. C'est pour cela ...
terrasser, pour ainsi dire, les ...
d'éblouir leur entendement ...
tant tout d'un coup à eux une ...
aima mieux porter peu à peu ...
dans leurs esprits, et accoutu...
blement leurs yeux à soutenir ...
Soleil de justice sortant du ...
comme il voulait, par cette ...
par cette succession d'événem...
ménagés, les conduire pas à ...
suasion inébranlable de la ...
résurrection, et leur donner le ...
de se convaincre eux-mêmes ...
cre le monde qu'il était im...
eussent été trompés; ainsi, en ...
aux Ecritures, et en se sou...
même, en quelque sorte, au...
leurs sens, loin d'exiger qu'ils ...
par son autorité seule, il les ...
manière la plus pressante, à ...
toute leur raison dans l'examen ...
qui leur étaient présentées. ...
dans ce dessein qu'il perfe...
facultés, en répandant le Sai...
eux, et qu'il leur donna le temps ...
des occasions favorables de fa...
se montrant à eux après sa P...
faisant voir, dit l'auteur des Ac...
*beaucoup de preuves qu'il était ...
apparaissant durant quarante ...
parlant du royaume de Dieu.* Au...
jamais ni preuves proposées d...
plus claire à l'examen, ni exam...
plus d'ordre et de méthode, ...
eut jamais de plus capable de sou...
sortes d'épreuves. C'est ce que ...
faire voir, en considérant en ...
faits sur lesquels la certitude de ...
tion, et par conséquent la foi ...
était établie.

Matières des preuves de la résurr... faits d'où résultent ces preuves ...
peuvent être compris sous trois ...
1° les apparitions des anges; 2° ...
tions de Jésus-Christ aux femm...
paritions de Jésus-Christ à ses ...
ses apôtres.

Apparitions des anges. — Il y ...
plusieurs apparitions d'anges ...
unes des autres, et arrivées à ...
personnes : l'une aux soldats ...
gardaient le sépulcre; les autres ...
mes, c'est-à-dire à l'autre Marie et ...
à Marie-Madeleine, à Jean et ...
qui étaient avec elles.

Apparition de l'ange aux solda...

qui apparut aux soldats romains se montra à eux environné de terreur, le visage brillant comme un éclair, et les vêtements blancs comme la neige. Son arrivée fut suivie d'un tremblement de terre; et sa force était si supérieure à la force ordinaire des hommes, qu'il renversa lui seul la pierre placée à l'entrée du sépulcre, et qui, selon les exemplaires de Bèze, tant grecs que latins, était si grosse, qu'à peine vingt hommes auraient pu la remuer. J'ai déjà remarqué que l'ange était descendu du ciel pour deux raisons : 1° pour mettre en fuite les soldats; 2° pour ouvrir le sépulcre, afin que les femmes qui étaient déjà en chemin pour s'y rendre, les autres femmes, les disciples, et même les Juifs qui devaient y aller ce jour-là, pussent y entrer librement, et voir que le corps de Jésus n'y était pas. On comprend aisément que c'étaient deux choses nécessaires pour établir solidement la créance de ce grand événement. En effet, sans l'intervention du ciel, le sépulcre n'aurait été ouvert et les gardes écartés qu'après le jour que Jésus-Christ avait marqué pour sa résurrection; et dans ce cas, quoiqu'il n'y eût point sur la terre de pouvoir capable d'empêcher Jésus-Christ, *la puissance et la vertu de Dieu même* (*I Cor.* I, 24), de sortir du tombeau, néanmoins, l'entrée en restant fermée et les soldats continuant d'y faire la garde, il n'aurait pas été possible d'en approcher ni d'en examiner l'état. Or cet état du sépulcre, qui suffit pour persuader saint Jean que Jésus-Christ était ressuscité, si par lui-même il ne prouvait pas la résurrection d'une manière incontestable, était du moins sagement ménagé pour disposer les esprits des apôtres, et même de tous les Juifs qui étaient alors dans Jérusalem, à se rendre aux autres preuves qu'ils eurent ensuite. Je dis même des Juifs; car il ne faut pas s'imaginer que les disciples de Jésus aient été les seuls qui visitèrent alors le sépulcre. Ce que les soldats romains débitèrent fut sans doute bientôt répandu dans Jérusalem, et la curiosité seule suffisait pour porter un grand nombre de personnes à aller voir le lieu où était arrivé un événement si surprenant. Ce sépulcre, creusé dans le roc, fermé d'une large pierre, scellé la veille du sceau des princes des prêtres et des magistrats, et confié à la garde des soldats romains; ce sépulcre, dis-je, malgré toutes ces précautions, avait été ouvert, selon une partie des soldats, par un ange descendu du ciel, et selon les autres, par les disciples de Jésus, qu'on accusait d'être venus de nuit, pendant que les gardes dormaient, enlever le corps de leur Maître, qui effectivement ne s'y trouvait plus. Deux rapports si opposés l'un à l'autre durent porter les Juifs à aller examiner sur les lieux la nature et la situation du sépulcre, et voir si ce qu'on disait des disciples était probable. Car, comme on supposait qu'ils n'avaient employé dans cet enlèvement que des moyens humains, pour savoir si ces moyens n'avaient rien de surnaturel, il fallait comparer ce qui s'était fait avec la manière dont on prétendait qu'il s'était fait. Or tout homme sensé dut regarder comme une chose ou absolument impossible, ou du moins hors de toute vraisemblance, que les disciples de Jésus eussent pu enlever le corps pendant que les gardes étaient à leur poste. En effet, quand les disciples auraient été, ce qu'assurément ils n'étaient pas, des gens hardis, entreprenants, intrigants, adroits et capables d'exécuter une entreprise aussi hasardeuse, peut-on supposer qu'une compagnie de soldats romains, formés à la plus austère discipline, et placés dans ce poste la veille au soir, se soient tous endormis en même temps, et aient été assez profondément assoupis pour n'avoir entendu ni lever la pierre, qui, fermant seule l'entrée du sépulcre, devait être fort grosse, ni enlever le corps? Deux choses dont la première n'aurait pu s'exécuter qu'à l'aide d'un grand nombre de bras, et l'autre paraissait avoir été faite sans aucune précipitation, puisque les linges dans lesquels le corps avait été enveloppé, et le voile qu'on lui avait mis autour de la tête, étaient *pliés et placés* en différents endroits du sépulcre. Ce sépulcre, d'ailleurs, était creusé dans le roc : ainsi on ne pouvait soupçonner que les disciples y eussent pratiqué quelque passage secret, ni qu'il y eût d'autre entrée que celle qui était fermée par cette grosse pierre et gardée par les soldats romains. Ces circonstances, pesées attentivement, étaient d'elles-mêmes suffisantes pour détruire le témoignage de ceux des soldats qui prétendaient que les disciples avaient enlevé le corps de leur Maître pendant qu'ils étaient endormis. De l'autre part, au contraire, se trouvaient de fortes preuves de la vérité du rapport que les soldats firent d'abord tous d'une commune voix, et que sans doute quelques-uns d'entre eux avaient publié avant que les princes des prêtres et les magistrats leur eussent suggéré la fable qu'ils répandirent ensuite. Dans ce rapport, on voyait une cause proportionnée aux effets; et ces effets, aussi publics qu'extraordinaires, ne pouvaient manquer de piquer la curiosité et de faire naître l'envie de savoir comment ils avaient été produits. Or la solution était complète. Un ange du Seigneur, descendu du ciel, avait renversé la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre, et s'était assis dessus; son visage avait paru brillant comme un éclair, et ses vêtements blancs comme la neige. (*Matth.* XXVIII, 3.) Cette apparition rendait raison de la frayeur des soldats et de leur fuite précipitée; on y voyait comment la pierre avait été ôtée de dessus l'entrée du sépulcre pendant que les gardes l'entouraient; comment les linges y avaient été laissés, pliés et placés en différents endroits; enfin, pourquoi le corps ne se trouvait plus. Ainsi, la cause qu'on assignait, quoique étonnante, était probablement la véritable.

Ce que ce rapport contenait de miraculeux ne devait pas le rendre moins croyable aux Juifs, qui, sur l'autorité de leur législateur,

de leurs prophètes et de leurs historiens, étaient accoutumés à regarder l'opération des miracles comme conforme à l'idée du Dieu tout-puissant et tout sage, créateur du ciel et de la terre; ils ignoraient ce que, dans la suite, certains philosophes ont prétendu prouver, que les miracles, à en juger par la raison et par le sens commun, sont d'une impossibilité absolue, et directement contraires à l'immutabilité de Dieu.—*Voy.* MIRACLES.

Assurément l'apparition d'un ange en cette rencontre, loin qu'elle pût faire naître quelques difficultés, était presque nécessaire. Il n'y avait que deux jours que Jésus avait été mis à mort par les magistrats des Juifs comme un imposteur qui chassait les démons au nom de Béelzébub, et qui blasphémait Dieu en usurpant le titre de Messie. Son sépulcre était gardé par une compagnie de soldats romains, sous prétexte d'empêcher ses disciples d'accréditer l'imposture en enlevant son corps, et en publiant qu'il était ressuscité comme il l'avait prédit. Dans de telles circonstances le témoignage du ciel était nécessaire pour faire connaître que Dieu, quoiqu'il l'eût laissé expirer sur la croix, ne l'avait point oublié, mais qu'au contraire il avait coopéré avec lui, même dans ses souffrances, dans sa mort, dans sa résurrection au troisième jour, puisque, par les opérations secrètes de sa providence et de sa puissance infinie, il avait rempli de point en point tout ce que Jésus avait prédit de chacun de ces événements, dans un temps où ils ne pouvaient avoir été prévus que par Dieu, ou par un œil éclairé des lumières de son esprit, ni accomplis par aucune autre puissance que la sienne. La descente de l'ange du Seigneur qui dissipa les soldats et leva la pierre, est une preuve éclatante que le doigt du Tout-Puissant (*Exod.* VIII, 19) était dans le grand ouvrage de la résurrection; et cet honneur dû à celui qui s'était dit le Fils de Dieu, détruisait absolument et sans réplique les calomnies de ceux qui, pour cette raison, l'avaient traité d'imposteur et de blasphémateur.

Apparitions des anges aux femmes. Que ces apparitions n'ont été, ni des illusions, ni des impostures. — Le premier ange qui apparut aux femmes fut celui que virent l'autre Marie et Salomé, et que saint Marc décrit sous la forme d'un jeune homme (dans le sépulcre) vêtu d'une robe blanche, et qui, les voyant effrayées à son aspect, leur dit : ***Ne craignez point; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est point ici. Voici le lieu où on l'avait mis; mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il s'en va devant vous en Galilée; c'est là que vous le verrez selon ce qu'il vous a dit.*** (*Marc.* XVI, 5-7.) Il est aisé de voir que ce fut là une apparition réelle, et non un vain fantôme, fruit d'une imagination échauffée. Les observations suivantes vont nous en convaincre. 1° Il ne paraît point par ce récit, ni par aucun autre, que les femmes, en allant au sépulcre fussent effrayées ou troublées; disposition

d'esprit qui les aurait portées ... apparitions. Au contraire, ... quelque temps après le poin... tendant d'y trouver le corps ... comptant l'embaumer; et e... naient tranquillement là-dess... min. 2° Le dessein d'embau... montre qu'elles n'avaient au... sance qu'il fût déjà ressuscité, ... dût ressusciter. 3° Si l'ange n'... fantôme produit par une ima... blée, elles lui auraient prêté ... contredirait directement to... qui les menaient au sépulcre, ... étaient remplies un momen... 4° Il est à remarquer que l'illu... double; deux sens auraient ... l'ouïe et la vue; car elles v... l'entendirent. Or, quoique ... vent en songe et quelquefois ... le délire, je demande si l'on ... duire un seul exemple exa... ble dans toutes ses circonst... que deux personnes fassent ... même songe, ou que, dans ... imagination enfante précisé... fantômes. 5° Les paroles de ... port à d'autres que Jésus-Chri... ses disciples avant sa passio... quand il serait ressuscité il ... en Galilée. C'est cette prédic... leur rappelle en leur ordonn... apôtres de sa part, d'aller en ... promesse qu'ils y verraient Jé... comme ces mots signifiaient, ... que Jésus-Christ était ressus... se montrerait à eux en pers... apportée en troisième lieu ... plus forte pour prouver que l... parition ne fut pas dans ces fe... d'une imagination déréglée. Cr... ment d'imagination, tel qu'on ... n'aurait pu produire en elles ... d'opinion si subit, ni les fa... promptement de l'incrédulité ... ferme de la résurrection. Quand ... que cette prédiction de Jésus ... était connue, le dessein qu'e... allant au sépulcre, serait toujours ... que jusqu'à ce moment elles ... point rappelée, ou qu'elles ne ... pas, ou enfin qu'elles ne la cr... l'on objecte qu'au moins, quand ... rent dans le sépulcre et qu'elles ... rent point le corps de Jésus, ... tion dut leur revenir à la ... qu'elles purent dès lors croire ... avec autant de fondement que ... n'avait d'autre preuve que ce ... mes avaient alors : je réponds ... dant que saint Jean qui crut l... résurrection, n'en ait point eu d... ves que ces femmes, il est ... marquer que cet apôtre était da... sition d'esprit plus propre à ... ce. Saint Jean courut au sép... rapport qu'avait fait Madeleine ... de Jésus en avait été enlevé, ... savait par qui, ni où on l'av...

comme le sépulcre était à quelque distance du lieu où cet apôtre demeurait, il dut lui venir dans l'esprit bien des pensées sur cet enlèvement, et peut-être quelque espérance faible et confuse que Jésus pouvait être ressuscité, ainsi qu'il l'avait prédit souvent. Mais quelles qu'aient été ses pensées, il est certain au moins qu'il eut le temps de réfléchir sur les prédictions de son maître, et qu'après avoir examiné l'état du sépulcre, comme il le fit avec saint Pierre (circonstance qui marque de la réflexion et de la présence d'esprit), il s'en retourna tranquillement chez lui. Les femmes, au contraire, sont restées saisies d'étonnement et de frayeur en entrant dans le sépulcre; consternation qui dure jusqu'à ce que, s'étant enfuies, elles voient Jésus-Christ se présenter à elles. Peut-on supposer qu'au milieu de ce trouble elles aient pu se rappeler les prédictions que Jésus-Christ avait faites de sa résurrection, réfléchir sur les preuves de leur accomplissement qu'offrait l'état du sépulcre, se persuader que non-seulement il était ressuscité, mais qu'il se montrerait en personne à ses apôtres, et dans cette persuasion s'imaginer qu'elles avaient vu un ange, et qu'elles l'avaient entendu distinctement leur assurer que Jésus-Christ était ressuscité, les inviter à venir voir le lieu où il avait été mis, et leur ordonner de dire à ses disciples qu'il se montrerait à eux en Galilée? En un mot, si cette prétendue illusion fut l'effet d'une forte persuasion que Jésus-Christ était ressuscité, d'où pouvait-elle venir, cette persuasion? Venait elle d'une réflexion faite de sang-froid sur les prédictions de notre Sauveur, et sur l'état du sépulcre (motifs qui déterminèrent saint Jean)? Mais en ce cas, quelle aurait donc été la cause de la terreur dont elles furent saisies et qui précéda sinon l'apparition, du moins ces mots de l'ange, *ne craignez point?* (*Matth.* XXVIII, 5.) Dira-t-on que c'était une de ces terreurs qui n'ont aucune cause et qu'on nomme paniques? Ce serait un mot et non pas une raison; ce serait ou ne rien dire, ou dire seulement qu'elles étaient effrayées sans qu'on puisse voir ni par qui ni pourquoi. 6° Il est à remarquer que le discours de l'ange aux femmes renferme dix propositions; 1° ne craignez point; 2° vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié; 3° il est ressuscité; 4° il n'est plus ici; 5° voici le lieu où on l'avait mis; 6° allez dire à ses disciples; 7° et à Pierre; 8° qu'il s'en va devant vous en Galilée; 9° c'est là que vous le verrez; 10° selon ce qu'il vous a dit. L'ordre et la connexion de toutes ces propositions ne sont pas moins remarquables que leur nombre.

Après ces deux réflexions, je laisse à juger s'il est convenable que ces femmes, dans le trouble d'esprit et dans la frayeur dont elles étaient saisies, au point de s'imaginer voir et entendre un ange, pendant qu'elles ne voyaient en effet ni n'entendaient rien de semblable, aient pu prêter à un fantôme, fruit de leur crainte et de leur imagination, un discours plein d'ordre et de raison; discours qui suppose qu'elles n'étaient pas alors convaincues que Jésus-Christ fût ressuscité; pendant que nos adversaires prétendent que la persuasion de sa résurrection avait précédé, et même occasionné cette illusion.

J'ai examiné assez au long cette apparition de l'ange aux femmes, parce qu'en établissant la nature de celle-ci, c'est éviter l'embarras d'entrer sur chacune des autres dans une discussion particulière; les unes ou les autres des observations précédentes pouvant être appliquées à la plupart des apparitions dont nous allons parler. Ainsi, je me contente d'y remarquer les circonstances qui méritent particulièrement d'être observées. Nous y découvrirons de nouvelles preuves de leur vérité et de leur réalité.

L'apparition que nous venons d'examiner n'avait été que d'un ange; celle que vit Marie-Madeleine fut de deux, de même que celle dont Jean et ses compagnes firent le rapport. Au lieu que les femmes dont nous avons parlé plus haut (l'autre Marie et Salomé), en entrant dans le sépulcre, trouvèrent le premier ange assis à droite: les deux dernières apparitions furent subites; car les anges que Madeleine vit assis l'un à la tête et l'autre aux pieds, à l'endroit où le corps de Jésus avait été mis, ne furent vus ni par saint Pierre, ni par saint Jean, quoiqu'ils fussent entrés dans le sépulcre, et qu'ils l'eussent examiné de toutes parts; et Jean et les femmes de sa compagnie restèrent quelque temps dans le sépulcre avant qu'elles aperçussent les anges. Il paraît aussi qu'elles les virent dans une autre attitude que ceux qui furent vus par Marie-Madeleine, et que celui que virent l'autre Marie et Salomé. Comme il y eut de la différence dans le nombre des anges et la manière dont ils apparurent, il y en eut aussi dans les paroles qu'ils dirent aux femmes et dans la conduite même de ces femmes. L'autre Marie et Salomé furent saisies de crainte et de frayeur, et elles s'enfuirent du sépulcre. Jean et les femmes de sa compagnie furent frappées de respect et de vénération, et elles se prosternèrent à terre. Pour Marie-Madeleine elle paraît avoir été si profondément plongée dans la douleur de ne pouvoir trouver le corps du Seigneur qu'elle ne remarqua que fort peu une apparition si surprenante. Elle voit, elle entend les anges, et leur répond sans aucune émotion, et sans quitter l'objet dont elle avait l'esprit entièrement occupé, et ce ne fut que quand elle eut reconnu la voix de son Maître, qui l'appela par son nom, qu'elle revint à elle-même.

Nous venons de voir que ces apparitions, prises chacune en particulier et examinées séparément, portent avec elles des caractères évidents de réalité et de vérité. Mais en les considérant toutes ensemble, et en les comparant les unes aux autres, nous répandrons sur ce point encore plus de lumière, assez même, j'ose le dire, pour lever tous les doutes de ceux qui paraissent décidés à

regarder tout comme possible, excepté ce que l'Evangile donne pour vrai. En effet, le nombre, la variété et la nature des circonstances de ces apparitions, la différence des temps où elles furent vues, ainsi que des personnes qui les virent ; tout cela, dans le cours ordinaire des choses, ne permet pas de croire qu'elles aient été les effets de l'illusion ou de l'imposture... L'autre Marie et Salomé s'étaient enfuies du sépulcre avant que Marie-Madeleine y retournât, et Marie-Madeleine en était repartie avant que Jean et les femmes de sa compagnie y fussent arrivés ; ainsi l'illusion ne put se communiquer de l'une à l'autre. D'ailleurs, en allant au sépulcre, elles étaient bien éloignées d'imaginer que Jésus-Christ fût ressuscité. Le dessein qui les conduisait le fait assez voir : elles allaient rendre les derniers devoirs à leur Maître et achever ses funérailles en embaumant son corps ; ce que le sabbat les avait obligées de différer. Lors donc qu'en entrant dans le sépulcre elles ne trouvèrent point le corps, elles durent plutôt croire, comme avait fait Madeleine, qu'il avait été enlevé, que s'imaginer qu'il fut ressuscité. Il est clair que ce fut là l'idée de Jean et de ses compagnes ; car quand elles furent entrées dans le sépulcre, et qu'elles n'y trouvèrent point le corps de Jésus, elles en furent fort inquiètes, dit saint Luc (XXIV, 4), c'est-à-dire, qu'elles ne savaient ce que le corps était devenu, ni pourquoi il ne se trouvait plus dans le sépulcre, et qu'elles en étaient en une inquiétude extrême ; ce qui ne serait point arrivé si elles avaient cru qu'il fût ressuscité.

On pourrait dire de l'autre Marie et de Salomé, que l'idée qu'elles avaient que Jésus-Christ était ressuscité, jointe à l'étonnement et au trouble où elles se trouvaient, pût leur faire croire que son apparition était réelle, bien qu'elle ne fût, en effet, qu'une illusion de leur imagination. Voyons donc quelles preuves nous pouvons tirer du récit de cette apparition pour nous convaincre que ces femmes ne furent point trompées, les voici, et elles doivent, ce me semble, paraître suffisantes. Elles n'eurent rien moins pour se convaincre que le témoignage de trois de leurs sens, de la vue, de l'ouïe et du tact. Par la vue et par l'ouïe elles purent reconnaître la figure et la voix de leur Maître ; et par le tact elles purent s'assurer que ce n'était pas un fantôme qu'elles avaient vu, mais un corps composé de chair et d'os.

Il est vrai qu'une de ces preuves manqua à Madeleine, à qui Jésus-Christ défendit de le toucher ; mais quiconque considérera les circonstances de cette apparition avec l'attention qui convient, trouvera assez de quoi se convaincre que ce fut réellement Jésus-Christ qui lui apparut. Car, 1° il se tint pendant quelque temps auprès d'elle ; il lui parla, et elle lui répondit avant qu'elle se fût aperçue que c'était lui ; au contraire même, elle le prenait pour le jardinier, par où l'on voit évidemment que ce fantôme, si c'en était un, ne venait point de son imagination. Son âme était pleine d'un autre obj[et] ... eût eu le loisir, ou qu'elle se ... dans une disposition d'esprit à ... fantômes, elle se serait figuré ... sonne avec qui elle aurait eu ... et non pas un jardinier qu'e... mais vu.

2° Il l'appela par son nom, ce ... qu'il la connaissait : et il paraît ... à cela qu'elle le reconnut. Car ... tournant aussitôt après, elle ... titre respectueux de *Rabboni*, ... (*Joan.* XX, 16), et à en juger ... de Jésus-Christ, elle voulut ... sa voix et sa figure l'avaient ... c'était Jésus-Christ lui-même.

Jésus-Christ jugea à propos de ... ter lui-même à l'autre Marie ... pour calmer leurs esprits, ... frayeur, et lever tous leurs d... dessein il les aborde et les salue ... il souffre qu'elles s'approchent ... brassent ses pieds et qu'elles l'ad... il les exhorte à ne point crain... confirmer ce que l'ange leur a... charge d'annoncer à ses discip[les] ... Galilée, et leur assurer de vi... verront. Tout tendait, comme ... les rassurer, et à leur inspirer ... et la joie que ces paroles dur... dans leur cœur, ne put que ... sensible par la permission ... nait de le toucher. Après ce tr... cendance et de faveur, après ... aussi convaincante qu'il étai[t] ... et corporellement ressuscité, ... plus rester à ces femmes aucu[n] ... même aucune crainte ; la convi[c]... titude et la joie, durent succéder ... tous ces sentiments. La conduit[e] ... que tint Jésus-Christ dans ces ... sions, vint donc de la différence ... tances auxquelles cette conduite ... fait convenable. La douleur qu'a... leine de ne point trouver le co[rps] ... Maître ; cette douleur, dis-je, ... dont son cœur était agité, fut ... qu'elle l'entendit l'appeler par s... qu'elle le vit à côté d'elle. Elle f... convaincue que c'était Jésus-C[hrist] ... même, et elle témoigna aussitôt ... tion en lui donnant le titre de ... Ainsi elle n'avait plus besoin d'a... ves ; satisfaite de ce qu'elle avait ... tendu, elle alla trouver les dis[ciples] ... dit qu'elle avait vu le Seigneur, e... porta ce qu'il lui avait dit. Au c... terreur, passion qui n'entend ... quand elle est portée à un cer... s'était emparée du cœur de l'autre ... de Salomé : et comme cette ter... de l'apparition soudaine et surna... l'ange, une semblable apparition ... Christ l'aurait plutôt augmentée ... s'il ne les eût rassurées par un ... venant et par des paroles pleines ... et s'il ne leur eût permis de pr... sorte de familiarité avec lui, de ... à peu leur crainte et leurs doutes, ...

convaincre comme par degrés que leur bon Maître était réellement ressuscité et sorti vivant du tombeau.

Ces paroles de Jésus-Christ à Madeleine : *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais allez trouver mes frères, et dites-leur que je monte vers mon Père* (*Joan.* xx, 17), renferment trois choses : 1° un renouvellement des promesses qu'il a faites à ses disciples la nuit qu'il fut trahi, l'une desquelles était qu'il viendrait les revoir avant son dernier départ du monde; et je regarde comme une assurance et comme un gage de la volonté qu'il avait d'exécuter cette promesse, ce qu'il dit à Marie-Madeleine se jetant à ses pieds, de ne pas le toucher. 2° une déclaration que sa mort et son dernier départ du monde, étant deux choses distinguées, dont la dernière n'était pas encore arrivée, ils devaient entendre par sa résurrection qu'il reviendrait dans le monde et qu'il y converserait avec eux de la même manière que ceux qui ne sont point encore sortis du monde par la mort, et, par conséquent, qu'il était réellement et corporellement ressuscité; et c'est de quoi son apparition à Marie-Madeleine et les paroles qu'il lui avait dites étaient une preuve évidente. 3° une prédiction de la manière dont il quitterait le monde à son dernier départ, c'est-à-dire de son ascension. De toutes ces circonstances, les apôtres durent conclure que c'était effectivement Jésus-Christ qui avait apparu et qui avait parlé à Marie-Madeleine. Ce n'est pas que je prétende que les disciples, dès qu'ils entendirent ces paroles, ont dû nécessairement apercevoir d'abord toutes les conséquences que j'en ai tirées; non. Mais lorsqu'ils vinrent à les peser et à réfléchir attentivement sur ce que leur Maître leur avait dit la nuit qu'il fut trahi; lorsqu'après avoir touché ses pieds et ses mains ils eurent été convaincus par leurs propres sens qu'il était corporellement ressuscité, et qu'enfin ils virent ces paroles : *Je monte vers mon Père* (*Ibid.*), vérifiées à leurs yeux par son ascension, alors, sans doute, ils ne purent s'empêcher d'apercevoir ces différentes conséquences, et d'en conclure ce que nous venons d'en conclure nous-même.

Apparitions de Jésus-Christ aux apôtres et aux disciples. — Les écrivains sacrés n'ont rapporté avec détail que quelques-unes des apparitions du Sauveur à ses disciples pendant les quarante jours d'après sa Passion ; persuadés sans doute que c'en était assez pour établir d'une manière inébranlable l'article fondamental de la foi chrétienne, c'est-à-dire la résurrection de Jésus-Christ. Et certainement je ne crois pas qu'en considérant la nature et la variété des preuves qui résultent des détails qu'ils nous ont transmis, on puisse s'empêcher de reconnaître que ceux qui étaient destinés pour être témoins de sa résurrection avaient toutes les sortes de convictions que l'esprit le plus défiant peut demander, et le plus incrédule imaginer dans de semblables circonstances. C'est ce que nous allons voir dans les observations suivantes, où nous nous bornerons à celles de ces apparitions dont les évangélistes ont jugé à propos de détailler les diverses circonstances, et sur lesquelles était principalement fondée la foi des apôtres.

La première de ces apparitions, que saint Marc n'a rapportée que succinctement, est racontée fort au long par saint Luc. *Ce jour-là même, deux d'entre eux s'en allaient à un bourg nommé Emmaüs, qui était éloigné de Jérusalem d'environ soixante stades, et ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé; et il arriva que lorsqu'ils s'entretenaient et raisonnaient ensemble là-dessus, Jésus vint lui-même et se mit à marcher avec eux; mais leurs yeux étaient retenus afin qu'ils ne le reconnussent pas, et il leur dit : De quoi vous entretenez vous ainsi dans votre chemin, et d'où vient que vous êtes tristes? L'un d'eux, appelé Cléophas, lui répondit : Etes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'est passé ces jours-ci? Hé quoi! leur dit-il. Ils lui répondirent, touchant Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple, et de quelle manière les princes des prêtres et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Cependant nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël; et après tout cela néanmoins voici le troisième jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes de celles qui sont avec nous nous ont étonnés; car, étant allées dès le matin au sépulcre, elles n'y ont point trouvé son corps, et sont revenues dire que des anges leur ont apparu, qui leur ont assuré qu'il est vivant; et quelques-uns des nôtres ont aussi été au sépulcre et y ont vu toutes choses comme les femmes les leur avaient rapportées; mais pour lui, ils ne l'ont point vu. Alors il leur dit : O insensés, dont le cœur est pesant et tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? Puis, commençant par Moïse et continuant par tous les prophètes, il leur expliquait ce qui avait été dit de lui dans toutes les Ecritures. Lorsqu'ils furent près du bourg où ils allaient, il fit semblant d'aller plus loin; mais ils le forcèrent de demeurer en lui disant : Demeurez avec nous parce qu'il est tard et le jour est sur son déclin, et il entra avec eux; et, s'étant mis à table avec eux, il prit le pain et le bénit, et, l'ayant rompu, il le leur donna. Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent; mais il disparut de devant eux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant au dedans de nous lorsqu'il nous parlait en chemin et qu'il nous expliquait les Ecritures? Et, se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent les onze apôtres assemblés avec ceux de leur compagnie, qui leur dirent : Le Seigneur est véritablement ressuscité, et il a apparu à Simon. Eux, de leur côté, racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comme ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.* (*Luc.* xxiv, 13-35.)

Quiconque lira ce passage avec quelque soin et voudra faire attention à ce qui faisait le sujet de l'entretien de Notre-Seigneur avec ces deux disciples sur la route d'Emmaüs, verra d'abord que leur conversation roulait sur les paroles que les anges avaient dites aux femmes, et qui sont rapportées dans les versets précédents. Pour mettre cette matière dans un plus grand jour, rapprochons-en les différentes parties. Les anges avaient dit aux femmes qui étaient allées pour embaumer le corps de Jésus : *Il n'est point ici, mais il est ressuscité; rappelez-vous de quelle manière il vous parla lorsqu'il était encore en Galilée, disant : Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes pécheurs et ils le crucifieront, et le troisième jour il ressuscitera d'entre les morts.* (*Luc.* XXIV, 6,7.) Les paroles de notre Sauveur citées ici par les anges se trouvent au chapitre XVIII, versets 31-33, où l'évangéliste rapporte que Jésus, prenant à part les douze, leur dit : *Voilà que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme y sera accompli; car il sera livré aux gentils, il sera moqué, il sera outragé, on lui crachera au visage et, après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour.* Les deux disciples, avant de partir de Jérusalem, avaient entendu les femmes rapporter ce que les anges leur avaient dit; et, en s'entretenant sur la route d'Emmaüs de tout ce qui s'était passé ces jours-là au sujet de Jésus-Christ, ils raisonnaient ensemble sur le sens des paroles des anges et sur les prophéties dont il y est fait mention. C'est ce que prouve le mot grec *συζητεῖν*, qui signifie *discuter, examiner*, et la question que leur fit notre Sauveur; car, ayant apparemment entendu quelque chose de leur discours, il leur demanda : *Qu'est-ce que ces discours que vous vous tenez l'un à l'autre en marchant, et pourquoi êtes-vous tristes?* On voit, par leur réponse à cette question, quelle était la matière de leur conversation : *Nous raisonnons, répondent-ils, sur les choses qui sont arrivées au sujet de Jésus de Nazareth, lequel* (allusion aux paroles des anges) *les princes des prêtres et nos magistrats ont livré pour être condamné à mort et qu'ils ont crucifié; c'est là ce qui cause notre tristesse; car nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël; et néanmoins voici le troisième jour que ces choses se sont passées* (autre allusion aux paroles des anges). *Cependant aujourd'hui quelques-unes des femmes qui sont avec nous nous ont étonnés en nous rapportant qu'elles avaient été de grand matin au sépulcre, et que, ne trouvant point le corps de Jésus, des anges leur avaient dit qu'il était ressuscité; et quelques-uns des nôtres, courant aussitôt au sépulcre, ont trouvé que les choses que les femmes nous avaient rapportées étaient vraies; mais, pour lui, ils ne l'ont point vu.* (*Luc.* XXIV, 21-25.) Les souffrances, la mort et la résurrection de Jésus-Christ étaient donc le sujet de leur discours. Ces événements avaient été prédits, comme les paroles des anges le leur rappelaient, par les prophètes et par Jésus-Christ même. Les deux disciples tâchaient de les concilier avec les prophéties auxquelles ils avaient rapport. Ils en avaient vu une partie accomplie dans les souffrances et dans la mort de Jésus-Christ, et c'était pour eux une assurance que l'autre s'accomplirait de même; mais, faute d'entendre ou de croire tout ce que les prophètes avaient dit, ils s'arrêtaient là et n'en concluaient pas la résurrection. C'est cette ignorance et cette lenteur à croire que Jésus-Christ leur reproche. Il leur demande si, conformément aux prophètes, le Christ ne devait point souffrir toutes ces choses et entrer dans sa gloire, c'est-à-dire ressusciter; *et alors, commençant par Moïse et continuant par les prophètes, il leur explique ce qui avait été dit de lui dans toutes les Ecritures.* (*Ibid.*, 26, 27.)

La liaison de toutes ces parties est sensible maintenant. Au commencement du chapitre les anges rapportent les prophéties en preuve de la résurrection; et ici Jésus-Christ se joignant sur la route à ces deux disciples qui raisonnaient sur cette matière, leur démontre par ces mêmes prophéties, que le Messie était certainement ressuscité. Le reste du chap. jusqu'au v. 46 est de même lié avec ceci et avec ce qui précède. Ces deux disciples retournent à Jérusalem, et rapportent aux apôtres et aux autres disciples qu'ils trouvèrent assemblés, ce qui s'était passé entre Jésus-Christ et eux sur le chemin d'Emmaüs. Ils parlaient encore lorsque Jésus paraît lui-même; et après leur avoir donné les preuves les plus sensibles de sa résurrection, il leur rappelle, comme l'ange l'avait fait, de quelle manière il leur avait parlé en Galilée: *Voilà*, leur dit-il, *ce que je vous disais pendant que j'étais encore avec vous, qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophéties et dans les Psaumes, fût accompli. En même temps il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures, et il leur dit : C'est ainsi qu'il est écrit, et qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât le troisième jour.* (*Ibid.*, 44-46.)

On objecte deux choses contre cette apparition. 1° Que ces deux disciples ne reconnurent point Jésus pendant tout le temps qu'il marcha, qu'il s'entretint et qu'il resta à table avec eux. 2° Que, lorsqu'en le voyant rompre le pain leurs yeux s'ouvrirent et qu'ils le reconnurent, il disparut si subitement, qu'ils semblent n'avoir pas eu assez de temps pour lever tous les doutes qu'ils devaient avoir, après s'être entretenus si longtemps avec lui sans le reconnaître.

L'évangéliste nous fournit lui-même une réponse à la première de ces deux difficultés, en nous disant que *leurs yeux étaient retenus afin qu'ils ne le reconnussent point.* (*Ibid.*, 16.) On conviendra aisément que cela n'était pas au-dessus du pouvoir de Jésus-Christ que saint Paul appelle *la vertu de Dieu* (*I Cor.* I, 18); et nous avons déjà montré que cette conduite n'était point indigne de ce divin Sauveur considéré comme *la sagesse de Dieu* (*Ibid.*), ainsi que l'Apôtre le nomme encore dans le mê-

me endroit. En répandant ce nuage sur les yeux de leur corps il voulait que, libres de tous les préjugés, ils pussent dissiper, par la lumière pure de la raison, les ténèbres qui cachaient aux yeux de leur esprit le véritable sens des prophéties et des figures dans lesquelles ses souffrances, sa mort et sa résurrection avaient été prédites. Il se déguisa, mais il leur expliqua les Ecritures. Il enflamma leurs cœurs en leur exposant les endroits de Moïse et les prophéties qui le concernaient. Il arracha le bandeau dont les scribes et les pharisiens mondains et charnels leur avaient couvert les yeux; il leur présenta ces différents passages dans tout leur jour; enfin il se découvrit lui-même, et les laissa convaincus et par les Ecritures et leurs sens, qu'il était ressuscité. Cette réflexion nous conduit naturellement à l'examen de la seconde objection tirée de ce qu'il disparut aussitôt après qu'il se fut découvert à eux.

Nous observons d'abord qu'ils ne purent douter d'une chose, savoir, que celui qui s'était joint à eux sur la route d'Emmaüs, et qui leur avait expliqué les Ecritures, était le même qu'ils reconnurent pour Jésus-Christ en lui voyant rompre le pain; 2° qu'à ce moment ils le reconnurent; 3° que ce changement dut leur paraître surnaturel et miraculeux, ainsi que ces mots, *leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent* (*Luc.* XXIV, 31), le font assez entendre; d'où ils durent conclure que celui qu'ils reconnurent pour leur Maître lorsque leurs yeux s'ouvrirent, était revêtu d'un pouvoir plus qu'humain. Or, ils n'ont pu croire que ce fût quelque autre que Jésus-Christ, sans supposer, ce qui eût été un blasphème, que Dieu aurait permis que quelque esprit, bon ou mauvais, eût pris la figure de son Fils bien-aimé pour autoriser le mensonge et l'imposture. Et ils le pouvaient d'autant moins, que Jésus-Christ, dans la conversation qu'il avait eue avec eux sur le chemin, venait de leur expliquer les Ecritures, et de leur prouver, par Moïse et par les prophètes, que le Christ devait souffrir, mourir et ressusciter.

Mais outre que dans cet entretien Jésus avait levé tous les doutes que leur avaient causés ses souffrances et sa mort, et qui avaient même ébranlé leur foi en celui qu'ils avaient regardé jusque-là comme le Rédempteur d'Israël; ce qu'ils rapportèrent, que leurs cœurs étaient enflammés au dedans d'eux-mêmes pendant qu'il leur expliquait les Ecritures, est une preuve qu'ils avaient vraisemblablement aperçu, ou dans ses manières, ou dans sa doctrine, quelques traits de cette autorité qui le distinguait si fort des docteurs ordinaires d'Israël, les scribes et les pharisiens. Ne répétons point ce que nous avons déjà dit, qu'il est probable que Jésus-Christ, en bénissant le pain, se servit de quelque formule qui lui était particulière. Contentons-nous d'ajouter ici une remarque de Grotius, c'est que la coutume étant chez les Juifs que le maître du festin, ou le plus respectable des conviés, ayant béni la coupe, prît le pain et le rompît en rendant grâces à Dieu, et qu'après en avoir mangé un morceau, il le distribuât à ceux qui étaient à table, Jésus-Christ par cette action fit voir qu'il était quelque chose de plus que n'avaient cru les disciples qui, l'ayant pris d'abord pour un étranger et pour un voyageur, l'avaient forcé de rester avec eux. Par là il réveilla leur attention pour le moment où il allait se découvrir à eux, et cet acte solennel les y préparait d'une manière très-convenable.

Concluons donc que ces deux disciples, même dans la supposition que Jésus-Christ disparut aussitôt après que leurs yeux furent ouverts et qu'ils l'eurent reconnu, avaient eu assez de preuves que c'était lui qui s'était entretenu et mis à table avec eux, et qu'ainsi il était ressuscité, comme les anges l'avaient dit aux femmes qui avaient été le matin au sépulcre.

L'apparition de Jésus-Christ que nous allons examiner maintenant, et à laquelle toutes les apparitions précédentes servaient de préparation, est celle où il se montra aux apôtres assemblés; elle arriva le même jour au soir. Cette apparition est racontée par trois évangélistes, dont l'un en rapporte une circonstance, l'autre une autre. Je tirerai donc de chacun des évangélistes les circonstances omises par les autres, et je rassemblerai toutes ces parties dispersées pour en faire le récit en entier.

Sur le soir du même jour (*Joan.* XX, 19), c'est-à-dire du jour de la résurrection, *qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où étaient les disciples assemblés de peur des Juifs, étant fermées* (*Marc.* XVI, 14) *pendant qu'ils étaient à table*, aussitô après que les deux disciples d'Emmaüs eurent fini de raconter ce qui venait de leur arriver, *Jésus vint et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous.* (*Luc.* XXIV, 36.) *Ils furent saisis d'étonnement et de crainte, et ils s'imaginèrent voir un esprit.* (*Luc.* XXIV, 37.) *Mais Jésus leur reprochant leur incrédulité et la dureté de leur cœur* (*Marc.* XVI, 14), *de ce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité, leur dit : Pourquoi vous troublez-vous, et pourquoi s'élève-t-il tant de différentes pensées dans vos cœurs? Regardez mes mains et mes pieds, c'est moi-même; touchez-moi et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai. Après avoir dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds: mais eux ne croyant point encore, tant ils étaient transportés de joie et d'admiration, il leur dit : N'avez-vous point ici quelque chose à manger? Et ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel; et il en mangea devant eux. Les disciples eurent donc une extrême joie de voir le Sauveur; et il leur dit : Vous voyez ce que je vous avais dit lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les Psaumes, fût accompli. A ces mots, soufflant sur eux, et leur disant : Recevez le Saint-Esprit, il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures, et il leur dit : Il fallait, selon qu'il est*

écrit que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et vous êtes témoins de ces choses. (*Luc.* XXIV, 38 44; *Joan.* XX, 20; *Luc.* XXIV, 45-48.)

A cette apparition de Jésus-Christ, je joins celle où se trouva saint Thomas, afin de mettre toutes les preuves de la résurrection sous un même point de vue.

Mais Thomas l'un des douze, nommé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint; les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et que je ne mette mon doigt dans le trou des clous, et sa main dans la plaie de son côté, je ne croirai point. Huit jours après les disciples étant encore dans le même lieu et Thomas avec eux, Jésus vint les portes étant fermées, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous ; il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt et considérez mes mains; approchez aussi votre main et la mettez dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu; heureux ceux qui croient sans avoir vu. (*Joan.* XX, 24-29.)

Examen des preuves de la résurrection de Jésus-Christ proposées aux apôtres.— Ces preuves peuvent se réduire à quatre : 1° le témoignage de ceux qui l'avaient vu depuis qu'il était ressuscité; 2° le témoignage de leurs propres sens ; 3° l'accomplissement exact des paroles qu'il leur avait dites pendant qu'il était encore avec eux; 4° l'accomplissement de toutes les choses qui étaient écrites de lui dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les *Psaumes*. On verra, par les observations que nous allons faire sur chacune de ces preuves, combien elles sont solides.

Le témoignage de ceux qui avaient vu Jésus-Christ depuis sa résurrection; première preuve. Le témoignage de leurs propres sens; seconde preuve. — Je ne m'arrêterai point à la première preuve, je n'ai rien à ajouter à ce qui a déjà été dit ci-dessus. J'observe seulement que Notre-Seigneur, en reprochant à ses disciples de n'avoir pas cru ceux qui l'avaient vu depuis qu'il était ressuscité, ne leur laisse plus lieu de douter de la vérité et de la réalité de ces apparitions, ainsi confirmées et appuyées de son témoignage. Dans ces paroles : *ceux qui l'avaient vu depuis qu'il était ressuscité*, est vraisemblablement renfermée l'apparition à saint Pierre, dont saint Luc (XXIV, 34), et saint Paul (*I Cor.* XV, 5) font mention, et celle aux deux disciples d'Emmaüs.

Quant à la seconde preuve, il doit suffire d'observer que les disciples eurent les mêmes *signes infaillibles*, que Jésus-Christ a été vivant après sa Passion, qu'ils avaient eus qu'il vivait auparavant. Ils le virent et remarquèrent les preuves les plus convaincantes d'identité dans toute sa personne, dans son air, dans ses mains et ses pieds percés, et dans son côté ouvert. L'un d'eux qui avait déclaré qu'il ne croira[it] … n'eût mis son doigt dans le tro[u] … sa main dans l'ouverture de s[on] … reçu cette satisfaction, toute … qu'était sa demande. Ils l'avai[ent] … d'un morceau de poisson et d[e] … miel qu'ils lui avaient donné … l'avaient entendu parler, et il le[ur] … mandé de le toucher et de voir … était de chair et d'os; comman… ils obéirent sans doute.

Cependant tous ces signes … dubitables, *certa et indubitata* … pas satisfait quelques philoso… quelques théologiens qui, trop … principes de la philosophie hu[maine] … jugés insuffisants sans autre … les fausses conséquences qu'ils … paroles de saint Jean : « Jésus … étant fermées, et se tint au mili[eu] …

Les disciples, pendant le tem[ps] … curent avec Jésus-Christ avan[t] … l'avaient vu souvent opérer des … toute espèce : chasser les dé[mons] … malades, faire marcher les boit[eux] … ralytiques, rendre la lumière … la parole aux muets et la vie … avaient vu les vents même et … à ses ordres, et tous ces prodig[es] … ter qu'un mot. De cette puissa[nce] … nes de changer à son gré les lo[is] … établies par le grand Créateur … puissance qu'ils voyaient joint… plus qu'humaine de vie et de … avaient conclu que Jésus-Chr[ist] … de Dieu. (*Joan.* XVI, 30.) Ains[i] … pération des miracles qui ava[it] … ractère distinctif de Jésus-Chr[ist] … vie, devenait après sa résurre[ction] … évident de l'identité de sa pers[onne] … l'autre, ces œuvres, qu'un hom[me] … pu opérer si Dieu n'eût été av[ec] … pour les disciples une preuve … et un témoignage infaillible que … était venu de la part du Dieu … qu'ils n'avaient point à craindre … leur en imposer. D'où je conclu[s] … Jésus-Christ, voyant qu'ils le pre[naient pour] … un esprit, leur eut assuré que c'[était lui-mê]me et non un esprit qui n'a ni … comme ils pouvaient, en le touch[ant] … vaincre qu'il en avait, il ne leur … raison de douter ni de se défier de [leurs pro]pres sens.

En appeler à leurs sens pour … c'était lui-même et non pas un es[prit] … déclarer que leurs sens étaient … en question, et qu'ainsi ils pouv[aient] … cider. Mais l'un et l'autre ne se tro[uve] … pas faux dans la supposition que … prit alors Jésus-Christ, fût un … tuel et immatériel ? Si au lieu de … lequel ils devaient juger (c'est … lieu d'un corps matériel et capa[ble] … telles et telles sensations), il eû[t] … objet tout différent, une pure … matériel, occasionnée par le … peur des sensations qu'il aurait … voir miraculeux, excitées dans …

eût-il pu en appeler alors au jugement de leurs sens? et faire illusion à leurs sens, après en avoir appelé à leur témoignage, n'aurait-ce pas été les tromper?

Il y eût eu même dans ce procédé autant d'absurdité que de mauvaise foi. Car, si l'on accorde que Jésus avait le pouvoir de faire illusion à leurs sens par un miracle, on ne pourra nier qu'il n'eût aussi le pouvoir d'entrer par miracle dans la chambre les portes restant fermées. Or de ces deux miracles le dernier rendait le premier inutile. En effet si Jésus-Christ pouvait entrer dans cette chambre avec un corps humain les portes restant fermées, il n'était pas besoin qu'il fît illusion aux sens de ses disciples; et s'il était à son choix d'opérer celui des deux miracles qu'il aimerait le mieux, il y aurait eu de l'absurdité à choisir celui qui démentait le caractère d'un envoyé du Dieu de vérité, et qui était directement opposé au dessein qu'il avait de les convaincre, qu'il était corporellement ressuscité, en soumettant son corps à l'examen de leurs sens.

Ainsi les disciples de Jésus-Christ que les miracles et les prodiges qu'il avait opérés avant sa Passion avaient persuadés que Dieu était avec lui, durent l'être encore davantage, en le voyant entrer miraculeusement dans cette chambre, et lire dans leurs cœurs leurs pensées et leurs doutes secrets. Et bien que d'abord, ne comprenant point ce que c'était que sa résurrection, ils l'eussent pris pour un esprit, néanmoins après qu'ils se furent assurés du contraire en touchant son corps, ils ne durent plus se défier du témoignage de leurs sens; de même qu'ils ne s'en défièrent point auparavant, lorsque l'ayant vu (*Matth.* XIV, 25-33) marcher sur les flots, et s'étant imaginé pareillement que c'était un esprit, ils se furent convaincus de leur erreur par les mêmes preuves, c'est-à-dire, en le voyant, l'entendant, le touchant, mangeant et conversant avec lui comme avec les autres hommes. Les historiens sacrés ne rapportent point que dans l'une ni dans l'autre de ces occasions, les apôtres aient soupçonné quelque fraude ou quelque imposture. C'étaient des hommes simples, éloignés de toutes spéculations vaines, et qui se conduisaient sur les mêmes principes que le commun des hommes. Ayant donc, pendant toute leur vie, ajouté foi au rapport de leurs sens, ils ne pouvaient s'empêcher de les croire dans l'occasion présente, où cette créance leur était recommandée par quelqu'un, en qui ils voyaient une connaissance distincte des plus secrètes pensées de leurs cœurs, et une puissance supérieure aux lois de la nature.

Accomplissement exact des prédictions que Jésus Christ avait faites aux apôtres. — Pour se convaincre de l'accomplissement exact des prédictions de Jésus-Christ à ses disciples sur ses souffrances, sa mort et sa résurrection, il ne faut que comparer les termes de ces prédictions avec les divers événements qu'elles annonçaient. Afin de mettre le lecteur en état de faire cette comparaison, nous allons rapporter quelques circonstances de la Passion de Jésus-Christ, de sa mort, etc., et après chacune des circonstances ou faits particuliers, nous citerons les prédictions qui y répondent.

La Passion de Jésus-Christ commence proprement à la trahison de Judas, l'un des douze. Ce perfide disciple, étant convenu avec les princes des prêtres qu'il leur livrerait son Maître pour trente pièces d'argent, se mit à la tête d'une troupe de soldats qu'ils lui donnèrent. Avec cette escorte il se rendit au jardin où il savait que Jésus se retirait ordinairement; et là, l'ayant baisé pour le leur faire connaître, il le livra entre leurs mains; aussitôt les soldats l'arrêtèrent et le conduisirent au grand prêtre.

Ce fait avait été souvent prédit par Jésus-Christ : d'abord, plus obscurément, comme dans ces paroles : ***Ne vous ai-je pas choisis vous douze? Néanmoins l'un de vous est un démon*** (*Joan.* VI, 71), un délateur. Et dans celles-ci : ***Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes*** (*Marc.* IX, 30), et en d'autres qui ont le même sens. Il le leur prédit ensuite plus ouvertement à la dernière Cène; car voyant ses disciples attristés de ce qu'il leur avait dit qu'un d'entre eux le trahirait, et chacun d'eux lui demandant : ***Seigneur, est-ce moi?*** Il leur répondit : ***Celui qui met la main avec moi dans le plat me trahira.*** (*Matth.* XXVI, 22, 23.) Ces paroles, selon la remarque de Grotius, « désignaient celui qui devait trahir Jésus-Christ plus clairement que celles-ci : *Un de vous me trahira.* (*Ibid.*, 21.) C'est pourquoi, ajoute ce savant commentateur, je suis persuadé qu'y ayant plusieurs plats sur la table, Judas était assis près de Jésus-Christ pour manger au même plat que lui. Cette conjecture est très-probable, et nous pouvons encore y ajouter que, puisque les disciples mêmes, après cette déclaration, ne savaient pas précisément de qui il parlait, et qu'il leur restait là-dessus quelque doute, il est à croire que d'autres que Judas mangeaient aussi à ce plat; autrement cette déclaration l'aurait assez désigné, et saint Pierre n'aurait pas fait signe au disciple qui était couché sur le sein de Jésus de lui demander de qui il parlait. Pour répondre à cette question que lui faisait saint Jean au nom des autres apôtres, Jésus leur dit : ***C'est celui à qui je donnerai un morceau de pain trempé; et en ayant trempé un morceau, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon.*** (*Joan.* XIII, 26.) Judas paraissant surpris d'être ainsi publiquement déclaré traître, soit pour savoir s'il était découvert, soit pour dissimuler la méchanceté de son cœur, demanda aussi à Jésus si c'était lui. Jésus lui répondit : ***Vous le dites.*** » (*Matth.* XXVI, 24, 25.) Ainsi, » conclut Grotius, « Jésus-Christ donna par degrés des preuves de sa prescience, renfermant d'abord le traître dans le nombre des douze, puis dans le nombre de ceux qui étaient assis à table auprès de lui; enfin le leur désignant par des marques certaines et précises. » A quoi j'ajoute que pour graver plus fortement cette

prophétie dans les esprits de ses disciples, il la leur fit en leur expliquant ce passage des Psaumes : *Celui qui mange du pain avec moi, a levé le pied contre moi.* (*Psal.* XL, 10; *Joan.* XIII, 18.) Et en ajoutant ces paroles remarquables : *Je vous le dis maintenant avant que cela arrive, afin que quand il sera arrivé, vous me reconnaissiez pour ce que je suis.* (*Ibid.*, 19.)

Le second événement prédit par Jésus-Christ est la fuite des apôtres qui, au rapport de saint Marc, voyant leur Maître arrêté par les soldats et les valets des princes des prêtres que Judas avait amenés avec lui, l'abandonnèrent aussitôt et s'enfuirent.

Jésus-Christ le leur avait prédit quelque temps auparavant, dans le moment même que leur foi paraissait la plus ferme et la plus solidement établie, et qu'ils venaient de déclarer qu'ils croyaient qu'il était venu de Dieu : *Je vous serai à tous cette nuit*, leur avait-il dit, *une occasion de scandale et de chute* (*Marc.* XIV, 27); ou, comme parle saint Jean, *vous serez dispersés chacun de vous de son côté, et vous me laisserez seul; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées.* (*Joan.* XVI, 32; *Matth.* XXVI, 31; *Zach.* XIII, 7.)

La troisième circonstance est le renoncement à Jésus-Christ par saint Pierre; ce fait est rapporté par tous les évangélistes. On voit par la manière dont ils le racontent que Pierre suivit Jésus-Christ à quelque distance jusqu'au palais du grand prêtre, et que saint Jean « le fit entrer dans la cour par le moyen d'une servante qui gardait la porte et qui le laissa passer. » Pendant l'interrogatoire, quelques-uns de ceux qui, dans la foule, se trouvèrent auprès de Pierre, lui reprochèrent par trois fois d'avoir suivi Jésus, et il le nia autant de fois, protestant, *avec des imprécations et des serments* (*Matth.* XXVI, 69-74), qu'il ne le connaissait pas. Dès qu'il l'eut rénié pour la troisième fois, le coq chanta. *Alors le Seigneur s'étant retourné regarda Pierre, et Pierre se souvint de la parole que le Seigneur lui avait dite, et étant sorti il pleura amèrement.* (*Luc.* XXII, 61-62.) Voici la prédiction de ce reniement faite à saint Pierre lui-même : *En vérité je vous le dis aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renierez trois fois.* (*Matth.* XXVI, 34.) Nous voyons ici la nature, le temps, la réitération de la faute de saint Pierre exactement prédite. La promptitude et la sincérité de son retour à la foi de son Maître, retour que prouvaient ses larmes amères, avaient aussi été prédites assez clairement, ce me semble, dans ce passage de saint Luc. Le Seigneur dit : *Simon, Simon, Satan vous a demandé pour vous cribler comme on crible le froment; mais j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point. Lors donc que vous vous serez converti, confirmez vos frères.* (*Luc.* XXII, 31, 32.)

Le quatrième événement prédit par Jésus-Christ, c'était qu'il devait être livré aux princes des prêtres, et par eux à [...] verneur romain. Je réunis [...] quelques autres circonstances [...] sion, arrivées depuis ce mo[...] son crucifiement; tous ces [...] sont rapportés par les évan[...] manière suivante. *Ces gens s'étant [...] de Jésus l'emmenèrent chez Caïph[e] [...] grand prêtre, et chez qui les d[octeurs de la] loi et les magistrats s'étaient ra[ssemblés ...]* grand prêtre, après avoir ouï q[...] moins dont les dépositions ne [...] point qu'il fût coupable d'au[...] ordonna enfin au nom du Di[eu ...] leur dire s'il était le Christ F[...] *Jésus lui répondit : Vous l'avez [...] grand prêtre déchira ses vêtements [...] Il a blasphémé : qu'avons-nous besoin de témoins? Vous venez vous[-mêmes de] l'entendre blasphémer; qu'en pe[nsez-vous?] Ils répondirent : Il mérite la mort [...] on lui cracha au visage; on le frap[pa à coups] de poing, et quelques-uns lui d[onnèrent des] soufflets, en disant : Christ, prop[hétise-nous,] qui est-ce qui t'a frappé; et l'ay[ant lié ...] le mirent entre les mains de P[...] gouverneur romain.* (*Matth.* XX[VI ...] XXVII, 2.) Celui-ci ne pouvant [...] cris de la multitude ameutée, [...] donna pour être crucifié, après l'r[...] innocent à cinq reprises différe[ntes ...] essayé inutilement d'obtenir de[s Juifs qu'ils] le renvoyassent libre et qu'ils se [conten]tassent qu'il eût été flagellé. Alor[s les soldats] du gouverneur menèrent Jés[us dans le] prétoire, où ayant assemblé au[tour de lui] toute leur cohorte, ils lui ôtèrent [ses habits] et le revêtirent d'un manteau [...] puis ayant fait une couronne d'é[pines entre]lacées, ils la lui mirent sur [la tête, et un] roseau à la main droite; et se [mettant à] genoux devant lui, ils se moqu[aient de lui] en disant : *Salut, ô roi des Juifs* [...] et lui crachant au visage, ils pr[enaient le] roseau et lui en frappaient la tête. [...] lui ôtèrent le manteau d'écarlate, [...] remis ses habits, ils l'emmenèrent [pour le] crucifier.

Voici les passages où la plupart [de ces cir]constances sont prédites : dans sai[nt Matthieu] (XX, 18, 19) : *Nous allons à Jérus[alem, et le] Fils de l'homme sera livré aux pr[inces des] prêtres et aux docteurs de la loi qui [le con]damneront à la mort, et le livre[ront aux] gentils pour être chargé d'outrag[es ...] et crucifié.* Et dans *saint Marc* [...] *Ils* (les gentils) *le traiteront ave[c ...] ils le fouetteront, lui cracheront [...] le feront mourir.* Dans *saint Luc* [...] *Il sera livré aux gentils; il sera [...] tragé; on lui crachera au visage; [et après] qu'ils l'auront fouetté, ils le fer[ont mourir.]* Il annonce dans *saint Marc* ce qu['il aurait] à souffrir de la part des docteur[s de la loi] et des princes des prêtres. « Dès [...] l'évangéliste (x, 32-34), « Jésus co[mmença à] découvrir à ses disciples qu'il [fallait qu'il] allât à Jérusalem, qu'il souffrît [beaucoup] de la part des sénateurs, des pr[...]

prêtres et des docteurs de la loi, et qu'il y fût mis à mort. »

Son crucifiement et sa mort sont prédits dans chacun des passages que je viens de rapporter, et le sont de même en plusieurs autres que l'on trouve çà et là dans les évangélistes, soit expressément, soit seulement en figure, par des allusions que je ne crois pas nécessaire d'insérer ici, non plus que le récit de ces événements, trop connus pour qu'on les révoque en doute.

Remarquons seulement en cet endroit une preuve de sa mort à laquelle le commun des lecteurs ne fait pas beaucoup d'attention. Saint Jean, chapitre XIX, versets 33 et 34, après avoir rapporté comment les soldats rompirent les jambes aux deux voleurs crucifiés avec Jésus, ajoute ces paroles : *Alors étant venus à Jésus et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes; mais un d'eux lui perça le côté avec une lance, et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau: celui qui l'a vu en rend témoignage*, etc. Bèze fait sur ce passage l'observation suivante.

Parmi les raisons qui ont porté saint Jean à appuyer sur ce fait, on ne doit point oublier celle qu'en donne Erasme; c'est que, par cette blessure, la mort de Jésus-Christ est prouvée d'une manière indubitable. Car l'eau qui coule de la blessure est une marque que la lance lui avait percé le péricarde où l'eau réside, et qui ne peut être percé que la mort ne suive aussitôt. Cette circonstance est donc remarquée par l'évangéliste pour repondre aux objections des ennemis de la vérité, qui auraient pu prétendre que Jésus avait été descendu de la croix avant qu'il fût mort, et par conséquent révoquer en doute s'il était véritablement ressuscité.

Les prédictions que fit Jésus-Christ de cet événement miraculeux sont en très-grand nombre ; mais pour abréger, je n'en rapporterai que quelques-unes.

Et comme ils descendaient de la montagne où Jésus-Christ avait été transfiguré, il leur fit ce commandement : Ne parlez à personne de cette vision jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. (*Matth.* XVII, 9.)

Mais après que je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée. Dès lors Jésus commença à leur découvrir qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup de la part des sénateurs, des princes des prêtres et des docteurs de la loi; qu'il y fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour. (*Matth.* XVI, 21 ; XXVI, 32)

Nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux docteurs de la loi, qui le condamneront à mort, et le livreront aux gentils pour être chargé d'outrages, pour être fouetté et crucifié, et il ressuscitera le troisième jour. (*Matth.* XX, 18, 19.)

Nous avons quelques observations à faire sur ces prédictions et sur leur accomplissement; mais auparavant examinons les prophéties contenues dans les livres de Moïse, dans les prophéties, dans les Psaumes, touchant les souffrances, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Ce sont les seules qui appartiennent au sujet présent. »

Après avoir cité et expliqué ces prophéties et celles du Christ lui-même relativement à sa résurrection, Gilbert West poursuit ainsi : « Il est donc certain que les apôtres destinés à être témoins de ce grand événement, et à prêcher l'Evangile dans tout l'univers, ne pouvaient plus avoir la moindre difficulté sur la résurrection de leur Maître, ni le moindre doute qu'il ne fût réellement et corporellement ressuscité, après son apparition à saint Thomas. C'est pourquoi ils allèrent en Galilée, et se rendirent selon ses ordres sur la montagne qu'il leur avait marquée, afin de l'y voir comme il le leur avait promis. Ils l'y virent et l'adorèrent ; de là ils retournèrent à Jérusalem, et restèrent dans cette ville pour obéir à un autre ordre qu'il leur avait donné d'y attendre la promesse du Père ; promesse qui, peu de jours après, fut remplie par la descente du Saint-Esprit sur eux. Nous allons dire quelque chose de ces deux articles, et éclaircir quelques passages qui y ont rapport, dans saint Matthieu, dans saint Luc et dans les *Actes des apôtres*.

La loi de Moïse ordonnait à tous les Juifs mâles de se rendre trois fois par an à Jérusalem pour y paraître devant le Seigneur, aux trois grandes fêtes, à celle de Pâques, appelée aussi des azymes ou des pains sans levain ; à celle des semaines qu'on nommait Pentecôte, et à celle des Tabernacles. Chacune de ces solennités durait une semaine entière. Les apôtres et les disciples qui étaient allés, de la Galilée, leur patrie, à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque, conformément à la loi de Moïse, y restèrent ainsi qu'ils y étaient obligés jusqu'à la fin de cette fête. Là, Thomas étant avec eux, Jésus leur apparut une seconde fois (huit jours après sa première apparition). Il apparut ensuite à plusieurs de ses disciples assemblés près de la mer de Tibériade, nommée aussi mer de Galilée. Saint Jean (XXI, 14) remarque expressément, que ce fut là, *la troisième fois, que Jésus se montra à ses disciples depuis sa résurrection*. L'apparition sur la montagne en Galilée dont saint Matthieu fait mention, fut donc postérieure à celle dont parle saint Jean ; aussi le lieu de l'une et de l'autre est fort différent, l'une étant arrivée sur une montagne, et l'autre près de la mer de Tibériade.

Jésus-Christ exécuta la promesse qu'il avait faite à ses disciples, et il se montra à eux en Galilée, non pas une fois seulement, mais plusieurs. On peut le conclure de ce que dit saint Luc (*Act.* I, 3), qu'il se montra à eux pendant quarante jours après sa Passion, comparé avec ce que saint Jean (*loc. cit.*) remarque expressément de son apparition sur le lac de Tibériade, que c'était la troisième depuis qu'il était ressuscité. Saint Matthieu (XXVIII, 16), après avoir rapporté cette apparition, parle d'une autre qui arriva en Galilée sur une montagne où, ajoute-t-il, *Jésus avait dit à ses disciples de*

se rendre. — Aucun évangéliste ne nous apprend en quel temps il le leur dit. Si ce ne fut pas dans son apparition près du lac de Tibériade, comme nous n'avons aucune raison de le croire, puisque saint Jean n'en dit rien, ce fut probablement dans quelque autre qui sera arrivée en Galilée, entre celle d'auprès du lac de Tibériade, et celle que saint Matthieu rapporte en cet endroit. Et puisqu'il s'y trouva un grand nombre de frères, on peut conclure que le jour et le lieu de cette apparition leur avaient été annoncés à temps. Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que la plupart des apparitions de Jésus-Christ pendant les quarante jours d'après sa Passion, arrivèrent en Galilée; les mêmes motifs qu'avaient eus les apôtres d'y retourner, devant les y retenir jusqu'à la fête des semaines ou de la Pentecôte, qui les rappelait à Jérusalem.

Récapitulation des preuves de la résurrection de Jésus-Christ. — Raison de ces apparitions fréquentes. — Réponse aux objections tirées de ce qu'il ne se montra pas aux Juifs, et de ce qu'il défendit à Madeleine de le toucher. — Par ce long et scrupuleux examen des divers faits d'où résultent les preuves de la résurrection de Jésus-Christ, j'ai voulu montrer *que jamais il n'y eut de fait plus à l'épreuve de la critique;* et si mes efforts n'ont pas été tout à fait vains, j'ai lieu de me savoir quelque gré de mon travail, et mes lecteurs me doivent pardonner de m'être étendu si au long sur ce sujet : puisque la conclusion qui suit nécessairement de cette proposition, c'est *que jamais il n'y a eu de fait plus pleinement et plus incontestablement démontré que la résurrection de Jésus-Christ.*

En effet, au témoignage des soldats romains, qu'on ne peut soupçonner d'avoir eu aucuns préjugés, ni pour, ni contre la résurrection, et qui rapportèrent que le sépulcre avait été miraculeusement ouvert par un ange, ou par une divinité; au témoignage des femmes, des disciples et des apôtres qui tous vraisemblablement avaient été prévenus d'idées contraires à la croyance de la résurrection, et qui néanmoins assuraient que des anges leur avaient dit qu'il était ressuscité, qu'eux-mêmes l'avaient vu, qu'ils avaient conversé avec lui, et qu'ils l'avaient touché; à tous ces témoignages humains qui, à en considérer toutes les circonstances, devaient être regardés comme des preuves très-suffisantes d'un événement qui n'était ni impossible ni tout à fait improbable, se joignaient d'autres témoignages aussi extraordinaires et aussi miraculeux que la résurrection même. Telles sont les prophéties contenues dans les Livres de Moïse, dans les prophètes et dans les Psaumes; prophéties où est clairement annoncé le dessein que Dieu avait formé de racheter le genre humain par la justice, les souffrances, la mort et la résurrection du Messie. Sans la résurrection, le plan de la divine miséricorde restait imparfait; par la résurrection, il était rempli, et le triomphe sur la mort ajouté au triomphe sur

le péché; le Messie accomplit
tout ce que les Ecritures avaient
gloire et de son pouvoir. Puis
partie des prophéties qui concern
Christ avaient été si exactement
dans sa vie et dans sa mort, q
raisonnable que d'en conclure qu'il
vait pas manqué de remplir
par sa résurrection ?

On doit mettre dans le même
preuves, les prédictions qu'en
Jésus-Christ lui-même. Ces pré
nant d'une personne qui en
grand nombre sans qu'aucune
fausse, ne méritaient pas moins
que les autres. Et elles étaient
non-seulement par l'événement
encore par d'autres événements
qu'il avait aussi prédits avant sa
qui étaient liés avec cette grande
sa puissance divine; tels que
avec ses disciples en Galilée;
temps qu'il fut avec eux avant
vers son Père; » son ascension,
du Consolateur qu'il leur avait
les dons glorieux qu'ils en reçurent
cet enchaînement de preuves
étonnantes, si bien liées entre
contestables qu'est fondé le gra
tant article de la résurrection de

Mais toutes ces preuves ne fur
nées à tous les Juifs; car Jésus
montré vivant à tout le peuple
sion, mais seulement aux témoins
Dieu; *à nous*, dit saint Pierre,
qui avons bu et mangé avec lui après
rection. Jésus-Christ avait choisi
nombre de disciples, et partic.
douze apôtres pour être les
grandes actions de sa vie et
résurrection, et pour annoncer
par toute la terre. Afin de les
de remplir ce double ministère,
plusieurs fois en particulier du
Dieu, tant avant qu'après sa Passion
pandit sur eux les dons de l'Esprit
il leur donna sur sa résurrection
sortes de preuves que pouvaient
les esprits les plus difficiles à
vant et mangeant avec eux pendant
jours après sa Passion, et les
par ces signes infaillibles qu'il
ment vivant. En effet, il est de
importance que ceux sur le témoignage
l'autorité de qui un fait est établi
eu les preuves les plus assurées
incontestables, tous les moyens
eu d'en reconnaître la certitude
nouveau poids à leurs dépositions
pourquoi le Sauveur se montra
ses disciples après sa résurrection.
quoi il les pressait de le toucher
que c'était lui-même. Ce fut
raison qu'il crut devoir boire et
avec eux, les rappeler aux Ecritures
prédictions, au témoignage de ceux
avait apparu avant qu'il se montrât
enfin satisfaire aux doutes déraisonnables
saint Thomas; parce qu'étant un des

, il fallait qu'il eût du fait qu'il devait r, une connaissance pleine et parfaite. onnaissance des choses dont ils devaient témoignage, était nécessaire à tous ui étaient destinés à l'apostolat. C'est oi S. Pierre, après l'ascension de No-gneur, proposant aux disciples de rem-place vacante par la trahison de Judas, hoisir quelque autre pour l'admettre x au ministère de l'apostolat, s'exprime ir les qualités requises dans un apôtre. t, dit-il, qu'entre ceux qui ont été en ompagnie pendant tout le temps que neur Jésus a vécu parmi nous, depuis ème de Jean jusqu'au jour où nous vu monter au ciel, nous en choisis-un qui soit comme nous témoin ésurrection. » Ces paroles nous ap-nt que toutes ces preuves infaillibles nt pas accordées par Jésus-Christ à ciples comme une faveur particulière, ent pour qu'ils crussent eux-mêmes s fussent sauvés, mais afin que tous nmes pussent l'être avec eux, en ajou-i à leur témoignage fondé sur la con-nce la plus assurée et la plus com-Les reproches que Jésus-Christ fit à Thomas de n'avoir pas voulu croire témoignage de ses sens, prouvent nment que le Sauveur jugeait que ses es avaient eu des motifs suffisants de sa résurrection, même avant qu'il se ontré à eux. J'ai fait voir que ces mo-aient effectivement tels, et saint Jean qu'il crut avant de voir son Maître. e Jésus-Christ n'avait eu d'autre des-que de faire croire sa résurrection à ciples seuls, il n'aurait pas été néces-u'il se montrât à eux. Le témoignage ldats romains, celui des femmes, les de Moïse et des prophètes, ses propres tions, l'état du sépulcre où le corps rouvait plus; toutes ces preuves réu-uffisaient pour les convaincre, et ils nt été inexcusables de ne pas s'y ren-ais quand les apôtres auraient cru sur uves que leur Maître était ressuscité, eussent eu ces autres preuves infail-dont parle saint Luc, ils n'auraient également en état de rendre le té-age de sa résurrection à tout l'univers. le dire, les raisons qui les auraient inés à croire, n'auraient point été fortes pour convaincre les païens, à devaient annoncer l'Evangile. Ces es n'auraient point admis le témoi-de Moïse et des prophètes dont ils ne ssaient pas les écrits, et dont l'au-livine ne leur avait point été prouvée. aux témoignages des femmes, outre s païens ne connaissaient pas leurs ca-s, ils auraient pris occasion des ap-ns de Jésus-Christ à ces femmes, de der pourquoi il ne s'était pas montré qu'il avait chargés de prêcher son ile, et d'être les témoins de sa résur-. Mais les apôtres assurant qu'ils t vu eux-mêmes Jésus-Christ, qu'ils t mangé et conversé avec lui pendant quarante jours après sa résurrection, les gentils ne pouvaient nier que ces premiers prédicateurs de la foi chrétienne, supposé que ce qu'ils avançaient fût vrai, n'eussent de cette résurrection les preuves les plus incontestables. Or, la pureté de leur doctrine, la sainteté de leur vie, leur courage et leur constance à braver tous les travaux, les dangers, les tourments et la mort, pour soutenir une cause que tous les intérêts humains devaient leur faire abandonner; enfin le témoignage sensible du Saint-Esprit qui était avec eux et *qui confirmait la parole par des miracles et des prodiges* (*Act.* v, 12), c'étaient des preuves de sincérité, telles qu'aucun autre homme n'en pourrait donner de semblables.

Les apôtres n'ont jamais manqué d'insister sur cette circonstance, qu'ils avaient vu eux-mêmes leur Maître depuis qu'il était ressuscité, et aucun d'eux ne l'a omise parmi les preuves qu'ils donnaient de la résurrection. On peut le voir dans les passages de l'Ecriture où leurs discours sont rapportés. De là vient que saint Paul, dans sa *Ire Epître aux Corinthiens*, après avoir rappelé plusieurs apparitions de Jésus-Christ aux onze apôtres et aux autres disciples, conclut en ces termes : *Et enfin il m'a aussi apparu.* Tant ils avaient soin d'établir sur des preuves incontestables la foi raisonnable et éclairée qu'ils demandaient des fidèles!

Des motifs que nous avons actuellement de croire la résurrection de Jésus-Christ. — Jusqu'ici nous n'avons parlé que des preuves de la résurrection de Jésus-Christ données aux apôtres choisis pour être témoins de ce grand et merveilleux événement; et nous sommes persuadé, qu'après avoir considéré avec quelque attention la manière simple et naturelle dont ces preuves leur furent présentées, le nombre et la certitude des faits sur lesquels elles sont fondées, tout homme de bon sens avouera que la résurrection était pleinement et incontestablement prouvée, du moins aux apôtres. Nous allons maintenant exposer au lecteur quelques-uns des motifs que nous avons de croire la résurrection de Jésus-Christ, nous qui vivons dans un siècle si éloigné des temps où l'évidence de ce fait était sensible, et les miracles qui le confirmaient, aussi nombreux que frappants.

Le premier et le principal de ces motifs, c'est le témoignage des apôtres contenu dans les écrits qu'ils ont composés eux-mêmes, ou autorisés de leur approbation. Le second est l'existence de la religion chrétienne.

Vérité du témoignage des apôtres. — Qualités requises en des témoins; qu'elles se trouvaient dans les apôtres. — Leur droiture prouvée par leur conduite et par leur doctrine. — Deux qualités sont nécessaires à un témoin : une parfaite connaissance des faits qu'il atteste, et un caractère de sincérité et de droiture irréprochable.

Après tout ce que nous avons dit sur les preuves de la résurrection de Jésus-Christ,

on doit convenir que les apôtres avaient une connaissance parfaite du fait dont ils rendaient témoignage; il ne reste donc plus qu'à examiner ici leurs caractères. Nous ne ferons point valoir en leur faveur le silence de leurs ennemis qui n'ont pu leur reprocher d'autres fautes que celles qu'eux-mêmes ont avouées et pleurées. Pour se former d'eux une idée juste, il suffit de faire quelque réflexion sur leur conduite.

Leur vie, depuis qu'ils eurent embrassé le christianisme, ne fut pas seulement irrépréhensible, elle fut sainte; leur conduite, comme prédicateurs de l'Evangile, était désintéressée, noble, généreuse. Ils avaient tout quitté, maisons, biens, état, amis, parents, femmes, enfants, patrie; ils avaient renoncé à toutes les douceurs de la vie, et même à tous les moyens de satisfaire à tous ses pressants besoins. Ils vivaient exposés à des peines infinies, à des travaux sans nombre, et aux plus terribles dangers, pour porter dans toutes les contrées du monde une religion de laquelle dépend le salut des hommes. Cependant ils ne demandaient de ceux qui, par leur prédication, étaient devenus leurs amis et leurs frères, que leur simple subsistance; souvent même ils travaillaient de leurs mains pour leur éviter cette légère charge. Ils refusaient toute autorité et toute prééminence; ils déclaraient aux peuples grossiers et superstitieux qui les prenaient pour des dieux, et qui voulaient les adorer et leur offrir des sacrifices, qu'ils n'étaient que des hommes semblables à eux et les serviteurs du Dieu qui mérite seul d'être adoré. Des imposteurs conduits d'ordinaire par l'intérêt, l'ambition, la vaine gloire, se seraient-ils comportés de cette sorte?

Dira-t-on que c'étaient des enthousiastes? Mais quelles preuves pourrait-on en donner? Si Jésus-Christ n'était point ressuscité, ses disciples n'auraient pas cru en lui après sa mort. Dans cette supposition, ils n'auraient point eu de raison de revenir à la foi de leur Maître qu'ils avaient abandonné et renié dans sa disgrâce. Si au contraire il est ressuscité; si, depuis sa résurrection, il a conversé avec eux, ils ont eu un motif suffisant de croire en lui, et d'obéir au commandement qu'il leur fit de prêcher l'Evangile par toute la terre; surtout quand ils se sentirent revêtus du pouvoir d'opérer des miracles, et du don des langues qui paraissait les disposer si visiblement à ce grand et important ouvrage. Mais on ne pourra dire alors qu'ils aient été des enthousiastes, puisqu'ils ne crurent pas sans preuves raisonnables, et qu'ils ne se donnèrent pas pour inspirés de Dieu, et chargés d'annoncer de sa part la foi à toutes les nations, sans être en état de démontrer ces deux points.

De tous les dogmes sublimes et véritablement divins, enseignés par les apôtres, n'en choisissons que deux qui ont particulièrement rapport à notre sujet, la croyance d'un jugement à venir, et l'obligation de dire la vérité. Que Dieu jugera le monde par Jésus-Christ; c'est un article ... la foi chrétienne, et comme ... vent et fortement inculqué dans ... des apôtres et des évangélistes; ... perflu d'en produire ici les pr... pas moins certain que ces pré... dicateurs de la foi chrétienne ... des fidèles de dire la vérité en ... contres. Ainsi, dans l'*Epître aux* ... (vi, 25), l'Apôtre leur recommande ... gner de tout mensonge, et que ... parle à son prochain dans la vé... celle *aux Colossiens* (iii, 9), il leur ... ser de mensonge à l'égard les uns ... Il y a plus: selon leurs principes, qui mentirait, même par zèle p... de Dieu, serait coupable. C'est ... vent ces paroles du même Apôtre ... *mains* (iii, 7, 8). *Si par mon ... vérité de Dieu a éclaté davantage ... pourquoi me condamne-t-on ... pécheur? Et pourquoi ne ferons-... mal afin qu'il en arrive du b... quelques uns, pour nous ... sent de faire? Ces personnes ... condamnées.* Les apôtres étaient persuadés de la vérité de ces ... tions; et l'on n'en saurait douter ... se rappelle qu'ils aimèrent ... les persécutions et la mort, ... publier ce qu'ils avaient vu ... iv, 20), et qu'ils se ... comme les plus misérables de ... leurs espérances avaient ... dans ce monde. (*I Cor.* xv, 1... le demande, des hommes ... Dieu les punirait pour avoir ... la vérité, quoique en faveur ... cause, auraient-ils, au péril de ... sans aucun intérêt raisonnable ... faits qu'ils auraient crus faux ... par exemple, protesté qu'ils ... Jésus-Christ, et qu'ils avaient ... lui depuis sa résurrection, ... croyant qu'il n'était pas ressus... tendant à être jugés par ce ... C'est ce qui ne peut trouver ... qu'auprès des incrédules et les ... esprits faits pour croire les ... absurdités.

Preuves internes de la vérité ... des apôtres. — Outre ces pr... cantes de la vérité du témoignage ... leur vie ou de leur doctrine, ... beaucoup d'autres, non moins ... leurs écrits mêmes. Tâchons d'e... ici quelques-unes, en nous ... parties de ces écrits, qui ont ... sujet que nous traitons.

Les contradictions et les ... qu'on a cru voir dans les ... évangélistes ont faits de la résu... été regardées comme des motifs ... de rejeter l'autorité des Evangiles ... nons de les examiner, ces pré... tradictions, dans les parties ... cet ouvrage; et par la comparaison ... avons faite de ces différents ... avons prouvé qu'elles ne sont ...

parentes, et qu'elles n'ont d'autre fondement que l'écorce de la lettre. Nous ne craindrons donc plus de les avouer; car, loin de nous être contraires, elles prouvent que les évangélistes n'étaient point de concert en écrivant l'histoire de la résurrection de Jésus-Christ.

Une autre preuve de la vérité du témoignage des évangélistes, c'est qu'ils fixent les temps et les lieux où sont arrivés les faits qu'ils racontent et qu'ils nomment les personnes qui y ont eu part et qui en ont été témoins. J'en produirai un exemple remarquable qui a rapport à mon sujet; c'est la garde du sépulcre. Le temps fut celui de la célébration de la Pâque, la plus grande solennité des Juifs. Le lieu, Jérusalem, la capitale de la Judée, et où les Juifs étaient alors assemblés de toutes les parties du monde pour faire la Pâque. Les personnes qui eurent part à ce fait, furent les princes des prêtres et les magistrats, Ponce-Pilate, gouverneur romain, et les soldats romains mis au sépulcre. Si ce fait de la garde du sépulcre eût été faux, il n'est pas douteux que les princes des prêtres et les magistrats qui, au rapport de l'évangéliste, avaient obtenu cette garde et fait apposer leur sceau sur la pierre, auraient tâché de se justifier par quelque acte authentique de l'extravagance et du crime dont l'évangéliste les charge.

La candeur et l'ingénuité des évangélistes paraissent encore davantage en ce qu'ils rapportent d'eux-mêmes et de leurs frères des choses qui, dans l'opinion du monde, ne pouvaient que les déshonorer. C'est ainsi qu'ils nous apprennent qu'ils renièrent et abandonnèrent leur Maître dans ses malheurs, et que la lenteur de leurs esprits allait jusqu'à ne rien concevoir aux prédictions qu'il leur faisait de sa résurrection, quoiqu'elles fussent exprimées dans les termes les plus clairs et les plus intelligibles. L'aveu qu'un homme fait contre lui-même ou contre ses amis, est généralement présumé vrai; si l'on suppose donc que les évangélistes sont les auteurs des Evangiles qui portent leurs noms, ou que ces écrits ont été supposés par des gens attachés au christianisme, on doit reconnaître comme vrai du moins ce qu'ils ont rapporté dans ces rencontres. Car, quelle autre raison que leur attachement pour la vérité, aurait pu leur faire insérer dans leurs ouvrages ces traits déshonorants pour eux-mêmes et pour leurs amis?

Mais rien n'est plus capable de mettre hors de tout soupçon la sincérité des écrivains sacrés, que ce qu'ils rapportent de l'état humble, des infirmités, des souffrances et de la mort de Jésus, *l'auteur et le consommateur de leur foi*. (*Hebr.* XII, 2.) Il a souffert la faim, disent-ils; il a été pauvre, et si pauvre qu'il n'avait pas où reposer sa tête (*Matth.* VIII, 20); il a pleuré; il s'est caché de crainte des Juifs qui cherchaient à le mettre à mort; et quand son heure fut venue, il fut plongé dans un accablement et dans une tristesse mortelle. Tremblant à la vue de ce qu'il allait souffrir, il demanda avec instance que le calice d'amertume qui lui était présenté, passât, s'il était possible, de devant lui. Tombé en agonie, il redoubla ses prières et tout son corps fut baigné d'une sueur comme de gouttes de sang qui coulaient à terre. Il fut ensuite arrêté comme un malfaiteur, abandonné par ses disciples et par ses amis, lié et conduit d'abord à Anne, d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Hérode, et d'Hérode encore à Pilate. Enfin après avoir souffert mille indignités et mille outrages; après avoir été couvert de crachats et déchiré à coups de fouets, il fut conduit à la croix pour y souffrir le supplice des esclaves et des scélérats. Cependant ce Jésus pauvre et indigent; ce Jésus humilié, crucifié, a nourri, selon ces écrivains, plusieurs milliers d'hommes avec cinq pains et deux poissons; il a commandé aux vents et à la mer; il a été servi par les anges; il a eu lui-même, et a communiqué à ses disciples, une autorité absolue sur les démons, et le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies; il a ressuscité des morts en les touchant, ou même d'une seule parole. Il n'aurait tenu qu'à lui d'obtenir de Dieu qu'il appelait son Père, une armée de plus de douze légions d'anges, avec laquelle il aurait pu, non-seulement éviter les souffrances et la mort qu'il priait son Père de lui épargner, mais dompter et soumettre à sa loi tout l'univers. Enfin, pour nous montrer qu'il était revêtu d'un pouvoir que la mort n'avait pu lui ravir, ils nous apprennent qu'il ressuscita, qu'il monta aux cieux, et qu'il y est assis pour toujours à la droite de Dieu. On voit que le caractère de Jésus-Christ, tel que les évangélistes nous l'ont dépeint, est un assemblage d'incompatibilités et de contradictions apparentes, un mélange étonnant de pouvoir et de faiblesse, d'humiliation et de gloire, d'humanité et de divinité, et qu'aucun homme qui n'eût été qu'homme, ne pouvait réunir en soi tant d'extrémités opposées. L'esprit humain n'était pas capable d'imaginer ni de proposer un tel fondateur de religion. *La croix de Jésus-Christ*, dit saint Paul (*I Cor.* I, 23), *est un scandale pour les Juifs et une folie pour les gentils*. Les Juifs, comme on le sait, attendaient en la personne du Messie un libérateur, un prince temporel, un conquérant glorieux; ils furent tellement scandalisés de l'état humble de Jésus; il leur parut, en cet état, si indigne du caractère sublime de Fils de Dieu, que pour cela seul, que Jésus prenait ce nom sans avoir l'éclat extérieur, ni la puissance temporelle qu'ils attribuaient au Messie, ils le regardèrent comme un blasphémateur, rejetèrent toutes les preuves miraculeuses de sa mission, et le firent mourir, par une mort aussi honteuse que cruelle. Les disciples de Jésus-Christ étaient, comme les Juifs, incrédules, remplis de ces préjugés; on le voit, par ce que rapportent les évangélistes, qu'encore que ses miracles, sa doctrine et sa vie les eussent convaincus qu'il était véritablement le Messie, et qu'ils l'eussent reconnu pour tel, « ils furent si choqués de

ce qu'il leur prédisait de ses souffrances et de sa mort, qu'ils refusèrent de le croire; et que Pierre l'ayant tiré à part, commença à le reprendre, en lui disant : *A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera point!* (*Matth.* XVI, 22.)

L'état humble, les souffrances et la mort de Jésus-Christ, une fois reconnus pour vrais, quelle raison pourrait-on avoir de supposer que les apôtres auraient imaginé l'autre partie de son caractère, qui l'élève si fort au-dessus de l'humanité? S'il n'avait point opéré de miracles; s'il n'était point ressuscité, les préjugés de la religion ne leur auraient pas permis de le reconnaître pour le Messie. Ils le reconnurent pourtant eux-mêmes comme tel, et ils firent tout ce qu'ils purent pour persuader à leurs frères que Dieu avait établi Seigneur et Christ ce même Jésus qu'ils avaient crucifié. (*Act.* II, 36) C'est là le grand article, la pierre fondamentale sur laquelle tout l'édifice du christianisme est élevé; et c'était pour le prouver, cet article, qu'ils en appelaient à ses miracles, comme à des preuves évidentes de sa mission divine. Celse, qui vécut près de ces temps-là, avouait ces miracles de Jésus-Christ et les attribuait à la magie.

Avant de quitter cette matière, je ne puis m'empêcher de faire remarquer une autre preuve de vérité, répandue dans tous les livres des écrivains sacrés et particulièrement des évangélistes. C'est la manière simple et unie dont ils exposent les plus importantes et les plus sublimes vérités, et dont ils racontent tant de faits merveilleux, capables d'allumer tout le feu de l'éloquence et d'embraser l'imagination la plus glacée. Ils parlent d'un ange descendu du ciel pour annoncer la conception miraculeuse de Jésus-Christ; d'un autre qui apprend sa naissance aux bergers, accompagné de la milice céleste, louant Dieu, et disant : *Gloire à Dieu dans les cieux et paix aux hommes sur la terre* (*Luc.* II, 14) ; de son étoile vue dans l'Orient, de sa gloire sur la montagne, et de cette voix qui se fit entendre du ciel et qui disait : *Voilà mon Fils bien-aimé.* (*Matth.* XVII, 5.) Ils racontent les miracles innombrables opérés par lui et par ses apôtres en son nom; les prodiges qui accompagnèrent son crucifiement et sa mort, la descente de cet ange environné de terreur qui ouvrit son sépulcre et mit en fuite les soldats placés pour faire la garde; sa résurrection, son ascension, l'effusion du Saint-Esprit sur les apôtres et les disciples, avec l'abondance de ses dons miraculeux. Tous ces événements merveilleux, ces historiens inspirés les rapportent nûment, simplement; ils n'emploient, ni les couleurs du style, ni les parures de l'éloquence pour en rehausser l'éclat; ils les racontent sans admiration et sans étonnement; ils ne font, ni commentaires, ni remarques; ils n'en tirent aucune conclusion en faveur de leur Maître et d'eux-mêmes, ou à l'avantage de la religion qu'ils prêchaient. Ils se contentent de rap-

porter la vérité toute nue, sur
pour eux ou contre eux, sa
quand elle leur est favorable,
lorsqu'elle leur est contraire;
donnant leur cause au jugemen
du genre humain, ils songea
de vrais apôtres du Dieu de vér
convaincre par la solidité des p
gagner par les insinuations de
Ils ne venaient point, comme
dit de lui-même (*I Cor.* II, 4, 5
discours persuasifs de la sage
mais avec la démonstration
prit et de la vertu de Dieu, a
votre foi ne soit pas établie sur la
hommes, mais sur la puissan
Qu'on se rappelle que l'Apôtre
ne manquait, ni de savoir,
comme on peut le voir par les
portés au livre des Actes, et
gnage du grand critique Longin
l'énumération des orateurs gr
parmi eux Paul de Tarse. Assur
apôtres eussent été abandonnés
la sagesse humaine, ils n'aura
qué de s'étendre sur tant d'en
que leur fournissaient les
merveilles de la vie de leur
pureté, la sublimité, l'ém
tion de sa généreuse et bienfai
matières plus riches et plus
toutes celles que Platon, Dém
céron eurent jamais à traiter.
maine livrée à elle-même les
portés à mettre tous ces gran
vre pour relever, autant qu
en eux, la religion de leur Ma
rait fixé leur attention sur ce
en lui de divin, et aurait cach
d'une lumière et d'une gloire
infirmités, ses souffrances et s

L'existence de la religion chr
une sorte de démonstration
résurrection de Jésus-Christ e
qui l'accompagnèrent. L'on ne
dre raison de la propagation et de
du christianisme en tant de pay
sans supposer que Jésus-Chris
cité d'entre les morts, qu'il est
cieux, et que répandant de là,
ples, les dons miraculeux du S
il les a rendus capables de trion
multitude d'obstacles insurmon
les efforts et à tous les talents

Il est clair par l'état où étaie
gentils et les Juifs que tout ce
plus puissamment sur l'esprit
tout ce qui exerce sur eux un p
que empire, la religion, la co
lois, la politique, la vanité, l'inté
la philosophie même, se trouv
contre l'Evangile. Ces ennemis
par eux-mêmes et qu'il eût été
religion chrétienne de surmont
les aurait attaqués à forces éga
tents de leurs propres forces
et les préjugés sont toujours
munirent encore de l'autorité d
ment et de toute la puissance du

ils étaient en possession. Pour se rendre inaccessibles, ils se firent contre lui comme un rempart de toutes les terreurs des peines civiles, des prisons, des chaînes, des supplices et de la mort; objets capables d'intimider tout homme qui aurait eu des vues d'ambition ou d'intérêt, et qui n'aurait pas été déterminé à sacrifier les biens même les plus chers, dont il aurait pu jouir en paix et sans crime, la réputation, le repos, la fortune et la vie.

Voilà quels furent les obstacles contre lesquels le christianisme eut à lutter pendant plusieurs siècles, et dont il sut enfin triompher jusqu'à changer toute la face des choses, renverser les temples et les autels des dieux, imposer silence aux oracles, humilier l'orgueil impie des empereurs, ces dieux de la terre plus redoutables que tous ceux que le paganisme adorait dans le ciel, confondre la présomptueuse sagesse des philosophes, et faire recevoir, dans la plus grande partie du monde connu, de nouveaux principes de religion et de vertu. Un succès si étonnant, et auquel on devait si peu s'attendre, ne pouvait être procuré par des moyens purement humains, quand même le savoir le plus consommé et l'éloquence la plus persuasive se seraient trouvés joints dans les apôtres à une connaissance profonde de la nature et des devoirs de l'homme, et à un long usage du monde. Mais loin qu'ils possédassent ces avantages, ils étaient tous, excepté Paul, des hommes ignorants et sans lettres, occupés pour la plupart dès l'enfance à de vils travaux, nés et élevés dans un coin de la Judée, parmi une nation haïe et méprisée du reste des hommes. Ainsi, quand on accorderait qu'un changement si universel aurait pu être l'effet de l'habileté et des talents humains, on ne trouverait aucun de ces talents dans les apôtres. Saint Paul, il est vrai, était éloquent et très-versé dans la connaissance de la doctrine et des traditions des pharisiens, dont il avait embrassé la secte; mais cette connaissance même, loin de l'aider à se convertir à la foi chrétienne, lui avait donné contre elle les plus forts préjugés et l'avait rendu l'un des plus furieux persécuteurs des fidèles. Il ne faisait aucun usage de cette éloquence ni de ce savoir en prêchant l'Evangile : *Je ne suis point venu chez vous*, dit-il aux Corinthiens (*I Cor.* II, 1-4), *avec les discours élevés d'une éloquence et d'une sagesse humaine : j'ai fait profession de ne savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié; et tant que j'ai été chez vous, j'y ai toujours été dans un état de faiblesse, de crainte et de tremblement; je n'ai point employé en vous parlant et en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine.* Et dans le chapitre précédent, comparant l'insuffisance des prédicateurs de l'Evangile avec le succès de leurs prédications, il les attribue, ces succès étonnants, à leur véritable cause, c'est-à-dire, à la puissance et à la sagesse de Dieu. *Dieu m'a choisi*, dit-il (*I Cor.* I, 17-31), *pour annoncer l'Evangile sans y employer les discours de la sagesse humaine, de peur d'anéantir la croix de Jésus-Christ. Car la prédication de la croix est une folie pour ceux qui se perdent : mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, c'est la vertu et la puissance de Dieu; c'est pourquoi il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. Que sont devenus les sages, les docteurs de la loi et les esprits curieux des sciences de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde? En effet, Dieu voyant que le monde avec la sagesse humaine ne l'avait point connu dans les ouvrages de sa sagesse divine, il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient en lui. Car les Juifs demandent des miracles et les gentils cherchent la sagesse. Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ; il est un scandale pour les Juifs et une folie pour les gentils, mais il est la force de Dieu et la sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit gentils; car ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que toute la sagesse des hommes. Considérez, mes frères, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés à la foi. Il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles. Mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde, pour confondre les sages; il a choisi les faibles selon le monde, pour confondre les puissants; il a choisi les plus vils et les plus méprisables selon le monde, et ce qui n'était rien pour confondre ce qu'il y a de plus grand, afin que nul homme ne se glorifie devant lui.*

Tel était effectivement l'état des prédicateurs de l'Evangile et celui de leurs adversaires. Ceux-ci en possession de toute la sagesse, de toute l'autorité, de toute la puissance du monde; ceux-là ignorants, méprisables, faibles; qui, des uns ou des autres, devaient donc succomber selon le cours ordinaire des choses? Les derniers, sans doute. Cependant les évangélistes, toutes les histoires, nos yeux mêmes nous apprennent que ces hommes ignorants, méprisables, faibles, ont triomphé de ces adversaires si sages, si illustres, si puissants. Or, à quelle cause attribuer un succès si contraire aux lois ordinaires des événements, qu'à l'intervention de Dieu manifestée dans la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, et dans le pouvoir miraculeux conféré aux apôtres et aux disciples? C'était là une cause proportionnée à tous ces effets, et capable de les produire, quelque surprenants qu'ils soient. Ce fut, si je puis m'exprimer de la sorte, avec ces lettres de créance du ciel, qu'un pauvre pêcheur de Galilée ne craignit point de paraître devant le grand prêtre et le sanhédrin des Juifs, et d'y déclarer hardiment que Dieu avait établi Seigneur et Christ ce même Jésus qu'ils avaient crucifié (*Act.* II, 36); vérité qu'il confirme en annonçant qu'il était ressuscité d'entre les morts, et en apportant pour preuves de cette résurrection son propre témoignage et celui de ses frères, les apôtres et les disciples, qui l'avaient vu pendant quarante jours après sa passion, et un pouvoir également supérieur aux lois de

la nature, qu'ils tenaient de lui et qu'ils exerçaient en son nom.

Ces Galiléens, ignorants et sans lettres, pouvaient démontrer par les Ecritures, contre les traditions des docteurs de la loi et contre les préjugés de toute la nation juive, que Jésus souffrant et humilié était le Messie puissant et victorieux annoncé par les prophètes. Car si le peuple eût douté à quelle interprétation de ces prophéties il devait se soumettre, de celle des scribes et des docteurs de la loi ou de celle des apôtres, ceux-ci n'avaient qu'à produire en leur faveur le témoignage de cet Esprit par qui les prophètes avaient été inspirés, et qui parlait alors par la bouche de ses premiers prédicateurs de l'Evangile toutes les langues des différents peuples du monde. Ils avaient de même sur la vocation des gentils au royaume de Dieu (autre point qui devait être beaucoup plus à cœur au peuple juif, puisque de là suivait l'abolition de la circoncision et de toutes les cérémonies de la loi), les apôtres, dis-je, avaient sur cet article une preuve à laquelle tous les rabbins ensemble ne pouvaient répondre, savoir, l'effusion du Saint-Esprit sur les gentils convertis à la foi chrétienne, avec les mêmes dons qu'il avait accordés d'abord aux Juifs fidèles.

Revêtus de ce plein pouvoir d'en haut, malgré l'obscurité de leur naissance, malgré le mépris et la haine de tous les peuples du monde pour leur nation, ils étaient en état de former et d'exécuter la hardie et pénible entreprise de la prédication de l'Evangile par toute la terre. La foi en un seul Dieu est le dogme fondamental de toute vraie religion; la raison suffit pour découvrir ce dogme et pour le démontrer; mais, comme je l'ai déjà dit, il n'était connu dans aucune religion que dans celle des Juifs; et les raisonnements qu'il aurait fallu employer pour en donner la démonstration, étaient au-dessus de la portée de la plupart des hommes. Ce fut pour l'établir de manière qu'il pût être aisément compris par les esprits les plus grossiers, et qu'il ne pût être réfuté par les plus subtils, que les apôtres et leurs disciples, pendant plusieurs siècles, outre les autres dons miraculeux, eurent encore le pouvoir de commander aux démons, seules divinités existantes des païens, et à qui peut-être Dieu ne permit de se montrer dans ces siècles avec des opérations extraordinaires, que pour faire éclater davantage les preuves de cette grande vérité. En vertu de ce pouvoir, les apôtres chassaient les démons des corps des possédés; ils les contraignaient d'abandonner leurs temples, leurs bois, leurs oracles; ils les forçaient à confesser leur infériorité, à reconnaître l'autorité de Jésus-Christ, et à déclarer que les apôtres étaient *les serviteurs du Très-Haut, envoyés pour enseigner aux hommes la voie du salut.* (*Act.* XVI, 17.) Ils l'exerçaient, ce pouvoir, au nom de Jésus-Christ, et c'était une preuve de sa médiation entre Dieu et les hommes : second article de la foi chrétienne. Mais si d'un côté ce pouvoir exercé au nom de Jésus-Christ mettait les apôtres et leurs disciples en ... vaincre les hommes, et de ... leurs sens l'unité de Dieu et la ... médiateur; de l'autre ce ... les autres dons miraculeux ... tels que de guérir les mala... férentes langues, etc., leur ... sidération nécessaire pour ... autorité tous les grands dogmes ... gion chrétienne, la pénitence ... des péchés, la sainteté de la vie ... penses et les peines futures ... tion des morts. La résurrection ... Christ était tout à la fois la preuve ... de cette résurrection future, ... sion du Saint-Esprit sur les ... témoignage sensible de l'effica... nitence et de la rémission de ... Et la nécessité de la sainteté ... que la certitude des récompenses ... nes à venir, ne pouvaient ... d'une manière plus forte ni p... que par la vie et la mort de ... Dieu, qui, instruits de toute ... inspiration, pratiquaient tou... qu'ils prêchaient, et s'exposa... fiance à toutes sortes de tou... mort même, sur l'espérance ... reuse immortalité...

Ainsi, remontant de ces effets ... causes qui les ont produits, ... sûre de découvrir et de démon... tés, j'ai établi, j'ose le dire, ... démonstrative, la certitude de ... tion de Jésus-Christ; fait essen... porte tout l'édifice de la religion ... Car *si Jesus-Christ n'est pas res... espérance est vaine*, dit saint Pa... 17) : la prédication des apôtres ... la prédication de Jésus-Christ ... fausse. En effet, s'il n'était pas ... s'il n'avait pas constaté sa ré... des témoignages infaillibles, ... les disciples n'auraient eu ... croire en lui, c'est-à-dire de ... pour le Messie et l'Oint du S... contraire, ils auraient dû le re... un imposteur; et dans cette ... ne pouvaient devenir les pré... son Evangile sans être eux-mêmes ... thousiastes ou des imposteurs ... ou dans l'autre cas, il leur éta... d'avoir le succès que nous ... qu'ils ont eu; c'est de quoi on ... dispenser de convenir, quand ... tion à leur insuffisance naturelle ... tion extrême qu'ils trouvaient ... vangile dans le monde entier, ... de la religion chrétienne, à ... tentions, à ce pouvoir mira... s'attribuaient et sur lequel ils ... ni se tromper eux-mêmes, ... autres. Supposé donc que Jésus ... fût pas ressuscité, il est certain ... les vraisemblances humaines, ... tianisme ou n'aurait jamais ... monde, ou qu'il y aurait été ... naissance. Cependant nous sa... religion subsiste depuis dix-huit ...

c'est un fait sur lequel on ne discute pas et les infidèles en conviennent comme les Chrétiens.

RÉSURRECTIONS. — Parmi les miracles opérés par Jésus-Christ et qui témoignent sa divinité de la manière la plus éclatante, sont sans contredit les résurrections de morts. Comme nous en avons déjà parlé en détail à l'article MIRACLES, nous nous bornerons ici à les rappeler. Témoins de la divinité de leur Maître, les disciples à leur tour reçurent de lui ce pouvoir surnaturel. Les résurrections qu'a opérées Jésus-Christ pendant sa vie sont au nombre de trois, celle de la fille d'un chef de la Synagogue (*Matth.* IX, 25); celle du fils de la veuve de Naïm (*Luc.* VII, 15); celle de Lazare, preuve au mot LAZARE. Il n'a pas dit que les morts qui sortirent de leur tombeau lorsque Jésus-Christ expira sur la croix, et se montrèrent à plusieurs personnes, aient continué de vivre. (*Matth.* XXVII, 52, 53.) On ne peut pas appeler résurrection l'apparition de Moïse et d'Elie à la transfiguration de Jésus-Christ. Quadratus, disciple des apôtres, qui vivait sous Adrien vers l'an 120, attestait que des malades guéris et des morts ressuscités par Jésus-Christ avaient vécu jusqu'à son temps. (Apud Euseb., lib. IV, cap. 3.)

Saint Pierre ressuscita la veuve Tabithe. (*Act.* IX, 40.) Saint Paul rendit la vie à un jeune homme tombé du haut d'une maison et tué par sa chute. (*Act.* XX, 9.)

RÉVÉLATION. — Déjà à plusieurs articles de ce Dictionnaire, et notamment au mot INCARNATION, nous avons montré la divinité de la révélation de Jésus-Christ, non par des raisonnements abstraits et métaphysiques, toujours susceptibles de controverse, mais par des faits. Par le Christ en effet nous furent révélés, comme nous l'avons vu, le caractère moral et personnel de Dieu avec toutes ses perfections infinies, caractères et perfections expliquées par le dogme même de l'Incarnation. Nous n'y reviendrons donc pas ici, et nous nous bornerons à prouver la vérité de la révélation du Christ et partant sa divinité par ce qu'en dit John Léland dans son ouvrage, publié en 1760 sous ce titre : ***Advantage ad necessity of the Christian revelation***, et traduit en 1768 sous celui de : ***Démonstrations évangéliques***.

« Que Dieu puisse, quand il le juge à propos, » dit Léland, « se manifester aux hommes d'une manière extraordinaire, différente de la lumière naturelle dont ils se servent pour faire des découvertes dans le monde physique et politique, c'est une vérité si évidente que je ne vois pas comment un être raisonnable, qui croit en Dieu et en sa providence, puisse le nier. Si Dieu est tout-puissant, son pouvoir doit s'étendre à tout ce qui n'implique pas contradiction, à tout ce qu'on ne peut pas prouver être dans le cas d'une contradiction réelle.

Celui qui prétend que la révélation est impossible, doit montrer où est cette impossibilité. Si des hommes tels que nous peuvent communiquer leurs pensées par la voie du langage et de l'écriture, d'une telle manière que nous savons certainement qui nous parle et qui nous écrit, il serait étrange d'assurer que Dieu ne pût communiquer son esprit et sa volonté à quelqu'un ou à plusieurs, par une révélation extraordinaire, et qu'il ne pût pas leur faire connaître qu'il se révèle à eux.

L'homme est un être religieux par sa constitution originelle et dans l'intention de son Créateur. Dieu, en le créant, ne lui laissa point le soin de se former lui-même un système de religion suivant sa fantaisie. La raison, d'accord avec les plus anciens monuments historiques, nous porte à croire que les premières connaissances, à cet égard, furent communiquées par une révélation divine aux premiers pères du genre humain, qui les transmirent à leurs descendants par la voie de la tradition; unique moyen d'en conserver le dépôt dans les premiers âges du monde.

La première religion des hommes ne fut pas l'idolâtrie, mais la connaissance et le culte d'un seul vrai Dieu. On en trouve quelques vestiges dans les temps les plus reculés. La tradition de la création du monde se conserva longtemps parmi les nations. La notion d'un seul Dieu suprême ne fut jamais entièrement perdue dans le paganisme; mais son vrai culte fut en grande partie anéanti ou confondu au milieu des cultes bizarres des fausses divinités. Les païens conservèrent longtemps des restes traditionnels de la révélation communiquée aux hommes dès le commencement du monde; ils avaient de plus le spectacle de la nature qui rendait sans cesse témoignage à son Auteur. La révélation judaïque avait pour objet principal d'arrêter les progrès de l'idolâtrie, de répandre la connaissance et le culte du vrai Dieu parmi les nations, et elle eut cet heureux effet en plusieurs occasions. Si donc le grand nombre des païens ne firent point leur profit de ces précieux avantages; s'ils persistèrent dans leur polythéisme et leur idolâtrie, c'est à eux-mêmes qu'il faut s'en prendre et non à la Providence divine. L'idolâtrie et la corruption des mœurs étaient à leur comble lorsque Jésus-Christ parut dans le monde pour remédier à l'une et à l'autre. Et en effet, la sagesse et la philosophie humaines ne suffisaient pas par elles-mêmes sans un secours supérieur pour retirer le genre humain de l'ignorance où il était plongé, ni pour rétablir dans le monde la connaissance de la vraie religion et le culte du vrai Dieu. Ni les philosophes avec leur sagesse superficielle, ni les prêtres avec leurs mystères infâmes, ni les magistrats avec leurs lois iniques, n'étaient capables de procurer la conversion du monde païen. Le mal était si grand et si général qu'il n'y avait qu'une révélation divine, extraordinaire, qui pût y remédier. Les plus sages païens, les derniers platoniciens et pythagoriciens, quoique ennemis déclarés du christianisme, convenaient de la nécessité d'une révélation, illumination ou instruction divine, pour apprendre

aux hommes la science de Dieu et la manière dont il doit être adoré.

Le monde était dans cet état lorsqu'au temps précis marqué par les prophètes, il parut sur la terre une personne divine, qui réunit tous les caractères de vertu et de sagesse qu'on n'avait jamais vus rassemblés dans aucune autre. L'accomplissement des prophéties qui le regardaient personnellement était un grand et glorieux témoignage en sa faveur. La divinité de sa mission fut encore démontrée par une suite de prodiges étonnants et glorieux qu'il opéra et que ses disciples opérèrent en son nom. Tel fut le Messie, glorieux et divin, par qui Dieu voulut révéler aux hommes sa volonté et ses vérités les plus importantes à savoir. Pouvait-il charger de cette mission glorieuse quelqu'un qui en fût plus digne que son propre Fils ou qui pût mieux s'en acquitter? La révélation qu'il apporta du ciel sur la terre était adaptée aux besoins actuels du genre humain. Il enseigna la perfection de la morale; donna à ses préceptes la sanction la plus puissante: il les confirma par son autorité divine; il y joignit l'exemple de sa propre vie; il développa les dogmes du jugement dernier, d'un état de récompenses et de peines futures, dont la notion était fort obscurcie et affaiblie tant par la corruption des mœurs que par les faux raisonnements de la philosophie profane. La religion chrétienne était merveilleusement propre à convertir les idolâtres: elle contient les notions les plus justes, les plus claires, les plus sublimes de Dieu et de ses perfections, de sa puissance créatrice, de la sage providence avec laquelle il gouverne tous les événements, de sa sainteté, de sa bonté, de sa justice, de sa véracité. Ces découvertes devaient naturellement donner aux hommes la plus haute idée de Dieu et leur inspirer pour ce grand Etre les dispositions de cœur les plus saintes, les plus pures, d'une crainte respectueuse, d'une vénération profonde et d'une entière confiance en lui. Ce grand dessein fut exécuté par des moyens très-faibles en apparence. C'est que Dieu voulait faire éclater sa puissance et non celle des hommes. L'empire que Satan avait usurpé, fondé sur l'idolâtrie et le polythéisme, semblait inébranlable, défendu d'un côté par toutes les puissances du monde, et appuyé de l'autre par tous les plaisirs et les avantages humains. Il flattait les vices et les passions des hommes, l'ambition et la sensualité. Cependant, dès que Jésus-Christ parut, dès que les apôtres se mirent à prêcher au nom et par l'esprit de Jésus crucifié, l'empire ténébreux du démon fut renversé, les peuples abandonnèrent en foule leurs anciennes religions.

La sagesse infinie de Dieu, voyant l'état déplorable du genre humain, eut pitié de sa misère, et, après l'avoir supporté patiemment pendant une longue suite de siècles, malgré son extrême corruption, elle jugea digne d'elle de mettre le comble à tant de patience par une révélation extraordinaire. Le Fils de Dieu fait homme fut le Messie qui

nous apporta cette grande [illegible]
commença par pratiquer la loi [illegible]
seigner; il la pratiqua en [illegible]
vie sainte et toute divine expri[illegible]
de la loi. Quel exemple engagean[illegible]
Quel parfait modèle à imiter!

La réformation du monde idol[illegible]
des principaux objets de la missi[illegible]
veur; l'Evangile offrit aux pécheu[illegible]
don et le salut, à la condition [illegible]
sincère à Dieu, accompagné d'u[illegible]
d'un vrai repentir et d'un amen[illegible]
rable; il leur offrit en même temp[illegible]
richesses de la grâce divine, le[illegible]
cessaires pour les soutenir dans [illegible]
de la vertu, et, dans l'espoir des r[illegible]
éternelles, les motifs les plus p[illegible]
les y engager. La morale évan[illegible]
passe de beaucoup tout ce que [illegible]
humaine avait produit jusqu'[illegible]
genre. Rendre à chacun ce qu[illegible]
faire tout le bien que l'on peut [illegible]
chain, pardonner les offenses [illegible]
mis et leur rendre le bien pour [illegible]
sont les devoirs qu'il lui trace [illegible]
son prochain, préceptes sublime[illegible]
raison humaine n'eût certaine[illegible]
vés.

La pureté admirable de la mo[illegible]
lique, l'excellence de ses préc[illegible]
priviléges, de ses institutions et [illegible]
aptitude merveilleuse à rendre [illegible]
saints et heureux, sont des preu[illegible]
cantes de la divinité du christia[illegible]
que nous considérons que les p[illegible]
tres étaient, pour la plupart, [illegible]
sans savoir et sans éducation, [illegible]
dant ils enseignaient au monde [illegible]
religieuses les plus justes et le[illegible]
mes, contraires aux préjugés d[illegible]
eux-mêmes imbus, et fort supér[illegible]
ce que l'on avait su jusqu'alors, [illegible]
rions douter de la vérité de le[illegible]
tions, nous ne saurions douter [illegible]
nous enseignent au nom de Dieu [illegible]
lement une origine divine.

Ce fut dans les circonstances le[illegible]
vantables que Dieu, dont la s[illegible]
bonté sont infinies, accorda au gen[illegible]
une révélation. Il fit connaître [illegible]
de la manière la plus évidente, se[illegible]
perfections et surtout sa provide[illegible]
apprit comment il voulait être a[illegible]
clusion des divinités païennes: [illegible]
encourager plus efficacement à [illegible]
de la vertu, il leur donna une [illegible]
pleine et entière que les fidèles [illegible]
de sa loi jouiraient, dans l'autr[illegible]
bonheur éternel. Ce ne sont poin[illegible]
ples inductions qui, quelque p[illegible]
times qu'elles pussent être, laiss[illegible]
doutes dans l'esprit; ce sont des [illegible]
expresses conçues dans les term[illegible]
clairs, les plus forts et les plus [illegible]
opérer une entière conviction.

L'Evangile élève nos pensées, [illegible]
tions et nos espérances au-des[illegible]
sphère de ce monde périssable [illegible]
fragiles qu'il contient, pour nous [illegible]

bonheur céleste et spirituel comme age qui nous est destiné, et nous le mériter par une conduite ver- Tel est le caractère glorieux de la de Jésus-Christ. Nous avons sur la ir toute la certitude que nous pou- sonnablement désirer, jusqu'à ce vrés des liens de ce corps mortel, ons jouir de ce bonheur ineffable ompagnie des saints. Nous en avons ant la parole expresse de Dieu, et ole nous a été apportée du ciel par le plus illustre et le plus digne u; par le Fils unique du Père plein et de vérité, sorti du sein de l'E- our se manifester à nos yeux, et qui ment appelé le témoin fidèle et vrai. grand, qu'il est beau, qu'il est su- e bonheur que l'Evangile promet es dans le ciel! c'est un état de ir, de gloire, de bénédiction et de état de pureté et de sainteté par-

onheur des âmes pures et saintes ce immédiatement après leur sortie s; mais elles n'en goûtent alors que ier degré; cependant elles commen- lors à jouir du fruit de leurs bon- ons et des mérites de Jésus-Christ. les hommes peuvent aspirer à la vie éternelle: ce n'est point un bonheur desti- né à un petit nombre d'âmes privilégiées, comme celui dont les anciens philosophes faisaient une si sublime description; sous la loi de l'Evangile, tous les hommes sont ap- pelés à l'immortalité glorieuse. Le ciel est ouvert à tous, de quelque tribu, de quelque famille, de quelque condition ou nation qu'ils soient. Les derniers des hommes ob- tiendront, comme les autres, la félicité cé- leste, s'ils persévèrent dans la pratique de la piété et de la vertu, et s'ils servent Dieu avec simplicité et sincérité dans l'état et le poste où la divine Providence les a placés. Le plus grand des biens pour nous est, sans contredit, d'être éclairés et instruits par une révélation extraordinaire de Dieu, qui nous a été transmise dans sa pureté; qui nous fait connaître nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes; qui nous porte à les pratiquer par les motifs les plus nobles et les plus attrayants, par l'espérance de jouir un jour d'une éternité bienheureuse dans le sein de Dieu même. Nous avons été appelés des ténèbres à la lu- mière, les trésors de la grâce et de la misé- ricorde du Seigneur nous ont été ouverts. Quel sujet de reconnaître et d'adorer la bon- té infinie de Dieu! »

S

IFICE. — Nous avons déjà montré, preuve de la divinité de Jésus-Christ, tère surnaturel et évidemment divin ifice qui résume toute la vie, toute oute l'œuvre du Sauveur. Dans plu- articles, et principalement aux mots TION et RÉDEMPTION, on a vu le e divin de l'idée, du dogme même ifice; au mot PASSION ET MORT DE HRIST, on a vu d'une manière plus te encore le caractère divin du fait le ce sacrifice opéré par le Fils de e. Ici nous aurions voulu citer les dmirables où Bossuet représente les neffables du sacrifice de Jésus-Christ croix (*Ier Sermon pour le vendredi sur la Passion de Notre-Seigneur hrist*); mais nous avons voulu nous rictement dans le sujet spécial de ce Nous n'en sortirons pas, en résumant nées qui précèdent dans les lignes es, où d'Aguesseau explique le sacri- n du Sauveur:

us-Christ trouvant dans la nature une grandeur capable de donner un mense à ses adorations, et emprun- la nature humaine l'abaissement ire pour adorer, forme et représente eur le plus parfait, immolé en figure igine du monde. Il vient dans la plé- des temps consommer réellement sur le grand sacrifice qu'il veut perpé- amais, auquel il nous fait participer: e d'holocauste, où, par son état d'im- molation, il glorifie la sainteté et la justice de son Père; par son état d'anéantissement, il révèle son ineffable grandeur; par son état de mort, il honore sa vie divine; et où, par conséquent, il rend à l'Etre suprême tout ce qu'il mérite d'honneur, de gloire et d'adoration.

Et n'était-ce point là ce que ce divin Maî- tre voulait faire entendre à ses disciples par ces paroles qu'il leur adressait quelques instants avant sa Passion? « Maintenant, le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. » Comme s'il leur avait dit: « Jusqu'à présent, le monde, destiné à ser- vir de sanctuaire au Dieu véritable, n'a été qu'un lieu de profanation, tout rempli qu'il était de la miséricorde du Seigneur: l'on n'y a vu que des ingrats qui n'adoraient rien, que des stupides qui adoraient tout, excepté celui qui méritait seul leurs hom- mages. Au milieu d'une infinité de temples que les démons s'étaient fait ériger, l'unique que le Dieu vivant se fût réservé sur la terre avait été changé en une caverne de voleurs; maintenant me voici (*Isa.* VI, 8), et mon Père est en moi se réconciliant le monde. (*II Cor.* V, 19.) Réuni par ma média- tion, le monde va désormais faire ses délices et devenir un temple saint dans lequel il doit reposer avec complaisance, parce qu'il y trouvera les adorateurs qu'il cherche, qui l'adorent en esprit et en vérité. Je m'asso- cierai en qualité de chef, je m'unirai inti- ment à mes membres; ils ne seront plus

avec moi qu'une seule et même hostie d'adoration, à laquelle tout dans l'univers aboutira comme à son centre, et par laquelle tout remontera jusqu'à Dieu mon Père, comme à son principe, pour le glorifier dans le temps et dans l'éternité. *Nunc clarificatus est Filius hominis, et Deus clarificatus est in eo.* (*Joan.* XIII, 31.) J'établirai mon Eglise sur des fondements inébranlables; et malgré la diversité des épreuves qui doivent l'agiter, elle demeurera immobile, et ne perdra jamais de vue qu'elle est étrangère sur la terre, que les persécutions ont été son berceau, que les souffrances et les humiliations en sont le principal ornement, et qu'elle ne sera jamais plus vigoureuse et plus épurée que lorsqu'elle sera attaquée avec plus d'acharnement. L'oppression et les nuages qui la couvriront par intervalles ne serviront que de préparatifs à son triomphe; sa foi et la sainteté de ses enfants triompheront toujours des ennemis qui voudraient la renverser, et leur malice même donnera de l'éclat à ses victoires. »

SAGESSE INFINIE. — Redisons-le de nouveau, la conception du Christ renferme dans ses profondeurs infinies toute une science à peine pressentie, et dont nous avons essayé déjà de faire jaillir quelques lumières. En Jésus-Christ, le caractère divin se révèle simultanément par l'idée et par le fait : de sorte qu'il réalise dans sa personne tout ce que les conceptions du dogme peuvent entrevoir dans l'absolu. A l'article RÉDEMPTION, nous avons déjà montré comment la sagesse infinie de Dieu se révèle en Jésus-Christ. Développons ici cette pensée dans toute sa plénitude.

Nous avons établi que la toute-puissance (*Voy.* PUISSANCE) se déployait tout entière par le mystère de Jésus-Christ, que nous avons appelé, après saint Paul (*I Cor.* I, 24 *et alibi*), *le mystère de la force même de Dieu.* Or, la même chose a lieu par rapport à la sagesse divine, et c'est ce que nous allons expliquer. La sagesse personnelle du Père, infinie dans l'Etre divin, est nécessairement limitée dans ses manifestations; mais la sagesse divine, qui ne peut se révéler dans l'ordre de la nature que d'une manière limitée et progressive, atteint néanmoins par Jésus-Christ son mode suprême de manifestation : en sorte que Dieu ne saurait surpasser le mystère du Christ, par lequel resplendit toute sa sagesse.

Le monde matériel, le monde humain et le monde angélique sont les seuls êtres réalisés, et leur ensemble constitue le monde visible et invisible de la nature. Mais ces innombrables créatures nous disent-elles le secret des merveilles de la sagesse infinie, voulant se faire connaître selon toutes ses manifestations même possibles? Non, sans doute.

En posant l'univers sur le vide, en déroulant les cieux comme une tente, et en donnant à tous les êtres la loi qui doit les régir, le Dieu créateur les a marqués du sceau de sa sagesse; et la voix de chaque créature, en proclamant dans les régions [...] du temps le suprême Ordonna[...] devenue un écho de la parole [...] à Dieu même les impénétrable[...] son existence éternelle. Mais ces [...] bles merveilles, ces harmonie[...] qui s'échappent incessamment [...] des êtres et des fins particu[lières] être, ne réalisent pas le che[f-d'œuvre] excellence de la sagesse divine [...] dont l'unité purement nature[lle] [...] lois auxquelles il est soumis, [...] goutte d'eau tombée de l'océan [...] puissance. La création du [...] mille mondes, coûte moins à [...] sagesse que ne coûterait à [...] des mille paroles que sa bouche [...] Ainsi, le monde visible et invis[ible] [...] pable de suffire à nos inquiétudes [...] sur la sagesse infinie, contemp[lée] [...] de vue des causes finales et [...] mélodieuse des œuvres réalisées [...]

Quand donc le secret des [...] qui existe nous serait donné, [...] dant une série sans fin de cré[atures] [...] les, la sagesse divine multip[liant] [...] diges de ses splendeurs [...] nous serions parvenus au terme [...] nifestations grandissantes : [...] de la pensée, dans ce long [...] tence, toujours nous pourrions [...] « L'œil n'a rien vu, l'oreille [...] tendu, l'intelligence et le cœur [...] soupçonné qui soit digne [...] beauté et de l'éternel amour. [...]

Disons-le sans crainte, tant [...] des esprits se trouvera enve[loppé] [...] cercle de ses destinées purem[ent] [...] il n'apercevra jamais, dans [...] êtres visibles ou invisibles, [...] rayons pâlissants de ce sole[il] [...] éclaire les profondeurs sans [...] gesse divine.

Mais Dieu peut-il réaliser un [...] réfléchisse aux regards des esp[rits] [...] secret de la sagesse, en tant [...] elle-même se manifester? Il [...] aucun doute; et Jésus-Chris[t] [...] d'œuvre le plus parfait possib[le] [...] gesse, comme il l'est de la tout[e-puissance] — *Voy.* PUISSANCE.

La nature humaine est unie [...] Dieu par le nœud le plus étroit [...] l'Intelligence infinie et qui est [...] souveraine Puissance.

L'unité personnelle se produit [...] aspects distincts dans l'univers [...] d'une seule substance individ[uelle] [...] dans l'ange; ou bien elle [...] natures distinctes dans un mê[me] [...] d'une même vie, comme dans [...] l'unité personnelle entre deux [...] tinctes est la plus haute et la plus [...] possible, après l'unité d'esse[nce] [...] personnes divines.

Le Verbe de Dieu s'est uni [...] humaine d'une unité personne[lle] [...] s'est fait chair. » La nature [...] réunit en soi les éléments de [...]

ersonnifiée divinement par l'Incarna- en sorte que l'âme et le corps du , vivant dans le Verbe et par le Verbe ie propre du Fils même de Dieu, sont ient l'âme et le corps d'un Dieu.

agesse infinie, cherchant dans les iné- les trésors de ses inventions le mode 1 le plus transcendant entre elle et atures, n'a trouvé que l'unité de per- en vertu de laquelle l'humanité du serait élevée au trône de Dieu. « Le Dieu s'est fait homme, pour que le fût fait Dieu, » selon saint Augus- u, pour rendre la pensée de saint « le Verbe du Père est descendu dans r, pour que la chair fût élevée jusqu'à — « car, » ajoute saint Athanase, « de que l'âme et le corps ne sont qu'un homme, ainsi Dieu et l'homme ne l'un même Christ, non que la divinité changée en l'humanité, mais parce umanité, sans cesser d'être ce qu'elle été exaltée jusqu'à Dieu. »

iyée sur cette notion catholique du nous allons faire voir, avec la clarté idence, comment et pourquoi Jésus- est le dernier mot de la sagesse infi- Dieu.

'Incarnation, Jésus-Christ élève l'hu- à une gloire infinie. Dieu est l'homme nme est Dieu. (*Joan.* I, 14.)

cette unité personnelle avec le Verbe, re humaine a été exhaussée, dans le , infiniment au-dessus de la nature ue. Jésus-Christ est le roi des anges, Incarnation devient le nœud des stations suprêmes de la gloire pour de des purs esprits, comme elle l'est e monde humain. Comment cela? ible humanité, par l'Incarnation, s'u- plus près possible avec l'essence , puisqu'elle est devenue le vêtement Fils même de Dieu ne quittera plus. ar elle seule que tombent toutes les eurs communicables de la sagesse et eauté de Dieu : elle devient donc le es clartés divines pour l'ange comme homme; car rien, dans la pensée de le pouvant surpasser l'acte infini de ation, les anges ne peuvent parvenir nnaissance de la sagesse infinie que notion ou la claire vue de ce mystère e; et voilà pourquoi le Christ est le la grâce et de la gloire pour la cité ue, comme il l'est pour la Jérusalem nts. Le dogme du Christ dévoile à e secret ineffable qui divinise l'esprit air, le monde invisible et le monde ; et quoique le Verbe n'ait pas per- la nature angélique comme il a ifié la nature humaine, l'ange, frère mme par l'esprit, se trouve associé à ion du Christ, père et auteur de la t de la gloire pour la cité universelle s. Le Christ est donc pour l'ange le illuminateur de la sagesse divine. tte sagesse se manifeste infiniment à e par l'Incarnation, c'est ce qu'il sera plus facile de comprendre.

Par l'Incarnation, Dieu est homme et l'homme est Dieu. Or Jésus-Christ, en tant que Dieu, n'est que la sagesse personnelle de Dieu même : par l'Incarnation donc, la sagesse éternelle du Père se communique pleinement à la nature humaine. Il y a plus : Dieu a trouvé le secret de faire descendre la lumière de sa gloire jusqu'au centre même de la création matérielle. L'humanité du Sauveur, personnifiée divinement dans le Verbe, se compose de deux éléments distincts : l'élément matériel ou le corps, et l'élément spirituel ou l'âme. Or, par l'Incarnation, le corps du Christ devient le corps d'un Dieu; et les fulgurations de la gloire éternelle tombant directement sur l'humanité tout entière, il s'ensuit que le corps des saints, et conséquemment la création matérielle elle-même, se trouvent élevés à la communication surnaturelle de la gloire du Christ, vrai Fils de Dieu. Le Christ, dernier terme réalisé et possible de la sagesse infinie, en présente donc la plus haute manifestation à l'œil de toute intelligence créée.

Cette conclusion, qui résulte si évidemment des principes de la foi et des enseignements de la théologie catholique, ressort encore du mode humiliant par lequel l'Incarnation s'est accomplie, et des conséquences qui en ont été le résultat pour l'homme et pour l'humanité.

La race humaine ayant perdu en Adam la justice originelle et la sainteté de la grâce, dont la récompense devait être le salut et la gloire, l'antique serpent dut se réjouir dans sa victoire et s'applaudir d'avoir brisé pour jamais le plan divin de la glorification de l'homme. Il était loin de soupçonner que son triomphe impie deviendrait la cause occasionnelle d'une nouvelle et la plus haute manifestation de la sagesse divine.

L'homme étant tombé, et avec lui le genre humain et la création même, le ciel de la grâce et celui de la gloire étaient fermés. Mais des dernières profondeurs des conseils éternels jaillit la rédemption.

Jésus-Christ vient, non dans une chair impassible et glorieuse, mais avec un corps passible et mortel. Le plan divin n'est que modifié. Le Fils de Dieu se fait homme, mais homme soumis à toutes les conséquences de la déchéance, le péché seul excepté. Victime volontaire, il portera sur lui l'iniquité de tous, et rachetant par son sang, versé sur la croix, l'homme et la création tout entière, il anéantira le péché et la mort; puis il divinisera l'homme, en lui communiquant par la grâce la vie éternelle de la gloire. Et c'est ce plan merveilleusement fécond que saint Paul exprime en deux mots, quand il dit : *Il est mort pour expier nos crimes, il est ressuscité pour nous régénérer.* (*Rom.* IV, 25.)

Remarquez ici comment le mystère de la croix, *scandale pour les Juifs et folie pour les gentils* (*I Cor.* I, 23), fait resplendir à nos yeux la divine sagesse.

Le Verbe fait chair nous offre les deux extrêmes de toutes choses, l'infini et le fini,

s'unissant personnellement en lui, et cette œuvre de la sagesse éternelle écrase l'admiration; mais l'Incarnation s'accomplissant au centre des anéantissements et des misères immenses de l'humanité déchue, voilà quelque chose de plus étonnant encore. Ainsi le Fils de Dieu se fait homme; mais il naît dans une étable, pour glorifier la pauvreté. (*Luc.* II, 12.) Il vient créer un monde d'élus; mais il passe sa vie dans le travail d'un atelier obscur. (*Matth.* XIII, 35.) Il vient extirper l'égoïsme qui règne dans le monde; mais, pour joindre l'exemple au précepte, il se laisse insulter, calomnier, mettre à mort. (*Luc.* XVIII, 32.) Il vient combattre l'orgueil des sens, et il est appelé lui-même un homme de bonne chère (*Matth.* XI, 19), un publicain (*Luc.* VII, 34), un démoniaque. (*Joan.* VIII, 48.) Il prêche l'humilité, l'amour des opprobres, et on lui crache au visage, on le frappe, on en fait un roi de théâtre, on le traîne au supplice; et pendant que ses bourreaux, méconnaissant sa gloire, l'attachent à un infâme gibet, il appelle sur eux la miséricorde de son Père, en disant : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (*Luc.* XXIII, 34.)

Le Christ mourant sur la croix pour racheter l'homme et pour pacifier la création tout entière, comme parle saint Paul, voilà ce que le même apôtre appelait, dans son divin langage, la force et la sagesse de Dieu.

Et voyez si, du haut du Calvaire, le Christ n'a pas su faire accepter au monde l'Evangile de la pauvreté, du mépris et de la souffrance. Les mœurs, les lois, les nations ont changé; l'homme a connu des instincts nouveaux, et l'incrédule même s'est senti transformé malgré lui sous l'action sociale de la foi qu'il repoussait. Or, qui a opéré cette incroyable révolution dans la nature humaine? Qui a renversé les idées, le langage, les jugements de l'humaine sagesse? Qui a fait triompher la sublime folie de l'Evangile? Qui? sinon le Christ avec sa croix, trône divin de la sagesse et de la force infinies. Oui, faire du fils de la femme le Fils même de Dieu; élever aux splendeurs où siége le Dieu trois fois saint celui qui naquit à Bethléem, vécut à Nazareth et mourut à Golgotha, c'est là l'œuvre par excellence de la sagesse divine. Diviniser les opprobres du Christ, proclamer la suprême royauté des larmes, du mépris et de la douleur, c'est confondre la sagesse des sages par une sagesse nouvelle, qui ne sera révélée qu'aux petits. Et voilà notre sagesse à nous, disciples de Jésus crucifié; voilà notre science, voilà notre philosophie.

La trouvez-vous assez haute dans son principe, assez féconde dans ses richesses, assez puissante dans ses résultats, demanderons-nous à ces pharisiens de la sagesse humaine que la croix du Christ scandalise, et que la royauté de ses opprobres indigne? Concluons. L'univers et ses mondes proclament, il est vrai, la sagesse, l'ordre, l'harmonie dont la source inaccessible se cache dans les [illegible] de Dieu; mais l'Incarnation se [illegible] dans toute sa magnificence [illegible] finie qui atteint d'un extrême [illegible] qui, confondant les conseils de [illegible] haine du démon, a su faire [illegible] attaché le Fils de Dieu le signe [illegible] la régénération et du salut du [illegible]

SAINTETÉ. — Oui, le Christ [illegible] il manifeste en sa personne tous [illegible] de la divinité. Déjà nous av[illegible] ailleurs comment il manifeste [illegible] sagesse, la puissance et l'amour [illegible] Dieu; nous allons brièvement [illegible] ment il manifeste également [illegible] sa sainteté absolue. « Contemplez, [illegible] M. Combalot, « le Sauveur qui [illegible] sente aux hommages et aux [illegible] tous ceux qui veulent parvenir [illegible] la grâce et à celle de la gloire, [illegible] à l'éternelle sainteté! Est-il possible d'ima[illegible] giner un être plus saint que [illegible] connu comme l'Eglise nous le fait [illegible] La raison de l'homme et le gé[illegible] auraient-ils réalisé un idéal de [illegible] parable à celui que manifeste [illegible] création et des mondes, le Fils [illegible] *Le Saint qui naîtra de vous*, dit [illegible] archange à la Vierge immaculée, [illegible] *le Fils de Dieu.* (*Luc.* I, 35.) La [illegible] et la nature humaine, subs[illegible] unies par le Verbe fait chair, [illegible] Jésus-Christ une sainteté infinie [illegible] il était impossible à la toute-p[illegible] même d'exalter davantage [illegible] l'homme, il ne lui était pas donné [illegible] tifier plus qu'elle ne l'a fait en [illegible] le profond mystère de sainteté [illegible] feste en Jésus-Christ.

Mettez l'Evangile dans la [illegible] homme que la haine de la [illegible] pas; faites-lui remarquer tous [illegible] vie du Sauveur, depuis sa [illegible] l'étable de Bethléem jusqu'à [illegible] pir sur la croix; et s'il en trouve [illegible] ne porte pas le caractère d'une [illegible] parfaite, ineffable, qu'il brûle [illegible] le lise plus.... Les évangélistes [illegible] la vie de Jésus ne l'ont pas inventée [illegible] qu'il serait impossible d'inventer [illegible] vie. « L'inventeur en serait [illegible] le héros. » (J.-J. ROUSSEAU.) [illegible] qu'autant il est impossible que [illegible] du Fils de Dieu fait homme ne [illegible] tous les moments donnés de [illegible] temporelle (l'hypothèse divine [illegible] nation étant admise), autant [illegible] quatre imposteurs n'ont pu ima[illegible] cit faux de tout point, et qu[illegible] toutefois, à l'admiration de [illegible] un tableau si parfait, si divin[illegible] ment saint, de la vie fabuleuse [illegible] n'aurait pas existé, qu'on se [illegible] dans l'impuissance d'y découvrir [illegible] même d'une imperfection. T[illegible] des quatre évangélistes qui [illegible] de Jésus-Christ. Celui qui me[illegible] rable histoire sent sous chaque [illegible]

vie du Sauveur une vertu divine qui n'est que le reflet de sa sainteté....

Jusqu'à Jésus-Christ, avait-on entendu un législateur enseigner des choses pareilles a celles-ci: *Bienheureux les pauvres ;.... bienheureux ceux qui pleurent; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice;. .. bienheureux ceux qui ont le cœur pur?* (*Matth.* v, 3-8.) Avait-on jamais pensé qu'il fût possible de dire à l'homme déchu : *Celui qui regarde une femme avec un mauvais désir a déjà commis l'adultère dans son cœur?* (*Ibid.*, 28.) *Aimez vos ennemis* (*Ibid.*, 44); *priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient.* (*Ibid.*) *Si l'on vous arrache votre manteau, donnez encore votre tunique.* (*Ibid.*, 40.) *Si l'on vous frappe sur la joue droite, présentez la joue gauche.* (*Ibid.*, 39.) Jésus-Christ par ces préceptes sublimes n'a-t-il pas attaqué dans leur dernière profondeur et poursuivi dans leurs derniers refuges, l'orgueil de l'esprit, l'égoïsme des passions et la convoitise des faux biens d'ici-bas? N'a-t-il pas posé, dans le renoncement, dans l'humilité, dans l'amour de Dieu et du prochain, le fondement de toute vertu et de toute perfection? Supposons que l'Evangile, pleinement compris, devînt tout à coup la loi de toutes les âmes; que verrions-nous? quelles vertus étonneraient l'univers? où trouver place alors, je ne dis pas pour un crime, mais pour une pensée coupable? »(*La connaissance de Jésus-Christ.*)

SANHEDRIN. — Aujourd'hui, grâces à Dieu, les plus incrédules eux-mêmes, loin d'insulter à la sublime figure du Christ, comme aux saturnales de la fin du dernier siècle, le proclament, au contraire, le plus sage, le plus saint et le plus grand des hommes. Mais ils ne peuvent avoir cette ressource, car, ainsi que nous l'avons déjà développé ailleurs : ou Jésus-Christ est Dieu, ou il est le plus sacrilége des imposteurs, le fauteur de l'idolâtrie depuis deux mille ans, le dernier des hommes enfin, puisqu'il s'est proclamé Dieu, et que tous ses disciples l'adorent comme tel. C'est ce qu'Abbadie a fait parfaitement ressortir dans tout son *Traité de la divinité de Jésus-Christ*, qui roule uniquement sur cette pensée. Il montre également comme conséquence que le grand conseil ou sanhédrin des Juifs avait non-seulement le droit, mais même le devoir de le condamner à mort s'il n'est réellement pas Dieu. « Le sentiment de ceux qui croient que Jésus-Christ est simple homme, » dit-il, « tend à justifier les Juifs du plus exécrable parricide qui fut jamais commis ni conçu, qui est le meurtre de Jésus-Christ notre Sauveur.

En effet, pour justifier parfaitement les Juifs à cet égard, il ne faut que montrer, premièrement, que le sanhédrin a eu le droit de juger Jésus-Christ; en second lieu, qu'il a eu raison de le condamner de blasphème; en troisième lieu, qu'il a eu le droit de le faire mourir, et enfin que les Juifs ont eu raison de s'en tenir à la sentence de leur sanhédrin et de rejeter la prédication de ceux qui leur ont proposé de croire en ce Crucifié. Or il est certain que ces quatre propositions sont véritables s'il est vrai que Jésus-Christ soit un pur homme ou une simple créature et non pas le Dieu souverain.

Pour le droit que l'on a eu de juger Jésus-Christ, il est incontestable, puisque le sanhédrin était un conseil établi de Dieu même; et qu'il connaissait généralement de toutes les affaires capitales qui regardaient la tranquillité de l'Etat ou la conservation de la religion.

Il n'est pas moins certain qu'on a eu le droit de le faire mourir s'il a été convaincu de blasphème, et de rejeter la prédication de ses apôtres si on l'a fait mourir avec justice. Ainsi la difficulté consiste uniquement à savoir si on a pu le convaincre de blasphème. Il n'est plus sur la terre, les Juifs ne peuvent point instruire le procès de nouveau en le mettant sur la sellette, mais il leur sera facile de connaître sa doctrine dans les écrits de ses disciples qui nous l'ont conservée. En effet, le témoignage que Jésus-Christ rend de lui-même doit être conforme avec celui que ses disciples rendent de lui, puisque tout le monde convient qu'ils ont parlé par l'ordre et par l'esprit de Jésus-Christ.

Or il paraît par les écrits de ses disciples, 1° que Jésus-Christ est appelé Dieu ; 2° qu'on lui a attribué les vertus de Dieu, honneur qui n'avait jamais été rendu qu'à Dieu ; 3° qu'il s'est fait adorer; 4° qu'on l'a fait l'égal à Dieu ; 5° qu'on lui a attribué les oracles de l'Ancien Testament, qui expriment la gloire de Dieu; et il est évident par la lumière naturelle que tout cela ne peut se dire d'un simple homme ni d'une simple créature sans un blasphème manifeste.

Mettons-nous pour un moment en la place des Juifs de nos jours, et voyons si, supposé que le principe de nos adversaires est véritable, nous ne serons pas obligés de persévérer dans notre incrédulité.

Pour sortir hors de cet état, il faudrait de deux choses l'une: ou que nous puissions nous persuader que Jésus-Christ ne s'est point appelé Dieu, qu'il ne s'est point fait adorer, qu'il n'a point prétendu être égal à son Père, et qu'il ne s'est point appliqué ou qu'il n'a point permis qu'on lui appliquât les oracles de l'Ancien Testament, qui expriment la gloire de l'Etre souverain; ou bien il faut se persuader qu'un simple homme peut sans impiété porter le nom de Dieu avec l'idée que cet auguste nom renferme, et la gloire et le culte qui suivent cette idée.

Le premier n'est point possible : Jésus-Christ est appelé Dieu dans les écrits des apôtres, il est nommé le grand Dieu. Thomas lui dit après sa résurrection: *Mon Seigneur et mon Dieu* (*Joan.* xx, 28); saint Jean commence ainsi son Evangile: *Au commencement était la parole, et la parole était Dieu* (*Joan.* I, 1); saint Paul l'appelle *Dieu manifesté en chair et justifié en esprit.* (*I Tim.* III, 16.) Il n'importe, au reste, que ce soit en grec ou en hébreu que ce nom soit donné à Jésus-

Christ. Chacun sait que, dans quelque langue que ce soit, ce nom exprime la gloire d'une essence élevée au-dessus de la nôtre. D'ailleurs, on ne peut douter que les apôtres n'attribuent à Jésus-Christ tous les noms de Dieu consacrés dans la langue sainte, puisqu'ils lui attribuent tous les oracles où il est parlé du Dieu souverain.

Il est bon de remarquer ici que ces cinq chefs de l'accusation que les Juifs peuvent former contre Jésus-Christ se soutiennent mutuellement. On ne peut douter que Jésus-Christ ne s'attribue le nom de Dieu, puisqu'il se fait adorer; on ne peut pas douter qu'il ne se fasse adorer dans un sens proprement dit, puisqu'il se fait nommer Dieu; on ne peut disconvenir que ce nom ne lui soit attribué en tant qu'il exprime la gloire de Dieu, puisqu'on ne se contente point de lui donner ce nom, mais qu'on le lui attribue avec l'idée des perfections que ce grand nom renferme, et même qu'on le fait égal à Dieu, après lui avoir attribué les perfections divines; on ne peut nier qu'on ne le fasse égal à Dieu, puisqu'on lui applique des oracles qui parlent du Dieu souverain, qui ne parlent que du Dieu souverain et qui expriment les caractères de sa gloire essentielle. Mais il faut considérer toutes ces choses dans le détail.

Chacun sait que nous nous faisons naturellement un scrupule de prendre le nom de Dieu, et l'on demande d'abord d'où vient cette répugnance, si c'est du respect que nous avons pour la divinité ou de quelque autre principe. Si c'est de quelque autre principe, qu'on nous marque ce principe-là; si c'est du respect que nous avons pour la divinité, je demande encore si c'est du respect que nous devons à l'Etre souverain ou du respect que nous avons pour quelque divinité subalterne. Ce n'est pas du respect qui est dû à quelque divinité subalterne, car si cela était, il s'ensuivrait que ceux qui n'ont point reconnu de divinité subalterne n'ont point dû faire difficulté de prendre le nom de Dieu, ce qui serait rempli d'extravagance. Que si c'est le respect que nous avons pour le Dieu souverain qui fait que nous refusons de prendre le nom de Dieu, il s'ensuit qu'en prenant ce nom, nous croyons faire tort à l'Etre souverain; et qu'ainsi il faut que nous soyons persuadés que ce nom est propre à l'Etre souverain, et si nous croyons que ce nom est propre et consacré à l'Etre souverain, nous ne pouvons regarder que comme impie celui qui, sans être le Dieu souverain, ose prendre ce nom.

Et, en effet, le nom de Jésus-Christ, celui de Sauveur ou de Rédempteur du monde, n'est assurément pas plus consacré au Fils de Marie, que le nom de Dieu est consacré à l'Etre souverain: car, comme jusqu'ici personne n'a osé donner ce nom à un autre qu'au Fils de Marie parmi les Chrétiens, aussi personne n'avait osé donner le nom de Dieu à un autre qu'au Dieu souverain parmi les Juifs; et, comme les Chrétiens n'entendent pas plutôt cet adorable nom,

Jésus-Christ, qu'ils se représentent
saint et divin qui a été conçu
de Marie, de même on ne pro-
plutôt l'auguste nom de Dieu,
répond à celui-ci, que les Juifs
dée de ce grand Dieu qui a créé les
terre. Comme donc un homme q
aujourd'hui le nom de Jésus-C
l'être véritablement, et qui vo
adoré comme notre Sauveur, s
ment condamné de blasphème,
qu'un homme qui a pris le n
sans être le Dieu souverain, peu
ment condamné d'impiété. Il ne
de dire que, quoique Jésus-C
le nom de Dieu, il a pourtant
qu'il n'était point le Dieu souv
premièrement, il est faux que
ait donné à entendre, du moins
le fallait, qu'il n'était point le
rain. Le contraire paraît évidem
langage et de sa conduite; car s
Dieu souverain, pourquoi pren
propre et consacré au Dieu sou
n'est pas le Dieu souverain, com
il rendre l'adoration qui est
ou un culte propre au Dieu sou
réponds, en second lieu, que,
serait une impiété à un homme
connaîtrait n'être point Jésus-C
prétendre au culte qui n'est dû
vin Sauveur, c'est une impiété
un homme qui n'est pas le Dieu
de prendre les noms et les qualit
souverain, et en se faisant ador
rendre un honneur qu'on n'avait
de rendre qu'au Dieu souverain.

Supposons que Moïse reve
sainte montagne, et ayant la fac
plendissante par le commerce
d'avoir avec Dieu, eût osé pren
de Dieu, qu'il se fût attribué ce
venait qu'à l'Etre souverain, e
voulu être adoré du peuple; je
cela il eût été distinctement
n'être qu'un simple homme,
que le peuple d'Israël aurait été
à rejeter Moïse comme un sédu
considérer la gloire de ses mirac
et si sensibles, car Moïse aura
détruit la loi tout à la fois. Il aur
au peuple, de la part de Dieu,
point d'autres dieux devant sa
xx, 3), et cependant il se serait
à la place de Dieu. Que si les Ju
bien fait de rejeter Moïse se dis
semble qu'on soit de même oblig
naître que les Juifs qui composa
drin n'ont pu s'empêcher de c
Jésus-Christ à la mort pour cau
phème quand Jésus-Christ a vo
lement permis qu'on le traitât de

Car, quand il s'agit d'usurper les
gloire de Dieu, ni les miracles,
prétendue de la personne accusé
crilége ne doivent être comptés
non les miracles, parce que les
peuvent jamais faire recevoir un
mais qu'au contraire un blasp

faire rejeter les miracles; non la dignité de la personne qui fait cette usurpation, car le larcin de la gloire de Dieu n'est que plus odieux, lorsqu'il est fait par une personne excellente.

Si un père de famille s'avise de prendre la qualité de roi sous prétexte qu'il a quelque autorité sur ses enfants; qu'il la prenne plusieurs fois sans restriction, sans adoucissement, et surtout qu'il veuille être traité en roi, il est sans doute fort coupable; mais le crime sera plus grand si c'est un magistrat qui usurpe ce nom parmi ses concitoyens, parce que cet attentat devient alors d'une plus dangereuse conséquence; le crime sera plus grand encore, si c'est un gouverneur de province, et plus grand enfin à proportion que la personne est élevée en dignité.

Ainsi le nom de Dieu étant consacré par un usage très-ancien et très-saint à représenter le Dieu qui a fait les cieux et la terre, on peut dire que, bien loin qu'on puisse justifier le procédé de ceux qui le donnent à un autre, en disant que c'est à une créature noble et excellente qu'on l'attribue, qu'au contraire cela même augmente à cet égard le blasphème et l'impiété.

Au reste, les noms augustes et vénérables que Dieu s'était imposés dans l'Ancien Testament, noms qui doivent être sacrés, premièrement parce que c'est Dieu lui-même qui se les est imposés; en second lieu, parce qu'ils distinguent ce grand Dieu de ses créatures, *celui qui est suffisant*, pour marquer que les autres ont besoin de Dieu, mais que Dieu n'a pas besoin du secours des autres pour être parfaitement saint et heureux. Il y en a un autre qui marque, *Je suis*, ou *Je suis celui qui suis* (*Exod.*, III, 6, 14), pour marquer et que Dieu est essentiellement et par lui-même, et que Dieu n'est pas comme les créatures composées en partie d'être et en partie de néant, et qu'il est éternel et ne cessera jamais d'être. Il y en a d'autres qui emportent, *celui qui est le juge* ou *le fondateur de toutes choses*, etc.

Et il est remarquable que tous ces noms renferment une éminence de gloire et de perfection qui est telle qu'ils ne peuvent jamais convenir qu'à l'Etre souverain; car on ne peut point dire d'une créature qu'elle est le fondement de toutes choses, qu'elle est par elle-même ou qu'elle sera infaillible, etc.

Or il est remarquable qu'il y a dans la langue du Nouveau Testament deux noms qui ont été employés et par les Septante et par les apôtres mêmes pour rendre les noms que Dieu s'attribue dans les oracles de l'Ancien Testament, mais deux noms qui sont aussi tellement propres et consacrés à Dieu que nous ne voyons point d'exemple de gens qui se les soient donnés sous la nouvelle dispensation.

Et certainement il ne faut pas s'imaginer que les noms que Dieu s'est consacrés sous le Nouveau Testament soient moins propres que ceux qu'il s'est imposés sous l'Ancien; car s'il était nécessaire que Dieu fût alors distingué de ses créatures, et si c'est pour cela qu'il prend des noms qui expriment la gloire qui lui est la plus essentielle et la plus incommunicable, il n'est pas moins nécessaire que Dieu soit aujourd'hui distingué de ses ouvrages; au contraire, la nécessité est encore plus grande, puisque c'est ici le temps marqué par les prophètes où toutes choses doivent être abaissées et où Dieu doit être seul élevé. (*Isa.* XL, 4-31.) On n'aurait donc que faire de chercher des preuves pour convaincre d'impiété et de blasphème un homme qui, sous l'Ancien Testament, aurait osé usurper le nom de Jéhovah avec l'adoration qu'on rend à l'objet représenté par ce nom, ainsi il n'y a rien aussi qui frappe davantage que l'impiété de celui qui usurpe aujourd'hui le nom de Dieu et qui prétend à l'adoration, qui est un culte qui a toujours été attaché à ce nom.

En effet, le blasphème et l'idolâtrie ne consistent pas seulement à s'attribuer toute la gloire de Dieu, mais encore à s'en attribuer une partie : c'est ce qu'on peut justifier par des exemples incontestables. Lorsqu'Hérode, haranguant le peuple, fut frappé d'un ulcère pour avoir permis ces acclamations, *voix de Dieu et non point d'homme!* ni le peuple, ni Hérode n'entendaient assurément point que tout cela fût vrai au pied de la lettre. Hérode ne se croyait pas le Dieu souverain, et le peuple ne s'imaginait pas aussi que son roi eût été changé tout d'un coup en l'Etre suprême; cependant son impiété ne laissa pas d'être exemplairement punie (*Act.* XII, 22, 23); ainsi il ne servira à rien pour justifier Jésus-Christ de blasphémer, s'il est tel que nos adversaires se l'imaginent, de dire qu'il se déclare homme, qu'il reconnaît que son Père est plus grand que lui. On peut être impie sans se dire le Dieu souverain, comme il paraît par l'exemple ci-dessus; et l'impiété et l'idolâtrie ne consistent pas seulement à usurper toute la gloire de Dieu, elles consistent aussi à en usurper une partie.

Les Juifs, qui considèrent toutes ces choses, n'ont-ils pas raison de s'attacher à leur sanhédrin, et de prétendre que Jésus-Christ notre Sauveur a été justement condamné à la mort après avoir été convaincu de blasphème? Et que pourront répondre nos adversaires pour justifier notre Messie? Ils diront une seule chose, car il n'y a qu'une chose à répondre : c'est qu'il y a cette différence entre Hérode et Jésus-Christ, que le premier consent par orgueil à ce qu'on le traite de Dieu contre la volonté de Dieu, au lieu que Jésus-Christ ne se nomme Dieu que parce que Dieu le veut ainsi. Mais on pressera nos adversaires de dire en quel lieu Dieu a déclaré qu'il voulait que Jésus-Christ portât son nom, et alors ils seront obligés de répondre de ces trois choses l'une : ils diront que Dieu l'a déclaré par les prophètes, ou qu'il l'a dit par la bouche de son Fils, ou qu'il l'a fait entendre par le ministère des apôtres. Si l'on dit que Dieu a déclaré sa

volonté par le ministère de son Fils, les Juifs demanderont si ce n'est pas là ce que répondront tous les séducteurs du monde; ils diront que Dieu leur ordonne de prendre les qualités qu'ils prennent; mais on les convaincra de mensonge, et leurs miracles d'imposture, par cela même qu'ils usurpent les noms et la gloire de Dieu. Si l'on dit que Dieu a déclaré sa volonté à cet égard par les apôtres, on tombe dans un embarras qui n'est pas moins ridicule, car ceux qui ont condamné Jésus-Christ ne condamnent pas moins les apôtres, et ils les accusent de blasphème en ravissant à Dieu sa gloire pour la donner à un autre. Il ne reste donc sinon qu'ils disent que c'est par le ministère des prophètes que Dieu a fait connaître la volonté qu'il a que Jésus-Christ porte son nom, et qu'il soit adoré des créatures; mais si nos adversaires répondent cela, ils sont forcés de reconnaître que Jésus-Christ est le Dieu souverain, car tous les oracles de l'Ancien Testament, qui parlent de Jésus-Christ comme d'un Dieu, le confondent avec le Dieu souverain, comme nous l'avons déjà montré et comme nous le montrerons ci-après. Il n'y a rien de si exprès que l'ordre qui est donné à tous les anges de l'adorer, mais il n'y a rien de si vrai aussi que c'est du Dieu souverain qu'il y est fait mention. Enfin, comme les prophètes ont mille et mille fois déclaré qu'il n'y avait qu'un seul Dieu qui était le Dieu créateur du ciel et de la terre, il est évident que celui que les prophètes traitent de vrai Dieu est nécessairement confondu avec le Dieu souverain.

Il faut bien que le Dieu que nous annoncent les prophètes comme devant venir, comme envoyant son messager et ses serviteurs pour dire à Jérusalem : *Voici ton Dieu* (*Isa.* XL, 9); il faut bien que ce Dieu soit le même Dieu qui a fait le ciel et la terre, car deux choses sont certaines : la première est que, si ce n'est pas le même Dieu, il faut qu'il y ait deux dieux dont les prophètes nous parlent; la seconde est que la loi et les prophètes ne nous enseignent rien de plus essentiel que ce principe : Il n'y a qu'un seul Dieu.

Les Juifs ne pouvaient ignorer une vérité qui fait le fondement essentiel de toute leur religion. Isaïe ne dit autre chose : *Ainsi, a dit l'Eternel; le Roi d'Israël, son Rédempteur, l'Eternel des armées, je suis le premier et je suis le dernier; il n'y a point de Dieu si ce n'est moi.* (*Isa.* XLIV, 6.) Cela veut dire que celui-là est Dieu qui peut se nommer *Jéhovah, le Rédempteur d'Israël, le Dieu d'Israël, le premier et le dernier;* mais que celui qui ne possède point tous ces titres ne peut et ne doit point être regardé comme Dieu. Vous voyez comment les Juifs ont raison de s'attacher à ce grand principe qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'autre que le Dieu souverain ne doit porter ce grand nom. *Je suis l'Eternel,* dit-il par la bouche du même prophète, *et il n'y en a point d'autre. Il n'y a point d'autre Dieu que moi; je t'ai ceint, bien que tu ne me connusses point, afin qu'on connaisse depuis le soleil couchant... le soleil levant qu'il n'y en a ... que moi. Je suis l'Eternel, et il n'y ... d'autre qui crée les ténèbres ... lumière, qui fait la paix et qui ... sité : c'est moi l'Eternel qui fais ... ses* (*Isa.* XLV, 5-7.) Voyez, je vous ... quel soin le prophète répète ... essentielle et capitale, qu'il n'y a ... Dieu, et qu'on ne doit reconn... que celui qui a créé la lumière ... les ténèbres. *Vous, tous les bouts ...* dit-il ailleurs, *regardez vers ... sauvés; je suis le Dieu fort, et il n'y ... d'autre.* (*Ibid.*, 22.)

C'est sur ce principe, diront les ... nos pères ont jugé votre Messie ... Dieu, et nous savons qu'il n'y ... Dieu qui a créé les cieux et la ... Messie n'étant point ce Dieu ... l'être, puisque nous savons q... point d'autre. Il a blasphémé ... Juifs parleront ainsi, qu'aurons-... répondre, si nous supposons ... Christ est un simple homme, ... moins il s'est dit Dieu? Que si ... d'adorer tous autres objets qui ... le Dieu souverain, sans excep... suit que les Juifs ont eu rais... Jésus-Christ de blasphème, lors... a voulu se faire reconnaître d'... un Dieu contre ce précepte si e... loi.

Les Juifs n'ont-ils pas raison ... mauvais que Jésus-Christ, n'... simple homme se fasse un Dieu ... vons-nous condamner leur juge... que nous soyons persuadés que J... n'est point essentiellement diff... qui a créé le ciel et la terre? ... l'idée de l'Etre souverain à ce ... parce qu'ils ont appris des pro... n'y a qu'un seul Dieu qui a fait le ... la terre et que tous les autres ... que vanité, et qu'ils doivent ... la terre ; s'ils se trompent, ... pent avec les prophètes, qui ... dans l'erreur; s'ils ne se trompe... ont raison de condamner d'impiété ... qui usurpent le nom de Dieu.

Quand il serait vrai que Jésus-Ch... rait point pris le nom de Dieu ... occasion, et que le sanhédrin ... rien dire pour justifier la senten... nonça contre lui, il est du moins ... table que ses disciples lui ont d... noms et les éloges qui étaient ... Dieu, et que les Juifs qui ont ... entendent encore leur langage ... s'empêcher de condamner l'Evan... piété, et sont forcés d'approuver ... de leurs pères, quand on leur dit ... de Jésus-Christ est le même q... ses disciples, et que ceux-ci ne ... rien que ce que celui-là veut ... nous disent. On laissera là, si l'on ... Juifs qui ont condamné Jésus-Chr... s'arrêtera à ceux qui ensuite ... prédication des apôtres. On fera ...

ont dû regarder ceux-ci comme des gens qui blasphémaient, et qu'ils n'ont pu s'empêcher d'approuver l'arrêt porté contre Jésus-Christ, s'il est vrai que celui-ci n'ait été qu'une simple créature ou un simple homme par sa nature. En un mot il ne s'agira point de justifier le sanhédrin, si l'on veut, mais il s'agira de justifier l'attachement que les Juifs ont eu dans tous les siècles pour ce jugement du sanhédrin, en considérant que ceux qui le composaient avaient le droit de juger Jésus-Christ, puisqu'ils étaient établis de Dieu pour juger de cette sorte d'affaires; qu'ils ont eu raison d'accuser Jésus-Christ de blasphème, puisque la doctrine que ses disciples annoncent, par laquelle seule on peut juger de ses sentiments, le revêt de tous les caractères du Dieu souverain, lui qui n'est qu'une créature, ce qui fait l'essence de la profanation et du blasphème, et qu'on ne peut pas nier que cette assemblée ne pût et ne dût condamner à la mort les blasphémateurs, ne pouvant même se dispenser de cette rigueur sans trahir son devoir. On objectera que les Juifs, qui composaient le sanhédrin, ont agi par passion et par envie; cela peut être, répondra-t-on : tant pis pour eux, si cela est. Ce n'est point à nous, disent les Juifs qui viennent ensuite, à juger du cœur de nos pères qui nous est inconnu; mais il nous appartient de juger de la justice de leur sentence qui nous est très-connué. Il est inouï que devant aucun tribunal on s'arrête plutôt aux soupçons qu'on peut avoir de la mauvaise disposition des juges qu'aux caractères de justice ou d'injustice qui sont dans leur jugement. Les Juifs n'ont pas appris à sonder les cœurs; mais leur loi leur enseigne à discerner les blasphémateurs, en leur disant : *Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face* (*Exod.* xx, 3), et en les obligeant par là à rejeter celui qui n'étant pas le Dieu d'Israël, le Dieu de leurs pères, ose prendre le nom de Dieu.

Si celui qui devait venir dans l'accomplissement des temps pour racheter Sion et pour détourner les infidélités de Jacob, devait être le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, et si les oracles des prophètes l'apprennent aux Juifs, comme on le montrera dans la suite, ceux-ci sont évidemment coupables d'impiété; mais si celui qui devait venir pour faire notre rédemption ne devait être qu'une simple créature, les disciples de Jésus-Christ ne peuvent être excusés de blasphème, ni Jésus-Christ lui-même regardé comme innocent, parce que nous supposons que ses disciples ne parlent que par son esprit et par son ordre.

Au reste, ce qui montre que Jésus-Christ s'est véritablement et proprement donné le nom de Dieu, c'est qu'il s'est attribué les qualités qui forment l'idée de ce nom auguste, ou, si vous voulez, que les apôtres lui ont attribué ces qualités : car, comme nous l'avons déjà remarqué, on ne doit point mettre de différence entre ce qu'il dit lui-même et ce que les apôtres disent de lui, puisque ceux-ci parlent par son esprit.

Les prophètes avaient attaché à ce nom l'idée d'un Etre tout-puissant qui avait créé les cieux et la terre. On attribue à Jésus-Christ les ouvrages de la création : *Car par lui*, dit saint Jean, *toutes choses ont été faites, sans lui rien de ce qui a été fait n'a été fait.* (*Joan.* I, 3.) *Par lui*, dit un autre *et pour lui sont toutes choses.* (*Hebr.* II, 10.) *Il a créé*, dit saint Paul, *les choses visibles et les invisibles; il a fondé la terre et les cieux qui sont l'ouvrage de ses mains : il a fait les siècles*, (*Col.* I, 16; *Hebr.* I, 2.) De vouloir ici chicaner sur ces passages, cela ne sert à rien; car il est aussi clair que le jour que toutes ces choses sont dites de Jésus-Christ, et il n'est pas possible de donner un autre sens à ces paroles sans faire une violence manifeste à l'Ecriture. Ce qu'il y a de plus remarquable sur ce sujet, c'est cet attachement des disciples à caractériser Jésus-Christ par la création de toutes choses, qui est le caractère le plus ordinaire dont les prophètes se servent pour faire connaître le Dieu souverain, et pour l'élever au-dessus de toutes choses par la considération de cette puissance qui les a faites : ce qui serait une affectation impie, si Jésus-Christ était une simple créature..

Les prophètes nous avaient parlé de Dieu comme d'une essence qui connaît toutes choses, et devant laquelle les ténèbres mêmes deviennent la lumière. On attribue à Jésus-Christ de connaître tout. *Seigneur*, dit saint Pierre, *tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime.* (*Joan.* XXI, 17.) Il ne servirait à rien de dire ici que saint Pierre parle ici de son chef, et qu'il n'est pas dit que sa pensée fût approuvée de Jésus-Christ, car elle est un blasphème ou une vérité. Si Jésus-Christ connaît toutes choses, c'est une vérité; s'il ne connaît point toutes choses, c'est un blasphème : il n'y a point de milieu. Si c'est une vérité, il faut que Jésus-Christ l'approuve, car il est la vérité même, et il faut par conséquent qu'il laisse dire saint Pierre; si c'est un blasphème, il est de la gloire de Dieu et du soin qu'il a du salut de son disciple qu'il le redresse et le censure avec sévérité. Car, quoi ! lorsque ce disciple veut le détourner d'aller à Jérusalem pour y souffrir la mort, Jésus-Christ se montra sévère jusqu'à lui dire : *Va, Satan, arrière de moi, tu m'es en scandale, car tu ne comprends point les choses qui sont de Dieu, mais celles qui sont des hommes.* (*Matth.* XVI, 23.) Et lorsqu'il s'agit d'empêcher qu'on ne dérobe à Dieu une louange qui lui est due pour la donner à un autre, Jésus-Christ gardera un silence tranquille ! Certes, s'il y avait quelque chose à reprendre dans le zèle que saint Pierre témoigne sur le chemin de Jérusalem, c'est cette inconsidération qui ne lui permet pas de voir que, croyant parler en faveur de son Maître, il veut empêcher une œuvre qui avance la gloire de Dieu; car, comme la gloire de Dieu est la dernière fin de toutes choses, il n'y a rien de si pernicieux ni de si digne d'horreur que ce qui s'oppose à la gloire de Dieu. Or l'apôtre, ici, non-seulement dit quelque chose d'inconsidéré contre la gloire de Dieu, mais il blas-

phème ouvertement contre lui, si sa pensée n'est pas véritable.

Saint Pierre, dans cette occasion, n'attribue pas seulement à Jésus-Christ de connaître toutes choses en général; il lui attribue en particulier de savoir ce qui se passe dans les cœurs : *Seigneur*, dit-il, *tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime* (*loc. cit.*) : cependant c'est là le caractère le plus essentiel de la gloire du Dieu souverain. *Le cœur*, dit Dieu par la bouche de Jérémie (XVII, 9, 10), *le cœur de l'homme est méchant et inscrutable: qui le connaîtra? Moi, l'Eternel, je suis celui qui connais les cœurs et qui sonde les reins.* Vous voyez bien que Dieu s'attribue la connaissance des cœurs comme une gloire qui lui est propre et qui n'appartient à aucun autre; mais afin que vous n'en puissiez point douter, écoutez comment Salomon parle sur ce sujet dans une prière qu'il adresse à Dieu : *Toi seul*, lui dit-il, *connais le cœur des hommes.* (*III Reg.* VIII, 39.)

Il dit deux choses : la première, c'est que Dieu connaît les cœurs des hommes, qu'il n'y a que lui qui les connaisse; d'où il s'ensuit que la qualité de scrutateur des cœurs entre dans l'idée propre que les prophètes nous ont donnée du Dieu d'Israël. Cependant Jésus-Christ s'attribue ce glorieux titre, et même d'une manière très-remarquable et très-solennelle : *Et toutes les Eglises*, dit-il, *sauront que je suis le scrutateur des cœurs et des reins, et je rendrai à chacun selon ses œuvres.* (*Apoc.* II, 23.) Il s'ensuit donc qu'il s'attribue non-seulement le nom de Dieu, mais encore les qualités qui forment l'idée la plus propre que les prophètes nous aient donnée de lui; et cela étant, ou Jésus-Christ est en effet le Dieu d'Israël, ou les Juifs sont fondés à regarder son langage comme impie et plein de blasphème. Que pourra-t-on leur répondre lorsqu'ils feront cette objection?

Le titre de scrutateur des cœurs est consacré par l'usage et par l'autorité à exprimer la gloire propre et essentielle de Dieu. Il est consacré par l'usage et même par un usage général; car jamais homme ne l'avait attribué qu'à Dieu, et les fidèles le regardent comme un caractère propre qui sépare Dieu de ses créatures et l'élève au-dessus des autres intelligences. Il est consacré par l'autorité, mais par une autorité divine et sacrée, puisque c'est Dieu lui-même qui se l'attribue par le ministère de ses prophètes, qui se l'attribue en plusieurs occasions différentes, qui se l'attribue comme lui convenant uniquement et faisant un caractère propre et essentiel de sa gloire. Il s'ensuit donc qu'un autre que Dieu n'a pu l'usurper sans crime, et encore moins l'usurper sans expliquer en aucune manière le sens dans lequel il le prenait : *Toutes les Eglises connaîtront que je suis le scrutateur des cœurs et des reins, et je rendrai à chacun selon ses œuvres.* Nous voyons bien que dans ces paroles il joint la qualité de juge du monde avec celle de scrutateur des cœurs comme les prophètes les unissaient aussi lorsqu'ils les attribuaient à Dieu.

En troisième lieu, les prop[illegible] donné cette idée du Dieu souv[illegible] était le Sauveur et le seul s[illegible] terre; c'est ce qu'Isaïe expr[illegible] dit (XLV, 22) : *Regardez-moi, vo[illegible] extrémités de la terre, et vous se[illegible] je suis le Seigneur et il n'y en a p[illegible]* c'est à-dire évidemment il n'y [illegible] tre Seigneur pour vous sauver. [illegible] le prophète, dans cette phrase, [illegible] aux idoles païennes, incap[illegible] ceux qui mettaient en elles le[illegible] mais cela n'empêche pas qu'[illegible] principe général, que Dieu es[illegible] peut sauver les extrémités de la [illegible] en doutait, on n'aurait qu'à co[illegible] paroles de Dieu parlant par le pro[illegible] phète : *Ne suis-je pas l'Eternel, e[illegible] autre Dieu que moi? Il n'y a p[illegible] Dieu juste et qui sauve si ce n'es[illegible]* 21.) Or non-seulement Jésus-C[illegible] sauver les hommes, mais il se [illegible] Sauveur par excellence. Peut-o[illegible] de reconnaître qu'il s'attribue [illegible] le Dieu d'Israël s'était réservé [illegible] Non sans doute; on en convien[illegible] qu'on y fasse de sérieuses réflex[illegible] le demande, lorsque les prophète[illegible] fondre la superstition et l'idolâ[illegible] qui mettaient leur confiance [illegible] avançaient ce principe qu'il n'y [illegible] d'autre Sauveur que le Dieu d'I[illegible] tendaient-ils parler pour tou[illegible] plement pour le temps d'alors? S[illegible] seulement pour le temps d'alor[illegible] que les raisons dont Dieu se [illegible] pour confondre les idolâtres ne [illegible] ritables et légitimes; il s'ensuit [illegible] devient faux précisément lorsq[illegible] plit : car cet oracle, *Regardez-m[illegible] tes les extrémités de la terre, e[illegible] sauvées*, etc., *car je suis le Seign[illegible] en a point d'autre*, exprimant la [illegible] païens, ne s'accomplit que depu[illegible] nifestation du Messie; et c'est de[illegible] festation du Messie qu'il y a eu [illegible] Sauveur et un autre Seigneur [illegible] d'Israël qui avait parlé dans cet [illegible] il s'ensuit de là que cet oracle [illegible] faux précisément lorsqu'il s'ac[illegible] si les prophètes ont parlé pour [illegible] si ce principe est d'une perpétu[illegible] *il n'y a point d'autre Dieu juste [illegible] si ce n'est le Dieu d'Israël*, je de[illegible] ment on pourrait se dispenser [illegible] comme un blasphémateur celui [illegible] point le Dieu d'Israël se dit être [illegible] Dieu juste et qui sauve, ou plutôt [illegible] du monde, celui qui sauve les ex[illegible] la terre? On dira qu'il se dit un S[illegible] balterne. Mais je demande encore [illegible] de Dieu lorsqu'il dit : *Il n'y a point [illegible] Dieu juste et qui sauve si ce n'est [illegible]* dessein n'est-il point d'exclure [illegible] dieux et les sauveurs subalternes? [illegible] pris fantaisie à quelqu'un, en ce [illegible] regarder un prophète, ou Moïse le [illegible] des prophètes, comme un Dieu e[illegible] veur subalterne, par le ministère [illegible]

ait racheté son peuple, et de le ser-
s sa mort pour cette raison, n'aurait-
u redresser ce superstitieux par ce
si généralement énoncé: *Il n'y a
autre Dieu et qui sauve, si ce n'est le
Israël?* Il est donc vrai que les pro-
nt prétendu exclure les sauveurs et
x subalternes, car aussi la plupart
dieux des païens étaient dans ce
est vrai que le sens des prophètes a
ne fallait reconnaître qu'un seul
Sauveur, qui est le Dieu d'Israël ou
souverain, et qu'ainsi celui qui, sans
Dieu souverain, se dit le Dieu et le
de toute la terre, ne prend pas seu-
e nom de Dieu, mais encore le prend
ée la plus propre que les anciens
lui eussent attachée.

atrième lieu, les prophètes, pour dis-
le Dieu souverain de tout autre (car
n Dieu souverain et point d'aucun au-
s nous parlent), l'appellent *celui qui
emier et le dernier* (*Isa.* XLI, 4; XLIV, 6;
2): et chacun sait que Jésus-Christ
e titre jusqu'à cinq fois au livre de
ypse. Or, pour faire voir qu'en cela
hrist s'attribue les qualités qui for-
dée propre du Dieu souverain, il ne
considérer que les prophètes ont
u Dieu souverain ce titre comme un
i lui est propre et incommunicable à
tre; cela paraît par plusieurs raisons.
rement, chacun demeure d'accord
qu'à Jésus-Christ ce titre n'avait ja-
é donné à aucun autre qu'au Dieu
in; l'usage l'avait donc rendu propre
souverain. En second lieu, il n'y a
e doute que si quelqu'un avant Jésus-
l'eût usurpé il aurait été taxé d'im-
faut donc que ce titre soit regardé
étant propre au Dieu souverain. En
ne lieu, on ne peut nier que si au-
ui quelqu'un s'avisait de le prendre
'accusât de blasphème; d'où il s'en-
core que, malgré qu'on en eût, on re-
que ce titre est consacré à Dieu. On
ut-être que si quelqu'un le prenait
l'hui il serait impie parce qu'il ferait
ésus-Christ à qui il appartient; mais
ait tort à Jésus-Christ, il ferait tort
davantage à Dieu, à qui principale-
appartient; puis, si un homme qui
erait aujourd'hui faisait tort à Jésus-
un homme qui l'aurait usurpé avant
ne de Jésus-Christ aurait fait tort au
ouverain; et de là il s'ensuit invinci-
t que, malgré qu'on en ait, on est
s obligé de regarder ce titre comme
onsacré au Dieu souverain. En qua-
lieu, ce titre se trouve placé entre les
de Dieu et dans les endroits où Dieu
lever sa gloire et sa majesté souve-
Si ce titre ne fait rien à ce dessein,
oi est-il mêlé aux titres de ses pom-
et magnifiques descriptions de la
de Dieu? et si ce titre sert à exprimer
esté, la grandeur et la gloire de Dieu,
l pas vrai de dire qu'il est particu-
lièrement consacré à l'Être souverain, et
qu'on ne peut l'usurper sans blasphème?
Ajoutez à cela qu'il est tellement confondu
avec les autres attributs propres du Dieu
souverain, qu'il n'est pas possible de l'en
distinguer sans faire une espèce de chaos
des plus beaux oracles des prophètes; car
tantôt il est mêlé avec sa puissance, comme
lorsqu'il est dit : *Qui est celui qui a tra-
vaillé et a fait cela? c'est celui qui appelle les
générations dès le commencement. Je suis le
Seigneur; je suis le premier et je suis avec les
derniers; c'est moi.* (*Isa.* XLI, 4.) Tantôt il est
joint aux caractères de sa grandeur et de sa
majesté, comme lorsque le prophète parle
de la sorte : *Le Seigneur parle ainsi, le roi
d'Israël, son Rédempteur, l'Eternel, le Dieu
des armées : Je suis le premier et le dernier, et
il n'y a point d'autre Dieu que moi. Et qui est
semblable à moi?* (*Isa.* XLIV, 6, 7.) Vous voyez
qu'après avoir dit : *Je suis le premier et le
dernier*, Dieu ajoute: *Qui est semblable à
moi?* pour nous apprendre que personne
que lui ne possède la majesté et la gloire qui
sont contenues dans ce titre et dans les autres
titres qui l'accompagnent. Tantôt Dieu mêle
la gloire de ce titre avec les merveilles de la
création pour s'attribuer l'une et l'autre,
comme lorsqu'il dit : *Ecoute-moi, Jacob, et
toi, Israël, que j'appelle: c'est moi qui suis le
premier et qui suis le dernier, et c'est ma main
qui a fondé la terre*, etc. (*Isa.* XLVIII, 12, 13.)
En cinquième lieu, Dieu se sert de ce titre
pour exprimer son unité, car voici l'exposi-
tion qu'il en donne : *Il n'y a point de Dieu
qui ait été formé avant moi, et il n'y en aura
point après moi.* (*Isa.* XLIII, 10.) Que si ce
titre n'était point propre à Dieu comment
pourrait-il emporter son unité? Jésus-Christ,
en se disant le premier et le dernier, prend
ce titre dans un même sens que les prophètes
l'avaient pris, ou il le prend dans un autre
sens; s'il le prend dans un autre sens il jette
les hommes dans l'erreur et dans l'idolâtrie
par des paroles captieuses; il est coupable de
blasphème puisqu'il s'attribue un titre qui ne
lui convient qu'avec restriction; il change de
son autorité la signification des termes con-
sacrés par un usage divin; il fait ce que ja-
mais homme ne fit depuis la naissance du
monde, qui est de changer la signification
connue et ordinaire des termes sans en aver-
tir personne; il ouvre la porte de l'impiété
et du blasphème à tout le monde; car comme
il s'attribue les titres qui entrent dans l'é-
loge du Dieu souverain, en changeant men-
talement la signification connue des paroles
de l'Ancien Testament, rien n'empêchera
que, suivant son exemple, je ne m'attribue
les titres qui entrent dans l'éloge de Jésus-
Christ, en changeant selon ma fantaisie, par
la pensée la signification la plus connue des
expressions du Nouveau Testament. Que si
Jésus-Christ, en se disant celui qui est le
premier et le dernier, prend ce terme dans
le sens que les prophètes l'ont pris, il s'en-
suit que Jésus-Christ le prenant empêche
qu'il ne convienne plus au Dieu d'Israël au-
quel les prophètes l'ont attribué, et qu'ainsi

le langage de ceux-ci devient faux et contradictoire ; car si le Dieu d'Israël est le Dieu avant et après lequel il ne s'est point formé d'autre Dieu, comment Jésus-Christ est-il Dieu, et comment est-il à son tour un Dieu avant et après lequel il ne s'est point formé d'autre Dieu? Certainement ou Jésus-Christ est le Dieu souverain, ou Jésus-Christ ne peut s'attribuer ce titre sans blasphème, parce que ce titre fait partie de l'idée propre et véritable que les prophètes ont donnée de l'Etre souverain.

Cette considération devient beaucoup plus forte lorsqu'on ramasse tous ces grands titres, par lesquels Dieu caractérise sa gloire dans les oracles des prophéties, celui de Dieu, de Seigneur, de Sauveur, de Rédempteur d'Israël, de Dieu qui sauve les extrémités de la terre et vers lequel les bouts de la terre doivent regarder pour être sauvés, de Dieu qui a fait les siècles ou qui appelle les générations, celui qui est le premier et le dernier, celui par qui toutes choses ont été faites, celui qui sonde les cœurs et les reins; car deux choses sont très-évidentes; la première est que tous ces noms forment l'idée que les prophètes nous donnent du Dieu souverain ; la seconde, qui est une dépendance de cette première, est que quiconque s'attribue tous ces titres glorieux et magnifiques, et qui se dit Dieu avec cela, prend évidemment le nom de Dieu, non dans un sens équivoque, non dans un sens métaphorique, mais avec le sens et l'idée que les prophètes lui ont attachés ; de sorte qu'il devient coupable de l'impiété des hommes si les hommes viennent à le prendre faussement pour le Dieu souverain. Ou donc les Juifs n'ont point dû s'opposer à l'impiété, à l'idolâtrie, au blasphème ; ou ils n'ont pu s'empêcher de prononcer sentence de condamnation contre Jésus - Christ s'il a parlé comme ses disciples parlent et le font parler dans la suite ; ou en tout cas on n'a pu s'empêcher de se déclarer contre ses disciples, contre leur Evangile et contre leur religion si évidemment convaincus de blasphème. »

Dans le chapitre suivant, Abbadie montre que Jésus-Christ s'est fait égal à Dieu, ainsi que le dit du reste textuellement saint Paul, puisqu'il s'est fait adorer (*Voy.* ADORATION), et enfin qu'on lui a appliqué les oracles de l'Ancien Testament. Il en résulte donc que si Jésus-Christ n'est pas réellement Dieu, le sanhédrin eut non-seulement le droit, mais encore le devoir de le condamner pour blasphème et pour sacrilége.

SCIENCE. — « Sous l'empire réparateur de la grâce, que Dieu ne refuse à personne ici bas, » dit M. Combalot, « la raison en s'appuyant sur le témoignage le plus palpable et le plus éclatant qu'il y ait au monde, ou sur l'enseignement de l'Eglise, dont l'unité, l'universalité, la perpétuité et la sainteté miraculeuses attestent la divine origine, la raison naît à la foi de la divinité de Jésus-Christ; elle arrive à la notion surnaturelle du profond mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu ; elle croit d'une foi [...] l'union personnelle du Verbe [...] nature humaine en Jésus-Chri[...] ment la notion catholique [...] l'Incarnation peut-elle devenir [...] générateur de la science univ[...] véritable philosophie des choses [...] nous allons expliquer

S'il était certain, que Jésus-Chr[...] la pierre angulaire (*Ephes.* II, [...] cipe et la cause, l'alpha et l'oméga [...] la création (*Apoc.* XXII, 13), [...] feste qu'il ne faut chercher q[...] la raison première et dernière [...] est. S'il était permis de penser [...] lieu, que Jésus-Christ est le pr[...] toute créature, en ce sens que [...] pour lui et à cause de lui, et [...] que le mal n'aurait pas souillé [...] vine, le Fils de Dieu, glorific[...] de la nature, serait venu [...] grâce, jusqu'aux splendeurs de [...] comprendrait qu'il faut placer [...] de l'incarnation le flambeau de [...] de toute sagesse et de toute ph[...]

Or saint Paul, en parlant [...] tant qu'homme, nous apprend [...] ritier universel des choses (*He*[...] *Col.* I, 16, 18 ; *Ephes.* I, 10), qu[...] capitule en lui, que tout est [...] qu'il est le chef divin du monde [...] du monde humain, du monde [...] tout l'univers.

Nous pouvons, en second lieu [...] et défendre l'opinion des thé[ologiens ...] fiques, qui pensent que l'incarn[ation ...] rait accomplie pour diviniser [...] non pour la guérir, si le [...] souillé l'humanité. (BENEDICT [...] *beatif. SS.*, lib. II, cap. 28.)

En partant de ces données [...] nous chercherons dans la notion [...] Christ le dernier mot de la ph[...] Dieu, de l'ange, de l'homme et [...] tion ; et, plaçant l'intelligence [...] thèse dont le dogme de l'incar[nation ...] le principe illuminateur, nous [...] en Jésus-Christ, et en Jésus-Ch[rist ...] secret de Dieu et du monde, [...] efforcerons de ramener l'ens[emble ...] des conceptions humaines à [...] descendue du ciel et écrite par [...] *Tout est bâti en Jésus-Christ.* [...] *naissance de Jésus-Christ.*)

En effet, quel est ce Christ [...] l'humanité tout entière depuis [...] du monde et dont l'histoire [...] nous est rapportée dans les Eva[ngiles ...]

C'est, dit l'Eglise catholique, [...] deux mille ans, c'est la raison [...] nelle et universelle elle-même [...] le Verbe ou la Pensée de Dieu [...] le *Sophos* de ce Platon que Nu[...] lée nommait « Moïse parlant [...] thènes. » — « Ne savez-vous pas [...] lebranche, « que la Raison elle [...] incarnée pour être à la portée [...] hommes, pour frapper les yeux [...] de ceux qui ne peuvent ni [...]

' leurs sens? Les hommes ont vu de
yeux la Sagesse éternelle, le Dieu
e qui habite en eux. Ils ont touché
s mains, comme dit le bien-aimé dis-
Verbe qui donne la vie. La vérité an-
a paru hors de nous, grossiers
des que nous sommes, afin de nous
ire d'une manière sensible et palpable
mandements éternels de la loi divine :
idements qu'elle nous fait sans cesse
irement et que nous n'entendons
répandus au dehors comme nous
s. » (Entret. 5, n. 9.) « Nous n'avons
uprès de Dieu que par la raison uni-
, la Sagesse éternelle, le Verbe divin,
it fait chair à cause que l'homme est
charnel, et par sa chair s'est fait
eur; la Raison purement intelligible
plus, dans l'homme corrompu, qui
t plus ni la consulter ni la suivre, le
la société entre Dieu et lui. Mais il
marquer, sur toutes choses, que la
, en s'incarnant, n'a rien changé de
ire ni rien perdu de sa puissance. Elle
nuable et nécessaire : elle est seule la
iolable des esprits. » (*Traité de Mo-*
v. II, chap. 4, n. 11.)
, ou plutôt son Verbe, sa pensée, est la
, la Raison absolue.—L'humanité pos-
n elle cette vérité éternelle, cette rai-
osolue et infinie, en tant qu'elle parti-
ce Verbe, à cette pensée de Dieu, et
commune participation constitue, entre
ceux qui y adhèrent librement, une
able communauté de croyance, d'idée
vie qui forme la société spirituelle ou
e. — Chaque homme, à son tour, pos-
n lui cette vérité éternelle, cette rai-
finie en tant qu'il participe dans cette
é spirituelle, ou par cette société spi-
le, au Verbe ou à la pensée même de
Telle est la doctrine aussi simple que
nde qui résume le catholicisme.
is les plus grands philosophes l'ont pro-
. Après Socrate et Platon, Cicéron di-
« Il existe une Raison *émanée du prin-*
des choses, qui pousse au bien, qui
rne du mal : celle-là même ne com-
e point à être loi du jour seulement où
st écrite, mais du jour qu'elle est née;
le est contemporaine de l'intelligence
e : *Orta autem simul est cum mente di-*
» (*De legib.*, lib. II). Et ailleurs : « Cette
n de Dieu, une fois qu'elle s'est affermie
veloppée dans l'esprit de l'homme est
. Il y a donc, puisque la Raison est
Dieu et dans l'homme, une première
té de raison de l'homme avec Dieu.»
., lib. I.)
dix-huit siècles de distance, Malebranche
ime ainsi cette immortelle vérité : « Cer-
ment, l'homme n'est point à lui-même
gesse et sa lumière. Il y a une Raison
erselle qui éclaire tous les esprits, une
tance intelligible commune à toutes les
ligences, substance immuable, néces-
, éternelle. Tous les esprits la contem-
t sans s'empêcher les uns les autres;
s'en nourrissent sans rien diminuer de son abondance. Elle se donne à tous et toute entière à chacun d'eux; car tous les esprits peuvent embrasser une même idée dans un même temps, et différents lieux. Deux hommes ne peuvent pas se nourrir d'un même fruit, toutes les créatures sont des biens particuliers qui ne peuvent être un bien général et commun. Ceux qui les possèdent en privent les autres et par là les irritent. Mais la Raison est un bien commun qui unit d'une amitié parfaite et durable ceux qui la possèdent, car c'est un bien qui ne se divise pas par la possession, qui ne s'enferme point dans un espace, qui ne se corrompt point par l'usage. La Vérité est indivisible, immense, éternelle, immuable, incorruptible. Or, cette sagesse commune et immuable, cette raison universelle, c'est la sagesse de Dieu même, c'est celle par laquelle et pour laquelle nous sommes faits. Car Dieu nous a créés par sa puissance pour nous unir à sa sagesse, et, par elle, nous faire cet honneur de pouvoir lier avec lui une *société éternelle* et lui devenir semblables autant qu'en est capable une créature. » (*Traité de morale*, ch. 3, n. 6-8.)

Pourquoi le Verbe ou la Raison absolue de Dieu a-t-il dû nécessairement s'incarner et se manifester à l'humanité. C'est ce que nous allons essayer d'expliquer.

L'homme étant un être créé, c'est-à-dire relatif et fini, son intelligence est naturellement bornée comme lui. Toujours relative, elle ne saisit et ne peut saisir que des *rapports*, qui se déplacent et changent du tout au tout, selon le point où on les envisage. De simples comparaisons prises dans le monde visible feront mieux comprendre cette vérité. Pour deux hommes placés face à face, la droite de l'un est la gauche de l'autre et réciproquement; pour les deux parties de l'hémisphère terrestre l'orient de l'un est l'occident de l'autre, le zénith de celui-ci est le nadir de celui-là, et réciproquement; en un mot tout est inverse. Telle est précisément notre position pour l'intelligence humaine abandonnée à elle-même et en dehors de toute orientation divine qui lui serve d'étoile polaire et de boussole. Tout est relatif pour elle, parce qu'elle-même est purement relative. Lorsqu'on parle aux enfants des antipodes, ils y voient les hommes marcher la tête en bas, comme eux-mêmes semblent aux habitants des antipodes marcher aussi la tête en bas, ce qui est à la fois et en même temps vrai et faux pour chacun d'eux, vrai si chacun ne voit l'autre que de son point de vue, faux si on les considère tous deux, non par rapport au point occupé par chacun, mais par rapport au centre commun de gravité, qui est sous les pieds de l'un et de l'autre. Or le centre commun et universel de gravité de toutes les raisons relatives et créées, c'est la Raison absolue et incréée, le Verbe de Dieu manifesté en Jésus-Christ.

Au point de vue de l'intelligence purement humaine, nous ne sommes tous que de grands enfants. Toute idée voit néces-

sairement ainsi l'idée inverse marcher sur sa tête, c'est-à-dire comme l'opposé de la vérité. Il s'ensuit que, si la Raison absolue ou divine ne se manifeste pas à nous, nous devenons les uns pour les autres des fous et des monstres. Le rationalisme est venu démontrer cela par les faits, et s'il parvenait jamais à régner, Charenton, élargissant ses portes, deviendrait la cité du genre humain. De là la division et la guerre universelle passant de l'ordre des idées dans l'ordre des actes. Dira-t-on que pour sortir de cette sorte d'hallucination d'optique il suffit de comprendre enfin que la vérité, comme la terre, a deux pôles, qu'une proposition n'exclut pas plus la proposition inverse que le pôle arctique n'exclut le pôle antarctique, que, loin de là, elles s'impliquent et se définissent l'une par l'autre, parce que dans la sphère de l'intelligence humaine tout est purement relatif, et que tout rapport suppose nécessairement deux termes dont l'équation est l'x, l'éternelle inconnue, toujours déterminée et toujours indéterminable.

Mais c'est précisément cette équation qu'il s'agit de fixer, et c'est en la fixant que la Révélation crée la science. Comment la fixe-t-elle? Elle nous apprend que nos idées ne sont jamais qu'une image reflétée de nos actes, notre science une dérivation de notre pratique morale, et en nous révélant la loi morale pratique de nos actes, elle fixe par là même les idées et la science en leur donnant leur orientation divine, leur centre commun de gravité dans la Raison même de Dieu. Mystère, dira-t-on! Sans doute, mais l'homme lui-même est un mystère bien plus incompréhensible encore, car c'est une intelligence unie à un corps, un esprit uni à la matière, tandis que dans Jésus-Christ, Dieu fait homme, c'est la Raison divine unie à la raison humaine, l'intelligence infinie unie à l'intelligence finie. Aussi peut-on dire que cette raison divine a déjà trouvé le mystère tout préparé dans l'homme, la voie de son incarnation entr'ouverte, si j'ose ainsi parler, dans l'incarnation de l'âme, et comme un anneau de jonction tout prêt à la recevoir. — Mais dans cette incarnation de nous-mêmes, qui a pu frayer la route, qui a pu préparer l'union, qui a pu fiancer notre âme avec notre corps?... Quelle ressemblance, quelle filiation, quelle affinité, même infinie en éloignement, peut-il y avoir entre ce qui est esprit et ce qui est matière, et dans quelle impénétrable retraite de nous-mêmes peut s'opérer ce monstrueux accouplement de deux substances qu'on ne peut mieux définir que par leur exclusion?... Quant à nous, considérant les choses d'un œil philosophique et affranchi de tout préjugé, ce qui confond le plus notre raison, ce n'est pas l'Homme-Dieu, — c'est l'homme.

Ne nous laissons donc pas épouvanter par les mystères de la religion, nous qui vivons de familiarité avec des mystères si profonds de la nature et en particulier avec l'abîme de nous-mêmes, qui présente une analogie si concluante en faveur de ...lité du mystère de l'Homme-Di... qui n'est sans doute pas si rep... la raison, puisque de tous te... contrefait par toutes les théog... titué le fonds de toutes les cr... gieuses du genre humain.

Cette objection surannée et n... doit donc pas nous arrêter; et, ... l'Incarnation de la raison Div... connu admissible, élevons-nous ... che du point de savoir pour... de ce moyen de réparation à l'e... humain.

Le mode de communication ... le monde déchu ne pouvait être ... celui qui avait servi à sa manife... l'intelligence du premier homm... avoir entre ces deux modes ... qu'il y a entre l'hygiène et la thé...

Deux grands changements éta... dans l'humanité, qui nécessita... ments correspondants pour opér... ment de ses rapports avec la vérité... avec la vie. — 1° Il fallait ôter la ... nente du mal; 2° il fallait en répa... et y substituer le principe vivifi...

La cause du mal était la faute ... mère de toutes les fautes. Il falla... c'est-à-dire *l'expier*. Mais comm... expiation qui fût à la hauteur de ... qui, prise dans la nature coup... dée qui l'avait commise, fût néc... pable de satisfaire un Dieu. — L... nel et immuable le voulait ains... gesse éternelle, le Verbe de D... voulu pourvoir à cette dernière n... se faisant victime pour l'homm... nécessairement qu'il prît une na... time, c'est-à-dire une nature ... que de sa nature propre il était ... impassible. Il fallait qu'il fût Di... ner la valeur suffisante au sacrifi... que Dieu pour le souffrir. Il falla... tât à l'homme sa nature Divine et ... pruntât la nature mortelle, et que ... natures jointes il se fît une victi... composée du ciel et de la terre, ... gnît de l'un à l'autre et qui les r... son expiation. — Le propre de la s... du reste, comme la raison même ... aux jurisconsultes, c'est que toute ... brogée à une autre en a la nature ... sente toutes les qualités. *Subr... naturam subrogati*. Le premier ... subrogation du Verbe à l'homme ... comme le premier pas de son sac... de se revêtir, de se charger de la ... grand coupable, et de paraître e... tat de victime, comme sur le thé... supplice, puisque c'est là que ... dont il avait pris la place aurait d... sien. — Enfin n'oublions pas que ... pable lui-même ne devait pas ê... au sacrifice, qu'il devait y sur... dempteur, et en identifiant ses ... personnelles à celles de ce g... en contracter tous les mérites et ... prier. Sous ce troisième rapport ...

encore que le Verbe *se fît chair et qu'il habitât parmi nous.* (*Joan.* I, 14.)

Ces trois aperçus composent la première raison de l'Incarnation du Verbe, qui est d'extirper le principe du mal.

Mais le mal avait fait d'immenses ravages, il fallait les réparer en substituant le principe vivifiant du bien et en subrogeant à son tour la nature humaine aux vertus et aux perfections de la nature divine, et c'est à cette seconde fin que la même Incarnation du Verbe était encore merveilleusement adaptée. Ici nous revenons à un ordre purement philosophique.

Par le fait, — et la tradition universelle, d'accord avec la haute philosophie, nous en ont assez dit la cause, — l'homme était devenu charnel et grossier, son âme s'était épaissie jusqu'à s'identifier avec la chair où elle était ensevelie comme dans un tombeau; de plus en plus passée dans les sens et toute au dehors, elle ne voyait plus rien, elle n'entendait plus rien des choses de l'esprit, et les portes du monde invisible s'étaient pour ainsi dire refermées sur elle. — En cet état la *raison* toute pure, abstraite et idéale, se serait vainement présentée à elle; que dis-je? elle n'avait cessé de s'y présenter, mais sa céleste lueur était neutralisée par nos ténèbres, et elle n'était plus que comme une étincelle divine enfouie sous des décombres: *tanquam obrutus quidam divinus ignis ingenii et mentis.* (CICER., *De republica*, lib. II.)

Pour se redonner au monde, il était donc nécessaire que la RAISON changeât le mode de sa communication et qu'elle l'adaptât à notre infirmité. Il fallait qu'elle sortît elle-même des profondeurs de l'invisible et de l'absolu, et qu'elle se signalât à nos yeux sous une forme et par des attributs extérieurs et sensibles, afin de rentrer ensuite, par les portes des sens, au dedans de nous, et d'y réédifier l'*homme spirituel.* Il fallait qu'elle suivît l'homme dans la voie où il s'était égaré, et que, le prenant à cette extrémité, elle le fît remonter, par le même chemin, de la chair à l'esprit, du visible à l'invisible, de la foi à l'intelligence, des ténèbres à la lumière. A cet effet, il fallait qu'elle-même, qui devait être cette *voie* de retour, se proportionnât à nos ténèbres en se voilant, se fît visible et charnelle, et que toutes les vertus qu'elle voulait nous faire pratiquer, elle les fît entendre aux oreilles, elle les représentât aux yeux, elle les fît toucher aux mains, elle les inoculât enfin à travers cette même chair spiritualisée par la grâce, comme, dans l'état de nature, l'esprit avait été *charnalisé* par le péché.

Ce n'est pas que sous cette forme et dans cet état la raison universelle des esprits ait changé de nature, c'est bien toujours la même qui éclaire tout homme venant en ce monde, la même qui se fait entendre avec une voix si faible et si impuissante au dedans de nous, car il n'y a qu'une raison, et une seule a le droit de nous commander. Mais notre maladie exigeait qu'elle s'infusât ainsi elle-même à nous, comme un divin remède, à l'état d'incarnation et de foi, pour éclater ensuite intérieurement à l'état de raison pure et d'intelligence...

La religion chrétienne n'est autre que le culte de la droite raison, cette lumière universelle des esprits qui les met en société avec Dieu dont elle est inséparable, mais seulement accrue parmi nous, épanouie et complétée de tous les secours que notre infimité réclamait. Ainsi le Christ, ce roi puissant, en qui il avait été promis qu'elle se révélerait au monde, ne s'est-il pas annoncé comme un novateur, mais comme un réparateur. Il n'a pas dit qu'il venait abroger la loi, mais la réaliser et la compléter: *Non veni solvere legem, sed adimplere.* (*Matth.* V, 17.) Cette loi, naturelle d'abord, c'est-à-dire confiée par une première révélation à la conscience humaine, puis écrite au dehors sur des tables de pierre, devait paraître enfin vivante et en action, et rester en dépôt à jamais inviolable parmi nous dans la personne du Christ et de son Eglise, assortie des grâces nécessaires pour se faire pratiquer. Mais c'est toujours la même loi. Le centre d'où elle se déroule est resté le même, seulement la circonférence est plus étendue et le ressort d'activité a été refait plus vif à proportion; car, toujours immuable, la sagesse renouvelle toutes choses, et n'étant qu'une, elle peut tout. (*Sap.* X, 12.) C'est ce qui faisait dire à saint Augustin: « La chose même qu'on appelle maintenant religion chrétienne existait chez les anciens et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain jusqu'à ce que, Jésus-Christ lui-même étant venu en la chair, on a commencé à appeler chrétienne la vraie religion qui existait auparavant. » (*Retract*, lib. I, cap. 13, n. 3.) Et c'est encore ce que Voltaire, avec cette rare justesse d'expression que révélait la vérité quand elle faisait tant que de se faire jour sous sa plume, a formulé ainsi: « La religion naturelle est le commencement du christianisme, et le christianisme est la loi naturelle perfectionnée. »

Le Verbe est donc la vie, la lumière des hommes. Hors de lui, tout est ténèbres; avec lui tout s'explique; l'intelligence satisfaite se repose avec quiétude. Ecoutons Bossuet développant cette vérité avec toute l'autorité et l'entraînement de sa parole.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. (*Joan.* I, 4.) On appelle vie dans les plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Que cette vie est grossière! qu'elle est morte! On appelle vie, voir, goûter, sentir, aller deçà et delà, comme on est poussé. Que cette vie est animale et muette! On appelle vie, entendre, connaître, se connaître soi-même, connaître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par sa jouissance: c'est la véritable vie. Mais quelle en est la source? Qui est-ce qui se connaît, qui s'aime soi-même, et qui jouit de soi-même, si ce n'est le Verbe? En lui donc était la vie.

Mais d'où vient-elle, si ce n'est de son éternelle et vive génération? Sorti vivant d'un Père vivant, dont il a lui-même prononcé : *Comme le Père a la vie en soi, il a aussi donné à son Fils d'avoir la vie en soi.* (*Joan.* v, 26.) Il ne lui a pas donné la vie comme tirée du néant; il lui a donné la vie de sa vive et propre substance; et comme il est source de vie, il a donné à son Fils d'être une source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence est la *lumière qui éclaire tous les hommes.* C'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence et toute lumière.

Cette lumière de vie a lui dans le ciel, dans la splendeur des saints, sur les montagnes, sur les esprits élevés, sur les anges; mais elle a voulu aussi luire parmi les hommes, qui s'en étaient retirés. Elle s'en est approchée; et afin de les éclairer, elle leur a porté le flambeau jusqu'aux yeux par la prédication de l'Evangile. Ainsi *la lumière luit parmi les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise.* (*Joan.* I, 5.) *Un peuple qui habitait dans les ténèbres a vu une grande lumière. La lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.* (*Matth.* IV, 16.)

La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. Les âmes superbes n'ont pas compris l'humilité de Jésus-Christ. Les âmes aveuglées par leurs passions n'ont pas compris Jésus-Christ, qui n'avait en vue que la volonté de son Père. Les âmes curieuses, qui veulent voir pour le plaisir de voir et de connaître, et non pour régler leurs mœurs et mortifier leurs cupidités, n'ont rien compris en Jésus-Christ, *qui a commencé par faire*, et qui après *a enseigné*. (*Act.* I, 1.) Les malheureux mortels *ont voulu se réjouir par la lumière* (*Joan.* v, 35), et non pas laisser embraser leurs cœurs *du feu que Jésus-Christ venait allumer.* (*Luc.* XII, 49.) Les âmes intéressées, tout enveloppées dans elles-mêmes, n'ont pas compris Jésus-Christ, ni le précepte céleste de se renoncer soi-même. *La lumière est venue, et les ténèbres n'y ont rien compris.* Mais la lumière du moins l'a-t-elle compris? Ceux qui disent : *Nous voyons* (*Joan.* IX, 39, 40, 41), et qui s'aveuglent eux-mêmes par leur présomption, ont-ils mieux compris Jésus-Christ? Non; les prêtres ne l'ont pas compris; les pharisiens ne l'ont pas compris; les docteurs de la loi ne l'ont pas compris. Jésus-Christ leur a été une énigme. Ils n'ont pu souffrir la vérité, qui les humiliait, les reprenait, les condamnait; et à leur tour ils ont condamné, ils ont tourmenté, contredit, crucifié la vérité même.

Le comprenons-nous, nous qui nous disons ses disciples, et qui cependant voulons plaire aux hommes, nous plaire à nous-mêmes, qui sommes des hommes, et des hommes si corrompus? Humilions-nous, et disons : La lumière luit encore tous les jours dans les ténèbres par la foi et par l'Evangile; mais les ténèbres n'y ont rien compris; et Jésus-Christ ne trouv[e] ... [imi]tateurs.

Ce qui a été fait était vie en lui. « Quod factum est in ipso vita erat. » (*Joan.* ...) Nous voyons ici que tout, et même les choses inanimées qui n'ont point de vie en elles-mêmes, était vie dans ... divin, par son idée et par sa pensée ...

Ainsi un temple, un palais, ... qu'un amas de bois et de pierres ... n'est vivant, ont quelque chose ... dans l'idée et dans le dessein de l'architecte. Tout est donc vie dans le ... est l'idée sur laquelle le grand ... fait le monde. Tout y est vie, ... tout y est sagesse. Tout y est ... parce que tout y est ordonné et ... rang. L'ordre est une espèce de ... nivers. Cette vie est répandue ... ses parties; et leur correspondance ... tuelle entre elles et dans leur ... comme l'âme et la vie du monde ... qui porte l'empreinte de la vie et ... gesse de Dieu.

Apprenons à regarder toutes ... bel endroit, où *tout est vie.* ... nous à rapporter tout ce qui ... source. Tout est ordonné de Dieu ... vie, tout est sagesse de ce ... tous les biens et dans tous les ... nous arrivent, disons : Tout est ... la sagesse de Dieu; rien ne vient ... Le péché même, qui en soi est ... de règle, puisqu'il est le dérèglement es[s]entiel, et qui par cette raison ... nir de l'ordre de Dieu ni de sa ... sa sagesse est réduit à l'ordre, ... joint avec le supplice, et quand ... gré le péché et son énorme ... deur, en tire le bien qu'il veut.

Régnez, ô Verbe! *en qui tout* ... gnez sur nous. (ÉLÉVATIONS, XII se[maine] ...)

C'est ainsi que l'incarnation ... de la raison divine est le principe ... de toute science qui démontre ... de Jésus-Christ par l'indispensa[bili]té même de la communication ... divine à la raison humaine.

SECRET. — Il est dans la ... l'homme de cacher le mal qu'il a ... soustraire à la réprobation de ses ... et de divulguer le bien qu'il a ... recevoir leurs éloges. Jésus-C[hrist] ... précisément le contre-pied de ... tion naturelle; il ordonne de cacher ... divulguer ses fautes et de cacher ... qu'on a fait. Pour enseigner, ... et perpétuer depuis dix-neuf siècles ... trine si complétement opposée aux ... tions de notre nature, Jésus-Christ ... en lui une puissance surnaturelle ... il était donc Dieu. Pour la ... seulement, il fallait qu'il fût ... homme. Pour la pratiquer, c'est ... chose encore. Que sera-ce donc ... accepter du monde entier, et ... pétuer sans interruption depuis ... ans bientôt, la réalisation dans ... disciples? Jésus-Christ est donc D[ieu] ...

seul qu'il a inauguré et perpétué dans le monde cette divine doctrine.

Prenez garde, dit-il, *à ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, afin d'être vus d'eux; autrement vous ne recevrez point de récompense de votre Père qui est dans les cieux.*

Quand donc vous faites l'aumône, ne sonnez point de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les rues et les synagogues, afin d'être honorés des hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense.

Pour vous, quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait la droite.

Afin que votre aumône soit dans le secret; et votre Père qui voit dans le secret, vous le rendra.

Et lorsque vous priez, vous ne ferez point comme les hypocrites, qui aiment à prier debout dans les synagogues et dans les angles des places publiques, afin d'être vus des hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense.

Pour vous, quand vous prierez, entrez dans votre chambre, et en ayant fermé la porte, priez votre Père en secret, et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites, car ils exténuent leur visage, pour que leur jeûne apparaisse aux hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense.

Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête et votre face.

Afin qu'il n'apparaisse pas aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père, présent dans le secret; et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra. (*Matth.* VI, 1-6, 16, 17.)

Cacher toutes ses bonnes œuvres et ne divulguer que ses fautes, c'est là évidemment une vertu surnaturelle et divine, à laquelle l'homme ne saurait s'élever par lui-même; et Jésus-Christ qui le premier est venu inaugurer et réaliser dans le monde cette vertu, et depuis dix-neuf siècles l'a transmise à ses disciples, Jésus-Christ est donc Dieu.

SEMAINES DE DANIEL. — Ces soixante-dix semaines d'années qui précisent d'une manière si extraordinaire et si formelle le temps de la venue et du sacrifice de Jésus-Christ, sont l'une des prophéties où éclatent le plus les preuves de la divinité de celui qui vient si ponctuellement l'accomplir en sa personne. Comme nous avons déjà traité ce sujet à l'article MESSIE, nous n'y reviendrons pas ici. — *Voy.* DANIEL, PROPHÈTES et PROPHÉTIES.

SEPULTURE DE JÉSUS-CHRIST.— *Voy.* PASSION et RÉSURRECTION.

SOCIÉTÉ. — Il existe depuis près de 2,000 ans une société qui, par sa filiation remonte jusqu'à l'origine du monde. Cette société composée de 150 millions d'hommes se gouverne uniquement par la libre volonté, le libre assentiment de tous ses membres, sans armées, sans remparts, sans frontières, sans gendarmes, sans police, sans bourreau, sans bagnes, sans prisons, sans peines ou châtiments corporels. Ses lois, qu'elle n'impose par contrainte à personne, y sont mille fois plus religieusement gardées que ne furent celles d'aucun Etat, disposant de 500,000 hommes pour faire respecter ses pouvoirs. Si quelqu'un y manque par faiblesse, loin que ce soit la société qui le poursuive et lui qui se défende, c'est au contraire lui-même qui vient s'en accuser volontairement avec larmes et repentir, et c'est la société qui l'absout.

Dans cette société la liberté est poussée si loin que non-seulement aucun homme ne peut jamais être soumis à un autre homme, mais qu'il doit s'affranchir même de la servitude de toutes les passions et de toutes les faiblesses humaines, libre ainsi de tout ce qui l'entoure, du monde, de sa chair, de son propre égoïsme et de son propre orgueil, dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Bien loin qu'il existe là aucune distinction de naissance, de fortune, de rang, de mérite même, celui-là seul est réputé le plus grand qui se fait librement le plus petit, le serviteur, le domestique, l'esclave de tous, le premier est celui qui se fait le dernier, *serviteur des serviteurs*. Tous n'ont qu'une seule et même âme, un seul et même sentiment, une seule et même pensée, une seule et même volonté. Ce n'est pas seulement un peuple de frères, mais ils ne font tous qu'un seul et même esprit dans un seul et même corps.

Cette société est universelle. Elle n'a ni douanes, ni bornes, ni frontières. Elle ne s'arrête pas même aux confins de la terre ou aux portes de la mort, car elle embrasse l'humanité de tous les âges comme celle de tous les lieux, les morts comme les vivants. Que dis-je! elle embrasse Dieu lui-même, centre unique et foyer vivant de cette société. A plus forte raison embrasse-t-elle dans son sein toutes les races, toutes les langues, tous les peuples, s'étendant d'un pôle à l'autre sur toute la face de la terre, comme de l'éternité à l'éternité dans les rives du ciel. Enfants, femmes, vieillards, ignorants ou savants, faibles ou forts, elle les admet tous au même titre, ayant cependant ses prédilections de tendresse et ses jalousies de mère pour tout ce qui est pauvre, petit, souffrant, opprimé, méprisé.

Elle n'a qu'une loi, la charité, c'est-à-dire simultanément l'amour dans la raison et la raison dans l'amour; charité universelle qui embrasse tous les êtres sans en exclure aucun, charité infinie comme Dieu d'où elle procède, et qui lui-même est charité. Elle n'a pour se défendre que cette charité, et avec elle elle a toujours vaincu. On lui a livré par le glaive et le bourreau cent batailles rangées, et dans toutes elle a triomphé en se laissant égorger. Vingt millions de martyrs ont été ses soldats en même temps que ses héros. Depuis dix-neuf siècles on lui livre un combat aussi incessant qu'acharné par le mensonge, la ruse, la calomnie, la corruption, l'ignorance, la science, le silence, l'indifférence en un mot, par toutes

les puissances liguées du génie et de l'aveuglement humains. Depuis dix-neuf siècles, elle ne cesse de vaincre dans ce combat à force de vérité, de droiture, de pardon, de vertu, de patience, d'humilité, de raison et d'amour. Invincible, elle se venge de ses ennemis en les aimant, en les convertissant, en les sauvant.

Qu'une telle société subsiste depuis près de deux mille ans ou plutôt depuis l'origine du monde, au milieu des révolutions et des cataclysmes sans nombre, de nations qui disparaissent, d'empires qui s'écroulent, de races qui s'éteignent, malgré la rénovation de toutes choses et la coalition de toutes les passions humaines qui la poursuit sans relâche depuis son premier jour, c'est là un fait tellement extraordinaire, tellement prodigieux, tellement contraire à toutes les lois de la nature et du monde, qu'il faut un aveuglement volontaire et monstrueux pour n'y pas voir l'œuvre de Dieu.

— Mais peut-être cette société a-t-elle eu pour fondateur quelque homme puissant, disposant avec habileté de toutes les ressources humaines?

— Non, le fondateur de cette société est un supplicié, mort, entre deux voleurs, du supplice des derniers scélérats, un homme sans aucune ressource de fortune, et n'ayant pas même un abri pour y reposer sa tête, sans aucun rang, sans aucune puissance dans l'Etat, fils obscur d'un charpentier, né dans une étable, travaillant trente ans du métier de son père, n'ayant jamais écrit, jamais prononcé une parole qui pût même faire soupçonner un homme d'étude ou de science, trois ans errant sur les chemins, entouré de quelques femmes qui le nourrissaient et de quelques pauvres gens du peuple, bateliers et pêcheurs ignorants qui ne comprenaient même pas ses simples paraboles et qui tous s'enfuirent et le renoncèrent à sa mort.

— Mais au moins cette société flatte-t-elle les intérêts et les passions de l'homme?

— Tout au contraire, elle ne lui annonce que des privations, des opprobres, des persécutions et des souffrances. Elle lui prescrit de renoncer non-seulement à tout, mais à lui-même, et de tendre la joue gauche lorsqu'on lui donne un soufflet sur la droite. Elle commande à l'homme des vertus tellement surhumaines qu'il doit se dépouiller de tout, se nier lui-même (*Matth.* XVI, 24), et que sa sainteté n'a d'autre terme que de devenir parfait comme Dieu lui-même est parfait.

— Ah! je comprends, cette société, en exaltant toutes les puissances mystiques de notre être, y a puisé la force de son incomparable puissance et de sa prodigieuse durée. Mais en arrachant l'homme à tous les intérêts, à tous les soins de la terre, elle trahit par là même sa propre faiblesse. Libre aux âmes éprises de ce bel idéal de s'y perdre avec elle; mais, pour nous, nous cherchons ce qui est utile à la vie présente, et lors même que nous saluerions comme un rêve sublime cette pure société des esprits, nous ne saurions lui demander de [illegible] besoins d'ici-bas dont elle [illegible] ché.

— Eh bien! c'est précisé[illegible] cette société seule a le secret [illegible] de toutes les questions ter[illegible] satisfaction de tous nos besoin[illegible] térêts présents. Seule elle peu[illegible] elle opère incessamment l'a[illegible] sort de l'humanité tout entière [illegible] cial, économique et industri[illegible] l'ordre religieux, moral, artistique [illegible] et littéraire. Seule elle peut soulag[illegible] incessamment toutes les misère[illegible] en en neutralisant les effets et [illegible] progressivement disparaître la [illegible] elle a un baume pour toutes [illegible] un dictame pour toutes les plaies [illegible] pour tous les maux. Seule, e[illegible] et réalise perpétuellement s[illegible] conciliation de tous les intérê[illegible] tion de tous les besoins, et [illegible] être par la vertu. C'est là p[illegible] caractère, de travailler incess[illegible] la terre en paraissant ne trava[illegible] le ciel, et de faire seule d[illegible] nos misères, tout en nous pres[illegible] accepter. Là est le sceau de sa [illegible] gine.

Mais pour en juger il faut s[illegible] au point de vue particulier, [illegible] de vue général, de même qu'[illegible] résultat des lois de la nature q[illegible] semble et non par un détail. L[illegible] sociales et économiques ne so[illegible] des questions religieuses et [illegible] à leur point de vue terrestre, [illegible] ligion n'est elle-même qu'une [illegible] mie sociale prise à son point [illegible] La terre et le ciel ne sont que [illegible] ces d'une seule et même ch[illegible] des horizons du temps et l'autre [illegible] de l'éternité. Voilà pourquoi [illegible] verselle ou l'Eglise est le prin[illegible] et le but de tous nos progrès [illegible] nos améliorations ici-bas.

—Sur quoi est donc fondée c[illegible] société des sages?

— Sur un seul principe, sur [illegible] la divinité de Jésus-Christ. Or, je [illegible] l'existence seule de cette société [illegible] tuité depuis près de deux mille a[illegible] pas une démonstration vivante, [illegible] palpable et irréfragable toujours [illegible] de la divinité de Jésus-Christ? [illegible] nous avons d'ailleurs déjà dém[illegible] ticles EGLISE, PERPÉTUITÉ, PAPAUT[illegible]

Le premier principe que le [illegible] fut de lui donner la connaissan[illegible] En effet, jusqu'à lui le monde [illegible] deux grandes branches. L'une [illegible] par l'Orient, principalement [illegible] gions de Brahma et de Boudd[illegible] qu'un Dieu purement abstrait, [illegible] infinie, il est vrai, se perd dans [illegible] trueux panthéisme. L'autre, re[illegible] l'Occident, et principalement p[illegible] polythéistes, a la notion de la [illegible] divine, mais ne concevant en Die[illegible]

tini, s'abîme dans la plus monstrueuse rie. Le judaïsme seul a la notion d'un' à la fois un et personnel. C'est *Jéhovah*, e nom signifie Moi, *l'Etre qui suis, qui qui sera* (*Exod.* III, 13, 14), et qui exainsi l'infini et la personnalité en Dieu. *Elohim*, l'Eternel, dont le nom explimultanément l'unité et la personnaCependant ces deux aspects, sous lesnous concevons Dieu, sont plutôt posés que réunis dans le judaïsme. Le ianisme seul vient les unir et les fonns le dogme de la Trinité, qui exprime is l'unité infinie de Dieu, dans sa perlité infinie, et réciproquement.

te nouvelle conception de Dieu est en temps une nouvelle conception de la us tous ses aspects, de sorte qu'en apt à l'humanité la connaissance du vrai le Christ lui apporte par là même la science de la vie dans tous ses ordres. voyons-nous le dogme de la Trinité ssivement appliqué à l'homme et à l'u- en faire jaillir toute une science nou-

même que le Christ est venu apporter manité une nouvelle notion de Dieu, me il est venu lui apporter en même une nouvelle notion de l'homme : était la conséquence nécessaire de l'au- l'homme est un être double dans son isible unité. C'est ce qu'explique parfaint l'étymologie hébraïque du mot Adam, signe simultanément la pluralité dans é, et l'unité dans la pluralité. Aussi la n samaritaine, qui reproduit le genre tif de l'hébreu, traduit le mot Adam *homme universel*, indiquant ainsi à la individu dans le genre, et le genre dans vidu. La *Genèse* (v. 2) lui applique en temps le singulier et le pluriel.

voyant dans l'homme tantôt que l'in-, tantôt que la société en l'espèce, là confisqué la seconde au profit exclusif emier, ici le premier au profit exclula seconde toujours niant les deux asde l'homme. Le Christ seul est venu le ir dans toutes les plénitudes de son alité. Il donne à l'homme l'exemplaire, e parfait sur lequel doit se modifier sa vie, et ce type c'est la vie même de Christ. Mais le Christ lui-même est (*Luc.* I, 35; *Matth.* I, 18, 20); baptisé III, 22; *Matth.* III, 16; *Marc.* I, 10; I, 32) consacré (*Luc.* IV, 18) par l'Esivin qui certifie que le Christ est la (*I Joan.* v, 6); le conduit dans le déen ramène (*Matth.* IV, 1; *Marc.* I. 12; v. 1-14); par lequel « le Christ accomutes ses œuvres, instruit ses apôtres » , 2); baptise, annonce le jugement aux s (*Matth.* XII, 18); chasse les démons , 28); parle les paroles de Dieu (*Joan.* 4); s'offre lui-même en holocauste . IX, 14), et ressuscite d'entre les (*Rom.* VIII, 11; *I Petr.* III, 18). Enfin le Christ est remonté au ciel et c'est l'effusion de cet Esprit-Saint qui constitue l'Eglise (*Act.* II et IV), répand dans les cœurs la charité (*Rom.* v, 5) et convertit les nations. (*Rom.* xv, 19.) Jésus-Christ nous donne par sa propre vie le type parfait sur lequel doit se mouler la nôtre, et l'Esprit-Saint nous donne l'esprit de cette loi sainte. De là un idéal divin qui se révèle à nous sous deux faces, comme *fait* et comme *idée*. Comme fait, c'est la vie du Christ toujours présente devant nos yeux et devenant le modèle de la vie de chaque homme. Comme idée, c'est l'Esprit-Saint, Esprit vivant de cette loi, toujours présent à notre esprit, comme idéal constitutif de société et règle spirituelle et divine de tous les rapports des hommes entre eux.

Ce sont là non deux choses diverses, mais deux aspects distincts d'une seule et même chose. La vie du Christ, conçue comme idée pure et appliquée aux rapports sociaux des hommes entre eux, est l'idéal divin de la société; et l'Esprit-Saint appliqué, réalisé en actes individuels par chaque homme, est la règle parfaite de chacun de ses actes. Jésus-Christ se pose devant nos yeux comme l'idéal visible et déjà réalisé de la vie de l'homme, afin, comme dit l'Apôtre, que « nous soyons ses imitateurs. » L'Esprit-Saint se pose dans notre esprit comme idéal invisible et purement spirituel de l'humanité parfaite, afin de nous inspirer incessamment dans cette voie par l'*idée* même qu'il nous en donne, et l'*amour* par lequel il nous y conduit. Le Christ parle à la personnalité même de l'homme en s'adressant à chacun individuellement. L'Esprit-Saint parle à la société, à l'humanité tout entière. Chaque homme, participant à l'humanité tout entière par son esprit, reçoit par là les inspirations de la grâce ou de l'Esprit divin; et, d'un autre côté, la société n'étant que la réunion des individus qui la composent reçoit de chaque personnalité l'empreinte de la vie du Christ qu'elle lui apporte. Ainsi l'homme, inspiré par la grâce, se forme sur le type du Christ, et la société, concevant ce type comme esprit vivant, en fait la loi même des rapports de tous les hommes entre eux. Voilà comment le christianisme affirmant à la fois et en même temps l'individu et la société, édifie l'un pour l'autre.

SYMBOLE. — Le symbole rédigé par les apôtres avant leur dispersion est évidemment un témoignage, un monument commémoratif des faits surnaturels et divins qu'ils rapportent et principalement de la résurrection de Jésus-Christ. Il est à lui seul une preuve de sa divinité, surtout si l'on songe qu'écrit sur les lieux mêmes, à l'époque des événements et en présence de tous les témoins oculaires, il était par sa nature même destiné à la plus immense publicité et que tous les apôtres scellèrent de leur sang cette profession de foi.

T

TALMUD. — Rien n'est plus incontestable que l'aveu clair et formel des talmudistes sur les miracles de Jésus-Christ. Leur animosité contre nous, dans sa plus grande fureur, n'a rien pu contre la notoriété de ces faits. La pure tradition les avait amenés des pères aux enfants, et il fallut en convenir dans les siècles postérieurs, comme avaient fait les contemporains mêmes. Il est vrai que les descendants embrassent la faible ressource, qui n'avait cependant pu sauver leurs ancêtres. Ils dirent que Jésus-Christ n'avait fait tant de prodiges qu'en vertu du secret qu'il eut de prononcer le *nom* de Dieu. Mais que nous importent ici leurs vains commentaires? Le point capital qu'ils n'osèrent nier est que le Dieu des Chrétiens avait étonné la terre par ses merveilles. Toutes les interprétations manquèrent même, quand il fut question des prodiges faits par les disciples de Jésus-Christ. Alors on convint que les disciples ne faisaient leurs miracles qu'au nom de Jésus de Nazareth, et cette confession subsiste en caractères ineffaçables dans le Talmud. Dieu a permis que les Juifs y racontassent des histoires qui nous étaient inconnues, et qui se tournent en condamnation contre eux. Que ces histoires soient vraies ou qu'elles soient fausses, c'est de quoi nous n'avons pas à nous inquiéter, parce que la conséquence qui en résulte, est également pour nous dans l'une et dans l'autre supposition. Elles décident toutes deux que les miracles de Jésus-Christ sont incontestables.

TEMOINS OCULAIRES. — *Le Messie, c'est moi-même qui vous parle*, disait Jésus à la Samaritaine. (*Joan.* IV, 26.) — Et depuis deux mille ans bientôt presque toute l'humanité l'a cru. Vérifions nous-mêmes sur quoi se fonde cette croyance de dix-huit siècles. La plus haute certitude que nous puissions avoir d'un fait passé, c'est que les témoins qui le rapportent l'aient vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles. Or tous les faits de la vie de Jésus-Christ qui nous ont été transmis par les Evangiles, sont fondés sur ce témoignage direct et irréfragable. « Ce qui fut dès le commencement, dit saint Jean (*I Joan.* I, 1-3), *ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons regardé avec attention, et ce que nous avons touché de nos mains, voilà ce que nous annonçons et affirmons.* » *En effet*, dit saint Pierre (*II Petr.* I, 16), *ce n'est pas en suivant des fables et des fictions ingénieuses, que nous avons fait connaître la puissance et l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté.* Il ajoute, deux versets plus loin, en parlant de la voix céleste qui rendit gloire à Jésus-Christ : *Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne.* (*Ibid.*, 18.) Saint Jean dit encore ... Christ en commençant son Evan... *habité parmi nous, plein de grâce ... rité, et nous avons vu sa gloire.* (Jean ... Les magistrats, les sénateurs et les ... de la loi ayant fait arrêter et ... devant eux Pierre et Jean, et leur ... de parler et d'enseigner au nom ... Christ, les apôtres lui dirent: ... *nous ne pouvons pas ne point ... choses que nous avons vues et ...* (*Act.* IV, 20.) Saint Matthieu, ... saint Jean, saint Jacques, saint Ju... bien des témoins oculaires, qui ... gnent Jésus-Christ partout, et ... les scènes importantes de leur vie ... de l'histoire même du Sauveur. ... voyons le Christ appelant Matth... geant dans sa maison et à sa table ... et Jean suivent constamment ... de leur Maître, et nous trouvons ... reposant sur son sein la veille de ... Jacques et Jude sont appelés ... Jésus-Christ.

Comme si ce n'était pas assez ... oculaires et auriculaires, en voi... qui n'ont point vu les faits eux-m... qui écrivent *suivant le rapport ... ont fait ceux qui, dès le commen... ont vus de leurs propres yeux, et ap... exactement informés de toutes ces ch... leur commencement; et ces choses ... ment notoires et répandues que plus... entrepris d'en écrire l'histoire.* (Luc ... Celui qui s'exprime ainsi est ... versé dans la langue grecque, ... l'auteur des *Actes des apôtres* et du ... Evangile, c'est saint Luc. Au reste, ... quelle manière il commence son Ev... « Comme plusieurs ont entrep... crire l'histoire des choses qui ... accomplies parmi nous, suivant ... que nous en ont fait ceux qui dès ... mencement *les ont vues de leurs ... yeux* et qui ont été les ministres ... role, j'ai cru devoir aussi, très-... Théophile, après avoir été *exacte... formé* de toutes ces choses depuis ... mencement jusqu'à la fin, vous ... par ordre toute l'histoire, afin ... connaissiez la vérité de ce qu'on ... enseigné. » (PAPIAS, apud Eus... *eccles.*) On voit avec quelle pruden... scrupule procédait cette seconde ... témoins qui n'admettait, qu'après ... exactement informée, le rapport ... qui « avaient vu les faits de leurs ... yeux. » Il n'est pas même certain ... Marc et saint Luc n'aient point ... mêmes témoins oculaires d'une ... tie des actions de Jésus-Christ, et ... uns pensent qu'ils n'ont emprunté ... tres témoins oculaires que le réc... ques faits qui s'étaient passés hors ...

nce. Marc écrivit sous la dictée du ipal témoin oculaire, saint Pierre, et unique soin fut de ne rien omettre de 'il avait appris et de n'y rien changer;» nt Luc fut, dit-on, l'un des soixante- disciples.

illeurs ces hommes qui avaient tout leurs yeux et entendu de leurs oreil- écurent fort longtemps après Jésus- t et offraient encore leurs témoignages ts, lorsque déjà la moitié du monde n était convertie au christianisme. Jean, le disciple bien-aimé vécut jus- l'an 101. Simon, l'un des soixante-douze es choisis par Jésus, vécut jusqu'à l'an Quadratus, philosophe distingué d'A- s, devenu Chrétien, écrivait encore Adrien, dans l'Apologie qu'il remit à ereur, ces remarquables paroles: «Ce otre Sauveur a fait, on a toujours pu onvaincre *par ses yeux*, parce que cela ait sur la vérité. Ceux qu'il guérissait ırs maladies ou qu'il ressuscitait après nort, ne se faisaient pas voir seulement ment de leur guérison et de leur ré- ction, mais encore beaucoup plus tard; t vécu non-seulement tant que notre ur resta sur la terre, mais encore emps après sa mort, et quelques-uns *virent encore de nos jours.* » (EUSEB., *eccles.*, lib. IV, cap. 23.)

st principalement, on peut dire exclu- ent, sur l'attestation positive des té- s oculaires que se fonda la prédication Evangile, même dans les contrées les lointaines. Ce sont eux qui, dans la nne des douze apôtres et des soixante- disciples, évangélisèrent le monde en , à Rome, en Grèce, en Asie, en Ethio- t jusqu'aux Indes. « Comment ces es si lâches, dit Condillac, sont-ils us si courageux? C'est qu'ils ont été incus, et ils l'ont été, parce qu'ils ont es apôtres n'auraient pas pu se croire es faits que les évangélistes auraient tés depuis. Or, il n'est point douteux n'aient cru. »

est constant d'abord, » dit Houtteville rlant des évangélistes, « que saint eu, le premier dans l'ordre des évan- s, était contemporain de Jésus-Christ. ême nous apprend les principales stances de sa vie et c'est de sa bouche ous savons qu'il avait dans les com- ments été publicain, c'est-à-dire, qu'il rait quelque impôt établi sur les ar les Romains. Jésus-Christ passant es bords de la mer de Galilée, lui nda de le suivre. Saint Matthieu quitta tout, et ne retourna plus aux eux exercices de sa première fonction. nis dès lors au rang des apôtres, et ne l'accompagner Jésus-Christ dans ses x. A la mort de son Maître il demeura Jérusalem, où il annonçait par ses tions les prodiges qu'il avait vus, et stères qu'il avait appris. Peu après, et point de passer en d'autres lieux, il sa son Evangile, afin, disent les anciens auteurs (EUSEB., *Hist. eccles.*, lib. IV, c. 23), de laisser aux Hébreux convertis un monument instructif qui les consolât de son absence. Ce fut environ l'an 35 de Jésus-Christ que parut cet ouvrage, et la preuve en est incontestable, puisqu'au rapport des plus habiles chronologistes, les apôtres se séparèrent en 36 et qu'aucun d'eux n'était à Jérusalem lorsque saint Paul y vint en 37. Voilà donc, parmi nos évangélistes, un auteur évidemment contemporain des faits de son histoire.

Pour saint Jean, il était de la ville de Bethzaïde en Galilée et fut appelé par Jésus-Christ, avec Jacques son frère, lorsqu'ils étaient occupés à rétablir leurs filets sur le rivage de la mer. Il était le plus jeune des apôtres, plein de candeur et de droiture, chéri par Jésus-Christ d'un amour si tendre, et d'une affection si singulière, qu'il en porta le nom de disciple bien-aimé. Cet apôtre sentit tout le bonheur d'une prédilection si précieuse, et rien ne put l'arracher à son Maître. Il le suivit au jardin des Oliviers, et jusqu'à sa croix. Il fut le premier témoin de sa résurrection, et le premier à la publier. Son zèle lui attira de dures épreuves, et lui donna la gloire de la persécution. Il fut mis deux fois dans les fers, et ne cessa, malgré ces violences, d'enseigner les peuples, et d'accomplir son ministère avec un courage intrépide. Enfin il assista au concile des apôtres assemblés à Jérusalem, pour terminer les disputes sur l'observation de la loi. Voilà ce que l'Evangile nous apprend de cet apôtre. L'histoire de l'Eglise nous instruit des autres circonstances de sa vie, de ses voyages en Asie, de sa prison et de ses souffrances à Rome, de son exil dans l'île de Pathmos, de son rappel par Nerva après la mort de Domitien, de son retour à Ephèse, des soins infatigables de son apostolat, et de sa fin sous le règne de Trajan. Ainsi l'Evangile qui porte son nom, et que l'antiquité nous a transmis de siècle en siècle, ne saurait être d'un témoin plus instruit. Il parut dans l'Eglise environ l'an 98, à ce qu'on croit pour être le supplément de ce qui manquait à l'histoire de Jésus-Christ dans les autres ouvrages apostoliques : peut-être pour satisfaire le zèle empressé des nouveaux fidèles, et selon quelques-uns, pour réfuter l'hérésie de Cérinthe et d'Ebion. Circonstance que je remarque en passant, pour montrer que, dès l'origine, il y avait des censeurs prêts à relever nos Ecritures, si les faits n'en eussent pas été certains.

J'avoue qu'il n'est pas constant que saint Marc ait été le témoin oculaire de ce qu'il rapporte ; à moins qu'on ne veuille le confondre avec Marc appelé Jean, ou même Joseph, quatrième fils de Marie, mère de Jacques, de Simon, de Jude et de Joseph. Quoiqu'il se trouve dans l'antiquité, quelques auteurs qui le placent au nombre des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, presque tous les Pères déclarent ouvertement qu'il n'a été que le disciple des apôtres ; d'où il faut conclure qu'il n'a publié que ce qu'il avait ap-

pris d'eux, et surtout de saint Pierre, dont on prétend qu'il était l'interprète. Cette opinion est très-ancienne. Papias qui l'avait apprise d'un des disciples des apôtres, soutient qu'elle est incontestable, et je trouve la tradition assez unanime sur ce point.

Ce fut à Rome, et lorsque saint Pierre y alla pour la seconde fois, après sa délivrance de la prison d'Hérode, que saint Marc écrivit son Evangile. Il le fit à la sollicitation des fidèles qui demeuraient dans la capitale de l'empire, et qui ne cessèrent de lui faire violence, jusqu'à ce qu'il eût accordé cette consolation à leur foi, dit saint Clément d'Alexandrie. Mais les paroles d'Eusèbe et de saint Jérôme sont importantes. Celui-ci ajoute que saint Pierre approuva l'ouvrage de saint Marc (Hieron., *De script. eccl.*, *in Marc.*), et qu'il consacra par son autorité l'usage qu'en faisaient les Eglises. C'est apparemment ce qui donna lieu d'appeler cet Evangile, l'Evangile de saint Pierre; car Tertullien nous apprend que telle était la croyance commune de son temps. Or de tous ces faits sort un raisonnement qui vient comme au-devant du lecteur, et sans le faire moi-même, chacun conclura que le recueil de saint Marc, appuyé du suffrage de saint Pierre, a la même force que s'il était l'ouvrage de saint Pierre même. Le premier n'était pas témoin oculaire; mais il est évident qu'il l'est en quelque sorte devenu, en ne répétant que les discours fidèles de celui qui l'était. D'ailleurs, saint Marc avait été contemporain de Jésus-Christ; il avait vécu dans les mêmes contrées que lui; il savait donc l'histoire de son temps, comme nous savons celle de nos jours, et il ne pouvait ignorer ce qui faisait alors l'objet important de la curiosité des hommes.

Je dis à peu près la même chose de saint Luc. Comme le sentiment presque général des anciens, est que saint Marc a composé son Evangile sur les prédications de saint Pierre, dont il était l'interprète, ils ont cru de même que saint Luc, disciple de saint Paul, n'avait fait qu'arranger en un corps d'ouvrage les discours de cet Apôtre. Il ne faut pas conclure cependant qu'il n'a point vu Jésus-Christ. Une tradition assez constante porte qu'il était du nombre des soixante-douze disciples, et l'un de ceux qui allaient à Emmaüs. Mais quand ce point serait contestable, saint Luc prévient la conséquence qu'on en pourra tirer contre son histoire, dans la préface qu'il y a jointe. Il assure là qu'il n'avance rien que sur le rapport fidèle des témoins oculaires de ce qu'il raconte, et assurément on ne peut soupçonner la foi de ces récits, même en le jugeant, selon la plus rigoureuse critique. D'abord, on sait qu'il était né dans des lieux voisins de la Palestine, et qu'il voyagea longtemps dans toute la Syrie. Il lui fut donc aisé de s'instruire de la vérité des faits dans ces régions, où la mémoire en était toute récente. De plus il écrivit dans un temps où les apôtres vivaient encore, et pouvaient juger de son ouvrage. Le cours qu'il eut dans l'Eglise, est donc la

preuve de l'adoption qu'ils en [...]
laissant dans la main des fidèles [...]
connaître qu'ils y trouvaient leur [...]
trine, et la vérité des faits qu'ils [...]
eux-mêmes.

A l'égard du *Livre des Actes* [...]
l'histoire qu'il renferme ne pourr[...]
par un auteur plus instruit. Ce [...]
saint Luc et l'on sait qu'il fut [...]
principaux événements qu'il r[...]
a là-dessus aucun doute, et je [...]
m'étendre à prouver ce que [...]
conteste. *Ce n'est donc point* [...]
fables et des fictions ingénieuses, [...]
tres nous ont fait connaître la [...]
puissance de Jésus-Christ; [...]
avoir eux-mêmes été les spectateurs [...]
jesté. (*II Petr.* I, 16, 17.) Aussi [...]
leur avait-il dit, la veille de sa [...]
rendrez témoignage de moi, [...]
êtes dès le commencement avec [...]
xv, 27.) Ordre fidèlement exécu[...]
marquent ces paroles de saint [...]
vous disons ce que nous avons [...]
nous avons ouï. Nous vous ann[...]
role de vie qui était dès le comme[...]
nous avons vue de nos yeux, [...]
ouïe, et que nous avons touchée [...]
(*I Joan.* I, 1, 2, 3.) Aussi lorsqu[...]
tion de donner un successeur [...]
perfide, *il faut,* dit saint Pierre, [...]
qui ont été de notre compagnie [...]
Jésus-Christ a vécu parmi nous, [...]
sisse un qui soit comme nous té[...]
surrection (*Act.* I, 21, 22); tant [...]
étaient attentifs à ne confier le [...]
la parole qu'à ceux qui l'avaient [...]
bouche du Maître. »

TEMPLE et VILLE DE JÉRU[SALEM] [...]
A l'article Prophéties de Jésus-[Christ] [...]
avons déjà parlé de la prédiction [...]
Sauveur de la ruine prochaine [...]
de la ville de Jérusalem. Au m[...]
nous avons montré sommairement [...]
plissement de cette prophétie, [...]
portance est telle que nous cro[...]
y revenir ici avec quelques dév[...]
comme à une des preuves de [...]
Christ. Laissons Bossuet nous r[...]
même ces grands événements q[...]
mèrent la ruine du temple de la [...]
et la dispersion du peuple déicide [...]
ver le temple de la loi nouvelle [...]
rassembler dans son sein toutes [...]
« Souvenons-nous, » dit Bossuet, [...]
Jésus-Christ avait prédit aux Ju[ifs] [...]
prédit la ruine entière de Jérusalem [...]
temple. *Il n'y restera pas,* dit [...]
pierre. (*Matth.* XXIV, 2.) Il avait p[...]
nière, dont cette ville ingrate sera[...]
et cette effroyable circonvallation [...]
vait environner; il avait prédit [...]
horrible qui devait tourmenter [...]
toyens, et n'avait pas oublié les [...]
phètes, par lesquels il devaient être [...]
Il avait averti les Juifs que le tem[ps] [...]
malheur était proche, il avait don[né] [...]
gnes certains qui devaient en mar[quer] [...]
re précise; il leur avait expliqué [...]

suite de crimes qui devait leur attirer un tel châtiment; en un mot, il avait fait toute l'histoire du siége et de la désolation de Jérusalem.

Et remarquons qu'il leur fit ces prédictions vers le temps de sa Passion, afin qu'ils connussent mieux la cause de tous leurs maux. Sa passion approchait quand il leur dit : *La sagesse divine vous a envoyé des prophètes, des sages et des docteurs; vous en tuerez les uns, vous en crucifierez les autres; vous les flagellerez dans vos synagogues, vous les persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie fils de Barachie, que vous avez massacré entre le temple et l'autel. Je vous dis en vérité, toutes ces choses viendront sur la race qui est à présent. Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! Le temps approche que vos maisons demeureront désertes.* (*Matth.* XXIII, 34-39.)

Voilà l'histoire des Juifs. Ils ont persécuté le Messie et en sa personne et celle des siens; ils ont remué tout l'univers contre ses disciples et ne les ont laissés en repos dans aucune ville; ils ont armé les Romains et les empereurs contre l'Eglise naissante; ils ont lapidé saint Etienne, tué les deux Jacques que leur sainteté rendait vénérables même parmi eux; immolé saint Pierre et saint Paul par l'épée et par les mains des gentils. Il faut qu'ils périssent. Tant de sang mêlé à celui des prophètes qu'ils ont massacrés, crie vengeance devant Dieu : *Leurs maisons et leur ville vont être désertes;* leur désolation ne sera pas moindre que leur crime, Jésus-Christ les en avertit, le temps est proche : *Toutes ces choses viendront sur la race qui est à présent*, et encore : *Cette génération ne passera pas sans que ces choses arrivent* (*Matth.* XXIV, 34), c'est-à-dire, que les hommes qui vivaient alors, en devaient être les témoins.

Mais écoutons la suite des prédictions de notre Sauveur. Comme il faisait son entrée dans Jérusalem quelques jours avant sa mort, touché des maux que cette mort devait attirer à cette malheureuse ville, il la regarde en pleurant : Ah, dit-il, ville infortunée, *si tu connaissais du moins en ce jour qui t'est encore donné pour te repentir, ce qui te pourrait apporter la paix! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra le temps que tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront, et te serreront de toutes parts, et te détruiront entièrement toi et tes enfants, et ne laisseront en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée.* (*Luc.* XIX, 42-44.)

C'était marquer assez clairement et la manière du siége et les derniers effets de la vengeance. Mais il ne fallait pas que Jésus allât au supplice sans dénoncer à Jérusalem combien elle serait un jour punie de l'indigne traitement qu'elle lui faisait. Comme il allait au Calvaire portant sa croix sur ses épaules, *il était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et qui déploraient sa mort. Il s'arrêta, se tourna vers elles, et leur dit ces mots : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants; car le temps s'approche auquel on dira : Heureuses les stériles! Heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfants et les mamelles qui n'en ont point nourri! Ils commenceront alors à dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines, couvrez-nous; car si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec?* (*Luc.* XXIII, 27-31.) Si l'innocent, si le juste souffre un si rigoureux supplice, que doivent attendre les coupables?

Telles sont les prédictions qu'il a faites à tout le peuple. Celles qu'il fit en particulier à ses disciples méritent encore plus d'attention.

Les apôtres (c'était encore au temps de la Passion), assemblés autour de leur Maître, lui montraient le temple et les bâtiments d'alentour; ils en admiraient les pierres, l'ordonnance, la beauté, la solidité, et il leur dit : *Voyez-vous ces grands bâtiments? Il n'y restera pas pierre sur pierre.* (*Matth.* XXIV, 2.) Etonnés de cette parole, ils lui demandent le temps d'un événement si terrible; et lui, qui ne voulait pas qu'ils fussent surpris dans Jérusalem lorsqu'elle serait saccagée (car il voulait qu'il y eût dans le sac de cette ville une image de la dernière séparation des bons et des mauvais), commença à leur raconter tous les malheurs, comme ils devaient arriver l'un après l'autre.

Premièrement, il leur marque des pestes, des famines et des tremblements de terre; et les histoires font foi que jamais ces choses n'avaient été plus fréquentes ni plus remarquables qu'elles le furent durant ce temps. Il ajoute qu'il y aura partout l'univers des troubles, des bruits de guerre, des guerres sanglantes; que toutes les nations se soulèveraient les unes contre les autres, et qu'on verrait toute la terre dans l'agitation. (*Ibid.*, 6, 7.) Pouvait-il mieux nous représenter les dernières années de Néron, lorsque tout l'empire romain, c'est-à-dire tout l'univers, si paisible depuis la victoire d'Auguste et sous la puissance des empereurs, commença à s'ébranler, et qu'on vit les Gaules, les Espagnes, tous les royaumes dont l'empire était composé, s'émouvoir tout à coup; quatre empereurs s'élever presque en même temps contre Néron, et les uns contre les autres; les cohortes prétoriennes, les armées de Syrie, de Germanie, et toutes les autres qui étaient répandues en Orient et en Occident, s'entre-choquer et traverser sous la conduite de leurs empereurs, d'une extrémité du monde à l'autre, pour décider leurs querelles par de sanglantes batailles? *Voilà de grands maux*, dit le Fils de Dieu, *mais ce ne sera pas encore la fin.* (*Ibid.*) Les Juifs souffriront comme les autres dans cette commotion universelle du monde; mais il

leur viendra bientôt après des maux plus particuliers, et ce ne sera ici que le commencement de leurs douleurs.

Il ajoute que son Eglise, toujours affligée depuis son premier établissement, verrait la persécution s'allumer contre elle plus violente que jamais durant ce temps. (*Ibid.*, 8, seqq.) Vous avez vu que Néron, dans ses dernières années, entreprit la perte des Chrétiens, et fit mourir saint Pierre et saint Paul. Cette persécution, excitée par les jalousies et les violences des Juifs, avançait leur perte, mais elle n'en marquait pas encore le terme précis.

La venue des faux christs et des faux prophètes semblait être un plus profond acheminement à la dernière ruine; car la destinée ordinaire de ceux qui refusent de prêter l'oreille à la vérité est d'être entraînés à leur perte par des prophètes trompeurs. Jésus-Christ ne cacha pas à ses apôtres que ce malheur arriverait aux Juifs. *Il s'élèvera*, dit-il, *un grand nombre de faux prophètes qui séduiront beaucoup de monde.* (*Ibid.*, 11.) Et encore : Donnez-vous de garde des faux christs et des faux prophètes. (*Ibid.*, 23, 24.)

Jamais il ne parut tant de faux prophètes que dans les temps qui suivirent la mort de Notre-Seigneur, surtout vers le temps de la guerre judaïque, et sous le règne de Néron, qui la commença. Josèphe nous fait voir une infinité de ces imposteurs qui attiraient le peuple au désert par de vains prestiges et des secrets de magie, leur promettant une prompte et miraculeuse délivrance. C'est aussi pour cette raison que le désert est marqué, dans les prédictions de Notre-Seigneur, comme un des lieux où seraient cachés ces faux libérateurs, que nous avons vus à la fin entraîner le peuple dans sa dernière ruine. On peut croire que le nom de Christ, sans lequel il n'y avait point de délivrance parfaite pour les Juifs, était mêlé dans ces promesses imaginaires.

La Judée ne fut pas la seule province exposée à ces illusions : elles furent communes dans tout l'empire. Il n'y a aucun temps où toutes les histoires nous fassent paraître un plus grand nombre de ces imposteurs qui se vantent de prédire l'avenir et trompent les peuples par leurs prestiges. Un Simon le Magicien, un Elymas, un Apollonius Tyaneus, un nombre infini d'autres enchanteurs, marqués dans les histoires saintes et profanes, s'élevèrent durant ce siècle, où l'enfer semblait faire ses derniers efforts pour soutenir son empire ébranlé. C'est pourquoi Jésus-Christ remarque en ce temps, principalement parmi les Juifs, ce nombre prodigieux de faux prophètes. Qui considérera de près ses paroles verra qu'ils devaient se multiplier devant et après la ruine de Jérusalem, mais vers ce temps, et que ce serait alors que la séduction, fortifiée par de faux miracles et par de fausses doctrines, serait tout ensemble si subtile et si puissante, « que les élus mêmes, s'il était possible, y seraient trompés. »

Je ne dis pas qu'à la fin des siècles il ne doive encore arriver quelque chose de semblable et de plus dangereux, puisque ce que nous venons de voir que ce qui arriva dans Jérusalem est la figure de ce qui arrivera en ces derniers temps; mais il est certain que Jésus-Christ nous a donné ceux-ci comme un des effets sensibles de la colère de Dieu sur les Juifs, et comme un des signes de leur perte. L'événement a vérifié sa prophétie; tout est ici attesté par des témoignages irrécusables. Nous avons la prédiction de leurs erreurs dans l'Évangile, et nous en voyons l'accomplissement dans leurs histoires, et surtout dans celle de Josèphe.

Dans la désolation de Jérusalem, qui est l'image du jugement dernier, et où presse et la vengeance divine pl... sur les incrédules, Dieu ne vo... les Juifs qui avaient reçu l'Év... confondus avec les autres; et J... donna à ses disciples des sig... auxquels ils pussent connaître serait temps de sortir de cette r... vée. Il se fonda, selon sa cou... anciennes prophéties, dont il e... prète aussi bien que la fin; et, ... l'endroit où la dernière ruine d... fut montrée si clairement à Dan. 27), il dit ces paroles : *Quand v... l'abomination de la désolation q... prophétisée, que celui qui lit en... vous la verrez établie dans le lie...* comme il est porté dans saint M... *lieu où elle ne doit pas être, alors qui sont dans la Judée s'enfuien... montagnes.* (*Ibid.*, 15, 16.) Saint L... la même chose en d'autres term... *vous verrez les armées entourer J... sachez que sa désolation est pro... que ceux qui sont dans la Judée ... dans les montagnes.* (*Luc.* XXI, 20.)

Un des évangélistes explique l'... conférant ces passages, il nous ... tendre que cette abomination pr... Daniel est la même chose que ... autour de Jérusalem. Les saints P... ainsi entendu, et la raison nous e...

Le mot d'abomination dans l'... langue sainte, signifie idole, et ... que les armées romaines port... leurs enseignes les images de ... et de leurs Césars, qui étaient ... pectés de tous leurs dieux? Ce... étaient aux soldats un objet de c... que les idoles, selon les ordres ... devaient jamais paraître dans ... Sainte, les enseignes romaines ... bannies. Aussi voyons-nous dans ... que tant qu'il a resté aux Romain... peu de considération pour les Ju... ils n'ont fait paraître les ensei... nes dans la Judée. C'est pour c... lius, quand il passa dans celle ... pour porter la guerre en Arabie, ... ses troupes sans enseignes; car ... encore alors la religion judaïque, ... voulait point forcer ce peuple à ... choses si contraires à sa loi. Mais ...

'ernière guerre judaïque, on peut bien que les Romains n'épargnèrent pas un qu'ils voulaient exterminer. Ainsi Jérusalem fut assiégée, elle était ennée d'autant d'idoles qu'il y avait ignes romaines; et l'abomination ne amais tant où elle ne devait pas être, -dire, dans la Terre-Sainte et autour iple.

:e donc là, dira-t-on, ce grand signe que Christ devait donner? Etait-il temps fuir quand Tite assiégea Jérusalem et n ferma de si près les avenues qu'il it plus moyen de s'échapper? C'est ici a merveille de la prophétie. Jérusalem siégée deux fois en ces temps; la prear Cestius, gouverneur de Syrie, l'an lotre-Seigneur; la seconde, par Tite, ans après, c'est-à-dire, l'an 72. Au derige, il n'y avait plus moyen de se Tite faisait cette guerre avec trop ir, il surprit toute la nation renferns Jérusalem durant la fête de Pâque, ie personne échappât, et cette effroya-convallation qu'il fit autour de la laissait plus d'espérance à ses habiMais il n'y avait rien de semblable siége de Cestius; il était campé à cinstades, c'est-à-dire, à six mille de em. Son armée se répandait tout auais sans y faire de tranchées, et il la guerre si négligemment, qu'il a l'occasion de prendre la ville, dont eur, les séditions et même ses intellilui ouvraient les portes. Dans ce loin que la retraite fût impossible, re marque expressément que pluJuifs se retirèrent; c'était donc alors llait sortir, c'était le signal que le Dieu donnait aux siens. Aussi a-t-il ié très-nettement les deux siéges; la ville serait entourée de fossés et , alors il n'y aurait plus que la mort ous ceux qui y étaient enfermés; où elle serait seulement enceinte mée, et plutôt investie qu'assiégée s formes: c'est alors qu'il fallait fuir tirer dans les montagnes.

Chrétiens obéirent à la parole de ître. Quoiqu'il y en eût des milliers rusalem et dans la Judée, nous ne li- dans Josèphe, ni dans les autres ns, qu'il s'en soit trouvé aucun dans quand elle fut prise. Au contraire, nstant par l'histoire ecclésiastique ou les monuments de nos ancêtres, retirèrent à la petite ville de *Pella*, pays de montagnes auprès du déx confins de la Judée et de l'Arabie. ut connaître par là, combien précils avaient été avertis, et il n'y a plus remarquable que cette séparas Juifs incrédules d'avec les Juifs is au christianisme, les uns étant és dans Jérusalem pour y subir la leur infidélité, et les autres s'étant comme Lot sorti de Sodome, dans ite ville où ils considéraient avec ment les effets de la vengeance divine, dont Dieu avait bien voulu les mettre à couvert.

Outre les prédictions de Jésus-Christ, il y eut des prédictions de plusieurs de ses disciples, entre autres celles de saint Pierre et de saint Paul. Comme on traînait au supplice ces deux fidèles témoins de Jésus-Christ ressuscité, ils dénoncèrent aux Juifs, qui les livraient aux gentils, leur perte prochaine. Ils leur dirent: « Que Jérusalem allait être renversée de fond en comble; qu'ils périraient de faim et de désespoir; qu'ils seraient bannis à jamais de la terre de leurs pères, et envoyés en captivité par toute la terre; que le terme n'était pas loin, et que tous ces maux leur arriveraient pour avoir insulté avec tant de cruelles railleries au bien-aimé Fils de Dieu, qui s'était déclaré à eux par tant de miracles. » La pieuse antiquité nous a conservé cette prédiction des apôtres, qui devait être suivie d'un si prompt accomplissement. Saint Pierre en avait fait beaucoup d'autres, soit par une inspiration particulière, soit en expliquant les paroles de son Maître, et Phlégon, auteur païen, dont Origène produit le témoignage, a écrit que tout ce que cet apôtre avait prédit s'était accompli de point en point.

Ainsi, rien n'arrive aux Juifs qui ne leur ait été prophétisé. La cause de leur malheur nous est clairement marquée dans le mépris qu'ils ont fait de Jésus-Christ et de ses disciples. Le temps des grâces était passé, et leur perte était inévitable.

C'était donc en vain que Tite voulait sauver Jérusalem et le temple. La sentence était partie d'en haut; il ne devait plus y rester pierre sur pierre. Que si un empereur romain tenta vainement d'empêcher la ruine du temple, un autre empereur romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Julien l'Apostat, après avoir déclaré la guerre à Jésus-Christ, se crut assez puissant pour anéantir ses prédictions. Dans le dessein qu'il avait de susciter de tous côtés des ennemis aux Chrétiens, il s'abaissa jusqu'à rechercher les Juifs qui étaient le rebut du monde. Il les excita à rebâtir leur temple, il leur donna des sommes immenses et les assista de toute la force de l'empire. Ecoutez quel en fut l'événement, et voyez comme Dieu confond les princes superbes. Les saints Pères et les historiens ecclésiastiques le rapportent d'un commun accord, et le justifient par des monuments qui restaient encore de leurs temps. Mais il fallait que la chose fût attestée par les païens mêmes. Ammien Marcellin, gentil de religion et zélé défenseur de Julien, l'a racontée en ces termes: « Pendant qu'Alypius, aidé du gouverneur de la province, avançait l'ouvrage autant qu'il pouvait; de terribles globes de feu sortirent des fondements qu'ils avaient auparavant ébranlés par des secousses violentes; les ouvriers qui recommencèrent souvent l'ouvrage, furent brûlés à diverses reprises; le lieu devint inaccessible et l'entreprise cessa. »

Les auteurs ecclésiastiques, plus exacts à

représenter un événement si mémorable, joignent le feu du ciel au feu de la terre. Mais enfin la parole de Jésus-Christ demeura ferme. Saint Jean Chrysostome s'écrie : « Il a bâti son Eglise sur la pierre, rien ne l'a pu renverser; il a renversé le temple, rien ne l'a pu relever : *Nul ne peut abattre ce que Dieu élève; nul ne peut relever ce que Dieu abat.* »

TENÈBRES. — Saint Matthieu (XXVII, 45), saint Marc (XV, 33) et saint Luc (XXIII, 44), disent qu'à la mort de Jésus il se répandit des ténèbres sur toute la terre, depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, c'est-à-dire depuis midi jusqu'à trois heures. Saint Matthieu ajoute que la terre trembla, et que les rochers se fendirent. A moins que ces évangélistes n'aient été trois insensés, il n'a pas pu leur venir à l'esprit de publier un fait que tout le monde pouvait contredire, s'il n'était pas véritablement arrivé. La circonstance du tremblement de terre est encore attestée aujourd'hui de la manière dont les rochers du Calvaire sont fendus.

D'autre côté, Eusèbe, dans sa *Chronique*, et d'autres auteurs ecclésiastiques citent un passage de Phlégon, qui dit, dans son *Histoire des olympiades*, que « la quatrième année de la CCII° olympiade, il y eut la plus grande éclipse qui fut jamais, qu'il fit nuit à la sixième heure, et que l'on vit les étoiles; » il ajoute qu'il y eut un tremblement de terre dans la Bithynie. Ces auteurs n'ont pas douté que l'éclipse, dont parle Phlégon, n'ait été les ténèbres dont les Evangiles font mention.

1° La date est la même; la quatrième année de la CCII° olympiade commença au solstice d'été de l'an 33 ; c'est précisément l'année dans laquelle le très-grand nombre de savants placent la mort de Jésus-Christ. 2° Ces ténèbres arrivèrent à la sixième heure ou en plein midi. 3° Elles furent accompagnées d'un tremblement de terre. 4° Ce fut un miracle; il ne peut pas naturellement y avoir une éclipse centrale du soleil à la pleine lune, et selon les tables astronomiques, il n'y a point eu d'éclipse de soleil dans l'année dont parle Phlégon, ou dans la trente-troisième année de notre ère; mais il y en eut une le vingt-quatre de novembre de l'an 29, à neuf heures du matin, au méridien de Paris, qui ne peut avoir rien de commun avec celle dont parle Phlégon.

TESTAMENT. — *Voy.* ANCIEN TESTAMENT, NOUVEAU TESTAMENT, BIBLE, ECRITS, EVANGILES, etc.

TIBERE. — L'empereur Tibère instruit des miracles opérés par Jésus-Christ, demanda lui-même au sénat que le Christ fût mis au rang des dieux. Ce projet n'eut point de suite; peut-être, comme le croit Eusèbe, parce que le sénat encore fier ne voulait point être prévenu par ses décisions; peut-être parce qu'il avait défendu le culte des divinités étrangères; peut-être à cause de la haine qu'ils avaient pour les Juifs, comme on le voit dans Cicéron; peut-être à cause du supplice de Jésus-Christ qui paraissait à des yeux profanes ternir toute la vie; peut-être enfin, comme ... se (lib. VII, cap. 4) parce que ... même avait refusé les honneurs ... plutôt, parce que Séjan s'opposa ... ce nouveau culte. Quoi qu'il en ... diverses raisons, il demeure ... Tibère proposa d'accorder à Jésus ... honneurs suprêmes, et reconnu ... vinité. C'est Tertullien qui n... (*Apolog.*, cap. 5) : il l'avance ... dans la fameuse *Apologie* qu'il ... sénat, et sans doute il n'eut ... à la cause de l'Eglise, en soutenant ... eût été facile de nier s'il n'eût ... tain.

TRANSFIGURATION DE JÉSUS ... — Nous lisons dans *saint M...* XVII), dans *saint Marc* (cap. IX ... *Luc* (cap. IX), que le Sauveur ... disciples, Pierre, Jacques et Jean ... montagne haute et écartée, que ... prière son visage devint resplendissant ... me le soleil, et ses vêtements ... cheur éblouissante; que Moïse ... rurent et s'entretinrent avec ... devait souffrir à Jérusalem; qu ... vironnés d'une nuée lumineuse ... sortit une voix qui dit : *Voilà ... aimé, en qui j'ai mis mes ... écoutez-le.* Les évangélistes ... vue de ce spectacle, Pierre s'é... *nous sommes bien ici; faisons ... une pour vous, une pour M... Elie,* ne sachant ce qu'il dis... disciples effrayés tombèrent ... que Jésus les releva, les rassura ... fendit de publier ce miracle ... rection.

Dans sa seconde Epître ... saint Pierre parle en ces termes ... figuration de Jésus-Christ : *Ce ... suivant des fables inventées ... nous vous avons fait connaître ... et l'avénement de Notre-Seigneur ... mais ayant été faits spectateurs ... jesté.*

Car il reçut de Dieu le Père ... gloire, une voix venant sur lui ... magnifique : Celui-ci est mon F... en qui je me suis complu; écoutez-le.

Et cette voix venue du ciel, ... mes lorsque nous étions avec lui ... tagne sainte. La fête de la ... qui remonte jusqu'aux temps ... fut un monument commémoratif ... événement miraculeux.

TREMBLEMENT DE TERRE ... blement de terre qui eut lieu ... la mort de Jésus-Christ est att... ou se trouve le rocher de ... voyageurs et des historiens ... Miller, Pleming, Moundrel, ... tres, attestent que ce rocher ... du naturellement, mais d'une ... demment surnaturelle. « Si ... dit saint Cyrille de Jérusalem ... été crucifié, cette montagne ...

laquelle nous sommes présentement assemblés, me l'apprendrait. »

TRINITÉ. — Le dogme de la divinité de Jésus-Christ peut seul nous révéler la vraie notion philosophique de Dieu, comme seul il nous révèle son caractère moral et personnel et son action vivante au sein de l'humanité. Nous ne saurions trop insister sur ce point que nous avons déjà touché d'ailleurs dans plusieurs articles de ce Dictionnaire. Il en résulte que nul ne peut connaître Dieu et aller à lui en dehors de Jésus-Christ qui seul en est la manifestation. Dans son ouvrage intitulé *la Connaissance de Jésus-Christ* M. l'abbé Combalot a parfaitement mis en lumière ces grandes et fondamentales vérités. « La notion du Christ, » dit-il, » peut maintenant nous élever sous l'empire de la grâce, jusqu'à l'unité infinie du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et quand les ombres du temps auront fait place aux réalités éternelles, dans le séjour même de la gloire, nous ne verrons encore la Trinité que par le Christ; comme il nous l'enseigne lui-même par ces paroles divines : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes seul le vrai Dieu et Jésus-Christ que vous avez envoyé.* (*Joan.* XVII, 3.) Et par ces autres : *La cité de Dieu n'a pas besoin d'être éclairée par le soleil ni par la lune; car la clarté de Dieu l'illumine, et l'Agneau est sa lumière.* (*Apoc.* XXI, 23.)

Essayons donc de prouver qu'au sein de notre épreuve passagère, nous ne pouvons connaître pleinement la Trinité que par le Christ; et d'abord nous disons qu'on ne peut nier le dogme de l'Incarnation, sans détruire radicalement la notion même des trois personnes divines. Nier la divinité de Jésus-Christ, c'est nier que le Fils unique de Dieu se soit fait homme; c'est dire, ou que le Christ n'est pas venu sur la terre, ou qu'en disant au monde qu'il était le Fils unique du Père, il a trompé le genre humain. Or cette double hypothèse implique la négation et l'anéantissement même du dogme de la sainte Trinité. Elle renverse la distinction fondamentale des trois personnes divines, vivant dans l'unité d'une même essence; elle anéantit la notion du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint.

Si le Christ n'est pas Dieu, il n'est pas, il ne peut pas être le Fils propre et unique de Dieu. Mais si le Christ n'est pas Dieu, rien n'a jamais manifesté au monde l'existence du Fils dans la Trinité divine; car le Christ seul s'est dit le Fils propre et unique de Dieu, et nul autre n'a jamais pris, n'a jamais osé prendre ce titre incommunicable. Si Dieu n'a point de Fils, et il n'en a point si le Christ ne l'est pas, il n'y a point d'amour personnel en Dieu; car l'amour personnel de Dieu, dont l'Esprit-Saint est le terme subsistant, n'est et ne peut être que l'amour éternel du Père pour le Fils et du Fils pour le Père.

En détruisant la personne du Fils, en niant l'Incarnation, vous êtes donc forcés de nier la personne du Père et celle du Saint-Esprit, leur mutuel amour. Si Dieu, qui communique à ses créatures le pouvoir d'engendrer, ou de tirer de leur substance des êtres qui leur soient égaux, ne pouvait lui-même engendrer un Fils qui fût l'image vivante, personnelle, de sa substance infinie, et dans lequel il se connût, se vît, se retrouvât tout entier, comment serait-il tout-puissant? *Quoi!* dit le Seigneur, *moi qui fais engendrer les autres, je serais stérile?* (*Isa.* XLIX, 21.) Si le Fils, qui est tiré par une génération éternelle de la substance du Père, n'aimait pas infiniment le Père, s'il n'était pas infiniment aimé du Père, si leur mutuel amour ne produisait son terme personnellement subsistant au sein de l'essence infinie, que deviendrait l'amour infini de Dieu pour lui-même? Et si Dieu n'a point de Fils, point d'image de sa substance, point de Verbe intérieur, point de terme de sa sagesse, s'il n'a point d'amour, comment peut-il être parfait, comment peut-il être Dieu? Vous niez le Fils unique de Dieu en niant la divinité du Christ, en niant l'Incarnation,: donc, vous niez le Père; car la filiation implique la paternité, et Dieu n'est éternellement Père que parce qu'il engendre éternellement son Fils. Vous niez l'amour, parce que l'amour, et un amour personnel, infini, toujours subsistant, toujours vivant au sein de l'essence éternelle, ne peut procéder que du Père et du Fils : donc, en niant le Fils vous niez le Père et leur mutuel amour. Vous niez par conséquent les trois personnes divines, vous niez la Trinité.

Mais si vous niez les trois personnes divines, que devient l'essence divine elle-même, que devient Dieu? Si l'essence infinie n'a pas l'énergie de tirer de soi son image, le terme personnel de sa substance, comment Dieu est-il tout-puissant? Comment est-il infiniment fécond? S'il n'y a pas entre le Père et le Fils un amour infini, vivant et personnel, que devient l'éternel amour que Dieu se doit nécessairement à lui-même? Donc, en niant la divinité de Jésus-Christ vous niez Dieu; et voilà pourquoi saint Jean vous avertit que la négation du Christ est une profession d'athéisme. Ce n'est pas tout. Non-seulement la négation de la divinité du Christ implique la négation du dogme de la Trinité, mais j'ajoute qu'on ne peut pas croire à la divinité du Christ sans croire au dogme de la Trinité des personnes divines.

La foi de la divinité de Jésus-Christ consiste à croire que le Fils unique du Père s'est fait homme, a été conçu de la vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit; elle consiste à croire que le Christ est Dieu et homme tout ensemble, qu'il est Dieu parfait et homme parfait, qu'il noue la nature divine et la nature humaine par le lien d'une seule et même personnalité. Ainsi, en confessant le Christ vous confessez la divinité du Fils; vous croyez que le Fils est Dieu; vous croyez qu'il a un Père, puisqu'il se dit Fils; vous croyez qu'il s'est fait homme par l'opération de l'amour personnel du Père et du Fils : vous confessez donc l'Esprit-Saint,

Elle révèle clairement l'existence des trois personnes divines dans l'unité d'une même essence; car si le Fils était Dieu comme le Père et comme l'Esprit, sans avoir néanmoins une même essence avec eux, il y aurait plusieurs essences divines également infinies : c'est-à-dire qu'il n'y aurait point d'unité infinie, point de Dieu par conséquent. Donc, quiconque affirme la divinité du Christ affirme le dogme de la Trinité. La Trinité ne se manifeste d'ailleurs que par l'Incarnation; car la création, qui manifeste Dieu comme cause universelle des êtres, ne nous apprend rien de l'existence des trois personnes divines.

Si Dieu veut se faire connaître comme Père, il faut qu'il montre un Fils de même nature que lui. Il faut que ce Fils vienne dans le monde, qu'il dise et qu'il prouve aux hommes qu'il est le vrai Fils du Père. Or, le Christ est venu; il s'est dit le Fils unique de Dieu, il en a fait les œuvres. *Il a été vu sur la terre; il a conversé parmi les hommes.* (*Baruch* III, 38.) *Nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité.* (*Joan.* I, 14.)

Le Christ a donc manifesté le Père. Lui seul aussi nous a révélé l'éternel amour que Dieu a pour lui-même. Nous l'avons dit, l'univers ne peut être le terme subsistant de l'amour infini. L'amour personnel de Dieu est aussi ancien que lui; il est immense comme lui; il doit être immuable, éternel, sans limite comme lui. Or, rien de tout cela dans l'univers : point de rapports de substance avec Dieu, point de rapports de personnalité. Qui donc nous manifeste l'amour infini? Le Fils, car seul il est coéternel, consubstantiel à son Père; seul il peut être l'objet des éternelles complaisances de son Père : seul donc il peut nous manifester l'amour, qui n'est, dans la Trinité sainte, que l'éternelle aspiration, que l'éternelle respiration du Père et du Fils. Car, de même que, pour prouver qu'il est Père, il faut que Dieu montre ou fasse voir un Fils, de même, pour prouver l'amour, il faut qu'il fasse voir sur qui cet amour s'épanche. Donc, encore une fois, c'est l'Incarnation seule qui nous manifeste les trois personnes divines dans l'unité d'une même essence. »

TRIOMPHE DU CHRISTIANISME. — Que n'aurions-nous pas à dire ici sur cette victoire ininterrompue de dix-neuf siècles, qui atteste si haut la divinité de Jésus-Christ par le caractère indestructible de son œuvre? Dans ce triomphe unique et sans exemple se réunissent tous les genres de triomphes : triomphe sur le polythéisme et l'idolâtrie, sur le monde grec et païen, qui s'écroulèrent au nom de Jésus-Christ; triomphe sur les myriades d'hérésies qui se sont succédé infatigablement et sans relâche depuis ces dix-huit siècles; triomphe sur toutes les passions conjurées, orgueil et volupté, ruse et force, corruption et calomnie; triomphe sur la chair et le sang, sur la fausse science; triomphe sur les Barbares, comme sur le philosophisme du XVIIIe siècle; triomphe sur le schisme, comme sur le pr… sur l'indifférence; triomphe… même, en épurant sans ce… l'homme mêle d'humain à … Mais déjà, dans un grand n… de ce travail, nous avons en… phe du christianisme sous la… aspects. Nous nous bornero… montrer dans sa victoire sur… et sur l'idolâtrie, et dans cel… non moins éclatante sur l… des passions humaines, idolâtr… et du sensualisme, d'où sont… schismes, toutes les héré… conjurations contre l'Église… nante révolution viens-je de… dit C. Bonnet. « Quels homm… Quels obstacles ont-ils eu à s…

Un homme pauvre qui n… reposer sa tête (*Matth.* VIII, 2… pour le fils d'un charpentier,… jours par un supplice infâme… religion, victorieuse du pag… monstres.

Cet homme s'est choisi des… la lie du peuple, et les a… parmi de simples pêcheurs; c… hommes qu'il a confié la c… sa religion par toute la terre… *truisez toutes les nations.* (*M*… *Vous me servirez de témoins ju*… *mités de la terre.* (*Act.* I, 8.)

Ils obéissent à la voix de … annoncent aux nations la d… leur attestent la résurrection… les nations croient au Crucifi… tissent. Voilà le grand phé… que j'ai à expliquer. Voilà c… plus surprenante que toutes c… toire consacre, dont il faut c… raison suffisante. Je jette un… pide sur la face du monde av… de cette grande révolution. L… principales s'offrent à mes … théisme et le polythéisme. J… du théisme des philosophes … petit nombre de sages, qui, c… gore ou Socrate, attribuaient… choses à un esprit éternel; ces… ne faisaient point un corps, … peuple dans la fange du pré… lâtrie. Ils avaient la main … et ne daignaient l'ouvrir qu… adeptes.

Je parle du théisme de cet… gulière et si nombreuse, sépa… par ses coutumes, par ses p… de toutes les autres nations… tenir sa religion et ses lois … Dieu. Cette nation est forte… que cette religion et ces lois … de miracles éclatants et du… attachée à son culte extérieur, … à ses traditions; et quoique … chue de sa première splendeur, … un joug étranger, elle conser… l'orgueil de son ancienne li… être l'unique objet des co… Créateur; elle méprise p…

autres nations, et fait profession d'attendre un libérateur qui lui assujettira l'univers. Le polythéisme est à peu près la religion universelle, et partout la dominante; il revêt toutes sortes de formes, suivant le climat et le génie des peuples; il favorise toutes les passions, et même les plus monstrueuses; il abandonne le cœur, mais il retient quelquefois la main; il flatte tous les sens, et associe la chair avec l'esprit; il présente aux peuples les exemples fameux de ses dieux, et ses dieux sont des monstres de cruauté et d'impureté, qu'il faut honorer par des cruautés et des impuretés; il fascine les yeux de la multitude par ses enchantements, par ses prodiges, par ses augures, par ses divinations, par la pompe de son culte, etc.; il élève des autels au vice, et creuse des tombeaux à la vertu.

Comment les pêcheurs, transformés en missionnaires, persuaderont-ils aux théistes dont il s'agit que tout ce culte extérieur, si majestueux, si ancien, si vénéré, n'est plus ce que Dieu demande d'eux, et qu'il est aboli pour toujours; que toutes ces cérémonies, si augustes, si mystérieuses, si propres à étonner les sens, ne sont que l'ombre des choses dont on leur présente le corps? Comment les forcer à reconnaître que ces traditions, auxquelles ils sont si attachés de cœur et d'esprit, ne sont que des commandements d'hommes, et qu'elles anéantissent cette loi qu'elles croient divine? Comment surtout les pêcheurs persuaderont-ils à ces orgueilleux théistes que cet homme si abject, que leurs magistrats ont condamné, et qui a expiré sur une croix, est lui-même ce grand Libérateur qui leur avait été annoncé et qu'ils attendaient; qu'ils ne sont plus les seuls objets des grâces extraordinaires de la Providence, et que toutes les nations de la terre sont appelées à y participer? etc.

Comment des pêcheurs abattront-ils ces verres à facettes, qui sont sous les yeux du grossier polythéiste, et qui lui font voir presque autant de dieux qu'il y a d'objets dans la nature? Comment parviendront-ils à spiritualiser ses idées, à le détacher de cette matière morte à laquelle il est incorporé, et à le convertir au Dieu vivant? Comment l'arracheront-ils aux plaisirs séduisants des sens, aux voluptés de tout genre? Comment purifieront-ils et ennobliront-ils toutes ses affections? Comment en feront-ils un sage et plus qu'un saint? Comment retiendront-ils son cœur autant que sa main? Comment surtout lui persuaderont-ils de rendre ses hommages à un homme flétri par un supplice ignominieux, et convertiront-ils aux yeux du polythéiste la folie de la croix en sagesse?

Comment les hérauts du *Crucifié* porteront-ils leurs nouveaux sectateurs à renoncer à leurs intérêts *temporels* les plus chers, à vivre dans le mépris, dans l'humiliation, dans l'opprobre; à braver tous les genres de douleurs et de supplices, à résister à toutes les tentations, et à persévérer jusqu'à la mort dans une doctrine qui ne leur promet de dédommagement que dans une autre vie?

Par quels moyens est-il donc arrivé que ces pêcheurs de poissons sont devenus des pêcheurs d'hommes? (*Matth.* IV, 19.) Comment a-t-il été possible qu'en moins d'un demi-siècle tant de peuples divers aient embrassé la nouvelle doctrine? Comment le grain de sénevé est-il devenu un grand arbre? (*Luc.* XIII, 19.) Comment cet arbre a-t-il ombragé de si grandes contrées?

Je sais qu'en général les hommes ne sont pas ennemis de la sévérité en morale; c'est qu'elle suppose un plus grand effort, c'est que les hommes ont un goût naturel pour la perfection; ce n'est point qu'ils la cherchent toujours; mais ils l'aiment toujours, au moins dans la spéculation. Une pauvreté volontaire, un grand désintéressement, un genre de vie pénible, laborieux, s'attirent facilement l'attention et l'estime des hommes. Ils admirent volontiers tout cela, pourvu qu'on ne les oblige point à le pratiquer.

Si donc cette nouvelle doctrine qui est annoncée au monde était purement spéculative, je concevrais sans beaucoup de peine qu'elle aurait pu obtenir l'estime et même l'admiration de quelques peuples. Ils l'auraient regardée comme une nouvelle secte de philosophie, et ceux qui la professaient auraient pu leur paraître des sages d'un ordre très-particulier.

Mais cette doctrine ne consiste point en pure spéculation; elle est toute pratique, elle l'est essentiellement et au sens le plus étroit; elle est le genre le plus relevé de l'héroïsme pratique; elle suppose le renoncement le plus entier à soi-même, combat toutes les passions, enchaîne tous les penchants, réprime tous les désirs, ne laisse au cœur que l'amour de Dieu et du prochain, exige des sacrifices continuels et les plus grands sacrifices, et ne propose jamais que des récompenses que l'œil ne voit point, et que la main ne palpe point.

Je conçois encore que les charmes de l'éloquence, l'appât des richesses, l'éclat des dignités, l'influence du pouvoir accréditeront facilement une doctrine, et lui concilieront bien des partisans.

Mais la doctrine du Crucifié est annoncée par des hommes simples et pauvres, dont l'éloquence consiste plus dans les choses que dans les mots; par des hommes qui publient des choses qui choquent toutes les opinions reçues; par des hommes du plus bas ordre, et qui ne promettent dans cette vie à leurs sectateurs que des souffrances, des tortures et des croix, et ce sont pourtant ces hommes qui triomphent de la chair et du sang, et convertissent l'univers.

L'effet est prodigieux, rapide, durable; il existe encore; je ne découvre aucune cause naturelle capable de le produire : il doit néanmoins avoir une cause et quelque grande cause; quelle est donc cette cause? Au nom du Crucifié les boiteux marchent, les lépreux sont rendus nets, les sourds

entendent, les aveugles voient, les morts ressuscitent. Je ne cherche plus! tout est expliqué! Le problème est résolu. Le Législateur de la nature a parlé, les nations l'ont écouté et l'univers a reconnu son maître. Celui qui voyait dans le grain de sénevé le grand arbre, était donc ce maître qui avait choisi les choses faibles du monde.

L'homme a deux moyens de connaître ; le sens et la réflexion. Ni l'un ni l'autre de ces moyens, ni tous les deux ensemble ne pouvaient le conduire à une certitude morale sur son état à venir; ils étaient trop disproportionnés avec la nature des choses qui faisaient l'objet de cette certitude. L'homme ne pouvait donc être conduit à cette certitude que par quelque moyen extraordinaire. Mais c'était un certain être intelligent et moral qu'il s'agissait d'y conduire, c'était l'homme, c'est-à-dire un être mixte, doué de certaines facultés, et dont les facultés étaient renfermées dans certaines limites actuelles. Si donc les moyens extraordinaires dont je parle avaient consisté à donner à l'homme de nouvelles facultés ou à changer la portée actuelle de ses facultés, ce n'aurait point été l'homme qui aurait été conduit à cette certitude dont il est question ; ç'aurait été un être très-différent de l'homme actuel. Il est donc nécessaire que ce moyen extraordinaire fût dans un tel rapport avec la constitution présente de l'homme que, sans y apporter aucun changement, il pût suffire à convaincre la raison de la certitude d'un état futur. Les miracles étaient ce moyen; car rien n'était plus propre que des miracles à prouver aux hommes que le Maître de la nature parlait. Mais si les miracles avaient été opérés en tout lieu et en tout temps, ils seraient restés dans le cours ordinaire de la nature, et il n'aurait plus été possible de s'assurer que le Maître de la nature parlait. Il fallait donc que les miracles fussent opérés dans un certain lieu et dans un certain temps. Ils devaient donc être soumis aux règles du témoignage comme tous les autres faits. La raison devait donc leur appliquer ces règles, et juger par cette application de la réalité de ces faits. Et parce que ces faits étaient miraculeux, et que des faits miraculeux exigent, pour être crus, un plus grand nombre de témoignages, et des témoignages d'un plus grand poids, il était dans l'ordre de cette sorte de preuve, qu'elle fût donnée par des témoins qui réunissent au plus haut degré les conditions qui fondent aux yeux de la raison la crédibilité de quelque fait que ce soit. Je dis de quelque fait que ce soit, parce qu'il me paraît très-évident que les miracles n'en sont pas moins des faits, quoique ces faits ne soient point renfermés dans la sphère des lois communes de la nature. La raison acquiescera donc aux preuves de fait que les miracles lui fournissent, si, en appliquant à ces preuves les règles de la plus saine critique et celles d'une logique exacte, ces preuves lui paraissent solidement établies.

Combien l'excellence de la morale du fondateur est-elle propre à fr[...]
les âmes honnêtes et sensib[...]
caractère du fondateur lui-[...]
l'admiration et la vénération [...]
cère de la vérité et de la ve[...]
caractère s'est-il empreint da[...]
premiers disciples! Quelle[...]
mœurs! quels exemples! [...]
veillance! quelle charité! « [...]
losophiques sur le christianis[...]

Dans ses *Sermons sur la di[...] Christ*, M. l'abbé Dufour m[...]
le triomphe ininterrompu d[...]
depuis dix-neuf siècles sur [...]
volupté, d'où sont sorties tou[...]
et toutes les erreurs qui ont [...]
contre l'œuvre divine de Jésu[...]

« Tous nos dogmes, » di[...]
attaqués, sans pouvoir êt[...]
l'erreur, cette victoire du ch[...]
les tentatives des hommes p[...]
de notre foi : en d'autres te[...]
Christ est Dieu, parce que [...]
nous a laissée en retournant à[...]
résister à toutes les attaq[...]
contre elle.

Deux passions dans l'hom[...]
combat incessant à la religio[...]
la volupté. L'orgueil a touj[...]
immense empire sur l'espr[...]
volupté sur le cœur. L'orgue[...]
du moi humain, grandit à [...]
raison, nos sentiments, [...]
nous-mêmes. Ce qui nous [...]
c'est l'indépendance de la pe[...]
que cette parole traîtresse [...]
deviendrez des dieux (*Gen.* [...]
sans fin à nos oreilles. La vo[...]
à l'orgueil par des liens inti[...]
être, ne forme avec lui qu'une [...]
passion, la volupté, réfrénée [...]
sévères du christianisme, [...]
orgueil contre sa divinité. Ce[...]
peut se traduire en calomnies, [...]
en persécutions de mille sort[...]
aux débats qu'ont soulevés [...]
nité du christianisme ses [...]
implacables.

Nous croyons avec bonheur [...]
Christ Dieu a uni en sa perso[...]
divine et la nature humaine. [...]
lève la dignité de l'homme [...]
frère et le cohéritier du C[...]
temps qu'il offre à la justice [...]
paration auguste. Le paganis[...]
tier contre ce dogme fondame[...]
il était puissant, il se servit [...]
reau contre lui. Mais une au[...]
gereuse se préparait, et, du [...]
apôtres, elle commença.

Parmi les ennemis du S[...]
s'en prennent à son humani[...]
le Magicien, Menandre, Sa[...]
Valentin ne veulent voir qu'[...]
tique qui trompe nos regards [...]
à la divinité. Nestorius et Euty[...]
rien comprendre au mystère [...]
deux natures ; ils voudr[...]
point l'antique foi. D'autres [...]

ı divinité; ainsi Ebion, Cerinthe, ·ate, disciple de Simon le Magicien et eur du gnosticisme, immense adop- ı systèmes anciens se partageant en anches impures, le panthéisme et le e, conception assez vaste pour être la le toutes les hérésies qui surgiront glise, pour fournir à toutes les er- 's armes toutes prêtes, sinon nou- ontre la foi.

ıtes les hérésies, celle qui eut le plus tissement fut l'arianisme, qui n'était ımeau détaché du gnosticisme. Arius pa la nouveauté de sa doctrine dans taphysique subtile; mais il ne put ı ses fins horribles. Il fallut un jour ıer devant la plus auguste assem- eût encore vue le soleil. On l'en- t quand sa voix impie prononça le ne, il y eut un frémissement d'hor- ıs tous les rangs des Pères de Nicée; ndamné. L'hérésie dissimulera : elle umble devant les puissances de la uis quand par la flatterie, l'astuce e, les calomnies, armes usuelles de , elle sera parvenue à se faire écou- ı aura à son gré des docteurs, des s fanatiques, de l'or et des tortures. ra un instant où la vérité sera pres- ie et semblera livrée à ses ennemis. out sera contre Jésus-Christ, jusqu'à tion des siens. Eh bien! Jésus-Christ, mourant sur la croix avait tué le pa- , Jésus-Christ, victorieux de la mort hérésies armées contre lui, triom- ıcore, et l'univers confessera, comme miers jours, qu'il est consubstantiel re. L'erreur, qui enveloppait de ses es réseaux les nations, se divisera; ı put corrompre les Barbares, pour e, cette proie lui échappa, et il fallut cela se fit; le christianisme fut vainqueur.

Ces luttes que nous venons de dire, seront dépassées par des luttes plus terribles. La vérité et l'erreur, ne pouvant se rencontrer, une guerre à mort sera du commencement à la fin. Mahomet apporte dans le combat le cimeterre et la volupté; de nombreuses nations fléchissent par crainte de mort ou par sensualisme; mais l'esprit et la science n'ayant rien pu contre la vérité, de viles jouissances ne l'étoufferont pas. Et s'il faut avouer ici que le schisme détachera Byzance de la grande Rome, il faut dire aussi que par trois fois les Grecs confesseront qu'ils sont dans l'erreur, afin que l'univers puisse connaître où est la vérité.

Avant la consommation de ce grand schisme, un empereur de mœurs sauvages et barbares avait imaginé, lui, un autre moyen de persécution. L'homme, être mystérieux, en participation avec le ciel et la terre, a besoin, parce qu'il a un corps, d'images sensibles pour réchauffer son cœur. Aussi, le christianisme, qui connaît admirablement sa nature, a toujours favorisé le développement des arts; il s'est plu à reproduire, sur la toile et sur le marbre, ses mystères, les vertus et la vie des saints. Léon l'Isaurien s'imagina que tout cela était l'idolâtrie; et alors on vit des scènes bien tristes. Le Christ était dans son palais: on commença par là, il fut brisé; ce fut le signal. Des hordes barbares se répandirent partout, fouillant, dévastant tout, brisant, brûlant. Ce mode de montrer sa haine s'usa aussi. L'Italie cette fois reçut du ciel la mission de défendre la sainte cause, elle sut le faire; toute la fureur ignare du prince tomba devant l'obstacle suscité par Dieu.

nisme est donc mort; toutes les hé- ıi avaient nié l'humanité ou la divi- Sauveur ont péri; les doctrines de ıs, d'Eutychès, des monothélites, vont ıussi. Le triomphe de notre sainte t bien quelque chose en faveur de ité. Pourtant nous n'avons montré ɔin du tableau des efforts tentés con- . A tout ce ramas de haines et d'at- il faut joindre les erreurs de Pélage, héisme, les tentatives de l'apostat qui crut qu'on pouvait refaire le ɔaïen, quand on était empereur, et trompa, parce qu'il n'était qu'un et que le Galiléen était Dieu; la hie éclectique, qui essaye de marier ıisme aux idées orientales, sans tou- jeter le dogme chrétien. Car, de bord, la bonne nouvelle avait paru ıt d'éclat dans le monde, que rien do- ıt ne se fera sans elle. Elle ne voudra out l'édifice, parce que l'orgueil veut t que le christianisme a été fait en- a main de Dieu; mais tous cherche- amasser, qui, une pierre, qui, une , qui, un fragment d'autel; on veut à sa propre pensée. Vainement tout

Si nous franchissons quelques siècles, laissant dans la mort qui en a fait justice quelques hérésies, quelques erreurs de la philosophie, nous arrivons à une phase critique dans l'histoire du christianisme. Léon l'Isaurien voulait anéantir jusqu'à la dernière statue, jusqu'au dernier vestige de l'art. Cela était impossible, puisqu'on ne peut pas tuer le génie. Satan fut mieux inspiré. A la place des figures célestes que la foi avait enfantées et déposées dans tous les temples, à la place de ces pieuses et modestes images qui avaient tant d'empire sur les âmes, on vit soudainement se répandre dans les maisons privées, puis de là gagner furtivement les temples, à leur place des figures toutes passionnées, toutes mondaines: la volupté et le paganisme vaincus avaient fait une nouvelle invasion, entrant dans les âmes par le regard et par l'imagination. Et cette malheureuse Byzance, foyer de tant d'hérésies, terre de sophismes et d'erreur, ajouta un élément à la corruption, et vint déposer dans l'Occident des germes funestes qui porteront des fruits amers. Devenue la proie des Barbares vers le milieu du XV siècle, elle rejeta sur l'Italie des nuées de savants qui vinrent s'abattre dans ces belles contrées, apportant, pour y payer une généreuse hospitalité, l'enthousiasme pour le paganisme avec les manus-

crits qui en contenaient la vie et l'esprit. Alors la vérité fut humiliée au point, grand Dieu! que les pages sublimes du Testament de notre Maître, ou bien les inspirations si poétiques des prophètes, leurs élans majestueux d'où se dévoilait l'avenir, tout cela parut jargon inexplicable, et fut traité à l'égard de fables destinées aux oisifs et aux curieux. C'étaient Platon et Aristote, les idées et bientôt les mœurs païennes et le sensualisme qui avaient tout envahi, et qui détrônaient Dieu. L'âme se resserre douloureusement à ce spectacle, elle pressent ce qui va venir pour cette société aveugle. Qu'était-ce donc, en effet, que la philosophie païenne, sinon l'indépendance de l'individualisme proclamée, les passions au lieu et place de la vertu? Il est vrai que tout était prêt pour ce bouleversement. La sainte Eglise de mon Dieu elle-même avait perdu en respect aux yeux des peuples. Soixante-dix ans du grand schisme d'Occident avaient singulièrement ébranlé la foi. La corruption, infiniment moindre qu'on ne l'a dit, enseignée et professée, mais toujours trop grande, avait gagné furtivement bien des asiles de prière, de solitude. Il faut, puisque tout est prêt, assister au drame terrible, et prononcer les noms de Luther et de Calvin, en attendant que nous puissions nommer Voltaire. Luther et Calvin, vieux champions que la philosophie n'a cessé de proposer à l'admiration crédule; tant l'esprit d'erreur peut aveugler des esprits fermes et résolus d'ailleurs! Luther et Calvin entrent en lice. Ce n'est plus seulement une pierre qu'ils essayent d'ébranler, c'est tout l'édifice, c'est Jésus-Christ, c'est Rome, c'est l'Eglise. Rois, princes, hauts barons, peuples, tout est appelé, ramassé contre le Seigneur et son Christ. Aux uns de la volupté jusqu'à l'ivresse, jusqu'au dégoût : plus de vœux, plus d'entraves aux impétueuses passions; Luther, le réformateur, ne peut refréner sa chair; aux autres des honneurs, des richesses, et pour proie à tous, les biens des couvents, le pillage des autels. Les réformateurs faisaient appel à tous, et tous entendirent. L'on vit ces guerres, ce sang répandu, ce carnage, ces incendies, ces dévastations, ces infamies, ces scènes horribles, ces turpitudes que vous savez, et cela au nom de la réforme et de la tolérance. Pourtant l'œuvre de Dieu triomphe encore, et maintenant vous chercheriez vainement un simple village, une famille qui croit ce qu'a cru, enseigné Calvin et Luther. C'est que, quand Dieu veut une réforme, et qu'il veut donner une mission à un homme, il n'envoie pas auprès des siens la débauche et l'orgueil. Les mœurs, la discipline avaient besoin de réforme. Dieu la fit lui-même : et ses apôtres furent Thérèse, Jean de la Croix, Ignace de Loyola, Charles Borromée; et le saint concile de Trente, qui ne condamna pas seulement l'erreur, mais établit les sages règlements qui portèrent les plus heureux fruits.

Maintenant, nous allons voir se changer le genre d'attaques contre la vérité. Au protestantisme, le dévergondage de la philosophie du XVIIIe siècle, froide, l'incrédulité systématique ... testantisme on pardonnerait peut-être ... torts de passions impétueuses, ... phisme point d'excuse. Mais si ... se meurt d'impuissance, comme ... s'usa contre l'Eglise, ne faudra-t-il ... cette fois enfin que la force qui ... religion est divine?

Après donc dix-sept siècles ... nation, qui avait jusqu'alors ... haute comme la plus noble et ... taire des missions, celle de saint ... déserta un jour la cause sainte ... qui avait été le foyer du catho... le centre de l'erreur. Mais Dieu ... dans sa sagesse, que la honte ... la désertion de ses intérêts, ... mença par oublier son rôle ... la tête de la civilisation, pour ... remorque d'une nation rivale. E... eu Descartes et Malebranche, ... à l'Angleterre quelques lambeaux ... d'une philosophie matérialiste ... On admira cela, crainte de ... tianisme un peu moins mauvais ... ayant affirmé qu'en Angleterre ... rencontrait la lumière, on le cru... parce que cet homme s'appelait ... Voltaire. Alors que ne vit-on pas ... losophie, s'étant faite matérialiste ... la Providence, Dieu, le Christ ... la vertu. On appela bien ce qui ... et on appela mal ce qui était ... confondu. Ce siècle, qui se pro... sement le siècle des lumières, ... épouvantables, et la science ... stationnaire. Il était démolisseur ... l'œuvre de démolition absorba ... et sa peine. Mais notre siècle a ... la grande leçon que nous a donnée ... présence de l'ignorance humiliante ... nération qui a précédé, s'est ... il s'est fait savant. Or, quels ... apporte-t-il contre le christianisme ... trouvé un mot qui répond à tout ... lieu de tout; il a découvert que ... indéfini est sur la terre, et pour ... tre le catholicisme, dont les dogmes ... gressent pas, il vient de nous ... philosophie bien nouvelle sans ... des premières aberrations qui ... trées dans le monde quand il ab... saintes traditions révélées; ... déclare panthéiste. Mais, mon D... le christianisme parut, le pan... tait, et il fut vaincu; l'école ... voulut le renouveler, elle fut ... gnosticisme en faisait sa base ... il fut vaincu; il s'est montré ... depuis, sous plusieurs formes, ... cu; il reparaît dans les rêves ... phie allemande, vous allez le ... me un fruit inconnu. Et vous ... planter cette doctrine monstrueuse ... de France. Oh! non, qu'on ... vir comme d'un manteau ... dégoûtantes orgies, cela n'est pas ...

mais qu'on puisse la donner au monde, et qu'on espère la faire goûter à des peuples. Oh ! non, jamais ! le bon sens proteste contre une semblable misère. Ne voyez-vous pas plutôt comment ce christianisme, que Voltaire voulait détruire à lui seul, et auquel vous vouliez substituer les errements de vos imaginations, s'étend partout, et partout est salué comme vainqueur, comme divin?

Chrétiens, ici notre tâche s'arrête. Nous n'avons pu qu'indiquer rapidement les tentatives de la volupté et de l'orgueil contre Jésus-Christ. Mais cette indication, tout écourtée qu'elle soit, est suffisante pour un esprit de bonne foi. Quel spectacle en effet ! d'un côté les efforts de l'homme condamné à tourner dans un cercle de mêmes erreurs, sans pouvoir entamer la vérité divine : et de l'autre la religion de Jésus-Christ, se soutenant de son propre poids, toujours une, toujours indivisible, toujours la même, toujours victorieuse, toujours écrasant la haine, les passions, l'orgueil, la puissance. Quelle suite de défaites d'un côté et quelle chaîne non interrompue de triomphes d'un autre côté ! Ce spectacle-là annonce l'œuvre de Dieu, ce nous semble. Comment une chose humaine pourrait-elle résister à tant de chocs? Tout ce qui est humain meurt et périt; les hérésies dont a triomphé l'Eglise le montrent assez par leurs ruines. Ne cherchons donc pas une explication humaine à ce qui ne peut s'expliquer que par l'action de Dieu. Allons, confessons enfin que Jésus-Christ, auteur de la religion, est Dieu. »

V

VERBE DIVIN. — Nous avons déjà expliqué à l'article SCIENCE comment Jésus-Christ est la raison, la pensée éternelle de Dieu même, en un mot ce que la théologie nomme le Verbe divin. En effet les anciennes prophéties avaient conçu le Messie comme le Fils unique de Dieu, de même essence que lui, et Jésus-Christ lui-même se présenta comme réunissant en sa personne tous les attributs divins les plus incommunicables. Il suffit de lire l'Ecriture sainte pour voir qu'elle attribue au Verbe divin, au Fils de Dieu, à Jésus-Christ, non-seulement des qualités divines, mais les attributs de la divinité incommunicables à une créature.

Verbe divin incarné, Jésus-Christ manifeste sa divinité, non-seulement en accomplissant en sa personne tout ce que les prophéties avaient annoncé du caractère divin du Messie, et en en prenant les attributs; mais encore et surtout en manifestant dans tous les actes de sa vie terrestre ce caractère divin, comme nous l'avons déjà montré, principalement aux articles RÉDEMPTION, FAITS ET CARACTÈRE DE JÉSUS-CHRIST. Nous y reviendrons encore ici, car ce point capital résume au fond toutes les autres démonstrations. En effet, si Dieu se révèle visiblement encore jusque dans les abaissements de son incarnation, jusque dans les opprobres de sa passion et les angoisses de sa mort, comment le méconnaître?

« Qu'il est grand, » s'écrie d'Aguesseau, « qu'il est adorable celui qui est dès le commencement, qui est en Dieu, et qui, en tout égal à Dieu son Père, est la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance (*Hebr.* I, 3), et son image visible et parfaite : *Imago Dei invisibilis!* (*Col.* I, 15.) Les images communes et ordinaires, toujours stériles et mortes, ne produisent rien; mais celle qui caractérise le Verbe, la seconde personne de la Trinité, est vivante, d'une fécondité infinie. C'est par elle que tout a été fait. (*Joan.* I, 3.) Si nous vivons, c'est parce qu'elle nous donne la vie, et toutes les créatures retomberaient tout à coup dans le néant, d'où elles ont été tirées, si cette image, source intarissable de vie, cessait un moment de les conserver; *in ipso vita erat.* (*Ibid.*, 4.) Bien plus, cette image de Dieu est par le Père et avec le Père le principe d'une émanation éternelle, d'une troisième personne dans l'adorable Trinité, puisque le Père ne produit son Esprit-Saint qu'autant qu'il s'aime, qu'il ne s'aime qu'autant qu'il se connaît et se trouve aimable; qu'il ne se connaît et ne se trouve aimable que dans la vivante et parfaite image de sa propre substance; ce qui fait dire à Jésus-Christ en parlant du Saint-Esprit : *Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi; « quia de meo accipiet. »* (*Joan.* XVI, 14.) Une autre différence est que les images ordinaires n'ont jamais la réalité et la perfection des choses qu'elles représentent, mais l'image dont nous parlons contient en soi tout ce qu'a de réel et de parfait ce divin original qu'elle exprime : *Ego et Pater unum sumus.* (*Joan.* X, 30.)

Qu'il est donc grand, et qu'il mérite bien notre amour, nos adorations, celui qui par la lumière de la foi nous révèle maintenant tant de grandeur, et qui nous les montrera sans voile et à découvert, lorsque nos esprits, et nos cœurs, consommés en Dieu, seront élevés au degré suprême de gloire et de perfection qu'il leur destine !

Il est vrai que les grandeurs du Fils de Dieu paraissent s'éclipser dans le mystère de son incarnation; mystère où l'Apôtre ne craint pas de nous dire que le Verbe s'est anéanti, *exinanivit semetipsum formam servi accipiens* (*Philip.* II, 7); mais comme le soleil, couvert par d'épais nuages, perce de temps en temps l'obscurité qui l'environne, le Verbe de Dieu, ce soleil de justice voilé par son incarnation, lance par intervalles des traits lumineux qui le décèlent, et qui font voir que le Fils de l'homme n'en est pas moins le Fils de Dieu

Avouons toutefois que s'il n'est rien qui

paraisse plus humiliant pour le Verbe divin que l'incarnation, il n'est rien aussi de plus glorieux pour l'homme que ce même mystère, puisque Dieu ne s'est fait homme, dit saint Augustin, que pour nous donner en quelque sorte, le moyen de devenir des dieux, *Deus homo factus est ut homo fieret deus*. (Serm. 5, *De Nativ.*)

Le principe des anéantissements du Verbe est celui de notre révélation, et cette disproportion qu'il y a entre Dieu et l'homme, est la mesure des abaissements de l'un et la gloire de l'autre : *Unde ille humiliatur, inde hic glorificatur*. Car quoique le Verbe ne soit pas uni hypostatiquement, comme parlent les théologiens, à chaque homme, c'est assez qu'un d'entre eux ait reçu cet honneur, afin que tous les autres y participent. Reconnaissez, ô hommes, la gloire infinie que vous avez reçue par cette alliance. Souvenez-vous que vous êtes frères de Jésus-Christ, et qu'il a au-dessus de vous le droit d'aînesse, *primogenitus in multis fratribus*. (*Col*. I, 15.) Il est le chef, et vous êtes les membres; il est le fils par nature, et vous l'êtes par l'adoption; il est l'héritier légitime, et vous êtes les cohéritiers.

Peut-on fermer les yeux à la lumière éclatante que les divines Ecritures nous offrent, en nous montrant Jésus-Christ, prédit par les prophètes, représenté par les patriarches, figuré par les cérémonies légales, attendu de tous les justes, annoncé dans tous les âges et préparé par tous les événements, paraissant enfin au moment marqué dans les décrets éternels de sa providence ?

Cet appareil si magnifique ne doit-il pas nous faire respecter les voiles sous lesquels le Fils de Dieu semble avoir voulu, par son incarnation, nous cacher tant de grandeur ?

S'il naît dans l'étable de Bethléem, le ciel n'annonce-t-il pas à la terre cette heureuse nouvelle ? Les Anges ne chantent-ils pas à sa gloire un cantique nouveau ? Les mages n'accourent-ils pas à lui, attirés et conduits par une étoile miraculeuse ? Dès le berceau, n'ébranle-t-il pas les trônes ? et encore enfant, ne fait-il pas trembler les tyrans ? Est-il présenté au Temple par sa mère, une prophétesse que ses vertus rendaient si respectable le reconnaît pour le Messie; et le saint homme Siméon prédit qu'il sera la lumière des nations et la gloire de son peuple, d'Israël. S'il choisit d'abord la vie obscure, on le voit au Temple, dans un bas âge, confondre la sagesse des vieillards et la science des docteurs. S'il voulut bien, dans les jours de sa vie mortelle, être sujet à la faim, il nourrit dans le désert un grand peuple pressé par les besoins et la fatigue. S'il se soumet à toutes les infirmités de l'enfance, que de vertus aimables ne montre-t-il pas dans ce premier âge ? Son innocence et sa douceur, que rien ne pouvait altérer, n'étaient-elles pas le présage infaillible des grandes vertus qu'il devait manifester dans le cours de sa vie ? Sa science et sa sagesse ne se montrent à la vérité que par degrés; mais c'est pour se conformer aux desseins profonds de son

Père, et nous fournir le mod[èle] ... faite dépendance à ses ordres. S... t-il comme les pécheurs au ... la présence du Saint-Esprit, et ... ciel le font connaître à la terre ... jet des complaisances divines. S... tenter dans le désert, c'est p... Satan, et lui annoncer la ru[ine de] son empire. Il se trouble p... mais en est-il moins celui ... aux vents et à la mer de se ... par une merveille plus gra[nde] ... blit dans les consciences, avec ... foi et la paix. Il est pauvre; m... signe, les poissons attentifs ... apportent l'argent et le tribut ... prince exigeait. Il recherche ... humiliations et les opprobres; ... tout païen qu'il est, sur le ... fait de l'innocence de Jésus-C... mettre au nombre des dieux. ... lui bâtir des temples. Tous ... mortels ennemis, voudraient ... que tache dans ses mœurs, et ... le reprendre d'aucun péché; ... l'accuser d'autre chose sinon ... ce qu'il était véritablement, ... Si sa gloire ne s'est point ... sein même de ses humiliations ... qu'il a fait éclater pendant le ... mortelle ne se sont jamais ... milieu des travaux pénibles ... auxquels il se livre, il ne per[d] ... instant de vue la gloire de ... grande œuvre du salut des ho[mmes] ... il voit arriver le temps de ... mission et d'annoncer cette ... qui doit éclairer l'univers, ... ler aucun faste. Il ne cherche ... les yeux des hommes. Au ... traire, pendant toute sa vie, ... choix à tout ce qui peut l'a[néantir] ... néantir. Les souffrances et ... sont ses délices. Il ne perd ja[mais] ... croix sur laquelle il doit con[sommer son sa]crifice. Il ne recherche ni les ... la faveur des grands, ni les ... commodités de la vie; il ne ... aux yeux des Juifs les droits ... les prodiges qui l'avaient a... prophéties qui lui assurent ... David.

Il se cache lorsque la mult[itude veut le] proclamer roi. Il réprime ... ciples toute idée de grandeur ... Il ne vit que pour faire ce q[ui est agréa]ble à son Père. Il ne respire ... faire aimer. Il n'est sensible ... trages faits à la suprême ... reste au milieu des hommes ... siper leurs ténèbres, leur ... de la vertu, les combler de ... biens. Plein de compassion ... des, et pour ceux qui sont ... sion, plein de condescendance ... cheurs, il leur donne à tous des ... de cette charité tendre dont ... encore eu un si parfait modèle ... chez les riches, c'est pour ...

vérité si consolante, que nul n'est de la grâce et du salut qu'il vient ap-aux hommes de tout état et de toute ion. Partout où ce divin Sauveur porte s, la vie et le bonheur le suivent et ıpagnent. Il entre chez Zachée et le entre avec lui. Il s'entretient avec la itaine, et ses paroles sont esprit et vie lle. La pécheresse s'approche de lui, retourne sanctifiée. Ses paroles, ses ;, ses exemples, jusqu'à la frange de ements, tout en lui est source de vie, ce et de bénédiction. Tous ses mi-portent le caractère de la charité qui). C'est toujours pour le salut des es qu'il les opère. Avec quelle atten-uelle exactitude ne rend-il pas à cha-qui lui est dû! Toutes ses actions onformes à la volonté de son Père. ns amertume, sagesse sans singula-umilité sans bassesse, fermeté sans tion, sévérité sans rudesse, tout, dans luite, caractérise le modèle de toutes tus. Tout annonce qu'il est le légis-le plus sage et le maître le plus doux paru dans l'univers. Avec quelle vé-avait-il pas eu droit de dire : *Qui vous me convaincra d'aucun péché?* VIII, 46.) S'il choisit quelques dis-pour partager ses travaux, ce n'est parmi les grands ou savants qu'il va ercher. Il préfère toujours le pauvre ie, les ignorants aux docteurs de la loi. ıvres miraculeuses n'ont d'autre but prouver aux hommes sa mission toute , et elles rendent inexcusables ceux ment les yeux à cette lumière si écla-Ce n'est point par des prodiges dans tels que les Juifs les demandaient, it éclater sa toute-puissance. Il aime la manifester par les bienfaits jour-et sensibles qu'il répand dans la Ju-ı d'étonner les hommes par des mer-qui auraient ravi l'admiration de leur sans peut-être guérir leur cœur. f aux besoins de l'humanité, il oublie re gloire, et il prend plus de soin à les œuvres de sa puissance, que les s n'en prennent eux-mêmes pour ca-ır faiblesse.

de plus digne de notre étude et de notre vénération, que la morale que Jésus-Christ nous a enseignée, comme le remarquent tous les apologistes du christianisme. Toutes les vérités de la religion naturelle y sont établies et développées d'une manière noble et lumineuse. Toutes celles que l'homme ignorait ou sur lesquelles il ne pouvait former que des conjectures, et qu'il lui importait néanmoins de connaître avec certitude, y sont annoncées et appuyées de preuves auxquelles l'esprit humain ne peut résister, et dans toutes ces vérités il n'en est aucune qui ne s'accorde avec les idées que nous avons de l'Etre suprême, de sa bonté et de sa justice. Le culte est digne du Dieu qui en est l'objet. L'homme y apprend son origine, sa destination et sa fin, ce qu'il doit à son Créateur, à lui-même, à ses semblables; l'homme affligé y trouve sa consolation; l'homme pécheur et repentant, des paroles de vie et de salut qui raniment ses espérances. L'homme avide de bonheur y trouve de quoi remplir ses vastes désirs par les objets offerts à son attente; il y trouve des conseils sages qui le dirigent, des secours puissants qui le fortifient; partout des exemples frappants qui l'encouragent. Voilà ce qu'offre partout la morale de Jésus-Christ.

Morale simple : elle est l'expression vive et lumineuse des vertus pures et sublimes de son âme. Morale sainte, elle est dictée par la sagesse et la justice même. Morale douce et consolante, elle fixe tous nos regards sur l'autre vie, et cependant elle ne ne nous ordonne rien qui ne tende à notre bonheur dans la vie présente. Morale universelle, elle convient à tous les peuples et à tous les climats (56). Morale complète, elle embrasse toutes les vertus et condamne tous les vices. Morale uniforme, toutes ses parties se tiennent, forment un bel ensemble et se prêtent une force mutuelle. Une morale si conforme à la nature de l'homme, et en même temps si sublime et si parfaite, ne méritait-elle pas d'être marquée au sceau de la révélation divine, pour soumettre des hommes dont la dépravation était à son comble?

Avec quelle supériorité la Sagesse éternelle n'a-t-elle pas confondu la sagesse des

suffit de lire l'Evangile avec des disposi-ıites et simples pour reconnaître que la u'on y trouve a nécessairement Dieu pour Elle ne peut avoir qu'une origine céleste, le ne recommande à l'homme que la pra-tout ce qu'il y a de vrai, de tout ce qu'il y a le tout ce qu'il y a de juste, de tout ce qu'il ınt, de tout ce qu'il y a d'aimable, de tout it une bonne réputation, de tout ce qu'il y tu. Saint Augustin a donné en peu de mots de cette morale en l'appuyant des exem-ésus-Christ. « Les hommes, dit-il, « dési-ichesses pernicieuses, Jésus-Christ a voulu ıvre; ils ambitionnent les honneurs et le il n'a pas voulu être roi; ils regardaient breuse famille comme un très-grand bien, ncé au mariage et à l'espérance d'une pos-eur orgueil redoutait les outrages, il en a de toute espèce; une injure leur paraissait insupportable, y en a-t-il une plus sensible que d'être condamné injustement? Ils avaient en horreur les souffrances, il a supporté la flagellation et un cruel supplice; ils craignaient la mort, il l'a subie. Mourir sur la croix leur semblait une mort infâme, il a été crucifié; les choses que nous recherchons avec le plus d'ardeur, il les a rendues méprisables en y renonçant : tout ce que nous évitons injustement et par erreur, il a su l'adoucir en le souffrant. Nous ne pouvons plus pécher qu'en désirant ce qu'il a méprisé, et en fuyant ce qu'il a supporté. Sa vie humaine et terrestre a été la règle et le modèle des mœurs, sa résurrection démontre que rien de la nature humaine ne périt dès que Dieu l'a sauvée; que toute la nature obéit à son Créateur, ou pour punir le péché, ou pour délivrer l'homme, et avec quelle facilité le corps est soumis à l'âme lorsqu'elle-même est soumise à Dieu. »

philosophes, lorsque, revêtue de votre humanité pour nous instruire, elle nous a appris que renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous eussions à vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété?

Jusqu'à Jésus-Christ la raison de l'homme n'avait guère servi qu'à l'égarer et à le perdre. On ne peut voir qu'avec étonnement, dans les plus éclairés des philosophes, la prodigieuse diversité d'opinions, que la vanité avait enfantées sur les objets dont il leur importait le plus d'être instruits. Cette fière raison qui veut tout pénétrer, aussi peu capable de douter avec prudence que de s'assurer de quelque chose avec une pleine certitude, n'éprouva qu'hésitation et embarras tant qu'elle n'eut pour guide que sa propre lumière; trop faible alors pour se soutenir, trop orgueilleuse pour se soumettre, elle ne fit qu'errer au gré de ses visions, et c'est ainsi que l'homme fut puni de la folle espérance qu'il avait conçue de se rendre semblable à Dieu, connaissant le bien et le mal.

Ce n'est donc ni par les vaines recherches, ni par les discours pompeux de la sagesse humaine que l'homme pouvait être élevé à la véritable sagesse, et ce n'est point aussi par de tels moyens que Jésus-Christ a voulu nous y faire arriver. Après s'être fait connaître pour le Fils de Dieu, par la puissance avec laquelle il disposait de la nature, par l'esprit de sanctification qui brillait en lui, et par sa résurrection d'entre les morts; c'est par la foi qu'il a soumis toutes les nations à la vertu de son nom et de sa parole, afin que ce que nous croyons ne fût plus appuyé sur les faibles conjectures de la sagesse humaine, mais sur l'infaillible autorité de Dieu. Et combien par cette doctrine toute divine, cette même sagesse humaine est-elle devenue plus éclairée sur plusieurs points, plus étendue, moins incertaine et moins flottante. Parlant en maître, ordonnant et disposant de tout comme le fils de la maison, Jésus-Christ instruit les hommes avec simplicité de ce qu'ils ont à croire et à pratiquer sans en discuter curieusement avec eux les raisons et les motifs, et sans permettre d'opposer à ses leçons les spéculations d'une vaine science; c'est dans cette simplicité appelée par les apôtres la folie de la prédication, que ce divin législateur nous a fait trouver enfin la lumière qui nous sauve et qui nous manquait.

Tel est en partie le but de la mission de Jésus-Christ; jamais il ne s'est proposé de se former un peuple de philosophes et de discoureurs, mais un peuple saint et fervent dans la pratique des bonnes œuvres; c'est ainsi que Dieu a consommé l'alliance qu'il avait faite avec Abraham, de se donner à nous pour être servi dans une justice et une sainteté digne de lui tous les jours de notre vie.

Rien n'est plus digne de notre admiration que la manière noble et simple avec laquelle Jésus-Christ annonce sa doctrine à l'univers entier. Les prophètes remplis de ... céleste, dirigés par une puissance ... annonçaient aux prévaricateurs ... du Très-Haut. Jésus-Christ ... l'Esprit divin s'empare de lui ... prédit dans les termes les plus ... événements les plus étonnants; ... bouleversement de la nature, ... universel, avec la tranquillité ... qui parlerait d'un événement ... sent qu'il n'a pas besoin de ... atteindre à la hauteur des plus ... tères, et qu'engendré dans le ... saints il voit sans étonnement ... de Dieu La noble simplicité ... nous fait voir qu'il est né au ... veilles dont il nous entretient, ... véritablement le Fils de Dieu, ... n'y a rien de caché dans le ... Père. C'est en employant des ... sibles et des comparaisons ... enseigne les vérités les plus ... tout il tempère son autorité ... Avec quelle bonté ne traite-t-il ... qui le trahit? Il aime mieux ... et l'épouvante dans le cœur ... disciples que de soustraire au ... des motifs de repentir, aucun ... conversion qu'il lui présente. ... pour les hommes n'a point de ... *à moi,* disait-il, *vous tous qui ... êtes dans la peine, je vous soulagerai* ... XI, 28.) Tous les hommes sont ... ser dans cette source de grâces ... Dans ses œuvres, dans ses travaux ... miracles, partout, comme on l'a ... c'est le bonheur de l'humanité ... Mais aussi quelle fermeté, que ... tion ne montre-t-il pas quand ... son Père l'exige! La sainteté du ... elle souillée; avec quel zèle n'en ... pas les profanateurs! Les docteurs ... s'efforcent-ils de séduire le peu... fond leur orgueil, démasque leur ... sie.

Enfin vit-on jamais parmi ... une constance et une magnanimité ... rable à celle que notre divin ... éclater au milieu des opprobres ... ments? Il meurt par le plus hon... par le plus douloureux des sup... trouver ni justice dans ses juges ... dans ses apôtres, ni reconnaissance ... ceux qui devaient lui demeurer ... chés, ni retour du côté d'un ... combla de ses bienfaits, ni ... sible de la part de son Père ... méconnaître et n'avoir que de ... pour lui. Il meurt; mais dans ... sitions, dans quels sentiments ... au milieu des plus grandes ... de la part des pécheurs, il ... bouche pour se justifier, lui ... role aurait confondu et terrassé ... et tous ses juges; tel qu'une ... il se laisse mener sans se plaindre ... destiné à sa mort; attaché à la croix ... tinue son sacrifice comme il l'a ... dans la soumission, la paix et ...

avec quelle charité et quelle tendresse ne prie-t-il pas sur la croix pour tous ceux qui le crucifient! Avec quelle générosité n'accorde-t-il pas le pardon à un scélérat qui confesse ses crimes et qui met en lui sa confiance? Avec quelle complaisance le Père n'exauce-t-il pas ses prières, et n'accepte-t-il pas ses humiliations et ses souffrances? Dans toutes les circonstances de sa vie et de sa mort, tout annonce qu'il est vraiment Dieu, et par conséquent digne de notre admiration et de notre amour.

Que l'incrédulité, malgré tant de vertus et tant de merveilles, se scandalise des ignominies de sa mort, ces ignominies ne sont pas capables d'obscurcir l'éclat de sa divinité. Elles sont consacrées dans les oracles des prophètes; elles sont de son propre choix, il les prédit à ses apôtres dans le plus grand détail, il en fait avec complaisance le sujet de ses entretiens, elles sont l'objet de ses désirs, il les regarde comme l'instrument de ses victoires; enfin ses ennemis n'exécutent jamais rien contre lui qu'au moment et de la manière qu'il juge à propos de leur en laisser le pouvoir et la liberté. Les souffrances qu'il accepte ainsi ne sauraient donc le dégrader; comme fils de l'homme il veut partager nos misères; comme Fils de Dieu il ne rejette que celle du péché qui serait indigne de lui; et c'est pour détruire le péché qu'il subit la mort la plus ignominieuse. Faut-il avoir des yeux bien perçants pour découvrir en lui toute la majesté d'un Dieu à travers le voile des humiliations qui le couvre? Malgré la conspiration formée contre lui, il arrache à ses ennemis l'aveu le plus formel de son innocence; elle est attestée par les remords du disciple qui l'a trahi, par les contradictions des témoins qu'on interroge, par la sentence du juge qui le condamne, et par le témoignage authentique qu'ont été forcés de lui rendre les spectateurs mêmes de son supplice.

Les opprobres qu'il souffre ne servent donc qu'à dévoiler toute la grandeur de son âme, et à nous convaincre que sa patience est invincible, que son obéissance est à toute épreuve, que son amour pour son Père est sans bornes, que sa charité pour les hommes est inépuisable. Il ne tombe dans l'accablement et dans la tristesse que parce qu'il prend notre place vis-à-vis de la justice de Dieu qui exige la punition du péché, que quand il est seul et prosterné devant son Père et qu'il lutte contre lui pour le désarmer. Hors de là et dans le temps même que ses ennemis déploient contre lui toute leur fureur, il leur fait sentir qu'ils ne sont que les exécuteurs des volontés du Très-Haut; c'est après que la perfidie de Judas est consommée, qu'il dit ces paroles remarquables: Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui; il leur donne les preuves les plus éclatantes de son indépendance et de son pouvoir suprême. Il parle de ses disciples et de sa nation, comme lisant dans le cœur et dans l'avenir; une seule de ses paroles renverse les soldats qui le cherchent. Quand ses mains sont clouées à la croix, c'est alors qu'il agite et qu'il remue la terre, qu'il l'ébranle jusque dans ses fondements, qu'il ouvre les tombeaux, qu'il déchire le voile du Temple, et qu'il couvre le soleil d'un nuage qui devient un phénomène inexplicable aux yeux de la gentilité. Le haut cri qu'il a jeté en mourant annonce à l'univers que c'est volontairement et de lui-même qu'il a remis son âme entre les mains de son Père, et tous ces prodiges réunis n'obligent-ils pas la raison à conclure avec le centenier, que cet *homme était véritablement le Fils de Dieu?* (*Matth.* XXVII, 54.) Le tombeau qui engloutit tous les projets humains amène l'exécution des siens; le tombeau qui est l'écueil de la gloire des hommes, devient le théâtre de la sienne. Il meurt, et les puissances infernales sont vaincues; la cédule où notre condamnation était écrite est effacée, le règne du péché est détruit, celui de la justice commence. Il ne lui reste plus que de s'élancer victorieux dans le séjour de l'immortalité, d'y reprendre sa place à la droite de son Père, et de conduire son Eglise en la faisant participer aux mérites infinis de sa mort, d'acquitter enfin au dernier jour la promesse qu'il a faite aux justes de les récompenser, et d'accomplir les menaces tant de fois répétées dans les livres saints contre les contempteurs de sa loi. » Voilà le Dieu fait homme, le Verbe divin incarné, Jésus-Christ.

VERTUS. — La divinité de Jésus-Christ éclate principalement dans les vertus surhumaines qu'il est venu apporter au monde, et dont il a le premier et le seul donné l'exemple, en les pratiquant dans leur perfection absolue. Vertu veut dire force. Ce qui manque surtout à l'homme, c'est la force : aussi rien ne le subjugue davantage. Le caractère le plus élevé de la force dans l'homme, c'est de dominer son corps, de le régir en maître, et de braver la douleur et la mort. L'antiquité nous en offre de mémorables exemples, et les gymnosophistes, les faquirs de l'Inde sont évidemment ceux qui ont porté le plus haut cette pratique de la mortification et de la pénitence, qui asservit les sens et accepte courageusement la souffrance et la mort. Mais là s'arrête la force, la vertu purement humaine. Jésus-Christ seul nous transporte d'un coup dans des régions divines, en nous ouvrant l'horizon des vertus surhumaines. Le grand ressort des vertus purement humaines, c'est la gloire, l'estime, les applaudissements et la vénération des hommes, qui, en exaltant l'amour de nous-mêmes, nous rendent capables des plus rudes efforts. Jésus-Christ commence par supprimer complétement ce premier mobile, et fait de cette suppression même la base de toute vertu. Cette force si nouvelle, qui n'emprunte plus rien au dehors, c'est l'humilité, l'abnégation, l'amour de l'obscurité, des mépris et des opprobres, la patience, l'obéissance, le renoncement, la négation de nous-mêmes. Evidemment cette force est surhumaine, puisqu'elle consiste à s'élever au-dessus de soi-

même, au-dessus de sa propre nature. Elle est divine, car au-dessus de la nature de l'homme il n'y a plus que celle de Dieu. Jésus-Christ, qui seul l'a apportée au monde, est donc Dieu.

Dans l'homme, la force est exclusive de l'amour. L'amour l'amollit, l'affaiblit en le dilatant; la force l'endurcit en le concentrant sur lui-même. En Jésus-Christ, au contraire, la force et l'amour se fondent en un seul tout inséparable et indivisible, qui est la charité, simultanément force ou vertu et dilection ou amour. Dans l'homme, l'amour exclut la chasteté, parce qu'il est toujours charnel à sa racine, quelque forme spirituelle qu'il essaye de revêtir. En Jésus-Christ, au contraire, l'amour, toujours ineffablement chaste, séraphique et virginal, implique nécessairement la pureté, et réciproquement, parce qu'il est toujours spirituel à sa racine, lors même qu'il se manifeste dans l'ordre des choses les plus matérielles. A ce point de vue encore, la vertu apportée au monde par Jésus-Christ a donc un caractère évidemment surhumain, puisqu'au lieu d'être bornée, finie, et partant exclusive comme tout ce qui est créé, elle est au contraire de sa nature inexclusive et infinie comme l'incréé, elle est divine. Jésus-Christ, qui seul nous l'a révélée, est donc Dieu.

La vertu chrétienne, simultanément amour et force, embrasse Dieu en l'humanité et l'humanité en Dieu; elle est une dans son universalité, et c'est là son troisième caractère divin. L'anachorète indoue méprise et nie l'humanité, pour s'absorber et s'anéantir en Dieu; le culte gréco-romain outrage et nie Dieu, pour faire l'apothéose de l'humanité et la déifier. La charité chrétienne aime Dieu dans tout homme, dans toute créature, et aime tout homme en Dieu. C'est le cachet, le signe inimitable de la vertu de ses saints, qu'ils se nomment saint Jean, saint Paul, saint Antoine, saint Benoît, saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, sainte Elisabeth de Hongrie, ou saint Jean de Dieu, saint Vincent de Paul et Fénelon. Cette vertu a donc le caractère surhumain de l'infini, qui seul embrasse tout; elle est évidemment divine. Jésus-Christ, qui l'a apportée au monde, est donc Dieu.

Ces vertus divines, il les a pratiquées lui-même dans toute leur perfection absolue. Où est l'humilité qui puisse égaler celle du Dieu fait homme, qui trente ans reste l'obscur charpentier de Nazareth, inconnu du monde entier? Où est l'abnégation, le sacrifice qui puisse, sans blasphème, être comparé à celui du Calvaire? Où est, même parmi les anges, l'ineffable virginité et le céleste amour qui puissent approcher de l'amour virginal et infini du Fils de Marie? Qui a jamais ainsi aimé Dieu en l'humanité et l'humanité en Dieu? La charité n'a qu'un nom divin : c'est celui du Christ, parce que le Christ, son suprême révélateur, est Dieu.

Nul homme ne peut transmettre la vertu de sa force et de sa vie, si ce n'est de son vivant, à quelques rares amis, pour ... presque insensible et à un deg... appréciable. Jésus-Christ seul ... dessus de toutes ces conditions ... tière, de l'espace et du temps, ... conditions de l'humanité, et tran... de sa vertu vivante, après sa mor... de son sépulcre, à des millions ... d'hommes, depuis près de deux ... à un degré tellement éclatant, que ... deviennent plus que des hommes ... héroïques, planant au-dessus d... comme l'aigle au-dessus de la ... puissance infinie que rien n'a... borne, qui embrasse à la fois ... temps tous les âges, tous les ... les créatures, est le caractère in... pable de la divinité. Jésus-Chr... possède cette puissance surhu... donc Dieu.

L'homme ne saurait jamais ... cette puissance que par des moyens ... Le premier de ces moyens est ... or Jésus-Christ le rejette, et ... disciples qu'à devenir pauvres ... simples comme de petits enfants ... de ces moyens est le pouvoir ... que : or Jésus-Christ le repousse ... pour ne pas être roi. Le trois... moyens est la force : Jésus-Chr... matise et la flétrit, et la laisse ... saires. Enfin, le quatrième de ... est la richesse : Jésus-Christ e... ne possède quoi que ce soit sur ... fait à ses disciples une loi de ... priation absolue. A la science ... humilité; au commandement, ... et l'obéissance; à la force, ... richesse, la pauvreté volontaire ... dant, en rejetant tous les moyens ... et en prenant toutes les voies ... ne sont que des obstacles, il con... coup le monde, le tient sous ... souverain et s'en fait adorer dep... siècles. Evidemment, c'est là ... dépassant toutes les forces hu... œuvre divine; et celui qui seul a ... cevoir et pu la réaliser, celui-... ment Dieu.

Ainsi, les vertus apportées ... par Jésus-Christ, divines dans ... et leur essence, divines dans la ... perfection où le Christ les a ... divines dans leur puissance de ... comme dans leur principe ... forment un triple ordre de pre... divinité de Jésus-Christ.

VIE INTIME DE JESUS-CHRIST ... ce titre le R. P. Lacordaire ... majesté, toute la beauté, toute ... du caractère divin de Jésus-Chr... comment sa droiture et sa sincé... dessus, non-seulement de toute ... mais même de tout soupçon. Or, ... disciples, devant le peuple ... vant le tribunal du grand prê... Christ s'est proclamé Dieu : ... Depuis dix-neuf siècles l'humanité ... re saisie d'une admiration sans ...

caractère divin, a cru en la divinité du Christ et l'adore comme Dieu. En plein XVIIIe siècle, l'un des philosophes les plus célèbres de l'incrédulité, Jean-Jacques Rousseau, reconnaissait hautement cette divinité; et de nos jours, sur son rocher d'exil, le plus grand capitaine des temps modernes la proclamait à son tour. Qui donc oserait démentir à la fois et l'affirmation formelle de Jésus-Christ et la croyance de dix-huit siècles de l'humanité et la parole des plus puissants génies? Mais laissons parler l'illustre orateur lui-même: Un jour, à Césarée de Philippes, Jésus-Christ interroge ses disciples en cette manière: *Qu'est-ce que les hommes disent qu'est le Fils de l'homme? Mais, répondent-ils, Jean-Baptiste ou bien Jérémie, ou bien Elie, ou bien l'un des prophètes. Et vous, reprend Jésus-Christ, que dites vous que je suis? Alors Simon-Pierre lui dit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* Jésus-Christ, loin de repousser cette parole comme un blasphème, l'accepte comme une vérité qui le ravit, et il répond à Pierre : *Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est aux cieux.* Et il ajoute aussitôt comme récompense de la foi de son disciple : *Je te dis à mon tour que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (*Matth.* XVI, 13-18.)

Ainsi, à ses disciples, Jésus-Christ se présente comme le Fils de Dieu, non pas comme le Fils de Dieu dans le sens où nous le sommes tous, mais comme le Fils de Dieu dans le sens vrai et propre, sans quoi il n'eût pas témoigné à son apôtre, en termes aussi singuliers par leur énergie, la joie qu'il ressentait de sa confession. En d'autres circonstances, d'ailleurs, il s'exprime encore plus clairement avec eux, s'il est possible. Philippe lui dit : *Seigneur, faites-nous voir le Père, et cela nous suffit.* Jésus-Christ s'indigne de sa question et lui répond: *Quoi! je suis depuis si longtemps avec vous, et vous ne me connaissez pas? Philippe, celui qui me voit, voit aussi le Père; comment peux-tu dire: Faites-nous voir le Père? Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi?* (*Joan.* XIV, 8-11.) Et dans une autre occasion voulant toujours exprimer davantage sa filiation divine, il disait à un disciple encore incertain : *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné pour lui son Fils unique... Celui qui croit en lui n'est pas condamné; mais celui qui n'y croit pas est condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu.* (*Joan.* III, 16-18.) Jésus-Christ se posait donc comme le Fils de Dieu, sans pareil et sans second, en un sens si étroit qu'il était dans son Père et que son Père était en lui, et que le voir c'était voir son Père.

Voilà pour les amis et les disciples. Mais au delà des amis et des disciples, il est un autre tribunal où il faut que toute doctrine nouvelle se présente, c'est le peuple. Après avoir parlé en secret à ceux que l'on a choisis, il faut sortir de sa chambre, paraître en public, parler à des hommes de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, à des hommes qui n'ont pas reposé sur la poitrine du Maître, qui n'ont pas reçu l'éducation de l'amitié, qui ne savent pas ce qu'on leur veut, qui opposent à la parole doctrinale mille passions mêlées à mille préjugés: Jésus-Christ l'a fait; il a entendu mugir la foule autour de lui, et ne s'est pas étonné du compte qu'il avait à lui rendre. *Jusqu'à quand,* lui crie-t-on, *tiendrez-vous notre âme en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-nous-le ouvertement.* Jésus-Christ leur répond : *Je vous parle et vous ne me croyez pas; pourtant les œuvres que j'ai accomplies au nom de mon Père rendent témoignage de moi.* (*Joan.* X, 24, 25.) *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un.* (*Ibid.*, 30.) A ce mot, qui dit tout, les Juifs ramassent des pierres pour le lapider, et Jésus leur dit : *Je vous ai montré beaucoup d'œuvres de mon Père; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous?* Les Juifs répondent : *Pour aucune de vos bonnes œuvres, mais à cause du blasphème, et parce que, étant homme, vous vous faites Dieu.* (*Ibid.*, 32, 33.) Le langage de Jésus-Christ, tel qu'il le tenait au peuple pour lui apprendre l'origine et la mission de son nouveau maître spirituel, était donc un langage exempt de toute contrainte et d'obscurité. Il lui disait sans crainte cette parole terrible: *Ego et Pater unum sumus.*

Mais au-dessus du peuple, masse confuse, dont la voix est la voix de Dieu et aussi la voix du néant; au-dessus du peuple, qui est à la fois la plus grande et la moindre autorité, s'élèvent dans le calme, la vigilance et le respect de soi-même, la plus haute représentation du droit et de la vérité. Chaque nation a quelque part une magistrature suprême qui rassemble en elle la gloire et la lumière du pays, et c'est là que finit par comparaître toute doctrine qui a revendiqué l'empire en faisant une violence apparente et réelle aux traditions reçues. Jésus-Christ ne pouvait échapper à cette loi générale de l'ordre humain. Il est cité devant le conseil des anciens, des prêtres et des princes de la Judée. Après des témoignages plus ou moins inconsistants, enfin le grand prêtre veut mettre la question où elle est; il se lève et adresse à l'accusé cette solennelle adjuration: *Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu.* (*Matth.* XXVI, 63.) Jésus-Christ, sans s'émouvoir, lui répond en deux mots : *Ego sum;* « *je le suis.* » Et il ajoute immédiatement, pour confirmer son aveu par la majesté du discours: *Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel.* (*Marc.* XIV, 62.) Alors le grand prêtre déchire ses vêtements: *Qu'avons-nous besoin de témoins,* s'écrie-t-il, *vous venez d'entendre le blasphème; qu'en pensez-vous.* (*Ibid.*, 63, 64.) Et tous le jugent digne de mort. On le mène au président romain, qui, ne trouvant pas de

motif à sa condamnation, veut le renvoyer; mais les princes du peuple insistent : *Nous avons une loi, et selon la loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu.* (*Joan.* xix, 7.) Pilate entend si bien la chose que son oreille romaine et par conséquent religieuse se dresse ; il tire à part Jésus-Christ et lui demande avec frayeur d'où il est : *Unde es tu ?* (*Joan.* xix, 9.) Jésus-Christ se tait ; il confirme par son silence tout ce qu'on l'accuse d'avoir dit de lui-même, et ce qu'il a dit en effet. Le peuple, spectateur de son supplice, comprend sa condamnation dans le sens où elle a été portée ; il l'insulte jusque dans la mort par ces dérisions significatives : *Vah, toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ; descends de la croix, si tu es le Fils de Dieu.* (*Matth.* xxvii, 40.) Et quand les ténèbres couvrent la terre, quand les rochers se fendent, quand le voile du temple se déchire et que toute la nature avertit l'humanité que quelque chose de grand se passe là, les spectateurs et le centurion romain se frappent la poitrine en disant : *Celui-là était vraiment le Fils de Dieu.* (*Ibid.*, 54.) Et saint Jean l'apôtre termine son Evangile par ces paroles : *Ces choses sont écrites pour que vous croyiez que Jésus est le Christ Fils de Dieu.* (*Joan.* xx, 31.)

Ainsi, devant ses amis, devant le peuple, devant les magistrats, dans sa vie, dans sa mort, partout Jésus-Christ se proclame le Fils de Dieu, Fils unique, Fils égal à son Père, un avec son Père, étant en son Père, et son Père étant en lui. C'est là le témoignage qu'il rend de lui-même, sa réponse à la fantastique interpellation : *Quid dicis de te ipso ?* (*Joan.* i, 22.) Et quelle réponse ! Quoi ! un homme, un être de chair et d'os, qui n'a pas seulement devant lui les faiblesses de la vie, mais les faiblesses de la mort, un homme ! il ose se dire Dieu ! c'est la première fois dans l'histoire. Aucun personnage historique, avant et après, ne s'est posé comme Dieu. L'idolâtrie avait mille dieux ; mais elle avait un dieu suprême dont nul autre n'était l'égal, et lorsque la flatterie la plus lâche décernait l'apothéose à des empereurs convaincus de tout crime par leur vie et de tout néant par leur mort, nul ne voyait, dans l'encens offert à leurs cendres, qu'une figure poétique, une dernière adulation de la servitude envers la tyrannie. Mahomet, venu pour remplacer le règne des idoles, ne s'est pas dit Dieu, mais un simple envoyé de Dieu. Et si nous voulons remonter plus haut que l'idolâtrie dans la recherche des plus altières impostures, nous ne découvrirons au fond de l'Inde que des narrations sans corps, des siècles sans date, un abîme informe, où notre œil ne découvrira point un mortel authentique assez hardi pour s'être dit Dieu formellement et sans phrases, par ces deux ineffables mots : *Ego sum.* L'homme n'est pas capable d'un si courageux mensonge ; c'est une trop forte extravagance d'invraisemblance.

C'est aussi une extravagance d'inutilité : car à quoi bon ? Que peut servir ... ner pour Dieu ? Vous voulez ... fonder un empire. C'est une ... maine, et je conçois que vous ... siez pas comme philosophe ; ... que connaît l'histoire sait qu'e... comme philosophe, on est sûr ... sur son piédestal. Un homme ... l'ambition ne se posera donc ... Dieu est la pierre angulaire ... qui doit durer. Son nom, même ... l'imposture, est un ciment effica... naturel qu'avant et après ... Christ se donnât pour envoyé ... hommes ont souvent accepté ... croient volontiers à l'interventi... vinité dans les affaires humaines ... trompée à cet égard dans l'ap... l'est jamais quant à la réalité ... dence éternellement attentive ... Jésus-Christ, en se disant l'hom... eût donc dit quelque chose de ... ble et d'utile, mais le titre ... l'apothéose de soi par soi, n'... ses projets que des difficultés ... désormais soutenir dans tous ... personnage de l'infini ; il fallait ... mort même, il ménageât des ... nature divine, et que son tomb... lui comme l'éternité. Était-ce ... faisable ?

Ajoutez une troisième consi... lative à l'état des croyances re... les Juifs. Ce peuple n'avait dans ... seul dogme explicite ; tous les ... qu'il les possédât dans ses tradi... comme voilés, et manquant ... nité de Dieu, gravée en tête ... Sinaï, était pour lui le dogme ... lence, celui qui rappelait et ... tous les autres, tels que la créa... de l'homme, l'immortalité de l'â... cher, même de loin, c'était tou... au Sinaï, à tous les souvenirs ... toutes ses habitudes, à tous ses ... Jésus-Christ, en prenant le titre ... Dieu, même sans rompre l'u... n'entrait pas naturellement dans ... de ce peuple, accoutumé par s... et par ses prophètes à ne con... Dieu qui l'avait tiré de l'Ég... avait répété si souvent : *Je suis ... tu n'en adoreras point d'autr...* (*Exod.* xx, 2, 3.)

Si donc Jésus-Christ disait faux ... pour Dieu, il s'était créé sans ... plicables difficultés.

Mais enfin laissons ces réfle... naires, et voyons où nous en ... vie que nous étudions. Quelques ... Jésus-Christ de ne pas se dire ... dit Dieu : voilà le fait. Avant ... s'il disait vrai, une question ... présente, celle de savoir, ... Dieu, il croyait ce qu'il disait ... mation et la réalité, entre ... place la question de la bonne ... sincérité. Jésus croyait-il ... Était-il convaincu de ce dogme ...

isait la base de son enseignement, et lequel il est mort? Etait-il sincère, ou pardonnez-moi l'expression, était-il be? Nous ne pouvons plus faire un pas sa vie avant que ce doute ne soit éclairci. manité tout entière, sans distinction de s, de lieux, de peuples, de lois, de rens, se partage en deux lignées où chamarque lui-même sa place : la lignée ourbes et la lignée des sincères; mais règne se trahit tôt ou tard lui-même, sincérité est pour l'homme un bien honore, pour l'erreur un arome qui la moins amère, pour la vérité une coue qu'on y recherche d'abord. Sachons avant tout si Jésus-Christ porte cette onne, s'il est oint de cet arome, s'il a onneur sans lequel il n'y en a point. n penser? Faut-il que nous le rangions la lignée des fourbes ou dans la lignée incères? Etait-il de ceux qui ont couleur ambition de voiles sacrés et hypos, ou bien de ceux qui ont préféré à même au succès, l'honneur d'une pasans tache, et qui ont pris pour devise vise des Machabées : *Moriamur in simplinostra!* « *Mourons plutôt dans notre licité!* » (*I Mach.* II, 37.) st là la question.

tte question se décide par le caractère homme, et, dès lors, je pourrais dire la cause est jugée en faveur de Jésusst. Car aucune figure plus vénérable ne levée sur l'horizon de l'histoire; le simours du temps l'a mise au-dessus de en ne laissant rien paraître qui pût en cher. De l'aveu de tous, même de qui ne croient pas en lui, Jésus-Christ homme de bien, un sage, un élu, ncomparable caractère. Il a fait de si es choses, des choses si saintes, que nemis mêmes rendent à tout moment nage à son œuvre et à sa personne. a pu entendre, il est vrai, au dernier , un écrivain qui avait pris pour deen le désignant : *Ecrasez l'infâme!* cette parole n'a pu franchir le siècle avait prononcée; elle s'est arrêtée, lante, aux frontières du nôtre; et, deaucune bouche humaine, même parmi qui ne se sont pas respectées, n'a osé r cette parole d'une guerre impie. st demeurée sur la tombe de celui qui dite le premier, et elle y attend, après ement d'une postérité qui est déjà vee jugement plus sévère encore de la ité à venir.

pourrais donc m'arrêter là, puisque est au-dessus d'un jugement univerque toute démonstration pâlit devant préciation qui fait partie du sens comles hommes.

telligence du Christ a pour don et igne ce que nous appelons le sublime. et, le sublime est l'élévation, la pror et la simplicité fondues ensemble eul jet. Or, toutes les pensées, toutes roles du Christ portent ce cachet. Le e y est comme naturalisé et continu. Aussi l'Evangile, qui en est l'histoire, est un livre unique au monde et absolument inimitable. Quelle profondeur dans son incroyable simplicité! quelle simplicité dans son incroyable élévation! « Bienheureux les pauvres d'esprit, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, bienheureux les miséricordieux, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Vous serez heureux lorsque les hommes vous maudiront, vous persécuteront et diront toute sorte de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie. » Toutes nos idées sur le bonheur sont bouleversées de fond en comble par ces trois lignes; l'âme est ravie de la terre par ces quelques mots sublimes. « Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde. Qu'ainsi votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père, qui est dans les cieux. Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche. Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Que votre main gauche ne sache pas le bien que fait votre main droite. Remettez aux hommes leurs offenses, et votre Père céleste vous remettra les vôtres. Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, mais dans le ciel. Ne vous inquiétez point de votre vie, comment vous mangerez; ni de votre corps, comment vous le vêtirez. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Ne jugez point et vous ne serez point jugés. Pourquoi voyez-vous un fétu dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous point une poutre dans votre œil? Tout ce que vous voudrez que les hommes vous fassent, faites-le leur, car c'est la loi et les prophètes. Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. Que celui qui veut être le plus grand et le premier parmi vous soit le serviteur et l'esclave de tous. Celui qui cherche sa vie la perdra, et celui qui perd sa vie pour l'amour de Dieu, la sauve et la garde pour l'éternité. Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se nie, renonce à lui-même et à tout de ce qu'il possède, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Aimez Dieu de tout cœur, de toute intelligence et de toute vertu et aimez le prochain comme vous-même. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Quelles pages sublimes! Deux mille ans n'ont rien épuisé de leur profondeur infinie et de l'élévation sans bornes de leur inconcevable simplicité. Ces simples paroles ont transfiguré le monde et les siècles; en s'ajoutant aux siècles, elles n'en font que révéler la grandeur. L'intelligence, qui les a répandues sur l'humanité, avait donc reçu de Dieu le don de la sublimité continue, ou plutôt elle était l'intelligence divine elle-même.

Dans tous les hommes l'esprit se développe

et se nourrit aux dépens du cœur : qui pense beaucoup, perd la faculté d'aimer. En Jésus-Christ au contraire le cœur est infini comme l'intelligence, et l'amour est profond comme la pensée. « Il a porté, » dit le P. Lacordaire, « la puissance d'aimer jusqu'à la tendresse, et à une tendresse si neuve qu'il a fallu lui créer un nom, et qu'elle forme un genre à part dans l'analyse des sentiments humains, je veux dire l'onction évangélique. Jésus-Christ a été tendre pour tous les hommes ; c'est lui qui a dit d'eux cette parole : *Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait* (*Matth.* xxv, 40) ; parole qui a mis au monde la fraternité chrétienne et qui chaque jour encore enfante l'amour. Il a été tendre pour les pécheurs ; il s'asseyait à leur table, et lorsque l'orgueil doctrinal lui en faisait le reproche, il répondait : *Je ne suis pas venu pour ceux qui se portent bien, mais pour ceux qui sont souffrants.* (*Matth.* ix, 12.) S'il aperçoit un publicain monté sur un arbre pour le voir, il lui dit : *Zachée, hâte-toi de descendre, il faut qu'aujourd'hui je loge dans ta maison.* (*Luc.* xix, 5.) Si une femme pécheresse s'approche et se hasarde jusqu'à verser des parfums sur sa tête, au grand scandale d'une nombreuse assemblée, il la rassure par cette immortelle allocution : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* (*Luc.* vii, 47.) Si on lui présente une femme adultère, pour obtenir une sentence qui le compromette par sa douceur même, il répond : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* (*Joan.* viii, 7.) Il a été tendre pour sa patrie ingrate et parricide, et voyant de loin ses murailles, il pleurait en disant : *Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu.* (*Matth.* xxiii, 37.) Il a été tendre pour ses amis, jusqu'à laver leurs pieds et permettre à un tout jeune homme de reposer sur sa poitrine dans un des moments les plus solennels de sa vie. Même dans le supplice il a été tendre pour ses bourreaux, et élevant son âme pour eux vers son Père, il disait : *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* (*Luc.* xxiii, 34.) Aucune vie d'ici-bas ne présente un tel tissu de lumière et d'amour. Chaque parole de Jésus-Christ est un accent de tendresse et une révélation sublime ; au même moment où il nous ouvre l'infini par son regard, il nous presse de ses deux bras sur son sein. On croit s'envoler par la pensée, on est retenu par la charité.

Et, chose qu'il ne faut pas oublier de dire, la tendresse de Jésus-Christ, quoique sans bornes, est d'une virginité sans tache. Il est difficile à ceux qui ont reçu une âme propre aux choses de l'amour de contenir ce don précieux dans une chaste limite ; c'est l'objet d'un combat souverain, où l'on serait tenté quelquefois de regretter le don ou de souhaiter dans son usage plus de liberté. Jésus-Christ ne semble pas connaître cette peine ; il porte son amour dans un vase si pur, que l'ombre même du doute n'approche pas de son cœur, et que dix-huit siècles d'une postérité qui a cherché ses fautes, n'ont pas osé dire une parole de soupçon contre sa vertu. Le caractère de sa tendresse est d'être ineffablement chaste.

Reste une chose, pour achever l'appréciation du caractère de Jésus-Christ et conclure ensuite de son caractère à sa sincérité. Une intelligence sublime, un cœur tendre ne suffisent pas pour constituer une volonté capable de grandes résolutions. La volonté est un monde à part, où la faiblesse, en dépit de nos vues et de nos sentiments, tient trop souvent le gouvernail. Le caractère de Jésus-Christ, sous ce rapport, est la certitude absolue de soi-même. Nul plus que lui ne s'était proposé un plus difficile dessein ; il voulait être reconnu comme Dieu, aimé comme Dieu, servi comme Dieu, adoré comme Dieu ! il semble que la volonté dut quelquefois fléchir sous un si lourd fardeau, et que du moins Jésus-Christ devait recourir à tous les moyens humains capables d'assurer le succès d'une aussi gigantesque ambition. Il n'en est rien, Jésus-Christ a méprisé tous les moyens humains, ou plutôt il s'en est abstenu.

La politique compte au premier rang de ces moyens. Elle est l'art de saisir dans un moment donné la tendance des esprits, d'assembler des opinions et des intérêts qui recherchent satisfaction, de pressentir ce que veut un peuple sans qu'il en ait toujours lui-même une conscience exacte ; de se poser, à l'aide des circonstances, comme son représentant naturel, et de le pousser un jour sur une pente qui nous emportera avec lui pour cinquante ans. Telle est la politique, art illustre, dont on peut user pour le bien et pour le mal, et qui est la source des vicissitudes heureuses et malheureuses parmi les nations. Jésus-Christ était admirablement placé pour se faire l'instrument d'une révolution qui eût servi ses desseins religieux. Le peuple, dont il était issu, avait perdu, avec le joug des Romains, les restes de son antique nationalité ; la haine de Rome y était au comble, et chaque jour les déserts et les montagnes de la Judée voyaient se former des bandes libératrices sous le commandement de quelque patriote pourvu de hardiesse ou de considération. Ces mouvements étaient secondés par des prophéties célèbres qui avaient annoncé de longue main au peuple juif un chef et un Sauveur. Le rapport de ces idées et de ces intérêts avec le nouveau royaume dont Jésus-Christ annonçait la venue prochaine, était manifeste. Cependant, loin d'y conniver, et de s'en servir, il les foule aux pieds. On lui demande pour le sonder, s'il faut payer le tribut à César ; il se fait apporter une pièce de monnaie, et s'informant de qui en est l'image et l'inscription, il répond ensuite froidement : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* (*Matth.* xxii, 21.) Il va plus

. Il annonce la ruine temporelle de sa)n; il parle contre le temple, objet de la iration religieuse et patriotique des Juifs, prédit ouvertement qu'il n'en restera pierre sur pierre; ce qui fut cause qu'on ea ce grief parmi les accusations portées re lui devant la souveraine magistrature. . doctrine, très-favorable au peuple et petits, était de nature à lui concilier une de popularité, ce qui est un ressort irable pour les révolutions. Il obtint en de l'ascendant sur le peuple, jusque-là n veut l'élire roi d'Israël; mais il s'en- pour éviter cet honneur, et brise entre iains une arme que le vulgaire des grands mes eût estimée un don et un aveu du ciel. rès la politique vient la force, qui en n appendice, mais que l'on peut consi- r en dehors des causes qui la communi- t ordinairement. Jésus-Christ n'a rien à cœur que d'éloigner ses disciples d'y e et d'en user. Il les envoie, dit-il, comme gneaux; il leur annonce toutes sortes ictions, sans leur donner d'autres secours la patience, la douceur et l'humilité. Si, ieux de ses leçons, ils veulent appeler u du ciel sur une ville qui ne les avait eçus, il leur reproche de ne pas connaître re de quel esprit ils sont. (*Luc.* IX, 55.) moment de son arrestation, lorsqu'il rait se défendre, et qu'un apôtre tire e, Jésus-Christ lui dit: *Remets ton épée le fourreau, car quiconque tirera l'épée a par l'épée.* (*Joan.* XVIII, 11.) Tandis l'autres doctrines demanderont à la vic- une sanction, insensées qui ne savent ue la victoire est mobile et la conscience iable, Jésus-Christ choisit la croix pour tendard, et proteste contre tous les suc- e la force par le succès de son supplice. néglige pareillement la science et la sophie, ces moyens plus nobles et plus de donner la conviction. Il s'entoure teliers au lieu de s'entourer de savants, tant l'apparence même d'une organisa- cientifique et philosophique de sa doc- il la communique par des paraboles s sentences détachées. Il laisse à ses les et à son Eglise, le soin futur d'y des raisonnements et d'en ordonner ; les parties.
in, l'habileté même la plus vulgaire lui e inconnue; il fait de sa mort, du où il aura reçu d'elle un si terrible à sa divinité, et où il ne sera plus là soutenir les siens, il fait, dis-je, de sa un piége à la foi de ses disciples en romettant de ressusciter, et en rappor- t confirmation de toute sa vie à cette ve qui ne peut finir, s'il n'est pas Dieu, ar une ignoble supercherie ou un écla- 3menti.
e connais pas d'autres moyens humains ader quelque chose ici-bas que ceux viens de faire mention: la politique, la la science, la philosophie, l'habileté. Christ s'est abstenu de tous sans excep- et cependant il n'a pas manqué une heure, un seul instant, de confiance en lui-même, de certitude absolue de soi. C'est même l'abstention des moyens humains qui prouve au dernier degré son inébranla- ble résolution et l'énergie toute puissante de sa volonté. Pourtant on ne fait rien sans moyens, sans instruments. Quel était donc le moyen ou l'instrument de Jésus-Christ? Ah! quel il était? Ne le voyez-vous pas? C'était lui-même, sa force intime, la convic- tion qu'il avait au dedans de lui, la posses- sion sûre de son essence. Les hommes trem- blent, parce qu'ils se voient; Jésus-Christ ne tremblait pas, parce qu'il se voyait aussi. Il savait que sa parole toute simple était *la voie, la vérité et la vie* (*Joan.* XIV, 6); il la semait à tout venant, comme le laboureur sème le blé. Le laboureur aussi n'a pas besoin de la politique, de la force, de la science, de la philosophie, de l'habileté; il a le blé, la terre et le ciel; il ouvre la main et jette la vie. Et pendant que la politique humaine va son train, que la force bat la force, que la science use la science, que la philosophie d'aujourd'hui enterre la philoso- phie d'hier, et que l'habile est pris dans ses propres filets, le froment tombé de la main de Dieu dans la main de l'homme, et de la main de l'homme dans le sein de la terre, le froment pousse, croît, verdit, mûrit; on le cueille, on le mange et l'humanité vit! Ainsi, faisait Jésus-Christ; ainsi fait quicon- que croit fermement tenir de Dieu la vérité; il en vit d'abord, il la sème ensuite, et le monde, qui est le champ (*Matth.* XIII, 38), le monde en vit à son tour.

Resumons-nous. Voici le caractere de Jé- sus-Christ, tel que l'Evangile nous l'a révé- lé : sous le rapport de l'intelligence, subli- mité continue, sous le rapport du cœur, tendresse chaste et ineffable; sous le rapport de la volonté, certitude absolue de soi- même. Or, ce caractère est incompatible avec le vice ignoble que je n'ose plus même nommer, tant il est loin déjà de votre pen- sée. Jésus-Christ était sincère, parce qu'il était un sublime esprit; il était sincère, parce que son cœur s'est ouvert sur les hom- mes comme un sanctuaire de tendresse et de chasteté; il était sincère, parce qu'il avait la certitude absolue de lui-même, parce qu'il avait foi dans sa parole, parce qu'il croyait en lui. Jésus-Christ, comme l'Evan- gile, qui n'est autre que lui, Jésus-Christ était la sincérité même, et le charme, si fort qu'on éprouve en le regardant et en l'écou- tant, vient de la lucidité intime de sa phy- sionomie, qui le laisse passer tout entier au dehors tel qu'il est.

Eh bien! me direz-vous, Jésus-Christ était sincère, quoi de plus? tant d'autres l'ont été. Un moment, vous n'y pensez pas. Jésus- Christ était sincère, croyait ce qu'il disait; or, il disait qu'il était Dieu; il l'a dit à ses dis- ciples et à ses amis, il l'a dit au peuple, il l'a dit à la magistrature suprême de son pays; il a été condamné et il est mort pour cette affir- mation : donc il croyait qu'il était Dieu. Mais il ne pouvait pas le croire s'il ne l'était pas, parce qu'il est impossible de se tromper sur

un fait de conscience tel que celui de sa propre personnalité, à moins d'être fou; car Jésus-Christ n'était pas fou et il était sincère : donc il était Dieu. Ici, par une exception qui tient à la nature même de la chose, la question de sincérité se confond avec la question de la réalité. Et ce n'est point une découverte de ma part, une vaine recherche de mon esprit. Il y a longtemps que l'Evangile, en établissant dans l'esprit de ceux qui le lisent attentivement la sincérité de son héros, en persuade la divinité sans autre argument. Tandis que l'Eglise catholique, fille et épouse de Jésus-Christ, démontre la divinité de son fondateur par la divinité de son propre caractère à elle, l'Evangile, travaillant autrement, prouve aux enfants de l'Eglise la divinité de celui qui l'a fondée.

Cette divinité, les plus incrédules eux-mêmes l'ont confessée. Rappelons-en deux exemples célèbres. Pendant que le dix-huitième siècle outrageait à plaisir le Fils de Dieu, il se trouva dans le sein même du collége qui l'attaquait, un homme ne croyant pas plus que les autres, plus célèbre que tous, un seul excepté, et qui eut par-dessus eux le privilége d'avoir des mouvements sincères. Dieu le voulait ainsi pour ne pas laisser son nom sans témoignage parmi ceux-là mêmes qui travaillaient à détruire son règne. Cet homme donc au comble de sa gloire, initié par l'étude aux siècles passés, et par sa vie au siècle dont il était un ornement, eut à parler de Jésus-Christ dans une profession de foi où il voulait résumer tout ce que ses méditations sur les choses religieuses avaient laissé de doutes et de certitudes dans son esprit. Après avoir traité de Dieu d'une manière digne, quoique confuse, il en vint à l'Evangile et à Jésus-Christ. Là, cette âme flottante entre l'erreur et la vérité perdit tout à coup son hésitation, d'une main ferme comme celle d'un martyr; oubliant son temps et lui-même, le philosophe écrivit la page d'un théologien, une page qui devait être le contre-poids du blasphème : *Ecrasez l'infâme*, et qui se termine par ces paroles que toutes les voûtes de la chrétienté répéteront jusqu'au dernier avénement du Christ : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

On pouvait croire que la force de cette confession ne serait point surpassée, soit que l'on considérât le génie de l'homme qui l'avait écrite, l'autorité de son incroyance, la gloire de son nom et les circonstances du siècle qui avait été condamné à la subir. On se trompait, un autre homme, une autre éloquence, une autre gloire, une autre incrédulité, un autre siècle, un autre aveu se sont rencontrés, et plus grands tous ensemble, si ce n'est chaque partie prise à part, que l'homme, l'éloquence, la gloire, l'incrédulité, le siècle et l'aveu que vous venez d'entendre. Notre âge donc s'ouvrit par un homme qui surpassa tous ses contemporains, et que nous, venus après, nous n'avons point égalé. Conquérant, législateur, fondateur d'empire, il eut un nom et une pensée

qui sont encore présents partout. [...] accompli l'œuvre de Dieu sans [...] disparut, cette œuvre achevée, et [...] comme un astre éteint dans les [...] fondes de l'océan Atlantique. L[à] rocher, il aimait à ramener devant [...] sa propre vie, et de lui remontant [...] auxquels il avait le droit de se c[...] ne put éviter sur ce théâtre illu[stre ...] faisait partie, d'entrevoir une [...] grande que la sienne. Il la regar[...] le malheur ouvre l'âme à des [...] la prospérité ne discerne pas. L[...] venait toujours, il fallut la jug[...] soirs de ce long exil qui expiait [...] passé et éclairait la route de l'a[...] quérant tombé, s'enquit d'un [...] compagnons de sa captivité s'i[l ...] bien lui dire ce que c'était que Jésu[s ...] Le soldat s'excusa; il avait eu [...] depuis qu'il était au monde pour [...] de cette question. « Quoi ! repr[...] reusement l'interlocuteur, tu as [...] dans l'Eglise catholique, et tu [...] me dire, à moi, sur ce rocher q[...] vore, ce que c'était que Jésus-C[hrist ...] bien ! c'est moi qui vais te le dire. [...] ouvrant l'Evangile, non pas de la [...] d'un cœur qui en était rempli, [...] comparer Jésus-Christ avec [...] tous les plus grands hommes de [...] il releva les différences caracté[ristiques ...] mettent Jésus-Christ à part de [...] manité, et, après un torrent [...] qu'aucun Père de l'Eglise n'aurait [...] il termina par ce mot : « Enfin, [...] nais en hommes, et je te dis [...] Christ n'était pas un homme ! »

La vie de Jésus-Christ, de ses [...] premiers fidèles et de tous les [...] dix-neuf siècles est la démonstra[tion ...] pratique et vivante de la divinité [...] qui a opéré une telle révolution [...] les mêmes de l'humanité et cré[é ...] surhumaines qui dépassent de si [...] les forces de notre nature. Voyez [...] la vie intime du Christ.

Seul il est l'idéal de la sain[teté ...] la perfection suprême qui ne [...] l'intention comme dans l'acte [...] cipe de corruption, de mal, de [...] même une ombre de tache ou de [...] Seul il a pu dire : *Qui de vous me [convain]cra d'aucun péché*. (*Joan*. VIII, 46.)

Seul il est l'idéal divin de la [...] miracle de bonté, remettant [...] péchés du monde, pardonnant à [...] adultère, emmenant avec lui [...] des élus le larron repentant (*Luc* XX[III ...] enseignant aux hommes à être [...] miséricorde comme Dieu même [...] 36), à se pardonner tous entre eux [...] pour que Dieu leur pardonne (*Ma*[*tth* ...] *Marc*. XI, 25, 26; *Luc*. XVII, 3, 5, [...] au prix de son sang l'humanité [...]

Seul il est l'idéal divin de la p[...] cet état de détachement comple[t ...] dans lequel la virginité du corps [...] l'expression de la parfaite [...]

l'âme. Seul il en est l'idéal dans l'angélique pureté de sa vie toute céleste et l'ineffable mystère de sa naissance, conception immaculée, au sein de la Vierge mère, de la chair pure par l'esprit pur.

Seul il est l'idéal divin de l'humilité ou de l'entier renoncement à soi-même, lui « descendu du ciel, non pour faire sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé (*Joan*. VI, 88), » lui qui n'enseigne que ce que lui a ordonné son Père (*Joan*. XII, 49, 50), à qui il dit : *Que votre volonté s'accomplisse et non la mienne*. (*Matth*. XXVI, 39, 42; *Marc*. XIV, 36, 39; *Luc*. XXII, 42.) Trente ans humble artisan, il s'enfuit pour ne pas être roi (*Joan*. VI, 15); Seigneur et Maître, lave les pieds de ses apôtres; Christ, vient pour servir et non pour être servi, se fait l'esclave de tous, et semblable au petit enfant; ***ayant la forme et la nature de Dieu, il s'anéantit lui-même, en prenant la forme et la nature de serviteur, et se faisant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix.*** (*Philip*. II, 6, 11.) Dieu, il se fait homme pour nous sauver, hostie pour nous nourrir.

Seul il est l'idéal divin du renoncement complet, absolu à tous les biens de la terre, ne possédant jamais, durant toute son existence ici-bas, quoique ce soit en ce monde, et n'ayant pas même où reposer sa tête, lui qui refuse tous les royaumes de la terre, toute la puissance et la gloire qui les accompagnent. (*Luc*. IV, 5, 8; *Matth* IV, 8, 17.)

Seul il est le divin idéal du dévouement incessant au soulagement de toutes les misères humaines, par sa vie si sublime, passée tout entière à faire le bien à tous, partout et toujours, à guérir toutes les souffrances de l'esprit et du corps, toutes les langueurs, les maladies, les infirmités, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques, la santé aux lépreux, aux possédés, la vie aux morts, multipliant les pains pour nourrir la foule, relevant, consolant, glorifiant tout ce qui est pauvre, faibles, souffrant, délaissé, méprisé, opprimé.

Seul il est l'idéal divin de l'amour, de la douceur et de la paix par toutes les merveilles de son adorable vie; répandant à chaque pas autour de lui le parfum d'un amour indicible, d'une tendresse infinie; portant dans son cœur toute créature, depuis l'enfant qu'il appelle à lui jusqu'à l'humanité tout entière qu'il rachète de son sang; ayant des entrailles de mère pour toute souffrance et toute défaillance humaine, recherchant les petits et les pécheurs; pleurant au tombeau de Lazare; faisant reposer sur son sein la tête de son disciple bien-aimé; répétant par trois fois de sa plus suave parole à celui qui trois fois l'avait renié: ***Simon, fils de Jean, m'aimez-vous?*** (*Joan*. XXI, 15, 17.) Doux pasteur, rapportant sur ses épaules la brebis perdue, et l'aimant jusqu'à donner sa vie pour elle; miracle de douceur, de patience, de mansuétude, et d'onction; agneau de paix, priant pour ses bourreaux et apprenant aux hommes, par son exemple, à aimer leurs ennemis, à faire du bien à ceux qui les haïssent et à prier pour ceux qui les persécutent et qui les calomnient.

Idéal divin de la charité par toute sa vie comme par son incarnation, Jésus-Christ l'est encore et surtout par sa mort. Dieu, il se livre volontairement à des hommes pour être jugé, condamné, crucifié par eux, trahi par un des siens, suant le sang et triste jusqu'à la mort au jardin de Gethsémani, flagellé, meurtri, brisé, couvert d'insultes, de soufflets, de crachats, d'ignominies, écrasé du poids de la croix, le front ceint d'épines, abandonné et renié par ses propres disciples, seul sur son long et douloureux Calvaire, abreuvé de fiel, de sang et d'outrages par ceux auxquels il a consacré toute sa vie à faire du bien, cloué vivant sur une croix, et mourant entre deux voleurs du supplice des derniers scélérats; lui, l'homme sans péché, il pardonne à tous, prie pour ses bourreaux, et calme, sérieux, toujours plein de sa douce et céleste mansuétude, il s'offre en holocauste à Dieu pour les péchés de ce monde qui le crucifie, se rend la victime expiatoire, la rançon de ses crimes, et Dieu fait homme, donne sa propre vie pour le salut de l'humanité tout entière qu'il aime jusqu'à la mort pour l'aimer éternellement au delà de la mort.

Certes, une telle vie, une telle mort ne sont pas de l'homme, elles dépassent de trop loin toutes les forces ou plutôt les faiblesses de notre misérable nature, elles révèlent d'une manière trop visible et trop palpable tous les caractères de la divinité, la révolution miraculeuse qu'elles ont opérée et ne cessent d'opérer depuis deux mille ans, tout en un mot prouve assez que Jésus-Christ est Fils de Dieu, Dieu lui-même.

VOCATION DES GENTILS. — Nous avons déjà rappelé, à l'article GENTILS, les innombrables prophéties qui annoncent la conversion de tout le peuple alors idolâtre au culte du vrai Dieu. Il nous reste à montrer non-seulement que le Christ accomplit toutes ces prophéties, mais comment et par quel moyen il les accomplit; car c'est là surtout qu'éclate la preuve de sa divinité. « Cette conversion des Gentils, » dit Bossuet, « était la seconde qui devait arriver au temps du Messie, et la marque la plus assurée de sa venue. Nous avons vu, comme les prophètes l'avaient clairement prédite, et leurs promesses se sont vérifiées dans le temps de Notre-Seigneur. Il est certain qu'alors seulement, et ni plus tôt ni plus tard, ce que les philosophes, ce que les prophètes, ni le peuple Juif, n'ont osé tenter, les disciples de Jésus-Christ et les témoins de sa résurrection l'ont accompli. C'est que la conversion du monde ne doit être l'ouvrage ni des philosophes, ni même des prophètes, il était réservé au Christ, et c'était le fruit de sa croix.

Il fallait, à la vérité, que le Christ et ses apôtres sortissent des Juifs, et que la prédication de l'Evangile commençât à Jérusalem. Une montagne élevée devait paraître dans

les derniers temps, selon Isaïe : c'était l'Église chrétienne. Tous les gentils y devaient venir, et plusieurs peuples devaient s'y assembler. (*Isa.* II, 2.) En ce jour le Seigneur devait seul être élevé, et les idoles devaient être tout à fait brisées. (*Ibid.*, 17, 18.) Mais Isaïe, qui a vu ces choses, a vu aussi en même temps que la loi qui devait juger les Gentils, sortirait de Sion, et que la parole du Seigneur, qui devait corriger les peuples, sortirait de Jérusalem (*Ibid.*, 3); ce qui a fait dire au Sauveur, *que le salut devait venir des Juifs.* (*Joan.* IV, 22.) Et il était convenable que la nouvelle lumière, dont les peuples plongés dans l'idolâtrie devaient un jour être éclairés, se répandît partout l'univers du lieu où elle avait toujours été. C'était en Jésus-Christ, fils de David et d'Abraham, que toutes les nations devaient être bénies et sanctifiées. Nous l'avons souvent remarqué. Mais nous n'avons pas encore observé la cause pour laquelle ce Jésus souffrant, ce Jésus crucifié et anéanti, devait être le seul auteur de la conversion des Gentils, et le seul vainqueur de l'idolâtrie. Saint-Paul nous a expliqué ce grand mystère au premier chapitre de la *Ire Épître aux Corinthiens* (I, 17, 20), et il est bon de considérer ce bel endroit dans toute sa suite: *Le Seigneur*, dit-il, *m'a envoyé prêcher l'Evangile, non par la sagesse et le raisonnement humains, de peur de rendre inutile la croix de Jésus-Christ ; car la prédication du mystère de la croix est folie à ceux qui périssent, et ne paraît un effet de la grâce de Dieu qu'à ceux qui se sauvent, c'est-à-dire à nous. En effet, il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. Où sont maintenant les sages? où sont les docteurs? Que sont devenus ceux qui recherchaient les sciences de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde?* sans doute, puisqu'elle n'a pu tirer les hommes de leur ignorance. Mais voici la raison que Paul en donne. C'est que Dieu *voyant que le monde avec la sagesse humaine ne l'avait pas reconnu par les ouvrages de sa sagesse*, c'est-à-dire par les créatures qu'il avait si bien ordonnées, il a pris une autre voie, et *a résolu de sauver ses fidèles par la folie de la prédication* (*Ibid.*, 21), c'est-à-dire par le mystère de la croix où la sagesse humaine ne peut rien comprendre.

Nouveau et admirable dessein de la divine Providence! Dieu avait introduit l'homme dans le monde, où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la sagesse du Créateur reluisait dans la grandeur, dans la richesse et dans la disposition d'un si bel ouvrage. L'homme, cependant, l'a méconnu ; les créatures qui se présentaient pour élever notre esprit plus haut, l'ont arrêté; l'homme aveugle et abruti les a servies, et non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ses propres mains. Des fables plus ridicules que celles que l'on conte aux enfants, ont fait sa religion; il a oublié la raison. Dieu la lui veut faire oublier d'une autre sorte. Un ouvrage dont il entendait la

sagesse, ne l'a point touché; un [...] vrage lui est présenté, où son [...] se perd, et où tout lui paraît f[...] croix de Jésus-Christ. « Ce n'[...] raisonnant qu'on entend ce mys[...] captivant son intelligence sous [...] de la foi, c'est en détruisant les [...] ments humains et toute hauteur [...] contre la science de Dieu. » (*II Cor.* [...]

En effet, que comprenons-nous [...] mystère où le Seigneur de gloire e[...] d'opprobres, où la sagesse divine [...] de folie, où celui qui, assuré en [...] sa naturelle grandeur, n'a pas cru [...] trop quand il s'est dit égal à [...] anéanti lui-même jusqu'à pren[...] d'esclave et à subir la mort de [...] Toutes nos pensées se confonden[...] disait saint Paul, il n'y a rien q[...] plus insensé à ceux qui ne sont [...] rés d'en haut...

Le mystère de Jésus-Christ nous [...] comment la Divinité pouvait, s[...] être unie à notre nature et se re[...] faiblesses. Le Verbe s'est incarn[...] avait la forme et la nature de Di[...] dre ce qu'il était, a pris la form[...] (*Philip.* II, 6, 7.) Inaltérable en [...] s'unit et s'approprie une natur[...] O hommes, vous vouliez des d[...] fussent, à dire vrai, que des hom[...] core des hommes vicieux ! C'ét[...] grand aveuglement. Mais voic[...] objet d'adoration qu'on vous pr[...] un Dieu et un homme tout ens[...] un Dieu qui n'a rien perdu de [...] en prenant ce que nous sommes [...] demeure immuable, et sans p[...] grader, elle ne peut qu'élever ce [...] avec elle...

Au lieu des vices que les hom[...] taient dans leurs dieux, toutes le[...] paru dans ce Dieu-Homme, et [...] y parussent dans les dernières épre[...] y ont paru au milieu des plus [...] tourments. Ne cherchons plus [...] visible après celui-ci, il est seul [...] battre toutes les idoles, et la v[...] devait remporter sur elles est [...] croix.

C'est-à-dire, qu'elle est attaché[...] lie apparente. *Car les Juifs*, [...] Paul, *demandent des miracles*, [...] Dieu, en remuant avec éclat tou[...] comme il fit à la sortie d'Égypte, [...] visiblement au-dessus de leurs [...] *les Grecs ou les gentils cherchent* [...] les discours arrangés comme [...] Platon et de leur Socrate. *Et nous* [...] l'Apôtre, *nous prêchons Jésus-Chr*[...] *scandale aux Juifs*, et non pas [...] *aux gentils*, et non pas sagesse [...] est aux Juifs et aux gentils, appelé[...] naissance de la vérité, *la puissa*[...] *gesse de Dieu*, parce qu'en Dieu [...] fou, est plus sage que toute la [...] maine, et ce qui est faible est p[...] toute la force humaine. (*I Cor.* [...] Voilà le dernier coup qu'il fallu[...]



